L'illustration : journal universel.
Paris : J.J. Dubochet, 1843-1944.

http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q

HathiTrust

www.hathitrust.org

Public Domain in the United States
http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

We have determined this work to be in the public domain in the United States of America. It may not be in the public domain in other countries. Copies are provided as a preservation service. Particularly outside of the United States, persons receiving copies should make appropriate efforts to determine the copyright status of the work in their country and use the work accordingly. It is possible that current copyright holders, heirs or the estate of the authors of individual portions of the work, such as illustrations or photographs, assert copyrights over these portions. Depending on the nature of subsequent use that is made, additional rights may need to be obtained independently of anything we can address.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

3384. 66me Année

4 Janvier 1908

Prix du Numéro :

75 Centimes.

L'ILLUSTRATION

Journal Universel

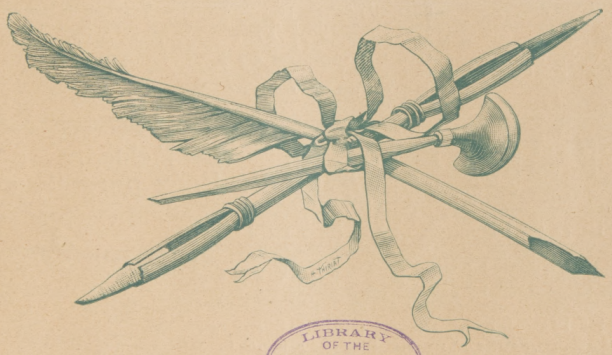
HEBDOMADAIRE

f 802c
I29
V-131

R. BASCHET, Directeur-Gérant.

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.

L'ILLUSTRATION ne publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces.



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ABONNEMENTS :

France, Algérie, Tunisie	Un an. 36 fr.	Colonies, Etranger (Union postale)	Un an. 48 fr.
	6 mois. 18 fr.		6 mois. 24 fr.
	3 mois. 9 fr.		3 mois. 12 fr.

Les abonnés reçoivent sans augmentation de prix tous les Suppléments :

Romans, Musique, Pièces de Théatre, Gravures en Couleurs, numéros de NOËL et du SALON, etc.

13-15, Rue Saint-Georges

PARIS

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA FERIA — LENTHÉRIC (Parfumeur) 245, Rue Saint-Honoré, PARIS — L'ÆOLIAN

PARFUMS RECHERCHÉS EN ESSENCE, POUDRE, SAVON, EAU DE TOILETTE, LOTION, etc.

CHUTE DE CHEVEUX - CALVITIE
LOTION DEQUEANT — Infaillible à tout âge dans tous les cas. Renseign^ts gratuits. Envoi franco de l'Extrait des Mémoires acceptés à l'Acad. de Médecine de Paris. — Ecr. ou s'adr. à L. DEQUEANT, 38, R. Cliguancourt, Paris. Flac. 5 fr. et contre mandat 6 fr. — En Vente Partout.

CORS AUX PIEDS
GUERISON certaine en 6 jours par le TOPIQUE DES CHARTREUX. Prix 1f25, 1f50 à Fco MOREAU, à Clisson (Loire-Inf^re).

Au Fidèle Berger
9, Bd de la Madeleine
LOMBART
Bonbons Baptêmes
PARIS
Téléph. 229-61

FILTRE PASTEURISATEUR MALLIÉ
Garantie absolue contre Typhoïde, Choléra, rapports officiels.
Académie des Sciences, 1er Prix Montyon. Paris, 155, Faub. Poissonnière

Orfèvreries d'Argent massives et somptueuses, 1er Titre, 950 millièmes — CONTRÔLE FRANÇAIS
BON MARCHÉ - LONG CRÉDIT — MAISON de CONFIANCE. La Première du genre. FONDÉE EN 1885
Demandez GRATIS et FRANCO le Magnifique Album illustré de — Maisons de Vente et d'Exposition: 47, Rue d'Enghien.
J. GIRARD & Cie Successeurs de E. GIRARD & A. BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, à PARIS (Xe Arrt)
200 PIÈCES MERVEILLEUSES DEPUIS 3.50
3 Francs PAR MOIS — ARGENTERIES DE FAMILLE — OBJETS RAVISSANTS POUR CADEAUX — COUVERTS, COUTELLERIE FINE, etc., etc. — 10 Cent. PAR JOUR
GRAND CATALOGUE de LUXE — MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ — contenant les Reproductions photographiques de toutes les Pièces d'Orfèvrerie est envoyé gratis et franco à toute personne qui en fait la demande
Henriot Frères — Meilleur Marché de tout Paris — 20 MOIS DE CRÉDIT — RIEN A PAYER D'AVANCE
Faculté de retour en cas de non convenance.

LITS, FAUTEUILS, VOITURES pour MALADES — Maison fondée en 1857 — ELIAERS — 9, rue Cujas (Ve) — PARIS — E. DUPONT Fils et THOULUC Succ. — Envoi franco du Catalogue illustré

ORGUES ET PIANOS — 6e PRIX 1900 — Catal. ill^é fco — ALEXANDRE — 81, Rue Lafayette, Paris

COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES SUR LA VIE
Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat
87, rue Richelieu, 87 — PARIS
Fondée en 1819
La plus ancienne des Compagnies françaises et la plus importante du Continent Européen
ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS
RENTES VIAGÈRES
Fonds de Garantie : 830 Millions
ENTIÈREMENT RÉALISÉS
Envoi gratuit des notices et tarifs sur demande

LA REVUE COMIQUE, par Henriot.

— Vous vous plaignez que nous touchions 15.000 francs, quand tout est si cher ! quand un simple chapeau de femme coûte 1.200 francs !
— Mais vous n'êtes pas marié, mon député !
— Raison de plus !

Pour activer la circulation dans les rues principales de Paris, y défendre le passage des voitures ayant plus de 5 mètres de hauteur et des femmes ayant plus de 1 m. 50 de tour de taille.

— Vous êtes inscrit pour New-York-Paris ? Ce sera dur le Klondyke et le détroit de Behring ?
— Oui... Que voulez-vous que je vous en rapporte ?
— Je ne sais pas... un sac de marrons glacés ?

— Vous avez de la veine qu'on ait débuté par ici au lieu de commencer par l'autre côté ; je n'aurais plus rien eu à vous donner !

Coupe de nouvel autobus où, grâce à une ingénieuse combinaison, les voyageurs de l'impériale pourront se chauffer les pieds à l'intérieur.

17, rue de la Paix, Paris
HENRY, Posticheur Ondulateur
L'ART DE LA COIFFURE PAR LE POSTICHE
Catalogue A illustré envoyé gratis et franco à toute demande.

Mlle LANTELME. — Ph. P. Boyer.

VILLACABRAS — La Meilleure des Eaux purgatives

PREMIÈRE DENTITION
SIROP DELABARRE
INDISPENSABLE A TOUS LES ENFANTS
FUMOUZE, 78, Faubg St DENIS, PARIS, & Phies FL. 3f

PRENEZ GARDE, Madame vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de THYROÏDINE BOUTY, et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 60 dragées est expédié franco par le LABORATOIRE 1, Rue de Châteaudun, Paris, contre mandat-poste de 10 TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTAIN — Avoir soin de bien spécifier : Thyroïdine Bouty. —

DIVORCE par AVOCAT spécial (30e année) Vasseur, 6f, 96, Rue de Rivoli (En face la Tour St-Jacques).

PLUS DE **FIÈVRE TYPHOÏDE** par le FILTRE FRANÇAIS HERMANN-LACHAPELLE
31, rue Boinod, PARIS
Demandez PRIX & NOTICE

Téléphone 504-67
Lamplugh Lee
Carrossiers de Luxe
RUE ERNEST-COGNACQ (Levallois-Perret)

Envoi Franco du Catalogue
PUPITRE ARTICULE et FAUTEUIL-ROULANT **DUPONT**
Fabricant, breveté s. g. d. g.
10, rue Hautefeuille
PARIS (VIe)
Téléphone 818-67
Aucune Succursale

TABLE FERET à élévation facul ative

L'emploi de la Table Féret procure aux enfants, pendant l'époque entière des études, une tenue correcte et droite. La distance prescrite des yeux au cahier étant ainsi obtenue évite la myopie que tant d'écoliers contractent pendant la période scolaire.
A. FÉRET
PARIS, rue Étienne-Marcel, 16.
Album envoyé franco.

RHUMES anciens et récents, TOUX, BRONCHITES sont radicalement GUÉRIS par la **Solution Pautauberge**
Qui donne des POUMONS ROBUSTES et prévient la TUBERCULOSE
L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris.

VIN DE G. SÉGUIN
TONIQUE, RECONSTITUANT, FÉBRIFUGE
Pits SEGUIN 165 R. St HONORÉ PARIS

FILTRE BERKEFELD
LE MEILLEUR FILTRE DU MONDE
(demander le catalogue gal)
Cie Fse DU FILTRE BERKEFELD
Soc. Anon.
53, rue VIVIENNE
PARIS 2e
Tél. 111-17

PURODENTINE du Docteur ROTTENSTEIN
Savon Dentifrice Antiseptique et Agréable.
FORTIFIE LES GENCIVES
La Boîte : Afr., Fce poste 4f30 ; Dep.-Belge, 2f50, Fce poste 2f70.
Phcie 7, Rue Coq-Héron, PARIS. Tres Phies et Parfumeries.

BYRRH — TONIQUE HYGIÉNIQUE — VIN GENEREUX et QUINQUINA — Recommandé aux Familles — EXIGER la BOUTEILLE d'ORIGINE — VIOLET FRÈRES – THUIR (Pyr.-Or^es)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA — Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Lacks pages 63-68

L'ILLUSTRATION

TOME CXXXI — DU 1er JANVIER AU 30 JUIN 1908

TABLE ALPHABÉTIQUE DU TEXTE

Affaire des Poisons (*l'*), par Victorien Sardou, n° 3394.
Alibi (*l'*), par Gabriel Trarieux, n° 3402.
Amazone (l') à robe fendue, par P. Gauckler, 394.
Apprentie (*l'*), par Gustave Geffroy, n° 3388.
Archimbaud (l'ex-député) à la caserne, par Edmond Frank, 59.
Attentat (l') de Lisbonne, par Gérard de Beauregard, 108.
Autre (*l'*), par Paul et Victor Margueritte, n° 3385.
Aviation (l') : un concurrent danois, par L. de Saint-Fégor, 114.
Bandits (les) de Langon, par Henri Varennes, 172.
Beauté américaine, par Jobert, 156.
Belle au bois dormant (*la*), par Jean Richepin et Henri Cain, n° 3387.
Chemin (le) de fer de l'Islam, 183.
Chérubin, par Francis de Croisset, n° 3406.
Collection Groult (la), par Albert Flament, 49.
Coppée (François), par Edmond Frank, 370.
Coulisses (les) du cinématographe, par Gustave Babin, 211, 238.
Coulisses (les) du pari mutuel, par Gustave Babin, 393.
Courrier de Paris, par Henri Lavedan, dans tous les numéros.
Courses d'aéroplanes, par L. Delagrange, 202.
Décor (le) de l'ambassade du Japon, par Gustave Babin, 84.
Descente (*la*) *de Marbode aux Enfers*, par Anatole France, n° 3388.
Deux Hommes (*les*), par Alfred Capus, n° 3391.
Deux nouveaux dirigeables, par F. Honoré, 432.
Dialogue aux Enfers, par Anatole France, 35.
Divorce (*un*), par Paul Bourget et André Cury, n° 3397.
Documents et informations, dans tous les numéros.
Eclipse (l') du 28 juin, par l'abbé Th. Moreux, 442.
Entente (l') cordiale, par Raymond Recouly, 364.
Expédition (une) française aux mers arctiques, par F. Honoré, 264.
Exposition (l') franco-britannique, par Raymond Recouly, 354.
Exposition (une) de portraits du XIXe siècle à Bagatelle, par R. de Bettex, 338.
Eventail (*l'*), par Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, n° 3386.
Fabrication (la) des chapeaux de bambou, par F. Honoré, 406.
Faux lord (un), par R. Recouly, 102.
Femme nue (*la*), par Henry Bataille, n° 3401.
Forçats (chez les), par Jean Galmot, 3 à 6, 26 à 28.
France contre pays de Galles : un match de football rugby, par J. Galtier, 164.
Grand Soir (*le*), par Léopold Kampf, traduction Robert d'Humières, n° 3389.
Grands procès (les), par H. Varennes, 146, 170, 172, 222, 317.
Halévy (Ludovic), par Edmond Frank, 340.
Histoire de la Dame Potelée, par Marcel Prévost, nos 2386 et 2387.
Homme (l') pourra-t-il planer ? par F. Honoré, 417.
Impératrice (l') de Chine, par J. Rodes, 415.
Jardin (du) de Loti au village de Ramuntcho, par Gustave Babin, 127.
Jeunes Filles, par Victor Margueritte, n° 3401 à 3409.
Lettres de Lisbonne, par G. Babin, 96, 112.
Livres (les) et les Ecrivains, dans tous les numéros.
Locomotion aérienne (la), par L. Baudry de Saunier, 206, 223, 233, 255, 273, 287.
Margueritte (Victor), par Albéric Cahuet, 279.
Mode (une) nouvelle sous le Directoire, par Morlon, 331.
Monuments (les) de l'Acropole, par Albert Petit, 131.
Murs (les) de Rome, par Ziégler, 168.
Musée vivant (un) à Strasbourg, par René Henry, 372.
Nietzschéenne, par Daniel Lesueur, n° 3389 à 3400.
Nietzschéisme, par Henry Roujon, 103.
Pantoufle (la) révélatrice, par Henri Varennes, 222.
Parisiens en Egypte, par J. Galtier, 62.
Pays (au) mystérieux des Lolos, 134.
« Peter Pan » en France, par Raymond Recouly, 425.
Photographie (la) en relief et sans objectif, par F. Honoré, 172.
Pont (le) de Londres, 83.
Portrait (un) de Jésus d'après les enluminures d'un manuscrit grec, 266.
Premier pas (le) vers l'exil, par J. Galtier, 112.
Première (*la*) *Assemblée des Etats de Pingouinie*, par Anatole France, n° 3388.
Première (la) machine à calculer, par Fortunat Strowski, 407.
Problème (le) du diamant, par F. Honoré, 67.
Procès (le) du *Foyer*, par H. Varennes, 317.
Quatre mois chez les condors en Californie, par V. Forbin, 251.
Qui perd gagne, par Pierre Veber, d'après le roman d'Alfred Capus, n° 3400.
Ramuntcho, par Pierre Loti, n° 3395.
Résumé des critiques théâtrales dans tous les suppléments de théâtre, par Gaston Sorbets.
Routes du Japon (les), par G. Bourcier Saint-Chaffray, 424.
Samson, par Henry Bernstein, n° 3392.
Saturne, par l'abbé Th. Moreux, 22.
Scandale (*le*) *de Monte-Carlo*, par Sacha Guitry, n° 3404.
Simone, par Brieux, n° 3403.
Théâtre (un) français de verdure en Alsace, par René Henry, 427.
Traître Ullmo (le), par H. Varennes, 146.
Travaux (les) du Métropolitain, par F. Honoré, 203.
Ville morte (une) de la Perse orientale, par Michel Carré, 434.
Voleurs (les) de châsses, par Henri Varennes, 170.

NOMS DES AUTEURS

Babin (G.) : Les coulisses du cinématographe, 211, 238. — Les coulisses du pari mutuel, 393. — Le décor de l'ambassade du Japon, 84. — Du jardin de Loti au village de Ramuntcho, 127. — Lettres de Lisbonne, 96, 112.
Bataille (Henry) : *La Femme nue*, n° 3401.
Baudry de Saunier (L.) : La locomotion aérienne, 206, 223, 233, 255, 273, 287.
Beauregard (Gérard de) : L'attentat de Lisbonne, 108.
Bernstein (Henry) : *Samson*, n° 3392.
Bettex (R. de) : Une exposition de portraits du XIXe siècle à Bagatelle, 338.
Bourcier Saint-Chaffray (G.) : les routes du Japon, 424.
Bourget (Paul) et André Cury : *Un Divorce*, n° 3397.
Brieux : *Simone*, n° 3403.
Cahuet (Albéric) : Victor Margueritte, 279.
Capus (Alfred) : *Les Deux Hommes*, n° 3391.
Carré (Michel) : une ville morte de la Perse orientale, 434.
Croisset (Francis de) : *Chérubin*, n° 3406.
Delagrange (L.) : Courses d'aéroplanes, 202.
Flament (A.) : La collection Groult, 49.
Flers (Robert de) et G.-A. de Caillavet : *l'Eventail*, n° 3386.
Forbin (V.) : Chez les condors, 251.
France (Anatole) : *La Descente de Marbode aux Enfers*, n° 3388. — *Dialogue aux Enfers* (*le Misanthrope et l'abbé Doublet*), 35. — *La Première Assemblée des Etats de Pingouinie*, n° 3388.
Frank (Edmond) : L'ex-député Archimbaud à la caserne, 59. — François Coppée, 370. — Ludovic Halévy, 340.
Galmot (Jean) : Quelques semaines chez les forçats, 3 à 6, 26 à 28.
Galtier (Joseph) : France contre pays de Galles : un match de football rugby, 164. — Parisiens en Egypte, 62. — Le premier pas vers l'exil, 112.
Gauckler (P.) : L'amazone à robe fendue, 394.
Geffroy (Gustave) : *L'Apprentie*, n° 3388.
Guitry (Sacha) : *Le Scandale de Monte-Carlo*, n° 3404.
Henry (René) : Un musée vivant à Strasbourg, 372. — Un théâtre français de verdure en Alsace, 427.
Honoré (F.) : Une expédition française aux mers arctiques, 264. — La fabrication des chapeaux de bambou, 406. — L'homme pourra-t-il planer ? 417. — Deux nouveaux dirigeables, 432. — La photographie en relief et sans objectif, 172. — Le problème du diamant, 67.
Jobert : Beauté américaine, 156.
Kampf (Leopold) : *Le Grand Soir*, traduction de M. Robert d'Humières, n° 3389.
Lavedan (Henri) : Courrier de Paris, dans tous les numéros.
Lesueur (Daniel) : *Nietzschéenne*, n° 3389 à 3400.
Loti (Pierre) : *Ramuntcho*, n° 3395.
Margueritte (Paul et Victor) : *L'Autre*, n° 3385.
Margueritte (Victor) : *Jeunes Filles*, n° 3401 à 3409.
Moreux (l'abbé Th.) : L'Eclipse du 28 juin, 442. — Saturne, la merveille du système solaire, 22.
Morlon : Une mode nouvelle sous le Directoire, 331.
Petit (Albert) : Les monuments de l'Acropole, 131.
Prévost (Marcel) : *Histoire de la Dame Potelée*, nos 2386 et 2387.
Recouly (Raymond) : L'entente cordiale, 364. — L'exposition franco-britannique, 354. — Un faux lord, 102. — « Peter Pan » en France, 425.
Richepin (Jean) et Henri Cain : *La Belle au bois dormant*, n° 3387.
Rodes (Jean) : L'impératrice de Chine, 415.
Roujon (Henry) : Nietzschéisme, 103.
Saint-Fégor (L. de) : L'aviation, un concurrent danois, 114.
Sardou (V.) : *L'Affaire des Poisons*, n° 3394.
Sorbets (Gaston) : Résumé des critiques théâtrales dans tous les suppléments de théâtre.
Strowski (Fortunat) : La première machine à calculer, 407.
Trarieux (Gabriel) : *L'Alibi*, n° 3402.
Varennes (Henri) : Les grands procès : les bandits de Langon, 172. — La pantoufle révélatrice, 222. — Le procès du *Foyer*, 317. — Le traître Ullmo, 146. — Les voleurs de châsses, 170.
Veber (Pierre) : *Qui perd gagne*, n° 3400.
Ziégler : Les murs de Rome, 168.

NOTICE POUR LA RELIURE
Cette table doit être placée en tête du volume.

194350

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

TABLE ANALYTIQUE DES GRAVURES

ARMES, ARMÉES

Aération de la literie et des paquetages dans la cour d'une caserne.. 175
Archimbaud (M.) à la caserne.... 58, 59
Canons des cosaques de la garde du shah de Perse..... 444
Centenaire (le) du Prytanée de la Flèche..... 431
Concours (le) d'admission à Saint-Cyr : la composition d'histoire. 422
Instruction (l') militaire française au Pérou, 268, 269, 270 ; le président de la République du Pérou redescendant du Morro Solar, après une messe militaire..... 270
Tournois entre lanciers anglais..... 272
Transport d'un gros canon de côte avec double attelage..... 31
Troupes françaises (les) au Maroc (Voir *Événements historiques*).

BEAUX-ARTS

Peinture.

Cent pastels du dix-huitième siècle. 349
Collection (la) Groult..... 49 à 56
Portrait (un) de Jésus d'après les enluminures d'un manuscrit grec du sixième siècle..... 266
S. M. la reine Alexandra, par François Flameng ..... nº 3405
« Vision d'Allemagne », par J. Veber.. 276

Sculpture, bustes et monuments.

Amazone (l') à robe fendue des jardins de Salluste, à Rome..... 394
Buste de Mme Carpeaux, par Carpeaux. 154
Buste de Mme Daniel Lesueur, par Denys Puech..... 104
Buste de Nietzsche, par Max Klinger. 103
Mme Vigée-Lebrun, terre cuite de Pajou 349
Maquette du monument aux Alsaciens-Lorrains, qui sera érigé à Paris en 1910..... 358
Monument (le) de Pecs (Hongrie).... 395
Monument (le) de Scheurer-Kestner. 120
Monument de l'Union postale universelle..... 181

Monnaies et médailles.

Médaille offerte à M. Henri Brisson. 192

SALONS DE 1908

Société des Artistes français.

PEINTURE

L'Arrivée à la plazza, par Henri Zo.. 300
L'Arrivée des filets bleus, par Alfred Guillou 302
Le Baiser, par E.-L Labitte..... 307
Bonsoir, par F. Martin-Kavel..... 301
Au Bord de l'eau, par R. du Gardier. 298
Sous le cèdre, par Albert Maignan... 300
Le Champ fleuri, par Victor Gilbert. 303
Chanteur de complaintes (aquarelle), par Maurice Leloir..... 297
Confidences, par W. Mac-Ewen..... 301
La Destruction des loups par le poison, par G.-F. Rotig..... 296
Le Diabolo, par L.-F. Kowalsky.... 304
Drame au harem, par Théodore Ralli. 294
Dragon de la Grande Armée, par Georges Scott..... 306
L'Ecolier embarrassé, par Geoffroy.. 300
Entr'acte, par J.-M. Avy..... 298
Une Famille des Pays-Bas, par Mme Cecil Jay..... 304
Figure païenne, par C.-J. Watelet.. 301
Glorieux Bûcher (*30 mars 1814*), par H. Jacquier..... 298
Intérieur, par Jean-Pierre Laurens.. 296
Intérieur, par Paul Thomas..... 302
Mayence, par A. Lalauze..... 294
Mort de Mme de Lamballe, par Max. Faivre 302-303
La Musette, par C.-A. Lenoir. Couverture.
La Nymphe Echo, par Henri Guinier. 299
L'Œuvre de la Bouchée de pain, par R.-G. Pierre..... 298
Les Officiants, par E. Pascau..... 304
Passage de la Bérésina (*1814*), par J. Hoynck Van Papendrecht.... 305
Le Pesage d'Auteuil, par R. Rousseau-Decelle 296
Les Petits Goélands, par Virginie Demont-Breton 305
Pierrot jaloux, par Paul-Albert Laurens 302
Portrait d'Henri Rochefort, par Marcel Baschet 293
Portrait de Mme Pierre Lafitte (pastel) par Mme Mosticker-Lavergne... 303
Procession de la Vierge miraculeuse, en Bretagne, par A. de Richemont. 297
La Pucelle, par Frank Craig..... 295
Le Repas du soir, par Joseph Bail... 303
Rêve de cigale, par A. Matignon..... 296
Sur la rivière, par Paul Chabas..... 298
Le Soir, par Antoine Guillemet.. 302-303
Le Tranchant du cimeterre, par Hamdy Bey 294
Les Tyrans, par Jean-Paul Laurens.. 295
La Vague, par G. Seignac 307

SCULPTURE

L'Amour triomphe, par E. Boisseau. 335
L'Architecture, par P.-M. Landowski. 333
La Bourrée, par A. Mercié..... 335
Cerfs et Biches, par G. Gardet..... 333
Chiots, par G.-L. Vacossin..... 334
Les Deux Amis, par H. Allouard... 335
M. Fallières, par Antonin Carlès.... 335
Hommage à Antoine Watteau, par H. Lombard 334
Papillons, par L. Morice..... 335
S. A. S. le prince Albert Ier de Monaco, par Denys Puech 334

Société nationale des Beaux-Arts.

PEINTURE

L'Apprentie, par J.-F. Raffaelli..... 309
Au cercle, par Jean Béraud 308
Sous le charme, par Albert Guillaume. 309
Cigale (pastel), par P. Carrier-Belleuse. 310
Sur l'eau, par Albert Fourié 312
La Famille, par L. Lhermitte..... 311
La Guinguette, par Jean Veber..... 309
Journée d'été, par A. Roll..... 308
Mesdemoiselles G. L..., par J.-E. Blanche 310
Le Paon blanc, par H. Caro-Delvaille. 309
Plage lointaine, par Rupert Bunny. 311
Portrait de Mlle Dolley, par A. de la Gandara 310
Portrait de M. Mesureur, par J.-J. Weerts 309
Promenade au bord de la mer, par J.-L. Brown..... 310

SCULPTURE

Faune, par Injalbert..... 334

CARTES, FIGURES ET PLANS

Cartes.

Carte d'ensemble des nouvelles dispositions adoptées pour les lignes de l'Ouest aux abords de Paris. 30
Cartes indiquant le développement et l'intérêt économique du chemin de fer Hamidié du Hedjaz..... 183
Cartes relatives aux événements du Maroc (Voir *Événements historiques*).
Coupe prise à l'entrée du tunnel des Batignolles..... 30
Itinéraire de la mission d'Ollone..... 135
Itinéraire de New-York-Paris à travers le Japon..... 425
Région du Seïstan..... 434
Tracé de la ligne projetée entre Vardichte et Mitrovitza 124

Figures et Plans.

Détails d'un ballon sphérique..... 224
Disposition générale du dirigeable militaire *Ville-de-Paris*..... 233
Schémas des fours électriques de M. Moissan, 68, et de M. Lemoine. 332
Quartier (le) Bonne-Nouvelle en 1679 et en 1908..... 190
Théâtre de l'attentat de Lisbonne.. 91
Traversée souterraine de la Seine et de la Cité..... 204

LA CONQUÊTE DE L'AIR

Les aérostats.

Concours (le) international de ballons libres à Hurlingham, près Londres 387
Détails d'un ballon sphérique..... 224

Les dirigeables.

Ballon dirigeable imaginé en 1784.. 343
Chute d'un dirigeable monstre à Berkeley, en Californie..... 426
Le *République* : sa première sortie, 432 ; sa nacelle, 432 ; le *République* vu au zénith..... 432
Le *Ville-de-Paris* à Verdun : le voyage. 66
Le *Zeppelin 4* : dans son hangar flottant ; la première sortie..... 435

Les aviateurs.

Aéroplane (l') triplan Ellehammer.. 114
Appareils de M. Marcel Deprez indiquant l'influence du vent sur le planement des oiseaux..... 417
Delagrange (M. Léon), sculpteur et aviateur, 271 ; un vol de 9 minutes, 271 ; expériences à Rome, 386 ; le roi d'Italie photographiant l'aéroplane..... 386
Delagrange et Farman (MM.) sur le même aéroplane..... 228
Farman (M. Henri) bouclant le premier kilomètre en aéroplane, 40 à 42 ; M. Farman volant au-dessus de 10 mètres, à Gand..... 387
Futurs (les) concurrents des courses d'aéroplanes.. 202
Schémas expliquant le vol des aéroplanes 273, 274
Singulier document (un) sur le dernier exploit des frères Wright. 386
Vol plané de M. Georges Voisin à Berck-sur-Mer 256

ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES

L'action de la France au Maroc.

NOS OPÉRATIONS A LA FRONTIÈRE ORANO-MAROCAINE

Jonction des colonnes Branlière et Félineau 13
Transport (le) *Nive* à Oran..... 32
Capture du marabout Si-Mokhtar-Boutchich 63
Combat de Menabha : fort de Talzaza, 281 ; palmeraie d'El-Menabha, campement marocain, 281 et français, 281, 318 ; l'automitrailleuse, 319 ; le champ de bataille de Menabha après le combat du 16 avril, 319 ; blessés ramenés à Colomb-Béchar ; le lieutenant Canonge, 281 ; le général Vigy à Aïn-Chair..... 318
Combats de Beni-Ouzien et de Bou-Denib, 13 et 14 mai, 412, 439 ; arrivée de blessés à Colomb-Béchar 384

NOS OPÉRATIONS AUTOUR DE CASABLANCA

Prise de la casbah des Mediouna : vues de la casbah ; le général Drude à Sidi-Aïssa ; capture de troupeaux ; campement dans la casbah..... 44
Occupation de Settat : général d'Amade et colonel Boutegourd, 75 ; combats du 15 janvier, le fou de Settat, 76 ; caïd El Hadj Hammou ; soumission de notables.. 75
Colonne passant le 23 janvier l'oued Neffifigh, avec le ballon captif. 98-99
Nos opérations, du 16 au 29 février : carte de ces opérations, 160 ; journée du 18 février dans la plaine de Sidi-Daoub, 159 ; le déjeuner du général d'Amade dans la plaine de Sidi-Aïssâ, 160 ; visions de guerre, 161 ; ceux qui vont au combat et ceux qui en reviennent, 153, 157 ; visite des blessés, 158 ; combat du 29 février ou des Rfakha : scènes diverses : le retour des blessés ; les lieutenants Merle, Vallée et le cavalier Guidicci, 189, 197 ; transport de chasseurs tués 189
Attaque et anéantissement du camp marocain de Bled-Ezzegarna, le 8 mars, 218 à 220 ; un parlementaire de Moulaï-Hafid, 220 ; revue des troupes à Si-el-Haïdi, le 11 mars, 218-219 ; les caïds des Mzab demandant l'aman..... 221
Crotel (lieutenant) blessé à Settat... 242
Inspection (l') du général Lyautey, réception du caïd de Mediouna. 261
Poste de télégraphie sans fil de Ber-Rechid 160
Tirailleurs (les) sénégalais au Maroc : sur le transport *Gironde*, 250 ; à Casablanca..... 250
Vie (la) de garnison à Casablanca, 143, 144 ; la Croix-Rouge..... 247

NOS MORTS

Sous-lieutenant Blondeau, 439 ; lieutenants Pol Boulhaut (ses funérailles à Casablanca et à Paris, 192), du Boucheron, 260 ; Coste, 292 ; Crémadells, 174 ; Crotel, 242 ; Regnier, 439 ; Ricard, 260 ; Sylvestre, 260 ; capitaine Loubet. 439

LES DEUX SULTANS

Rabat (à) : revue de la police marocaine par l'inspecteur Muller.. 384
Marakech (à) : Moulaï-Hafid, son armée, son gouvernement et son trésor, 37 ; son maghzen, 38 ; son artillerie, 39 ; une revue 39

Entrevues de chefs d'Etat.

Président Fallières (le) à Londres (Voir *Angleterre*).
Edouard VII et Nicolas II à Revel (Voir *Russie*).
Guillaume II et Victor-Emmanuel II à Venise (Voir *Italie*).
Souverains (les) de Suède en Allemagne (Voir *Allemagne*).

COLONIES FRANÇAISES

INDO-CHINE. — Un incident de frontière au Tonkin : postes frontières du Tonkin et de la Chine ; le lieutenant Weigand assassiné ; réguliers chinois..... 408

ÉTRANGER

ALLEMAGNE. — Arrivée à Hambourg des ambassadeurs de Moulaï-Hafid 344
— Manifestations (les) de Berlin : un barrage d'agents de police..... 72
— Visite des souverains de Suède aux souverains allemands : le cortège. 384
ANGLETERRE. — Incidents de la lettre de Guillaume II..... 180
— Voyage du président de la République à Londres : arrivée et réception à Londres, à Saint-James's Palace, 363 ; à l'exposition, 361, 363, 368 ; à l'hôpital français de Londres, 381 ; au Guildhall, nº 3405 ; le gala à Covent-garden, 369 ; les marins du *Léon-Gambetta* promenés en « electrobus »..... 369
CORÉE. — Prince (le) héritier de Corée et son « Grand Tuteur ». 145
HAÏTI. — Terreur (la) à Haïti : président Nord-Alexis, 205 ; général Firmin, 205 ; palais présidentiel, une revue aux Gonaïves..... 205
ITALIE. — Rencontre de souverains à Venise : le cortège en gondoles.. 235
MONTENEGRO. — Procès (un) d'Etat à Cettigne : le tribunal chargé de juger le complot contre la famille princière 396
PERSE. — Attentat (un) contre le shah à Téhéran..... 217
— Le shah contre le Parlement : canons de cosaques de la garde. 444
PORTUGAL. — Evénements (les) tragiques de Lisbonne : portraits de dom Carlos Ier et de ses fils pris avant le drame..... 89, 92, 95, 108
— Dictature (la) : M. Franco et ses collaborateurs, 94 ; chefs républicains arrêtés, 94 ; M. Bernardino Machado..... 94
— Drame (le) : théâtre de l'attentat de Lisbonne, 91, 92, 93, 108 ; Dom Manuel, dom Alfonso et M. João Franco, attendant la famille royale, 92 ; débarquement des souverains, 93 ; la scène du drame, 97 ; l'officier d'ordonnance Francisco Figueira, 108 ; cadavres des régicides, 89 ; palais des Necessidades, 93 ; chambre du roi Carlos où ont été déposés les deux corps, 93 ; les funérailles, 112 ; exposition des cercueils, 113 ; les sépultures des victimes royales et celles des régicides 130
— Nouveau règne (le) : dom Manuel II, 92, 175 ; Manuel II et reine Amélie en deuil, 109 ; M. Franco sortant du palais royal, après avoir donné sa démission..... 111
— Premier ministère de Manuel II : l'amiral Ferreira d'Amaral et ses collaborateurs, 96 ; premiers actes publics du roi Manuel II : le souverain se rendant aux Cortès, 315 ; le discours du trône, 320-321 ; les élections sanglantes de Lisbonne, 260 ; le roi Manuel et la reine mère acclamés par les étudiants de Coïmbre..... 385

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Russie. — Entrevue (l') de Revel : le port de Revel pendant les fêtes, 416 ; arrivée du yacht royal et des navires anglais, 416 ; arrivée de la famille impériale russe, 416 ; le tsar à bord de son yacht, 416 ; visite de Nicolas II au croiseur anglais *Minotaur*, 416 ; Edouard VII et Nicolas II à bord du *Standart*..... 429

FÊTES ET CÉRÉMONIES

FRANCE ET COLONIES

Arrivée, à Saint-Pol-de-Léon, du nouvel évêque de Quimper et de Léon..... 244
Cavalcade postale à Lille : hôtel central des postes, les chars..... 280
Cérémonie en l'honneur de Carducci à la Sorbonne : M. Jean Richepin prononçant son discours..... 208
Clemenceau (M.) aux obsèques de sir Henry Campbell Bannerman. 325
Fête (la) des Tuileries en fleurs : les petits tambours..... 440
Inauguration du buste d'Emile Deschanel au Collège de France... 231
Inauguration d'un monument aux victimes de l'*Iéna*..... 276
Inauguration du monument de Zola à Suresnes : la danse de « Mimi Pinson »..... 272
Ministre (le) des Colonies en Afrique : réception et fêtes à Dakar..... 324
Translation (la) des cendres d'Emile Zola au Panthéon et l'attentat contre le commandant Dreyfus : l'exhumation d'Emile Zola ; Mme Zola arrivant au Panthéon ; le commandant Dreyfus, blessé ; M. Gregory conduit au poste de police..... nº 3406

ÉTRANGER

Abyssinie. — Arrivée en Abyssinie du nouveau ministre de France. 188, 229
Alsace-Lorraine. — L'empereur d'Allemagne au château de Haut-Kœnigsbourg..... nº 3403
— Fêtes (les) Erckmann-Chatrian à Strasbourg : un musée vivant.. 372
— Représentation (une) des *Romanesques* en français dans un parc à Colmar..... 427
Autriche-Hongrie. — Fêtes (les) du jubilé de l'empereur François-Joseph..... 357, 441
— Réception de la Ctesse Szechenyi au village d'Œmerzoe..... 277
Espagne. — Alphonse XIII présentant son fils à l'armée..... 341
— Fêtes populaires de Pâques à Saint-Sébastien..... 289

MARINE

Flotte (la) des Etats-Unis en route pour le Pacifique, 11 ; à Rio de Janeiro, 121 ; à San-Francisco.. 396
Jugement et dégradation de l'enseigne Ullmo : Ullmo et ses juges, 140, 141, 146, 147 ; la belle Lison dans la salle des témoins, 146 ; la dégradation d'Ullmo. Avant (sortie de la prison), 418 ; après (retour à la prison)..... 419
Goélette (la) *Jacques-Cartier*..... 264
Sinistres maritimes (Voir *Sinistres, Accidents*).
Sous-marin (un) datant de 1815.... 343
Sous-marin pour la pêche des éponges. 259
Téléphonie (la) sans fil à bord du cuirassé *Connecticut*..... 15
Torpilleur (le) *191* échoué..... 444
Transport américain *El-Saïdi* en feu dans le port de Larache..... 155

PORTRAITS

Abruzzes (duc des), 232. Aerenthal (baron d'), 124. Alexandra (reine) nº 3405. Amade (Gl d'), 16. Amboselli (capitaine), 106. Amette (Mgr), 88. Archimbaud, 57-59. Archimbaud père, 172. Asquith (Herbert-Henry)..... 256
Barboux (Me), 130. Blondeau (sous-lieutenant), 439. Boissier (Gaston) 409. Bonde (baron Carl), 72. Boucheron (lieutenant du)..... 260
Calla (miss Glacia), 156. Campbell Bannerman (sir Henry), 256. Canonge (lieutenant), 281. Carlos Ier (dom), 92, 94, 95. Charmes (Francis), 169. Clavel (capitaine), 412. Coppée (François), 370-371. Cornil (professeur), 276. Coste (lieutenant), 292. Cremadells (lieutenant), 174. Crotel (lieutenant), 243. Cruppi..... 32
Dameron (Emile), 72. Delagrange... 271
Elkins (miss Catherine)..... 232
Falandry (Charles), 326. Farman (Henri), 42. Figueira (Francisco), 108. Firmin (Gl), 205. Fock (Gl), 208. Frey (miss Marguerite).... 244
Gebhart (Emile), 288. Giorgis (Gl de), 208. Grosse (commandant), 140. Groult, 33, 49, 56. Gruyer, 70. Guyot-Dessaigne..... 16
Haraucourt, 169. Huguenet..... 174
Impératrice (l') de Chine..... 413
Kergorlay (comte Amaury de)..... 124
Lapparent (A. de), 328. Lecomte (Georges), 226. Lemoine, 48. Loti (Pierre), 125. Loubet (capitaine), 439. Louis-Philippe de Bragance, 108. Loynes (Cuase de). 58
Machado (Bernardino), 94. Manau, 124. Manuel II, 92, 175. Marguerite (Victor), 279. Merleaux-Ponty, 136. Merlin, 136. Moustafa pacha Kamel..... 120
Nord-Alexis (président)..... 205
Pearson (C. Arthur), 32. Per Lamm, 140. Poincaré (Henri), 169. Potocki (comte)..... 289
Régnier (Henri de), 169. Regnier (lieutenant), 439. Rémy, 412. Réveillère (contre-amiral), 88. Ricard (lieutenant), 105. Richard (cardinal), 73. Richepin (Jean), 169. Rimsky-Korsakow..... 442
Sagan (prince Elie de), 101. Ségur (marquis Pierre de), 42. Smirnov (Gl), 208. Steinheil (Adolphe), 383. Steinheil (Mme Marguerite), 383. Sylvestre (lieutenant)..... 260
Thome Parker Roé (James), 102. Toffa, 195. Tornielli (comte et comtesse), 263. Touchard (vice-amiral), 105. Türr (Gl), 328. Tweedmouth (lord)..... 176
Vaffier-Pollet..... 38
Weber (Jeanne)..... 332
Weigand (lieutenant)..... 408

Groupes.

Alphonse XIII et le prince des Asturies, 348. Amade (Gl d') et colonel Boutegourd..... 75
Belle Lison (la) et l'agent Sulzbach, 146. Bernard (M. P.-L.) et l'arrière-petite-fille de son fils.... 86
Bulgarie (Ferdinand de) et Eléonore de Reuss..... 179
Castellane (comtes Boni et Jean), 101. Chefs républicains arrêtés par le ministère Franco, 94. Civatte (M. J.-P.), survivant de la *Belle-Poule*, et sa femme, 290. Coppée et Mlle Annette Coppée..... 370
Deutsch de la Meurthe et E. Archdeacon (MM.), 42. Duchastelet (Dr) et François Coppée..... 177
Elkins (miss) et sa famille..... 232
Guillaume II et son entourage, à Corfou..... 322
Joachim-Albrecht de Prusse (prince) et baronne de Liebenberg..... 244
Hôtes (les) de Villaviciosa..... 89
Kuni (le prince), le roi d'Espagne et le duc de Bavière..... 228
Lanes (M. Jean) et Mlle Anne Fallières..... 431
Manuel II et reine Amélie, 109. Ministère Ferreira, 96. Ministère Franco, 94. Mission d'Ollone... 135
Prince (le) héritier de Corée, le marquis Ito, ministres coréens et fonctionnaires japonais..... 145
Régicides (les) lynchés à Lisbonne. 89
Szechenyi (comte et comtesse)..... 279
Stolypine (M.) et sa famille..... 124

SCIENCES EXPLORATIONS, DÉCOUVERTES

Asymétrie de la figure humaine..... 359
Aviation (Voir, plus haut, la *Conquête de l'air*).
Eclipse (l') du 28 juin 1908..... 443
Expédition (nouvelle) antarctique du docteur Charcot : lancement du trois-mâts *Pourquoi-Pas ?*... 348
Fabrication (la) des diamants : le four de M. Moissan et les diamants obtenus par lui, 48, 68 ; le four de M. Lemoine (Voir *Variétés*).
Machine à calculer construite par Pascal..... 407
Montage (le) du diplodocus..... 375
Pays (au) mystérieux des Lolos : types et groupes, 134, 135 ; itinéraire de la mission d'Ollone, 135 ; la mission à Yun-Nan-Sen. 135
Rajeunissement (le) d'une momie... 410
Saturne et ses anneaux..... 22, 23
Taximètres (les) de Vitruve et d'Alessandro Capra..... 227
Téléphonie (la) sans fil à bord du cuirassé *Connecticut*..... 15

SINISTRES, ACCIDENTS

FRANCE

Accident de patinage au bois de Boulogne..... 36
Catastrophe (la) de Saint-Etienne : la foule autour du puits..... 444
Neiges d'Afrique : détachement bloqué par la neige ; les recherches ; les survivants, 115 ; entrée de Fort-Hassa..... 105
Poste (le) de télégraphie sans fil de la tour Eiffel ; intérieur du hangar incendié..... 136
Transport *Nive* échoué..... 44

ÉTRANGER

Angleterre. — Croiseur *Gladiator* échoué sur la côte de Yarmouth. 323
Etats-Unis. — Chute d'un dirigeable monstre à Berkeley..... 426
— Ecole (l') incendiée de Collinwood, 225 ; enlèvement des cadavres. 225
— Incendie de Chelsea..... 328
— Incendie du théâtre de Boyerstown (Pensylvanie) : les ruines. 107
— Incendie (un) sous la glace..... 171
Inde. — Deux locomotives cabrées. 139
Maroc. — Transport américain *El-Saidi* en feu dans le port de Larache..... 155
Russie. — Moscou inondée..... 328
Suisse. — Catastrophe du Lœtschberg : le village de Goppenstein après l'avalanche, les victimes. 182

SPORTS

Aérostation, aviation (Voir, plus haut, *la Conquête de l'air*).
Automobilisme : le raid New-York-Paris : les concurrents, 88 ; embarquements des voitures au Havre, 107 ; le départ de New-York, 148 à 150 ; sur la route de Poughkupsie, 150 ; la première neige à Tarrytown, 150 ; voiture bloquée par la neige, par G. Scott, 166-167 ; sportsmen d'Albany déblayant la route, 176 ; les routes du Japon (virages difficiles, 423, 424 ; dans les rizières ; sur un pont peu solide)..... 424
Chasse royale en Espagne..... 77
Coupe des canots automobiles de Monaco, par Allouard..... 259
Cross-country : le championnat national (départ au stade de Colombes ; le vainqueur)..... 176
Equitation : un hippodrome sous la neige, 176 ; instantané d'une double chute de jockeys pris à Kempton-Park, 16 ; la journée des Drags à Auteuil : la tribune réservée..... 420-421
Football-rugby : match, à Cardiff, entre Français et Gallois... 164, 165
Régates (les) de l'escadre à Nice : départ des baleinières..... 192
Sports d'hiver à Chamonix..... 20

THÉATRES

Chatelet. — « Conquérants » dans la *Revue du Châtelet*..... 151
Comédie-Française. — Mme Bartet et M. Polin dans *Ma Générale*. 257
Gymnase. — *L'Incendiaire* : transformations de l'acteur Théo Bouwmeester..... 292
Opéra. — *Boris Godounow* : le peuple prosterné sur le passage de la procession impériale..... 352-353
— *Faust* : anciens et nouveaux décors et costumes, 60, 61 ; Mlle Hatto, MM. Muratore et Delmas... 79
— *Hippolyte et Aricie* : chœur des nymphes de Diane ; prière d'Hippolyte et d'Aricie..... 339
— *Namouna* : Mlle Zambelli et M. Staat..... 243
— Transmission des pouvoirs directoriaux, 1 ; travaux de réfection, 60 ; la réouverture : le nouveau buffet, dessin de Simont..... 80-81
Opéra-Comique. — *Iphigénie en Aulide* : une trise vivante..... 25-26
Odéon. — *L'Apprentie* : premier et deuxième tableau..... 21
— *L'Avare chinois* : la prière devant le temple du génie..... 123
— *Ramuntcho* : la partie de pelote. 156
Théatre antique de Calama (Guelma) : la restauration..... 374
Théatre de l'Œuvre. — Représentations de la troupe sicilienne : *la Malia* (Giovanni Grasso et Mimi Aguglia)..... 14, 45
Vaudeville. — *Un Divorce* : scènes du premier et du deuxième acte (Mme Marthe Brandès, MM. Gauthier, Lérand, Arquillière)..... 78
— Miss Pauline Chase dans *Peter Pan*. 425

VARIÉTÉS

Affaire d'espionnage (une) : Krumholz et sa compagne..... 140
Affaire (l') du train 16 : Albinet arrivant au fort du Hâ, à Bordeaux. 140
Affaire (l') Ullmo (Voir *Marine*).
Archimbaud (M.) à la caserne... 58 et 59
Assassins (les) de Langon à la cour d'assises de Bordeaux..... 172
Bois (au) le matin : la mode nouvelle, par Georges Scott..... 388-389
Candidate (une) au Conseil municipal de Paris : Mlle Jeanne Laloë.... 313
Cétacé échoué sur la côte de Corse.. 71
Chemin de fer (le) autrichien des Balkans : tracé de la ligne projetée entre Vardichte et Mitrovitza.. 124
Clemenceau (M.) au pays natal. 345, 348
Côte d'Azur (sur la) : visite à l'escadre. 152
Coulisses (les) du cinématographe : comment on prépare un accident d'automobile, au bois de Vincennes, 209, 213, 214 ; quelques scénarios, 212, 215, 239, 240, 241 ; le théâtre dans des décors réels, 235 ; apparition par fondu, 238 ; métamorphose en plein air, 239 ; une bande encore mystérieuse..... 242
Coulisses (les) du pari mutuel : les débuts du pari mutuel (les mails de l'agence Oller -sur la pelouse), 391 ; la fabrication des tickets..... 391, 392, 393
Coupe des canots automobiles de Monaco, par Allouard..... 259
Crime (le) de l'impasse Ronsin : l'impasse, 383 ; le peintre Steinheil et Mme Marguerite Steinheil..... 383
Crime (le) de Saint-Symphorien : les juges à la maison du crime, empreintes des pas, la pantoufle révélatrice, Gilberte Giraut en cour d'assises..... 222
Découverte des vestiges de la véritable tour de Jeanne d'Arc à Rouen..... 395
Départ des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Paris..... 48
Dernier frisson (le) de Paris : combat de boxe à la salle Wagram.. 132-133
Descente (la) du bal des « Quat-z'-arts » aux Champs-Elysées..... 360
Escrime (l') au parapluie..... 282
Ex-impératrice Eugénie (l') sortant de la Madeleine..... 449
Expédition française (une) aux mers arctiques : le *Jacques-Cartier* et son équipage..... 264
Exposition (une) de portraits du dix-neuvième siècle à Bagatelle..... 338
Fabrication (la) des chapeaux de bambou à Java..... 406
Fac-similés d'une assignation devant le tribunal civil, avant et après la réforme..... 216
Journée (la) des Drags à Auteuil : la tribune réservée..... 420-421
Krach Rochette (le) : M. H. Rochette, 228 ; manifestation en sa faveur, 228 ; M. Rochette en liberté.... 332
« Maennerchor » (la) de Zurich au ministère de l'Intérieur..... 344
« Maison des aveugles » (la)..... 343
Maladie (la) et la mort de François Coppée : portraits du poète avant la maladie, 370 ; le malade revenant de voter, à l'Académie, 177 ; dernier portrait..... 371
« Merveilleuses » (les) de la troisième République, 329, 331 ; toilettes vues, à Auteuil, le jour du grand steeple..... 405
Mort du cardinal Richard : un des derniers portraits du cardinal, 73 ; exposition du corps, 88 ; le char funèbre à Notre-Dame.... 105
Nouveaux types d'autobus parisiens..... 139, 191
Nouveaux wagons de Ire classe des trains rapides de la Cie d'Orléans.. 227
Nouvelle (la) boite aux lettres au coq. 122
Obsèques de M. Guyot-Dessaigne..... 32
Pays (au) de Ramuntcho : M. Pierre

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Loti et sa maison d'Hendaye, 125, 127 ; l'auteur de Ramuntcho au jeu de paume, 127 ; dans son jardin, 128 ; paysages basques 128, 129
Photographies en couleurs : vues diverses 428
Problème (le) du diamant et l'affaire Wernher-Lemoine : bloc de fonte couvert de graphite, diamant de Kimberley, diamants fabriqués par Moissan, diamants obtenus par M. Lemoine, 67 ; diamants de la galerie de minéralogie du Muséum, le four électrique de Moissan à la Sorbonne, 68 ; usine électrique montée par Lemoine à Arras, 69 ; le four à diamant de M. Lemoine..... 332
Procès (le) des détrousseurs d'église, à Limoges, croquis de L. Sabattier. 170
Procès (le) du *Foyer* : croquis d'audience de L. Sabattier..... 317
Procès (le) Sagan-Castellane : croquis de L. Sabattier..... 101
Reliure de l'album de la mission Moll. 72
Soupers (les) à la mode, par Georges Scott 200-201
Sous-marin (un) pour la pêche des éponges, construit à la Seyne.. 259
Tentative de cambriolage au Louvre. 72
Touring-Club (le) à Alésia..... 390
Travaux (les) du Métropolitain sous la Seine..... 203, 204
Triduum (le) du cinquantenaire à Lourdes 137

COLONIES FRANÇAISES

DAHOMEY. — Changement de règne en Dahomey : le feu roi Toffa dans sa salle d'audience, 195 ; ses conseillers, 196 ; funérailles de Toffa, 195 ; couronnement d'Adjiki, 193, 196 ; Adjiki présidant un conseil des ministres..... 403
GUYANE. — Forçats (les) : corvées de travail, 3, 6, et de punition, 4 ; forçats attendant leur comparution devant le tribunal, 4 ; flagrant délit, 5 ; forçat mourant (l'anarchiste Meunier), 5 ; les « embusqués », 6 ; la fanfare du bagne, 26 ; deux déchus, 28 ; évadés à la recherche de l'or, 28 ; Gallay ramené en France. 6, 26, 27
TUNISIE. — Incinération d'un Hindou. 323

ÉTRANGER

ALLEMAGNE. — Carrousel d'enfants sur la glace..... 100
— Disgrâce princière (une)..... 244
— Famille (la) impériale d'Allemagne sur le pont du *Hohenzollern*.... 265
ANGLETERRE. — Affaire (l') Druce-Portland 12
— Chat (un) de 25.000 francs..... 46
— Ecole de sujets de music-hall à Londres 47
— Exposition (l') franco-britannique de Londres : panorama, 355, 364-365 ; le commissaire général, 354 ; l'inauguration, 354, 355, 356 ; les palais de la cour d'honneur illuminés, 356 ; reconstitution du vieux pont de Londres, 82, 83 ; la vieille maison des Tudor, 365 ; vues et scènes diverses, 366 ; la cour d'honneur indienne, le soir, 366 ; le chemin de fer canadien, 367 ; le flip-flap..... 367
— Extirpation d'un cor à un éléphant. 70
— Incidents à l'ouverture du Parlement anglais : un faux lord, arrestation d'une suffragette 102
— Miss Maud Adams dans le rôle de Jacasse des *Bouffons*..... 259
— Robe fendue, arborée par une amazone anglaise..... 360
— Suffragettes manifestant sur la Tamise 440
— Tournoi (un) entre lanciers..... 272
— Vol (le) de Dublin : insignes de l'ordre de Saint-Patrick, château de Dublin, 119, 120 ; le gardien des diamants royaux.. 120
AUTRICHE-HONGRIE. — Mort du comte Potocki : exposition et levée du corps..... 289, 298
— Première entrevue du roi de Saxe et de la petite Pia Monica..... 232
BIRMANIE. — Adoration (l') des Bouddhas ..... 116-117.
CHINE. — Théodora Chinoise (la)... 413
DANEMARK. — Bain en pleine glace. 100
EGYPTE. — Funérailles de Moustafa pacha Kamel au Caire..... 145
— Gymkhana (un) automobile à l'ombre des pyramides..... 29
— Parisiens en Egypte..... 62
ESPAGNE. — Chasse royale (une) : le roi et ses invités en « zahones ». 77
— Mines de Nerva (les) : voie ferrée allant à la fonderie et aux mines, 248, 249 ; la mine de la Ratera. 249
— Premier (le) uniforme du prince des Asturies..... 348
— Prince Kuni (le), le roi d'Espagne et le duc de Bavière à Tolède... 228
ETATS-UNIS. — Condors photographiés en liberté, en Californie. 251 à 254
— Flotte (la) des Etats-Unis en route pour le Pacifique, 11, 121, 396 (Voir *Marine*).
— Jolie femme (la plus) des Etats-Unis et la plus jolie femme d'Angleterre 244
— Prince de Sagan (le) à New-York. 316
GRÈCE. — Guillaume II et sa famille dans le parc de la villa Achilleion. 322
ITALIE. — Mme Gould, ses enfants et le prince Élie de Sagan à Naples. 316
— Prière de pèlerins au Colisée..... 198
JAPON. — Printemps (le) au Japon : visite aux cerisiers en fleurs, 283 ; sous les glycines mauves de Tokio, 284-285 ; biches du temple de Kasuga, à Nara, 286 ; dans un jardin japonais..... 286
MAROC. — Phonographe (le) au palais de Moulaï-Hafid, 191. — (Voir aussi, plus haut, *Événements historiques*.)
RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Benne parcourant 34 kilomètres sur un fil 15
TURQUIE. — Chemin (le) de fer des lieux saints de l'Islam : cartes 183 ; pose de la voie métallique, 183 ; vues pittoresques prises sur le parcours, stations, groupes de Bédouins et de soldats.... 183 à 187
— Général (le) de Giorgis dans sa villa, à Salonique 208

VUES

FRANCE ET COLONIES

Abside de l'ancienne église de Saint-Martin des Champs..... 411
Bosquet de bambous à Chanos-Curson (Drôme)..... 31
Ecole franco-indigène de Zemmora. 411
Entrée du poste de Fort-Hassa..... 105
Galerie (une) de l'exposition d'art dramatique au pavillon de Marsan. 263
Hôtel central des postes, à Lille..... 280
Maison (la) des artistes français.. 375
Maison ouvrière moderne construite par la Société philanthropique . 291
Maisons (les) d'Equihen..... 87
Nouveau décor (le) de l'ambassade du Japon..... 84, 85
Nouveau théâtre d'Agen..... 327
Pays (au) de Ramuntcho (Voir *Variétés*).
Paysage algérien (le) : le *Msar*, remparts et fossés de Tlemcen, 7 ; le *Désert*, l'Erg, la mer de sable près de Touggourt, 8 et 9 ; l'oasis. 10
Photographies en couleurs : vues diverses 428
Ponts (les) d'Asnières sur la Seine... 30
Salons (les) de l'hôtel des téléphones de Gutenberg..... 327
Théâtre antique (le) de Calama (Guelma) 374
Type des nouvelles gares de banlieue des Chemins de fer du Nord.... 443

ÉTRANGER

ALLEMAGNE. — Haut-Kœnigsbourg (le) : architecture réelle du château au commencement du seizième siècle ; l'erreur des architectes modernes..... 347
— Intérieur de l'église de la Garnison à Berlin, après l'incendie..... 291
ANGLETERRE. — Château de Windsor ..... nº 3405
— Exposition (l') franco-britannique (Voir, plus haut, *Variétés*).
CHINE. — Sinistre pâturage dans la banlieue de Han-Kéou..... 118
ESPAGNE. — Cour des Lions (la) à l'Alhambra de Grenade..... 64-65
GRÈCE. — Monuments (les) de l'Acropole : la façade est de l'Erechtéion..... 131
— Exposition (l') hispano-française de Saragosse : le pavillon de France 427
— Mines de Nerva (les)..... 248, 249
ITALIE. — Baie de Naples (la) en hiver, 173 ; l'Etna, 336-337 ; les murs de Rome..... 168
JAPON. — Printemps (le) au Japon (Voir *Variétés*).
MAROC. — Voir *Événements historiques*.
MEXIQUE. — Nouvelle école commerciale française de Mexico..... 47
PERSE. — Ville morte (une) de la Perse orientale : la région du Seïstan et l'itinéraire du commandant de Lacoste, 434, 435, 438 ; la ville morte, 438 ; antique mosquée, 438 ; un village..... 438
PORTUGAL. — Château de Villaviciosa 92
— Vues diverses des quais de Lisbonne et de la place du commerce (Voir *Événements historiques*).
RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Benne parcourant 34 kilomètres sur un fil. 15
SUISSE. — Nouvelle résidence de l'ambassade de France à Berne . 155
TURQUIE. — Chemin (le) de fer des lieux saints de l'Islam ; vues pittoresques prises sur le parcours ..... 183 à 187

SUPPLÉMENTS

Gravures hors texte.

Marie-Antoinette et ses enfants, par Mme Vigée-Lebrun..... nº 3390
Master Har, par Reynolds..... nº 3398
Petite Marquise, par La Touche.. nº 3396

Nouvelles et Romans.

Descente (la) de Marbode aux Enfers, par Anatole France, dessin d'A. F. Gorguet..... nº 3388
Jeunes Filles, par Victor Margueritte, illustrat. de Simont.. nos 3401 à 3409
Histoire de la Dame Potelée, par Marcel Prévost, illustrations de Simont ..... nos 2386 à 2387
Nietzschéenne, par Daniel Lesueur, illustrations de Simont. nos 3389 à 3400
Première Assemblée des Etats de Pingouinie, par Anatole France. nº 3388

Œuvres dramatiques.

Affaire des Poisons (l'), par Victorien Sardou ..... nº 3394
Apprentie (l'), par Gustave Geffroy..... nº 3388
Alibi (l'), par Gabriel Trarieux.. nº 3402
Autre (l'), par MM. Paul et Victor Margueritte ..... nº 3385
Belle au bois dormant (la), par Jean Richepin et Henri Cain... nº 3387
Chérubin, par Francis de Croisset. nº 3406
Deux Hommes (les), par Alfred Capus..... nº 3391
Divorce (un), par Paul Bourget et André Cury ..... nº 3397
Eventail (l'), par Robert de Flers et G.-A. de Caillavet..... nº 3386
Femme nue (la), par H. Bataille . nº 3401
Grand Soir (le), par Leopold Kampf, traduction de M. Robert d'Humières..... nº 3389
Qui perd gagne, par Pierre Veber, d'après le roman d'A. Capus. nº 3400
Ramuntcho, par Pierre Loti.... nº 3395
Scandale (le) de Monte-Carlo, par Sacha Guitry..... nº 3404
Simone, par Brieux..... nº 3403
Samson, par Henry Bernstein.. nº 3392

Musique.

(*Voir la table du tome de la musique.*)

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° Une grande photographie en double page hors texte : LA SALLE DU GALA DE " CARMEN " A L'OPÉRA ;
2° Le 4e et dernier fascicule du roman nouveau de Mme Marcelle Tinayre : LA CONSOLATRICE.
Les abonnés de *L'Illustration* recevront la semaine prochaine la TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME SEMESTRE 1907.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 4 JANVIER 1908 *66e Année. — N° 3384.*

M. Broussan. M. Messager. M. Adrien Bernheim. M. Gheusi. M. Gailhard.

A L'OPÉRA : LA TRANSMISSION DES POUVOIRS DIRECTORIAUX

Photographie Paul Boyer, prise après la représentation du 31 décembre, au moment où M. Gailhard remet à M. Messager la clef qui ouvre les 7,000 portes de l'Opéra. — Voir l'article, page 16.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

[Un accident matériel (le manuscrit détruit dans l'atelier des fondeuses, avant d'être composé, et trop tard pour que nous puissions demander à notre brillant collaborateur de le reconstituer) prive cette semaine les lecteurs de *L'Illustration* du « Courrier » qu'avait écrit pour eux M. Henri Lavedan. Nous ne voulons pas, toutefois, que cette signature dont s'enorgueillit chaque semaine notre journal soit absente du premier numéro de l'année nouvelle. A cette page, qui appartiendra à l'éminent académicien en 1908 comme en 1907, et où, dans notre prochain numéro et dans tous les suivants, on lira une chronique inédite, nous reproduisons aujourd'hui un étincelant et ironique dialogue emprunté à une série que M. Henri Lavedan publia il y a quelques années.]

NOUVEL AN

M. DURIEU, cinquante ans ; PAUL DURIEU, vingt ans.

C'est le soir du premier de l'An. M. Durieu se promène en silence dans sa chambre à coucher, une chambre d'honnête homme. Son fils Paul est assis devant le feu.

PAUL. — Tu ne m'assourdis pas, petit père. Tu n'ouvres pas la bouche.

M. DURIEU. — Je me promène.

PAUL. — A quoi penses-tu ?

M. DURIEU. — A un tas de choses.

PAUL. — Lesquelles ?

M. DURIEU. — A quoi bon !

PAUL. — Tu as l'air triste ?

M. DURIEU. — C'est que je ne suis pas gai.

PAUL. — La cause ?

M. DURIEU. — Noël... le nouvel An !...

PAUL. — C'est ça qui te met par terre ?

M. DURIEU. — Une année de perdue !

PAUL. — Une de gagnée, oui ! Je suis enchanté, moi.

M. DURIEU. — Pas moi. Quand tu auras mon âge, tu penseras autrement.

PAUL. — C'est possible, mais tant que j'ai le mien, je pense comme j'ai l'honneur... Qu'est-ce qui te chagrine dans Noël ?

M. DURIEU. — Oh ! Tu ne me comprendrais pas... Je me comprends, moi !

PAUL. — Dis tout de même.

M. DURIEU. — Eh bien, à ce moment-là de l'année, j'ai toujours un peu de peine, un vague de tristesse à cause des souvenirs qui me reviennent en foule...

PAUL. — Ah ! dame ! Si tu t'embarrasses de souvenirs. C'est un incommode bagage, papa, les souvenirs... C'est le linge sale de la vie. Faut jeter ça tout de suite, si on veut filer vite et droit. Moi, je n'en ai pas, de souvenirs ; vierge de ces affaires-là. Rien de sentimental derrière moi. Tu me diras que je suis jeune et que je n'ai pas encore eu le temps...

M. DURIEU. — Non, je ne te le dirai pas. A ton âge, moi j'en avais déjà, des souvenirs, et j'y tenais beaucoup.

PAUL. — Tu vois où ça t'a mené !

M. DURIEU. — Ça ne fait rien. J'y tiens toujours.

PAUL. — Et qu'est-ce que c'est que tes souvenirs, pour t'aplatir à ce point-là ?

M. DURIEU. — Ça ne m'aplatit pas, ça me rend pensif. Il y a une nuance.

PAUL. — Nous la chercherons demain. Continue.

M. DURIEU. — Mes souvenirs sont très nombreux... très différents. Il y en a de lointains, de rapprochés... Quelques-uns tellement reculés et d'enfance qu'ils sont presque insaisissables... Noël me fait penser que j'ai été petit, que j'ai chanté : « Il est né, le divin enfant... »

PAUL. — Et que tu mettais ton soulier ? Le coup du petit Jésus !

M. DURIEU. — Mais oui... Est-ce que tu ne l'as pas mis, toi aussi ?

PAUL. — A quatre ans ! Mais pas à cinq ! Tout de suite, j'ai flairé la blague, et on ne me l'a pas refaite deux fois !

M. DURIEU. — Moi on me l'a refaite assez longtemps, et, quand j'ai perdu mon illusion, j'ai eu un gros chagrin...

PAUL. — Beau résultat !

M. DURIEU. — Je ne le regrette pas. Et puis je pense à ma mère... à ta bonne grand'mère...

PAUL. — Tu me parles hébreu. Je ne l'ai pas connue. Elle est morte quand je n'étais pas encore au monde.

M. DURIEU. — Elle t'aurait joliment aimé !

PAUL. — Ne t'affecte pas. Après.

M. DURIEU. — Après, c'est ta mère qui m'est plus présente encore tous ces jours-ci, ta pauvre mère si pieuse... Elle avait fini par me faire aller à la messe de minuit. Tu l'as bien connue, elle ? Il n'y a pas si longtemps qu'elle nous a quittés ! Cinq ans !

PAUL. — Pour moi, c'est déjà d'un loin !

M. DURIEU. — Est-ce que tu ne penses pas souvent à elle ?

PAUL. — Presque jamais, je te l'avoue.

M. DURIEU. — Paul !

PAUL. — Que veux-tu !

M. DURIEU. — Ta mère, qui t'adorait ! qui t'a soigné, élevé, avec un dévouement...

PAUL. — Eh bien, oui, je ne te dis pas, je lui en sais beaucoup de gré, et, à coup sûr, je préférerais qu'elle fût encore là, parbleu ! Mais, enfin, il faut voir les choses sous leur vrai jour. Maman n'est plus. Nous l'avons aimée, nous l'avons pleurée, nous avons eu raison. Mais quand je m'appliquerais à penser à elle et que je m'enfoncerais dans des regrets stériles ? Après ? Ça ne lui fera aucun bien, et ça me fera du mal. Alors, à quoi bon ?

M. DURIEU. — En effet. A quoi bon avoir une femme, une mère... des enfants... surtout des enfants ?

PAUL. — Ne crie pas. Tu n'en as qu'un. Et il ne t'a jamais donné que de la satisfaction. J'ai eu presque tous les prix dans mes classes, j'ai passé mes deux bachots, et je n'ai pas vingt ans. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

M. DURIEU. — Rien. C'est égal, des étrangers qui t'entendraient, mon pauvre petit, te jugeraient bien sévèrement. Tu n'es pourtant pas méchant. Non, tu es sec.

PAUL. — C'est ma force.

M. DURIEU. — Je ne te l'envie pas. Mais vous êtes comme ça, aujourd'hui, les jeunes. Ah ! sous le rapport de la sensibilité, tu ne tiens ni de ta mère, ni de moi. D'où te vient ta nature ?

PAUL. — Je me la suis faite.

M. DURIEU. — Tu seras très malheureux.

PAUL. — Moins que toi.

M. DURIEU. — Moins heureux aussi, par instants.

PAUL. — Ça, c'est possible. Mais, au fond, la vie... n'importe quel chemin... n'importe quelle attitude... ça se vaut. Le grand point c'est de n'être ni un tendre, ni un emballé. La sentimentalité ne fait que des dupes. et la passion des victimes. Tout ça se paye en monnaie de souffrance. Aussi, zut ! En toute chose, garons-nous de l'excès, et même, si tu le permets, de la simple émotion. Le minimum, c'est déjà trop. Je ne veux ni pleurer bien fort, ni rire aux éclats ; j'aime mieux passer pour glacé que de donner dans les gobeurs, et, quand je pense qu'il y a des gens qui sont admiratifs, je me dis qu'il faut vraiment qu'ils aient des rentes et du temps à perdre... Dans l'existence, moi, je me borne à constater, à subir et à profiter : je suis un petit sage.

M. DURIEU. — Laisse-moi donc tranquille. Tu ne vas pas me faire croire que tu n'as ni désir, ni ambition ?

PAUL. — Si, j'en ai une, ambition. Une seule, et carabinée !

M. DURIEU. — Laquelle ?

PAUL. — C'est de vieillir.

M. DURIEU. — Ah ! Tu n'as qu'à te laisser faire. Ça viendra tout seul.

PAUL. — Je trouve que ça ne va pas encore assez vite. Chaque soir, en me couchant, je me dis : « Seigneur !... Encore un jour d'abattu ! » C'est ma façon de prière. Et à chaque Premier Janvier : « Allons ! encore une année à qui on a tordu le cou. »

M. DURIEU. — Mais pourquoi cette hâte ? Tu es donc bien impatient de vivre ?

PAUL. — Oui. Je ne saurais pas t'expliquer ça. Je suis froid comme un glaçon, et sec comme un copeau. Je ne nourris pas de grands rêves, je me fiche de l'avenir, autant que du passé, et pourtant... j'ai envie de le dévorer, cet avenir, tout de suite, le plus tôt possible. C'est d'instinct. Je suis né « pressé ». Nous sommes tous pressés dans notre promotion, même sans savoir où nous allons. C'est peut-être une maladie ? Mais c'est comme ça. Nous avons le bacille de l'impatience. A dix ans, nous voulons en avoir vingt. A vingt nous nous poussons en gars de quarante, et à quarante il nous faut le grand cordon de la Légion et les obsèques aux frais de l'Etat si nous claquons, sans quoi monsieur boude. Ce n'est pas : « Tout ou rien », notre devise. Mais : « Tout, tout de suite... » ou alors, bonsoir. C'est ce qui t'explique notre haine des vieux. Ah ! non, nous n'aimons pas les vieux.

M. DURIEU. — Eh bien, et quand vous serez vieux, vous aussi ?

PAUL. — Nous détesterons les jeunes.

M. DURIEU. — C'est gentil.

PAUL. — C'est humain. Que veux-tu, papa ? Nous ne sommes que des hommes, va, pas mieux, ni plus ! Acceptons de bonne grâce d'être un peu crapules. Nous aurons beau nous débattre, nous ne l'éviterons pas.

M. DURIEU. — Moi, je voudrais qu'on tâchât de l'éviter.

PAUL. — Oh ! mais toi, toi ! tu es mon père... une âme dynastique, un homme d'autrefois, du temps des pyramides !

M. DURIEU. — Je n'ai jamais que trente ans de plus que toi.

PAUL. — C'est énorme, c'est immense, papa ! trente ans, aujourd'hui, ça représente trente siècles ! Tout se transforme à l'heure, à la minute, et à la seconde ! L'humanité a des changements à vue, électriques. Les vivants vont vite. En dix ans, qu'est-ce que je dis ? en un an, la jeunesse n'est déjà plus pareille. Celle d'hier soir est centenaire. Il n'y a que la dernière édition qui compte, celle d'à l'instant même. Et les idées, les mœurs, les croyances, l'idéal, tout ça bouge, et se déplace, et fait des pas de géant...

M. DURIEU. — En arrière.

PAUL. — Tu n'en sais rien. En attendant, ça grouille. On grouille. Je grouille, donc je suis.

M. DURIEU. — Et où allez-vous, en grouillant, la jeunesse ? Neuf fois sur dix, vous ne vous en doutez pas, mes pauvres petits !

PAUL. — Ça ne fait rien, nous allons tout de même. Nous le saurons quand nous serons rendus. On finira bien par arriver quelque part.

M. DURIEU. — Et dire que tu es mon fils !

PAUL, *même ton.* — Et dire que tu es mon père !

M. DURIEU. — Je te quitte. Je me fâcherais.

Il sort.

PAUL, *seul.* — Quel enfant !

Il s'assoit et brave du regard le plafond. Il pense au temps fortuné où il aura trente... quarante... cinquante ans..., etc.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Au bagne de Saint-Laurent du Maroni : une corvée de forçats sur un chantier de terrassements.

QUELQUES SEMAINES CHEZ LES FORÇATS

NI ENFER, NI PARADIS : LE PURGATOIRE

J'entends dire : Le bagne est un enfer. D'autres répondent : C'est un paradis. Il me semble — renseignements pris sur place, en Guyane — que c'est un purgatoire. On y souffre du feu : les âmes coupables subissent la souffrance continuelle et monotone du soleil féroce que les bonnes âmes évitent avec des parasols.

Il n'y a pas d'autre torture au bagne. Je ne saurais, sans mentir, faire un tableau douloureux des spectacles que j'ai vus ; mais je ne puis pas davantage décrire des plaisirs et un confort qui n'existent pas.

Le bagne n'est pas un cachot où l'on entasse des innocents, boulets aux pieds et chaînes au cou. Ce n'est pas, non plus, le pays de cocagne où des criminels reçoivent, en guise de châtiment, une case et des rentes au soleil.

Imaginez des casernements en bois, élevés sur pilotis en raison de l'humidité, et un mur d'enceinte au milieu de la plus folle végétation tropicale. Trois mille hommes sont parqués dans ce campement d'aspect militaire. A 200 mètres, parmi les jardins, une série de cases pour les fonctionnaires. Plus loin, un village pour les libérés. C'est le bagne de Saint-Laurent du Maroni.

Çà et là, à 20, à 40 kilomètres dans la brousse, voici le camp de Saint-Jean où sont près de trois mille relégués, Charwein où sont les incorrigibles, la Forestière, Sparwyn, chantiers forestiers, les Huttes où vivent les infirmes, Saint-Louis, l'île aux Lépreux, etc... Ce sont autant de campements aménagés sur de vastes espaces débroussés.

Les condamnés particulièrement dangereux et les fous sont gardés aux îles du Salut. C'est assurément l'endroit le plus sain de toute la côte de Guyane. L'air y est vif, la chaleur atténuée par les vents du large ; le souci de l'hygiène garde de la fièvre et le site est incomparable.

Des trois îles : du Diable, Royale et Saint-Joseph, on aperçoit, à travers les palmiers et les cocotiers, le développement sans fin de la forêt vierge.

Voici la journée du forçat : à 5 heures, lever, café noir; 6 heures, appel. De 6 à 10 heures, travail. A 10 heures, appel, puis soupe ; deux fois par semaine lard, deux fois viande fraîche et deux fois viande conservée. De 10 heures à 1 heure, repos. Puis appel et travail jusqu'à 5 heures. Soupe, et à 6 heures dernier appel.

Les forçats sont alors enfermés dans les « cases ». Ce sont de vastes dortoirs où deux rangées de hamacs sont séparées par un couloir. Point de surveillants ; les condamnés sont maîtres de leur case la nuit.

Avec ses marchands de café, ses marchands de « camelote » qui vendent tout ce qui peut être volé à l'administration, ses débits où l'on sert la « bibine », sorte de boisson fermentée faite avec des grains de maïs, avec ses parties de cartes et ses féroces batailles, la prison de nuit des bagnards connaît tous les vices de la basse humanité.

QUELQUES FORÇATS NOTABLES

Dans la corvée qui va au chantier, aucune figure ne se détache. C'est la même silhouette monotone et grossière. Si vous questionnez un homme, il vous répondra invariablement qu'il est « condamné militaire ». Tous cachent leur crime.

J'ai cherché les héros de drames récents. Voici *Bassot*, un des assassins d'Eugénie Fougère à Aix-les-Bains. C'est une personnalité. Il parle art et littérature. Il est musicien, dessinateur et homme de lettres. Le soir, dans la case, il pince de la guitare. Pour un paquet de tabac, il fait au fusain le portrait de ses codétenus. Près de son hamac il a une petite bibliothèque de trente à quarante volumes qu'il loue aux transportés.

— Tu t'ennuies... Tiens, lis ce livre pour deux sous... C'est fameux...

Ce sont des romans de M. Georges Ohnet.

Le grand travail du bagne.

Torses nus sous le soleil, par corvées de vingt-cinq hommes, les forçats tirent à la corde pour renverser les arbres sur le terrain à défricher.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Au bagne de Saint-Laurent du Maroni. — Les forçats en prévention de crimes attendent leur comparution devant le tribunal.

Le « Tribunal maritime », à qui sont déférés les crimes commis au bagne, se réunit chaque année à Saint-Laurent du Maroni, sous la présidence du commandant militaire de la colonie ; la session dure souvent un mois. Les lettres, imprimées sur les vêtements des prévenus, sont les initiales des deux mots : Locaux Disciplinaires.

Une corvée de punition.

Pour isoler des incorrigibles et les occuper, on leur fait transporter d'un point à un autre de lourds madriers qu'ils rapportent ensuite au point de départ ; ils continuent ce va-et-vient pendant toute la durée des heures de travail.

Bassot est l'avocat du bagne. Un homme a-t-il une difficulté avec l'administration ? A-t-il une supplique à adresser au garde des sceaux ou à M. de Pressensé ?... Il s'adresse à Bassot. Pour un bon de tabac, Bassot rend visite au commandant, il fait antichambre et il présente humblement, en termes choisis, la requête. Pour quelques sous, il écrit une lettre et fournit le papier ministre qu'il enjolive d'une écriture fiorturée. Nul ne sait, comme lui, trouver une formule élégante et présenter, à la fin de la requête, des hommages corrects.

Considéré de tous et considérable, Bassot garde cependant un cœur modeste. On lui a offert une position d'écrivain dans les bureaux, une position de tout repos qui lui assurait du tabac, du rhum ou du vin, plusieurs fois par semaine. Mais il a refusé...

Il est balayeur.

Pimpant, grimaçant, toujours prêt à quelque facétie ridicule, *Hubac* est un gamin insupportable. Etudiant en médecine, il a empoisonné le commandant Massot. L'administration essaye d'utiliser ses connaissances à la pharmacie, où il est manipulateur. On le surveille de près, vous le pensez bien.

Mais voici la figure chafouine du *baron de Chabrefy :*

Valleteau de Chabrefy, dont les escroqueries sont encore célèbres, est lamentable. Impotent, gâteux, il achève une vieillesse qui devient pitoyable. Il peut à peine marcher.

Cette misère serait peut-être digne de pitié si l'escroc avait dépouillé le vieil homme. Il est resté au bagne le même filou, à l'affût du larcin à commettre et du mauvais coup à tenter. Il est détesté de ses codétenus. Un surveillant de semaine l'avait chargé, au bureau où on l'employait, de cacheter le courrier des transportés. Le surveillant, après avoir lu les lettres, les lui remettait. Mais le baron de Chabrefy avait cru pouvoir glisser au dernier moment dans les enveloppes d'autres lettres que les condamnés lui avaient remises. L'opération aurait été lucrative si elle avait réussi...

Sur le chantier des terrassements le graillement d'une voix commande :

— Pioche, marquis !

C'est le beau *Manda*, l'apache de Casque-d'or, qui active la corvée.

Le *marquis d'Haillecourt*, obéissant, pioche, malgré ses soixante ans sonnés, de toute sa vieille vigueur.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Penché en avant, Manda, dont le zèle a été récompensé par le galon de « porte-clefs », s'efforce de mériter la confiance du surveillant. Il est gros, blond, fort en chair. Il apparaît trapu et musclé comme un lutteur. Un grand chapeau couvre sa nuque robuste. Le buste nu, cuit par le soleil, reluit sous la sueur. Avec sa ceinture rouge à la taille, il a l'aspect d'un jovial cow-boy.

Le caractère vaut ce qu'annonce la mine. C'est une aimable et tranquille brute :

— Ce sont de braves types, fait-il en désignant les hommes de la corvée, mais pour moi il n'y a qu'un moyen de les tenir : la trique...

Il est partisan des châtiments corporels au bagne et cependant on n'a jamais eu aucune violence à lui reprocher.

A son arrivée aux îles du Salut, on l'avait placé à l'hôpital. Il a fait un infirmier docile et apprécié. Ses grosses mains habituées au couteau des assassins s'étaient faites délicates pour les malades.

Récemment, le médecin-major fut changé. Manda, dont la réputation de panseur adroit était faite, regarda par-dessus l'épaule le nouveau major...

Il y eut des froissements. Un jour il rendit son tablier :

— Je ne peux pas voir gâcher le travail, dit-il.

Il était déjà porte-clefs ; on l'attacha avec le même titre au service des maçons. Il est le chef d'une équipe. Sous ses ordres il a le marquis d'Haillecourt qu'il affectionne :

— Pioche, marquis...

Le soir, Manda questionne le marquis sur les usages du monde...

Il y a, en effet, un secret dans la vie de Manda. Il dit à l'oreille qu'il a dans son sac une lettre... quelques lettres parfumées qui lui viennent d'une femme du monde.

C'est son orgueil, sa seule conversation. Le vieux marquis, deux fois assassin, le conseille et le console.

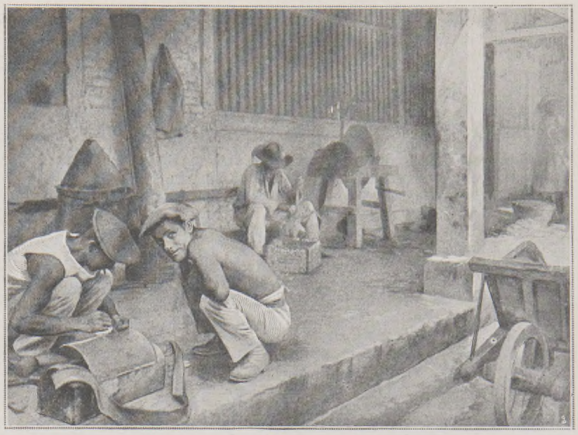
Bassot raconte qu'il a fait pour Manda une réponse à la dernière lettre. Il en a conservé le brouillon qu'il montre :

« Je dépose à vos pieds, madame, l'humble et brûlant hommage, etc... »

Mais Manda a rédigé l'adresse de sa propre main (il est discret) :

« Madame la Contaisse... »

Plus petit, brun et râblé, *Lecca* n'a pas la naïve force de Manda. Le paludisme, d'autre part, le tient. Il est à l'île Royale, tandis que Manda est à l'île Saint-Joseph. Bien qu'on les tienne séparés, les deux amants de Casque-d'or se sont maintes fois trouvés en présence. Au début, ils se jetaient l'un sur l'autre. Cela a duré quelques mois. Aujourd'hui, ils se contentent de cracher avec dégoût à leurs pieds quand ils se rencontrent.



Flagrant délit.

Des forçats ont dérobé un poulet : un d'eux le plume, tandis que les autres font le guet.

A L'HOPITAL DES ILES DU SALUT. — La mort de l'anarchiste Meunier.

Meunier, qui était soigné depuis cinq mois à la salle commune des fiévreux, est transporté, mourant, dans un local particulier de l'hôpital.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'administration est fort habile avec les apaches. Par quel miracle n'y a-t-il jamais de révolte aux îles ? Une poignée de surveillants tient un millier de bandits ; à certains moments il y a un surveillant pour cinquante hommes.

On se rend difficilement compte de l'énergie qu'il faut dépenser pour tenir en respect cette effroyable population. Il convient de rendre hommage au dévouement souvent héroïque des surveillants militaires qui, à la moindre défaillance, risquent leur vie. La sévérité des instructions et du contrôle ne permet pas de laisser ignoré aucun acte de brutalité et il faut reconnaître que la légende des gardes-chiourmes frappant les condamnés est absurde. J'ai vu, l'an dernier, à Mana, un forçat assassiner son surveillant dans des conditions atroces. Ce surveillant atteignait sa retraite ; il avait vingt-cinq ans de service dans cette administration, qui, sous le climat des tropiques et avec un salaire de 170 francs par mois exige douze heures de travail par jour.

Pour ne pas blesser le forçat qui l'attaquait cependant avec un couteau à la main et ne pas courir le risque d'une révocation, le surveillant a voulu désarmer son aggresseur ; il a été tué de deux coups de couteau au ventre.

Sous le climat de la Guyane, pour des postes qui exigent une pareille énergie, le recrutement est fort difficile. Il est assurément très heureux que les colonies puissent fournir pour ce personnel d'élite des éléments qui — toutes qualités égales, d'ailleurs — ont cette supériorité d'être déjà acclimatés.

Les apaches continuent longtemps à plastronner. Ils se groupent et tâchent de s'unir. Ils mettent leur activité et leur bien en commun. L'un d'eux reçoit-il un colis postal, réussit-il à obtenir quelque argent, le groupe le partage. On les tient aux îles, où l'évasion est à peu près impossible.

Souvent, d'ailleurs, ils s'assagissent et rentrent dans la foule. Mais la délation existe chez les apaches comme dans tous les camps. Pour un paquet de tabac, entre deux déclamations anarchistes, ils se trahissent et se livrent. Qui n'est pas « mouchard » au bagne ?

Mouchard ?... Voici le museau de *Brière* qui a assassiné ses cinq enfants. Finaud, sournois, le front bas, Brière, en tablier d'infirmier, bien propre, silencieux, glisse à travers les salles, frôle sans les voir les condamnés et s'arrête devant

En pleine brousse : une corvée de culture (plantation de cotonniers).

le major pour enlever son béret et saluer de la tête, des épaules, jusqu'aux genoux.

Depuis son arrivée au bagne, Brière s'est refermé sur lui-même. Il apparaît fripé, ridé, comme ces vieux paysans au menton pointu, aux yeux petits et perçants, rasés, un peu jaunis, qui, ayant perdu tout leur bien, se sont faits valets de ferme et servent avec un cœur haineux, sans jamais parler.

Brière est muet. Il a déclaré qu'il était innocent ; il ne sait pas, il ne dit pas autre chose. Si on l'aborde, s'il lui faut répondre, son regard se fait plus fuyant encore, et, entre ses dents, il dit :

« C'est pas mé qu'a fait le coup... »

Il est généralement haï au bagne. Les pires criminels se détournent de lui avec dégoût. Il n'a pas d'ami, pas un confident. Son crime est inexcusable et ses compagnons d'infamie ne lui pardonnent pas.

C'est un infirmier excellent. Souvent, on ramène des cases des hommes blessés de coups de couteau. Brière est là ; il sonde la plaie, il a les doigts sanglants. Ses lèvres, qui ont un tremblement convulsif, semblent, devant le sang, répéter la seule phrase qu'elles aient encore prononcée au bagne :

« C'est pas mé qu'a fait le coup... »

Peu à peu, cela devient une obsession pour les infirmiers et les médecins qui vivent avec lui. Lentement, cette affirmation, répétée comme une invocation, a pénétré la tranquille cervelle des surveillants ; elle a gagné les chefs. Il n'y a personne en Guyane qui ne parle de l'innocence de Brière et pourtant personne n'y croit.

La plainte têtue du vieux forçat n'est jamais commentée d'un argument.

— Tu ferais mieux, lui dit un jour un surveillant, de suivre ton chemin comme les autres. Tu mens, personne ne te croit... A quoi ceia te sert-il ? Tu mens... stupidement... sans espoir... sans raison...

— C'est pas mé qu'a fait le coup, répondit le vieux dont les yeux étaient pleins de larmes.

L'assassin de Berthe de Brienne, *Martin*, est infirmier à l'île Saint-Joseph. C'est presque un gentleman ; il est correct ; son langage, sa tenue et sa conduite sont irréprochables.

Il a gardé le type du souteneur distingué. C'est un grand et gros gaillard, brun avec des yeux bleus. Il se tient à l'écart, résigné à son sort. Il était manipulateur à la pharmacie avant Hubac. L'administration et les malades étaient également satisfaits de son zèle, lorsqu'un scandale éclata.

Les privilégiés du bagne, ou « embusqués ».
Un des emplois les plus recherchés est celui de gardien de bestiaux au bord du Maroni.

On apprit un beau jour qu'un complot anarchiste se préparait. Il avait été imaginé par un groupe de forçats sous la direction de l'anarchiste Jacob. Il s'agissait de confectionner une bombe pour faire sauter le commandement. Martin, à la pharmacie, confectionnait la bombe...

Émoi... arrestations en masse. Mais on ne découvrit rien. Le complot avait été dénoncé par un transporté nommé Fauque, fils d'un ancien surveillant-chef du bagne. On eut toutes les raisons de croire que le complot n'avait point existé et que Fauque l'avait imaginé pour toucher une gratification.

Cependant, Martin perdit à l'aventure sa place de manipulateur ; il fut remplacé par Hubac et devint infirmier. C'est, pourtant, un homme heureux. Comme Manda, il a dans sa vie un grand amour élégant.

Depuis cinq ans, avec une fidélité héroïque, une femme l'entretient d'une correspondance assidue. Il montre les lettres qui sont datées de Londres...

L'anarchiste *Meunier*, qui est mort le 26 juillet dernier, était, avec une intelligence vive et un cœur excellent, un redoutable bandit. Il était un peu difforme et il aimait à se comparer à Socrate, dont il n'avait que l'infirmité. Il développait une philosophie primitive à laquelle il croyait. Mais ses théories s'accommodaient de tous les méfaits de la vie du bagne.

Meunier disparu, il n'y a plus d'anarchiste de principes en Guyane. Ceux qui restent sont des p.tres.

Il faut cependant mettre à part *Jacob*, le chef de la bande d'Amiens. Il a gardé le langage insolent qu'il avait à la cour d'assises. Le soir, dans la case, il bataille avec la société ; il fait aux condamnés des conférences injurieuses et inoffensives sur l'action directe. L'anarchisme n'avait été pour lui qu'une attitude devant la justice. Cette attitude lui a plu, et, sans pénétrer plus avant dans la doctrine, il demeure anarchiste. Il a tenté plusieurs fois de s'évader.

Le bagne vient de perdre avec *Gallay* une de ses plus pittoresques illustrations. Le héros de la *Catarina*, dont la peine a été commuée, a quitté la Guyane pour une maison de réclusion en France.

J'avais moi-même pris passage sur la *Normandie* qui l'a ramené à Saint-Nazaire. Il m'a remis, pendant la traversée, des « Souvenirs d'un forçat » dont une grande partie n'intéresserait que médiocrement les lecteurs de *L'Illustration*, mais qui contiennent pourtant des renseignements curieux sur la vie des condamnés aux îles du Salut, et sur leur mentalité.

Jean Galmot.

La deuxième partie de cet article paraîtra dans notre prochain numéro.

A bord de la *Normandie* : Gallay, ramené en France, fait ses confidences à notre collaborateur, M. Jean Galmot.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE PAYSAGE ALGÉRIEN : LE « KSAR ». — Remparts et fossés de Témacin.

Photographie A. Bougault.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Photographie A. Bougault.

LE PAYSAGE ALGERIEN : LE DESER

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

— L'Erg, la mer de sable près de Touggourt.

L'Algérie n'a point, certes, le passé prestigieux de l'Egypte. On n'y voit point, à chaque pas, comme au pays des pharaons, surgir du sol fécond des monuments augustes par leur âge et tout auréolés de souvenirs glorieux. Mais quelle grandeur, quel charme, tour à tour, quelle variété d'aspect offrent ses paysages à qui sait les aller découvrir ! Au nord, dans les régions voisines de la Méditerranée, des plaines luxuriantes, admirablement mises en valeur ; de blanches villes, accueillantes, aimables, mais qui n'ont conservé, le plus souvent, que par places leur caractère oriental primitif. La couleur locale apparaît là, en somme, assez atténuée, prête à disparaître. Et c'est au sud que doit s'aventurer le touriste passionné de pittoresque. Ici, par exemple, nulle déception à redouter. A chaque pas, c'est une évocation nouvelle de la vie arabe d'autrefois. Les oasis, avec leurs palmeraies touffues, ombreuses, où le réseau des séguias, *ou canaux d'irrigation habilement tracés, sagement alimentés, serpentant le long des chemins, entretient une sève intarissable: visions de bucoliques. Au* ksar, *avec ses fortifications rudimentaires, ses murailles cuites et recuites, dorées par des soleils millénaires, avec ses fossés stagnants, où se mirent les panaches échevelés des palmiers, c'est la vie inquiète des pacifiques sédentaires, toujours sous la menace de quelque incursion des Touaregs pillards. Qu'on pousse plus avant encore, dans l'Erg, aux dunes moutonnantes comme des vagues, mobiles comme elles, ridées par la brise chaude du sud, c'est le mystère du désert qui s'ouvre, inquiétant et si attirant*

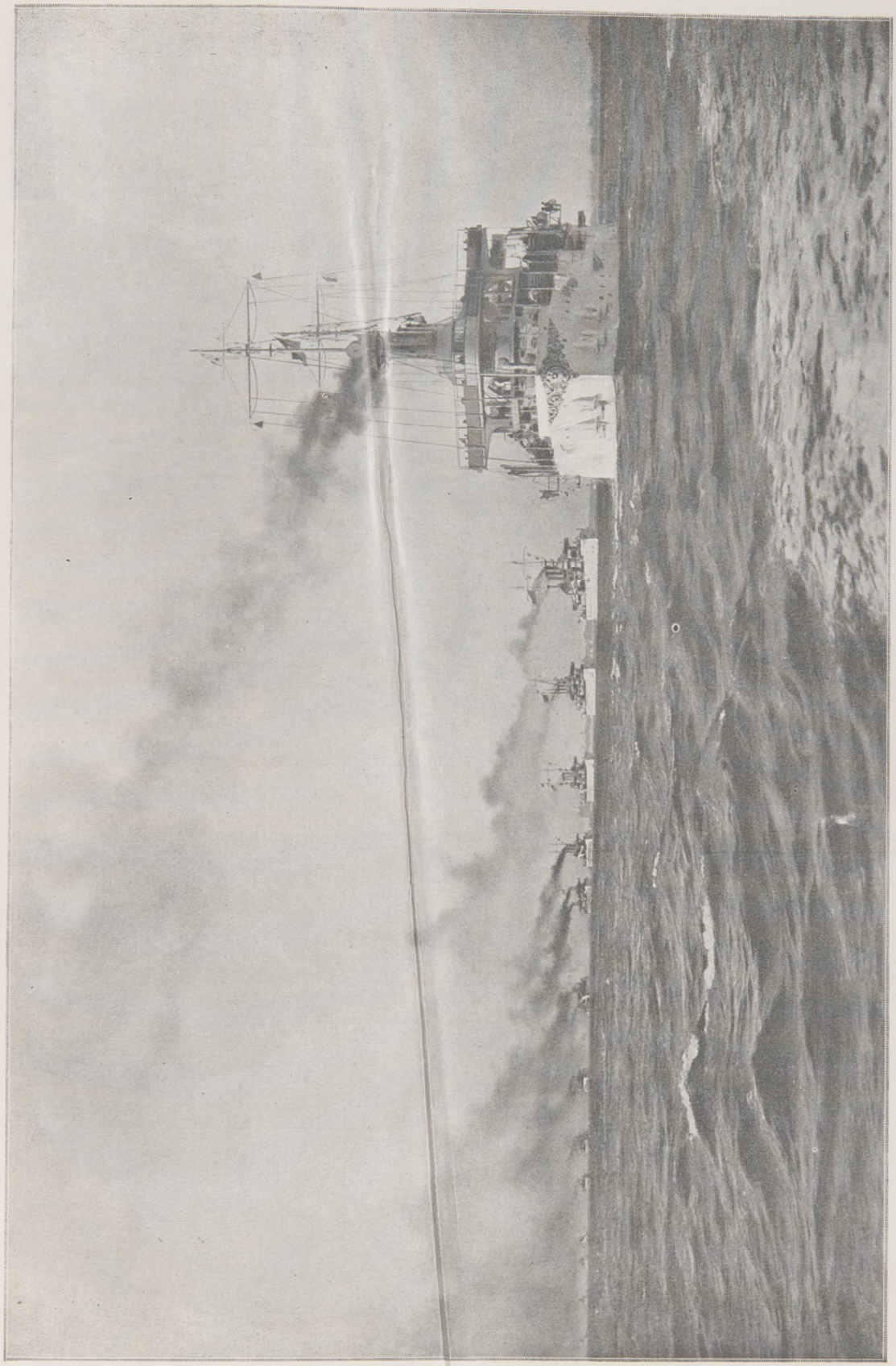
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE PAYSAGE ALGÉRIEN : L'OASIS. — Une « séguia » à Biskra.

Photographie A. Bougault

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

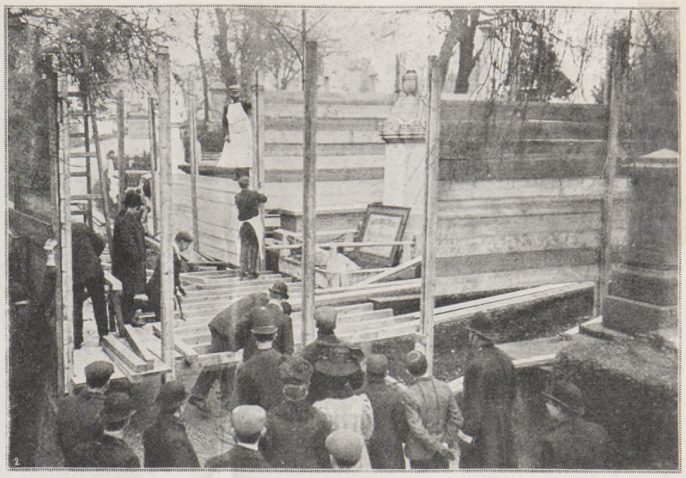


LA FLOTTE DES ÉTATS-UNIS EN ROUTE POUR LE PACIFIQUE. — Phot. Edwin Levick.

On continue de suivre, avec attention, le voyage de la flotte des États-Unis autour de l'Amérique. Elle vient de faire, à Port-of-Spain (île de la Trinité), sa première escale. Ses équipages sont pleins d'entrain et de belle humeur, s'apprêtant à fêter, par le baptême de tous les hommes qui n'ont pas encore passé l'équateur, le traditionnel « Père Tropique ». Notre photographie, faite au départ de Hampton-Roads, nous montre les cuirassés de l'amiral Evans, le Connecticut en tête, au moment où ils prenaient la mer, en ligne de file.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le tribunal consistorial réuni à la cathédrale de Saint-Paul [décide l'ouverture du cercueil de T. C. Druce.



La construction des palissades autour de la tombe de T. C. Druce au cimetière de Highgate.

L'AFFAIRE DRUCE-PORTLAND

L'OUVERTURE DU CERCUEIL

Les prétentions du charpentier australien George Hollamby Druce, au titre et à la fortune du cinquième duc de Portland, dont il se dit le fils, reposaient, on le sait, principalement sur cette thèse que l'inhumation de Thomas Druce, en 1864, n'avait été qu'un simulacre imaginé par son noble père pour dépouiller sans esprit de retour la personnalité de propriétaire du bazar londonien de Baker street, où il s'était plu à se dédoubler. L'excentrique châtelain de Welbeck, qui, en réalité, ne devait mourir que quinze ans plus tard, aurait fait mettre dans le cercueil des lames de plomb. L'assertion semblait facile à vérifier : il suffisait d'ouvrir ce cercueil ; mais le fils de Thomas Druce, Herbert, propriétaire actuel du bazar s'y opposait, et la loi anglaise ne permettait pas de passer outre à sa volonté.

Son consentement ayant été enfin obtenu, l'exhumation a été décidée. Toutefois, avant d'y procéder, il fallait, avec l'autorisation du ministre de l'Intérieur, celle du tribunal consistorial du diocèse de Londres.

Les policemen gardant la porte du cimetière de Highgate pendant l'exhumation.

Celui-ci se réunissait pour en délibérer, à la cathédrale de Saint-Paul, le 27 décembre, et accordait son autorisation, sous la condition expresse que le funèbre constat s'effectuerait en présence d'un nombre restreint de personnes désignées, notamment le docteur Pepper, médecin légiste, délégué par le ministre de l'Intérieur ; Hollamby et Herbert Druce, ne devant point y être admis, s'y feraient représenter ainsi que le duc de Portland et lord Howard de Walden.

D'autre part, des mesures extraordinaires étaient prises au cimetière de Highgate, afin de soustraire l'opération à la curiosité du public, impatient d'en connaître le résultat : on entourait la sépulture d'une haute palissade, et, mardi matin, 31 décembre, jour fixé pour l'exhumation, plus de cent cinquante policemen gardaient les issues de l'enceinte. Conclusion : on a ouvert le cercueil de Thomas Charles Druce, décédé le 28 décembre 1864, dans sa soixante et onzième année ; il contenait le corps d'un homme âgé et barbu.

Est-il besoin d'ajouter que, dès la première nouvelle, les actions de la Société Hollamby Druce sont tombées au plus bas ?

Après l'ouverture du caveau funèbre : le retour de ceux qui « ont vu », représentants des parties, médecins et architectes.

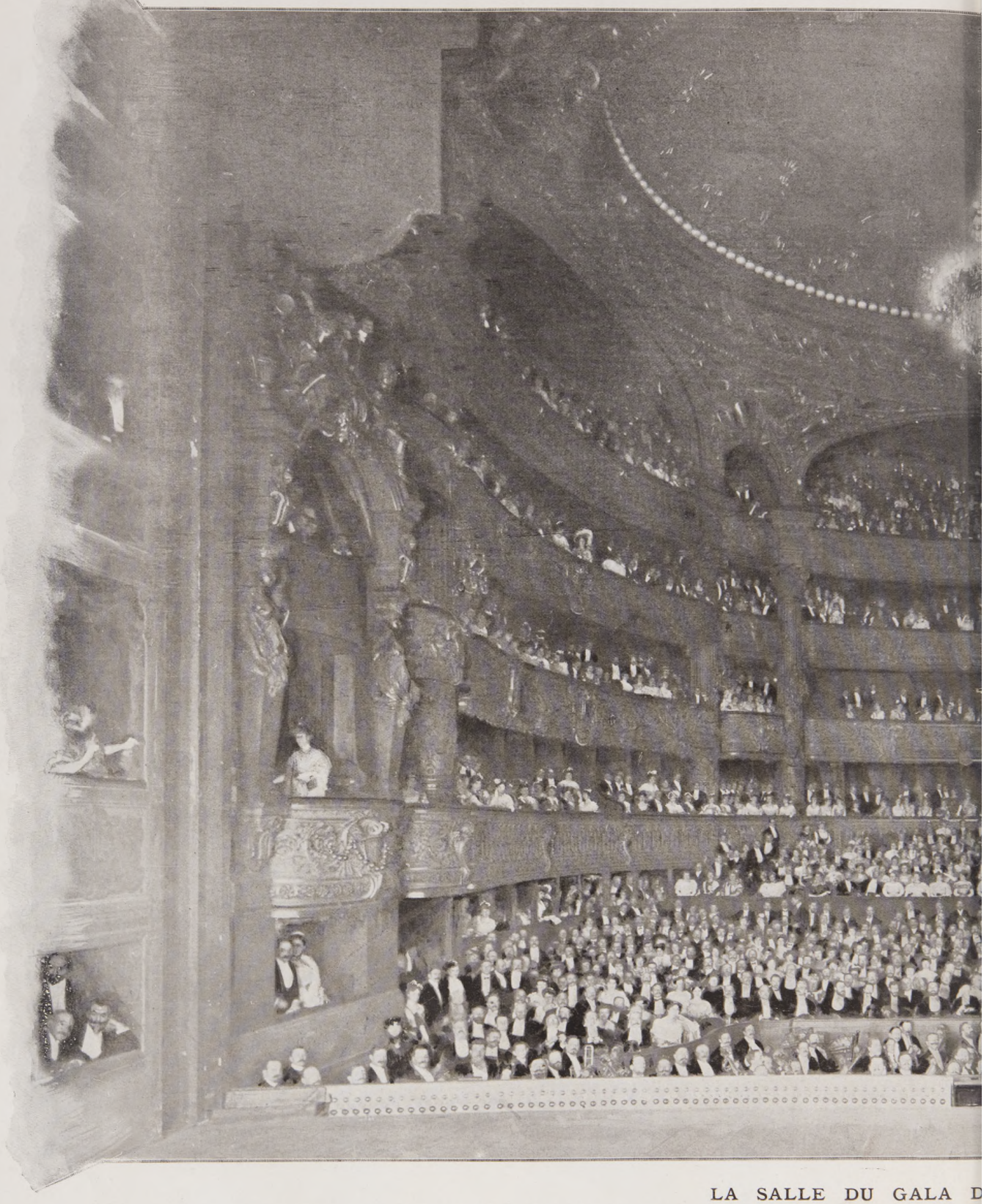
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



LA SALLE DU GALA D

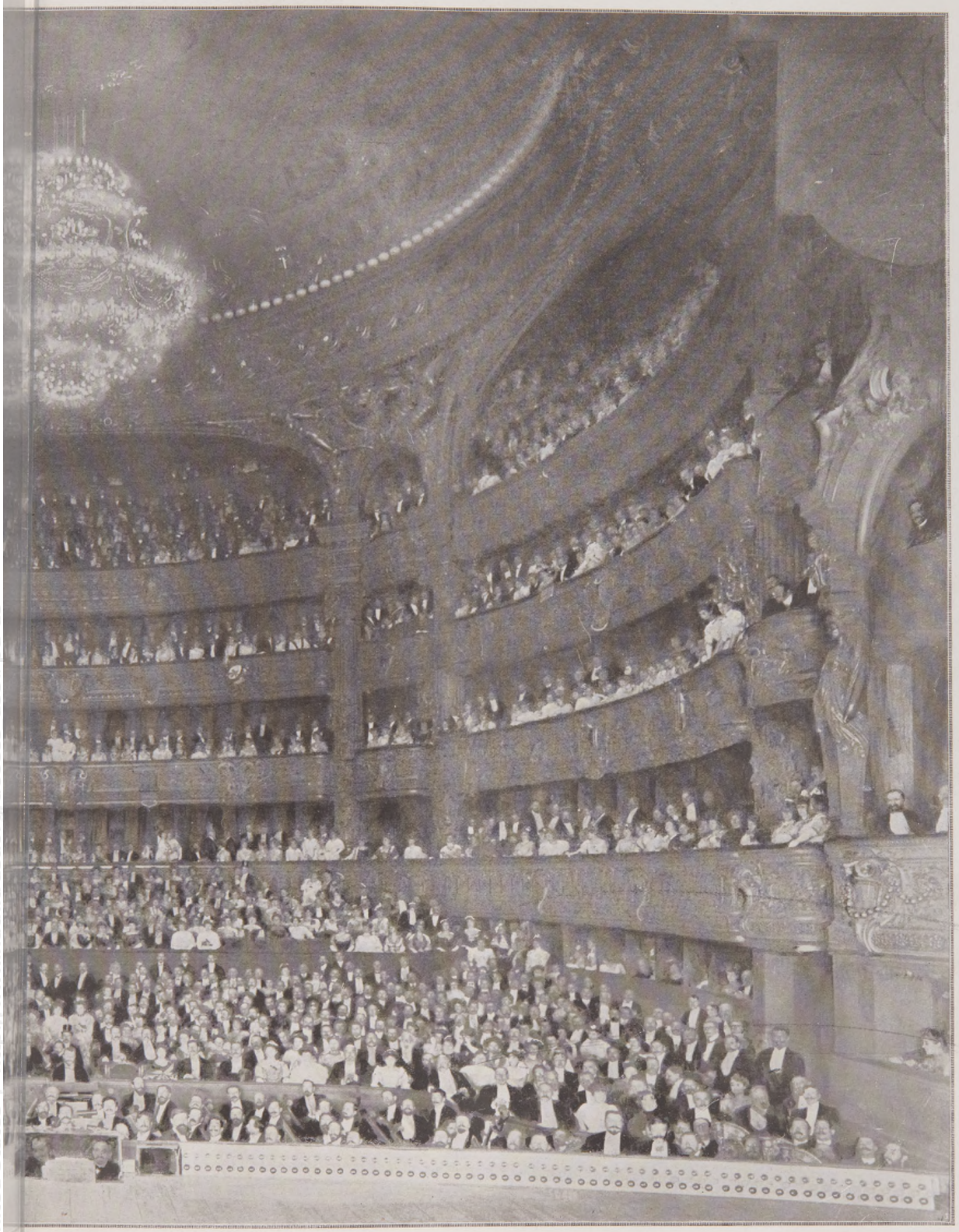
Cette photographie, prise pour *L'Illustration*, pendant un entr'acte, par M. Paul Boyer, est la première qui ait été faite de la salle de l'Opéra.

A gauche, sur la scène, la baignoire directoriale occupée par

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



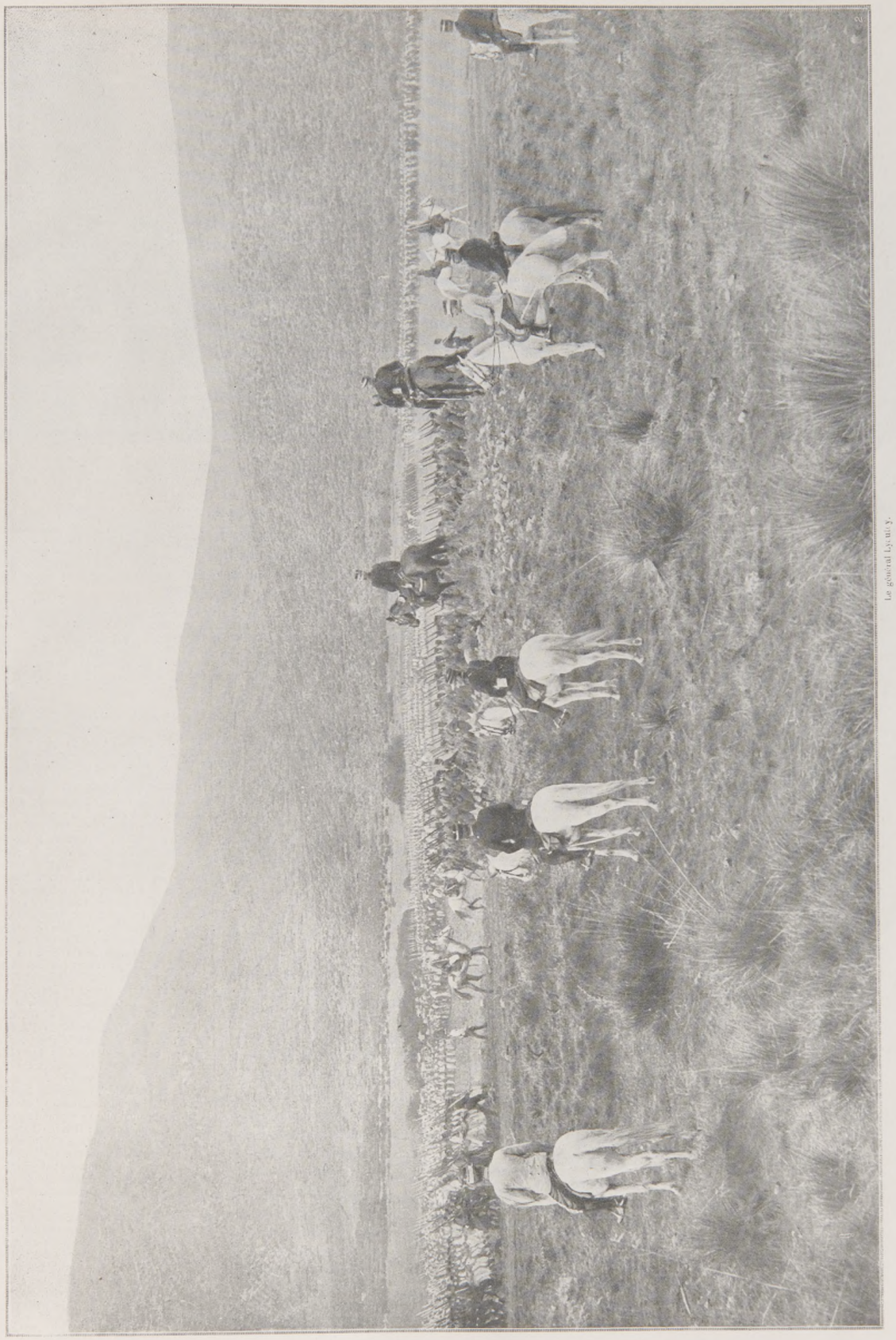
"CARMEN" A L'OPÉRA

...ours d'une représentation : il n'a pas fallu employer moins de sept foyers puissants de magnésium pour illuminer cet immense vaisseau.

...Gailhard, Carré et Gheusi — Voir l'article, page 16.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Le général Lyautey.

LES OPÉRATIONS AU MAROC. — La jonction des colonnes Branlière et Félineau en plein massif des Beni-Snassen. A Aïn-Taforalt (23 décembre) : le général Lyautey, face à la colonne Branlière venant de Martimprey, regarde défiler la colonne Félineau venant d'Oujda. *Photographie Hubert Jacques.* — *Voir l'article, page 16.*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Histoire.

M. Teodor de Wyzewa a réuni, en une précieuse galerie offerte à nos curiosités historiques, quelques *Figures de femmes aimantes ou malheureuses* (Perrin, 5 fr.). Des ouvrages récents, français et surtout étrangers, ont aidé M. de Wyzewa à évoquer ces silhouettes d'amoureuses ou de sacrifiées, ombres attendries ou fantômes tragiques, qui errent dans l'histoire sentimentale des rois. C'est la princesse Sophie-Dorothée, dont l'amant, Kœnigsmark, fut assassiné dans un couloir du château de Hanovre ; c'est la reine Caroline-Mathilde de Danemark qui sacrifia son honneur et son trône au triste Struensée ; ce sont les six femmes de Henri VIII, le sire Barbe-Bleue ; c'est Marie Stuart, c'est Marie de Modène, c'est, plus près de nous, Marie-Louise d'Etrurie, et ce sont encore d'autres femmes, de moindre rang, grandes dames et bourgeoises, également célèbres par leurs amours ou par leurs malheurs, et dont le souvenir, purifié, idéalisé par le temps, ne nous inspire plus qu'une respectueuse pitié. — Sur *Madame de Maintenon*, qui n'a point trouvé place dans l'ouvrage précédent, M. E. Pilastre nous donne une étude (Alcan, 5 fr.) documentée en grande partie d'après les œuvres du duc de Saint-Simon. On sait que l'auteur des *Mémoires* s'exprima, avec une haine passionnée, sur l'épouse morganatique de Louis XIV, sur l'éducatrice des bâtards légitimés. Aussi ne s'étonne-t-on point, si, malgré les brèves réflexions que dans l'intérêt de la vérité, M. Pilastre a jointes aux extraits des *Mémoires*, la célèbre marquise nous est présentée dans ce livre sous son aspect le moins flatté.

Pour avoir été trop souvent le héros de romans feuilletons et de drames populaires, *Mandrin*, le fameux « capitaine général des contrebandiers de France » était quelque peu sorti de l'histoire. En utilisant des documents inédits recueillis dans les archives de Paris et des départements, et avec le concours de M. O. Chenavay, député de l'Isère, M. Frantz Funck-Brentano s'est appliqué à reconstituer exactement la vie du grand contrebandier (Hachette, 7 fr. 50), et c'est peut-être la première fois que l'on donne de ce personnage une histoire vraie. Au reste, l'histoire vaut la légende, et le document, en cette circonstance, est aussi merveilleux que la fable. Le livre de M. Funck-Brentano, précédemment publié par la *Revue des Deux-Mondes*, est déjà très connu du public et nous savons que plusieurs auteurs dramatiques — cinq au moins — se sont empressés d'accommoder, en prose et en vers, pour le théâtre, les plus curieuses des anecdoctes véridiques exhumées par M. Funck-Brentano.

Le Journal de voyage du général Desaix, en Suisse et en Italie, que publie et commente M. Arthur Chuquet (Plon, 3 fr. 50), contient les notes rapides que le général, étape par étape, se plut à griffonner au cours d'une mission diplomatique en Italie. Beaucoup de ces notes sont curieuses, car elles nous donnent les portraits brefs et saisissants, en pointe sèche, des principaux officiers et généraux de l'armée d'Italie et nous rapportent les caractéristiques conversations du héros avec Monge, Clarke et Bonaparte. Bonaparte, qui, déjà, médite l'expédition d'Egypte, mais ne peut encore prévoir ses impériales destinées. — Le Premier Empire est représenté, dans les publications récentes, par deux recueils de documents : *la Police secrète du Premier Empire* (Perrin, 12 fr.), où M. Ernest d'Hauterive a réuni les bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'empereur en 1804-1805, et le tome V de l'important travail de M. le commandant Balagny : *la Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne* (Berger-Levrault, 12 fr.). D'autre part, sur les événements qui préparèrent le Second Empire, spécialement sur l'état de l'opinion publique après la révolution de Juillet, la substantielle étude de M. André Lebey : *Louis Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848* (Juven, 5 fr.) nous renseigne avec une belle prodigalité de détails.

Enfin signalons une nouvelle édition de *l'Histoire contemporaine*, de M. Albert Malet (Hachette, 4 fr.), l'excellent manuel scolaire que son adroite méthode, son texte clair et le choix ingénieux de ses illustrations font si justement apprécier.

Droit international.

Au cours de la guerre russo-japonaise, on s'est étonné, dans le grand public, que la Russie mobilisât sa flotte de la Baltique alors que, dans la mer Noire, cette puissance possédât une flotte de guerre qui eût fait beaucoup plus aisément le voyage au Japon. C'est que, dans le grand public, on ignore assez généralement la *Condition internationale des détroits du Bosphore et des Dardanelles*. Sur cette question qui, depuis un siècle, fut si fréquemment à l'ordre du jour et qui continue à jouer un rôle considérable dans le problème oriental, M. J.-B. Espéret nous donne une étude admirablement documentée (Imp. Saint-Cyprien, Toulouse, 7 fr. 50.). M. Espéret est un historien aussi sûr que captivant, et son travail est certainement le plus complet que nous possédions sur la matière.

Alpinisme.

Des alpinistes fervents, des amoureux passionnés de la montagne, M. Daniel Baud-Bovy, le peintre Hareux, les éditeurs Gratier et J. Rey, de Grenoble, ont consacré à *la Meige* et aux *Ecrins* un ouvrage de grand luxe (60 fr.). M. Daniel Baud-Bovy, qui s'est chargé du texte, nous dit, avec une vaillante bonne humeur, les émotions multiples, les joies, les contemplations émerveillées et aussi les fatigues périlleuses d'une ascension inoubliable. Ainsi, ces lignes saisissantes sur une vision nocturne des névés : « Peu à peu, l'engourdissement nous gagne, nos idées sont moins nettes ; le contrôle mental nous échappe, nous avons des hallucinations. Les montagnes en face de nous s'animent et se déforment ; les névés qui alternent avec les rocs dessinent des figures grimaçantes : ici, une tête de mort ; là, du côté du Pelvoux, un hibou aux yeux hagards ; des génies mauvais qui nous considèrent, ricanent et menacent... Les glaciers du Coolidge bâtissent au-dessous de nous toute une cité de cauchemars, une nécropole babélique, où des cathédrales heurtent des arcs de triomphe, où les portiques croulent sur les voies sacrées, où les cirques et les amphithéâtres se creusent en cratères de volcans. Au-dessus de nous, autour de nous, se croisent les étoiles filantes qui illuminent l'espace et s'y engouffrent. » Les illustrations, les 50 vignettes et les 25 planches hors texte en couleurs, sont dues à M. Hareux. Il n'a pas fallu paraît-il moins de quatre ans pour exécuter les dessins originaux dans une région qui ne permet qu'un mois et demi de travail chaque été. C'est dire l'extraordinaire effort nécessité par cette tentative un peu ingrate. Il nous a semblé que, dans des essais analogues, la photographie en couleurs, apte à saisir instantanément les aspects et à fixer les nuances les plus fugitives, serait d'un usage plus pratique et donnerait davantage, en reproduction, la sensation de la réalité.

Le prix de la critique.

Il y a peu de jours, le comité des Critiques littéraires qui avait à décerner, pour la première fois, le prix de 1.000 francs, créé par le ministre de l'Instruction publique en faveur de cette association, a décidé de partager le prix entre Mme Rachilde et M. Jules Bertaut. Mme Rachilde, qui, d'abord écrivit des romans singulièrement audacieux et troublants, mais curieusement artistes, épousa, il y a quelques années, M. Alfred Valette, le distingué directeur du *Mercure de France*, et, depuis lors, se consacra à l'analyse des romans dans cette revue. Ce n'est un secret pour personne que Mme Rachilde s'acquitte de sa tâche avec autant de conscience scrupuleuse que de spirituelle indépendance. Et les critiques se sont honorés en donnant un témoignage de haute estime professionnelle à cette laborieuse.

Pendant cinq années de collaboration assidue, M. Jules Bertaut a publié, chaque semaine, dans la *Revue hebdomadaire*, des chroniques littéraires tout à fait remarquables. M. Jules Bertaut, qui appartient cependant à nos jeunes générations d'écrivains, a la mentalité, la culture et l'expérience d'un critique blanchi dans la carrière. Ses jugements sont de ceux qui comptent et ses ouvrages — particulièrement son livre : *Chroniqueurs et Polémistes* — sont de ceux qu'on couronne. A. C.

UNE TROUPE SICILIENNE A PARIS. — Scène finale de *la Malia*, de Capuana, jouée par M. Giovanni Grasso, Mme Mimi Aguglia et leurs camarades.

LES THÉATRES

Comme le Théâtre Réjane, qui a remonté, pour les fêtes du jour de l'An, *Madame Sans-Gêne* et qui s'en félicite, le Vaudeville et l'Athénée ont repris des pièces classées, au succès certain.

Le Vaudeville a donné *la Veine*, qui avait été jouée aux Variétés, en 1901, par MM. Guitry, Brasseur, Guy, Jeanne Granier, Lavallière, Lender, et après laquelle M. Alfred Capus, déjà fort connu, devenait célèbre ; cette comédie est fine, fraîche et ravissante comme au premier jour, et l'interprétation du Vaudeville — Mme Jeanne Granier et M. Dumény en tête — ne le cède pas à celle dont bénéficièrent, jadis, les Variétés ; elle met, dans son jeu, moins de fantaisie, mais plus d'émotion délicate.

L'Athénée a repris son grand succès d'il y a deux ans : *Cœur de moineau*, de M. Louis Artus, et l'on goûte à nouveau le charme ténu de cette comédie légère ; M. André Brûlé, Mlles Déterle et Duluc la jouent d'ailleurs avec tout le brio désirable.

A la Comédie-Française, deux débuts de premiers prix du Conservatoire : celui de M. Jacques de Féraudy, fils du sociétaire de la Comédie-Française et celui de Mlle Provost, l'un dans le rôle du sous-préfet, l'autre dans le rôle de la sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*. M. Jacques de Féraudy tient ce personnage avec une juvénilité primesautière et charmante. Mlle Provost a confirmé, dans ce rôle « demi-classique », le succès qu'elle a remporté dans *l'Amour veille ;* cette débutante — puisque tel est le terme officiel — évolue déjà, sur cette scène vaste et solennelle, avec une aisance et une grâce souveraines.

La Comédie a remis à son répertoire *le Passant*, que firent triompher à l'Odéon, il y a trente-huit ans, Mmes Agar et Sarah Bernhardt ; aujourd'hui, Mme Segond-Weber remplace Mme Agar dans Sylvia et elle y est splendide ; le « passant », le poète, le troubadour, c'est Mlle Robinne, qui est jolie.

L'« Œuvre » qui, dirigée par M. Lugné-Poe, nous a déjà fait connaître le théâtre italien interprété par Mme Duse, va nous initier aux particularités du théâtre sicilien interprété par des artistes célèbres, et que l'on dit même incomparables : M. Giovanni Grasso et Mme Mimi Aguglia. En 1891, M. Grasso montrait des marionnettes ; il eut l'idée de remplacer ses personnages de bois et de cire par des êtres de chair et d'os ; il rassembla une troupe et lui insuffla à un tel point le génie comique et dramatique dont il était lui-même animé que, dès les premières représentations à Rome, puis à Turin, la foule les acclama, lui et sa compagnie ; d'autant plus qu'une comédienne étonnante, égale à lui-même, s'était révélée à ses côtés, Mme Mimi Aguglia. Ils rentrent d'une tournée en Amérique du Sud où ils ont ramassé à pleines mains lauriers et pièces d'or. Ils vont jouer à Paris les chefs-d'œuvre du théâtre sicilien : *la Malia*, de Luigi Capuana ; *la Chevalerie rustique* et *la Louve*, de Verga ; *la Mort civile*, de Giacometti ; *la Fille de Jorio*, de d'Annunzio. *La Malia*, qui formera le spectacle d'ouverture, est une des pièces les plus caractéristiques de leur répertoire : une jeune fille, à la veille d'un mariage qu'elle subit, cède à la passion irrésistible, fatale, qui la pousse dans les bras de son beau-frère ; puis elle se reprend ; mais son fiancé a tout appris ; il aime toujours la coupable et lave l'outrage qui lui a été fait dans le sang du séducteur. Ce dénouement — que représente notre photographie — est joué avec une telle intensité de vie, une telle *furia*, qu'à ce moment, en Sicile — si nous en croyons Jean Dornis (1) — lorsque la toile va se baisser « ... des cris d'épouvante éclatent parmi les spectateurs ; la scène est envahie par la foule en rumeur ; l'assassin brandit encore le couteau avec lequel il a frappé... Les carabiniers le poursuivent ; il se tourne vers eux ; il jette l'arme ensanglantée, il se rend. Et les gens de Catane ne savent plus s'ils sont au théâtre ou dans la vie. »

(1) *Le Théâtre italien contemporain.*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Les logements a bon marché.

Il y a environ deux ans (13 mai 1905), nous avons signalé le grand effort réalisé par la *Société des logements économiques*. Cette association, fondée par un groupe de personnes charitables, sous les auspices du docteur Auguste Broca, s'est donné pour mission de construire de vastes immeubles distribués en logements salubres et d'un prix modéré, réservés exclusivement aux familles d'ouvriers ou d'employés comptant au moins trois enfants. La rémunération du capital engagé est limitée à 3 %.

Une première maison, construite sur les hauteurs de Ménilmontant, rue du Télégraphe, fut inaugurée en 1905. Les photographies que nous reproduisîmes à cette époque firent ressortir la façon ingénieuse et élégante dont l'architecte avait distribué l'air et la lumière. A cet immeuble vient de s'en ajouter un autre édifié à Montmartre, rue Belliard. Ce nouveau bâtiment, encore plus important que le précédent, comprend 101 logements de 2 à 4 pièces loués de 160 à 420 francs. Déjà entièrement occupé, il abrite 620 personnes, dont 417 enfants. Il a coûté 500.000 francs et son revenu brut atteint environ 35.000 francs.

Une expérience de deux ans a montré qu'une bonne administration permet d'assurer la régularité du rendement financier. D'autre part, dans la maison modèle de la rue du Télégraphe, la mortalité infantile n'a pas dépassé 9 p. 1.000 ; elle atteint 24 p. 1.000 dans l'arrondissement (20e). Ainsi la Société a trouvé des ressources nouvelles, et, à la fin de 1908, elle possédera un troisième immeuble sur un terrain qu'elle vient d'acheter à Vaugirard, rue Falguière.

Enfin, une loi votée en 1906 a autorisé les caisses des départements, communes, hospices, bureaux de bienfaisance, etc., à employer une partie de leurs fonds en actions des entreprises d'habitations à bon marché. La Caisse d'épargne de Paris, usant la première de cette faculté, vient de se déclarer disposée à souscrire une somme importante dans la prochaine émission d'actions que fera la Société présidée par le docteur Broca.

Il est à souhaiter que ce mouvement soit suivi par les autres administrations, car il faudra des capitaux énormes pour faire disparaître de la capitale les taudis où végètent encore des milliers d'individus.

D'après une statistique récente, on compte à Paris :

2.976 ménages de 5 personnes, soit 14.880 personnes ; 1.097 de 6, soit 6.582 personnes n'ayant chacun qu'une pièce pour se loger ; et 15.261 ménages de 5 personnes, soit 76.305 personnes ; 6.647 de 6, soit 39.882 personnes ayant deux pièces.

Quant aux ménages de plus de 6 personnes, ils représentent un total d'environ 140.000 personnes mal logées.

Si l'on remarque que les deux immeubles de la Société des logements à bon marché abritent un millier de personnes, on voit qu'il suffirait d'environ cent cinquante maisons semblables pour résoudre cette importante question sociale. La chose est réalisable dans un délai relativement court. Il faudrait, pour cela, 75 millions, c'est-à-dire ce que l'on dépense pour une dizaine d'immeubles de luxe.

Le téléphone sans fil.

Le téléphone sans fil, que de nombreux électriciens des deux mondes cherchent à mettre au point, vient de recevoir une première consécration officielle aux États-Unis. La préférence a été donnée au système de Forrest, qui fut adopté après les expériences concluantes organisées il y a quelques semaines sur le lac Erié. Notre gravure montre le poste installé à bord du cuirassé *Connecticut* portant le pavillon de l'amiral Robley Evans, commandant en chef de la flotte de l'Atlantique, actuellement en route vers le Pacifique ; tous les autres vaisseaux doivent être pourvus de postes semblables.

D'après le contrat passé avec le gouvernement, ces appareils doivent permettre de converser à la distance de 5 milles ; mais, dès maintenant, la parole serait transmise à plus de 10 milles et avec une grande netteté. Ce mode de communications entre les navires, appelé à rendre de grands services pendant la nuit et par les temps de brouillard, paraît devoir remplacer bientôt les méthodes actuelles de signaux. La vitesse de transmission est actuellement trois ou quatre fois plus grande que celle des radiotélégrammes.

Le suicide au Japon.

En dépit de la copie, par le Japon, des formes et des produits de la civilisation occidentale il est certain cependant que l'âme des Japonais est encore différente de celle des Occidentaux.

Cette différence se traduit-elle en face du suicide ? Un statisticien russe, M. Tarnowski, l'a recherché, et nous donne sur ce point des chiffres pleins d'intérêt.

Tout d'abord, dans ces vingt dernières années, le nombre des suicides a doublé au pays du Soleil-Levant, passant de 5.603 (144 p. 100.000 hab.) en 1884, à 10.229 (206 p. 100.000 hab.) en 1903.

Actuellement, sa fréquence est sensiblement la même qu'en France.

En outre, dans les deux pays, les modes les plus fréquents du suicide sont également la pendaison et la submersion.

La différence apparaît d'abord dans le choix des armes : les armes à feu sont fréquemment employées par les Européens, tandis que les Japonais y ont très rarement recours. Toutefois, l'arme blanche — selon la méthode du fameux Harakiri — n'en est pas l'équivalent, car elle reste le privilège des classes nobles. Le peuple, pour finir sa vie, a recours aux moyens démocratiques, la corde pour les hommes et l'eau pour les femmes. L'asphyxie paraît ignorée au Japon comme moyen de suicide.

Une particularité remarquable de la statistique japonaise des suicides, c'est la grande part qu'y prend la femme. En Europe, la proportion est du quart ou du cinquième ; au Japon, elle atteint jusqu'aux deux cinquièmes : 40 au lieu de 20 %.

Pour 500 Françaises dont la jalousie ou l'amour sont la cause du suicide, on compterait jusqu'à 1.800 Japonaises.

Il est vrai que la femme japonaise prend une très faible part à la criminalité générale de son pays (8 %) ; on pourrait donc dire que la femme japonaise est plus vertueuse, mais plus malheureuse que la femme européenne.

Enfin, une autre particularité des suicides japonais, c'est leur précocité. Le nombre moyen annuel des suicidés au-dessous de seize ans en France n'est que de 75 ; au Japon, il est trois fois plus élevé. Pour 100 suicidés en France, 21 n'ont pas atteint trente ans ; au Japon, 35. Les femmes, dans les groupes des jeunes suicidés, font d'ailleurs la majorité.

Le manganèse comme engrais.

Depuis les travaux de M. Gabriel Bertrand qui ont montré que le manganèse est un élément essentiel des ferments oxydants, ou oxydases, des plantes, on s'est demandé, tout naturellement, si le manganèse ne pourrait pas être avantageusement introduit dans le sol pour y servir d'engrais, en stimulant la vitalité des plantes, en facilitant les réactions. Quelques expériences faites en Italie d'abord, avec le bioxyde de manganèse, ont donné des résultats insuffisants. L'étude a été récemment reprise en Angleterre par M. A. Voelcker, à Woburn, station agronomique de la Société royale d'agriculture d'Angleterre. On a opéré avec le sulfate de manganèse et il a été évident que ce sel augmente la récolte pour l'orge et le blé. Le maximum d'action s'obtient avec la dose de 25 kilos de sel par hectare, en ce qui concerne le blé. Une dose supérieure est plutôt nuisible.

Au Japon, aussi, des recherches ont été faites : à l'université de Tokio, MM. Loew et Sawa ont constaté qu'il faut assez de modération dans l'emploi du manganèse : si la dose est un peu forte, les plantes sont empoisonnées : la chlorophylle est altérée et les feuilles jaunissent. A dose faible, effet stimulant très marqué et plantes plus riches en oxydases. Des expériences faites en Belgique confirment l'ensemble des observations précédentes.

Pour la pomme de terre, ou plutôt, pour certaines variétés de celle-ci, le manganèse exerce une action bienfaisante. C'est un stimulant énergique, qui donne assez d'élan à la plante pour procurer des bénéfices non seulement appréciables, mais notables. En ce qui concerne la betterave, il ne semble pas y avoir avantage à employer le manganèse. Sans doute celui-ci augmente la teneur en sucre, mais il y a diminution du rendement en poids.

Il y aura, sans doute, quelque chose à faire avec le manganèse comme engrais ; mais on n'a pas encore les bases d'une application rationnelle de cette substance.

Le budget d'un transatlantique.

Voici comment s'établit le budget d'une traversée de l'Atlantique, aller et retour, pour un grand transatlantique comme le *Lusitania* et le *Mauritania* :

DÉPENSES

Intérêt du capital	28.000
Amortissement	51.250
Salaires	50.000
Vaisselle et ustensiles	25.000
Charbon	125.000
Vivres	100.000
Droits de port	25.000
Eau, huile, etc.	15.000
Assurances	30.500
Total	449.750

RECETTES

Passagers	700.000
Marchandises	12.500
Bénéfices sur vins et cigares	12.500
Subvention	58.750
Total	783.750

Le bénéfice pour chaque voyage, aller et retour, peut donc atteindre 783.750—449.750, soit 334.000 francs.

Un transporteur aérien de 34 kilomètres.

Les rares touristes qui s'aventurent dans la Cordillère des Andes peuvent voir circuler, depuis quelque temps, un transporteur aérien qui dépasse singulièrement en longueur et en hardiesse toutes les installations antérieures du même genre.

Il s'agissait de relier économiquement à la station de Chilecito, dans la république Argentine, le district minier de Famatina. Ce district, d'une étendue de 400 kilomètres carrés, est situé à 4.600 mètres d'altitude, la ville de Chilecito ne se trouvant

Une benne qui va parcourir 34 kilomètres sur son fil.

elle-même qu'à 1.075 mètres, soit une différence de niveau de 3.525 mètres. Aussi, bien que la distance à vol d'oiseau ne dépasse guère 34 kilomètres, les sentiers suivis pour se rendre d'un point à un autre représentaient un parcours de 120 kilomètres, et la descente d'une tonne de minerai coûtait plus de 60 francs. On était donc obligé de s'en tenir à l'extraction de l'or et de l'argent et à négliger les très grandes richesses cuprifères de la région.

Deux câbles électriques, l'un porteur, l'autre tracteur, ont été tendus en ligne droite entre les mines et la ville de Chilecito. La ligne, divisée en huit sections, est supportée par deux cent soixante-quinze pylônes quadrangulaires, dont la hauteur varie entre 30 et 40 mètres. Ces pylônes sont, en général, placés à 100 mètres l'un de l'autre ; mais, au passage des vallées, l'intervalle atteint jusqu'à 900 mètres.

Les bennes de minerai pèsent 700 kilos et sont suspendues à un câble de 35 millimètres de diamètre. Le rendement de la ligne est de quarante tonnes par heure à la descente, à la vitesse de 9 kilomètres et le prix de transport ne revient plus qu'à 6 fr. 50 par tonne. A la montée, le rendement est limité à quatre tonnes par heure.

Des wagonnets spéciaux servent au transport des ingénieurs et des employés qui roulent ainsi dans le vide, suspendus parfois à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol.

Les travaux, entièrement exécutés par la maison Bleichert, de Leipzig, ont présenté de rares difficultés. Certains câbles pesant 7 kilos par mètre courant ne pouvaient être sectionnés en tronçons d'un poids inférieur à deux tonnes, lesquels constituaient la charge de cent hommes à des altitudes où la température normale pendant l'hiver est de — 20 degrés. Grâce à l'habileté des dispositions prises, ce travail gigantesque fut cependant parachevé en dix mois.

La consommation du sucre en Allemagne.

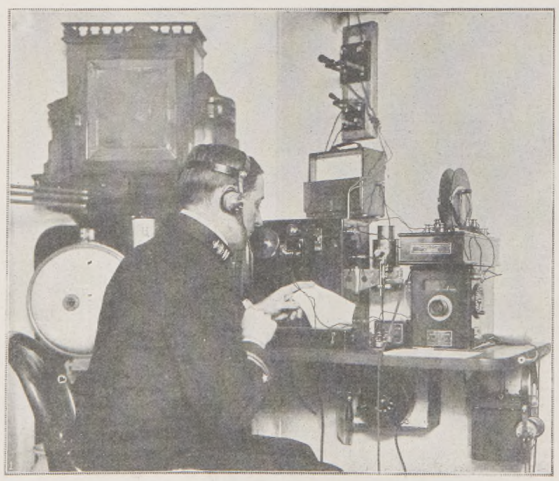
Il est intéressant de suivre les progrès de la consommation du sucre dans un pays ; car il semble que l'homme a une tendance à manger d'autant plus de sucre qu'il boit moins d'alcool.

Le sucre est, parmi les aliments dits musculaires ou respiratoires, un type aussi parfait et inoffensif que l'alcool en est un type défectueux et dangereux.

Or, en Allemagne, en douze ans, de 1894 à 1906, la consommation du sucre a doublé, passant de 5 à 10 millions de quintaux, pour une population qui s'accroissait seulement de 51 à 61 millions d'habitants.

La consommation par tête d'habitant, en sucre raffiné, passait donc de 10 kil. 18 à 16 kil. 59, augmentant sensiblement de moitié.

En présence de ces chiffres, il est permis de croire que la consommation de l'alcool décroît en Allemagne.



Réception d'une communication par téléphone sans fil à bord du cuirassé *Connecticut*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A L'OPÉRA

LE GALA DE « CARMEN »

(Voir notre double page hors texte.)

Les derniers soirs de la direction Gailhard-Gheusi ont été marqués par de très brillantes manifestations. Plusieurs eurent un caractère intime et se déroulèrent derrière le rideau, dans les coulisses, au foyer de la danse. Les artistes, le personnel, les abonnés, les commanditaires offrirent des objets d'art, adressèrent des discours d'adieu au directeur dont les fonctions allaient prendre fin. Mais il y eut aussi des galas publics : gala des Trente Ans de théâtre, gala de la Société des Amis de l'Opéra, enfin, le 31 décembre, gala au bénéfice du petit personnel de l'Académie nationale de musique.

La Société des Amis de l'Opéra, présidée par le comte I. de Camondo, avait organisé dimanche dernier une représentation unique de *Carmen :* unique par l'interprétation qui réunissait des artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique ; unique aussi parce que l'œuvre exquise de Bizet avait été transportée pour la circonstance, sur l'immense scène consacrée d'ordinaire aux grands opéras d'autrefois et aux grands drames lyriques d'aujourd'hui. L'expérience fut réussie de tous points. Le spectacle se déroula devant une de ces admirables salles que font éclore les fêtes de charité — la représentation était donnée au bénéfice des caisses de secours des deux théâtres — et la photographie que M. Paul Boyer a si habilement prise pour *L'Illustration*, pendant un entr'acte, la première photographie qui ait jamais été faite, au magnésium, de cet immense vaisseau, peuplé de deux mille spectateurs, sera un souvenir précieux pour tous les spectateurs qui y figurent. Ce sera aussi une énigme amusante pour bien des lecteurs qui chercheront à retrouver, dans cet immense public, des physionomies connues.

LE CHANGEMENT DE DIRECTION

(Voir notre première page.)

La transmission des pouvoirs directoriaux de l'Opéra, des mains de MM. Gailhard et Gheusi dans celles de MM. Messager et Broussan (M. Lagarde restant dans la coulisse), s'est effectuée le 31 décembre, très simplement, mais non hors de la présence des collaborateurs de *L'Illustration*.

M. Adrien Bernheim, commissaire général du gouvernement près des théâtres subventionnés, était allé à 2 h. ½ prendre les nouveaux directeurs aux bureaux qu'ils avaient provisoirement loués rue Auber. Puis, accompagné de M. André Messager — qui est son ami personnel — et de M. Broussan, il se rendit à l'Opéra.

MM. Gailhard et Gheusi attendaient dans le cabinet directorial, et leurs successeurs, précédés de M. Adrien Bernheim, furent introduits sans nul cérémonial. Il n'y eut pas d'allocution, pas même de phrases préparées. M. Bernheim, en quelques mots heureux, propres à satisfaire les deux parties, présenta aux directeurs sortants les directeurs nouveaux.

Au cours d'une conversation cordiale, tous quatre examinèrent les questions qui les intéressent, et qui, d'ailleurs, ne soulèvent aucune difficulté sérieuse. Enfin, M. Gailhard convia MM. Messager et Broussan à assister le soir, dans la loge directoriale, à la représentation de gala qui était son spectacle final.

A l'issue de cette représentation, vers minuit, les deux directions et leurs collaborateurs (secrétaires et administrateurs) échangèrent, en buvant quelques coupes de champagne, les souhaits traditionnels à pareille heure ; et enfin, avant de quitter définitivement son cabinet, M. Gailhard remit à M. Messager la clef, un minuscule passe-partout, qui ouvre les sept mille portes de l'Opéra. C'est à ce moment que l'habile photographe Paul Boyer prit son cliché pour *L'Illustration*.

LE GÉNÉRAL D'AMADE ET NOTRE ACTION AU MAROC

Le général Drude, souffrant depuis quelque temps, a dû résigner le commandement des troupes qui opèrent à Casablanca. Le gouvernement lui a, sur sa demande, accordé un congé, en l'élevant d'ailleurs, en reconnaissance des services distingués qu'il a rendus au Maroc, au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Et il lui a donné comme successeur le général d'Amade, qui commandait, à la Rochelle, la 69e brigade.

Le général d'Amade. — *Phot. Godefroy.*

Le général d'Amade est un des plus jeunes officiers généraux de l'armée : cinquante et un ans seulement. Il eut une carrière extrêmement rapide, faite, pour la plus grande partie, hors de France.

Le général d'Amade s'est mis aussitôt en route. Il aura appris en voyage l'enlèvement par ses troupes, de la casbah des Mediouna, au sud de Casablanca, le 1er janvier.

Cependant se poursuit la répression des Beni-Snassen.

Les colonnes Branlière et Félineau ont effectué, le 23 décembre, leur jonction au col d'Aïn-Taforalt, refermant le cercle d'investissement qu'elles décrivaient depuis leur départ de Martimprey et d'Oujda. Ce fut une très impressionnante manifestation dans un fort beau décor.

Le général Lyautey, à la tête de la colonne Branlière, était venu la veille camper à Aïn-Taforalt, sur un petit plateau. Dès le réveil, très matinal, le camp se préparait pour la revue. Le général, suivi de son état-major, s'avançait au-devant de la colonne Félineau, dont les goumiers, vers huit heures, débouchèrent du col dans la plaine des Angad.

Le général vit se rassembler, puis passer, aux accents des cuivres la colonne qui arrivait et qui vint se placer à la gauche de la colonne Branlière. Ensuite à belle allure, il parcourut le front de 2 kilomètres de développement que présentaient les deux troupes, et cette parade militaire, qui consacrait la défaite des turbulents Beni-Snassen, se termina par un défilé de toutes les troupes devant le général, qui s'était placé seul, en avant de son état-major, sur un tertre élevé.

M. GUYOT-DESSAIGNE

M. Guyot-Dessaigne, garde des sceaux, est mort subitement mardi dernier, 31 décembre.

Il se trouvait au Sénat, où il avait assisté à une séance du matin, consacrée à la discussion d'une proposition d'enquête sur la liquidation des biens des congrégations, et il venait d'entrer dans la salle des conférences, lorsqu'il fut pris d'une syncope. On s'empressa autour de lui ; mais tous les soins tentés pour le ranimer restèrent inutiles.

M. Guyot-Dessaigne. — *Phot. Pierre Petit.*

Ce triste événement a causé, au Luxembourg et au Palais-Bourbon, une vive émotion : les deux Chambres, malgré l'urgence des travaux budgétaires qu'elles devaient achever avant le 1er janvier, ont interrompu la séance en signe de deuil.

DOUBLE CHUTE DE JOCKEYS

Cet accident, si curieusement photographié, s'est produit, le 26 décembre, en Angleterre, à Kempton-Park, où se courait le Hampton steeple-chase. *Canary II*, à M. Hodgson, monté par Morgan, et *Mitchelstown*, à M. Parr, monté par Driscoll, venaient de franchir une barrière placée à un kilomètre et demi du grand stand lorsque les deux jockeys furent désarçonnés en même temps, tandis que leurs chevaux restaient debout. Ils ne se firent, d'ailleurs, que des contusions peu graves. Coïncidence extraordinaire, un photographe qui suivait les péripéties de l'épreuve s'était trouvé viser les jockeys au moment précis de leur chute simultanée, avant qu'ils eussent touché le sol.

Une double chute de jockeys prise en instantané pendant un récent steeple-chase à Kempton Park.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de L'AUTRE, de MM. Paul et Victor Margueritte ;
2° Une nouvelle de M. Paul Warrego : LE COCKATOO.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 11 JANVIER 1908 *66e Année. — N° 3385.*

LES SPORTS D'HIVER A CHAMONIX. — Le " hockey " sur la glace.

Photographie Chusseau-Flaviens. — Voir l'article, page 19.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

COURRIER DE PARIS

Volontiers, la première neige nous joue le tour d'arriver la nuit, comme si Sa Blancheur prenait exprès des ténèbres pour opérer sa longue et pacifique descente sur la terre. Voilà qu'un matin, quand l'homme entr'ouvre les yeux, une étrange et froide clarté l'inonde. C'est la neige, mer immense tombée du ciel sans faire le bruit d'une goutte d'eau. Sa vue surprend mais n'attriste pas, car la première neige, qui est une date de l'année, est pareillement une date de la vie. Elle nous ramène aux réveils éblouis de l'enfance et baigne notre âme de pure fraîcheur. Elle fait chanter au fond de nous des Noëls oubliés. Maintes images des jours disparus, où nous étions petits, surgissent aussitôt dans le fugitif coup de vent du souvenir.

Ah ! si cette existence n'était pas si brève et ne fondait pas plus vite que le plus mince, le plus léger, le plus frêle des flocons, celui qui n'est formé que de deux brins de givre en croix et qui meurt en l'air avant d'avoir touché le sol, et si l'on pouvait laisser son humeur et sa rêverie errer au souffle des moindres désirs, et si l'on n'était pas tenu de livrer jusqu'à la dernière minute toutes les heures de son travail aux besognes détestées que l'on a choisies par amour, je me suis souvent dit qu'il serait bien agréable d'écrire un livre sur la neige. L'inutile et charmant volume à faire, dont pas une page pourtant ne serait blanche ! La neige dans la vie, jeunesse et vieillesse, la neige dans la nature, la neige dans l'art, dans les lettres, dans l'histoire... Quel poète, malgré l'indigence des mots qui riment avec elle, ne l'a chantée ? Après la lune, c'est elle que tutoie, depuis des milliers d'années avec chaleur, l'amoureux transi qui se croit poitrinaire.

L'autre jour, en la regardant à travers mes vitres, sans qu'il soit possible de comprendre encore comment, si impondérable, elle tombe et descend plutôt qu'elle ne remonte, je *sentais*, plus que je ne voyais, glisser peu à peu, ainsi qu'au milieu d'une sorte de demi-songe, toutes les neiges que j'aurais voulu, dans le définitif chef-d'œuvre dont je ne serai jamais l'auteur, amonceler du bout de ma plume.

Et cela composait des espèces de litanies, pâles, d'une assoupissante et mortuaire langueur...

... Neige de Bethléem et des bergers ; bordure au turban du roi mage africain.

Neige du collège, des récréations, du portique aux airs de gibet, de la boule qui crève un carreau.

Neige des villes, neige de Paris, sur l'Apollon de l'Opéra, sur le César romain de la colonne, dans la bouche ouverte de la Victoire de Rude,... et neige des tramways, de l'impériale « à volonté », de la banlieue, des fortifs... des chemins de ronde... du myope et clignotant bec de gaz...

Neige des toits, des cheminées, du petit ramona savoyard, neige de la corniche, du chapiteau, des plis de la statue.

Neige de la province, sur la cathédrale, sur le kiosque de la musique au bout du mail, et sur la charmille du Séminaire.

Neige grise de Mi-Carême qui chine le triste mollet du mignon Henri III.

Neige de Jules Verne, des capitaines Hatteras et Nemo.

Neige de Suède et de Norvège, de la terrasse d'Elseneur, des sinistres fjords, et neige des Royaumes du Froid, des Empires de la Solitude, des pôles, plus muette et lourde que toutes les autres, neige de Nordenskiold et de Nansen, des explorateurs aux lèvres violacées par le scorbut... Neige où naît et vagit l'enfant esquimau huilé,... qui habille l'ours danseur et marbre le phoque en caoutchouc,... neige du soleil de minuit, des aurores boréales, de l'assourdissant silence.

Neige de Russie, des traîneaux d'où croulent les fourrures,... qui fouette le vaste poitrail des étalons d'Ukraine et poudre les bonnets d'astrakan. Neige du moujik et du pope, de la Maslova, où tout à coup, sous la voiture du gouverneur, la bombe éclate et fait sauter des jambes... Neige des longs convois de Sibérie.

Neige de la chasse et des forêts que porte la branche du chêne, la soie du ragot et l'andouiller du cerf.

Neige de la campagne, des nids vides et des jardinets engourdis, du bassin gelé, du buis dans la ouate,... et neige des plaines de France, des durs sillons, des éternels corbeaux.

Neige de la mer, qui largue des toiles aux mâtures.

Neige des voyages d'autrefois, des jaunes diligences versées, de la crinière et de la croupe... du postillon à la trogne plus rouge que son beau gilet.

Neige des cimetières, du corbillard du pauvre, des concessions à perpétuité en ruines.

Neige des pics, des volcans, des glaciers verts, de l'avalanche, qui fait fléchir les bras de l'austère sapin... neige de l'Himalaya.

Neige des errants, des flocons humains.... neige des pieds du chemineau, du fusil du braconnier... du sac de l'émigrant... neige de la roulotte.

Neiges de gloire, du Saint-Bernard, d'Eylau, de Moscou en flammes et de la Bérésina, neige des champs de bataille que le sang altéré boit si vite.

Neige des bohèmes d'antan, de Villon, de Verlaine, et neige romantique des manteaux de Musset et de Gautier.

Neige du Duel de Pierrot, et neige du bon peintre Thaulow.

Neige familiale de Hollande et de la vieille Alsace, des cigognes, neige de la Forêt-Noire, neige de la guerre et de la paix, des soldats de 70.

Neige des sabots et du soulier percé, du petit châle de la bouquetière... neige du mendiant, qui dépose au creux de sa main des pièces blanches aussitôt fondues.

Neige à la porte des bals lumineux, des fenêtres derrière lesquelles on danse.

Neige des animaux immaculés, du cygne, de l'eider, de l'hermine, de la colombe et de la mouette.

Neige des fleurs, du lys, du lilas, du muguet, du camélia, de la rose blanche.

Neige de l'hostie.

Neige du voile de la communiante et de la robe de la mariée.

Neiges de la layette et du berceau, de l'agonie et du linceul.

Neige des cheveux, frimas des tempes qui, parfois, tombez aussi en une nuit sur nos têtes !

Neiges, enfin, toutes les neiges... manne, duvet, plumes de l'aile des anges, larmes des morts, feux follets de l'hiver, diamant qui vole, sel, sucre, poussière, insectes d'argent, fleurs effeuillées du ciel, pâquerettes divines, pétales, papillons, bulles, cristaux, sables du froid, poudre d'étoiles !... volez, dansez... tourbillonnez... Tombez partout !...

Excepté dans nos cœurs.

***

Le gardien du tombeau impérial à Sainte-Hélène vient de mourir. Quel beau poste avait cet homme ! Il était le dernier survivant de la nombreuse maison militaire chargée de la garde du domaine de France dans l'île maudite, car l'on sait que S. M. la reine Victoria avait fait don à Napoléon III de la terre de Longwood, résidence de l'empereur, ainsi que du terrain du tombeau.

Le terrain du tombeau ! Tout le monde le connaît, l'a vu, même ceux qui n'ont jamais quitté leur village et passé les mers. Quel Français n'a, pour toujours, fixé dans les yeux et la mémoire, ce tableau d'incommensurable désolation ? La pierre plate, la grille, le saule, la fontaine et la vallée, morne comme celle de Josaphat avant les trompettes. Le grenadier à moustache de caniche des estampes qui sanglote là devant, nu-tête, la main en bandeau sur le visage... c'est la vieille armée de bronze, des temps épiques et révolus dont Hugo fut l'Homère, l'armée des Victoires, inconsolable des humiliations futures qu'elle pressent, devant cette tombe ; et, vide, dévasté, ce terrain, qui n'occupe même pas l'espace d'une tente, n'en est pas moins toujours chargé de la dépouille du dieu parti. Les rares voyageurs qui ont fait le pèlerinage de Sainte-Hélène se sont difficilement imaginé qu'Il ne soit pas toujours là, couché dans son uniforme vert de la Garde avec ses bottes aux plis rompus, sa plaque de la Légion ternie et son front immense que traverse la mèche noire collée par les sueurs de la dernière Défaite. On a pu exhumer le corps, le hisser sur une frégate, l'emporter à travers Paris sous les plis d'un char triomphalement funéraire et poser sur lui une dalle de marbre du poids d'une des pyramides, le souvenir de l'Empereur reste toujours attaché, aussi réel, au modeste carré de terre de l'Ile, — le dernier carré. Qui sait même si le sol où le gigantesque petit homme commença de dormir et de se faire son lit n'a point conservé son empreinte, comme ces laves de Pompéi qui nous restituent le moule des êtres surpris et murés en pleine vie par les cendres hermétiques de la mort ?

S. A. I. la princesse Mathilde montrait à ses intimes, avec une religieuse fierté, la canne sur laquelle, à Sainte-Hélène, s'appuyait le Titan foudroyé. Rien n'était plus mélancolique et impressionnant que le respect avec lequel, de ses belles mains blanches fines, souveraines, à l'orient de perle, la nièce, octogénaire, touchait et remuait à peine, comme une fragile relique, le bâton de l'oncle, le jonc à pomme d'ivoire d'un jaune d'ossement au bout de fer un peu usé par le roc anglais... Parfois même, elle ne pouvait dominer ses larmes. *Sunt lacrymæ rerum.*

Henri Lavedan.

(*Reproduction et traduction réservées.*)

UN CONTEUR AUSTRALIEN

Nous publions dans ce numéro, en supplément, une nouvelle que nous a envoyée d'Australie un collaborateur déjà ancien de *L'Illustration*, un Français qui mène là-bas la vie du squatter, et qui, après une journée passée à surveiller les paddocks où il élève des milliers de moutons, se plaît parfois, le soir, à faire besogne d'écrivain.

Conteur sobre et flegmatique, M. Paul Warrego a écrit, sur la vie, sur les mœurs australiennes, des récits *le Vagabond*, *Jim et Jack*, *Charley le chasseur de lapins*, *Faruma*, *Fred*, *l'Evadé*, *la Sécheresse*, qui sont autant de petits drames, simples comme la vérité, impressionnants comme des témoignages de choses vues et de scènes vécues.

Ces nouvelles, dont la plupart parurent dans *L'Illustration*, ont été récemment réunies en un volume de librairie sous un titre évocateur : *A l'autre bout du monde* (Librairie universelle, 3 fr. 50). *Le Cockatoo* ajoutera un chapitre original à cette captivante série.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

FÊTES D'HIVER A CHAMONIX

On sait quel développement prodigieux ont acquis, hors de France, les sports d'hiver. Le Club alpin français, piqué d'une patriotique émulation, rêve de créer aussi, chez nous, des stations hivernales, où les fervents du ski, de la luge, du patin, du traîneau, se pourraient retrouver, chaque année, sans passer la frontière ; et il a choisi, comme terrain d'essai, Chamonix, dont le président du C. A. F., M. Vallot, est un fidèle. Trois jours, la semaine dernière, les 3, 4 et 5 janvier, Chamonix a donc été le rendez-vous d'une société nombreuse d'amateurs de sports, de mouvement, de voyage, de neige et de froidure, foule élégante où se mêlaient les uniformes sobres des équipes de skieurs militaires norvégiens, suisses et français.

Le logement fut, pour la plupart, la grosse question. D'avance, bien longtemps d'avance, tous ceux qui se proposaient de passer à Chamonix ces trois journées avaient écrit, télégraphié, téléphoné. A chaque demande, depuis bien des jours, les intéressés ne recevaient qu'une même réponse, et très inquiétante : « Impossible de vous donner une chambre chauffée, je n'en ai plus. Si vous pouvez accepter une chambre en ville, je ferai mon possible pour vous la procurer chauffée, mais je ne puis vous indiquer les conditions ! » Alors, quelle angoisse !... Coucher dehors, sur un billard, dans une étable, chez quelque montagnard qui vous demandera un louis pour vous héberger une nuit !... Grelotter, geler, tousser !... Quelle perspective !

On est venu, pourtant, un peu en avant-garde, astucieux qu'on est, et l'on a trouvé un soleil radieux, un air exquis et, en moins de dix minutes, une chambre avec un poêle — d'ailleurs éteint — pour cent sous par jour. Alors, pourquoi tout ce désolant mystère, pourquoi cette inquiétude où l'on vous a plongé ?

Je note ce détail avec le désir qu'on profite à Chamonix de l'expérience de cette année, puisque aussi bien Chamonix entend devenir ville d'hiver. Il y a d'un côté un syndicat des hôteliers, il y a de l'autre des particuliers qui louent des chambres. Il y a des pensions ouvertes, et notoirement à moitié vides. Chacun a indiqué ses prix et le nombre des logements dont il disposait. On sait parfaitement sur quoi tabler. Il est donc inutile de donner le cauchemar au pauvre client et imprudent de lui faire redouter une exploitation qui est — crions-le tout de suite — parfaitement chimérique.

... Tout le monde connaît ce décor majestueux et un peu sévère où nous venons de vivre des heures charmantes, ces masses pesantes, ces pics hérissés, ces fleuves de glaces qui déversent leurs séracs jusqu'au fond de la vallée. Oubliez le Chamonix d'août. Effacez tout le vert sous une couche de blanc, vous aurez imaginé le site qui s'offrait à nos yeux.

Entre nous, le tapis de neige, pour cette fois, était un peu maigre et usé. Un peu plus bas, sous nos pieds, la vallée n'avait guère, comme on disait au siècle galant, qu'un œil de poudre blanche. Un moment même, on a pu craindre que les fêtes ne pussent avoir lieu, faute d'une couche suffisante. Les courses de bobsleighs durent être supprimées.

A Chamonix : le terrain de ski.

Mais, en somme, on aurait tort de se plaindre. Les traîneaux grinçaient bien un peu sur le gravier des routes et les skis labouraient par instant l'herbe des prairies ; sur le midi, les toits dégelaient et les ruisseaux retrouvaient leur glouglou. Petit inconvénient et nous avons eu notre bonne part de joies : les frisettes folles des misses n'en étaient pas moins dorées et les joues des Gretchen demeuraient d'un brillant incarnat.

Car, pour irritant que soit l'aveu, les étrangères étaient là-bas en majorité, et de plus n'ont pas seulement triomphé par leur nombre. Elles glissent et courent avec plus d'entrain, plus de grâce et d'aisance que nos belles, rétives à endosser le tricot blanc et à coiffer le polo classique. Qui n'a pas vu une femme luger en chapeau cloche et en bottines de chevreau n'a pas conscience de ce qu'est le large et franc ridicule. Eh bien, des Françaises qui se croyaient charmantes, et qui au reste l'eussent été dans toute autre circonstance, n'ont pas craint de s'y exposer.

On n'habitue pas assez nos femmes à jouer selon le théâtre et à se vêtir selon la conjoncture. La Parisienne, à vrai dire, n'a guère d'occasion de se lancer sur deux lames de bois plus longues qu'elle. Or, le Club alpin ambitionne de lui donner cette habitude et les fêtes en question n'avaient pas d'autre but. Une autre année on ira au Revard, près d'Aix-les-Bains ; une autre, dans les Vosges ; une autre, dans le Jura ; une autre encore, en Auvergne, sur les neiges sans rivales de Pierre-sur-Haute ou de la Chaise-Dieu.

... Donc Chamonix a repris ces jours derniers une vitalité quasi estivale. Les rues ensoleillées, bourdonnantes, grouillent de piétons et de traîneaux.

Il y a deux terrains de ski et de luge, l'un au bas du Brévent, derrière l'église, assez vaste mais trop encombré, l'autre plus lointain, vers les Praz, avec un tremplin pour sauter et une déclivité un peu exagérée pour sa médiocre étendue. Enfin, tout proche des dernières maisons du bourg, s'étend un champ de patinage de près d'un hectare, en belle glace foncée, balayée, bichonnée, où, avec des cris, des appels, des rires, s'ébat la jeunesse de la Babel alpestre.

Tout le jour, les exercices se déroulent : de joyeux drilles en maillots blancs courent, glissent, s'amusent comme des fous devant des spectateurs qui les regardent et les envient, groupés les mains aux poches et claquant des dents, autour du portique en branches de sapins du C. A. F.

On ne s'attend pas à ce que nous donnions ici le résultat des concours, des matches individuels ou collectifs, qui, d'ailleurs, se poursuivent encore à l'heure où nous écrivons ces lignes, — car, bien entendu, la saison se prolonge, à Chamonix, au delà des trois grandes journées. Naturellement, les skieurs militaires des trois nations, audacieux, adroits et souples, ont obtenu un beau succès, les Norvégiens étant incomparablement supérieurs aux autres. Certains amateurs ont également réussi de magnifiques performances. Mais il nous faut souhaiter que les spectateurs se mêlent davantage au jeu. Les sports d'hiver ne sont pas, en effet, de ceux qu'on peut se contenter de contempler : il faut les pratiquer. Aucun sport d'été n'en égale la saine et parfaite volupté. Cela ne s'analyse pas : c'est une plénitude de joie, de mouvement, d'exaltation et de santé ; c'est la mort de la neurasthénie et des idées noires ; c'est la ruine des médecins ; c'est le krach des drogues ; enfin, c'est la force, c'est l'épanouissement, c'est le bonheur...

Voilà pourquoi l'initiative du Club alpin français doit être hautement louée et encouragée. Il veut apprendre et faire goûter à Paris, à la France et au monde, l'irrésistible attrait des belles neiges, des paysages scintillants et surtout des glissades folles qui font battre le cœur et rajeunissent le sang. Un tel plaisir peut se savourer d'un bout à l'autre de l'hiver ; on s'accorde toutefois à reconnaître, après cette première expérience, qu'il vaudra mieux dorénavant placer les grandes réunions et les fêtes un peu plus tard, entre le 20 janvier et le 10 février, de préférence quand la lune donne. De cette façon, la couche de neige, même dans les années de pénurie comme celle-ci, aura chance d'être plus épaisse et les nuits seront plus claires, ce qui est à considérer.

Gérard de Beauregard.

A Chamonix : l'arc de triomphe du Club alpin. — *Photographies Chusseau-Flaviens.*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UN APRÈS-MIDI DE PATINAGE AU TIR AUX PIGEONS (6 JANVIER)

Paris, pour une journée du moins, n'aura rien eu à envier à Chamonix. En effet, la gelée persistante de la première semaine de janvier a permis au Cercle des patineurs d'inaugurer la saison de façon fort brillante, lundi dernier, au Tir aux pigeons du bois de Boulogne. Tout ce que l'élite mondaine, y compris la colonie étrangère, compte d'amateurs de patinage s'était donné rendez-vous dans ce coin de paysage d'une intimité si propice aux réunions choisies, et d'un charme si particulier, sous sa parure hivernale. Encadré de hauts peupliers, de sombres sapins, le lac offrait une piste polie et résistante comme le marbre, où patineurs et patineuses pouvaient prendre leurs ébats en toute sécurité. Aussi, que d'animation, que d'entrain, que de prouesses ! Nos élégantes, emmitouflées de riches fourrures, rivalisaient de grâce et d'adresse : ici, c'était la glissade rapide et légère comme un vol ; là les arabesques ingénieusement dessinées ; plus loin la valse savamment rythmée, au bras d'un cavalier. Et les enfants, aux frimousses de pastel rosées par l'air vif, quelle jolie note ils ajoutaient au tableau, — depuis le précoce débutant, dont des mains prudentes soutenaient le premier pas sur la glace, jusqu'au garçonnet, à la fillette, déjà entraînés et capables de toutes les hardiesses ! Les plus ardents ne se résignèrent à quitter la place qu'au coucher du soleil. Mais alors, le ciel embrumé annonçait le dégel imminent, et cette journée ne devait pas avoir de lendemain. Il faudra, pour recommencer, attendre le passage d'une nouvelle « vague de glace ».

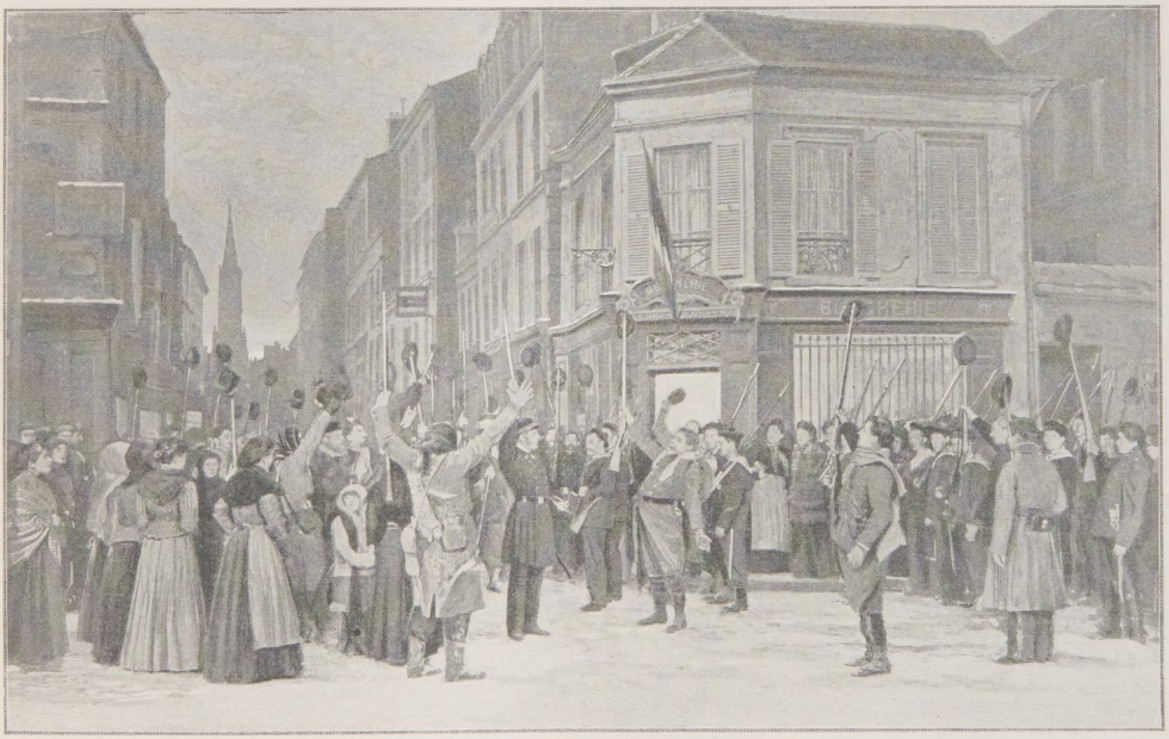
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Premier tableau. — Au rempart : la faction nocturne pendant le siège (décembre 1870).

« L'APPRENTIE », A L'ODÉON

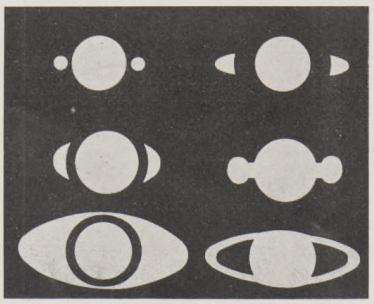
L'Odéon fait revivre en ce moment, pour ceux qui les ont connues, et apprend d'une façon directe et saisissante à ceux qui les ignorent, les heures douloureuses, tragiques, de l'« année terrible ». M. Gustave Geffroy a tiré, en effet, de son beau roman, *l'Apprentie*, publié en 1901, dix tableaux rapides, émouvants, que M. Antoine a montés avec un soin du détail, un souci du pittoresque, une maîtrise d'exécution, qui emportent les applaudissements. A l'Odéon, comme dans le roman, l'héroïne de M. Geffroy fait le rude apprentissage de la vie, dès sa plus tendre enfance, sous les obus prussiens qui pleuvent sur la capitale : nous assistons à la faction de son père et de ses frères aux remparts, au maigre souper autour de la table familiale, à Ménilmontant, en attendant la sortie meurtrière, à la queue, dans le froid matinal, devant la porte des boucheries et à l'effervescence, à la révolte populaire lorsque circule la nouvelle de la capitulation, à la vie précaire dans les caves pendant la répression de la Commune, enfin aux dernières fusillades et à la victoire des troupes régulières au Père-Lachaise ; puis, dix ans plus tard, nous voyons les conséquences de la guerre et de la Commune chez ces pauvres gens : la misère est au logis, le père, découragé, s'enivre et meurt d'alcoolisme, la sœur aînée s'enfuit pour courir les hasards de la rue, la mère succombe de désespoir ; la cadette, « l'apprentie », a seule compris les dures leçons de la vie ; sur toutes ces ruines morales et matérielles, elle édifiera laborieusement son propre foyer. Cette pièce, qui émerveille par l'exactitude documentaire des tableaux reconstitués et dont la haute et probe inspiration suscite de nobles émotions, éveille des pensées fortes, est jouée par une troupe admirable d'homogénéité, quoique exceptionnellement nombreuse — plus de cent interprètes, parmi lesquels aucun figurant, mais seulement des artistes — Mme Suzanne Desprès en tête. Elle a obtenu un très beau succès. Nous la publierons prochainenent.



Deuxième tableau. — La capitulation : les gardes nationaux, les marins, les artilleurs, protestent et entonnent le *Chant du Départ* avant de marcher sur l'Hôtel de Ville (28 janvier 1871).

Photographies Larcher.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Premiers dessins de Saturne au XVIIe siècle.

SATURNE

LA MERVEILLE DU SYSTÈME SOLAIRE

Après avoir découvert les satellites de Jupiter et admiré quelques-unes des merveilles célestes, Galilée avait dirigé ses lunettes sur Saturne dans le courant de l'été 1610, et ce qu'il aperçut fut tellement bizarre qu'il en demeura tout bouleversé. La planète lui apparut flanquée de deux étoiles plus petites : « Ce sont comme deux serviteurs, disait-il, qui aident le vieux Saturne à faire son chemin. »

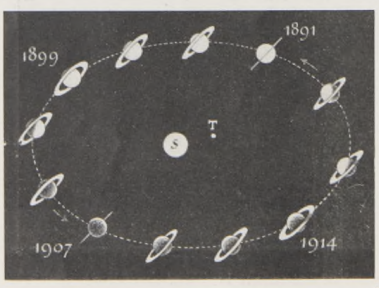
Mais bientôt le mystère devint plus incompréhensible encore. Moins de deux années après, les deux étoiles latérales avaient disparu. Profondément découragé, Galilée s'imagina que les verres de ses lunettes l'avaient trompé et, à partir de cette époque, le grand astronome ne voulut plus s'occuper de la planète qui lui offrait une énigme insoluble : il mourut sans avoir résolu le problème.

Un observateur qui aurait, pendant ces dernières années, suivi très régulièrement la planète Saturne, en ne disposant que des moyens rudimentaires de Galilée, se trouverait actuellement dans la même situation embarrassante. Tout le monde sait, en effet, que Saturne est entouré d'un anneau. Or, en regardant actuellement la planète avec une lunette de moyenne puissance, on chercherait en vain la trace de ce mystérieux appendice : Saturne a perdu son anneau.

La solution du problème qui avait tant intrigué Galilée et qui avait échappé à l'œil investigateur du fameux Gassendi devait être trouvée beaucoup plus tard, en 1655, par l'astronome Huygens. La voici, présentée aussi simplement que possible :

L'anneau de Saturne, parallèle à son équateur, est fortement incliné sur l'orbite de la planète qui tourne dans le même plan que la Terre, quoique beaucoup plus éloignée du Soleil. Suivant la position de Saturne et de la Terre sur leurs orbites respectives, nous voyons donc l'anneau, tantôt comme une ellipse largement ouverte qui se ferme peu à peu, tantôt de profil et par la tranche. L'avant-dernière disparition de l'anneau avait eu lieu en 1891 ; il s'est offert à nous suivant sa plus grande ouverture en 1899. Depuis, sa largeur a diminué insensiblement ; en 1906, on distinguait à peine les deux anses ; en 1907, il s'est présenté par sa tranche à plusieurs reprises et, en raison de son peu d'épaisseur, il n'est demeuré visible que dans les grands instruments. Sa dernière disparition date de quelques jours (8 janvier 1908). Maintenant l'anneau va s'ouvrir peu à peu pour atteindre son maximum de visibilité en 1914.

Vingt années s'étaient à peine écoulées depuis les observations de Gassendi lorsque l'anneau donna



Phases des anneaux de Saturne vus de la Terre.

lieu à de nouvelles questions. Cassini, en 1675, reconnut en effet que cet appendice lumineux était divisé en deux par une ligne sombre, et aujourd'hui, avec nos instruments perfectionnés, nous pouvons distinguer une douzaine d'anneaux, différant en largeur comme en éclat. L'analyse spectrale a même démontré que des télescopes plus puissants nous montreraient des divisions par milliers.

En 1850, Bond, de l'observatoire de Cambridge, découvrait un anneau sombre sur le bord interne, si bien qu'au moment de l'ouverture maximum, on peut suivre tous les détails de la planète derrière ce mince voile de gaze. Les anneaux ne sont donc ni solides, ni liquides, mais de nature poussiéreuse, comme les comètes. Dans les endroits où l'épaisseur est suffisante, la lumière solaire est en partie réfléchie, mais aux points où l'épaisseur est faible et où les particules sont espacées, la surface de Saturne, plus brillante, nous apparaît à travers une brume légère qui l'assombrit : l'anneau intérieur forme écran. D'ailleurs, au point de vue mécanique, il ne saurait en être autrement : chaque partie de l'anneau tourne, en effet, pour son propre compte, et la théorie indique que, si l'anneau était même liquide, il y a beau temps que tout le système se serait précipité sur la planète.

Cependant, cette structure poussiéreuse de l'anneau ne saurait le mettre à l'abri de toute dislocation, et quel astronome n'a pas rêvé d'assister un jour à cet étrange spectacle d'une partie de l'anneau se précipitant sur le globe de Saturne ?

Saturne et ses anneaux, d'après Trouvelot (décembre 1874).

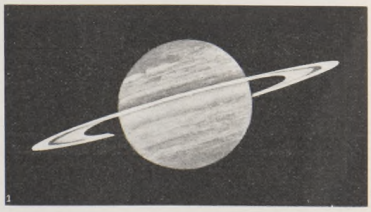
Cette hypothèse fit beaucoup de bruit, il y a quelques années, dans le monde savant. Struve avait annoncé, en effet, dès 1851, que, à la suite de mesures précises il avait constaté que l'anneau se rapprochait lentement de Saturne, et, tout compte fait, il ne fallait pas compter, pour l'anneau mystérieux, une durée de plus de trois siècles ! Les mesures modernes n'ont pas été favorables à cette manière de voir, et il paraît probable que le phénomène est périodique ; l'anneau se déforme à la façon d'un cerceau élastique.

Cet anneau lumineux entourant Saturne n'est pas la seule particularité de ce monde étrange.

De toutes les planètes du système solaire, c'est celle qui offre le cortège le plus varié et le plus nombreux de satellites.

En 1655, Huygens découvrait le plus gros Titan et, en 1848, le jeune Bond annonçait la découverte du huitième. Dans l'espace de deux siècles, huit satellites avaient donc été découverts et rien ne faisait prévoir un accroissement à ce chiffre, lorsque l'application de la photographie porta, en ces dernières années, jusqu'à dix, le nombre des corps gravitant autour de la planète. La découverte du nouveau satellite Phœbé augmenta dans de notables proportions les dimensions du système de Saturne. Tandis que Japet, le plus éloigné autrefois, ne tourne qu'à la distance moyenne de 4 millions de kilomètres, Phœbé gravite beaucoup plus loin, à 13 millions de kilomètres. Saturne et son cortège de lunes brillantes occupent dans l'espace plus de trente-trois fois la place réservée à la Terre et à son modeste satellite. C'est la reproduction, en petit, du système solaire.

Nous laisserons les astronomes discuter sur la formation de ce monde étrange, mais nous ne pouvons passer sous silence une opinion qui s'est accréditée dans le public au sujet de la naissance des mystérieux anneaux accompagnant la planète. Prenons un globule d'huile nageant dans un liquide de même densité, et au moyen d'une aiguille imprimons au globule un mouvement rapide de rotation ; immédiatement la masse sphérique s'aplatit, et, si la rotation s'accélère, un anneau se détache de la partie équatoriale. Il peut même arriver que l'anneau, en se brisant, donne naissance à un ou plusieurs satellites. L'expérience très suggestive, due au physicien belge Plateau, est encore citée dans



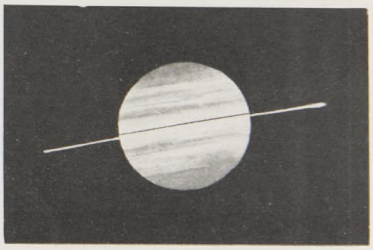
Saturne et ses anneaux, le 16 juillet 1906.
(Dessin de l'abbé Moreux, observatoire de Bourges.)

tous les traités de Cosmographie à l'usage des divers baccalauréats pour expliquer la formation de l'anneau de Saturne. Or, au point de vue mécanique, une telle hypothèse est insoutenable, et le colonel du Ligondès, auquel nous devons une Cosmogonie récente, a fait bonne justice de cette application enfantine. Sans entrer dans le détail de sa théorie, disons seulement que l'anneau n'est qu'un satellite avorté. Jamais les éléments de celui-ci n'ont appartenu à la planète ; peut-être sont-ils destinés, comme ils l'étaient primitivement, à aller grossir le globe de Saturne, mais nul astronome ne pourrait prédire la date de cet événement sensationnel, et pendant longtemps sans doute, les terriens pourront contempler cette merveille du ciel.

Aucune croûte n'est encore formée à la surface de Saturne, qui doit avoir conservé une grande partie de sa chaleur d'origine. Ce qui le prouve, c'est sa grande légèreté. Cette énorme planète, sept cent vingt fois plus grosse que la Terre, ne pèse que quatre-vingt-quinze fois plus qu'elle ; sa densité n'est que le huitième de celle de notre globe : c'est-à-dire qu'*un litre de Saturne*, si je puis m'exprimer ainsi, ne pèse même pas autant qu'un litre d'eau ; placé dans une de nos balances, il pèserait exactement 714 grammes, alors que le même volume de Terre pèserait 5 kilos 500 grammes.

La vie organique, telle que nous la connaissons, du moins, n'a pu apparaître dans cette bouillante atmosphère, mais rien ne nous empêche d'imaginer l'admirable spectacle qui raviraît nos regards sur le monde saturnien.

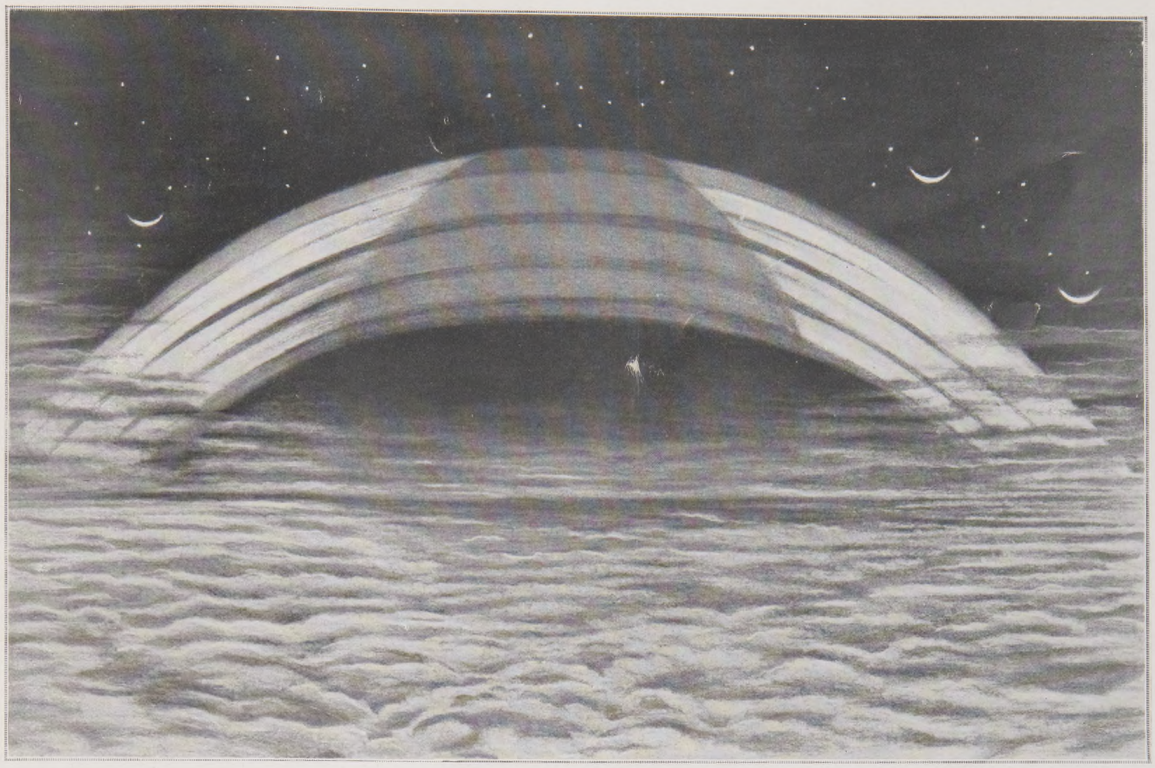
A l'équateur de la planète, l'anneau s'élève dans le ciel comme une arche lumineuse plongeant d'aplomb de chaque côté de l'horizon. Très mince, en raison de sa faible épaisseur, il ne cache pas les détails du ciel ; en avançant vers le nord ou vers le sud, du côté où il y a *clair d'anneau*, l'anse gigantesque s'élargit comme un lumineux arc-en-ciel, aux formes changeantes suivant la position du Soleil. Parfois, comme sur le premier des dessins ci-contre, le globe projette une ombre portée qui obscurcit une grande portion de l'anneau. Plusieurs satellites aux phases variées se trouvent souvent au-



L'anneau de Saturne, le 30 juillet dernier.

Saturne sans anneau : aspect actuel.
Dessins de l'abbé Moreux.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

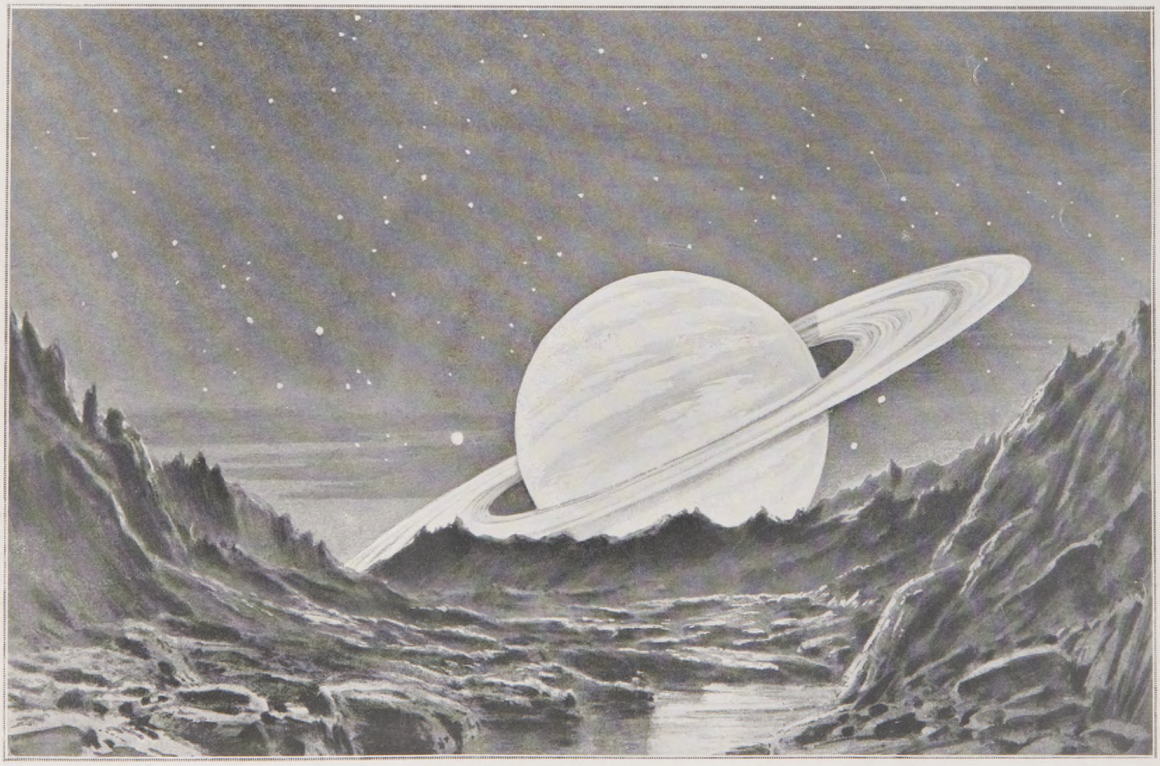


Le ciel de Saturne illuminé par l'anneau. (D'après un dessin de l'abbé Moreux.)

dessus du même hémisphère et viennent, par leur présence, ajouter à la beauté du spectacle. N'est-il point regrettable que des êtres vivants ne soient pas là pour jouir de cette illumination étrange, fantastique, de cette merveilleuse féerie ?

Mais, pour les mondes du ciel, le temps ne compte guère, et lorsque les siècles accumulés rendront possible sur cette terre l'existence d'êtres organisés, l'humanité aura probablement disparu de notre globe, qui roulera froid et sans vie dans l'immensité. Qu'importe après tout ! Les soleils se comptent par millions dans le ciel, et, pour une terre qui meurt, des milliers d'autres naissent sans doute à la vie.

Abbé Th. Moreux.



Lever de Saturne vu de son premier satellite. (D'après un dessin de l'abbé Moreux.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LE DIVERTISSEMENT D'"IPHIGENIE EN AULIDE", A

Photographies Paul Boyer.

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

OPERA-COMIQUE. — Une frise vivante au palais d'Agamemnon.

Iphigénie en Aulide, *que l'Opéra-Comique vient de reprendre — cent trente-trois ans après la première représentation — a fait admirer une fois de plus la noblesse pure et la grâce lumineuse du génie de Gluck. Ce beau spectacle est, au second acte, agrémenté d'un « divertissement » — c'est là la seule indication que porte le livret du bailli du Rollet — auquel M. Albert Carré, aidé de l'artiste ingénieuse qu'est Mme Mariquita et du dessinateur, M. Multzer, a donné une ampleur nouvelle et une originalité fort caractéristique. Devant le portique d'un palais ensoleillé, sur les larges degrés duquel une multitude de soldats et de femmes forment des groupes harmonieux, des athlètes luttent, échangent des coups violents ; une bacchante, Mlle Regina Badet, sous des voiles transparents, danse voluptueusement au milieu d'autres danseuses, les unes en tuniques claires, les autres moulées dans des maillots sombres, tachetés, zébrés de grecques ; et ces dernières surtout semblent de petits personnages détachés du flanc d'un vase attique ; elles s'allongent et s'étirent avec une souplesse féline, serpentine, sur les degrés de l'escalier, s'accroupissent dans l'attitude des sphinx, et finalement forment, sur la muraille du fond, comme un haut-relief vivant.*

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

La fanfare du bagne.

La fanfare de Saint-Jean du Maroni ne joue que devant les fonctionnaires. Les musiciens ne sont dispensés d'aucune corvée, et leur installation est des plus rudimentaires : leur musique aussi.

QUELQUES SEMAINES CHEZ LES FORÇATS

LES « SOUVENIRS DE BAGNE » DE GALLAY

J'ai dit la semaine dernière quelle est la vie des forçats. Point de rigueur inhumaine ni de coupable faiblesse, mais un régime d'expiation par le travail. Nous avons vu au « travail forcé » quelques-unes des célébrités les plus notoires du bagne guyanais. Le sort des assassins de marque est, par la force des choses, moins misérable en apparence que celui des criminels vulgaires. Pour éviter des évasions qui seraient scandaleuses, on doit, en effet, les isoler aux îles du Salut, où le climat est meilleur que dans la brousse et où les chantiers sont aussi moins rigoureux. Ils bénéficient des circonstances qui, pour assurer une surveillance parfaite, apportent un adoucissement à leur situation.

Les mémoires de Gallay.

Gallay installé, à bord de la *Normandie*, dans une cabine de 1re classe, où il écrit ses mémoires.

C'est ainsi que Gallay parle sans rancune de son séjour au bagne. Durant les vingt jours de la traversée que j'ai faite sur les mêmes steamers que lui, de Cayenne à Saint-Nazaire, j'ai eu tout le loisir de connaître ses impressions de forçat.

Ce voyage a été, d'ailleurs, pittoresque. Gallay, ramené en France, était sous la garde de deux surveillants militaires. Mais le zèle des gardiens ne put rien contre la curiosité des passagers du *Saint-Domingue* et de la *Normandie*. Gallay était l'attraction du bord.

Correct et d'un commerce spirituel, il fit des conquêtes. Chaque jour, il ajoutait au récit des aventures de la *Catarina* quelque nouvelle et bouffonne anecdote. Je ne sais ce qui lui valut le mieux les grâces des dames, de la sincérité de ses sentiments toujours avoués pour la Merelli ou de sa bonne mine...

Ce forçat, qui portait la livrée du bagne — et qui, d'ailleurs, ne méritait pas mieux — mit les passagers à ses petits soins. Les menus furent soignés ; une bouteille de vin de Bordeaux, un verre de vin de Champagne, des liqueurs, des cigares, des livres, lui firent d'heureux loisirs. A l'insu des surveillants qui, d'ailleurs, n'en pouvaient mais, passagers et passagères descendirent au pont de troisième classe pour distraire et gâter le prisonnier. Ne lui avait-on pas prêté un boy pour son service !...

Entre temps, Gallay, ravi de cette sollicitude inattendue, distribuait aux officiers, aux passagers, voire au personnel qui l'accablait de prévenances, des vers de sa composition ou des autographes.

Pour ma part, j'eus des « Souvenirs de bagne », récit assez sincère de son séjour aux îles du Salut.

Ce mémoire débute par cette leçon qui n'est pas sans originalité :

« Le récit que je commence aujourd'hui n'aura pas de développements à idées générales, pour que l'administration n'en soit pas émue, et il n'aura pas de « mots », pour que M. Bertulus, qui en a tant fait à mon procès, ne le lise pas.

» Non plus les jolies femmes, qui nous lorgnaient : Merelli, M. Bertulus et moi, à la cour d'assises, n'auront aucun plaisir à lire ces notes, car je vais présenter un Gallay qui ne crâne plus. Sous la blouse de toile écrue du forçat, avec le numéro qui barre sa poitrine et la tête rasée, Gallay est méconnaissable... »

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Gallay déjeune.

Gallay a reçu, dans la « moque » des forçats, sorte de boîte en fer-blanc, sa ration réglementaire ; mais des passagers lui ont apporté une bouteille de vin de Bordeaux et quelques fins morceaux.

Et l'ancien comptable du Comptoir d'Escompte développe longuement cette théorie, qu'il doit la gravité de sa peine à son attitude insolente au procès. Il a « crâné » pour le public féminin de la salle.

« Escrocs, faussaires, conclut-il, banquiers incertains, notaires sur l'escarpolette, faites-vous maçons, fonctionnaires, faites les pires métiers plutôt que de risquer sur votre instable équilibre le bagne où je suis. Et, s'il est trop tard, si la cour d'assises vous tient, demandez le huis clos, ne parlez pas devant les femmes. Le regard d'une jolie femme inconnue dans la salle vous fera plus de mal que dix plaidoiries d'avocat... »

Il part au bagne :

... « J'eus ma première impression du bagne à l'île de Ré, lorsque, le soir de mon arrivée, on me lia les pieds à une barre de fer avec une dizaine d'hommes. Couché sur la planche, avec cet anneau qui me broyait les chevilles, je ne pus dormir. Je passai la nuit à questionner mes voisins ; ils étaient moins malheureux que moi, car ils n'étaient sensibles qu'à la souffrance physique.

» N'imaginez pas qu'il y ait rien d'épique dans l'horrible de la vie des forçats. Ce sont des simples. Point de caractères, mais des violences inexpliquées, des brutalités stupides. On s'ennuie à entendre les propos de ces primitifs. Ce sont des personnages de Gorki ; leur langage est trivial et leur mentalité est rude ; ils ont des conversations d'enfants.

» L'importance du chiffre de mes détournements m'avait valu quelque considération à bord de la *Loire*. On faisait parfois appel à mes connaissances professionnelles.

» Un jour, on discutait ce problème :

» — Quelle est la valeur de l'encaisse métallique de la Banque de France ?

» Deux avis étaient en présence, soutenus par deux apaches qui s'injuriaient à toute volée. Soudain, l'un des deux hommes s'adressa à moi :

» — Gallay, toi qui as été dans la banque. Qu'est-ce que tu en penses ?

» J'exposai ce que je savais. Mon opinion donnait raison à l'un des deux adversaires. Mais le vaincu s'approcha, et le poing sous mon lorgnon :

» — Alors, moi, je suis une bourrique...

» — ...

» — Tu veux savoir comment je m'appelle ?...

» Bagarre ; les pots de fer-blanc où l'on sert la soupe volent ; le sang coule. Et me voilà à moitié assommé. Mon prestige et mon lorgnon avaient disparu... »

Anémié par dix mois de prison, Gallay obtint du médecin, à son arrivée aux îles, d'être affecté aux « travaux légers ». Sa tâche consistait à fabriquer des petits balais.

... « Les « travaux légers », écrit-il, ne durèrent que quinze jours. Chaque matin j'allais au bord de la mer, et là, assis devant la grande bleue que j'aime, je tricotais, consciencieux et tranquille, mes petits balais.

» Le médecin déclara bientôt que j'avais repris des forces et que je pouvais subir la loi commune. Alors, l'administration, qui aime avoir *the right man in the right place*, m'installa à la comptabilité.

» Je fus d'abord comptable à l'hôpital, puis comptable aux travaux. Ma conduite fut exemplaire ; deux mois après mon arrivée, je recevais mon premier galon : j'étais fait « porte-clefs ».

» Le porte-clefs est le caporal du bagne. Il jouit d'une liberté relative et d'un insigne rouge qui décore les deux manches de sa veste.

» N'est pas porte-clefs qui veut. Mais il convient d'ajouter que tout le monde ne veut pas être porte-clefs. Cette dignité implique quelque complaisance à l'égard de l'administration, et beaucoup de transportés gardent une rigueur farouche à leurs geôliers.

» Les forçats sont partagés en trois catégories. La troisième est la plus rigoureuse ; les hommes dorment sur un plancher ; à la moindre incartade ils ont un pied lié à une tige de fer. Au bout de deux années, si leur conduite a été bonne, ils peuvent être portés à la deuxième catégorie. Ils couchent alors dans un hamac. Il faut en principe appartenir à la deuxième catégorie pour pouvoir être porte-clefs. De nouveaux adoucissements au régime du bagne marquent le passage à la première catégorie.

» Suivant la nature du crime qui a motivé la condamnation du transporté, l'administration peut classer son hôte au départ dans la deuxième catégorie. J'ai obtenu cette faveur. C'est ce qui m'a permis de devenir aussi rapidement porte-clefs.

» Peu m'importaient les railleries ou les menaces de mes codétenus. Je pouvais, étant porte-clefs, circuler à peu près librement dans l'île. Sous mille prétextes facilement inventés, j'allais et venais sous les palmiers et les cocotiers, le plus loin possible des odieux casernements. Je pouvais m'isoler pour rêver. J'aime l'art des vers ; je m'y exerce volontiers.

» J'ai été élevé dans le culte des rimes par la famille de Joséphin Soulary, à Condrieu. L'œuvre, l'âme même du bon poète lyonnais habitait la maison de ma jeunesse. L'une et l'autre me sont familières. Aux collèges de Pontarlier, puis de Vienne, au lycée de Rouen, au lycée de Douai où je me préparais, soldat déjà, à l'école de Saint-Cyr, on m'annonçait une carrière ingrate parce que je rimais à la lune... »

Cet exposé annonce un recueil de poésies qui est assez long, mais qui est mauvais. Il manque à Gallay le sens poétique ; il n'est adroit qu'aux chiffres.

Il rimait... il faillit chanter. L'anecdote est piquante :

« Tous mes efforts pour m'isoler, écrit-il, ne m'ont point affranchi des vilenies mesquines du bagne. Je me souviens d'une tentative de chantage... pour dix sous ! C'était bien peu, mais je n'avais rien ; je n'ai pas pu chanter.

» Je trouvai un soir sur mon hamac ce poulet :

« Monsieur Gallet,

» Devant les exigences actuelles, je fais abstraction de ma fierté qui me consolait égoïstement lorsque des gens trop vicieux, brutes et sans cœur, m'atteignaient dans mon amour-propre ou voulaient me nuire.

» Je vous déclare que j'ai payé 0 fr. 20 le porte-plume que vous avez.

» Le papier blanc, je l'estime. . 0 fr. 30 (un prix très bas).

» Soit..... 0 fr. 50 que vous voudrez bien me faire tenir au plus tôt.

» Si je ne recevais pas cette somme, ne voulant pas passer pour une poire, je saurai user de moyens efficaces. » Fauque. »

» Cela était au crayon, au dos d'une feuille provenant du bureau des écrivains de l'hôpital : classement des impotents. Je venais d'entrer à la comptabilité de l'hôpital. Je pris deux jours de réflexion au bout desquels je reçus cette deuxième invitation :

« Gallet,

» J'use encore d'une délicatesse. *Je vous préviens* que si aujourd'hui je n'ai pas de réponse à mon dernier billet, je remets demain, sans faute, au docteur, une lettre de réclamation contre vous. » Fauque. »

» Faute d'avoir les 50 centimes, je laissai faire... Fauque fulmina-t-il contre moi auprès du docteur ? Je l'ignore.

» Mais, m'ayant rencontré par hasard dans un couloir, mon persécuteur me regarda, la lippe épaisse de dégoût :

» — Va donc, eh ! purée... râleux... fit-il. »

* * *

Gallay parle sans aménité de ses compagnons du bagne. Il les voit plus occupés de rapines et de délation que du souci de racheter leurs crimes.

Les évasions heureuses, d'après lui, sont fréquentes parmi les forçats habitués aux grandes aventures.

« Les cambrioleurs de carrière disparaissent rapidement du bagne, écrit-il.

» On parle souvent encore de la bande de Todd, Guérin, O'Brienn, qui n'a fait aux îles qu'un séjour de quelques mois. Todd menait au bagne un train d'empereur. Cinq à six forts à bras constituaient sa garde du corps. Il avait de l'argent et il était généreux.

» Puis, c'était la bande de Renard, Catusse, les cambrioleurs de l'hôtel du marquis de Panisse-Plessis, voleurs gentlemen, qui ont repris les grandes routes.

» On a suivi leurs traces quelque temps. On raconte — et le fait paraît exact — que l'un d'eux est devenu, au Venezuela, chef du service maritime, quelque chose comme ministre de la Marine. D'autres, sont de tranquilles bourgeois à New-York et à Mexico.

» D'autres, comme cet extraordinaire Bail, arrêté récemment à Marseille, reviennent au bagne quatre à cinq fois, après les plus extravagantes évasions ; ils y reviennent par bravade, disant chaque fois au jury qui les condamne : « Au revoir !... »

Gallay devant son surveillant.

Voici le principal surveillant qui a la charge du prisonnier : les douceurs, le vin, les livres, le col, la cravate, disparaissent par enchantement ; Gallay a repris l'attitude et le costume de sa situation.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Deux déchus,

Ces deux forçats relégués, L. B... et R. de F..., attachés au service des travaux, sont ingénieurs, anciens élèves de l'Ecole centrale.

Les souvenirs de Gallay ont une lacune. « Ma conduite fut exemplaire au service de la comptabilité », affirme-t-il. Or, écoutez l'histoire :

Gallay, au bureau où il travaillait, non comme comptable, mais comme copiste, avait à remettre à l'employé d'administration compétent la liste des transportés qui, par leur bonne conduite, avaient mérité une gratification. Il ne faut pas être grand clerc pour porter une feuille de service d'un bureau à un autre. Mais Gallay est malheureusement grand clerc. Dans l'intervalle, il grattait fort habilement des noms et en ajoutait d'autres. Des compères étaient ainsi indûment portés sur la liste et touchaient des gratifications qu'ils partageaient avec l'escroc.

Le commandant du pénitencier découvrit presque aussitôt les faux. Il fit modifier le service : on délivra des bons individuels pour les gratifications. Gallay en fabriqua...

— Vous n'obtiendrez jamais une commutation de peine, lui dit le commandant. Vous êtes au bagne pour faux et vous voilà, ici encore, faussaire...

Huit jours après, un câblogramme avisait le commandant que Gallay était gracié et devait rentrer en France pour y finir sa peine.

LES PETITS MÉTIERS DU BAGNE

J'ai souvent interrogé des hommes sur les chantiers et j'ai appris que la plus cruelle rigueur du bagne n'était ni l'infamie du milieu, ni l'obligation du travail, ni la sévérité du régime, mais l'exil.

Les plus irréductibles ont la nostalgie du pays. Le forçat, que le souvenir de son crime n'émeut pas, à qui échappe la notion même du remords, a des mots poignants quand il parle de la patrie qu'il ne reverra plus jamais.

Un fait est caractéristique. Les forçats se groupent par affinités ; mais on n'a pas un clan d'apaches, un clan de citadins, un clan de paysans ; ce sont des groupements par provinces que l'on rencontre. Voici les Parisiens, les plus nombreux : ici la Villette, Ménilmontant, là Montrouge. Voici les Limousins, les Marseillais, les Picards. Chaque groupe parle sa langue, et, le soir, on entend des chœurs qui répètent des chansons en patois de Jasmin, traînantes, lamentables...

Les loisirs du bagne sont nombreux. La journée de travail dure huit heures ; durant les repos les hommes « bricolent » ; ils font avec les essences précieuses de la forêt, ébènes, acajous, bois de rose et de violette, de menus coffrets qu'ils essayeront de vendre en cachette aux voyageurs.

Les lettrés écrivent leurs mémoires ; on ne saurait imaginer le nombre d'individus qui rédigent, au bagne, les souvenirs de leurs exploits ; ces factums ont le même style plat et naïvement orgueilleux. Il n'est pas de pénitencier où quelques condamnés ne soient obsédés par la recherche du mouvement perpétuel. Les inventeurs et les philosophes qui ont découvert une nouvelle classification des sciences ou un appareil réfrigérant sont légion.

Les artistes sont moins nombreux, mais ils sont tenaces. J'ai vu certain tableau détestable comme peinture, mais extraordinaire comme tour de force d'ingéniosité et de patience. Le condamné avait tissé lui-même la toile et fabriqué avec des produits grossiers les couleurs dont il s'était servi.

Parmi les relégués, qui sont, on le sait, des criminels endurcis et incorrigibles, on rencontre des hommes aux origines sociales excellentes. La photographie ci-dessus montre au travail (un travail à leur convenance) deux relégués qui sont des ingénieurs, anciens élèves de l'Ecole centrale, et dont l'un porte un nom de bonne noblesse.

Les musiciens cultivent leurs talents à Saint-Jean du Maroni. Deux fois par semaine, le mercredi et le dimanche, ils donnent au quartier officiel un concert pour le personnel libre du pénitencier. Le chef de cette fanfare n'est pas sans compétence professionnelle, mais le répertoire manque de variété.

Mille petits métiers se pratiquent autour du bagne à l'insu de l'administration. Un tel achète puis revend aux libérés du village les rations que reçoivent les forçats en service chez certains fonctionnaires. Tel autre répare les vêtements, fait des chapeaux sur le modèle réglementaire, mais mieux disposés pour protéger contre le soleil.

Les marchands d'or sont nombreux au camp de la relégation. Ils achètent aux évadés l'or à raison de 1 fr. 50 à 2 francs le gramme pour le revendre 3 francs.

Beaucoup de forçats sculptent sur bois ; certains travaux sur noix de coco sont fort ingénieux. Presque tous font des guillotines, — étrange obsession qui hante surtout les condamnés à mort. La guillotine est la seule épouvante du bagne ; à Saint-Laurent du Maroni, aux îles du Salut, les exécutions étaient naguère encore fréquentes. Elles sont suspendues depuis près de deux ans et il semble que les assassinats de surveillants soient en revanche plus fréquents.

Le bourreau du bagne, Chaumette, est un ancien garçon boucher, condamné à mort pour assassinat, dont la peine a été commuée. En six ans, il a exécuté une cinquantaine de forçats. Pour éviter que ses codétenus ne l'assassinent, l'administration dut l'isoler. Il a vécu, seul, sur un territoire gardé, n'ayant pour compagnons que les poules qu'il élevait et les bois toujours prêts de sa guillotine.

Il y a quelques années, il avait été réquisitionné par la justice locale pour exécuter un créole noir assassin. Le condamné était lépreux. Au moment où le couperet tranchait la tête, un jet de sang inonda la figure de Chaumette.

Malgré les soins énergiques qui lui furent immédiatement donnés, Chaumette est aujourd'hui lépreux. On le garde à l'île Saint-Louis. Il est hideux ; la figure est rongée, les yeux ne sont plus qu'une plaie, une partie des doigts est tombée, et il a au cou, à l'endroit que tranche le couperet, une ecchymose bleuâtre qui annonce la suprême atteinte du mal. Il se lamente :

— Voilà bientôt deux ans, fait-il, qu'on gracie les condamnés. Les assassins passent au tribunal maritime... c'est la peine de mort... Je prépare mes bois... Tout est prêt, et on annonce que la peine est commuée. Si ça ne fait pas pitié...

Chaumette reçoit 100 francs par exécution. Il possède un pécule assez important. Il ne dépense rien :

— Ce sera pour mes héritiers, déclare-t-il : ça leur fera un oncle d'Amérique...

LES ÉVADÉS

La nostalgie est, on l'a vu plus haut, la plus dure peine du bagne. Il s'ensuit que les tentatives d'évasion sont très fréquentes. Les camps sont à la lisière de la brousse. Il est facile de concevoir que rien ne peut retenir le transporté qui veut sa liberté. Pendant que la corvée est au travail, il aura tôt fait de disparaître dans la forêt. Il ne sait pas les tortures qui l'attendent.

La faim le guette ; il cherchera en vain sa nourriture dans le bois ; il en sera réduit à observer les singes et à manger les mêmes fruits qu'eux. La nuit, il construit un lit de feuilles de palmiers. Il dort sur la boue et il doit s'attendre à l'inévitable visite des serpents, des scorpions, des araignées-crabes.

Le nombre des évadés qui atteignent un port de Guyane hollandaise ou du Brésil et réussissent à s'embarquer pour l'Europe est beaucoup moins considérable qu'on l'imagine. C'est à peine si un ou deux forçats reviennent en France chaque année.

L'évadé que l'on rencontre en brousse prend l'attitude de la défensive, car il sait qu'une prime en argent est offerte à tout individu qui ramène un transporté ou un relégué au camp. Il n'est presque jamais armé et sa capture est facile.

Parfois les évadés se groupent ; ils forment alors des expéditions pour aller à la recherche de l'or. J'ai rencontré quelques-unes de ces expéditions.

Les hommes avaient quitté le camp sans vivres, sans vêtements. On les voit sur mes clichés à peu près nus. Ils vivront de poisson tant qu'ils pourront faire du feu. Lorsque la provision de sel et d'allumettes sera épuisée ou perdue, ce sera le commencement de la fin.

La rigueur de la forêt est le meilleur garant contre l'évasion. Les forçats ramenés au camp découragent, par l'exemple de leurs propres souffrances, les espérances de leurs compagnons.

Je ne puis conclure cette rapide étude sans constater qu'il n'est personne, parmi les visiteurs français ou étrangers du bagne de Guyane, qui ne rende hommage aux efforts réalisés pour adapter à notre humanitarisme moderne la nécessaire rigueur de la transportation. L'honneur de l'œuvre accomplie dans ce sens revient d'une part aux services de la transportation au ministère des Colonies, et à leur chef, énergique autant que modeste, et d'autre part au haut personnel de Guyane, qui occupe le poste le plus avancé et le plus dangereux de la défense sociale.

Jean Galmot.

Évadés à la recherche de l'or.

L'expédition est arrivée au pied d'un gisement récemment découvert sur la crique Bonsecours. Presque nus, les forçats évadés vont commencer les prospections.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

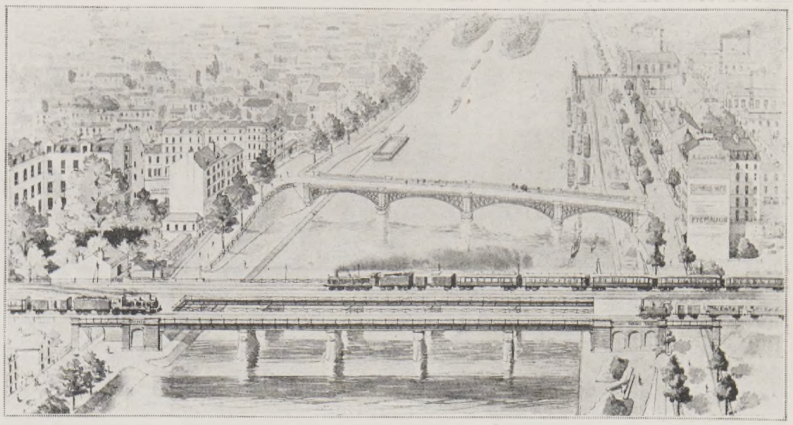
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'ÉGYPTE MODERNISÉE. — Un gymkhana automobile à l'ombre des pyramides.

« Dans le cadre grandiose du désert, à l'ombre, pour ainsi dire, des pyramides, l'Automobile-Club d'Egypte a eu l'excellente et heureuse idée d'organiser un gymkhana automobile. » C'est un de nos confrères du Caire, qui exprime ainsi son sentiment, et celui, sans doute, de ses lecteurs, sur une fête sportive récemment donnée. Si les Cairotes, spectateurs de cet étrange meeting, trouvent si charmante et si heureuse l'idée qu'on eut de leur faire respirer l'odeur saine et fortifiante du pétrole au pied du grand sphinx qui veille au seuil du désert, nous aurions mauvaise grâce, nous autres, heureux mortels qui échappâmes à ce cauchemar, à ne pas déclarer que tout est au mieux. Donc des altesses, des beys, des pachas, qui sur des 100 HP, qui sur de modestes 15 chevaux, d'autres — le confrère l'avoue — sur de vieux « tacots », coururent tour à tour, pilotant d'élégantes femmes, l'épreuve des quilles, celle de la bascule, celle, aussi, des « cartes à déplacer », puis une course de lenteur. Ce fut infiniment réussi : le digne pendant, en tous points, de ce déjeuner de touristes dans le temple d'Abydos, dont nous avons parlé déjà et que Pierre Loti vient de décrire en des pages vengeresses.

Tout de même, certains sites, certains lieux ne devraient-ils pas être sacrés, inviolables, à l'abri de tous les vandalismes et de toutes les profanations ?

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Les ponts d'Asnières sur la Seine.

Au premier plan, le nouveau viaduc en construction, pour dédoubler le pont actuel du chemin de fer.

LE DÉGAGEMENT DE LA GARE SAINT-LAZARE

Il y a longtemps qu'on se plaint, avec raison, de l'étroit « goulot » qui enserre les voies de l'Ouest dans une tranchée et dans un tunnel, entre la gare Saint-Lazare et les Batignolles, où circulent chaque jour plus de neuf cents trains! Aux heures d'affluence et surtout le dimanche soir, les arrêts continuels, sur ce parcours, et les retards qui en résultent sont devenus légendaires. Ils ont provoqué, il y a quelques jours, une véritable émeute.

Il y a plus de dix ans, on avait déjà reconnu la nécessité de donner de l'air aux abords de la gare Saint-Lazare et, pour cela, on se proposait de démolir le tunnel des Batignolles. On y a renoncé à cause de la dépense, car, du même coup, il aurait fallu supprimer presque toute la rue existant au-dessus et les immeubles qui la bordent.

Aujourd'hui, on a d'autres idées et, après bien des difficultés et des atermoiements d'ordre administratif, un nouveau et vaste projet vient enfin d'entrer dans la phase d'exécution. Les nombreux voyageurs qui, chaque jour, empruntent la ligne de l'Ouest ont pu voir avec satisfaction que, depuis quelque temps, des chantiers sont ouverts des deux côtés de la tranchée des Batignolles et, plus loin, sur les bords de la Seine, dans le voisinage du pont d'Asnières.

Ces travaux auront pour résultat d'améliorer, à la fois, les débouchés de la gare Saint-Lazare et les services de la banlieue.

Le projet comprend : l'établissement d'un nouvel embarcadère de banlieue à la gare Saint-Lazare ; la construction de voies souterraines sous la rue de Rome ; le percement d'un nouveau tunnel à deux étages à ajouter aux trois voûtes actuelles du souterrain des Batignolles ; l'élargissement de la tranchée qui y fait suite ; la transformation de la station des Batignolles en vue d'y assurer la correspondance avec toutes les lignes de banlieue ; la pose de nouvelles voies principales jusqu'à Asnières ; la création d'un nouveau parc à charbon ; le dédoublement du pont d'Asnières sur la Seine ; enfin l' « électrification » des lignes de banlieue de Saint-Germain et d'Argenteuil.

A la gare Saint-Lazare. — Le nouvel embarcadère de banlieue destiné à desservir les trains électriques des lignes de Saint-Germain et d'Argenteuil se trouvera au rez-de-chaussée de la cour de Rome, au pied de l'escalier qui donne accès à la grande salle des Pas-Perdus. Il formera ainsi un niveau intermédiaire entre les autres voies de l'Ouest situées au premier étage et celles du Métropolitain. L'entrée et la sortie des voyageurs, de plain-pied avec la voie publique, contribueront à faciliter la rapidité d'accès et d'évacuation aux heures d'affluence.

Les nouveaux tunnels. — Dès la sortie de la gare, c'est-à-dire vers le pont de l'Europe, les voies d'Auteuil et de Ceinture seront reculées sous la rue de Rome. Il en sera de même des nouvelles voies électriques de Saint-Germain et d'Argenteuil, et cet ensemble formera un groupe de voies superposées qui se développeront dans un tunnel à deux étages, percé parallèlement et à gauche des voûtes du tunnel actuel. Dans ce nouveau tunnel, les voies d'Auteuil se trouveront en dessus et celles de Saint-Germain et d'Argenteuil à l'étage inférieur.

A l'entrée du tunnel ainsi complété, l'activité parisienne comportera, désormais, quatre niveaux de circulation : dans les profondeurs du sol, les deux étages de voies ferrées ; au-dessus, la ligne du Métropolitain qui les traverse en cet endroit ; enfin, à l'air libre, sur le boulevard des Batignolles et la rue de Rome, les piétons, les voitures, les tramways et les autobus.

Quant au tunnel actuel, ses trois voûtes, débarrassées des trains de banlieue proprement dits, serviront respectivement à ceux de Versailles-Bretagne, de Normandie et à la circulation du matériel et des machines entre les dépôts et remises des Batignolles et la gare Saint-Lazare.

Aujourd'hui, ce va-et-vient continuel de matériel vide empruntant les voies des autres lignes, est l'une des principales causes d'encombrement et de retard.

Dans la tranchée des Batignolles. — C'est là qu'un effort considérable doit s'exercer, pour permettre de placer dix voies dans une tranchée qui n'en compte actuellement que six, et qui se trouve bordée, d'un côté, par des maisons particulières et un square et, de l'autre, par la rue de Rome.

Les ingénieurs ont résolu de gagner le terrain nécessaire à l'établissement des quatre nouvelles voies, d'abord par la suppression des talus qui règnent sur la droite de la ligne, ensuite par la construction, sous une partie de la rue de Rome, d'un côté, et du square des Batignolles, de l'autre, de murs de soutènement, supportant la voie publique qui s'avancera au-dessus « en encorbellement ».

Ce procédé exigera l'établissement de « porte à faux » ayant jusqu'à 7 m. 50, ce qui sera jugé comme une œuvre singulièrement hardie, surtout si l'on considère que la charge à supporter ainsi comprendra, du côté de la rue de Rome, non seulement le trottoir, mais encore une partie de la chaussée parcourue par de lourdes voitures et par de trépidants autobus.

C'est à des consoles en ciment armé que les ingénieurs de la Compagnie de l'Ouest demanderont de fournir l'effort nécessaire pour résister, en toute sécurité, aux charges et aux trépidations.

Les voies électriques sortiront en tranchée, vers le pont Cardinet et s'intercaleront, entre les voies de Bretagne et de Normandie, sans les couper à niveau.

La nouvelle gare des Batignolles. — Au même endroit, à cheval sur le pont Cardinet, sera édifiée la nouvelle station des Batignolles qui desservira, comme on l'a réclamé depuis si longtemps, non seulement les directions d'Auteuil et de Ceinture, mais encore celles de Saint-Germain et d'Argenteuil. A cet effet, des quais intermédiaires seront reliés à la nouvelle gare par des passerelles et des escaliers ; quant au bâtiment de la station actuelle, il sera transformé en bureau de messagerie.

Au delà, jusqu'au pont d'Asnières, de nombreux travaux d'appropriation seront effectués, comme conséquence de l'élargissement de la plate-forme et du raccordement des voies avec les dépôts de matériel et de combustible.

Le nouveau pont d'Asnières. — Le pont d'Asnières est un ancêtre. Il a supporté les premiers convois du chemin de fer de Paris à Saint-Germain. Son tablier métallique qui a remplacé le tablier primitif en bois, incendié en 1848, donne passage, sur ses quatre voies, à sept cents trains par vingt-quatre heures ! Chiffre qui n'est atteint nulle part dans le monde, et qui se trouve approché seulement par la circulation du *London and North Western*, à la sortie de la gare d'Euston.

Il ne fallait pas songer à élargir ce doyen des ponts pour y ajouter les deux voies nouvelles des lignes électriques de Saint-Germain-Argenteuil ; il eût fallu pour cela toucher aux fondations, établies d'après d'anciens systèmes et provoquer des affouillements dangereux.

Voilà pourquoi on s'est arrêté à la construction d'un nouveau pont à deux voies, tout près et en amont du pont actuel. Le nouvel ouvrage sera fondé par caissons en ciment armé et cette partie du travail est déjà commencée.

Ajoutons que toutes les dispositions prévues dans l'agencement des voies nouvelles assureront l'indépendance absolue des divers groupes et éviteront, autant que possible, tout croisement à niveau.

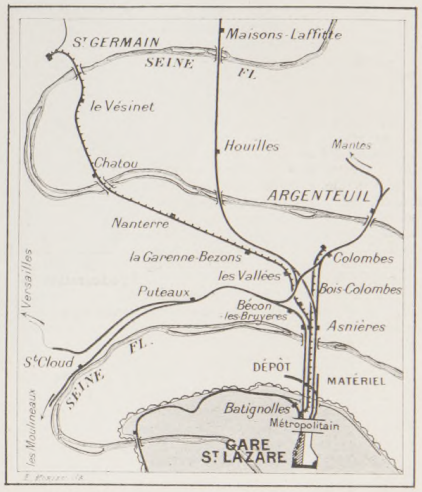
La traction électrique. — L' « électrification » projetée des lignes de Saint-Germain et d'Argenteuil n'est qu'un nouveau pas dans la généralisation de ce mode d'exploitation des services de banlieue, déjà si apprécié sur les lignes des Invalides à Versailles et de Paris (Orléans) à Juvisy.

Les nouveaux trains électriques seront composés de voitures neuves pourvues de tout le confort moderne.

Ces trains se succéderont tous les quarts d'heure ; ils graviront sans peine la fameuse rampe de Saint-Germain et la durée totale du trajet, entre Paris et cette charmante localité, sera réduite à vingt ou vingt-cinq minutes.

Tel est, dans son ensemble, cet important et utile projet qui demandera trois ans et coûtera 10 millions. Sa conception fait grand honneur aux ingénieurs de l'Ouest, notamment à M. Bonnet, sous-directeur de la Compagnie, auquel on est déjà redevable de nombreux travaux, entre autres ceux de la si jolie ligne d'Argenteuil à Mantes.

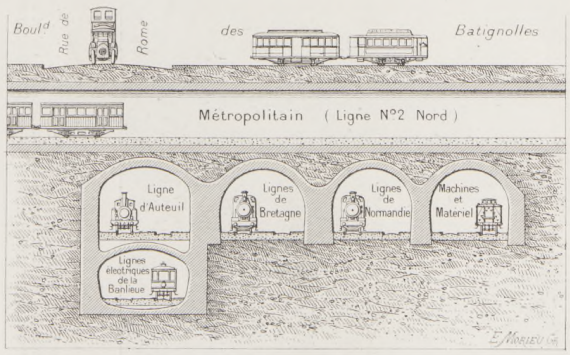
G. Cerbelaud.



Lignes exploitées électriquement.

Gare St Lazare à 2 étages.

Carte d'ensemble des nouvelles dispositions adoptées pour les lignes de l'Ouest aux abords de Paris.



Coupe prise à l'entrée du tunnel des Batignolles après l'achèvement des travaux en cours.

En ce point, le transport en commun des voyageurs s'effectuera à quatre niveaux superposés, savoir : les nouvelles lignes électriques de la banlieue, les diverses autres voies de l'Ouest, le Métropolitain et les tramways et autobus.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LES TOUAREGS DESCENDENT-ILS DES CROISÉS?

Au cours de l'article que nous consacrions (numéro du 21 décembre) à la mission Arnaud-Cortier, nous enregistrions cette hypothèse très séduisante, selon laquelle les mystérieux Touaregs sahariens seraient les descendants de certains des chevaliers qui accompagnèrent saint Louis dans ses deux croisades d'Afrique. Or, un de nos lecteurs veut bien nous signaler une coïncidence à tout le moins fort curieuse : le nom du chef Amédor, dont nous donnions le portrait, est porté encore, en France, par une famille noble : celle-là même de notre correspondant.

« La Franche-Comté, nous écrit M. le comte d'Amedor de Mollans, est notre province d'origine. Notre nom patronymique est d'Amedor, ou Damedor, auquel s'est adjoint un nom de terre, Mollans, qui est devenu plus usuel, depuis une érection en comté, par lettres patentes du roi Louis XIV.

» Je possède, sauf une légère interruption, notre généalogie depuis précisément 1230, époque de saint Louis, jusqu'à nos jours, et il est de tradition dans notre famille que plusieurs des nôtres se croisèrent avec saint Louis. La légende, qui embellit toutes choses, veut même qu'à la suite sans doute d'un exploit plus particulier, quand cependant la bravoure était monnaie courante, le bon roi Louis IX, ou nous ait donné notre nom, ou ait dit à l'un des nôtres « qu'il méritait bien son nom, » que tous ceux de notre race avaient une » âme d'or ». C'est, du reste, notre devise, méchamment traduite en latin par : *Cunctis mens aurea.*

» Un membre de notre famille est-il resté en Afrique, y a-t-il fait souche ? La conservation, et dans toute sa pureté, d'un nom qui était porté avec honneur sous saint Louis, qui ne court ni les rues, ni même le désert, ne vous semble-t-elle pas vraiment inouïe, et le fait que ce nom est simultanément porté par une famille française et par le chef touareg Amédor, dont *L'Illustration* a donné le portrait, n'est-il pas de nature à justifier l'hypothèse que des chefs des tribus touaregs descendent des Croisés ? »

Il y a là, en effet, un rapprochement étrange et dont on est frappé. Est-ce un argument de plus pour les ethnographes partisans de la thèse que nous avons enregistrée ? Nous le leur livrons.

LES MÉDICAMENTS ET LA MODE.

On dit souvent qu'il y a une mode pour les médicaments comme pour les chapeaux ; la chose s'explique à la fois par les progrès de la science, par les caprices des malades ou des médecins, et, aussi, par la concurrence des philanthropes qui cherchent à faire fortune en lançant une spécialité pharmaceutique.

Des chiffres intéressants à cet égard nous sont fournis par M. Grimbert qui a fait le relevé des divers médicaments délivrés, au cours des dix dernières années, par la pharmacie centrale des hôpitaux où s'approvisionnent tous les hospices et hôpitaux de la ville de Paris et du département de la Seine, ainsi qu'un grand nombre de maisons d'assistance.

La consommation reste stationnaire pour la plupart des médicaments classiques : opium, laudanum, quinquina, teinture d'iode, glycérine, bromure de potassium, bismuth, salicylate de soude, kermès, chloroforme et... sangsues.

Au contraire, il y a une baisse d'environ 50 % pour l'iodure de potassium, les glycérophosphates de chaux, le cacodylate de soude ; la baisse est un peu moins forte pour l'antipyrine (souvent vendue sous d'autres noms) et les sels de quinine.

Les antiseptiques toxiques sont fort délaissés. Le sublimé tombe de 2.000 à 700 kilos ; l'acide phénique, de 12.000 à 5.900 ; l'iodoforme, de 600 à 200. Mais l'eau oxygénée passe de 1.000 litres à 102.000 ; le formol, de 300 à 2.000 kilos.

D'autre part, on a employé 700 kilos de salicylate de méthyle au lieu de 2 kilos précédemment, et les médicaments du dernier bateau sont fort demandés : pyramidon, aspyrine, protargol, véronal, etc. Enfin, en 1906, les malades n'ont absorbé que 27.400 litres de rhum, au lieu de 66.000 litres en 1900.

Transport d'un gros canon de côte (18.000 kilos) avec double attelage : un pour le tirer aux montées, un pour le retenir aux descentes.— *Phot. Petit.*

NOUVELLE PIÈCE DE CÔTE.

En vue de transformer l'armement de nos batteries de côte, qui, tant en France qu'aux colonies, sont dotées de pièces relativement inférieures à celles que portent les cuirassés modernes, l'administration de la guerre confia, il y a quatre ans, à la fonderie de Bourges le soin de construire une nouvelle pièce de 240 due à un officier de notre armée.

Cette pièce fut amenée au Havre le 4 janvier 1904, et depuis lors des expériences avec projectiles variés ont eu lieu, soit en présence de MM. Berteaux, Etienne et Picquart, ministres de la Guerre ; Thomson, ministre de la Marine, et Doumergue, ministre des Colonies, soit en présence d'une quarantaine de membres des commissions de l'armée appartenant au Sénat et à la Chambre, soit encore en présence de nombreuses délégations d'officiers supérieurs.

Les résultats de ces diverses expériences furent réellement surprenants et firent l'admiration de tous les praticiens, mais il importait, avant d'entreprendre la généralisation de l'emploi de ce puissant engin, de connaître exactement comment s'étaient comportés la pièce ainsi essayée et tous les organes essentiels qui assurent sa supériorité.

Il a donc été décidé qu'elle serait reportée à l'arsenal de Bourges où, au moyen des appareils spéciaux de l'atelier de fabrication, il sera procédé à un examen minutieux de ce nouveau canon.

La descente d'un canon pesant 18.000 kilogrammes, par une route en lacet de 4 kilomètres de longueur présentant de nombreuses courbes à faible rayon, est une opération délicate. Il a fallu, pour la mener à bien, employer un chariot pesant 5.000 kilogrammes, auquel furent attelés vingt-deux chevaux de gros trait.

Dans la crainte que la manivelle se rompît, ou que les freins fussent insuffisants, quatorze chevaux avaient été attelés derrière le véhicule. Dix retenaient directement, les quatre autres agissaient sur un palan formant un puissant freinage.

Les officiers d'artillerie, qui étaient venus assister à cette descente, ont suivi avec intérêt tous les détails de cette opération délicate.

LA GENÈSE DES GÉNIES.

Les hommes de génie, d'après un travail présenté au congrès de psychiatrie, à Amsterdam, sont rarement les enfants de parents jeunes. Rarement ils sont les premiers nés. Sur 74 hommes et femmes de génie — écrivains, poètes, peintres, musiciens, hommes d'état — 10 seulement étaient les aînés. Le plus souvent les génies sont parmi les derniers nés. Coleridge était le dernier de 13 enfants ; Cooper, le 11e de 12. Balzac a été le dernier de 3 ; Napoléon, le 8e. Daniel Webster fut le dernier de 7 ; Franklin, le dernier de 17 enfants. Rembrandt fut le 6e de 6 ; Landseer, le 5e de 6 ; Reynolds, le 7e ; Weber, le 9e ; Wagner, le 7e ; Mozart, le 7e ; Schumann, le 5e ; Schubert, le 13e (sur 14). Les parents des grands hommes ont donc un âge plutôt mûr quand naît celui de leurs enfants qui doit marquer spécialement dans l'histoire. Un médecin anglais déclarait, il n'y a pas bien longtemps, qu'un homme ne vaut plus grand chose passé quarante ans ; la statistique montrerait que, s'il ne vaut pas grand-chose par lui-même, il peut encore avoir indirectement une grande valeur comme père, en engendrant des enfants plus aptes que ceux qu'il a pu avoir étant plus jeune à devenir des hommes remarquables.

LES SOURDS-MUETS EN FRANCE.

Le nombre des sourds-muets, en France, va diminuant.

Ils sont actuellement 19.514, ce qui donne la proportion de 39 pour 100.000 habitants. En 1851, ils étaient 29.512 et en 1861, 21.956.

Les départements où s'observe le plus fréquemment la surdi-mutité sont : la Savoie (195) ; la Haute-Savoie (136) ; les Hautes-Alpes (115) ; la Corrèze (72) ; la Corse (72) ; l'Ariège (66) ; les Hautes-Pyrénées (63).

Les départements où elle s'observe le plus rarement sont : la Seine (16) ; la Gironde (19) ; Seine-et-Oise (19) ; les Ardennes (20) ; le Var (24) ; le Tarn (25).

SOUS LES BAMBOUS DE FRANCE.

A propos de notre récent article sur le bambou, M. Bally, notaire honoraire à Voiron (Isère), nous envoie une photographie montrant la « forêt » de bambous qu'il possède à Chanos-Curson, près de Tain (Drôme). Ces bambous couvrent une surface de 500 mètres carrés ; ils ont de 13 à 14 mètres de hauteur, et beaucoup mesurent 10 centimètres de diamètre à hauteur d'homme.

Les rhizomes, rapportés du jardin du Hamma, à Alger, furent plantés il y a cinquante-deux ans. Ils « tracent » avec une telle vigueur qu'on a dû creuser un fossé autour de la forêt pour les empêcher d'envahir toute la propriété. Les nouvelles tiges poussent en deux mois (juillet et août) et leur croissance atteint souvent 35 centimètres par jour.

Notre gravure montre l'intensité des sensations asiatiques que l'on peut s'offrir en plantant et en laissant se multiplier, dans un coin de jardin, une racine de bambou. En bien d'autres coins de France : à Bourdeilles, en Périgord ; dans la riante vallée de la Drôme ; aux environs de Pau ; sur le littoral méditerranéen, prospèrent de nombreux bois de bambous. Si nous remontons plus au nord, nous trouvons près de Nantes la magnifique collection de M. Bureau, ancien professeur au Muséum, laquelle comprend soixante espèces ou variétés. Plus loin encore des tropiques, on peut citer les plantations de MM. Gemen et Bourg, à Luxembourg, et celles de M. Houzeau de Lehaie, à Saint-Symphorien-les-Mons (Belgique). Devant ces nombreux exemples, on s'étonne de ne pas voir plus répandue dans nos jardins cette « herbe » gigantesque qui se prête à de si jolis effets décoratifs, et dont certaines variétés sont fort rustiques.

Un bosquet de bambous à Chancs-Curson (Drôme).

LA CRIMINALITÉ AU JAPON.

Malgré la grande activité du Japon, et son européanisation croissante, la criminalité ne semble guère s'y développer. Les coups et blessures y restent rares, avec une tendance à décroître ; les crimes contre la vie restent stationnaires ; seuls, les crimes contre la confiance publique augmentent.

La répression pénale est d'ailleurs très sévère au Japon. La proportion des acquittés pour crime n'est que de 15 %, alors qu'elle est de 32 % en France.

La peine de mort, en cinq années (1899-1903), a été prononcée, au Japon, contre 276 criminels ; 167 ont été exécutés.

En France, pour la période 1896-1900, 88 accusés ont été condamnés à mort et 26 seulement ont été exécutés : c'est-à-dire sept fois moins qu'au Japon, pour un nombre presque égal d'accusés criminels (3.500 au Japon, 3.400 en France).

Les travaux forcés à perpétuité sont aussi bien plus souvent prononcés par les tribunaux japonais : en cinq années, 1.159 Japonais ont été condamnés au bagne perpétuel contre 440 Français.

Sur 100 accusés ou prévenus, on compte, en France, 14 femmes ; on n'en compte que 8 au Japon. Cette faible criminalité féminine est d'ailleurs spéciale à toute l'Asie.

L'ÉCLAIRAGE AU GOUDRON.

Depuis plusieurs années, on cherche à substituer au pétrole, pour l'éclairage, d'autres hydrocarbures fournissant une lumière plus belle ou plus économique. L'alcool, surtout, a été travaillé dans ce but ; mais, malgré les beaux résultats obtenus, il paraît encore fort peu employé.

D'après une note communiquée à l'Académie des sciences par M. Louis Denayrouze, c'est le goudron de houille qui semblerait appelé à détrôner le pétrole. On est parvenu à en extraire des hydrocarbures complexes offrant l'avantage d'avoir un degré d'inflammation beaucoup plus élevé que le pétrole : quand on y plonge un tampon d'alcool enflammé, ce dernier s'éteint.

D'autre part, la consommation ne dépasserait guère 5 grammes par carcel-heure ; et, comme le nouveau produit se retire, dans la proportion de 80 %, des hydrocarbures connus employés pour le westrumitage de routes, il semble qu'il doive fournir un éclairage beaucoup plus économique que le pétrole.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES OBSÈQUES DE M. GUYOT-DESSAIGNE

Les obsèques de M. Guyot-Dessaigne ont été célébrées à Paris, le 3 janvier, aux frais de l'État. Afin de rendre un insigne hommage à la mémoire du garde des Sceaux, frappé subitement, au Sénat, dans l'exercice de ses devoirs parlementaires, le gouvernement avait tenu à rehausser la cérémonie du plus grand apparat.

Transporté au ministère de la Justice, le corps du défunt fut exposé, au milieu du salon d'Agesseau, sur un catafalque à baldaquin, que vint saluer le président de la République et devant lequel défilèrent les membres du gouvernement, puis toutes les délégations officielles. On plaça ensuite le corps sur un char de première classe, garni aux angles de faisceaux de drapeaux, attelé de six chevaux caparaçonnés et empanachés, tenus en main par des piqueurs. Massées dans le cadre monumental de la place Vendôme, pour rendre les honneurs, les troupes de la garnison de Paris ajoutaient au prestige décoratif de cette pompe solennelle. Puis le cortège, avec son escorte militaire, se dirigea vers la gare de Lyon, où les présidents des Chambres et M. Clemenceau, président du Conseil, entre autres orateurs, prononcèrent des discours.

Le lendemain, M. Guyot-Dessaigne était inhumé à Clermont-Ferrand, dans son département d'origine, qu'il représentait à la Chambre depuis plus de vingt ans.

Les obsèques de M. Guyot-Dessaigne : le passage du char funèbre sur la place de la Bastille. — *Phot. Grondy.*

M. JEAN CRUPPI
LE NOUVEAU MINISTRE DU COMMERCE

La vacance du ministère de la Justice, par suite de la mort de M. Guyot-Dessaigne, a donné lieu à un remaniement ministériel. M. Aristide Briand, tout en conservant la direction des Cultes, est

M. Cruppi. — *Phot. H. Manuel.*

devenu garde des Sceaux et a cédé le portefeuille de l'Instruction publique à M. Doumergue, titulaire de celui du Commerce, lequel a été attribué à M. Jean Cruppi.

Le nouveau membre du cabinet est âgé de cinquante-deux ans. Né à Toulouse en 1855, il compte une dizaine d'années de carrière politique, comme député de la Haute-Garonne. A la Chambre, dont il était hier encore un des quatre vice-présidents, il a conquis, dans la majorité républicaine, une incontestable autorité, en appliquant plus spécialement à l'étude des questions d'ordre juridique ses connaissances et son expérience professionnelles. En effet, avant son entrée au Parlement, en 1898, M. Cruppi, inscrit d'abord au barreau de Paris, avait occupé les fonctions de substitut du procureur de la République près le tribunal de la Seine, puis d'avocat général à la Cour de cassation. Ecrivain distingué, il a collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, et un de ses ouvrages, *Un avocat journaliste au XVIIIe siècle*, a été couronné par l'Académie française.

Tout récemment, il venait d'être élu à la présidence du groupe de la Gauche radicale, en remplacement de M. Sarrien, ancien président du Conseil : cette promotion achevait d'en faire un de nos députés les plus ministrables.

LE NOUVEAU DIRECTEUR DU « TIMES »

Le *Times* change de directeur ; c'est un événement marquant dans l'histoire du journalisme, si l'on songe que le grand journal anglais, le plus important du monde, n'a cessé depuis le 1er janvier 1788, date de sa fondation, soit pendant cent vingt ans, d'être gouverné, de père en fils, par les Walter, une véritable dynastie.

M. C. Arthur Pearson. — *Phot. E. H. Mills.*

Le nouveau directeur-gérant désigné est M. Cyril Arthur Pearson, qui, âgé de quarante-deux ans seulement, a déjà fourni dans la presse une carrière extraordinairement bien remplie. Après avoir débuté, tout jeune, aux *Tit-Bits* et créé de nombreux périodiques d'un caractère familial et littéraire, entre autres le *Pearson's Weekly*, le *Pearson's Magazine*, les *Home Notes*, le *Royal-Magazine*, etc., il a abordé les quotidiens politiques, fondant le *Daily Express*, achetant le *Standard*, l'*Evening Standard*, la *Saint-James Gazette*. Il a, dit-on, pour les réunions mondaines et pour les sports, un goût prononcé qu'une activité prodigieuse lui permet de concilier avec son absorbant labeur professionnel.

Le transport *Nive* photographié à son dernier voyage à Oran où il rapatriait les goumiers de Casablanca. — *Phot. A. Luck.*

LA PERTE DE LA « NIVE »

Le transport *Nive*, qui était affecté à des transports de troupes envoyées au Maroc ou rejoignant leurs garnisons, s'est échoué le 1er janvier, à 5 milles au sud de Casablanca. Arrivée de l'avant-veille, la *Nive* avait pu débarquer un convoi de renforts comprenant trois compagnies de zouaves et un escadron de spahis. Dans la nuit du 31 décembre, le gros temps la força d'appareiller. Mais elle fut repoussée vers la côte et toucha sur le rocher Cocktomb, à 200 mètres de terre. Il demeurait à bord, en plus de l'équipage, une corvée de quarante hommes envoyés pour aider au débarquement et une quarantaine de spahis avec leurs chevaux. Il s'agissait de procéder à leur sauvetage ; car, dès le premier jour, le transport avait été considéré comme perdu. L'opération fut très pénible et dramatique. On avait en vain essayé de gagner la côte avec une embarcation : celle-ci avait coulé, entraînant deux marins. On ne pouvait donc attendre de secours que du côté de la mer. Ce fut un vapeur de commerce, la *Caramanie*, commandant Ambroselli, qui parvint, aidé d'une embarcation du *Desaix*, à arracher à la mort les deux cent cinquante hommes demeurés sur le navire en perdition, déjà ouvert sur toute sa longueur, ses cales pleines d'eau, et menaçant à chaque instant de s'abîmer sous les flots. Ce périlleux sauvetage dura toute la journée du 1er janvier et presque toute la nuit suivante. On dut abandonner à bord soixante chevaux environ. A 9 heures du matin, la *Caramanie* revenait vers Casablanca, où elle débarquait les officiers et les hommes qu'elle avait recueillis. L'amiral Philibert vint lui-même à bord remercier et féliciter le commandant et l'équipage du vapeur.

LES THÉATRES

Les théâtres de comédie renouvellent, l'un après l'autre, leurs affiches avec des reprises.

Aux Variétés : *les Deux Ecoles*, de M. Alfred Capus qui, en 1902, à ce même théâtre, tint pendant près de six mois l'affiche. C'est une des œuvres les mieux réussies de ce maître de la comédie moderne ; les scènes à effet se succèdent, pailletées de « mots », dont quelques-uns ont mieux que l'éclat d'un mot d'esprit : ils recèlent une pensée. On sourit, on rit, on applaudit ; et l'on convient, selon le gré de l'auteur, que les deux écoles : celle de la tolérance et celle de l'intransigeance féminines dans le mariage, ont du bon puisqu'elles aboutissent au même résultat. MM. Brasseur et Guy, Mmes Marie Magnier et Lavallière ont repris leurs rôles d'il y a cinq ans et y sont aussi amusants ; Mlle Thomassin succède à Mme Jeanne Granier, M. Simon à M. Baron et, avec des moyens différents, ne les font pas regretter.

Aux Nouveautés : *Coralie et Cie*, de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin. La couturière Coralie, dont le salon d'essayage se transforme à volonté en chambre propice aux fredaines des belles clientes et redevient subitement salon de couture, excita, il y a huit ans, au Palais-Royal, un fou rire, et son « truc » a servi, depuis, à plusieurs autres vaudevilles. On a ri de nouveau tout autant ; l'interprétation des Nouveautés est d'ailleurs tout à fait supérieure.

MM. Isola frères ont officiellement, et pratiquement, inauguré à la Gaîté le Théâtre-Lyrique municipal et populaire qui doit, avec le concours des troupes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, donner, à des prix extrêmement réduits, des représentations régulières de nos chefs-d'œuvre lyriques.

La troupe sicilienne de M. Giovanni Grasso et de Mlle Mimi Aguglia, amenée à Paris par M. Lugné-Poe, a commencé, au théâtre Marigny, la série de ses représentations par *les Malefices* (*la Malia*), de Capuana. C'est un drame d'amour simple et violent. Les membres de la troupe Grasso ne le jouent pas, comme des comédiens, mais le « vivent », en public, sans artifices, avec d'extraordinaires intensités d'expression, si bien que, même en ignorant le dialecte sicilien, on ne perd aucun détail. Le succès de ce premier spectacle a été très vif.

Notre distingué confrère Edmond Stoullig vient de faire paraître le 32e volume (Ollendorff, 3 fr. 50) de ses excellentes *Annales du Théâtre et de la Musique* qu'attendent chaque année avec impatience tous ceux qui s'intéressent aux choses dramatiques et musicales. Ce volume est, comme les précédents, orné d'une préface : elle a, cette fois, pour titre, *l'Auteur dramatique*, et elle est signée d'Adolphe Brisson ; c'est un chef-d'œuvre de satire élégante.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale*, avec le texte complet de L'ÉVENTAIL, par Robert de Flers et G.-A. de Caillavet ;
2° *Huit pages* supplémentaires non brochées sur la COLLECTION GROULT ;
3° Le premier fascicule d'une nouvelle de M. Marcel Prévost : HISTOIRE DE LA DAME POTELÉE.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 18 JANVIER 1908 *66e Année. — N° 3386.*

CAMILLE GROULT *Phot. Braun, Clément et Cie*

Voir le supplément de huit pages consacré à la célèbre collection Groult.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

AVIS AUX ACTIONNAIRES

DE « L'ILLUSTRATION »

MM. les Actionnaires de la Société du journal L'ILLUSTRATION *sont convoqués en Assemblée générale ordinaire pour le vendredi 7 février prochain, au siège social,* 13-15, rue Saint-Georges, Paris, *à deux heures.*

ORDRE DU JOUR :

Lecture des rapports du gérant et du conseil de surveillance. Examen et approbation s'il y a lieu, de ces rapports, du bilan et des comptes de l'exercice 1907. — Répartition des bénéfices. — Fixation du dividende. — Renouvellement du conseil de surveillance. — Fixation du chiffre du traitement du gérant pour l'année 1908.

Pour assister à cette réunion, MM. les Actionnaires propriétaires de TITRES AU PORTEUR *doivent en faire le dépôt avant le 2 février, à la Caisse de la Société. Il leur sera remis en échange un* RÉCÉPISSÉ *servant de carte d'entrée.*

COURRIER DE PARIS

Il m'est impossible d'entrer à l'Odéon sans recevoir chaque fois le choc de la même surprise. Cette jolie salle neuve, dorée comme une pendule, avec ses sièges en veau fauve, est une perpétuelle hallucination de mes yeux. Je crois toujours que je me suis trompé, que j'ai donné au cocher l'adresse d'un théâtre du boulevard. Et pourtant c'est lui, c'est bien lui, le vieil Odéon vénérable et bafoué, le temple aux colonnes débonnaires, le Parthénon du pauvre, la nécropole aux galeries de gloire, de bohème et de fantômes, l'Odéon des nobles et candides générations enfouies dont le passé semble être un passé d'hôpital et de province. Où sont ses velours rouges élimés, rembourrés de poussière, moulés par le dos des dormeurs, et dans lesquels si bien l'on sommeillait au ronron des Spartacus en six actes? Où... les derniers romantiques ? Où le petit bossu vendeur de programmes, à l'air pipelet, qui paraissait, sous la calotte de velours, un de ces personnages faits avec des pattes de homard ?... Antoine est venu qui a transformé, balayé tout cela. Aujourd'hui, l'Odéon ne sent plus la pipe et le chat, les dames s'y montrent en robe basse et dehors, pendant la représentation, trois ombres amusées, un homme et deux femmes, circulent à travers les autos. L'homme, un peu craintif, recommande à chaque instant tout bas : « Prends garde, Athalie ?... Ne touche pas, Esther ? » Et c'est Racine qui, dans sa rue, promène ses grandes filles. Que cela le change de Port-Royal !

Si profondément embelli que soit l'Odéon, les traces d'autrefois n'y sont cependant pas encore toutes effacées. Quelques-unes peuvent être retrouvées par le chercheur attentif et perçant. D'étranges personnages qui semblent avoir pour apostolat de conserver intacte, à travers les progrès du temps, la tradition de costume, de tenue et de silhouette des anciennes époques, ont choisi en effet, pour affirmer la fidélité de leur culte, l'Odéon et ses détours, les soirs de première. Ils apportent, en plein exercice du présent, la persistante et un peu hautaine protestation d'un passé qui ne se résigne pas à l'oubli. C'est là que l'on constate les derniers jeunes gens d'une pâleur de cire, à la moustache noire en queue d'aronde, les derniers feutres et les derniers grands manteaux gigogne. Qui de nous n'a eu, à quelque répétition générale du second Théâtre-Français, l'orgueilleuse fortune de se découvrir le voisin d'un Van Dyck ou d'un Charles Ier ? Et, les considérant, jamais je n'ai pu m'empêcher d'admirer dans une grande rêverie qu'il existât encore des tailleurs, d'émouvants petits tailleurs habités par la foi, pour avoir gardé le secret de coupe de ces vêtements fastueux et désuets, l'ordonnance de ces pantalons drapés, l'emphase de ces manteaux-éperviers à plis magnifiques doublés de cerise. Où habitent-ils, Vierge souveraine, ces chers et braves gens ? Dans quel coin du vieux Paris ? Par quels escaliers étroits, encombrés de boîtes à lait et où un serin glorifie Dieu, monte-t-on jusqu'à leur « cintième », dans la mansarde chaude et gaie où ils travaillent accroupis en chaussons sur la planche luisante, les lunettes à la pointe du nez, armés d'une paire de cisailles à ouvrir un ventre ?

J'ai eu la grâce de rencontrer dans ma jeunesse un de ces types délicieux, aujourd'hui presque perdus, et auquel pendant quelques mois daignèrent se confier mes dix-sept ans pour qu'il les habillât avec la plus élégante économie. C'était un Polonais, jeune, secouant une mèche blanche en aigrette de voïvode au milieu du front. Il logeait sur le quai de Bercy, près de l'Entrepôt des vins, aussi ses cheviottes et ses draps dégageaient-ils un vague parfum de futailles. La mode était alors aux vêtements très serrés et ajustés épousant les formes avec beaucoup d'amour. J'entends encore l'excellent homme, au torse cambré comme un professeur de patinage, me dire en me prenant mesure : « Ce sera comme peint, monsieur, comme collé ! » Et ce l'était en effet. Il avait en plus l'innocente et vaniteuse manie de vouloir éblouir sa clientèle. Tout à coup il s'interrompait au milieu d'une phrase, et, avisant le garçon de quatorze ans en train de faire chauffer les fers, qui lui servait d'apprenti : « Augustin ! apportez-moi donc... (il avait l'air de chercher entre dix mille...) la redingote sur chantier pour le prince de Civita ? — Bien, monsieur ! » L'autre à peine parti dans la pièce voisine, il le rappelait : « Avec le gilet à fleurs pour le duc d'Aloës ! — Bien, mons... » Et il complétait à travers la porte : « Et puis, vous nous présenterez aussi le pantalon noisette du marquis de Frimousse ! » Et, dans les cinq minutes, le gamin, qui devait avoir le mot, reparaissait tenant sur des bras déférents les trois *bâtis :* redingote, gilet et pantalon avec l'étiquette en papier cousue côté « cœur » et qui n'avaient pas plus l'air que moi, les pauvres diables, de se douter des grands de la Haute qui les attendaient. Bien sûr c'était tout bêtement des bons bourgeois du quartier. Je le savais, je n'étais pas dupe, mais cependant, quand Ladislas me promettait, en les jetant sur un fauteuil : « Eh bien, je vous ferai les pareils, et comme peints !... comme collés ! » j'étais tout de même fier.

Ces enfantillages me revenaient de loin, l'autre soir, avant que commençât la répétition de *l'Apprentie* de Gustave Geffroy. Je ne doutais point à l'avance du grand succès, connaissant de longue date le talent simple et fort et l'âme douce, loyale, charmante, de son auteur, ouverte à toutes les noblesses d'art comme à toutes les bontés humaines ; aussi ai-je été bien sincèrement heureux quand la victoire se dessina si rapide et si vive en feux de pelotons de bravos qui répercutaient les fusillades de la scène. Et pourtant quelle infiniment triste pièce où il y a sans cesse le mot pour pleurer ! Mais les trois quarts des assistants avaient l'esprit et le cœur en communion, gros des mêmes pensées, des mêmes souvenirs. Plus d'un, à côté du drame qui se jouait sur les planches, suivait en soi un autre drame familial, aux épisodes souvent presque aussi douloureux. Qui n'a eu *sa* guerre, *son* Siège, *sa* Commune ? Aux entr'actes, les loges étaient pleines d'histoires de blessés, d'obus et de pain de paille. « Je me souviens... » disaient les vieux. Et les jeunes : « Mon père m'a cent fois raconté... » La guerre ! On ne parlait que d'elle, avec horreur, épouvante, et avec noblesse et gratitude aussi. Les plus francs se sentaient meilleurs de l'avoir vue, traversée, si peu que ce fût. Ils avaient conscience d'en avoir rapporté peut-être et gardé la plus féconde et dure impression de toute la vie. A cela se mêlaient des rappels de pittoresque et d'enfance ingénieusement confondus. Quand Desjardins, dans la poussière couleur de terre cuite, surgit entre les tombes du Père-Lachaise en uniforme de capitaine de chasseurs à pied, criant de vérité héroïque, avec la tunique à plis, le képi plat et l'impériale blonde, tel que sorti tout chaud du pinceau de Pils ou d'Yvon, j'eus instantanément sur les genoux l'image d'Epinal et les soldats que tant de fois mes petites mains inhabiles découpèrent sous la lampe. Et la voix de ma mère : « C'est encore toi qui m'as pris mes ciseaux à broder ! »

Les Marseillaises et les Chants du Départ, les marches si heureusement intercalées entre ces poignants tableaux nous secouaient tous aussi, nous versaient des rasades de courage, une absinthe de belle humeur. On en oubliait peu à peu la défaite, et il y avait du drapeau dans l'air.

*
* *

Même après le premier janvier, les jeunes filles qui ont l'esprit et le bonheur de suivre les cours de l'*Université des Annales* continuent à recevoir des étrennes. Celles que M. Adolphe Brisson leur a données en leur parlant cette semaine de Musset avec un art et une divination presque féminine, resteront parmi les plus charmantes et qui « se conserveront » le mieux. Tout de suite, il a su prendre le chemin clair et droit, et aussi aimablement buissonnier, le sous-bois fleuri de leur cœur. Peut-être n'y a-t-il plus qu'elles aujourd'hui, les jeunes filles, pour aimer, goûter et avouer Musset ? Naturellement c'est à lui qu'elles rêvent au clair de lune, ou le coude sur le piano, entre deux nocturnes de Chopin. Il demeure le héros, la personnification idéale de l'amour, permis et presque défendu. Chez lui la tendresse et la passion jouent à cache-cache et finissent par faire le plus attrayant des bons ménages. Aussi s'éloigne-t-il chaque jour davantage le temps où l'on mettait sous clef les vers de l'Enfant du siècle pour que les jeunes filles ne se perdissent pas à les parcourir. Ce grand mauvais sujet de génie a pris rang dans la phalange sacrée et sévère des classiques. On interroge gravement sur lui aux examens. Sans doute, je n'ignore pas qu'il y a par-ci par-là, dans l'œuvre du cher garçon, « bien des petites choses », comme disent, en avalant de travers et avec un sourire navré, maintes personnes très respectables, et je ne désapprouve point les tremblantes mères chrétiennes qui pensent « que la petite a bien le temps... quand elle sera mariée ».

Ah ! bonnes et saintes mères ! qu'elles le lisent donc tout de suite, allez ! pas trop tôt, mais pas trop tard non plus !... Même si cela vous coûte comme de manquer la messe, faites ce sacrifice, et cette jolie part du feu. Sans quoi elles risquent, vos mignonnes, de mettre leur gentil nez curieux dans les livres de chevet de leurs frères ou de leurs cousins... Et c'est là qu'il n'est pas question d'étoiles, de clavecins, de nègres de Saint-Domingue, ni de rideau de ma voisine ! Non, l'amour d'une jeune fille pour Musset équivaut à un brevet supérieur de moralité. Cela révèle qu'elle est enthousiaste, ardente, blonde presque toujours, qu'elle croit, dur comme une pomme, aux plus nobles sentiments, qu'elle raffole de musique sur l'eau, de Venise, et qu'elle est comme il faut qu'elle soit, un peu absurde et adorable, et qu'enfin elle a en viager de quoi faire sinon son bonheur, du moins, je le garantis, celui d'un autre.

Et cette exquise jeune fille parisienne dont je parle avec admiration en ayant l'air de m'en moquer, vaut mille fois plus à l'heure actuelle que le jeune homme de ce matin qui, lui, trouve

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Alfred vraiment bien « abat-jour » et pas assez « cheval-vapeur », et ne le lui envoie pas dire par le télég. sans fil ! Alfred n'est pas sans entendre ces durs propos, mais il se console vite en songeant que si les Lucie, les Rosette, les Simone, et toutes les petites filles des délicieuses enfants de sa pensée, restent fidèles à sa mémoire et récitent toujours ses vers et montent visiter là-haut sa modeste tombe où ne peut vivre aucun saule,... il n'est pas à plaindre et compte encore parmi les privilégiés de ce vieux monde où il n'est plus.

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées.)

LE SOUVENIR DE MOLIÈRE

UNE PAGE DE M. ANATOLE FRANCE

Cette année, en outre des manifestations publiques traditionnelles, les représentations à la Comédie-Française et à l'Odéon en l'honneur de Molière, la mémoire du grand comique a donné lieu à une fort intéressante manifestation privée. M. Edouard Pelletan, l'éditeur d'art, qui est à la fois un moliériste passionné et un mécène du livre, a voulu fêter à sa façon son écrivain le plus admiré. Il a, d'une part, publié en une édit on fastueuse, unique — un véritable joyau de l'édition — le chef-d'œuvre de Molière : *le Misanthrope*, précédé d'un dialogue inédit de M. Anatole France, et suivi de *la Conversion d'Alceste*, cette comédie-pastiche de M. Georges Courteline, qu'un éminent critique appela justement le sixième acte du *Misanthrope*. Il a, d'autre part, jeudi dernier réuni, dans les salons des Editions d'art, une centaine de hautes personnalités littéraires, politiques et mondaines, et, devant cet auditoire d'élite, il a fait interpréter, par ces deux admirables comédiens, Mme Bartet et M. Le Bargy, *le Dialogue aux Enfers*, de M. Anatole France.

Nous sommes d'autant plus heureux de signaler cette petite fête littéraire que *L'Illustration* doit à l'amabilité de M. Pelletan l'autorisation de publier le dialogue où M. Anatole France, imaginant une rencontre aux Enfers entre l'ombre d'une sorte de Ménippe, l'abbé Douillet, et l'ombre du véritable Alceste, du misanthrope original, fait adresser à celle-ci par celle-là de fort piquantes vérités.

DIALOGUE AUX ENFERS

L'ABBÉ DOUILLET, UNE OMBRE
Aux Enfers.

L'abbé Douillet. — Monsieur, voici deux siècles que je vous vois passer sous ces myrtes, silencieux et les regards baissés. Pourquoi fuyez-vous la société des ombres ?

L'Ombre. — Que vous importe !

L'abbé Douillet. — J'aime les esprits bizarres et serais curieux de vous connaître.

L'Ombre. — Moi, monsieur, je n'ai nulle envie d'être connu de vous.

L'abbé Douillet. — J'en suis aux regrets. Mais j'ai appris à me passer du commerce des hommes.

L'Ombre. — N'êtes-vous point ce sage Ménippe, auteur de mordantes satires ?

L'abbé Douillet. — Ménippe n'existe plus. Les ombres mêmes ne sont point éternelles. Mais je lui ressemble de visage, de tournure et d'esprit. Beaucoup s'y trompent comme vous. Ce que vous prenez pour le manteau court du philosophe grec est un petit collet, qui commence à n'avoir ni forme, ni couleur, hélas ! Je suis l'abbé Douillet, Parisien, professeur au collège de Navarre, philosophe cynique, et votre très humble serviteur. Je sais tout le respect que je vous dois, car je connais, monsieur, à votre perruque, à votre veste brodée, à vos rubans, aux boucles de vos souliers, que vous vécûtes à la Cour de France soixante-dix ans environ avant le temps où je professai la rhétorique en chaire et la philosophie dans le ruisseau.

L'Ombre. — Il est vrai, monsieur, je suis gentilhomme. J'avais vingt-cinq ans lorsque Molière en avait quarante. Je suis l'original de son *Misanthrope*. On a dit que Molière avait peint Alceste d'après lui-même et d'après M. de Montausier. Que de différences entre la copie et les originaux ! Despréaux se flattait d'avoir fourni quelques traits à ce caractère qu'il admirait. Despréaux a pu s'emporter contre un mauvais poète comme Alceste s'emporte contre Oronte. Mais comment reconnaître Despréaux dans l'amant de Célimène ? Moi seul je suis Alceste et le suis tout entier. Je ne sais si Molière a cherché cette ressemblance ou si elle provient d'un jeu singulier du hasard : je puis vous assurer seulement qu'elle est parfaite et que d'Alceste à moi on ne saurait découvrir la moindre différence. J'eus comme lui le plaisir de perdre mon procès alors que j'avais pour moi l'honneur, la probité, la pudeur et les lois ; j'aimai comme lui une jeune coquette ; comme lui, je trouvai mauvais le sonnet qu'Oronte vint me lire, et ne lui cachai pas mon sentiment. Tout ce qu'Alceste dit en vers immortels, je l'ai dit dans une prose qui avait au moins le mérite de la franchise. Vous voyez encore, monsieur, sur l'ombre de mon juste-au-corps de brocart, des ombres de rubans verts. Enfin, je suis Alceste au naturel.

L'abbé Douillet. — En ce cas vous êtes un ridicule.

L'Ombre. — Comment l'entendez-vous ?

L'abbé Douillet. — J'entends que vous donnez à rire.

L'Ombre. — Je ne croyais pas être si plaisant.

L'abbé Douillet. — Détrompez-vous. Vous l'êtes ; vous l'êtes d'une manière suffisante.

L'Ombre. — Pourrai-je vous demander, monsieur, sur quoi vous en jugez ?

L'abbé Douillet. — Sur ce que vous venez de dire. De votre propre aveu, Molière vous a mis dans sa comédie tel que vous êtes.

L'Ombre. — Oui, et sans y rien changer.

L'abbé Douillet. — Vous êtes donc tout à fait semblable à un personnage de comédie. Les personnages de comédie sont risibles, donc vous êtes risible. Je vous accorde que vous appartenez à une comédie d'un genre soutenu, et que cela vous rend risible de la manière la plus haute. Je reconnais aussi que, sur la scène, vous ne faites plus rire les Français. Vous n'en êtes pas moins d'essence comique. Molière observait les règles. Il ne mettait dans une comédie que des personnages comiques.

L'Ombre. — Vous m'obligeriez de me dire en quoi je suis risible.

L'abbé Douillet. — N'êtes-vous pas misanthrope ?

L'Ombre. — Est-il possible de ne point l'être, quand on a l'âme un peu bien située ?

L'abbé Douillet. — Eh bien, vous êtes risible par votre misanthropie.

L'Ombre. — En quoi la misanthropie est-elle risible ?

L'abbé Douillet. — Le misanthrope est étrangement prévenu en faveur des hommes. Il leur prête toutes sortes de bonnes qualités qu'ils n'eurent jamais et qu'il n'a pas davantage, puisqu'il est un homme comme eux, et, quand il s'aperçoit qu'il s'est trompé, c'est aux autres qu'il s'en prend et non à lui-même. N'est-ce point plaisant ? Vous n'êtes misanthrope que par déception. Vous aviez une trop bonne opinion de vos semblables ; vous les imaginiez meilleurs qu'ils ne sont, sans quoi vous n'auriez pas été surpris de perdre votre procès contre un pied-plat et d'être trahi par une coquette. Voilà votre ridicule. Et il y faut ajouter que votre colère contre un sonnet donne à croire que vous avez plus de délicatesse dans le goût que d'étendue dans l'esprit. Est-il bien sûr que le sonnet d'Oronte soit mauvais ? Vous en avez décidé. Un vrai gassendiste, un bon physicien ne l'eût pas osé.

L'Ombre. — N'en doutez pas, monsieur l'abbé, le sonnet d'Oronte est détestable. Vous vous feriez du tort à soutenir le contraire. Auriez-vous du goût pour le style affecté ?

L'abbé Douillet. — Vous êtes plaisant jusque dans les enfers. Votre emportement excite les rires muets des ombres qui nous entourent.

L'Ombre. — Si je suis ridicule, la vertu l'est avec moi.

L'abbé Douillet. — Ne mettez pas ainsi la vertu dans votre jeu. Sans doute on ne voit rien en vous qui la fasse rougir. Mais je vous ai montré que votre misanthropie venait d'une connaissance imparfaite et fausse des hommes : je vais vous faire apparaître que le mal ne vous inspire des haines vigoureuses que lorsqu'il s'attaque à vous et commence à vous nuire. Beaucoup de bonnes causes, que défendaient l'honneur, la probité, la pudeur et les lois, ont été perdues avant que vous perdissiez la vôtre ; beaucoup de coquettes ont trompé leurs amants avant que Célimène vous trahît ; beaucoup de mauvais poètes ont récité leurs vers avant qu'Oronte vous fatiguât les oreilles de son sonnet. Vous le saviez et n'en étiez pas transporté d'indignation. Il y a beaucoup de souci de soi-même et quelque égoïsme dans la misanthropie. Cela encore la rend un peu ridicule. Et ce n'est pas tout. La misanthropie ne va pas sans un excessif orgueil. Pour être ainsi l'ennemi du genre humain, il faut que vous vous imaginiez valoir mieux que tout le genre humain. C'est possible. Mais vous auriez eu meilleure grâce à ne pas le savoir. Je vous trouve ce dernier ridicule.

L'Ombre. — Ainsi donc, à votre jugement, mon petit abbé, je suis un esprit borné, sans discernement, une âme égo ste égarée par l'orgueil.

L'abbé Douillet. — Sans doute. Et tout cela fait encore un honnête homme sur la terre. Pourquoi te fâches-tu, mon ami, quand je te dis que tu es un ridicule ? Les personnages des comédies sont moins malfaisants et moins funestes au genre humain que ceux des tragédies. Pour ma part, j'aurais moins de honte et de remords à être Sganarelle ou Sosie qu'Alexandre ou César. Et je crains bien que les humains n'aient que le choix d'être scélérats ou ridicules.

L'Ombre — Tu vois bien, l'abbé : comme moi tu hais les hommes.

L'abbé Douillet. — Non ! je les méprise.

Anatole France.

NOS SUPPLÉMENTS

ROMANS

Nous commençons cette semaine et nous achèverons la semaine prochaine la publication d'une charmante nouvelle de M. MARCEL PRÉVOST :

Histoire de la Dame potelée.

L'ILLUSTRATION publiera ensuite une importante œuvre inédite :

NIETZSCHÉENNE
par DANIEL LESUEUR

L'auteur de *la Force du passé*, qui a obtenu un si grand succès dans *L'Illustration*, a écrit pour nos lecteurs un nouveau roman d'une rare puissance, où sont éloquemment développées, dans un récit passionnant, quelques-unes des plus hautes préoccupations morales de notre époque.

THÉATRE

L'Illustration publiera dans ses prochains suppléments de théâtre :

La Belle au bois dormant, par Jean Richepin et Henri Cain ;
L'Apprentie, par Gustave Geffroy ;
Samson, par Henry Bernstein ;
L'Affaire des Poisons, par Victorien Sardou ;
Les Deux Hommes, par Alfred Capus ;
Un Divorce, par Paul Bourget ;
Etc., etc., etc.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Premier instantané : la glace vient de céder, quelques patineurs se soutiennent à la nage. — Deuxième instantané : on organise le sauvetage. — *Clichés Paul.*

Le soir de l'accident : à la lueur de l'acétylène, les pompiers fouillent le lac avec des gaffes.

Le lendemain matin : les gardes explorent le fond du lac en y traînant des chaînes.

UN ACCIDENT DE PATINAGE AU LAC DU BOIS DE BOULOGNE

Les deux premiers clichés ont été pris par un photographe qui, au moment de l'accident, faisait précisément poser un groupe sur la glace. — *Voir l'article, page 48.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Une sortie du sultan Moulaï-Hafid, précédé de ses chevaux de main.
(Le parasol qui figure à toutes les cérémonies n'est pas porté aux sorties militaires.)

MOULAI-HAFID, SULTAN DU SUD ET DE FEZ

Le 3 janvier, les oulémas de Fez, représentant la plus haute autorité religieuse et morale qui soit au Maroc, réunis à la sainte mosquée de Moulaï-Idriss, assiégés, menacés par la foule, qui les pressait de se prononcer, et d'ailleurs sûrs du consentement des chérifs, ou descendants du Prophète, proclamaient la déchéance du sultan Abd-el-Aziz, effaçant son nom des prières. Des hérauts, immédiatement, se répandirent dans la ville en criant la nouvelle : « Moulaï Abd-el-Aziz n'est plus notre sultan ». Le lendemain, dans une assemblée des oulémas, des chérifs, de tous les notables, qui se tint aux jardins de Batha, Moulaï-Hafid était solennellement proclamé sultan. Des émissaires lui étaient délégués pour lui demander de venir en hâte vers Fez. Ainsi, Moulaï-Hafid, déjà maître à Marrakech, la capitale du Sud, règne aussi désormais sur la capitale du Nord. On a même annoncé que Méquinez avait suivi l'exemple de Fez.

Ce sont là des faits graves, et qui viennent compliquer d'étrange façon une situation bien embrouillée déjà.

La carte que voici — dressée, non pas pour les besoins d'une démonstration d'actualité, mais établie, à la fin de novembre dernier, par une personne impartiale, et seulement mise à jour d'après les récentes nouvelles — montre que, sans parler des *presidios* espagnols et des points occupés par nos troupes, sans parler

Les diverses influences qui se partagent le Maroc.

Le trésor de Moulai-Hafid. — Les douze types de doublons d'Espagne (80 francs pièce) dont le sultan du Sud a trouvé pour 20 millions de francs dans une cachette du palais de Marrakech.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

non plus du *bled es siba*, des tribus rebelles à toute autorité, le Maroc est aujourd'hui divisé entre cinq maîtres : Abd-el-Aziz, Moulaï-Hafid, Raissouli, le Rogui et Bou-Amama, qui conserve ses positions à la faveur de cette anarchie.

L'envoyé du sultan du Sud

La diplomatie, cependant, ne reconnaît qu'un sultan, un seul : Moulaï Abd-el-Aziz, actuellement à Rabat, sous notre protection. C'est sur sa tête, si l'on peut dire, qu'a été signé l'acte d'Algésiras.

Correcte observatrice du traité à la rédaction duquel elle a participé, la France ne pouvait avoir affaire qu'à lui. On se rappelle, d'ailleurs, que, lorsqu'au lendemain du « coup d'Etat de Marrakech », Moulaï-Hafid délégua, en Europe, des émissaires chargés de solliciter pour lui la bienveillance des cabinets, ces envoyés ne purent parvenir à se faire recevoir ni à Madrid, ni à Londres, ni à Berlin, ni à Rome, — moins encore à Paris.

Et pourtant il y a un « sultan du Sud » entouré d'un Maghzen, un sultan qui a des troupes, des canons, des mitrailleuses, et de qui les coffres regorgeraient d'or. Ce sultan-là, on ne peut plus l'ignorer, et les journaux, depuis une semaine, sont remplis de son nom.

Qui est-il ? qu'est-il ? quels sont ses moyens d'action ? quelles sont ses dispositions envers nous ? L'homme auquel nous sommes allés le demander pour le redire aux lecteurs de *L'Illustration* est un de ces Français entreprenants comme il en exista beaucoup jadis, et dont la race, ainsi qu'on voit, n'est pas éteinte, commerçants, ingénieurs, pionniers, débordants d'intelligence et d'activité qui s'en vont, en enfants perdus, vers des pays pas toujours très hospitaliers, ni très sûrs, tenter la fortune, tout en ouvrant souvent à leur pays, à son industrie, à son négoce, des débouchés nouveaux. Au surplus, patriotes déterminés, et tout prêts, si l'on daignait le leur demander, à seconder de leur mieux les grands plans officiels.

M. Vaffier-Pollet, ancien lieutenant de vaisseau, vient de vivre trois mois auprès de Moulaï-Hafid, après avoir également approché son frère Abd-el-Aziz. Et c'est un *hafidiste* convaincu, ardent même. Envoyé ici en mission par le sultan de Marrakech pour plaider sa cause auprès du gouvernement français, auprès de ceux qui ont des intérêts au Maroc, il soutiendra en tous lieux Moulaï-Hafid d'un cœur passionné.

L'avènement de Moulaï-Hafid

Moulaï Abd-el-Hafid — c'est-à-dire l'esclave du Bien Gardé, l'esclave de Dieu — que nous appelons abréviativement Moulaï-Hafid, est actuellement âgé de trente-cinq ans à peine. Second fils du feu sultan

M. Vafñer-Pollet.

Moulaï-Hassan, qui l'eut d'une femme de la tribu des Chaouïa, il se considérait comme son successeur désigné. Quand son aîné, Moulaï-Mohammed, le borgne captif, convaincu d'inconduite, eut été, sur l'ordre de son père, disgrâcié et interné pour avoir, un jour, fait fouetter l'un des grands caïds, Abd-el-Hafid, favori, choyé, fut en quelque sorte associé au pouvoir. Alors, à peine un homme encore, âgé de vingt à vingt-deux ans, il dirigea plusieurs expéditions, qui furent heureuses, contre des tribus rebelles, les Tadla, entre autres, et, pour un Marocain, fit preuve de qualités militaires sérieuses. Mais, tout au fond, c'est plutôt un lettré qu'un guerrier. A l'heure même où il était proclamé sultan à Marrakech, il venait de donner, comme nous disons, le « bon à tirer » pour un volume de vers, un commentaire de la grammaire arabe dont il est l'auteur et qu'on achève maintenant d'imprimer au Caire. C'est son treizième ouvrage, et, dans ses œuvres complètes, la pure littérature alterne avec la jurisprudence. Les savants, les « intellectuels » marocains l'aiment et l'estiment.

Quand Ba-Hamed, l'omnipotent grand vizir de Moulaï-Hassan, résolut, avide de conserver le pouvoir, d'élever au trône l'enfant Abd-el-Aziz, dans des circonstances dramatiques qui ont été rapportées ici autrefois, Moulaï-Hafid ne songea pas un moment à s'insurger contre cette révolution de palais : le premier il signa la proclamation de son frère puîné, affirmant en lui sa confiance et trouvant son lot assez beau, puisqu'il pouvait continuer à rimer, à deviser sagesse, sous les arcades blanches, au bruit des jets d'eau de Marrakech.

Khalifa du Sud, depuis six ans qu'Abd-el-Aziz avait quitté la capitale méridionale pour aller résider à Fez, il avait montré dans cette situation difficile quelque sens politique ; il faut entendre par là qu'il avait adroitement appliqué, dans l'étendue de son gouvernement, la maxime fameuse : « Diviser pour régner. » Tout ce temps, les grands caïds de la région de l'Atlas ont été, sans trêve, à couteaux tirés, les Sraghna haïssant de tout cœur le Glaoui ; les Doukkâla en complète anarchie ; Si-Taïeb, caïd de Goundafi, bloqué par ses ennemis le Glaoui et le Mtouggui ; Si-Aïssa ben Omar, caïd des Abda, vassal loyal d'Abd-el-Aziz à l'heure où d'autres songeaient déjà à conquérir leur indépendance... Il faut lire le rapport de M. Edmond Doutté au *Comité du Maroc* sur la « situation politique du Hoûz au 1er janvier 1907 » pour se rendre compte de ce gâchis savamment entretenu. Dans ces conditions, Moulaï-Hafid avait beau jeu à affirmer que les caïds du Sud, excités les uns contre les autres, n'étaient guère à redouter. Aujourd'hui, ces grands seigneurs, maîtres des forteresses crénelées que nous avons montrées il y a quelques mois, composent le Maghzen du sultan de Marrakech. La paix, subitement, a régné parmi eux.

Quand Moulaï-Hafid eut à constituer son Maghzen, il s'inspira de ce principe que, pour gouverner un pays où les rivalités sont innombrables, les dissensions sans cesse renaissantes, où les actes font meilleur effet que les paroles les plus dorées, il ne faut pas un conseil de savants, mais un gouvernement « d'hommes de poudre ». — « Je serai, dit-il, moi, le *fky*, le docteur, le jurisconsulte, la tête qui discute ; eux seront les bras. » Et il choisit comme grand vizir Si-Kebbour, pacha de la casbah de Marrakech ; comme ministre de la Guerre, et véritable président du conseil, en réalité, Si-el-Madani, caïd du Glaoui ; comme ministre des Affaires étrangères, Si-Aïssa ben Omar, caïd des Abda, et naguère ennemi irréconciliable du Glaoui ; comme ministre de la Justice, Abd-el-Malek, caïd du Mtouggui ; comme ministre des Finances enfin, Si-Taïeb-Tazi, un frère des Tazi de Fez, les favoris d'Abd-el-Aziz, qu'il déteste, parce que jamais, dans leur fortune, ils n'ont songé à lui.

Ce ministre des Finances eut, comme don de joyeux avènement, une rentrée tout à fait inespérée, une aubaine miraculeuse. Ce fut même une des raisons qui vainquirent, en fin de compte, les hésitations de Moulaï-Hafid, peu empressé tout d'abord, à accepter le pouvoir. Son histoire, ici, participe un peu du conte de fée ou du roman d'aventures.

Le trésor de la chambre au soufre

Il y avait, dans un coin retiré du palais de Marrakech qu'Abd-el-Aziz habita sept ans, une chambre mystérieuse et bien close — comme dans les *Mille et une Nuits*. Sur sa porte verrouillée, une inscription : *Khazin el kebrit alaniat el djihad* — ce qui veut dire : « Magasin du soufre pour la guerre sainte ». Les femmes, curieuses et craintives, s'en approchaient de loin en loin, sur la pointe des pieds, en cachette, lisaient l'inquiétante inscription, et fuyaient à pas rapides, avec de petits cris, comme si une mine, soudain, allait éclater derrière elles. Quant à l'ancien maître du lieu, jamais il n'eut même l'idée de faire jouer la serrure rouillée dont quelque obscur fonctionnaire détenait la clef. La chambre au soufre était à peu près oubliée de tous, — sauf des recluses désœuvrées du harem.

Or, une vieille femme, dans Marrakech, connaissait le secret que recélait cette chambre close : c'était l'*Aarifa*, la grande maîtresse du palais, la doyenne des femmes du harem, une survivante du règne de Moulaï-Hassan, une épave, la propre sœur de Ba-Hamed, le terrible vizir du dernier sultan guerrier. Se sentant près de disparaître, elle demanda à faire à Sidna — au seigneur — une confidence. Et elle lui révéla que la chambre au soufre recélait un trésor. On entra. Le soufre, c'étaient de beaux vieux doublons d'Espagne, d'aucuns remontant au dix-huitième siècle et frappés à l'effigie de Charles III, les plus récents datant de Ferdinand VII.

Il y avait là une trentaine de caisses pleines d'or, chacune contenant quatre à cinq mille doublons de 80 francs pièce ; en tout, 20 millions de francs environ.

Cependant Abd-el-Aziz cherchait à négocier un emprunt sur ses bijoux cher payés, dont on lui offrit, en fin de compte, 1.200.000 francs. En ce moment même, El-Mokhri, un de ses vizirs, administeur de ses biens particuliers, est à Paris, cherchant à négocier, sur des gages douteux, un emprunt de 150 millions, — bien compromis, hélas !...

Le Maghzen de Moulaï-Hafid, réuni au palais de Marrakech.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'artillerie de Moulaï-Hafid sur le grand « méchouar » de Marrakech.

MOULAÏ-HAFID ET LA FRANCE

L'argent est le nerf de la guerre : avec le concours des caïds, du Glaoui surtout, intelligent, remuant, le plus belliqueux d'eux tous, Moulaï-Hafid équipa une troupe d'une dizaine de mille hommes, en uniformes multicolores et violents, rouges, verts, bleus, — comme les *mokhazis* de son frère, mais de neuf habillés, armés de fusils Martini-Henry, d'armes recueillies au palais, auxquelles vinrent s'ajouter les quatre mille et quelques autres saisies à la douane de Mazagan, en dépit de toutes les protestations ; il acheta de la toile, fit construire des tentes pour cette mehalla. A Marrakech seulement, il avait trouvé une partie de l'artillerie fournie jadis à Abd-el-Aziz par le Creusot, une quarantaine de bons canons Canet ; plus une douzaine de mitrailleuses Hotchkiss que le Menebhi avait rapportées de son voyage en Angleterre avec Mac Lean ; on voit sur nos photographies des spécimens de ces armes.

Si optimiste et fidèle aux traités qu'on soit, il convient peut-être de réfléchir un peu à cette situation. On ne peut plus traiter comme une quantité négligeable le chérif qui possède ce pouvoir et ces moyens d'action.

Il est vrai, on a dit que Moulaï-Hafid était le sultan de la guerre sainte, que nous aurions en lui un ennemi acharné. Pourtant, il y a quelques mois encore, on nous le représentait comme un prince éclairé et favorable aux Européens. Aurait-il donc, à peine sur le pavois, changé à ce point ? M. Vaffier est persuadé du contraire.

Dans une lettre destinée au président de la République, il déclare qu'il se serait depuis longtemps mis en campagne contre son frère, s'il ne craignait de rencontrer parmi les troupes qui gardent Rabat des soldats, des officiers français; s'il n'avait craint de voir nos « frégates » tirer sur ses propres hommes et ouvrir une lutte interminable.

« Je demande donc, écrit-il en terminant, je demande à la grande nation française qu'elle assiste sans y prendre part à la révolution qui s'accomplit aujourd'hui au Maroc; qu'elle ne vienne pas jeter contre nous ses soldats dont le sang coulerait pour une cause qui ne les regarde pas. C'est à votre esprit de justice, de loyauté, à votre grande sagesse que je fais appel et je vous demande de laisser le vieil empire du Moghreb suivre seul ses destinées dans le monde. Que Dieu vous assiste et vous fasse entendre ma parole ! »

Une revue de l'armée de Moulaï-Hafid : les mitrailleuses Hotchkiss.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE PREMIER KILOMÈTRE

Le prix Deutsch-Archdeacon de 50.000 francs gagné par M. Henri Farman sur le champ de manœuv

Voir l'article

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

OUCLÉ EN AEROPLANE

Issy-les-Moulineaux : instantané pris au moment du retour de l'aviateur entre les poteaux d'arrivée.

e suivante.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Vérification de la distance au moyen d'une bicyclette.

UN KILOMÈTRE BOUCLÉ EN AÉROPLANE

Lundi matin, M. Henri Farman a bouclé en aéroplane le circuit d'un kilomètre, gagnant le grand prix de 50.000 francs fondé par MM. Deutsch et Archdeacon.

Depuis quelque temps déjà, le glorieux sportsman semblait maître de son appareil. Il réussissait couramment des vols de 500 et 600 mètres ; et, lorsqu'il y a quelques semaines (2 novembre 1907), nous le montrions courant sur son étrange machine à plusieurs mètres au-dessus du sol, les lecteurs de *L'Illustration* ont dû se rendre compte, comme nous-même, que son triomphe était prochain.

Le virage constituait la partie difficile du programme. L'aéroplane Farman, construit par les frères Voisin, comprend une cellule centrale de 10 mètres de long sur 2 mètres de large et 1 m. 50 de haut reliée à une cellule arrière plus petite par une double poutre de 4 m. 50 de longueur. Malgré cette énorme envergure, l'équilibre reste fragile — quoique fort supérieur à celui des autres modèles expérimentés jusqu'ici — et la manœuvre exige une précision absolue ; la plus petite erreur de doigté, une seconde de distraction, suffit pour bouleverser la marche. Plusieurs fois, en assistant aux essais de Farman, et en le voyant revenir à terre au cours d'un virage, on eut la sensation qu'il lui aurait suffi de voler plus haut pour pouvoir corriger sa déviation avant d'avoir retouché le sol. Mais on comprenait que, malgré son audace, l'aviateur ne fût pas encore assez entraîné pour oser s'élever à une dizaine de mètres.

M. Henri Farman.

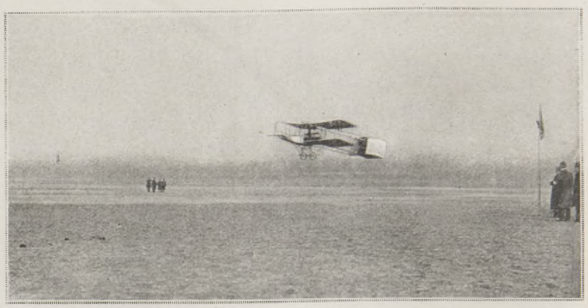
Tout en continuant ses exercices, notre héros employa ces dernières semaines à apporter à son appareil des modifications de détail. Le réservoir à essence fut placé aussi haut que possible, de façon à augmenter la pression du liquide alimentant le moteur ; le cube de la cellule arrière fut réduit d'environ moitié. Deux fois dans la journée de samedi, Farman ayant rempli, hors la présence du jury officiel, les conditions du concours, la commission de l'Aéro-Club fut convoquée pour lundi matin au champ de manœuvres d'Issy-les-Moulineaux.

Un instant, on essaye le moteur sous le hangar même qui abrite l'aéroplane ; le refoulement d'air produit par l'hélice est si violent qu'on voit sauter le chapeau d'un curieux campé à une vingtaine de mètres. Pendant que l'aéroplane est roulé à bras vers l'extrémité du champ de manœuvres, du côté de la porte de Sèvres, les membres de la commission jalonnent la route. Après avoir marqué la ligne de départ, ils mesurent la distance au moyen d'une bicyclette dont ils comptent les tours de roue, et vont installer un fanion 500 mètres plus loin. Pour gagner le prix, l'aviateur doit franchir en plein vol la ligne de départ et la repasser après avoir doublé le point de virage.

Farman ne roule guère qu'une cinquantaine de pas. Avec une aisance admirable il s'élève à 4 ou 5 mètres au-dessus du sol et file vers le poteau de virage en inclinant un peu sur la droite. Puis, montant jusqu'à une dizaine de mètres, il décrit successivement deux crochets à angle droit pour revenir atterrir en douceur à son point de départ. Le vol a duré une minute vingt-huit secondes, sur une distance un peu supérieure à 1.000 mètres, soit environ 40 kilomètres à l'heure.

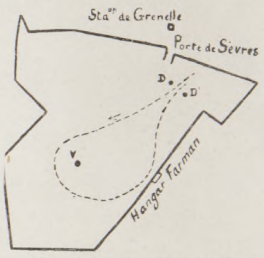
Peu de personnes assistaient à cette victoire, dont la postérité gardera la date à côté de celle qui marqua le premier vol de M. Santos-Dumont. Au premier rang des spectateurs, figuraient MM. Deutsch et Archdeacon, dont les noms resteront également liés aux premiers grands pas de la navigation aérienne, et qui paraissaient éprouver au moins autant de plaisir à « perdre » les 50.000 francs du prix fondé par eux, que M. Farman en eut, sans doute, à les gagner.

Le lauréat, de nationalité anglaise, est le fils de M. Farman, correspondant parisien du *Standard* de Londres. Il vient d'atteindre sa trente-troisième année. En dehors de quelques mois passés à l'Ecole des beaux-arts, atelier de Cormon, il s'est toujours occupé de sport. L'aviation l'a tenté seulement il y a six mois. Auparavant, il avait pris part à de nombreuses courses d'automobiles parmi lesquelles le circuit d'Auvergne en 1905. Au cours de cette épreuve, il fut victime, dans la grande descente du Cratère, sur Clermont, d'un des plus curieux accidents qu'on puisse imaginer. Il prit un virage un peu vite, fila à l'extérieur dans un ravin où la voiture piqua une effroyable tête, tandis que Henri Farman et son mécanicien restaient suspendus par miracle aux branches d'un arbre.



Le départ entre les deux poteaux (D et D' sur le plan) distants de 50 mètres.

Le résultat obtenu est d'autant plus remarquable qu'aucun esprit sérieux n'eût osé le prévoir il y a dix-huit mois. Le premier grand vol de M. Santos-Dumont (220 m.), qui causa une surprise universelle, ne remonte qu'au 13 novembre 1906. Nous avons assisté depuis lors à une foule de tentatives infructueuses, et il semblait qu'un long temps dût encore s'écouler avant que l'on vît un aéroplane évoluer autrement que dans un long saut en ligne droite.



Le trajet de l'aviateur au-dessus du champ de manœuvres d'Issy-les-Moulineaux.

Il reste, certes, d'énormes progrès à accomplir, et l'on ne saurait préjuger ce que nous réserve la prochaine étape de la solution du problème de l'aviation. Le prix de revient d'un aéroplane est relativement peu de chose à côté des frais qu'entraîne l'étude, la construction et la mise en œuvre d'un dirigeable ; aussi l'on pourrait citer, à l'heure actuelle, plus de vingt sportsmen attendant la livraison d'un aéroplane. Les expériences vont encore se multiplier et la variété des modèles permettra, sans doute, de dégager des indications précieuses sur l'art de s'envoler... et de retoucher terre.

Car, s'il est difficile de s'enlever et de virer avec élégance, l'atterrissage est également peu aisé. De tous les sportsmen ayant monté des aéroplanes, Farman est le seul, croyons-nous, dont l'appareil n'ait pas subi de fréquentes avaries en reprenant contact avec le sol. Cette sécurité est due à une combinaison spéciale de ressorts à boudins adoptée pour la construction des roues et aussi à l'inclinaison des tringles reliant ces dernières au cadre de l'aéroplane.

Plusieurs prix sollicitent encore les prouesses des aviateurs :

Prix Armengaud, créé par M. Armengaud, président de la Société française de navigation aérienne, membre de l'Aéro-Club et de sa commission scientifique : 10.000 francs pour un quart d'heure de vol mécanique réussi en 1908.

Prix du Graphic et Daily Graphic (1 mille en ligne droite), 25.000 francs.

Prix de l'Autodrome de Brooklands : faire le tour de l'Autodrome de Brooklands (3 milles), 62.500 francs.

Prix du Daily Mail (voyage de Londres à Manchester), 250.000 francs.

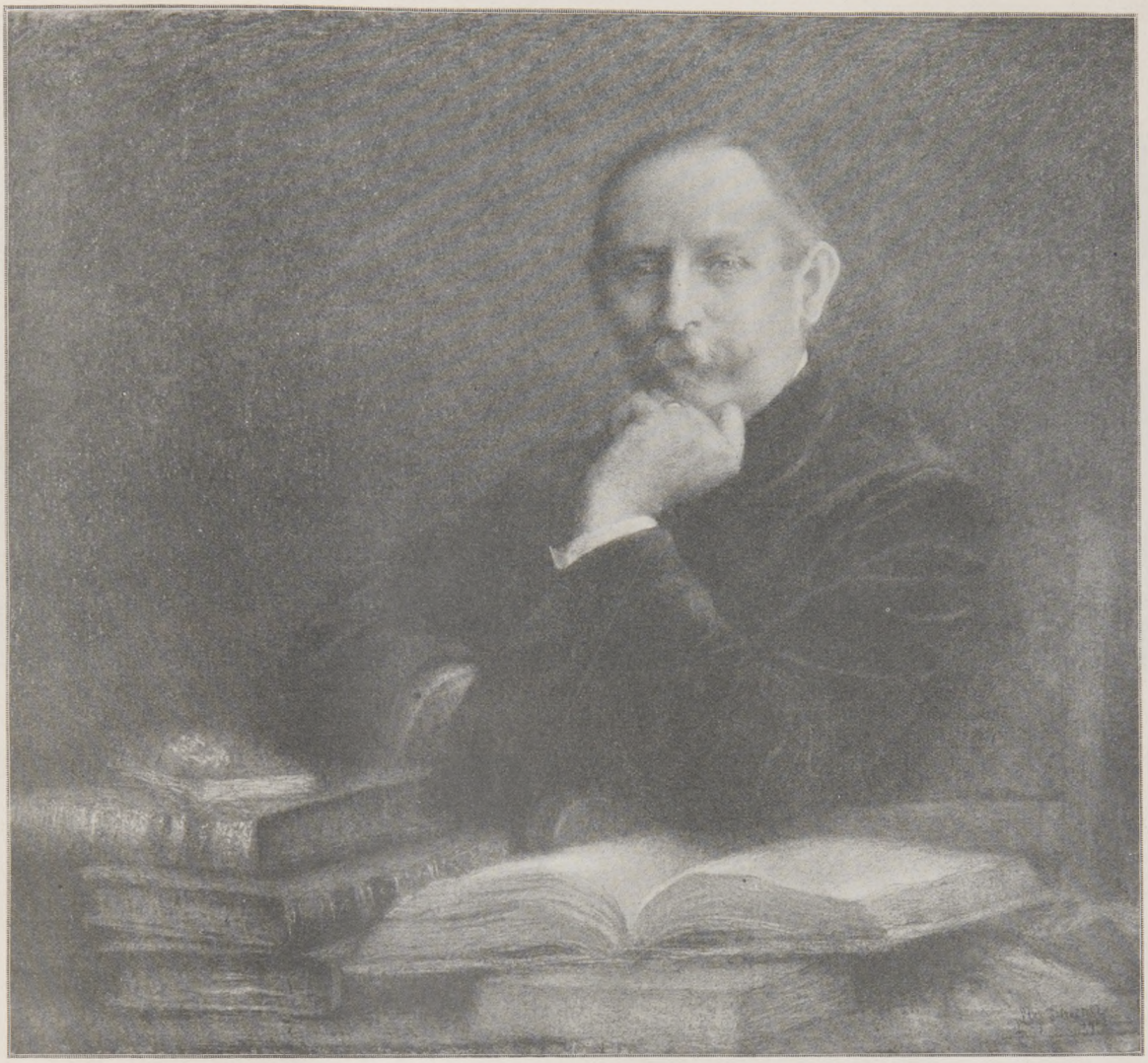
Enfin, au moment où nous mettons sous presse, plusieurs mécènes cherchent à s'entendre définitivement pour constituer le grand prix de 100.000 francs dont il est question depuis quelque temps et dont la fondation contribuera sans doute puissamment à de nouveaux progrès de l'aviation.

F. HONORÉ.

MM. H. Deutsch de la Meurthe et E. Archdeacon.

LE PRIX DEUTSCH-ARCHDEACON DE 50.000 FRANCS. — Vue d'ensemble au moment de la victoire d'Henri Farman.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Le marquis Pierre de Ségur, de l'Académie française. — D'après le tableau de M. Lévy-Dhurmer.

LE MARQUIS DE SÉGUR
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Jeudi 16 janvier, réception solennelle du marquis de Ségur sous la coupole.

C'est en février dernier, il y aura bientôt un an, qu'il hérita du fauteuil de Me Edmond Rousse. Il fut élu le même jour que M. Maurice Donnay, et, comme lui, passa d'emblée, obtenant 21 voix sur 32 votants, ce qui est une fort belle majorité. Comment, d'ailleurs, l'Académie aurait-elle marchandé ses suffrages à un candidat muni de tant de titres à sa faveur ?

Le marquis Pierre de Ségur appartient, en effet, à une famille dont le nom historique a marqué sa place non seulement dans l'histoire, mais encore dans la littérature. Voici d'abord, sans remonter plus haut, un maréchal de France, ministre de la Guerre sous Louis XVI ; puis, en tête de toute une lignée d'écrivains, son fils, le comte Louis-Philippe, l'auteur des *Mémoires* justement réputés, et un des Quarante. Ce sont ensuite un fils cadet, le vicomte Joseph-Alexandre, qui, maréchal de camp à trente-quatre ans, quitta l'épée pour la plume, composa des romans, eut des pièces jouées sur les premières scènes de Paris ; le comte Philippe-Paul, général et académicien, à son tour, auquel on doit une *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812*, Enfin, dans cette énumération sommaire et incomplète, gardons-nous bien d'oublier la comtesse de Ségur, née Rostopchine (fille du gouverneur de Moscou, elle avait épousé le comte Eugène de Ségur, fils du comte Octave), cette aimable femme devenue sur le tard la fée souveraine de la Bibliothèque rose, pour avoir, en voulant pratiquer simplement l'art d'être grand'mère, porté à sa perfection l'art plus difficile d'écrire des livres charmants, merveilleusement appropriés à l'intelligence et à l'imagination des enfants.

Le marquis Pierre de Ségur a donc, on le voit, de qui tenir. S'il n'a pas été, comme on dit en langage fleuri, élevé sur les marches du trône, ou, plus exactement, sur les degrés de l'Institut, du moins a-t-il toujours vécu dans ce qu'on pourrait appeler l'atmosphère académique. L'habit à palmes vertes qui sollicita l'attention de sa jeunesse n'était pas le déguisement irrévérencieux revêtu, naguère dans un cabaret de Montmartre, par « les modestes échansons penchés sur la soif des poètes », suivant la jolie périphrase de Maurice Donnay ; c'était, dans la galerie des portraits de famille, le costume gravement prestigieux où s'affirmait la gloire littéraire de deux immortels authentiques.

Se prévaloir d'un noble nom illustré par des ancêtres, en y ajoutant, comme passeport à peine obligatoire, l'appoint de quelques pages estimables, il n'en fallut pas davantage, parfois, pour être *persona grata* aux yeux de la docte compagnie. Mais, fidèle aux traditions héréditaires de sa race, plus encore que confiant aux traditions courtoises de l'Académie, M. Pierre de Ségur voulut appliquer sans restrictions la devise : « Noblesse oblige » et devoir les meilleurs de ses titres à ses mérites personnels.

Pour ses débuts remarqués d'historien, il tira son sujet des archives familiales et fit revivre *le Maréchal de Ségur*. Puis ce fut la si intéressante figure de Mme Geoffrin qu'il évoqua dans *le Royaume de la rue Saint-Honoré*, ce salon célèbre entre tous les cénacles du dix-huitième siècle, où des femmes d'élite exerçaient une influence prépondérante sur la société. D'autres figures féminines le tentèrent aussi : *la Dernière des Condé ; Julie de Lespinasse*, qui, a-t-elle dit, « ne vivait que pour aimer et n'aimait que pour vivre ». Au *Maréchal de Luxembourg*, il consacra une étude magistrale en trois parties, dont la dernière s'intitule : *le Tapissier de Notre-Dame*, surnom pittoresque que le prince de Conti avait donné au vainqueur de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque, de Nerwinde, à cause des nombreux drapeaux pris par lui à l'ennemi et décorant alors la nef de la cathédrale de Paris.

Une documentation solide, souvent puisée à des sources nouvelles, une forme de récit précise sans sécheresse, d'une élégante clarté, d'un goût irréprochable, très captivante en un mot, telles sont les qualités dominantes des œuvres de M. de Ségur. Avant de leur octroyer la suprême consécration, l'Académie en avait déjà reconnu la valeur en les couronnant : c'était une façon d'entre-bâiller la porte de la Maison où M. Vandal, un éminent historien également, vient de lui souhaiter la bienvenue.

Quant à la physionomie du nouvel académicien, le portrait reproduit ici en rend avec une fidélité expressive la distinction aristocratique et aussi la distinction intellectuelle. On y discerne toute la finesse pénétrante et toute la maîtrise si personnelle du pinceau de M. Lévy-Dhurmer.

Edmond Frank.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le transport *Nive* échoué dans les rochers, à 9 kilomètres de Casablanca.

Le général Drude et son état-major à Sidi-Aïssa.

La casbah des Mediouna, sous un ciel d'orage.

Tirailleurs emmenant les troupeaux capturés à Sidi-Aïssa.

NOTRE ACTION MILITAIRE AU MAROC

Avant d'abandonner le commandement de nos troupes au Maroc, le général Drude a dirigé une opération très importante : il s'est emparé, le 1er janvier, de la casbah des Mediouna, qui était au pouvoir des troupes de Moulaï-Hafid, sous le commandement de Moulaï-Rachid.

Au matin, vers 3 h. ½, une colonne forte de 4.000 hommes, commandée par le général Drude, se mettait en marche de Casablanca vers Sidi-Aïssa, où des bandes nombreuses étaient réunies. A l'approche de nos soldats, la panique s'empara des Marocains ; mais un émissaire précédant notre cavalerie alla leur dire que, si personne ne tirait, s'ils se soumettaient, il ne leur serait fait aucun mal. Ils acceptèrent ces propositions. Pourtant, un convoi quittait leur campement et s'éloignait vers le sud. Ce que voyant, la cavalerie, comprenant un goum et les spahis, se déploya, cerna les fuyards. Ceux-ci tirèrent. Alors le goum chargea, dispersa les Marocains, mais rassembla un important troupeau qu'il ramena vers Sidi-Aïssa.

Porte de la casbah.

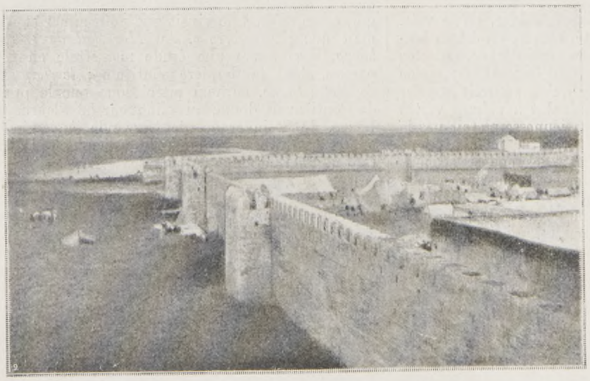
Après cette première escarmouche, la colonne tout entière se remit en marche vers la casbah des Mediouna. L'ennemi opposa à nos troupes une assez vive résistance et fit plusieurs retours offensifs contre elles. Les Marocains étaient armés et tirèrent plusieurs obus.

Nous eûmes un tué et trois tirailleurs blessés.

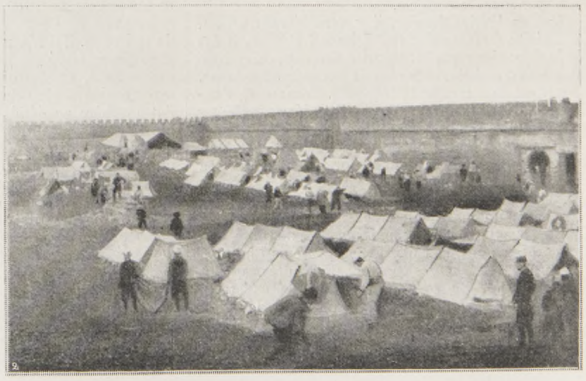
A midi, tout était terminé, et le général Drude faisait son entrée à la casbah, tandis que l'on poursuivait, à quelques kilomètres plus loin, les fuyards. La casbah avait été abandonnée par tous ceux qui l'occupaient, à quelques têtes près. Mais on y trouva un bétail abondant.

Tout aussitôt l'action finie, nos soldats déployaient leur tente et campaient dans la casbah même.

Le général d'Amade a continué la marche en avant commencée par son prédécesseur, et occupé les casbahs de Bouznika et de Dar-Ber-Redrid.



Un coin de la muraille de la casbah des Mediouna.



Le campement de nos troupes dans l'enceinte de la casbah.

LA PRISE DE LA CASBAH DES MEDIOUNA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES ACTEURS SICILIENS A PARIS

Giovanni Grasso et Mimi Aguglia au 3e acte de *Malia* (*le Maléfice*), de Luigi Capuana. — *Photographies Boyer et Bert.*

Le succès de la troupe sicilienne amenée à Paris par M. Lugné-Poe va grandissant à chacune de ses représentations. Après *Terra Baixa*, le drame catalan d'Angel Guimera, *la Fille de Jorio*, la tragédie pastorale de Gabriele d'Annunzio, *la Mort civile*, la comédie dramatique de P. Giacometti, ils doivent nous faire connaître encore *Russida*, de Fejani, *la Louve* et *Cavalleria rusticana*, de G. Verga, *Zolfara*, de Giusti Sinopoli. Ce qui paraît devoir néanmoins rester, à Paris, comme la révélation de leur tournée est leur interprétation de *Malia*, de Capuana, qu'ils nous ont donnée le premier soir et dont nous avons déjà dit quelques mots ; il s'agit là d'une étude de mœurs de la vie populaire en Sicile, écrite en dialecte sicilien ; elle est jouée, ou mieux, « vécue » par tous ces Siciliens — ils sont, à un moment donné, trente ou quarante en scène — avec une sincérité, un naturel, une violence, une « furia » étonnantes ; à ce point de vue, leur troupe n'a vraisemblablement pas d'égale au monde. Mais voici, posées spécialement pour *L'Illustration*, quatre phases d'une scène du troisième acte de *Malia :* Jana (Mme Mimi Aguglia) avoue à son fiancé Ninu (M. Grasso qu'elle a cédé à sa passion pour son beau-frère, et Ninu passe par tous les états de la stupéfaction, de la colère jalouse et du désespoir ; puis devant les remords, sous les caresses tendres de Jana, l'espoir et la confiance renaissent en lui et il reprend victorieusement la jeune femme, qui l'aime enfin... Ces sentiments contradictoires et violents sont tous mimés, plus encore que parlés, par M. Grasso et par Mme Aguglia avec une incroyable force d'expressions, dont nos photographies donnent une idée, mais que le « mouvement » sur la scène rend plus intense encore.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Voyages.

Les voyages en chambre ont, sur les autres, ces avantages qu'ils sont moins coûteux, plus rapides, et qu'ils peuvent être entrepris à toute époque et par tous les temps. Donc, par ces jours froids, on se plaira, sans abandonner son coin de feu, à voguer vers les pays de soleil que nous engagent à visiter quelques volumes récemment parus. Si, d'abord, avant de franchir les mers, nous désirons faire d'intéressantes promenades dans certaines des villes d'art françaises que nous trouverons sur notre chemin, nous pouvons demander à M. H. Labbé de La Morinière de nous faire visiter *Poitiers*, si injustement calomnié par Sandeau dans *Mlle de La Seiglière*, et Angoulême, une autre ville à remparts et à cathédrale romane (H. Laurens, un vol., 3 fr. 50) A *Nimes*, où veut bien nous guider M. J. Charles-Roux (Bloud, 1 fr.), nous séjournerons un peu plus longtemps ; car si la ville n'est pas de celle que l'on connaît en un jour, le cicérone, admirablement documenté, ne veut rien nous laisser ignorer de cette cité de l'histoire. Hors de France, nous irons d'abord vivre des *Heures d'Ombrie* (Sansot, 3 fr.). Sur les indications de M. Gabriel Faure, pour mieux goûter le charme des aspects, nous pénétrerons dans l'Ombrie, non point par les routes toscanes, mais en venant de Rome, ou bien, et mieux encore, après avoir traversé les Marches et les Apennins. Un délicieux voyage de noces que l'on peut se permettre de conseiller et pour lequel on substituera très avantageusement aux guides habituels le livre très artiste de M. Gabriel Faure. Mais ce sont là des excursions bien simples, des randonnées toutes modestes auprès du voyage archéolog.que en *Birmanie et en Mésopotamie, à Prome et Samara*, auquel nous convie M. le général de Beylié (Leroux, 7 fr. 50) Dans ce volume soigneusement imprimé et magnifiquement illustré, un alerte « journal » entraîne le lecteur le plus profane jusqu'aux ruines mystérieuses où il ne risque pas de se perdre avec un guide aussi sûr que M. le général de Beylié. *En Amérique latine* (Vuibert et Nony, 14 fr.), ce sont de tous autres paysages. M. Henri Turot, pendant un séjour au Brésil et dans l'Argentine, a su voir toutes les richesses naturelles des pays traversés et apprécier une activité industrielle et commerciale qui rivalise avec celles des plus puissantes nations. Ecrit pour tous, l'ouvrage de M. Henri Turot s'adresse plus spécialement peut-être aux jeunes gens ; ceux-ci y trouveront, en effet, des leçons d'initiative, de hardiesse, et quelques raisons de tenter des entreprises en ces pays encore neufs où l'énergie individuelle crée de si grandes choses. *Au Japon*, enfin, parmi les maisons de thé et les temples, les jardins privés, les lacs et les montagnes sacrées où nous drige M. Clive Holland (Traduction Lugné-Philippon. Vuibert et Nony, 4 fr.), nous nous laisserons émerveiller par la mystérieuse splendeur du pays de Chrysanthème.

Question d'Orient.

On ne cessera point d'écrire sur la question d'Orient, ce Protée aux mille formes qui, chaque année, modifie ses aspects et se complique de problèmes nouveaux : M. Victor Berard qui, déjà, dans une étude de *l'Affaire marocaine*, nous avait expliqué comment la question du « Bagdad allemand » fut l'une des causes du discours de Tanger, expose par le détail dans un autre ouvrage (*le Sultan, l'Islam et les Puissances.* — Armand Colin, 4 fr) la genèse et l'étendue de ce projet allemand ; il nous en prédit les conséquences proches et lointaines, tant pour l'avenir de l'empire ture, du pouvoir ottoman, de l'islam et des peuples indigènes que pour les relations internationales, la concorde ou la rupture entre l'Allemagne, la Russie et la France. — On ne peut considérer le riche volume publié par M. A. Van den Brulé : *l'Orient hellène*, illustré par la photographie, comme un ouvrage purement scientifique dans le sens exact et sévère qu'il faut attribuer à ce mot. Mais c'est un livre de vulgarisation agréable où l'on trouve des aperçus économiques intéressants et des opinions sur la politique internationale en Orient. Il y a aussi quelques aimables pages sur la vie athénienne et sur l'Athénienne, si souvent jolie et qui donne assez l'impression « d'une femme à peine échappée du gynécée, ne sachant encore ni marcher, ni se draper, ni surtout se retrousser, cette excuse des femmes laides. » (Juven, 20 fr.)

Etudes coloniales.

Nous avons, il y a peu de temps, signalé les ouvrages du général Galliéni et de MM. Marius Ary Leblond sur *Madagascar*. D'autres études viennent de paraître qui seront bien accueillies à la fois par les coloniaux studieux et par les hommes politiques soucieux de réunir, sur les questions coloniales, les éléments d'une documentation rapide. C'est d'abord l'ouvrage d'ensemble, fort estimable, de M. Paul Gaffarel sur *la Politique coloniale en France de* 1789 *à* 1830 (Alcan, 7 fr.). Ce sont, ensuite, *l'Annam et l'Indo-Chine française* (Challemel, 6 fr.), par le colonel Diguet, de l'infanterie coloniale, qui esquisse l'histoire annamite et étudie l'action de la France en Indo-Chine et *la France africaine*, par le commandant Prosper Germain (Plon. 8 fr.), qui s'applique à préciser le rôle que l'évolution récente de la politique mondiale assigne à la France. L'auteur de *la France africaine* constate que notre commerce a passé du deuxième au quatrième rang, que notre marine est visiblement impuissante à couvrir nos colonies trop disséminées, convoitées par des voisins armés solidement pour la lutte fatale des intérêts et qu'il serait peut-être temps de régler, par voie d'échange et d'ententes amiables, cette situation anormale et de nous résoudre à devenir uniquement une grande puissance africaine. On rapprochera cette conclusion du chapitre dans lequel l'auteur de *l'Annam et l'Indo-Chine française*, M. le colonel Diguet, examine les moyens en notre pouvoir pour défendre notre belle colonie d'Extrême-Orient contre une agression chinoise ou japonaise et, aussi, des appréciations que, dans un ouvrage précédemment paru, *Petit Jap deviendra grand*, M. Léo Byram nous donne de la force d'expansion et des ambitions de la race nippone.

Etudes sociales.

La Crise russe, ses origines, son évolution, ses conséquences, l'ouvrage de M. Paul Milioukov, qui se présente au public français dans l'excellente traduction de Mlle Marie Petite (Lib. Universelle, 15 fr.), fut publié en 1905 par l'université de Chicago. Il contient les conférences faites à cette université pendant l'été de 1903 et, en décembre 1904, à Boston, pour le « Lowelt Institute ». Malgré les événements qui ont surgi en Russie depuis cette époque, les observations et les conclusions de l'ouvrage ne semblent pas avoir vieilli. Ce livre, contemporain d'un état de choses aujourd'hui transformé, en donne un tableau qui a, du moins, le mérite de n'avoir pas été influencé par des événements postérieurs. Il a, en outre, celui d'avoir prédit une issue dont la réalisation démontre la précision des données sur lesquelles cette prophétie a pu être fondée.

Océanographie

Au cours de ses nombreuses campagnes scientifiques à travers l'Océan, M. le docteur Richard, directeur du Musée océanographique de Monaco, a recueilli une documentation passionnément intéressante sur les hôtes de la mer, les habitants des grandes profondeurs qui vivent dans un milieu longtemps considéré comme impropre à la vie. C'est toute cette documentation, ce sont tous ces inconnus des existences sous-marines, que dans son beau travail sur l'*Océanographie* (Vuibert et Nony, 10 fr.), M. le docteur Richard révèle à nos curiosités. Ajoutons que des dessins très nets et très exacts ainsi que des photographies toujours originales illustrent abondamment le texte du volume.

Divers.

Il nous faut mentionner : *la Morphine et ses effets désastreux* (Dujarric, 1 fr. 50), par MM. Henry Lévy et Louis Maniey ; *la Conservation du lait, du beurre et du fromage* (Editions techniques, 3 fr. 50), par M. Paul Razous, et *les Divers Procédés de conservation des œufs* (Mêmes éditions, 1 fr. 50), par M. Raymond Nourissé ; *Nouvelles Orientations scientifiques* (Garnier, 2 fr.), un savant petit livre de M. Fernando Alvina, traduit du catalan par M. J. Pin y Soler ; *Rôles de l'âme et du cerveau dans le sommeil magnétique*, par M. R. de La Ville de Rigné (Imp. Wallon) ; et enfin un opuscule, pas bien gai, de M. Giovani Chiarella (Imp. éditrice romana, Rome). qui nous révèle, avec de funèbres gravures à l'appui, un procédé de momification intégrale des cadavres.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LES ABEILLES SAVENT-ELLES L'HEURE?

Il n'y a pas à douter que les abeilles reconnaissent les endroits qui leur sont familiers. De récentes observations de M. Auguste Forel indiquent que les abeilles possèdent aussi le sens de l'heure.

Voici comment il a constaté la chose :

C'est l'habitude, chez lui, en été, que l'on prenne les repas en plein air sur une terrasse. Dès le matin, à 7 heures, la table est dressée, et sur celle-ci il y a en particulier des confitures qui restent là jusque vers 10 heures. A midi, le grand déjeuner ; mais les confitures ne se montrent pas. Elles reviennent à 4 heures, lors du goûter ; pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure.

A une centaine de mètres de la terrasse se trouve une ruche d'abeilles.

Celles-ci, jusqu'au mois de juin dernier, s'étaient montrées remarquablement discrètes. Mais, un jour, la cuisinière ayant fait cuire des cerises les mit à refroidir sur une fenêtre entourée de fleurs, voisine de la table. Une abeille découvrit ces cerises et fit savoir sa trouvaille, évidemment, car en quelques heures tout l'essaim était présent.

La bonne aubaine qu'elles avaient eue là incita les abeilles à visiter désormais les fenêtres, et un beau jour, l'une d'entre elles découvrit les confitures sur la table. Le lendemain, il y eut plusieurs visiteuses et chaque jour le nombre augmenta.

« Nous sommes perdus, déclara M. Forel. Il n'y aura plus moyen de déjeuner. »

Et les choses se passèrent comme il l'avait prédit. D'abord les abeilles vinrent à peu près à toute heure : mais bientôt elles s'aperçurent qu'il n'y avait rien à faire, sauf de 7 à 10 et vers 4 heures ; elles ne vinrent qu'au moment où les confitures étaient là. Un jour, le 17 juillet, la place fut intenable : il fallut battre en retraite, et l'on dut renoncer désormais à prendre le premier déjeuner sur la terrasse. Mais on dressa la table quand même pour voir. Et l'on constata que dès 7 heures les abeilles arrivaient et qu'il en venait sans cesse de nouvelles, qui furetaient partout, cherchant les confitures. A partir de 9 h. ½ ou 10 heures, on n'en vit plus. Quelques-unes se montraient à midi, ayant l'idée sans doute que les confitures pourraient se trouver sur la table à ce moment ; il en revint encore à 4 heures.

Plusieurs jours de suite ce fut la même chose : les abeilles arrivaient en abondance de 7 à 10 heures, au moment où les confitures avaient coutume d'être là. Elles savaient l'heure à leur façon.

LE TÉLÉGRAPHE TRANSSAHARIEN.

Nous en sommes encore réduits pour les communications rapides avec l'Afrique occidentale au câble Brest-Dakar ; aussi se préoccupe-t-on depuis longtemps de relier le Soudan à la côte algérienne. M. Etiennot, directeur des postes et télégraphes du département d'Oran, qui avait été chargé d'étudier cette importante question, vient de soumettre au gouvernement un projet complet d'installation télégraphique à travers le Sahara.

Actuellement, un fil existe entre Oran et Beni-Abbès ; un autre, entre Alger et Timmimoun. On prolongerait l'une de ces lignes jusqu'à Adrar, dernier point occupé par nos soldats à 1.200 kilomètres de la côte.

De là, on continuerait, dans la direction du Niger, jusqu'à Bourren, soit 1.400 kilomètres, dont 1.000 en territoire algérien et 400 en territoire soudanais. Sur ce second tronçon, on établirait six fortins et trois postes à des intervalles de 80 à 200 kilomètres. Un méhari pouvant couvrir 100 kilomètres par jour, il ne faudrait jamais plus de vingt-quatre heures pour se rendre d'un de ces postes à un point de rupture de la ligne.

Enfin, à Bourren, on bifurquerait d'une part sur Tombouctou pour se raccorder au Sénégal ; d'autre part, sur Say pour atteindre Zinder et la région du Tchad. On desservirait ainsi tout le Soudan, le Dahomey et la Côte d'Ivoire.

Les fils seraient accrochés à des poteaux métalliques distants de 100 mètres, et au moins à 4 m. 50 du sol, de manière à laisser passer un chamelier monté. On évalue la dépense à 2 millions et demi, et la durée des travaux à dix-huit mois. Le prix du mot pour l'Afrique Occidentale, qui varie aujourd'hui de 1 à 5 francs, serait abaissé à 40 ou 50 centimes.

UN CHAT LAURÉAT.

Les amis des félins domestiques ont pris depuis quelques années, en Angleterre, l'habitude d'organiser des Cat Shows (expositions de chats) qui tendent à faire une redoutable concurrence aux expositions canines. Le concours de chats qui se tient actuellement à Londres, dans une salle de Westminster, prouve que les amateurs ne reculent devant aucune dépense pour acquérir un chat d'espèce rare.

Celui que représente notre photographie, et qui répond au nom quelque peu compliqué de « Fancy Free », appartient à un amateur fort connu en Angleterre, Mme Cox, qui l'aurait payé, dit-on, un millier de livres sterling, soit 25.000 francs. De race persane, il est remarquable par la curieuse forme de sa tache frontale.

Un chat de 25.000 francs.

Un autre chat primé, « Don Quichotte », qui appartient à Mme Stanford, aurait coûté le même prix.

Ces privilégiés de la gente féline portent tous des noms ou baroques ou prétentieux. Et vous pourrez lire dans le catalogue du *show* des noms aussi charmants que « Souffle-du-Printemps », « Floraison-de-Mai » et « Gent.l-Sourire », ou aussi incompréhensibles, chez un chat, que « Don Pasquale of Thorpe » et « Lumière-de-la-Vie ».

LES THÉS DE L'INDO-CHINE.

La culture du thé a pris un tel développement à Ceylan qu'elle devient de moins en moins rémunératrice, et l'on voit s'y substituer peu à peu la plantation du caoutchouc. Il semble donc que ce ne soit point le moment de recommander à nos colons d'Extrême-Orient l'exploitation en grand de l'arbre à thé. Cependant, une récente communication de M. Dybowski à l'Académie des sciences nous apporte des renseignements curieux qui permettraient d'envisager la question sous un jour nouveau.

Le thé de l'Indo-Chine est fort déprécié par les commerçants parisiens, et cette opinion semble justifiée par la qualité inférieure des thés vendus avec attribution de cette provenance. D'après M. Dybowski, le discrédit serait tout à fait immérité. Le bon thé de l'Indo-Chine possède un arome si délicat qu'on lui fait subir un triage minutieux ; les meilleures feuilles sont utilisées pour parfumer les thés de Chine et de Ceylan ; seules, les feuilles inférieures sont vendues sans mélange.

Le thé français présenterait donc déjà une supériorité marquée sur les thés réputés des diverses provenances qui doivent, en grande partie, leur parfum à l'adjonction momentanée de fleurs aromatiques : fleurs d'aurantiacées (orangers, citronniers, cédratiers), d'*Olea fragrans*, parfois de magnolia et d'anonacées.

D'autre part, d'après les analyses faites au Jardin colonial, le thé de l'Indo-Chine contiendrait un peu plus de caféine que le thé de Ceylan et moitié moins de tanin. Or, la caféine constitue le principe excitant, tandis que le tanin représente l'élément âcre, parfois indigeste.

Dans ces conditions, il est à souhaiter que notre colonie, dont l'exportation en thé a atteint 320.000 kilogrammes en 1904, contre 168.000 kilogrammes en 1903, arrive à fournir la consommation de la métropole qui, en 1904, a dépassé 1.100.000 kilogrammes.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

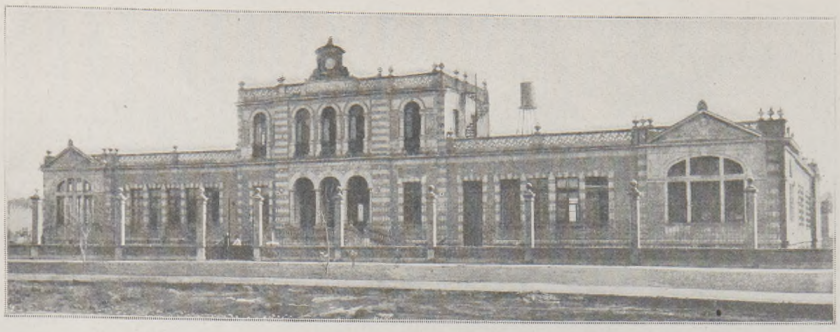
UNE ÉCOLE FRANÇAISE AU MEXIQUE.

Il vient de s'ouvrir, à Mexico, une école commerciale française, dont l'inauguration a eu lieu le 1er décembre dernier, en présence du général Porfirio Diaz, président de la République du Mexique, de M. Dumaine, notre chargé d'affaires, et de toute notre colonie nationale.

Le fondateur de cette école est un Français, M. Ernest Pugibet. Débarqué au Mexique, il y a quelques années, pour y tenter fortune, sans autres ressources que son intelligence et une volonté opiniâtre, notre compatriote a réussi, à force de travail, à créer l'importante manufacture de tabac qu'il dirige aujourd'hui, et qui n'occupe pas moins de deux mille ouvriers, fabriquant journellement douze millions de cigarettes. Après avoir vu prospérer son industrie, M. Pugibet, animé des idées généreuses propres à notre race, a pensé qu'il avait le devoir de prélever sur ses bénéfices une large part au profit d'œuvres de solidarité. C'est ainsi qu'il a consacré une somme d'un million à la fondation de l'école récemment ouverte, et, non content de cette libéralité pécuniaire, il a apporté à la réalisation de son projet le même esprit d'organisation par où s'est affirmée sa supériorité industrielle : créateur d'une usine modèle, il a voulu l'être également d'un établissement scolaire modèle. Bâtiments, aménagements, celui-ci réunit toutes les conditions désirables ; outre les salles d'études inondées d'air et de lumière, il a des salles de bains et de douches, un bassin de natation environné de vastes cours ; partout, grâce à la judicieuse intervention d'un autre de nos compatriotes, M. le docteur Baumgarten, les règles de l'hygiène sont rigoureusement appliquées, avec leur appropriation particulière au climat.

Quant à l'enseignement, sans préjudice des notions primaires que des instituteurs français donneront aux élèves commençants, il aura pour but plus spécial d'initier les jeunes gens, fils de Français ou Mexicains, à la science du commerce et de l'administration.

Cette œuvre fait grand honneur à l'esprit d'initiative de M. Pugibet et mérite les encouragements de notre gouvernement.



La nouvelle école commerciale française de Mexico.

PATRONS ET OUVRIERS.

La dernière statistique de la population française a enregistré un nombre de 8 millions 996.900 patrons (chefs d'établissement et travailleurs isolés), et de 8 millions 958.500 ouvriers et employés de l'industrie.

Il y a donc, chez nous, sensiblement autant d'ouvriers que de patrons, étant donné que l'on considère comme patrons les travailleurs isolés.

On compte 3.181.000 établissements où deux ou plusieurs personnes travaillent en commun.

60 % des ouvriers sont employés dans la petite et moyenne industrie ; et l'on y trouve 40 ouvriers contre 10 chefs d'établissement.

Les grands établissements comptant plus de 500 ouvriers sont limités à cinq sous-groupes industriels : mines de houille, fer-blanc, hauts fourneaux, aciéries, navires en fer.

Sur 10.000 personnes de la population totale, on relève 2.140 ouvriers, soit un cinquième.

UNE ÉCOLE DE PRODIGES.

Nos lecteurs se souviennent peut-être de ces deux jeunes colosses des Antipodes, Winfrid Westwood et sa « mignonne » sœurette, que nous leur présentâmes il y a quelques mois. Comme il fallait s'y attendre, ces remarquables adolescents n'ont pas échappé longtemps à l'attention des barnums, et ils viennent de débuter, à l'Olympia de Londres, dans un spectacle de circonstance où d'autres enfants prodiges leur disputent les faveurs du public.

La loi anglaise ne connaît pas d'exceptions, quand il s'agit de l'instruction primaire. La direction du music-hall s'est vue dans l'obligation d'organiser une école pour le bénéfice exclusif des quarante enfants qui font maintenant partie de sa troupe.

Parmi ces quarante écoliers, on ne compte pas moins de quinze nationalités, en y comprenant des coloniaux, sujets britanniques, tels que les deux Westwood. Ce groupe curieux comprend deux jeunes Marocains, des Japonais, des Chinois, de petits Zoulous, et jusqu'à un nain venu du fond de l'Asie Mineure, et de nationalité turque.

A remarquer que ce pauvre Winfrid Westwood est devenu si pesant, si obèse, qu'il ne marche plus — à onze ans ! — qu'à l'aide d'une canne.

ALCOOLISME COMPARÉ.

Voici le nombre des débits de spiritueux dans quelques grandes villes du monde, pour 1.000 habitants :

Paris	11,25
San Francisco	8,81
Bordeaux	5,44
Chicago	3,95
New-York	3,15
Philadelphie	1,34
Londres	1,33
Saint-Pétersbourg	0,30
Moscou	0,25

On voit que Paris détient un record que nulle ville ne paraît près de lui enlever, pas même San Francisco, qui passe pour abriter le rebut de toutes les races d'aventuriers.

Il est bon de noter, toutefois, qu'en Amérique comme en Russie, pullulent les débits clandestins, dont les chiffres officiels que nous venons de donner ne peuvent évidemment pas tenir compte.

POUR RESSUSCITER LES NOYÉS.

En analysant le résultat des méthodes usuelles de résurrection des noyés par les procédés classiques de Marshall Hall, Silvester et autres, M. Schaefer, un physiologiste anglais bien connu, a fait voir qu'en réalité, chaque inspiration artificielle n'introduit dans les poumons qu'une quantité d'air relativement petite, de 180 à 300 centimètres cubes. Il a montré aussi qu'en adoptant une méthode nouvelle dont il est l'auteur, on arrive à faire aspirer près du double, 520 centimètres cubes. La méthode de M. Schaefer est, en somme, celle de Marshall Hall, sans le roulement. On couche le sujet à ranimer sur le ventre, avec un paletot roulé en paquet sous la poitrine ; on s'agenouille à côté de lui et l'opérateur met ses mains sur la région lombaire, à droite et à gauche de la colonne, sur les deux dernières côtes, les doigts étant dirigés en haut et en dehors. Et l'on appuie de tout le poids du corps, rythmiquement, quinze fois par minute.

La méthode Schaefer aurait déjà donné un certain nombre de succès.

LE CHAUFFAGE ÉLECTRIQUE AUX ETATS-UNIS.

Rare en France, le chauffage électrique est de plus en plus répandu aux Etats-Unis. Il y a une société, en particulier, qui s'occupe à répandre le fer à repasser électrique non seulement dans la blanchisserie, mais aussi chez les particuliers. Une autre propage les chauffe-plats électriques ; une troisième, les séchoirs électriques pour linge. Plusieurs restaurants, à New-York, ne font leurs grillades qu'électriquement : une importante manufacture prépare même chaque jour les repas de ses deux mille ouvriers ou employés sur des fourneaux électriques.

Dans beaucoup d'autres industries, l'électricité prend chaque jour une place plus grande : dans les ateliers de soudure, par exemple, dans l'industrie de la reliure, pour le chauffage ; on emploie aussi l'électricité à dégeler les conduites d'eau. Mais l'électricité est bon marché aux Etats-Unis : c'est pourquoi il en est fait un si abondant usage.

LE GOSIER DE BERLIN.

Nous avons souvent parlé du gosier de Paris et de ses exigences : ne soyons pas injustes envers nos voisins.

En 1905, Berlin comptait 15.941 cabarets, soit 1 pour 128 habitants. D'autre part, comme Berlin possédait, la même année, 24.493 maisons, cela donne, pour deux maisons, une où l'on vend des spiritueux. D'ailleurs, certaines maisons contenaient plusieurs cabarets.

Par tête de Berlinois, en comprenant les femmes et les enfants, la consommation est de 215 litres de bière, 10 litres de vin et 14 litres d'eau-de-vie. Chaque Berlinois dépense en alcool le septième de son revenu.

Pendant le cours de l'année considérée, 5.486 hommes et 560 femmes ont été arrêtés pour ivresse. 10.000 personnes passent bon an mal an en police correctionnelle grâce à l'alcool. Le tiers des malades reçus dans les hôpitaux sont des alcooliques, la moitié des épileptiques et hystéro-épileptiques hospitalisés, et les deux tiers des pensionnaires des maisons de correction sont issus de parents alcooliques.

Une école de sujets de music-hall à Londres.

LE RAJEUNISSEMENT DES MOMIES.

Le professeur Harris Wilder, de Northampton avait remarqué que les préparations anatomiques rétrécies par l'effet de leur séjour dans l'alcool, reprennent leur forme normale quand on les immerge dans une solution à 3 % de potasse caustique. Il eut l'idée d'appliquer le procédé au rajeunissement des momies et ses premiers résultats ont été fort satisfaisants.

L'opération doit être conduite avec une extrême prudence. Après un bain de potasse dont la durée varie de douze à quarante-huit heures, le corps de l'ancêtre est immergé dans l'eau où il se gonfle, plus ou moins, selon le temps qu'il peut y séjourner sans commencer à entrer en décomposition. Un bain accessoire de formaline semble écarter ce dernier danger.

M. Wilder a traité une momie péruvienne du musée Peabody. Tous les tissus ont repris leur consistance naturelle, et l'on a vu reparaître, assez approximativement, la couleur naturelle de la peau. Des têtes d'enfants indiens sont redevenues, affirme le professeur, presque aussi nettes que celles d'enfants vivants. Par contre, les enfants péruviens se sont décomposés dans toutes les parties profondes. Il serait donc permis de supposer que le séchage des corps au soleil ou à l'air des montagnes est préférable à l'embaumement.

M. Wilder va appliquer son procédé aux momies égyptiennes. Espérons donc qu'il nous procurera bientôt la joie de contempler le vrai visage des jolies femmes qui embellissaient la cour des pharaons.

UN LIVRE D'OR DES VACHES.

M. Fasquelle avait organisé récemment à Douvres-la-Délivrande (Calvados) un « concours beurrier » ayant pour but de fournir des indications précises sur la relation existant entre l'aptitude beurrière et l'aptitude laitière d'une même vache.

Dix vaches normandes furent réunies dans une même étable, et, pendant deux jours, le lait recueilli matin et soir fut immédiatement transformé en beurre. Le tableau suivant indique les produits fournis par chaque bête.

Quantité de beurre par jour.	Quantité de lait pour obtenir 1 kilo de beurre.
685 grammes.	17,15 litres.
675 —	17,77 —
625 —	24,80 —
600 —	23,75 —
560 —	18,75 —
500 —	27,00 —
500 —	23,50 —
500 —	17,50 —
335 —	22,38 —
300 —	21,66 —

Les vaches ont donc produit d'autant plus de beurre qu'il fallait moins de lait pour obtenir le kilo. Si une série d'expériences venait confirmer ces résultats, il serait intéressant, comme le remarque M. Fasquelle, de créer un Livre d'or des vaches beurrières où ne seraient inscrites que les bêtes ayant montré officiellement leur aptitude à fournir le kilo de beurre avec moins de 20 litres de lait.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le départ des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Paris (15 janvier).

LE DÉPART DES SŒURS DE L'HOTEL-DIEU

Un nouveau chapitre, et non des moins significatifs, vient de s'ajouter à l'histoire de la laïcisation : le départ des religieuses Augustines attachées de si longue date à l'Hôtel-Dieu de Paris. Ce départ, qui s'est effectué mercredi dernier, 15 janvier, a donné lieu à une imposante manifestation. Un groupe d'une centaine de personnes, comprenant des députés, des conseillers municipaux, des médecins, avait obtenu de M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique, l'autorisation d'apporter aux expulsées, réunies au nombre d'une cinquantaine dans l'ancien oratoire, l'expression de leurs regrets et de leur gratitude. Cependant, des malades s'étaient assemblés dans la cour de l'hôpital ; bientôt, aidés de manifestants qui avaient réussi à entrer, ils avaient dételé les chevaux des quatre omnibus destinés à transporter les sœurs. Quand celles-ci parurent, de vives acclamations les accueillirent ; elles furent entourées et il fallut l'intervention d'une forte escouade d'agents pour assurer leur sortie. Mais, à peine en marche, le convoi rencontrait une foule d'environ trois mille protestataires massée sur la place du parvis : nouvelles acclamations, nouvelles tentatives pour arrêter les voitures. Des scènes analogues se produisirent à divers points du parcours. Enfin, les sœurs arrivèrent rue des Plantes, à l'asile de Notre-Dame de Bon Secours, où elles furent reçues par l'abbé Thomas, vicaire général, et assistèrent à un service solennel.

L'AFFAIRE DU DIAMANT

L'affaire dite « du diamant » qui passionne l'opinion depuis quelques jours a provoqué nombre d'hypothèses fantaisistes, parfois même abracadabrantes. Laissant de côté la psychologie respective et les antécédents des parties en cause, essayons de préciser ce qui se dégage des faits actuellement connus.

La possibilité de fabriquer du diamant n'est pas contestable. Malgré les réserves inattendues formulées ces jours-ci par un membre de l'Institut, Moissan a obtenu du diamant. Les cristaux — tantôt noirs, tantôt transparents — étaient microscopiques et l'on ne put mesurer leur indice de réfringence ; mais leur densité et leur combustibilité ont été suffisamment constatées pour établir leur identité chimique. On prétend parfois que les « cendres » laissées par une combustion sont une preuve que les cristaux brûlés n'étaient point du carbone. On ignore que ces cendres — assez mal dénommées — étaient constituées par un corps incombustible qui s'était trouvé agglutiné aux cristaux de diamant et dont Moissan ne parvint jamais à déterminer la nature.

Aujourd'hui, les défenseurs de M. Lemoine affirment avoir garni eux-mêmes le creuset d'où ils ont retiré des diamants après le passage de ce creuset dans le four électrique. Ses adversaires ont aussitôt émis l'hypothèse d'une supercherie facile : substitution de creuset à l'intérieur du four, ou truquage du creuset qui aurait été garni de diamants recouverts ensuite avec une matière fusible. Un chimiste écarte toute idée de fraude sous prétexte que du diamant naturel, soumis à une très forte température, comme il l'a expérimenté lui-même, se transforme en graphite.

Cette dernière assertion est exacte. Il est prouvé que, sous l'influence de l'arc voltaïque — 4.000 degrés — à la *pression ordinaire*, le diamant s'altère. Mais il était très facile à M. Lemoine, par un simple jeu de manettes ou par la disposition de son four, d'obtenir que ses diamants se trouvassent dans la zone de température minima, 1.500 degrés, par exemple, température à laquelle le diamant ne bronche pas.

Notons encore que l'on peut fabriquer très facilement dans le four électrique du *siliciure de bore* dont les cristaux ont le même éclat et presque le même indice de réfringence que le diamant. Il serait donc fort possible que M. Lemoine eût fabriqué simplement du siliciure de bore.

M. Lemoine.

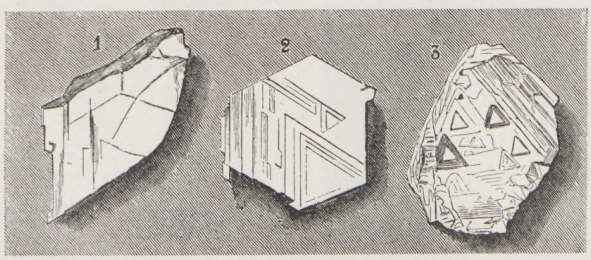
D'autre part, on a dit que les milligrammes de diamant obtenus par Moissan lui avaient coûté une partie de sa fortune. C'est inexact. Les études sur le diamant poursuivies dans le laboratoire de Moissan pendant cinq ou six ans, firent partie de ses travaux officiels ; on peut évaluer à une vingtaine de mille francs ce qu'elles ont coûté à l'Etat.

Toutefois, malgré l'impuissance de Moissan à obtenir de meilleurs résultats, et en dépit de l'infériorité de chimiste, par rapport à lui, de M. Lemoine, on n'a pas le droit d'écarter l'hypothèse que M. Lemoine ait pu fabriquer du diamant par un moyen relativement simple, soit en traitant une forme quelconque du carbone, dont la valeur est infime ; soit en fondant, par un procédé inspiré de la reconstitution du rubis, du *boart*, ou poudre de diamant, qui vaut environ 4 à 5 francs le carat (20 centigrammes).

Ce qui tendrait le plus à faire rejeter cette hypothèse, c'est que, s'il avait su fabriquer ainsi réellement du diamant, M. Lemoine aurait pu, semble-t-il, se passer du concours financier du gouverneur à vie de la De Beers. Un four électrique se compose de deux morceaux de pierre comme celles qu'on emploie pour les monuments funéraires. C'est un marbrier des environs du cimetière Montparnasse qui fournit la pierre des fours électriques de la Sorbonne, pierres auxquelles on adapte des prises de courant. Un four électrique complet coûte environ 200 francs.

En outre, dans presque tous les quartiers de Paris, on peut brancher sur la conduite principale de la rue un câble amenant à domicile un courant de 2.000 ampères, celui qu'employait Moissan.

M. Lemoine pouvait donc, avec un millier de francs, installer dans sa cuisine le four électrique lui permettant de fabriquer du diamant qu'il aurait vendu comme diamant naturel. Dès lors, on ne s'expliquerait guère son contrat avec sir Julius Wernher. F. HONORÉ.



1, 2. Diamant blanc obtenu par M. Moissan en 1893, grossi 500 fois. — 3. Particule de diamant blanc naturel grossie 300 fois.

UN GRAVE ACCIDENT DE PATINAGE

(*Voir les gravures, pages 36.*)

Un accident grave s'est produit mardi, sur le lac du bois de Boulogne, où l'on patinait. Il a fait deux victimes, Alexandre Perrière, seize ans, apprenti mécanicien, et Edouard Gaurog, quinze ans, groom.

D'après l'enquête, cet accident a été causé par l'imprudence de quelques jeunes gens qui, malgré les avertissements des gardes, malgré les barrières qui défendaient l'endroit appelé « Mare aux canards », qu'on entretient libre afin que les volatiles du lac y puissent venir s'ébattre, s'étaient aventurés dans une partie où la glace était peu solide. L'un d'eux finit par briser la mince couche et tomba à l'eau. On voulut se porter à son aide, et, l'un après l'autre, ses camarades, d'autres patineurs accourus, disparurent dans un trou béant qui s'agrandissait à chaque nouvelle chute.

On organisa rapidement les secours, et plusieurs des hommes qui se trouvaient là se montrèrent héroïques, certains n'hésitant pas à se jeter à l'eau pour sauver les pauvres gens qui se débattaient désespérément, s'accrochaient aux glaçons, prêts à disparaître. Quand on les eut retirés de l'eau, on s'occupa de rechercher les corps de ceux qui avaient sombré. On retrouva ainsi les corps des deux pauvres gamins plus haut nommés. Mais on craignait que d'autres encore ne fussent demeurés au fond du lac, et toute la journée de mercredi, les fouilles continuèrent en vain. Ces deux victimes seraient donc les seules qu'ait faites un accident qui eût pu se transformer en catastrophe.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CALIFORNIA

LA COLLECTION GROULT

Photographies Braun, Clément et Cie.

Une des galeries de peintures de l'hôtel de l'avenue Malakoff : au centre du panneau, portrait de la Guimard, par Fragonard.

Lorsqu'un étranger faisait demander à M. Camille Groult la faveur de visiter sa collection, connue dans le monde des amateurs comme la plus célèbre de Paris, et certainement l'une des plus belles du monde, la réponse était rarement favorable. On ne pénétrait pas dans l'hôtel de l'avenue Malakoff comme chez bien des gens heureux d'exhiber leurs galeries à ceux qui leur font la gracieuseté d'y entrer ! Ni dans les catalogues des expositions, auxquelles on lui demandait toujours de prêter des tableaux, ni dans le récit des ventes sensationnelles, ne figurait, parmi les noms des propriétaires ou des acheteurs, celui de M. Groult, — qui préférait se dérober sous l'X de ceux qui collectionnent pour eux-mêmes et non pour le monde.

Il a fallu que la mort, à laquelle le grand collectionneur n'aimait guère songer, entrât dans cette maison remplie de richesses — et c'est la première fois qu'on y pénétra sans l'autorisation du maître autoritaire — pour que les lecteurs de *L'Illustration* — devant lesquels on peut dire que nulle barrière ne sera jamais restée dressée, puisqu'on leur offrait dernièrement le tombeau de Rachel et celui de Jacob — pour que les lecteurs de *L'Illustration* puissent avoir une impression de cette demeure, en quelque sorte fabuleuse, et certainement unique au monde.

La famille de M. Groult — qui veut, croyons-nous, garder intacte la maison et conserver, en hommage à la mémoire de celui qui vient de lui être enlevé, la collection dans son ensemble intégral — a bien voulu permettre à *L'Illustration* de publier une importante série de photographies inédites, montrant l'ensemble de certaines salles et reproduisant quelques-unes des perles de cet inestimable écrin.

...La cour au gravier épais ressemble à celle de bien des hôtels anciens, mais on y devinait pourtant, déjà, un goût particulièrement délicat à une statue logée dans la verdure et aux lourdes arabesques de lierre qui drapaient la marquise surmontant le perron. Et, dès la porte vitrée, sans rideau, sans tulle d'aucune sorte, dès le grand vestibule au large escalier de pierre à rampe de fer forgé, l'enchantement commençait.

M. Camille Groult en 1860.

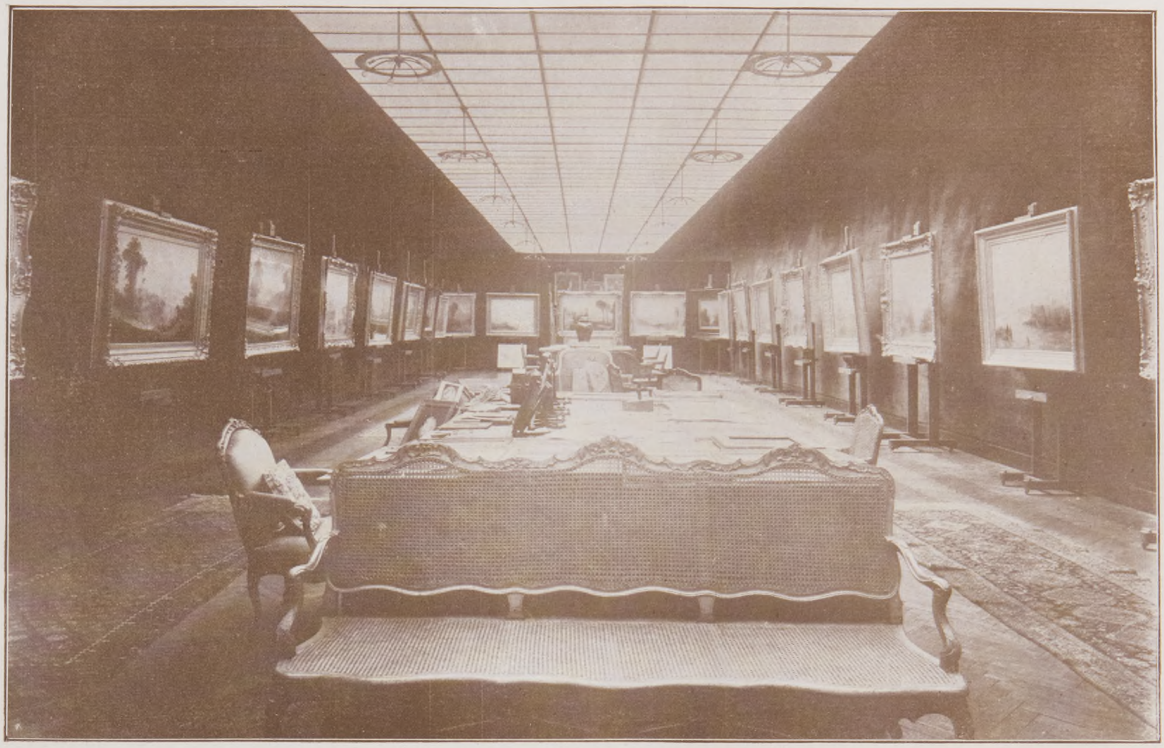
Car c'était un enchantement pour un artiste, pour un amateur des choses anciennes, et du passé qui les a produites, qu'une visite de la maison de M. Groult, en compagnie de celui qui l'avait ornée avec tant de profusion et de délicatesse et qui en habitait à la fois les salons, les galeries de trente mètres, les jardins, donnant une vie particulière à ces salles décorées de chefs-d'œuvre qui n'arrivent trop souvent — lorsqu'un tel animateur ne les a pas disposées — qu'à produire le sentiment du spleen et de la mort.

Une tapisserie des Gobelins représentait, d'après un carton de Coypel, je crois, des bœufs traînant le char de l'Abondance, chargé d'amours et de fruits. Peu de sièges, deux grands fauteuils, une vaste console, et quelques toiles qui venaient toujours d'arriver, qui montraient des fleurs, une nature morte qu'on aurait cru posée là par le peintre lui-même, venu pour en offrir l'acquisition au maître du logis.

Le premier salon, où l'on pénètre après le vestibule, forme le centre de la maison, telle qu'elle était primitivement, lorsque M. et Mme Groult en firent l'acquisition en quittant l'ancien hôtel de la rue Sainte-Apolline, dont ils apportèrent les boiseries de certaines chambres. Ce salon était une sorte de parloir, de pièce d'introduction, dans laquelle M. Groult venait vous prendre pour vous emmener — selon les dispositions de son esprit ou les récentes transformations qu'il avait opérées — soit dans le jardin, soit vers les tableaux.

De grands cornets de cristal, comme on en voit chez les fleuristes, posés à même le parquet, étaient remplis des fleurs, des branches de la saison. M. Groult se plaisait à chercher là des *harmonies de couleurs*, à faire des sortes de tableaux qui devaient durer un jour, devant les har-

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Ecole anglaise : la galerie des Turner.

Le hall central des galeries : au fond, la « Naissance de Bacchus », tapisserie d'après un carton de Boucher.

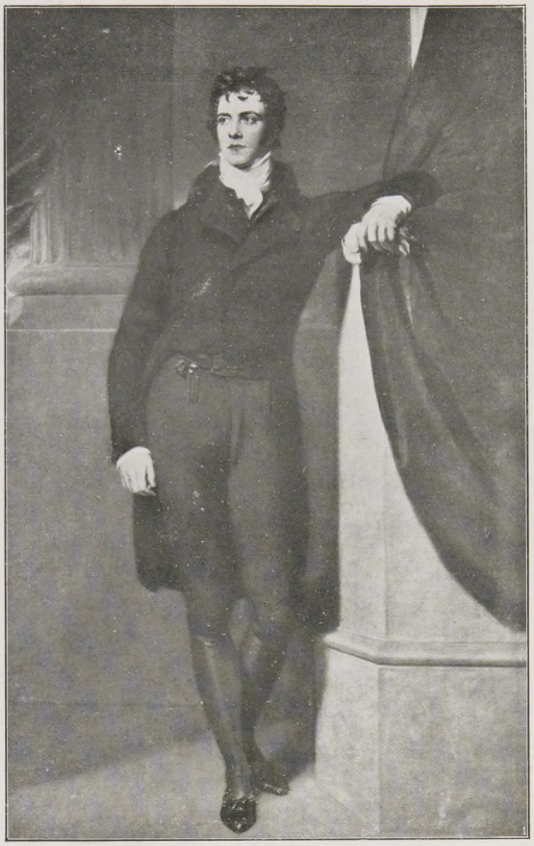
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

TURNER. — Coucher de soleil.

JOHN HOPPNER. — Miss Benwell.

LA TOUR. — Portrait de femme (pastel).

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



THOMAS LAWRENCE. — Lord Herford.

LA TOUR. — Masque de la Camargo.

Portrait de femme (École française).

Galerie décorée de tapisseries à sujets chinois, exécutées d'ap
et rapportées du Palais d

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

FRANZ HALS. — L'enfant riant.

...ons de Boucher pour être offertes à l'empereur de Chine.
...la campagne de 1860.

ROMNEY. — Portrait d'un général.

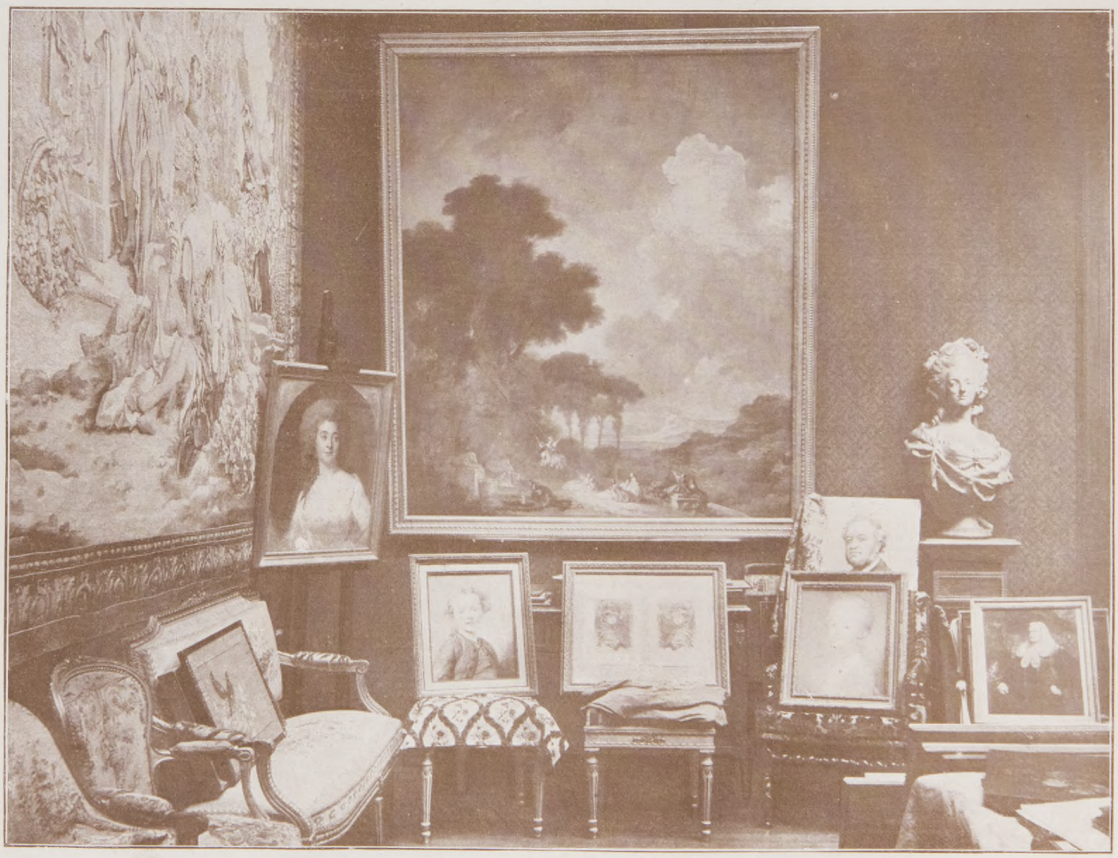
FRAGONARD. — Allégorie.

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Une vue du hall central : au premier plan, dessins de Fragonard.



Coin d'une galerie : au milieu, la « Balançoire », par Fragonard.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

GEORGE ROMNEY. —Portrait de femme.

NATTIER. — Portrait de femme.

JOSHUA REYNOLDS. — Portrait.

TH. GAINSBOROUGH. — La Conversation dans un Parc.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

monies des peintres auxquelles la rapidité de notre passage ici-bas nous permet d'accorder l'éternité.

Dans des cages d'osier, abritées du jour trop vif, des merles blancs pépiaient, et l'on entendait du dehors des roucoulements de colombes... C'était le charme de la maison, ce goût si vif pour ce qui forme l'accessoire du talent des poètes et des peintres, ce goût de mêler les attributs vivants aux attributs peints, de faire des gerbes qui semblaient destinées à Vallayer Coster ou à Van Huysum, et d'arranger le jardin comme si Hubert Robert y était attendu pour exécuter d'après lui des toiles décoratives.

Le lierre retombant aux branches des arbres, l'aile de style du dix-huitième siècle qui s'avançait, les sphinx à tête de femme posés sur des socles cerclés de verdure, achevaient de former aux yeux du visiteur qui avait quitté, moins de quelques minutes plus tôt, l'avenue du Bois, ses automobiles et ses équipages, un contraste saisissant, sous le charme duquel il demeurait pour le temps qu'allait durer la visite.

Le cabinet de travail de M. Groult se trouvait à droite ; c'est là que commençait la collection. Les deux salons de gauche, particulièrement réservés à Mme Groult, avec leurs meubles charmants, leur vitrine de glaces bondée de porcelaines, leurs portraits féminins, dont M. Groult avait fait copier pour elle la soie du corsage, étaient le domaine de la compagne du collectionneur ; on ne les traversait que pour gagner la salle à manger tendue de verdures, à la table chargée de ces anciens rafraîchissoirs décorés de vernis Martin, et dont nous avons fait des jardinières.

Comment dépeindre le désordre du cabinet de travail et donner une idée, même approximative, de la suite invraisemblable de chefs-d'œuvre qui allaient passer devant les yeux ! Cette première pièce est presque exclusivement consacrée à Watteau, dont on peut voir, au centre du panneau, le portrait par un inconnu, — un Watteau pâle, aux joues creuses, l'air maladif, dont le regard a la fièvre et la particulière langueur des phtisiques. Des sanguines formaient une suite de clartés, de mouvements, de visages souriants dans leurs cadres anciens. Mais les deux toiles les plus belles de ce cabinet de travail, dont le bureau disparaissait sous l'amas des documents, sont le *Portrait de M. de Julienne*, par Watteau et un médaillon de femme de Gainsborough, presque toujours recouvert d'un rideau de soie verte : M. Groult en gardait jalousement la contemplation pour lui seul ou quelques surprivilégiés.

S'il fallait jamais établir le catalogue de ce que les salles qui suivent renferment, une année d'un travail acharné serait à peine suffisante. M. Groult poussait les deux battants d'une porte et le hall très élevé, avec un balcon circulaire que l'on apercevait chargé de cartons et de tableaux, s'offrait aux yeux. Une table démesurée, portée par des tréteaux, disparaissait sous l'amoncellement des dessins dont certains n'étaient même pas protégés par un verre ; sur des chaises posées contre elle, des cadres étaient entassés, et, si la fantaisie vous prenait d'en regarder un, il était presque toujours d'Hubert Robert, de Fragonard, de Mallet, de Saint-Aubin, de Boilly et même d'Ingres.

Aux murs, des pastels de Perronneau, qui rivalisent avec ceux de La Tour et peut-être même leur sont supérieurs par la facilité du faire, une certaine souplesse que La Tour perd lorsqu'il finit ses portraits ; puis, *Chardin, par lui-même* (M. Groult l'avait prêté à la récente *Exposition Chardin-Fragonard*, organisée chez Georges Petit), un petit Prud'hon, un Nattier, une nymphe de cour au manteau bleu ; deux grands paysages de Fragonard, d'une beauté supérieure à celui de la Banque de France, et dont M. Groult, depuis deux ans, s'était aperçu qu'ils ne formaient qu'une seule toile, qui avait dû être coupée ; et, enfin, *la Baigneuse*, de Watteau.

A gauche, une galerie décorée de tapisseries dans la manière chinoise, par Boucher, rapportées de Pékin. M. Groult avait posé au pied de la tapisserie, la maquette originale découverte un jour chez un antiquaire, on devine avec quelle joie ! Quelques pièces japonaises du dix-huitième siècle, puis un vase à fond noir et décor vert, rarissime, et, enfin, dans cette même galerie, sur le velours des vitrines, dont une moitié était réservée aux tabatières et aux étuis décorés de pierreries et de miniatures : les papillons !

Les papillons de M. Groult étaient aussi célèbres que ses Turner et ses Hubert Robert. Il en possédait quelques échantillons merveilleux, qui l'avaient obligé un jour à en acheter un lot de douze cents à une vente, pour en avoir cinq seulement dont il avait envie. L'azur, la pourpre et l'or qui brillaient sur leurs ailes lui arrachaient des cris d'admiration, car personne n'était plus enthousiaste que lui pour les choses délicates et rares que la nature, comme l'art, peut offrir à tout instant à celui qui les recherche et les comprend.

Dans une sorte de recoin et d'angle, une boiserie décorée de treillages, avec des motifs peints par Boucher et Fragonard, et qui avait dû orner jadis un petit pavillon dans un jardin était reconstituée, aux clartés des lampes électriques, dans le voisinage de Mlle *Guimard*, par Fragonard, et de quelques Goya, dont surtout un portrait d'homme à veste de velours mordoré.

Et puis une nouvelle salle immense, décorée des plus belles tapisseries de Boucher, de ces triomphes de Vénus, symphonies en blanc et rose, qui tiennent à la fois du fard et du sorbet, et s'enlèvent dans un frémissement d'amours joufflus et des spirales de fumée, un peu comme le rêve à l'extrémité de la pipe du fumeur d'opium.

Il y avait encore là d'autres La Tour, une mascarade de Longhi, des portraits et des portraits : l'énumération en serait infinie ! La dernière salle, donnant sur l'avenue du Bois, contenait les feuilles d'un paravent de Watteau et des éventails admirables.

...Il fallait alors retraverser les galeries, pour revenir au hall et gagner l'École anglaise par une petite galerie basse, aux parois revêtues de glaces et garnies de gravures d'après Reynolds, Lawrence, Hoppner, Raeburn, Gainsborough, etc... dont les salles suivantes allaient offrir le plus éblouissant groupement.

M. Camille Groult : souvenir du bal Gavarni de 1902.

Les Parisiens ont pu ressentir une impression de l'ensemble que les toiles de l'École anglaise de la collection Groult pouvaient offrir, lorsqu'il en prêta, il y a trois ans, plus d'une centaine à la ville de Paris pour décorer les petits palais de Bagatelle, que le Conseil municipal venait d'acquérir.

Malheureusement, M. Groult était susceptible ; il aimait passionnément ses tableaux, en amoureux, et voulait qu'on leur témoignât des égards ; et, comme il n'en avait privé l'hôtel de l'avenue Malakoff que pour décorer l'ancienne *folie* du comte d'Artois d'une manière digne d'elle, et nous éviter les mauvais tableaux, les *refusés du Luxembourg*, qui ne manqueront pas d'y être accrochés, il ne comprit pas la mauvaise volonté qu'on lui montra et ne voulut pas admettre les commentaires qui lui furent répétés. Il vint, accompagné d'un déménageur, reprendre *illico* ses trésors.

Le palais fut vidé en une heure de tous ses tableaux, auxquels un autre collectionneur, M. Doisteau, intime ami de M. Groult, avait joint quelques objets précieux.

Les Thomas Lawrence sont au nombre d'une vingtaine, les plus beaux qui soient, *George IV*, *Thomas Bell* d'un coloris brillant, d'une vie merveilleuse, avec laquelle faisaient un contraste attirant la magie des Turner, leurs ciels d'Orient, leurs lagunes de nuages, leur Inde, leur Venise brochée d'or, ou les steppes du désert et des mers pâles.

Que d'autres toiles il faudrait citer : un portrait de Romney peignant sa mère ; un général en habit rouge par Raeburn et des toiles moindres, mais non moins exquises, comme cette délicieuse *Conversation dans un Parc*, de Gainsborough, un jeune seigneur et une femme à l'ébouriffante jupe de satin rose.

... Quelques marches menaient à la dernière création de M. Groult : deux ailes construites sur une double colonnade entourant une pièce d'eau de 25 mètres de long, qu'il avait fait creuser là pour y contempler les retombées d'un jet d'eau pareil à ceux que son cher Hubert Robert fait jaillir des verdoyants panaches de ses parcs.

Depuis trois ans, quatre panneaux de grandes dimensions étaient venus enrichir la collection des quatre-vingts Hubert Robert — quatre-vingts ! — la couronner, plutôt, avec leurs pièces d'eau, leurs escaliers de bassins et ce canal inspiré de Versailles, et au bord duquel on reconnaît la reine et la famille royale.

Les Hubert Robert avaient trouvé dans cette construction un cadre digne d'eux.

Les fenêtres plongeaient sur le miroir du bassin, le jet d'eau passait à hauteur du visage ; des cyprès et des oiseaux à longues pattes animaient ce décor, auquel M. Groult faisait adjoindre quelquefois après dîner, pour l'étonnement de quelques intimes, des flammes de Bengale brûlant sur des trépieds placés entre chaque colonne, et qui venaient rougeoyer sur les remous de l'eau balayée par le vol des ibis et des cigognes !

De longtemps le monde des artistes ne possédera un homme de la valeur de M. Groult, doué de ce génie de l'arrangement et d'une si vive passion du bibelot et de la vie. Il créait un art particulier avec l'art dont il rassemblait chez lui tant de spécimens avec un goût si sûr. L'impératrice douairière d'Allemagne, le roi et la reine d'Angleterre, entre bien d'autres grands personnages, avaient désiré visiter cette maison unique et gardèrent un souvenir incomparable des heures qu'ils y passèrent.

La disparition de M. Groult laissera un vide qu'on ne comblera point.

Sa large et longue redingote, son visage si caractérisé qui lui avait valu, en 1902, au bal organisé par les artistes au profit du monument Gavarni, un succès dont il était fier, ses yeux perçants, ses mots, ses enthousiasmes manqueront aux expositions et aux ventes.

Ses amis le regretteront toujours...

Car c'était l'art suprême de cet homme si plein de contrastes, de rendre plus séduisant le charme qu'il possédait en montrant une rudesse, une brusquerie, qui ne pouvaient tenir devant le premier nuage rose qu'il apercevait, devant une fleur dont le parfum arrivait jusqu'à lui, un reflet même, après lequel il courait comme un enfant après un papillon !

Albert Flament.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de LA BELLE AU BOIS DORMANT, de MM. Jean Richepin et Henri Cain ; 2° Le 2e et dernier fascicule d'une nouvelle de M. Marcel Prévost : HISTOIRE DE LA DAME POTELÉE.

L'ILLUSTRATION

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 25 JANVIER 1908 *66e Année. — N° 3387.*

Midi moins une... Une heure après.

M. ARCHIMBAUD, DÉPUTÉ INVALIDÉ DE DIE, A LA CASERNE

Voir l'article et les autres photographies, page 59.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Presque tout a été dit, cette semaine, sur M. Camille Groult, mais il n'est pas trop tard pour le redire, et la personnalité si originale et attachante du fermier général de la peinture qui vient de disparaître est un assez généreux sujet pour que Paris lui-même ne l'ait pas usé en huit jours. Peu de maîtres-amateurs de ce temps auront dressé une plus pittoresque figure. Camille Groult restera un « type » accentué, inoubliable, un modèle de passionné d'art. Sous sa rude écorce de bourgeois autoritaire et malicieux, ce fut un parfait grand seigneur. Sans commettre l'injustice de médire de la classe à laquelle il n'appartenait pas, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que pas un aristocrate, à fortune égale, n'eût plus princièrement servi et honoré la cause du *beau*, sous toutes ses formes, que ne l'a fait, sans la moindre ostentation, pendant quarante ans, cet industriel qui ne s'est jamais abaissé jusqu'à l'industrie. Et que l'on ne s'écrie pas qu'avec tout l'argent dont il disposait il lui était facile d'entasser les merveilles? L'argent ne fait rien. Il ne sert qu'à payer, pas à trouver, à choisir, à vouloir, à édifier cette œuvre rare, colossale, magnifique et semée de périls qu'est une galerie unique au monde. Celle de l'avenue du Bois-de-Boulogne ne sera pas dispersée. Elle demeurera longtemps encore dans la famille. Sans doute, la vivante présence du robuste mécène qui l'avait formée et qui en était l'âme gardienne manquera. L'hôtel de l'avenue Malakoff, après le départ du bon géant familier qui le peuplait, c'est Chantilly sans le duc d'Aumale; mais, aux côtés de la touchante compagne si scrupuleusement fidèle aux moindres volontés et désirs de son mari, nous retrouverons l'image du disparu. Inséparable de ces lieux, elle ne peut pas ne pas revenir.

M. Groult fut un homme d'une prodigieuse couleur, un tableau brossé avec une puissance magistrale. En quelque temps que l'on se plût à le situer par l'imagination, Empire ou Révolution, soit qu'on évoquât à propos de lui Goya, Boilly ou Balzac, toujours il prenait carrure de personnage historique. Quel peintre n'a rêvé de faire crever la toile à son portrait ? et quel sculpteur n'ambitionna de pétrir, les doigts tourmentant la glaise, les traits de ce masque tumultueux où il y avait du tribun et du lion ? Mais tous se heurtèrent à un implacable refus. Groult ne posait pas plus pour *la galerie* que pour la sienne, et la modestie de l'homme n'avait d'égale que l'orgueil légitime et toujours parfait de dignité de l'artiste. Il aimait les belles choses et voilà tout. Il les aimait ardemment, en amoureux, en femme, en jeune homme, en poète, en rêveur, en chasseur, en séducteur ; il les aimait pour elles, pour lui et pour quelques autres, ses amis d'élection, peu nombreux, auxquels il réservait le privilège de leurs grandes et petites entrées dans son palais, d'où l'on sortait chaque fois plus enthousiaste et plus ébloui de chefs-d'œuvre. Impossible de n'être pas terrassé par l'admiration devant les Reynolds, les Gainsborough, les Watteau, les Fragonard et les Hubert Robert dont les plus splendides pages avaient été — au prix de quelles peines ! — ramassées et tirées des quatre coins du monde et religieusement groupées par l'adorateur infatigable qui avait fait vœu qu'elles seraient siennes. Quel effort surhumain de volonté représentaient, en dehors de leur inestimable et double valeur, art et monnaie, ces milliers de tableaux, de gravures et de dessins, ces tapisseries, ces porcelaines, ces objets d'une richesse tempérée par la grâce d'un goût sans défaillance... c'est aussi ce que l'on ne pouvait s'empêcher de penser avec un effarement où entrait une part de vrai respect pour un si magnifique exemple de persistance et d'énergie dans la poursuite de la plus haute des idées fixes : celle de la beauté.

La trouvaille d'un tableau glorifié d'un des noms qu'il préférait le jetait dans un état de bouillonnement et d'ivresse extraordinaire. C'était une espèce de joie terrible à la Vulcain et aussi une gaieté candide et sans bornes d'enfant pour qui rien n'existe plus à la minute où il a enfin dans la main l'objet inespéré de sa convoitise. Il riait, vous serrait le bras, disant des choses un peu folles comme n'en laissent échapper au comble de la félicité que les saints ou les amants. A ces explosions de naïve gratitude, volontiers il mêlait Dieu, car ce fut un idéaliste. Trop impressionné par les ciels pour que la vue du ciel ne l'eût pas fait réfléchir et remonter tout naturellement jusqu'au Créateur et dispensateur des infinies beautés de la nature et de l'art qui le ravissaient. Quand il vous montrait les ailes miraculeusement azurées d'un papillon des tropiques, il ajoutait dans un demi-sourire empreint de ferveur : « Signé : Dieu. » Et devant telle toile à laquelle il avait donné son cœur, quand il ne trouvait plus de mots, ni d'exclamations, ni de soupirs d'Hercule pour se soulager de son trop-plein d'amour, il esquissait un signe de croix. Il faut l'avoir beaucoup connu de près, et seul avec lui, devant ses tableaux, pour l'apprécier dans toute la spontanéité savoureuse de sa nature. Il éprouvait des sensations artistiques d'une délicatesse profonde et où n'entrait aucune recherche littéraire. Le glissement d'un cygne, un rayon de lune, le regard d'une étoile tremblant dans l'eau, la rouille d'une feuille morte, le plongeaient dans de courtes et rudes extases, et le millionnaire se penchait pour louer la grâce d'un brin d'herbe ou la merveille d'une plume de colombe. J'eus la bonne chance un jour de lui procurer une après-midi d'émotion supérieure en le menant dans une maison voir trois Perronneau, superbes et inconnus, que, chose horrible, « on ne voulait pas vendre ». Dans quel état était le cher homme en redescendant l'escalier... on ne saurait le dire. Il rugissait : « Si j'avais seulement vingt ans de moins, me déclarait-il, je coucherais en travers de la porte, sur ce paillasson, et je les aurais ! » Il aspirait l'air de toutes les forces de ses poumons, comme s'il se trouvait en face de l'Océan, puis, tout près, visage contre visage : « Je les aurai ! Oui, je les aurai ! » Et il me remerciait sans relâche, comme s'il les avait déjà. Il ne les a pas eus. Et les trois Perronneau sont toujours là, dans le petit salon bourgeois d'une maison de Paris, satisfaits sans doute de rester « dans la famille » d'où ils ne sont point sortis depuis un siècle et demi, mais pas fâchés tout de même d'avoir été vus et convoités par l'homme fameux dont ils avaient si souvent entendu parler et qui les recherchait :

— Ah ! que je voudrais posséder ces trois-là ! gémissait-il encore dans la voiture qui nous ramenait. Je n'ai pas de Perronneau !

Je me récriai :

— Osez-vous dire ? Savez-vous seulement combien vous en avez ?

— Non, fit-il avec bonhomie.

— Trente et un !

Il sursautait :

— Pas trente et un, cher ami ! Trente-deux ! Mais il m'en faut trente-cinq ! Et puis je m'en tiendrai là...

Avant d'avoir pratiqué Camille Groult, j'avais entendu dire que sa sensibilité, toute cérébrale, ne se mettait en mouvement que sur les questions artistiques. Rien n'était moins exact. Le vrai, c'est qu'il avait le cœur tendre, mais retranché. On n'y accédait pas tout droit comme dans un moulin, par les chemins battus du vulgaire. Il fallait savoir la route, et pour cela pas besoin même n'était de se montrer renversant d'esthétique. Je n'en veux pour preuve que les cent cinquante petites filles vêtues de noir, les orphelines dont cet homme de pierre avait pris la charge et qui sanglotaient en suivant son cercueil. Ce n'était certainement pas pour Watteau et Turner qu'il les avait aimées au point que sa disparition leur arrachait tant de douces larmes !

***

Et cette après-midi, presque en même temps, au même champ de repos et à quelques pas, dans une émouvante solidarité de tristesse, étaient rendus aussi les derniers devoirs à une femme éminente enlevée en quelques jours à l'affection de cœurs élevés et difficiles qui sentent plus encore aujourd'hui, avec une peine profonde, le prix de l'amitié d'élite qu'ils ont perdue. S'il fallait ne se servir que d'un mot, d'un seul, pour personnifier la comtesse de Loynes, c'est *le charme* qu'il faudrait dire. Ce mot de charme, si prodigué qu'il en est devenu banal et qu'on n'ose même plus l'appliquer aux êtres rares et doués d'irrésistible sympathie, semblait fait exprès pour cette dame, d'une séduction si délicate et fine, ennoblie de bonté. Charmante elle était par l'expression attentive de ses beaux yeux, la caresse de son sourire d'où n'était point exclue la mélancolie, toute la grâce élégante et simple, comme voilée et étouffée, de sa personne infatigable à s'oublier

La comtesse de Loynes. — *Phot. Jaltot.*

pour plaire avec le génie du tact. Son salon fut pendant près de vingt ans le terrain cultivé, de la plus aimable entente, où toutes les célébrités, diverses et choisies, prenaient plaisir à se rencontrer. Elle était l'âme discrète et effacée de ces cénacles qu'elle présidait par le silence en mettant l'art le plus affable à faire briller les autres, tous ensemble et séparément. Nulle mieux qu'elle n'eut le don d'attirer des confiances et de les garder, ne sut donner tout bas, sans en avoir l'air et comme en se jouant, du bout de l'éventail, le sage et précieux conseil de la cordialité féminine. Sa carrière fut celle d'une remarquable Egérie littéraire dont chacun, pendant qu'il en subissait le sortilège, se croyait le seul Pompilius. Aussi, plus d'un — parmi ceux-là mêmes qui l'avaient connue et aimée et que les circonstances, les circuits de la vie avaient depuis plusieurs années éloignés d'elle — ne put, le dernier jour où elle recevait encore, mais inanimée, revenir sans avoir le cœur serré, dans le salon des Champs-Elysées où il croyait la voir comme à l'ordinaire, assise, frileuse, au coin du feu, dans ses châles, ses belles soies du second Empire et disant, la main tendue avec une cérémonieuse et exquise grâce : « Bonjour, monsieur mon ami ! »

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées.)

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

M. Archimbaud présente son ordre d'appel à l'entrée du quartier.

L'EX-DÉPUTÉ ARCHIMBAUD

A LA CASERNE

C'en est fait ! M. Archimbaud, l'ex-député de l'arrondissement de Die (Drôme), est soldat.

On connaît son cas; au sujet duquel, dernièrement, quelque bruit fut mené dans la presse et dans le Landerneau parlementaire; il reposait sur cette question préjudicielle, nette en apparence, problématique en réalité : oui ou non, M. Archimbaud avait-il la qualité de pasteur protestant ? S'il l'avait, il se trouvait en règle avec la loi militaire, ayant fait une année de service, au titre d'étudiant ecclésiastique ; s'il ne l'avait pas, il devait à la patrie le complément du service total, et par conséquent était inéligible à la députation. Or, c'est pour la négative que la Chambre s'est prononcée. Après avoir, pendant la session extraordinaire de 1907, laissé le député de Die respirer délicieusement l'air capiteux du Palais-Bourbon et jouir tranquillement des avantages certains de son mandat précaire — y compris l'indemnité touchée au taux de ces odieux « quinze mille francs » qu'il réprouve — elle ne lui a pas permis d'inaugurer la session ordinaire de 1908.

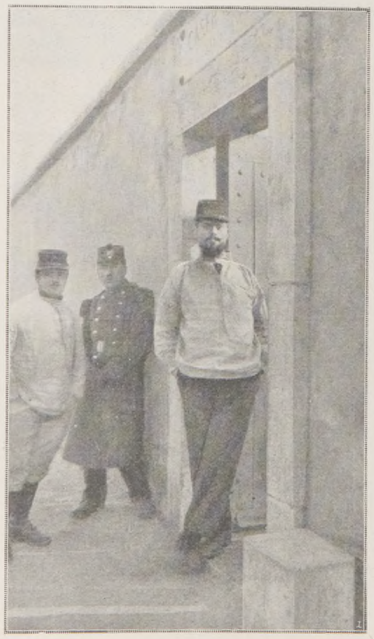
Invalidé, mais non point invalide, M. Archimbaud reçut de Montélimar, pour ses étrennes, une surprise à laquelle il eût assurément préféré une boîte de ce nougat tant renommé. C'était un ordre d'appel du bureau de recrutement, lui enjoignant d'avoir à « se présenter, le 17 janvier, avant midi, au 140e de ligne, à Grenoble, pour accomplir une année complémentaire, par application de l'article 24 de la loi du 15 juillet 1889 ». L'ordre, on le voit, était précis et péremptoire. S'appropriant aussitôt une formule de circonstance, chère à M. Scribe en ses livrets d'opéra, le jeune soldat malgré lui murmura : « Je ne puis m'y soustraire ! »

Le 17 janvier au matin, il était donc à Grenoble, prêt à remplir son devoir. Dire que son arrivée avait révolutionné l'ancienne capitale du Dauphiné serait peut-être user d'hyperbole. En dépit de leur indéfectible fidélité, ses électeurs s'étaient abstenus de lui faire cortège, sans doute afin d'éviter quelque désobligeante allusion à la conduite proverbiale ; n'est il pas, d'ailleurs, des conjonctures où les personnages de marque aiment à se couvrir du voile de l'incognito ? Cependant, le plus discret effacement n'avait pas empêché la nouvelle de s'ébruiter, et, à peine l'ex-député était-il débarqué qu'un photographe diligent et tenace s'attachait à ses pas. Ce photographe, dépêché par *L'Illustration*, avait conscience de l'importance de sa mission : il savait quel intérêt offraient pour les contemporains et pour l'histoire la physionomie, l'attitude, le geste d'un homme devenu presque instantanément célèbre, dût cette célébrité être éphémère ; d'un législateur qui, accusé d'avoir essayé de tourner la loi, allait montrer comment on s'y soumet. Celui-ci, apparemment, exempt de toute fausse modestie, ne différait pas d'avis sur ce point ; car, loin de fuir l'objectif, il se plut à faciliter la tâche de notre envoyé en se prêtant de la meilleure grâce du monde aux diverses poses sollicitées de son bon vouloir. Et ainsi, nous avons deux documents particulièrement suggestifs, entre plusieurs autres : 1° M. Archimbaud, encore en civil, à midi moins cinq, montre en main, se disposant à franchir avec une ponctualité exemplaire le seuil de la caserne ; 2° le soldat de 2e classe Archimbaud, définitivement incorporé à la 5e compagnie du 140e, en tenue, l'allure correcte et martiale (il n'est pas un « bleu », morbleu ! puisqu'il a déjà servi un an dans l'armée). Avant, pendant et après sa métamorphose, il a témoigné par un constant sourire qu'il en prenait son parti philosophiquement et de bonne humeur. Dans des interviews subies non moins complaisamment que l'objectif, comme dans la proclamation belliqueuse adressée de Valence, le 16 janvier, à ses électeurs, il a déclaré qu'il serait un « soldat joyeux et discipliné ». Il nourrit, d'ailleurs, l espoir d'une libération prochaine, ayant invoqué, comme motif de di pense légale, la présence de son frère sous les drapeaux.

Allons, tout est bien qui finit bien. Pourrait-on mieux conclure que par ce dicton, titre d'une pièce de Shakespeare, — quoique les mésaventures électorales et les vicissitudes militaires de M. Archimbaud n'aient, en somme, rien de shakespearien, au sens où l'on emploie communément ce mot ?

EDMOND FRANK.

Après le passage au magasin d'habillement : le bleu Archimbaud fait le récit de sa campagne électorale.



A la porte de la caserne : le soldat Archimbaud en bourgeron.

LA COUR DES LIONS A L'ALHAMBRA

(Voir notre gravure de double page.)

L'Alhambra de Grenade n'est plus à décrire ; mais on ne saurait se lasser d'admirer la magnificence architecturale de l'ancien palais des rois maures, qui, après plus de cinq siècles, demeure le type le plus complet d'un art incomparable. Parmi toutes ses merveilles, où l'ingénieuse élégance des constructions, la fantaisie capricieuse des arabesques, la richesse de l'ornementation concourent à une parfaite harmonie, on ne manque jamais de citer la fameuse « cour des Lions ». Ainsi nommée à cause des douze lions en marbre noir soutenant la grande vasque de la fontaine centrale, elle mesure 28 mètres de long sur 16 mètres de large ; elle est dallée de marbre blanc entourée d'une galerie supportée par cent vingt-quatre colonnes, et se pare d'une légère dentelle de stuc ajouré aux tons d'ivoire.

Nul décor ne se prête mieux aux jeux de la lumière, et le soleil d'Espagne, à l'heure propice, ne laisse pas de le mettre en valeur. Mais combien l'effet est plus magique encore, si ce décor apparaît baigné dans la pâle clarté de la lune, épandant son voile bleuâtre sur les blancheurs marmoréennes ! Alors, il s'en dégage une impression de poésie et de rêve si intense, qu'il est impossible de ne la point éprouver, même devant la seule image d'une telle féerie, comme l'atteste la très curieuse et très belle épreuve photographique dont nous donnons la reproduction.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Dame Marthe.

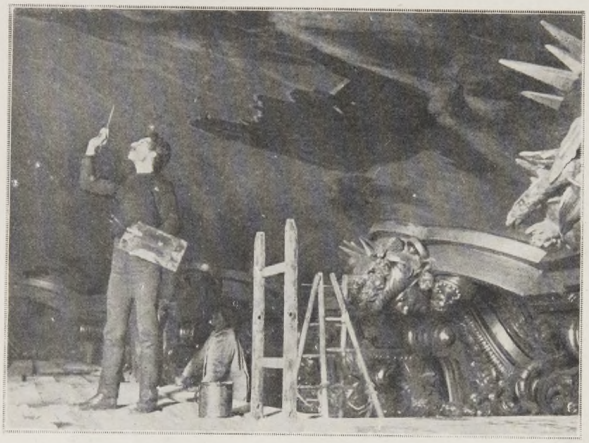
Faust.

Marguerite.

Méphistophélès.

Une danseuse.

ANCIENS COSTUMES DE FAUST. — *Photographies Boyer et Bert.*

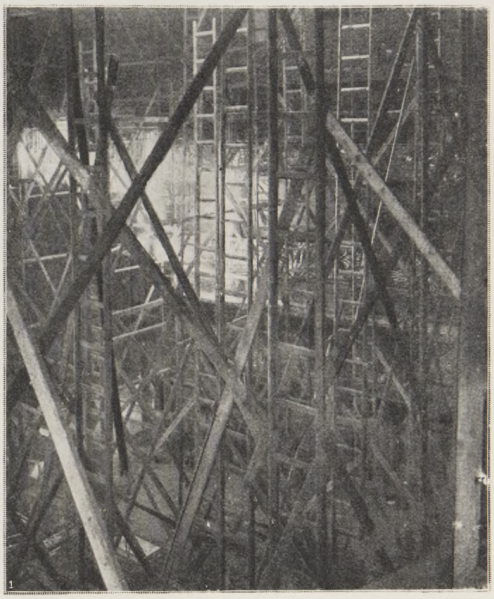


Le nettoyage du plafond de Lenepveu.

LA RÉOUVERTURE DE L'OPÉRA

Nous voici à la veille de la réouverture de l'Opéra. Depuis bientôt un mois, sur la place la plus vivante de Paris, l'immense palais semblait abandonné. Les grilles des grandes portes ne tournaient plus sur leurs gonds pour laisser passer une foule élégante ; la façade restait obstinément sombre.

L'activité la plus grande n'en régnait pas moins à l'intérieur de l'Opéra depuis le 1er janvier. Sitôt après la cérémonie de la remise des pouvoirs, les nouveaux directeurs avaient immédiatement livré la salle aux ouvriers. En quelques jours, elle fut métamorphosée. Les fauteuils furent enlevés, les soieries et les velours



La salle de l'Opéra, pendant les travaux de réfection, vue de la 3e loge entre colonnes n° 27.

Dame Marthe.

Faust.

Marguerite.

Méphistophélès.

Une danseuse.

LES NOUVEAUX COSTUMES DE FAUST. — *Dessins de M. Pinchon.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Acte deuxième. — Ancien décor de la Kermesse, par MM. Desplechin et Lavastre.

les tentures arrachés et, sur le plancher des fauteuils d'orchestre, mis à nu, un échafaudage énorme, emplissant toute la salle, fut élevé. Partout des ouvriers s'installèrent. Tout en haut, des décorateurs nettoyèrent le magnifique plafond de Lenepveu, lavèrent les ors des moulures. Les peintres, d'autre part, avivaient les tons ternis des murs des couloirs, tandis que les électriciens changeaient les lampes de tous les lustres.

En même temps le plancher de l'orchestre était défoncé et reconstruit 50 centimètres plus bas.

Ce fut, les premiers jours, un désordre inimaginable. Un spectateur placé dans une loge élevée aurait été bien surpris de voir ce qu'était devenue cette vaste et belle salle.

Mais peu à peu les échafaudages disparurent et l'on

Acte quatrième. — Ancien décor du Retour des soldats, par MM. Rubé et Chaperon.

s'occupa du théâtre proprement dit, MM. Messager et Broussan faisant répéter les artistes et les chœurs, M. Lagarde s'occupant spécialement de la décoration. Sur le plateau si vaste on « planta » les onze nouveaux décors de *Faust*. Et, pendant de longues heures, ce fut la recherche de « l'effet » avec MM. Jambon, Amable, Carpazat, Ronsin et Rochette qui ont brossé les onze tableaux de cet opéra remonté à neuf.

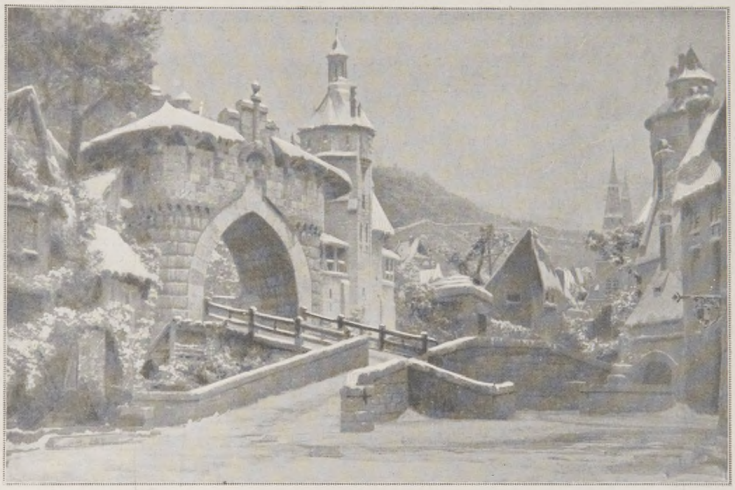
Des changements sont apportés, en effet, dans toute la

Acte cinquième. — Ancien décor du ballet de la Nuit du Valpurgis, par MM. Desplechin et Lavastre.

mise en scène. Le ballet, qui était autrefois dansé dans un décor représentant un palais, sera dansé maintenant devant la porte du palais ; M. Staats indique longuement aux quadrilles leurs nouvelles places. M. Pinchon, dessinateur des costumes, vient à son tour, suivi de Mlle Muelle, les bras chargés de riches étoffes, et vite on procède à un essayage.

De 7 heures du matin à 2 heures dans la nuit il en fut ainsi, depuis près d'un mois. Tout le monde allait, venait, s'occupait derrière les grands murs noirs qui, jalousement, cachaient tant d'activité.

Acte deuxième. — Nouveau décor de la Kermesse, par M. Amable.



Acte quatrième. — Nouveau décor du Retour des soldats, par M. Jambon.

Acte cinquième. — Décor du ballet de la Nuit du Valpurgis, par MM. Ronsin et Rochette.

TROIS DES NOUVEAUX DÉCORS DE FAUST, A L'OPÉRA

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

M. Maurice Barrès en palanquin, aux tombeaux des rois.

PARISIENS EN ÉGYPTE

Peut-être avez-vous vu, sur les murs de Paris, une affiche qui représente un Arabe, debout, dans un burnous blanc, une main formant visière sur ses yeux, comme s'il craignait un éblouissement. Il regarde arriver un beau navire tout blanc que porte une mer bleue. Ce navire est l'*Héliopolis* ; la mer, la Méditerranée ; l'Arabe, un habitant de l'Egypte. Cette image nous apprend que désormais la terre des Ptolémées se trouve à trois jours de Marseille.

Pour sa première traversée, l'*Héliopolis* comptait parmi ses passagers un groupe d'hommes de lettres et de journalistes, invités à inaugurer le nouveau service rapide et la ville — encore en construction aux environs du Caire — qui s'appellera également Héliopolis. Ces Parisiens, qui se connaissaient pour la plupart, semblaient partir en caravane ; c'est la formation la plus commode pour voir un peu de désert. Il y avait des confrères notoires ou illustres, et un écrivain qui allait promener son immortalité au pays des ruines et de la mort. MM. Maurice Barrès, Paul Adam, Pierre Baudin, Pierre Lafitte, Jules Huret, Gustave Téry, Maurice Muret, Parsons, Verdier, Casella — si j'en oublie, qu'ils m'excusent — formaient, avec un lot sympathique de journalistes marseillais et une puissante délégation de publicistes belges, un contingent sérieux, quoique gai, de passagers avides d'impressions nouvelles. Chacun se promettait, de ce voyage, beaucoup d'agrément et de durables souvenirs. Les Marseillais avaient emporté leurs armes, comme s'ils allaient chasser en Camargue. Je me hâte d'ajouter qu'ils ne sont pas revenus bredouilles. L'un d'eux a tué, un soir, aux environs d'Assouan, un chien sauvage, je veux dire vagabond. Mais c'est la faute du drogman qui avait crié, dans la nuit : « Chacal à gauche ! »

M. Paul Adam relevant des inscriptions hiéroglyphiques.

***

Les trois jours de navigation ont passé comme par enchantement. Notre vie à bord était réglée par les sonneries d'un piston qui modifiait ses variations selon les actes ou les moments importants de la journée : le soliste parcourait les ponts — *upper-deck* et *promenade-deck* — pour nous annoncer le réveil, le breakfast, le lunch, le « passage » du smoking et le dîner. Ces appels de clairon faisaient notre joie. On se serait cru à la caserne de Thélème. A minuit, sans tambour ni trompette, se produisait l'extinction des feux au salon-bar. Moment pénible pour les joueurs de bridge et de poker. Il y avait là d'aimables Levantines et Levantins, virtuoses des sans-atout et des relances hardies, qui se séparaient à regret des cartes.

Nous vivions sur l'eau des jours calmes et sans secousses, lorsqu'un matin notre distingué confrère Gustave Téry nous prévint qu'il fallait collaborer à un journal qui s'imprimerait à bord. Il y avait une imprimerie et un typographe. Je ne sais qui avait eu l'idée d'utiliser l'une et l'autre afin de composer une espèce d'album et de laisser ainsi un souvenir de notre traversée. Cette nouvelle n'altéra pas notre commune sérénité, les « ténors » de la troupe s'exécutèrent sans cérémonie et les autres à « la bonne franquette ». L'album ne vivra pas autant que les pyramides, j'imagine. Il renferme cependant d'agréables propos. M. Maurice Barrès affirme : « Les vieux rois innombrables d'Egypte n'ont vaincu les peuples et dressé de si hauts monuments éternels que pour amuser l'imagination de quelques écoliers jeunes et vieux, et comme disait Erasme : *ut pueris placeant* ». Les pharaons s'amusent. Les académiciens aussi, à ce qu'il paraît. Ainsi les Ramsès et les Ptolémées préparaient de belles ruines pour les passagers de l'*Héliopolis*. Pangloss, s'il avait été du voyage, aurait loué une fois de plus les desseins d'une douce Providence et célébré la perfection des causes finales. M. Paul Adam s'exalte, grisé par la puissance de nos turbines et le souvenir de Prométhée : « C'est le monde et son passé que l'*Héliopolis* contient dans ses amples flancs. S'il arbore ce nom, c'est qu'il est lui-même le produit du soleil, la cité navigante née tout entière du feu de Prométhée, qu'entretiennent les héros noirs de la chaufferie haletant au fond d'abîmes de fer. » M. Pierre Baudin philosophe : « Son nom (Héliopolis) évoque la splendeur spirituelle de la cité élue par le dieu égyptien pour conduire Platon aux degrés supérieurs de la sagesse. » La poésie a eu sa part. Les Belges ont gravi le Parnasse, le sourire aux lèvres.

Comme un vol de canards hors du papier natal,
Fatigués d'esquinter des plumes par centaines
Les gnards du Fait-Divers mêlés aux capitaines,
Partaient éblouis d'un rêve pyramidal.

Ils allaient voir, épris de l'Accord cordial,
Ce que fait l'Anglo-Belge en ces terres lointaines
Et les vents inclinaient du « Sans-fil » les antennes
Vers les bords délaissés du monde occidental.

. . . . . .

Un autre de nos confrères de Bruxelles a trouvé le remède contre le mal de mer :

Il n'est rien de mieux qu'un vaisseau
Pour endormir les cœurs des hommes.

***

Notre expédition d'Egypte s'ornait de la présence de charmantes Parisiennes, Mmes Paul Adam, Pierre Lafitte, Jules Huret, Pierre Baudin, accompagnaient leurs maris. La société des femmes tempère toujours la gravité et aussi — ayons le courage de le dire — la vulgarité des réunions d'hommes. Elle y met je ne sais quelle fleur d'élégance et de courtoisie. Elle entretient une émulation dans la politesse masculine, à égale distance de la réserve cérémonieuse et de la galanterie. Ajoutez que, grâce à cette société, l'hospitalité reçue en terre étrangère s'enrichit de prévenances, d'attentions dont toute la caravane profite. Au Caire, des pachas se sont faits nos amphitryons et nos cicerones avec une délicatesse fastueuse. La Française, la Parisienne, c'est le plus efficace talisman du touriste.

Rien de plus amusant que les excursions à âne dans le désert. Ces parties de Robinson au pied des pyramides, dans la solitude de Sakhara, ou les environs de Louqsor, resteront parmi nos joyeux souvenirs. Au milieu des éclats de rires des cavaliers et des amazones, des cris gutturaux des ânjers qui suivent essoufflés le galop des bourriquots au pied sûr, la « chevauchée » dans le sable a la physionomie d'une escapade d'écoliers en liesse.

Le jour de notre visite aux tombeaux des rois, à Bibau-el-Moulouk, le cortège est devenu une procession grave. Je me rappellerai toujours la montée, au sortir de la tombe de Seti, visitée autrefois par Théophile Gautier, vers le temple de Deir-el-Bahri. Nous avions dû mettre pied à terre et laisser nos montures. Le sentier sablonneux dans un terrain calciné et brûlant s'élevait rapidement. Deux palanquins suivaient lentement. Dans le premier, M. Maurice Barrès, porté par six gaillards solides, aux hanches lourdes, avait pris la posture des dieux égyptiens, grave, la main sur les genoux, on eût dit, avec son profil sec et pointu, le dieu Anubis coiffé d'un feutre mou. Le second palanquin portait Mme Pierre Baudin, qui mangeait des oranges. Une mélopée monotone et bien rythmée scandait le pas pesant des porteurs qui répondaient en mesure à l'espèce de litanies psalmodiées par leur chef qui marchait libre à leurs côtés.

Nul doute que M. Maurice Barrès et M. Paul Adam n'aient cueilli en Egypte la matière d'un livre. J'ai surpris plus d'une fois M. Paul Adam devant des murailles couvertes d'hiéroglyphes, prenant des notes et des croquis. Que vont devenir, sous sa plume puissante, les mystères, les arcanes des dynasties défuntes ! M. Maurice Barrès porte avec lui, dans ses voyages, un cahier d'écolier, plié en deux. Au hasard des rencontres, il inscrit ses impressions, sans obéir à un plan fixé d'avance. Sa moisson faite, il relira, à son retour, ces pages griffonnées au stylographe, et l'ouvrage sortira, pour ainsi dire, tout seul de ces brouillons rapides où sa sensibilité s'est exprimée toute vive. Souvent je l'ai surpris sur la terrasse de l'hôtel de Louqsor, assistant, émerveillé, à cet incendie que le soleil couchant allume tous les soirs à l'horizon, et dont les flammes sanglantes empourprent le cours majestueux du Nil. Il a pris, en Egypte, des « couleurs » splendides que nous retrouverons bientôt, j'espère, dans une nouvelle ou un roman qui rappellera les tableaux inoubliables que lui inspirèrent et Tolède et Grenade.

JOSEPH GALTIER.

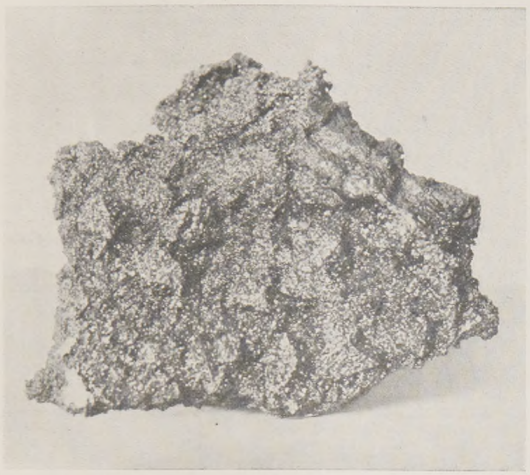
M. Maurice Barrès devant le Nil, à Louqsor.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE PROBLÈME DU DIAMANT

L'AFFAIRE WERNHER-LEMOINE

Les expertises en peinture ou en écriture, malgré l'autorité de ceux à qui on les confie, présentent des garanties relatives ; l'expertise d'un diamant donne une certitude. Le flair du joaillier joue un rôle secondaire ; des principes de physique et de chimie parfaitement établis permettent d'identifier la pierre en vérifiant une série de propriétés caractéristiques se contrôlant les unes par les autres : dureté, densité, indice de réfraction, résistance aux acides et, surtout, combustibilité. Nous saurons donc bientôt à quoi nous en tenir, sans conteste possible, sur la valeur des diamants que sir Julius Wernher prétend lui avoir été remis par M. Lemoine.



Bloc de fonte couvert de graphite (réduit de moitié).

Cela ne nous apprendra rien sur cette fameuse affaire du diamant dont nous rappelons les grandes lignes. M. Lemoine affirme avoir trouvé un moyen de fabriquer du diamant. M. Vernher, gouverneur à vie de la société des mines de diamants de la De Beers, qui n'est pas précisément un gogo, assiste à une expérience. Il est convaincu, et s'associe avec l'inventeur. Puis, subitement, le gouverneur de la De Beers croit avoir été trompé et, sur sa simple affirmation, on arrête M. Lemoine.

Si les diamants expertisés sont reconnus vrais, M. Wernher pourra toujours « affirmer » qu'ils sont sortis du creuset de M. Lemoine grâce, non pas à une réaction chimique, mais à un tour de prestidigitation. Si les diamants sont faux, M. Lemoine sera en droit de prétendre qu'ils ont été substitués aux siens. Nous ne connaîtrons la vérité que le jour où, devant une commission présentant les garanties nécessaires de compétence et d'honorabilité, M. Lemoine aura expérimenté le procédé dont il est assez naturel qu'il refuse de confier le secret à un expert, quelque intègre et quelque diplômé qu'il puisse être.

Nous ne nous attarderons donc point à discuter des faits accessoires plus ou moins exactement rapportés et qui ne permettent guère à un esprit impartial d'orienter son opinion. La plupart des personnes qui gravitent autour de M. Lemoine sont, à notre connaissance, d'une honorabilité au-dessus de tout soupçon ; plusieurs possèdent

Diamant de Kimberley (octaèdre) dans « terre bleue ».

avec l'expérience des affaires la prudence, sinon la réserve défiante que cette expérience comporte. Mais elles paraissent, en général, peu familiarisées avec les mystères élémentaires de la chimie. On ne saurait faire état de leur opinion sur les expériences auxquelles elles assistèrent et que, de très bonne foi, elles sont capables de rapporter inexactement.

D'autre part, à côté de spécialistes, en apparence autorisés, qui émettent à jet continu des appréciations parfois originales, mais singulièrement « hasardées », dirons-nous par courtoisie, les vrais savants montrent une défiance peut-être excessive. Il est naturel qu'ils n'abordent point la question de fait ; mais, tout en proclamant la possibilité scientifique de fabriquer du diamant, ils semblent *a priori* déconcertés par l'hypothèse qu'un homme, non préparé par ses travaux antérieurs, ait pu, même partiellement, résoudre le problème.

Pour examiner cette question qui passionne Paris et Londres, sans compter d'autres parties du globe, nous nous cantonnerons strictement sur le domaine des possibilités scientifiques, et nous nous efforcerons d'être assez clairs pour faire comprendre à tous nos lecteurs comment on pourrait fabriquer du diamant.

Il en ressortira que, *rigoureusement*, M. Lemoine a pu trouver un moyen simple d'obtenir le résultat vainement cherché par de grands chimistes.

Mais, en examinant ce qu'il semble permis de retenir parmi les circonstances relatives aux expériences de M. Lemoine, nous serons amené à conclure que son cas nous laisse plutôt sceptique.

LE CARBONE ET LE DIAMANT

Tout le monde connaît la célèbre expérience de Dumas : si l'on chauffe fortement un diamant dans une atmosphère d'oxygène, le diamant brûle en laissant des cendres infinitésimales, et l'oxygène se transforme en acide carbonique. C'est la preuve absolue que le diamant est du carbone pur cristallisé et qu'il y a identité de matière chimique entre lui et les diverses variétés de carbone, houille, anthracite, graphite, charbon de sucre, etc. La *transformation* du charbon vulgaire en diamant représente donc un problème éminemment scientifique, ne ressemblant en rien à la *transmutation* des métaux rêvée par les alchimistes : il s'agit de fondre ou de dissoudre ce charbon et de le faire cristalliser.

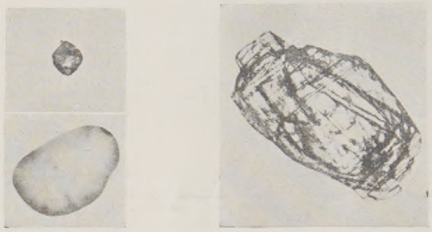
Malheureusement, le carbone possède deux propriétés gênantes. Il est infusible : soumis à une température suffisante, il passe directement de l'état solide à l'état gazeux. Plusieurs corps, le bore, l'arsenic, l'iode, présentent la même particularité. D'autre part, jusqu'ici, on ne lui connaît guère d'autre dissolvant que les métaux en fusion et les carbures métalliques.

Le fer en fusion en dissout normalement environ 5 %, et davantage quand la température augmente. Il en absorbe une certaine quantité avec laquelle il se combine, puis, en refroidissant, il restitue l'excès, comme de l'eau chaude fortement salée laisse se déposer, en refroidissant, des cristaux de sel. Cet excès de carbone s'éparpille dans le fer sous la forme de petites paillettes noires et brillantes qui sont du carbone cristallisé, nommé graphite. Ce graphite représente, par rapport au diamant, la forme inférieure du carbone *cristallisé*.

LES TRAVAUX DE MOISSAN

Déconcertés par ces caprices du carbone qui ne laissaient guère entrevoir le mode opératoire susceptible de l'obliger à cristalliser sous forme de diamant, peu de chimistes osèrent s'attaquer au problème. Quelques-uns essayèrent, sans le moindre succès, d'isoler le carbone d'une de ses combinaisons et de le faire cristalliser du même coup. Moissan lui-même entra d'abord dans cette voie en cherchant à utiliser les propriétés du fluor. Après une série d'insuccès, il abandonna les formules de laboratoire pour raisonner sur une formule de la nature.

Il avait été frappé par la structure caractéristique que présentent les gisements diamantifères du Cap, à nuls autres pareils. Presque à la surface du sol apparaissent des

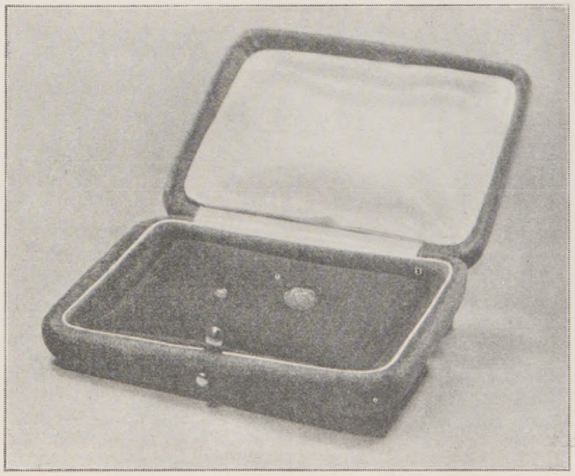


En haut : octaèdre ; grosseur réelle : 1/10 millim. Forme irrégulière ;
En bas : bort ; grosseur réelle : 3/10 millim. grosseur réelle : 7/10 millim.

Grossissements photographiques de diamants fabriqués par Moissan.

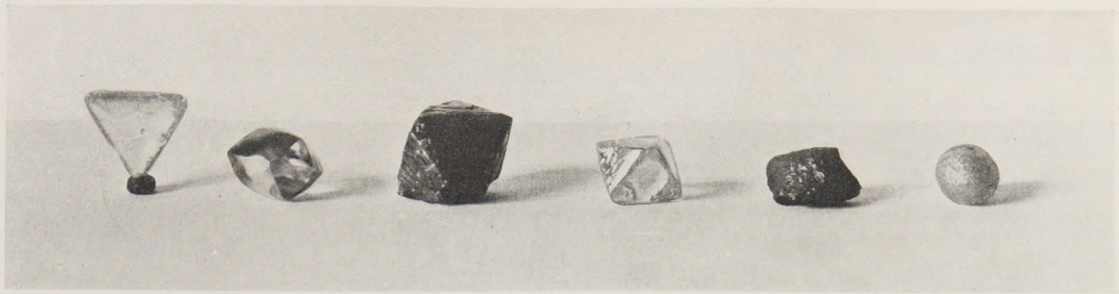
taches mesurant en moyenne 200 à 300 mètres de diamètre formées par des cheminées ou puits d'une terre spéciale, dite *terre bleue*, renfermant du diamant en proportion relativement considérable. Cette terre bleue est une brèche (conglomérat à arêtes angulaires) d'une roche spéciale, la kymberlite, riche en péridot et en grenat, ainsi qu'en nombreux dérivés du fer. L'origine ignée de cette roche indique que le diamant du Cap fut produit à haute température ; la forme des puits et divers détails que nous passons attestent une pression énorme qui lança des grandes profondeurs ces boudins de terre diamantifère, les faisant pénétrer comme des vrilles à travers la croûte superficielle.

Autre détail curieux : dès qu'on a ramassé un diamant, à Kimberley, on le plonge



Deux des diamants de M. Lemoine, communiqués par lord Armstrong.
Phot. Topical.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Macle (diamant plat). Hexoctaèdre à faces et arêtes courbes. Diamant noir octaèdre. Diamant jaune octaèdre. Carbonado de Bahia (Brésil). Bort, ou diamant blanc opaque

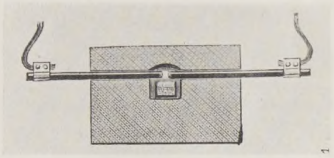
Diamants de la galerie de minéralogie du Muséum, grosseur naturelle : tous, sauf le carbonado de Bahia, proviennent des mines de Kimberley.

dans l'huile ; exposé subitement à l'air extérieur, il éclate. Ce phénomène est spécial aux mines du Cap. Nouvelle preuve de la pression, concluait Moissan : il reste des traces d'air imperceptibles entre les plans de clivage ; si cet air subit une dilatation trop brusque, la pierre éclate, comme éclate, au sortir de l'Océan, un poisson ramené des grandes profondeurs.

Enfin, la présence de particules microscopiques de graphite et de diamant dans certaines météorites apparaissait encore comme une preuve de la cristallisation du carbone sous forte pression et en présence du fer.

Moissan savait très bien que la nature opère autrement que les chimistes. Mais, en l'absence d'autre base, il essaya de fabriquer du diamant en se rapprochant, dans la mesure permise par les procédés de laboratoire, des conditions qui lui semblaient avoir présidé à la cristallisation du carbone dans les mines du Cap et dans les météorites.

J'ai décrit son procédé ici même au moment où il le révéla au public (numéro du 18 février 1893). Il me paraît nécessaire d'en rappeler le mode opératoire.



Coupe schématique du four électrique.

Remarquons d'abord que le four électrique est un appareil très simple. C'est une sorte de boîte formée de deux blocs en carbonate de chaux (pierre infusible) s'adaptant l'un sur l'autre et évidés intérieurement. Au centre du bloc inférieur un trou sert de logement au creuset. Le bloc supérieur est un simple couvercle. Des deux côtés, sur la paroi des blocs, est ménagée une ouverture où passent deux baguettes de charbon ou électrodes reliées extérieurement à une prise de courant électrique. L'arc voltaïque jaillit entre ces deux électrodes au-dessus du creuset. Le four de la Sorbonne, que Moissan utilisa pour tous ses grands travaux, mesure 30 centimètres de longueur sur 20 centimètres de largeur. La hauteur intérieure totale est de 30 centimètres.

Un cylindre de fer doux, bourré de charbon de sucre, est jeté dans un creuset de charbon rempli de fer en fusion porté, au moyen du four électrique, à une température de 3.000 degrés. En présence d'une telle chaleur, le cylindre fond lui-même instantanément et dissout une certaine quantité de carbone. Le creuset est aussitôt sorti du four et jeté dans un seau d'eau. On détermine ainsi la formation d'une croûte de fer solide ; dès que cette couche est au rouge sombre, on retire de l'eau et on laisse le refroidissement s'achever à l'air.

C'est alors que s'élabore la cristallisation du carbone. A mesure que s'abaisse la température de la fonte encore liquide à l'intérieur, cette fonte est obligée de rendre une partie du carbone qu'elle a dissous, et elle le rend d'une façon particulière. Le fer *saturé de carbone* possède, comme l'eau, la propriété bizarre d'augmenter de volume quand il passe de l'état liquide à l'état solide. La dilatation du noyau en voie de refroidissement étant contrariée par la résistance de la croûte extérieure, il se développe une pression énorme pendant la cristallisation du carbone. C'est là le point capital du procédé.

En sciant le culot et en le traitant par les acides, Moissan obtint des cristaux microscopiques de carbonado (diamant noir), de bort (diamant blanc opaque) et de diamant. Les plus gros mesuraient environ sept dixièmes de millimètre ; le plus beau, parfaitement limpide et présentant une forme très régulière d'octaèdre, ne dépassait pas un dixième de millimètre.

Défauts du procédé. — La méthode faisait autant d'honneur à l'imagination scientifique qu'à la prodigieuse dextérité d'expérimentateur de Moissan ; elle avait un grave défaut dont le grand chimiste s'était parfaitement rendu compte avant même de l'appliquer.

Ni dans la nature, ni dans les laboratoires, il n'existe d'exemple d'une cristallisation rapide fournissant de gros cristaux.

Or, pour obtenir la pression, il fallait former la croûte empêchant la dilatation de se produire extérieurement ; on devait donc brusquer le refroidissement et, par conséquent, la cristallisation.

Moissan essaya de tourner la difficulté, d'abord en variant les procédés de refroidissement. Fait bizarre, en apparence contradictoire avec le principe que nous venons d'énoncer, il obtint ses plus gros diamants en plongeant le culot dans du plomb fondu : le refroidissement était plus rapide que dans l'eau froide, n'étant pas contrarié par la formation d'une gaine isolante de vapeur d'eau.

D'autre part, il opérait avec des masses minimes : le culot entier pesait environ 200 grammes. La croûte nécessaire pour résister à la pression laissait donc un noyau liquide minuscule dont la solidification s'opérait en quelques minutes, peut-être quelques secondes. Pour obvier à l'inconvénient, des expériences furent tentées avec des bouteilles à mercure, bouteilles de fer du poids de 50 kilos. Le procédé opératoire, extrêmement difficile et dangereux, ne donna aucun résultat. On n'avait rien obtenu également en essayant de fondre le carbone aux petites pressions de 1 et 2 atmosphères.

Le savant ne s'entêta point davantage. Et il ne faudrait pas, ainsi qu'on a tendance à le faire, interpréter cette attitude comme un aveu d'impuissance.

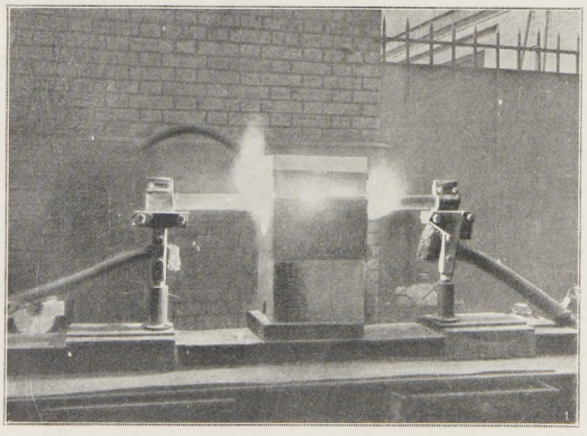
Moissan avait eu une idée, il sentait qu'il lui en fallait une autre et il en attendait le jaillissement spontané en s'occupant de choses variées. Après son admirable série de travaux sur les métaux réfractaires, il avait commencé des études sur le bore, corps peu connu et qui a des propriétés physiques voisines de celles du carbone. Dans notre dernier entretien, quelques semaines avant sa maladie foudroyante, il nous faisait part confidentiellement de cette nouvelle orientation de ses recherches.

COMMENT POURRAIT-ON FAIRE PRATIQUEMENT DU DIAMANT ?

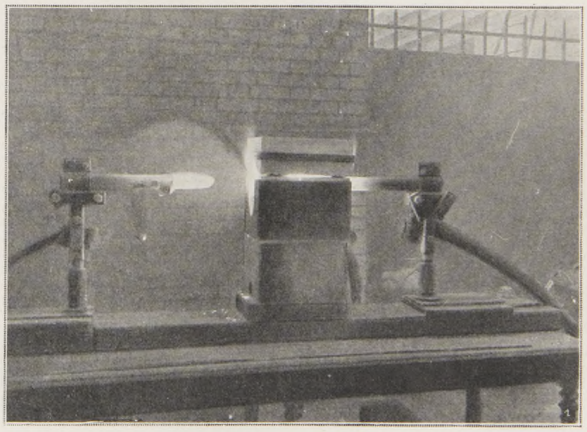
S'il est impossible, à l'heure actuelle — sauf, peut-être, à M. Lemoine — de donner la bonne recette du diamant, quelques observations ajoutées à notre critique du procédé de Moissan achèveront de faire comprendre la *possibilité* de résoudre le problème.

La cristallisation des corps est un phénomène soumis à des influences complexes, souvent difficiles à expliquer. Le même jus de betterave, suivant la manière dont il est traité, fournit du sucre dit cristallisé, du sucre candi, ou du sucre raffiné. Il suffit parfois d'agiter légèrement un vase pour produire instantanément des glaçons ou des cristaux dans l'eau glacée ou saturée de sel qu'il contient. Si, après avoir fondu un morceau de granit, nous laissons refroidir la masse vitreuse qui en résulte, il se reforme des cristaux fort différents des cristaux primitifs. Le spath d'Islande, cristal transparent qui possède la propriété curieuse de la biréfringence, c'est-à-dire à travers lequel un objet est vu en double, est constitué chimiquement par du carbonate de chaux. Le marbre aussi. Mais ces deux corps, d'aspect si disparate, ont cristallisé dans des conditions différentes.

Le corindon est l'un des rares corps dont nous puissions obtenir en petites masses, par simple fusion, des cristaux parfaitement limpides. On a utilisé cette propriété dans



Le four en pleine activité : l'arc voltaïque qui jaillit à l'intérieur du four gicle à l'extérieur.



On vient d'interrompre le courant et l'on a sorti du four une électrode encore incandescente.

Le four électrique de Moissan à la Sorbonne.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

l'industrie du rubis artificiel dont la fabrication n'a absolument rien à voir avec celle du diamant.

Le carbone, pour cristalliser à l'état de diamant, a dû avoir besoin, comme les autres gemmes, de rencontrer des conditions très particulières ; on ne s'expliquerait point, sans cela, qu'il se soit offert si rarement ce luxe. La variété de ses aspects et de ses formes cristallines fait ressortir la chose avec une singulière évidence. A côté du diamant proprement dit, nous trouvons le carbonado (diamant noir opaque) et le bort (diamant blanc opaque), spécimens d'une cristallisation imparfaite. Le diamant lui-même se rencontre sous les formes nombreuses que comporte le « système cubique ».

Aussi, sans pouvoir préciser les conditions qui présidèrent à la formation du diamant, on admet que ces conditions ne furent point toujours semblables ; le diamant des météorites ne naquit point comme celui du Cap qui, lui-même, ne cristallisa point exactement dans les mêmes circonstances que celui du Brésil. Tous les minéraux qui accompagnent le diamant dans ses divers gisements témoignent de ces variations. Une seule chose est aujourd'hui peu contestée : le carbone cristallisa à haute température et sous pression. (N'oublions pas que la pression exerça une action aussi importante que la température dans les diverses convulsions du globe.)

Plusieurs savants, dont M. A. Lacroix, professeur de minéralogie au Muséum et membre de l'Institut, pensent, en outre, que cette cristallisation ne fut probablement pas le résultat d'une fusion sèche, et qu'ici, comme en beaucoup d'autres cas, elle fut favorisée par l'intervention d'un agent minéralisateur, probablement la vapeur d'eau.

On appelle *agents minéralisateurs* des matières gazeuses qui, sans se fixer sur aucune des substances qu'elles touchent, les transforment ou les transportent en les changeant en minéraux cristallisés. C'est le rôle que M. Sainte-Claire-Deville fit jouer à l'hydrogène pour obliger l'oxyde de zinc et le sulfure de zinc à cristalliser.

La vapeur d'eau paraît avoir souvent agi dans la cristallisation des roches comme substance minéralisatrice. M. Lacroix, après nous avoir fait remarquer que la terre bleue du Cap renferme divers minéraux se détruisant sous l'influence de la chaleur sèche, nous citait une observation récente concordant avec son hypothèse.

Au cours de la récente éruption de la montagne Pelée, la lave, arrivant au jour à l'état fondu, a toujours présenté la même *composition chimique*, mais sa *constitution minéralogique* a varié suivant les conditions du refroidissement. Où celui-ci fut brusque, la pâte est restée vitreuse. Plus tard, une cristallisation lente s'est opérée sous la carapace refroidie superficiellement et, sans doute, *sous l'influence de la vapeur d'eau*, il s'est produit en abondance des cristaux microscopiques de quartz. Or, il a été impossible, jusqu'ici, de faire cristalliser cette lave dans les laboratoires.

Les procédés de laboratoire doivent toujours s'inspirer de ceux de la nature. On estime donc que les savants pourront obtenir beaucoup de choses intéressantes — dont, sans doute, la cristallisation du carbone — le jour où l'on trouvera un moyen de fondre les minéraux à haute température, sous pression, et en présence d'une substance minéralisatrice, vapeur d'eau ou autre.

Le simple énoncé du problème en montre la difficulté.

LE CAS DE M. LEMOINE

M. Lemoine aurait-il découvert le truc opératoire vainement cherché jusqu'ici par de grands savants. C'est *possible* : le simple hasard, une intuition géniale, suffisait pour indiquer la condition nécessaire, révéler la vulgaire poudre capable d'agir comme substance minéralisatrice dans la cristallisation diamantifère du carbone. Mais c'est *très peu vraisemblable*.

Examinons les rares faits de la cause qui paraissent établis.

Côté scientifique. — M. Lemoine a fait installer rue Lecourbe, puis dans les Pyrénées, des fours de dimensions imposantes ; en prétendant avoir besoin de courants formidables, de températures inédites, il était certain d'impressionner ses amis, même lord Armstrong.

Or, la température de l'arc voltaïque, que l'on évalue à 3.500 ou 4.000 degrés, est limitée par le point de volatilisation du charbon qui constitue les électrodes. Faisons jaillir dans un même four vingt arcs voltaïques, nous n'obtiendrons pas une température vingt fois plus grande ; nous ne ferons qu'augmenter la surface de chauffe. Toutefois, il est « admissible » que M. Lemoine ait besoin d'opérer sur une assez grande masse et n'ait pu se contenter d'un petit four comme celui de la Sorbonne où le trou recevant le maximum de chaleur, et destiné à loger le creuset, mesure 10 centimètres de diamètre sur autant de profondeur.

M. Lemoine, à l'instar de Moissan et de presque tous ceux qui utilisent le four électrique, a employé un creuset en charbon d'électrode, mais en lui donnant une épaisseur exceptionnelle, dans le but, prétend-on, de résister à la pression qu'exige la liquéfaction du carbone. Or, à cette température, le charbon d'électrode, lui-même, devient perméable comme une écumoire et ne saurait supporter la moindre pression.

Il est vrai, dans ce creuset, M. Lemoine a pu, encore comme Moissan, fondre du fer et obtenir une certaine pression à l'intérieur de ce fer en le plongeant dans l'eau. Mais le fait d'obtenir par cristallisation *brusque* un diamant de la grosseur d'un de ceux remis à lord Armstrong, et que nous montrons (page 67) à peu près en grandeur naturelle, serait en contradiction absolue avec les données actuelles de la science et révélerait une particularité du diamant tout à fait extraordinaire.

Côté commercial. — Enfin, à ceux qui s'étonnent de voir M. Lemoine partager ses bénéfices avec M. Wernher et beaucoup d'autres, on répond que M. Lemoine n'aurait pu écouler ses diamants sans des certificats d'origine que M. Wernher, gouverneur à vie de la De Beers, était le personnage le plus à même de lui procurer.

J'ai consulté à cet égard un des principaux lapidaires de Paris, M. Rheims. Voici sa réponse : « On a confondu « certificat d'origine » avec « références ». A Londres, centre du marché des diamants volés dans les mines du Cap, tout joaillier qui se respecte doit se montrer particulièrement prudent quand un inconnu lui propose du diamant brut. Mais à Londres, comme à Paris, il suffit à n'importe qui d'établir son identité et son honorabilité pour pouvoir écouler, sans autre formalité, tout le diamant brut que le marché est susceptible d'absorber. »

CONSÉQUENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Quelles conséquences aurait la découverte d'un procédé de fabrication du diamant ?

Au point de vue de l'utilisation industrielle les conséquences seraient moindres qu'elles l'eussent été il y a quelques années. On fabrique aujourd'hui économiquement deux corps fort employés comme matière abrasive : le carborandum (carbure de silicium) et le corindon, dont la dureté est respectivement 9 et 9,5, celle du diamant étant 10. Mais le diamant noir, moins cassant et plus résistant, est encore exclusivement adopté pour les sondages et les perforations de roches. Or, ce diamant inférieur vaut 80 à 100 francs le carat (205 milligrammes).

Si nous considérons le diamant comme objet de luxe, la possibilité de le produire à bon marché apparaît plutôt comme un bienfait social.

En évaluant à 150 millions la moyenne annuelle, pendant les dix dernières années, de la vente des diamants bruts mis sur le marché par le syndicat de Londres, M. Rheims établit ainsi « très approximativement » le mouvement d'affaires auquel donne lieu le roi des joyaux :

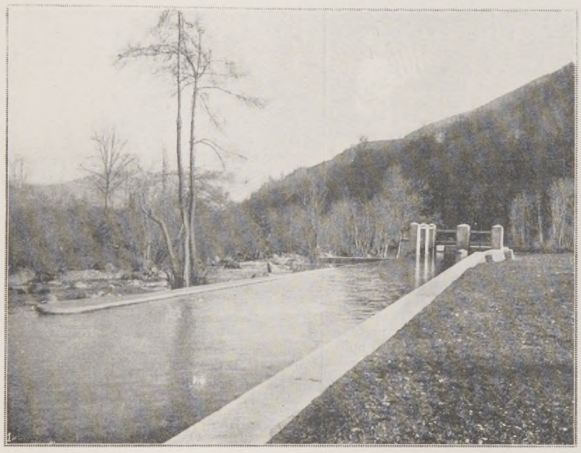
	Millions.
Vente du syndicat aux diamantaires de tous pays	150
Revente des tailleurs de diamants aux négociants en diamants	100
Revente des tailleurs de diamants aux joailliers	100
Revente des négociants en diamants aux joailliers	110
Vente des joailliers aux particuliers	260
Transactions sur diamants anciens, démontés, etc	50

Le jour où l'on pourra fabriquer de beaux diamants d'environ un carat et plus, l'avilissement des prix sera immédiat. Grosse perte pour les actionnaires de la De Beers et pour les joailliers. Pour les particuliers possédant des brillants, le coup sera dur, mais sans conséquences graves. La crise sera, socialement, très circonscrite.

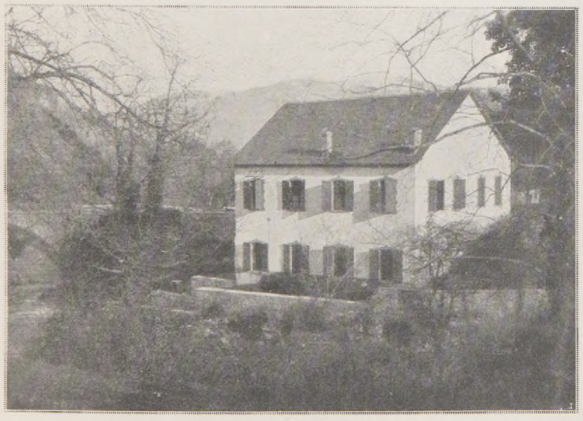
Au contraire, tant que l'on ne pourra pas fabriquer de gros diamants, ceux-ci garderont leur valeur.

Dans les deux cas, le petit diamant se répandra dans toutes les classes. Il en résultera un certain bénéfice pour les ouvriers et pour nos yeux, car les jolies femmes peu fortunées, et même les laides, brilleront davantage.

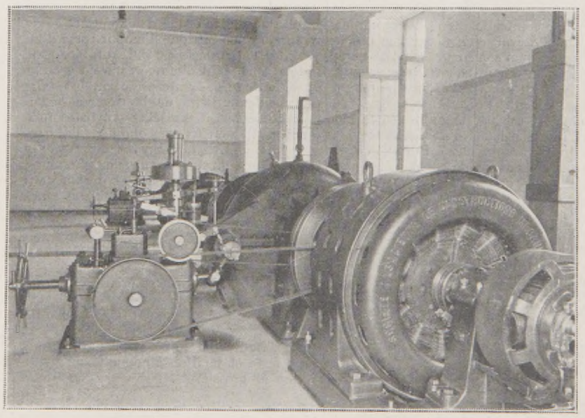
F. HONORÉ.



Ecluses et canal d'amenée.



Vue extérieure du bâtiment.



La salle des alternateurs.

L'usine électrique montée par Lemoine à Arras, près d'Argelès (Hautes-Pyrénées). — *Photographies Lacaze.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

M. Pierre Lafitte, éditeur avisé, s'est empressé d'acquérir le droit de publication, en librairie, des *Aventures extraordinaires de Joseph Rouletabille, reporter*, dont *L'Illustration* a réservé à ses lecteurs la primeur. Ainsi, le premier volume paru : *le Mystère de la Chambre Jaune* (3 fr. 50), va faire les délices d'un public nouveau. On n'aurait su présenter de façon plus artiste et plus engageante un livre sensationnel : une couverture jaune, rayée ton sur ton, fleuronnée ainsi que l'était le papier même tendu aux « murs de safran » de la chambre tragique ; et, au milieu, comme embusquée derrière la volute inquiétante d'un énorme point d'interrogation, la figure étrange du prodigieux petit reporter de *l'Epoque*, qui médite.

Ce n'est ici qu'un croquis, une interprétation à grands traits. Mais, tournée cette attirante couverture, vous retrouverez, à la première page, la silhouette alerte, le masque pétri d'intelligence et de volonté, qu'a créés J. Simont, réalisant, par une véritable collaboration, le type qu'avait rêvé Gaston Leroux, incarnant, d'inoubliable façon, matérialisant — comme disent les spirites — en une image réelle, le héros des péripéties inouïes ; en un mot, le vrai, le vivant Joseph Rouletabille, au front bossué, aux yeux aigus, saisissant portrait sorti du même crayon qui illustra, ici, *le Mystère de la Chambre Jaune*.

Voici donc une belle occasion de feuilleter de nouveau, ne fût-ce que pour vérifier son impression première, un livre qui a intrigué d'abord, puis passionné. Le malheur est que, lorsqu'on y a seulement, comme on dit, mis le nez, il devient terriblement difficile de s'en évader. Les pages volent, tournent, pressées, comme les petites dents dévorantes de l'engrenage. L'énigme vous tient, vous emporte, de chapitre en chapitre, loin, très loin, très vite, — jusqu'au bout. Et est-il permis d'avouer, à cette place, la vérité, toute la vérité ? — C'est que *le Mystère de la Chambre Jaune* est plus entraînant encore, plus captivant, lu ainsi, d'une traite, avec la possibilité de revenir en arrière de quelques feuilles — et même de devancer, sous l'éperon de la curiosité — qu'il ne l'était par coupures, en feuilletons impatiemment attendus et hâtivement dévorés chaque semaine.

On en apprécie mieux la savante construction, on analyse mieux l'artifice subtil de cet échafaudage élégant et solide.

Le Mystère de la Chambre Jaune appartient à un genre littéraire qui jouit actuellement d'un renouveau de faveur. Mais qu'il est donc différent de la plupart des œuvres qui ont, dans le cours de ces dernières années, rencontré le succès ! Et qu'il leur est supérieur !

« Aujourd'hui, dit quelque part l'ingénieux Rouletabille, il s'agit de faire mieux qu'une œuvre de policier ; mieux que ce qu'enseigne l'expérience. Il s'agit d'être logique, mais logique, entendez-moi bien, comme le bon Dieu a été logique quand il a dit : 2 + 2 = 4. Il s'agit de prendre la raison par le bon bout ! » Ici, Gaston Leroux indiquait, et devait s'en douter, le diable d'homme ! en quoi son roman dépasse telles productions antérieures d'auteurs en vogue. Son *Mystère* est essentiellement une œuvre de raisonnement, de mathématique, de psychologie. C'est par là qu'il s'élève au-dessus d'un Gaboriau et d'un Conan Doyle ; par là qu'il se rapproche d'Edgar Poë, le maître triomphant, et de ces modèles parfaits, classiques, que sont *le Double Assassinat dans la rue Morgue*, *la Lettre volée*, *le Mystère de Marie Roget*, des chefs-d'œuvre qu'on peut bien chercher à égaler, qu'on ne saurait prétendre dépasser.

Par là, et aussi par la séduction de ce style preste, limpide, bonhomme, qui donnait tant de saveur, naguère, au temps où Gaston Leroux était des nôtres, ingénieux, excellent reporter, au récit de la traversée du canal de Kiel par le *Versailles* et à l'interview — manquée ! — de « Mr Chamberlain ».

Et l'on ne voit guère, en somme, à quelles sortes de lecteurs cette œuvre amusante pourrait ne pas plaire : les analystes, les raisonneurs, les logiciens, se délecteront à suivre la trame serrée des déductions, à éventer au passage les pièges, les fausses orientations, à tourner les chausse-trapes ; les autres y goûteront le plaisir qu'on éprouve à voir exécuter un beau tour de force, qu'on se sent incapable de réaliser soi-même, et qui étonne, émerveille.

Gaston Leroux ne s'endormira point, d'ailleurs, sur ces lauriers. Dès maintenant, il s'est remis à la besogne, et, pour nos lecteurs, *le Parfum de la Dame en noir* s'élabore, dans le calme de son cabinet. Que pourrait-on souhaiter de mieux au père de Joseph Rouletabille qu'un second succès égal au premier ? Nous y sommes trop directement intéressés pour ne point formuler ce vœu du fond du cœur.

Mme Camille Bruno, qui joint une verve très mordante à un talent très fin, s'est plu à renouveler dans *Au Jeu d'amour* (Ambert, 3 fr. 50), le roman épistolaire de Choderlos de Laclos, *les Liaisons dangereuses*, dont M. Nozière a tiré la si jolie pièce jouée à Maisons-Laffitte, et publiée en volume avec *le Hasard du coin du feu* (Pierre Lafitte, 3 fr. 50). Seulement, *Au Jeu d'amour*, c'est une jeune femme, Césarine Régent, qui tient le rôle périlleux du vicomte de Valmont. D'autre part et logiquement, la victime est non plus une pensionnaire ingénue comme Cécile Volange, mais un jeune coquebin, trop tôt échappé du collège, Fabien Vorrèze. Discrètement, en femme d'esprit, l'auteur a négligé les tableaux licencieux où s'était appliqué l'auteur des *Liaisons dangereuses*, mais les conclusions de son livre ne donnent cependant point satisfaction à la justice immanente ni à la morale universelle. Tandis, en effet, que le Valmont de Laclos paye de sa vie ses inconséquences et son cynisme, la Césarine de Mme Camille Bruno triomphe, se remarie selon ses ambitions et devient colossalement riche. Dénouement assez féminin et vraisemblable en somme, car il nous faut bien nous persuader que si les jolies pécheresses doivent équitablement expier leurs péchés, leur châtiment, toutefois, n'est pas toujours de ce monde.

Divers.

Mentionnons deux études militaires publiées par l'éditeur Chapelot. *L'Armée évolue* (2 fr.), par le général Pédoya, et *la Première Bataille, le Service de deux ans*, etc., (3 fr. 50), deuxième série des « questions militaires d'actualité », traitées par le général H. Bonnal.

LES THÉATRES

M. Alfred Capus, dont on joue actuellement au Vaudeville *la Veine* et aux Variétés *les Deux Ecoles*, vient de remporter un très beau succès à la Comédie-Française avec *les Deux Hommes*, dont la visée est plus haute, la tenue plus sévère et le comique plus grave et plus profond. Les deux hommes que M. Capus oppose dans sa pièce représentent deux caractères, l'un droit, fier, irréductible, l'autre hésitant et faillible ; ils incarnent deux morales, celle d'autrefois, pure, intransigeante, et celle d'aujourd'hui, incertaine et trouble ; le premier est naturellement conquis par la beauté chaste et l'exquise modestie de la femme de l'autre, lequel se laisse séduire par une aventurière en mesure de l'aider puissamment dans la vie et de le pousser vers le luxe ; — il en résulte une forte étude de caractères et de mœurs qu'une intrigue d'amour corse d'un vif intérêt. Le succès est indiscutable, et de nature à ne point diminuer, mais à grandir avec le temps. L'interprétation est celle des meilleurs jours de la Comédie-Française ; elle réunit une élite d'artistes telle qu'on ne la peut trouver que dans l'illustre maison : MM. Le Bargy et de Féraudy interprétant chacun l'un des deux hommes, Mmes Bartet, absolument admirable dans le rôle de l'épouse sacrifiée par son mari, attirée vers un être plus digne, Sorel, excellente en séductrice magnifique et perfide, et Mme Pierson, M. Ravet, Mlle Provost.

Le théâtre Cluny est assuré d'une longue suite de soirées de franc et bon rire avec son nouveau vaudeville : *Ce veinard de Bridache*, de MM. Hugues Delorme et F. Gally : vaudeville simple et sans prétention, mais leste et bouffon à souhait, sans équivoque ni grossièreté.

Le Trianon-Lyrique continue ses reprises d'opérettes et d'opéras-comiques de notre vieux répertoire et les présente à son public avec un soin et un goût tout à fait remarquables ; il joue en ce moment et fait applaudir *le Grand Mogol* d'Edmond Audran.

Et la troupe sicilienne achève à peine sa série prolongée de représentations qui ont amené au théâtre Marigny tout Paris étonné, amusé, séduit par la verve, la fougue et le naturel du jeu de cette extraordinaire troupe d'acteurs populaires.

Il y a quelques jours est mort, âgé de soixante-dix ans, à Sassenage (près Grenoble), un excellent homme connu dans la région pour ses qualités d'affabilité et de générosité ; ancien maire de sa commune, ancien conseiller général, chevalier de

M. Gruyer,
créateur de *Faust* au Théâtre-Lyrique.

la Légion d'honneur, il se nommait Jean-Hector Gruyer. Or, il jouit, il y a une cinquantaine d'années, sous le pseudonyme de Guardi, d'une réputation artistique assez étendue ; doué d'une belle voix de ténor, il chanta plusieurs années au Théâtre-Lyrique, alors situé boulevard du Temple, et y créa, sur la demande même de Gounod, le rôle de Faust. Son talent et son caractère lui avaient valu aussi l'amitié de Berlioz et de Bizet. Sollicité à l'étranger, il se rendit en Italie où il chanta avec succès le répertoire de l'époque. Rentré en France, il quittait le théâtre et se retirait en Dauphiné, son pays natal, où il devait se faire, dans la politique locale, une situation fort estimée.

LE « VILLE-DE-PARIS » A VERDUN

(*Voir les gravures, page 66.*)

Le dirigeable *Ville-de-Paris*, offert au ministère de la Guerre par M. Deutsch de la Meurthe, vient d'accomplir le voyage de Paris à Verdun dans des conditions d'endurance exceptionnelles.

Déjà, le 24 décembre, le dirigeable s'était mis en marche. Mais il était parti un peu tard, le temps était assez défavorable, et le pilote, craignant d'arriver trop tard à Verdun, avait cru prudent de faire demi-tour près de Coulommiers, et de rentrer tranquillement à Sartrouville.

Cette fois, le ballon s'est élevé à 9 h. 45 du matin, ayant à bord le commandant Bouttiaux, M. Henry Kapferer, et le mécanicien Paulhan. Escorté par un grand nombre d'automobiles, il se tenait entre 100 et 200 mètres de hauteur, franchissait le pont d'Asnières à 10 heures ; et, filant assez vite, malgré le vent contraire, passait à Coulommiers à midi 20, à Montmirail à 1 h. 15, à Châlons à 3 heures.

A 4 h. ½, près de Sainte-Menehould, on constate une fuite dans la canalisation d'essence ; un tuyau s'est desoudé sous l'influence des trépidations. On s'arrête aussitôt, et la panne est réparée au milieu du champ de bataille de Valmy. On repart à 6 heures, pour arriver à Verdun à 7 h. 40.

Atterrissage fort pittoresque, éclairé à la fois par le clair de lune et par une centaine de lanternes accrochées aux autos ; et bientôt le dirigeable repose sous son hangar dont l'entrée est gardée par plusieurs sentinelles.

En tenant compte de l'escale à Valmy et des manœuvres d'atterrissage, le *Ville-de-Paris* a parcouru, en 8 h. 18 minutes une distance qui, mesurée sur la carte à vol de ballon, est de 250 kilomètres, soit environ 30 kilomètres à l'heure.

Le voyage du *Patrie*, qui était parti de Meudon, avait été évalué à 238 kilomètres qui furent accomplis en 6 h. 45 minutes, soit environ 36 kilomètres à l'heure.

Le *Ville-de-Paris* a donc marché un peu moins vite, mais il a couvert une distance un peu plus grande et est resté un peu plus longtemps en l'air que ses prédécesseurs, — si l'on néglige son escale. Il a même peut-être plus de mérite à avoir pu réparer sa panne en cours de route.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

PÉDICURE POUR ÉLÉPHANT.

Habitués au climat sec des Indes, les éléphants importés dans les régions tempérées et pluvieuses sont sujets à des infirmités qui, débutant par de simples « bobos », peuvent dégénérer en maladies incurables. Leurs pieds sont particulièrement sensibles à l'humidité, et les grandes ménageries font subir à ces organes de leurs gigantesques pensionnaires des visites fréquentes. La moindre écorchure observée à la plante des pieds est soumise aussitôt à un traitement antiseptique.

En captivité, la matière cornue des pieds n'étant plus exposée à l'usure produite par la marche, grandit et s'allonge d'une façon anormale ; si l'on n'y prenait garde, les ongles rentreraient dans la chair et estropieraient à ce point l'animal, qu'il n'y aurait plus d'autre remède que de l'abattre, car la souffrance qu'il endure en pareil cas le rend ombrageux et méchant.

Comme le montre notre photographie, prise devant la maison d'un vétérinaire

Extirpation d'un cor à l'éléphant du Jardin zoologique de Londres.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

londonien, c'est à coups de ciseau et de maillet que s'exécutent les opérations quasi-chirurgicales que les excroissances cornues poussées sur les pieds de l'ancien « seigneur de la jungle » rendent indispensables.

Un cachalot a Ajaccio.

Il y a quelques jours, un pêcheur corse aperçut au large d'Ajaccio le cadavre d'un cachalot. Par les soins de la marine, le cétacé fut amené sur la plage et mis en vente. M. Michaud fut déclaré adjudicataire pour le prix modique de 70 francs.

Ce cachalot mesurait 15 mètres de long sur 3 mètres dans sa plus grande épaisseur ; il représenait, par conséquent, un poids d'au moins 25 ou 30 tonnes. S'il ne se trouvait pas dans un état de décomposition trop avancé, il a pu fournir pour un ou deux milliers de francs d'huile, de blanc de baleine et d'ambre gris. Cette variété de cétacé est munie de dents spéciales n'ayant aucun rapport avec les fanons, si précieux, de la baleine

Le dernier cachalot dont les habitants d'Ajaccio aient gardé le souvenir s'y était échoué il y a trente-neuf ans.

L'intelligence des poissons.

La question de l'intelligence des poissons revient périodiquement sur l'eau ; mais, à côté d'anecdotes dans le genre de celle du vieux concierge possesseur d'un poisson rouge nommé Barnabé qui accourait à l'appel de son nom, on cite peu d'observations sérieuses. Quelques-unes ont été faites récemment par M. Lépinay, du Muséum, au laboratoire de Tatihou.

Des turbots chargés d'œufs mouraient dans leur bassin sans avoir pu se débarrasser. Le plancher ayant été enlevé pour une réparation, les turbots nagèrent en divers sens, de façon à racler leurs œufs contre les angles des traverses qui soutenaient le plancher. Dans le même laboratoire, les poissons arrivent chaque jour à l'appel qui annonce la distribution de nourriture.

D'autre part, dans certaines pêches organisées sur des bancs de mulets, on a constaté que les poissons ne se laissent prendre que le premier jour ; ils sautent ensuite pardessus les filets, graduant leur saut en proportion de la hauteur variable des filets hors de l'eau.

Ces faits, et d'autres dont on se plaît parfois à tirer des déductions aussi pittoresques qu'abusives, sembleraient indiquer une certaine mémoire et un embryon de faculté de raisonnement analogue, toutes proportions gardées, à celui que l'on rencontre couramment dans les espèces plus nobles du règne animal.

La protection des aigrettes.

La vogue que les modistes ont su donner à la plume d'aigrette a provoqué, en même temps qu'une hausse énorme sur ce léger duvet, une chasse intensive du gracieux oiseau qui le fournit. Le prix du kilogramme d'aigrettes varie, en ce moment, suivant la qualité, de 1.500 à 3.000 francs ; et un oiseau n'en porte guère plus d'un gramme.

Il y a quelque temps déjà, le gouvernement égyptien édicta un règlement sévère pour protéger l'espèce ; M. Ponty, gouverneur du Haut-Sénégal, qui est un de nos plus distingués administrateurs coloniaux, vient, à son tour, de prendre une mesure radicale. La chasse aux aigrettes est interdite sur tout le territoire du Haut-Sénégal et du Niger pendant deux ans à compter du 1er janvier 1908. Sont interdites également la détention, la circulation et la vente des plumes d'aigrettes et crosses provenant des mêmes régions.

Seul reste autorisé, sous la surveillance des commandants de cercle, le commerce des plumes provenant des établissements d'élevage.

Souhaitons que les Parisiennes n'invoquent point la détresse où les met cette mesure justifiée pour augmenter encore le volume de leurs panaches de théâtre.

La toxicité des tabacs dits dénicotinisés.

Pour permettre l'usage du tabac aux personnes chez lesquelles la fumée provoque des troubles plus ou moins inquiétants, on prépare, depuis quelque temps, des tabacs lavés, que l'on qualifie de dénicotinisés ou désintoxiqués, et dont nous fa sions récemment connaître l'existence à nos lecteurs.

Un physiologiste de Genève ayant expérimenté sur des lapins avec ces tabacs, avait affirmé qu'ils peuvent en effet être tenus pour incapables de produire les troubles organiques et fonctionnels dus à l'usage des tabacs ordinaires, tout en en conservant les propriétés antiseptiques.

Or, cette conclusion serait à reviser, s'il faut en croire deux physiologistes français, MM. Georges Guillain et Abel Gy, dont les expériences ont donné des résultats tout différents.

En effet, les tabacs prétendus désintoxiqués provoquent, chez les animaux, tous les accidents dus aux tabacs normaux, et, comme ceux-ci, peuvent entraîner la mort. A peine constate-t-on un degré un peu moindre de leur toxicité.

Il n'est rien de dangereux comme les produits dont on assure à tort l'innocuité, et dont ainsi rien ne détourne de l'abus.

L'usage des tabacs dénicotinisés, loin d'être le remède du tabagisme, y conduirait tout droit.

Les vaccinations antirabiques a l'Institut Pasteur.

Depuis le jour — c'était en 1886 — où la découverte du traitement de la rage par Pasteur a été régulièrement appliquée aux mordus dans un service spécial, la mortalité des personnes traitées a été régulièrement en diminuant.

De 0,94 % la première année, de 0,79 % en 1887, de 0,55 % en 1888 et de 0,38 % en 1889, cette mortalité oscille autour de ce dernier chiffre.

Cependant, l'année dernière, elle n'a pas dépassé 0,13 %, atteignant ainsi le taux le plus bas qui eût été constaté. En 1902, elle était tombée à 0,18 %.

Ce pourcentage des décès, malgré le traitement, a été fourni par 772 personnes traitées, dont une seule est morte.

Ces 772 personnes comprenaient 747 Français et 25 étrangers, dont 22 Hollandais.

On sait qu'aujourd'hui cinq instituts antirabiques fonctionnent en province : à Marseille, Lille, Montpellier, Lyon et Bordeaux. Aussi l'institut de Paris ne traite-t-il guère qu'un nombre de mordus inférieur de moitié à celui qu'il traita pendant les dix-huit premières années de sa fondation, nombre qui était toujours voisin de 1.500.

Pourquoi les araignées promènent leurs œufs.

On sait que certaines espèces d'araignées portent avec elles leurs œufs. Pourquoi ? C'est, déclare M. Lécaillon à la Société de biologie, que les soins de la mère sont aussi nécessaires aux jeunes araignées qu'ils le sont aux jeunes mammifères et oiseaux.

On ne s'étonne pas que les oiseaux couvent leurs œufs, ou que les mammifères allaitent leurs jeunes : il ne faut pas s'étonner que les araignées s'occupent de leurs cocons.

Ce qui prouve la nécessité des soins de la mère, c'est que les cocons des espèces qui ont l'habitude de promener leurs œufs avec elles ne donnent jamais de jeunes, quand on les enlève à la mère. C'est qu'en ce cas certains soins manquent, qui sont indispensables. Les cocons des espèces en question ont une enveloppe très résistante, recouvrant étroitement la masse des œufs. Tant que les jeunes sont à l'état d'embryon, il y a assez de place. Mais, après éclosion des œufs, l'espace devient insuffisant. L'aération aussi, probablement. C'est alors que la mère intervient : en mordillant l'enveloppe, elle donne du jeu, ce qui permet aux jeunes de se mouvoir et de respirer.

Chez les espèces qui abandonnent leurs œufs, l'enveloppe est plus lâche, et n'a pas besoin d'être relâchée.

Ce n'est donc pas pour le plaisir que certaines espèces d'araignées promènent leurs œufs : c'est pour leur donner des soins tout aussi nécessaires que ceux qu'on voit prodiguer aux œufs ou aux jeunes par les oiseaux et les mammifères.

Un cétacé échoué sur la côte de Corse, près d'Ajaccio. — Le dépeçage. . — *Phot. Oct. Oudinet.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

UNE MISSION SUÉDOISE EN FRANCE

La mission suédoise chargée de notifier au président de la République française l'avènement de S. M. le roi Gustave V au trône de Suède doit arriver à Paris lundi prochain. Elle a pour chef le baron Carl Bonde, accompagné de son fils, le baron C.-G. Bonde, secrétaire d'ambassade, et du lieutenant E. Bostroem, du régiment des hussards de la garde.

Premier gentilhomme de la chambre du roi, ayant rang de général de division, le baron Carl Bonde, âgé de cinquante-sept ans, n'occupe pas seulement une haute

Le baron Carl Bonde. — *Phot. Rosen.*

situation à la cour ; d'autres titres et qualités contribuent à en faire une des plus notoires personnalités du royaume. Issu d'une très ancienne et très noble maison, qui a donné au pays un roi, au moyen âge, et, ultérieurement, plusieurs hommes d'État, il s'est allié à une des grandes familles de Scanie, en épousant la baronne Sophie Beck-Trüs. Dans sa jeunesse, il aborda la carrière diplomatique ; depuis son entrée au parlement, comme député, il est demeuré fidèle aux traditions de ses ancêtres, tout ensemble grands seigneurs et libéraux. S'il est épris d'art et de littérature, il s'en faut de beaucoup qu'il se montre indifférent aux intérêts économiques, puisqu'il a accepté la présidence de l'Association générale des exportateurs de Suède.

Parmi ses propriétés considérables, le baron Carl Bonde possède le majorat d'Eriksberg, avec un magnifique château, contenant de belles collections artistiques.

Le chef de la mission extraordinaire attendue à l'Elysée est d'autant mieux qualifié qu'il a fréquemment séjourné à Paris, et parle parfaitement notre langue.

Manifestation à Berlin : un barrage d'agents de police. — *Phot. Haeckel.*

LES DÉSORDRES DE BERLIN

Des désordres, sans précédents, viennent de se produire à Berlin. Déjà, des démonstrations populaires en faveur du suffrage universel, organisées par les socialistes, pour protester contre un vote du Landtag prussien, hostile à la réforme électorale, avaient donné lieu, le dimanche 12 janvier, à de sérieuses bagarres et à une vigoureuse intervention de la police. Les mêmes faits devaient se renouveler, mardi dernier, en s'aggravant encore. Comme le 12 janvier, les socialistes avaient tenu, pendant la matinée, des meetings, où, cette fois, s'était agitée la question du chômage, et ce fut également à l'issue de ces réunions que commença le mouvement dans la rue. Les manifestants se heurtèrent à des barrages d'agents à pied et à cheval, défendant principalement l'approche du château et du palais du Reichstag. D'abord, ils se bornèrent à de bruyantes clameurs de protestation ; mais, vers la fin de l'après-midi, l'effervescence augmenta ; de violentes collisions s'engagèrent : attaqués à coups de pierres, les agents ripostèrent à coups de sabre, et l'on releva de part et d'autre de nombreux blessés.

ÉMILE DAMERON

L'excellent paysagiste Emile Dameron vient de succomber, mardi soir, à la maison des frères de Saint-Jean de Dieu, où il était en traitement. Il avait seulement cinquante-neuf ans.

Emile Dameron faisait partie, depuis des années, du comité et des jurys de la Société des Artistes français. Titulaire d'une troisième médaille en 1878, d'une seconde en 1882, il avait obtenu, à l'Exposition de 1889, une médaille de bronze ; en 1900, il avait été membre du jury. Il avait reçu en 1898 la croix de la Légion d'honneur.

Car Dameron était un peintre d'un solide talent, un coloriste délicat. Il s'était épris, tour à tour, des sites les plus divers ; il les avait étudiés toujours avec une grande

Emile Dameron. — *Phot. Mathieu-Deroche.*

sincérité, et le plus souvent traduits très heureusement. En ces dernières années, les environs d'Antibes, avec leurs oliviers aux clairs feuillages, aux troncs tordus, avec leur douce et limpide lumière, l'avaient retenu presque exclusivement.

L'ALBUM DE LA MISSION MOLL

Le commandant Moll, chef de la mission africaine qui nous a donné, ici même, une si belle moisson de documents (numéro du 20 avril 1907), a été admis, lundi dernier, à présenter au président de la République un admirable album où il a réuni les plus curieuses et les plus rares des photographies qu'ont prises, en cours de route, lui et ses collaborateurs, MM. Eugène Brussaux et Muston. C'est, réellement, à tous points de vue, un présent royal, que cet album. Sa reliure, seule, est une œuvre d'art du plus grand mérite.

Elle est due à la collaboration de deux artistes nancéens fameux, MM. René Wiener et Victor Prouvé — les véritables initiateurs de cette renaissance de l'art de la reliure qui, depuis 1893, a fait éclore, chez nous, tant d'œuvres remarquables en tout dignes de rivaliser avec les plus belles productions du passé — et du relieur M. Chambolle-Duru, l'un des artisans parisiens les plus habiles.

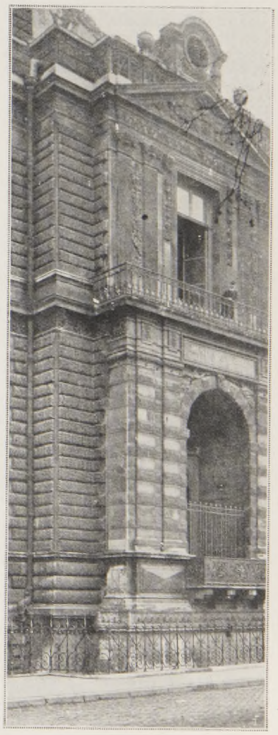
L'album a été habillé par M. Chambolle-Duru de maroquin du Levant, d'une chaude couleur orange, que vient rehausser la décoration en cuivre repoussé et ciselé conçue et exécutée par MM. Prouvé et Wiener. Avec une ingéniosité infinie, régentée par leur goût très sûr, les deux maîtres nancéens se sont appliqués à évoquer, en quelques silhouettes stylisées, tout le pays mystérieux qu'a exploré la mission.

Nous avons dit quels rapports courtois n'avait cessé d'entretenir, pendant de longs mois, la mission Moll avec la mission allemande du capitaine von Seefried, qui poursuivait, parallèlement aux siens, les travaux d'étude pour la délimitation de la frontière Congo-Cameroun. En souvenir de ces relations excellentes, le commandant Moll a sollicité l'autorisation d'offrir à l'empereur Guillaume II un album semblable à celui de M. Fallières. L'empereur allemand a accepté de bonne grâce.

TENTATIVE DE CAMBRIOLAGE AU LOUVRE

Une audacieuse tentative de cambriolage, qui visait et les diamants de la couronne et les trésors d'art qu'abrite la galerie d'Apollon, a été constatée vendredi matin, 17 janvier, au musée du Louvre. Pendant la nuit, un des grands carreaux inférieurs de la fenêtre qui donne sur le quai du Louvre, avait été coupé, de haut en bas, à l'aide d'un diamant. Les débris en gisaient sur le balcon dit de Charles IX, au rez-de-chaussée.

A la suite de l'enquête ouverte, le juge d'instruction, M. Boucard, s'est rendu compte que l'escalade avait été facilitée sans doute par un tuyau de descente des eaux, qui formait comme une rampe à une sorte d'escalier constitué par les moellons en bossage très saillants qui règnent en chaînes d'angle sur le pavillon. Si le ou les cambrioleurs n'ont pu arriver à leurs fins, c'est que, parvenus sur le balcon, ils ont vu que la galerie qui renferme tant de merveilles est fort bien surveillée et qu'une des rondes qui s'y succèdent de deux en deux heures les aura surpris en plein travail et mis en fuite.



Angle du palais du Louvre et chemin suivi par le cambrioleur qui a tenté d'y pénétrer par la fenêtre du premier étage.

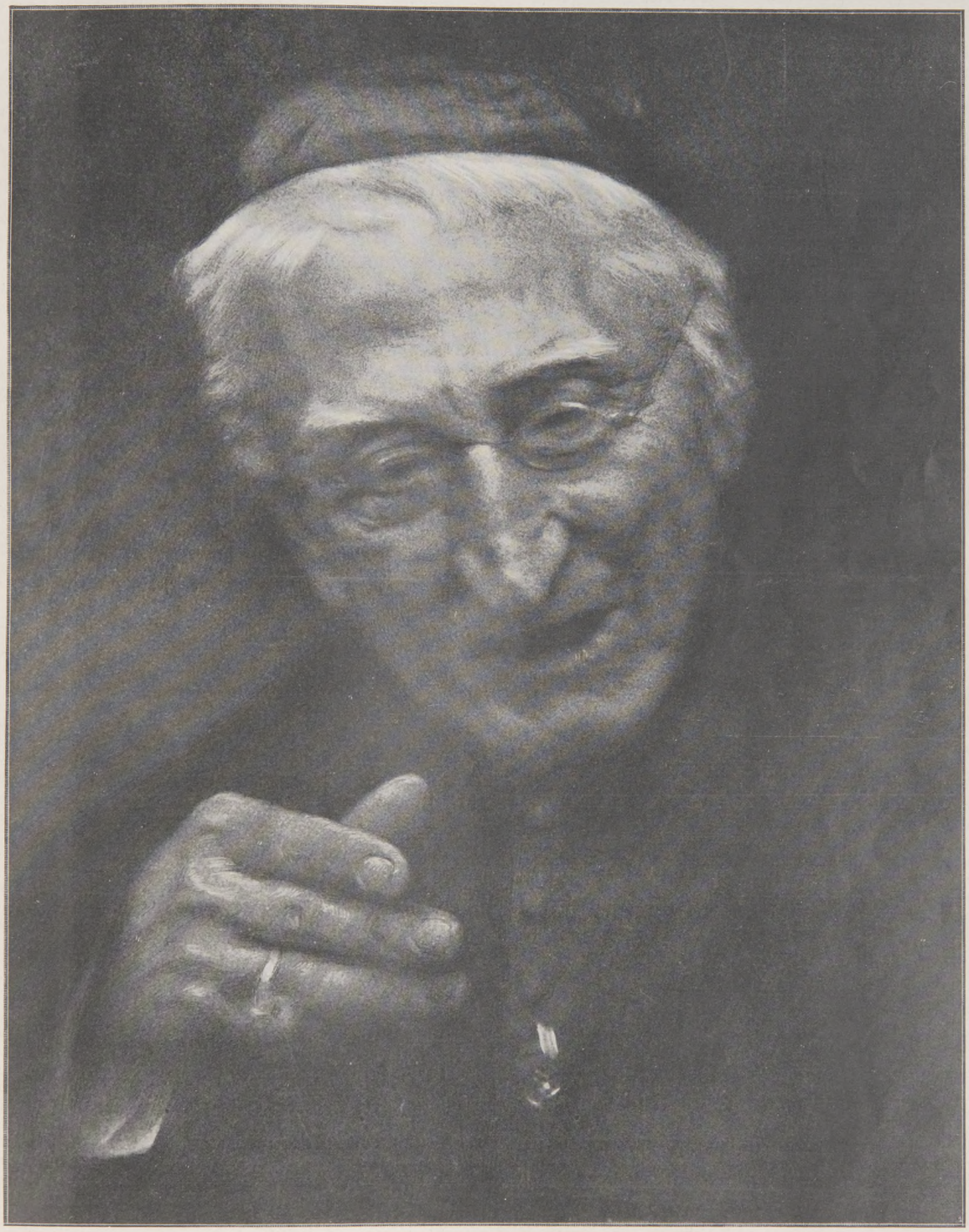
Reliure de l'album de la mission Moll, offert au président de la République et à l'empereur d'Allemagne.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de L'APPRENTIE, de M. Gustave Geffroy ;
2° Un conte de M. Anatole France : LA DESCENTE DE MARBODE AUX ENFERS. Dessin par A.-F. Gorguet.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 1er FÉVRIER 1908 *66e Année. — N° 3388.*



S. E. LE CARDINAL RICHARD
mort à Paris le 28 janvier

D'après un instantané pris, il y a un an, le jour de son départ de l'archevêché. — *Voir l'article, page 88.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

J'ai un cousin dont je ne parle jamais parce qu'à moins de le montrer et de le faire tâter pour que l'on voie bien qu'il est en vie, on croirait que je l'invente et qu'il n'existe qu'à la mode de Gascogne. C'est l'Optimiste dans toute sa béatitude. La maladie, les chagrins et même les soucis en ont peur et prennent l'autre trottoir dès qu'ils l'aperçoivent. Il possède une petite fortune, un estomac de tout repos et de tout repas, des joues où fleurissent les radis de la santé, et il s'appelle Félix. Il semble prédestiné au bonheur et je ne connais pas, comme disent les personnes qui évitent de parler prétentieusement, d'être plus « adéquat ». Il habite la moitié de l'année Paris, et l'autre moitié la province. Des deux, c'est la première qu'il préfère. L'autre jour, place de la Concorde, je le heurtai par un brouillard où l'on n'osait plus se moucher, par crainte de pincer le nez du voisin, et, comme je me laissais aller à la mauvaise humeur que me causait cet exécrable hiver, il me convainquit aussitôt de mon injustice.

— Mais non ! Sois forcé de reconnaître que ce brouillard est providentiel puisqu'il permet, que dis-je, il *veut* que, débarqué ce matin seulement d'Orléans, ma ville natale, je vienne ici, dans cet espace immense, deux heures après, tomber juste sur ta chère poitrine, malgré les ténèbres où nous avançions tous deux les mains tendues ainsi que des aveugles ? C'est admirable ! Tout est bien, tout est pour le mieux dans le plus beau, le plus attachant, le meilleur et le seul des mondes.

— Ah ! ne commence pas !

— Je ne commence pas. Je recommence et je continue. Laisse-moi d'abord répandre ma joie de te trouver bien portant...

— Je vais mal.

— Ne le dis pas ! On accroît ce qu'on exprime. Et ensuite permets que je bénisse cette brume vraiment pittoresque et amusante qui me procure enfin le plaisir de m'imaginer que je suis en terre anglaise. Oui, je me sens — enveloppé dans cette ouate cordiale comme une entente — absolument britannique et j'obtiens Londres, où je n'ai jamais été, sans passer par le *sursum corda* du mal de mer. Déjà tout à l'heure en déchiffrant, rue Scribe, à la lueur des lampes, les noms qui, presque à chaque magasin, s'efforcent de faire oublier que l'on est en France, j'avais cette curieuse sensation de Piccadilly. Et là-dessus, ris un peu. C'est ton tour.

— Je n'ai pas envie. Je trouve qu'il n'y a pas de quoi.

— S'il y avait de quoi, il ne faudrait pas rire. Et puis, tu n'es pas juste. Il y a toujours de quoi. Il y en a trop. Qu'est-ce qu'il te faut ? Non pas que notre époque soit risible ? Oh ! ce n'est pas cela que je prétends ! Mais elle est merveilleuse. C'est du Perrault de derrière les Contes. La féerie est devenue la courante réalité. La science a dévoilé enfin ses secrets.

— Pas tous.

— Si. Rien, à présent, n'est pour bien longtemps mystérieux. Tout, d'avance, est découvert. Maintenant, que telle ou telle énigme soit déchiffrée ce soir ou demain, la semaine ou le siècle des quatre jeudis, peu importe puisque ça y est, que c'est acquis, et que ça s'amène daredare ! Suis de l'œil Farman ? Il réalise Pégase. Un jour, il a eu une idée, une vraie, quoique ce « fût une idée en l'air », et, résolument, sans avoir peur de se casser les reins, tout seul, il se mit à voler, de ses propres ailes. L'aviation était résolue.

— Quel vilain mot !

— Oui, aviation n'est pas pimpant ni léger, je te le concède... il a même une résonance chirurgicale : « Le professeur X... lui a fait l'aviation d'un poumon. » A condition de parler vite on pourrait risquer cette phrase, même devant des lettrés, sans qu'ils bronchassent. Pour ma part, si on trouvait mieux qu'aviation je dirais merci, parce qu'en effet c'est mastoc et lourd.

— Justement ! Il faut bien ! Plus lourd que l'air. Un mot frêle, un mot bulle de savon qui flotterait, à la dérive, n'exprimerait pas l'effort de la machine qui se ramasse, s'enlève du sol, le repousse en quelque sorte du pied et grimpe dans l'espace par son poids, domine l'air, le dompte, s'y installe au lieu d'en être le complaisant joujou, et retombe ensuite, quand elle le veut, comme une molle et intelligente pierre. Non, aviation est très bien. Un ban pour aviation ! Il me semble qu'il dit exactement ce qu'il faut et on doit le garder.

— Soit. Ne le jetons pas.

— Et les nouvelles découvertes de transmission photographique ? Ça te laisse grognon ?

— Je n'en perds pas le boire.

— Et tout ce qu'on a déjà fait rendre au téléphone, au phonographe ? Ah ! c'est à présent, mon vieux, que les morts bavardent ! Enfin, après le télégraphe sans fil, on en arrivera sous peu, je te le prédis, à enregistrer la pensée, directement.

— Explique.

— Il ne sera plus nécessaire de prendre la peine d'écrire. Un appareil pneumatique appliqué à certain endroit du crâne pompera les idées dans le rocher même, les captera comme une source et les amènera sur le papier où elles se répandront. Soi, assis dans une bonne bergère, on regardera, ravi et parfois effrayé, les phrases couler toutes seules, perler à la pointe du porte-plume mécanique. En spectateur détaché, *suave mari*, à la Lucrèce, tu t'observeras émettre des choses tour à tour ordinaires et magnifiques. Ce sera très drôle.

— Ça deviendra du gâtisme. On pensera sous soi.

— Pas du tout. Rien ne sera perdu. Le chef-d'œuvre, au contraire, jaillira comme un jet d'eau. Le premier venu pourra espérer, au moins une fois, le réaliser à coup sûr. Qui de nous, parmi les plus médiocres, couché, à la suite d'un dîner joyeux, ne s'est senti, certain soir, véritablement encombré de génie ? Que de fois, j'en suis sûr, n'as-tu pas soupiré toi-même : « Oh ! si je pouvais rendre, exprimer tout ce qu'il y a là-dedans ! » Et du doigt tu te frappais le Chénier ! Eh bien, désormais, avec l'instrument divin, plus d'obstacle ! Grâce à lui, la postérité saura ce que tu avais dans ton creuset.

— Est-il indispensable qu'elle le sache ? Ton instrument me fait peur.

— Tout t'effraye. Est-ce que tu te tiens au courant des progrès de la médecine ?

— De loin.

— Tu n'ignores pas que l'eau de mer guérit tout ? Oui, un flacon d'eau de mer, c'est de la vie cachetée. Prodigieux remède ! et qui ne coûte rien ! Pourquoi ris-tu ?

— Parce que ça me rappelle un mot de Forain : M. Prudhomme est au bord de l'Océan avec son petit garçon. Et, comme l'enfant lui montre, joyeux, une bouteille qu'il vient de remplir à la vague : « Mon fils, reportez cette eau où vous l'avez prise. *Si chacun en faisait autant.* » En attendant je ne partage pas ton universelle sympathie pour la minute d'éternité où nos parents nous ont fait naître.

— Parce que tu ne sais pas regarder. Comment une époque où les auto-taxis marquent un franc par seconde, où se construit, en Amérique, un hôtel qui aura sur son toit le palais de Trianon, où on coupe et vole comme une chaîne de montre un câble sous-marin, où la momie ligaturée depuis des milliers d'années dans les entrailles de la terre d'Afrique revoit le jour sous une vitrine du musée Guimet, où à la même heure que la peine de mort est abolie sont lancés sur la voie publique les autobus aux roues larges d'un mètre comme celles des écrase-pierres afin que les plus dures têtes des passants culbutés ne soient plus, après que le mignon chariot a passé, qu'une feuille de papier à cigarette... où... — mais je n'en finirais pas si je voulais tout dire ! — comment une époque aussi étonnante n'arrive-t-elle pas à te rendre glorieux et tout gai de la traverser ? Jusqu'aux cambrioleurs eux-mêmes, tiens, qui trouvent le moyen de rajeunir et de poétiser leur vieille manière, de l'approprier, avec une recherche méritoire, à la tentative. S'agit-il de visiter un musée, ils font du beau. Et si c'est le Louvre... ils se livrent, Léotards de la corniche et Blondins du balcon, à un véritable poème d'audace, de gymnastique et d'équilibre aérien. Ni Latude, ni Cadoudal, ni le baron de Trenck, ni tous ceux qui, la nuit, aux belles et toniques époques de Terreur, montaient, avec leurs ongles et la pointe de leurs orteils trouant la botte en lambeaux, des falaises normandes de deux cents mètres, en récitant le *Domine salvum fac...* n'ont mieux travaillé que les braves gens qui, l'autre soir, entreprirent, sous le nez des agents du dedans et du dehors, de pénétrer sans tourniquet dans la galerie d'Apollon, où il leur avait paru que s'imposait un nouveau catalogue des objets trop pressés les uns contre les autres et manquant vraiment d'air. Ils n'ont pas réussi la première fois, mais la prochaine ça ira très bien.

— Non. Parce qu'il y aura les chiens.

— Les chiens ! C'est vrai. Encore un de mes sujets d'émerveillement ! Le chien s'avance tous les jours. On se demande où il s'arrêtera. Ne sachant plus, en toutes circonstances de la vie, à quel saint se vouer, même à saint Roch... saint Roquet... l'homme n'a maintenant recours qu'à son éternel ami, et lui donne sa langue. En 1908, à cet instant où je te parle, mon cousin, nous avons le chien sauveteur, le chien policier, le chien militaire, le chien ambulancier, et enfin, à la veille de sa nomination : le chien gardien de musée. Quelques-uns — des ennemis des bêtes — n'ont pas craint d'insinuer que les parquets pourraient avoir à en souffrir ? Quelle infamie ! Pour qui aime et connaît ces merveilleux animaux, la réponse est facile. Question de bonne éducation. Ne prenez que des chiens bien élevés. Le chien, d'ailleurs, a le sentiment des convenances et de la retenue plus que l'homme. A Versailles, sous le grand roi, il fallait, tous les matins, laver à grands seaux d'eau les galeries et les escaliers parce que le besoin — et pas le petit — s'en faisait sentir. Alors ? Et puis, quoi ? Quand un toutou lèverait une patte... la *Joconde* elle-même en sourirait, puisque tout ça se passe sous la cimaise. Vivent donc les chiens du Louvre, — des vieux, n'est-ce pas ? qui la connaîtront dans le coin des toiles et qu'il faudra choisir très « passage du Saint-Bernard », très Snyders, Desportes, Oudry ; les chiens du Luxembourg, plus modernes, issus des chenils de de Pène et d'Hermann-Léon ; les chiens de Cluny, descendant des meutes de Van Orley, et ceux de Carnavalet, marqués sur la cuisse d'un bonnet phrygien et recrutés parmi la race des mastiffs qui rongeaient des os en thermidor dans les arrière-cours de la Force et des Madelonnettes. Et, quand ils seront perclus, éreintés de services, on fera l'œuvre des « Quinze ans de musée ». Ah ! non, la vie

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Le caïd El Hadj Hammou, instigateur des massacres de Casablanca, capturé à Ber-Rechid.. — *Phot. Baïssas.*

Le général d'Amade et le colonel Boutegourd qui ont dirigé les opérations contre Settat. — *Phot. Réginald Kann.*

n'est pas morose, même à Orléans. Jusqu'à ce Lemoine, qui avait eu un si beau départ ! Quelle aventure ! Un de mes amis, qui l'a connu, me disait que chez lui c'était superbe, un luxe... un train de maison... tout inspirant la plus grande confiance... On lui aurait donné de l'argent, sa main, sa fille, tout... Et puis, voilà que ça se gâte ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'il faut toujours se méfier des apparences, mon cousin, et que non seulement Lemoine ne fait pas de diamants, mais surtout que le diamant ne fait pas le moine.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

AU MAROC : LA PRISE DE SETTAT

Ayant appris qu'une forte mehalla, avant-garde des troupes de Moulaï-Hafid, était campée non loin de Settat, à 70 kilomètres environ au sud de Casablanca, le général d'Amade avait résolu de l'en déloger.

Le 12 janvier, une colonne de trois mille hommes, avec quatre pièces de 75 et une section de mitrailleuses, quittait Casablanca et prenait la route du sud. Le premier soir, elle atteignait Aïn-Djemaa, où elle bivouaquait. Le lendemain, lundi, ayant reçu sur son passage la soumission de tous les douars qu'il avait rencontrés, le général d'Amade occupait Ber-Rechid, ancienne petite ville ruinée peu à peu par les luttes intestines, et s'y établissait ; nous avons déjà, dans notre numéro du 18 janvier, mentionné cette étape de nos troupes.

Le mardi, au matin, une reconnaissance capturait non loin de là un caïd, El Hadj Hammou, considéré comme le principal instigateur du massacre de Casablanca. Après quoi, laissant Ber-Rechid sous la garde d'un bataillon de la légion étrangère, la colonne se remettait en route le soir, et, après une marche de nuit rendue très pénible par le froid et par le brouillard, elle atteignait, aux premières heures du jour, le mercredi 15 janvier, le col qui conduit à Settat.

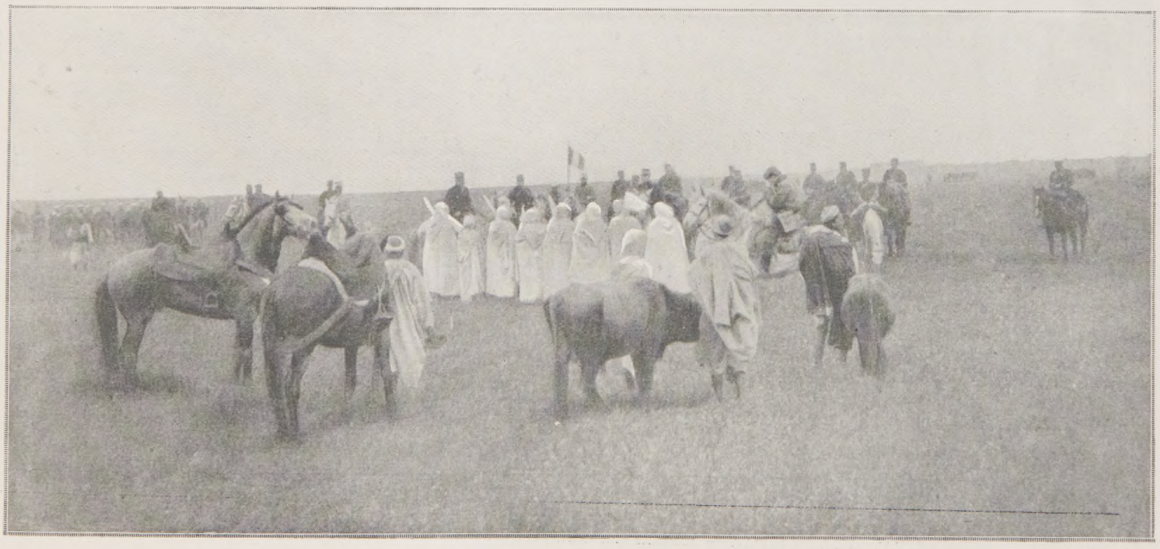
Ici se déroulaient successivement deux actions. Le matin, l'infanterie déployée en lignes, face aux crêtes montagneuses, où les Marocains s'étaient établis, les en délogeait, et, grâce à la précision de notre artillerie non moins qu'à l'intrépidité de la troupe, enlevait la position.

Peu après, arrivaient le marabout de Settat, accompagné de cinq autres notables, envoyés en parlementaires. Le général d'Amade les reçut. Ils lui donnèrent l'assurance que Settat et toute la région se soumettaient. Confiant, le général fit alors engager ses troupes dans le défilé. Ce n'était qu'un piège où se reconnaît bien la duplicité des Marocains : nos soldats furent assaillis sur les flancs, pris à revers par de nombreux groupes accourus de la plaine, le matin, au bruit de la canonnade, et embusqués. La situation était critique et réclamait beaucoup de sang-froid et d'habileté tactique.

L'artillerie, franchissant un oued, puis escaladant un seuil rocheux, s'établit non sans peine au centre du défilé et permit à l'infanterie de gagner les crêtes pour se défendre et attendre la venue de la cavalerie lancée à droite, en avant-garde, sur Settat.

Le combat fut long, acharné, meurtrier. L'état-major, le convoi des blessés, nos prisonniers même eurent à souffrir du feu plongeant de l'ennemi.

L'ennemi se retira pied à pied, et notre infanterie put descendre dans la plaine, aborder la ville, dans un dernier effort. Bientôt, c'en fut fait de toute résistance. Le général d'Amade, à la tête de ses hommes, put entrer dans Settat. Il la trouva déserte ou à peu près : seuls, des juifs, qui avaient arboré le drapeau blanc, le vinrent saluer. L'unique musul-



L'OCCUPATION DE SETTAT. — Un marabout et cinq notables viennent assurer le général d'Amade de leur soumission et lui offrir des présents : une heure après nos troupes étaient assaillies. — *Phot. Jean du Taillis.*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La ligne des tirailleurs du 1er régiment approchant de Settat.

Carte des combats du 15 janvier devant Setta.

man qu'on ramassa fut un pauvre fou, un loqueteux lamentable, que ses coreligionnaires, dans leur fuite, avaient oublié.

Quant à la mehalla de Moulaï-Rachid, les hommes du colonel Boutegourd avaient brûlé son camp. Des crêtes qu'ils occupaient, nos soldats purent la voir s'éloigner en déroute.

Notre colonne était partie sans sacs. Il lui fallut revenir sur Ber-Rechid, en une marche de nuit vaillamment accomplie, en dépit de vingt-sept heures consécutives de fatigue.

L'ennemi comptait au moins cent cinquante morts et deux cents blessés. Nous avions dix-huit blessés, dont deux, un légionnaire et un soldat du train-allaient succomber dans la nuit. A une heure, le 16, une cérémonie imposante que présidait le général d'Amade se déroulait le long des remparts de Ber-Rechid, et l'on procédait à l'enterrement des restes des deux héroïques victimes de la veille.

Le lendemain, la colonne regagnait Mediouna, traînant après elle trente-deux prisonniers; le 19, enfin, elle rentrait à Casablanca.

A peine reposé, le général repartait pour une randonnée de six jours, où deux colonnes ont opéré de concert, l'une vers Bou-Znika, l'autre dans la zone de Ber-Rechid et de Mediouna, et qui semble avoir produit dans la contrée traversée l'effet le plus salutaire.

L'unique musulman trouvé à Settat : un fou.

L'occupation de Settat. — Les juifs attendant les troupes françaises avec des drapeaux blancs.

Photographies Réginald Kann.

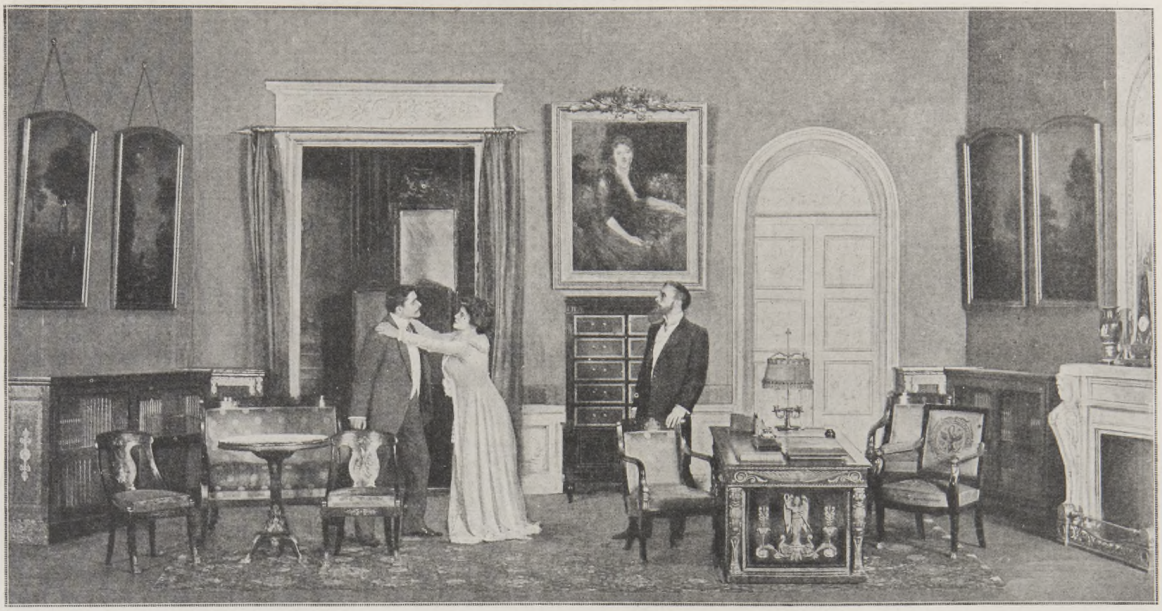
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNE CHASSE ROYALE EN ESPAGNE

Le tableau : le roi Alphonse XIII et ses invités en « zahones » : les deux personnages coiffés d'une casquette sont le prince de Connaught et le roi.

Le prince Arthur de Connaught, neveu du roi Edouard VII, est actuellement l'hôte des souverains espagnols, et, comme c'est un sportsman passionné, de grandes chasses ont été organisées en son honneur. La photographie ci-dessus fut prise le 21 janvier, jour où le roi Alphonse XIII, avec quelques nobles invités, courait le cerf au Pardo, antique et fameux rendez-vous de chasse des rois d'Espagne, non loin de Madrid. Cette réunion cynégétique emprunta un peu de son caractère pittoresque à ce fait que le roi, le prince Arthur et quelques-uns de ceux qui les accompagnaient avaient revêtu les « *zahones* », sortes de caleçons de cuir ou d'étoffe, que portent les paysans andalous et qu'ont adoptés les chasseurs, parce qu'ils protègent admirablement les jambes des morsures des ronces et des coups de fouet des broussailles. Au prince Arthur on avait fait les honneurs de « *zahones* » de cuir décoré, armoriés à l'ancienne mode espagnole, et d'un très curieux aspect. Les « *zahones* » sont à peu près ce que nous appelons en France : *salopette*.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Gabrielle Darras (Mme Marthe Brandès) se jette entre son fils, Lucien de Chambault (M. Gauthier), et son mari (M. Lérand), pour les séparer (scène du 2e acte).

« Un divorce » au Vaudeville. — Gabrielle Darras (Mme Marthe Brandès) et le père Euvrard (M. Arquillière) (scène du 1er acte). — *Photographies Boyer et Berl*

« UN DIVORCE »

Un divorce, la pièce en trois actes que M. Paul Bourget a tirée, avec la collaboration de M. André Cury, de son roman célèbre paru il y a quatre ans, est la plus importante des œuvres dramatiques inspirées ou tirées directement par lui de son œuvre de romancier. Le grand écrivain s'y est révélé, du coup, grand homme de théâtre. Sous ce titre : *Un divorce*, M. Paul Bourget n'a prétendu à rien moins qu'à exposer et discuter le problème le plus important de la vie humaine, celui de la famille. « Selon qu'on pense — a-t-il écrit — avec Bonald, Balzac, Auguste Comte, que l'unité sociale est la famille, et non l'individu, ou bien le contraire, on est adversaire ou partisan du divorce. Pour moi, vouloir fonder l'organisme social sur l'individu, c'est proprement essayer de dessiner un cercle carré. Il y a contradiction dans les termes. C'est un effort *antiphysique*, pour me servir d'un vieux mot très bien fait. La nature des choses répugne à cette théorie. Le divorce n'en est qu'une application. Voilà pourquoi se multiplient autour de cette loi tant de difficultés... Et la conséquence — ajoute-t-il — c'est que la France révolutionnaire est acculée à ce dilemme : ou revenir au mariage indissoluble, ou aller jusqu'à l'union libre. » Telle est la pensée de M. Paul Bourget ; tel est le sujet de son œuvre ; il l'a développé à la scène avec une ampleur, une force d'action, une noblesse d'expression qui touchent le cœur et l'esprit des spectateurs et soulèvent des applaudissements unanimes.

Des deux scènes que nous reproduisons, l'une, au premier acte, met en présence l'héroïne du drame, Gabrielle Darras, et un Père oratorien, à qui elle révèle qu'après dix ans d'indifférence elle se sent de nouveau attirée vers Dieu ; elle désire, au jour prochain de la première communion de sa fille, s'approcher aussi de la sainte table ; mais le Père lui interdit cet espoir ; elle est divorcée, remariée : horsde l'Église.

Au second acte, le fils, Lucien de Chambault, que Gabrielle eut de son premier époux et qui a été élevé par le second mari, Darras, dans les principes de la libre pensée et dans le seul culte de la liberté individuelle, poussant ces idées à l'extrême, affirme son intention d'épouser une jeune fille qui eut un enfant hors du mariage ; Darras se révolte contre cette conséquence inattendue de ses propres doctrines et la mère, torturée déjà dans ses croyances renaissantes, déchirée à la fois par son fils et par son mari, doit encore se jeter entre eux au moment où ils vont se laisser entraîner aux pires violences.

Ces deux épisodes poignants d'*Un divorce* ont été, comme toute la pièce, admirablement joués.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Faust (M. Muratore) — Méphistophélès (M. Delmas).

Marguerite (Mlle Hatto).

LES TROIS PRINCIPAUX INTERPRÈTES DE « FAUST » DANS LEURS NOUVEAUX COSTUMES. — *Photographies Boyer et Bert.*

LA RÉOUVERTURE DE L'OPÉRA. — Arrivée d'une « toile de fond » pour un des nouveaux décors de *Faust*.

Voir l'article, page 8.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA REOUVERTURE DE L'OPERA

Voir l'arti

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Le nouveau buffet pendant un entr'acte

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Le grand salon (les Chrysanthèmes).

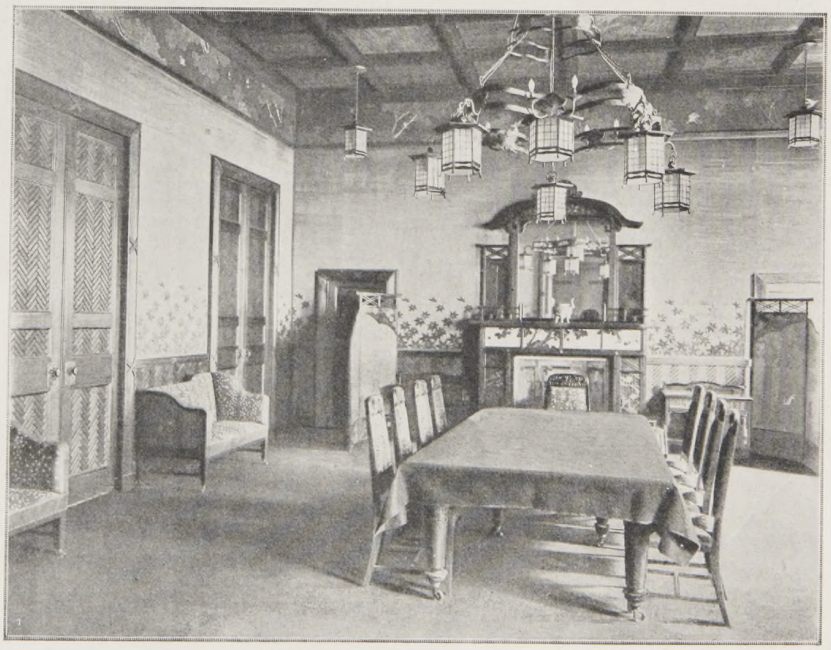
LE DÉCOR DE L'AMBASSADE DU JAPON

Dans un récent banquet, un de mes amis eut cette fortune rare d'être le voisin de table d'un Japonais charmant, comme sont d'ordinaire les Japonais. C'était dans les jours où l'armada américaine quittait le port ; les feuilles débordaient de belliqueuses nouvelles, auxquelles venaient, chaque lendemain, s'opposer de calmantes assurances officielles. Entre ces échos discordants, ne sachant auquel entendre, on s'inquiétait, l'oreille ouverte à tous les bruits, cherchant des indices sur quoi baser une opinion, des prévisions. Quoique mon ami soit discret de nature, l'occasion lui sembla trop belle de s'informer. Et, profitant d'un moment où la conversation tombait, il glissa, avec toutes sortes de formes, une insidieuse question sur le sujet brûlant. Son interlocuteur eut un de ces indéfinissables sourires que nous sommes impuissants, pauvres Occidentaux barbares, à traduire, et, flegmatique, répondit :

— Il y a, monsieur, dans les propos que, depuis deux ou trois ans, l'on tient et l'on imprime, par le monde, à notre sujet, un point qui nous peine : c'est qu'on affecte presque toujours de nous considérer comme des guerriers purs, des héros insatiables de sang et de gloire, et qu'on oublie trop volontiers que nous sommes surtout un peuple d'artistes, qui a créé beaucoup de belles choses.

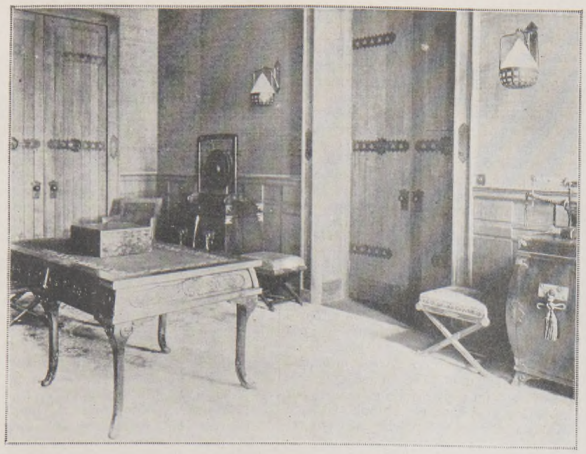
Aux privilégiés que S. Exc. M. Kurino, ambassadeur du Japon, réunit, cette semaine, dans une fête sensationnelle donnée pour inaugurer les nouveaux aménagements de l'hôtel de l'ambassade, avenue Hoche, cette méprise, cette erreur affligeante pour l'amour-propre de nos amis nippons sera désormais impossible. Les merveilles réalisées là par des artisans japonais, le goût infini qu'ils ont montré dans cette transformation radicale d'un banal immeuble parisien en une féerique demeure remplie de tout ce que l'art d'Extrême-Orient peut produire aujourd'hui de plus parfait, leur auront rappelé de la plus triomphante façon cette vérité, que les Japonais sont, en effet, l'un des peuples les plus artistes qui aient jamais été au monde, un peuple au génie admirablement souple, et dont le goût, loin de se figer dans des formules immuables, excelle à s'adapter aux circonstances nouvelles, comme aux milieux divers.

C'est ainsi que les décorations reproduites ici, œuvres de MM. Mitsui et Cie, de Tokio, bien que demeurant, dans leurs traits généraux, essentiellement japonaises, montrent que leurs auteurs n'ignorent rien des recherches poursuivies depuis

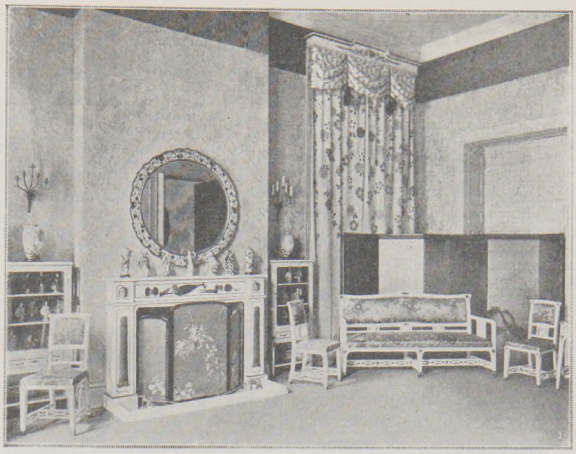


Le nouvel hôtel de l'ambassade du Japon a Paris. — La salle à manger (les Érables).

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Le petit salon (les Armures).



Le boudoir (les Cerisiers).

quelques années dans notre Occident, pour créer un style moderne.

Au surplus, l'architecte ne pouvait songer à reproduire, à transporter tout simplement dans ces vastes pièces le mobilier des chambrettes de papier, de bois et de nattes de Yeddo, les petits tabourets, les guéridons bas présentant leurs menus bibelots, leurs mignonnes tasses à thé à la portée des mains d'hôtes accroupis à terre. Il a senti l'impérieuse nécessité de modifier, avec les formes, les proportions des meubles, de les mettre à l'échelle des hauts plafonds, des larges salles, de créer du « japonais européanisé », si l'on peut dire. Il y est parvenu avec un sens parfait de l'harmonie.

Le petit salon où l'on pénètre d'abord, et qui commande tout le reste, s'appelle le salon des Armures. Des rideaux verts à bandes blanches drapés aux fenêtres, qui rappellent les anciens pavillons de guerre, des massifs coffres à armures, socles, plus tard, de superbes harnois de samouraïs, jusqu'aux meubles, tendus de cuir, décorés à la façon des vieux justaucorps, jusqu'aux frises du plafond, étoilées de blasons héroïques, et jusqu'aux lampes électriques des murs, inspirées des braseros qu'allumaient, le soir, pour éclairer leurs bivouacs, les braves d'autrefois, tout est ici de pur style militaire.

Cette sorte d'antichambre donne accès, à droite, à la salle à manger, au fond, au fumoir et au salon d'apparat.

Le décor de la salle à manger, sombre, sévère, est inspiré de l'érable. Ses feuilles, du vert tendre des pousses printanières, du chrome vif que dispensent les premières gelées, ou du rouge violent qui s'épand sur les futaies à la saison des chasses, à l'époque où le cerf apeuré, traqué, fuyant de clairière en clairière, foule les feuilles sanglantes de ses futaies de prédilection, constellent de leurs étoiles à cinq pointes les panneaux des crédences, la soie rouge chaudron dont sont revêtus les murs au-dessus des lambris de chêne verdâtre, les lourds rideaux pourpres des fenêtres et, sur la frise d'un brun vineux où passent des vols de moineaux gris, des cimes d'érable encore moutonnent en beaux bouquets verts, jaunes et rouges. Quant aux sièges, le cuir qui les garnit rappelle la robe mouchetée des cerfs qui tant se plaisent sous l'ombrage changeant des érables.

Au fumoir, décor de bambous, égayés de leurs hôtes habituels, les moineaux effrontés. Au-dessus de lambris de bambous naturels, tigrés de noir et de jaune, une forêt de bambous, peinte sur une soie verte, presse ses troncs sveltes, s'épanouit, au plafond, en panaches dentelés. Sur les rideaux de crêpe savamment gaufrés, des moineaux bruns s'enlèvent parmi de flexibles bambous. Les meubles, pareillement, sont de bambous ; les appliques d'argent qui portent les becs électriques, les poignées des meubles, aux panneaux desquels un grand artiste, Gaho, a peint, d'un pinceau léger des bambous, à toutes les époques de leur brève vie, sont des tiges du roseau géant, et dans la cheminée, dont la hotte imite le toit de chaume d'une hutte, vous retrouverez au manche de la pelle, aux branches des pincettes, la même tige annelée.

Le chrysanthème, la fleur impériale, et le phénix, oiseau sacré, ont servi de thème à toute la décoration du salon, aux murs habillés de soie gris de lin, moirée de nuées d'or. Une guirlande de chrysanthèmes roses et mauves court autour du tapis mol et soyeux, d'un gris blond, aux angles duquel se pavanent des phénix roses ; des chrysanthèmes, en bouquets stylisés, sont brochés dans le satin des fauteuils, des divans, des chaises ; d'autres sont ciselés dans les panneaux d'acajou de la cheminée, et les guéridons de laque sont étoilés des mêmes corolles d'or qui figurent au blason du mikado; enfin, au plafond, au-dessus d'une frise où semblent s'incliner à la brise des chrysanthèmes blancs et jaunes, toutes les variétés imaginables de la noble et somptueuse fleur sont représentées par des exemplaires fabuleux de toutes nuances, de toutes formes, et le lustre électrique lui-même est une gerbe admirable de chrysanthèmes aux feuilles d'or, au cœur de flamme.

Le boudoir, isolé, communiquant seulement avec le salon, est la chambre aux Cerisiers. Ses rideaux, bleus, sémés des fleurs à cinq pétales, ses murs, tendus de soie d'un rose défaillant, où volettent, silhouettes légères, papillons et oiseaux-mouches, évoquent les allégresses printanières. Au manteau de sa cheminée de marbre blanc se relèvent en bosse tous les instruments de musique japonais, et ses meubles de laque blanc, d'un précieux travail, imitent ces porcelaines sans prix, aux craquelures serrées que les amateurs de céramiques appellent des *truités*.

Et partout, de-ci de-là, sur les guéridons, les étagères, dans les vitrines, d'inestimables bibelots, écritoires, statuettes, des laques, des bronzes, des sculptures vénérables, des chefs-d'œuvre à profusion. Si bien que, finie cette promenade à travers tant de choses parfaites, on a l'impression qu'on quitte la demeure du représentant d'une nation fastueuse, du goût le plus mesuré, fidèle amie de la beauté et des arts de la paix.

Gustave Babin.

Le nouvel hotel de l'ambassade du Japon a Paris. — Le fumoir (les Bambous).

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

Un temps viendra, sans doute, où les romanciers régionaux seront prophètes même dans leur village. Le vrai, c'est qu'ils ont en ce moment l'attention du public, la considération des éditeurs et la faveur des jurys littéraires. Il suffit, d'autre part, qu'ils aient l'estime de Paris pour qu'ils soient lus en province. « Jusqu'à ce jour, dit très bien M. Paul Adam dans un livre paru d'hier (*la Morale de Paris.* — Ambert, 3 fr. 50), on attend de la capitale une sanction officielle pour estimer les œuvres de ses compatriotes. On n'ose de soi-même approuver d'abord un sonnet picard, un drame toulousain, un opéra marseillais, un tableau vendéen, un roman beauceron, si les auteurs ne surent, au bord de la Seine, conquérir l'assentiment. » Cette coutume est fâcheuse ; elle est un produit de notre centralisation littéraire à outrance, mais il paraît bien difficile, avant de longues années, de passer outre, et il est certain que *le Rouet d'ivoire*, par exemple, le livre si joliment attendri où M. Emile Moselly nous dit son enfance lorraine (Plon, 3 fr. 50) ne sera beaucoup lu dans l'Est, en dépit de son mérite, que parce que l'ouvrage précédent du même auteur fut couronné par l'Académie Goncourt. D'autres œuvres, au reste, bénéficieront directement et très heureusement de ce témoignage de haute sympathie donné au roman provincial et, en premier lieu — parmi les toutes récentes — l'exquis petit volume berrichon de M. Joseph Ageorges : *le Deuil du clocher* (Librairie Nationale, 2 fr.) ; le roman béarnais de M. Capdevielle : *Fils de la terre* (Plon, 3 fr. 50) ; et le roman de mœurs bourguignonnes : *Au creux des sillons* (Delagrave, 3 fr. 50) où M. Pierre Vernou nous fait vivre sainement une belle vie agricole, droite comme un labour, serve des saisons, mais libérée des hommes. Et l'on aime assez voir prêcher ce retour à la terre par des écrivains qui donnent l'exemple à leur façon, en cherchant dans le sol les sources fraîches de leur originalité et qui savent que si, pour créer des œuvres personnelles, il est inutile de torturer son imagination et de lui faire produire des monstres, on n'édifie pas, d'autre part, des œuvres de valeur comme des maisons de rapport, avec des matériaux tout préparés, selon des procédés et des formules. Ajoutons, puisque nous parlons régionalisme, que les pages historiques et littéraires de M. Maurice Faure, réunies en un beau volume (*Pour la terre natale.* — Juven, 6 fr.) et finement illustrées par M. Krieger, seront fort goûtées par les amis de la province en général, et, spécialement, par ceux du Dauphiné et de la Provence.

Beaucoup d'aimable sentimentalité, un peu d'adultère, très peu, des émotions trop élégamment étudiées et exprimées pour être contagieuses, voilà ce que l'on trouve dans le nouveau roman, menu, menu, presque trop menu, de M. René Boylesve, *Mon Amour* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). La si gracieuse Mme de Pons serait assurément la plus adorable maîtresse, si elle était capable d'aimer en dehors du mariage. Mais « elle est de celles qui sont nées pour être femmes d'un seul homme, fût-ce de celui qu'elles n'ont pas choisi ». Abandonnée par son mari indigne, Mme de Pons prend un amant, s'imagine l'aimer, s'efforce, pour anéantir son propre doute, de lui persuader qu'elle l'aime. Mais ce sont là des soins inutiles et qui ne peuvent rien contre la réalité : « Elle s'exalte — note l'amant — ; elle analyse trop ; elle sait trop bien m'énumérer les raisons pour lesquelles elle m'aime. Si elle m'aimait, saurait-elle pourquoi ? » Mme de Pons reviendra à son mari dès qu'il plaira à son mari de revenir à elle, et l'idylle défendue finira, à peine précisée, — sans déclamations, sans beaucoup de regret, ni beaucoup d'amertume.

Si, aux risques et périls de nos esprits, il nous plaît de faire une incursion au pays des Fleurs du mal et de la névrose, volontiers M. Henri Barbusse nous guidera en *Enfer* (Librairie Mondiale, 3 fr. 50) et M. Jules Perrin nous offrira la compagnie de ses *Deux Fantômes* (Fasquelle, 3 fr. 50). M. Henri Barbusse a beaucoup de talent, mais son talent est redoutable. Il y a dans *l'Enfer* un réalisme violent dont se blesseraient nombre de lectrices, même très averties. Aussi ne saurions-nous engager les mentalités délicates, fragiles, à se risquer aux visions trop ardentes d'un enfer, figuré, en la circonstance, par une chambre d'hôtel mal close. Le danger est beaucoup moindre pour nous, les hommes, esprits forts et pêcheurs éternels, qui sommes mieux accoutumés à dégager de la hardiesse des récits les intentions philosophiques et de la brutalité des faits les leçons de la vie. — Pour avoir provoqué une juste condamnation à mort, un infortuné président d'assises est, dans le livre de M. Jules Perrin, obsédé d'abord par le spectre de l'apache exécuté, puis par celui d'une chère et généreuse créature, victime innocente du pauvre halluciné. Dès lors, les influences opposées de deux fantômes vont se combattre et se disputer, jusqu'à ce que mort s'ensuive, le cerveau du dément. Le « cas » est étudié et traité par M. Perrin avec une réelle habileté, bien que les dissertations de l'inévitable psychatre nous aient paru en certain chapitre quelque peu oiseuses, sinon tout à fait inutiles.

D'autres œuvres publiées ces jours-ci offrent à tous les publics un choix varié de thèmes, d'impression et d'émotions. Nous signalerons : *C'est faiblesse que d'aimer* (Lib. des Saints-Pères, 3 fr. 50), un roman d'amour par Mme Kerlys ; *Fils d'annexé* (Bonvalot-Jouve, 2 fr.), roman patriotique, par M. Georges Denoinville ; *le Lieutenant de Trémazan* (Perrin, 3 fr. 50), un roman militaire, très actuel, de M. Pierre d'Aulnoys ; des romans sociaux ou politiques : *les Champier* (Plon, 3 fr. 50), par M. Paul Renaudin, qui nous transporte dans de lamentables cités de misère, et *Monsieur Cailloux, homme politique* (Dujarric, 3 fr. 50), par M. Gabriel Maurière ; une suite de dialogues alertes, *Pantins modernes* (Douville, 3 fr. 50), par Mme A. de Pène, un roman philosophique : *Dette fatale* (Perrin, 3 fr. 50), par M. Lionel Dalsace ; et aussi de charmants récits pour la jeunesse : *Monette*, suivie de *Tante Babiole* (Collection Hermine. — Hatier, 3 fr. 50), par Mme Mathilde Alanic, dont, à différentes reprises, nous avons loué le si aimable talent ; *Louis et Moi* (Sansot, 3 fr. 50), par M. J. Marc Dreuilhe, et *l'Enfant millionnaire* (Hachette, 3 fr. 50), l'œuvre de Mme Catharina Green, que MM. J.-H. Rosny ont si exquisement traduite de l'anglais.

Histoire.

« Monsieur mon très cher oncle, je vous dirai que j'ai été trois jours et deux nuits sans dormir, quoique fatiguant beaucoup, et que j'ai été trente-deux heures sans manger... Le Roi voulait aussi bien que M. le Dauphin aller à la charge et avait mis sa cuirasse, mais on lui représenta qu'il n'était pas nécessaire de le faire... J'ai été plusieurs fois très exposé et j'ai eu un cheval tué d'un boulet auprès de moi. Le Roi retourna coucher à Calonne couvert de gloire. » Le jeune *Page de Louis XV*, Marie-Joseph de Lordat qui, en ces lignes, annonce à un de ses parents la victoire de Fontenoy, devait, soit en qualité de page de la Petite-Ecurie, soit sous l'uniforme écarlate des chevau-légers, faire les campagnes de Flandre (1744-1748) et d'Allemagne (1761-1762). Ses lettres, publiées par MM. le marquis de Lordat, et le chanoine Charpentier (Plon, 7 fr. 50), nous documentent élégamment sur les journées glorieuses de Fontenoy, de Rocoux, de Lawfeld, sur les sièges de Tournay, de Mons, de Charleroi, de Namur, de Cassel, et nous donnent des aperçus intéressants sur l'état d'esprit, les ambitions et les conditions d'existence d'un fils de grande famille à l'armée pendant la guerre en dentelles. Rappelons que, sur la société de l'époque, nous trouvons mille autres *Anecdotes curieuses* dans le manuscrit de François-Victor Toussaint — ce publiciste trop oublié du dix-huitième siècle — que, récemment, M. Paul Fould nous révéla (Plon, 7 fr. 50).

Dans la vie très agitée de *Jean, baron de Batz*, le fameux conspirateur royaliste, dont un descendant du même nom, M. le baron de Batz, vient de se faire l'historiographe (Calmann-Lévy, 7 fr. 50), il y a une page que ses évocations tragiques rendent particulièrement émouvante. En cette journée froide et grise du 21 janvier 1793, où le roi, condamné, est conduit au supplice, Paris est oppressé, sinistre. Les boutiques sont fermées, presque toutes les fenêtres closes. Des canons roulent, depuis le matin, sur les pavés humides. Le peuple, par petits groupes silencieux, se glisse le long des murs, derrière les haies de soldats mornes. Puis, des tambours bourdonnent dans le brouillard. Des commandements brefs, étouffés, se répètent. Et voici que paraît, précédée d'une troupe en armes, une lourde voiture vert bouteille, la voiture du ministre Clavière prêtée au condamné à mort. Au pas lent d'un carrosse funèbre, elle commence à gravir la petite côte du boulevard Bonne-Nouvelle, lorsqu'un homme — le baron de Batz — franchit le cordon de soldats, se jette à la tête des chevaux et adjure la foule de sauver son roi. Mais le geste n'est pas suivi, l'homme est brutalisé, refoulé, et la voiture verte où se récite la prière des agonisants poursuit sa triste route jusqu'à la guillotine. C'est à ce mois de janvier 1793 que s'arrête le premier volume consacré à la vie du baron de Batz. De nouveaux chapitres nous permettront, prochainement, sans doute, de suivre les efforts tentés par le baron pour sauver la reine et le dauphin et nouer toutes ces intrigues contre-révolutionnaires qui se termineront par l'échec du complot de Cadoudal et l'exécution de cet infortuné *Duc d'Enghien*, dont le baron de Nougarède du Fayet, en un récit réédité et annoté par MM. Maurice Vitrac et Arnould Galopin (Librairie Mondiale, 2 fr.), précise très équitablement le rôle.

Une excellente étude, claire, substantielle et probe, consacrée par M. André Bonnefons à *la Chute de la République de Venise* (Perrin, 5 fr.), représente l'histoire diplomatique de la Révolution française parmi les publications récentes. Dans les nouveaux chapitres de son grand travail sur le Paris napoléonien : *la Religion* (Plon, 5 fr.), M. de Lanzac de Laborie, qui, déjà, avait esquissé le tableau de la vie religieuse à Paris, du début du Consulat à la promulgation du Concordat, nous montre, de plus près, les représentants de l'Eglise tels qu'ils se révélèrent à cette époque, avec leurs faiblesses, leurs misères, leurs capitulations, comme aussi avec la courageuse dignité que beaucoup d'entre eux apportèrent dans l'accomplissement de leur mission. *Les Préfets du Consulat et de l'Empire* (Edit. de la Nouvelle Revue, 3 fr. 50) sont, d'autre part, présentés en un livre documentaire par M. Jacques Régnier. Enfin, sur tout ce demi-siècle d'histoire, tumultueux et formidable, qui s'ouvre à la Révolution de 1789 et que clôt celle de 1848, on consultera les souvenirs, étonnants de vie et de verve, d'un ardent royaliste, *le Baron de Frenilly* (Plon, 7 fr. 50) qui, témoin douloureux de la chute de Louis XVI, bouda l'Empire, déplora le libéralisme, si relatif pourtant, de Louis XVIII, devint député, conseiller d'Etat et pair de France, critiqua les ordonnances, suivit en Autriche Charles X détrôné et mourut à Gratz en 1848. M. Arthur Chuquet, l'érudit historien qui publie les mémoires de ce légitimiste intransigeant et quelque peu sectaire, a cru devoir remettre au point maints jugements très passionnés qui tournent à la névrose, cette névrose politique spéciale dont M. le docteur Nass nous entretient en divers endroits de sa captivante étude (Librairie Universelle, 3 fr. 50) sur les *Névrosés de l'histoire*.

Divers.

Mentionnons : *la Femme, médecin du foyer*, par la docteresse Anna Fis her, un précieux et très complet traité de médecine usuelle, traduit par les doctoresses Louise Azéma et Caplan (Muller, 25 fr.).

LES THÉATRES

A propos de la réouverture de l'Opéra avec la 1.299e représentation de *Faust*, nous disions, dans notre précédent numéro, que Gounod avait choisi pour créer le rôle de Faust au Théâtre-Lyrique, en 1859, un artiste du nom de Gruyer qui chantait sous le pseudonyme de Guardi — lequel précisément vient de mourir, rentier, décoré et considéré, à Sassenage près de Grenoble. Or, il est exact qu'il avait été désigné par Gounod pour interpréter le premier ce rôle important ; mais il fut pris, trois jours avant la première représentation, d'un enrouement subit, absolu, qui le contraignit à partir pour le Midi ; ce fut donc un de ses camarades du nom de Barbot qui, en quelques heures, apprit le rôle et eut l'honneur de le chanter aux côtés de Mme Miolhan-Carvalho, Marguerite idéale.

Aux Folies-Dramatiques, un vaudeville nouveau : *Tourtelin s'amuse*, de MM. Kéroul et Barré. Vaudeville selon la formule classiquement moderne, avec amants, maris et femmes se trompant réciproquement et finissant par faire les meilleurs ménages du monde.

DOCUMENTS & INFORMATIONS

UN DOYEN.

Récemment, l'ouverture de la session parlementaire appelait, comme chaque année, l'attention sur les doyens du Sénat et de la Chambre des députés, que le privilège de l'âge désigne pour la présidence provisoire. Ce n'est pas seulement au Parlement — il convient de le remarquer, à ce propos — qu'on trouve de ces vénérables et robustes vétérans des fonctions électives, ayant consacré à la vie publique toute une longue carrière ; nos municipalités en comptent aussi, qui, moins notoires, parce qu'ils ont borné cette carrière utile aux modestes limites de leur petite patrie, méritent pourtant d'être cités.

Tel est, par exemple, M. P.-L. Bernard, un Ardennais âgé de quatre-vingt-huit ans. Né à Landres (arrondissement de Vouziers), le 23 octobre 1819, il fut élu conseiller municipal de cette commune, le 30 juillet 1848, devint adjoint le 12 août de la même année, et, nommé maire, le 11 octobre 1851, il le resta sans interruption jusqu'en avril 1905, époque où il démissionna. Le poste ne fut pas toujours sans péril : en 1870, le maire de Landres, emprisonné à plusieurs reprises par les Allemands, faillit être fusillé.

Fait extrêmement rare, le vaillant octogénaire assiste à l'éclosion de sa quatrième génération : la photographie reproduite ici le représente, en effet, tenant dans ses bras l'arrière-petite-fille de son fils, le docteur

M. P.-L. Bernard et l'arrière-petite-fille de son fils.

Albert Bernard, médecin-expert près la Justice de paix, à Paris. Il n'est, d'ailleurs, affligé d'aucune infirmité ; il a conservé toutes ses facultés et dirige encore seul l'exploitation de ses oseraies. Signe particulier : il n'est pas décoré.

LA FUMÉE DU TABAC DÉSINFECTE-T-ELLE LA BOUCHE ?

C'est une opinion généralement répandue que la fumée du tabac tue ou atténue les nombreux microbes qui se trouvent dans la bouche. Un médecin anglais, M. Arnold, de Manchester, a voulu voir si cette opinion est fondée, et, aussi, si la fumée du tabac est plus antiseptique qu'une autre, celle du foin, par exemple. Ses expériences lui ont démontré que la notion courante est exacte. La fumée du tabac a bien une action nuisible sur certains microbes, tout au moins. Mais celle du foin semble être tout aussi active.

En ce qui concerne le tabac, la qualité de celui-ci semble être sans influence. Le tabac commun et bon marché agit aussi bien que le tabac rare et cher. Son action est très marquée sur le bacille de la diphtérie. Le bacille de la fièvre typhoïde semble être plus sensible à la fumée du foin ; il en est de même pour le coli-bacille. Le staphylocoque n'est guère incommodé par aucune fumée ; le streptocoque, au contraire, semble être complètement détruit.

Les expériences de M. Arnold sont donc tout à fait en faveur de l'idée que la fumée de tabac désinfecte la bouche et tue les germes qu'elle peut renfermer.

C'est d'ailleurs ce qu'avait vu un expérimentateur italien, M. Tessinari, qui a étudié l'action de la fumée sur les microbes du choléra et de la pneumonie.

L'action bactéricide de la fumée serait due à la formaldéhyde qui se dégage durant la combustion ; 100 grammes de tabac donnent 0 gr. 063 de formaldéhyde, parfois plus, jusqu'à 0 gr. 118 pour le tabac de certains cigares.

Sans doute M. Arnold sera attaqué par

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8g
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

les fanatiques antitabagistes : il n'est pas permis, pour ceux-ci, de dire un mot favorable au tabac, même s'il est justifié. Leurs attaques, toutefois, ne servent pas à grand'chose, semble-t-il : il ne paraît pas que la consommation du tabac diminue de façon à troubler l'équilibre du budget.

Habitations pittoresques.

Point n'est besoin d'aller chercher bien loin, hors de France, des habitations qui rappellent les temps primitifs.

Aux portes de Boulogne-sur-Mer, après avoir franchi le cap d'Alprech et longé les falaises, on arrive, après 7 kilomètres, à *Equihen*, hameau sur la côte, très renommé pour ses moules. Quelques villas montrent au touriste que le pays n'est pas mort en tous temps et que l'été y amène quelques baigneurs.

Une des particularités de cette plage, c'est un vieux fort de l'Empire, construit au moment des préparatifs de Napoléon pour débarquer en Angleterre, qui sert maintenant de lieu de refuge aux paisibles bateaux de pêche ; à l'aide d'un puissant cabestan, ceux-ci sont hissés et à l'abri des fortes marées.

Mais une des curiosités de cette petite localité, ce sont de vieux bateaux transformés en maisons, car des portes et des fenêtres y sont percées dans leurs coques renversées ; ils servent d'habitation aux pêcheurs de la côte ; disséminés çà et là, ils sont d'un coup d'œil des plus pittoresques.

Le marché du diamant brut.

Plus d'un Parisien aura été surpris d'apprendre que M. Lemoine avait pu acheter du diamant brut, pour une somme respectable, à quelques pas du boulevard. Personne n'ignore, en effet, que le Syndicat des mines de diamant tient son bureau à Londres ; d'autre part, on croit, en général, qu'Amsterdam détient toujours le monopole de la taille du « carbone cristallisé ».

Cette dernière croyance est erronée. Il y a longtemps, déjà, qu'aux tailleries fort anciennes de pierres de couleurs fonctionnant surtout dans la région du Jura, sont venues s'ajouter plusieurs tailleries importantes de diamant. M. Gauthier, président de la Chambre syndicale des lapidaires de Paris, entre autres, possède à Taninges (Haute-Savoie) une usine d'où sortent des brillants ne le cédant en rien à ceux des maisons hollandaises. Ainsi s'explique qu'il circule en France une certaine quantité de diamant brut.

Presque tout — sinon tout — ce diamant est acheté à Londres, où sa vente est soumise à des règlements draconiens qui permettent de considérer la dictature de sir Julius Wernher, roi du diamant, comme infiniment supérieure à celle des divers rois de l'industrie américaine.

Tout commerçant désirant *voir* du diamant, fût-il un des plus grands lapidaires d'Europe ou d'Amérique, doit se faire inscrire d'avance, en indiquant l'importance et la qualité du lot qu'il est susceptible d'acquérir. Un client fidèle attend quelques jours ou quelques semaines ; un client intermittent est souvent remis à plusieurs mois.

Enfin, le grand jour arrive. A l'heure précise, le solliciteur est reçu au bureau de Londres où on lui exhibe un certain nombre d'enveloppes renfermant du diamant.

On n'admet, non seulement, aucune discussion de prix, mais pas même la plus petite modification aux lots préparés d'avance. Quand j'ai besoin de 40.000 francs de diamant, si l'on m'offre un lot de 60.000 francs, je dois le prendre ou m'en aller. Et, si je ne le prends pas, on me punira en me refusant toute nouvelle « vue » avant une quarantaine plus ou moins longue.

Ce régime d'inscriptions et de pénitences a fait naître l'usage de la vente « dans le noir ». Un client sérieux, après avoir acheté un lot dont il ne prend pas immédiatement livraison — le diamant n'étant remis que contre argent comptant — le propose à un confrère moins bien noté ou qui a un besoin immédiat de diamant. Il lui présente son bordereau d'achat qui mentionne le prix exact et la série fixant la qualité des pierres. Ce nouvel acheteur lui consent un bénéfice de 1 ou 2 % par exemple et conclut le marché sans avoir vu les pierres : il achète « dans le noir ».

Le Syndicat passe, d'ailleurs, pour exercer sa dictature avec correction ; il est très rare de voir survenir une discussion sur la catégorie où il range les pierres d'un lot, catégorie qui en détermine le prix d'après un barème assez compliqué.

Les maisons d'Equihen (Pas-de-Calais) faites de coques de bateaux retournées et trouées de portes et de fenêtres. — *Phot. G. de Chervil.*

Les voyageurs a Paris.

Les tableaux suivants, établis d'après des indications contenues dans l'*Annuaire statistique de la ville de Paris pour 1904 et 1905*, récemment paru, indiquent que le nombre des clients des hôtels parisiens va en augmentant. Ils renseignent également sur les époques les plus favorables aux déplacements.

	Entrées dans les hôtels et maisons meublées.	
	1904	1905
Janvier	114.779	117.301
Février	116.563	113.557
Mars	139.085	147.905
Avril	153.055	155.050
Mai	150.748	154.351
Juin	134.117	144.032
Juillet	134.059	142.815
Août	145.817	149.126
Septembre ..	159.379	172.393
Octobre	169.733	171.565
Novembre ..	136.182	138.476
Décembre ..	131.161	137.515
	1.684.678	1.744.086

Les étrangers venus à Paris entrent, dans ces totaux, pour les chiffres suivants :

	1904	1905
Janvier	18.513	19.937
Février	21.617	21.236
Mars	26.935	30.902
Avril	37.188	40.898
Mai	36.235	41.131
Juin	31.399	36.064
Juillet	32.729	36.707
Août	41.180	46.152
Septembre ..	44.869	53.669
Octobre	34.609	38.193
Novembre ..	23.156	24.947
Décembre ..	23.872	26.783
	372.302	416.619

Le crocodile et la maladie du sommeil.

On sait que la maladie du sommeil, qui tue 500.000 hommes par an, au moins, en Afrique, est due à un parasite qui est inoculé par la piqûre d'une mouche du genre glossine. Là où il y a déjà des malades, la propagation s'explique facilement : il suffit qu'une mouche pique un individu malade ; elle s'infecte, et si elle va ensuite piquer un sujet sain, elle lui inocule le parasite. Mais comment la maladie prend-elle naissance là où il n'y a pas de malades venus du dehors ou de mouches arrivant d'une région contaminée ? D'après M. R. Koch, le bactériologiste allemand bien connu, la chose est très simple. Le parasite qui cause la maladie du sommeil chez l'homme existerait à l'état normal dans le sang du crocodile, et c'est en buvant le sang du crocodile que les glossines s'infecteraient. Il n'est pas dit que le parasite nuise à la santé du crocodile. Si l'idée de M. Koch est exacte, il est évident que, pour détruire la maladie du sommeil, il faudrait exterminer les crocodiles, au moins dans la région où se trouve la mouche qui sert d'agent d'inoculation. C'est ce que propose M. Koch, d'ailleurs.

Un nouveau moyen de faire la guerre.

On a souvent parlé — en l'air — de la possibilité de remplacer les explosifs par des asphyxiants ; de confier à l'artillerie des bombes contenant, non de la cordite ou d'autres composés analogues, mais des gaz délétères, ou des liquides émettant des vapeurs mortelles.

Un ingénieur américain, du Massachusetts, M. C.-M. Wheaton, propose autre chose. Et voici neuf ans, nous est-il dit, qu'il travaille à élaborer un sous-marin grâce auquel il serait possible d'endormir tout l'équipage d'un cuirassé, et de s'emparer de celui-ci sans combat.

La méthode consiste à tirer sur la coque, sous l'eau, un projectile pointu qui la crève et s'y fixe. A ce projectile est attachée, par une corde de quelques mètres, une bombe qui éclate quelque temps après, afin de laisser au sous-marin le temps de s'éloigner. Après quoi, si nous comprenons bien une description qui n'est pas d'une clarté exceptionnelle, le sous-marin se rapproche, et, par des tuyaux injecteurs placés dans le trou qu'a fait la bombe, introduit l'anesthésique, qui va tuer tout le personnel des chaufferies et de la machine, et met le navire à la discrétion des assaillants. « Cette invention, déclare un journal transatlantique, si elle reste secrète, rendra les Etats-Unis invincibles sur mer. » Si... Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Le nouvel éclairage de l'Opéra.

Il y a quelques mois, nous avons signalé le procédé d'éclairage scénique imaginé par M. Fortuny, fils du célèbre aquarelliste. Pour remédier à la crudité de la lumière et des ombres que l'on ne peut éviter avec le système actuel, M. Fortuny supprime la rampe et l'éclairage direct. Les foyers lumineux disparaissent de la scène : leur lumière est projetée sur des écrans de satin de diverses couleurs réfléchissant la lumière dans tous les sens. Un mécanisme spécial permet de graduer l'intensité et les nuances et d'envelopper ainsi toute la scène dans une atmosphère de lumière diffuse se prêtant à des effets artistiques inédits.

Les nouveaux directeurs de l'Opéra étudient le moyen d'adapter ce système aux exigences de notre grande scène lyrique. En attendant, ils en ont utilisé le principe pour mettre en valeur les peintures de Baudry qui décorent le foyer. Dans la coupole de chaque lustre on a installé 15 lampes Nernst de 210 bougies, lesquelles présentent l'avantage de donner sous un volume extrêmement réduit un éclairage d'une intensité et d'une blancheur exceptionnelles. Les dix lustres fournissent ainsi une lumière de 31.500 bougies qui, renvoyée par des réflecteurs enduits d'une substance blanche mate, s'épand vers le plafond et le noie dans une atmosphère sans ombre d'une merveilleuse transparence. Après trente ans, le plafond de Baudry apparaît enfin dans toute sa beauté, laissant jouer en l'intégrale splendeur du coloris les moindres valeurs voulues par l'artiste.

Le Cannes-Rome express.

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec la Compagnie internationale des Wagons-Lits et l'administration des chemins de fer italiens, vient d'inaugurer un train de luxe quotidien direct entre Cannes, Florence et Rome. Le trajet est réduit à environ vingt-deux heures.

En partant de Cannes à 3 heures après-midi, et de Nice une heure plus tard, on passe à Gênes à minuit, à Florence, à 7 heures du matin, et l'on arrive à Rome à une heure, c'est-à-dire presque à l'heure du déjeuner.

Ce voyage, naguère un peu fatigant, se réduit donc à deux séances de six à sept heures, coupées par huit à neuf heures de sommeil, et offrant chacune des panoramas d'un charme tout différent.

INGÉNIEURS (?) AU BAGNE

Dans le second de ses intéressants articles sur le bagne de Guyane, notre collaborateur M. Galmot citait deux relégués, désignés sous leurs initiales vraies, B. et R. de F., qu'il présentait comme deux types singuliers de déclassés, ayant appartenu à d'excellentes familles et passé par l'Ecole centrale. Le bureau de l'Association amicale des anciens élèves de cette Ecole, pépinière d'ingénieurs dont la probité égale la science, s'est ému de ce dernier renseignement et a désiré faire une enquête à ce sujet. M. Galmot s'est empressé de lui communiquer les noms complets des deux relégués en question et, vérification faite, il se trouve que ces noms ne figurent sur aucun des registres de l'Ecole. C'est donc abusivement qu'ils se sont donnés, au bagne guyanais, et qu'ils sont considérés par le personnel des surveillants comme « ingénieurs des arts et manufactures ». Ils possèdent certaines connaissances techniques (M. Galmot a pu s'en assurer personnellement en leur confiant quelques travaux), mais ils ne sortent certainement pas de l'Ecole centrale, et c'est grâce à la vigilance du président et du secrétaire de l'Association amicale des anciens élèves qu'il nous est permis de rectifier l'erreur que nous avions commise.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Exposition du corps du cardinal Richard dans la chapelle ardente.

Le nouvel archevêque de Paris, Mgr Amette. — *Phot. Pirou, rue Royale.*

MORT DU CARDINAL RICHARD ARCHEVÊQUE DE PARIS

(Voir notre gravure de première page.)

Le cardinal Richard, dont l'état de santé était depuis quelque temps très précaire, est mort mardi dernier, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Né à Nantes en 1818, c'est dans cette ville même qu'au sortir du séminaire de Saint-Sulpice il avait, comme vicaire général du diocèse, durant vingt années consécutives, parcouru la première étape de sa longue carrière. Nommé évêque de Bellay en 1872, il fut appelé, le 7 mars 1875, auprès de Mgr Guibert, archevêque de Paris, en qualité de coadjuteur, et, lorsque celui-ci mourut, le 8 juillet 1886, il lui succéda sur le siège archiépiscopal. Il avait été créé cardinal par le pape Léon XIII en 1889.

Soixante-quatre ans de prêtrise, trente-cinq ans d'épiscopat, dont trente-deux à Paris ; près de dix-neuf ans de cardinalat, telle était la somme de charges et de dignités accumulées sur la tête du vénérable prélat. Le poids de l'âge le courbait de plus en plus vers la terre ; mais une foi robuste, un esprit ferme, un sentiment profond du devoir, soutinrent jusqu'à l'épuisement complet de ses forces physiques sa démarche chancelante. Par le souvenir, et aussi grâce à l'image — car *L'Illustration* consacra deux de ses pages à cet épisode — nous le revoyons, déjà octogénaire, se faisant monter, à travers les échafaudages, dans une sorte de chaise à porteurs, puis gravissant à pied l'échelle terminale, pour présider, au sommet vertigineux du dôme central de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, à la pose solennelle de la croix : « La présidence de cette cérémonie m'appartient, avait-il dit, et j'entends ne pas l'exercer d'en bas. » Le mot et l'acte résument tout un caractère. Ces temps derniers, on eut encore plusieurs occasions d'apercevoir, entourée du respect de foules pieuses, cette figure singulièrement accentuée, et ce fut surtout en des circonstances relatives aux événements qui attristèrent la fin de sa vie, sans briser son invincible espoir.

Le cardinal Richard s'est éteint doucement le 28 janvier, à 6 h. ½ du matin, dans l'hôtel de l'archevêché installé rue de Bourgogne, depuis la séparation, après s'être associé aux prières des agonisants dites à son chevet.

Avant les funérailles, célébrées à Notre-Dame, samedi 1er février, le corps du défunt a été exposé publiquement dans la salle des commissions, transformée en chapelle ardente. Coiffé de la mitre blanche, revêtu des ornements sacerdotaux : soutane rouge, aube blanche, chasuble violette ; ayant à ses côtés la croix et la crosse pastorales, insignes archiépiscopaux ; à ses pieds la barrette cardinalice, le prélat reposait sur un catafalque dressé au seuil même de la salle, afin de faciliter le défilé des nombreux visiteurs.

Le coadjuteur de Mgr Richard, Mgr Amette, qui lui succède à la tête du diocèse de Paris, est né à Douville (Eure) en 1850 ; il fut vicaire général à Evreux, avant d'être nommé, en 1898, évêque de Bayeux et Lisieux.

L'AMIRAL RÉVEILLÈRE

Le contre-amiral Réveillère est mort dimanche dernier, à Brest, où il était retiré depuis bien des années déjà. Il était dans sa quatre-vingtième année.

C'était un excellent marin. Né à l'île de Ré en 1829, sorti de l'École navale en 1847, il avait fait la première campagne de Chine en 1859, comme lieutenant de vaisseau. Plus tard, il accomplissait un exploit jusque-là réputé impossible, en remontant, le premier, les rapides du Mékong. Capitaine de frégate en 1870, capitaine de vaisseau en 1881, contre-amiral en 1889, il avait pris sa retraite en 1891. En 1902, il avait été nommé grand officier de la Légion d'honneur.

L'amiral Réveillère. — *Phot. Le Bourdonnec.*

C'était aussi un écrivain au talent nerveux, personnel, et un philosophe d'une rare indépendance d'opinions. Républicain convaincu, il a pourtant demandé, attestant ses sentiments de chrétien, qu'un crucifix accompagnât sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière.

NEW-YORK-PARIS AUTOMOBILE

Encouragé par le succès du raid automobile Péking-Paris, notre confrère *le Matin* a organisé, avec le concours du *New-York Times*, un voyage encore plus audacieux comprenant le tour du monde, en réduisant au minimum, soit la traversée de l'Atlantique et celle du détroit de Behring, l'emploi des moyens accessoires de locomotion.

Trois Français vont essayer d'accomplir le voyage : M. Bourcier-Saint-Chaffray, commissaire de la course, pilotant une voiture de Dion ; M. Godard, et M. Pons, ce dernier montant une voiturette. Nos compatriotes, auxquels s'était joint M. Scarfoglio, représentant une marque italienne, ont quitté Paris mardi dernier pour aller s'embarquer au Havre. Ils retrouveront à New-York le champion allemand et les camarades américains qui semblent devoir porter à huit le nombre définitif des concurrents.

La voiture italienne Züst.

La voiturette Sizaire et Naudin et la Motobloc.

La de Dion de M. Bourcier-Saint-Chaffray.

LES CONCURRENTS DU RAID AUTOMOBILE NEW-YORK-PARIS

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

OF CALIFORNIA

Ce numéro se compose de *vingt pages* (dont neuf sur les Événements du Portugal) *au lieu de seize*, et contient deux suppléments :
1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet du Grand Soir, de M. Leopold Kampf ;
2° Le premier fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : Nietzschéenne.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 8 FÉVRIER 1908 *66e Année. — N° 3389.*

L'ATTENTAT DE LISBONNE

Alfred Louis da Costa, qui tua le prince héritier, et Joao Sabino (peut-être innocent).

Manuel dos Reis da Silva Buiça, professeur au Collège National, qui tira sur le roi le premier coup.

Les cadavres des régicides lynchés sur place.

Dom Manuel. La reine Amélie. Le roi Carlos (debout).

Groupe photographié par le prince héritier de Portugal, à Villaviçosa, quelques jours avant l'attentat.

Epreuves photographiques reçues de notre correspondant, M. Benoliel. — Voir l'article, page 108.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

NOS SUPPLÉMENTS

ROMAN. — Nous commençons dans ce numéro la publication du beau roman de Mme Daniel Lesueur

Nietzschéenne

à l'occasion duquel M. Henry Roujon a bien voulu écrire, pour *L'Illustration*, l'intéressant article qu'on lira plus loin : NIETZSCHÉISME.

THÉATRE. — *L'Illustration* donne actuellement à ses abonnés et à ses lecteurs une exceptionnelle série de pièces de théâtre. Après avoir publié successivement :

L'Autre ; l'Eventail ; la Belle au bois dormant ; l'Apprentie ; le Grand Soir ;

Elle va faire paraître :

Les Deux Hommes, par M. Alfred Capus (Comédie-Française) ;

Samson, par M. Henry Bernstein (Renaissance) ;

L'Affaire des Poisons, par M. Victorien Sardou (Porte-Saint-Martin) ;

Un Divorce, par MM. Paul Bourget et André Cury (Vaudeville) ;

Ramuntcho, par M. Pierre Loti (Odéon) ;

La Femme nue, par M. Henry Bataille (Renaissance) ;

Le Foyer, par MM. Octave Mirbeau et Th. Natanson (Comédie-Française) ;

Qui perd gagne, par M. Pierre Veber, d'après un roman de M. Alfred Capus (Théâtre Réjane).

COURRIER DE PARIS

— Votre correspondance n'est pas bonne, monsieur ?

Au coin de la rue de la Boétie et de la place Saint-Augustin, ces mots étaient adressés, vers les six heures du soir, d'une voix de gendarme par le conducteur de la voiture 58 chemin de fer de l'Est-Trocadéro, à une personne dont je distinguais mal le visage parce qu'elle était blottie tout au fond et que je me trouvais, moi, à l'entrée. L'observation fit aussitôt scandale parmi les voyageurs; les dames chuchotaient,et tous les regards s'étaient portés vers le coupable, chargés de ce dégoût avec lequel on toise les escrocs. Le monsieur ne trouva d'abord rien à répondre, puis on entendit une voix tranquille qui s'étonnait :

— Vraiment ? Vous croyez ?

— Que j'en suis sûr ! affirmait l'homme au képi noir.

Il cracha trois pièces de cinquante, deux nickels de vingt-cinq et une roue de cent sous qu'il avait serrées dans sa bouche pour *faire*, avec plus de commodité, de la monnaie et, brandissant le petit carton vert : « Pu d'une heure qu'elle n'est pu valabe ! » Pu d'une heure ! Une réprobation marquée plissa de nouveau les fronts de tous les honnêtes gens qui constituaient cette voiture d'élite. Je me penchai pour examiner le triste individu, et tandis que, refermant un livre derrière lequel il avait en vain essayé de se dérober à la curiosité antipathique de ceux qui l'entouraient, il s'efforçait d'atteindre, dans sa poche, un porte-monnaie qui se faisait prier, je reconnus avec la plus douloureuse stupeur... l'Homme-qui-lit ! Etait-il donc tombé si bas qu'il ne craignît point de risquer le « coup de la correspondance » ! A ce moment même une grosse bourgeoise à broche de camée, qui était sa voisine, descendait, non sans s'être, après une petite perte d'équilibre, reposée deux secondes sur les genoux d'un frère des Ecoles chrétiennes. J'attendis qu'elle eût définitivement évacué. Quand, ensuite, mon ami eut payé ses six sous et que le conducteur maussade m'eut, en repassant, bien aplati les pieds sous ses galoches grandes comme des boîtes à violons, alors j'allai m'asseoir à la place demeurée vide près du filou, et, lui retirant des mains le livre dans lequel il s'était replongé :

— Eh bien ? lui dis-je, c'est du joli ? Si on savait cela chez les libraires, on ne vous laisserait plus seul devant une vitrine !

Il ne paraissait nullement ému.

— Voici ce qui est arrivé... Mais sortons. Nous serons mieux dehors pour causer.

Il fit signe au conducteur qui tira son cordon avec colère, et une fois sur le trottoir...

— ... J'avais demandé une correspondance dans le tramway qui s'arrête à la caserne de la Pépinière. J'entrai, place Saint-Augustin, au bureau, pour y prendre un numéro : le 937. On en était au 45. Après plusieurs voitures complètes où il n'y avait jamais « d'à volonté » que les impériales, comme le froid était vif et qu'une douce température régnait dans le bureau, je m'y assis, sur la banquette de cuir troué, entre un vagabond et une demoiselle aux lèvres couleur de maroquin qui attendait tout autre chose que le Trocadéro ou la Madeleine, et choisissant dans ma serviette un bouquin pour dégeler mes loisirs jusqu'au 936, je commençai de lire.

— Quoi ?

— *Les Nouvelles Feuilles de route* de Déroulède, 70-71. Je fus tellement enrôlé, dès les premiers pas, que j'allai d'une étape jusqu'au bout. Je perdis toute notion de la vie extérieure. Enfin, comme j'achevais sur les mots de ralliement qui sont les derniers de l'ouvrage : « Quand même ! » « C'est pourtant vrai ! pensai-je. Il faut prendre mon omnibus ! Quand même ! » Bien que j'eusse marché ainsi de la forteresse de Breslau jusqu'aux allées de Tourny en Bordelais, je ne croyais pourtant pas être resté plus de quelques minutes en route. Le temps passe vite à la guerre. Je sautai dans la première voiture où je trouvai de la place et tout naturellement, avec une exquise candeur d'âme, je présentai ma correspondance qui, paraît-il, n'était « pu valabe ». Telle est ma navrante histoire !

— Voilà ce que c'est que de lire partout ?

— Où lirais-je, sans cela ? Nulle part. Je ne regrette pas l'incident. Sans parler des nobles frissons que m'ont donnés maintes pages du journal de Déroulède, j'ai eu la joie de retrouver là un ami de mon enfance, un ami trop perdu de vue, je veux dire : le tirailleur algérien, le *turco*. Ah ! le turco bleu et jaune, le turco du second Empire, des images d'Epinal et des boîtes de soldats de plomb ! Qu'il me faisait peur et que je l'aimais ! Je n'ai qu'un soupir de regret à pousser pour qu'il se représente aussitôt à mes yeux, après la grille des Tuileries au poste du pont tournant. Par les brûlants après-midi de juillet, adossés au mur où il semblait que Decamps vînt d'étaler un bon crépi de soleil, assis sur un banc, l'un contre l'autre, comme des perruches, ils étaient là une douzaine de grands enfants aux souples reins, aux fines attaches, avec des faces de bois de fer et des gencives pavées d'amandes. Leur cou noir et nu, bronze et caoutchouc, qui pour un rien se gonfle, avait des mouvements de boa. Ils laissaient éclater des rires d'hommes primitifs entrant dans l'eau, ou bien demeuraient immobiles, en de soudaines gravités de grande tente. De leurs mains sèches, osseuses, et dont l'intérieur déteint, comme aux singes, ils tressaient des cordelettes. Quelques-uns — c'est à croire que j'y suis — portent au doigt un anneau d'or maléable où sont tracés les signes du zodiaque. Leurs guêtres sont les plus blanches de toute l'armée. Un vieux gardien du jardin, qui a mangé du désert sous Bugeaud, n'est jamais bien loin pour parler d'Afrique avec eux et les houspiller de sa canne. Mais les voilà tout à coup qui sautent sur leurs fusils et s'alignent. Qu'y a-t-il ? Tout là-bas... à l'extrémité de l'avenue... on dirait ?... oui... c'est l'Empereur qui sort !... « Courons, ma bonne ! Courons ! » Et j'entraîne ma vieille Sophie qui trébuche dans mon cerceau ! Eh bien, ces turcos de mon enfance et de la parade, c'est peut-être les mêmes qui, plus tard, aux côtés de Déroulède, claquaient dans la neige, et se faisaient tuer kif-kif des héros !

— Et d'où veniez-vous, avant le drame de « la correspondance » ?

— De la librairie Emile-Paul, vous connaissez ? rue des Bons-Enfants ? J'aime beaucoup cette rue. Le soleil n'y commet point d'excès, mais elle a gardé, sous son gentil nom, caractère de vieux Paris. Certaines cours d'hôtels anciens, grises et vertes, dégagent une tristesse délicieuse. Le passé, rue des Bons-Enfants, n'est pas trop dépaysé, il peut continuer à se croire « chez lui », s'imaginer qu'il est toujours du présent. Les autos ne tournent dans son lit étroit qu'avec la plus grande circonspection et à coups de reculades dans les murailles. J'avais donc été à la librairie que je dis pour voir, dans son ensemble, avant qu'elle fût dispersée, la bibliothèque de Brunetière. J'ai vécu là une heure d'émotion spéciale, à toucher et à feuilleter les livres qui furent les armes, les soldats si bien disciplinés du général et du chef dont la forte voix martelant les idées n'est pas encore éteinte. Ces livres parlent, tranchent, affirment, couverts d'annotations et de remarques tracées dans la fièvre du combat, de cette espèce d'écriture à la baïonnette qu'avait le hardi polémiste. Heureux ceux qui sauront en acquérir quelques-uns, parmi les meilleurs, les plus gonflés de sucs, et de bruissantes pensées : les Provinciales, les éditions princeps des poètes de la Pléiade, Bossuet, Montaigne, les Soirées de Saint-Pétersbourg... et tant d'autres. Mais, quels que soient les nouveaux érudits chez lesquels entreront, pour un peu de temps, les livres qui viennent d'être secoués par Brunetière, pas un ne leur fera oublier le petit homme opiniâtre et frêle qui ne les laissait pas dormir, aux traits durcis de volonté, au regard perçant dans le blême visage, à la bouche dogmatique s'étant presque désaccoutumée du rire et dont l'âme bouillante usait et consumait le corps comme les parois d'une chaudière. Forcément, après un tel maître, tous leur paraîtront fades. Je ne vois guère qu'un Frédéric Masson pour ne pas leur faire trop perdre, s'il les possédait, l'habitude du mouvement et de la vie. Lui non plus ne laisse pas se déposer sur leur tête cette neige grise de l'oubli qu'est la poussière. Vingt fois par jour, il les ouvre et les mène tambour battant. Avec ces grands cavaliers de bibliothèque, le livre, toujours en main, prend de l'exercice et respire ! Il a horreur du sommeil de la stalle, et de la torpeur du rayon.

Grâce au coupe-files et aux cartes d'entrée réservées que m'avait fournies l'historien de l'Empire, j'ai pu, ces jours-ci, assister au sacre et au couronnement de Napoléon. J'étais placé dans un petit coin au premier rang et j'ai tout vu, très bien ; les manteaux, les traînes, les croix, les sabres, les insignes, le globe et la tiare, les grandes comédies du costume et du plumet, de l'étiquette et des visages, tout comme j'ai entendu les cloches, les chants d'église, les *Vivat Imperator* et *Tu es Petrus*, les orchestres et le canon, le froissement des drapeaux et des robes. Oh ! les magnifiques et inoubliables cérémonies, dont il semble, en le lisant, que Masson ait été chargé par l'Empereur d'être le grand-maître, l'ordonnateur ingénieux et superbe ! Et c'est en sortant de Notre-Dame, abruti encore de pompe et de gloire, avec des reflets de trône dans les yeux que j'ai appris l'assassinat de Carlos Ier et de son fils. Il n'y a vraiment que la mort pour savoir bien vous rappeler — même à propos des rois, des grands et des prétendus heureux — aux tragiques réalités de *la vie*.

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'ATTENTAT DE LISBONNE

Grande Poste. Première fenêtre de l'Hôtel de Ville à l'entrée de la rue de l'Arsenal. Arcades du ministère de l'Intérieur.

L'angle de la place du Commerce et de la rue de l'Arsenal, où ont été tirés sur la voiture royale les premiers coups de feu.

Hôtel de Ville. Rue de l'Arsenal. Entrée de l'Arsenal où s'est réfugiée la voiture royale.

La rue de l'Arsenal où a eu lieu l'attentat, vue de la place de l'Hôtel-de-Ville : c'est à l'endroit occupé par les tramways que la fusillade a été dirigée sur la voiture royale.

Voir l'article et le plan, page 108.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Dom Manuel (maintenant roi de Portugal) à Villaviçosa. — *Photographie prise par le feu roi Carlos la semaine dernière.*

Le château de Villaviçosa, que la famille royale avait quitté le matin même de l'attentat.

Le roi Carlos à la chasse à Villaviçosa. — *Photographie prise par son fils aîné, le prince Louis-Philippe, quelques jours avant leur mort.*

Rive sud du Tage. Débarcadère et station pour la ligne du Sud. Arsenal au 2e plan. Ministère de la Guerre.

Panorama de la place du Commerce, à Lisbonne, vue du Tage, montrant tout le trajet parcouru

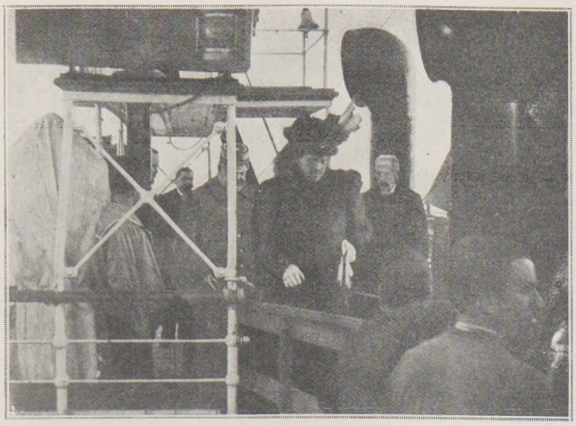
M. João Franco. Dom Affonso, frère du roi. Dom Manuel, second fils du roi.

Dom Manuel.

Dom Manuel, second fils du roi Carlos et de la reine Amélie, en compagnie de son oncle et de M. Franco, attend ses parents au débarcadère de la ligne du Sud.

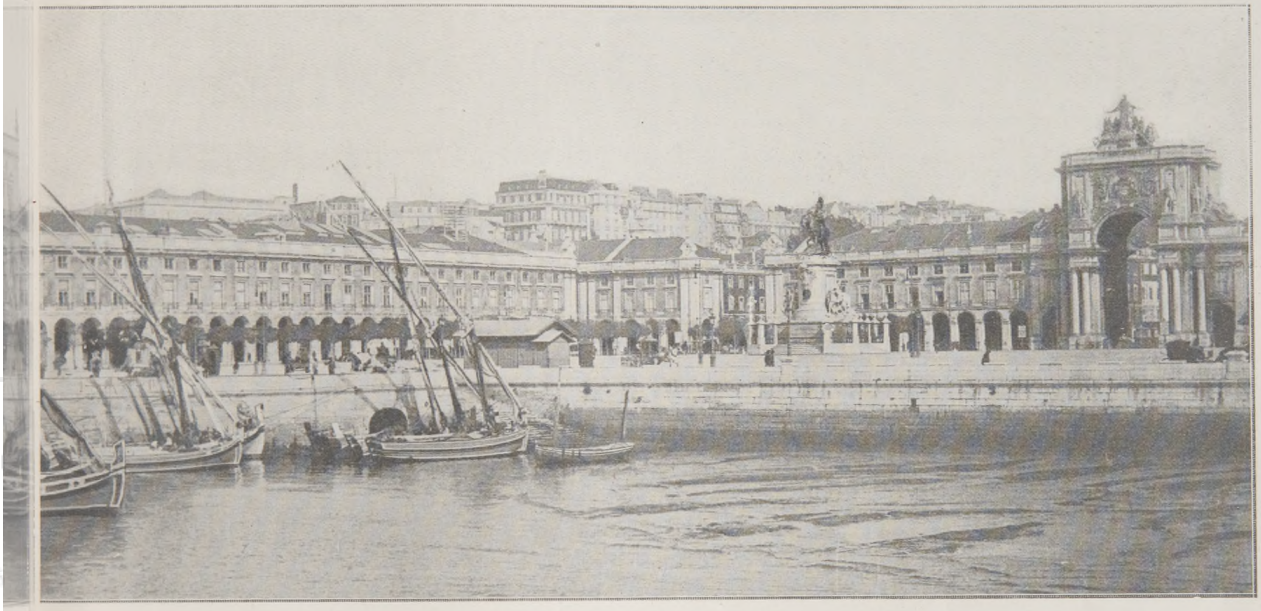
Photographies Benoliel et Novaes. — Voir l'article et le plan, page 108.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Débarquement de la reine Amélie et du roi Carlos arrivant de Villaviçosa, le 1er février.

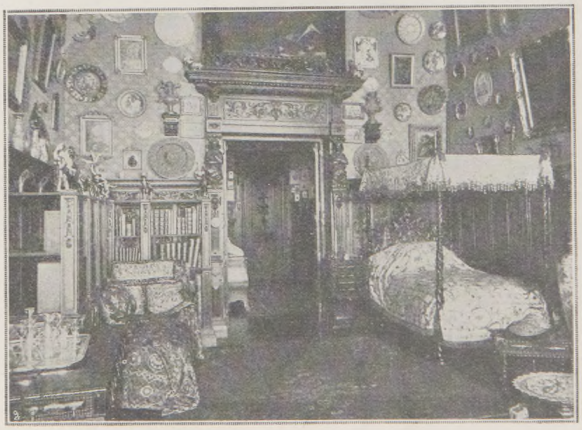
Instantanés pris par MM. Benoliel et Novaes, vingt minutes avant l'attentat.



Ministères. Postes et Télégraphes à l'angle de la rue de l'Arsenal. Statue équestre de Joseph Ier. Ministères. Arc de triomphe de la rue Augusta.

ar la voiture royale, depuis le débarcadère jusqu'au coin de la rue de l'Arsenal, où eut lieu l'attentat.

Le palais des Necessidades où ont été transportés les corps du roi et du prince héritier après l'attentat, et où réside le nouveau roi Manuel II.



Chambre du roi Carlos où ont été déposés les deux corps.

(Sur le lit de droite, fut placé le corps du roi ; sur le lit de gauche, le corps du prince héritier ; au fond a été improvisé une chapelle.)

Photographies Benoliel. — Voir l'article et le plan, page 108.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

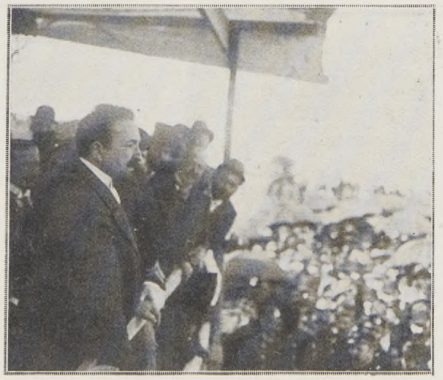
Martins Canalho (Finances). Ayres de Ornellos (Colonies et Marine). Malheiro Reymao (Commerce et Agriculture). Luciano Monteiro (Affaires étrangères). Peixeira d'Abreu (Justice). Joao Franco (Présidence et Intérieur). Colonel Porto (Guerre).

Le ministère Franco, aujourd'hui démissionnaire. — *Phot. Benoliel.*

M. Pinto do Santo, député (arrêté).

Arrestation d'un manifestant sur la voie publique.

M. Joao Chagas, journaliste (arrêté).



Le vicomte da Ribeira Brava (arrêté)

MM. Affonso Costa et Antonio José d'Almeida, députés (arrêtés).

M. Bernardino Machado, chef du parti..

L'agitation républicaine et ses principaux chefs accusés de complot et arrêtés par le ministère Franco.

LA CRISE PORTUGAISE. — La lutte entre le ministère Franco et le parti républicain.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Un roi qui n'avait pas la physionomie d'un tyran.

Le prince Louis-Philippe visitant la colonie portugaise du Moçambique, en 1907.

Le roi Carlos. Le prince héritier.

Visite du roi et du prince héritier à une caserne d'artillerie. — *Phot. Benoliel.*

LES DEUX VICTIMES DE L'ATTENTAT DU 1er FÉVRIER : RÉCENTS INSTANTANÉS

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

« L'ILLUSTRATION » A LISBONNE

Très tard dans la nuit du samedi 1er au dimanche 2 février, de brefs télégrammes, que les journaux du matin publièrent en dernière heure, annonçaient à Paris l'effroyable nouvelle de l'assassinat, à Lisbonne, du roi et du prince héritier de Portugal. Quelques heures après, alors que nous recevions les premières dépêches de nos correspondants (l'excellent photographe M. Benoliel et l'habile dessinateur M. Alberto Souza), nous assurant que nous pouvions compter sur eux, notre envoyé spécial, M. Gustave Babin, prenait le Sud-Express pour aller diriger, coordonner leurs efforts.

Arrivé lundi soir (il faut compter, de Paris à Lisbonne, trente-six heures en train de luxe), il a pu nous envoyer, dès le lendemain, avec d'intéressants documents, croquis et photographies, la lettre qu'on va lire :

Lisbonne, 3 février, soir.

Il y a moins d'une heure encore, nous tous que le Sud-Express vient de jeter, inquiets, nerveux, sur ce pavé, de toutes parts sonore des chevauchées des cavaliers lancés en patrouilles, nous ne connaissions de l'effroyable drame que la brutale et laconique nouvelle : le roi Carlos et le prince héritier morts, abattus à coups de carabine et de revolver, l'infant Dom Manuel blessé aussi, puis, tout sanglant, élevé au trône.

Embarqués à la hâte, jetés en wagon au vu de la première dépêche, nous avions espéré trouver, en cours de route, des détails, des précisions ; à Bordeaux, d'abord ; à Biarritz ; puis, déçus ici et là, à Salamanque, au moins ce matin, après une nuit hantée de cauchemars professionnels. Illusion nouvelle ! Même à la petite station frontière où veille la douane portugaise, à Villar-Formoso, on ne sait rien, que ce que nous savons nous-mêmes, — à moins qu'on n'observe, avec une fermeté de héros, une consigne de discrétion quelque peu excessive. Aucun déploiement extraordinaire de forces, au surplus, à cette première station portugaise. Pas un gendarme. Aucune des mesures de police que nos imaginations, un moment, avaient pu redouter. Les valises, les malles entr'ouvertes, les agents du fisc accomplissent leur devoir avec flegme, sans zèle intempestif, et l'on pourrait juger, même, à voir le peu de rigueur de leurs inquisitions, que quelque grand ressort là-haut s'est un peu détendu.

Nous roulons maintenant, d'un train placide, à mi-vapeur, dans un désert pierreux, raviné, âpre. Jamais je ne vis tant de granit en un jour. Des rocs se dressent, ronds, usés par la fureur des torrents primitifs, s'amoncellent en décombres ou s'étalent en larges dalles grises, si polies que les mousses mêmes ne sauraient s'y accrocher pour vivre. Sur les maigres champs, exigus, péniblement conquis, péniblement gardés, une écume de galets monte à la surface. Et tout au fond, dans un ravin, une rivière serpente, dont nous retrouverons les ondes vives, sautant de cascade en cascade, pendant des lieues et des lieues. Un doux soleil, pourtant, rayonne sur ce chaos d'une beauté farouche et désolante, un soleil blond, mais qui projette des ombres trop opaques et trop lourdes pour qu'on ait l'illusion du printemps ; pas même quand, un peu plus loin, des mimosas balanceront à la brise insensible leurs panaches soyeux, et que souriront, parmi les pierrailles, des bruyères aux hampes énormes, roses, blanches, mauves.

Au reste, nous sommes bien incapables d'arrêter longtemps notre attention sur cet impressionnant paysage : par intervalles, seulement, et comme en guise de repos... Et nos pensées, tout aussitôt, se tendent de nouveau vers Lisbonne, les tragédies possibles, l'inconnu, terrible peut-être...

Enfin ! enfin !... Nous avons croisé dans une petite station au nom de laquelle, seulement, nous n'avons pas pris garde, tant nous étions avides d'interroger, de harceler ceux qui savaient, le Sud-Express qui s'est mis en route ce matin, de Lisbonne pour Paris, et qui est prêt à repartir. Brèves minutes, et bien employées ! En vingt mots, un obligeant voyageur, penché à la portière, accroché aux rampes, a tâché de satisfaire nos avidités, et nous a annoncé que la capitale est calme, très calme, qu'il y a un nouveau roi, et que « tout se passe admirablement ». Les deux trains se sont séparés aussitôt, chacun continuant sa route, nous, repartant les mains pleines de journaux, que, gentiment, avec munificence, on nous a laissés, au passage. A la première page de celui qui m'est échu, les *Noticias*, rayonne, en pur français, en caractères gras, la vieille formule sacramentelle : « Le Roi est mort, vive le Roi ! »

***

Ainsi, un règne nouveau a commencé, du moment même où le roi Carlos et son fils aîné, tombaient sous les balles des assassins. Un règne a commencé, sans troubles, — et sur lequel, sans doute, se fondent bien des espérances. Le ciel veuille qu'elles se réalisent !

Et surtout, sous ce nouveau monarque, blessé, le bras en écharpe, et qui ne saurait tenir le sceptre ni le globe symbolique, Lisbonne est pacifique ! On part, anxieux, frémissants, la folle du logis lancée à bride abattue, rêvant d'émeutes, de barricades, de révolutions, pour apprendre enfin, au port, que « tout se passe admirablement » !

La sensation au moins, pour moi, n'est pas nouvelle, et il me souvient encore de l'angoisse qui m'étreignait l'âme, quand, il y a près de cinq ans, le train qui m'emmenait vers Belgrade stoppa à la tête de ce pont qui est la frontière de la Serbie. Et puis, cette arrivée déconcertante, cette ville non pas impassible, comme on nous a dit qu'est Lisbonne aujourd'hui, mais gaie, chantante, avec des tziganes et des danseuses aux carrefours, et des roses rouges saignantes à la grille du konak.

Ah ! oui, Lisbonne est calme. N'étaient, de place en place, les patrouilles de cavaliers qu'on croise, la garde, en casques prussiens, dont les lances étincellent sous les réverbères en éclairs aigus, les chasseurs coiffés de bombes luisantes, précédés de quelque officier empanaché d'une crinière blanche, jamais on ne se croirait dans une capitale sinon en état de siège, du moins sous le régime de la « protection renforcée ». Les grands cars des tramways, flamboyants d'électricité, vont, viennent, les voitures circulent à des trots fringants, des flâneurs, passent, les cafés regorgent, et rares, infiniment, sont les drapeaux en berne.

***

Et il n'y a nulle émotion, parce que le double meurtre de samedi n'a surpris personne.

Je ne puis ici, je ne veux essayer ni réquisitoire, ni plaidoyer. Mais, en vérité, quand on vient d'entendre, de la bouche d'un royaliste très loyal, un exposé de la situation qui était celle du Portugal, en ces derniers mois, quand on a entrevu les excès de tyrannie qu'allait permettre le décret royal paru le matin même du 1er février, on comprend tout le drame et ce dénouement effroyable où viennent de trouver la mort un roi qu'on aima beaucoup, naguère, un jeune prince innocent, — peut-être sympathique aux idées libérales.

Que M. João Franco fût animé de bonnes intentions, qu'il ait accompli d'utiles, de nécessaires besognes, mon ami ne le conteste pas. Il a sans doute été, lui aussi, un bon serviteur du roi, — mais à sa manière. A quelle extrémité, grands dieux, a-t-elle abouti !

Samedi matin, plus d'un, parmi ceux qui lurent le décret publié au *Journal officiel*, put s'écrier avec certitude : « Le roi a signé son arrêt de mort ». Cette fin, d'ailleurs, lui était de longtemps si bien promise que les organisateurs d'une fête de charité, chargés de préparer la construction d'une estrade où le roi et la famille royale devaient prendre place, recommandaient, comme une précaution indispensable : « Faites-la bien large, très large, afin que personne ne puisse s'approcher. » Il y a toujours, quand le Destin a prononcé, quelque chose qu'on oublie : la balle qui vient de loin, — et aussi que les gardes les plus consciencieuses ne peuvent rien contre des cœurs résolus.

***

D'un trait, je me suis rendu d'abord, accompagné de guides sûrs, à la place tragique, la place du Commerce.

De l'angle du trottoir où l'on m'a arrêté, on aperçoit, au fond, le débarcadère où étaient descendus, revenant d'une saison de chasse à Villaviçosa, le malheureux roi Carlos, la reine Amélie et le prince héritier, et où l'infant Manuel les attendait. A notre droite, la rue de l'Arsenal, aboutissant à cent mètres à peine, à une place où l'arsenal maritime fait ventre, s'avance en avant-corps. Devant nous, à trente pas environ, l'emplacement très peu vaste où se déroula le drame, où furent atteintes les deux victimes royales, où tombèrent trois des assassins, — et sans doute quelques curieux.

Faut-il rappeler, de nouveau, l'acte bref et violent ?

Si soudain fut l'effroyable drame du 1er février ; si affolée la panique qui le suivit, que les détails en demeurent dans les mémoires confus, imprécis, comme sur la plaque photographique l'impression d'une image trop rapidement passée...

Le récit que nous envoie M. Gustave Babin est conforme en tous points à celui qu'on lira plus loin (page 108) et qu'illustre le dessin ci-contre. Il était près de 5 heures et demie quand les souverains, qu'on attendait à 4 heures, mais dont le train avait été retardé, débarquèrent à l'angle de la rue du Commerce. Notre correspondant, M. Benoliel, et un autre actif photographe, M. Novaes, étaient là et ils purent prendre, malgré l'heure tardive, les clichés que nous reproduisons pages 92 et 93. Mais la réception fut assez longue et, quand la voiture se mit en route pour conduire les souverains au palais des Necessidades, on ne pouvait plus songer à obtenir des instantanés. Aucune photographie, à notre connaissance, ne fixera donc une phase quelconque de l'attentat.

Du moins pouvons-nous affirmer que le dessin publié ici est scrupuleusement documenté. Le dessinateur a même poussé si loin le scrupule qu'il s'est borné à représenter (d'après les récits de témoins qui avaient, à ce moment, su garder leur sang-froid) ce qu'il était certain de représenter exactement, c'est-à-dire le spectacle seul de la « voiture tragique », en négligeant l'indescriptible et irreproduisible cohue qui l'entourait, et où se confondaient les assassins, la foule, la police, les officiers accourus. A cet instant, la reine avait abandonné le bouquet qu'on lui avait vu d'abord brandir au milieu des coups de feu ; debout, penchée vers

Amiral Ferreira d'Amaral
(Intérieur et présidence du conseil).

M. Wenceslo de Lima
(Affaires étrangères).

Amiral Augusto de Castilho
(Marine).

M. Campos Henriquez
(Justice).

LE PREMIER MINISTERE DU ROI MANUEL II

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'ASSASSINAT DU ROI DE PORTUGAL ET DU PRINCE HÉRITIER

La reine Amélie, debout, tente de protéger ses fils contre les balles des assassins. — A ce moment même la voiture tourne dans la rue de l'Arsenal; le roi Carlos est déjà frappé à mort; le prince héritier agonise; c'est alors que Dom Manuel est blessé au bras, tandis que la reine est miraculeusement épargnée.

D'après un croquis envoyé de Lisbonne par M. Alberto Souza.

son second fils qui se dressait, lui aussi, son geste protégeait et implorait à la fois...

... Notre envoyé spécial conclut sa première lettre de Lisbonne par ce court paragraphe sur la chute du « dictateur » Franco :

Dans la soirée même, M. Joao Franco, le dictateur, alla présenter au nouveau monarque, Dom Manuel, immédiatement proclamé, ses hommages, ses vœux pour un règne long et prospère... Quelle entrevue !

La vieille reine Maria Pia, la sœur d'une autre victime sanglante, Humbert Ier, roi d'Italie, était présente aux côtés du jeune roi, de la reine Amélie, qui s'était ressaisie vite, énergique, implacable. M. Franco dut essuyer — de quel front ? — les véhéments anathèmes de cette mère, de cette veuve, les menaces, dit-on, du duc d'Oporto, frère du feu roi, qui parlait de se porter à des actes de violence, et le reproche muet de son souverain.

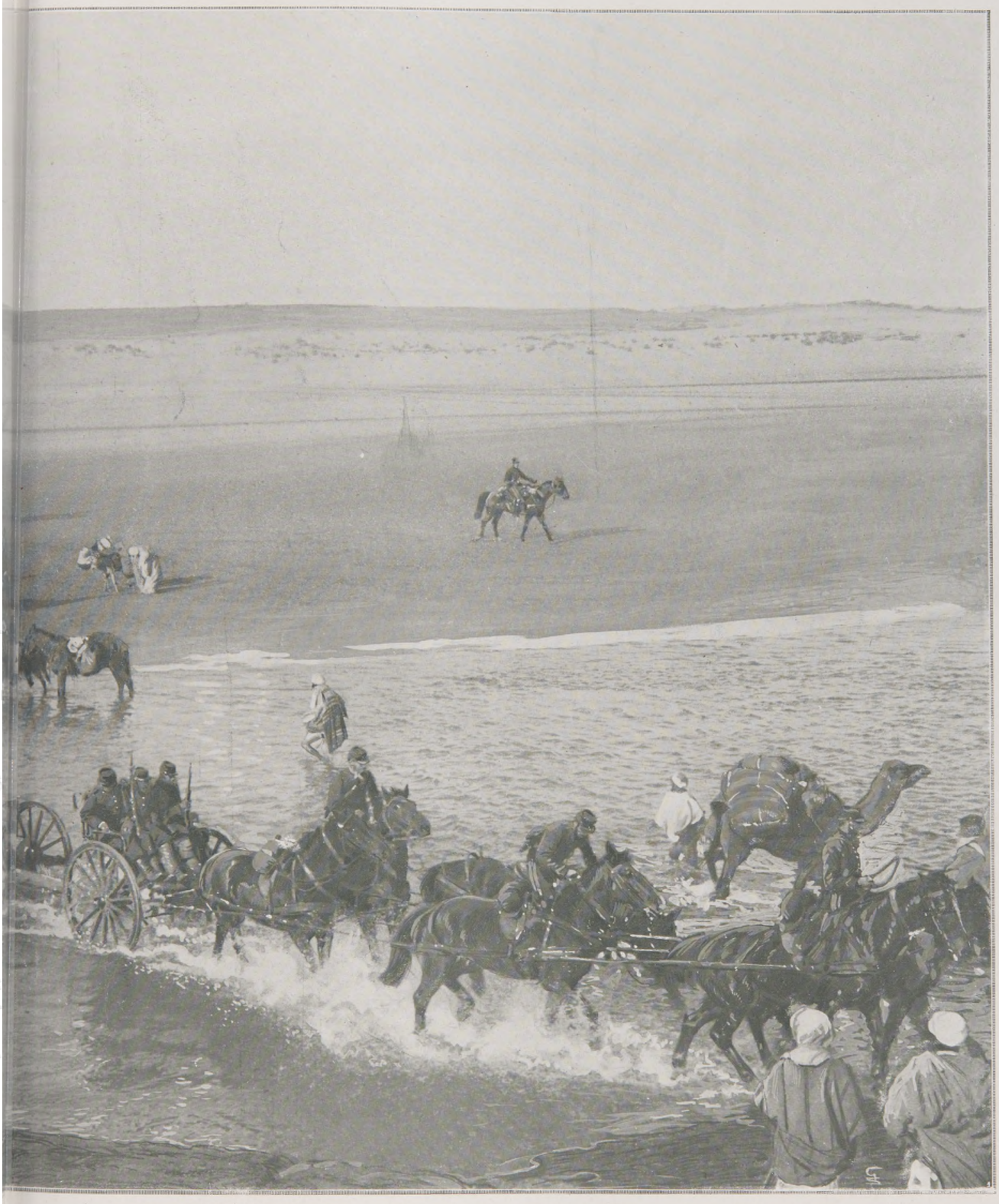
Pourtant Dom Manuel n'accepta pas, tout d'abord, la démission que lui offrait, selon l'usage, le premier ministre. Il fallut que, le lendemain, son Conseil, réuni d'urgence, lui indiquât, comme une mesure nécessaire, en présence des intéressés eux-mêmes, la disparition du pouvoir de M. Joao Franco et de ses collaborateurs, — d'aucuns disent, ici, ses complices. La paix, le bonheur du royaume étaient à ce prix.

Gustave Babin.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES DERNIÈRES OPÉRATIONS DES TROUPES DU GÉNÉRAL D'AMAD

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



La colonne, accompagnée du ballon captif, passe à gué l'oued Neffifigh. — *Phot. J. du Taillis.*

Cette magnifique photographie a été prise le 23 janvier, au cours des opérations commencées le 21 par les colonnes du littoral et du Tirs (du nom des terres noires de la plaine au nord de Settat) et qui viennent d'aboutir au sanglant combat de Darksibat. Dans le bilan douloureux de ce combat — huit morts, dont un officier, et cinquante blessés, dont quatre officiers — tous les corps de troupe sont représentés : légionnaires, zouaves, artilleurs, tirailleurs, chasseurs d'Afrique, goumiers. Cette diversité des armes est aussi une des caractéristiques de notre photographie, où l'on remarque également le ballon captif, si utile pour l'exploration du pays, mais qui a le grave inconvénient d'avertir les tribus marocaines de l'approche de nos troupes.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Un carrousel d'enfants sur la glace dans un village de l'Allemagne du Nord. — *Dessin de F. de Haenen.*

LES PLAISIRS DE L'HIVER

Pendant les longues journées d'hiver, dans les pays septentrionaux, les enfants n'ont guère d'autre passe-temps que ceux dont la glace et la neige leur offrent la précieuse ressource. Grands amateurs de patinage, ils imaginent des innovations pour varier les formes classiques de ce genre de sport. Voici, par exemple, de jeunes paysans d'un village de l'Allemagne du Nord qui, au moyen d'une roue de charrette, ont improvisé une sorte de manège imprimant son mouvement circulaire à une file de petits traîneaux.

On comprend moins l'agrément du bain glacé, que les patineurs, généralement, considèrent plutôt comme une fâcheuse mésaventure. Or, en Danemark, à Copenhague même, il existe une société de baigneurs dont les membres doivent se baigner pendant tout l'hiver. L'eau est-elle couverte d'une couche de glace, ils y font pratiquer un trou et s'y plongent avec délices. C'est, paraît-il, un traitement excellent pour la santé.

Un bain en pleine glace à Copenhague. — *Phot. G. Kalkoff.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE PROCÈS DES DEUX COUSINS

Quand Me Henri Bonnet eut fini son réquisitoire pour le comte Boni de Castellane contre le prince de Sagan, quand Me Jullemier eut achevé de plaider pour le plaignant, quand Me Henri Robert eut terminé son plaidoyer pour M. Jean de Castellane, le substitut se leva.

Un drôle de petit homme, sans âge, ce substitut, magistrat à mine de naturaliste fureteur, ayant je ne sais quoi de comique et d'érudit dans l'allure. Qu'avait-il à ajouter ? Ces messieurs ne s'étaient-ils pas tout dit ?

Les détails de la scène du 2 janvier n'intéressaient plus personne. Que M. de Sagan eût mis ou non son chapeau sur sa tête pour provoquer son cousin, en passant devant lui dans l'église de Saint-Pierre de Chaillot ; qu'il eût été ou non frappé à terre. Qu'importait ? Le comte de Castellane voulant jeter son mépris à la face de son cousin lui avait lancé au visage un crachat prémédité :

— Tiens, lui avait-il dit, voilà les étrennes de mes enfants.

Et les deux hommes s'étaient colletés. On les avait vus, le prince à plat dos dans le ruisseau, le comte par-dessus lui...

L'affaire était connue. Et comme le ministère public ne pouvait reprendre ni contre le prince de Sagan les accusations qu'avait lancées son cousin, ni les traits décochés (avec des fleurs) au comte de Castellane par Me Jullemier, il semblait qu'il intervînt vraiment pour le plaisir d'allonger le débat.

Mais, comme tous les gens qui ont beaucoup de choses à dire, il fut bref. Son petit réquisitoire tomba sur l'affaire, de très haut. Que dit-il ? Ceci :

« Régler une querelle dans le ruisseau, à coups de canne, à coups le pied, ou à jet de salive, c'est le délit commun dont s'encombrent les audiences. L'affaire d'aujourd'hui ne s'individualise que par les noms des plaideurs et la coupe des habits... On disait que jeu de mains étaient jeux de vilains et voici qu'ils sont devenus jeux de princes. C'est le grand nivellement qui s'achève... La lie ne monte pas. L'élite descend. »

Et il conseilla au tribunal de ne pas s'inquiéter trop de blessures « compatibles avec l'accès des photographes près du lit de douleur », mais de condamner cependant l'auteur des coups.

« Et puis, dit-il, nous reviendrons à nos clients accoutumés, pleins d'indulgence pour eux, qui ont l'excuse de l'éducation restreinte et qui ne sont pas législateurs. »

Sans plus, M. le substitut Granié s'assit. Il avait fait mieux que conclure. Il avait jugé l'affaire et avec elle le public accouru à l'audience ; il avait souligné le culte de cette foule démocratique pour les grands noms qu'elle feint de mépriser et devant lesquels elle reste, autant que jadis, étonnée...

M. Granié avait bien parlé. Mais ce magistrat, avec son talent, avait révélé qu'il n'avait pas le sens de ce qui est « très parisien ». La justice n'est point faite seulement pour juger les affaires, mais pour permettre aux gens, à certains jours, de se dire en public des choses qui ne regardent qu'eux. Ce qu'ils s'efforcent de cacher d'ordinaire, ils l'étalent alors devant la galerie qui s'amuse : c'est un procès parisien. Or, la galerie s'amusa fort à celui de mardi dernier. Il avait tous les éléments qui font le succès des causes mondaines :

D'abord ces héros étaient au premier rang de ces personnalités de belle mise et de grand nom qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes, gardent dans la cohue moderne un aspect d'élégance qui leur est propre et qui donne de la grâce à leurs erreurs mêmes.

Et puis ce prince et ce comte aux manières affinées avaient, ce jour-là, fait exactement le contraire de ce qu'on devait attendre d'eux. L'imprévu de l'aventure et son scandale lui donnaient droit à une audience spéciale.

Rien de banal. Un duel eût terminé l'incident simplement. Mais la fée originalité qui menait cette affaire, l'égara vers la correctionnelle. Là les rôles se renversèrent. Ce fut le prévenu qui devint l'accusateur et le plaignant qui se défendit. On n'y plaida point le procès, mais des questions de point d'honneur. Pour un peu, le garçon de la huitième chambre eût été prié d'emporter le recueil des lois pour apporter sur le bureau du tribunal le code de Chateauvillard.

Car le tribunal trouvait fort bon qu'on le prît pour arbitre de ce différend mondain et qu'on discutât devant lui ces matières. Ils s'amusaient fort, messieurs les juges, en écoutant Me Bonnet rechercher le vrai domicile du prince, alléguer qu'il couchait en de vagues meublés, tandis que son logis officiel était dégarni de tout meuble. Ils s'amusaient aux souvenirs du procès de divorce qu'évoquait Me Jullemier. Et, dans le silence ému de l'audience, ils écoutaient l'avocat de M. de Castellane expliquer le grief de son client : il ne voulait pas que son adversaire prît à son foyer d'autrefois la place qu'il a perdue.

Dans le débat faillirent être jetées des lettres que M. Boni de Castellane a sorties de sa poche et passées au tribunal.

— Lisez ! Lisez ! eût-on crié au Parlement.

Mais M. de Sagan a argué ces pièces de faux : les voici pour pas mal de jours enfermées dans un cabinet d'instruction qui sera le tombeau de ce secret, si les murs n'ont plus d'oreilles.

Au reste, si jamais elles en sortent, elles réapparaîtront trop tard. Car ce procès sera vite oublié. C'est un des caractères, en effet, de ces affaires si parisiennes de tomber rapidement dans l'oubli.

Paris ne serait plus Paris s'il avait de la mémoire. A peine, mardi prochain, se rappellera-t-il que c'est le jour auquel le tribunal a renvoyé son jugement...

HENRI VARENNES.

Les comtes Boni et Jean de Castellane.

M. Elie de Talleyrand-Périgord, prince de Sagan.
Croquis d'audience de L. Sabattier.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Mr James Thome Parker Roé interviewé chez lui

UN FAUX LORD

Londres, 2 février.

Le 29 janvier 1908, jour de l'ouverture du Parlement par le roi Edouard VII et la reine Alexandra, parmi l'encombrement des automobiles et des voitures qui amenaient à Westminster les pairesses d'Angleterre en robe de cour, toutes scintillantes de diamants, les diplomates chamarrés de décorations, un homme portant la longue robe bordée d'hermine et la couronne des pairs se présenta à la Chambre des lords, où l'agent de police de service à la porte le laissa librement entrer, après lui avoir fait un profond salut. Il suivit les longues galeries contournantes, passa dans le grand hall, où, des deux côtés, sur des tribunes, quelques invités, triés sur le volet, sont admis au grand honneur de contempler la procession royale, et, partout, sur son passage, les gardes du corps, à la taille gigantesque, rendue plus gigantesque encore par de hauts plumets blancs, les *yeomen of the guard*, qui portent le pourpoint et la fraise comme au temps d'Henri II, tous s'écartaient respectueusement devant le noble lord qui arriva ainsi à la Chambre où le discours du trône allait être prononcé.

Elle était resplendissante et somptueuse, cette Chambre, les dames de la cour en merveilleux costumes emplissant les tribunes, les plus hauts officiers de la magistrature et de l'armée, les diplomates étrangers, les gentilshommes des communes et les lords attendant l'arrivée du souverain. Le nouveau venu parut un moment embarrassé ; mais promptement un des huissiers se dirigea sur lui et lui dit : « Vous pouvez prendre place où vous voudrez, milord ! »

Ainsi fit-il, et il s'assit sur un des gradins, non loin du siège du Haut Chancelier. Cependant, l'un des pairs qui l'avait vu entrer cherchait vainement dans ses souvenirs sans arriver à se rappeler cette physionomie. Il faut savoir que, sur les 615 membres qui composent la Chambre des lords, un certain nombre n'assistent jamais aux séances ; beaucoup n'y viennent qu'une ou deux fois par an, pour des séances extraordinaires, et lorsque le *leader* du parti, par une ou plusieurs lettres pressantes, a réussi à les arracher aux délices de la chasse ou du sport. Les lords peuvent donc ne pas très bien se connaître ; cependant, s'ils ne se rencontrent pas au Parlement, il y a de fortes chances qu'ils se rencontrent au moins une fois ailleurs, dans des dîners ou des réceptions, à des parties de chasse. Or, le pair qui avait eu des soupçons ne se rappelait pas avoir jamais aperçu cet homme-là. Il fit part de ces soupçons à un capitaine des gardes qui prévint lui-même le *King of Arms*. Le capitaine demanda son nom à l'inconnu : « Lord de Morley », répondit-il.

Le capitaine s'en fut aussitôt rapporter cette réponse au *roi des armes* avec lequel il s'entretint quelques instants ; puis il revint vers le personnage suspecté :

— Lord de Mauley serait-il mort, par hasard, et seriez-vous son héritier ?

— Je ne vous ai pas dit lord de Mauley, mais lord de Morley.

— Avez-vous une convocation ?

— La voici.

Et il sortit de sa poche un vieux parchemin tout racorni, tout noirci par les ans.

Le capitaine déplia le parchemin et le parcourut.

— Oh ! s'écria-t-il, mais c'est là une convocation qui date d'Edouard Ier, et nous sommes sous le règne d'Edouad VII. Il ne peut s'agir de vous.

— Il s'agit de mon ancêtre, répliqua l'homme gravement. Ce parchemin vous prouve que lord de Morley était convoqué ici même par son souverain. Or, je suis son descendant ; comme il m'est facile de le prouver. J'ai donc tous les droits de venir ici.

L'attention des voisins était déjà attirée par ce singulier colloque. Dans quelques instants, la procession royale allait arriver. Il fallait, à tout prix, éviter un scandale. Que faire ?

Le roi des armes vint lui-même parler au soi-disant baron de Morley :

— Le lord chambellan vous signifie que, comme vous n'êtes pas sur la liste des pairs convoqués, vous devez vous retirer à l'instant.

— J'ai pourtant le droit d'être ici, répliquait l'autre.

Et il alla exposer ce droit au lord chancelier. Mais la réponse de celui-ci fut identique :

— Vous n'êtes pas sur la liste. Vous devez immédiatement vous retirer.

Et le faux lord se retira, de lui-même, sans que nul prît la peine de l'accompagner. Il s'égara dans le dédale des couloirs et finit par se trouver dans la garde-robe où s'habillent d'ordinaire les pairs. Un policeman très empressé le reconduisit jusqu'à la porte, lui fit avancer sa voiture, et notre homme, portant toujours sa robe d'hermine et sa couronne, revint tranquillement chez lui, sans avoir été autrement inquiété.

Le héros de cette extraordinaire aventure se nomme James Thome Parker Roé ; il est né en 1844, dans une maison du Strand qui se trouve sur l'emplacement qu'occupe maintenant le Tivoli ; son père était un ingénieur hydraulique ; en 1900, il ajouta à son nom celui de de Morley et prétendit être l'héritier de la baronie de Morley créée en 1299, et sans représentant depuis le dix-septième siècle.

Il lui faudrait, pour être admis officiellement à ce titre, faire, devant le Comité des Privilèges de la Chambre des lords, la preuve formelle de ses dires. Mais James Thome Roé n'entend point se soumettre à cette procédure qui prendrait beaucoup de temps et coûterait surtout beaucoup d'argent. « A quoi bon, dit-il, aller devant le Comité des Privilèges ? Puisque mes droits sont incontestables ! »

Son aventure des jours derniers était un moyen fort original pour affirmer ses droits.

Il faut conclure de tout cela que la garde qui veille aux barrières de Westminster n'est point une garde bien sévère. La Chambre des communes est étroitement, sévèrement surveillée ; on a la frayeur des suffragettes qui tentèrent, plusieurs fois, l'an passé, des invasions retentissantes. Une armée de *policemen* protège en conséquence les députés des communes. A la Chambre des lords, au contraire, il n'y avait jusqu'ici aucun danger. Aussi, un seul homme de police suffisait-il à assurer le service, un vieil agent, à la mémoire sûre, capable de reconnaître, du premier coup, tout arrivant. Après ce qui vient de se passer, il est à craindre qu'on ne s'empresse de mettre à la retraite ce vieil agent.

Raymond Recouly.

UN AUTRE INCIDENT A L'OUVERTURE DU PARLEMENT ANGLAIS

Il s'est produit, le même jour, aux abords du palais de Westminster, un autre incident, provoqué par les infatigables propagandistes qui ne manquent pas une occasion de manifester en faveur des droits électoraux des femmes.

Le même costumé en « Lord de Morley ».

Dès 11 h. ½ du matin, au premier rang de la foule massée du côté de Green-Park, se tenait un groupe de quatre membres de la Ligue pour l'indépendance féminine, attendant patiemment le passage du cortège royal, sans dissimuler d'ailleurs ses intentions, puisque l'une des manifestantes arborait une petite bannière portant cette inscription :

Pétition à Leurs Majestés.

Lorsque arriva enfin le carrosse conduisant le roi et la reine au Parlement, nos suffragettes criant d'une voix perçante : « Pétition ! Pétition ! » se précipitèrent avec une telle impétuosité qu'elles se trouvèrent à environ un mètre de la portière avant que la police pût intervenir.

Leur projet, cependant, échoua devant la supériorité de la force masculine ; mais il ne fallut pas moins de quatre policemen et d'un soldat pour entraîner à distance respectueuse miss Neilaus, intrépide amazone, principale promotrice de cette tentative. On la relâcha après avoir constaté son identité ; quant à ses trois compagnes, on se contenta de les prier de s'éloigner, en les invitant à ne pas recommencer.

Un incident à l'ouverture du Parlement anglais : arrestation d'une suffragette sur le passage du carrosse royal.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

NIETZSCHÉISME

Les lecteurs de *L'Illustration* n'ont eu garde d'oublier l'édifiante aventure de la « Dame potelée ». Elle leur a été contée par M. Marcel Prévost avec une ironie miséricordieuse. Pour avoir été donnée d'une main légère, la correction n'en était pas moins sérieuse et un peu cruelle. Pauvre petite femme grassouillette et scélérate ! Elle avait lu Frédéric Nietzsche. — Doit-on le lire ?

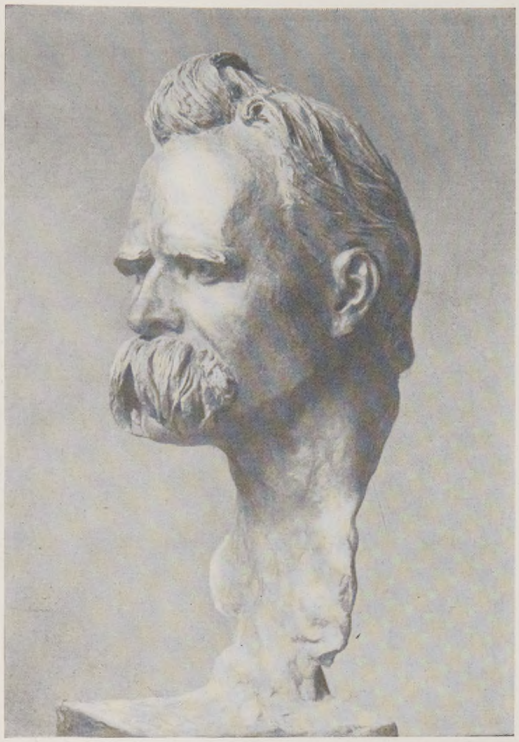
***

Est-il vrai que les hommes ne lisent plus ? Nous ne parlons pas de ceux dont la profession dépend des livres ; ceux-là n'ont pas le choix. Mais les autres, c'est-à-dire tout le monde, avec les affaires dans la journée, le théâtre le soir, et les passions aux moments perdus, où voulez-vous qu'ils prennent le temps de lire ? Il ne reste plus aux poètes, aux romanciers, aux historiens et aux philosophes que l'adorable et intrépide public féminin. La « dame potelée » est une des plus vaillantes personnalités de ce public. Elle possède toutes les élégances modernes, y compris le brevet supérieur. Aux environs de ses seize ans, elle a écrit de fines analyses sur des questions d'esthétique et de psychologie. Elle a appris à raisonner en même temps qu'à se coiffer et jouer au tennis. Elle a lu un peu de tout, et aussi du Nietzsche, pour faire comme les autres. Une petite tempête a éclaté sous le joli chapeau gigantesque. L' « immoralisme » a bouleversé la fragile cervelle. Et l'innocente créature a pris Zarathustra pour un maître de maison qui donne une soirée littéraire. « Il n'y a rien de mal ; tout est permis », ainsi parle Zarathustra. Le commentaire s'est achevé fâcheusement. Elle était bien un peu troublée, la première fois, sous sa triple voilette. Sa conscience de jadis, celle du catéchisme de persévérance, lui soufflait des murmures de remords. Mais elle s'est dit : « Je suis une Surfemme ». L'ancienne « table des valeurs » est faite pour les âmes esclaves. Et elle a appliqué « la morale des maîtres », en devenant la maîtresse d'un cercleux également nietzschéen. Ils ont tous lu Nietzsche, même les hommes, dans un certain monde. Que voilà donc un philosophe achalandé !

Il y a quelque vingt ans, l'héroïne du charmant conte de Marcel Prévost aurait pu faire, à une table d'hôte de l'Engadine, la rencontre d'un voyageur singulier. Elle eût pris pour un nihiliste slave cet inconnu aux épaisses moustaches tombantes, au front ravagé, aux larges yeux absents. Très courtois, très doux, mais silencieux, cet étranger, d'apparence maladive, eût piqué la curiosité de la Parisienne. Elle serait parvenue, à force de gentils manèges, à échanger quelques mots avec lui. Elle lui aurait présenté son mari et l'autre. Enfin, elle aurait lu son nom sur le registre de l'hôtel. « Mon Dieu ! se serait-elle écriée, ce n'est pas un révolutionnaire russe ; c'est Nietzsche ! Il faut absolument que je lui ouvre mon cœur. » La petite surfemme se serait confessée à Zarathustra. Le prophète ne parlait pas toujours. Eût-il, cette fois, consenti à parler ? Si oui, elle en aurait entendu de dures, la dame potelée ! La pauvrette en eût pris pour son rhume, comme on dit dans la langue des esclaves. Nietzsche l'aurait renvoyée à son mari et à son coiffeur, et, le lendemain, il eût changé d'hôtel. Cette aventure de voyage l'aurait dégoûté de sa chère Engadine ; il eût fui les chaudes vallées couronnées d'hivers où sa nostalgie de Grec frileux venait, chaque été, prendre un bain de neige et de lumière. Voir sa pensée déformée par la sottise, c'est, pour un penseur, l'injure suprême. Pour celui qui a commis le crime de lancer les idées comme des bombes meurtrières, c'est le châtiment.

***

S'il n'y avait pas des imbéciles, toutes les philosophies seraient innocentes. Les matières explosives ne blessent pas les gens de laboratoire ; elles tuent les maladroits qui les manient sans les précautions d'usage. Les dix ou douze volumes de Nietzsche, absorbés par des cerveaux faibles, y font de lamentables ravages. C'est la demi-science qui enfante le monstre dont parle le poète : « la Bêtise au front de taureau ». Naguère ce fut Darwin, le digne anglais Darwin, le plus correct des naturalistes de la Grande-Bretagne, dont les idées bouleversèrent les sots. Un pauvre diable d'étudiant en médecine, frotté de biologie, conclut de la théorie de la lutte pour l'existence qu'il avait le droit d'égorger une vieille laitière. Ainsi le Raskolnikoff de Dostoevsky se fait assassin par interprétation de Napoléon. Nous avons eu le snobisme wagnérien qui permettait de convoiter la femme de Mark, sous prétexte qu'on était un Tristan ; le snobisme schopenhauérien, dont les adeptes pratiquent le renoncement en proclamant le droit à la paresse ; le snobisme tolstoïsant, dont les capons se réclament pour fuir la caserne et souiller le drapeau. Le snobisme nietzschéen a été inventé récemment pour permettre aux drôles et aux drôlesses des divers mondes de s'accorder licence de tout faire d'après le droit des âmes surhumaines. C'est grande pitié.



Buste de Frédéric Nietzsche, par Max Klinger.
Phot. E. A. Seemann.

Devant ce débordement de prétentieuse et cynique bêtise, on comprend, on excuse les grosses colères bourgeoises, à la Nordau, la lourde fessée infligée sans grâce à la cohue des dégénérés. Le pesant pédagogue a fustigé d'une main rageuse quelques-unes des vanités modernes. Son bon sens épais vous irrite, mais Nordau repose un moment des excès de l'élégance intellectuelle. Son tort a été de s'en prendre à de hauts penseurs et à de purs artistes des misères qui se débitaient ou se commettaient en leur nom. Par légitime horreur des nietzschéens de table d'hôte et d'alcôve, Nordau a parlé de Nietzsche comme il était injuste d'en parler. Il ne suffit pas d'un Lebiez pour déshonorer l'hypothèse darwinienne, non plus que d'une femmelette sensuelle pour compromettre Zarathustra.

Pauvre grand Nietzsche ! Qu'il méritait peu, celui-là, le tutoiement du succès mondain ! Une clientèle de simulateurs infligée à l'homme qui ne mentit jamais, quelle amère dérision ! Renan a dit un jour de Littré : « La Vérité le menait comme un enfant. » C'est tout Nietzsche, et la définition parfaite de sa destinée superbe et tragique.

L'Allemagne d'aujourd'hui se pare de son souvenir et c'est son droit. Il ne lui appartenait pourtant que par la langue. A demi slave, le fils du pasteur de Röcken se réclamait des comtes Nietski, d'une lointaine aristocratie polonaise émigrée en pays saxon. Pour patries spirituelles, Nietzsche avait choisi la Grèce et la France ; apollinien avec Phidias, dionysien avec Eschyle, il était, aux heures d'ironie, compatriote de Montaigne, de La Rochefoucauld et de Voltaire. Il lisait avec délices Meilhac et Maupassant, il préférait Racine à Shakespeare. Son lyrisme fait songer souvent à Michelet. Il a écrit, au témoignage des Allemands, un allemand magnifique ; il ne pensait pas germaniquement.

Son audace faisait de lui un exilé perpétuel sur la terre de l'obéissance. Il eut, dès l'enfance, le besoin, la passion, la folie du défendu et du périlleux. Sa vocation lui fut révélée, au bourg natal, en un jour de fête foraine. Il vit un danseur de corde traverser la place du village, comme un être héroïque et aérien. Cette vision remplit toute sa jeune âme ; c'était le symbole de son rêve. Il se voua pour toujours à la vie dangereuse.

Eut-il donc des aventures ? Jamais. Des passions ? Pas davantage. Au point de vue anecdotique, il ne lui est jamais rien arrivé. Sa biographie romanesque tiendrait en trois lignes. Le drame de son existence est tout intellectuel. L'existence de Nietzsche, c'est l'histoire d'un homme dévoré par sa pensée. Mme Lou-Salomé a dit de lui cette parole profonde : « Son regard était tourné en dedans. » Le mal physique le condamna de bonne heure à une vie nomade de valétudinaire, aux hivernages sur la Côte d'Azur, à la tyrannie des régimes, aux drogues, aux médecines, aux exils. La vie savante, celle des livres, lui était interdite et impossible ; à Nice, à Gênes, à Sils Maria, il lisait peu. Cet ancien professeur de philologie dans une des plus doctes universités d'Allemagne dut prendre l'habitude d'une certaine ignorance. Il fut condamné à une terrible solitude. La tentative formidable que Descartes a faite, confortablement installé dans son poêle, l'errant Nietzsche, au corps brûlé de remèdes, l'a osée comme aucun esprit mortel ne l'osa jamais : regarder jusqu'au fond de sa pensée, voir au dedans de soi, violer le secret de sa conscience, se sonder l'âme, se martyriser la raison.

Dans un des livres les plus intelligents, les plus généreux, les plus équitables qui aient été écrits sur Frédéric Nietzsche, M. Faguet l'a appelé « le don Juan de la connaissance ». C'est dire très bien, mais pas assez. Don Juan ne serait plus don Juan, s'il était un instant de bonne foi. Nietzsche nous pardonnera d'emprunter, pour chercher à le définir, le nom d'une créature de cette pensée wagnérienne qu'il a tant adorée et tant haïe. Il a été le Siegfried de la vérité, l'enfant qui va droit devant lui dans l'ignorance sublime de la peur. « Il faut vivre dangereusement », a-t-il répété sous toutes les formes en son style sibyllin. Il a pensé dangereusement, vivre pour lui étant penser et rien que cela. Nietzsche est le héros de la recherche et son martyr.

***

Doit-on le lire ?

Sans doute ; mais ce n'est pas un droit qui s'achète pour le prix marchand de quelques in-12. Pour lire Nietzsche, il faut d'abord avoir l'esprit d'humilité. Au respect de l'intelligence humaine, il faut joindre une notion prudente des limites de la philosophie. Il faut se résigner modestement à l'idée qu'on ne peut, quoi qu'on fasse, que changer d'hypothèse, vénérer tous les systèmes et se méfier respectueusement d'eux. Il faut aussi se garder de prendre pour un corps de doctrine le lucide et brillant délire dans lequel le prophète a vaticiné. Il faut lire Nietzsche, comme on lit les poètes, avec amour, terreur et pitié. Un des livres que nous avons le plus aimés, signés du maître Louis Ménard, cher à notre jeunesse, a pour titre : *les Rêveries d'un païen mystique*. L'œuvre de Nietzsche pourrait s'appeler : *le Songe d'un athée lyrique*. Nous admirons ceux qui dégagent un système de ce chaos d'aphorismes et de métaphores. Le volcan en éruption jette tout par son cratère, laves brûlantes et obscures poussières, sagesse et folie. Nietzsche a tout dit, tout osé, tout blasphémé, tout béni, tout haï, tout aimé. Lui-même, il comparait sa pensée, sans cesse en métamorphose, à un serpent qui mue. Sa beauté, sa réelle grandeur sont faites de son intrépide sincérité. Il allait au bout de la corde, comme le danseur de la foire villageoise, ne regardant jamais à ses

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pieds. Le vertige lui avait été d'abord une volupté, puis une habitude, puis un besoin. Et il sautait éperdument sur le fil tendu, victorieux de la crainte, persuadé qu'il ne tomberait jamais.

Un jour il tomba. En 1888, il écrivait à son ami Brandès : « Je vous jure que dans deux ans toute la terre se tordra dans des convulsions. Je suis une fatalité. » C'était sa dernière crise de lyrisme conscient. A grimper d'orgueil en orgueil, cette raison alpestre était arrivée au sommet ; la flore des métaphores lui cachait le précipice. Un pas de plus, et cette intelligence, si vaine d'elle-même, sombra dans un gouffre hideux, la folie. Certains voudraient que cette chute servît de leçon à l'audace humaine. Le Surhomme avait voulu voir ce qu'il y a au delà des morales et de l'autre côté des vieilles lois. Les intelligences humblement résignées au mystère maudissent et pleurent en Nietzsche l'indiscret des domaines défendus.

Elle est belle, cette idée de vengeance et de châtiment. Zarathustra a-t-il été puni pour avoir trop espéré de la raison ? Il y aurait donc des crimes de la vérité ? La vie n'ayant été pour Nietzsche qu'une orgie cérébrale, ne plus penser lui étant la pire des morts, il est mort à l'heure de son inconscience, et mort, comme d'autres meurent de débauche, d'un excès de génie. C'est peut-être un scandale. Il a droit, du moins, ce scandale, à notre respect.

Le pire châtiment, l'immérité, ce serait que cette magnanime pensée défunte devînt la proie des violateurs de sépulture. Le précipice, soit, mais pas l'envasement ! Zarathustra fit un jour ce rêve ; il en a tant fait ! Un enfant lui présentait un miroir. Le prophète s'y vit grimacier, ricanant, grotesque. « Cet horrible visage n'est pas le mien, s'écria-t-il, épouvanté. C'est la caricature de mon âme et de ma doctrine. » Peut-être ce jour-là Zarathustra fit-il connaissance avec cette étrangère qui s'appelle la peur. Le Siegfried de la connaissance avait traversé sans frémir plusieurs cercles de flammes ; la vision du nietzschéisme des snobs le terrorisa. A ceux qui prennent sa sagesse révoltée pour un code de grossier plaisir, il adresse cette question redoutable : « Es-tu une force nouvelle et une nouvelle loi ? Un premier mouvement ? Une roue qui tourne d'elle-même ? Peux-tu contraindre les étoiles à tourner autour de toi ? » Le nombre est relativement restreint des personnes qui aient le droit de soumettre les astres à cette exigence. Ainsi définie, la statistique des surhommes se réduit singulièrement. En connaissez-vous un à votre Cercle ? Moi pas. Les vrais surhommes et les vraies surfemmes sont, devons-nous croire, extrêmement rares.

***

Voilà ce que ne sauraient trop se redire la dame potelée et ses petites camarades. Que cette gracieuse et cabriolante singerie cesse donc de jouer avec la pensée nietzschéenne, cette lame coupante qui met en sang les doigts inhabiles !

Et cependant il faut lire Nietzsche. Ce n'est pas un sport de voyage. Lorsque le cratère en fusion bouillonne, on reçoit à travers les yeux pas mal d'escarbilles douloureuses. Ce n'est aucunement une lecture de casino. Quelques migraines accompagnent l'initiation. Zarathustra ne facilite pas la tâche de l'adepte. Il ne détestait pas les fumées autour du trépied. De son origine slave, il tenait une certaine espièglerie perverse, de son hellénisme le don d'ironie, de sa culture française un vague goût de mystification. Il avait ses moments de lyrisme farceur ; il se payait de temps à autre la tête des esclaves. Plus d'une page demande à être relue, les poings aux cheveux, le front barré de rides. Il y a de tout là dedans, de quoi rire, de quoi pleurer, de quoi blasphémer, de quoi grincer des dents, de quoi désespérer, de quoi prendre la vie en horreur et la philosophie en exécration. On y trouve aussi, si l'on sait chercher, une belle médication amère contre les lâchetés du cœur, et de saines nourritures pour la volonté.

« La France, disait Nietzsche qui nous aimait quand même, a mal à l'énergie. » Il est par excellence le conseiller du *sursum corda*. Tout son pessimisme l'avait conduit à aimer la vie désespérément. Celui qui a dit : « L'homme est un être qui se dépasse », le poète de l'amour du danger devient alors un médecin miraculeux de l'énergie. Il s'écriait : « Soyez durs, ô mes frères ! Soyez durs comme le diamant ! Durs pour vous-mêmes ! » Les philosophies sont une matière plastique que chacun peut modeler au gré de son idéal. M. Faguet a écrit sagement : « Je suis plus moraliste depuis que j'ai lu l'immoraliste Nietzsche et depuis que j'ai constaté que Nietzsche, après avoir repoussé furieusement toute morale, est amené insensiblement à en établir une et même deux, ce qui conduit à croire qu'il y en a cent, lesquelles, en se superposant, en se rattachant les unes aux autres et en se hiérarchisant, en forment une. » Lisons donc Nietzsche, nous autres Français, son peuple favori. Lisons-le, puisque nous gardons la coquetterie de tout connaître. Demandons-lui surtout de nous préserver des veuleries, des découragements, des mille malaises de l'existence facile, des relâchements du bien-être. Qu'il nous donne ce goût enragé de l'action, cet orgueil et cette folie d'oser dont il a fait la loi des âmes libres ! « Soyez durs, ô mes frères, comme le diamant ! »

C'est un diamant aussi qu'a vomi le cratère, avec cette magnifique et forte parole. « C'est l'homme lui-même, a dit encore Nietzsche, qui donne un sens à sa vie. Est fort qui veut l'être. »

***

Se vouloir en force et en beauté, rêver pour soi la dureté du diamant pur, tel est le sens que l'héroïne du roman de Mme Daniel Lesueur, *Nietzschéenne*, entend donner à sa vie. Jocelyne Monestier a lu Nietzsche. Son solide esprit peut supporter une telle nourriture. Elle n'a garde d'y chercher un arrière-goût de friandise empoisonnée. Jocelyne est une chaste qu'un malheur a frôlée sans la flétrir. Elle est veuve, non pas d'un époux, ni d'un amant, mais de l'amour même. Celle-là, le songeur de Sils Maria eût consenti à la rencontrer dans l'Engadine.

Mme Daniel Lesueur, auteur de notre nouveau roman : *Nietzschéenne*.
Buste par DENYS PUECH.

Il n'était pourtant pas féministe. Que dit Zarathustra ? « Le bonheur de l'homme a nom : je veux. Le bonheur de la femme a nom : il veut. L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier. Tout le reste est folie. » Il est infiniment probable, pour ne pas dire certain, que Nietzsche n'aima jamais d'amour. Ses prédilections pour une créature féminine se changeaient aussitôt en une belle intimité intellectuelle. Il eût honoré d'une de ces amitiés-là l'héroïne de Daniel Lesueur. Le veuvage obstiné de cette âme l'aurait attendri. On imagine Nietzsche faisant de la musique avec Jocelyne Monestier. Elle aurait obtenu de la main du maître un exemplaire de *la Volonté de puissance*. Cette orgueilleuse, cette lutteuse qui tient bon, cette volontaire qui se dépasse avec son charme de Gorgone moderne et sa fière cruauté, eût semblé à Nietzsche une nietzschéenne. « Celle-là, se serait-il dit, avait le droit de me lire. » Il demandait à la tourbe des esclaves : « Etes-vous de ceux qui ont la permission de secouer un joug ? » Jocelyne secoue le joug du bonheur facile. Le bréviaire qu'elle cache dans un tiroir, poison des cerveaux faibles, lui a versé l'héroïsme et la passion contre les passions. *Nietzschéenne* est un livre sévère et tendre, un de ces livres français que Nietzsche eût aimés.

Il y a pour Zarathustra lectrices et lectrices. Le plus impie, le plus mal famé, le plus scandaleux, le plus satanique des poètes lyriques devient, dans une âme saine et digne de le comprendre, un évangéliste de vertu.

Henry Roujon.

LES FUNÉRAILLES DU CARDINAL RICHARD

Les funérailles du cardinal Richard, archevêque de Paris, célébrées samedi dernier dans la matinée, ont eu un caractère essentiellement religieux, d'une imposante simplicité. Aucune pompe officielle, le gouvernement et les pouvoirs publics s'étant abstenus d'y prendre part, en vertu de la loi de séparation ; mais un cortège considérable composé de prélats, de prêtres du diocèse, de délégations, de notabilités du monde catholique et de toute une légion de fidèles empressés à rendre les derniers devoirs à l'éminent pasteur.

Après la levée du corps, accomplie rituellement à l'archevêché, le cercueil, recouvert du chapeau et du manteau cardinalices, fut placé sur un corbillard de cinquième classe ; suivant le désir du défunt, ni couronnes, ni gerbes de fleurs n'en paraient la funèbre sévérité. C'est à travers une foule énorme massée sur son parcours que le convoi se rendit de la rue de Bourgogne à Notre-Dame. Les cordons du poêle étaient tenus par quatre ecclésiastiques : Mgr Leroy, évêque d'Alinda, supérieur de la congrégation du Saint-Esprit ; les vicaires généraux Garriguet et Gardey, l'abbé Rataud, curé de Notre-Dame des Victoires, et par quatre laïques : le comte de Franqueville, membre de l'Institut ; M. Denys Cochin, député ; l'amiral de La Jaille, sénateur, et M. Keller, ancien député. Coiffé du chapeau à glands vert et or, enveloppé d'un ample manteau romain, par-dessus la soutane violette, le nouvel archevêque, Mgr Amette, précédait, derrière le char, les personnes de la famille conduisant le deuil.

A 10 heures, tandis que grondait solennellement le bourdon historique, le cercueil était transporté dans la cathédrale, où une grand'messe chantée en plain-chant fut suivie des absoutes dites par les archevêques de Sens, de Marseille, de Reims, de Lyon et de Bordeaux. A l'issue de la cérémonie, à laquelle assistaient des membres du corps diplomatique, du Parlement, de l'Académie française, ainsi que le préfet de la Seine, le préfet de police, le grand chancelier de la Légion d'honneur et d'autres fonctionnaires présents à titre privé, la foule fut autorisée à défiler devant le catafalque. A 5 heures, le corps du cardinal était descendu dans le caveau réservé à la sépulture des archevêques de Paris.

L'AMIRAL TOUCHARD

AMBASSADEUR DE FRANCE A SAINT-PÉTERSBOURG

Le vice-amiral Touchard, désigné pour remplacer M. Bompard à l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg, est âgé de soixante-trois ans. Né le 14 juin 1844, il entrait à seize ans à l'École navale et n'avait pas vingt-cinq ans lorsqu'il fut promu lieutenant de vaisseau. Il fit la campagne du Tonkin, avec le grade de capitaine de frégate, et, comme capitaine de vaisseau commanda le cuirassé *Marengo*, puis l'*Iphigénie*, croiseur-école des aspirants. Contre-amiral le 6 juin 1894, sa promotion au grade de vice-amiral date du 22 avril 1902. De mai 1902 à janvier 1905, il fut préfet maritime à Cherbourg, après avoir rempli deux fois les fonctions de sous-chef d'état-major général, commandé une division de l'escadre du Nord et siégé au comité consultatif de la Marine. M. Thomson l'appela au ministère, comme chef d'état-major général et le plaça ensuite à la tête de l'escadre de la Méditerranée. C'est pendant ce commandement, qu'il

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Mgr Amette.

Les funérailles du cardinal Richard. — Le char funèbre arrivant à Notre-Dame.

a quitté au mois d'octobre dernier, que l'amiral Touchard reçut commission pour prendre éventuellement la direction des forces navales franco-espagnoles réunies dans les eaux espagnoles. Le nouvel ambassadeur est grand-officier de la Légion d'honneur.

Le vice-amiral Touchard. — *Phot. Pirou, rue Royale.*

Le lieutenant Ricard. — *Phot. Otto.*

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Le lieutenant Ricard, tué pendant le combat de Darksibat — engagé au cours des opérations combinées par le général d'Amade, au sud de Casablanca, et dont notre gravure de double page reproduit une des phases — n'avait que vingt-cinq ans. Né à Paris, le 16 mai 1882, fils de Mme veuve Ricard, né Berteaux, neveu de M. Berteaux, ancien ministre de la Guerre, il était entré le vingtième à Saint-Cyr, et, en 1904, avait été nommé au 3e chasseurs d'Afrique à Constantine. Très épris de la carrière des armes, il avait accueilli avec enthousiasme l'ordre de départ de son escadron pour le Maroc, et déjà il s'était signalé par son intrépidité à Settat, puis à Aïn-Mekoun, où il fit prisonniers tous les membres d'un douar. Les lettres pleines de courage qu'il adressait de là-bas à sa mère laissaient percer comme un pressentiment de son sort. « La mort du combattant, écrivait-il dans une des plus récentes, est digne, non pas de pleurs, mais d'envie. » De telles pensées exprimées simplement, sans forfanterie, parmi les épanchements d'une correspondance intime, ne témoignent-elles pas éloquemment de la valeur militaire et morale du jeune officier dont ses chefs et ses camarades déplorent la fin prématurée ?

UNE COMPAGNIE SOUS LA NEIGE EN ALGÉRIE

Une catastrophe plus meurtrière que tous les combats livrés depuis six mois au Maroc vient de se produire en Algérie.

Le 1er février, dans le Sud-Oranais la 20e compagnie du 2e étranger qui, sous les ordres du capitaine Capillery, se rendait du poste d'Aïn-ben-Khelil à Fort-Hassa, situé à 50 kilomètres à l'ouest d'Aïn-Sefra, fut, au camp d'arrêt, surprise par une violente bourrasque de vent et de neige. La position devint intenable et le capitaine fit forcer l'étape. Mais la nuit étant survenue, la colonne se perdit faute de guide, et, dès lors, ce fut, dans les ténèbres, malgré l'énergie des gradés, la plus dangereuse débandade. Le lendemain, cinquante hommes vivants se retrouvèrent avec leur capitaine dans un douar. D'autres groupes s'étaient abrités en divers endroits. Mais les disparus étaient nombreux et, au cours des premières recherches, on releva trente-quatre cadavres.

L'entrée du poste de Fort-Hassa (Sud-Oranais). — *Phot. André Fères.*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Histoire.

Il semble que *la Vie de Jeanne d'Arc*, dont le premier volume vient de paraître (Calmann-Lévy, 7 fr. 50), soit appelée à prendre dans l'œuvre de M. Anatole France la place occupée par *la Vie de Jésus* dans l'œuvre de Renan. Ce rapprochement frappera quiconque tournera les premiers feuillets du livre aujourd'hui publié et qui sera, demain, célèbre. Peut-être — pour avoir été mieux servi par les documents — l'auteur de *la Vie de Jeanne* s'est-il montré plus minutieux et plus rigoureux historien que l'auteur de *la Vie de Jésus*. Au surplus, nul n'ignore que M. Anatole France est un merveilleux fureteur, un incomparable chartiste. On lui saura gré de son grand effort pour l'exactitude de ses reconstitutions historiques, comme aussi du tact parfait, de la suprême élégance, avec lesquels, en ménageant des susceptibilités facilement irritables, il a tenté de dégager « du buisson fleuri des légendes » le vrai visage de notre héroïne nationale. Une préface de quatre-vingt-trois pages est consacrée à la critique des sources et à la synthèse des idées capitales. C'est là le bon procédé qui permet d'alléger le récit, dès son début, de tout le gros matériel documentaire et philosophique. Ce récit, on le devine, est une exquise chose. Il a cette forme simple, souple et pure, adaptée au ton des époques et mêlée d'archaïsmes, qui est coutumière à M. Anatole France. En telles pages, consacrées aux légendes de sainte Marguerite et de sainte Catherine, nous retrouvons le conteur dilettante des miracles du mysticisme ou de l'ascétisme.

Et c'est le poète qui évoque l'enfance jolie, laborieuse et mystique de Jeanne en un pays ruiné par la guerre, mais où se conservent, malgré la brutalité des temps, les traditions aimables de la Fête des Fontaines et des offrandes fleuries à l'Arbre des Fées. « Or, âgée d'environ treize ans, un jour d'été, à l'heure de midi, dans le jardin de son père, l'enfant entendit une voix qui lui fit grand peur... » Car Jeanne eut des visions « et ces visions ne furent ni feintes ni contrefaites ; elle crut réellement entendre des voix qui lui parlaient et qui ne sortaient pas d'une bouche humaine... Elle voyait les figures en manière, a-t-elle dit, de choses multiples et minimes, comme des étincelles perçues dans un éblouissement. » M. Anatole France — et c'est l'originalité de sa conception du personnage de Jeanne — n'adopte ni la thèse des écrivains catholiques qui font une trop grande part au merveilleux, au miracle, ni, surtout, celle des historiens de la libre pensée qui se refusent à reconnaître à Jeanne « non seulement les influences d'une hallucination perpétuelle, mais jusqu'aux suggestions de l'esprit religieux », façon de voir qui les amène « à exagérer jusqu'à l'absurde les facultés intellectuelles de cette enfant, à lui attribuer ridiculement des talents militaires et à substituer à la naïve merveille du quinzième siècle un phénomène polytechnique ». Ce qui ressort surtout des textes, d'après M. Anatole France, c'est que Jeanne fut une sainte. « Elle fut une sainte avec tous les attributs de la sainteté au quinzième siècle. » Ce fut dans sa foi ardente qu'en un temps où l'art militaire se réduisait à quelques ruses de paysans et à certaines règles de chevalerie, elle puisa l'audace de guerroyer comme un capitaine. Et si ses décisions ne furent pas toutes personnelles, si, d'autre part, la mauvaise fortune des Anglais à partir de 1428 peut s'expliquer assez naturellement et humainement, il n'en est pas moins vrai qu'elle eut la part la plus belle dans la délivrance : celle du sacrifice : « Elle donna l'exemple du plus haut courage et montra l'héroïsme sous une forme imprévue et charmante ».

Ce premier volume de *la Vie de Jeanne d'Arc* se clôt avec la cérémonie du sacre de Charles VII à Reims. Peut-être certains endroits du livre prêteront-ils à la polémique, mais on peut prévoir cependant que ces discussions seront plus courtoises que passionnées. M. Anatole France, en effet, tout en cherchant la vérité « sans mollesse », n'a pas succombé à la tentation, terrible pour l'historien, de se jeter dans la bataille. Il nous exprime, au reste, délicieusement, son peu de goût pour les vaines manifestations de ce genre en nous assurant qu'« au risque de ne pas montrer toute la beauté de son cœur, il vaut mieux ne pas paraître dans les affaires qu'on raconte ».

On croit écrire un livre et l'on en fait un autre. M. Frédéric Masson ayant eu, d'abord, l'intention de commenter en un texte purement descriptif les dessins d'Isabey, de Fontaine et de Percier qui composent le Livre du sacre, s'est trouvé en fin de compte avoir écrit un volume (*Le Sacre et le Couronnement de Napoléon Ier*. — Calmann-Lévy, 7 fr. 50.) où les descriptions sont, en partie, rejetées aux pièces justificatives et où il est question de religion, de politique et de beaucoup d'autres choses. Tant il est vrai que le sujet nous mène et que les documents nous commandent. Et, parce que le sacre fut, de la part de Napoléon, une tentative pour substituer au droit démocratique qui l'avait investi une façon de droit divin, parce qu'il fut aussi le point de départ du malentendu entre l'empereur et la nation, de la lutte entre le sacerdoce et l'empire, du triomphe, en France, des doctrines ultramontaines, l'auteur en a justement conclu que les pensées et les actes se rattachant au sacre méritaient de prendre dans son ouvrage une place plus considérable encore que les gestes et le détail de la cérémonie proprement dite. D'où le caractère double, à la fois didactique et descriptif, du nouveau livre de M. Frédéric Masson. Le couronnement, devant la postérité, c'est le tableau de David. C'est « dans une magnificence recueillie, somptueuse et immobilisée, le geste arrêté et souverain qui consacre le nouvel empire et qui y donne à la fois la grâce et la majesté. » Ce tableau, dans lequel nul mouvement ne s'efforce, nulle attitude ne se contraint, où les costumes eux-mêmes, les costumes fastueux et apocryphes, ne tournent point au comique, fixe une légende. M. Frédéric Masson s'est appliqué à rétablir l'histoire.

Après avoir donné de vivants tableaux du monde et de la cour, sous le règne de Napoléon III, M. Frédéric Loliée a estimé avec raison que, pour compléter sa trilogie des *Femmes du second Empire*, il lui restait à préciser, en la mettant en relief, la figure essentielle entre les femmes de ce monde et de cette cour. Il vient donc de publier *la Vie d'une impératrice* (Juven. 7 fr. 50), volume final, que, fidèle à sa méthode, il a nourri d'une documentation puisée le plus possible aux sources les plus directes ou les moins connues. Par le sujet, comme par la forme, les études historiques de M. Loliée offrent toujours un vif attrait. En consacrant celle-ci à l'impératrice Eugénie, il s'est surtout proposé, dit-il, de préparer les éléments d'une saine appréciation du caractère et du rôle de l'éminente personnalité mêlée à tant d'événements. Ce ferme propos d'impartialité ne saurait aller sans le souci de l'exactitude.

Romans.

Le nouveau roman de M. Jean Sigaux : *Du berceau à la tombe* (Edition du *Monde illustré*, 3 fr. 50), mérite une attention particulière. Le titre en est assez vague ; mais il s'explique dès les premières pages, où se précise le sujet. C'est l'histoire d'une mère qui, demeurée seule avec son unique enfant, ne vit plus que pour lui, se fait la protectrice, le soutien de ce fils, même quand, parvenu à l'âge d'homme, il continue, jusqu'à la mort, d'avoir besoin de sa vigilante et réconfortante sollicitude. Elle est, comme on dit, bien humaine — et par là l'intérêt s'en accroît — l'opposition de ces deux figures typiques : Marius Gabrielli, non pas une mauvaise nature, mais un caractère orgueilleux et faible, un esprit aventureux, un égoïste inconscient, constamment menacé des dangers d'une fâcheuse hérédité du côté paternel ; la « maman » Annette, épouse odieusement trahie et abandonnée, dont toute l'affection inquiète se concentre sur l'enfant né d'un mariage décevant ; femme de cœur et femme de tête, unissant à la tendresse maternelle une fermeté virile ; capable, dans l'accomplissement d'une tâche qu'elle considère comme son devoir supérieur, d'atteindre à un héroïsme sublime, en sa discrète simplicité. L'admirable dévouement de cette créature d'élite, modeste petite bourgeoise campagnarde des bords de la Saône, l'absolu sacrifice d'elle-même, ses luttes vaillantes, ses épreuves douloureuses, suffiraient à faire de ce roman une très intéressante étude ; mais d'autres éléments encore contribuent à en rendre la lecture singulièrement attachante : paysages et tableaux d'intérieur brossés de main d'artiste, menus détails finement observés, traits comiques, piquant, comme dans la vie réelle, leur pointe d'ironie au milieu des situations les plus pathétiques. Mentionnons en outre un épisode traité de façon remarquable. Sans trop chicaner M. Jean Sigaux pour le moyen un peu forcé par lequel il y a introduit, tel un effet de théâtre, une scène tragique destinée à corser le drame intime, il faut le louer pour sa magistrale peinture des terribles vicissitudes de notre armée de l'Est, à la fin de la guerre franco-allemande ; des rudes étapes du 4e zouaves à travers les campagnes désolées et couvertes d'un glacial manteau de neige. Ces pages saisissantes, donnant une forte impression de vu et de vécu, ne sont pas œuvre purement littéraire ; si nous ne nous trompons, elles ont dû être écrites, sous une suggestion évocatrice de souvenirs personnels, par quelqu'un qui « en était ».

Divers.

Mentionnons : *l'Europe préhistorique*, principes d'archéologie préhistorique, par Sophus Muller, traduit du danois par M. Emmanuel Philipot (J. Lamarre, 10 fr.) ; *la Gaule thermale* (Plon, 10 fr.), une étude des sources et stations thermales et minérales de la Gaule à l'époque gallo-romaine, par M. L. Bonnard, avec la collaboration de M. le docteur Percepied ; *la Question catalane* (Bloud, 1 fr.), par M. Georges Normandy ; *A l'école du vrai, du beau et du divin* (Perrin, 3 fr. 50), un ouvrage de morale catholique de M. l'abbé Abel Gaveau.

LES THÉATRES

Le Bonheur de Jacqueline, comédie nouvelle de M. Paul Gavault au théâtre du Gymnase, nous fait assister à la lutte de toute une famille pour sauvegarder — comme le titre l'indique — le bonheur de Jacqueline, de l'enfant chérie, que compromet un mari volage. Un peu de gaieté, un peu d'émotion, un peu plus d'esprit : telle est la formule de ce genre de pièces qui réussissent en ce moment à l'ancien « théâtre de Madame » et qui pourraient constituer le répertoire d'un excellent « théâtre de Mademoiselle ». Une réunion d'interprètes de tout premier plan met en valeur cette agréable comédie : Mmes Anna Judic, Marthe Régnier, Renée Félyne, MM. Tarride, Charles Lamy, H. Burguet, Joffre, Jean Dax.

Le Boute-en-train de M. Alfred Athis, à l'Athénée, porte judicieusement son surnom. Il est, à la vérité, d'une humeur incurablement morose, mais il met la salle en joie par les folles péripéties auxquelles il est, malgré lui, mêlé ; et, comme c'est M. Galipaux qui tient ce personnage, les effets en sont, naturellement, poussés à l'extrême. En fin de compte, succès assurément durable pour cette pièce qui vise parfois à prendre le ton de la comédie, mais qui garde presque constamment celui du vaudeville, du bon vaudeville désopilant.

Le nouveau spectacle du petit Théâtre Mevisto (ex-Bodinière) est copieux, varié, intéressant : trois comédies en un acte de MM. Leo Marchès, A. Germain et Trébor, Dieudonné et Gusky ; un dramatique épisode de la guerre de 1870, *l'Etranger*, sobrement et fortement traité dans la manière de Maupassant par M. Edmond Lepelletier ; enfin une comédie en deux actes, *A la noce*, de MM. Léon Frapié et P.-L. Garnier, étude des maladresses et des égoïsmes inhérents à toute administration qui se respecte.

Angers, qui se flatte à bon droit d'être un des foyers intellectuels et artistiques de l'Ouest, vient de se signaler par un intéressant essai de décentralisation littéraire. La semaine dernière, son Grand-Théâtre, sous la direction de M. Chabance, donnait la première représentation d'une pièce inédite en quatre actes, *le Serment*, signée d'un écrivain angevin, Mlle Mathilde Alanic, dont la réputation, comme romancier, a, d'ailleurs, reçu sa légitime consécration à Paris. Son roman de début, *Norbert Dys*, publié dans *L'Illustration*, il y a quelques années, obtint un vif succès ; or, c'est précisément de cette œuvre que Mlle Alanic a tiré le sujet de sa pièce. Nous avons donc lieu d'éprouver une satisfaction toute particulière en constatant la complète réussite de l'adaptation scénique, où une troupe d'excellents artistes a servi à souhait le talent de l'auteur.

DOCUMENTS & INFORMATIONS

Le capitaine Antoine Ambroselli.

En rendant compte, dans notre numéro du 11 janvier, du naufrage du transport *Nive*, qui est allé à la côte près de Casablanca, nous avons signalé la belle conduite du capitaine Ambroselli, commandant le vapeur *Caramanie*, de la Compagnie Paquet, et de l'équipage sous ses ordres. A ces vaillants marins, deux cent cinquante hommes ont dû la vie. Le gouvernement de la République, reconnaissant, décerne la croix de la Légion d'honneur au capitaine Ambroselli.

Le capitaine Ambroselli.
Phot. Boissonnas-Detaille.

M. Antoine Ambroselli est né à Barretali, en Corse, le 2 décembre 1871. Reçu capitaine au long cours à Marseille en 1897, il entra d'abord en qualité de lieutenant, à la Compagnie nationale de navigation. De là, il passa dans les cadres de la Compagnie Paquet où, depuis six mois, il était investi d'un commandement. C'est un officier de grande valeur et très estimé du monde maritime marseillais.

La mouche de l'olive et son extermination.

La mouche de l'olive, objet des préoccupations des oléiculteurs depuis plusieurs années, a fait, sur la dernière récolte, de grands ravages, tant en France qu'en Italie.

Pour lutter contre ces attaques désastreuses, on n'a que le moyen de détruire les mouches avant la ponte.

Dès 1859, le docteur de Gilles a indiqué un excellent procédé pour obtenir ce résultat : il consiste à pulvériser les oliviers avec une solution d'arséniate de soude contenant une forte proportion de mélasse, de miel et de glycérine. Les pulvérisations doivent commencer au moment où les olives sont de la grosseur d'un pois ; et elles doivent être répétées tous les quinze jours jusqu'au milieu de septembre.

M. Chapelle, directeur de *l'Oléiculture*, vient de faire de nombreux essais, suivant cette méthode, dans le midi de la France. Dans les portions d'oliveraies traitées par le procédé de Gilles, il a compté jusqu'à 92 % d'olives saines, alors que, dans les parties abandonnées à elles-mêmes, il a trouvé quelquefois seulement jusqu'à 2 % de fruits sains.

Avertisseurs de police.

On vient d'installer, dans les rues de Rio-de-Janeiro, des avertisseurs de police d'une ingénieuse simplicité. De distance en distance sont établies, contre les murs des maisons, des petites boîtes munies d'une serrure dont tout habitant de la ville peut avoir une clef dans sa poche. Il suffit d'un tour de clef pour appeler le poste voisin qui prévient une des stations de son rayon où se trouvent en permanence plusieurs sergents de ville et une voiture prête à partir. On estime qu'en deux minutes au plus les agents doivent arriver près de l'avertisseur qui a fonctionné.

D'autre part, les sergents de ville ont une clef spéciale ouvrant l'appareil qui renferme un téléphone et un cadran à signaux. Enfin, les postes principaux peuvent actionner tous les avertisseurs par des signaux acoustiques ou lumineux et y appeler ainsi les agents en tournée pour leur téléphoner.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

New-York-Paris Automobile.

Il y a quelque temps, nous montrions un cheval américain prenant place sur la plate-forme d'un tramway pour redescendre la pente qu'il avait fait gravir au véhicule. On peut rapprocher de cette scène pittoresque celle à laquelle assistèrent, ces jours derniers, les habitants du Havre : les concurrents du raid automobile New-York-Paris faisant embarquer leur voiture soigneusement calée dans une malle gigantesque.

Le départ sera donné à New-York, d'où les concurrents fileront directement à San-Francisco, par des chemins parfois rudimentaires, mais où ils ne semblent guère exposés à l'obligation de se faire remorquer. Ils s'embarqueront de nouveau pour l'Alaska et, si les circonstances le permettent, quitteront un instant le paquebot de façon à arriver, en roulant, sur la rive américaine du détroit de Behring. Ils ont renoncé au projet de franchir sur glace ferme ce bras de mer qui sépare, si malencontreusement pour les chauffeurs modernes, l'ancien et le nouveau continent. Le passage s'effectuera donc en bateau ou en radeau ; et les gens du pays éprouveront, sans doute, une plus grande surprise que nous autres, en voyant des étrangers parcourir le monde avec une voiture si commode à mettre dans une malle quand l'Océan lui barre la route.

La première étape du raid automobile New-York-Paris : l'embarquement des voitures au Havre. — *Phot. Dejean.*

L'origine du radium.

Le professeur Joly, de Dublin, un géologue bien connu, émet, sur l'origine du radium, des vues originales, basées sur deux faits que voici :

Le premier est qu'on a trouvé dans les roches du tunnel du Simplon sensiblement plus de radium qu'on n'en trouve dans les roches ignées, d'après les études de M. Strutt. Or ces roches sont sédimentaires. Et c'est l'abondance du radium dans celles-ci qui fait qu'on s'est si fortement trompé dans les prévisions thermométriques, et qu'on a trouvé des températures très supérieures à celles auxquelles on s'attendait. En passant il se pourrait que cette abondance du radium dans les roches sédimentaires eût joué un rôle dans la formation des montagnes : en élevant la température et en diminuant la résistance à la pression intérieure. Le second fait, c'est l'abondance du radium dans l'argile rouge du fond de la mer. De l'argile prise à 5.000 mètres de profondeur dans l'Atlantique s'est montrée seize fois plus riche en radium que les roches ignées ; un limon de l'Atlantique sud, pris à 3.640 mètres, était six fois plus riche.

La conclusion de ceci, c'est que le radium, au lieu de venir du centre du globe, pourrait bien nous être venu du fond de l'espace, et aurait une origine extra-terrestre. Le point de vue est nouveau et intéressera les physiciens.

Le travail des bœufs.

M. Hitier, professeur à l'Institut agronomique, a dressé une statistique des bœufs employés aux travaux agricoles. Voici la répartition, pour quelques départements, de ces animaux, avec, en regard, la surface totale des terres labourées :

	Surfaces labourées. Hectares.	Nombre de bœufs.
Haute-Vienne....	269.700	20.600
Corrèze	172.200	14.400
Finistère	321.800	29.100
Morbihan	276.400	32.200
Yonne	456.200	3.800
Saône-et-Loire ..	432.000	46.400
Nièvre	328.900	25.100
Cher	433.000	16.200
Indre	439.700	31.200
Côte-d'Or	446.600	5.000
Aveyron	334.900	32.100
Lozère	138.900	9.500
Gironde	208.700	23.000
Hérault	110.500	500
Gard	139.400	3.400
Aisne	503.200	14.500
Nord	370.300	3.700
Pas-de-Calais....	525.000	800
Somme	498.900	2.800
Oise	400.700	5.200
Totaux	6.807.000	319.500

C'est, comme on voit, le département de Saône-et-Loire qui tient la tête.

Le poids de la neige sur les toits.

On sait que la forme des toits varie avec la latitude : dans les pays du Nord, ils deviennent de plus en plus élevés, et tendent vers la pointe. Ils s'aplatissent, à mesure qu'on descend vers les climats chauds, et tendent vers la terrasse.

La charge produite par la neige est la raison de cette variation de formes, car il faut éviter que la neige séjourne sur les toits, qui ne pourraient résister à son poids, si elle tombait en abondance.

Des recherches faites à ce point de vue ont établi que le poids de la neige peut atteindre de 575 à 600 kilogrammes par mètre cube, ce qui, avec des épaisseurs fréquemment observées dans certains pays de 0 m. 60 à 0 m. 80, donnerait une charge de 360 à 400 kilogrammes par mètre carré de projection horizontale.

Avec les pentes moyennes des toitures, celles-ci ne retiennent guère qu'un poids de 75 à 80 kilogrammes de neige par mètre carré.

On a établi, d'autre part, que la densité de la neige variait entre 0,1 et 0,8.

La soie française en 1907.

Le ministère de l'Agriculture vient de terminer une enquête dont les résultats semblent indiquer des jours meilleurs pour la sériciculture française qui subit, depuis quelque temps, une crise assez sérieuse. Les vingt-quatre départements où se pratique l'élevage du ver à soie ont produit 8.400.000 kilogrammes de cocons en 1907, ce qui représente, par rapport à l'année précédente, une augmentation d'environ 875.000 kilogrammes ayant une valeur moyenne de 4 francs le kilogramme.

Pour obtenir cette récolte, nos 125.000 sériciculteurs ont dû faire éclore 188.000 onces de graines, c'est-à-dire 4.700 kilogrammes, dont 250 kilogrammes de graines étrangères.

Les départements du Gard, de l'Ardèche, de la Drôme et de Vaucluse ont fourni à eux seuls les trois quarts de la production.

Le feu des phares.

La découverte et l'emploi des appareils lumineux destinés à illuminer, de nuit, une ville, une colline, une position, etc., pour faciliter les choses de la guerre, ont donné en Allemagne l'idée de modifier les phares. Un capitaine de marine retiré a récemment exposé, à la Société nautique de Kiel, des vues intéressantes sur la matière. L'idée du capitaine Arenhold est que les phares rendraient plus de services si le faisceau lumineux était dirigé, non pas vers l'horizon, mais vers le zénith, si le phare projetait sa lumière non dans le sens horizontal, mais dans le vertical, en une colonne ascendante.

On ne verrait jamais le rayon lumineux du phare : on verrait seulement une colonne lumineuse, formée par l'éclairement de toutes les parcelles que contient l'atmosphère. Cette colonne pourrait être très élevée, et, s'il y avait des nuages, elle aurait pour couronnement la face inférieure de ceux-ci brillamment éclairée. Dans ces conditions, un phare pourrait être visible de beaucoup plus loin que dans les conditions actuelles où la visibilité est toujours limitée par la sphéricité de la terre. On estime que la lumière d'un phare dont la lumière serait rendue verticale pourrait se voir à 80 milles nautiques de distance, et cela avec une consommation de combustible moindre.

Il resterait aisé de distinguer les phares les uns des autres par les moyens actuellement employés, les éclipses et occultations. En certains cas toutefois, le nouveau phare ne remplacerait pas exactement l'ancien : par exemple quand un phare émet un rayon lumineux qui ne devient visible en mer que pour un certain secteur de l'horizon, grâce à des parois opaques qui le rendent invisible à qui se trouve hors de ce secteur. Sans doute, il faudrait trouver autre chose, car, avec le système proposé par M. Arenhold, le phare vertical sera visible de tous les alentours du côté terre aussi bien que du côté mer.

L'idée est intéressante et mériterait d'être examinée de près et appliquée à titre d'essai. Il paraît, d'ailleurs, que des essais vont être faits par la marine allemande à Friedrichsort.

Le foin stérilisé.

Assez souvent les meules de foin prennent intérieurement une élévation de température suffisante pour déterminer une combustion spontanée. Jusqu'ici on s'accorde, en général, à attribuer le phénomène à des réactions chimiques.

M. Miehe, savant allemand, croit plutôt à l'action des microbes. D'après ses expériences, le foin stérilisé ne s'échaufferait jamais, et il suffirait de l'asperger avec de l'eau contaminée par de la terre et du foin ordinaire, pour le voir fermenter au bout de quelques jours.

D'autre part, les microbes qui déterminent cette élévation de température finissent par en être eux-mêmes victimes ; une meule de foin se stériliserait donc automatiquement. Et, comme le foin stérilisé paraît beaucoup plus hygiénique pour les animaux, l'échauffement des meules serait une excellente chose... à condition qu'elles ne flambent pas.

Chapeaux pour chevaux.

Depuis que des esprits charitables ont répandu la mode de chapeauter les chevaux pour les abriter du soleil, on a fort discuté l'utilité de cette mesure. Le baron Henry d'Anchald, voulant résoudre scientifiquement la question, a examiné les variations du thermomètre placé tour à tour sur sa propre boîte cranienne et sur celle de trois chevaux diversement coiffés

Par une température à l'ombre de 26 degrés, les chevaux étant au repos, en plein soleil, il a trouvé :

	Degrés
Sous son propre chapeau melon.....	45
Sous le chapeau de toile du cheval A..	40
— paille — B..	37
Sous le toupet flottant — C..	32

Par la même température à l'ombre, les chevaux trottant en plein soleil, il trouva :

Sous le chapeau de toile.....	38
— paille	33
Sous le toupet flottant	29

Le chapeau de paille devrait donc plutôt être donné aux chevaux comme coiffure d'hiver. Son utilité, en cette saison, restant, d'ailleurs, encore à démontrer.

La catastrophe de Boyerstown.

Une catastrophe qui rappelle le tragique incendie du Bazar de la Charité à Paris, s'est produite le 14 janvier, à Boyerstown, en Pensylvanie (États-Unis). Au cours d'une représentation organisée à l'Opéra-Rhoddes par les élèves de l'école luthérienne de Saint-Jean, un accident survint à l'appareil d'éclairage d'un cinématographe, et le sifflement de la fuite de gaz détermina chez les spectateurs un commencement de panique. Dans le premier désarroi, une des lampes à pétrole de la rampe était renversée, un incendie se déclarait, provoquant l'explosion du récipient d'hydrogène du cinématographe. Cette circonstance acheva d'affoler le public entassé dans la salle : ce fut un sauve-qui-peut général, une aveugle poussée vers les issues trop étroites ; il en résulta de terribles bousculades où nombre de personnes, des femmes et des enfants surtout, périrent étouffées, piétinées, écrasées ; beaucoup d'autres devaient succomber à l'asphyxie avant d'être atteintes par les flammes. Bientôt, il ne restait plus du théâtre que des murs calcinés, et l'on relevait, parmi les ruines fumantes les corps carbonisés de cent soixante-quatorze victimes. Boyerstown, ville de 25.000 habitants, compte peu de familles qu'ait épargnées cette épouvantable catastrophe.

Les ruines du théâtre incendié de Boyerstown (Pensylvanie), où l'on retrouva 174 cadavres.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'ATTENTAT DE LISBONNE

DE VILLAVIÇOSA A LA RUE DE L'ARSENAL

(Voir les gravures des pages 89 à 99.)

On a lu plus haut l'émouvante lettre de notre envoyé spécial à Lisbonne, M. Gustave Babin. Un autre de nos collaborateurs, M. Gérard de Beauregard, qui visita le Portugal au printemps dernier, a écrit pour nous l'article suivant qui commente la plupart des gravures contenues dans les premières pages de ce numéro, et notamment les précieux clichés pris à Villaviçosa, la semaine dernière, par les divers membres de l'infortunée famille royale portugaise, se photographiant les uns les autres, au cours de leurs parties de chasse. L'Illustration *doit la reproduction de ces clichés à son excellent correspondant de Lisbonne, M. Benoliel.*

C'est en rentrant de Villaviçosa que le roi Carlos et son fils aîné, le prince Louis-Philippe, duc de Bragance, ont trouvé, samedi dernier, la fin la plus tragique.

Tout le monde connaît par les journaux quotidiens les détails de cette catastrophe, mais il peut n'être pas sans intérêt de retracer le suprême itinéraire parcouru par les deux malheureux princes.

On dit : le « Palais » de Villaviçosa ; on dit : le « Pavillon de chasse » de Villaviçosa. Ce n'est ni l'un ni l'autre : Villaviçosa est un grand château seigneurial, à peine royal, qui est la maison paternelle des Bragance et qu'ils habitaient lorsque la dynastie d'Aviz régnait encore.

La façade renaissance en est régulière et noble, mais il y faudrait bien des réparations. Du reste, en dépit des dimensions monumentales, tout, à Villaviçosa, témoigne d'une grande simplicité. Les corridors sont blanchis à la chaux et les fils électriques courent à même le mur. Les appartements royaux sont plus luxueux, notamment le salon des ducs, dont le plafond est une sorte de coupole à vastes facettes. Dans chacune de celles-ci est peint un duc de Bragance ; et, comme il n'y avait plus de place pour y mettre la jeune victime du 1er février, on a placé son portrait dans un cadre magnifique qui tient tout le panneau du fond. C'était alors — il n'y a pas bien longtemps — un doux et joli bébé blond.

Louis-Philippe, duc de Bragance, prince héritier de Portugal, à l'âge de 3 ans : il vient d'être assassiné à 21 ans.
Phot. A. Bobone.

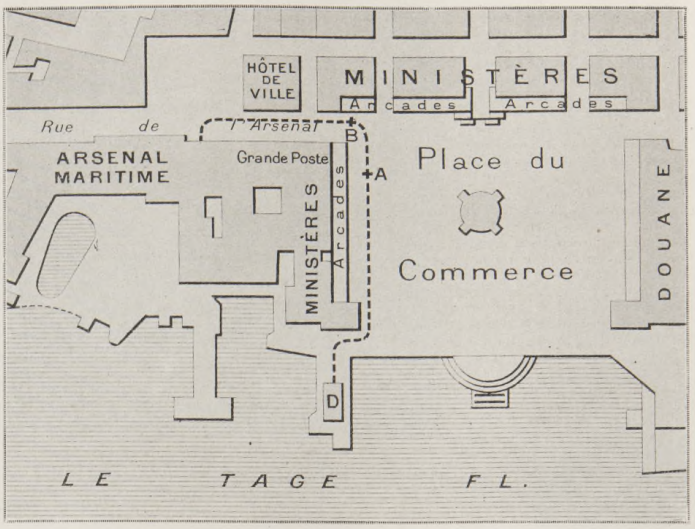
Le roi Carlos avait à côté sa petite bibliothèque, bien simple aussi, avec des livres alignés sur des rayons, livres presque tous de chez nous : Bourget, Abel Hermant, et d'autres beaucoup moins solennels... brochés dans leur papier jaune, souvent feuilletés.

Simple encore le jardin, dont les champs d'avoine viennent jusque sous les fenêtres.

Le parc, la forêt plutôt, close de murs, avec ses arbres énormes, ses étangs, ses ruisseaux et ses pavillons, est le luxe du domaine. On y peut courir et chasser longtemps sans revenir sur ses pas.

Tout à côté, une petite ville blanche et, alentour, le calme, la fraîcheur d'une campagne reposante sans être solitaire, d'une nature infiniment riante et douce.

Autrefois, du temps où les Bragance n'étaient pas encore rois, Villaviçosa vivait d'un train royal dont le cardinal Valentin, légat du pape, a laissé une enthousiaste peinture. Depuis qu'ils étaient rois, ils allaient à Villaviçosa pour y vivre en simples ducs et y trouver le calme, malgré que « la poste et le télégraphe existassent là-bas », comme disait mélancoliquement le feu roi. Et je ne puis me souvenir sans émotion d'une phrase que nous dit la reine Amélie quand, au mois de mai dernier, Sa Majesté nous fit l'honneur de nous recevoir, mon excellent ami Louis de Fouchier et moi. Comme nous arrivions de Villaviçosa et que je lui disais notre ravissement de ce coin idyllique d'Alemtejo, la reine répondit : « Ah ! oui, Villaviçosa : quel charmant pays ! Comme on y est tranquille ! Comme on s'y sent chez soi ! » L'infortunée princesse repensera souvent à la « maison de famille » où elle aura vécu sa dernière journée heureuse.



Le théâtre de l'attentat de Lisbonne.

Le trait interrompu indique le trajet parcouru par la voiture royale, depuis le débarcadère D jusqu'à l'arsenal maritime où elle entra après que le roi et le prince héritier eurent été mortellement frappés aux points A et B. — Il est facile de repérer exactement sur ce plan les photographies des pages 91, 92 et 93 et le dessin de la page 97.

Comme à chaque retour, la famille royale a pris le train dans la petite gare, à un quart de lieue du château. Passant par la vieille et vénérable cité d'Evora, elle a rejoint la ligne du Sud à Casa Branca, puis longé la colline féodale de Palmella et atteint le Tage à Barreiro, au sud et en face de Lisbonne.

Là, un petit vapeur traverse la *Mer de Paille*, en une demi-heure, et dépose les voyageurs au débarcadère de la place du Commerce. On raconte qu'en approchant du quai, la reine, à l'avant du bateau, souriait et faisait des signes à son second fils Dom Manuel, rentré à Lisbonne quelques jours avant, pour ses études militaires, et qui attendait sur le ponton. Ce fut pour bien longtemps son dernier sourire...

En mettant pied à terre, après avoir embrassé son fils, elle reçut un bouquet, celui-là même dont elle se servit, un instant plus tard, pour repousser les assassins. Des fleurs contre des balles !...

Après une assez longue conversation du roi avec son ministre, Joao Franco, les souverains et leurs deux fils montèrent dans un landau découvert.

Rarement, les époux sortaient ensemble en apparat, parce que Dom Carlos, depuis un scandale suscité, en sa présence, en 1906, dans les arènes des taureaux, se produisait peu en public et semblait éviter de fournir l'occasion de manifestations pénibles, que les plus fougueux adversaires du régime avaient du moins toujours épargnées à la reine. La malheureuse aura payé, en une fois, ces égards et ces ménagements.

Du Tage, le cortège contourna le gros pavillon du ministère de la Guerre, longea les arcades de la place du Commerce et parvint au coin de la rue de l'Arsenal, où se trouve le bureau central des Postes et Télégraphes.

Là se produisit le drame affreux que tout le monde connaît à l'heure actuelle : un premier assassin bondissant sur la voiture royale et tirant à bout portant sur le roi, puis d'autres s'élançant d'une autre arcade et visant le duc de Bragance et le prince Manuel. Au milieu des détonations, des cris et du désordre qu'on peut imaginer, on vit la reine debout, ses fleurs à la main, les brandissant, puis les jetant contre les régicides, appelant, suppliant de la voix et du geste, tandis que Dom Carlos, râlant, inondé de sang, s'abattait sur le coussin.

Dès qu'on put se reconnaître, les postillons, enlevant l'attelage, franchirent les 100 mètres qui séparent la place du Commerce de l'Hôtel de Ville et s'engouffrèrent au galop sous le porche de l'arsenal de la marine ouvert en hâte. Le duc d'Oporto, frère du roi, qui, selon son habitude, suivait dans son automobile, avait mis pied à terre et courait, revolver au poing, dans le tumulte, tandis que la police, trop peu nombreuse, et un officier d'ordonnance, abattaient sur place deux des meurtriers et peut-être un innocent.

Il y eut alors, sur l'esplanade, un sauve-qui-peut éperdu, des bousculades de foule, des piétinements sauvages. Les curieux fuyaient de toutes parts, se cachaient derrière les piliers des ministères, derrière la statue de Joseph Ier... On ne saurait décrire l'abomination de ces deux minutes qui furent si longues !

Au surplus, les détails en ont été déjà partout publiés.

Pendant ce temps, le Tage, dans les ombres du soir, demeurait silencieux et serein ; la place, en moins d'un quart d'heure, était devenue déserte ; les fuyards portaient à travers Lisbonne la nouvelle que quelque chose d'épouvantable venait de se passer.

Quel contraste avec l'animation vivante et joyeuse de la rue Augusta, de la rue Aurea, de toutes les voies d'alentour où, maintenant, circule la police et galopent les lanciers de la garde ! Le moment était propice pour la diffusion foudroyante de l'événement. A 5 h. ½ de l'après-midi, tout Lisbonne est dehors ; en quelques secondes, partout ce fut le vide et la consternation.

Il y avait un autre contraste auquel personne alors ne songeait, mais qui pourtant était, à lui seul, d'une bien tragique éloquence.

Jadis, sur cette place du Commerce, l'orgueil de Lisbonne, qu'on nomme aussi Terreiro do Paço (place du Palais) s'élevait le Paço da Ribeira (palais de la Rivière) dont l'entrée était précisément sur l'emplacement du coin fatal. C'était la demeure des rois de la dynastie d'Aviz ; c'était aussi la demeure des vice-rois espagnols quand le Portugal perdit momentanément son indépendance. Il a disparu lors du tremblement de terre de 1755. Or, le 1er décembre 1640, après un complot soigneusement préparé, les patriotes envahirent le palais, en chassèrent la duchesse de Mantoue, alors vice-reine, et poignardèrent le ministre Varconcellas, Portugais traître à son pays qu'il tyrannisait pour le compte de l'Espagne.

Pendant ce temps, Jean, duc de Bragance, était prévenu à Villaviçosa qu'il habitait, et il accourait à franc étrier. Il passa le Tage, débarqua à Lisbonne et entra en triomphe au palais où on l'acclama roi sous le nom de Jean IV.

L'officier d'ordonnance Francisco Figueira qui tua sur place un des régicides.

N'est-il pas saisissant de voir, à deux cent soixante-sept ans de distance, deux ducs de Bragance, le premier, fondateur de la dynastie, l'autre qui en était l'un des derniers rejetons, partir du même lieu, suivre le même trajet, débarquer au même point et s'arrêter exactement dans la même place pour trouver, Jean, le diadème et l'espérance, Louis-Philippe, la plus terrible des morts !

Du moins, en 1640, la duchesse de Mantoue fut-elle respectée et reconduite à la frontière, tandis que, seul, le renégat recevait le prix de sa trahison. En 1908, il n'y avait point de traître à châtier, point d'étranger à mettre dehors — et l'on sait ce qui advint. On dira que le progrès a fait les mœurs plus douces et l'esprit plus humain...

GÉRARD DE BEAUREGARD.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ce numéro contient : 1° Une gravure hors texte en taille-douce remmargée : MARIE-ANTOINETTE ET SES ENFANTS, par Mme Vigée-Lebrun ; 2° Le 2e fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : NIETZSCHÉENNE.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 15 FÉVRIER 1908 *66e Année. — No 3390.*

DÉBUT DE RÈGNE

Le jeune roi de Portugal, Dom Manuel II, et sa mère, la reine Amélie.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Le calme semble s'être établi à Lisbonne. Mais, quel calme ? Ce n'est point la rassurante mollesse de la paix et des jours faciles, c'est ce morne accablement qui suit les catastrophes, où il y a de l'hébétude et de la honte. L'histoire a l'air de se repentir. Un silence particulier, sans douceur, un silence de fosse et de ruines succède aux cris, aux sanglots, se prolonge parmi les vivants, comme un deuil des bruits et de la parole, longtemps encore après que la mort a passé, faisant son dégât.

Maintenant que les torches funèbres sont éteintes et les cercueils fermés, au fur et à mesure que, dans la perspective des arcades, s'éloigne le drame, on le saisit mieux. L'épouvante de l'ensemble et la menue cruauté du détail se révèlent avec plus de précision. La pensée n'arrive pas à se détacher de la voiture où, debout, sous la fusillade qui a déjà couché pantelants son époux et son fils, la reine Amélie se dresse agitant un bouquet de fleurs dans un geste de furieux désespoir qui à la fois menace et implore. A travers la fumée des carabines voltige la pluie de pétales, on croit entendre le paquet de roses fouetter les joues d'un des assassins, tandis que se cabrent les beaux chevaux et que l'infant Manuel, éperdu, pousse des hurlements à cette redoutable minute où le sang de son père et de son frère le baptise roi.

Pauvres rois ! D'abord celui-ci qui est à terre, qu'on ne peut soulever tant il est lourd, et qui perd à gros bouillons sa pourpre, géant de contes de Perrault, colosse à la Gustave Doré, prince aimable, artiste et courageux, qui fut si gourmand de la vie, intrépide chasseur abattu net à son tour, comme un faisan... puis le second, l'héritier, le jeune homme escorté d'espoirs, à qui la Destinée n'a pas donné la permission de monter sur le trône, même une heure, qui ne régna que sans connaissance, juste le temps de rendre avec docilité le dernier soupir, après son père... et enfin le troisième, hier un faible enfant, devenu aujourd'hui, par la mystérieuse grâce de Dieu et du Crime, Sa Majesté Manuel II, et qui jamais, jamais n'oubliera la promptitude de son avènement. Chaque fois — devrait-il traîner sous la couronne une vieillesse interminable et centenaire — qu'il traversera cette place, il se souviendra... les balles siffleront à ses oreilles, il recevra le jet tiède qui jaillit de la gorge de Carlos, il apercevra sa mère, sublime, grandie de toute sa haute taille, s'essayant à souffleter de sa gerbe de roses la face olivâtre du meurtrier. Ce bouquet de fleurs n'a pas été jeté, j'en suis bien sûr ? Mais, qu'est-il devenu ? Il faut le savoir. La reine l'a-t-elle pieusement placé, pour qu'il y reste, entre les mains, jointes doigt à doigt par elle, de son mari, ou sur la poitrine de son fils, son premier né ? L'a-t-elle, ardente et sèche de désolation, avec des yeux levés qui ne pouvaient plus trouver une seule larme, offert à la Vierge ?... oui, c'est cela... pour qu'il se dessèche sur l'autel, à l'ombre, derrière la petite porte tendue de moire du tabernacle ? ou bien pour qu'à la voûte de quelque sanctuaire privilégié, il soit, en guise d'ex-voto, suspendu au milieu des lampes d'or, entre une béquille et une barque de pêche, devant la pathétique image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, au cœur planté de sabres ? Ou, ne va-t-on pas plutôt le mettre glorieusement en vue, sous verre, dans la salle du trône, afin que fané, jaune et recroquevillé comme un vieux nid, il dise à tous ceux qui entrent et qui salueront en passant devant : « Rappelez-vous les fleurs de la reine ! »

Les fleurs de la reine... les fleurs des reines... Ah ! pitié ! Qu'elles sont amères, sous leur éclat ! Elles ne sentent pas comme les autres. C'est presque toujours un parfum de souffrance et de mort qu'elles exhalent. Quand une impératrice baigne sa lèvre et ses yeux dans une touffe de roses, ne vous y trompez pas, c'est pour y mieux pleurer. Les fleurs des jardins royaux sont les confidentes des têtes de femmes couronnées, celles qui reçoivent et emportent sans les trahir les secrets que leur chuchotent ces grandes isolées qui ne sont jamais seules. Oui, les reines, toutes les reines, sont à plaindre, infiniment. Les moins frappées ne connaissent pas le bonheur. Mais que penser de celles qui, pareillement à la reine Amélie, sont tout à coup vivantes, saines et sauves, mille fois plus poignardées et torturées que les victimes succombant sous la rage des assassins ? « La reine n'a pas été atteinte ! » criait la première dépêche qui nous apporta l'affreuse nouvelle. Pas atteinte ! Comique des drames ! Ironie shakespearienne des mots ! On lui abat sous ses yeux, comme des chiens, son mari et un de ses fils, on veut tuer l'autre qui n'échappe à la mort que par miracle... et on dit *qu'elle n'est pas atteinte !* Que faut-il donc pour qu'elle le soit ? C'est au contraire en n'étant pas atteinte qu'elle l'est. Et si le Ciel lui avait accordé la faveur de tomber raide morte, c'est seulement alors « qu'elle n'eût rien eu ». Car, représentez-vous ce qu'est depuis l'autre jour cette vie royale qui ne fut pourtant jamais la veille un tissu de soie.

Essayer des robes noires, ôter des bijoux qui sont des souvenirs de fête du passé, prier, rapidement, par bribes, en cauchemar, et pour ainsi dire entre deux portes, parce qu'on est dérangé de Dieu à chaque minute, qu'il faut avoir l'œil et l'esprit à côté, et garder sa tête quand tout le monde la perd, refouler ses larmes, les avaler pour donner un ordre, se bien pénétrer du Portugal, de la monarchie, avant d'être à ses morts qui n'offrent déjà plus au point de vue immédiat et terrestre qu'un intérêt de second plan, et recevoir des ministres, ceux qui s'en vont et ceux qui viennent, lire des dépêches, interroger des maréchaux, faire face aux condoléances, écouter des rapports, rédiger des essais de proclamation, présider dans de grandes salles à portraits des conseils où tour à tour l'on parle bas et avec énergie en frappant du poing la table, et se montrer, se redresser, braver l'émeute, présenter belle figure au peuple et aux partis, sourire à la gloire de la nation, oublier, pardonner, prodiguer la clémence, rendre le bien pour le mal, la vie pour la mort... Si l'on a dans cette sombre bousculade quelques instants de répit et de récréation, se précipiter en cachette, pour les y passer, dans une chapelle ardente où gisent, veillés par des nonnes, deux êtres chéris dont l'inacceptable immobilité vous ploie et vous fait défaillir, et puis cependant, ne rien omettre, aller, avancer, tenir jusqu'au bout de la marche funèbre, à nouveau remonter dans les voitures de la Cour où l'on est maintenant deux en moins, et quand enfin, enfin... tout est terminé, après les glas et le canon, que les dernières paroles des archevêques et les *requiem æternam* et les encens, et les eaux bénites... et les cordes... que tout est fait, et consommé... se retrouver alors un soir, portes closes, avec un pâle enfant qui n'en peut plus et qu'on baise au front avant le sommeil, en lui inculquant les devoirs des souverains et des maîtres d'empire... Voilà les privilèges, le lot ici-bas de la reine Amélie, jeune et belle, et veuve, et mère saignante encore ! Quelle est, en n'importe quel pays, la ravaudeuse, la femme du peuple lavant du linge à la rivière en décembre qui, à ce prix-là, changerait avec elle ?

Il faut se représenter aussi le chemin que suit la nouvelle de pareils drames quand, sur le réseau télégraphique des fils — toutes autres communications momentanément suspendues — elle court, vole à travers le monde, rapide comme l'étincelle et la pensée. Partout, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en lointaine Russie, dans les capitales d'Europe, la dépêche chiffrée arrive inexorable et, de planton à valet de chambre, à secrétaire, de secrétaire à ministre, aborde en pleine nuit le seuil des palais où tout repose. Puis, des escaliers sont montés, un peu de vie discrète et mystérieuse s'agite, des flambeaux dont, au passage des portes, on protège la flamme, répandent sur les tapis leur cire ; au carré du palier, des conciliabules sont tenus : « Mais voilà... c'est que le roi dort. Il était hier très fatigué. Faut-il éveiller Sa Majesté, ou attendre au matin ? Si on attendait ? — Non. La chose tout de même vaut qu'on l'éveille. » On y va sur la pointe. Comme il dort ! C'est dommage. Enfin... Tout près du lit la voix respectueuse et tremblante d'une silhouette courbée murmure :

— Sire !

— Hein ? Quoi ?

— Terrible nouvelle !

— Dieu !

Tout de suite *il y pense*... La mort ou l'attentat sur un des siens, sa femme, ses enfants. Mais sa crainte si légitime est percée. Vite on le rassure.

— Non, ce n'est pas ici. C'est un autre !

— Qui ?

— Celui-là !

On le nomme.

— Mon cousin de Portugal !

Le roi respire, et puis compatit ; et, comme il ne dit plus mot, on le laisse, maintenant qu'il sait.

Il ne se rendort pas tout de suite.

Et dans un autre pays, dans un autre palais, le plus magnifique de tous, c'est, bien simple, une autre chambre où veille, quoique les yeux clos, un vieillard étendu sur une étroite couchette. Des univers de soucis et des océans de tristesses grondent, s'agitent dans sa tête. Allongé sur le dos, ses blanches mains où brille au troisième doigt de l'une un énorme saphir, jointes comme s'il était mort, il écoute, inerte, la Chrétienté qui fait son colossal bruit d'orage... Et parfois, autour de son front, flottent des images de Venise. C'est le pape. Tout à coup, à lui aussi, un camérier en génuflexion vient apprendre la honteuse chose, tout bas, d'une voix de confessionnal, ainsi que le péché d'un peuple : « Très Saint Père, tel roi a péri, assassiné. — Amen. » Le vieillard s'est levé. Le voilà debout, illuminé de confiance en la Miséricorde. Il parle. Que dit-il ? « Qu'il veut de suite, *subito*, célébrer lui-même la sainte messe, dans sa chapelle, pour le repos de l'âme de nos chers et bien-aimés fils Carlos Ier et Luiz-Philippe de Bragance. »

Tout à l'heure, des lumières, çà et là, danseront à certaines fenêtres du Vatican... Considérant ce mouvement insolite, quelque passant attardé sur la place Saint-Pierre ira jusqu'à la porte de bronze entre-bâillée et demandera ce qu'il y a. « Le pape est-il malade ? — Non, répondra un des hommes du poste... Il dit la messe pour un roi qu'on vient de tuer. — Oh ! Qui donc ? » Mais c'est un simple soldat, encore mal renseigné. Il lève les épaules en mettant au râtelier sa pertuisane : « Je ne sais pas lequel. Un roi. »

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

M. Franco. Phot. Benoliel.

LE PREMIER PAS VERS L'EXIL. — Appuyé sur le bras de son ancien ministre de la guerre, le « dictateur » Franco sort du palais royal le 4 février.

Voici bien un tragique instantané. Il fixe une minute historique. Le photographe a pris M. Franco au moment précis où l'ex « dictateur » sort de la séance du Conseil d'Etat, au cours de laquelle il a donné sa démission. On ne sait pas encore tous les détails sur cette dernière réunion. Vous connaissez le bruit qui a couru et s'est transformé en nouvelle, d'un incident pénible entre le duc d'Oporto, frère du roi, et M. Franco. Quelque émouvante que paraisse cette scène à l'imagination, — le duc se levant le bras tendu : « Franco, Franco, qu'as-tu fait de mon frère ? » — je ne crois pas à sa réalité. Sans doute on a été surpris d'apprendre, presque en même temps, que le jeune roi, dans sa première proclamation aux Portugais, maintenait au pouvoir le premier ministre de son père, et qu'il avait formé un nouveau ministère. Selon toute vraisemblance, c'est à l'influence de la reine-mère Maria Pia que Manuel II a cédé. Le petit-fils a une vénération profonde pour sa grand'mère. Il l'écoute et lui obéit volontiers. Maria Pia — on me l'a dit de plusieurs côtés à Lisbonne — n'aimait pas Franco. Elle ne lui pardonnait pas l'affaire des avances ou plutôt la publication à *l'Officiel* du rapport sur cette affaire. Ce rapport montre la famille de Bragance mettant en gage ses bijoux, ses valeurs, réduite aux expédients et finissant par emprunter au trésor.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La sortie du palais du cercueil du roi. Passage du cortège sur le lieu de l'attentat. Le cercueil du roi à l'entrée de l'église San-Vicente.

Les funérailles du roi Carlos Ier et du prince héritier Louis-Philippe. — *Photographies Benoliel, G. Babin et Novaes.*

D'autre part, la reine-mère avait souffert des façons autoritaires, sans réplique, de M. Franco, qui ne cherchait pas à satisfaire les fantaisies royales. Dans sa volonté de mettre fin aux gaspillages, il savait imposer des économies même à son souverain. Un jour — l'été dernier — le roi Dom Carlos lui parlait d'un voyage projeté à Carlsbad, où il disait rencontrer Edouard VII. Le premier ministre lui répondit : « Sire, nous avons dans le nord du Portugal des eaux excellentes. Elles valent celles de la Bohême. Elles vous feront autant d'effet et nos finances s'en trouveront mieux. » Une autre fois, c'est la reine Maria Pia qui demande des fonds pour un séjour en Italie. M. Franco répond que les moyens du royaume ne permettent pas cette villégiature. Récemment encore, il refusait à la légation du Portugal, à Paris, un crédit extraordinaire pour donner une grande fête à la reine Amélie à son passage à Paris. Eh bien, cet homme qui, hier encore, disait ses volontés avec cette autorité — et le roi l'approuvait — notre gravure le représente dans l'instant où, sortant du palais, il rentre dans la vie privée. Ce sont ses premiers pas comme simple citoyen. Du pouvoir, il n'a plus que l'apparence, la dépouille. Malgré la splendeur de son uniforme, les chamarrures, les galons, les croix et le panache, il n'est plus qu'un pauvre homme, plus misérable que les gueux de Lisbonne. Il va être obligé de s'exiler, de fuir, — et voilà déjà le départ pour l'exil. Quels sentiments doivent se presser dans son cœur ! Quelles idées ! Quelles images ! Regardez ce portrait. Plus courbé que d'habitude, M. Franco s'appuie sur le bras solide de ce vigoureux général dont la stature fait contraste avec la misère physique du dictateur. On dirait que M. Franco, habitué à se reposer sur le roi, n'a plus de soutien. Lui si combatif, si courageux, semble à bout de forces. Les hommes ne pardonnent pas aux vaincus. Mazarin, avant d'employer quelqu'un, demandait : « Est-il heureux ? » comme si le succès appelait le succès. Aujourd'hui, M. Franco connaît l'amertume, l'écœurement de certaines défections. Il part comme traqué, lui et sa famille. On profère des menaces de mort contre lui et son fils. Le Portugal aurait-il cessé d'avoir cette douceur de mœurs si vantée ? En tout cas, il ne devrait pas oublier que M. Franco a fait la politique du roi. Dom Carlos l'avait choisi, entre tous, pour exécuter sa politique personnelle. Le roi a chèrement payé de sa vie et de celle de son enfant ses desseins avoués. Et, — puisque tous les journaux portugais, ou presque tous, veulent que l'oubli se fasse. — M. Franco doit-il être mis hors la loi, hors la pitié ?

Joseph Galtier.

"L'ILLUSTRATION" A LISBONNE

Lisbonne, 9 février.

Plus on y songe, plus on s'efforce d'en approfondir les causes, plus on questionne, plus on discute, et plus le drame du 1er février — en dehors même de la répugnance, de l'horreur qu'inspire l'action sanglante — apparaît démontant pour la raison, absurde, fou. On ne comprend pas. L'esprit s'irrite et s'affole.

Vous trouvez ici, dans cette ville si accueillante, où la vie est si douce, parmi ce peuple policé, dont la bienveillance, l'urbanité, sont les caractères dominants, des royalistes très fervents, des serviteurs loyaux, tout dévoués, du trône et du monarque, qui vous déclarent que le meurtre était fatal, attendu, et qui inclinent à le considérer comme un holocauste inéluctable, et qui rachète à peine un amas de fautes accumulées. Vous interrogez, l'instant d'après, des républicains convaincus : ils déplorent un assassinat odieux qui assure, selon le mot de l'un d'eux, à la royauté cinquante ans de survie.

J'ai, depuis une semaine, entendu les personnalités les plus diverses et professant les opinions les plus opposées ; j'ai suivi, hier, la lente chevauchée des deux chars funèbres entre des haies de curieux accourus là comme au spectacle, et qui ne se découvraient pas toujours sur leur passage ; je reviens de voir, à San-Vicente, où les deux corps du roi Carlos et du duc de Bragance sont exposés, en attendant qu'ils soient descendus, demain, dans le caveau du Panthéon, le défilé de foules pressées, mais peu émues... Il faut plaindre doublement un prince qui peut disparaître sans éveiller davantage de regrets.

Pourtant, Carlos Ier connut jadis l'ivresse d'une popularité sans égale, d'une popularité qui s'étayait sur l'affection sincère d'un pays entier. L'ami avec qui, tout à l'heure, je descendais l'Avenida, évoquait pour moi le souvenir des beaux jours où son roi passait là, à pied, le cigare aux lèvres, heureux, plein de vie, mêlé à la foule, sans gardes, sans même la disgracieuse escorte de deux ou trois policiers dont l'hypocrisie d'un costume bourgeois n'arrive pas toujours à assurer l'incognito ; le souvenir des promenades de la reine Amélie, allant d'un pas alerte le long des pelouses ombragées d'opulents palmiers, accompagnée d'une seule dame d'honneur, suivie, à distance respectueuse, d'un valet de pied ; l'apparition, aussi, dans sa voiture, de la reine Maria Pia, adorable prodigue aux grands gestes bienfaisants. Quel respectueux amour les entourait, alors !

Et puis, la politique est venue tout gâter. Les plus placides, les plus soumis, par tempérament ou par principes, tremblent encore en se rappelant l'épouvantable cauchemar où ils ont vécu des mois durant : partout l'oppression, l'arbitraire ; toutes les libertés foulées aux pieds, les geôles jamais rassasiées, les citoyens les meilleurs, les plus dignes, soudain disparaissant, pêle-mêle, conservateurs, libéraux, les avancés et les rétrogrades, les royalistes indéfectibles et les républicains écarlates, une « terreur blanche », comme nous disions en France, à laquelle un crime seul pouvait mettre un terme. On frémit, en vérité, de devoir écrire de telles choses, mais en six jours d'enquêtes, d'interviews, de conversations, dans tous les camps, je n'ai pas recueilli vingt paroles de pitié. Tous acceptent l'horrible dénouement comme une fatalité, un de ces arrêts du destin contre lesquels les volontés ou les prières des hommes sont impuissantes. Plus tard, peut-être, quand se seront apaisées des rancunes, trop vivaces encore, s'attendrira-t-on sur le sort des victimes innocentes, du pauvre petit prince de vingt ans qui n'avait, dans toutes les mesures qui soulevèrent une si terrible colère, aucune part de responsabilité, de ces deux reines, de ces deux mères en deuil. Pour le moment, les attendrissements des Portugais sembleraient, plus volontiers, se porter ailleurs, si l'on en jugeait par le succès que vient d'obtenir un journal, qui eut l'idée d'ouvrir une souscription en faveur des deux enfants du régicide Buiça, et qui a recueilli en quatre ou cinq jours une soixantaine de mille francs.

Enfin, et par-dessus tout, il est un point sur lequel le sentiment public est unanime : une haine profonde contre Franco, une réprobation irréductible pour ce vrai responsable de tant d'horreurs...

***

Les obsèques du roi et du prince héritier, samedi, à huit jours de l'attentat de la place du Commerce, furent, avec leur faste suranné, très imposantes sans doute, mais toute émotion sincère en fut bannie. Des foules pressées étaient accourues voir, au passage, les pompes de ce cortège éblouissant d'or, au grand soleil. C'étaient des badauds assistant à la plus brillante des cavalcades. L'impassibilité des peuples dans une telle circonstance est pour les rois la plus cruelle des leçons.

L'avant-veille, jeudi, en pleine nuit, à la lueur des torches, on avait descendu, de la chambre du roi où ils reposaient, les deux corps, pour les transporter à la chapelle du palais. C'est un étroit sanctuaire, sans grand caractère, simple, comme toute la demeure royale elle-même, qu'on sent très familiale, malgré l'étiquette de cour, malgré les archers rouges veillant, la hallebarde en terre, dans les antichambres. Depuis deux jours, au bruit des clous, les tapissiers de la maison royale avaient transformé en chapelle ardente ce petit temple, en avaient revêtu tous les murs de tentures noires et or. Le

Arrivée du cortège devant l'église San-Vicente. — *Phot. Benoliel.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

chœur étincelait de cierges. Sur deux catafalques bas, les deux cercueils y furent déposés, drapés de l'étendard royal, écussonné des tours de Bragance, celui du roi à gauche, celui du prince à droite. Nuit et jour, une garde d'honneur où se relayèrent les hauts dignitaires du palais, les chefs de l'armée et de la marine, veilla, debout, de chaque côté. Sur deux coussins de velours noir, en avant, on avait posé les casques et les épées du 5e chasseurs pour le roi, du régiment de lanciers pour le duc de Bragance. Des prêtres en ornements de deuil venaient de quart d'heure en quart d'heure psalmodier à voix basse une prière, asperger d'eau bénite les deux corps, et se retiraient. Le roi Manuel, la reine Amélie, la reine Maria Pia, le duc d'Oporto, passèrent la majeure partie du temps en oraisons, dans la tribune royale, drapée de brocart, au-dessus du porche d'entrée.

Ce fut de là que, samedi, partit le cortège le plus brillant, et aussi, malgré les roulements de tambours voilés, malgré les épées en deuil, les hallebardes portées la pointe en bas, malgré les légères écharpes de crêpe noir flottant de toutes parts dans l'air lumineux et tiède, aux pointes des bicornes, aux œillères des chevaux, le moins funèbre qu'on puisse rêver.

On avait sorti, pour la circonstance, du musée des Voitures royales, les vieux carrosses de gala, dorés, peints, riches, festoyants à l'excès. Et c'était, pour l'esprit, un étrange contraste que celui de ces berlines de fête, où, au passage, on apercevait quelque déité nue, des amours folâtrant, une décoration de pompe nuptiale ou de sacre, défilant aux accents des marches funèbres, escortés de valets de pied écarlates, emportant vers la froide crypte de San-Vicente, la foule chamarrée des princes, des diplomates, des hauts dignitaires de la cour.

Puis, traînés par huit chevaux, caparaçonnés de noir de la tête aux pieds, venaient trois chars de deuil, recouverts d'un traînant drap de velours noir : le premier vide, voiture de *resjuardo*, de respect ou de réserve, en cas d'accident survenu à l'un des deux autres ; le second portant le corps du prince héritier, le dernier le corps du roi, ceux-ci suivis des chevaux d'armes des deux princes, tenus en main par des écuyers porteurs de longues houssines...

Il fallut plus de trois grandes heures pour arriver à San-Vicente, la cathédrale pauvre et glaciale, décorée à peine, extérieurement ; dedans, toute revêtue des mêmes tentures noires et or, de la chapelle royale.

***

Le spectacle que nous vîmes ici est à jamais inoubliable. A mesure que les carrosses, d'or et de glaces, arrivaient sur le parvis, les chambellans du roi venaient recevoir l'un après l'autre les ambassadeurs qui, montant lentement les marches, allaient prendre, sous le portique, leur place assignée. Ce fut bientôt le plus étincelant amphithéâtre d'uniformes, de casques, de panaches, de dorures, de broderies, encerclant en arrière deux socles bas, tendus de noir, érigés sur le premier palier du parvis. Et, à droite, on se montrait, étrange, anachronique, évoquant on ne sait quels troublants souvenirs du passé, un groupe de pénitents, en souquenilles noires brodées de palmettes et de feuillages, tous, à l'exception de celui qui les conduisait, du *Juge*, la cagoule inquiétante rabattue sur le visage et ne laissant luire que des yeux mystérieux. L'un portant une sorte de bannière, un panneau de bois plutôt, sculpté et peint ; l'autre, une croix ; un troisième, une sonnette.

Et c'était la confrérie de la Miséricorde, la même qui assistait jadis les condamnés de la Très Sainte Inquisition; et cette bannière suivit à l'autodafé d'innombrables victimes, cette sonnette au son grêle, à l'heure où le représentant de l'autorité ecclésiastique déclarait abandonner au bras séculier l'hérétique ou le relaps, tintait pour appeler à la prière, autour de lui, jusqu'au bûcher, les frères de la Miséricorde. Or, de temps immémorial, depuis le treizième siècle, la confrérie de la Miséricorde est investie du privilège de recueillir, après les obsèques royales, le catafalque qui a porté le corps du souverain ou du prince, le drap mortuaire qui les a recouverts.

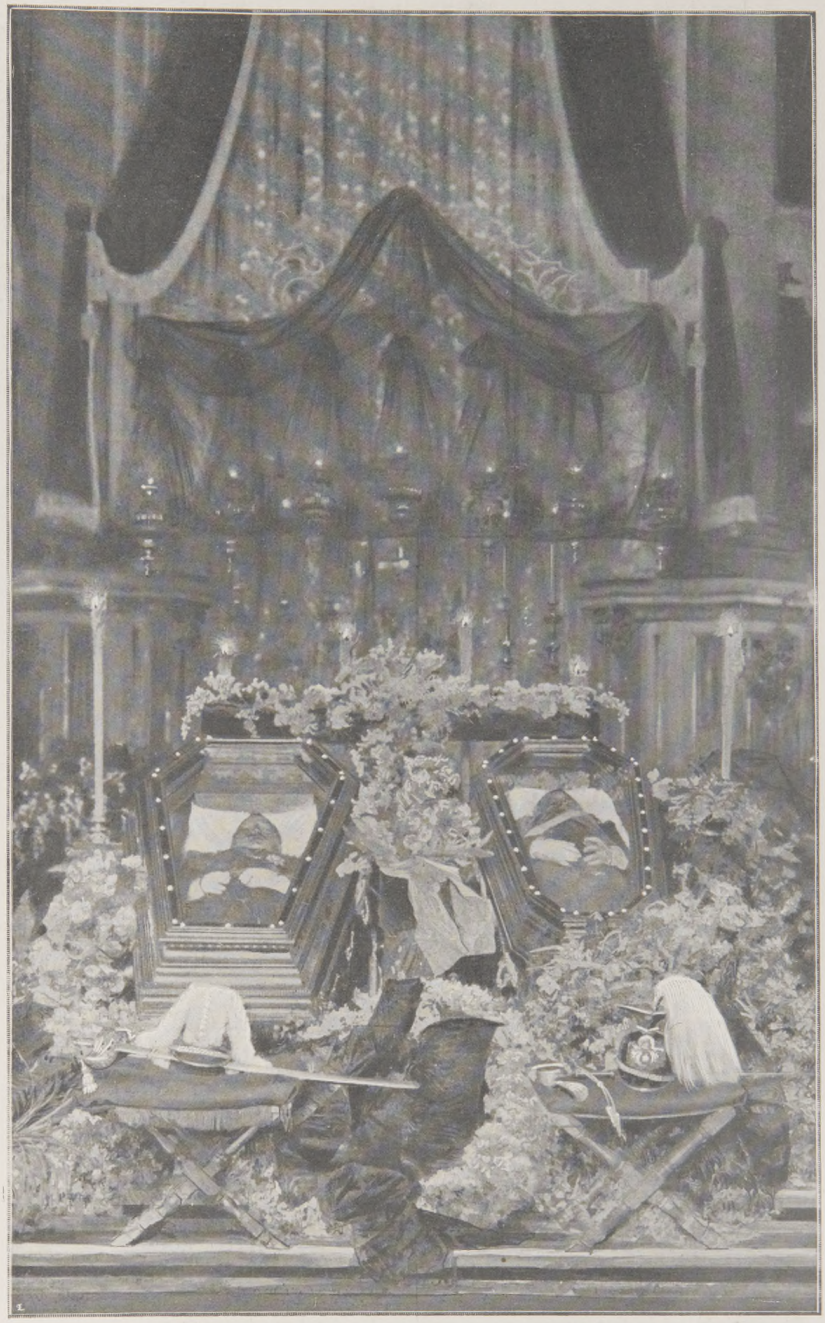
Les trois chars noirs étaient arrivés au bas des marches. Péniblement, des valets de pied rouges et or, mal habitués à la funèbre besogne, descendirent le corps du duc de Bragance, puis celui du roi. Rapidement le Juge de la Miséricorde s'était jeté sur les deux pavillons armoriés, les avait arrachés, emportés, pressés contre sa poitrine, comme une proie. Deux glaces, coup sur coup, scintillèrent en éclairs fulgurants au grand soleil, et les deux corps apparurent, plus pâles, plus cireux, dans la blonde lumière de midi, couchés parmi le satin blanc, sur des oreillers de précieuses dentelles. Le prince Louis-Philippe, les paupières closes, semblait dormir ; le roi avait les yeux entr'ouverts, ces yeux que la vie laisse, en se retirant, vagues, vides, vitreux. Aucune trace visible des abominables blessures.

On entourait le massif cercueil de palissandre du roi, le cercueil, plus délicat, construit de citronnier clair et d'ébène, du duc de Bragance. Tout le monde voulait voir, et il fallait que tout le monde pût voir, se rassasier de la vision de ces deux corps rigides dans leurs uniformes, quitte à en rêver bien des nuits. D'humbles serviteurs du palais regardèrent longuement leurs deux maîtres défunts, si tendrement aimés naguère ; des curieux sortis de la foule se penchèrent sur les cercueils aux lourdes moulures, aux ferrures d'argent. Et, quand on eut bien contemplé les deux victimes royales, le comte de Sabugosa, grand maréchal de la cour, s'approcha, avec le chapitre de San-Vicente, gardien du Panthéon royal, et, en forme solennelle, les convia à reconnaître le roi Carlos Ier et le prince Louis-Philippe, duc de Bragance, dont les corps allaient être confiés à la crypte de leur église. Il remit au custode deux clefs d'argent qui fermaient les cercueils, deux autres demeurant en sa possession pour être déposées dans les archives nationales, à la Torre do Tombo. Puis les porteurs, d'une marche alourdie, entrèrent les deux bières dans le temple, où allait avoir lieu un imposant service funèbre...

... Après deux jours d'exposition publique, demain, à la nuit, par de larges couloirs décorés d'azulejos bleus, on descendra les deux cercueils dans le Panthéon, le sinistre caveau voûté, où, depuis Juan IV, le premier des Bragances, reposent tous les rois de Portugal et des Algarves, les Majestés Très Fidèles, et les infants, et les infantes, pêle-mêle confondus, dans de hideux coffres de velours, de drap noir, lamés d'argent ou d'or, et où déjà, on a débarrassé, pour faire place au corps du roi Carlos, le catafalque où reposait, depuis sa mort, sous un amas de couronnes poussiéreuses, le cercueil du roi Dom Luiz, son père.

... *Consummatum est.* La ville a repris, ce soir, sa vie normale, une vie qu'elle n'avait pas connue depuis des mois et des mois ; devant les cafés, les boutiques, les trottoirs sont encombrés des groupes entre lesquels on circule avec peine. Ce sont les causeries, les petites parlotes de chaque soir, ces meetings permanents qui donnent à la rue de Lisbonne un aspect si particulier. Et l'on savoure, avec une sorte de volupté, la joie de pouvoir parler, discuter, échanger les nouvelles, exprimer ses espoirs, sans craindre la prison, — ou la déportation à Timor.

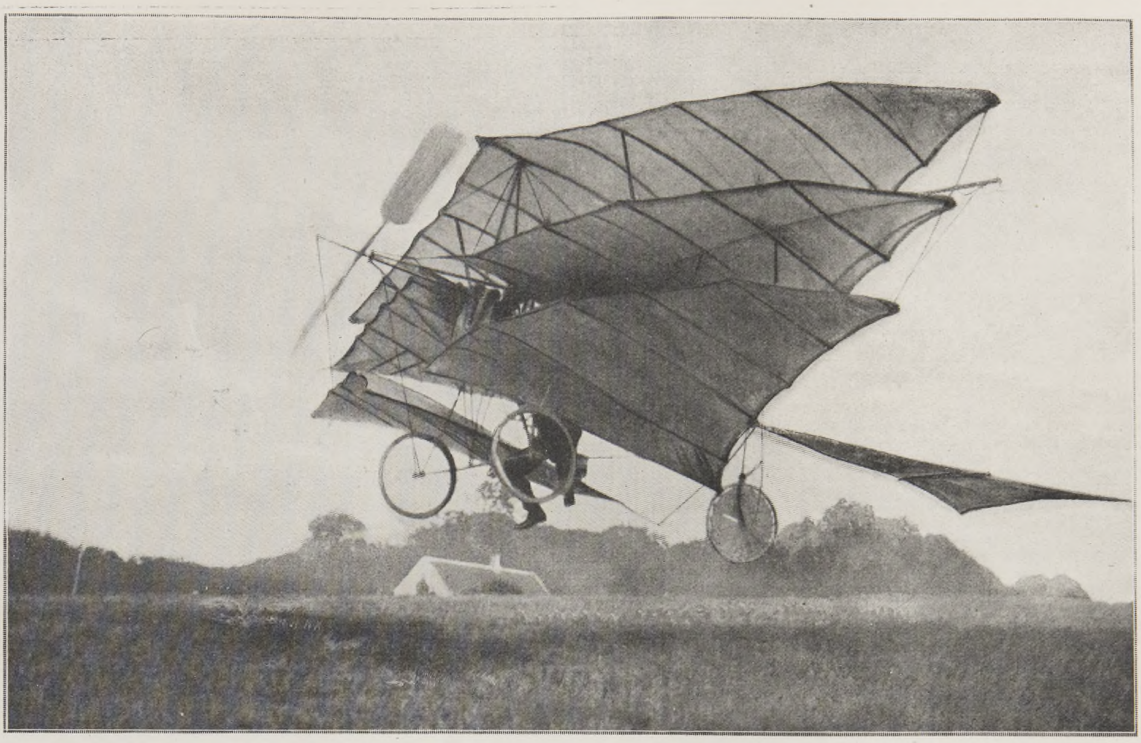
GUSTAVE BABIN.



LES FUNÉRAILLES DU ROI ET DU PRINCE HÉRITIER DE PORTUGAL

Exposition, à l'église San-Vicente, des cercueils dont le couvercle est formé d'une glace laissant voir les corps. — *Photographie Benoliel.*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



L'aéroplane triplan Ellehammer exécutant un vol de 178 mètres, le 14 janvier 1908, dans l'îlot de Sindholm (Danemark).

L'AVIATION : UN CONCURRENT DANOIS

Si la France a sur les autres pays une avance incontestable en matière de locomotion aérienne (les expériences mystérieuses des frères Wright mises à part), il ne faut pas nous dissimuler que, stimulés par les succès de nos hommes-volants, les étrangers se lancent avec ardeur sur leurs traces.

Depuis quelques mois, on a essayé en Angleterre un assez grand nombre d'aéroplanes, notamment celui de Roé, à l'autodrome de Brooklands, près de Londres, en décembre dernier. Celui de Dussin aurait fait, en Ecosse, au mois d'octobre, un vol d'une centaine de mètres. Moore Brabazon doit en essayer un prochainement. M. H. Savage-Landor en a construit un à Paris même et va l'expérimenter en Italie, près de Florence. On signale enfin cinq aéroplanes de types différents construits et expérimentés en secret par les aérostiers militaires anglais.

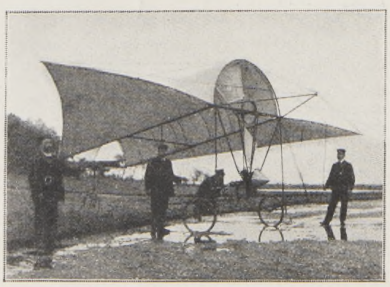
En Allemagne, on a construit plusieurs engins, en particulier celui de Zatho. En Autriche, l'aéroplane de Ignaz Etrich et Wels a exécuté des vols planés atteignant 220 mètres.

En Russie, l'aéroplane militaire du capitaine Schabsky aurait obtenu une vitesse au sol de 12 mètres à la seconde.

Mais jusqu'ici l'appareil qui, en dehors des aéroplanes français, semble avoir donné les meilleures espérances, justifiées par des résultats déjà fort beaux, est l'aéroplane de Ellehammer, en Danemark.

Les expériences ont eu lieu dans l'îlot danois de Sindholm, au sud de Seeland, à quelques kilomètres de la côte continentale. L'inventeur y a construit un hangar dont l'entrée est curieusement découpée suivant les formes de la machine. Devant ce hangar s'allonge une piste cimentée de 7 mètres de large et 300 mètres de long pour faciliter les essais.

Procédant avec une très sage méthode, Ellehammer transforma successivement son appareil. Il l'a expérimenté principalement sous trois formes différentes, qui ont eu les mêmes caractéristiques générales, ne différant guère que par le nombre des plans. Son premier aéroplane ne possédait qu'un plan, tandis que le second en a reçu deux superposés, et le troisième trois.



Le premier modèle (monoplan) de l'aéroplane Ellehammer.

Le numéro 1, construit en 1905, était donc un monoplan : ses deux ailes, presque exactement dans le même plan, avaient une forme nettement triangulaire. Elles étaient réunies par un demi-cylindre, véritable tunnel, enveloppant la moitié supérieure du cône de chasse d'air de l'hélice. L'aviateur comptait beaucoup sur cette disposition pour équilibrer son appareil. Il faut croire que le résultat n'a pas répondu à ses espérances, car ce tunnel, après avoir été essayé quelque temps avec les deux premiers modèles, a été abandonné.

D'ailleurs, c'est par de tous autres moyens qu'ont été obtenus l'équilibre et la stabilité,

D'abord le centre de gravité a été placé extrêmement bas; le moteur et l'aviateur sont à 1 m. 50 au-dessous du plan de sustentation et de l'axe de traction : cette condition empêche d'une façon presque absolue le renversement.

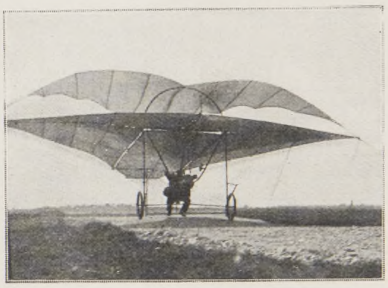
Dans le numéro 2, le plan supérieur, de forme analogue au premier, est toutefois cintré et flexible. L'aviateur peut, à volonté, en abaisser les ailes jusqu'à les appliquer presque entièrement sur le plan fixe inférieur, ou les relâcher plus ou moins.

Enfin à l'arrière se trouve, en outre du gouvernail vertical, un gouvernail de profondeur dans lequel réside la plus importante particularité de l'invention. Cet équilibreur est, en effet, automatique : suivant que l'aéroplane, pour un motif quelconque, commence à monter ou à descendre, il s'abaisse ou se relève de lui-même, de façon à le ramener vers le vol horizontal, à moins que l'aviateur ne modifie volontairement son jeu pour obtenir une ascension ou une descente. Le procédé reste, bien entendu, le secret de l'inventeur, mais il paraît que le fonctionnement de cet organe a paru très satisfaisant. S'il est réellement pratique, sûr et applicable à tous les aéroplanes, il est évident qu'il marquera un progrès absolument capital ; car ce qui pêche encore le plus dans ces engins aériens, même les meilleurs, c'est la stabilité, laquelle dépend presque uniquement aujourd'hui de l'habileté et de l'entraînement du pilote.

L'aéroplane Ellehammer étant équilibré d'une façon très nette par l'abaissement du centre de gravité, les plans peuvent être maintenus d'une façon pour ainsi dire constante, sous une inclinaison normale de 8 degrés, qui est, affirme l'inventeur, la plus avantageuse pour la vitesse obtenue. Cet angle peut d'ailleurs être modifié par le pilote au moyen d'un volant de commande.

Le moteur extra-léger a été construit par M. Ellehammer lui-même. Celui du numéro 1 n'avait qu'une force de 9 chevaux ; il actionnait à 500 tours une hélice en aluminium à deux branches, par laquelle il communiqua une vitesse de 9 mètres à la seconde à cet engin dont le poids monté total était de 223 kilogrammes, avec une surface portante de 25 mètres carrés. Le pilote était installé sur une selle de bicyclette, derrière le moteur. Le lancement était facilité par trois roues porteuses comme dans la plupart de nos engins les plus récents.

Le numéro 2, avec ses deux plans superposés, pesait 275 kilogrammes, y compris l'aviateur, et avait 38 mètres carrés de surface. La force du moteur avait été portée à 18 chevaux. Pour tout le reste, on avait conservé les dispositions du numéro 1. C'est avec cet appareil que, affirme Ellehammer, il eut la gloire, le 12 septembre 1906, par conséquent avant la première et célèbre enlevée de Santos-Dumont, d'exécuter un vol libre sur une longueur d'environ 40 mètres et à une hauteur de 0 m. 75 du sol.



Le second modèle (biplan) de l'aéroplane Ellehammer prenant son vol, le 12 septembre 1906.
(*La première envolée d'aéroplane exécutée en Europe.*)

Malheureusement, ce succès ayant été remporté sans témoins à caractère désintéressé et officiel, l'histoire ne peut l'enregistrer que sous toutes réserves, bien que la photographie que nous reproduisons, et dont nous n'avons aucune raison pour suspecter la date, constitue un document d'une certaine valeur.

Le numéro 3, expérimenté en 1907, possède trois plans superposés, toujours de la même forme générale. Son moteur ne pèse que 34 kilogrammes pour une force de 30 chevaux, et donne 900 tours à la minute. Le poids de l'ensemble de l'appareil ne dépasse pas, paraît-il, 205 kilogrammes, y compris celui du pilote, qui est de 80 kilogrammes.

Cet appareil, que divers témoins dignes de foi, notamment le lieutenant de vaisseau Ullidtz, ont vu fonctionner plusieurs fois, aurait effectué à lui seul en 1907 et en janvier 1908 un total de 194 enlevées. Le plus long vol a été obtenu le 14 janvier 1908 et a atteint 178 mètres à 3 mètres environ du sol.

Tout récemment, on vient de supprimer le troisième plan ; l'appareil, réduit ainsi à deux paires d'ailes, continue à donner de bons résultats. On compte que, après quelques légères modifications, il lui sera possible de s'élancer sur de longs parcours et de prendre part aux grandes joutes internationales qui vont se disputer en 1908.

L. de Saint-Fégor.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

NEIGES D'AFRIQUE. — A la recherche d'un détachement bloqué par la neige aux environs de Blida

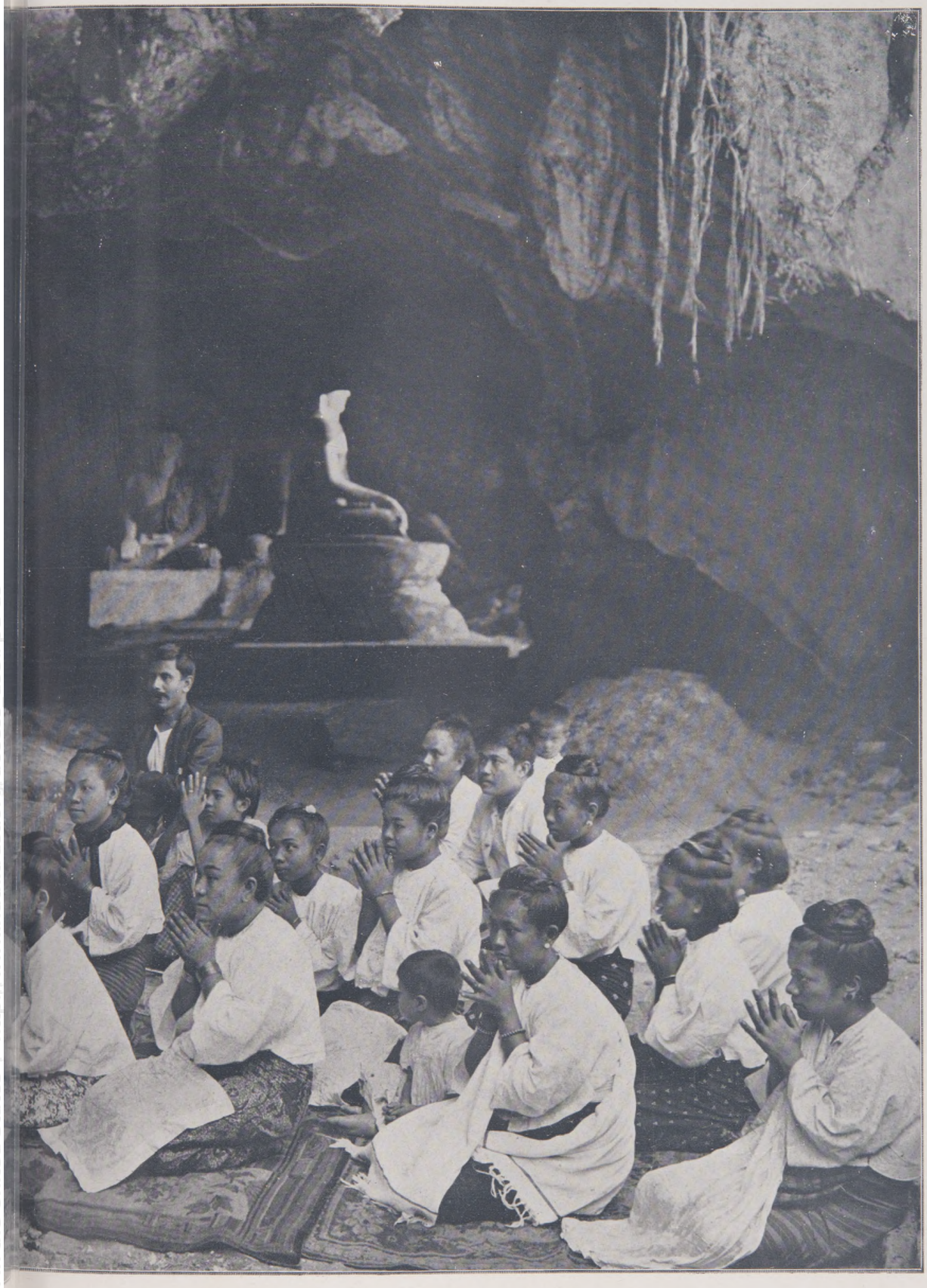
Notre dernier numéro relatait la catastrophe qui, le 1er février, dans le Sud-Oranais, a décimé une compagnie du 2e étranger assaillie par une tempête de neige en allant relever la garnison de Fort-Hassa. A la même date, un détachement de notre armée d'Algérie, composé de treize hommes et d'un brigadier, se trouvait également en péril, bloqué, lui aussi, par la neige, au pic de Feruka (Atlas), dans la région de Blida, où, depuis trois semaines, il opérait sous le commandement du capitaine de dragons Faure, chargé d'une mission scientifique. Le 31 janvier, après le départ du capitaine pour Alger, la neige se mit à tomber avec une telle abondance qu'elle atteignit bientôt une hauteur de 3 mètres, interceptant toute communication, et, pendant plusieurs jours, on craignit d'avoir à déplorer la perte de la petite troupe. Ce fut seulement le 5 février qu'un des convois envoyés à son secours put enfin atteindre le pic de Feruka et ramener à Blida les quatorze soldats sains et saufs. Malheureusement deux cantonniers faisant partie du convoi de secours ont disparu.

Les rescapés des neiges de l'Atlas : arrivée, à Blida, du détachement.
Photographies Rétat.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'ADORATION DES BOUDDHAS DANS LES GRO

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



DE BINGYI, PRÈS DE MOULMEIN, EN BIRMANIE

Copyright H. G. Ponting, F. R. G. S.

IMAGE 124.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

UN SINISTRE PATURAGE DANS LA BANLIEUE DE HANKEOU, EN CHINE

Photographie communiquée par M. Sebille.

Un étang au pied d'une colline, une vaste prairie qu'animent çà et là quelques vaches, broutant l'herbe grasse de limon, ou mollement étendues pour ruminer : le tableau n'offrirait rien de particulièrement original, sans la profusion de boîtes oblongues répandues à travers le paysage. Mais il prend un caractère singulièrement déconcertant, lorsqu'on sait que ce morne pâturage n'est autre chose qu'une sorte de cimetière. En effet, nous sommes en Chine, et, dans le sud du Céleste-Empire, les morts ne sont presque jamais enterrés. A Hankeou, par exemple, où une terrible épidémie de choléra a sévi, l'été dernier, les cercueils des nombreuses victimes ont été semés à découvert dans la banlieue de la grande ville chinoise, et c'est là, comme le montre notre curieuse photographie, que, au mépris de l'hygiène la plus élémentaire, ils restent exposés aux ardeurs du soleil et aux outrages de l'humidité.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

SHERLOCK HOLMES EN IRLANDE

ou

L'HISTOIRE DES DIAMANTS DE SAINT-PATRICK

Dublin, 9 février 1908.

En juillet dernier, un vol véritablement extraordinaire était commis à Dublin. Quelques jours seulement avant l'arrivée du roi Edouard VII qui rendait officiellement visite à la capitale irlandaise, on s'aperçut que les bijoux de la couronne, une étoile et des colliers en diamants, insignes du fameux ordre de Saint-Patrick, dont on allait avoir besoin pendant les fêtes royales, avaient subitement disparu. Les bijoux étaient enfermés dans un coffre-fort placé lui-même dans une salle du château qui sert de résidence au vice-roi et qui est en même temps le siège des principales administrations. Ils étaient confiés à la garde de sir Arthur Vicars, roi des armes.

Tandis que les bureaucrates, dont ce vol avait révélé la négligence, se disputaient pour savoir qui devait être tenu pour responsable, les policiers, ceux de Dublin d'abord, puis ceux de Londres, s'occupaient de retrouver les voleurs. Mais ceux-ci restèrent et restent introuvables. Et cependant les diamants dérobés sont d'une espèce, d'une taille tout à fait rares qui devraient aisément les rendre reconnaissables. D'autre part, dans une ville comme Dublin, suivre la piste des voleurs paraît une chose relativement aisée. Quel affront pour la police britannique qui passe pour être une des meilleures de l'univers !

Mais le plus étrange c'est que nul, ici, n'ait songé à employer, pour cette recherche, les services de l'homme qui, seul, est qualifié pour la mener à bonne fin : je veux parler de Sherlock Holmes, le célèbre détective qui réussit là où tous les autres échouent, Sherlock Holmes, sans rival pour débrouiller en quelques jours les affaires les plus compliquées, et dont le monde entier célèbre les exploits. Que nul de ses compatriotes n'ait eu l'idée de recourir à lui, c'est vraiment là une chose extraordinaire et qui prouve, une fois de plus, combien les peuples, qui prodiguent les statues à leurs *héros morts*, font souvent peu de cas de leurs *héros vivants*...

J'avais eu l'honneur d'être présenté à ce fameux policier qui, dans sa jolie résidence du comté de Sarrey, mène la délicieuse existence d'un gentilhomme campagnard. J'allai le retrouver là et je lui représentai combien il était nécessaire, indispensable, qu'il daignât tourner son attention sur l'affaire des bijoux irlandais. Quel nouveau triomphe ce serait pour lui ! Alors que chacun le croyait enfoui dans sa retraite, quel éclat quand l'Angleterre apprendrait que Sherlock Holmes avait pris la chasse une fois encore !

Je ne sais si mon éloquence ou bien l'ennui de l'inaction le décidèrent. Toujours est-il que le Napoléon des détectives se laissa convaincre et il fut convenu que nous partirions ensemble immédiatement pour Dublin.

***

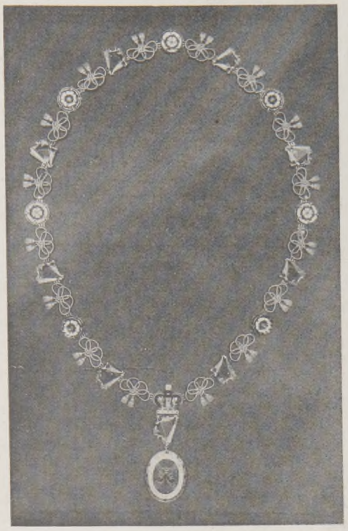
Sherlock Holmes, familier avec toutes les capitales européennes, et ayant parcouru le monde entier, allait pour la première fois de sa vie en Irlande. Il ressemblait en cela aux neuf dixièmes des Anglais qui sont pourtant d'enragés voyageurs. Mais l'Irlande, la pauvre et malheureuse Irlande, au lieu de les attirer, les repousserait plutôt. Sans doute se sentent-ils coupables à son endroit, et craignent-ils de voir les plaisirs du voyage gâtés par des remords importuns...

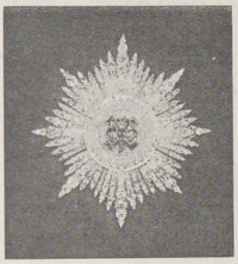
Nous n'étions pas encore en route que Sherlock Holmes me donnait la preuve de son attention toujours aux aguets et de son merveilleux génie d'observation. Le porteur déposait nos valises dans un des coupés de l'express, en gare d'Euston, quand mon compagnon, en lui glissant un shelling dans la main, lui dit :

— Voilà pour vous, et j'espère que votre fillette ne sera pas longue à se rétablir.

A ces mots, l'homme demeura ébahi :

— Mais, monsieur, comment pouvez-vous savoir que j'ai une fillette, et que cette fillette est malade ?





Les insignes de l'ordre de Saint-Patrick, volés au château de Dublin, en juillet 1907.

— Ah ! ah ! repartit Sherlock, vous reconnaissez donc que j'ai deviné juste. N'ayez aucune crainte, je ne suis pas sorcier. Tenez, voilà encore un shelling pour acheter des friandises à votre enfant !

C'était à mon tour d'être stupéfait. Sherlock Holmes s'en aperçut :

— Vous vous demandez sans doute comment j'ai découvert que cet homme avait une enfant malade. Mon Dieu, la chose est bien simple, et vous auriez pu la trouver vous-même si seulement vous vous donniez la peine d'observer. Avez-vous remarqué que ce porteur de bagages avait l'air soucieux ? C'est donc qu'il avait un souci. Quand je lui fis signe de prendre ma valise, il tenait à la main un papier qu'il glissa rapidement dans sa poche, pas assez vite cependant pour que mon œil exercé ne pût voir que c'était une ordonnance de médecin. La cause de son inquiétude était donc la maladie. Quand nous arrivâmes sur le quai, il regarda d'une façon toute particulière, avec une tendresse mêlée de crainte, une fillette qui passait, tenant la main de sa mère : cela suffit pour me révéler le sujet de sa préoccupation et pour m'assurer que sa fillette était malade. Comprenez-vous, maintenant ?

J'étais littéralement abasourdi par la puissance de ces déductions :

— Si quelqu'un, m'écriai-je, est capable de découvrir les diamants dérobés, c'est vous, très certainement !

Quand nous quittâmes le train pour le bateau, Sherlock Holmes m'émerveilla par un nouveau tour de force : il demanda à notre garçon de cabine comment il se trouvait là, en service sur un paquebot d'Irlande, lui, dont le père était mort de la fièvre scarlatine dans une province reculée d'Australie. Et le garçon de cabine reconnut, en effet, que son père était vraiment mort de la scarlatine dans une province reculée d'Australie.

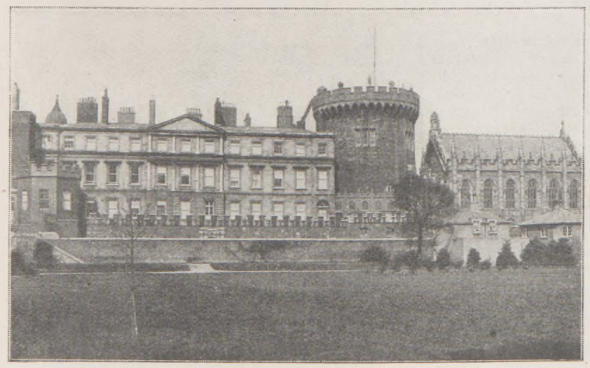
***

Nous arrivâmes à Dublin, juste au commencement de la *saison*. On appelle ainsi l'époque où le vice-roi d'Irlande s'installe pour quelques semaines au château et donne à la haute société dublinaise une suite de dîners, de fêtes et de réceptions. La somnolente capitale sort, pour quelque temps, de sa torpeur. Les aristocrates besogneux qui passent leur vie à la campagne se montrent à la ville et tâchent de faire, un moment, figure avant de retourner à leurs châteaux où leur seule distraction est de courir après quelque malheureux renard.

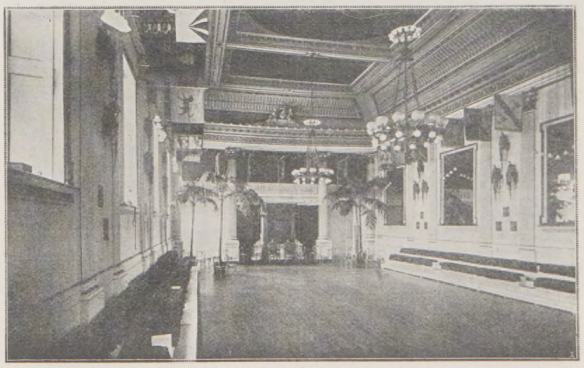
Il devait y avoir, le surlendemain de notre arrivée, un *lever* chez le vice-roi. Sherlock Holmes décida que nous y assisterions, dans l'espoir qu'il pourrait voir à son aise le château et observer à la fois les hommes et les lieux. Pour le lever, le costume de cour est nécessaire, l'habit à la française et la culotte en velours bleu, avec l'épée, le bicorne, les souliers à boucle et les boutons de métal.

Mon compagnon possédait, cela va sans dire, ce costume, dans l'opulente garde-robe qui le suit toujours au cours de ses déplacements et qui contient tous les habits, tous les uniformes imaginables, de sorte que Sherlock peut, d'un tour de main, revêtir le déguisement qui lui convient. Mais je n'avais aucun vêtement de cour, moi, qui n'éprouva jamais le besoin de me déguiser et qui appartiens à un pays où le chef de l'Etat ne donne pas de *levers*. Comme néanmoins le célèbre détective désirait m'emmener au château avec lui, afin d'être ainsi moins remarqué, nous allâmes chez un costumier de la ville qui, moyennant une somme assez rondelette, eut l'amabilité de me louer un habit de velours bleu. Il était un peu ample, cet habit, les manches auraient gagné à être plus courtes, la culotte n'était pas sans plis. Mais, tel qu'il était, on pouvait pourtant s'en accommoder. Sherlock m'aida lui-même à le revêtir ; il me ceignit l'épée et m'enseigna à marcher avec dignité et à saluer protocolairement.

A l'heure fixée, nous étions au château. On nous introduisit dans une grande salle déjà pleine de courtisans, de juges à perruques, d'officiers. Des valets tenaient une corde tendue en travers de la salle ; de temps en temps, cette corde s'abaissait et laissait le passage à une fournée de personnages ; puis elle se tendait de nouveau et personne ne pouvait plus passer : « C'était bien la peine, dis-je à mon compagnon, qui était tout occupé à promener autour de lui son œil de lynx, c'était bien la peine de me faire revêtir ce beau costume en velours bleu. Voici que nous sommes parqués, tel un vil bétail.



Le château de Dublin



La grande salle du château.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La cour d'entrée du château de Dublin
(× Porte de la chambre où étaient renfermés les diamants.)

Pourquoi aussi ai-je consenti, moi, citoyen d'une république, à endosser l'infâme livrée de courtisan ? »

Mais Sherlock ne daigna même pas me répondre. Ce fut notre tour enfin. Un chambellan prononça nos noms et nous fûmes admis à nous incliner devant lord Aberdeen, le vice-roi.

Sherlock Holmes avait renvoyé notre voiture, de sorte que nous fûmes obligés de revenir à pied. Comme nous passions devant la porte de la chambre où se trouvaient les diamants de la couronne, dans la cour du château, mon ami poussa un cri de douleur et s'abattit subitement sur le sol. Je me précipitai pour le relever ; quelques policiers accoururent. Sherlock avait le visage convulsé par la souffrance ; ses dents se crispaient, ses yeux étaient hagards. Il fallait, au plus tôt, le porter dans un abri. Nous le relevâmes et nous le déposâmes en toute hâte dans la chambre la plus voisine, celle du coffre-fort. Après avoir aspergé d'eau froide le visage de Sherlock Holmes je sortis pour aller quérir un médecin. Quand je fus de retour, environ une heure après, l'un des policiers me dit que le malade avait repris connaissance, un peu après mon départ, qu'il s'était senti beaucoup mieux et qu'il avait demandé avec insistance qu'on le laissât regagner son hôtel.

Sir Arthur Vicars, roi des armes et gardien des diamants royaux de Dublin.

Je courus le rejoindre, plein d'inquiétude, et quelle ne fut pas ma stupeur de le trouver, dans sa chambre, gaillardement attablé devant une poularde bien grasse et une bouteille de claret. « Pardon de vous avoir causé une frayeur inutile, me dit-il. Mais il fallait absolument voir la chambre du coffre-fort, et je n'avais pas d'autre moyen que de simuler cet évanouissement. »

Ah ! quel homme que Sherlock Holmes !

***

Le lendemain matin, au moment où je frappais à sa porte pour lui demander s'il descendait déjeuner, c'est un vieux prêtre qui vint m'ouvrir ; je m'informai de mon ami ; mais le vieux prêtre éclata de rire ; il me secoua familièrement le bras ; et alors seulement je reconnus Sherlock Holmes qui, afin de poursuivre plus aisément ses investigations, n'avait rien imaginé de mieux que de se déguiser en curé, dans la ville du monde où il y a le plus de curés.

Le jour suivant, il se transforma en ouvrier plombier, ce qui lui permit de parcourir, sans être dérangé, toutes les cours et les jardins du château.

Ce soir-là, Sherlock Holmes qui, tant qu'il n'avait pas trouvé une piste sérieuse, se tenait très renfermé, me dit :

— Je possède déjà un certain nombre de faits essentiels qui, pour moi, éclairent toute l'histoire :

» 1° Les diamants étaient dans un coffre-fort qui se trouvait dans une chambre dont sept personnes avaient la clef ;

» 2° J'ai filé chacune de ces personnes, et je sais de quel côté il faut diriger la recherche ;

» 3° Sir Arthur Vicars, qu'on a révoqué sous prétexte de négligence prétend que le vol a été commis durant la nuit. Les bureaucrates, ses adversaires, assurent qu'il a été commis pendant le jour. Les uns et les autres se trompent. J'ai découvert, moi, qu'il s'est fait au crépuscule, le 4 juillet 1907, entre sept heures quarante-cinq minutes et huit heures du soir ;

» 4° Les uns disent que les diamants sont restés à Dublin, d'autres qu'on les a portés à Amsterdam pour les soumettre à une taille différente. En réalité, les bijoux sont à Londres et je me fais fort de les retrouver.

— Mais, enfin, qui est le voleur, m'écriai-je ?

— Attendez demain soir, riposta, impassible, Sherlock Holmes. C'est grand bal chez le vice-roi. Au moment même où lord Aberdeen, accompagné de la vice-reine et de toute sa cour, fera son entrée dans la salle, je m'avancerai vers lui, je me ferai connaître et, à très haute voix, je démasquerai le voleur.

On peut penser avec quelle impatience j'attendis le soir du lendemain. De nouveau, je dus revêtir l'habit de velours bleu. Sherlock Holmes me quitta et il fut convenu que nous nous retrouverions dans la salle du Trône, un peu avant l'instant solennel.

***

Les plus belles femmes de Dublin étaient toutes à ce bal. Elles avaient des robes somptueuses avec des traînes qui n'en finissaient pas ; des plumes d'autruche, trois plumes étaient piquées dans leurs cheveux, et l'on se demandait dans quelles contrées africaines il avait pu y avoir assez d'autruches pour fournir tous ces plumets-là. Mais ce spectacle, qui, en tout autre temps, m'eût captivé, ce soir-là, ne m'intéressait pas. J'étais tout à la pensée de la chose extraordinaire qui allait s'accomplir.

Un peu avant onze heures, j'aperçus Sherlock Holmes. Il me fit signe ; je m'approchai de lui :

— Sortons vite, me dit-il à voix basse. Il se produit un événement imprévu.

Nous sortîmes et, sous un bec de gaz de la cour, il me tendit ce télégramme que je lus :

Sherlock Holmes, hôtel Shelbourne, Dublin.
Si vous avez à cœur le salut de votre patrie, gardez-vous de dévoiler le voleur des diamants de la couronne.
CELUI QUE VOUS CONNAISSEZ BIEN.

— Mais qui est-ce, CELUI QUE VOUS CONNAISSEZ BIEN ? demandai-je, tout étonné.

— C'est l'homme à qui, en toute circonstance, je me fais un devoir d'obéir. Il me défend de découvrir le voleur. Le voleur restera caché. Je me doutais bien qu'il y avait là-dessous quelque affaire d'Etat. Si j'ébruitais mon enquête, des calamités épouvantables arriveraient. Peut-être aurions-nous la guerre avec l'Allemagne...

Le jour suivant, nous repartions pour Londres, et voilà pourquoi il n'y a plus aucune chance que l'on sache jamais qui a dérobé les insignes de Saint-Patrick.

RAYMOND RECOULY.

Sous une forme fantaisiste, notre correspondant, M. Raymond Recouly, a examiné, plus sérieusement que ne l'ont peut-être supposé les lecteurs de son article, un problème qui intrigue depuis huit mois tout le monde britannique. Et il en a indiqué, aussi clairement qu'il est permis de l'indiquer à l'heure actuelle, la solution, — à savoir que : le coupable du vol des bijoux de Dublin est connu, mais on ne doit pas le nommer. *Et, en Angleterre, quand une chose ne doit pas être dite, quand l'intérêt britannique exige qu'un scandale n'éclate pas, la discipline britannique est assez puissante pour que la consigne du silence soit observée par tous.*

UN PATRIOTE EGYPTIEN

Le chef du nationalisme égyptien, Moustafa pacha Kamel, vient de mourir, après une maladie de quelques mois. Il n'avait pas trente-cinq ans.

Issu d'une famille aisée, il avait commencé ses études dans les écoles indigènes et dans un collège français du Caire ; puis était venu achever son instruction juridique en France. Possédant à fond notre langue, il retourne en Egypte pour y entreprendre la campagne de réformes à laquelle il se consacrera. Il multiplie les conférences, les écrits, destinés à répandre ses idées régénératrices ; afin de mieux éveiller chez le peuple les

Moustafa pacha Kamel.
(*Photographie prise au Caire, sur le minaret de la mosquée de Touloun.*)

sentiments de fierté nationale atrophiés par de longs régimes d'oppression, il estime qu'il faut l'instruire ; il prêche d'exemple, en fondant à ses frais, au Caire, au centre de la ville indigène, une école dont il surveille attentivement le fonctionnement et les progrès. Ce n'est pas tout : il crée trois journaux, publiés en trois langues : le *Lewa* en arabe, *l'Etendard égyptien* en français, *The Egyptian Standard* en anglais ; il en dirige l'impression et la rédaction, y écrit des articles. Malgré cet écrasant labeur, il trouve encore le temps d'aller prononcer dans les principales villes d'Egypte des discours patriotiques où il proteste contre le régime anglais.

Suivant l'expression de M. René Puaux, un de ses amis de France, on peut dire de lui qu' « il est mort au combat, comme il avait vécu, sacrifiant tout à une pensée unique : le relèvement et la libération de son pays ».

LE MONUMENT SCHEURER-KESTNER

Le monument élevé, dans le jardin du Luxembourg, à la mémoire de M. Scheurer-Kestner, ancien vice-président du Sénat, a été inauguré mardi dernier.

Œuvre du regretté Dalou, du sculpteur Becker et de l'architecte Formigé, ce monument est d'une grande sobriété. Il se compose d'une stèle surmontée d'un obélisque et sur la face antérieure de laquelle s'encastre, reproduisant les traits du défunt, un médaillon de marbre blanc, souligné de cette simple inscription : *Scheurer-Kestner, 1833-1899.* A la stèle s'adossent deux statues, de marbre également : à droite, la Vérité, son miroir à la main ; à gauche, la Justice, avec ses classiques attributs.

Le monument Scheurer-Kestner, au Luxembourg.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'escadre américaine de l'amiral Evans saluant des salves réglementaires le président de la république du Brésil.

L'ESCADRE DES ÉTATS-UNIS A RIO-DE-JANEIRO

L'escadre des Etats-Unis, qui, sous le commandement en chef de l'amiral Evans, poursuit la grande croisière entreprise le long des côtes des deux Amériques, a fait, au mois de janvier, avec ses seize superbes cuirassés et sa flottille de torpilleurs, une station d'une dizaine de jours à Rio-de-Janeiro.

Dès son arrivée, le 12, le président de la république du Brésil, M. Alfonso Penna, adressait une dépêche de félicitations au président Roosevelt, et celui-ci, en le remerciant, l'assurait que, pour les deux républiques, ces navires n'étaient pas des navires de guerre, mais « des messagers d'amitié et d'aide mutuelle ». Ce premier échange de procédés courtois devait être suivi de toute une série de réceptions, de fêtes et de banquets organisés en l'honneur de la marine américaine par le gouvernement brésilien et par l'ambassade des Etats-Unis.

La baie de Rio-de-Janeiro, si souvent décrite, est, on le sait, une des plus belles du monde. Avec ses 28 kilomètres de largeur entre les rios Merity et Macacu, ses 140 kilomètres de tour, elle se prête merveilleusement à un déploiement de forces navales importantes, comme celui auquel donna lieu, le 22 janvier, le départ des vaisseaux, continuant leur croisière. Ce jour-là, précisément, l'*Atlantique*, des Messageries maritimes, venant de la Plata, prenait son mouillage dans le port de commerce, après avoir franchi, vers 5 heures du matin, la ligne des cuirassés en rade, et c'est le commandant de ce paquebot, qui, débarqué à Bordeaux, le 4 février, a bien voulu nous communiquer ses clichés photographiques et ses notes.

A une heure de l'après-midi, le président Penna s'embarque sur son yacht *Petropolis*, pour passer la revue des escadres américaine et brésilienne réunies. A sa sortie du port, tous les navires de guerre, au nombre d'une trentaine, arborent le grand pavois ; puis, lorsqu'il s'est avancé, leur artillerie ainsi que les batteries des forts le saluent de vingt-et un coups de canon. Il monte à bord du *Connecticut*, battant pavillon de l'amiral Evans, qui, au bruit de nouvelles salves, passe entre les rangs des quatre divisions de cuirassés. La rade, à ce moment, présente un spectacle grandiose, et l'on est fort impressionné par la vision de cette flotte puissante, flotte, ayant comme cadre le plus magnifique panorama qu'on puisse imaginer. A 3 heures, le président se retire au fort Villegaignon, situé sur l'îlot du même nom, d'où il assiste au départ de l'escadre américaine, dont les unités se suivent, en ordre parfait, à la distance de 300 mètres. Elle défile à la vitesse de route, escortée par les vaisseaux de la marine amie, et, en doublant le fort, elle envoie un dernier salut à la terre brésilienne.

Dans les premiers jours de février, la flotte est arrivée, sans aucun accident, à Punta-Arenas, où elle s'est ravitaillée en charbon, puis elle a poursuivi son itinéraire dans le Pacifique en remontant vers le Nord, le long des côtes du Chili.

En rade de Rio-de-Janeiro. — L'escadre des États-Unis au mouillage.

Photographies communiquées par le commandant Le Troadec.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

VIENNENT DE PARAITRE :

Tout le monde a lu *les Lettres à Françoise* de M. Marcel Prévost, ces charmantes « petites homélies laïques », si adroitement morales, qu'un oncle bon camarade adresse à une nièce aimée, à une jolie petite Françoise de transition, pour la « renseigner sur la vie » à la veille du mariage. Or il est advenu — très heureusement pour les si nombreuses et fidèles lectrices de M. Marcel Prévost — que le rôle précieux et quelque peu maternel de cet oncle fort écouté s'est continué après le mariage, sur les instantes prières de la jeune femme. Car, expliqua l'enfant gâtée, « si mon mari est mieux averti des choses de la vie que ne l'était ma pauvre maman..., vous comprenez bien qu'étant dans ma vie même, y participant autant que moi, il ne peut pas être un juge impartial de cette vie... Il lui manque pour cela le recul et d'être désintéressé dans l'affaire. » L'oncle, qui ne sait rien refuser à sa nièce, s'est soumis à ce caprice, et nous y avons gagné une autre bien jolie suite de dissertations épistolaires, *les Lettres à Françoise mariée* (Juven, 3 fr. 50) où nous trouvons, en même temps que des recettes pratiques pour faciliter la défense et l'accroissement d'une personnalité de jeune femme dans le mariage, des conseils sur les questions d'intérêt, sur les relations, sur la tenue de la maison, sur l'intellectualité et, aussi, des méditations sur l'amour dans le code et dans le mariage, ainsi que des réflexions amusées, mais très raisonnables et tout à fait saines, sur la fidélité conjugale. Et, à ce propos, l'oncle ne manque pas de conter à sa nièce l'histoire édifiante de la « Dame potelée », vous savez bien, la pauvre petite dame potelée à qui un fripon de cousin, désireux de hâter son avancement... sentimental, avait astucieusement fait lire les pages, trop bien choisies, d'une philosophie périlleuse. L'exemple était bon à citer, bien que l'intelligente Françoise n'eût sans doute jamais songé à se risquer à ce danger et à ce ridicule. Au reste, de graves et chères préoccupations viennent de prendre place normalement dans la vie de la jeune femme, et l'oncle, averti d'une maternité prochaine, décide d'interrompre la correspondance. Mais, dans quelques années, lorsque le bébé actuellement attendu, cessera d'être un joli poupon et commencera d'affirmer sa jeune personnalité, lorsqu'il y aura lieu, à son sujet, d'envisager le problème de l'éducation pour l'avenir, nous aurons — soyez-en sûrs — une nouvelle et bien captivante série de lettres à Françoise, maman.

Beaux-Arts.

Nous nous sommes toujours fait un devoir d'attirer l'attention de nos lecteurs sur les tentatives d'éducation artistique du grand public par les études d'art familières ou les albums à bon marché, et, à ce point de vue, nous n'avons pas ménagé nos éloges aux collections, si bien comprises, des librairies de l'Art ancien et moderne (les Maîtres de l'art) et H. Laurens (les Grands Artistes). Annonçons les trois nouvelles monographies : *Murillo*, par M. Paul Lafond ; *Holbein*, par M. Pierre Gauthier ; *les Van Eyck*, par M. Henri Hymans, qui ont récemment pris place dans cette dernière série (chaq. vol., 3 fr.) et occupons-nous un peu plus longuement d'un ouvrage d'ensemble qui, dans l'ordre d'idées qui nous intéresse, nous paraît devoir rendre les services les plus appréciables et les plus immédiats. Nous voulons parler de *l'Histoire de la peinture française*, de M. Jacques Baschet, dont la librairie Nilsson vient de publier la suite et la fin en deux parties : *la Peinture française au XVIIIe siècle* et *la Peinture française au XIXe siècle*. Ainsi, cet ouvrage de vulgarisation artistique se trouve, dès maintenant, complet en trois exquis volumes (chacun, 2 fr.) abondamment illustrés et présentés sous de très séduisantes couvertures. Déjà, lorsque parurent les premiers chapitres de cet important travail, nous avons déclaré combien nous aimions l'enseignement si clair, si captivant et si judicieux de M. Jacques Baschet. Evidemment, pour dire en six cents pages tout ce qu'il y avait à dire ou, du moins, tout ce qu'il était indispensable de faire connaître sur notre art national, l'auteur de *la Peinture française* a été obligé de condenser terriblement ses notes. Néanmoins, son livre n'a rien de la froideur, de la sécheresse habituelles des résumés. Il ne contient pas une ligne indifférente. M. Jacques Baschet a des admirations très vivement ressenties, et que nous devinons sous la modération des épithètes et l'habileté des termes qui caractérisent. Dans les biographies très rapides qu'il esquisse, on le sent s'émouvoir des injustices des jurys ou des foules, comme aussi se réjouir des triomphes mérités. D'où un récit, très coloré, très vivant, qui entraîne l'esprit à suivre, d'un bout à l'autre, ces trois volumes savants avec autant de facilité que s'il s'agissait d'une œuvre d'imagination. Et l'on doit ajouter que les très nombreuses photographies qui s'intercalent dans le texte permettront aux plus humbles amateurs d'art d'avoir dans leur bibliothèque tous les grands chefs-d'œuvre de nos galeries nationales.

Histoire.

Un jour, à la table du roi, comme le comte d'Artois demandait au maréchal Macdonald pourquoi il n'avait pas émigré, le vieux soldat répondit un peu brusquement : « Il faut que je fasse un aveu à Votre Altesse Royale. — Lequel ? — C'est que j'adore la Révolution. » Monsieur changea de visage, mais le duc de Tarente, aussitôt, d'expliquer : « Comment n'adorerais-je pas cette Révolution ? C'est elle qui m'a élevé, grandi. Sans elle, aurais-je aujourd'hui l'honneur de déjeuner à la table du roi à côté de Votre Altesse Royale ? » Le compliment fit passer l'audace. Mais il est incontestable que le maréchal disait juste, et l'étude si nette, si claire, si parfaitement documentée de M. Louis Tuetey sur *les Officiers sous l'ancien régime* (Plon, 7 fr. 50) nous montre que, sans la Révolution, un pauvre obscur gentilhomme, comme Macdonald, n'eût sans doute point dépassé le grade de major dans son régiment. — Dans les *Mémoires du baron Fain*, premier secrétaire du cabinet de l'empereur (Plon, 7 fr. 50), on ne s'attend pas précisément à trouver des relations militaires ; et, de fait, le mémorialiste nous entretient surtout des travaux du secrétariat impérial et de cette vie de cour sur laquelle, spécialement, nous avaient déjà renseignés les souvenirs du baron de Méneval. Mais, tout de même, le baron Fain consacre, lui aussi, son chapitre à l'épopée en nous expliquant ce qu'étaient les voyages de guerre et comment, entre deux batailles, on était accoutumé à travailler sous la tente. En même temps que diverses anecdotes peu connues, le premier secrétaire du cabinet impérial nous rapporte certains détails inédits et curieux de la vie du maître. Il nous apprend, par exemple, qu'à Varsovie un vieillard de cent dix-sept ans fut admiré et secouru par l'empereur, et que Napoléon, dont les griffonnages étaient à peu près illisibles, pensionnait très généreusement son ancien professeur d'écriture.

Quelques-uns des grands mémoires sur le premier Empire, les souvenirs, célèbres, de Talleyrand, de Macdonald, de la duchesse d'Abrantès et aussi, toutes proportions réservées, les livres d'anecdotes de Marco Saint-Hilaire sont analysés en un très captivant chapitre du premier volume que M. Gustave Geffroy consacre à *Notre Temps* (Société française d'imprimerie et de librairie, 3 fr. 50). M. Gustave Geffroy est un écrivain admirablement personnel et émouvant, un critique d'idées, âpre, pénétrant, passionné, qui n'hésite point à découvrir ses convictions, et à livrer bataille. Les scènes d'histoire qu'il évoque (Napoléon, Bourbons et d'Orléans, Second Empire, Mil huit cent soixante-dix, Troisième République, Affaire Dreyfus, Mandchourie) reprennent sous sa plume une vie étonnante, et ses jugements sur les hommes, les faits, les époques, sont de ceux qu'il faut connaître, soit pour les adopter, soit pour les combattre.

Divers.

Comment former un esprit (Hachette, 3 fr. 50), un excellent ouvrage de morale familière où, dans une suite d'utiles et logiques causeries, M. le docteur Toulouse indique les bons moyens de préparer à la vie sociale les jeunes mentalités ; *Leçons de coupe par le moulage et l'assemblage* (Vuibert et Nony, 3 fr. 50), un livre très pratique où Mme Berge donne d'adroits conseils aux jeunes filles qui se plaisent à faire elles-mêmes leurs robes et leurs corsages ; *Au pays du sommeil et de la mort* (Lebègue, Bruxelles), par le lieutenant G.-H. Bradfer.

NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

« MARIE-ANTOINETTE ET SES ENFANTS »

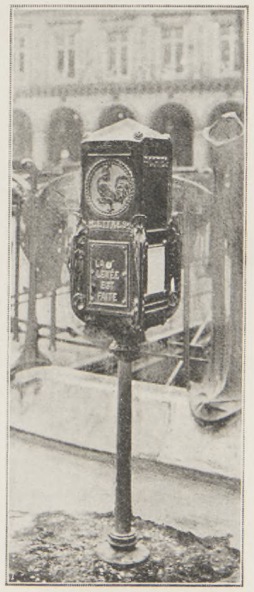
L'excellent accueil que nos lecteurs ont réservé à l'une de nos gravures hors texte : *Madame Vigée-Lebrun et sa fille*, nous a engagés à donner la reproduction d'une autre œuvre célèbre de la même charmante artiste : *Marie-Antoinette et ses Enfants*. Sur les six cent soixante-deux portraits que l'on doit à Mme Vigée-Lebrun, une vingtaine au moins sont consacrés à la souveraine qui fut sa protectrice et son amie. Le groupe que nous avons gravé en taille-douce, d'après un tableau du musée de Versailles est généralement considéré comme le plus remarquable de la série. Il fut peint avec amour, en 1787, et rarement le pinceau de Mme Vigée-Lebrun réalisa le « joli » avec plus de grâce féminine. A vrai dire, dans ce groupe, la reine est quelque peu idéalisée pour l'histoire. Marie-Antoinette avait alors trente-deux ans. Ses traits, fort adoucis par le peintre, étaient irréguliers et ses lèvres fortes, mais son teint conservait encore un incomparable éclat. L'aînée des trois enfants qui l'entourent, Madame Royale, la future duchesse d'Angoulême, avait neuf ans à cette époque. Le dauphin Louis-Xavier-François, debout près du berceau, atteignait sa sixième année. Il devait mourir deux ans plus tard, un mois avant la prise de la Bastille. Enfin, l'autre bébé, le tout petit installé sur les genoux de sa royale maman, c'est Louis-Charles de France, duc de Normandie, qui fut à son tour dauphin, en pleine Révolution, et qui finit si tristement au Temple.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA BOITE POSTALE AU COQ GAULOIS.

Constamment soucieux d'améliorer le fonctionnement d'un de nos services publics les plus importants, M. Simyan, l'actif sous-secrétaire d'Etat chargé de la haute direction des postes, vient d'adopter un nouveau type de boîtes aux lettres, dont on peut déjà voir plusieurs spécimens, placés aux stations du Métropolitain. Le réceptacle est un prisme quadrangulaire de 0 m. 22 de côté sur 0 m. 56 de hauteur ; un petit toit pyramidal qui le couvre se prolonge en auvent au-dessus de l'ouverture, de façon à la protéger contre la pluie ; à l'intérieur, un plan incliné à 45 degrés facilite la chute des lettres dans le sac des facteurs, et ce simple dispositif supprime le risque d'un oubli, toujours possible avec le fond horizontal.

Mais l'architecte auteur de ce modèle, M. Maurice Vincent, tout en se proposant de l'établir dans des conditions essentiellement pratiques, n'en a pas négligé l'aspect extérieur. La boîte est surmontée, à sa face antérieure, d'un coq gaulois que l'administration serait, dit-on, désireuse d'adopter comme emblème pour tous ses services. A sa base, elle est prise par des motifs d'angle : des feuillages sortant d'un culot qui couronne une colonnette en acier, de 0 m. 08 de diamètre. Le ton de l'ensemble, bronze vert et patine florentine, se rehausse de l'or de l'inscription et du fond où se détache le coq gaulois, sujet agréablement décoratif ; et ainsi une innovation utilitaire peut contribuer à l'esthétique de la rue.



La nouvelle boîte aux lettres au « Coq ».

ÉCLAIRAGE DES VILLES AU MOYEN DES ORDURES MÉNAGÈRES.

Les divers procédés employés jusqu'ici pour tirer parti des ordures ménagères ou, tout au moins, pour les détruire économiquement et hygiéniquement, laissent fort à désirer. M. Dettmar, secrétaire général de l'association allemande des électriciens, propose de transformer ces détritus en courant électrique : le contenu des « poubelles » servirait à éclairer les boulevards ou à faire marcher le Métro.

D'après les calculs de cet ingénieur, on récolte chaque jour dans les villes environ 500 grammes d'ordures ménagères par tête d'habitant. Quand ces immondices ne contiennent pas plus de 60 à 70 % d'eau, elles sont incinérées sans absorber beaucoup de chaleur ; au-dessous de cette teneur, elles en produisent. La combustion peut s'opérer sans dégagement d'odeurs, comme en témoignent les fours fonctionnant actuellement à Zurich, à Brünn, à Wiesbaden et à Beuthen. Les gadoues représentent donc un charbon économique susceptible d'être utilisé pour actionner des dynamos.

M. Dettmar estime que les ordures ménagères suffiraient pour alimenter d'électricité un chemin de fer métropolitain dans les villes de moins de 100.000 âmes ; dans les cités plus importantes, elles fourniraient de 50 à 80 % de la force motrice nécessaire. D'autre part, elles permettraient d'éclairer, pendant les périodes de moindre consommation, les villes de 200.000 âmes.

Finalement, le prix de revient du courant électrique serait inférieur d'au moins 50 % au prix de revient obtenu avec la houille.

LES FAMILLES FRANÇAISES.

Le ministère du Travail vient de publier la statistique des familles. Nous y relevons les chiffres suivants :

Le nombre des familles françaises, c'est-à-dire des ménages avec ou sans enfants, est évalué à 11.315.000. Sur ce total :

1.804.710	familles	n'ont pas d'enfants.
2.966.171	—	ont un enfant.
2.661.978	—	ont deux enfants.
1.643.425	—	ont trois enfants.
987.392	—	ont quatre enfants.
566.768	—	ont cinq enfants.
327.241	—	ont six enfants.
182.998	—	ont sept enfants.
94.729	—	ont huit enfants.
44.728	—	ont neuf enfants.
20.639	—	ont dix enfants.
8.305	—	ont onze enfants.
3.508	—	ont douze enfants.
1.437	—	ont treize enfants.
554	—	ont quatorze enfants.
249	—	ont quinze enfants.
79	—	ont seize enfants.
34	—	ont dix-sept enfants.
45	—	en ont dix-huit ou plus.

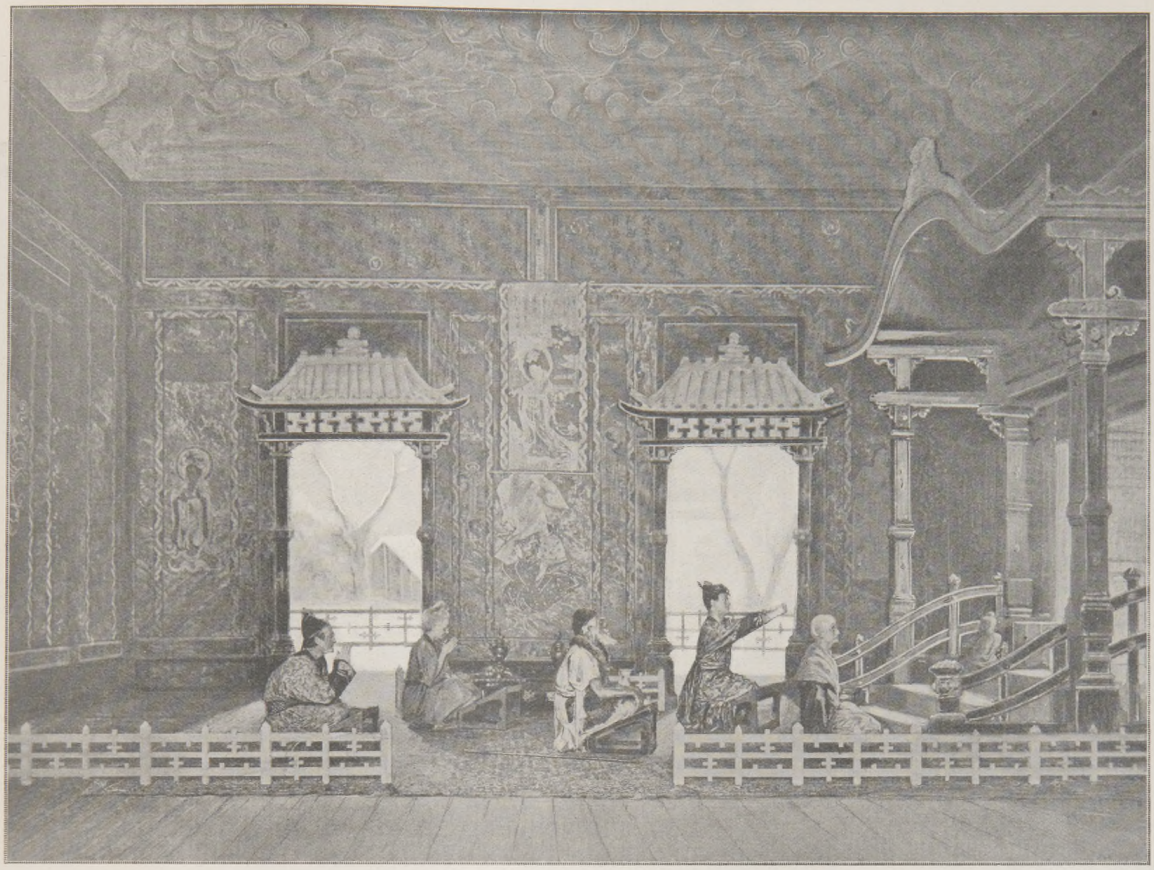
La durée du mariage est de dix à quatorze ans pour 1.037.996 couples ; de quinze à dix-neuf ans, pour 1.027.538 ; de vingt à vingt-quatre ans pour 930.258 ; de vingt-cinq à quarante-neuf ans pour 2.935.281, et de plus de cinquante ans pour 213.700.

VENTE D'ESCLAVES EN FRANCE.

Dans une communication faite au Congrès des Sociétés savantes de Provence, l'abbé Requin, archiviste de diocèse d'Avignon, a signalé la date d'une des dernières ventes d'esclaves qui aient été faites en France. Les actes de vente d'esclaves ne sont pas rares au dix-huitième siècle dans toute la région provençale : le fait est bien connu. Jusqu'à quelle date ce trafic de chair humaine a-t-il duré ? Tout ce qu'on peut dire pour le présent, c'est que le dernier acte notarié relatif à une vente d'esclave, que l'on connaisse, date de 1777 pour la ville d'Avignon.

Il convient d'ajouter que les esclaves

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



« L'Avare chinois » a l'Odéon. — La prière devant le temple du génie de la neuvième montagne orientale. — *Phot. Larcher.*

du dix-huitième siècle, dans le midi de la France, sont des Maures et des Ethiopiens. Les Barbaresques ne se gênaient pas pour réduire en esclavage les Français qu'ils pouvaient capturer ; les Français leur rendirent la monnaie. A noter toutefois que les captifs pouvaient obtenir leur libération en déclarant adhérer à la foi catholique : privilège dont ils ont sans doute souvent profité.

La culture du riz en France.

Plusieurs fois déjà, au cours du dernier siècle, on tenta la culture du riz sur divers points de la France : en Provence, en Dauphiné, en Languedoc, près d'Arcachon. Des résultats économiques médiocres et une recrudescence excessive de maladies paludéennes firent vite abandonner ces essais. Il y a quelques années, pourtant, on imagina d'utiliser le riz pour préparer les terres de la Camargue à la plantation de la vigne ; les racines de cette graminée favorisent la pénétration du sol par les eaux amenées du Rhône pour le dessaler. Le grain est donné aux animaux. Ainsi s'explique que la carte d'état-major indique des rizières.

En présence de la crise viticole, due en partie à un développement excessif de la viticulture dans les terres basses de la Provence, nombre d'esprits avisés se demandent s'il n'y aurait pas intérêt à favoriser la production du riz dans le delta du Rhône. Sous les auspices du Conseil général des Bouches-du-Rhône, M. Laroque, professeur d'agriculture, étudie sérieusement la question, et un champ d'expériences de 8 hectares a été créé à Beaujeu, en Camargue. Environ 100.000 hectares de cette région pourraient être affectés à la culture du riz qui, sans guère aggraver les conditions climatériques, serait, pense-t-on, plus rémunératrice que celle de la vigne.

Impot sur le platine.

Le platine a été découvert en 1735, et, pendant longtemps, on ne le produisit qu'en minime quantité pour l'usage des laboratoires. Ainsi s'explique qu'il ait été laissé de côté par la loi du 19 brumaire an VI, réglementant la perception des droits de garantie sur les matières d'or et d'argent. Et, tandis que ces deux derniers métaux ne peuvent être vendus qu'à des titres déterminés, il n'y a ni titre légal, ni poinçon de garantie pour le platine.

La chose ne paraît guère présenter d'inconvénients ; car les montures en platine sont réservées pour les bijoux de prix où la valeur du métal compte peu, par rapport à celle des pierres ; d'autre part, étant donné la difficulté de préparation des alliages, il est plus simple aux joailliers d'utiliser le platine tel qu'on le trouve couramment chez les affineurs de métaux précieux, c'est-à-dire allié à deux tiers d'argent.

Seules, des considérations budgétaires avaient fait éclore, il y a quelques années, un projet, vite abandonné, d'impôt sur le platine. Ce projet vient d'être repris à la Chambre, et il est question d'assujettir ce métal jusqu'ici privilégié à un droit de garantie de 37 fr. 50 par hectogramme, comme celui qui frappe l'or.

Etant donné la cherté du platine qui, après avoir valu récemment 6 francs le gramme, est aujourd'hui coté 4 francs, l'impôt ne fera guère augmenter le prix des bagues. Son rendement annuel est évalué à 90.000 francs.

LES THÉATRES

Pas de première représentation cette semaine. Nous pouvons donc parler du théâtre de Paris où l'on travaille le plus activement : l'Odéon. Tout en jouant chaque soir *l'Apprentie* et en faisant répéter *Ramuntcho*, M. Antoine continue l'exécution du programme de ses matinées-conférences du jeudi qui présentent, cette année, un intérêt d'art assez exceptionnel. Après l'essai de mise en scène du *Tartuffe*, nous avons eu les études comparatives entre *la Jeunesse du Cid* de Guilhem de Castro et *le Cid* de Corneille, et puis une série sur « les Avares » qui, débutant par *l'Aululaire* de Plaute, se poursuivant, naturellement, par *l'Avare* de Molière, et par *le Chevalier avare* de Pouchkine, vient de s'achever par *l'Avare chinois*, composé il y a quelque trois mille ans par un auteur inconnu, corrigé au treizième siècle de notre ère, par Tsan-Sina-So, et finalement traduit par la fille du grand poète des *Emaux et Camées*, Mme Judith Gautier. Rien d'intéressant comme cet examen d'un caractère au long des âges, à travers les littératures de peuples différents. *L'Avare chinois* — abréviation de *l'Esclave de l'argent achète un innocent et fait l'usure* (Khan-Tsiene-Nou-Mai-Yan-Kia-Tchaï-Tchou) — nous conte l'aventure d'un pauvre diable qui devient soudainement riche en volant toute la fortune d'un jeune bachelier, continue de s'enrichir à force d'usure, et, désolé de n'avoir point d'héritier à qui léguer ses richesses, achète enfin l'enfant du bachelier même qu'il a indignement dévalisé ; vingt ans plus tard, il meurt de ladrerie sur un monceau de richesses ; son fils adoptif, qui est aussi son héritier, étant alors venu prier devant un temple vénéré, s'y rencontre — car les bons génies veillent — avec son père véritable et sa mère vieillis, infortunés, et il les reconnaît... M. Antoine a présenté cette œuvre archaïque avec une fantaisie érudite, soulignée par une musique exotique, reconstituée par M. Benedictus, d'après des documents chinois.

On a repris, à l'Opéra-Comique, *Aphrodite*, œuvre musicale de M. Camille Erlanger, tirée par M. L. de Gramont du roman de M. Pierre Louys. Mlle Marthe Chenal qui fit, l'an dernier, de si brillants débuts à l'Opéra, succédait à Mlle Mary Garden dans l'interprétation de Chrysis, rôle principal ; artiste intelligente, habile, cantatrice à la voix d'une plénitude et d'une souplesse admirables, Mlle Chenal a remporté un éclatant succès. Et l'on a aussi applaudi de nouveau Mlle Régina Badet dans ses danses plastiques, dont *L'Illustration* du 31 mars 1906 a reproduit une série d'attitudes harmonieusement caractéristiques.

L'auteur du *Grand Soir*, M. Leopold Kampf, vient de passer quelques jours à Paris. Il arrivait des Etats-Unis ; il est reparti pour la Pologne, son pays natal. On a fait jusqu'à présent de son existence obscure et mystérieuse, bien des récits inexacts ; n'a-t-on pas conté, dans la presse parisienne, qu'il avait assisté au soulèvement et à la répression de janvier 1905, à Saint-Pétersbourg ? L'article dont nous avons accompagné la publication de la pièce dans *l'Illustration théâtrale* donnait, pour la première fois en France, des détails plus précis, qui peuvent néanmoins être rectifiés sur quelques points. M. Leopold Kampf est plus jeune encore qu'il ne paraît : il n'a que vingt-sept ans, et est né à Cracovie, en Pologne autrichienne ; il alla étudier la jurisprudence à Vienne et c'est là, en 1908, en apprenant les troubles révolutionnaires qui eurent un si grand retentissement en Russie et à l'étranger, qu'il eut l'idée d'un drame dont anarchistes et socialistes russes seraient les héros. Il l'écrivit, en polonais, puis le traduisit lui-même en allemand sous le titre *Am Vorabend...* ce qui donne, littéralement, non pas *le Grand Soir*, mais *A la veille...* En réalité, il n'est jamais allé en Russie et ne s'est affilié à aucune association politique ; il a composé son drame uniquement d'après des documents graphiques et d'une façon toute objective, à peu près comme on travaillerait sur un événement du siècle dernier. Mais — qui l'eût pensé ? — si la bourgeoisie française a fait, en bloc, à cette pièce, un succès qui va s'accentuant, les « purs » du nihilisme ont blâmé M. Kampf d'avoir attribué à son principal personnage, Vasili, l'amour qui est précisément le pivot du drame ; il l'a ainsi, prétendent-ils, diminué ; les nihilistes seraient, s'il faut les en croire, des héros qui ne peuvent subir, même un instant, les atteintes vulgaires de l'amour : il n'y a rien d'humain qui ne leur soit étranger.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES GROTTES SACRÉES DE BIRMANIE

(Voir notre gravure de double page.)

Voici encore une étonnante photographie empruntée à la série qu'a rapportée de ses derniers voyages notre collaborateur H. G. Ponting, — le photographe des crocodiles et des fakirs de l'Inde, des bambous géants de Ceylan et des prestigieux paysages japonais.

C'est sur la côte de Birmanie, près de Moulmein, qu'il put visiter les grottes de Paingoo ou Bingyi, lieu de pèlerinage célèbre. Creusées dans une colline qui se dresse isolée au milieu de la plaine, elles sont ornées à la fois par des stalactites naturelles et par de gigantesques images de dieux, faites de terre et de plâtre, et dont beaucoup sont dans un remarquable état de conservation.

Les femmes birmanes y vont prier en grand nombre, et le contraste des petites créatures bronzées et des colossaux Bouddhas très blancs est d'une étrangeté dont témoigne le beau cliché de M. Ponting.

UN CHEMIN DE FER AUTRICHIEN DANS LES BALKANS

Le baron d'Aerenthal, ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, ayant annoncé qu'il avait fait demander au sultan l'autorisation d'entreprendre des études pour la construction d'un chemin de fer entre Vardichte et Mitrovitza, l'empereur de Russie a aussitôt « accordé un congé de trois semaines » à son ambassadeur à Vienne, le prince Ouroussov. Il suffit de regarder la carte de l'Europe pour comprendre cet acte de protestation diplomatique et apprécier l'importance d'un incident susceptible de faire entrer dans une phase aiguë la question des Balkans.

Le baron d'Aerenthal. — *Phot. Jelussich.*

La ligne projetée court sur une bande de territoire ottoman, d'environ 150 kilomètres, qui sépare la Serbie du Montenegro et où l'Autriche a le droit, en vertu du traité de Berlin (1878), d'entretenir des garnisons et de construire des routes militaires ou commerciales. Son exécution aurait donc pour conséquence immédiate un accroissement considérable de l'influence autrichienne dans cette région, c'est-à-dire dans le district de Novi-Bazar et dans le vilayet de Kossovo.

D'autre part, le port de Salonique, de tout temps convoité par l'Autriche comme Constantinople par la Russie, n'est relié à l'Europe centrale et à Vienne que par la voie Belgrade-Budapest, qui ait un assez grand détour et traverse la Serbie dans toute sa largeur. Le nouveau chemin de fer mettrait Salonique en communication directe avec la frontière bosniaque et Vienne par une ligne plus courte passant directement du territoire turc en pays autrichien.

D'où deux conséquences :

1° L'Autriche détournerait au profit de Saraievo le trafic international dont profite aujourd'hui Belgrade, ce qui, à défaut d'un bénéfice direct appréciable, lui fournirait, du moins, un nouveau moyen d'action sur la Serbie ;

2° En quelques heures, les troupes cantonnées en Bosnie et Herzégovine pourraient être amenées sur la frontière sud de la Serbie et menacer Salonique dont on arriverait, sans grand effort, à faire une forteresse autrichienne.

L'influence russe en Orient serait, comme on voit, fortement touchée. Les projets du baron d'Aerenthal semblent autorisés par le traité de Berlin (1878), mais leur réalisation romprait l' « équilibre balkanique » et le *statu quo* convenu par l'accord austro-russe de 1897.

Carte montrant le tracé (indiqué en pointillé) de la ligne projetée par l'Autriche entre Vardichte et Mitrovitza.

TUÉ AU MAROC

Dans la liste de nos vaillants soldats tombés au Maroc, à Darksibat, pendant la journée meurtrière du 4 février, on relève le nom du comte Amaury de Kergorlay, cavalier au 3e chasseurs d'Afrique. Il avait récemment rendu ses galons pour aller au feu, et, c'est en combattant aux côtés du lieutenant Ricard qu'il a été tué en même temps que son chef. Le simple soldat, comme l'officier, a payé de sa vie l'honneur d'être inscrit au livre d'or de son régiment et de laisser parmi ses camarades le souvenir d'une bravoure exemplaire. Fils de la comtesse de Florian, veuve du comte Geoffroy de Kergorlay, le comte Amaury était un tout jeune homme de vingt-deux ans. Une circonstance particulièrement douloureuse aggrave le deuil et les regrets causés par cette mort : on n'a pu retrouver le corps sur le champ de bataille.

Le comte Amaury de Kergorlay.

Mme Stolypine × Mlle Stolypine, blessée lors de l'attentat. M. Stolypine et son fils.

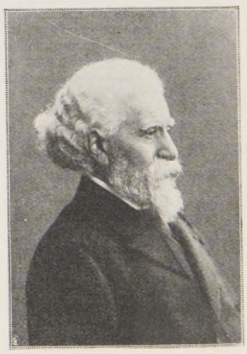
Dix-huit mois après l'attentat. — Le président du conseil des ministres russes, M. Stolypine, et sa famille. — *Phot. C. O. Bulla.*

DIX-HUIT MOIS APRÈS

On n'a pas oublié l'horrible drame qui, le 25 août 1906, ensanglanta la villa de l'île des Apothicaires, à Saint-Pétersbourg, où résidait M. Stolypine, premier ministre de Russie. La bombe des terroristes (les documents publiés par *L'Illustration* en montrèrent d'une façon saisissante les épouvantables effets) fit une cinquantaine de victimes ; mais celui que visaient les auteurs de l'attentat fut épargné. Sain et sauf, comme par miracle, M. Stolypine eut la douleur de voir relever parmi les blessés des êtres particulièrement chers : son fils, un tout jeune enfant ; sa fille, alors âgée de quatorze ans, celle-ci très grièvement atteinte. Tous deux, heureusement, ont pu se rétablir et c'est la première fois, depuis le tragique événement, que la photographie réunit dans un groupe familial les survivants de la mémorable catastrophe.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL MANAU

M. Manau, ancien procureur général et premier président honoraire à la Cour de cassation, grand-officier de la Légion d'honneur, vient de mourir, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il était avocat à Toulouse quand, au 4 septembre, le gouvernement de la Défense nationale le nomma avocat général dans cette ville : ce fut le début de sa carrière judiciaire, qui devait le conduire au poste de procureur général près la Cour de cassation. En cette qualité, on s'en souvient, il eut à prendre des réquisitions dans l'affaire de revision du capitaine Dreyfus. Il avait pris sa retraite, il y a sept ans, avec le titre de premier président honoraire, et s'était retiré à Vernon.



M. Manau. — *Phot. Gerschel.*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet des Deux Hommes, de M. Alfred Capus ;
2° Le 3e fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : Nietzschéenne.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 22 FÉVRIER 1908 *66e Année. — N° 3391.*

PIERRE LOTI AU PAYS DE RAMUNTCHO

L'auteur du célèbre roman et de la pièce qui va être jouée à l'Odéon, photographié pour *L'Illustration* sur la terrasse de sa maison d'Hendaye, au bord de la Bidassoa.

Phot. G. Ouvrard. — Voir l'article et les autres photographies aux pages suivantes.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

En même temps que je descendais l'escalier sur mes jambes, le Grincheux le montait par l'ascenseur. Nous nous croisâmes. Enfermé dans cette cage de verre qui l'emportait, on ne savait où, il me parut fort comique. Je fis semblant de me dépêcher.

— Attendez-moi ! clama-t-il, c'est bien le moins. J'allais chez vous.

Il arrêta au palier suivant et sortit en claquant la porte de fer.

— Comment ! lui criai-je de l'étage en dessous, vous ne « renvoyez » pas ? Je vous reconnais bien là.

— Ce n'est pas mon métier.

Il s'exécuta cependant, sans bonne grâce, et l'ascenseur redescendit ironique, docile et peu pressé. Il est célèbre dans Paris pour sa majestueuse lenteur.

— Vraiment, grogna Placide, dès qu'il m'eut rejoint, c'est à croire que vous faites exprès de filer dès que je dois venir ?

J'adoptai sa pensée.

— Mais bien entendu ! Une secrète angoisse, lancinante comme le cor-aiguille avant la pluie, m'avertit toujours de votre prochaine irruption. Et alors je m'esquive.

— Et pourquoi, grossier ami ?

— Parce que je suis las de vous entendre vous plaindre et bêcher toutes choses.

— Vous n'aimez pas la vérité.

— Ça dépend des bouches d'où elle sort. Enfin ! Aujourd'hui encore vous m'avez pincé. J'y suis ! J'y reste. Allez ! Grêlez !

Il se susceptibilisa.

— Eh bien non ! je ne dirai rien.

— Oh ! je vous en prie ! Maintenant que vous voilà, ne vous retenez pas. Et puis, au fond, vous n'êtes divertissant et ridicule que si vous récriminez. Le jour où vous trouveriez que tout va *bene*, vous n'existeriez plus, vous tomberiez à zéro. Je vous écoute. Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a... non... (il hésitait à se lancer, et puis il prit violemment son parti), il y a que le soleil m'embête !

— Le soleil ?

— Oui, le soleil, lui qui brille,... et si peu ! de moins en moins ! Voilà-t-il pas que les astronomes viennent de découvrir qu'il est beaucoup plus loin qu'on ne croyait ?

— Bah !

— Comme j'ai l'honneur. On admettait, depuis longtemps, qu'il était à 148.500.000 kilomètres. Tout le monde savait ça. On dormait là-dessus. On était tranquille.

— Et puis ?

— Il paraît qu'il est à 149.471.000 kilomètres, le gredin !

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Ça me vexe. Depuis que j'ai appris cela, j'éprouve un petit sentiment de fraîcheur, et je comprends pourquoi la terre se refroidit. Jusqu'à présent je me disais : « C'est ta faute, mon bonhomme, tu vieillis, ton sang se glace... » Pas du tout ! Je suis resté jeune comme un poulain, je ne bouge pas, moi. C'est le soleil qui me lâche et qui déguerpit.

— Voyez-vous un moyen, même par de bonnes paroles, de le retenir ?

— Non.

— Alors, continuez à le traiter comme ont fait jusqu'ici tous les hommes.

— Comment cela ?

— Tournez-lui le dos.

Il continua :

— Je voudrais aussi piquer quelques mots sur l'incroyable état de saleté des rues de Paris, des plus belles, jusqu'à une heure avancée du jour. Les boueux font-ils la grasse matinée ? Jusqu'à midi, les avenues des quartiers de luxe sont jonchées d'immondices. D'un pied écœuré (si j'ose dire), on foule l'écaille d'huître, le boyau du poulet et la boîte de sardines retentissante. Apocalyptiques et phénoménaux de maigreur, les pauvres chevaux de fiacre, nourris seulement de brume et de coups de fouet, ne sont plus soutenus que par leurs brancards et, au bout de trois secondes, s'aplatissent mourants sur le pavé avec un bruit d'os. C'est la honte des hontes et la pitié des pitiés. Cela suffirait à amollir les cœurs les plus durs et à tirer les larmes des yeux d'un gars d'abattoir. Parlerai-je de la chaussée ? N'étant point lavée ni balayée, elle devient une glace perfide et grasse où, sans roulettes, l'on patine cependant et sur laquelle, pour un pas en avant, il faut reculer de deux, ce qui ne laisse pas que de préoccuper quand on traverse au milieu d'un quadrille d'autobus. Un fait qui montre jusqu'où peut aller la désinvolture de l'incurie : la semaine dernière, le bec de gaz d'un des refuges de l'avenue des Champs-Elysées, vis-à-vis le Petit Palais, fut renversé... Comment ? Je n'en sais rien. Je n'étais point, heureusement pour ma vie, sur *le refuge* quand eut lieu cette grosse farce. Eh bien, l'infortuné bec, au lieu d'être immédiatement relevé et secouru, demeura, monsieur, trois jours et trois nuits inanimé, tout du long sur le sol, l'épine dorsale rompue en quatre endroits, la lanterne aplatie parmi les éclats de verre, rappelant ainsi en réduction les plus mauvaises heures de la colonne Vendôme, sous la Commune. Je venais, par charité, le voir quotidiennement, après mon déjeuner, et je commençais à m'attacher à lui, quand il disparut. L'esplanade des Invalides est déshonorée par d'ignobles baraquements ; on ne trouve pas de voitures à la sortie des théâtres ; les travaux du Métro chaotisent Paris pour dix ans au moins ; sous prétexte que ce sont des compagnies différentes, les omnibus et les tramways, qui, logiquement, devraient correspondre, ne correspondent pas ; l'on s'abstient toujours de démolir la galerie des Machines, *et cætera*... j'en aurais pour des heures... Enfin — mais de cela je suis bien aise et vous m'en voyez tout ragaillardi — le feu prend au Pavillon de Flore !

— Et pourquoi cette malsaine joie ?

— Par amour de l'art et des richesses de mon pays. Quand, en ouvrant, l'autre matin, le journal, mes yeux furent caressés par cette phrase délectable : « Le feu au Pavillon de Flore ! » je fus inondé d'allégresse et m'écriai : « Enfin ! ça y est ! »

— Sans savoir si le Louvre avait brûlé pour de vrai ?

— Non. Comme c'était en troisième page, je sentais bien, avant d'avoir lu, rien qu'à la modestie du titre en toutes petites capitales, que ça n'était pas encore « la bonne » et que, si le vieux palais de nos rois n'avait plus été que cendres, on eût fait à l'incident les honneurs de la *tête*. Mais enfin, pour chétif et gringalet qu'eût été ce feu — même anodin feu de cheminée aussitôt maîtrisé en baissant la trappe et avec trois poignées de soufre — je m'en régalais, il était le bienvenu. Voilà si longtemps que je l'attendais et le demandais au ciel dans mes prières : « Un petit feu, s. v. p., pour l'amour de Dieu ! » Il faudrait que, tous les deux jours, éclatât ainsi une alarme, de plus en plus chaude chaque fois, pour que, peut-être, à la vingtième, quand plusieurs tableaux léchés par la flamme auraient reçu son roux baiser, les bureaux du ministère des Colonies consentissent à éteindre leurs fourneaux et à évacuer. La chose n'était pas grave. Combien je le regrette ! On l'a trop dit. La confiance va renaître, et je tremble en pensant où ça nous mènera. L'administration a même établi par la voix des journaux que ç'avait été un mal pour un bien, une sorte de « répétition générale » offerte à la presse, permettant de se rendre compte, fournissant à chacun, par avance, l'occasion de faire son devoir, tout son devoir, d'expérimenter son sang-froid, de courir au poste qu'il doit occuper et de se montrer à blanc un héros de la conscience et du dévouement professionnels. Vous verrez qu'on a fichu ce petit feu exprès, après avoir néanmoins prévenu tout le personnel afin de lui éviter une trop forte secousse ? Et maintenant, je vous parie une indiscrétion que dans six mois... non, un an, les bureaux des Colonies continueront à occuper ce terrain brûlant, jusqu'au jour où, par les croisées, jailliront les flammes sérieuses et avec lesquelles on ne badine plus !

Il souffla un instant, puis, le visage éclairé d'un pâle rayon de belle humeur :

— Et maintenant — tenez-vous bien pour n'être pas chaviré par la surprise — je vais, après la série noire, vous énumérer quelques-uns des plaisirs que j'ai tout récemment éprouvés, car, quoi que vous prétendiez, je ne suis pas qu'un dénigreur et un empêcheur de jouir en rond.

— Allez-y vite, Placide ? J'ai grand besoin de vous entendre heureux.

— Mon premier sujet de contentement, c'est la création du *Salon des Poètes* due à l'initiative généreuse et charmante d'Edmond Haraucourt. S'il n'avait « à son actif », comme on a coutume de dire avec élégance, quantité d'autres titres qui le recommandent et l'imposent à l'attention soutenue de l'Aca...

Je l'interrompis.

— Chut ! Ne parlons pas de ces choses ?

— Mais pensons-y ? Eh bien, n'eût-il comme unique *bagage* que cette idée du Salon des Poètes... moi, je voterais pour lui ! Ça vaut vingt volumes. Je prévois les après-midi prochains en mai. Sur l'estrade les inconnus, les méconnus, les reconnus, les trop connus aussi défileront versant, chantant, modulant, caressant leurs vers ; ce sera une espèce de Chat Noir, revu et amplifié, vingt ans après. Sortant de la salle où son portrait en habit vert attire tous les regards, Donnay viendra respirer quelques rimes près de la porte. On passera, on s'arrêtera ; le spectacle sera debout ou assis, à volonté. Les femmes auront du rêve plein les yeux et le cœur, appuyées à la cimaise, et les maris, un peu jaloux de ces pâles êtres, à longs cheveux et à prunelles inspirées, n'applaudiront que du bout des doigts, à correction. Je me propose, s'il y a un vernissage des Poètes, de ne pas le rater.

— Je ne vous savais vraiment pas si entiché de grand art et de belles-lettres.

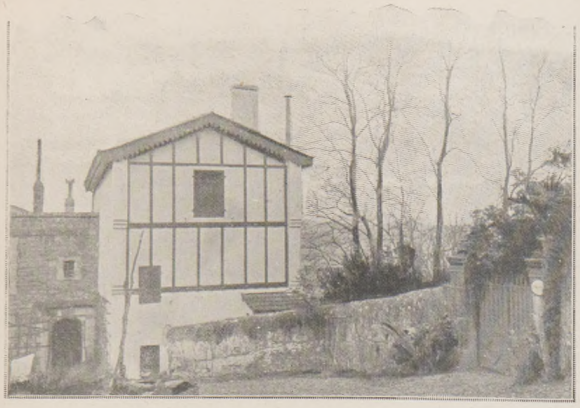
— Commencez donc à me rendre justice et à « m'apprendre. » J'aime tellement les vers, tenez, que je veux tout de suite vous distiller un délicieux sonnet. Il a pour titre : *la Cantatrice*.

Et, sans me laisser le temps de respirer, il récita :

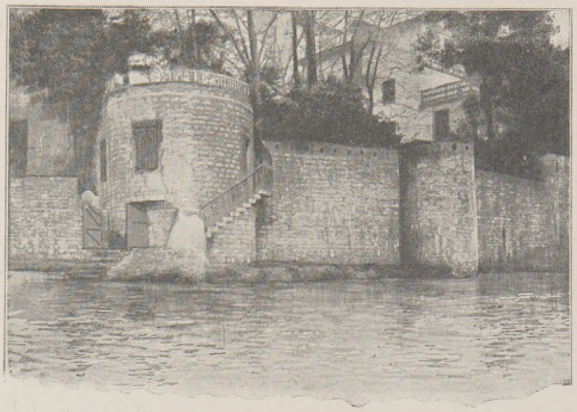
Au Théâtre-Ducal, ce soir, la Frédérique
Chantera dans *Thésé* le rôle de Phédra.
Les costumes sont neufs ainsi que l'Opéra
Dont Casti fit les vers et Léo la musique.

Le ténor dell' Flore doit donner la réplique.
Sa voix décline un peu, quoique passant le *la*.
Mais s'il est vieux, il est agile : on le verra
Conduire, au troisième acte, un éléphant d'Afrique.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Bakharetchea, la maison de Pierre Loti à Hendaye.



Le mur du jardin de Loti dominant la Bidassoa.

Les frais ont fait doubler les prix ; car tous les lustres
Dans la salle et tous les quinquets sur les balustres
Seront en feu, de l'avant-scène au baldaquin.

Dans les loges enfin, et à toutes les places
Du parterre, à l'entr'acte, on servira des glaces :
Vanille, chocolat, pistache, marasquin.

— Ravissant ! Ça n'est pas de vous ?

— Hélas ! non. Je le voudrais bien ! J'accorderais dix ans de la vie de tel poète que je ne veux même pas indiquer, pour que ce fût de moi. C'est de M. Jean-Louis Vaudoyer qui vient, sous le titre de *Comœdia*, de publier, après les avoir fait imprimer à Venise sur un papier couleur de chandelle, seize sonnets relatifs à la comédie italienne, plus exquis et chatoyants que des Guardi, et d'une maëstria de forme incroyablement spirituelle. Voici donc deux joies, l'une cordiale et l'autre fine, que je dois à des poètes, il m'en reste encore deux dont les responsables sont un peintre et un sculpteur. Le peintre, c'est M. Valter Gay. Que j'aimerais donc demeurer et vivre dans ses tableaux ! Je n'en sortirais plus et je n'y serais « pour personne ». Ce petit maître élégant et malicieux expose en ce moment à la galerie des Artistes modernes des aquarelles qui font venir l'eau à la bouche. Et ma dernière aubaine, celle du sculpteur, j'en suis reconnaissant à M. Jacques Froment-Meurice, dont *la Vieille Anesse tondue*, qui a son actuelle écurie rue de Sèze, à la stalle Petit, est une merveille de science et d'émotion. Sans paraître se soucier plus que d'une rose qu'elle a été acquise par l'Etat, cette bonne et impressionnante bête, percluse, côtes saillantes, et sabrée de raies de misère, se tient là, immobile sous son globe, dans une parfaite résignation cagneuse à tout ce qui peut lui arriver, mouches, vermine, infirmités, paralysie, mort brutale ou douce. Elle ne sait plus bien elle-même si elle existe. Elle attend la fin des fins, à moitié déjà entrée dans le néant, n'ayant plus la force de bouger ses oreilles abattues qui sont le dernier endroit des ânes d'où la vie se retire. Vraiment cette statuette est la glorification de la souffrance et de la patiente bonté chez les humbles animaux. L'ânesse de M. Froment-Meurice vient de très loin, de la Fuite en Egypte, nous l'avons vue aussi depuis, en Hollande, chez Berghem et Karel du Jardin. On l'aime et elle donne envie de l'embrasser sur le front, là où sur l'os si dur les petits poils si doux dessinent une étoile.

— Placide ! Placide ! m'écriai-je, vous vous formez ! votre voix se mouille, vous êtes en train de tuer le Grincheux qui est en vous.

— Non. Je m'attendris parce que je parle d'une bête. Ça va passer.

HENRI LAVEDAN.

(*Reproduction et traduction réservées.*)

DU JARDIN DE LOTI AU VILLAGE DE RAMUNTCHO

Hendaye, samedi matin, 15 février.

Au temps où le lieutenant de vaisseau Julien Viaud commandait le *Javelot*, le stationnaire chargé de protéger les eaux françaises de la Bidassoa contre les incursions des pêcheurs espagnols, une vieille canonnière toujours vaillante, c'est bien sûr, mais vétuste, mais envasée au point qu'on ne sait plus si elle pourrait encore quitter, à coups d'hélice, le banc où elle sommeille, Pierre Loti acheta, ici, une maisonnette à la mode basque, grise et verte, construite en colombages au bord de la grève, au fond d'un petit jardin toujours verdoyant. C'est là que fut rêvé, composé, écrit *Ramuntcho*, l'insinuant roman d'où, plus tard, allait être tiré le drame que l'Odéon s'apprête à représenter. C'est là qu'ont surgi de l'imagination de l'enchanteur, qu'ont commencé à palpiter de cette vie éternelle qui anime les créations des poètes, et Gracieuse, la puérile fiancée de quinze ans, et Raymond, Ramuntcho, enfant d'amour, « fils de père inconnu », jeté seul dans le monde avec sa mère « la sérieuse Franchita », hardi petit contrebandier dès l'adolescence, beau joueur de pelote, souple et fort, et fier ; puis Dolorès, la mère haineuse et implacable de Gracieuse, et le chœur entrevu des comparses, contrebandiers aventureux, *pelotaris*, aux jarrets et aux bras d'acier. C'est là que se sont enchaînées et dénouées les péripéties de la mélancolique aventure : premières années d'amour ingénu et tendre, remplies de téméraires expéditions de fraude, de saines et apaisantes distractions, parties de pelote au soleil déclinant, fandangos chastes au clair de lune ; puis le départ de Ramuntcho pour le service, cette disparition de trois années au bout desquelles il ne revient que pour recueillir la suprême bénédiction de sa mère mourante, et se retrouver seul désormais au monde, la fiancée d'enfance à jamais perdue, enterrée vivante au cloître ; enfin, le drame déchirant qui termine tout : la folle et vaine tentative de Ramuntcho pour reconquérir Gracieuse, la reprendre à l'Epoux céleste ; la visite nocturne au petit couvent blanc, perdu dans la montagne, et la fuite éperdue du pauvre amant meurtri vers l'inconnu, vers les Amériques lointaines, d'où l'on ne revient pas toujours... Toute une œuvre belle et poignante fut élaborée là, dans ce minuscule domaine au bord du flot.

***

Au grand portail d'entrée, sur une plaque scellée au mur, un mot de cette langue mystérieuse qui inspirait au philologue Scaliger son amusante boutade : « On prétend que les Basques s'entendent, mais je n'en crois rien » ; un nom : *Bakharetchea*, — en français : la Maison solitaire, nous explique le guide, très dévoué à Loti, et si obligeant, qui nous accompagne.

L'hôte est absent, retenu en ce moment à Paris par les dernières répétitions de son drame, regrettant sans doute, là-bas, cet asile où nous sommes, sa retraite de prédilection, les beaux après-midi où,

Pierre Loti.

L'auteur de *Ramuntcho* et ses partenaires au jeu de paume.

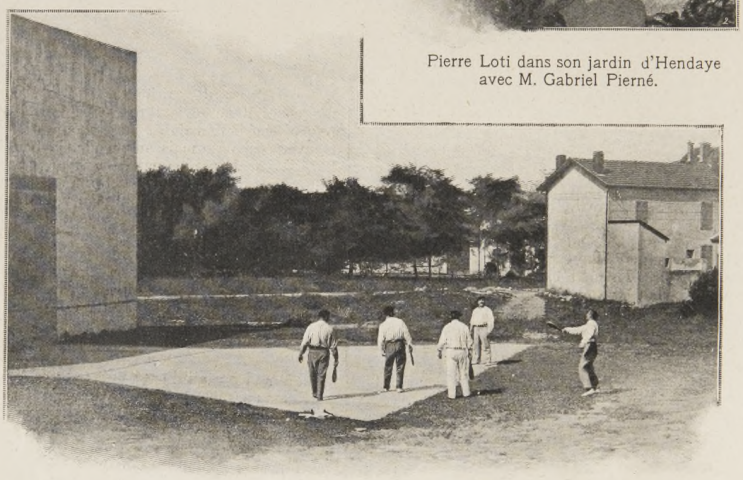
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dans le jardinet feuillu, en compagnie du compositeur Gabriel Pierné, son collaborateur, il écoutait au loin quelque chant basque, et les parties de pelote ardemment disputées à des joueurs magnifiques.

Le jardin est tout petit, tracé d'allées sinueuses qui illusionneraient sur son étendue. Des roses s'efforcent de s'y entr'ouvrir encore, cependant que sourient, parmi l'herbe des pelouses, les premières primevères laiteuses. Et, à l'abri des délicats squelettes des platanes défeuillés, se mêlent, s'entrelacent des bambous ténus, des mimosas aux petits pompons d'or, des lauriers-roses aux feuillages pâles, des palmiers.

La maison, en d'autres temps toute vêtue d'étoffes exotiques et tout embaumée de fleurs, est, maintenant qu'elle est déserte, à peu près démeublée, dépouillée du moins de ses ornements les plus précieux. Nous avons traversé une étroite salle à manger, un petit salon aux murs lambrissés, de haut en bas, de boiseries grises, où des filets très fins, des sennes armées de leurs gros lièges, retombent en festons décoratifs, arrangés par des mains habiles de marins; où quelques poteries persanes, mauresques, luisent d'un doux éclat de turquoise et de lapis au milieu de menus bronzes, de gentils porte-violettes ; où une guitare enrubannée, souvenir d'un jour de fête,

Pierre Loti dans son jardin d'Hendaye avec M. Gabriel Pierné.



Pierre Loti.

Pierre Loti jouant à la paume au fronton d'Hendaye.

pend à un clou, non loin d'un *chistera*, d'un gant de *pelotari*, en osier tressé ; nous avons vu aussi la chambre à coucher, très simple, et dont le seul meuble de quelque luxe est une commode-secrétaire très vénérable ; nous avons grimpé jusqu'au comble, où sont les chambres d'amis. Puis, nous sommes redescendus, mon cicerone et moi, vers le jardin, vers les terrasses, que portent deux contreforts ventrus, vestiges, dirait-on, d'anciennes tours.

Accoudés à la légère balustrade, c'est déjà un décor de *Ramuntcho* que nous avons devant les yeux : la Bidassoa, presque à sec à marée basse, étroit ruban gris trouble sous l'ondée, bleu pâle aux éclaircies, entre des grèves de velours brun ; là-bas, au delà des sables, au delà des flaques et du mince fil d'eau, silhouette capricieusement dentelée, sur le fond d'outremer sombre des monts, Fontarabie, son antique clocher fauve et moussu, les noirs cyprès de son cimetière, ses maisons étranges, et, à droite, la Madeleine, le quartier des pêcheurs, façades blanches et jaunes, et roses : la *Marine*, où s'amarra, une nuit sans étoiles, la barque d'Itchoua et des contrebandiers.

On m'a montré, enfin, dans la plus grosse des deux tours, le cabinet de travail de Loti, cellule en demi-lune, toute vide, toute nue, ses murs blanchis de chaux dépouillés de leurs tapis d'Orient, troués d'une porte basse et d'une étroite fenêtre ouverte sur le même panorama de sables, d'eaux, de montagnes empanachées de mouvantes brumes, avec Fontarabie accroupie à leur pied, ses toits luisants encore de la dernière averse. Et la cloche du vieux couvent de moines qu'on entend, au début du roman, sonner l'office matinal de la Toussaint, tintait, grêle, usée par l'âge...

***

J'ai voulu connaître ainsi quelques-uns des sites où se déroule l'émouvant et si simple roman, et que vont faire revivre, sur la scène de l'Odéon, d'artistes décorateurs : le petit village au clocher trapu, l'enclos funèbre autour de la modeste église, la place et ses arènes primitives, que domine l'arc du *fronton* de pelote.

J'avais, d'ailleurs, inutilement cherché, sur toute la carte du pays basque, Etchezar, le village où s'écoule l'adolescence heureuse de Ramuntcho. Je n'y avais point, non plus, retrouvé la Gizune, la grande montagne qui, barrant tout l'horizon, opprime de sa masse la rêverie nostalgique de ce petit sauvage, troublé à sentir confusément s'éveiller en lui des désirs de fuite, des besoins d'au delà. Pourtant, elle existe bien, la montagne obsédante qui, au soir tombant, verse au creux des vallées, avec la mélancolie des crépuscules, son ombre pourpre ou noire. C'est l'une des dernières crêtes des contreforts pyrénéens qui descendent vers le golfe de Biscaye, et les géographes la dénomment la Rhune. Et le village aussi est là, — un petit bourg, même : le plus proche de la ligne fictive tracée d'arête en arête, de ruisseau à ruisseau, qui sépare la France de l'Espagne. Mais le plus pénétrant de nos grands descriptifs l'a arrangé un peu, y a groupé, avec un art infini, comme faisaient, dans leurs harmonieuses compositions, les maîtres classiques de la peinture, un Poussin ou un Claude Lorrain, un Hubert Robert ou un Vernet, des exemplaires choisis de toutes les choses qui caractérisent le village basque : l'église, à l'autel surélevé, aux retables chargés d'or, avec ses deux étages de tribunes, pour les hommes; le cimetière, blottissant ses lames polies, ses tombes ombragées de fleurs, à l'abri des murs de l'humble sanctuaire, et, non loin, la *cidrerie*, l'auberge où se réunissent contrebandiers et *pelotaris* ; la place publique, où le fronton de paume, décoratif, au fond de gradins frustes, a remplacé la symbolique tribune du forum, car les Basques sont un peuple de joueurs, non de rhéteurs.

On m'a dit : « Voyez le cimetière de Biriatou ; les metteurs en scène de l'Odéon y sont allés. » Et je suis parti le long de la Bidassoa, jaunie par les pluies, que jalonnent si cocassement, sur la rive opposée, d'innombrables cabanes de *carabineros* espagnols, guérites de planches, cabanes de briques, huttes de terre et de chaumes de maïs, de toutes les formes, rondes, aiguës, rectangulaires, massives comme des redoutes, fragiles comme des tentes, étranges cahutes, qu'on sent si inutiles contre l'audace résolue des contrebandiers ! et qui font un peu, au bord de ces prairies, l'effet comique d'épouvantails pour les moineaux au milieu d'un champ.

Biriatou, au fond d'un cirque de montagnes coiffées aujourd'hui de vapeurs, est, autour d'un clo-

Une grande maison basque.

Un attelage de bœufs.

Au pays de Ramuntcho

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Une cidrerie.

cher carré, trapu, que les ans ont marbré de lèpres, un amas de quelques feux seulement; car, suivant la coutume basque, les maisons s'éparpillent dans la campagne, au flanc des monts, au creux des vallées. Un passage voûté, longeant la petite église, donne accès à l'enclos des morts.

Dans cet étroit cimetière, il y a d'orgueilleuses tombes, trop belles, en granit trop soigneusement poli, trop indestructibles pour n'abriter que de pauvres corps si fugaces ; et il y en a d'autres sur lesquelles l'œil se penche plus affectueux, parce qu'elles sont plus pauvres, plus chrétiennes, simples tumuli qui gonflent à peine la surface du champ funèbre, et que fleurissent des iris, des pervenches, quelques touffes de romarin. Sur celles-ci, souvent, à la place de la croix, une stèle terminée en disque, qui évoque le ressouvenir des sépultures musulmanes, avec les turbans dressés à leur chevet. Quelle vieille tradition atavique survit là ?

Des jeunes filles, des fillettes, en essaim rieur, sortent de l'église. Comme c'est jour d'Adoration, elles portent de longs voiles de tulle blanc retombant de leurs chignons coiffés d'un petit foulard sur des robes à la dernière mode, produits des magasins de confection de Bayonne ou de Saint-Jean-de-Luz. Evadées à peine du sanctuaire, elles descendent du parvis avec de grands éclats, vierges follettes. Quoi ? Gracieuse était-elle donc ainsi, familière, évaporée ?... C'est impossible !

***

Saint-Jean-de-Luz, vendredi soir, 14 février

Comme j'achève de dîner, ce soir, dans un calme petit hôtel, entre, le *makila*, le bâton basque à la main, rasé de près, à la mode des vieux Basques, des pure-race, et coiffé du béret bleu, un hôte attardé. Au sourire caustique qui soulève le coin de sa lèvre, dès qu'il m'a aperçu, je l'ai reconnu : le peintre H.-G. Ibels, le collaborateur artistique d'Antoine à l'Odéon. Au moins, pensé-je, la mise en scène de *Ramuntcho*, au second Théâtre Français, sera artistement réaliste.

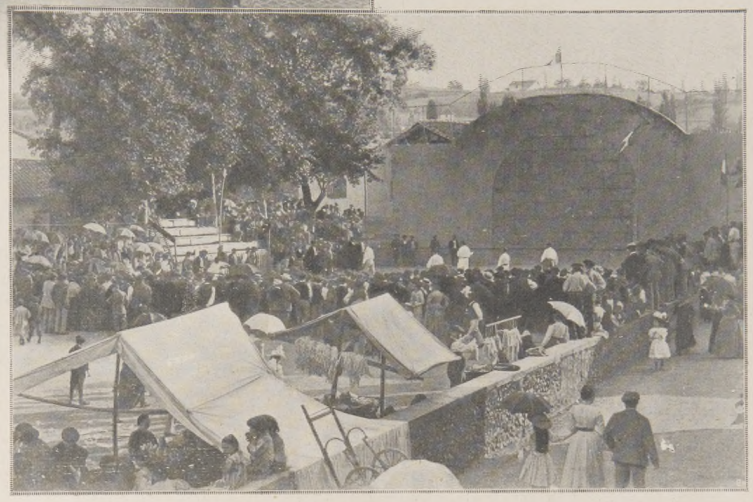
H.-G. Ibels achève la même promenade échevelée que j'ai faite aujourd'hui, le précédant d'une heure ou deux, le long des rives de la Bidassoa et par les routes détrempées où, à l'allure franche de bons trotteurs tarbais, il a salué les vieux clochers, les frontons de pelote, les maisons à volets rouges ou verts, à balcons de bois, exploré, enfin, le paysage basque. De ce raid, il revient chargé de ballots recueillis, çà et là, à chaque étape : étoffes bariolées savamment appareillées, espadrilles de toile blanche, lanternes, pour « l'acte du fandango », couvertures pour l'attelage de bœufs, ceintures pour les *pelotaris*, bérets et bâtons des figurants, — un déballage errant.

Nous nous interviewons réciproquement. J'apprends de lui l'émoi de la boutique du coiffeur où se fait accommoder le Tout-Bayonne, à la nouvelle que c'est l'équipe d'Arrué qui jouera sur les planches de l'Odéon la fameuse partie de pelote, et la déception de Chiquito de Cambo, « prince des pelotaris, digne de strophes homériques », qui toujours attendait d'être appelé. O Montaigus ! ô Capulets !

Il me conte encore ses enquêtes à la recherche du « document vécu », sa démarche près du curé de Bidart, fanatique de la pelote basque et possesseur d'une collection unique de photographies touchant ce sport national des Basques.

Je lui narre ma course éperdue de clocher en clocher, de fronton en fronton ; mes brèves haltes à Sare, à Arots, où des pelotaris de dix ans, vêtus en petits citadins, culottes courtes, longue blouse de serge noire remplaçant le court sayon de coutil bleu des Basques, s'escrimaient à poing fermé contre un agreste fronton de village, se préparant, déjà ! pour les matches de Neuilly et le championnat de France, et songeant aux échos des gazettes ; à Saint-Pée, fameux dans la contrée par ses parties où brillent les ténors du *chistera ;* à Ascain, d'où Loti a daté *Ramuntcho ;* mon passage, à toutes brides, au milieu de campagnes gorgées d'eau, où des prairies d'un vert cuivreux, semées de moutons à laine drue cramponnés aux pentes immobiles, pareils à des rocs émergeants, s'étalaient en damiers entre des terrains d'ocre intense ; où, après les giboulées, l'eau des fossés coulait sanglante, d'avoir lavé la pourpre des champs.

Volontiers, si j'avais osé, je lui eusse confessé aussi une vague désillusion : le pays basque, même sous les brumes d'hiver, même dans ce soir blême, était beau, attirant, et dolent juste assez pour attendrir... Pourtant, on ne devrait voyager qu'à travers les pages des chefs-d'œuvre. Prestige de la poésie ! admirable mais insidieux sortilège de l'artiste, qui pare et magnifie le site le plus humble qu'il a regardé, l'homme le plus vulgaire qu'il a croisé sur le chemin !



Au village de Ramuntcho. — Devant le fronton un jour de fête.

L'église de Biriatou.

***

J'aurais pu voir, aussi, Ramuntcho. A quoi bon ? Pour quelle déception encore ?

Car on imagine aisément qu'il n'a point succombé à sa grande douleur. Un gaillard de cette trempe, hardi, débrouillard, et si merveilleux joueur de pelote, ne pouvait demeurer longtemps désemparé. A peine débarqué « aux Amériques », sans plus s'occuper du barbon d'oncle Ignacio, assez fou pour se marier, à son âge, et décliner la société de son vaillant neveu, il se mettait à la besogne, courait au fronton, lançait des défis, jouait... confusément consolé, encore, mais songeant qu'après tout, une fois fortune faite, il lui serait facile sans doute, pour une de perdue, d'en retrouver dix. L'exil, pour lui, fut bref. Aujourd'hui, revenu au « cher pays basque », établi dans un joli bourg qu'il ne faut pas nommer, le plus rapproché, de tous, de la frontière, le plus favorable à la contrebande, si l'on en voulait profiter, Ramuntcho tient, au bord de la route, une auberge accueillante, fort bien achalandée. Par surcroît, propriétaire d'importantes carrières, « Américain » considéré, enfin, il se laisse vivre sans ennui. Dans le moment même où H.-G. Ibels et moi reprenions, à la gare de Saint-Jean-de-Luz, le train omnibus pour Bayonne, l'heureux homme courait à ses affaires, à la quatrième vitesse d'une auto de bonne marque, — car il ne faut pas perdre de temps, dans le commerce.

Gustave Babin.

Photographies G. Ouvrard.

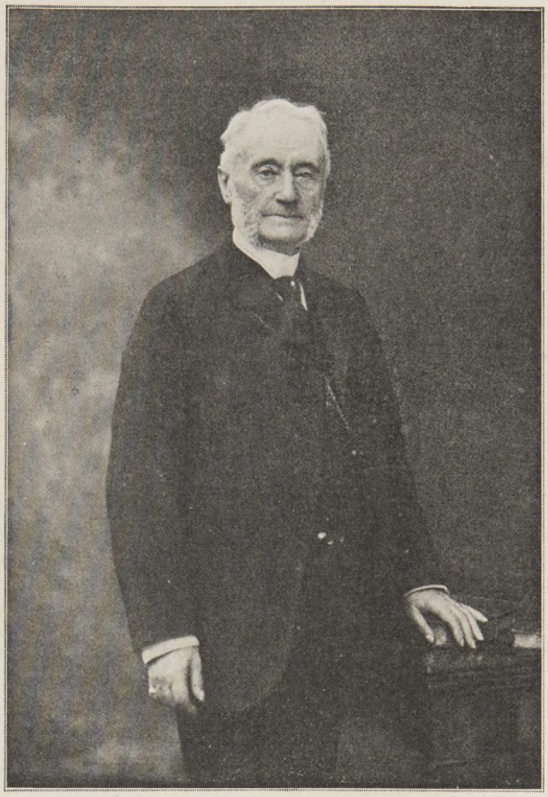
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Me BARBOUX

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Me Barboux a pris solennellement séance, jeudi dernier, à l'Académie française, où il a été reçu par M. Jules Claretie. Il y a, au Palais-Mazarin, des élections qu'on pourrait appeler classiques : celle de Me Barboux fut, par excellence, une élection classique. Elle eut lieu sans fracas, sans concessions plus ou moins hardies à l'esprit moderne, conformément à certaines traditions immuables et en vertu d'un roulement régulier. Ouverte aux divers genres d'éloquence énumérés dans les traités de rhétorique, l'illustre compagnie a coutume de réserver un de ses fauteuils à l'éloquence du barreau. Elle venait de perdre Me Rousse ; une autre sommité du Palais ne devait-elle pas être appelée à remplir ce vide regrettable ? Or, le fauteuil de Me Rousse ayant été donné au marquis de Ségur, un historien, le candidat souhaité se présenta juste à point pour recueillir la succession de M. Brunetière, un critique ; en quoi il répondait tout à fait aux vœux de l'Académie, qui, on le sait, se plaît à cette sorte de chassés-croisés.

Ancien bâtonnier de l'ordre, c'est surtout comme avocat d'affaires que Me Barboux a conquis une des premières places au barreau de Paris. Son nom reste attaché au souvenir de procès retentissants, de ceux, par exemple, qui s'engagèrent à la suite des grandes crises financières de l'Union générale, du Comptoir d'Escompte, du Panama ; il intervint aussi dans plus d'une cause éminemment parisienne, notamment dans le litige que suscita la rupture de Mme Sarah Bernhardt avec la Comédie-Française. Les principaux plaidoyers qu'il prononça au cours d'une longue carrière forment un bagage considérable, témoignant, non seulement d'une science juridique consommée, mais encore d'un souci marqué de l'art littéraire. Me Barboux s'applique à parler une langue très correcte, très châtiée ; sa parole toujours précise, souvent élégante, s'émet entre des lèvres minces encadrées de favoris courts, d'une voix un peu fluette, mais ferme, articulant, scandant, accentuant les mots d'un ton plutôt sec et péremptoire. Au physique, il offre un type achevé de l'homme de robe du temps de Louis-Philippe, alors qu'en 1834, année de sa naissance, son père était avoué à Châteauroux. Le nouvel académicien porte, d'ailleurs, fort allégrement ses soixante-quatorze ans.



Me Barboux. — *Phot. Nadar.*

"L'ILLUSTRATION" A LISBONNE

Lisbonne, 11 février.

Ma dernière journée de séjour à Lisbonne, je l'ai passée à visiter des tombes.

Hier, comme l'ombre commençait à envahir la froide cathédrale de San-Vicente, plus triste sous sa parure funèbre, et son cloître, et ses couloirs de faïence bleue, on a descendu au Panthéon des rois les cercueils de Dom Carlos et de son fils. Sous le dais où reposait, il y a quelques heures encore, la dépouille mortelle du roi Dom Louis, père, aïeul des victimes du 1er février, on a placé les bières aux lourdes moulures : celle du roi sur le socle même où, depuis vingt ans, dormait son père ; celle du prince royal, en avant. Ce soir, on aura regarni de tentures neuves, des fleurs à peine fanées des funérailles, la maigre et disgracieuse armature de bois peint et de fer qui les abrite. Qu'ils demeurent là, en paix, de longs ans !

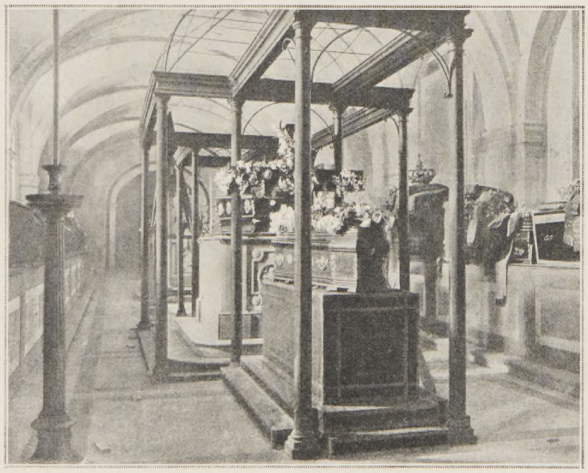
Au delà de cette nécropole royale, en des quartiers perdus, au nord-est de la ville, une voiture m'emmène à présent vers le cimetière Saint-Jean : c'est là que, cette nuit, dans le plus grand mystère, on a enfoui les corps des deux régicides, auprès de celui de l'innocente victime tombée avec eux dans la charge folle qui suivit le double assassinat.

Vers une heure du matin, une sorte de tapissière, pareille à celle des déménageurs, était venue stopper devant le bâtiment d'aspect placide où est installée la Morgue. Un peloton de la garde municipale à cheval escortait ce fourgon. Des hommes, par groupes, vinrent occuper la petite place triangulaire : des agents en bourgeois, qui allaient composer le cortège de ces trois morts. Car aucun de leurs amis, de leurs parents, n'avait été prévenu. Toutefois, comme au lendemain du drame, une société de libre pensée avait notifié à l'autorité judiciaire qu'elle conservait des testaments où Buiça et da Costa exprimaient la volonté d'être enterrés civilement, on avait demandé à son président de produire ces pièces. Cette démarche aurait pu donner l'éveil. Mais les précautions étaient bien prises pour que tout se passât clandestinement : la voiture, avec les trois bières, dont deux commissaires de police avaient pris livraison, s'éloigna, encadrée des cavaliers au pas, suivie des policiers. Chaque patrouille qu'on rencontrait se joignait, par mesure d'extrême prudence, au cortège. Quand on arriva au cimetière, l'escorte était d'un escadron.

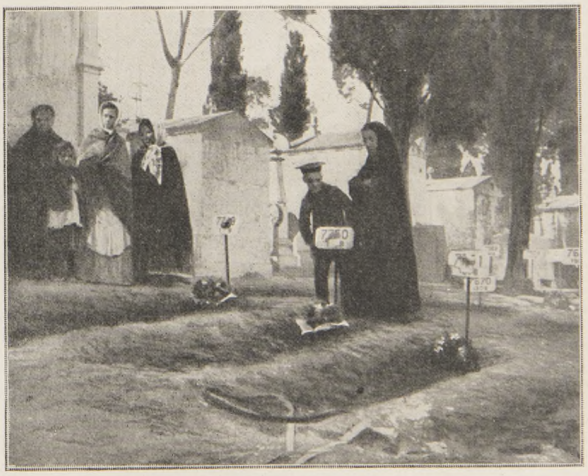
Trois fosses avaient été creusées derrière la chapelle, au fond du cimetière. Avant qu'on y descendît les bières, les corps, suivant un usage constant en Portugal, durent être reconnus, identifiés. On écarta les trois suaires, et, à la lueur des bougies, les deux commissaires, l'administrateur du cimetière, se penchèrent sur ces masques mutilés, tuméfiés. Puis, sur chaque cadavre, on versa l'un de ces grands seaux de chaux vive qui sont en permanence dans le quartier des tombes pauvres. Les cercueils de sapin goudronné furent — mesure exceptionnelle — enfermés dans des caisses de zinc qu'on scella, puis qu'on glissa dans les trous béants.

Quand j'arrive sur le théâtre où se déroula, quelques heures avant, la scène shakespearienne, les tombes sont nivelées à peine. Celle de Buiça porte le numéro 7.749 ; celle de da Costa, le numéro 7.750. Des mains amies les ont ornées de modestes bouquets, ont épinglé sur les pancartes administratives, avec des camélias rouges, des cartes. Celle qui surmonte la sépulture de da Costa porte cette inscription, d'une petite écriture fine : *Eterna gratidão para com os heroes e martires de polícia.* Comme je me penche pour la relever, le fonctionnaire qui me guide la lit aussi. Il l'ignorait. Et, aussitôt, il donne l'ordre qu'on l'enlève.

G. B.



Les cercueils du roi Carlos Ier et du prince Louis-Philippe au Panthéon de San-Vicente. — *Phot. Novaes.*



Les tombes des régicides et de Joao Sabino, l'innocent, au cimetière de Saint-Jean. — *Phot. G. Babin.*

L'ATTENTAT DE LISBONNE. — LES SÉPULTURES DES VICTIMES ROYALES ET CELLES DES RÉGICIDES.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

La façade Est de l'Érechthéion avant et après la remise en place des débris authentiques gisant sur le sol.

LES MONUMENTS DE L'ACROPOLE

COMMENT ON A RELEVÉ L'ÉRECHTHÉION

Pendant que les archéologues et les artistes continuent à discuter sur l'opportunité des travaux de restauration projetés à l'Acropole d'Athènes, ces travaux se poursuivent avec la prudente lenteur qui est de mise en matière aussi délicate. Jusqu'ici rien n'a été fait au Parthénon, en dehors de quelques consolidations discrètes dont l'urgence n'était contestée par personne. L'aspect du monument n'a pas changé depuis bien des années et ne changera pas encore de sitôt, car tout l'effort de la Société archéologique d'Athènes, qui s'est chargée de l'entretien des monuments de l'Acropole, s'est porté sur l'Erechthéion.

Nous avons déjà donné ici même, il y a deux ans et demi (13 mai 1905), une vue des travaux de « reconstruction » achevés à cette date sur la façade Ouest de ce monument. Le principe adopté par M. Cawadias, directeur général des antiquités du royaume de Grèce, qui a la haute main sur les travaux, est de relever et de remettre en place les parties écroulées dont les débris authentiques gisent sur le sol. Il ne s'agit donc pas de rebâtir avec des matériaux quelconques les édifices ou les portions d'édifices qui n'existent plus ou dont il ne reste que des ruines impossibles à compléter sans adjonction de matériaux nouveaux. Il s'agit simplement d'utiliser ce qui existe, de réparer, dans la mesure restreinte où on le pourra, les effets des tremblements de terre, des bombardements ou du vandalisme qui se sont associés pour détruire des monuments dont le temps seul n'aurait pu avoir raison, vu la qualité des matériaux, la perfection du travail et la clémence du climat.

Angle Sud-Est, avant.

Naturellement on peut craindre des excès de zèle, mais la meilleure manière de juger ce qui se fait est de s'en rapporter au témoignage des yeux plus qu'aux idées préconçues. Les vues inédites que nous reproduisons aujourd'hui ont l'avantage de permettre à chacun de juger les résultats et non les intentions.

On sait que la destruction de l'Erechthéion est due au bombardement de l'Acropole par les Turcs lors de la guerre d'indépendance en 1827. Le monument, déjà ébranlé par lord Elgin, qui avait enlevé une des cariatides de la tribune du Sud et une des colonnes du portique de l'Est s'écroula presque entièrement. Dès l'époque de Louis-Philippe, on rétablit la tribune des Cariatides, telle qu'on la connaît.

Récemment on releva, avec un bonheur auquel tous les nouveaux visiteurs ont rendu justice, la partie centrale de la façade Ouest et le portique fort délabré du Nord. Ce sont ces travaux dont nous avons donné une reproduction en 1905.

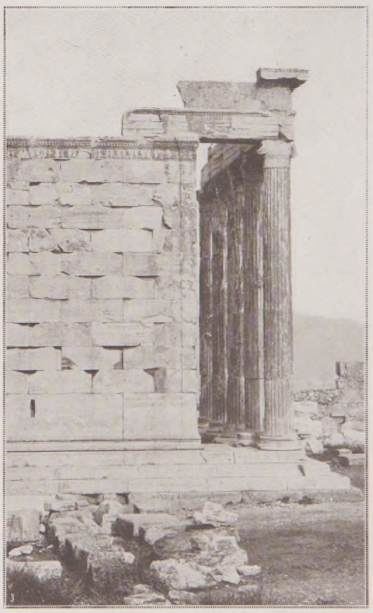
Enfin, on vient d'enlever, à la fin de décembre dernier, les échafaudages qui ont servi à la réfection du portique de l'Est et du mur de la façade du Sud, voisin des Cariatides.

Grâce à l'obligeance de M. Balanos, l'ingénieur chargé de ces travaux, une série de photographies, prises le jour même, nous permet de mettre sous les yeux du public l'état antérieur et l'état présent des parties ainsi restaurées. Le portique Est était fort dégradé, comme on peut le voir. Une des six colonnes manque, et manquera toujours, puisqu'elle est au *British Museum*. Une base de colonne en marque la place à droite. De l'entablement, il ne reste que l'architrave et deux tronçons de la frise. Rien ne rappelle le fronton. Quant au mur, il avait été en partie relevé en même temps que la tribune des Cariatides, mais ce travail, fait sans les précautions minutieuses qu'on y met aujourd'hui, était défectueux. Les pierres joignent mal, l'ante est inégale. La petite photographie permet de s'en rendre compte.

Où en sommes-nous maintenant ? D'abord le portique Est a recouvré sa frise, avec une partie de la corniche. Un fragment de l'angle permet même de calculer ce qu'était le fronton. Tout cela est authentique. Et l'on a poussé le souci de l'authenticité jusqu'à supprimer la base de la colonne manquante, laquelle n'était pas la base véritable. Quant au mur, il a été d'abord défait, puis refait pierre par pierre. Cette fois, les pierres joignent mieux, parce qu'elles sont où elles doivent être. Il suffit de comparer les deux photographies prises sous le même angle pour être convaincu que chaque pièce est maintenant à sa place. La délicate frise qui couronne ce mur et dont les fragments étaient épars de tous côtés, a été rétablie en son entier. Certains morceaux ont dû être recollés, tellement ils étaient dispersés. On peut aujourd'hui l'admirer dans son ensemble, et elle ne craint aucune comparaison, sauf peut-être avec la frise du trésor de Siphnos, à Delphes.

Enfin, on peut remarquer qu'une bonne partie des débris qui couvraient le sol a disparu. Toute laquestion est de savoir s'ils sont mieux où ils sont maintenant, c'est-à-dire à leur place primitive, que là où les tremblements de terre et les coups de canon les avaient jetés.

A. Albert-Petit.



Angle Sud-Est, après.

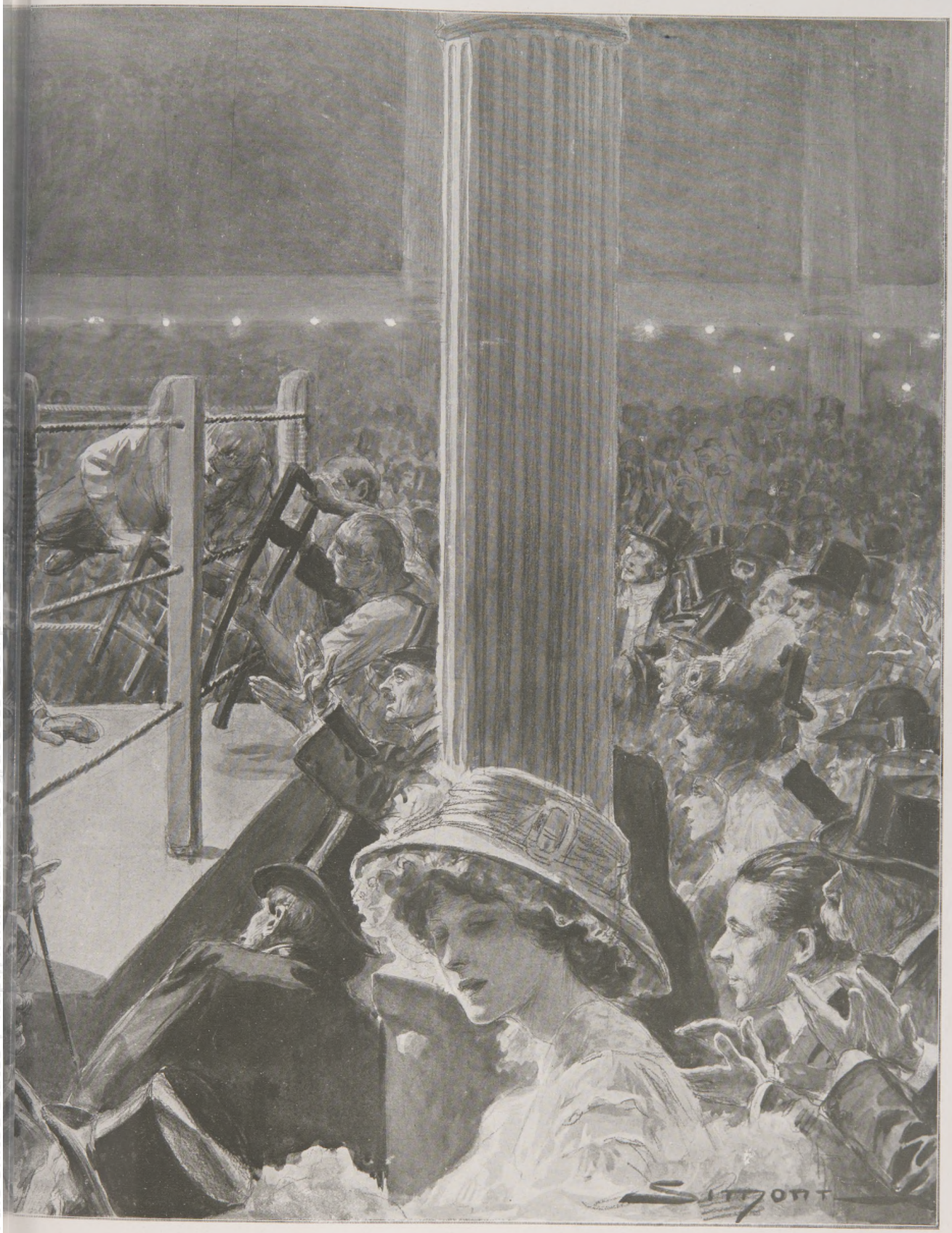
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us

Sam Mac-Vea. Frantz Reichel, arbitre. Harry Shearing.

LE DERNIER FRISSON DE PARIS :

Devant 3.000 spectateurs... et spectatrices, le nègre californ

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



COMBAT DE BOXE A LA SALLE WAGRAM

Mac-Vea triomphe de l'Anglais Harry Shearing. — *Voir l'article, page 136.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Population lolo au passage de la mission d'Ollone.

AU PAYS MYSTÉRIEUX DES LOLOS

Qu'au centre même de la vaste Chine, si peuplée que son fourmillement déborde en vagues inquiétantes sur d'autres pays, il existe un territoire qui ait résisté à son invasion pacifique aussi bien qu'à ses tentatives de conquête, — mieux, une contrée où les Chinois sont esclaves, voilà qui est pour étonner. C'est pourtant le cas du Ta-Liang-Chang, ou pays des Lolos indépendants, que, pour la première fois, des Européens, des Français viennent de parcourir.

Le nom du capitaine d'Ollone, qui accomplit cette exploration, était déjà en bonne place sur la liste de nos explorateurs. De 1898 à 1900, il fit, notamment, un voyage des plus intéressants à travers la forêt équatoriale, pour relier la Côte d'Ivoire au Soudan. Depuis, son activité s'est détournée vers l'Asie, vers le Céleste Empire, plus spécialement. Il a donné sur *la Chine novatrice et guerrière* un volume fort remarqué.

En décembre 1906, chargé d'une mission par le ministère de l'Instruction publique à la fois et par la Société de Géographie, il se mettait en route, accompagné des lieutenants d'artillerie de Fleurelle et Lepage et du maréchal de logis Eugène de Boyve, vers Yun-Nan-Sen, qui devait être le point de départ de son exploration.

Là, les membres de la mission se divisaient en deux groupes. Tandis que les lieutenants de Fleurelle et Lepage parcouraient le Yun-Nan et le Kouéï-Tchéou, amassant des documents archéologiques, ethnographiques et linguistiques, le capitaine d'Ollone, en compagnie du sous-officier de Boyve, gagnait le Kien-Tchang, arrivait, par des routes d'ailleurs assez peu connues, à Ning-Yuen-Fou, où il devait rejoindre un précieux collaborateur, le P. de Guébriant.

Provicaire apostolique du Kien-Tchang, le P. de Guébriant connaît admirablement le pays, où il réside depuis de nombreuses années, et où sa situation personnelle est excellente. Il allait mettre ses connaissances et son ascendant au service de la mission d'Ollone, avec autant d'abnégation que de courage.

Le pays des Lolos indépendants, objectif du capitaine d'Ollone, était, avant lui, vierge de toute exploration.

Au nord, une rivière infranchissable, le Tong-Ho ; au sud, un massif de hautes montagnes, qui, endiguant le fleuve Bleu comme un fossé, entre des murailles de 2.000 mètres, le contraint à décrire l'énorme courbe que l'on voit sur la carte, protégeait cette contrée perdue, au moins autant que la sauvagerie, le caractère inhospitalier qu'on attribuait à ses habitants, contre les incursions du dehors. Que de curiosités, pourtant, elle avait tentées ! Tous explorateurs qui ont parcouru les régions avoisinantes ont parlé de ce mystérieux pays. Nombreux sont ceux qui s'en approchèrent : les Anglais Grosvenor, Colborne Baber, Alex. Hosie, Colquhoun, Bouane, pour ne citer que les plus connus ; les Français Francis Garnier (1868), Rocher, Jean Dupuis (1872), Gabriel Bonvalot et le prince Henri d'Orléans (1890), Roux, Bonnin, Madrolle, le docteur Thorel, de Marsay, Bons d'Anty, le vicomte de Vaulserre, Ph. Berthelot, qui, voyageant soit dans le Sé-Tchouen, soit dans le Yun-Nan, soit dans le Kouéï-Tchéou, et contournant l'inviolable rempart de monts, avaient signalé ce coin de terre attirant par son inconnu même. Ils avaient pu rencontrer, au surplus, d'autres Lolos, des Thaï, des Miao-Tseu, parents plus ou moins éloignés de ces peuplades indépendantes qui l'habitent, ceux-là plus ou moins soumis à la domination chinoise, payant des tributs, mais conservant pourtant, sous des princes héréditaires, avec une autonomie presque absolue, leurs mœurs, leurs traditions, leurs costumes. Ce qu'ils en avaient conté était bien pour accroître le désir de connaître les indomptables guerriers du Ta-Liang-Chang. Il était réservé au capitaine d'Ollone de pénétrer le mystère que défendaient des cimes de 5.000 mètres de haut, accessibles seulement par des cols de 3.000, et de nous révéler la vie de l'étrange peuplade abritée dans cette forteresse naturelle comme dans une aire imprenable.

Grâce à l'ascendant du P. de Guébriant, il put se procurer des serviteurs pour le voyage, et surtout un interprète parlant le lolo, une langue de trois mille caractères, ancienne, déformée à l'usage, à peu près aussi inabordable aux étrangers que le terroir même où elle est parlée. Le missionnaire lui-même accompagna bravement le capitaine et son collaborateur le maréchal des logis Eugène de Boyve dans cette aventure qui risquait bien d'être périlleuse.

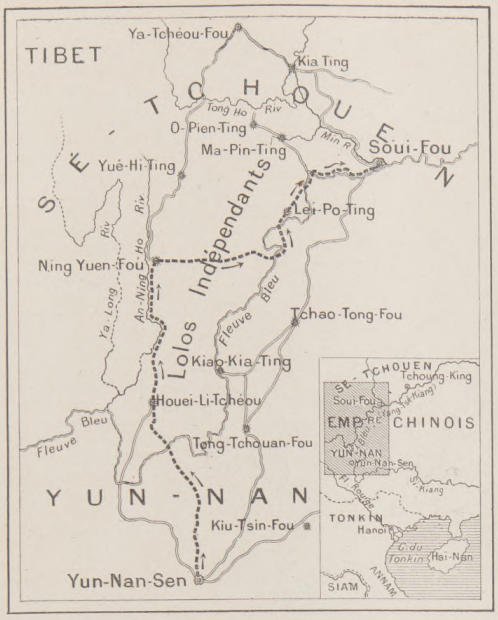
Partis de Ning-Yuen-Fou, au pied des montagnes qui isolent du monde le pays des Lolos, les voyageurs ont traversé de l'ouest à l'est, sensiblement en ligne droite, tout le territoire des Lolos indépendants, pour aboutir sur le Yang-Tsé-Kiang, un peu au sud de Lei-Po-Ting. Quand paraîtra le récit de ce voyage hasardeux, où trois Français seuls, privés de toute escorte, s'aventurèrent sans défense, nos curiosités auront de quoi se déclarer satisfaites.

Pour le moment, le capitaine d'Ollone nous envoie, avec quelques photographies pittoresques et assez inattendues, de brèves notes sur les indigènes dont, avec ses deux compagnons, il fut l'hôte.

Tout d'abord, à voir ces images de femmes aux traits réguliers, drapées de manteaux aux grands plis nobles, d'hommes au regard audacieux, hauts de taille et de carrure imposante aux traits accentués,

Chef lolo et sa femme.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Itinéraire de la mission d'Ollone.

Le gros trait interrompu indique le trajet parcouru par la mission à travers le pays des Lolos.

La mission d'Ollone à Yun-Nan-Sen.

De gauche à droite : en bas, le capitaine d'Ollone et le lieutenant de Fleurelle ; en haut, le maréchal des logis de Boyve et le lieutenant Lepage.

aux agiles pieds nus, armés de lances formidables et d'arcs promptement bandés, les épaules abritées d'une ample pèlerine, à la façon de nos pâtres, et arborant sur leur front une sorte de diadème ou de corne, ces types d'Aryens, perdus peut-être, — à la suite de quelles fabuleuses aventures ? — au milieu des jaunes, on ne saurait croire qu'ils viennent du cœur même de la Chine, du Sé-Tchouen, peuplé de quatre-vingts millions d'habitants, la province la plus riche, la première de l'empire. Or, c'est ainsi pourtant.

Femmes lolos.

Ces Lolos sont campés, inexpugnables, hostiles, au milieu du peuple le plus nombreux du monde, au milieu de la horde, pour le moment paisible, dont tant d'autres redoutent l'ébranlement, à cause de son nombre, prévoyant le désastre formidable qu'elle entraînerait, si d'aventure elle se ruait, en trombe, hors de chez elle, — et ils lui résistent, et ne redoutent rien d'elle. Il y a là un phénomène extrêmement passionnant, quand on y pense.

Car nulle ombre de domination chinoise ne pèse sur les Lolos du Ta-Liang-Chang. Ils bravent la puissance impériale, si vacillante. Et ils ne se contentent pas de défier : ils attaquent.

Venus en des temps lointains, qu'on finira peut-être par préciser, de la région située entre le Tibet et la Birmanie, à ce qu'ils disent ; civilisés à demi, raconte leur légende, par douze patriarches qui leur apprirent à se vêtir, à labourer ; demeurés à présent guerriers exclusivement, ils dédaignent le travail manuel. Et comme, cependant, il leur faut vivre, ils ont besoin d'esclaves qui peinent à leur place. Alors, de temps à autre, ils fondent de leurs montagnes sur la riche plaine environnante en bandes armées. Ils surprennent les garnisons chinoises qui, en de débiles forteresses, veillent sur la sécurité des laboureurs ; des razzias impitoyables cernent la population des champs, la ramènent en troupeau dans le cirque glacial du Ta-Liang-Chang : c'est elle qui cultivera, jusqu'à épuisement, jusqu'à ce que, dévorée par le rude climat, elle ait fondu et qu'une nouvelle expédition soit nécessaire, la glèbe du ravisseur, soignera ses troupeaux, le nourrira, — réduite en servitude, contrainte d'adopter le costume, les us, la langue même de ses maîtres.

Cent fois, les Chinois ont tenté de réduire ces rudes adversaires. Chacune de leurs expéditions a abouti à un désastre. Les Lolos, armés de leurs seules lances de 5 à 6 mètres, et de leurs arcs, mais cachés dans d'impénétrables défilés, avaient vite fait d'anéantir ces assaillants, même armés de fusils. Si bien que les colonnes les mieux aguerries ne faisaient que leur fournir un supplément de captifs. Aussi, renonçant à forcer dans leurs repaires ces barbares, les Chinois se bornent-ils à se garder. Mais rien ne saurait empêcher l'ennemi de descendre, à l'heure qu'il a choisie, pour razzier de nouveau de la main-d'œuvre, des bêtes de somme.

Ainsi, M. d'Ollone décrit les tribus qu'il a découvertes : braves, et d'ailleurs de bonne foi, fidèles à la parole donnée, respectueuses des hôtes qu'elles ont admis. Si le voyage de la mission fut parfois dangereux, cela tient à la nature sauvage, rude, non aux hommes.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LA BOXE A PARIS

(Voir notre gravure de double page.)

Le dernier frisson de Paris, avons-nous écrit sous le grand dessin de Simont qui représente, d'après nature, la phase finale d'un combat de boxe à la salle Wagram. C'est là, en effet, le nouveau sport à la mode, le spectacle favori, depuis quelques semaines, non certes de tous les Parisiens, mais du moins de tous ceux qui demandent sans cesse à être divertis, intéressés, secoués d'une façon imprévue. La lutte à mains plates leur avait suffi pendant quelques années. Mais elle n'était pas assez brutale ; le sang n'y coulait pas. On a imaginé de leur donner des combats de boxe.

A l'instar de Londres, le *Pelican-Boxing-Club* de Paris s'est créé. Pourquoi *Pelican ?* Parce que le pélican est, paraît-il, un oiseau aux mœurs très combatives... Au *Pelican-Boxing-Club* les amateurs apprennent l'art violent de la boxe sous la direction de professionnels habiles. Et, pour répandre et exalter le goût de ce sport, de grands combats publics sont organisés chaque samedi avec le concours de champions d'outre-Manche et d'outre-Atlantique.

C'est ainsi que, samedi dernier, dans la vaste salle Wagram, une rencontre sensationnelle mettait aux prises le nègre californien Sam Mac-Vea et l'Anglais Harry Shearing. Malgré le prix élevé des places (variant de 30 francs à 5 francs pour un spectacle qui ne devait pas durer une heure, avec de nombreux entr'actes), trois mille personnes — parmi lesquelles une centaine de femmes jeunes et élégantes — se pressaient autour du plateau, entouré d'une barrière de cordes... On avait beaucoup boxé à l'entrée pour s'ouvrir un passage.

... Si la lutte ne fut pas longue, elle fut du moins sincère et mouvementée. A la satisfaction générale, il y eut du sang dès la seconde reprise. A la quatrième, Harry Shearing roula à terre et ne se releva pas, et l'arbitre, notre très compétent confrère Frantz Reichel, proclama la victoire du nègre, qui se dressait sur l'estrade dans une pose de gladiateur victorieux, devant les yeux charmés des douces compagnes de nos clubmen parisiens.

NOUVEAUX GOUVERNEURS DES COLONIES

La démission de M. Roume, gouverneur général de l'Afrique occidentale française, l'admission à la retraite, sur sa demande, de M. Louis Gentil, commissaire général du Congo, ont été le point de départ d'un important mouvement dans le haut personnel colonial, qui a été signé mardi dernier, en conseil des ministres, par M. le Président de la République. En tête de ce mouvement figurent M. Merleaux-Ponty, gouverneur du Haut Sénégal-Niger, qui est nommé gouverneur général de l'Afrique occidentale, et M. Merlin, secrétaire général de l'Afrique occidentale, qui remplace M. Louis Gentil comme commissaire général du Congo.

M. Merleaux-Ponty est le neveu du regretté amiral dont le nom est inséparablement lié à la création du port militaire de Bizerte. Agé seulement de quarante-deux ans, il a les plus brillants états de service. Il a débuté dans la carrière au Soudan, sous les ordres du général de Trentinian, et fut décoré, en 1894, pour blessures reçues devant l'ennemi. Il servit quelques années à Madagascar, puis revint au Soudan. Délégué de Sénégambie, il administra les territoires qui lui étaient confiés de façon si remarquable, il y obtint de tels résultats économiques et politiques que M. Roume le remarqua et le nomma commissaire, d'abord, puis lieutenant gouverneur du Haut Sénégal-Niger.

M. Merlin avait été, comme M. Merleaux-Ponty, l'un des meilleurs collaborateurs de M. Roume dans l'Afrique occidentale. Il l'avait, à maintes reprises, suppléé, pendant ses voyages en France.

M. Merleaux-Ponty. — *Phot. Panajou.*

M. Merlin. — *Phot. P. Eoyer.*

Poste de transmission. Le hangar incendié.

Le poste de télégraphie sans fil de la tour Eiffel.

UN INCENDIE AU PIED DE LA TOUR EIFFEL

Un incendie, heureusement sans conséquences graves, s'est déclaré, mardi dernier, dans une baraque voisine de la tour Eiffel où l'on essayait des appareils électriques demandés par le gouvernement du Sénégal pour installer sur la côte barbaresque un poste de télégraphie sans fil mettant en communication avec Saint-Louis les pêcheries maritimes de la baie du Lévrier.

Dans les terrains vagues qui bordent l'avenue de Suffren on aperçoit quelques constructions en planches d'où partent des fils allant rejoindre l'antenne placée au sommet de la tour Eiffel. Dans une de ces baraques, ayant à peu près deux mètres de côté, gardée par des sapeurs du génie beaucoup plus efficacement que par la pancarte « Danger de mort » accrochée à l'entrée, se trouve le poste de transmission de télégraphie sans fil au moyen duquel, chaque nuit, un officier de génie envoie les ordres à Casablanca.

A quelques mètres, dans un hangar plus vaste, on expérimentait, depuis quelques jours, la petite usine électrique destinée à la baie du Lévrier. On y voyait, non pas les petits instruments élégants de cuivre et d'acajou qui servent à l'échange des communications, mais un moteur de 35 chevaux, une dynamo et divers accessoires, dont six « condensateurs ». Ces condensateurs, sorte d'accumulateurs recevant des charges d'électricité qu'ils restituent sous une forme spéciale de courant nécessaire à la production des ondes hertziennes, sont de grands bacs, en tôle, d'environ 80 centimètres de haut sur 40 à 50 centimètres de côté. Ils sont remplis, à des intervalles réguliers, de paquets de lames de verre et d'aluminium baignant dans le pétrole qui joue le rôle d'isolateur.

Pendant que le moteur était en marche, un de ces bacs a pris feu. Les pompiers, arrivés rapidement, ont activé l'incendie avec leurs jets d'eau jusqu'au moment où ils se sont décidés à suivre l'exemple de l'officier du génie de service et à l'étouffer avec du sable. Un examen sommaire permet d'évaluer les dégâts à un minimum de 30.000 francs.

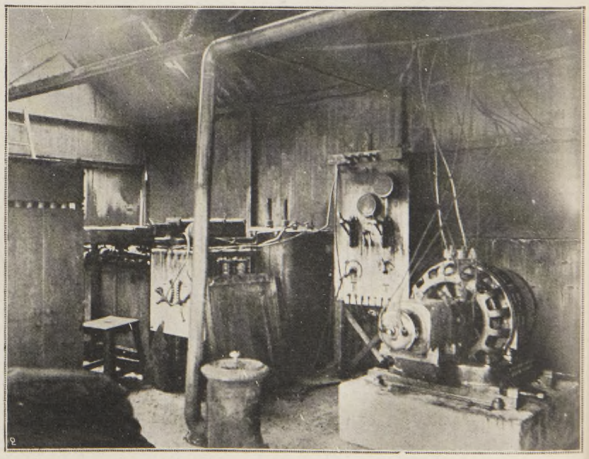
LE CINQUANTENAIRE DE LOURDES

(Voir la gravure ci-contre.)

Il y a eu exactement un demi-siècle, mardi dernier, 11 février, qu'eut lieu la première vision de Bernadette Soubirous, dans la grotte de Massabielle.

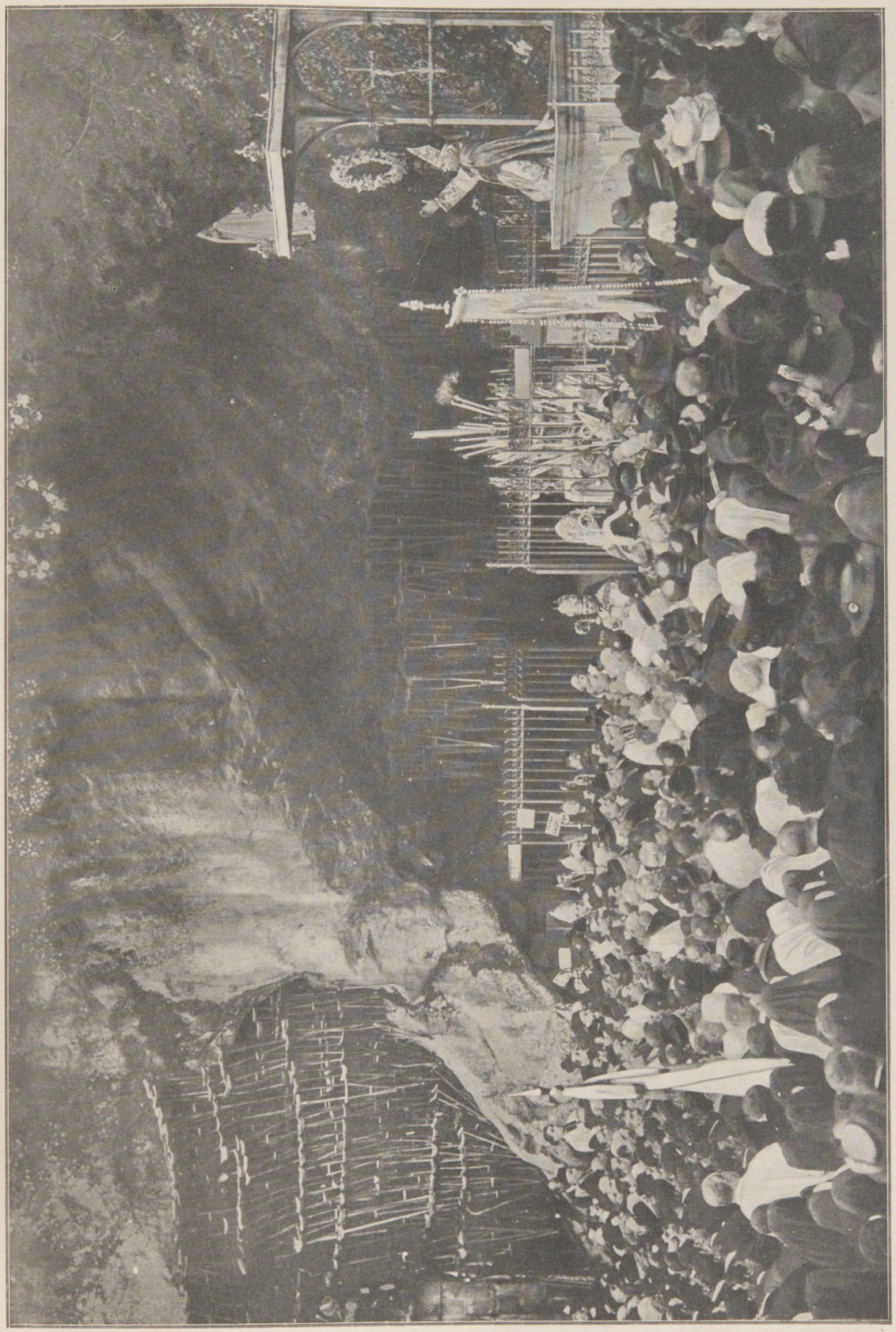
De grandes fêtes viennent de célébrer, sur le lieu même du miracle, le cinquantième anniversaire de ce mémorable événement. La présence de quinze prélats, ayant à leur tête le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux, légat du pape, ne contribua pas peu à en rehausser l'éclat ; mais, ce qui leur donna leur caractère vraiment unique, ce ne fut ni la pompe des offices solennels dans la basilique du Rosaire, ni le flamboiement féerique de milliers de cierges, ni l'ordonnance des cortèges et des processions défilant, bannières déployées, à travers les rues pavoisées et enguirlandées ; — ce fut la multitude accourue pour prendre part à ces fêtes. Multitude innombrable, où se mêlaient tous les types, se confondaient tous les idiomes.

Le matin de la troisième journée, le 11, les contingents de fidèles et de pèlerins déversés successivement par les trains formaient une véritable mer humaine qui, en flots houleux, se porta vers la grotte où, à midi, devait avoir lieu la cérémonie commémorative. Le cardinal Lecot la présidait, se tenant au centre ; Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes, étant monté en chaire, rappela en termes éloquents comment, en 1858, à la même heure, l'apparition s'était produite à cette place.



A la tour Eiffel : l'intérieur du hangar incendié.
(Le feu a pris dans un des condensateurs à gauche de la dynamo.)

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



LE TRIDUUM DU CINQUANTENAIRE A LOURDES (9-11 FÉVRIER)

Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes, prononçant son discours, le 11 février, à l'endroit et à l'heure (midi) où, cinquante ans auparavant, Bernadette eut sa première vision.

Phot. Ferdinand Viron, communiquée par M. Lafon. — Voir l'article, page ci-contre.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Poètes et Poèmes.

Les anthologies de poètes ont quelques inconvénients et divers avantages. Elles sont, avec leurs citations trop brèves, impuissantes à nous donner la physionomie d'une œuvre individuellement considérée. D'autre part, les fragments choisis pour ces recueils ne sont pas toujours les plus caractéristiques de l'art ou de l'inspiration des poètes. La sélection est nécessairement arbitraire, car elle dépend du tempérament littéraire, de la fantaisie, du caprice même de l'anthologue. Sans doute, il est des cas assez exceptionnels où tous les goûts peuvent se mettre d'accord. Quand on parle d'Arvers, on cite son sonnet. Mais que l'on demande seulement à dix personnes lettrées de choisir dans l'œuvre de Musset — pour citer le poète le plus universellement lu — les trois fragments qu'elles jugeront les meilleurs. C'est là un petit jeu de société aussi instructif que plaisant, car il se traduit presque toujours au résultat par dix opinions différentes. Et cette constatation résume les plus sérieux reproches que l'on peut adresser aux anthologies. Par contre, nous reconnaissons volontiers que ces recueils ont leur utilité propre. Ils sont le complément indispensable des manuels de littérature ; ils nous permettent de nous faire une opinion rapide sur une époque, un cycle, une école et prennent le meilleur rang parmi les aide-mémoire de bibliothèque. A ce point de vue, *l'Anthologie des poètes français du XIXe siècle, de 1800 à 1866*, par M. G. Pellissier, mérite d'être signalée (Delagrave, 3 fr. 50). Nous ne l'avons pas feuilletée sans agrément et nous l'avons interrogée sur l'art des romantiques, des parnassiens, de tous ceux, parmi les poètes d'antan, qui connurent le secret de passionner les foules et de survivre à leur génération. Car il nous faut bien faire cette constatation attristée : le public ne lit plus ou presque plus — à de très rares exceptions près — les ouvrages de vers contemporains.

Nous avons cependant encore de bons poètes, beaucoup et presque trop de bons poètes. On connaît parfaitement l'art du vers. On est habile à grouper les mots sonores, dans le néant du sens, mais en de superbes effets de vocabulaire. On a des souplesses qui sont parfois d'étonnantes acrobaties, et l'on sait son métier, hélas ! trop admirablement. On abuse du procédé et c'est peut-être là qu'il nous faut voir la cause de la défaveur, de la désaffection dont souffrent les poètes d'aujourd'hui. On réalise des visions et des harmonies, mais la direction de l'inspiration échappe au cœur et ne fait plus guère appel à l'imagination. Il y a eu, cependant, au cours de ces dix dernières années, de grands et beaux efforts pour reconquérir, pour émouvoir ce public qui se lasse. A ce sujet, nous recommandons de lire le livre de M. Edouard Schuré sur l'orientation de la poésie contemporaine (*Femmes inspiratrices et Poètes annonciateurs.* — Perrin, 3 fr. 50) et nous nous plaisons à constater qu'au nombre des recueils tout récemment publiés il en est qui méritent mieux qu'une attention de cénacle. Tels sont, par exemple, *l'Espoir merveilleux* (Mercure de France, 3 fr. 50), des poèmes aux magnifiques images et aux grandioses évocations, par M. Victor-Emile Michelet, que nous avons déjà présenté à nos lecteurs quand il obtint le prix Sully-Prudhomme ; *les Visages de la vie*, suivis des *Douze Mois* (Mercure de France, 3 fr. 50), un très puissant et très impressionnant volume qui s'ajoute à l'œuvre déjà considérable du maître symboliste Emile Verhaeren ; des sonnets chatoyants *Sur l'Œuvre de Pierre Loti* (Louis Michaud, 5 fr.), par M. Victor Urban ; *les Petits Poèmes* (Sansot, 3 fr. 50), très sincèrement émus, de M. Louis Sailhan.

Mme Lucie Delarue-Mardrus, le poète, très remarqué, d'*Occident*, de *Ferveur*, d'*Horizons*, nous donne un quatrième volume : *la Figure de proue*.

La figure de proue allongée à l'étrave
Vers les quatre infinis, le visage en avant,
S'élance ; et, magnifique, enorgueilli de vent,
Le bateau tout entier la suit comme un esclave.

Ses yeux ont la couleur du large doux-amer ;
Mille relents salins ont gonflé ses narines ;
Sa poitrine a humé mille brises marines
Et sa bouche entr'ouverte a bu toute la mer.

J'ai rêvé le destin des figures de proue...

Elles sont nombreuses, sans doute, les curieuses, les hardies, les fantasques, altérées de merveilleux, qui ont rêvé ce vagabondage de leur vie à travers les mers inexplorées et parmi les soleils inconnus. Mme L. Delarue-Mardrus n'a pas, malgré cet amour ardent de la vie intense, consenti à mener l'existence errante d'une Isabelle Eberhardt, mais, comme ce lumineux poète de la prose — dont un livre posthume (*Notes de route sur le Maroc, l'Algérie, la Tunisie.* — Fasquelle, 3 fr. 50) vient d'être publié — elle a voulu s'enivrer des mirages d'Orient, connaître les parfums des jardins d'Afrique, le « silence heureux » des cimetières arabes, le charme accablant des siestes lourdes,

L'Afrique est tout autour de la maison et brûle...

avec, en contraste, la joie des fumeries d'été dans les soirs embaumés de Tunis et les visions des paysages indigènes que traverse une petite beauté musulmane.

Elle ne pense pas. Sa beauté n'a pas d'âme.
Mais on voit panteler jusqu'au fond de ses yeux
Cet animal divin, la femme,
Et cela vaut autant qu'une âme, — et même mieux.

Mais ces griseries et ces éblouissements ne sauraient tout de même faire oublier les séductions moins fugitives du sol natal et le poète transfuge chante le retour dans la civilisation latine en des vers qui ne sont pas les moins enthousiastes du recueil.

M. Ernest Dupuy, l'auteur des *Poèmes* (Réédités par la Société française d'imprimerie et de librairie. 3 fr. 50), et M. Gaston David, l'auteur de *Bonheur enfui* (Lahure, 3 fr. 50), sont, avec une inspiration et un art tout différents, des poètes d'hier ; et, précisément, nous trouvons dans leurs œuvres où la pensée tient une si noble place ce charme prenant, impérieux, qui fit aimer les poètes par les foules et que nous regrettons de ne pas rencontrer plus souvent dans les poèmes d'aujourd'hui. *Les Poèmes* de M. Ernest Dupuy produisirent une belle sensation dans le monde des lettres lorsque l'éminent inspecteur général de l'Université — alors tout jeune professeur — les publia, une première fois, il y a quelque vingt ans. On les admira comme de très purs joyaux qu'on aurait oublié de sertir dans la Légende des siècles. On récita dans tous les salons l' « Abbé de la Clava » et ce merveilleux « Roman de Chimène », rêvé et composé sous les cloîtres de San Domingo de Silos. Et, des « Parques », les plus profondes méditations sur la mort que nous connaissions, on détacha ce vers fameux :

... Et nul ne peut savoir jusqu'où la mort nous tue.

Les poésies de M. Gaston David nous rappellent, avec leur facilité d'expression et leur mélancolie intense, les élégies que composait Ulric Guttinguer dans le premier tiers du dernier siècle. *Bonheur enfui* contient les poèmes de la douleur et du souvenir, qui complètent, dans l'amertume des larmes, une trilogie commencée jadis dans la douceur du sourire (*Poème de la vie* et *Jours d'été*). Il y a dans ce recueil auquel nous aurions voulu pouvoir emprunter de nombreuses citations, une émotion continue, poignante et contagieuse comme toutes les émotions vécues.

Enfin, dans les collections diverses consacrées aux poètes, il nous faut signaler : à la librairie Fischbacher, *Années tendres* et *Poèmes de la mort*, deux recueils (chacun, 3 fr. 50) d'un poète haïtien, M. Etzer Vilaire, qui manie notre langue et notre vers avec une étonnante habileté ; à la « Maison du livre », une édition des *Bucoliques*, d'André Chénier (10 fr.), d'après le manuscrit original, avec une préface et des notes de José-Maria de Heredia (150 volumes de bibliophile au prix de 150 francs l'exemplaire, et dont le produit est en partie destiné à la souscription pour le monument du poète a été précédemment tirée du même texte par la maison Renouard) ; à la librairie Delagrave, une autre édition des *Bucoliques* (3 fr. 50), par M. P. Dimoff, agrégé de l'Université, qui a indiqué les corrections et les variantes du texte en une suite de très curieuses notes. Et n'oublions pas de mentionner le travail de M. Jean-Paul Nayrac (Henry Paulin, 5 fr.) sur *La Fontaine*, sa philosophie, sa mentalité, son caractère, et l'étude de M. Ernest Zyromski (Armand Colin, 3 fr. 50) sur le regrette *Sully-Prudhomme*.

Histoire.

On a écrit cent livres passionnés sur les horreurs de Nantes pendant la Révolution. Les ouvrages d'histoire, même les plus froids, nous parlent, en des pages indignées, des exécutions collectives, des massacres et des noyades auxquels présida le fanatique Carrier. Les « mariages républicains », ces macabres et infâmes plaisanteries qui consistaient à lier l'un à l'autre un prisonnier et une prisonnière avant de les jeter dans la Loire, n'ont pas trouvé d'apologistes, et Carrier paya de sa tête l'originalité de cette invention pénale. Mais faut-il croire, en se fiant aux souvenirs de la comtesse de La Bouëre — vulgarisés par une édition populaire (*la Guerre de Vendée.* — Plon, 3 fr. 50), que la cruauté des exécuteurs atteignit à des raffinements que seule une imagination chinoise pourrait aisément concevoir ? Nous lisons, en effet, dans les notes de Mme de La Bouëre, que des captifs vendéens ayant été écorchés vifs, leur peau, tannée, fut transformée en vêtements pour les patriotes et que, d'autre part, un volontaire de la compagnie Marat se serait ingénié à *faire fondre* sur des grils cent cinquante femmes dont la graisse, mise en barils, aurait été utilisée dans les hôpitaux de Nantes. Sur ces faits, difficilement croyables, les documents officiels font défaut et nous savons combien ils sont nécessaires pour contrôler la valeur probante, si relative, des souvenirs.

M. Victor du Bled a fait, sur *la Société française du XVIe siècle au XIXe siècle*, des livres tout à fait amusants. M. du Bled n'est point de ces historiens sévères, âpres inquisiteurs qui donnent la question au document pour lui faire avouer la vérité toute pure. Il utilise, sans les trop discuter, les ouvrages de seconde main et puise surtout dans ceux qui lui offrent de jolies anecdotes. Mais nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher cette manière, car elle nous vaut une suite de chapitres charmants, alertes, spirituels, comme des causeries de salon sur les choses et les gens du temps jadis. Le volume aujourd'hui publié traite des « médecins avant et après 1789 » et aussi — rapprochement bizarre — de l' « amour au XVIIIe siècle » (Perrin, 3 fr. 50). Les médecins ont toujours quelque peu prêté au brocard. M. du Bled a eu beau jeu à relever les épigrammes provoquées par leur façon ou par leur science, depuis les gros mots de Rabelais, les traits de Cyrano, de Molière, de Louis XIV lui-même jusqu'à cette apostrophe de Dumas à un médecin : « Oui, je fais des tragédies comme vous. Seulement, vous les faites relier en sapin. » On se plaira à retrouver dans ces pages cet aimable épicurien de docteur Cabarrus qui mourut en disant : « Ça va bien. » Rappelons que, le jour de cette mort, Favre, s'étant présenté chez le docteur pour le consulter, se lamenta quand on lui apprit la nouvelle. Mais on ajouta : « Monsieur Favre, le docteur vous attendait. Avant de mourir, il a voulu écrire votre ordonnance. » Et c'est encore du même sympathique savant que Girardin disait à son heure dernière : « Cabarrus m'avait pourtant promis de vivre plus que moi pour m'empêcher de mourir. » L'amour au dix-huitième siècle ne prend qu'un tiers environ du livre de M. du Bled. Il y est traité légèrement, bien qu'avec des égards, car M. du Bled nous assure que cet amour fut calomnié par les tableaux de Boucher et de Fragonard, les anecdotes de Chamfort, le roman de Laclos et les boutades de ce contemporain qui déclarait : « Les femmes sont à présent si décriées qu'il n'y a même plus d'homme à bonnes fortunes. »

DOCUMENTS et INFORMATIONS

La distance de la terre au soleil.

Depuis longtemps les astronomes se préoccupent de déterminer avec le maximum d'exactitude la distance de la terre au soleil, laquelle sert d'unité de mesure pour explorer le monde des étoiles. Pure coquetterie de savant, sans doute, car la précision stupéfiante avec laquelle ces messieurs nous annoncent les allées et venues des corps célestes semblerait indiquer qu'une erreur d'un ou deux millions de lieues dans l'appréciation de cette distance importe peu pour la beauté de leurs calculs.

Dans la méthode de mesure directe on vise le centre du soleil de deux points de la terre aussi éloignés que possible. On connaît ainsi la base et deux angles d'un triangle dont un calcul trigonométrique donne le troisième angle et la hauteur. Procédé fort imparfait, car, en présence d'une telle distance, une erreur infinitésimale de visée se traduit par un chiffre fabuleux.

Aussi, du jour où Képler démontra qu'il suffit de connaître la distance de la terre à une seule planète pour avoir en même temps celle du soleil à tous les corps du système solaire, on employa exclusivement la méthode indirecte qui consiste à mesurer la distance de la terre aux planètes les plus voisines : Mars et Vénus. Les résultats obtenus en ces dernières années laissaient encore supposer une erreur de plusieurs millions de kilomètres.

En 1898, M. Witt, de l'observatoire de Berlin, découvrait la planète Eros, qui, à certaines époques, se trouve seulement à 12 millions de lieues de nous. Cinquante-huit observatoires se concertèrent pour opérer des mesures, et notre collaborateur, M. l'abbé Moreux, vient de publier dans *l'Echo de Paris* les premiers résultats de ce travail gigantesque qui représente environ 35.000 observations à la lunette et 40.000 observations photographiques et qui a été accompli intégralement aux frais de la France.

La distance de la terre au soleil passe désormais de 148.500.000 à 149.471.000 kilomètres, ce dernier chiffre ne comportant pas une incertitude supérieure à 90.000 kilomètres. Incertitude insignifiante, remarque l'abbé Moreux, car elle est exactement dans la proportion de 1 à 1.660. Or, qui d'entre nous, en mesurant la largeur de sa fenêtre, supposée égale à 1m,66, aurait la prétention d'obtenir la largeur à un millième près ?

On pourrait répondre à l'érudit abbé que ce serait là jeu d'enfant pour un astronome. Mais ne le chicanons pas, il nous promet que, quand nous aurons le résultat final des observations d'Eros, l'incertitude sera réduite à 45.000 kilomètres.

La mortalité des troupes aux colonies.

La mortalité moyenne, dans nos colonies, est de 10 p. 1.000 hommes européens, et de 11,7 p. 1.000 indigènes.

Les colonies se classent comme il suit dans l'ordre de la mortalité croissante pour 1.000 hommes de l'effectif total des troupes coloniales :

Inde	00
Tahiti	00
Antilles	3,1
Nouvelle-Calédonie	8,6
Madagascar	12,1
Annam et Tonkin	12,4
Cochinchine	15
Afrique occidentale	22,6

Si l'on considère les troupes indigènes, l'ordre se trouve notablement bouleversé :

Inde	8,4
Annam et Tonkin	9,2
Madagascar	15,2
Afrique occidentale	18,1
Cochinchine	25

Pour les Européens, les Antilles et Tahiti sont très favorables, et l'Afrique occidentale est pernicieuse. La Cochinchine ne vaut rien aux indigènes, et pas grand'chose aux Européens.

Les deux fléaux des Européens sont le paludisme et la dysenterie ; ceux des indigènes sont le paludisme, les maladies pulmonaires, la dysenterie et le choléra.

Les microbes a la caserne.

Observant que, dans les casernes, malgré des mesures de désinfection de plus en plus rigoureuses, la morbidité par maladies contagieuses ne diminue pas appréciablement, M. G.-H. Lemoine, dans la *Revue d'hygiène*, relate un certain nombre d'observations d'où il résulte que c'est bien inutilement qu'on dépense de l'argent à opérer les désinfections actuellement pratiquées. Les faits montrent qu'une désinfection partielle suffit largement : celle de la literie et des objets d'usage quotidien.

Alors, demandera-t-on, comment la caserne agit-elle comme centre de propagation de maladies ? La réponse de M. Lemoine est que, la caserne étant hors de cause, ce sont les hommes mêmes qui apportent le mal du dehors : les uns apportant des microbes de foyers extérieurs ; les autres constituant des foyers parce qu'ayant été malades, ils continuent à être infectieux, ou parce qu'ils présentent des cas frustes, auxquels on ne fait pas attention, de maladies infectieuses.

La conclusion est donc qu'il y a moins à se préoccuper de désinfecter les habitations, ce qui coûte cher, et ne peut se faire qu'imparfaitement, et plus à chercher à diagnostiquer les formes larvées, dues à une contagion qui s'est faite au dehors. Les demi-malades, et les malades guéris, voilà le danger : non les locaux qui, eux, sont en réalité rarement infectieux.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Deux nouveaux types d'autobus parisiens.

Deux nouveaux types d'autobus.

Un certain nombre de Parisiens ont pu voir circuler ces jours derniers deux nouveaux types d'autobus.

L'un, appartenant à la Compagnie générale des Omnibus, s'inspire du modèle que, depuis longtemps, nous envions à l'Angleterre : les banquettes de l'impériale sont disposées transversalement, avec couloir médian, et orientées vers le sens de la marche. Cette voiture, qui allait de la gare Saint-Lazare, place de Rome, à la place Saint-Germain-des-Prés a été mise en service, pendant deux jours, à titre d'essai.

Une autre voiture, sans impériale, va de la gare Saint-Lazare à la gare de Lyon. Comme elle appartient à une société nouvelle, elle présente un confort qu'a toujours su éviter la Compagnie générale des Omnibus ; mais, autant dans l'intérêt des voyageurs que par respect du monopole, cet autobus n'a le droit de prendre ni de déposer de voyageurs en cours de route. Le malheureux qui a eu une distraction, ou qui se trouve subitement indisposé, est bouclé. Il était assez difficile, nous le reconnaissons, de concilier les exigences ci-dessus avec les immortels principes ; mais cette solution, renouvelée d'un règlement antérieur, manque peut-être d'élégance.

A propos de la mouche de l'olive.

Nous avons signalé dernièrement les ravages que la mouche de l'olive cause dans le Midi. Un de nos abonnés de Touraine, M. G. Martineau, nous fait observer que les oléiculteurs ont un peu ce qu'ils méritent. « En 1890, nous écrit-il, me trouvant en villégiature à Nice, je ne pouvais me promener dans la campagne sans entendre des coups de feu fréquents et rencontrer des chasseurs, le carnier bourré de petits oiseaux que les hôteliers de Nice achetaient, paraît-il, fort cher. La destruction s'opérait en toute sécurité, les gardes champêtres, au dire des indigènes, « ne s'occupant pas de ça ».

» Si cette chasse a continué, il n'est pas étonnant que la mouche de l'olive, dont les « passerinettes » sont si friandes, se soit multipliée dans des proportions désastreuses. »

L'observation de notre distingué correspondant est très juste ; il y a quelque temps, nous avons nous-même été frappés de l'abondance des petits oiseaux sur les tables de la Riviera. Sous prétexte de chasser les oiseaux de passage, on détruit toute la gent ailée qui pépille sur le littoral. En faisant appliquer sévèrement les lois sur la chasse, les municipalités de cette région contrarieraient peut-être les fantaisies gastronomiques de quelques étrangers, mais elles rendraient un grand service à notre agriculture.

Une collision de trains dans l'Inde.

Les effets matériels de la collision de trains survenue, le 27 décembre dernier, dans l'Inde, près de Ludhiana, sur la ligne du Nord-Ouest, et qui fit une vingtaine de victimes, ont offert un des spectacles les plus impressionnants qu'il soit donné de voir à la suite d'une catastrophe de chemin de fer. Comme le montre notre curieuse photographie, les locomotives, en se rencontrant, se dressèrent presque droites, se cabrèrent, pour ainsi dire, et restèrent arcboutées l'une contre l'autre par l'avant, formant une sorte d'arche en équilibre au-dessus d'un amoncellement de débris. La singulière position des puissantes machines, après le choc, évoque l'idée d'une lutte formidable à coups de tête entre deux gigantesques béliers.

Qu'est-ce que la truite commune ?

Les naturalistes admettent dans notre faune quatre espèces de *salmo :* le saumon, la truite de mer, la truite commune et la truite des lacs. Les zoologistes scandinaves ont réduit ces quatre formes à deux espèces : saumon et truite, considérant les différentes truites comme de simples races d'une même espèce. Il n'y a pas de doute sur l'identité de la truite de lac et de la truite commune, et, d'après les observations récentes de M. Cligny sur les salmonides du Boulonnais, il n'en peut plus rester sur l'identité de la truite commune et de la truite de mer.

En effet, s'il y a des différences, secondaires d'ailleurs, entre les adultes de ces deux formes, il n'y en a aucune quand on compare des jeunes. Il n'y a qu'un moment où l'on puisse distinguer les jeunes des deux formes : c'est quand la truite, quittant les eaux douces, stationne dans les eaux saumâtres pour s'acclimater au milieu marin. Ceci se passe de mai à juillet, époque à laquelle on voit les jeunes de la truite commune revêtir peu à peu la livrée marine. Il n'y a donc pas à en douter : la truite de mer et la truite commune ne font qu'un. Les truites de mer sont un rameau des truites de rivière ; s'il en est qui sont nées de truites de mer, il en naît beaucoup de truites de rivière. Ces jeunes, en descendant à la mer, deviennent truites de mer.

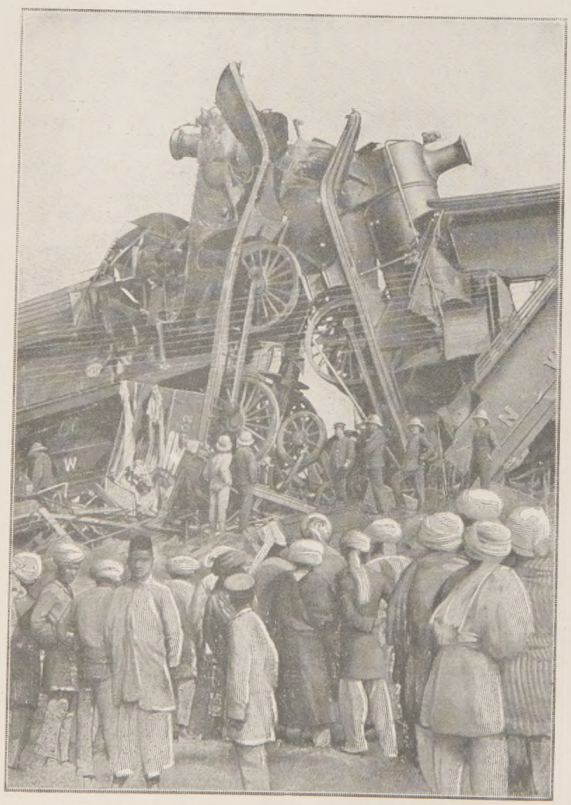
En somme, les trois truites de nos eaux constituent non pas trois espèces, mais une seule, présentant trois variétés qui sont déterminées par l'habitat.

Torches marines auto-allumables.

Pour le sauvetage et les travaux de nuit, on emploie, aux Etats-Unis, des torches consistant en boîtes métalliques, lestées par de l'air, et contenant du carbure de calcium recouvert d'un peu de phosphure de calcium. L'action de l'eau sur ce dernier donne de l'hydrogène phosphoré spontanément inflammable, qui allume l'acétylène produit par le carbure de calcium.

Les cuirassés américains se servent de ces torches, que leurs canons peuvent lancer jusqu'à 3 kilomètres, pour découvrir l'approche des torpilles sans dévoiler eux-mêmes leur position, ainsi que cela se produit avec l'emploi des projecteurs électriques.

Les torches en usage ont une intensité de 300 à 3.000 bougies et brûlent de cinquante minutes à trois heures.



Deux locomotives cabrées sur une voie ferrée de l'Inde.

L'hérédité de la couleur des yeux.

Mendel, moine et botaniste autrichien, mort en 1884, a observé que, quand on croise deux plantes, dont l'une est à fleur rouge et l'autre à fleur blanche, les produits du croisement ont tous des fleurs rouges. On dit alors que la couleur rouge est un caractère dominant, la couleur blanche un caractère dominé. Si l'on croise ensuite entre eux les hybrides ainsi formés, on obtient de nouveaux produits dont 75 % sont à fleur rouge et 25 % à fleur blanche.

A ce résultat, on a donné une explication mathématique. Les hybrides croisés fournissent quatre combinaisons se répartissant également en principe : rouge + rouge, rouge + blanc, blanc + rouge, blanc + blanc. Mais, comme le rouge, *caractère dominant*, apparaît seul chez les produits partout où il existe, il y a seulement 25 % des produits qui présentent exclusivement la couleur blanche.

M. et Mme Davenport se sont demandé si l'hérédité de la couleur des yeux de l'espèce humaine n'obéirait pas à la même loi qui régit cette transmission chez les tulipes et autres fleurs.

Ils distinguent deux types primaires d'yeux : les bruns (ou noirs), colorés par un pigment spécial ; les bleus, qui doivent leur nuance à la réflexion de la lumière par de petits granules disséminés dans l'iris. Les yeux verts ou gris seraient dus tantôt à un pigment accessoire jaune qui corrige le pigment brun ; tantôt à un mélange de pigment brun et des granules qui, isolés, produisent les yeux bleus.

Au point de vue de l'hérédité, le brun dominerait le bleu et le gris, et ce dernier dominerait lui-même le bleu. Par conséquent, si les deux parents ont les yeux de la même couleur, ils transmettent cette couleur à leurs enfants ; si l'un a des yeux bruns et l'autre des yeux bleus, les enfants auront tous des yeux bruns ou bien se diviseront en bruns et en bleus, suivant la couleur des yeux des grands-parents. De même pour les yeux gris.

M. et Mme Davenport concluent qu'en connaissant la couleur des yeux des parents et des grands-parents, on peut prédire, à coup sûr, la couleur des yeux des descendants. C'est beaucoup s'avancer, car il faudrait un nombre d'observations considérable pour avoir le droit de formuler une loi de ce genre. Néanmoins, il y a là un champ curieux ouvert à l'observation de tous ; et les dilettanti qui pratiquent le mariage comme « un geste de beauté » sauront peut-être, bientôt, comment on doit nuancer les unions pour être en droit d'attendre une blonde aux yeux bruns ou une brune aux yeux bleus.

Les bijoux de Dublin.

Les photographies des bijoux volés au château de Dublin, publiées dans notre dernier numéro, nous avaient été aimablement communiquées par MM. R. et S. Garrard et Cie, joailliers de la Couronne, à Londres.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

AU MAROC

Des dépêches de l'amiral Philibert signalent de nouveaux engagements au Maroc. Dans les journées du 16 et du 17 février, le colonel Taupin s'est trouvé aux prises avec d'importants contingents qui ont attaqué sa colonne au défilé de Ber-Rebah, à 25 kilomètres au sud-est de Fedalah. Nos troupes les ont vigoureusement repoussés, mais nous avons eu huit morts, dont deux officiers, et vingt-cinq blessés.

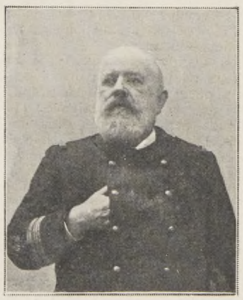
Le lieutenant Pol Boulhaut. — *Phot. Chamberlin.*

Le lieutenant Pol Boulhaut, de la 3e compagnie du 4e tirailleurs tunisiens, un des officiers tués au cours de ces engagements, n'avait que vingt-six ans ; brillant élève de Saint-Cyr, il en était sorti avec le numéro 3. Il appartenait au corps expéditionnaire du Maroc depuis peu de temps ; mais déjà il avait mérité une citation à l'ordre du jour.

Il laisse une veuve de dix-huit ans, fille de M. Barillier, conseiller municipal de Paris.

LE PROCÈS ULLMO

Jeudi 20 février, l'enseigne de vaisseau Benjamin Ullmo a comparu devant le 1er conseil de guerre maritime, siégeant à Toulon, comme inculpé, suivant les termes de l'accusation : 1° de reproduction de documents intéressant la défense nationale ;



Le capitaine de vaisseau Grosse.

2° d'intelligences avec une puissance étrangère, actes constituant le crime de haute trahison. Ce jeune officier, on s'en souvient, photographia des pièces secrètes confiées à sa garde, alors qu'il commandait en second le contre-torpilleur *la Carabine*, et fut arrêté dans les gorges d'Ollioules, à la suite de manœuvres de chantage tentées, sous un faux nom, auprès du ministre de la Marine. Chargé d'abord d'instruire l'affaire, M. Leydet, juge au parquet de la Seine, s'en dessaisit et la remit à la juridiction militaire. Le lieutenant de vaisseau Devarenne a conduit l'instruction définitive et rédigé le rapport.

Le 1er conseil de guerre maritime permanent de Toulon se trouve ainsi composé : le capitaine de vaisseau Grosse, président ; le capitaine de frégate Provensa, les lieutenants de vaisseau Bousses, Gouy et Mère ; les enseignes Darre et Tailleur. Le commandant Schlumberger, commissaire du gouvernement, occupe le siège du ministère public ; Me Antony Aubin, du barreau de Paris, est au banc de la défense.

L'Autrichien Krumholz (de profil et de face) et sa compagne Gertrude Brieger.
(Photographies du service anthropométrique.)

UNE AFFAIRE D'ESPIONNAGE

Le service de contre-espionnage de la Sûreté générale vient d'arrêter, dans un hôtel du faubourg Montmartre, un étranger d'une soixantaine d'années, sujet autrichien, se faisant appeler Krumholz et se disant ingénieur, accusé d'avoir essayé de fournir à l'étranger des documents sur nos dirigeables militaires. Sa maîtresse, jeune femme de trente ans, inscrite sous le nom de Gertrude Brieger, a été également incarcérée.

Il y a quelques mois, Krumholz avait réussi à entrer en relation avec l'ingénieur Julliot, en se prétendant capable de lui faire attribuer le prix Nobel pour la paix.

Il va sans dire qu'aucun soupçon, même le plus léger, ne saurait atteindre l'éminent ingénieur du *Lebaudy* et du *Patrie*.

L'AFFAIRE DU TRAIN 16

On tenait sous les verrous, depuis assez longtemps déjà, deux des trois audacieux malfaiteurs qui, près d'Etampes, modernisant les exploits légendaires des brigands de jadis, attaquèrent à main armée et dévalisèrent, ainsi qu'une simple diligence, le fourgon du train express n° 16, Toulouse-Paris ; le troisième, et non le moins important, était resté introuvable bien que désigné par de sérieuses présomptions. Il s'agissait d'un certain Raymond Albinet, ancien employé de la Compagnie d'Orléans, dangereux repris de justice, évadé du bagne, et considéré, vu ses antécédents, comme l'organisateur de l'agression du 21 novembre dernier. La police de Bordeaux vient enfin de découvrir et d'arrêter dans cette ville un prétendu Leray, dont toute la personne répond exactement au signalement du bandit recherché. « Il y a erreur, a-t-il déclaré. Peut-être suis-je le sosie d'Albinet ; mais je me nomme Louis Leray, attaché en qualité de mécanicien principal aux travaux du canal de Panama. » Malgré ses énergiques protestations, écroué à la prison du fort du Hâ, il en a été extrait pour être transféré sous bonne garde à Etampes, où le juge d'instruction, grâce à d'utiles témoignages, n'aura pas de peine sans doute à établir son identité. Afin d'éviter toute tentative d'évasion, on avait pris des précautions exceptionnelles, au moment de son départ de Bordeaux, le 16 février au matin. Un maréchal des logis, accompagné de trois gendarmes, vint le chercher à la prison, et c'est pourvu de triples menottes d'une solidité éprouvée qu'il fut conduit à la gare Saint-Jean.

Albinet, dit Leray, le dévaliseur de trains, arrivant au fort du Hâ, à Bordeaux, entre les agents Charron et Lamarque qui l'ont arrêté.
(Photographie prise un quart d'heure après l'arrestation.)

M. PER LAMM

Nous avons le regret d'apprendre la mort subite, à l'âge de cinquante-trois ans, de

M. Per Lamm.

M. Per Lamm, chef de la maison d'éditions justement réputée. Samedi dernier, il accompagnait sa femme et ses deux filles au bal donné par la colonie suédoise, dont i était une des personnalités notoires, lorsqu'il fut frappé d'une congestion foudroyante. Etabli à Paris depuis une trentaine d'années, M. Per Lamm y avait marqué sa place parmi les meilleurs éditeurs d'ouvrages d'art et de littérature de choix ; il était chevalier de la Légion d'honneur. Nous nous souvenons ici tout particulièrement de l'intérêt qu'il portait à *L'Illustration* et du zèle si actif avec lequel il a contribué à la propagation de notre journal dans les pays scandinaves.

LES THÉATRES

La Comédie-Française a repris la jolie comédie de Favart : *les Trois Sultanes*, dont la Roxelane fut si agréablement jouée, en 1892, par Mlle Ludwig ; c'est aujourd'hui Mlle Leconte qui a pris possession de ce rôle et elle ne le cède en rien à sa devancière, au contraire : elle y est aussi vive, aussi mutine, aussi gaie, et elle y témoigne, quand il convient, de plus de force et de sûreté. M. Albert Lambert tient encore le rôle de Soliman et y fait admirer sa belle prestance. Mais hors de pair se place M. Georges Berr, d'un comique absolument supérieur dans le rôle de l'eunuque Osmin. — En même temps la Comédie-Française a repris la féerie légère de Marivaux, *Arlequin poli par l'amour*, avec toute sa jeune troupe, en tête de laquelle, pour la continuation de ses débuts, M. Jacques de Féraudy ; il y a été plus heureux que dans *le Monde où l'on s'ennuie ;* sa juvénilité et son adresse menue l'ont servi à souhait dans l'interprétation du rôle d'Arlequin.

Mme Réjane a recommencé, à son théâtre de la rue Blanche sa série de « matinées du jeudi pour jeunes filles » ; elle y a réservé à côté de l'art français une belle place au théâtre étranger, — norvégien, italien, russe, allemand, anglais — et sa première matinée, très réussie, vient d'être consacrée à *Jean-Gabriel Borkman*, une des œuvres les mieux intelligibles et non des moins fortes d'Henrik Ibsen.

Au théâtre Femina, cette semaine, l'association *la Renaissance du Beau* avait organisé une série de représentations d'un poème dramatique de M. Paul Vérola : *le Nirvana*. C'est une œuvre noble et forte, dans laquelle l'auteur met en scène une admirable page de la mythologie hindoue, et expose, sous la forme dramatique, la doctrine du Bouddha Gautama, la doctrine du Nirvana. M. de Max a vraiment réincarné Gautama (29 ans au 1er acte ; 79 ans au 4e) ; et jamais sa voix profonde ne nuança mieux les beaux vers. Il était très convenablement entouré. M. Tiarko Richepin, le plus jeune fils du poète, a écrit pour cette œuvre une musique de scène pleine de couleur et de charme et dont l'exécution fut excellente.

La Bête féroce, tel est le titre du nouveau mélodrame de l'Ambigu, dû à la collaboration de MM. Jules Mary et Emile Rochard. La bête féroce est un criminel qui laisse un innocent — son propre frère ! — expier à sa place, et qui multiplie les crimes et les ruines autour de lui jusqu'à ce qu'il périsse enfin de ses propres excès. Deux personnages excentriques — un Américain astucieux et son interprète, gavroche parisien — traversant cette action noire, contribuent à la chute de la bête féroce et au succès de l'ouvrage.

A Cluny : un vaudeville en trois actes de MM. Grenet-Dancourt et Eugène Héros, *les Tribulations d'un gendre*, vaudeville honnête, modeste, bien sage, sans fantaisie ni gaieté.

Quatre pièces nouvelles — et intéressantes — au petit mais luxueux théâtre de la Comédie-Royale : une fantaisie de M. Alfred Delilia, *les Derniers Jours de Taupin ;* une revuette, pimpante et cinglante, et fort joliment enlevée, de MM. Paul Ardot et Albert Laroche, *Propos d'hiver ;* une comédie de mœurs, spirituelle, sans prétentions, de MM. Ch. Desfontaines et Paul Arosa, *Pour être heureux ;* enfin, un moderne opéra-bouffe, *le Rendez-vous strasbourgeois*, dont le livret est de M. Romain Coolus, et la musique, entraînante, verveuse et chantante, de M. Charles Cuvillier. Et, pour ces diverses piècettes, des interprètes tels que : MM. Huguenet, Tauffenberger, Defreyn ; telles que Mmes Lantelme, Dieterle, Tariol-Baugé !

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale*, avec le texte complet de SAMSON, par M. Henry Bernstein;
2° Un supplément musical : RAMUNTCHO, musique de Gabriel Pierné pour l'œuvre de Pierre Loti;
3° Le 4e fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : NIETZSCHÉENNE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 29 FÉVRIER 1908 *66e Année. — N° 3392.*

ULLMO DEVANT SES JUGES

L'attitude de l'accusé à la deuxième audience, après le réquisitoire du commandant Schlumberger.

Voir l'article et les autres photographies, pages 146 et 147.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Dans une sorte de carrefour, au milieu de jardins d'Italie ornés de sculptures antiques et de ruines, se dresse une cage de fer dans laquelle sont étendus deux lions, deux grands lions. Le jour seulement commence à poindre et une fauvette, qu'on ne voit pas, gazouille du fond d'un cyprès où elle est cachée. On dirait que c'est l'arbre qui chante.

Premier Lion, *qui entr'ouvre un œil et s'étire.* — Ce rugissement d'oiseau ? D'où vient-il ?

Deuxième Lion. — Pas du désert. Rappelle-toi ? Nous sommes les lions envoyés par le pape Ménélik à l'empereur Pie X.

Premier Lion. — Ah ! oui !... c'est un beau cadeau. Je retrouve la mémoire avec la lumière. Nous avons, il y a peu de temps, été pris au piège chez nous, en Afrique, dans une fosse profonde, et enfermés ensuite en une caisse percée de trous. Tour à tour hissés, embarqués, débarqués, nous avons passé les Saharas de l'eau, franchi d'énormes distances ; traînés après, sur la terre ferme, par une espèce d'éléphant de fer et de feu qui barrissait en jetant par sa courte trompe des flots de fumée noire, nous avons enfin été amenés ici, voilà près d'une semaine. Pourquoi ? Que va-t-on faire de nous ?

Deuxième Lion. — Je ne sais. Imite-moi. Attends.

Premier Lion. — Je ne puis. Ton calme m'irrite. Je pense.

Deuxième Lion. — A quoi ?

Premier Lion. — A la liberté.

Deuxième Lion. — Comme les hommes ?... qui n'ont que ce mot à la gueule ? Tu es jeune ! Si, pareil à moi, vieux lion de carrière... tu avais dévoré maintes et maintes saisons, tu ne te soucierais plus d'être libre.

Premier Lion. — Cependant, ne l'étions-nous pas avec joie il y a une lune ?

Deuxième Lion. — Sans doute. La destinée commandait donc que nous fussions ensuite captifs, comme tout ce qui se croit libre. On ne possède un instant les choses que par illusion, et pour être aussitôt assuré de les avoir perdues. C'est la fatalité léonine, et humaine aussi, paraît-il.

Premier Lion. — Je ne me résous pas à ta sagesse. Nos volumineuses têtes ne sont pas logement de philosophie, et nous n'avons point des membres taillés pour la résignation. Je sais que depuis toujours, autrefois, et il n'y a pas encore beaucoup d'étés, nous régnions sur les déserts brûlants. De cette Afrique, au centre jadis mystérieux et inexploré, de laquelle on ne connaissait pas un grain, une seule chose était sûre : *nous y étions.* Dans les livres de géographie où les savants des hommes dessinaient les cartes du monde, ces vastes espaces, vides et teints de la couleur du sable, ne portaient pour les désigner que trois mots en latin : *Hic sunt leones.* Là sont les lions.

Deuxième Lion, *ricanant.* — Oui... nous étions les lions de l'atlas !... Déjà !

Premier Lion. — Tu as tort de rire.

Deuxième Lion. — C'est ma dernière liberté. J'en use.

Premier Lion. — Mais ne vois-tu donc pas que d'année en année nous sommes traqués, tués, décimés, réduits à un nombre infime qui va diminuant chaque jour ? Bientôt, dans cinquante ans, restera-t-il des lions ?

Deuxième Lion. — Tant mieux. La terre ne nous mérite plus.

Premier Lion. — Et la plupart de ceux qui restent sont captifs !

Deuxième Lion. — Tant mieux encore ! Ils vivront moins.

Premier Lion. — Non. Car la prison est l'adroit supplice qui dure. Que sera désormais ici notre sort ? L'homme à qui l'on nous a donnés va-t-il nous faire du mal ?

Deuxième Lion. — Je ne le crois pas.

Premier Lion. — Ni ne le crains.

Deuxième Lion. — Ce vieillard est trop blanc pour être sanguinaire.

Premier Lion. — En effet, il semble chétif, il ne porte pas sur lui d'armes ni de peintures de guerre, sa cour est composée d'hommes en robes, âgés pour la plupart et débiles, et il n'a pour le défendre qu'une petite troupe de guerriers dont les vêtements bigarrés me rappellent le pelage du zèbre et de l'onagre. Avec de pareils soldats, il ne doit jamais être vainqueur.

Deuxième Lion. — Il l'est toujours. C'est le pape. Je t'expliquerai plus tard ce que c'est.

Premier Lion. — Je le sais, vaguement, car on en parlait beaucoup en Abyssinie, au pays des lances. En attendant, la nourriture est bonne.

Deuxième Lion. — Oui. Mouton et veau de première qualité. Nous seuls faisons gras. Presque tous ici ne se nourrissent que de laitage, de pâtes et de poisson.

Premier Lion. — Espères-tu que nous ayons jamais de la chair humaine ?

Deuxième Lion. — N'y compte pas ? Nous n'en aurions que si nous la prenions nous-mêmes, et c'est risqué ! J'en ai d'ailleurs perdu l'habitude.

Premier Lion. — Pas moi. Et pourtant je n'en ai mangé qu'une nuit, quand j'étais libre, chassant avec mon père...

Deuxième Lion. — Quel genre de proie ?

Premier Lion. — Un jeune berger de huit ans qui fondait comme une figue. J'en ai conservé un goût étrange et délicieux.

Deuxième Lion. — Fais-en ton deuil.

Prem er Lion. — Je crois, en tout cas, que la viande que l'on nous donne contient un charme pour t'avoir changé le caractère à ce point, et rendu plus mou que l'agneau. Cette chair doit être bénite ?

Deuxième Lion. — Non. Tu en ressentirais également les effets.

Premier Lion. — Moi, je suis plus dur que toi, je n'ai pas renoncé à l'espoir.

Deuxième Lion. — Lequel ?

Premier Lion. — Celui de m'évader.

Deuxième Lion. — On te reprendra.

Premier Lion. — Et si l'on ne peut pas m'approcher ?

Deuxième Lion. — On te tuera à petite distance.

Premier Lion. — J'y consens. La nuit de la mort me sera plus douce que cette clarté. Vraiment, un javelot me transperce quand je pense que nous, les lions, ne servons plus que dans les foires et les fêtes foraines, à faire des tours.

Deuxième Lion. — Nous les faisons cependant. Pourquoi ?

Premier Lion. — Oh ! Pourquoi ! C'est bien ce qui me révolte. Nous obéissons, par lassitude et dédain de tuer nos maîtres. Nous savons que ces dompteurs ne nous ont jamais domptés, que nous sommes les plus forts, que nous n'avons qu'à soulever une patte, pas bien haut, ou à donner un petit coup de croc bon enfant du seul poids de notre tête... moins, de notre mâchoire supérieure, et que ce sera bouillie d'eux !... Chaque matin, nous nous demandons : « Est-ce aujourd'hui qu'on *le* mange ? »

Deuxième Lion. — Mais... mais...

Premier Lion. — Oui... Mais nous n'ignorons pas non plus qu'ensuite on nous tuera, et, comme, malgré tout, la plupart d'entre nous — moi aussi, quoi que j'en aie dit tout à l'heure, je l'avoue à ma honte ! — nous tenons pourtant à la vie qui est la vie, même mutilée, qui nous permet de gronder et de haïr, et de mépriser du mauvais côté des barreaux, de bâiller, de renifler, de rugir aux étoiles que nous voyons dans le seau d'eau... alors nous remettons à demain, encore, toujours, et cela dure éternellement jusqu'à ce que nous crevions de vermine et de vieillesse, les ongles trop longs, recourbés et entrés dans la plante de nos pattes ! Enfin nous sommes lâches, indignes du nom de lions et nous mériterions qu on tondît nos crinières !... Que dis-tu ?

Deuxième Lion. — Rien.

Premier Lion. — Ou bien alors nous devenons les modèles animés des artistes qui, prudemment assis, un carton sur les genoux, observent et copient nos magnifiques poses. Un de nos frères fut ainsi, durant des années, prisonnier au milieu des bois, chez une femme habillée en homme, aux cheveux courts, et qui passait son temps à reproduire son image sur la toile. Aussi, plein de fureur, je me lamente sur notre déchéance.

Deuxième Lion. — Tu ne sais pas ce que tu dis. Quoi qu'il arrive, nous restons les lions.

Premier Lion. — Un mot. Un nom. Un souvenir.

Deuxième Lion. — Un symbole. Une idée. Tu parlais de notre gloire passée. Il est vrai qu'elle fut grande. Jamais, par toute la terre, à n'importe quel moment et quel lieu du monde on n'a trouvé mieux que le lion pour exprimer la royauté, la force, la puissance, la majesté dominatrice, conquérante, généreuse et fière. Depuis les époques les plus reculées, grecques ou romaines, égyptiennes, assyriennes ou persanes, c'est nous qu'on voit mâchoires ouvertes et queue horizontale défiler d'un long pas élastique aux frises des temples. L'or, l'argent, le bronze, le fer, le marbre, la pierre, les métaux précieux, sont las d'avoir reproduit des milliards de fois nos majestés et l'on peut aussi, dans la poussière des tombeaux antiques, nous découvrir tout petits et largement gravés sur les agates, les onyx, le cristal des coupes et le chaton des bagues, à l'agrafe des ceintures et au pommeau des glaives. Comme en un empire sans limites, nous nous promenons dans l'architecture de tous les pays, entre les colonnes des péristyles, aux rampes des escaliers monumentaux, tenant une boule sous une patte, couchés au seuil des palais, des édifices sacrés dont nous sommes les gardiens moraux et représentatifs, ou bien rafraîchis par l'eau des fontaines que nous crachons avec arrogance. Et pareillement, nous avons figuré sur le bouclier d'Achille, aux genoux de Persée, au milieu du poitrail de Bucéphale, au casque d'Alexandre dont notre mufle retroussé formait la terrible visière. Enfin notre peau reste trempée des fauves sueurs d'Hercule et sent encore l'odeur des talons nus d'Omphale.

Premier Lion. — Et tu oublies que nous habitons aussi la soie des drapeaux, que nous tenons ferme les écussons, que nous avons été aux croisades, et que l'on disait du roi Richard qu'il avait notre cœur ?

Deuxième Lion. — Non, je ne l'oublie pas. Mais on ne peut énumérer tous nos honneurs. Il y en a trop.

Premier Lion. — Comment donc alors ne partages-tu pas ma souffrance, considérant qu'une semblable épopée aboutit et s'abîme ici, en ce pacifique jardin où jamais ne retentit un seul coup de feu ? Nous deux, admirable et dernière personnification de la race, nous voilà lions d'église et d'abbaye auxquels de vieilles gens jettent des morceaux de sucre et du pain comme

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à des petits chiens ! Nous ne sommes plus que les lions du pape, nous faisons partie de sa ménagerie comme sa mule, cette fameuse mule qu'il faut, paraît-il, baiser.

Deuxième Lion. — Mais non ! C'est une pantoufle. Et puis, calme-toi. Ce qui nous arrive est justice.

Premier Lion. — Comment cela ?

Deuxième Lion. — Nous rachetons, par un châtiment mérité, les fautes de nos ancêtres, de nos premiers pères.

Premier Lion. — Se peut-il que nous soyons frappés pour des méfaits que nous n'avons pas commis ?

Deuxième Lion. — Tu n'entends rien à la loi des responsabilités, sans quoi tu saurais que les victimes expiatoires sont toujours et nécessairement innocentes.

Premier Lion. — Et que payons-nous donc ?

Deuxième Lion. — Le Cirque. Nous avons jadis trop mangé du chrétien. Nous payons les arènes, les repas d'entrailles fumantes, les tendres os des enfants, les corps des vierges, nous payons les applaudissements et les rires des foules qui nous acclamaient au plus petit coup de griffe, nous payons les cadeaux, la musique et les fleurs de Néron... Et, par un très long, compliqué, mais prodigieux retour, après nous être repus des premiers adeptes de cette religion naissante et persécutée... où revenons-nous souffrir et mourir à notre tour, aujourd'hui que cette religion triomphante est maîtresse de plus de la moitié du monde ? Nous revenons finir en cage dans les jardins de son César à elle, de son *imperator*, de son pape, dans cette même Rome des gladiateurs, à quelques pas de ce *Colosseo* où fut bu par le sol tant de sang ! tout celui que, désaltérés, pleins comme des outres, nous ne pouvions plus boire et que nous laissions ! Et en même temps, double merveille, ce roi, ce pape qui nous tient captifs... il est captif aussi ! Mais, comme nous, il règne plus que libre. Comme nous il représente ce qu'il y a de plus noble, la plus grande beauté, la plus grande force, la plus grande puissance, celles contre lesquelles tout ne peut rien et sur qui se brisent comme du verre les armées, et le temps !... Mais chut ! le voici précisément qui vient nous voir. Il est le seul qui ait osé passer sa main blanche à travers nos barreaux et nous caresser... Tous les vieillards en rouge poussaient des cris : « Prenez garde, Saint-Père, ils vont vous mordre ! » Tu te souviens de ce qu'il leur a répondu ?

Premier Lion. — « Aucun danger ! Nous sommes de vieux amis. Ça date de loin, de la fosse... quand je m'appelais Daniel. »

Deuxième Lion. — Et le fait est que nous l'avons léché !

Premier Lion. — C'est vrai.

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées.)

LA VIE DE GARNISON A CASABLANCA

Un colon français au Maroc, M. Lacoste de l'Isle, qui a été plusieurs fois déjà notre collaborateur, vient de passer à Casablanca ; il nous en adresse les impressions suivantes, illustrées par une série de photographies qui nous font assister, d'une façon pour ainsi dire cinématographique, à la vie nouvelle de ce petit port marocain devenu une base d'opérations militaires importantes :

Elles ne se ressemblent certes point, la Casablanca que nous venons de voir et la « Dar el baïda » (nom arabe de Casablanca) que nous avions connue jadis.

On s'en aperçoit dès l'arrivée en rade, car tout a pris un aspect à la fois civilisé et « garnisonnesque ».

Amenées par les transports, encore ahuries par le long séjour à bord, par le roulis, par le tangage

qui les ont rudement secouées au long de la côte marocaine, de nouvelles troupes débarquent. Légion étrangère, zouaves, chasseurs d'Afrique, spahis, goumiers, artilleurs, aérostiers... d'autres encore.

Voici un marchi-chef des chasseurs d'Afrique qui

descend de la barque d'un pas peu marin et avec une allure hésitante où l'on reconnaît la marque des longues heures passées à bord du transport plutôt ballotté, avec le fâcheux « vague à l'âme », triste forme du mal de mer. Dans deux heures, après avoir fait le logement et repris contact avec le plancher des vaches, rien n'y paraîtra plus, certainement.

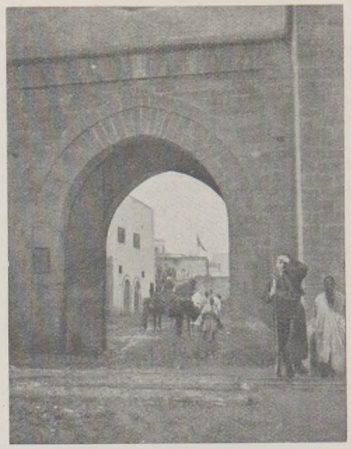
Après les hommes, débarquent les chevaux. Les

braves bêtes prennent philosophiquement leur parti de tout ce remue-ménage, et, oubliant le désagréable moment où elles se sont trouvées suspendues entre le ciel et l'eau pour passer, tel un vulgaire sac de blé, du vapeur dans la « barcasse », elles se laissent conduire paisiblement à terre, penchant par-dessus

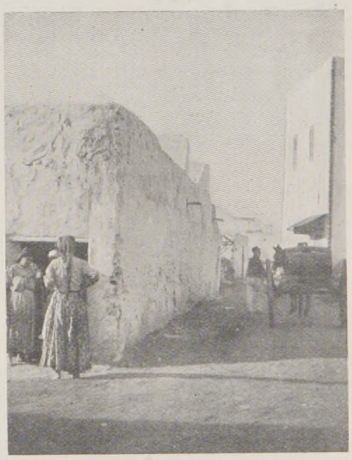
bord leurs bonnes grosses têtes, pour flairer l'eau salée qui les inquiète pour les abreuvoirs futurs.

La ville donne bien, quand on y pénètre, l'impression de la ville de garnison que nous avons connue en France, avec des mélanges de couleur locale et des contrastes bizarres qui rendent son aspect unique.

Devant la porte de Sidi-Beliot, voici un factionnaire sous les armes ; plus loin, nous rencontrons, tout comme à Vincennes, un fourrier qui va communiquer la « décision » à bicyclette, il ne se doute guère sans doute que sa bécane, la première qui ait foulé, à Casablanca, le sol sacré de l'islam, est



tout un programme et tout un poème. Il vient de saluer au passage un officier qui gagne tranquillement la pension, car c'est l'heure du déjeuner. Et ailleurs, voici déjà que l'on peut deviner une idylle entre le conducteur du tonneau régimentaire et



une juive indigène qui ne paraît pas trop effarouchée par ce paisible guerrier.

Voici que défilent les bataillons et les escadrons,

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tels que je les voyais jadis en France. Seulement ici, au lieu de se rendre au terrain de manœuvre, pour faire du travail sur les carrés, ou de rentrer, plus ou moins las, d'une marche dite d'entraînement, tous ces braves gens vont au feu ou en reviennent comme ils iraient tranquillement à un exercice en France ou en reviendraient.

Voici le général d'Amade et son état-major

retour de Settat, voici la cavalerie, puis les aéro -

tiers et, pour finir, les prisonniers faits à l'ennemi.

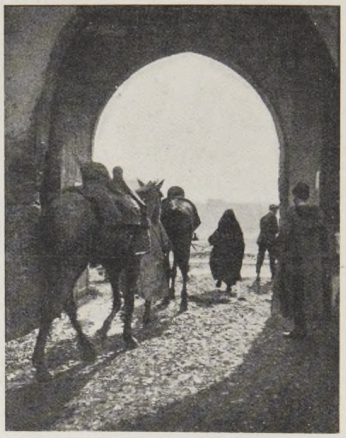
De l'autre côté de la ville, sur le port, devant la douane, on roule, vers des barcasses, de lourdes caisses : et ce sont les cercueils d'officiers ou de

soldats morts au feu, qu'un transport de l'Etat va reconduire en France, vers leurs familles en deuil.

Certes oui, Casablanca est bien changée ; mais, pour le bien comprendre, il faut arriver de l'intérieur du Maroc et y avoir vécu trois ans ; il faut circuler dans ses rues : rue du Commandant-Provost,

rue du Capitaine-Ihler, dont les noms nouveaux font battre nos cœurs de Français.

Il faut les coudoyer ici, ces Marocains, partout ailleurs bouffis de vanité et insupportables d'arrogance, il faut les voir mettre piteusement pied à



terre pour circuler en ville. Fini de bousculer au passage le chien de roumi qui ne se range pas assez vite, fini l'agressif « Ballek », fini le beau temps de la brutalité. A six pas, comme des troupiers bien stylés, messieurs les Marocains s'effacent devant l'Européen méprisé jadis et s'effacent très respectueusement, je vous l'assure.

Rien de plus comique, quand on arrive de l'intérieur, que cette transition brusque du mépris au respect. Plus de protestations, plus d'insultes quand se lève ici le maudit objectif photographique qui nous a causé tant de difficultés ailleurs. Le salut militaire plus ou moins esquissé, l'effacement, le respect ; que nous voilà donc loin du caillou vite ramassé et de l'insulte toujours prête auxquels nous étions accoutumés dans la région de Ksar-el-Kébir et de Larache où n'est pas encore appliqué le grand principe : *Timor domini...*

Casablanca, Casablanca, pour te bien comprendre aujourd'hui, ce n'est pas de France qu'il faut arriver sans rien connaître du pays ; il faut avoir plusieurs années de « bled » derrière soi, s'être heurté à toutes les mauvaises volontés et à toute la mauvaise foi, avoir risqué le fâcheux caillou ou, mieux encore, la balle malencontreuse, pour comprendre la satisfaction que l'on peut éprouver à toute minute en visitant tes rues nettoyées, tes squares surgis de terre, tes cafés même, toutes choses que l'on n'apprécie bien que quand on les a ignorées pendant des années.

Voici les goumiers dont on nous a conté les exploits

et auxquels on a joint, pour vaincre les tribus encore insoumises, des goums levés dans le pays même et

qui ont attaqué sans hésiter ceux avec lesquels ils combattaient contre nous la veille encore. Nous voyons passer des dames de la Croix-Rouge fort élégantes dans leur coquet uniforme et juchées sur de petits ânes du pays qui ne prévoyaient certes pas qu'on leur fît un jour tant d'honneur.

Que de contrastes piquants, que de scènes impayables que l'on ne peut bien comprendre que quand on a la longue habitude du pays ! A côté de la télégraphie sans fil, les chameaux réquisitionnés pour compléter le train régimentaire. Près d'une

cantine, voici un perruquier arabe et, non loin des

vendeuses de pain, une obsédante réclame qui est

là pour nous rappeler que la civilisation attend et guette pour apporter ici, de gré ou de force, ses bienfaits et ses vices.

Casablanca, Casablanca, pour te comprendre et te juger, c'est du Maroc qu'il faut venir... Et quelle leçon et quelle indication tu donnes à ceux qui, depuis des années, se heurtent à l'impénétrable, au farouche Moghreb !

R. L. de l'I.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Le marquis Ito. Le prince héritier de Corée.

A Séoul. — Le prince héritier de Corée et son « Grand Tuteur », entourés des ministres coréens et des fonctionnaires de la résidence générale du Japon. *Phot. communiquée par M. Balet.*

LE PRINCE HÉRITIER DE CORÉE AU JAPON

Lorsque, au mois de novembre dernier, le prince impérial du Japon vint faire, en Corée, représentant de son auguste père, le premier « tour du propriétaire », il sut, soit de lui-même, soit par l'entremise des diplomates nippons, persuader au souverain fantôme qui occupe désormais le trône de l'empire du Matin Calme, d'envoyer son bon petit « cousin » le prince héritier de Corée, faire son éducation au Japon. La décision, quand on la connut à Séoul, souleva quelque émotion. Les Coréens, payés pour être défiants, redoutant quelque audacieux escamotage, sinon la suppression pure et simple, poussèrent de grands cris. Leur empereur, en consentant à éloigner ainsi son fils, leur semblait livrer un otage responsable de la pacification de leur pays.

L'habileté du marquis Ito, le seul Japonais que les Coréens exceptent de l'universelle réprobation que leur inspire tout ce qui est japonais, parvint à calmer ces inquiétudes. Un sentiment touchant, mais non sans quelque candeur, inspira à l'empereur de nommer le marquis Ito, à la loyauté de qui il confiait son fils, « Grand Tuteur » du prince héritier, lui conférant, en même temps, toutes les prérogatives des princes du sang. Le marquis Ito se disposa donc à conduire à Tokio son auguste pupille. C'est à la veille de leur départ que fut prise, à Séoul, la photographie que nous reproduisons. Le petit prince coréen est seul assis. Le « Grand Tuteur », tout constellé d'ordres, se tient debout auprès de lui, déférent, par politique, donnant ainsi à l'impérial enfant comme un avant-goût des égards qui l'attendent au Japon. Autour d'eux, quelques ministres coréens, et les principaux fonctionnaires de la résidence générale, et parmi eux, derrière le marquis Ito, le vicomte Soué, vice-résident général, ancien ministre du mikado à Paris.

Le départ s'est effectué sans incident. Le petit prince coréen est maintenant installé au Japon, entouré des honneurs qui sont réservés au fils même, à l'héritier de l'empereur Mutsu-Hito. Autour de lui, on redouble encore cette courtoisie, cette urbanité raffinée dont les Nippons semblent avoir le secret. On lui a attaché, pour diriger ses études, le gendre même du marquis Ito, le vicomte Suématsu. On lui ménage une vie de soie et d'or, et il n'est rien d'étonnant à ce qu'il se plaise infiniment à cette existence nouvelle. Il fait, dit-on, de remarquables progrès dans la langue de ses nouveaux précepteurs. Et, dans quelques années, c'est un prince parfaitement japonais, de mœurs, de cœur, qui montera au trône de Corée, — s'il est encore un trône, en Corée.

LES FUNÉRAILLES DE MOUSTAFA KAMEL

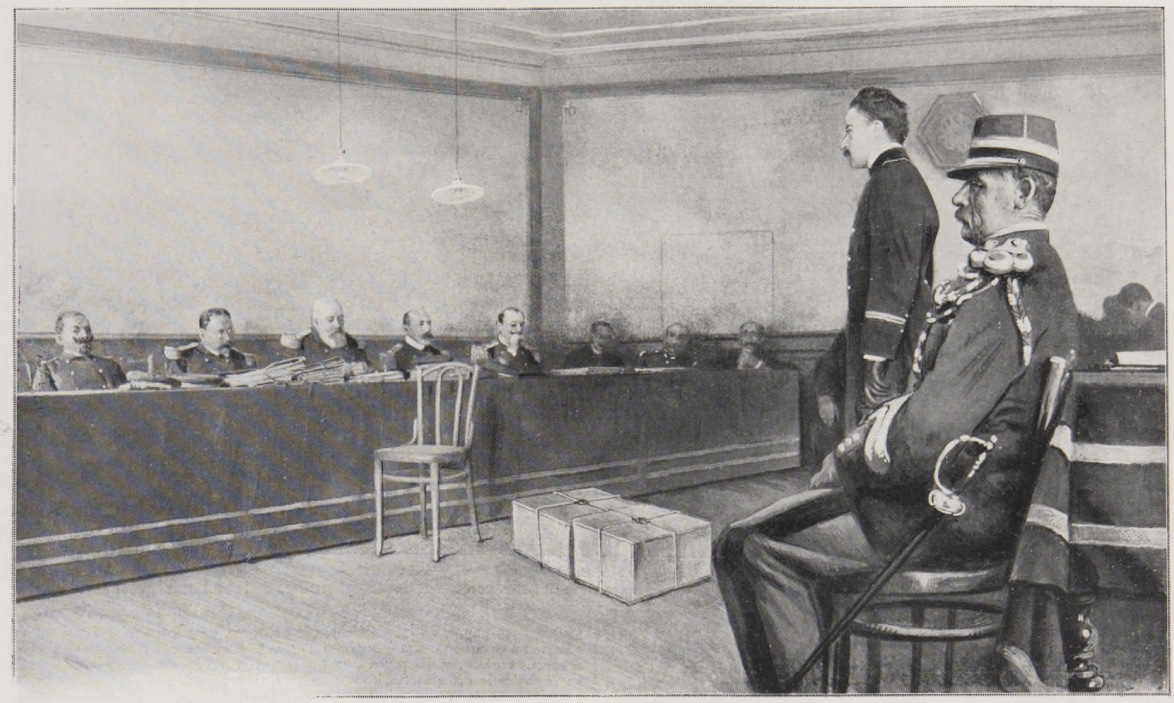
Les funérailles de Moustafa pacha Kamel, le chef du nationalisme en Egypte, dont nous avons publié le portrait et la biographie dans notre numéro du 15 février, ont eu lieu le 10, au Caire.

Au Caire. — Les funérailles du patriote égyptien, Moustafa pacha Kamel. — *Phot. Edelstein.*

Ce furent des funérailles imposantes et significatives. Non seulement tout un peuple, visiblement pénétré d'une respectueuse sympathie, se pressait le long des rues pour saluer au passage le convoi de celui qui incarnait l'idée de la patrie égyptienne, mais le défilé funèbre se déroulait lui-même à perte de vue, foule innombrable, où l'on remarquait les élèves de l'école fondée par Moustafa Kamel, les étudiants de l'Ecole de droit et de l'Ecole de médecine, bien d'autres délégations encore, des représentants des colonies européennes, et, parmi les hautes notabilités indigènes, Ismaïl bey Niasi, maître des cérémonies du khédive, ainsi que le grand cadi. Au-dessus du cercueil, porté par des étudiants, et drapé de l'étendard national, se dressait le drapeau vert offert à l'ardent propagandiste, à l'issue d'une de ses conférences, et portant cette inscription : « *El Lewa !* », nom du journal fondé par Moustafa Kamel.

C'est entre deux haies ininterrompues d'indigènes en tarbouche et en turban, sous les regards d'une multitude de curieux fourmillant aux terrasses des maisons, juchés sur des échelles, des voitures, des tables de café, que le convoi se dirigea vers la mosquée de Kaisoun, pour se rendre ensuite au cimetière d'Al-Imam-el-Chafei, situé au pied de la citadelle. Il avait mis trois heures à défiler à travers les principales rues du quartier de l'Esbékieh et de la ville indigène ; aussi, la nuit était-elle tombée, quand il atteignit la nécropole. Là, le poète national Haffez effendi célébra en vers éloquents la mémoire du défunt, et l'on procéda à l'inhumation en présence de quelques privilégiés admis à franchir le seuil de l'édifice funéraire abritant les sépultures de la famille. Dans une lettre adressée à M. Pierre Loti, qui fut, comme lui, l'ami de Moustafa Kamel, M. Gervais-Courtellemont, un des assistants, a dit combien furent émouvantes et la manifestation populaire et la cérémonie suprême.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Avant le huis clos : Ullmo, debout, répond à l'interrogatoire d'identité. — Devant les juges, la chaise destinée aux témoins, et les caisses contenant les pièces à conviction.

LE TRAITRE ULLMO

Le nom d'Ullmo restera fameux dans la liste des traîtres. Non pas à cause du pittoresque de ces deux syllabes dont l'assemblage résonne originalement, mais parce que son crime est vraiment exemplaire. L'enseigne de vaisseau que le conseil de guerre maritime de Toulon vient de condamner à la déportation dans une enceinte fortifiée, semble, en effet, un personnage tiré de quelque morale en actions infâmes. Son histoire pourrait se couper en tranches pour images d'Epinal : « Ullmo entre au *Borda ;* — Ullmo a l'estime de ses chefs ; — Ullmo rencontre la belle Lison ; — Ullmo se ruine pour les beaux yeux de la demi-mondaine ; — Ullmo joue ses derniers billets de mille francs ; — Ullmo fume de l'opium ; — Ullmo vole les documents secrets enfermés dans le coffre du capitaine Mandine ; — Ullmo se rencontre avec un espion étranger ; — Ullmo veut faire chanter le ministre de la Marine ; — Ullmo est arrêté dans les gorges d'Ollioules ; — Ullmo passe au conseil de guerre. »

Réservons la dernière vignette : « Ullmo déporté à la Guyane. » Le condamné de Toulon s'est, en effet, pourvu en cassation contre le jugement de samedi dernier. Il n'est pas impossible que son pourvoi soit accueilli et qu'à mieux examiner les textes, on découvre en Ullmo un espion et non pas un traître. La peine, en ce cas, ne serait plus que de cinq ans de prison.

Mais quel que soit le châtiment définitif, la simplicité psychologique du crime gravera dans les mémoires le souvenir de cette affaire. L'imagination restera frappée par la brusquerie de cette chute au bas-fond de l'abîme criminel, par cette accumulation des plus viles actions que punit le code (abus de confiance, vol, trahison, chantage) et par le mobile de ce saut dans l'ignominie dernière. Ni passion, ni haine, ni vengeance, en effet, dans ce sacrilège patriotique de l'officier. Il veut de l'argent pour continuer la fête. Et, comme sa maîtresse est une fille qui en demande beaucoup, il offre à l'étranger tout ce qu'il a : le secret de l'entrée des cinq ports de France ; le code des signaux en temps de guerre, etc. Il croit fièrement en avoir volé pour un million...

La belle Lison. L'agent Sulzbach.

Dans la salle des témoins : Lison Welsch assise à côté de l'agent de la Sûreté qui a arrêté Ullmo dans les gorges d'Ollioules.

Et l'on n'oubliera pas non plus cette « petite correspondance caractéristique » grâce à laquelle traître, espion et gens de police, échangeaient leurs offres et leurs demandes dans les journaux, parmi les galantes annonces de petites dames sérieuses en quête d'une âme sœur offrant garanties. Les incidents comiques qui marquèrent la filature d'Ullmo, le romanesque enfin de son arrestation dans les gorges d'Ollioules fixeront le souvenir de cette lamentable histoire.

Cependant, si la cause a sa place marquée dans les annales judiciaires, le criminel reste inconnu. Le procès ne fut livré à la publicité que par extraits. Nous n'en avons que des morceaux choisis. Une prudence extrême — qu'on qualifierait volontiers d'excessive et dont notre orgueil national n'a certes point lieu de se surexciter — a soustrait au contrôle de l'opinion l'interrogatoire et les témoignages. Tout ce qui est la moelle, la vie du procès, reste enseveli dans le mystère du huis clos. Ullmo ne fut pas, pour ceux qui vinrent à Toulon dans l'espoir de le dépeindre, un accusé qui se défend : ce fut, sur une chaise, un mannequin de musée Grévin, sous lequel s'inscrivit le rapport du juge enquêteur M. Devarennes.

Si dessinateurs et photographes purent à loisir exercer leur art à l'audience, les rédacteurs des gazettes judiciaires y perdirent leur peine. On les mit à la porte aux plus beaux moments.

Il n'y eut pour eux qu'un instant utile. A la fin des débats, Ullmo, qui avouait tout son crime, protesta qu'il n'avait rien vendu à l'étranger. Il l'affirma, tout en proclamant sa vilenie, montrant son remords, et constatant son abjection. On le crut. Il avait, s'il voulait mentir, plus d'intérêt à révéler des livraisons imaginaires, puisqu'en feignant de renseigner ses chefs, il semblait rendre au pays un service réparateur du dommage qu'il avait causé. Mais, par ces quelques mots, où ressuscita, pour une minute, la personnalité de jadis, comment juger avec exactitude la figure morale du traître repenti ?

Les lecteurs de *L'Illustration* auront pour l'apprécier un document de plus que le public des audiences. C'est à huis clos, en effet, qu'en toutes matières, la sentence est signifiée au condamné militaire. Le jugement est bien prononcé publiquement par le président du tribunal. Mais l'accusé n'assiste pas à cette formalité essentielle. On lui fait connaître son sort ensuite : le code le veut ainsi et l'article 141 de la loi du 9 juin 1857 qui règle ce point pourrait servir de texte à notre dessin :

« Le commissaire du gouvernement fait donner lecture du jugement à l'accusé par le greffier, en sa présence et devant la garde assemblée. »

Voilà pourquoi c'est dans le désordre d'une salle évacuée qu'Ullmo, déjà séparé du monde et pour toujours, écoute la décision unanime de ses pairs.

Ceux-ci lui ont refusé toute circonstance atténuante. Et l'opinion a ratifié cette sévérité. Sans doute l'enseigne de vaisseau condamné n'a pas réalisé son projet : il n'a pas livré les documents qu'il a volés. Mais ce n'est pas sa faute. Il les a proposés, on les a trouvés trop chers et l'affaire fut manquée. Si bien qu'en cette circonstance, si quelqu'un a bien mérité du pays, ce n'est pas Ullmo qui, sans hésitation, a tout fait pour vendre sa marchandise, — c'est l'espion allemand qui n'en a pas voulu.

Henri Varennes.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA DERNIÈRE MINUTE DE LA VIE D'OFFICIER D'UN TRAITRE

A huis clos, dans le désordre de la salle évacuée, en présence du commissaire du gouvernement et de la garde assemblée, le greffier lit à Ullmo la sentence, le condamnant à la déportation *à vie* dans une enceinte fortifiée.

Cette photographie, absolument unique dans l'histoire des conseils de guerre, a été prise spécialement pour l'Illustration ».

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE DÉPART D'UNE COURSE D

Dans Broadway, à New-York, le 12 janvier, le départ va être donné aux concurrents, à 11 h. 15 du matin. Les cinq voit
la Züst, la Motobloc et la Thomas ; la Protos ne st

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

...co KILOMÈTRES : NEW-YORK—PARIS

...gne sont, de gauche à droite : la de Dion, la voiturette Sizaire et Naudin (qui a dû s'arrêter à 156 kilomètres de New-York), ... encore rangée au départ.. — *Voir l'article à la page suivante.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

DE NEW-YORK A PARIS EN AUTOMOBILES

Le starter, M. Colgate Hoyt, prêt à tirer le coup de pistolet.

Le départ du raid Péking-Paris fut particulièrement impressionnant. La sobriété du décor officiel, l'étroitesse des « grandes rues » où défilèrent les autos, le contraste de deux civilisations en présence, le pittoresque des lignes et des couleurs, l'inconnu d'un voyage que tous, sauf peut-être les disciples de Confucius, considéraient comme un défi à la raison, donnaient quelque chose d'étrange à cette solennité sportive.

Le départ de la course New-York — Paris, organisée, comme la première, par *le Matin*, de concert cette fois avec le *New-York-Times*, eut une tout autre allure. Le point de rassemblement avait été fixé dans Broadway, une des grandes artères new-yorkaises, au pied d'un de ces gratte-ciel qui synthétisent, plus encore peut-être que la largeur des avenues, l'épanouissement des grandes cités américaines. Toutes les classes de la société se pressaient sur le parcours, pour acclamer sans distinction de patrie les champions d'une des plus captivantes industries modernes ; le sourire des femmes s'adressait à la fois à la science et à l'audace de l'homme, et, au milieu de l'enthousiasme général, on remarquait surtout que, parmi les six voitures alignées dans la capitale du nouveau monde, cinq arrivaient d'Europe, dont trois portant le drapeau français.

Le départ fut donné mercredi 12 février, à 11 h. 15 du matin. Six voitures étaient en ligne : la *Protos*, de construction allemande, lourde et imposante comme un fourgon militaire, pilotée par le lieutenant Kœppen ; l'américaine *Thomas*, taillée en automobile de course, ayant peu de bagages, montée par Roberts, champion de l'Est, ayant à ses côtés Harold Brinkes, champion de l'Ouest, qui plus tard le remplacra au volant ; l'italienne *Züst*, conduite par Scarfoglio. Du côté français, la *de Dion*, sous les ordres de Bourcier-Saint-Chaffray ; la *Motobloc*, de Godard — ainsi nommée parce que tout le mécanisme est logé dans un carter d'aluminium qui le protège contre les déformations — ; enfin la voiturette *Sizaire et Naudin*, de Pons, qui a trop présumé de ses forces et devra bientôt abandonner.

Environ trois cents automobiles escortèrent la petite phalange jusqu'à Tarrytown, à 45 kilomètres de New-York. La neige rendait déjà la marche difficile, et les trois voitures de tête, de Dion, Züst, Thomas, couchèrent à Hudson, ayant couvert seulement 185 kilomètres. La Protos suivait à une légère distance, tandis que la Motobloc et la voiturette de Pons s'arrêtaient à 70 kilomètres.

Le lendemain, la route devenait franchement mauvaise ; entre New-York et Albany (237 kilomètres) elle est aussi dure, prétendent certains Américains, que la traversée des montagnes Rocheuses. La hauteur de neige varie entre 60 centimètres et 3 mètres ; des troncs d'arbres, des blocs de glace, barrent l'étroit sentier qui souvent constitue l'unique chemin ; en maints endroits, les concurrents qui roulent ensemble sont obligés de mettre pied à terre et de s'aider à démarrer à tour de rôle. Une panne légère arrête la Thomas, qui reprend bientôt sa place à côté de la Züst et de la de Dion. Ces trois

Les premiers 100 mètres, dans Broadway, d'une course de 19.000 kilomètres.

et qui marche avec régularité, voit la cité d'Albany organiser une représentation de gala en son honneur.

Dans l'Etat d'Indiana, la lutte contre la neige devient beaucoup plus pénible ; le thermomètre descend à — 18 degrés. La Thomas rencontre une petite compagnie de chemin de fer complaisante qui l'autorise à rouler sur sa voie et suspend la marche de ses trains ; derrière elle, la de Dion franchit à peine 10 kilomètres dans sa matinée. Bientôt cette dernière est obligée de s'arrêter et le mécanicien doit prendre le train pour aller chercher à Chicago un pignon de rechange. Malgré cette immobilisation de plus de vingt-quatre heures, Saint-Chaffray rejoint ses camarades d'avant-garde, Roberts et Scarfoglio.

Aux approches du lac Michigan, la route apparaît plus défoncée que jamais ; on arrête les moteurs et l'on court de ferme en ferme réquisitionner des chevaux à prix d'or. On avance d'une douzaine de kilomètres en vingt-quatre heures.

Enfin, la Thomas, prenant les devants, entrait le 25, à 4 heures du soir, dans la capitale de l'Illinois. La Züst et la de Dion y seront sans doute au moment où nous paraîtrons, et peut-être aussi la Protos et la Motobloc, qui suivent à une centaine de kilomètres.

Il aura donc fallu quatorze à quinze jours pour franchir les 1.685 kilomètres qui séparent New-York de Chicago. Il restera environ 17.000 kilomètres à parcourir.

F. H.

Sur la route de Poughkeepsie : traversée d'un bourg.

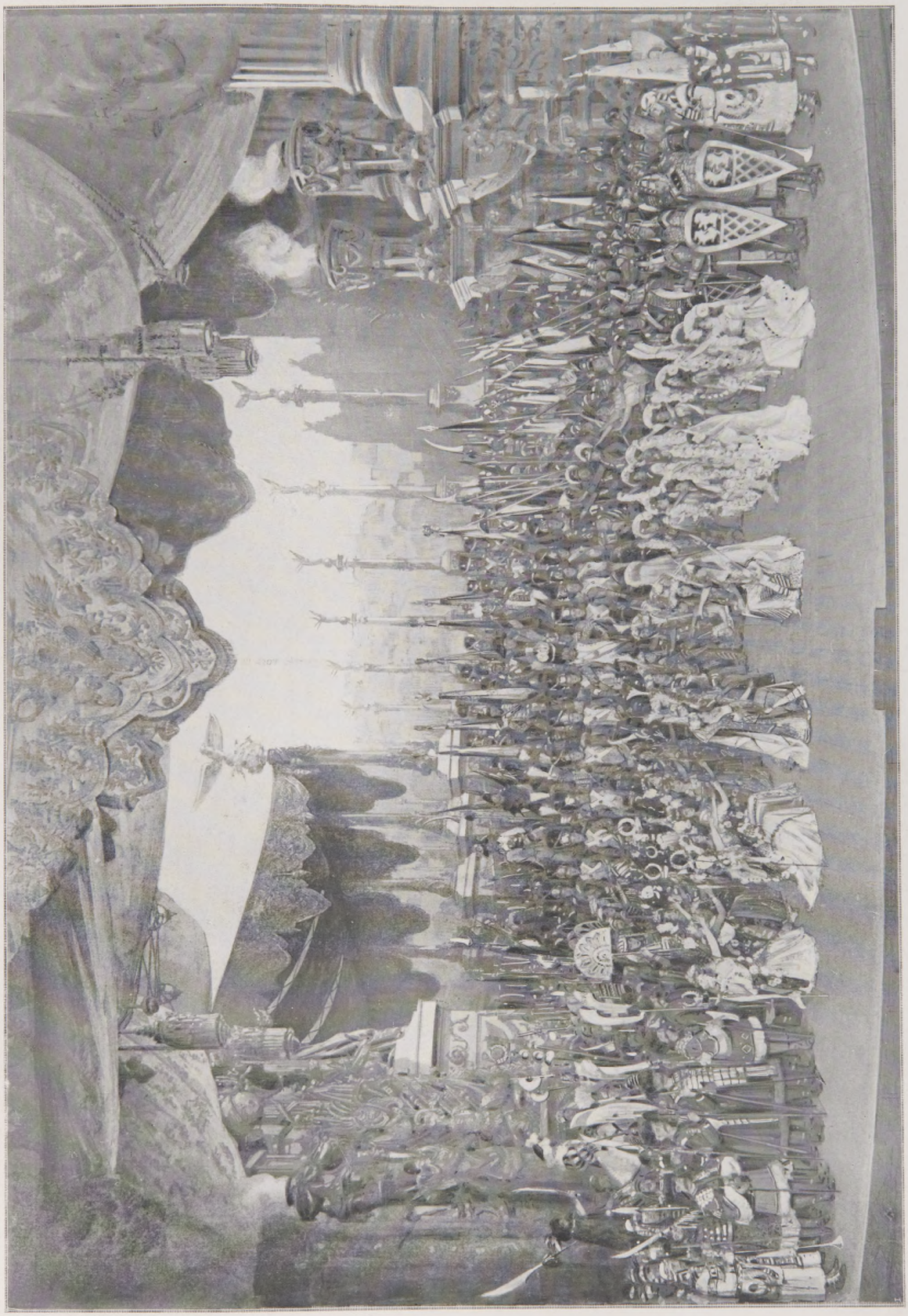
voitures mènent le train, se suivant toujours de près. Elles n'abattent guère plus de 30 kilomètres à l'heure ; la vitesse monte parfois à 50 ou 60, mais elle tombe à 2 ou 3.

Après Buffalo (755 kilomètres), la de Dion arrive la première, le 17, sur les bords du lac Erié, à 910 kilomètres de New-York, où elle est vite rejointe par la Thomas et la Züst, dont elle s'était détachée un instant. C'est la seule voiture encore vierge de panne ; toutes les autres ont eu leur petit accident, vite réparé. La Naudin, dont le différentiel s'était cassé dès la première étape, avait pu continuer jusqu'à Redhook, à 156 kilomètres de New-York ; mais elle renonce à aller plus loin.

Partout l'accueil est enthousiaste ; la foule apporte des fruits, des vins et des liqueurs ; les sportsmen de la région s'organisent en éclaireurs et guident les voitures à travers les plaines de neige. La *Motobloc*, qui a pour principe de rester en arrière,

A Tarrytown : la première neige — *Photographies E. Levick.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



LA REVUE DU CHATELET. — L'apothéose des Conquérants, de Sésostris à Napoléon.

Photographie Larcher. — Voir l'article, page 156.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

SUR LA COTE D'AZUR. — La visite à l'escadre en rade de Villefranche.

Voir l'article, page 156.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ceux qui vont au combat rencontrent ceux qui en reviennent.

Le 15 février, le chariot portant les corps du lieutenant Ricard et du brigadier de Kergorlay se rend de Ber-Rechid à Casablanca, suivi à pied par M. de Valence, de la Croix-Rouge. Le convoi croise, près de Mediouna un détachement qui se dirige vers Ber-Rechid et qui rend, en passant, les honneurs militaires.

LES COMBATS DE FÉVRIER AU MAROC

Du 16 au 18 février, nos troupes au Maroc ont livré une série de combats dont elles sont sorties victorieuses, mais qui ont été plus rudes qu'on ne pouvait le prévoir.

Le général d'Amade avait pour objectif le châtiment décisif de la tribu des Mdakra, qui occupe une grande étendue de plaines et de régions montagneuses et boisées au sud-est de Casablanca, à l'est de Settat.

A cet effet, il avait divisé sa petite armée en trois colonnes :

La première, sous le commandement du général lui-même, partait de Settat, se dirigeant vers le nord-est ; la seconde, sous les ordres du colonel Brulard, quittait Ber-Rechid (entre Settat et Casablanca) et se dirigeait vers l'est ; la troisième, commandée par le lieutenant-colonel Taupin, venait de Bou-Znika (sur la côte, au nord-est de Casablanca), et se dirigeait vers le sud. Ces trois colonnes, mises en marche le 16, devaient faire leur jonction sur le territoire des Mdakra.

La troisième, la colonne Taupin, ne put jouer exactement le rôle qui lui était assigné. Dès le 16, à moitié chemin du point de rendez-vous, elle fut attaquée au défilé de Ber-Rebat et dut soutenir un combat acharné qui dura quatre heures, et au cours duquel succomba le lieutenant Pol Boulhaut, dont nous avons annoncé la mort la semaine dernière. Les Marocains furent refoulés avec des pertes considérables, mais la colonne Taupin, ayant presque épuisé ses munitions, dut rebrousser chemin et regagner la côte, à Fedalah.

Pendant ce temps, les colonnes d'Amade et Brulard continuaient leur marche sur le marabout de Sidi-Daoud, — qui avait été confondu dans les ordres même, par suite de l'insuffisance des cartes, avec le marabout de Sidi-Abd-el-Kerim, situé plus à l'est.

A 7 heures du matin, le 18, comme la colonne d'Amade (avec les colonels Boutegourd et Passard) arrivait en face d'un mamelon appelé Sidi-Nader, elle reçut des coups de fusil, tirés des crêtes. Une action s'engagea. Le colonel Boutegourd détacha alors deux compagnies pour occuper les crêtes d'où partait la fusillade. La colonne, ainsi couverte, continua son mouvement. Mais une violente canonnade avait éclaté plus au nord de la plaine, où la colonne Brulard s'était vue tout à coup cernée.

L'action fut vive, périlleuse. Toutes les troupes y prirent part. La colonne Brulard dut même être, à un moment donné, très menacée. Il fallut que les troupes placées à l'un des angles du carré qu'elle formait chargeassent à la baïonnette. Heureusement, des secours purent lui être envoyés à temps pour la dégager.

Des douars furent brûlés. Les pertes des Mdakra, en hommes et en biens, furent importantes. Mais ce résultat, qui ne répondait qu'insuffisamment à l'objectif du général d'Amade, avait coûté assez cher à ses troupes.

Les derniers renseignements officiels annoncent que nous aurions eu, dans ces trois jours, 5 tués, dont 2 officiers, et 32 blessés pour la colonne Taupin, 1 tué et 4 blessés pour la colonne d'Amade, 4 tués et 26 blessés pour la colonne Brulard.

Interpellé sur ces événements militaires et sur la situation au Maroc, le gouvernement a décidé de demander au général d'Amade quelles nouvelles opérations il préparait et si ces opérations n'exigeaient pas des renforts.

Le combat du 18 : le général d'Amade visitant les blessés dans la plaine de Sidi-Daoud.

Photographies du capitaine Paul Azan.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Histoire.

Un livre de M. Emile Magne sur la société française du dix-septième siècle est toujours un savoureux régal. Nous avons déjà défini la manière originale de cet érudit écrivain en signalant ici ses précédents ouvrages : *Scarron et son milieu* et *Madame de Villedieu*. Voici maintenant que M. Emile Magne nous parle de *Madame de La Suze* et de *la Société précieuse* (Mercure de France. 3 fr. 50), la société précieuse, c'est-à-dire une collectivité trop mal connue et qui méritait une étude approfondie selon la méthode critique usitée aujourd'hui en histoire. Mme de La Suze, petite-fille de l'amiral de Coligny, jouit, à son époque, d'une incontestable et curieuse renommée. Elle fut la grande dame poète de son temps. On l'encensa beaucoup, naturellement, et Boileau — Boileau lui-même ! — estima ses élégies, tandis que le financier Barillon louait surtout son visage.

... Vos vers qui ravissent la cour
Touchent les cœurs les plus sauvages,
J'aime pourtant mieux voir l'Amour
Dans vos yeux que dans vos ouvrages.

L'esprit est un rare talent,
Mais il faut que l'objet nous rie !
Si le visage n'est galant,
Malheur à la galanterie !

La vie intime de Mme de La Suze est un roman aux épisodes suggestifs. Sa vie extérieure participe de toutes les coutumes de la préciosité. Nous la suivons, sous la plume de M. Emile Magne, chez les prudes et les coquettes. Nous assistons aux babillages de la ruelle et des ruelles voisines. Toutes les modes et les détails les plus obscurs des mœurs précieuses nous sont révélés. Le tableau vit d'une vie ardente où pullulent les faits amusants et les anecdotes jolies.

Les femmes nous ont aidés à connaître l'histoire en notant leurs souvenirs sur les époques et les milieux dans lesquels elles vécurent, et aussi en nous laissant des lettres qui, jointes aux mémoires, constituent, au regard de la vérité historique, ce que l'on appellerait, en droit, un commencement de preuve par écrit. Mais si nous devons aux auteurs femmes un bon nombre de mémoires célèbres et de correspondances précieuses pour servir à l'histoire de notre société, c'est très rarement que nous trouvons parmi leurs œuvres des livres d'histoire proprement dits, c'est-à-dire des travaux d'érudition et de critique désintéressés sur des personnages ou des faits étrangers aux événements de leur vie. Même, nous avions pensé que l'histoire demeurait, comme l'art dramatique, un genre à peu près interdit aux femmes, peu aptes à s'objectiver, de par leur constitution intellectuelle. Eh bien, il nous faut revenir sur ce jugement qui n'était qu'un jugement téméraire et constater loyalement que l'ouvrage consacré par Mme la comtesse de Reinach-Foussemagne à la *Marquise de Lage de Volude* (Perrin, 7 fr. 50), est un vrai livre d'histoire, doué, dans sa documentation comme dans son exécution, de toutes les qualités sérieuses requises par le genre. L'auteur a dû poursuivre ses investigations non seulement dans les archives de Paris et de province, mais encore dans celles de Madrid, de Londres et de Carlsruhe. C'est dire le labeur dépensé pour reconstituer ce curieux et attachant personnage de Béatrix-Etiennette d'Amblimont, marquise de Lage de Volude, « dame pour accompagner la princesse de Lamballe », amie de Mme de Polastron, confidente du comte d'Artois, qui, toujours passionnément dévouée à la « dynastie légitime », connut deux révolutions, trois monarchies et cinq règnes, et dont les papiers, lettres et notes, révélés et discutés par Mme de Reinach-Foussemagne, nous donnent mille renseignements inédits, extrêmement curieux, sur tous les personnages de toutes ces époques.

Romans.

Il arrive parfois, dans cette vie mouvementée où les plus rigides ne sont pas toujours libres d'écarter telles mains tendues vers la leur, qu'on soit acculé à la nécessité d'introduire chez l'ami qu'on estime une relation pour laquelle on ne saurait éprouver qu'un sentiment mitigé. Alors, d'une inflexion de voix ou d'un clignement d'yeux, on fait comprendre l'obligation pénible, on s'excuse, on conseille la réserve. M. Pierre Mille, ayant à présenter à des lecteurs, dont certains pourraient être fort collet monté, son « ami Barnavaux » (*Barnavaux et quelques femmes.* — Calmann-Lévy, 3 fr. 50), a jugé que ces vagues réticences mondaines de l'accent ou du geste seraient peut-être insuffisantes. Mieux vaut l'avouer tout net : Barnavaux, « trois fois sergent, cassé deux fois pour indiscipline, une fois pour indignité », est, par quelques côtés, une manière de sacripant. « Son âme est calleuse. Sa morale n'est pas d'un prêtre, ni d'une vierge. » Pourtant, quel brave garçon ! — garçon brave aussi, cela va sans dire, puisque c'est un fantassin colonial, un « de l'arme », un *marsouin*, un *crevard ;* — quel être sympathique, en somme, puisqu'il faut l'avouer. Car à un homme qui a vu de si magnifiques, de si émouvantes choses, on peut pardonner beaucoup, parce que, vraiment, ceux qui, passant outre à la première impression et domptant leur prudence instinctive, daigneront cultiver un peu sa compagnie y gagneront de délicates jouissances spirituelles. Les merveilleuses aventures, que les siennes ! et si diverses ! Histoires attendrissantes jusqu'aux larmes, histoires pleines de mystère, et qui font songer profondément, histoires auxquelles la chair se hérisse d'horreur. Il semble avoir frissonné de toutes les sensations humaines, comme il a parcouru, sac au dos et le casque blanc en tête, le vaste univers tout entier. Et surtout, quel subtil conteur ! En est-il un autre qui saurait redire avec cette mesure et ce tact des anecdotes parfois tout juste édifiantes ? Mais c'est le privilège de l'art toujours pur que de voiler d'élégance ou de beauté la plus pauvre chair nue. Et Barnavaux est un grand artiste, — surtout quand c'est M. Pierre Mille qui tient pour lui la plume.

Théâtre.

L'histoire des années contemporaines est tout aussi difficile et délicate à écrire quand il s'agit de littérature ou de théâtre que lorsqu'il est question de politique ou de sociologie. Il manque aux historiens le recul indispensable pour juger sainement les idées et les faits, et quand, néanmoins, ils ont la volonté courageuse de faire œuvre de précision, d'impartialité, on devine le grand effort qu'il leur faut accomplir pour s'évader des contingences, abdiquer les sympathies personnelles, raisonner des enthousiasmes trop facilement ressentis ou subis. Ce grand effort, MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut l'ont réalisé à merveille dans leur important travail sur *l'Evolution du théâtre contemporain* (Mercure de France, 3 fr. 50). On estimera ce livre — d'ailleurs si captivant et si remarquablement documenté et composé — pour le loyal et visible souci de l'exactitude des jugements. En aucun de ses développements, on ne trouve rien qui ressemble à une flatterie ou qui révèle une animosité ; et, dès ses premières pages, il gagne toute notre confiance, ce qui, pour un ouvrage de cette nature — dont le but est d'enseigner et de renseigner — est un point capital.

L'Autre, la pièce en trois actes de MM. Paul et Victor Margueritte, que donna récemment la Comédie-Française et que publia *L'Illustration théâtrale*, vient d'être édité par la maison Fasquelle (3 fr. 50). De même, *Bayard*, le drame en vers de Mme J. de Wills, dont, cet été, nous avons vu se dérouler les scènes héroïques au Théâtre de la Nature de Champigny, paraît à la librairie Messein (1 fr. 50). Enfin, parmi les dernières publications relatives au théâtre, il nous faut également signaler d'un mot un livre amusant : *la Science au théâtre* (Henry Paulin, 5 fr.), où MM. A. de Vaulabelle et Ch. Hemardinguer nous initient aux procédés scientifiques de tous genres en usage dans le théâtre moderne.

Fantaisies.

Conteur spirituel, ironiste savoureux, et, par surcroît, lui-même collectionneur passionné, M. Paul Eudel semble prendre un diabolique plaisir à jeter le trouble dans l'âme des dévots, plus candides qu'on ne suppose, de Notre-Dame de la Brocante. Quand parut, naguère, son livre sur *le Truquage*, ce fut un joli bruit, dans « Bricabracopolis ». On en reparle quelquefois encore, dans l'atmosphère poivrée de naphtaline de l'hôtel Drouot. Et voici que, sans attendre que cet émoi se soit calmé, il vient le raviver, le prolonger en publiant sur le même sujet un nouveau volume (*Trucs et Truqueurs.* — Lib. Molière, 6 fr.) qui serait bien pour désorienter à tout jamais la « curiosité », si la monomanie du bibelot, endémique aujourd'hui, était du nombre des folies dont on guérit. Sous cette élégante couverture, aux couleurs sobres de vase grec, décorée par Mme Craponne-Eudel, la propre fille de l'écrivain, quel extraordinaire répertoire de fraudes, de ficelles, de leurres, d'audacieuses duperies, que ce gros livres de six cents pages ! Cela commence par les Antiques ; cela se termine sur le chapitre des Timbres-poste,... en passant par les Billets de Banque, et, naturellement, les fausses Tiares ; et nous y trouvons, chemin faisant, la recette pour fabriquer un vénérable émail limousin... avec une gravure de *L'Illustration*. Enfin, si c'est amusant, énormément, pour les profanes, c'est simplement effroyable pour les intéressés, à qui M. Paul Eudel ne daigne jeter, en guise de consolation, que ce conseil : « Achetez des modernes. Découvrez parmi eux les génies de l'avenir. » Sage avis. Mais combien l'oseront suivre !

Divers.

Des éditeurs ingénieux se sont avisés de choisir « les plus belles pages » des hommes politiques qui nous gouvernent, qui nous ont gouvernés ou qui nous gouverneront, et de réunir ces échantillons littéraires ou oratoires en de précieux volumes de bibliothèques. *Les plus belles pages de Clemenceau*, conteur, philosophe social, journaliste, critique, orateur, très habilement recueillies et annotées par M. Pascal Bonetti et présentées en d'excellents termes par M. C. Poinsot (Méricant, 3 fr. 50), nous révèlent, dans leur ensemble, un Clemenceau, peu connu, peut-être méconnu, en tout cas fort agréable à connaître. Les plus belles pages de M. Aristide Briand, la série de ses fameux discours sur *la Séparation* sont publiées par la librairie Fasquelle (3 fr. 50), qui nous présente également les *Œuvres de Saint-Just* (2 vol., 7 fr.) et la substantielle étude (3 fr. 50) de M. Eugène Fournière sur *la Crise socialiste*.

Mentionnons : l'édition de 1908 de *l'Annuaire de la Presse* (33, rue Saint-André-des-Arts) publié sous la direction de M. Paul Bluysen, un beau volume de 1.600 pages qui renferme, parmi d'autres intéressantes innovations, une étude, par Me Louis Delzons, avocat à la Cour de Paris, des lois de 1881, 1883 et 1893 sur la presse.

MORT DE LA VEUVE DE CARPEAUX

Mme J.-B. Carpeaux, née de Montfort, veuve du grand sculpteur et sœur du sénateur de la Seine-Inférieure, vient de s'éteindre, âgée seulement de soixante ans.

Buste de Mme Carpeaux, par Carpeaux.

C'est un témoin intéressant des dernières années du second Empire et de la vie brillante des Tuileries qui disparaît.

Depuis la mort de Carpeaux, sa veuve, en pleine jeunesse, charmante, spirituelle adorablement, causeuse exquise, femme du monde accomplie, s'était confinée dans la retraite. Dans son petit hôtel d'Auteuil, tout peuplé de prestigieux chefs-d'œuvre du maître regretté, elle avait fait de sa vie deux parts : se vouant, en mère admirable, à l'éducation de ses enfants, Mme Clément-Carpeaux, mariée à un officier de la garde républicaine et elle-même sculpteur de talent, Charles, mort prématurément en Indo-Chine, et Louis, aujourd'hui capitaine d'infanterie coloniale ; et veillant jalousement sur la gloire du génial statuaire dont elle portait le nom, accueillante à tous les artistes, à tous les écrivains admirateurs de Carpeaux.

La disparition de Charles Carpeaux, son fils aîné, lui fut un coup irréparable dont ne put la consoler même la tendre affection de sa fille pourtant si intimement associée à sa vie.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

L'Illustration, qui publiera en supplément théâtral le *Ramuntcho* de Pierre Loti, se fait un plaisir d'offrir, dès cette semaine, à ses lecteurs deux fragments très typiques de la jolie partition que M. Gabriel Pierné, le délicat compositeur, a écrite pour les représentations de l'Odéon.

Le premier morceau est un fandango qui se trouve au premier acte. Le fandango est une danse à 3/8. Le mouvement en est gai mais d'allure modérée. Généralement, il est entrelacé de couplets pendant lesquels la danse s'arrête. Le tout s'accompagne de guitares et de castagnettes. Gabriel Pierné est arrivé, avec un rare bonheur, à donner à son fandango une couleur espagnole à la fois très locale et aussi très personnelle ; son inspiration se marie fort heureusement au thème espagnol de « fandanguillo » qu'il a retrouvé dans le pays basque et qu'il a intercalé au milieu de son inspiration si vivante, si brillante. C'est là une vraie difficulté dont il s'est magistralement joué. Les différents thèmes qui se répondent à l'orchestre et sur le théâtre miroitent de brio, d'allégresse, d'animation. L'effet en est tout à fait réussi.

Le second fragment est le prélude du cinquième acte ; nous sommes au couvent d'Amezqueta. De subtiles harmonies enguirlandent un dessin mélodique, expressif et mélancolique. Mais la mélancolie que Gabriel Pierné a cherché à rendre ici n'a rien de la tristesse septentrionale ; c'est de la mélancolie dorée par le soleil. Un cantique s'élève. Là encore, Gabriel Pierné a retrouvé un ancien thème basque, d'allure hiératique et en même temps fluide, quelque chose comme une prière qui monte en un ciel bleu. C'est bien dans l'ambiance de la pièce, et ce début du cinquième acte crée à merveille l'atmosphère dans laquelle va se dénouer le drame.

La musique de *Ramuntcho* fera bonne figure parmi les autres œuvres de M. Gabriel Pierné : à côté d'*Izéil*, de *la Princesse Lointaine*, de la délicieuse *Coupe enchantée*, jouée à l'Opéra-Comique, à côté de *la Nuit de Noël*, des *Enfants à Bethléem*, et de l'admirable *Croisade des Enfants*, cet épisode sacré, en train de faire son tour du monde.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Les tremblements de terre a Rome.

Des secousses sismiques peu importantes se font sentir assez fréquemment à Rome et aux alentours. Au lieu de rattacher ces oscillations aux mouvements plus étendus dont l'origine est encore controversée, le professeur Agamemnone croit pouvoir les attribuer à des phénomènes locaux : on se trouverait en présence de tassements périodiques consécutifs à l'érosion continue que produisent les affluents du Tibre.

Un de ces affluents, par exemple, le *Teverone*, reçoit lui-même les *Acque Albule* qui sortent du pied des montagnes de Tivoli. Ce dernier torrent débite 11.000 mètres cubes par heure, soit environ 98 millions de mètres par an.

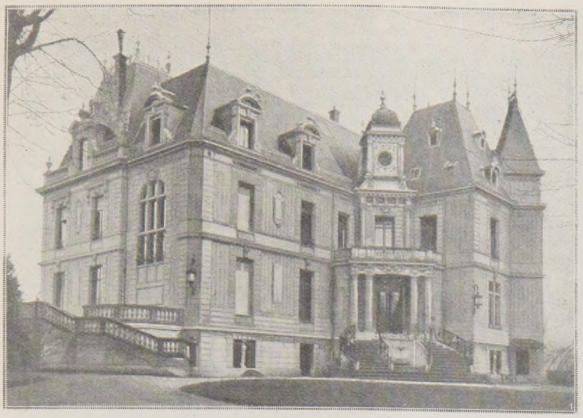
Or, chaque litre contient 2 gr. 59 de matières minérales, ce qui donne un peu plus de 2 kilos ½ par mètre cube, et 257 tonnes par an. En évaluant à 2,7 la densité de ce limon, la masse de roche râpée par le torrent représente donc 95.000 mètres cubes. D'autres affluents opèrent les mêmes ravages et l'on estime à 5 millions de mètres cubes la quantité de boue que le Tibre déverse annuellement dans son delta.

On conçoit, dès lors, que de temps à autre certains points du sol, minés par les eaux, perdent un instant leur équilibre. Et il est à souhaiter vraiment que telle soit la cause des tremblements de terre qui se produisent à Rome, car, dans ces conditions, il y aurait beaucoup de chance pour que ces secousses ne soient jamais bien terribles.

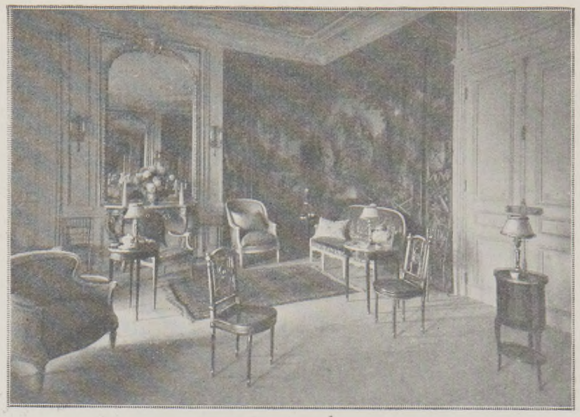
La nouvelle résidence de l'ambassade de France a Berne.

Conseillé par le comte d'Aunay, ambassadeur de France à Berne, le gouverne-

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



La villa Sulgeneck.



Le grand salon.

La nouvelle résidence de l'ambassade de France a Berne. — *Phot. E. Bauty.*

ment a troqué l'ancienne résidence de l'ambassade à la Schanzeneckstrasse contre la demeure très française des héritiers de M. de Tscharner, le représentant d'une vieille famille bernoise.

La villa Sulgeneck, la nouvelle résidence, est un grand bâtiment brique et pierre qui rappelle les châteaux modernes de province. Elle dresse son architecture agréable à l'extrémité d'une allée de grands arbres dont les branches ont poussé librement. On l'aperçoit, de la terrasse du palais fédéral, dans la chute du vallon qui aboutit à l'Aar, et, sur l'épaulement de terrain où elle est bâtie, elle paraît méditer à l'écart des dernières maisons de la ville.

Au bout de l'allée d'arbres, le chemin carrossable fait la boucle autour d'un parterre de gazon et vous conduit devant un double escalier d'honneur.

Montez-y, faites-vous ouvrir la porte ; vous voici dans le vaste vestibule de la maison. Le plafond en est très haut, les murs ont des tableaux. On y voit aussi un Gobelin fort ancien représentant un piqueur et des chiens pourchassant un cerf. Les meubles sont recouverts de velours frappé. Au fond, à gauche, un escalier monumental en bois sculpté, et deux grands chiens de Sèvres en grès. A droite, une cheminée à haut manteau.

Les appartements particuliers de l'ambassadeur sont au premier étage ; les salons de réception, le cabinet de travail et la salle à manger, au rez-de-chaussée. Celle-ci a un fort beau plafond à caissons de chêne et sur elle s'ouvre une véranda dont une des portes donne sur une terrasse élevée et qui longe deux des faces de la villa.

Le grand salon de réception est rempli d'élégants biscuits de Sèvres et décoré de vieux Gobelins.

Le petit salon Louis XV qui le suit immédiatement n'est pas moins riche en vieux Gobelins de la fin du dix-huitième siècle. L'un, daté de 1777, représente la mort de Duguesclin ; un autre, une femme à genoux à qui un seigneur tend une bourse pleine d'or. Le garde-meubles, qui l'a envoyé à Berne, veut que ce soit *la Continence de Bayard*.

Tous ces Gobelins ont, paraît-il, une valeur d'environ 300.000 francs. Ceux que je n'ai pas encore nommés sont catalogués *l'Eté* et *l'Hiver*, de la série dite des Saisons ; *le Jugement de Salomon*, *le Passage de la mer Rouge* et un morceau de la série des *Petits jardiniers* représentant un enfant qui taille des arbres et ratisse...

Avec ses vieilles et belles tapisseries de France, son vestibule, son escalier en vieux chêne, ses élégants salons, la nouvelle résidence a fort grand air.

Les pigeons postiers au Congo.

Le commandant Regnaud vient d'organiser, à Brazzaville, le premier poste de pigeons destiné à assurer économiquement le service « télégraphique » entre les diverses stations du Congo français.

On sait qu'un bon pigeon parcourt 60 à 70 kilomètres à l'heure ; du lever au coucher du soleil il peut franchir une distance d'environ 1.000 kilomètres. Mais il serait peut-être imprudent de demander à ces facteurs ailés un service aussi intensif. On a donc décidé d'échelonner les bureaux à environ 200 kilomètres. Un pigeon couvrant cette distance en deux heures et demie, il suffira de cinq pigeons se passant successivement le courrier, avec l'aide du gardien des relais, pour transmettre une dépêche à un millier de kilomètres en l'espace d'une demi-journée.

Un bon pigeon ne s'égarant point dans un rayon de 300 kilomètres de son colombier, et les oiseaux de proie de la région ayant le vol trop lourd pour pouvoir attaquer ces doux messagers, on prévoit peu de déchets dans les cadres de ces nouveaux fonctionnaires. Mais, de temps à autre, il faudra les porter, par séries, en voiture ou autrement, au relai voisin.

L'explosion du « Saïdi ».

La « flotte » du sultan du Maroc a perdu dernièrement une des deux unités dont elle se composait : le transport *El Saïdi* a sauté à Larache, où il était venu charger des armes et des munitions destinées à la mehalla qui doit marcher sur Fez.

Le 2 février, vers 8 heures du soir, le navire, son chargement terminé, se préparait à lever l'ancre, lorsqu'un incendie se déclara brusquement à bord. Bientôt, il atteignait les caisses de cartouches déposées dans l'entrepont et les premières explosions faisaient une victime : un des mécaniciens espagnols, horriblement brûlé à la face. Le feu se propageait avec une telle rapidité que l'équipage dut débarquer en hâte, non sans avoir préalablement défoncé la cale, afin de noyer les obus et la dynamite, précaution grâce à laquelle furent atténuées les redoutables conséquences du sinistre. Toute la nuit, les autorités descendues au port, les habitants de la ville accourus aux terrasses des maisons, assistèrent à l'agonie du malheureux vapeur qui, entouré de flammes, s'agitait, violemment sur ses ancres, à chaque déflagration, tandis que la sirène déclanchée poussait des hurlements lugubres. Quand le jour parut, l'incendie durait encore ; mais les explosions avaient cessé, et le capitaine, accompagné d'un certain nombre d'hommes déterminés, se rendit à bord, pour essayer de sauver ce qui restait de son bateau. Ce n'était plus, hélas ! qu'une lamentable épave : le pont entièrement détruit, l'arrière achevant de se consumer, la passerelle dévastée, un des mâts brisé et prêt à tomber, les canots anéantis. Cause accidentelle ou malveillance — entre les deux versions contradictoires, il est difficile de se prononcer — le triste sort du navire de guerre marocain justifie bien mal son nom *El Saïdi*, c'est-à-dire « le Fortuné ».

Le transport marocain *El Saïdi*, en feu dans le port de Larache.
Phot. Lacoste de l'Isle.

L'évasion fiscale.

On parle beaucoup, depuis quelque temps — depuis, surtout, que certaines dispositions du projet Caillaux semblent devoir être adoptées par la Chambre — de la fuite de nos capitaux à l'étranger. Sur l'importance de cet exode, les opinions diffèrent, mais elles s'accordent sur ce fait que l'exode existe. Dans un excellent petit manuel très pratique : *l'Evasion fiscale* (Lib. Rosier, 3 fr. 50), M. Emile Guilmard dénonce le danger de cette panique aux cinq millions de capitalistes français qui se laisseraient tenter par les multiples prospectus des banques étrangères, et notamment des banques suisses et belges ; et il démontre que, même si les nouveaux droits de succession étaient votés dans notre pays, les dépôts effectués à l'étranger offriraient infiniment plus de périls que ceux faits en France sous la législation nouvelle. Et cela pour des considérations qui se rattachent à la fois aux faits économiques actuels et aux récents accords internationaux.

En premier lieu, il est incontestable que l'horizon financier s'est singulièrement obscurci. A la crise monétaire pourrait succéder une crise industrielle et il semble bien que l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, ressentent actuellement et très vivement le contre-coup de la tourmente américaine.

En second lieu, si, d'une façon générale, les dispositions des lois étrangères ne garantissent nullement aux capitalistes français la sécurité qu'ils escomptent en déposant leurs fonds à l'étranger, le récent accord franco-anglais, promulgué le 13 décembre 1907 et destiné à empêcher la fraude dans les cas de droit de succession, a des conséquences pratiques très nettes. Les déposants français qui, pour quelques raisons que ce soit, auront mis leur fortune mobilière dans les banques anglaises, sont désormais assurés de faire payer à leurs héritiers les droits successoraux tant en France qu'en Angleterre. On paiera deux fois au lieu d'une. Le système est donc absolument prohibitif. Or, cet accord, conclu entre les deux pays du monde qui possèdent la fortune mobilière la plus importante, est de nature à faciliter des conventions analogues avec d'autres pays.

Il est donc à croire que, d'ici à très peu de temps, l'exode des capitaux va se ralentir et même complètement cesser. Ce qui ne veut pas dire que nombre de capitalistes — si l'impôt global et progressif est voté — ne chercheront pas à se soustraire aux exigences fiscales. Seulement, en ce cas, ils n'auront guère d'autre ressource que de conserver leurs valeurs soit dans leur domicile, soit dans les coffres-forts mis à la disposition du public par les banques.

L'abatage électrique des animaux.

La semaine dernière ont été faites à l'abattoir de Nantes d'intéressantes épreuves de la méthode d'abatage électrique imaginée par M. Stéphane Leduc, professeur à l'Ecole de médecine de cette ville.

On demande au procédé ces résultats de tuer sans infliger de souffrances inutiles et de façon que la viande soit privée de sang et présente les qualités requises de salubrité et de conservation.

La première condition est réalisée par l'emploi d'un courant électrique qui, appliqué aux centres nerveux, les met en état d'anesthésie. La seconde, par la saignée pratiquée aussitôt l'animal abattu.

Pour abattre électriquement, M. S. Leduc fait usage d'un courant de basse tension qui produit l'anesthésie, et qui, en outre, s'il passe plus de quelques secondes, arrête la respiration et le cœur. Un animal qu'on soumettrait à un courant capable de le tuer (110 volts et 60 milliampères, par exemple, pour un cheval et un bœuf), mais pendant un temps trop court, reviendrait à lui : il faut donc, en principe, prolonger l'électrisation jusqu'à la mort. C'est pourquoi M. Leduc électrise généralement pendant deux minutes. Mais souvent il suffit de quelques secondes. Sur le porc, entre autres, nous avons observé que la mort définitive arrive après cinq ou dix secondes ; la mort étant indiquée par ce fait que la raideur musculaire se dissipait, ce qui est un signe certain que la vie a disparu. En pratique, il ne sera pas nécessaire de prolonger l'électrisation, car, dès que l'animal est à terre — et il s'abat avec une instantanéité véritablement impressionnante — on le saigne. Il ne sent rien ; par conséquent on ne le fait pas souffrir. Le sang coule à flots, et bientôt les centres nerveux sont dans un état d'anémie qui rendrait toute sensation impossible, même si le courant cessait de passer. Cette saignée accélère la mort, en même temps qu'elle débarrasse la chair du sang, et lui donne le caractère marchand requis.

Les expériences de Nantes ont montré que l'électrocution par le procédé de M. Leduc est radicale : elles ont fait voir aussi que la viande des animaux tués de cette manière est parfaitement normale d'aspect et de goût, et qu'elle se conserve aussi bien que la viande des animaux assommés. L'impression de tous ceux qui ont assisté à la démonstration a été que le succès était complet.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LA VISITE A L'ESCADRE

(*Voir la gravure, page 152.*)

C'est, chaque année, une des attractions, un des « numéros » de la saison, sur la Côte d'Azur, que le séjour que fait l'escadre de la Méditerranée en rade de Villefranche. Dès que les cuirassés et les croiseurs, monstres flottants aux allures de forteresses, y ont stoppé, une visite à bord s'impose aux plus sédentaires, aux plus terriens des mondains qui sont allés, là-bas, au-devant du printemps. Par petits groupes d'intimes, on s'embarque gaiement sur l'eau bleue qui danse, les curiosités éveillées à l'annonce d'un spectacle nouveau, ou bien oublié, depuis l'an dernier. Les uns ont frété une méchante barque qu'enlèvent de vigoureux bras ; les plus favorisés, invités par l'un ou l'autre des officiers, prennent passage à bord d'une vedette rapide, de quelque chaloupe à vapeur regagnant son navire. On affronte, délibérément, quelques minutes de roulis, dans la certitude où l'on est de trouver au but, comme récompense d'un si bel héroïsme, l'accueil courtois et tout empreint de la plus charmante urbanité que réservent toujours à leurs hôtes — à leurs visiteuses, surtout — nos officiers de marine.

DUEL A L'AMÉRICAINE, OU MEURTRE?

M. Paul Roy, fils d'un grand marchand de chevaux, faisait, l'an dernier, la connaissance d'une Américaine qui s'était présentée chez son père comme cliente, miss Glacia Calla. Elle vivait depuis plusieurs années à Paris et étudiait le chant, se destinant au théâtre. Elle avait eu quelques succès de jolie femme. Son portrait, œuvre du peintre Jobert, avait fait sensation, en 1903, au Salon de l'Automobile-Club. M. Paul Roy, très épris, n'hésita pas à la suivre aux Etats-Unis, et l'épousa. Ce mariage ne fut pas longtemps heureux : M. Paul Roy est rentré, depuis quelques semaines, en France. Or, de là-bas, sa femme lance contre lui une accusation terrible : il a tué, au cours d'une discussion — en un duel à l'américaine, a-t-on d'abord dit, traîtreusement, prétend aujourd'hui miss Calla — son frère M. A. Ca.k.ns, qui la défendait au cours d'une discussion qu'avaient les deux époux. M. Paul Roy, interrogé, affirme n'avoir tiré son revolver qu'à l'exemple de M. Carkins, étant dans le cas de légitime défense. Le fait certain, c'est que l'affaire fut, au premier moment, étouffée : les médecins conclurent à un suicide. Ce drame est très mystérieux encore, et l'on va même jusqu'à dire que Carkins était, non le frère, mais le premier mari de miss Glacia Calla.

« RAMUNTCHO » A L'ODÉON. — Une partie de pelote sur la place d'Etchezar.
(Photographie Larcher prise à l une des dernières répétitions.)

On a vu, dans notre dernier numéro, les décors vrais où se déroule le roman de Ramuntcho ; voici un de ces décors — celui de la place du jeu de pelote — tel qu'il va être reconstitué sur la scène de l'Odéon ; le fronton est à gauche dans la coulisse et les spectateurs verront les balles rebondir de ce mur invisible vers les pelotaris qui, armés de chisteras, jouent avec leur ardeur coutumière.

« BEAUTÉ AMÉRICAINE », PAR JOBERT.
Portrait de miss Glacia Calla.

LES THÉATRES

La première représentation de la nouvelle œuvre de M. Henry Bataille : *la Femme nue*, se termine, au théâtre de la Renaissance, au moment où nous mettons sous presse ; elle a obtenu un très beau, un très grand succès que nous sommes heureux de signaler dès maintenant.

L'Opéra-Comique a donné cette semaine l'œuvre, très attendue, d'un jeune musicien, prix de Rome de 1903, M. Raoul Laparra. Auteur du poème en même temps que de la musique, M. Laparra a pu réaliser exactement, dans la *Habanera*, le drame lyrique qu'il avait rêvé en vivant pendant un an et demi en Espagne : non dans l'Espagne de Carmen, des gitanes et des cigarières, mais dans la Vieille-Castille, terre de durs paysans. C'est une histoire d'amour et de sang qu'il a agencée avec une rare puissance. L'action en est rapide et violente comme celle des drames musicaux italiens de l'école vériste ; la musique en est pittoresque et troublante, et mêle des rythmes lascifs à d'admirables cris de haine et de souffrance. Aux décors de M. Jambon et aux costumes de M. Bétout, le frère de l'auteur, le peintre William Laparra, prix de Rome, lui aussi, a collaboré. La mise en scène est d'une grande beauté. Et MM. Seveilhac, Salignac, Vieuille, Mme Demellier, ont chanté et joué cette œuvre originale avec habileté et talent.

Avec la *Habanera*, l'Opéra-Comique donnait *Ghyslaine*, un autre drame lyrique moyenageux, en un acte — un acte important — de M. Marcel Bertrand, poème de MM. Guiches et Froger. Un peu banal, mais gracieux, puis émouvant, il a été écouté avec plaisir.

Le théâtre des Variétés alterne volontiers les reprises d'œuvres à musique et spectacle avec les représentations de comédies nouvelles. Il vient de reprendre *Geneviève de Brabant*, parodie qu'Hector Crémieux et Tréfeu firent de la vieille légende de Jacques de Voragine et sur laquelle Jacques Offenbach composa une de ses partitions les plus délicieuses, les plus spirituelles, les plus savamment divertissantes. La mise en scène en est évidemment plus riche, plus somptueuse, plus « féerique » aujourd'hui qu'elle ne put l'être en 1859, date de la première représentation, et en 1875, date de la dernière reprise. La troupe actuelle — MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Mmes Germaine Gallois, Jeanne Saulier — augmentée de Mlle Vix, est la plus verveuse et la meilleure qu'on puisse souhaiter pour la grande opérette telle que *Geneviève de Brabant*.

Le Châtelet s'est mis, lui aussi, à jouer une revue, a revue, *la Revue du Châtelet*, de MM. de Gorsse et Nanteuil, qui amusera les petits et les grands, et avec quel luxe de décors et de costumes, quels tableaux féeriques, quels trucs, quels défilés, quels rassemblements d'acteurs, d'actrices, de musiciens, de danseuses et de figuration, on peut à peine l'imaginer ! Entre tant de magnificences, on admirera particulièrement le ballet des Poupées, la promenade de la Bibliothèque rose et surtout le défilé des Conquérants. Il a lieu sur une vaste place, au fond de laquelle — devant la pente d'une colline où s'étagent des palais, des terrasses et des jardins — se profile une colonnade surmontée d'aigles et de victoires ; voici d'abord les Egyptiens, guerriers et danseuses précédant un pharaon porté sur un palanquin ; puis voilà les Romains, leurs licteurs, leur char de triomphe ; les Barbares, Attila en tête ; les Francs aux cheveux roux ; Charles-Quint et ses lansquenets ; Pierre le Grand, dans son traîneau ; et, comme couronnement, les armées de la Convention, de la première République et du premier Empire, leurs petits tambours, leurs cavaliers portant les drapeaux d'Italie et leur chef à tous, le roi des conquérants, le conquérant de rois, Napoléon, dans sa redingote grise, sur son cheval blanc. Autour de lui tous se groupent après le défilé, et cela constitue sur le vaste « plateau » du Châtelet, une multitude harmonieusement bariolée, un vivant tableau d'un coloris et d'une richesse extraordinaires.

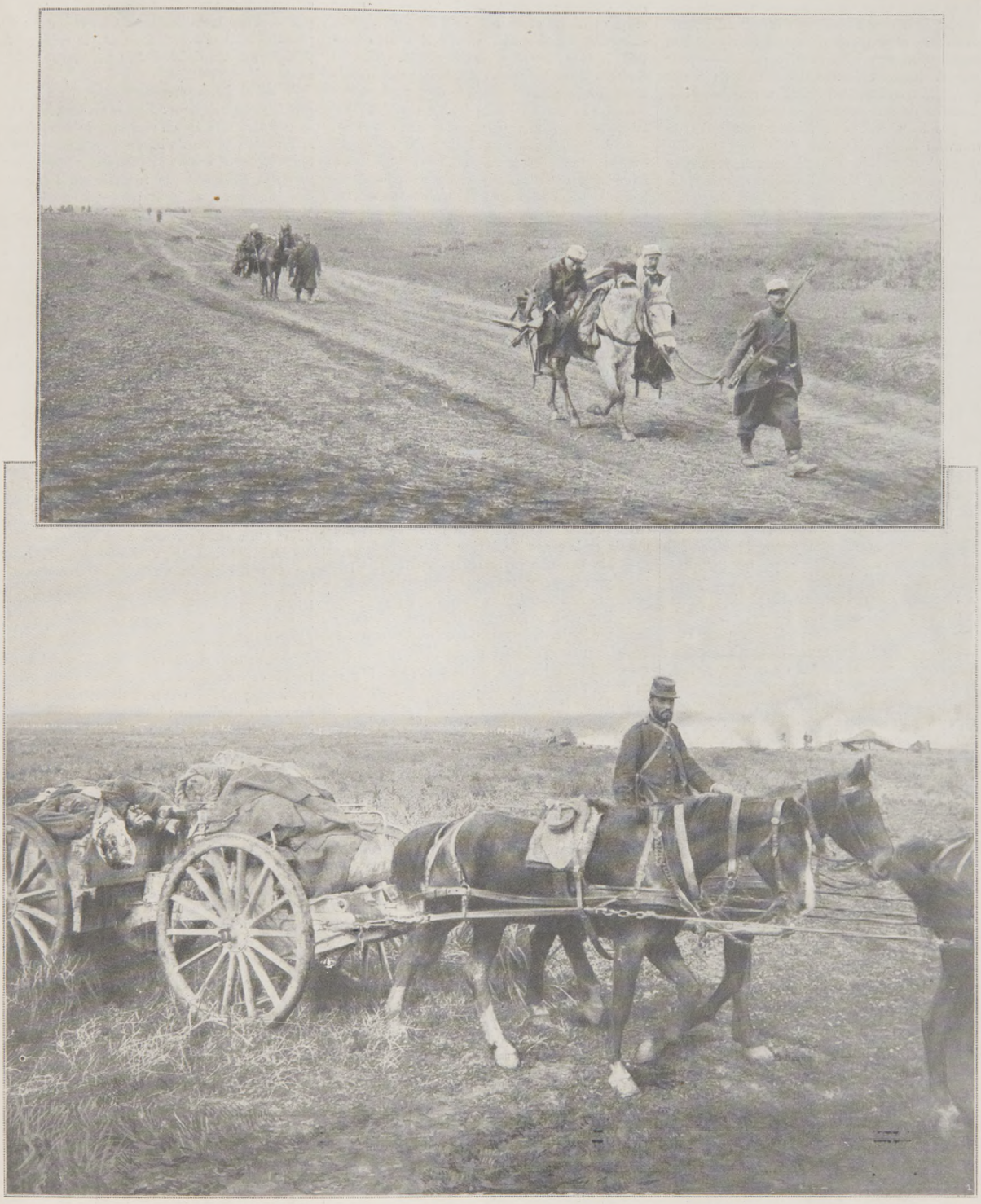
Le Martien Giboulet s'ennuie sur sa planète ; il vient à Paris voir les « actualités » ; elles défilent pour lui sur la scène des Bouffes-Parisiens, et nous assistons à la revue *Aux Bouffes on pouffe*, qui est vraiment fort amusante. Les auteurs, MM. Rip, Wilned et Fargue, ont la satire audacieuse et piquante ; ils ont aussi d'excellents interprètes et de jolies figurantes évoluant en costumes riches et légers.

MM. Maurice Lefèvre et Charles de La Porte ont, sous le titre *l'Homme de proie*, développé en trois actes, pour le théâtre Molière, un sujet très originalement dramatique : un homme qui a fait un riche mariage, refuse le divorce que réclame bientôt sa femme et revendique la paternité légale de l'enfant qu'elle va mettre au monde et qu'il sait n'être pas le sien ; il ne cède, au bout de plusieurs années, que contraint par d'impérieux besoins d'argent, en échange d'une somme assez considérable. Il y a là l'étude très poussée d'un caractère égoïste et cynique ; et quelques scènes dégagent une forte émotion dramatique.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 7 MARS 1908 *66e Année. — N° 3393.*



LA GUERRE AU MAROC

En haut, évacuation des blessés vers l'ambulance pendant le combat du 18. — En bas, un sergent et deux légionnaires de la colonne Brulard, tués pendant le combat, sont transportés sur un caisson d'artillerie ; à l'arrière-plan, un douar incendié. — *Phot. du Taillis.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Il faisait triste, il faisait noir, il faisait froid et l'exécrable vent du nord vous entrait jusque sous la chemise au coin de chaque rue. Soudain, une irrésistible envie de courir chez Ludovic — mon ami le Fureteur, vous vous rappelez ? — pour voir de jolies et émouvantes choses du temps passé, m'assaillit. En prenant à grands pas la direction de son domicile, je tremblais déjà de ne pas le rencontrer. C'était si rare qu'on le trouvât ! Aussi, dès que le valet, long, fin, distingué, qui avait une figure d'ancien régime et de personnage de Moreau, m'eût avisé dans un demi-sourire de connivence « que monsieur était chez lui, et seul », j'éprouvai un délicieux apaisement.

Les jambes croisées en confiance sous les plis nombreux d'une robe de chambre Louis XV de soie gros vert à ramages de grandes fleurs blanches et violettes, la babouche chinoise de cuir « vieux vin » pendante au bout du pied droit qu'elle coiffait en éteignoir, s'écartant du talon, tel en un mot que s'il allait se faire peindre par Leprince, mon ami lisait au coin d'un amour de feu qui dansait avec un très heureux choix de flammes frivoles, Louis XV elles aussi et du plus pur style. Et Papillote, sa petite chienne aux poils doux et frisés comme des cheveux de nuque, dormait à terre, à même le marbre chaud, son nez de rien couleur de mûre posé tout contre les chenêts où, par-dessus les bûches, un barger et une bargère d'or moulu, assis de côté, s'envoyaient des baisers de torticolis. Je fis d'abord à Ludovic de rudes compliments sur sa tenue d'intérieur.

— Que veux-tu ! Je n'ignore pas que l'on peut se moquer. Tant pis ! J'aime ces étoffes. A toutes les houppelandes qui sentent l'hôpital, à toutes les flanelles anglaises, à tous les pyjamas d'opérette à brandebourgs, je préférerai, pour m'y envelopper, une voluptueuse et puissante dauphine ou un brocart qui fut, il y a cent trente ans, la robe bien partagée d'une femme, jeune et belle peut-être... et de laquelle il m'est permis de tout supposer, puisque je n'en connais rien. Autant que cela m'est possible, il me plaît que mon vêtement même ait un passé, cache et livre un souvenir. Si j'en avais licence, je voudrais que chaque pièce de mon costume eût son histoire. Il me ravirait d'être, de la tête aux pieds, habillé de choses mortes que mon contact et mon ardeur ranimeraient. Ainsi vêtu, les portes closes, au milieu de mes collections, je trempe à mon aise dans le cher Autrefois.

— Tu lisais, lui dis-je, quand je suis entré ?

— Un livre terrifiant, *Trucs et Truqueurs*, de Paul Eudel. Et pourtant il ne me terrifie pas. Je me raidis. Si l'on avait le malheur de se laisser influencer par ces révélations, on perdrait la foi, le flair, on douterait de tout et il n'y aurait plus moyen d'acheter un bois de fauteuil. Non. Il existe encore des objets anciens... (je hochais la tête) ...il y en a, d'une authenticité indiscutable, ne serait-ce d'abord que chez deux personnes.

— Lesquelles ?

— Paul Eudel. Allez donc lui insinuer que toutes les belles argenteries qu'il avait réunies étaient fausses et que ce qu'il a encore chez lui est truqué, vous verrez comme vous serez reçu !

— Et qui est la seconde personne ?

— Moi.

— Tu crois que tu n'as pas un objet faux ?

Il devint grave, d'une gravité perplexe et au fond un peu hésitante.

— Je veux le croire, me répondit-il.

Et tout de suite il ajouta :

— Je le crois.

— D'où te vient cette superbe ? Nul n'est infaillible.

— Sans doute. Mais on peut réduire et presque supprimer les chances d'erreur. Il n'est besoin, pour cela, que de dédaigner la pièce de premier ordre et de ne convoiter que l'objet bourgeois, charmant, soigné, parfait de travail et de condition, la chose honnête, simple et nue qu'on ne se donnerait pas la peine d'imiter, parce qu'elle ne le mérite point.

— On imite tout. J'ai lu dernièrement que l'on fabriquait de faux papillons et de faux insectes.

— Je ne dis pas non. Mais certaines choses sont si difficiles pour ne pas dire impossibles à reproduire, que l'amateur a encore pour longtemps la joie de les accueillir sans méfiance. On n'imite pas une reliure ancienne, un livre en veau truité à tranches rouges, ni un éventail en papier, ni une étoffe.

— Allons donc ! J'ai admiré des soies...

— Tu as pu t'y tromper, parce que tu n'as pas l'œil et l'instinct. On n'imite pas les vieux papiers, les vieux imprimés. On le pourrait, mais cela reviendrait si cher que jamais les faussaires ne s'en soucieront, à moins que ce ne soit pour produire des pièces folles et dont la trop grande rareté même éveillerait les soupçons de l'amateur intelligent. Règle générale : se garder de la chose splendide, du bureau de Marie-Antoinette et de l'épée de Charles-Quint. Plus c'est rare, étourdissant et plus ça paraît vrai, plus c'est faux et sorti des mains d'un monsieur redoutable qui a employé des années de sa vie à combiner le vol. Et j'ajoute que c'est souvent en ne cherchant que le bibelot que l'on trouve l'oiseau phénix et la merveille à cinq pattes.

— Mettons que tu as raison. Je ne suis pas venu pour discuter, mais pour que tu me fasses voir ton « nouveau », si tu en as ?

— Il y en a toujours, fit-il avec une orgueilleuse modestie. Que veux-tu qu'on te serve ?

— Tu m'as parlé de papiers.

— Oui ? Eh bien, là, sur la commode, prends ce grand portefeuille noir.

— Je ne le connaissais pas.

— Ni moi, avant lundi dernier. C'est celui du baron de l'Aulne.

— ? ? ?

— Pardon, je voulais dire de Turgot. Observe comme tout se tient ? Ce portefeuille me trace aussitôt le portrait du célèbre économiste et me l'explique sans effort. Si je regarde, en effet, le maroquin de couleur sombre, sans richesse de fers ni de dorures, orné d'une courte dentelle sur les bords, avec ses seules armes au centre des plats, il me revient que le futur ministre ne fut jamais un espiègle, qu'il s'était d'abord destiné à l'état ecclésiastique et que, nommé prieur de la Sorbonne en 1750, il y prononça un solide discours sur les progrès du genre humain. Je ne m'étonne plus alors de la sévérité, si j'osais, je dirais de la pénitence de cette reliure aux airs de paroissien, et elle me ravit parce que je *suis dans le secret*. Je me raconte aussi que ce portefeuille a peut-être tenu dans ses poches tout le plan d'organisation du service des premières diligences, des *Turgotines*, et, quand je songe alors à l'auto,... je m'amuse tout seul un bon moment. Il me faut si peu de chose pour être heureux ?

— Où l'as-tu trouvé ? lui demandai-je.

— Par terre. En un endroit.

— A Paris ?

— Paris.

Ludovic ne dit jamais où il trouve. Il est inutile d'insister. Vous feriez plutôt jaser une pierre.

Cependant je m'étais emparé de l'objet et je le caressais, du bout des doigts. Mon ami m'approuva.

— N'est-ce pas ? Il est doux ! Sais-tu pourquoi ?

— Non.

— C'est à force de passer ma main dessus en appuyant avec l'intérieur et le gras de la paume, d'une certaine façon. Cela ne peut s'apprendre, il faut l'avoir en soi. Ouvre et retire les papiers qui sont dedans. C'est ma moisson de la semaine.

Je lui obéis. Le premier feuillet, un vieil imprimé, portait ce titre : *Voiture nomade.*

— Avant de faire un seul tour de roue, s'écria le Fureteur, je veux t'informer que, dix minutes après avoir découvert le portefeuille de l'inventeur des *Turgotines*, je trouvais sur les quais, dans une boîte, ce petit prospectus ravissant... Voilà de ces coïncidences qui, au cours de la chasse au bibelot, vous font, sans le moindre mérite, croire indubitablement à l'existence d'un Dieu bon auquel, comme l'a certifié Bossuet *rien n'est impossible*. Va, maintenant.

Je lus :

VOITURE NOMADE
Dite MAISON ROULANTE
Ou nouvelle manière de voyager et d'être toujours chez soi.

De l'invention de M. Franconi père.

« Messieurs,

» M. Franconi père a l'honneur de vous prévenir que sa Voiture Nomade, qui vient de faire *son second voyage*, va, de nouveau, être offerte à la curiosité publique, dans l'emplacement qui tient au *Cirque Olympique*, au coin de la rue Montabor. On entrera par celle Castiglione.

» Ladite voiture sera visible tous les jours, depuis 9 heures du matin jusqu'à 8 du soir. Cette invention, dont les journaux ont déjà fait beaucoup d'éloges, est une petite maison ambulante qui rappelle l'idée des chariots des peuples nomades. Elle a été faite dans l'intention d'y réunir tout ce qui peut être nécessaire à une famille en voyage. La construction en est agréable et simple ; elle se compose d'une chaise portée sur un train ordinaire ; la caisse, qui contient tout ce que la voiture a de remarquable, est dans les proportions de 15 pieds de long sur 7 ½ de large et 6 de haut ; elle est suspendue à 3 pieds de terre. Une cloison partage l'intérieur en deux pièces dont une sert d'antichambre, de cuisine ou de salon, et l'autre de chambre à coucher. Le dessous et l'encadrement du lit, qui est assez élégant pour voyager et assez grand pour deux personnes, contiennent les hardes, le linge et les ustenciles. Le dessous des chaises est mis à profit pour renfermer les provisions. Une cheminée-poêle donne une chaleur favorable en hiver et sert à la préparation des mets. Table pour douze personnes. Un lit de domestique est placé dans un panier soutenu entre les brancards du train. Quatre chevaux suffisent pour traîner la voiture en poste. On observe que, malgré que l'inventeur de cette voiture était privé de la vue, lors de sa construction, il en a seul dirigé les travaux. »

— Eh bien ? me demanda Ludovic, n'aurais-tu pas eu plaisir à faire ton voyage de noces dans cette bonne et naïve maison roulante ? Mais je te recommande les dernières lignes dont la candeur va te bouleverser.

Il me prit le papier des mains et lut à son tour à haute voix : « Il se trouve réunis dans cette voiture *un Cerf et une Biche du Nord*, de la plus rare beauté ; de même qu'un *Merle blanc* vivant. Ces animaux sont de tous les voyages que fait cette voiture et servent de récréation aux voyageurs. »

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Mon ami ne se tenait pas de joie et de sympathie ! Il en débordait.

— Oh ! le suave papier ! Qu'il me peint son époque avec franchise ! Te représentes-tu ce temps tout proche et déjà dans la nuit des âges, ce temps de nos chers grands-parents, où les voyageurs, ébaubis du chariot nomade de M. Franconi, étaient tout glorieux d'aller jusqu'en Angoumois avec la biche du Nord et le merle blanc et le domestique reposant dans son panier entre les brancards ? Epoque sainte, patriarcale, attendrissante, bénie ! T'imagines-tu leur effroi si on leur avait prophétisé, aux pauvres, que, moins d'un siècle plus tard, le chariot nomade, sans chevaux, ni merle, ni biche, ferait 2 kilomètres à la seconde. Jamais ils n'auraient voulu y croire ! Et Turgot ? Qu'en penserait-il, « des progrès du genre humain » ?

Je n'écoutais pas Ludovic. Je parcourais un autre papier, le programme d'un propriétaire de ménagerie au dix-huitième siècle où, sous l'écusson de France aux trois fleurs de lis, il était tracé : « Par permission, vous êtes avertis qu'il est arrivé en cette ville un Vénitien... »

Et puis un autre, par lequel le sieur Séraphin, artiste breveté du roi, toujours pénétré de la plus respectueuse reconnaissance envers le public indulgent, prenait la liberté de lui annoncer qu'il donnait tous les jours une représentation à 6 heures au Palais-Royal, numéro 127, et que le sieur Mozin l'aîné continuait de toucher le clavecin...

Et puis... Mais le Fureteur intervint :

— Non. C'est assez. Si tu épuises tout aujourd'hui, tu ne reviendras plus me voir.

Je lui promis pour bientôt ma visite, et, comme je mettais mon manteau dans l'antichambre, il me régala d'un petit air aigrelet, vieillot et poussiéreux, qu'il fit sournoisement partir des flancs d'une boîte à musique, une serinette en vernis Martin lilas qu'il tenait avec précaution, un peu haut entre ses dix doigts écartés, comme une cage où ressusciteraient tout à coup des canaris d'Hollande de 1770.

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées.)

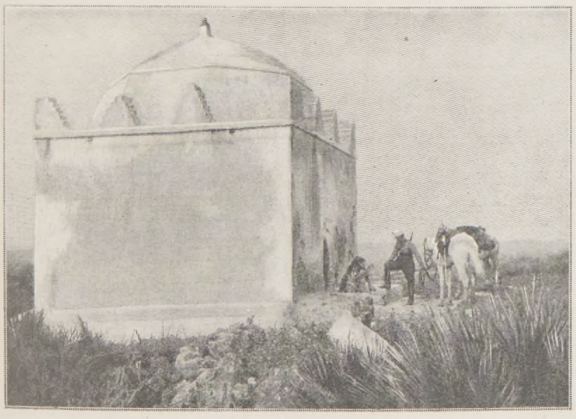
LES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES AU MAROC

La journée du 18 février dans la plaine de Sidi-Daoud (Abd-el-Kerim) : la colonne d'Amade prenant sa formation de combat.

Phot. du Taillis.

A la suite des opérations dirigées les 16, 17, 18 février par le général d'Amade, on eut l'impression très nette, aussi bien au sein du gouvernement que dans le pays, que nos troupes, au Maroc, étaient soumises à des efforts qui mettaient leur endurance, sinon leur courage, à une épreuve vraiment trop rude. La troupe du lieutenant-colonel Taupin, dans l'affaire de Bou-Rebat, était manifestement faible et de composition défectueuse, et l'on a eu, dans ce cas, une preuve certaine des inconvénients que présentent les colonnes réduites. Une nouvelle marche entreprise, après une huitaine de repos à Casablanca, par le général d'Amade contre les mêmes Mdakra, n'a fait que préciser cette impression. Encore que cette opération ait eu un plein succès, elle a été la plus meurtrière de toutes celles où nos troupes ont été engagées depuis le commencement des hostilités. Elle nous a coûté 13 morts et 40 blessés.

Le gouvernement, nous l'indiquions la semaine dernière, n'avait pas attendu ce nouvel incident pour se préoccuper des mesures à prendre. Le général Lyautey, commandant de la subdivision d'Oran, avait été mandé à Paris depuis quelques jours. Il y est arrivé le 29 février. Plusieurs conférences ont eu



Le marabout de Sidi-Daoud, où une vieille femme s'était réfugiée pendant le combat du 18.

Femmes trouvées dans un douar des Mdakra dont les hommes se sont enfuis.

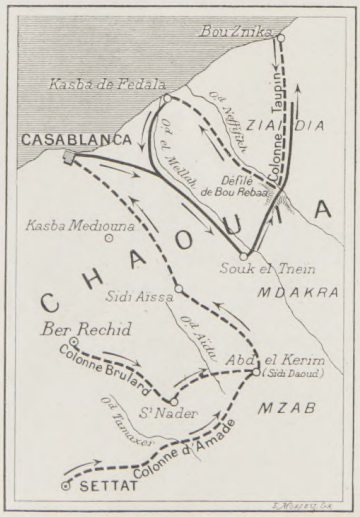
Instantanés du capitaine Paul Azan.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

En campagne : le déjeuner du général d'Amade et de son état-major, dans la plaine de Sidi-Aïssa (19 février).

lieu entre le président du Conseil, les ministres de la Guerre et des Affaires étrangères, M. Regnault et cet « Africain » expérimenté, et qui ont porté aussi bien sur la situation à la frontière algérienne que sur les événements du Maroc. Et, mercredi, il était décidé, en conseil des ministres, que le général Lyautey et M. Regnault seraient envoyés en mission à Casablanca et à Oujda pour y étudier les questions d'organisation de police.

Le général d'Amade reste seul chargé de la conduite des opérations militaires. Mais le corps expéditionnaire sous ses ordres va être renforcé de deux bataillons de tirailleurs soudanais, soit 1.200 hommes; de trois bataillons à 800 hommes, pris deux en Tunisie et un à Constantine, soit 2.400 hommes; d'un escadron de cavalerie, d'une section de mitrailleuses sur roues et d'une batterie d'artillerie. En tout, 4.000 hommes environ, ce qui va porter à 13.000 hommes les effectifs dont disposera le commandant en chef. Ainsi les colonnes pourront alternativement se reposer sans que, pour cela, l'exécution du plan formé par le général d'Amade subisse de temps d'arrêt.



Nos opérations au Maroc.

(Le trait interrompu indique la marche des colonnes du 16 au 19 février; le trait plein, la marche entreprise du 27 au 29 jusqu'à Souk-el-Tnein, où eut lieu un sanglant combat.)

En somme, comme le télégraphiait il y a quelques jours au *Temps* notre collaborateur M. Réginald Kann, « c'est une guerre sur une petite échelle, sans doute, mais c'est une guerre ». Il faut que le public s'accoutume à cette idée et envisage les événements de sang-froid.

La tactique du général d'Amade a reçu l'approbation absolue du général Lyautey. Elle ne peut manquer de donner les résultats qu'on en attend et d'aboutir à la pacification du pays, à présent qu'on s'est décidé à envoyer là-bas les forces nécessaires.

***

Les photographies qui nous sont parvenues cette semaine sont relatives à l'action des troupes réunies sous le commandement du général d'Amade au cours des journées des 16, 17, 18 et 19 février. Elles en précisent la physionomie.

Le général d'Amade, en somme, compte impressionner les tribus soulevées contre nous et les amener à composition en brûlant leurs douars. Pendant le combat même livré le 18 dans la plaine qui entoure le marabout de Sidi-Daoud, alors que les troupes, formées en carré, soutenaient le choc des guerriers marocains, en arrière, on mettait le feu à leurs tentes. On a continué cette œuvre de destruction tandis qu'on se retirait en emmenant les morts ballottés aux cahots de caissons d'artillerie, et les blessés recueillis par des arabas d'ambulance.

Parfois, ces douars étaient défendus par quelques tirailleurs. Le plus souvent, des femmes, seulement, y étaient restées, qui redoutaient pour leur vie et suppliaient. Dans ce dernier cas, les tentes étaient épargnées, et l'on rassurait un peu les pauvres créatures apeurées. Seuls les douars hostiles étaient anéantis.

***

On a signalé, à maintes reprises, les services précieux que rend, depuis le commencement de notre intervention au Maroc, la télégraphie sans fil. Grâce au poste de la tour Eiffel, qui communique directement, comme nous l'expliquons plus loin (page 163), avec le navire amiral *Kléber*, les bâtiments demeurent en rapports constants avec Paris. Des postes installés à terre, à Casablanca d'abord, puis à chacun des points stratégiques importants successivement occupés par nous, étendent aux troupes en campagne le bénéfice de ces communications ininterrompues. Ainsi, nous pouvons avoir presque au jour le jour, du moins dès que les colonnes ont regagné leurs cantonnements, le compte rendu des opérations que, sans cela, il faudrait attendre plusieurs jours.

Le poste de télégraphie sans fil de Ber-Rechid.
Phot. Hubert Jacques.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'incendie d'un douar des Mdakra.

Mise à sac d'une ferme, près du col conduisant à Settat.

(Lors de la première occupation, les habitants, après avoir arboré le drapeau blanc, avaient tiré sur nos troupes. — Les tirailleurs algériens prennent le bois des portes pour leur feu de bivouac.)

VISIONS DE GUERRE AU MAROC

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

M. Darphin, ingénieur en chef des travaux du jour. M. Saclier, ingénieur en chef du fond. M. Truc, sous-préfet de Valenciennes.

M. Daubresse, ingénieur de la fosse d'Arenberg. Mohamed El-Mokri, Ministre des Finances. Ben-Ghabrit, interprète de la légation de France à Tanger. Le capitaine d'état-major Guyot, attaché à la légation de Tanger.

El-Mokri, Ben-Ghabrit et leurs guides dans leurs costumes ordinaires.

M. Daubresse. M. Darphin. Mohamed El-Mokri. M. Truc. Ben-Ghabrit. M. Saclier. Le capitaine Guyot.

Les mêmes en tenue de mineurs pour la visite des galeries.

UNE MÉTAMORPHOSE

EL-MOKRI AUX MINES D'ANZIN

El-Mokri, ministre des Finances du sultan du Maroc, est, on le sait, venu en France avec la mission spéciale de contracter un emprunt, au nom de son souverain. Il y a prolongé son séjour ; mais, les affaires traitées, il n'a pas consacré le reste de son temps à des distractions frivoles, et son voyage, en somme, aura été ce que nos ministres appellent un voyage d'études. Notre gouvernement, en effet, a volontiers déféré à son désir de mieux connaître nos institutions, de se rendre compte aussi, d'après des exemples particulièrement suggestifs, de la puissance de notre commerce et de notre industrie ; c'est ainsi qu'on lui a fait visiter le port du Havre, les usines du Creusot, les mines d'Anzin.

Cette dernière visite — non la moins intéressante — se distingua des autres par l'originalité de certains détails. Le 21 février, El-Mokri, accompagné de Ben-Ghabrit, interprète de la légation de France à Tanger et du capitaine Guyot, arrivait, dans la matinée, à Valenciennes, où l'attendaient, sur le quai de la gare, M. Truc, sous-préfet de l'arrondissement, MM. Darphin et Saclier, ingénieurs en chef de la compagnie d'Anzin. Ceux-ci, conduisirent aussitôt les visiteurs à Wallers, à la fosse d'Arenberg, dont l'ingénieur, M. Daubresse, avait pris les mesures nécessaires pour la descente. Les personnages africains durent, comme tout le monde, revêtir préalablement la tenue de rigueur, et cette métamorphose les changea de plus singulière façon que quiconque : équipés en mineurs de pied en cap, dépouillés de leur costume national, si caractéristique, et de leur prestige oriental, ils étaient devenus presque méconnaissables.

Ce ne fut pas sans quelque appréhension qu'ils descendirent au fond de la mine ; mais ce sentiment se dissipa peu à peu pour faire place à une vive curiosité devant les nouveautés dont la région des ténèbres leur réservait la surprise : pompes souterraines mues par l'électricité, écurie des chevaux, chantiers en activité. El-Mokri voulut mettre lui-même la main à l'œuvre : armé d'un pic, il détacha des parcelles de « diamant noir », qu'il emporta comme souvenir et conservera soigneusement, tels des bijoux précieux.

Quand la cage les eut remontés au jour, avec leurs compagnons, les deux envoyés du sultan, enchantés de leur expédition, contents d'ailleurs de revoir la lumière du soleil, consentirent à se laisser photographier par notre correspondant dans leur accoutrement de mineurs, encore tout souillés de charbon. Enfin, après un bain réparateur, El-Mokri, ayant repris son costume normal, inscrivit sur le livre des visiteurs ces lignes, dont Ben-Ghabrit donna la traduction :

« Nous avons visité, ce jour, la mine de charbon d'Anzin et avons constaté des choses merveilleuses, que l'esprit ne peut se représenter de loin. Le proverbe a dit : *Celui qui voit n'est pas celui qui entend.* Je fais des vœux pour que Dieu fasse progresser cette compagnie et qu'il la fasse parvenir aux résultats qu'elle espère.

» 21 février 1908, correspondant au 18 moharrem 1326.

» Mohamed El-Mokri. »

NOS COMMUNICATIONS SANS FIL AVEC CASABLANCA

On a parfois reproché au gouvernement français sa lenteur à installer des postes de télégraphie sans fil ; la régularité de nos communications avec Casablanca prouve aujourd'hui que l'on sut travailler en silence et que l'on avait raison de compter sur nos officiers du génie pour rendre le service militaire indépendant des sociétés financières exploitant divers systèmes de radiotélégraphie. Ils ont pu le faire sans aucun scrupule, car l' « idée » d'utiliser les propriétés des ondes électriques pour la transmission des signaux est dans le domaine public. Elle paraît avoir été formulée pour la première fois, en 1894, par le physicien anglais Lodge ; Popoff s'y arrêtait un instant l'année suivante ; puis, en 1896, Marconi, sortant du domaine théorique, réalisait le premier une véritable communication sans fil. Il avait dû, pour cela, utiliser au moins le principe du « cohéreur » imaginé par M. Branly qui, avant tout autre, avait trouvé le moyen de recevoir, à très faible distance, l'impression des ondes hertziennes. C'était là le point capital du problème, car la transmission des signaux, abstraction faite de la question de distance, ne présentait aucune difficulté.

Depuis lors, on a beaucoup varié et perfectionné les appareils ; un des progrès les plus importants a consisté dans l'invention du « détecteur électrolytique », aujourd'hui presque universellement substitué au cohéreur pour la réception des signaux, et que l'on doit au capitaine du génie Ferrié. Cet officier, à qui fut confié, dès l'année 1898, le soin de rechercher les moyens d'appliquer la télégraphie sans fil aux besoins militaires, est parvenu, malgré les ressources modestes dont il dispose, à créer, peu à peu, un matériel spécial, entièrement étudié à l'établissement central de la télégraphie militaire, et donnant des résultats au moins comparables à ceux obtenus avec les appareils des puissantes compagnies étrangères.

La première chose qui frappe les très rares visiteurs admis à franchir la palissade qui enserre le poste de la tour Eiffel, c'est l'aspect rudimentaire de l'installation.

Deux baraques : dans l'une, le matériel de transmission ; dans l'autre, l'appareil de réception.

Du côté transmission : un tableau de distribution comme on en voit dans toute usine électrique ; un manipulateur rappelant celui des bureaux télégraphiques ordinaires, mais bien plus volumineux ; un rhéostat et une bobine de résistance ; puis une grande auge contenant le transformateur et d'autres auges formant la batterie de condensateurs. Au-dessus de ces derniers, un éclateur ou oscillateur, constitué par deux cylindres métalliques distants de 12 millimètres, ayant environ 30 centimètres de longueur et 10 centimètres de diamètre. Enfin, un résonateur Oudin, sorte de gros serpentin creux, en cuivre, s'enroulant en quatre ou cinq spires dont la dernière vient se rattacher à l'antenne, tandis que l'extrémité inférieure est reliée à la terre.

Le courant du secteur de la rive gauche (courant alternatif à 220 volts et 42 périodes) arrive au tableau de distribution. De là, il est envoyé par l'intermédiaire du manipulateur dans le transformateur où sa tension est élevée de 220 à 40.000 volts et d'où il sort pour charger la batterie des condensateurs.

Dès que la tension de charge atteint une valeur suffisante — ce qui se produit instantanément comme tout le processus des phénomènes que nous décrivons — une étincelle jaillit entre les deux cylindres de l'éclateur, et la batterie se décharge en produisant dans le *circuit oscillant* (condensateur, éclateur et résonateur) des oscillations électriques, c'est-à-dire des courants alternatifs de haute fréquence (200.000 périodes par seconde environ).

Ces oscillations en induisent d'autres de même période dans l'antenne qui, nous l'avons vu plus haut, est reliée à la partie supérieure du résonateur et par l'intermédiaire de ce dernier à la terre.

Les oscillations produites dans l'antenne transmettent à l'éther ambiant un mouvement vibratoire de même période qui se propage dans toutes les directions, par

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

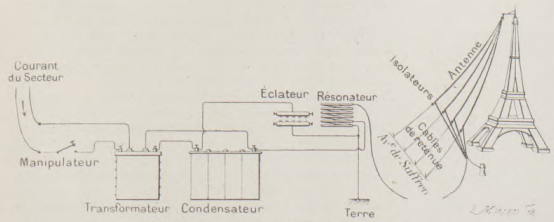


Schéma de la transmission des signaux.

Ce sont les oscillations électriques produites dans l'antenne qui engendrent autour d'elle, en tous sens, des ondes hertziennes englobant progressivement l'espace, à l'instar d'une bulle de savon, avec une vitesse égale à celle de la lumière, soit 300.000 kilomètres par seconde. Comme les vibrations sonores et les vibrations lumineuses d'un éclair, ces ondes hertziennes s'amortissent avec la distance et finissent par s'éteindre complètement. Mais l'expérience a démontré que leur puissance de propagation dépend de la hauteur de l'antenne, de la surface de rayonnement qu'elle présente, et de l'énergie des oscillations, par conséquent des décharges électriques. L'un de ces deux éléments peut, dans une certaine mesure, compenser l'insuffisance d'un autre.

Le poste du champ de Mars, grâce à la hauteur de la tour Eiffel, s'est donc trouvé dans des conditions uniques

Rattachement du poste à l'antenne.

ondes hertziennes, avec une vitesse égale à celle de la umière (300.000 kilomètres par seconde).

En résumé, un coup de pouce sur le manipulateur a pour résultat d'envoyer dans l'espace un train d'ondes hertziennes ; train court si le coup de pouce a été de

AU PIED DE LA TOUR EIFFEL. — Intérieur du poste de transmission (le manipulateur et le tableau sont à gauche du rhéostat).

faible durée, train long si ce dernier a été prolongé. L'un et l'autre correspondent respectivement à un point et à un trait de l'alphabet Morse.

Le bruit produit par le crépitement de l'étincelle s'entend jusqu'à 200 ou 300 mètres du poste ; il oblige les officiers du génie et les sapeurs, au risque d'encourir le blâme des artilleurs, à garnir leurs oreilles de l'ouate que leur octroie libéralement le budget.

La cabine de réception est moins meublée : une boîte dans laquelle il se passe quelque chose, une sorte de cage en fil de fer et un casque téléphonique. Presque universellement, en effet, à la réception imprimée sur bande on a substitué la réception au son qui permet d'éliminer plus facilement les signaux parasites atmosphériques et les transmissions étrangères.

Des petits chocs, alternativement instantanés ou plus longs, représentent l'arrivée des ondes lancées de Casablanca. L'agent de service inscrit les lettres à mesure qu'il les perçoit ; la reconnaissance doit être instantanée.

Les communications sont échangées directement, tantôt en clair, tantôt en chiffres, avec le poste du croiseur *Kléber*, mouillé en vue de Casablanca, soit à une distance d'environ 2.000 kilomètres. Elles ont lieu de 8 heures du soir à 2 heures du matin et au delà, si l'abondance de la correspondance l'exige, sous la direction d'un officier de génie assisté de plusieurs soldats du service de la télégraphie militaire. C'est un fait acquis que les ondes hertziennes se propagent beaucoup plus loin et avec plus de netteté après le coucher du soleil. Elles semblent contrariées par les ondes lumineuses qui sont de même nature, mais avec un nombre de vibrations infiniment supérieur (300 trillions environ par seconde, au lieu de 200.000).

Il nous reste à dire un mot de l'antenne qui, comme on sait, joue ici un rôle considérable.

La transmission pendant la nuit: l'étincelle de transmission jaillissant dans l'éclateur.

au monde. Parmi les diverses formes d'antennes, on en a choisi une très simple qui se compose de quatre fils métalliques partant en éventail d'une vergue fixée au sommet de la tour, et venant se réunir à nouveau près de terre avant de pénétrer dans le poste à travers un double carreau isolant. Des câbles de retenue allant s'amarrer aux arbres qui bordent l'avenue de Suffren, et isolés électriquement des fils de l'antenne, permettent de soutenir les quatre brins de l'antenne et de leur donner une tension convenable.

Le poste de la tour Eiffel peut, avec une énergie très faible (10 à 12 chevaux), atteindre une portée comparable

Réception d'un radiogramme envoyé de Casablanca.

à celle des grandes stations étrangères qui, disposant de supports moins élevés, sont obligées d'employer des sources d'énergie dépassant, pour certaines, 150 chevaux.

De Paris à Casablanca, on compte environ 2.000 kilomètres à vol d'oiseau ; entre les deux stations, les ondes hertziennes ont à franchir les Pyrénées et les sierras d'Espagne. La régularité des communications est une nouvelle preuve que, soit en les escaladant, soit en les contournant, les ondes hertziennes peuvent, dans des conditions non encore définies, franchir les chaînes de montagnes.

Il est à présumer que, le jour où l'on abandonnera l'installation provisoire actuelle pour créer une station définitive pouvant utiliser une centaine de chevaux, la station de la tour Eiffel pourra communiquer régulièrement avec l'Amérique.

F. Honoré.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'équipe française : culottes blanches et maillots bleus.

L'équipe galloise : maillots rouges.

FRANCE CONTRE PAYS DE GALLES

UN MATCH DE FOOTBALL RUGBY

Cardiff, 2 mars.

Bien qu'il n'y ait jamais eu, chez nous, la moindre illusion sur l'issue de la rencontre qui mettait en présence, à Cardiff, notre équipe de football contre le team du pays de Galles, ce match offrait cependant un réel intérêt. Il allait nous permettre de mesurer les progrès que nous avons faits dans ce sport et surtout ceux qui nous restent à faire. Le développement qu'a pris le football dans les dix dernières années est indéniable. Qui ne se rappelle le temps où l'annonce d'un match international sur l'un quelconque des terrains de jeu de Paris passait inaperçue ? Le public ne suivait alors que les réunions cyclistes. Peu à peu pourtant, la curiosité lui est venue : un nombre de jour en jour grandissant de spectateurs a fréquenté nos champs de football. Ce sport a largement profité de la faveur qu'a rencontrée en France la naissance de l'athlétisme. Aujourd'hui, vous n'avez pas un lycée qui ne compte deux équipes de football rugby et quelquefois, de football association ; les universités peuvent mettre en ligne aussi des joueurs exercés; enfin, dans l'armée, on arrive à former des équipes régimentaires. Cette passion nouvelle pour les sports est une des caractéristiques très significatives de notre époque. Aussi, d'un bout de l'année à l'autre, dans toute la France, ce ne sont que matches, challenges, championnats, dont les résultats remplissent plusieurs pages des journaux spéciaux. La grande presse, elle-même, se voit obligée de faire à cette rubrique une place de plus en plus étendue. On ne saurait trop encourager ce mouvement sportif. Notre jeunesse y trouve l'occasion d'exercer ses qualités combatives, d'y acquérir du sang-froid, de l'endurance. Et quelle merveilleuse école de saine vigueur! Nous ne sommes encore, dans plusieurs branches de l'athlétisme, que de dociles élèves. Nous avons besoin de patientes leçons. Celle que nous sommes allés prendre à Cardiff est excellente.

Les Gallois passent, avec raison, pour les meilleurs footballers du monde. Grâce à eux, le Royaume-Uni put remporter une victoire sur les Zélandais, dont la visite ne fut qu'une suite de triomphes. Le football est, dans le pays de Galles, le sport national par excellence, comme la pelote au pays basque. Dans les rues, les enfants transforment le premier objet venu en ballon, un livre, une casquette, et s'amusent à exécuter en courant des passes rapides. Là-bas, un joueur qui se distingue acquiert une réputation enviable, une façon de gloire. On voit son portrait sur des cartes postales ; on se le montre du doigt quand il passe dans la rue. Une fois qu'elle l'a adopté, la renommée ne le quitte pas. Jugez ainsi sur quelle quantité de joueurs se fait la sélection pour le choix d'un « quinze » parfait. On atteint, de la sorte, à une qualité rare. L'équipe qui s'alignait contre les nôtres avait été formée par des unités brillantes appartenant aux meilleurs clubs du pays. Mais ces hommes se connaissent tous entre eux ; habitués à jouer ensemble, dans les rencontres internationales, entendez contre l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, ils ont acquis une science et un style harmonieux. A dire d'expert, les Gallois donnent l'impression d'une mécanique souple admirablement mise au point.

Notre équipe avait été recrutée dans les quatre coins de la France. Ainsi se justifiait son nom de nationale. Bordeaux, Paris, Toulouse, Lyon, avaient envoyé les joueurs regardés par les officiels comme les plus aptes à défendre nos couleurs. Pris individuellement, chacun d'eux ne manquait pas de classe ; malheureusement, ils ne formaient pas un ensemble homogène. Le stade bordelais qui, depuis plusieurs années, est le club champion de France, était représenté par cinq hommes, — le tiers du team ; Paris, avec trois clubs, par huit ; Toulouse et Lyon, chacun, par un seul joueur. Le Comité de direction, pour ne pas froisser les amours-propres, s'était livré à un « dosage » savant. Ne devrait-on pas fixer, tous les ans, la composition d'une équipe nationale, et l'exercer à jouer ensemble dans des matches d'entraînement ? Ou bien, qu'on renonce à la fiction du groupe national et qu'on accorde l'honneur de soutenir notre chance à l'équipe champion !

***

Je ne tiendrai pas, heure par heure, le journal du déplacement dans le pays de Galles. Je voudrais noter simplement, en manière de chronique, les faits saillants de ce voyage sportif. En raison du grand effort athlétique qu'avaient à fournir nos compatriotes dans l'après-midi de lundi, on les a fait partir le samedi afin qu'ils aient le temps de se remettre des fatigues de la route. Comme pour les chevaux qui vont à Epsom ou à Ascot, la traversée constitue un sérieux handicap. Beaucoup de leurs camarades étaient venus à la gare du Nord accompagner et saluer les joueurs. Et c'est au milieu d'acclamations et de souhaits que le train qui emportait notre « quinze » et sa fortune a lentement démarré. A Boulogne, l'embarquement a ravivé les craintes ou plutôt les promesses de danse que la mer a tenues. Dans ce premier engagement avec les éléments, les footballers n'ont pas été brillants. Deux d'entre eux ont été mis hors de combat, presque au début de la partie de bateau ; les autres, à part quelques exceptions, n'en menaient pas large. Il était temps qu'on arrivât.

Le lendemain, à l'heure du départ de Londres pour Cardiff, à la station de Paddington, il ne restait plus trace de la sauterie de la veille. A peine dans leurs compartiments, les joueurs fredonnent de joyeux refrains. Le hasard avait voulu que le team de Cardiff, qui venait de lutter victorieusement le jour d'avant à Londres, se trouvât dans le même train. Il était réuni dans le wagon restaurant. C'est là que les nôtres les virent au moment du déjeuner. Les Gallois les accueillirent avec un sourire sympathique. Il y en avait quatre qui jouaient paisiblement aux cartes et qui, de temps à autre — était-ce pour souligner un beau coup ou appeler la chance— entonnaient un chœur grave, une espèce de mélopée religieuse. Ces hommes à la figure énergique, rasée, au teint hâlé, ne ressemblaient pas cependant à des chantres dodus de lutrin. Toute leur personne respirait la vigueur et l'agilité. Mais on distinguait aussi entre eux certaines nuances sociales : à côté d'un mineur, un gentleman sorti vraisemblablement de l'Université. Le sport fait tomber les barrières et confond, en Angleterre, toutes les castes. Le capitaine gallois est un jeune médecin, le docteur Morgan, qui commande à une troupe composée d'ouvriers, de négociants et d'anciens étudiants. Une réelle et admirable solidarité unit ces joueurs de classes différentes. Ils sont égaux devant le ballon.

Un accueil chaleureux attendait nos compatriotes à la gare de Cardiff. Un public nombreux se pressait sur le quai — non point parce que c'était dimanche, mais malgré que ce fût dimanche. Un comité franco-gallois formé pour organiser la réception de l'équipe française — sous les auspices et aux frais de l'Union de rugby galloise — était venu pour leur présenter ses souhaits. Le consul de France à Cardiff, M. Neltner, a prononcé une agréable allocution ; le président de l'Union française, M. Brennus, qui accompagnait le team, a répondu en termes émus. Puis le cortège, entouré d'une foule de gamins et de curieux, s'est rendu, à pied, à l'hôtel voisin, quartier général ordinaire des footballers étrangers à Cardiff, les *visitors*, comme on dit là-bas.

A peine débarqués, nos joueurs sont allés voir le terrain, le champ de bataille. A défaut d'autres indices, la situation seule de ce terrain suffisait à donner une idée exacte de l'importance du football à Cardiff. Il s'étend au centre de la ville, derrière la rue principale. Figurez-vous une pelouse vaste, un « turf » à deux pas du boulevard des Italiens. Le « ground » du football occupe une place d'honneur, ainsi qu'en Espagne la plazza de toros dans certaines villes. Chez nous, les champs de jeu sont relégués loin des portes, presque à la campagne. A Cardiff, le football, et aussi le cricket, ont droit de cité.

« Mordre la poussière », pour signifier être défait, n'est probablement pas originaire du *ground* de Cardiff. Le terrain gras, gluant, glissant, cédait sous les pas ; on reculait un peu en marchant, comme dans le sable. Une boue noire s'attachait aux semelles. Voilà qui promettait pour le match du lendemain. Deux jours avant, il avait neigé ; des tas de neige s'amoncelaient sur les bords ; un homme, en effet, malgré le repos dominical, préparait de son mieux le sol fangeux. Il paraît que les joueurs gallois sont habitués à cet état du terrain. Mais quel désavantage pour nos compatriotes !

***

Lundi matin pourtant, un soleil, invraisemblable pour Cardiff, brillait par moments. Un vent assez violent avait soufflé toute la nuit : aurait-il séché la boue redoutée ? La matinée se passa en visites officielles. Les joueurs montés dans des tapissières furent conduits à la mairie — discours et champagne ; — au consulat de France — champagne sans discours ; — et enfin à la Bourse, où de nouveau le champagne, de plus en plus *dry*, coula dans les coupes. Comme régime d'entraînement, il y a mieux pour les athlètes.

Le coup d'envoi de la partie était fixé à 3 h. ½. Mais, dès une heure, la foule se presse dans les rues, surtout vis-à-vis de l'hôtel où sont descendus nos hommes. Les policemen font circuler les groupes qui s'attardent devant la porte.

Déjà, quelques-uns de nos compatriotes, qui se sont habillés à l'hôtel, paraissent avec leurs bas rouges, leur culotte blanche, et, sous un veston, leur maillot bleu. Vous diriez des drapeaux tricolores ambulants.

Une foule de vingt mille personnes garnissait les gradins des tribunes et des estrades. Une musique de volontaires jouait au milieu du terrain, jusqu'au moment où la partie allait commencer. Quand l'équipe française a pénétré sur le champ, elle a été saluée aux accents de *la Marseillaise*, qu'une partie de la foule chantait en chœur. Puis, nouveaux et vifs

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'équipe française se dégageant d'une mêlée sur sa ligne de but.

applaudissements pour les fameux maillots rouges du pays de Galles.

Que vous dirai-je de la partie ? Dès les premières dix minutes, les Gallois ont réussi à marquer deux essais, convertis en but, c'est-à-dire dix points. Les nôtres ont cependant lutté avec une énergie qui a surpris l'assistance. Handicapés par le terrain, par leur manque de préparation à jouer ensemble, ils ont néanmoins manifestement montré qu'ils connaissaient le jeu. Un coup de pied splendide d'un des nôtres, Vareilles, du Stade français, qui a envoyé le ballon par-dessus le but — un *drop goal* — a déchaîné le plus grand enthousiasme de la journée. A la fin de la première moitié, nous comptions quatre points contre dix-sept ; dans la seconde, un équipier qui, par sa vitesse, faisait l'admiration des connaisseurs, Lexieur, a été blessé. Il s'est retiré pendant dix minutes. Malgré notre défense acharnée et des audaces qui ont failli nous réussir — on a travaillé plusieurs fois dans le camp ennemi, près de la ligne des buts — nous avons succombé par trente-six points à six.

De l'avis des amateurs et même des professionnels gallois, il y a eu « du sport » à Cardiff. Le lord-maire disait que les Français voient quelques-uns de nos matches, et ils nous donneront du fil à retordre. Un arbitre de Londres déclarait « que nous avons joué avec une réelle énergie ». D'ailleurs « vitesse, énergie, intelligence », sont les épithètes qui reviennent le plus dans les comptes rendus des journaux. Ce qu'il nous faut acquérir, c'est la science des combinaisons par où excellent les Gallois, — et l'art de passer rapidement le ballon.

Quoi qu'il en soit, la rencontre de Cardiff marque une étape dans le développement du football chez nous. La sévérité de la leçon reçue nous démontre combien il eût été dangereux de nous endormir sur de faciles lauriers. Pour nous aligner avec des hommes de la classe des Gallois, quelques matches à Cardiff formeront notre jeunesse.

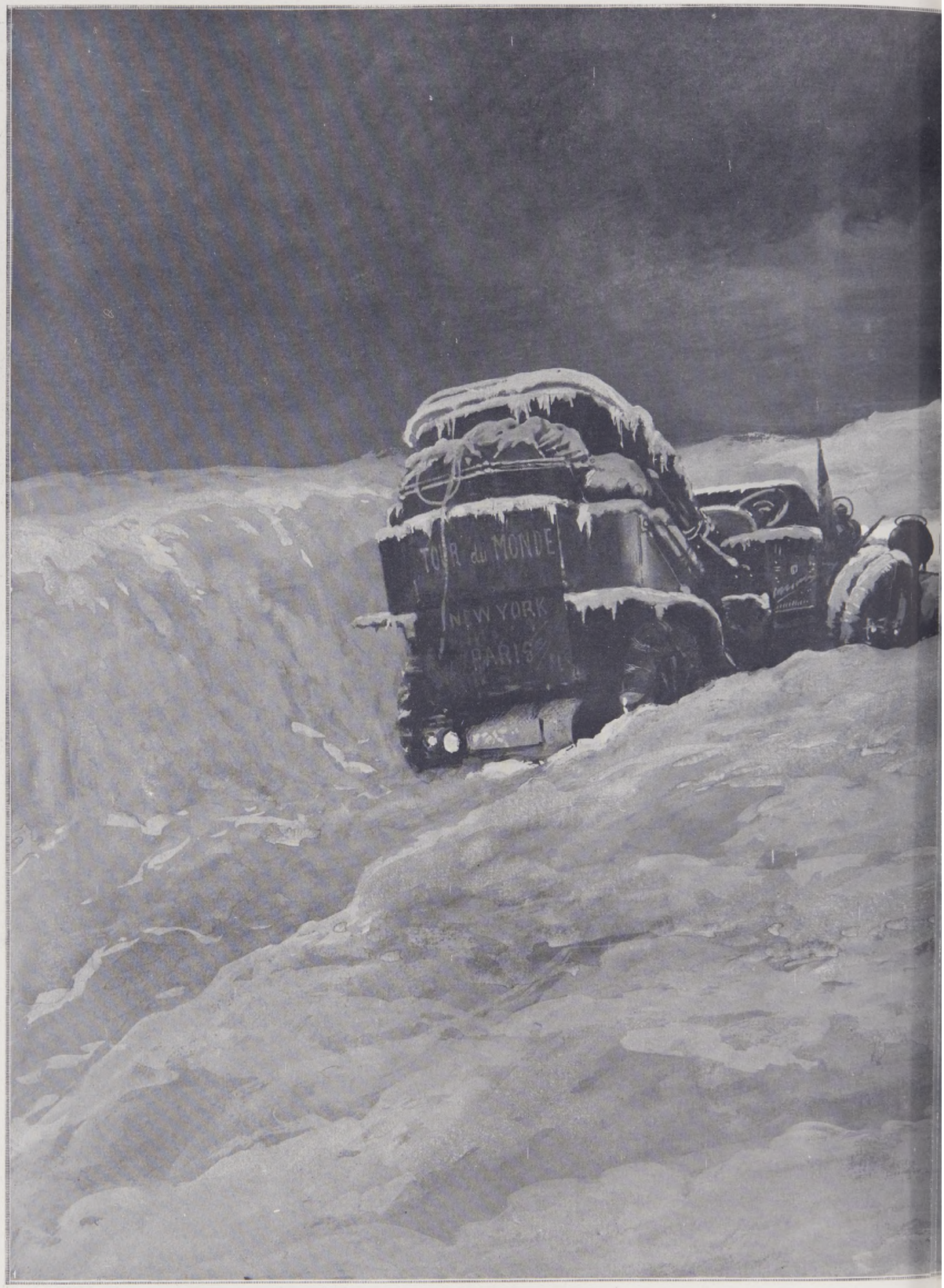
Joseph Galtier.

P.-S. — Un banquet a réuni les deux équipes. Toast, acclamations, shake-hands, promesses de se retrouver, rien n'a manqué à cette fête. La soirée à l'Empire — music-hall de l'endroit — avec *Marseillaise* et hymnes gallois et anglais, a permis de finir cette rude journée par des chansons.

Un bon essai marqué par les Gallois.

LE MATCH DE FOOTBALL FRANCO-GALLOIS. — Un essai manqué de peu par les Français.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Dessin de Georges Scott.

SUR LES ROUTE

Une des voitures qui ont entrepris le voyage de New-York à Pa

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Voir l'article, page 176.

DU NOUVEAU MONDE

Traers l'Amérique et l'Asie, essaye, pour commencer d'arriver à Chicago.

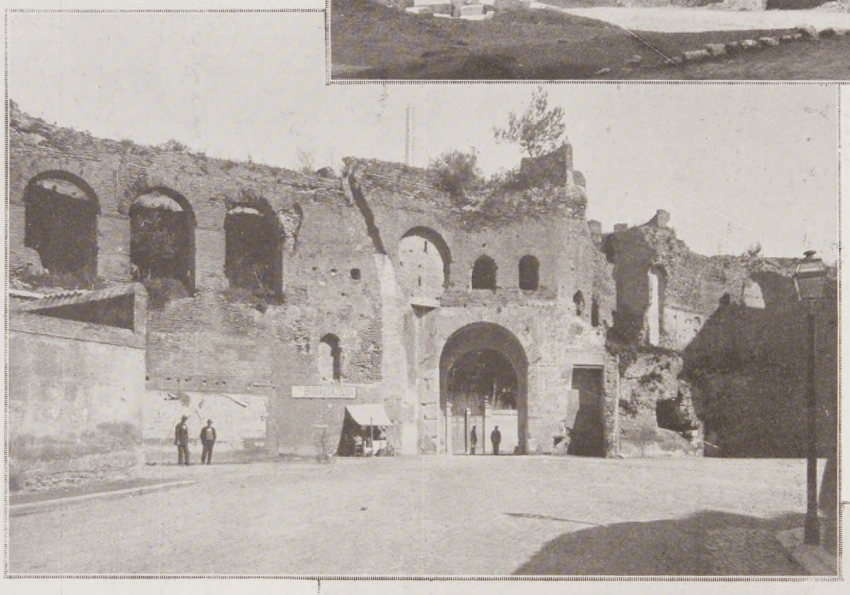
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES MURS DE ROME

A Rome, depuis quelque temps, la discorde règne entre les archéologues et les édiles, au sujet d'une de ces questions d'intérêt local qui, à l'étranger aussi bien qu'en France, surgissent inévitablement partout où il y a de vieilles murailles historiques, plus ou moins pittoresques, mais devenues gênantes pour la vie moderne.

La Ville Eternelle est encore enserrée par un mur marquant l'enceinte de l'*Urbs* et datant en partie d'Aurélien. Or, il s'est construit, au delà de cette enceinte, de nouveaux quartiers dont les habitants se plaignent de ne pouvoir communiquer avec la cité intérieure sans être astreints à de longs détours. Déjà, ces temps derniers, on a commencé à leur donner satisfaction en pratiquant deux ou trois ouvertures : d'où grand émoi au camp des archéologues et parmi tous ceux qui professent le culte fervent des vestiges du passé. La municipalité ne partage pas cette dévotion irréductible ; estimant que l'extension graduelle de la ville est un fait qu'il faut accepter, bon gré mal gré, avec ses conséquences, que la multiplication des voies d'accès est une nécessité incontestable, elle a décidé d'abattre en partie le mur sacré et d'y percer de nouvelles ouvertures.

La porte Saint-Jean.
(On voit les traces des boulets lancés par l'artillerie italienne en 1870.)



Les murs de Bélisaire et la porte Pinciana.

Du côté des savants, bien qu'ils ne soient pas tous d'accord sur certains points d'archéologie, c'est un concert de protestations véhémentes contre ce qu'ils considèrent comme un acte abominable de vandalisme. Le commandeur Boni, directeur des fouilles du Forum, est plongé dans la désolation, et, tel jadis Jérémie, pleure sur les ruines. Le professeur Randone, tout en se lamentant également, supplie que l'on épargne au moins, pour l'instruction des générations futures, les parties les plus intéressantes, notamment le donjon « de Bélisaire » ou « de Vespasien » — car là-dessus les avis diffèrent — *son* donjon à lui, en tout cas, puisqu'il l'habite depuis plusieurs années, avec sa famille.

Cependant, le professeur Lanciani, une autorité en la matière, lui aussi, dans une lettre ouverte, non dépourvue d'humour, admet que le culte des vestiges vénérables doit le céder à la commodité publique. Il avoue, d'ailleurs, ne point s'associer à l'admiration de M. Boni, aux yeux de qui les murs bordant le « Corso d'Italia » constituent de remarquables modèles de l'architecture militaire du troisième siècle, et il est convaincu que les visiteurs étrangers goûtent médiocrement l'aspect de ces ruines mélancoliques. En manière de conclusion, il invite la municipalité à consulter les habitants par un referendum ; si, suivant toute probabilité, ceux-ci se prononçaient pour la démolition, il proposerait d'employer les matériaux à la construction de logements populaires à bon marché.

P. Ziegler.

L'ENCEINTE DE ROME. — Les vieux murs d'Aurélien, près de la porte Saint-Paul. — *Photographies comm. par M. Ziegler.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

M. Francis Charmes. — *Phot. Pirou, boulev. St-Germain.*

UNE TRIPLE ÉLECTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Grande séance de scrutins, jeudi dernier, au palais Mazarin, où l'Académie française avait à élire trois immortels.

Les postulants étaient : pour le fauteuil de Berthelot, M. Francis Charmes, seul candidat ; pour le fauteuil d'André Theuriet, MM. Edmond Haraucourt, Jean Lahor (docteur Cazalis), Henri de Régnier, Jean Richepin ; pour le fauteuil de Sully-Prudhomme, MM. Henri Poincaré, Jean Aicard, Emile Bergerat, Charles de Pomairols.

Il y eut 33 votants, M. François Coppée ayant pu assister à la séance. Ont été élus : M. Francis Charmes, par 27 voix ; M. Poincaré, par 17 voix au second tour contre 10 à M. de Pomairols ; M. Jean Richepin, au quatrième tour, par 18 voix. Entre MM. Richepin, Haraucourt et H. de Régnier, la lutte avait été chaude ; un seul pouvait être élu, mais tous trois méritaient de triompher, et c'est ce que nous marquons ici en associant les portraits de ces poètes qui se retrouveront un peu plus tard à l'Académie... tous les trois.

M. FRANCIS CHARMES

Journaliste, homme politique, diplomate. Malgré les apparences, bien près de la soixantaine, étant né à Aurillac, le 21 avril 1848. Après avoir, en 1870, pris part, comme officier de mobiles, à la campagne de l'armée de la Loire, il fit ses premières armes dans la presse au *XIXe Siècle* d'Edmond About; puis entra, dès 1872, au *Journal des Débats*, dont il devait rester pendant plus de trente ans un des collaborateurs les plus assidus, apportant aux idées républicaines libérales le concours de sa plume féconde et infatigable. Favorisé de l'amitié de M. Thiers, quand la portefeuille des Affaires étrangères échut à M. Barthélemy-Saint-Hilaire, il fut, en 1880, nommé sous-directeur des affaires politiques, avec le grade de ministre plénipotentiaire ; en 1885, M. de Freycinet lui confiait la direction du même service qu'il conserva quatre ans. Plusieurs législatures l'ont vu siéger à la Chambre, député du Cantal, son département natal ; il le représente maintenant au Sénat. Longtemps, les *Débats* et la *Revue des Deux-Mondes* se sont partagé l'active collaboration de l'écrivain distingué, qui est devenu, à la mort de Brunetière, directeur de l'important périodique fondé par Buloz.

M. HENRI POINCARÉ

Mathématicien illustre. Cinquante-quatre ans. Né à Nancy, il est le fils d'un professeur à la Faculté de médecine de cette ville et le cousin germain de M. Raymond Poincaré, l'avocat réputé, ancien... et futur ministre. Sorti le premier de l'Ecole polytechnique en 1873, plus tard répétiteur à la même Ecole, ingénieur des mines, docteur ès sciences, il a professé l'analyse à la faculté de Caen, la mécanique physique et expérimentale, la physique mathématique et le calcul des probabilités, enfin la mécanique céleste à la faculté de Paris. Des travaux remarquables, traitant de la *Stabilité du système du monde*, la *Théorie électromagnétique de la lumière*, les *Méthodes nouvelles de la mécanique*, etc., ont consacré sa réputation universelle parmi les savants. Comment ce genre de supériorité très spécial l'a-t-il désigné aux suffrages d'une compagnie essentiellement littéraire ? Rien de plus naturel ? Depuis quelque vingt ans déjà, M. Henri Poincaré appartient à l'Académie des sciences. Or, ainsi qu'en témoigne l'exemple des Flourens, des J.-B. Dumas, des Claude-Bernard, des Joseph Bertrand, il est de tradition, à l'Académie française, de réserver à un membre éminent de la compagnie voisine, sinon un fauteuil déterminé, du moins une place privilégiée. Berthelot disparu, cette place, sinon le fauteuil même du mort, était assurée à M. Henri Poincaré.

M. JEAN RICHEPIN

Poète, auteur dramatique, romancier. Né en Algérie, à Médéah, où son père était médecin militaire. Cinquante-neuf ans ; mais toujours très robuste, après une carrière très remplie et passablement accidentée.

Franc-tireur en 1870, au sortir de l'Ecole normale, dont il était impatient de secouer le joug, il se fit plus tard marin, puis débardeur, et on le vit, un soir, monter sur la scène de la Porte-Saint-Martin pour remplacer, dans son drame de *Nana-Sahib*, à côté de Mme Sarah Bernhardt, l'acteur principal empêché. Les impulsions de son tempérament, ce mépris des conventions, cette audace prompte à s'en affranchir, se retrouvent dans toute son œuvre. De là tant de liberté débridée, d'exubérance, de truculence ; mais, de là aussi, la puissance d'invention, l'abondance de la verve endiablée, l'éclat de la forme.

M. Jean Richepin se présentait à l'Académie, portant sur ses larges épaules d'athlète un bagage considérable, dont nous n'entreprendrons pas ici de faire l'inventaire. Bornons-nous à citer, pour les poèmes : *la Chanson des gueux*, *les Caresses*, *la Mer*, *Mes Paradis* ; pour les romans : *Madame André*, *la Glu*, *le Pavé*, *Miarka* ; pour le théâtre : *le Flibustier*, *Par le glaive*, *le Chemineau* et *la Belle au bois dormant*, la délicieuse féerie donnée récemment en collaboration avec M. Henri Cain.

M. HENRI DE RÉGNIER

Poète et romancier. Né à Honfleur, comme le regretté Albert Sorel. Quarante-quatre ans. En prose, il a publié plusieurs volumes de nouvelles, notamment : *Contes à soi-même*, *le Trèfle noir*, *la Canne de jaspe* ; des romans : *la Double Maîtresse*, *les Amants singuliers*, *le Bon Plaisir*, et

M. Henri Poincaré. — *Phot. H. Manuel.*

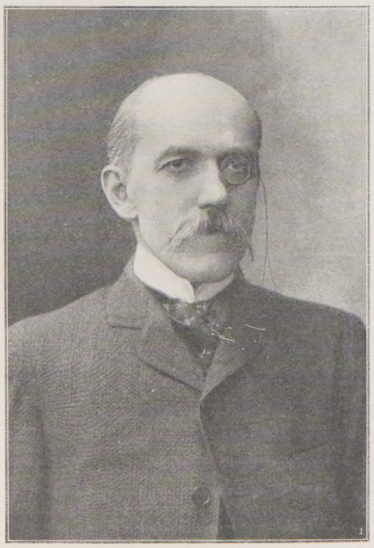
l'exquise *Peur de l'amour*. Mais c'est surtout comme poète qu'il a marqué sa personnalité avec *les Lendemains*, *Apaisement*, *Sites*, *Episodes*, *Poèmes anciens et romanesques*, *les Médailles d'argile*, *la Cité des eaux*...

M. Henri de Régnier s'est révélé, dès ses débuts, comme un artiste très raffiné, et ses molles harmonies, ses délicatesses sentimentales ou descriptives, ses tendresses voilées, lui ont conquis la faveur d'un public d'élite. Ayant eu pour premier maître Leconte de Lisle et José-Maria de Heredia, dont il a épousé une des filles (en littérature Gérard d'Houville), il s'est dégagé de leur influence parnassienne pour devenir un des chefs de l'école symboliste.

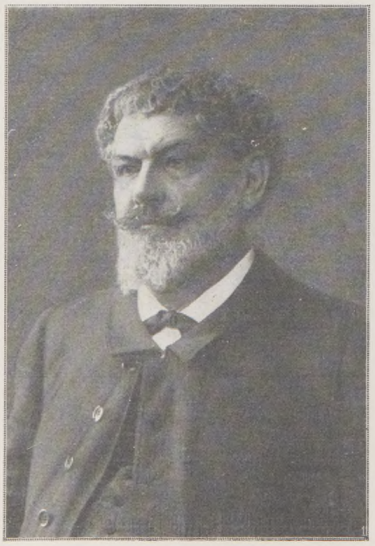
M. EDMOND HARAUCOURT

Un poète, double d'un romancier et d'un auteur dramatique. Né à Bourmont (Haute-Marne). Cinquante ans à peine. Il n'en avait pas encore trente, quand il se fit connaître par un recueil de vers, *l'Ame nue*, œuvre d'une inspiration élevée, procédant à certains égards de *la Légende des siècles* de Victor Hugo. Avec un second volume, *Seul*, et ce beau drame sacré de *la Passion*, dont la récitation publique par Sarah Bernhardt et Philippe Garnier fit sensation, il devait bientôt affirmer définitivement l'originalité d'un talent maître de sa pensée et de sa forme.

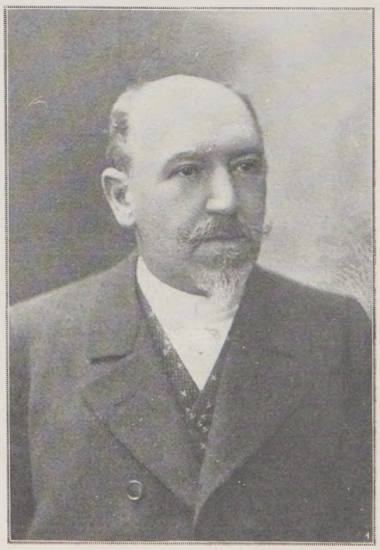
Prosateur, M. Edmond Haraucourt a publié des études psychologiques, dont la moins curieuse n'est pas son roman de début, *Amis*. Auteur dramatique, il a donné à l'Odéon *Don Juan de Marana* et *Shylock* à la Porte-Saint-Martin et à la Gaîté, deux pièces où il s'est proposé, non sans succès, de relever le niveau du drame populaire : en 1900, *Jean Bart* ; en 1906, *les Oberlé*, d'après le roman de M. René Bazin. Conservateur du musée de Cluny, depuis cinq ans, il a la bonne fortune de vivre dans un cadre merveilleusement approprié à ses goûts artistiques et à sa physionomie quelque peu moyenageuse.



M. Henri de Régnier.



M. Jean Richepin, élu par 18 voix.



M. Edmond Haraucourt.

LES TROIS POÈTES QUI ÉTAIENT CANDIDATS AU FAUTEUIL D'ANDRÉ THEURIET

Photographies H. Manuel.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

M. Romeuf, antiquaire.

M. le conseiller Ducros, président de la cour d'assises de la Haute-Vienne.

M. De Lannoy, collectionneur et expert.

LES VOLEURS DE CHASSES

Nous sommes au siècle des spécialités. Les voleurs mêmes se font spécialistes, et se préparent à leurs cambriolages par des études approfondies de la matière à laquelle ils vont consacrer leurs efforts furtifs. C'est ainsi qu'Antony Thomas, le fabricant de cercles de tonneaux de Clermont-Ferrand, trouvant encombrées les routes politiques et décidé à gagner aisément et vite beaucoup d'argent, résolut de pratiquer le vol des objets religieux et, plus particulièrement, ceux des douzième et treizième siècles. Il étudia l'époque et devint connaisseur.

L'antiquaire Dufay.

Rien ne fut plus facile ensuite que de soustraire, dans le calme des églises de village désertes et mal gardées, ou dans les musées provinciaux pendant le sommeil des surveillants, les plus curieuses châsses, les émaux les plus précieux, et des reliquaires, et des custodes, et des cuivres, et des ivoires.

Il n'éprouva pas beaucoup plus de peine à les vendre qu'il n'avait eu de mal à se les procurer.

Les collectionneurs ne font jamais de longues enquêtes sur qui leur apporte des pièces qui les tentent. Épris de la curiosité qu'on leur propose, ils oublient assez vite toute prudence. Ils achètent avec des ardeurs d'amoureux saisissant l'occasion de posséder l'objet rêvé. Les inventaires et la résistance qu'on leur opposait rendaient, vers 1905 et 1906, assez vraisemblable l'histoire que contait Thomas : « Il était frère de la Doctrine chrétienne ; il était chargé de faire argent de ces reliquaires du moyen âge. » On acceptait vite cette version qui permettait à la fois de faire une action généreuse, de servir un parti politique, de jouer le gouvernement... Tout en augmentant sa collection, Thomas a prétendu que son principal acquéreur, M. De Lannoy, ne s'était point même embarrassé de tant de scrupules, que M. Romeuf et lui savaient fort bien à quelle source il allait puiser ses marchandises précieuses. Faut-il écouter ce voleur ? Faut-il même croire M. De Lannoy, affirmant qu'il s'était contenté de cette assurance du courtier M. Romeuf : « Thomas est un voleur. Mais il est établi, il est électeur, il paye patente, on peut lui acheter. »

Le jury de la Haute-Vienne ne s'est point inquiété des garanties qu'avaient demandées les acheteurs. Il n'a pas cherché à étudier l'âme de l'archéologue. Et il a été sévère pour Antony Thomas, qui a été condamné à six ans de travaux forcés ; ses acolytes s'en sont tirés avec deux ans de prison chacun.

Le jury a refusé au pilleur d'églises toute circonstance atténuante. Son attitude n'était pas faite pour les lui concilier. Ce voleur avait une âme de cabotin maladroit. Orgueilleux et se croyant quelqu'un, parce qu'à Clermont-Ferrand quelques portes, quelques cercles ou quelques loges s'étaient ouvertes devant lui, il avait cru ne pouvoir venir à l'audience qu'en redingote, chapeau haut de forme et gants noirs. Il voulait signifier au jury qu'il était quelqu'un. Il avait, pour la presse, préparé quelques couplets violents contre les témoins et contre la police, mais son éloquence avait été vite à bout de souffle.

Soucieux d'étonner le public plus que de séduire ses juges, il se plaisait à prononcer les termes d'archéologie qui pouvaient échapper à la foule et le faire passer pour un érudit. Quand on lui présentait les objets volés (restitués par M. De Lannoy ou retrouvés par la police à Londres), il les prenait d'un geste sûr, habitué, il les regardait en connaisseur, et les rendait comme les ayant évalués, classés, jugés.

Il avouait tous ses vols, avec complaisance, avec un détachement mêlé de fierté.

Son cabotinage alla jusqu'à passer la suspension — tandis que le jury délibérait sur son sort — à signer des cartes postales illustrées où figurait, près des châsses qu'il avait volées, son portrait. Il se sentait un homme célèbre. Le public attiré par son procès se disputait ses autographes. Il avait donc raison de se croire quelqu'un, puisqu'on achetait plus cher que l'image d'un grand homme sa photographie de cambrioleur. Et les gendarmes, bons enfants, pleins d'admiration peut-être, ne voulurent point refuser à leur prisonnier le plaisir d'emporter au bagne le souvenir de ce dernier hommage rendu à ses mérites. On le laissa, tout à son aise, amuser la badauderie pervertie de la foule en donnant toutes les signatures qu'il voulut bien accorder.

Plus modestes près de lui avaient été ses coaccusés : son frère François, qui l'aida dans ses expéditions, lui fit le guet ou la courte échelle ; Antoine Faure, un ouvrier dévoyé, bonne brute qui lui servit de porte-faix, et Dufay, l'antiquaire qui fut, à en croire le chef de la bande, son initiateur, son professeur en archéologie.

Antoine Faure.

Malgré tout le mal qu'il s'est donné, Antony Thomas, pour ses débuts, n'est apparu que comme un médiocre premier rôle. Et le succès du procès fut pour les pièces à conviction, les châsses de Solignac et de Guéret, le chef de saint Théau et la châsse d'Ambazac, plus fameuse et précieuse que réellement belle. Les curés des églises dévalisées sont venus reconnaître ces reliques disparues et retrouvées, les uns avec émotion, les autres irrités encore de l'accusation, portée contre eux, d'un complot qui avait pour but de soustraire à l'État les objets d'art de leurs églises.

Le curé d'Ambazac.

Ce complot, M. Romeuf et M. De Lannoy ne l'avaient pas cru invraisemblable, puisqu'ils ont déclaré à l'audience que le récit en avait rassuré leur conscience. Mais il était purement imaginaire. H. V.

Antony Thomas reconnaissant le chef de saint Théau.
Croquis d'audience de L. Sabattier.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

UN INCENDIE SOUS LA GLACE A CHICAGO

Photographie communiquée par Mme L'Eplattenier.

Cette curieuse photographie fut prise au cours d'un violent incendie qui détruisit, récemment, à Chicago, un immeuble entier. Elle frappe d'abord par le pittoresque du spectacle : cette maison dont l'intérieur est en flammes encore, tandis qu'au dehors, par un froid intense, l'eau dont l'inondent les pompiers se congèle sur les murs, autour même des manches d'incendie, c'est un contraste peu banal.

A l'examen, on découvre même, au milieu de l'image, un détail qui ne peut manquer d'intéresser les autorités auxquelles incombe le service d'incendie. C'est ce haut pylône de métal, qui supporte une colonne montante d'eau, un tuyau de pompe, et qui permet d'arroser efficacement jusqu'aux étages les plus élevés de l'immeuble à défendre. C'est un dispositif qui nous paraît nouveau, très ingénieux, qui a le mérite de ne pas exposer, comme le fait l'échelle à coulisses, la vie des pompiers et qui, sans doute, doit rendre de précieux services dans la lutte contre le feu. Car c'est souvent faute de pouvoir atteindre, avec la lance, jusqu'au toit de l'édifice en flammes qu'on doit se résigner à laisser brûler toute une maison, se bornant, comme on dit, à « faire la part du feu ».

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNE CURIEUSE DÉCOUVERTE

LA PHOTOGRAPHIE EN RELIEF ET SANS OBJECTIF

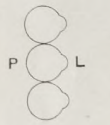
M. Lippmann, membre de l'Institut, à qui l'on doit une série de travaux remarquables sur la lumière — dont le fameux procédé de photographie en couleurs dit « des interférences » — vient de communiquer à l'Académie des sciences les premiers résultats d'une méthode extrêmement ingénieuse qui paraît devoir marquer une évolution considérable, presque inespérée, de l'art photographique.

Actuellement, la photographie d'un paysage nous le fait voir d'un point unique, et sous l'angle embrassé par l'objectif. De quelque façon que nous regardions l'épreuve, le panorama est immuable ; nous chercherions en vain la succession de perspectives que nous offre le paysage représenté, quand nous le parcourons du regard. En outre, le relief que nous apercevons dans une photographie est fort imparfait, souvent faux. Il semble résulter plutôt d'une association d'idées que d'un phénomène de vision directe. Dans certaines positions, deux boules voisines identiques, dont une vue stéréoscopique nous donne une idée exacte, nous apparaîtront de grosseur différente sur une photographie ordinaire.

M. Lippmann a trouvé le moyen d'obtenir un positif sur verre donnant en vision directe la sensation de relief propre aux vues stéréoscopiques. Et, non seulement, il nous la donne plus exacte, mais, chose que l'on n'avait réalisée jusqu'ici avec aucun instrument, la perspective change suivant l'angle sous lequel on regarde le cliché : l'œil peut donc voir, suivre, détailler, un panorama tel qu'il se *déroule* dans la nature. Enfin, détail amusant, le cliché s'obtient sans objectif et sans chambre noire, on pourrait presque dire : *sans appareil photographique.* La plaque étant mise dans un châssis ordinaire, on tient ce châssis devant le paysage, on lève le rideau... et, « ça y est ».

Pour arriver à ce résultat fantastique, M. Lippmann emploie comme plaque une pellicule de collodion gaufrée sur ses deux faces, de façon à former un réseau d'hémisphères microscopiques (environ 25 par millimètre carré), placés vis-à-vis les uns des autres. Voilà tout le procédé.

D'un côté, chaque hémisphère ou lentille de collodion L forme un petit objectif *grandangulaire ;* l'hémisphère d'en face P, qui a un rayon de courbure plus grand, et qui est recouvert d'une couche sensible, représente une plaque dont la courbure assure une mise au point *rigoureusement* exacte sur toute sa surface (ce que l'on n'obtient pas sur une plaque plate). Chaque groupe de deux lentilles constitue ainsi une petite chambre noire, et le segment de collodion qui sépare deux de ces cellules est noirci, de façon à empêcher les rayons lumineux très obliques de passer de l'une dans l'autre.



La pellicule peut donc être assimilée à un « damier » de chambres noires ou d'yeux (cristallin et rétine) qui rappelle le réseau d'yeux multiples formant l'organe de vision des coléoptères.

Voyons maintenant comment se forme l'image d'un objet, et comment elle se reproduira dans notre œil quand nous regarderons le cliché.

La distance focale de chaque petite lentille de collodion se réduisant à une fraction de millimètre, tous les objets sont au point à partir d'une très faible distance.

Chacune de ces petites lentilles envoie sur la fraction de plaque correspondante une image microscopique du paysage, l'image variant légèrement d'une cellule à l'autre, puisque le point de vue diffère.

Lorsque ensuite, nous regarderons le cliché par transparence, la face L tournée vers notre œil, nous ne verrons pas cette série d'images juxtaposées. En vertu de sa faculté d'accommodement, notre œil ne perçevra qu'un point de chaque image, et la totalisation de ces points lui donnera une image complète. La position de chaque point aperçu variant suivant la position de l'œil, nous pourrons suivre le panorama à travers la plaque, absolument comme dans la nature, avec des points de vue divers. Et l'illusion sera d'autant plus complète que nous aurons, en même temps, des sensations de relief rigoureusement exactes.

Supposons, en effet, deux points du paysage, A, B, ayant impressionné deux cellules différentes en *a* et *b*.

Quand notre œil voit le cliché de façon à être touché par les points *a* et *b*, c'est qu'il se trouve sur le trajet du faisceau lumineux que ces points envoient à travers la lentille de collodion. Or, comme le montre notre schéma, ce faisceau est la réciproque de celui qu'ont fourni A et B pour former l'image ; il marche en sens inverse en suivant exactement le même chemin. Nous voyons donc les points *a* et *b* de l'image sous le même angle que nous aurions vu les points A et B dans la nature ; nous avons dès lors l'impression exacte des situations respectives des objets et de leurs reliefs.

Cette relation subsiste pour n'importe quel point de l'image et quelle que soit la position de l'œil dont le changement nous ménage un changement de point de vue.

L'image ainsi formée est négative. On peut soit la rendre positive par simple développement, soit photographier le négatif sur une pellicule identique à celle qui le supporte lui-même.

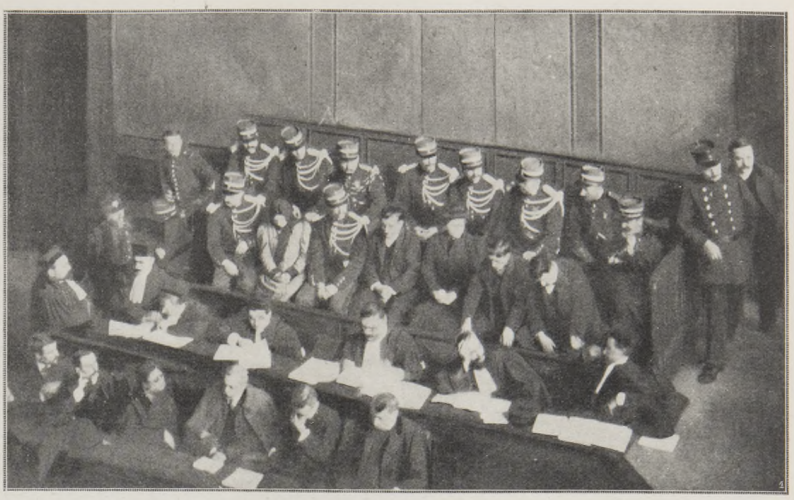
Un seul portrait nous permettra, dès lors, de voir la personne de profil, de face et de trois quarts.

Les premiers clichés obtenus par M. Lippmann sont fort imparfaits, et notre exposé fait comprendre qu'une reproduction en gravure ne saurait donner la moindre idée de l'effet qu'ils produisent, vus par transparence. Mais le principe de la méthode est certain. La grande difficulté semble devoir être d'obtenir une couche de collodion ayant une épaisseur rigoureusement uniforme, à quelques millièmes de millimètre près ; la régularité de profondeur des cellules est indispensable à la netteté de l'image.

De même il faudra un tour de main spécial pour rendre opaques les points de suture des cellules.

Le problème paraît néanmoins fort abordable, et l'on doit savoir gré à M. Lippmann d'avoir essayé d'en hâter la solution définitive, en mettant sa découverte dans le domaine public.

F. Honoré.



A LA COUR D'ASSISES DE BORDEAUX. — Les cinq accusés des crimes de Langon, avec les dix gendarmes chargés de leur garde. — *Phot. Serent.*

LES BANDITS DE LANGON

Bordeaux deviendrait-il la capitale des beaux procès d'assises ? L'an passé, on voyait se dérouler dans sa grande salle du palais de Justice une émouvante comédie dramatique : « l'empoisonnement de M. Cannaby. » La semaine dernière, devant les jurés de la Gironde, s'est joué le dernier acte d'un mélodrame d'Ambigu : les « Bandits de Langon » venaient répondre de l'assassinat de M. Monget, l'agent d'assurances qu'ils dévalisèrent dans leur bouge après l'avoir assommé, et dont ils allèrent ensuite jeter le cadavre à la rivière.

Il semble qu'un bon dramaturge eût choisi, pour bien varier son drame, chacun des personnages divers assis devant le jury.

Le ménage Branchery était typique. L'homme, un colosse, ancien boucher, lutteur à l'occasion, tenait, à Langon, un « café libre » où, sous sa direction, la liberté dégénérait chaque soir en licence. Hercule de foire, inintelligent, maladroit en ses réponses, trembleur, pleurard, et qui accueillit en sanglotant le verdict qui prononçait contre lui la condamnation à mort.

La femme Branchery, « Lucia », pour les clients, payait de sa personne afin d'achalander son auberge de guet-apens, et donnait à ses bonnes des leçons cliniques d'entôlage. Pas belle, mais piquante, elle amusait l'œil par sa physionomie provocante ; l'esprit ironique, le pittoresque et le cynisme de ses reparties devaient charmer les consommateurs comme ils ont diverti l'auditoire bordelais pendant son interrogatoire.

A côté d'eux, Parrot, l'assommeur, espèce de camelot de bas étage pour qui Lucia eut des bontés et qui, reconnaissant, s'efforça, à l'audience, de la sauver du bagne par ses réponses. Gazol, petit contrebandier professionnel qui fut, dans l'affaire, employé seulement comme porteur de corps et qui, sur les 2.500 francs dérobés, n'eut, pour sa part, que 10 % : 250 francs. Enfin Henriette Courrèges, la dénonciatrice, la maîtresse de Gazol, une des bonnes entôleuses du « Café de la Gare » (ainsi se nommait le repaire où M. Monget fut attiré par les charmes de Lucia).

Mais ce n'était point assez de tous ces personnages qui semblaient tirés de quelques *Mystères de Bordeaux* par un Eugène Sue girondin. Pour corser l'intérêt de cette nouvelle affaire Fualdès, un sourd-muet, témoin du crime, vint à la barre accuser les inculpés. Ce fut une incroyable déposition par gestes. L'infirme, un peu faible d'esprit et que la vue des bandits faisait trembler, mima la scène qu'il avait aperçue : le va-et-vient des personnages, la brouette qui passe, le sang qu'on étanche, etc. par gestes, il conta ce qu'il savait du drame...

Que pensera de cette muette déposition reçue sous serment la Cour de cassation ? Peut-être, la trouvera-t-elle plus théâtrale que juridique. En attendant son avis, la cour d'assises a condamné Branchery et Parrot à la peine de mort, Gazol et Lucia Branchery aux travaux forcés. On a récompensé d'un acquittement les dénonciations d'Henriette Courrèges. Si l'affaire, après cassation, revenait devant d'autres juges, ce ne sera plus que comme témoin qu'elle contera cette histoire où se mêlent « de l'or, de la boue et du sang ».

Henri Varennes.

M. ARCHIMBAUD PÈRE, DÉPUTÉ

M. Léon Archimbaud, élu le 15 septembre 1907 député de Die (Drôme), ayant été invalidé, puis envoyé à la caserne, au 140e de ligne, à Grenoble, dans les circonstances que nous avons rapportées (numéro du 25 janvier dernier), ses électeurs viennent d'élire à sa place son père, qui jusqu'alors ne s'était jamais occupé de politique. M. Archimbaud père a pour mandat de garder le siège de Die à son fils, pour l'époque de sa libération.

M. Archimbaud père.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA BAIE DE NAPLES EN HIVER

Photographie du comte J. Romano.

Naples ! Sous un azur éternellement pur, une blanche ville étendue, paresseuse comme ses lazaroni, éventée de brises parfumées au bord d'une baie de clair saphir... C'est la vision classique que vont avoir, dans quelques semaines, les touristes printaniers, et que leurs yeux garderont jalousement. Qu'on y compare pourtant la photographie que nous venons de recevoir : un ciel bas et triste ; une brume froide sur tout épandue, masquant l'horizon enchanteur ; une mer courroucée, folle et poussant ses flots écumeux à l'assaut des rocs et des môles, jusqu'au pied des grands caravansérails à présent déserts. — la mer sauvage de Bretagne. Cette vue fut prise tout récemment et montre que le doux golfe qui baigne Naples et Procida, Castellamare et Sorrente, a aussi ses colères. Il est vrai que l'auteur du cliché nous l'a envoyé comme une chose rare, intéressante par sa rareté même.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

Un écrivain de talent, Albert Derize, a, dans le nouveau livre de M. Henry Bordeaux : *les Yeux qui s'ouvrent* (Plon, 3 fr. 50), épousé par amour une gentille héritière de province. La jolie Mme Derize fait une honnête petite femme et une bonne petite maman, mais son esprit, trop paresseux, s'adapte difficilement ou plutôt ne s'adapte pas du tout à l'esprit, constamment entraîné, du grand homme. Dans les musées où son mari la promène, devant les chefs-d'œuvre qu'on lui montre, elle dit des choses vaines et sottes à faire pleurer. Après peu d'années, l'écrivain, découragé, presque haineux, confie ses déceptions à un journal intime où, entre autres choses, il écrit qu' « une jeune fille qui n'est pas décidée à développer son intelligence, n'a pas le droit d'accepter la demande en mariage d'un homme de valeur ». C'est là un jugement contre lequel il y aurait beaucoup à dire et dont il faut laisser la responsabilité à son auteur. Au reste, Derize a rencontré une intelligente et séduisante créature, Anne de Serizy, qui aima jadis l'écrivain et qui sait, aujourd'hui, le comprendre. Ils se voient et se revoient, ce qui n'est déjà pas prudent. Mais, aussi, ils s'écrivent, ce qui est beaucoup plus dangereux. Une lettre égarée tombe entre les mains de Mme Derize. Explication rapide et cruelle entre les deux époux, puis instance en séparation, car les principes de Mme Derize ne lui permettent ni de transiger, ni de pardonner. Aurons-nous un beau divorce ? Non. Le journal où Derize a formulé ses griefs tombe dans les mains de l'épouse outragée et la jeune femme lit ces notes douloureuses avec des « yeux qui s'ouvrent ». Mme Derize reçoit un choc profond qui la bouleverse et la transforme. Désormais, son parti est pris. Courageusement, noblement, elle se met à la tâche et accomplit, avec une énergie insoupçonnée d'elle-même, la reconstruction de son foyer détruit. Elle reprend son mari, elle reprend son bonheur et devient, pour l'écrivain, la compagne intelligente, rêvée, exceptionnelle. Nous avouerons qu'une transformation aussi prompte et aussi radicale nous a un peu surpris. Mais qu'importe ! M. Henry Bordeaux a peut-être raison de compter, pour accomplir des miracles, sur les ressources infinies du cœur humain, et son livre, qui donne à chacun la responsabilité de son bonheur, contient une bienfaisante leçon.

M. Joseph Dupont, commis d'ordre au ministère de la Justice, était une chose grisâtre, discrète, muette, indifférente, un être terreux, effacé, immobilisé, lorsque, ayant hérité soudain d'une fortune, il se laissa vendre une automobile. Cela se passait en 1895. Or, ces derniers temps, le même Dupont ayant été rencontré par quelqu'un qui l'avait connu jadis dans sa vie d'employé, apparut transformé moralement et physiquement au point d'être tout à fait méconnaissable. Le chétif Dupont Joseph était devenu *Monsieur Dupont chauffeur*, c'est-à-dire un personnage réjoui, exubérant, truculent, sanguinaire, un Tartarin-Dupont qui, pour s'être assis derrière un volant, pour avoir foulé des pédales et maltraité des leviers, regardait maintenant l'univers, comme le héros, plus modeste, de Daudet, contemplait la cime du Mont-Blanc. Ajoutons que cette aventure nous est certifiée authentique par M. Henry Kistemaeckers (Fasquelle, 3 fr. 50), qui écrit, sur l'automobilisme, de la plus amusante façon.

On ne fait presque plus le roman rétrospectif. Ce n'est pas que le genre soit décidément abandonné. Diverses tentatives nous prouvent au contraire que des écrivains, lassés d'approfondir les psychologies contemporaines, reviendraient volontiers à l'étude des âmes d'autrefois. Seulement, on hésite, on tâtonne, on cherche un procédé de travail et une forme, car on ne peut songer à reprendre, sans le transformer, un genre dont on abusa et dont le public s'est désaffectionné. Le roman rétrospectif doit, à notre avis, s'il veut revenir en faveur et « renaître » brillamment, être documenté avec autant de patience et de scrupule qu'un véritable livre d'histoire. Dans cet ordre d'idées, M. Maurice Maindron et M. Emile Gebhart ont ouvert la bonne voie. Et il nous faut bien reconnaître que les trois romans rétrospectifs qui — très exceptionnellement — se sont réunis dans les vitrines des libraires en moins de quinze jours sont également inspirés du souci des reconstitutions exactes et minutieuses. L'un de ces volumes, *la Papesse Jeanne*, est la traduction, par MM. A. Jarry et J. Saltas (Fasquelle, 3 fr. 50), d'un ouvrage de l'écrivain grec Emm. Rhoïdès. La papesse Jeanne, dont, pendant trop longtemps, de graves historiens ont pris la peine de discuter l'existence, a donné lieu, tant au théâtre que dans le domaine du roman et de la poésie, à une littérature considérable. Et, sans doute, bien que le sujet soit passablement fatigué, ce ne sera pas le livre de M. Rhoïdès qui, le dernier, mettra en scène le personnage et sa légende. Dans *le Lion triomphant* (Ambert, 3 fr. 50), M. Gabriel Gérin nous dit, à la façon des chroniques du treizième siècle, la lutte de la bourgeoisie lyonnaise contre les chanoines de Saint-Just, de la Cité contre le Cloître. Le document abonde et dénote le scrupule d'un long travail préparatoire. Mais peut-être n'est-il pas suffisamment assoupli et fondu dans le récit et pèse-t-il parfois un peu trop sur le dialogue, dans le premier chapitre par exemple. *Blancaflour* (Ollendorff. 3 fr. 50), que M. Tancrède Martel sous-intitule : « Histoire du temps des papes à Avignon », est un noble roman de chevalerie où revit, avec beaucoup d'éclat, la période la plus tragique et la plus pittoresque du moyen âge français. Les tableaux sont composés et les personnages silhouettés avec une très habile érudition et avec un coloris dont l'auteur semble avoir emprunté le secret aux enlumineurs du quatorzième et du quinzième siècle.

D'autres romans, parmi les productions récentes, mériteraient d'être analysés en détail et nous regrettons beaucoup d'être réduits, faute de place, à les signaler tout simplement. Ce sont : *le Temps des cerises*, écrit, dans les derniers temps de sa vie, par Clovis Hugues (Delagrave. 3 fr. 50), un ouvrage dont le charme poétique est infiniment doux et prenant, et dont nous avons déjà parlé, en décembre, lors de son édition en livres d'étrennes ; *le Port d'attache* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), par M. Léon de Tinseau, toujours spirituel, toujours captivant ; *la Figurante* (Calmann-Lévy. 3 fr. 50), par M. Léon Frapié, dont on sait la manière âpre, rude, narquoise, si expressive, si personnelle ; *Après le divorce* (Lemerre, 3 fr. 50), par Mlle Marie-Anne de Bovet, élégante et fine psychologue mondaine, et *la Vendée aux genêts* (Mercure de France, 3 fr. 50), par M. Marcel Batillat qui, avec un réel talent, oppose en de romantiques paysages, l'âme du Présent à celle du Passé.

Actualités.

On a raconté dans tous les journaux de toutes les langues et à la tribune de plusieurs Parlements, les *Journées de Casablanca* et leurs péripéties tragiques. Mais nul n'avait pris encore le loisir de lier ces faits en un récit complet et méthodique. M. Georges Bourdon, qui fut le témoin direct de la plus grande part des événements de Casablanca, s'est appliqué, avec modération et impartialité, à en écrire l'histoire, et son livre vaut autant par la vérité, minutieusement contrôlée, de son information, que par son tour alerte et sa forme, si joliment pittoresque (Laffite, 3 fr. 50).

Divers.

Rien n'est plus émouvant que le carnet de combat où le commandant Semenov, de l'état-major de l'amiral Rodjestvensky, a noté, minute par minute, alors que les obus semaient partout la mort autour de lui, les phases effroyables de la bataille et *l'Agonie d'un cuirassé*. Ces pages tragiques ont été annotées et publiées par M. le commandant de Balincourt (Challamel, 2 fr. 50), à qui nous devons l'excellent répertoire des *Flottes de combat* (Berger-Levrault, 5 fr.) mis au courant, chaque année, dans une édition nouvelle.

Mentionnons : *les Actualités scientifiques*, tome V (Schleicher, 3 fr. 50), par M. Max de Nansouty, qui a traité notamment, avec sa compétence connue et son habituelle clarté, le problème de la photographie en couleurs et de la téléphotographie ; *Musée ostéologique*, étude de la faune quaternaire, deux forts volumes (Schleicher, 24 fr.), où M. Ed. Hue, médecin-vétérinaire, nous donne, en superbes planches (2.187 figures originales) dessinées d'après nature, la série complète des principaux ossements de 41 mammifères ; *le Solfège aux Brevets de capacité* (Libr. Quantin), par X...

LES THÉATRES

Le succès de *la Femme nue* à la Renaissance a pris les proportions d'un triomphe. Simplicité du sujet — un peintre de talent épouse son modèle qui fut la compagne de ses mauvais jours, puis se lasse d'elle et, non sans lui conserver quelque reconnaissante affection, la quitte pour une mondaine riche et titrée — complexité, finesse et profondeur des sentiments, intensité de l'expression, pureté de la forme, tout apparente cette œuvre aux chefs-d'œuvre du théâtre contemporain et du théâtre de tous les temps. Et les applaudissements du public ratifient l'admiration des lettrés. Il faut ajouter que les artistes de la Renaissance — M. Guitry et Mme Berthe Bady, Mme Andrée Mégard, MM. Bour et A. Dubosc en tête d'une troupe nombreuse — interprètent l'œuvre de M. H. Bataille avec une perfection au-dessus de tous les éloges.

Ramuntcho — le roman — dépouillé de ses descriptions évocatrices, de sa puissance suggestive de sensations et d'impressions et de tous les sortilèges de son style, reste une idylle rustique qui se termine en élégie, en élégie poignante. M. Pierre Loti n'a gardé et transcrit pour l'Odéon que les lignes élémentaires de son roman, et M. Antoine a tâché de les réenvelopper, dans son théâtre, de toute l'atmosphère des pays basques. Il y a réussi, autant qu'il était matériellement possible, grâce aux décors merveilleux — le mot n'est pas excessif — de M. Lucien Jusseaume, à la musique chantante, pittoresque, « lumineuse », de M. Gabriel Pierné, et à tout ce que son ingéniosité personnelle lui a fait mettre, en scène, de mouvement et de vie. Des pelotaris, des chanteurs, des danseuses — même des bœufs, et un chat ! — du « pays », accentuent les notes de couleur locale, et font de *Ramuntcho* un spectacle étrangement intéressant. A peine est-il besoin d'ajouter que l'interprétation est excellente, avec Mmes Sylvie, Dux et Grumbach, MM. Alexandre, Vargas, Bernard, Mosnier, Maupré, Rollan, etc.

M. Huguenet entre à la Comédie-Française à dater du 1er janvier 1909. Les amateurs de théâtre s'en réjouiront et pour

M. Félix Huguenet.

M. Huguenet et pour la Comédie-Française. Après de nombreuses et longues tournées en province et à l'étranger, après avoir chanté l'opérette aux Bouffes-Parisiens, cet excellent comédien, qui, à cinquante ans d'âge, compte trente-deux ans de carrière, s'était fait depuis quelque temps une place en vue parmi les tout premiers sur les théâtres du boulevard, grâce à ses créations dans *la Carrière*, *Madame Sans-Gêne*, *la Robe rouge*, *le Secret de Polichinelle*, *l'Enfant chérie*, *les Passagères*. L'autorité de son jeu, plein de naturel, de finesse et de bonhomie, s'exercera admirablement à la Comédie dans le répertoire moderne ; son interprétation des classiques, quand il les abordera, ne peut manquer d'être extrêmement intéressante. M. Huguenet entre à la Comédie-Française comme pensionnaire, selon la règle, mais avec une garantie d'appointements assez élevés et la promesse d'être, au bout d'un an, nommé, très exceptionnellement, sociétaire à dix douzièmes, les deux douzièmes restants devant lui être successivement attribués au cours des deux années suivantes.

LE LIEUTENANT CRÉMADELLS

Tous nos vaillants soldats morts au Maroc ne sont pas tombés sous les balles de l'ennemi, il en est aussi qui, éprouvés par les fatigues de la campagne, ont succombé à la maladie. Au nombre de ceux-ci, il convient de citer le lieutenant Crémadells, du 1er tirailleurs, dont les obsèques ont eu lieu récemment à Châlons-sur-Marne. Ce jeune officier de vingt-quatre ans décéda, rappelons-le, à Casablanca, le 2 janvier,

Le lieutenant Crémadells. — *Ph. Letrouvé et Lalouette.*

alors que sa compagnie coopérait, pendant le sauvetage de l'équipage, à la protection du transport *Nive*, échoué à 200 mètres de la côte.

Elève au Prytanée militaire de la Flèche depuis l'âge de dix ans, après la mort de son père, le capitaine Crémadells, du 75e d'infanterie, il était sorti le treizième de Saint-Cyr, en 1904. Envoyé à Casablanca, il avait accueilli, plein d'enthousiasme, l'ordre de départ. Le lieutenant Crémadells faisait partie de la reconnaissance qui, le 4 octobre, retrouva près de la ferme Alvarez, le corps de M. Kunzer, assassiné par des indigènes, et un document photographique publié par *L'Illustration* du 9 novembre 1907 le montre à côté d'un de ses tirailleurs, au moment de la funèbre découverte.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

La France qui tremble

La France est un pays qui jouit d'une stabilité de sol considérable. Pourtant, elle connaît les tremblements de terre. M. Bigourdan le rappelait l'autre jour à l'Académie des Sciences, en indiquant quels sont, chez nous, les centres principaux de ces mouvements.

Deux centres l'emportent sur tous les autres par l'importance : ce sont les Alpes et les Pyrénées. C'est de ces deux massifs que partent les commotions les plus vives. Puis viennent trois centres moins importants : la Bretagne, le Jura et les Vosges. Avec les Vosges, il faut compter la vallée du Rhin, qui est un effondrement entre deux surélévations, et d'où partent souvent des secousses. Enfin, dans le Nord, il y a un dernier centre, la région de Douai.

Il conviendrait que, dans chacun de ces centres de tremblement, il y eût une station sismique. Les Pyrénées ont la leur au Pic *de* midi (et non *du* Midi comme on le dit sans cesse) : mais il serait bon d'en ajouter deux autres : à Abbadia, à l'ouest, et, par exemple, à Perpignan, à l'est. Dans les Alpes, il y a la station de Grenoble : mais ce n'est pas assez pour ce centre ; il faudrait deux stations encore, à Nice et Marseille ; on devrait en installer une aussi à Besançon qui compléterait l'organisation de la région alpine et surveillerait la conduite du Jura et des Vosges. Dans la Bretagne, il faudrait une station à Rennes ; et pour le nord, une station à Lille rendrait de grands services.

Ainsi organisé, le service sismologique de France recueillerait beaucoup de documents intéressants, bien qu'en réalité la France ait le sol peu mobile.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

La fortune française en Orient.

Il n'est pas sans intérêt, au moment où la question d'Orient soulève de nouveaux conflits diplomatiques, de connaître l'évaluation approximative de la fortune française dans l'empire ottoman. A ce sujet, des récents rapports consulaires adressés à notre ministre des Affaires étrangères et des documents résumés dans l'ouvrage de M. Albéric Cahuet : (*la Question d'Orient dans l'histoire contemporaine* — Dujarric, 4 fr.), il résulte que :

1° En Turquie d'Europe : les maisons de commerce françaises sont nombreuses et importantes. A Constantinople, il y en a soixante, qui s'occupent d'importations, nouveautés, produits alimentaires, etc. A Salonique, dont on a tant parlé ces jours-ci, et qui est le point de direction de l'influence autrichienne, il y a cinq maisons françaises, dont une librairie, une boulangerie et trois maisons exportant des peaux et des céréales. Les propriétés françaises valent 12 millions. La Banque Ottomane, la Banque de Salonique, les entreprises de construction des ports, les chemins de fer, les mines et l'industrie ont absorbé des capitaux assez considérables et qui se décomposent ainsi : crédit et banques : 65 millions ; navigation : 31 millions ; chemins de fer : 159 millions ; mines et industrie : 28 millions ; divers : 7 millions. Le chiffre global de la fortune française en Turquie d'Europe représente 318 millions environ.

2° En Turquie d'Asie : les capitaux réunis par les maisons de commerce françaises dépassent 30 millions de francs. Sur ce chiffre, 22.500.000 sont absorbés par les quarante-cinq maisons françaises de Smyrne. Les maisons françaises en Palestine, tout aussi nombreuses, mettent en œuvre des capitaux beaucoup moins importants. Les propriétés françaises sont estimées 54 millions, et les biens des communautés religieuses entrent dans ce chiffre pour plus d'un tiers. Ces biens de nos nationaux se trouvent disséminés sur tout le territoire asiatique de l'empire ottoman, mais on les rencontre principalement dans la Palestine et dans la circonscription de Smyrne, qui restent, comme pour le commerce, les deux grands centres d'influence de nos capitaux.

Le crédit et les banques absorbent 8 millions de capitaux français ; la navigation : 20 millions ; les chemins de fer : 202 millions ; les mines et l'industrie : 40 millions ; divers : 7 millions. Ce qui donne un ensemble de 360 millions.

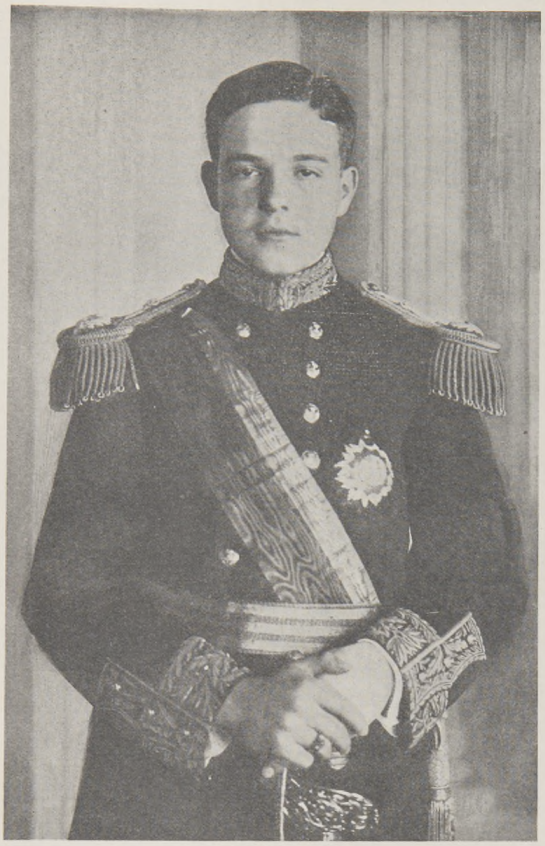
Le chiffre global de la fortune française dans l'empire ottoman, Europe et Asie, s'élève donc à près de 700 millions. Et ce beau patrimoine économique suffirait, en dehors de nos traditions diplomatiques et des considérations de la politique générale, à justifier l'extrême attention avec laquelle notre pays suit les destinées de « l'homme malade ».

Les microbes a la caserne.

Nous indiquions récemment que la propagation des germes pathologiques dans les bâtiments militaires provient plus souvent de la négligence des hommes que de la mauvaise tenue des locaux. Un correspondant nous envoie une photographie choisie parmi beaucoup d'autres semblables prises dans la région de l'Est. Pendant que l'on procède au reblanchissage des chambres avec un lait de chaux, les fournitures de literie et les paquetages sont descendus dans les cours et prennent un bain de soleil.

Cette simple image indique avec quelle ponctualité nos officiers assurent l'exécution des mesures d'hygiène prescrites par les règlements.

L'aération de la literie et des paquetages dans la cour d'une caserne. — *Phot. Ryner.*



Dom Manuel II en uniforme de généralissime.
Première photographie du nouveau roi de Portugal depuis son avènement. — *Cliché Benoliel.*

L'influence de l'année 1907 sur les animaux.

L'année 1907, dont on se rappelle les basses températures du printemps et de l'été, a eu, sur certains animaux et quelques végétaux, une influence aussi fâcheuse que sur l'espèce humaine.

Dans une communication faite à la Société zoologique, M. Xavier Raspail note que la mortalité des lièvres a été très élevée à la fin de l'hiver ; et que les lapins de garenne ont, en grand nombre, succombé à la tuberculose coccidienne du foie. Dans beaucoup de localités, les premières couvées de perdrix ont presque toutes manqué. Les insectes eux-mêmes ont été fortement atteints. Certains papillons ont fait complètement défaut, et les hannetons, dont c'était l'année de grande reproduction, ont passé presque inaperçus.

Enfin M. Raspail a constaté la rareté, sinon la suppression du chant, chez certaines espèces d'oiseaux, pendant la période de leurs amours.

Ainsi le rossignol, qui se faisait encore un peu entendre dans la journée, ne charmait plus les nuits de ses délicieuses roulades, même en pleine période d'incubation. Le rouge-queue de muraille, à la voix harmonieuse, est resté absolument muet ; et la fauvette des jardins s'est fait à peine entendre. De même le pinson a à peine révélé sa présence.

Enfin l'alouette, dont le travailleur des champs aime à suivre le chant aérien, s'est également tue durant toute la période de ses amours.

Les hôtels du Touring-Club.

Dans un de nos récents articles « En voyage » (publiés dans les pages d'annonces), nous disions que la remise de 10 % consentie par certains hôteliers aux membres du Touring-Club est *imposée* par l'administration de cette association aux hôtels qu'elle patronne.

M. Baillif, président du Touring-Club, nous écrit à cette occasion :

« En aucun cas, la remise faite ou non n'a déterminé notre choix ; seul l'intérêt de nos sociétaires fixe celui-ci.

» Deux règles ont présidé au choix de nos hôtels :

» 1° Prendre partout et toujours le meilleur : cet hôtel est mentionné dans l'annuaire par une étoile en regard de son nom, qu'il fasse ou ne fasse pas la remise de 10 % ;

» 2° Si l'hôtel trouve intérêt à faire cette remise pour attirer plus particulièrement la clientèle, le nom de l'hôtel est alors suivi de la mention : 10 %. »

Notre erreur s'explique par les variations successives d'une formule de l'annuaire où on lisait encore en 1897 : « Nous *exigeons* des hôteliers, en échange de notre recommandation gratuite, une remise de 10 % en faveur de nos sociétaires. »

Nous sommes heureux d'avoir provoqué une affirmation de principe qui fera cesser toute fausse interprétation et qui nous offre une nouvelle occasion de rendre à l'œuvre du Touring-Club l'hommage qu'elle mérite, en dépit des légères critiques que peut appeler parfois une administration de cette importance.

Le prince Ito.

Au cours de l'article consacré, dans notre dernier numéro, au séjour du prince héritier de Corée au Japon, le résident général du Japon à Séoul est désigné sous le titre de « marquis Ito ». C'est une erreur de plume. L'éminent diplomate qui fut longtemps connu sous ce titre, et qui l'a illustré, a été créé, depuis lors, prince Ito, en récompense de ses services.

LE ROI DOM MANUEL

« Encore sans expérience, ni science politique, je me remets entre vos mains. Je compte sur votre patriotisme et votre sagesse pour me seconder dans l'accomplissement de ma tâche. »

Telles furent les premières paroles du jeune roi Dom Manuel au Conseil d'Etat réuni le lendemain du terrible drame où il avait vu tomber près de lui, sous les coups des assassins, son père et son frère tendrement chéri.

De fait, l'infant Manuel, duc de Béja, n'avait point reçu l'éducation qu'on doit donner au futur héritier d'un trône. Il avait, cependant, fait de bonnes études. On en put constater les heureux résultats dans les examens publics qu'il subit, au palais, en présence du roi, de la reine, devant une commission non suspecte de complaisance, à chacune des étapes importantes de son instruction. Mais son seul rêve était de devenir un bon officier de la marine portugaise, le plus zélé de tous, le plus amoureux de son métier. Le premier uniforme qu'on lui vit fut celui des marins, la vareuse de laine noire, avec le grand col à lisérés blancs.

Le voilà roi, avant dix-neuf ans, et généralissime, et dans les plus grandes cérémonies officielles, on ne le verra plus que sous la tenue solennelle où il est représenté ici pour la première fois, la poitrine barrée du « cordon des Ordres ».

Les premiers actes qui ont inauguré son règne sont d'un heureux augure. Dom Manuel II sera un roi libéral, il faut le souhaiter, pour lui et pour son pays. Il a juré de ne jamais songer à rétablir la dictature, le régime odieux qui a été si funeste aux siens, — et l'on peut se fier à un serment prononcé dans des circonstances aussi douloureuses, par un jeune prince dont les yeux étaient encore remplis d'atroces visions.

A peine le nouveau ministère était-il constitué, que le roi déclarait, dans une lettre au président du conseil, l'amiral Ferreira d'Amaral, que, par respect pour les prérogatives du Parlement, il avait résolu de n'utiliser aucune des ressources de la liste civile avant que les Cortès aient fixé les sommes attribuées à la maison royale.

D'autre part, Dom Manuel avait un beau geste de clémence qui, à lui seul, méritait de lui concilier d'un coup le respect, la sympathie même de ses adversaires : en même temps qu'étaient remis en liberté les prisonniers politiques, il demandait au Conseil d'Etat de se réunir sans délai pour examiner la question d'une amnistie à accorder aux marins du *Dom-Carlos* et du *Vasco-de-Gama*, condamnés pour s'être révoltés, en 1906, et qui, depuis cette époque, étaient déportés à Angola. « C'est ma plus vive aspiration, disait-il dans l'exposé des motifs du décret, de commencer mon règne par l'usage de la prérogative de pardonner, que la constitution m'octroie. » La grâce est à présent signée.

Enfin, le libéralisme du nouveau gouvernement s'est affirmé jusqu'à permettre même les manifestations de sympathie sur les tombes des régicides, aujourd'hui couvertes de fleurs à brassées, et quotidiennement visitées par des foules d'amis. Si, à ce prix, Dom Manuel II ne conquérait pas la popularité, ce serait à désespérer, en vérité, pour un roi, de désarmer jamais les haines politiques.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LA COURSE NEW-YORK—PARIS

(Voir notre gravure de double page.)

Les trois voitures formant l'avant-garde des concurrents de la course New-York—Paris ont quitté Chicago; la Motobloc y est arrivée en excellente condition, et l'on y attend la Protos qui semble s'obstiner à mettre en pratique le vieux proverbe : Qui va *piano* va *sano*.

Les documents aujourd'hui parvenus prouvent que les télégrammes n'exagéraient point les difficultés de la route. Notre photographie montre de dévoués sportsmen d'Albany allant à la rencontre des voyageurs pour leur tracer un sillon dans la neige; le simple rapprochement de cet épisode et de celui que traduisit avec tant de verve notre dessinateur Scott, suffit pour nous donner une sensation précise de l'aspect qu'offrent, en cette saison, certaines « routes » du nouveau monde, et des charmes qu'elles réservent aux chauffeurs.

LA COURSE NEW-YORK—PARIS. — Sportsmen d'Albany déblayant la route pour les concurrents.

UN HIPPODROME SOUS LA NEIGE

La maussade journée de dimanche dernier, à tout instant coupée d'averses de neige, a montré aux fidèles des courses, leur joli hippodrome d'Auteuil sous un aspect assez inusité.

Au moment où la cloche tintait pour la première épreuve, les blancs flocons commençaient à tomber, énormes, pressés. En un clin d'œil, la pelouse, la piste, furent ouatées d'une molle couche. Quand fut couru le *Military*, le *Prix de Tananarive*, le champ entier était poudré à frimas. La course, d'ailleurs, n'en fut pas moins brillante. Mais qu'on était donc loin des grandes journées de juin, où les casaques, les toques versicolores des jockeys, chantent si joyeusement au grand soleil, sur les verdures des pelouses et des bois !

AUTEUIL SOUS LA NEIGE. — Le passage des concurrents du « Military » devant les tribunes.

UN CHAMPIONNAT DE CROSS-COUNTRY

Dimanche dernier se disputait, à Colombes, le vingtième championnat de France de cross-country. Les concurrents n'auraient pu redouter un temps pire que celui qu'il faisait ce jour-là : un ciel noir, sans cesse menaçant, d'où, à tout instant, s'abattait une neige fondante, molle, qui détrempait en une boue lourde et prenante aux pieds les terrains de la piste. La course a été terriblement rude.

Au coup de pistolet du starter, plus de cent cinquante coureurs agiles, résolus, s'élançaient dans la carrière.

Ils repassèrent, pour la plupart, devant les tribunes, après une première boucle dans la campagne. Puis, au second tour, un peloton de trois coureurs apparut, précédant de beaucoup tout le lot, encore nombreux, de leurs émules. C'étaient Fayollat, Keyser et Ragueneau. En quelques minutes, Keyser passait la ligne d'arrivée, suivi de Fayollat. Mais en quel état ! la photographie parle assez pour éviter toute description : rendus, époumonés, flageolant sur leurs jambes, le premier se comprimant du poing le cœur, le second, la figure grimaçante, convulsée, horribles à voir tous deux. Et ils tombèrent, inertes, dès qu'ils eurent passé le but.

Le départ des 150 concurrents au stade de Colombes.

Keyser (1er). Fayollat (2e).

Une victoire péniblement disputée.

LE CHAMPIONNAT NATIONAL DE CROSS-COUNTRY

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale*, avec le texte complet de L'AFFAIRE DES POISONS, de M. Victorien Sardou;
2° Le 6e fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : NIETZSCHÉENNE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 14 MARS 1908 *66e Année. — N° 3394.*

Dr Duchastelet. M. François Coppée.

LA PREMIÈRE SORTIE DE M. FRANÇOIS COPPÉE

Le poète, au bras de son médecin, sort de l'Institut où il est venu prendre part aux élections académiques du 5 mars.

Voir l'article, page 179.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'ILLUSTRATION offre cette semaine à ses abonnés :

L'Affaire des Poisons, de M. Victorien Sardou.

Elle donnera la semaine prochaine :

Ramuntcho, de M. Pierre Loti.

Puis, successivement, paraîtront :

Un Divorce, de MM. Paul Bourget et André Cury;
La Femme nue, de M. Henry Bataille;
Qui perd gagne, de M. Pierre Veber, d'après le roman d'Alfred Capus;
Simone, de M. Brieux.

L'ILLUSTRATION s'est aussi assuré le droit de publication de la pièce de MM. Octave Mirbeau et Thadée Natanson: *le Foyer*.

COURRIER DE PARIS

A l'Epatant. « Vêtu de noir, cheveux blancs en insurrection, les bras croisés, le visage et le corps fortement construits, assis sans lassitude ni mollesse dans un fauteuil rouge framboise, il regarde bien de face, du haut de son énorme et pittoresque tête qui a l'air d'une barricade. Signé à gauche : Marcel Baschet. »

Et, sans que bouge la verte prunelle de son œil aigu et droit où le défi, l'audace, l'indépendance et la gaminerie crépitent tour à tour, voici ce qu'il dit : « Eh bien ? Et après ? Oui, c'est moi, Rochefort, communard et marquis, polémiste et amateur de tableaux, l'ancien forçat politique et le réac de ce matin, le lanternier de l'Empire, l'évadé de Nouméa, l'exilé à Londres, l'entraîneur de foules, grêlé comme Mirabeau, le compagnon de Boulanger et de Syveton, le terrible pamphlétaire à la petite voix douce, la « Terreur de l'Elysée », le vieux Rochefort enfin, toujours jeune et loustic. Sans doute il m'a passé des années dessus comme à la République, à la France et à bien du monde, et j'ai subi des variantes. Mon fameux toupet a changé de forme, la mitraille de ma petite vérole est à moitié partie, mon visage, qui fut maigre et livide, a tourné au bistre et s'est étoffé comme une bonne toile chaude de maître hollandais qui prend du jus et de la patine, aujourd'hui je suis un peu reverni et j'ai un plus beau cadre que dans le temps, mais si vous me voyez dans ce grand fauteuil... vous imaginez pas que c'est parce que j'ai de la peine à marcher ? La jambe remue encore et le reste. J'ai gardé la meilleure partie de mes moyens, et cette main que vous apercevez n'a pas la crampe. Vous remarquerez que ni autour, ni à côté de moi, il n'y a le moindre accessoire. En tout et pour tout, je n'ai à ma disposition, si je veux tuer quelque chose, quelqu'un ou le temps, qu'une table, du papier, une plume et un encrier d'un soixante-quinze, un encrier de bazar, le seul avec lequel on trousse vite et bien le premier Paris du jour, qui tire à cent mille. Il ne m'en faut pas davantage pour donner une maladie de foie à un ministre et amuser le monde. Ainsi, ne vous inquiétez pas de ma solide personne ? J'ai de la verve et de la fantaisie à revendre, et puis, pour la minute, je ne songe qu'à une chose, c'est que je suis rudement peint et que je fais un portrait de salle Lacaze. Aussi je suis content. Vous aussi, je vois ça à vos yeux. Alors, ça va bien. Mais vous m'avez assez vu, retirez-vous pour laisser approcher ceux qui sont derrière. »

Et en face, voici un autre homme, tout différent, le front un peu triste, le teint frais et coloré, avec une moustache blanche bien tenue d'ancien bel officier et la plaque de la Légion d'honneur sur son habit. Est-ce un général en retraite ? Oui tout de même ; c'est M. Noblemaire, par Gabriel Ferrier.

On ne compte plus les superbes interprétations vigoureuses et acharnées, d'une si ample exactitude, que M. Ferrier a déjà faites de quantité de nos contemporains. A scruter n'importe laquelle de ses œuvres, vous sentez aussitôt l'ardeur de désir, la volonté de perfection qui l'animent et le pressent en face de son modèle qu'il voudrait sortir, extraire et arracher de la toile aussi complet et vivant que la réalité, une réalité choisie, bien entendue, et synthétisée, rehaussée par la vision personnelle de l'artiste. Et cet énergique souci du mieux, çà et là cette scrupuleuse splendeur du détail, cette conscience dans la science, je dirais presque cette piété qui le pousse à serrer, à bloquer, d'aussi près qu'il le peut, la redoutable énigme d'un visage auquel il défend que rien ne lui échappe, donnent à chacun de ses portraits une puissance d'écriture et de pénétration morale toute particulièrement saisissante. Observez ce M. Noblemaire, ses yeux las, graves, qui vont loin dans l'avenir et le passé, ces yeux qui pensent, un peu chagrins, très légèrement humectés d'un commencement de pleurs (est-ce une larme... ou un charbon ? peu importe !) sous la froideur et la résolution professionnelle, ils laissent percer toute la sensibilité d'une âme loyale et tendre, souvent secouée et toujours demeurée maîtresse d'elle-même. Cela seul est déjà de premier ordre.

Mais qu'il s'agisse d'une femme, de l'expression de ses grâces complexes et fuyantes, d'une lèvre qui sourit ou d'une blanche épaule, M. Ferrier, sans rien abdiquer, nous montrera, comme il l'a fait avec un rare bonheur dans son très séduisant portrait de Mme J..., qu'il sait atténuer aussitôt pour elles la forte et rigoureuse logique de ses enquêtes masculines.

Ce petit salon de l'Union artistique offre plusieurs œuvres tout à fait remarquables. M. Flameng y pavane avec le portrait de Mrs S..., plein d'éclat, de brillante allure, de la plus spirituelle magnificence, et la jeune femme blonde, qui rêve dans une si jolie pose naturelle, à la bouche et à l'oreille si délicieusement éclairées, de M. Paul Chabas, est une page d'un adorable charme. L'enfant au bateau de M. Jacques Blanche, la fine petite nudité au dindon de Mercié, le paysage vermeil de M. Muenier et ceux de M. Billotte présentent les qualités habituelles qui les font rechercher et aimer de leurs constants appréciateurs. Et enfin, le prestigieux Mr Walter Gay nous ravit, une fois de plus, avec une vue prise au château de Réveillon, où il se montre l'inimitable conteur des lambris dédorés d'autrefois.

***

Tandis qu'en dépit du vers célèbre de Gautier, Mars, outrageusement gibouleux et froid, n'a pas du tout l'air de « préparer », même en secret, le printemps, les courses ont cependant repris sur nos hippodromes. Combien, parmi la foule qui s'y empresse chaque dimanche, sauraient dire l'origine chez nous de ce sport qui les passionne et les ruine plus souvent qu'il ne les enrichit ? Les courses à l'anglaise ne furent guère établies en France que sous Louis XVI. Tout, alors, était à l'anglaise, les culottes, les coiffures, les selles, les bottes, les vêtements, les cravates... Une entente déjà plus que cordiale.

« Nous les avons copiées des Anglais, écrivait le » bonhomme Mercier dans son *Tableau de Paris*. » On fait jeûner le jockei qui doit conduire, afin » qu'il pèse moins ; on se transporte dans la » plaine des Sablons pour voir courir des animaux » efflanqués qui passent comme un trait, et on » discute ensuite avec un air de profondeur. Les » femmes elles-mêmes s'intéressent maintenant » aux choses d'écurie. C'est une nouveauté » comme leur sensibilité, leurs goûts champêtres, » leur indépendance de manières et leur passion » de philosopher. Elles conduisent des calèches, » et, après avoir passé la nuit au bal, il faut » qu'elles prennent parti pour telle ou telle » jument. »

Loin de se montrer hostiles à l'innovation, la Reine et les princes en précipitèrent le succès par la faveur avec laquelle ils l'accueillirent. Notre distingué ministre actuel aux Etats-Unis, M. Jusserand, dans un petit livre extrêmement bien fait, consacré aux sports et jeux d'exercice sous l'ancien régime, nous conte à ce sujet que le sévère Mercy ne tarissait pas en doléances sur un passe-temps aussi vain et sur les fâcheuses habitudes qui prévalaient à ces réunions. Il lui semblait voir disparaître tout ce qu'il restait des habitudes de dignité et de retenue de l'ancienne France. Il avise Marie-Thérèse « que M. le comte » d'Artois, le duc de Chartres et un nombre de » jeunes gens ont remis en vogue les courses de » chevaux; elles se font à Paris et la Reine y » assiste, régulièrement. Sa Majesté, après avoir » été la nuit du 11 au bal de l'Opéra jusqu'à cinq » heures du matin, rentra à Versailles à six heures » et demie et en repartit à dix pour venir voir » une course de chevaux qui se faisait près du » bois de Boulogne. Des promenades si multi- » pliées, si rapides et qui pourraient déranger une » santé des plus robustes, occasionnent des cri- » tiques. »

Quelques semaines plus tard, il écrit encore : « Sacrée Majesté, j'avais espéré pendant le carême » plus de recueillement et par conséquent plus » de moyens de ramener la Reine à des choses » sérieuses et utiles, mais mon attente à cet » égard a été excessivement déçue. Chaque » semaine, il y a eu plusieurs courses de chevaux » et la Reine, qui a pris un goût extraordinaire » pour ce genre de spectacle, n'en a manqué » aucune. » Et plus tard encore, dans une autre lettre amusante par les détails significatifs qu'il fournit, il donne libre cours à ses plaintes : « Les » courses de chevaux étaient des occasions bien » fâcheuses et, j'ose le dire, indécentes, par la » façon dont la Reine s'y trouvait. A la première » course, je m'y rendis à cheval, et j'eus grand soin » de me tenir dans la foule, à une distance du pavil- » lon de la Reine où tous les jeunes gens entraient » en bottes et en chenille (costume non habillé). Le » soir, la Reine, qui m'avait aperçu, me demanda, » à son jeu, pourquoi je n'étais pas monté dans » le pavillon pendant la course. Je répondis, assez » haut pour être entendu de plusieurs étourdis qui » étaient présents... que je me trouvais en bottes » et en habit de cheval et que je ne m'accoutume- » rais jamais à croire que l'on pût paraître devant » la Reine en pareil équipage. Sa Majesté sourit » et les coupables me jetèrent des regards fort » mécontents. A la seconde course, je m'y rendis » en voiture et habillé en habit de ville ; je montai » au pavillon où je trouvai une grande table cou- » verte d'une ample collation qui était comme un » pillage d'une troupe de jeunes gens indignement » vêtus, faisant une cohue et un bruit à ne pas » s'entendre, et au milieu de cette foule était la » Reine, Madame, Mme d'Artois, Mme Elisabeth, » Monsieur et M. le comte d'Artois, lequel, dernier, » courait du haut en bas, pariant, se désolant quand » il perdait, et se livrant à des joies pitoyables » quand il gagnait, s'élançant dans la foule du peu- » ple pour aller encourager ses postillons ou jaquets » (c'est ainsi que l'on nomme ceux qui montent » les chevaux de courses) et présentant à la Reine » celui qui lui avait gagné une course. J'avais » le cœur très serré de voir ce spectacle. »

Ces piquantes lettres sont de 1776 et elles nous préparent, faciles prophètes du passé, à la Révolution dont le lointain départ était pourtant déjà sonné à la cloche que nul n'entendait.

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées.)

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LA PREMIÈRE SORTIE DE M. FRANÇOIS COPPÉE

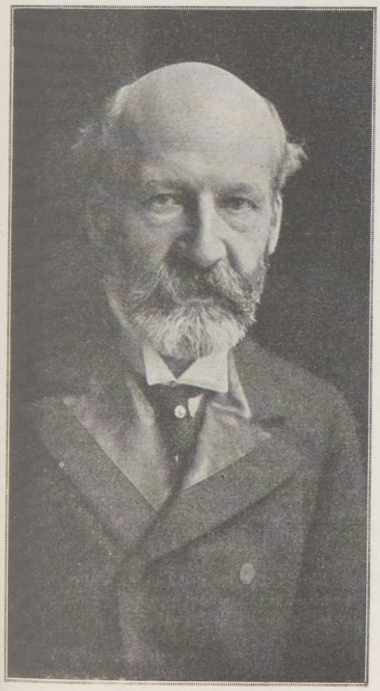
La séance du jeudi 5 mars, où l'Académie française s'était réunie pour procéder à une triple élection, fut, on le sait, marquée par un heureux incident : la présence inattendue de M. François Coppée que, depuis de longs mois, la maladie retenait à la chambre. Réalisant, malgré les prudents avis de la Faculté, un projet secrètement caressé, l'auteur du *Passant* venait, accompagné de son médecin, le docteur Duchastelet, prendre part aux scrutins, et surtout — il n'en a pas fait mystère — apporter à M. Jean Richepin, l'appoint de sa voix dans la lutte pour la conquête du fauteuil d'André Theuriet, qu'il savait devoir être chaudement disputé.

Sa généreuse vaillance fut récompensée de la joie d'avoir contribué à la victoire d'un ami cher. Aussi bien, quel que pût être le résultat de la bataille académique, en quittant sa retraite, en interrompant son repos, dans un sursaut de volonté et d'énergie, il accomplissait un acte méritoire de courage littéraire. Cette première sortie de M. François Coppée est mieux qu'un sujet d'actualité anecdotique : c'est un beau trait de caractère, tout à l'honneur du noble poète, dont on souhaite le complet retour à la santé et à la vie active.

UNE LETTRE DE GUILLAUME II

Le vendredi matin 6 mars, le *Times* publiait une information où son collaborateur militaire affirmait savoir que l'empereur Guillaume II avait récemment adressé à lord Tweedmouth, ministre de la Marine britannique, au sujet de la politique navale des deux nations, une lettre privée destinée à influencer, dans l'intérêt de l'Allemagne, le premier lord de l'amirauté, responsable du budget de la marine. La missive impériale, ajoutait-on, n'était pas restée sans réponse.

Cette révélation sensationnelle, produite par le grand journal de la Cité, au moment du départ du roi pour la France, eut le retentissement immédiat d'une explosion soudaine et causa une très vive émotion en Angleterre. Bientôt il n'a plus guère été question dans la presse anglaise que de la correspondance dont on ne connaît pas la teneur, mais dont le caractère insolite, incorrect, sinon plus, froisse profondément, chez nos voisins d'outre-Manche, les susceptibilités du sentiment national.



Lord Tweedmouth.
Copyright E. H. Mills.

Quant à l'exactitude de l'information, M. Asquith, chancelier de l'Echiquier, instamment interrogé par divers députés, la reconnaissait devant la Chambre des communes, le jour même de sa publication. « Lord Tweedmouth, disait-il, a bien reçu, le 18 février, une lettre de l'empereur d'Allemagne : c'était une communication purement privée, rédigée dans un esprit tout à fait amical. La réponse fut également privée. D'ailleurs, avant la réception de la lettre impériale, le cabinet avait pris une décision finale relativement au budget naval de l'année. » M. Asquith devait répéter cette déclaration, à la séance du 9 mars, tandis que lord Tweedmouth, personnellement mis en cause, la confirmait, à la Chambre des lords, et, après avoir expliqué qu'il avait montré la lettre de Guillaume II à sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères, concluait en ces termes :

« J'ai la ferme conviction que mon attitude était bonne et qu'elle était faite pour encourager celle que nous voulons tous adopter, c'est-à-dire celle qui consiste à faire tous nos efforts pour soutenir la cause d'une bonne entente entre l'empire allemand et nous autres Anglais. »

Lord Lansdowne, ancien ministre des Affaires étrangères, et lord Rosebery, ancien premier ministre, prirent ensuite la parole, le premier, pour regretter à la fois l'incorrection de la correspondance extra-officielle et l'indiscrétion commise ; le second, pour déplorer sur un ton railleur l'importance, excessive à son sens, donnée à l'incident.

ÉPOUX PRINCIERS. — La princesse Eléonore de Reuss et le prince Ferdinand de Bulgarie.

LE MARIAGE DU PRINCE DE BULGARIE

Le mariage du prince Ferdinand de Bulgarie avec la princesse Eléonore de Reuss, que nous annoncions il y a quelques semaines (numéro du 14 décembre 1907), vient d'être célébré. C'est à Géra (principauté de Reuss) qu'a eu lieu le mariage civil, le 27 février, au soir, en présence des seuls témoins : pour le prince Ferdinand, le marquis de Lasteyrie du Saillant et le prince de Cobourg, son père ; pour la princesse Eléonore, son frère et son cousin, princes de Reuss. Quant au mariage religieux, il a été béni tour à tour, le 28 février, à l'église Saint-Augustin de Cobourg, qui abrite les caveaux de la famille du prince, et le 1er mars, dans la chapelle du château de Géra, la princesse Eléonore appartenant à la religion protestante, qu'elle n'a point abjurée.

Une assistance très brillante a pris part à ces cérémonies, quoiqu'elles aient été célébrées dans une demi-intimité, en raison de ce que le prince était encore en deuil de sa mère : le grand-duc et la grande-duchesse Wladimir, qui sont un peu les auteurs du mariage et qui représentaient le tsar ; le prince Auguste-Guillaume de Prusse, représentant l'empereur, son père ; le prince de Dietrichstein, délégué par l'empereur François-Joseph ; les ducs Jean-Albert de Mecklembourg et Jean de Brunswick, les ministres de Bulgarie, des délégations bulgares, les représentants du Sobranié, etc.

La question du mariage religieux a donné lieu, au surplus, à des incidents dont l'écho n'est pas encore tout à fait éteint : d'abord, pour avoir fait élever son fils aîné, le prince Boris, aujourd'hui âgé de treize ans, dans la religion orthodoxe, le prince Ferdinand avait encouru une excommunication. Il en fut relevé à l'occasion de son mariage. Mais des polémiques viennent de s'élever, entre catholiques et protestants, au sujet même de ce mariage, sur le point de savoir si le marié n'a pas prononcé deux fois le « oui » sacramentel, à l'église et au temple, malgré la promesse formelle qu'il avait faite à l'autorité ecclésiastique de ne le dire qu'à l'autel de Saint-Augustin. Les affirmations, des deux parts, sont absolument contradictoires. Mais les autorités catholiques semblent s'en tenir à leur opinion propre, qui est que le prince n'a pas manqué à l'engagement qu'il avait pris, et elles ne s'apprêtent à prendre contre lui aucune mesure canonique.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'INCIDENT DE LA LETTRE DE GUILLAUME II DEVANT LA CHAMBRE DES LORDS

Au premier plan, dans l'angle droit, est assis le prince de Galles et, à sa gauche, lord Rosebery. Lord Tweedmouth, ministre de la Marine, à qui était adressée la lettre de l'empereur d'Allemagne, déclare que cette lettre, reçue par lui le 18 février, par la poste, avait un caractère privé et personnel, amical et sans rien d'officiel, et que, après l'avoir montrée à sir Edward Grey, il y répondit le 20 février dans le même esprit. — *Voir l'article à la page précédente.*

Dessin de S. Begg, communiqué par notre confrère londonien « The Illustrated London News »

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LE MONUMENT DE L'UNION POSTALE UNIVERSELLE

Etat actuel de la sphère entourée des figures personnifiant les cinq parties du monde, dans l'atelier du sculpteur René de Saint-Marceaux.

Ce fut un superbe triomphe pour l'art français, que la commande au statuaire René de Saint-Marceaux — à la suite d'un concours où tous les pays du monde étaient représentés par leurs artistes les plus fameux — du monument qui va être érigé à Berne pour commémorer la fondation de l'Union postale universelle. Nous avons alors publié (numéro du 27 août 1904) la maquette de ce monument qui, achevé, constituera le plus imposant bloc de granit et de bronze qui soit. On a pu en entrevoir la savante ordonnance, le symbolisme ingénieux et clair. Depuis, l'œuvre, sans cesse reprise, travaillée, remaniée, va, d'étape en étape, vers l'achèvement, vers la perfection. Dans quelques jours, on débarrassera de l'énorme et pittoresque échafaudage où, pendant des mois, ont peiné M. de Saint-Marceaux et ses praticiens, le groupe qui couronnera l'ensemble. C'est un globe, une sphère terrestre autour de laquelle cinq figures féminines, personnifiant les cinq parties du monde, se passent de main en main les correspondances, dans un mouvement éperdu, avec cette activité fébrile qu'exigent, désormais, nos impatiences, à l'attente des nouvelles. Une nuée d'airain supportera ce vibrant morceau, et, en bas, assise sur un roc, une statue de la *Ville de Berne* méditera, contrastant par le calme de son expression, la majestueuse simplicité de ses draperies, avec la fougue du groupe principal. Mais, dans l'état actuel, la partie du monument qu'achève le maître nous a paru si pittoresque que nous n'avons pu résister au désir de le publier, tel quel, entouré de ses charpentes et posé sur son axe robuste.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le bureau de poste (incliné sous la pression). L'hôtel des ingénieurs (détruit). Les bureaux du personnel (éventrés).

Le village de Goppenstein après l'avalanche. — *Phot. Rugeri*

LA CATASTROPHE DU LŒTSCHBERG

Le 29 février, à Goppenstein, en Suisse, la chute d'une avalanche a fait une trentaine de victimes, dont douze morts. Dans ce village voisin de Gampel, l'entreprise du tunnel du Lœtschberg avait construit récemment un hôtel destiné à loger son personnel supérieur ; or, ce personnel se trouvait précisément réuni à table pour le dîner, quand la pression de l'air violemment chassé par le torrent de neige renversa, comme un château de cartes, le bâtiment, sous les décombres duquel les personnes présentes restèrent ensevelies. Ce ne fut qu'après de pénibles travaux de sauvetage poursuivis pendant toute la nuit et la matinée du dimanche, qu'on parvint à dégager les victimes. Parmi les morts, on compte le docteur Bossus, de Genève, et quatre Français : MM. Guillet, ingénieur ; Prost, mécanicien ; Dubreuil, chef comptable ; Weber, commis de magasin. Six de nos compatriotes sont au nombre des blessés : MM. Jules Berthier, ingénieur des arts et manufactures ; Gabriel Simette, également ingénieur ; Léon Foissier, Arnold Boulet, Claude Clément et Rivière.

Les débris de l'hôtel des ingénieurs du Lœtschberg.
Sur le flanc de la montagne, le « couloir » par où descendit l'avalanche. — *Phot. Krenn.*

Après le déblaiement : les fondations et les caves de l'hôtel de Goppenstein, rasé par l'avalanche. — *Phot. Brocherel.*

Le convoi conduisant à Gampel, dans la vallée du Rhône, les cercueils des victimes, s'engage sous un tunnel de la route.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

La grande descente dans la vallée du Yarmouk (ligne de Caïfa).

LE CHEMIN DE FER DE L'ISLAM

Les chemins de fer en construction ou simplement projetés sur le territoire de l'empire ottoman sont, plus que jamais, à l'ordre du jour. Le chemin de fer de Bagdad, entrepris avec des capitaux allemands, a fait couler des flots d'encre. La ligne de Mitrovitza, encore à l'étude et que doivent réaliser les capitaux autrichiens, est, en ce moment, le sujet de toutes les conversations diplomatiques. On s'occupe moins, en Europe, d'un troisième réseau, pourtant autrement considérable : le chemin de fer des lieux saints de l'Islam (Médine et la Mecque) *décidé, celui-ci, par le seul gouvernement du sultan Abdul-Hamid et construit avec les seules ressources ottomanes.*

Nos lecteurs vont pouvoir apprécier l'importance religieuse, politique et économique d'une entreprise qui doit établir une communication directe et rapide entre la Syrie et le Hedjaz, à travers cette Arabie aride, inhospitalière, jamais pacifiée, où, constamment, des bandes pillardes guettent les caravanes lépreuses des pèlerins. Et l'on s'émerveillera du magnifique effort tenté, et déjà presque réussi, par le Turc, ce fallacieux « moribond » dont un brusque éveil d'énergie nous montre l'exemple à suivre pour nos chemins de fer coloniaux, — ce légendaire « insolvable » qui, incapable, prétend-on, de payer ses gendarmes et ses juges, emploie spontanément tant de millions à unir sa capitale politique à sa capitale religieuse.

A un autre point de vue, les amateurs de pittoresques mais confortables voyages, les pèlerins du tourisme, se réjouiront à la perspective de pouvoir faire un jour, en wagon-salon, le voyage de Paris à la Mecque, — sans s'arrêter à cette idée maussade que, tenté par les mêmes facilités de communication, le choléra, cet hôte des saints lieux, pourrait bien suivre à rebours le même itinéraire.

Carte montrant le développement de la ligne de la Mecque, comparativement aux lignes d'Europe : Paris-Nice, 1.000 kil.; Paris-Constantinople, 3.000 kil.; Constantinople-la Mecque, 3.500 kil.

En mai 1900, un iradé du sultan prescrivait l'exécution d'un chemin de fer devant mettre en communication la Syrie avec les lieux saints de l'Islam, c'est-à-dire avec Médine et la Mecque.

Pour répondre aux besoins de cette fondation pieuse, on créait successivement des ressources extraordinaires au moyen de nouveaux droits de timbre, on disposait du produit de la vente des peaux de mouton immolés dans l'empire turc pour les fêtes religieuses du Baïram et du Courbam-Baïram ; enfin, de nombreuses contributions volontaires des membres de la communauté islamique, tant en Turquie qu'en dehors de la Turquie, produisaient progressivement 70 millions de francs ; on peut dire que, chaque année, un nouveau capital de 7 millions de francs s'ajoute à ces ressources.

Le réseau, répondant à ce but sacré, comprend aujourd'hui une ligne principale tracée presque directement du nord au sud, entre Damas et Médine, avec un développement de 1.300 kilomètres. Elle se poursuivra vers la Mecque sur 450 kilomètres avec un léger infléchissement à l'ouest, de façon à prendre un premier contact sur la mer Rouge à Rabigh ; enfin, de la Mecque, on parviendra à Djeddah, avec un parcours de 75 kilomètres : c'est le dernier contact avec la mer.

Déjà, au nord, à 300 kilomètres de Damas et à 161 kilomètres de la ligne Damas-Médine, la ligne principale est

Carte du Chemin de fer Hamidié du Hedjaz, indiquant l'état actuel des travaux.

El Oula : pose de la voie métallique par les soldats.

raccordée à la mer par un embranchement partant de Caïfa, qui a été ouvert à la fin de 1905. C'est par Caïfa que, depuis 1906, s'alimente ce chemin de fer de pénétration et c'est à Caïfa, tête de ce réseau, qu'on va construire un port en relation avec ces nouveaux débouchés.

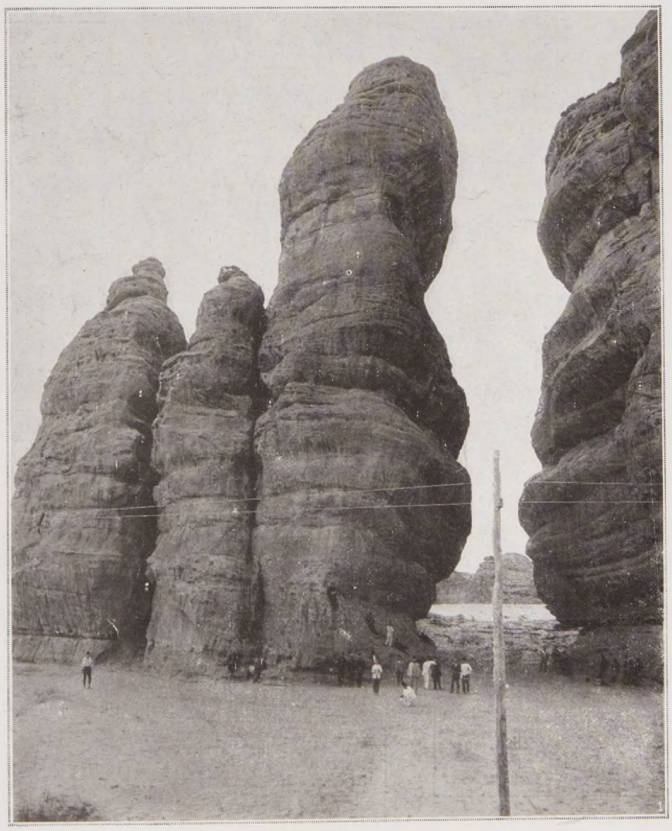
Les débuts de ce réseau n'ont pas été sans difficultés ; d'abord, la Turquie ne disposait pas d'un organisme industriel, approprié à une entreprise aussi difficile ; d'un autre côté, ce réseau créé, en contact avec des compagnies jouissant de concessions, soit à Caïfa, soit à Damas, il a été nécessaire de négocier l'abandon de la concession périmée du réseau anglais de Caïfa, « Syrian railway », et de régler une indemnité amiable à raison de la ligne Damas-Deraa parallèle en faveur de celle de Damas-Mzérib.

Ce réseau s'appelle le « Chemin de fer Hamidié du Hedjaz », du nom de son fondateur, le sultan Abdul-Hamid. Le Hedjaz est le pays qui correspond à la terre sainte de l'Islam et qui constitue en même temps le gouvernement général de la Mecque.

Comme on l'a vu, ce chemin de fer n'a ni actionnaires

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Sépultures nabatéennes, taillées dans le r

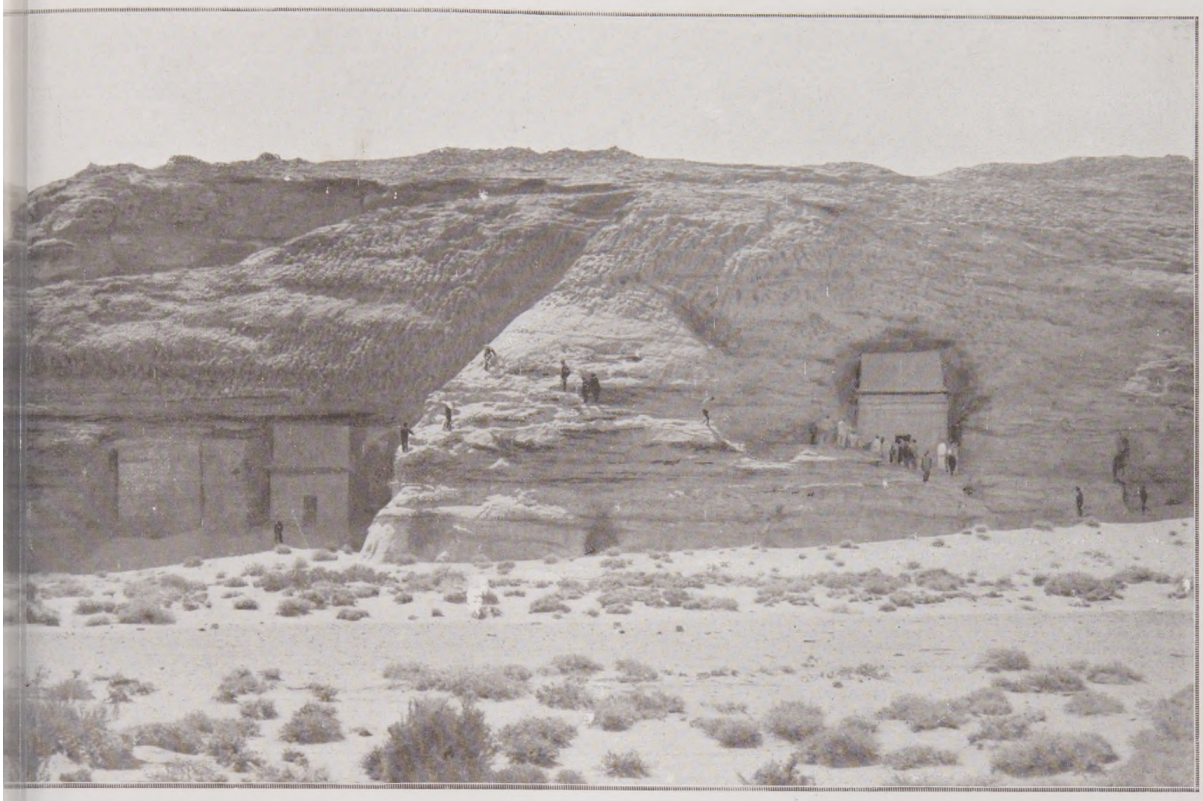


Le défilé des colonnes de grès, sur un parcours de 50 kilomètres, vers Médaïn-Salih.

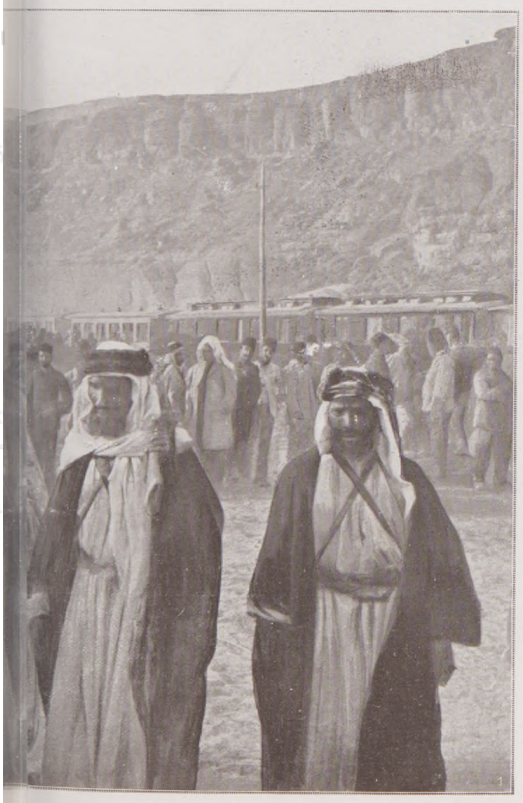
Bédouins du Hedjaz

LE CHEMIN DE FER DI

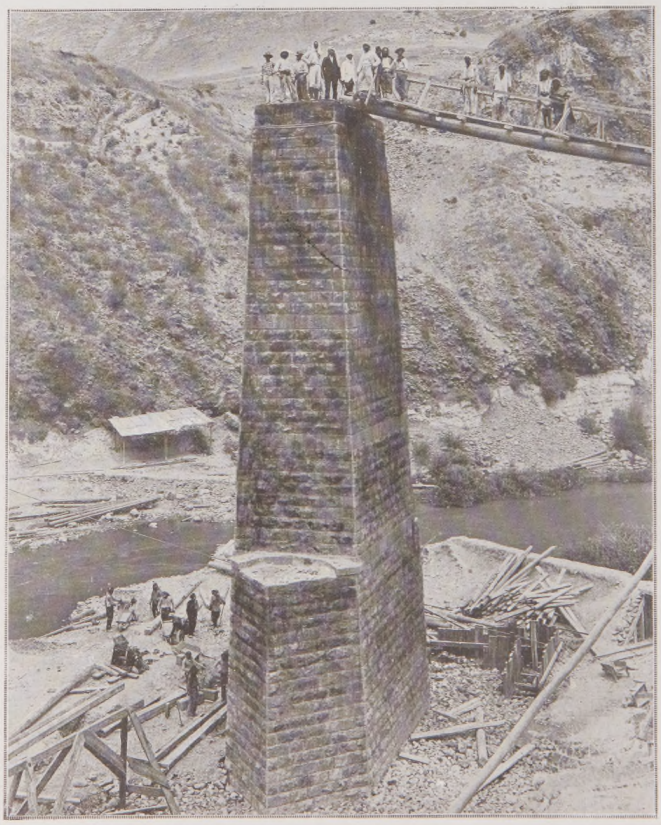
Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Maïn-Salih (kilomètre 955). — *Cliché Habadrian.*



— *Cliché Ismaël Hakki Bey.*



Ligne de Caïfa : construction d'un viaduc sur le Yarmouk, au kilomètre 96.

UX SAINTS DE L'ISLAM

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ber Hermas : type de station non protégée.

ni obligataires, c'est-à-dire que son capital se trouve spontanément amorti comme celui de l'Assistance publique en France. Son organisation et son administration sont confiées à un conseil qui a le nom de Haute Commission, parce qu'il est placé sous la présidence du sultan lui-même.

Le premier membre de cette commission est le grand vizir, Ferid Pacha. Les membres sont : le second secrétaire du sultan, Izzet Pacha ; le ministre des Travaux publics, Zichny Pacha, et l'amiral Husny Pacha.

C'est Izzet Pacha qui est chargé, par le sultan, de se consacrer pleinement à cette entreprise, et il semble qu'il ait conduit sa tâche jusqu'ici avec la plus grande énergie et avec un plein succès.

Une commission financière, à Damas, sous la présidence du gouverneur général de Syrie, règle les questions d'entreprises et de construction dont la charge est confiée au maréchal Kiazim Pacha.

Une des raisons du succès de cette entreprise réside dans la collaboration essentielle des troupes impériales. Un corps dont l'effectif n'est pas actuellement inférieur à 7.000 hommes exécute tous les travaux de terrassement, la plus grande partie des travaux d'art et la pose de la voie. Les soldats, entretenus d'ailleurs en tant que militaires par le gouvernement, ne pèsent, comme ouvriers, que très légèrement sur le budget spécial des travaux du chemin de fer, celui-ci ne supportant que des primes d'encouragement données sur la base du cube des ouvrages réalisés, tant aux officiers qu'aux soldats. En dehors de ces avantages, un décret impérial réduisant d'un tiers le temps de service des hommes ainsi employés a déterminé un entraînement marqué des troupes pour ces travaux.

Outre ces ouvriers et ces terrassiers, l'armée fournit au chemin de fer, des télégraphistes, la plus grande partie des ouvriers d'entretien, et l'on recrute, parmi les mécaniciens de la marine et les ouvriers des arsenaux, des mécaniciens et des ouvriers pour les locomotives en service dans le Hedjaz.

Le chemin de fer, qui mène aux lieux saints de l'Islam, parcourt en Palestine une partie de ceux de la chrétienté ; c'est ainsi que Nazareth et Cana correspondent à la station d'Afoulé, que le chemin de fer exploite le cabotage du lac de Génésareth en desservant Tibériade, Magdala, Capharnaüm ; enfin on a prévu un embranchement partant d'Afoulé pour relier sous peu à Caïfa Jérusalem et le bassin de la mer Morte.

Actuellement, cependant, tous les efforts sont concentrés pour atteindre au plus vite Médine, puis la Mecque. On peut espérer que dans deux ans et demi au plus ce premier programme sera accompli.

Ce réseau comportera alors avec ses embranchements un développement de 2.000 kilomètres.

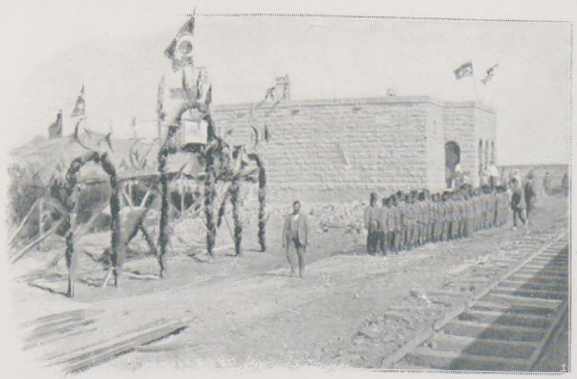
Comme l'Arabie Pétrée est une contrée dénuée de ressources, difficile et abondamment pourvue de maraudeurs, comme, d'un autre côté, les lieux saints commencent à l'oasis de Tebouk, qui fut visité par Mahomet, après que son caractère de prophète eût été reconnu, ce chemin de fer reste fermé au public au delà de la gare de Maan. Il est, dans cette zone, placé sous l'action militaire, et il est réservé soit à sa destination religieuse de pèlerinage, soit aux transports stratégiques. Par contre, 620 kilomètres, entre Damas-Caïfa et Maan, sont ouverts au service public sans aucune restriction.

Le parcours général de la ligne est très accidenté ; elle se développe entre Damas et Médine sur des plateaux dont l'altitude est très variable. A Damas, la cote est de 700 mètres, elle tombe à 530 mètres à Deraa pour passer Cassir à 950 mètres, à Maan à 1.100 mètres, à Akaba Hedjazié à 1.168 mètres, au kilomètre 611 à 684 mètres, au kilomètre 896 à 1.150 mètres, au kilomètre 1.126 à 345 mètres, à Médine à 700 mètres.

La ligne de Caïfa part près de Deraa à 518 mètres au-dessus du niveau de la mer pour descendre jusqu'à

Les chutes d'eau de Tellicheab dans la vallée du Yarmouk (ancien Hiéromaxe).

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



El Mouazam (kil. 830) : type de station protégée construite par les soldats.

El Mushim : station de campement avant la construction des bâtiments.

241 mètres au-dessous du niveau de la mer à la traversée du Jourdain ; elle remonte près de Nazareth (au kilomètre 31) à 75 mètres au-dessus du niveau de la mer et se termine au niveau de la mer à Caïfa. C'est ainsi qu'il y a, dans l'ensemble du parcours, des différences de niveau absolues de 1.400 mètres entre le point le plus bas et le point le plus haut.

Le tracé comporte beaucoup d'ouvrages d'art, notamment huit tunnels, six grands viaducs métalliques et des ponts maçonnés très importants.

Les stations, bâties d'abord par analogie avec les constructions syriennes, ont dû être transformées, au fur et à mesure de la pénétration dans le désert, pour le but défensif. C'est ainsi qu'au delà de Tebouk on n'emploie plus comme bâtiment isolé pour les gares ou les maisons des équipes que de petites forteresses, mises en relations avec l'extérieur par des meurtrières et des portes blindées et ne prenant jour que sur une cour intérieure qui protège la citerne.

Contrairement à ce qu'on avait pensé, le sable n'a pas été un obstacle sérieux aux progrès du chemin de fer ; on a pu, jusqu'ici, maintenir les dunes que le tracé n'a pas permis d'éviter. Par contre, la rareté de l'eau a présenté des inconvénients majeurs. C'est ainsi que, pour les besoins de la pose de la voie et en attendant la construction des alimentations d'eau, l'exploitation a dû réaliser, depuis deux ans, des parcours incroyables variant entre 400 et 500 kilomètres avec l'eau contenue dans des wagons-cuves incorporés aux trains en sacrifiant souvent plus de la moitié de leur charge, parfois les quatre cinquièmes.

Peu à peu, cette situation se modifie et s'améliore, parce que l'on rencontre des points d'eau plus nombreux et que la construction des alimentations d'eau est devenue plus rapide.

La température, sur ce long parcours, varie énormément : tandis que, sur les plateaux à l'est du Jourdain, on constate, sous l'action des vents d'hiver, 10 et 20 degrés au-dessous de zéro, on rencontre, au Hedjaz, des vents insupportables, dont l'action pernicieuse fait monter la température entre + 50 et + 60 degrés.

Quelle est l'importance des pèlerinages auxquels cette ligne doit répondre ?

D'après les courants actuels et vu les difficultés énormes et la dépense du voyage en caravane, il ne se présente annuellement que 5.000 à 6.000 pèlerins par la voie du Nord ; ce sont en majorité des Persans, qui visitent Damas considérée comme une de leurs villes saintes. Par la voie du Sud, c'est-à-dire de Djeddah à la Mecque et à Médine, le mouvement des fidèles est de beaucoup supérieur. Il oscille, dans les conditions actuelles du transport par caravane, entre 100.000 et 250.000.

On s'explique que l'accès des lieux saints de l'Islam, en raison des difficultés et de la longueur de la route du Nord comportant 3.400 kilomètres à parcourir à dos de chameau de Damas à la Mecque et retour, se trouve actuellement reporté à Djeddah, non seulement pour les pèlerins venant de l'océan Indien, mais même pour ceux de la Méditerranée, c'est-à-dire de Turquie, de l'Algérie, de la Tunisie, du Maroc ou de l'Égypte. Tandis que la Turquie ne compte que 12 millions environ de musulmans, l'ensemble de la communauté islamique ne comprend pas moins de 250 millions de fidèles répartis dans toute l'Asie méridionale, les îles de la Sonde, le continent africain et le sud de l'Europe.

Les frais du pèlerinage à la Mecque et à Médine, depuis les pays les plus proches de la Méditerranée, oscillent jusqu'ici, pour les plus pauvres gens, entre 1.000 et 1.200 francs, tant à cause des charges de transport par vapeur et par chameau qu'en raison du coût du campement et de la nourriture. Le délai énorme du voyage, qui dure quatre mois au moins, comporte, en outre, des sacrifices égaux à la dépense en raison des intérêts délaissés.

Le jour où, par le fonctionnement régulier du chemin de fer, un fidèle pourra, moyennant un sacrifice de 200 à 250 francs, atteindre son but sacré, tout en ne prodiguant qu'un mois de son temps, il est certain que le pèlerinage sera accessible à un nombre de fidèles infiniment plus étendu, et, vraisemblablement, les chiffres dont il a été question pourront être plusieurs fois dépassés ; en même temps, les mouvements par la direction du Nord, devenus les plus faciles, seront les plus importants.

Le khalife, en dotant les lieux saints des moyens de communications en rapport avec le siècle actuel, a donc fait, pour la grande famille islamique, une œuvre d'utilité considérable, en rendant le pèlerinage accessible à la masse.

En même temps, les communications militaires et civiles entre l'Arabie et la capitale de l'empire vont être singulièrement facilitées, sans dépendre ni de la circulation maritime, ni de la traversée du canal de Suez, que des considérations politiques peuvent rendre aléatoires. C'est, dans ces conditions, une affirmation de la puissance militaire du sultan en pays arabe et, par suite, pour la Turquie, un acte de pacification de premier ordre.

Depuis vingt-cinq ans, le sultan a fondé une école de génie civil donnant, chaque année, un contingent d'ingénieurs ottomans. Le chemin de fer a profité largement du concours de ces ingénieurs. On peut dire que l'ensemble du tracé a été adopté sur la base des études de l'un d'eux, l'ingénieur principal Mouktar Bey, qui a fait également la première reconnaissance de la ligne entière.

Ce chemin de fer était une œuvre si délicate et si importante qu'il a paru cependant nécessaire de faire appel à l'expérience de quelques ingénieurs étrangers. C'est ainsi que, depuis l'origine des travaux, la construction est confiée à un Saxon, Meissner Pacha, avec la qualité d'ingénieur en chef.

Comme, au cours des cinq premières années, c'est-à-dire jusqu'en juin 1905, il n'avait été obtenu que 590 kilomètres dans la région la plus voisine de la base des opérations, soit en moyenne 118 kilomètres par an, la Haute Commission, voyant croître les difficultés, a désiré une impulsion d'autant plus active que le programme des 2.000 kilomètres n'aurait pas demandé moins de dix-sept ans à la même allure. Elle a fait appel à un Français, M. Paul Gaudin, pour organiser et outiller les lignes neuves, l'exploitation et les transports, en qualité de directeur général.

Depuis cette époque, au cours de deux années, on avait ouvert pour le dernier anniversaire du sultan (au 1er septembre 1907), 572 kilomètres, soit 286 kilomètres par an, malgré que les opérations fussent reportées à une distance énorme de la tête de ligne et dans des conditions de climat et de ravitaillement exceptionnellement difficiles. Il s'agit, cette année, de livrer plus de 300 kilomètres pour atteindre Médine dans le courant de l'été 1908, c'est-à-dire avec un avancement journalier des travaux de la pose et des transports correspondants à un kilomètre par jour moyen, ce qui constituera éventuellement un record incontestable.

Notre compatriote a assumé en même temps la tâche délicate d'instruire et d'initier à toutes les branches du service du chemin de fer un certain nombre d'officiers choisis qui formeront les cadres de la partie plus particulièrement stratégique de ce chemin de fer.

Les chemins de fer traversant du nord au sud la zone du tropique ne sont pas nombreux. On peut cependant citer les deux lignes de pénétration de la frontière des Etats-Unis à Mexico, qui ont un développement analogue, et la grande ligne de pénétration des chemins de fer de l'Etat égyptien et ceux du Soudan, qui sont actuellement entre les mains anglaises.

Il semble que l'exemple de ce chemin de fer, qui résout la double difficulté de traverser le désert et des tribus arabes turbulentes, présente pour la France un intérêt tout particulier devant l'obligation où elle se trouve de relier, à peu près suivant les mêmes parallèles, les provinces algériennes avec le Tchad d'abord, puis avec le Sénégal.

Le Transsaharien est la nécessité de demain, sinon celle d'aujourd'hui, et l'on dispose sûrement pour l'Algérie de ressources militaires et financières qui lui permettraient de faire avec fruit ce que les Turcs réussissent pour le but religieux avant que stratégique.

Grande boucle à la sortie de Tellicheab, sur la ligne de Caïfa : kil. 144.

Clichés Ismaël Hakki Bey et Habadjian.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'ARRIVÉE EN ABYSSINIE DU NOUVEAU MINISTRE DE FRANCE. — Le cortège accompagnant M. Brice parvient aux portes de la ville de Harrar. — *Phot. du R. P. Bernardin.*

M. Brice, récemment nommé ministre de France auprès de Ménélik, négus d'Ethiopie, vient de rejoindre son poste, Addis-Ababa, où il va remplacer M. Lagarde.

En gagnant la capitale du négus, notre représentant, débarqué à Djibouti avec Mme et Mlle Brice, a fait une halte de deux jours à Harrar. C'est là qu'il fut salué pour la première fois, au nom du souverain, par le *fitaorari* Benti, gouverneur intérimaire.

Ce haut fonctionnaire avait reçu de Ménélik les ordres les plus pressants pour donner à la réception de l'envoyé français tout l'éclat possible.

Le gouverneur réunit donc les meilleures troupes du territoire qu'il commande, et, le 1er février, jour fixé pour l'arrivée de M. Brice, 10.000 hommes étaient sur pied pour rendre les honneurs au représentant de la France, la « nation amie ». Ainsi qu'aux plus grands jours, à la fête de la croix, à celle de l'empereur, les chefs de tous grades avaient revêtu les insignes éclatants de leur dignité. Les troupes elles-mêmes, avec l'étonnante variété de leurs costumes, éblouissants de couleur, offraient aux yeux le tableau le plus pittoresque.

Le *fitaorari* Benti, vieux serviteur de Ménélik, et vainqueur de Djidjiga, se porta en personne, avec une garde superbe, au-devant du ministre de France jusqu'à 3 kilomètres en avant de la ville, sur la route de Dirré-Daoua.

Une demi-heure plus tard, le cortège, après avoir marché pendant un kilomètre entre deux haies de soldats armés de lances, de boucliers, de fusils, salué, au passage, par les oriflammes guerrières, pénétrait dans Harrar aux grondements du canon, par la porte Bab-el-Abéche. Une foule de curieux avaient envahi les terrasses, garnissaient le haut des murailles, et c'est au milieu de l'enthousiasme populaire que M. Brice gagna le palais construit naguère par le ras Makonnen, où des appartements avaient été préparés pour le recevoir.

Au cours de ce repos de deux jours, M. Brice a manifesté aux Français de Harrar toute sa bienveillante sympathie, et l'une de ses premières visites a été pour la léproserie que dirigent, avec un touchant dévouement, les missionnaires apostoliques et leur supérieur le R. P. Bernardin.

Passage du cortège sur le Faraz-Magala (place du Marché), à Harrar. — *Phot. Minassian.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Une grand'halte de la colonne près de la kasbah Mançouriya, entre Fedalah et Bou-Znika. — *Phot. prise du haut des murs de la kasbah.*

LE COMBAT DU 29 FÉVRIER

On vient seulement de recevoir des détails circonstanciés sur le combat livré le 29 février, dont les radiotélégrammes n'avaient donné qu'un bref compte rendu.

L'action, entamée dès le matin, fut quelques heures à se dessiner. Vers midi, l'engagement devenait soudain très violent. L'ennemi accentuait son attaque sur une crête dont la garde avait été confiée à quatre pelotons du 5e chasseurs et deux du 3e. La cavalerie, isolée, à plus de 3 kilomètres de nos lignes, résista, avec une vaillance qu'on ne saurait trop louanger, à ce choc impétueux. Ces six pelotons furent héroïques. Avant qu'on pût venir à leur secours, ils avaient eu onze morts et une trentaine de blessés. Parmi ces derniers se trouvaient deux officiers du 5e, le lieutenant Vallée et le lieutenant Merle, qui avait la jambe gauche fracassée.

Enfin, les tirailleurs, lancés en avant par le général d'Amade, furent assez près pour commencer le feu. Les valeureux chasseurs purent se replier, ramenant, sans en excepter un, leurs morts et leurs blessés.

Le cliché impressionnant ci-contre a été pris en pleine action. Le lieutenant Merle, quoique grièvement atteint, avait fait plus d'un kilomètre à cheval ; puis, des cavaliers l'avaient pris et le portaient quand le rencontrèrent nos collaborateurs, M. Hubert Jacques et M. J. du Taillis, qui accompagnaient les tirailleurs, allant au feu. On s'arrêta, et coupant ses guêtres, sa culotte, on fit au lieutenant Merle un pansement sommaire, en attendant qu'arrivât le major des chasseurs, absolument surmené.

SUR LE CHAMP DE BATAILLE. — Le lieutenant Merle, blessé à la jambe.

AU MAROC. — Transport des cadavres des chasseurs d'Afrique tués dans le combat du 29 février.
Photographies Hubert Jacques.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

Il ne faut point laisser passer *le Temps d'aimer*, ce temps de notre vie au delà duquel nos affections assagies par quelque lassitude de notre cœur ou par les atteintes maussades de la vieillesse, ne méritent plus le nom d'amour. Tel est le thème que, dans son nouveau roman (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), Mme Gérard d'Houville développe avec cette écriture lumineuse et cette jolie science du cœur féminin dont, par les précédentes œuvres du même auteur : *l'Inconstante* et *l'Esclave*, nous avions déjà eu la révélation. Le petit drame sentimental étudié par Mme Gérard d'Houville est, comme toutes les cruautés de la vie, d'une émouvante simplicité. Une jeune jolie femme, Laurette Saint-Hélier, qui, pour fuir l'obsession jalouse d'un mari brutal, a dû reprendre la liberté de sa vie, se laisse doucement envelopper par le charme d'une très chère et très pure amitié. A vrai dire, Laurette ne sait pas, et, de son côté, Raoul Salviange, son ami, n'ose pas avouer toute la passion secrète que recèle cette camaraderie amoureuse. Salviange hésite à prononcer des mots, irréparables peut-être, qui lui feraient perdre cette affection, maintenant indispensable à son bonheur. Et, pour ne pas faiblir, pour résister à une tentation qui devient, chaque jour, plus impérieuse, il décide de s'exiler un peu, pour quelques mois. Il part, malgré le chagrin de Laurette qui ne comprend pas et qui, bientôt, incapable de supporter cette absence, songe à se rapprocher de Raoul, à le rejoindre dans sa retraite laborieuse. Mais une terrible réalité attend la jeune femme au but de son voyage. Salviange vient de mourir, frappé stupidement par le destin. Ainsi l'ami disparaissait au moment où Laurette allait vers lui avec un cœur et des désirs d'amante. Laurette arrivait trop tard. Le temps d'aimer était passé pour elle et, plus jamais, rien ne saurait, même un instant, le faire revivre.

Les préfaces en tête des œuvres d'imagination ont la grâce des guichets de contrôle aux portes des théâtres. Sans doute un jour viendra où les quelques jeunes auteurs qui écrivent encore des préfaces nous laisseront le mérite de deviner nous-mêmes ce qu'ils ont bien voulu dire dans leurs écrits. Ainsi nous aurions su gré à M. Léon Lafage de nous avoir permis de goûter, sans préparation, le menu littéraire très savoureux qu'il nous offre dans son recueil de nouvelles rustiques : *la Chèvre de Pescadoire* (Bernard Grasset, 3 fr. 50). Nous aurions eu ainsi toute la joie d'une surprise charmée. La chèvre de Pescadoire était une chèvre fort belle : « Sur sa tête sèche en bois dur mal équarri, deux cornes noires s'arquaient comme la lune nouvelle, son museau rose et blanc était pareil à ce qu'on voit chez le barbier le dimanche, les yeux jaunes s'ouvraient sur le côté comme deux boutonnières où le bouton tremblerait et, sous le menton, une époussette grise et noire s'agitait avec gravité. Elle avait toujours l'air de donner une consultation, la chèvre de Pescadoire. » Et les pages qui lui sont consacrées sont à la fois délicieusement attendries et respectueuses, comme il convient. Très amusantes aussi et très joliment enlevées du bout d'une plume riante sont les autres histoires de bêtes contenues dans ce volume, et, particulièrement, l'aventure des trois oies de Me Canille et aussi celle de Justou, cet âne de Capilourde — ancien premier prix au concours régional — qui, pour avoir bu quelques absinthes en jouant et y avoir pris goût pour tout de bon, était devenu un lamentable alcoolique.

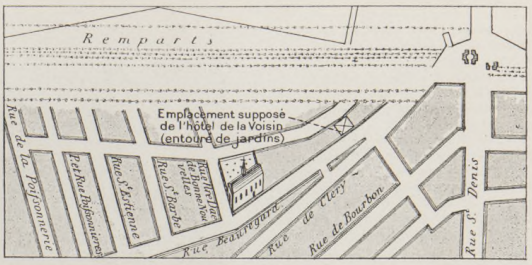
M. Maurice Leblanc nous conte les nouvelles aventures de son héros, déjà célèbre, *Arsène Lupin* (Pierre Lafitte, 3 fr. 50), ce bandit de rare envergure et de haute élégance qui, dès ses premiers exploits, avait si promptement conquis notre meilleure estime. Il nous faut bien en convenir : nous nous laissons persuader avec une facilité déplorable que certains voleurs sont de fort honnêtes gens, et c'est tout juste si nous n'en arrivons pas à nous imaginer que certaines honnêtes gens sont peut-être bien des voleurs. Ainsi, jadis, le Mandrin d'inoubliable mémoire avait les sympathies de la France entière dans sa lutte contre les agents des fermes. De même, aujourd'hui, il nous plaît de parier pour Arsène Lupin, nous mêler à ses émotions, et triompher de son adresse lorsqu'il joue son jeu de cache-cache avec Sherlock Holmes, le fameux policier d'outre-Manche.

M. Charles-Henry Hirsch, dont tous les personnages sont de si personnelles créations, nous présente aujourd'hui un savoureux *Vieux Bougre* (Fasquelle, 3 fr. 50) qu'il était amusant de connaître au moins pendant le temps d'une lecture. — Et nous devons encore signaler : *Petite Sagesse* (Ollendorff, 3 fr. 50), par M. Georges Mitchell, qui, avec une belle humeur, continue Murger et Champfleury et dont la sage et mignonne héroïne, cette petite Sylvaine, élevée parmi la tumultueuse jeunesse du quartier latin « unit la bonté de Mimi à la gaieté de Musette » ; *Un Jeune Bourgeois* (Sansot, 3 fr. 50), roman social très étudié par M. Gaston Hérisson ; *les Boucles* (Lemerre, 3 fr. 50), par M. Félix de Chazournes, de fraîches petites scènes dont les jeunes premières sont d'exquises mioches qui, plus tard, feront, brunes ou blondes, de très vivantes et très affriolantes jeunes femmes ; *l'Agence Thompson and Co* (Hetzel, 2 vol., 6 fr.), par Jules Verne, un nouveau grand récit de voyage qui n'est pas moins extraordinaire que les précédents.

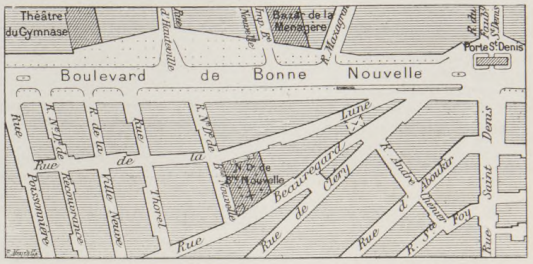
Etudes critiques. Pages choisies.

Les monographies, pages sélectionnées, études ou éditions critiques, ont été, ces temps-ci, publiées en assez grand nombre pour meubler toute une bibliothèque. Le choix étant des plus variés, chacun pourra puiser selon son goût. Voici d'abord — pour prendre notre littérature à ses origines — le premier volume du très important travail que M. Joseph Bédier, professeur au Collège de France, consacre aux *Légendes épiques* (Honoré Champion, 8 fr.). On sait que les chansons de geste, colportées par les jongleurs nomades, étaient surtout destinées à ces publics forains que des marchés et des exhibitions de reliques attiraient autour des principaux sanctuaires. Les chansons de geste du moyen âge, à peu d'exceptions près, se rattachaient chacune à une certaine abbaye qui était alors le but ou la simple étape d'un pèlerinage. D'où la nécessité, pour l'auteur, de faire, dans son travail, une assez grande part à l'étude des routes de l'ancienne France, de ses marchés et de ses lieux saints. Les premiers chapitres actuellement publiés sont relatifs au cycle de Guillaume d'Orange. L'ouvrage sera complet en trois et peut-être en quatre volumes où seront considérées et commentées toutes celles des chansons de geste qui ne sont pas des fictions récentes, purement imaginaires. — Aux admirateurs de l'œuvre de Montaigne, nous signalerons une édition tout à fait exceptionnelle et, si nous en jugeons par les spécimens que nous avons eus sous les yeux, vraiment merveilleuse des *Essais*. Car il s'agit ici, non point d'un ouvrage paru, mais d'un ouvrage à paraître. La librairie Hachette met en souscription — au prix de 150 francs — la reproduction en phototypie de l'exemplaire, avec notes manuscrites marginales, des *Essais* appartenant à la ville de Bordeaux, et c'est M. Fortunat Strowski qui a reçu la mission d'annoter ce livre de bibliophile. — Les œuvres choisies de *Saint-Amant* nous sont présentées, dans la « collection des plus belles pages » du *Mercure de France* (3 fr.), par M. Remy de Gourmont, et *Molière* est étudié en deux volumes (Hachette, 7 fr.), par M. Eugène Rigal, professeur à l'université de Montpellier. Sur notre grand comique national, on a déjà publié des milliers de volumes et — pour avoir simplement parcouru la formidable bibliographie moliéresque — nombre de lettrés renoncèrent à la tentation d'écrire de nouvelles pages sur l'auteur du *Misanthrope* et du *Tartufe*. M. Eugène Rigal n'en a pas moins fait imprimer les substantielles conférences où, par un double réfléchissement, il nous montre l'homme en expliquant son œuvre et nous montre l'œuvre en nous disant la vie de l'homme. Et ce livre, clairement écrit et parfaitement ordonné, n'était pas du tout inutile. — Mais voici une traduction nouvelle, par M. Georges Duval, des œuvres de *William Shakespeare*. Le premier volume, qui paraît à la librairie Flammarion (3 fr. 50), renferme une préface, des documents et quatre pièces : « Hamlet », « Roméo et Juliette », « le Roi Jean », « la Vie et la Mort du roi Richard II ». — Les *Textes choisis* de Léonard de Vinci, traduits d'après les manuscrits originaux et mis en ordre méthodique avec une introduction par M. J. Péladan, nous révèlent un Léonard intime, confidentiel, surpris dans ses cahiers de notes journalières et différent du peintre de la Joconde et du Saint-Jean autant que ses caricatures diffèrent des admirables types du Cenacolo.

Avec *Stendhal*, dont on nous offre les pages choisies et bien choisies (Mercure de France, 3 fr. 50), nous entrons dans la période contemporaine de notre histoire littéraire. *La Correspondance de Dostoïevski*, traduite par M. Bienstock (Mercure de France, 7 fr. 50), éclaire d'une secrète lumière l'existence tourmentée du grand écrivain russe, tandis que la vie romantique de *Berlioz* nous est expliquée, mieux, révélée, dans sa seconde période, par M. A. Boschot, en un livre (Plon, 3 fr. 50) qui serait un roman d'une puissante psychologie s'il n'était un très scrupuleux livre d'histoire. Les doctrines de *Lamennais*, spécialement le catholicisme libéral, sont développées et critiquées par M. l'abbé Charles Boutard (Perrin, 5 fr.), et M. Paul Bastier joint, dans un même volume (Larose, 3 fr. 50), un essai critique sur *Friedrich Hebbel* à une adaptation française de *Marie Magdeleine*, la tragédie réaliste du grand poète allemand. Citons d'un mot les deux réimpressions qui prennent place dans la collection de vulgarisation philosophique de la librairie Schleicher : *le Cours de philosophie positive*, d'Auguste Comte et *la Philosophie zoologique*, de Jean Lamarck (ch. vol., 2 fr.) ; et après avoir également mentionné la réédition du premier volume du *Théâtre contemporain* (1866-1868), de J. Barbey d'Aurevilly (Stock, 3 fr. 50), passons dans cette précieuse *Galerie des Bustes* (Rueff, 3 fr. 50), où M. Henry Roujon consent à nous répéter sur Guy de Maupassant, Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Théodore de Banville et quelques autres, ce qu'il a précédemment écrit dans plusieurs de ses meilleurs articles littéraires du *Temps*. Enfin, n'oublions pas de noter que les essais de critique et de morale réunis par M. Henry Gaillard de Champris, dans un volume plein d'idées : *Quelques Idéalistes* (Bloud, 3 fr. 50), sont d'une fort aimable lecture, et particulièrement les études consacrées à Alfred de Vigny et à la philosophie religieuse de Jean-Jacques Rousseau.



A PROPOS DE « L'AFFAIRE DES POISONS ». — Le quartier de Villeneuve-sur-Gravois en 1679.



Le même quartier ou quartier Bonne-Nouvelle en 1908.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

OU DEMEURAIT L'EMPOISONNEUSE VOISIN?

L'Affaire des Poisons, dont nous publions le texte *in extenso* dans le supplément théâtral de cette semaine, se joue tous les soirs au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et l'empoisonneuse Voisin y figure, au second acte. La destinée a voulu que cette mégère réapparût ainsi — fort bien incarnée par Mme Delphine Renot — à proximité de l'endroit où elle exerça réellement, deux cent trente ans auparavant, son meurtrier et fructueux commerce. C'est, en effet, près de la porte Saint-Denis qu'elle habitait. Il y avait là, entre cette porte monumentale, à peine achevée, la rue Saint-Denis, la chapelle Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et les remparts, quelques terrains surexhaussés sur lesquels on commençait d'élever des maisons et de tracer des rues parmi l'herbe et les cailloux, ce qui fit donner à ce quartier le nom de Villeneuve-sur-Gravois. La Voisin y avait acheté, au prix de 30.000 livres — somme considérable pour l'époque — un hôtel entouré de pelouses, où toute la société élégante venait la consulter...

Il est assez difficile, actuellement, de déterminer avec précision l'emplacement de cette demeure ; il semble bien toutefois qu'à l'angle des rues Beauregard et de la Lune — à peu près où sont situés aujourd'hui les magasins de brioches de la Lune et du Soleil — elle dominait le rempart avec vue sur la porte Saint-Denis et sur la campagne. A cette époque, la petite église Bonne-Nouvelle, qui datait de 1628 — la première pierre en avait été posée par Anne d'Autriche — était bâtie dans le sens de la rue Beauregard avec une seule entrée sur cette rue ; de l'autre côté un cimetière s'étendait jusqu'à la rue de la Lune. C'est le 12 mars 1679, en sortant de cette église, où elle venait d'entendre, avec une hypocrite piété, la messe dite par M. l'abbé Charles de Lestoc, que la redoutable et criminelle ouaille fut arrêtée ; elle était à une trentaine de mètres de son domicile.

Actuellement, l'église — dont subsiste cependant le clocher de 1628 — a été rebâtie — très agrandie aux dépens du cimetière — perpendiculairement à la rue Beauregard, et son entrée principale est rue de la Lune. Le quartier, devenu central, est d'ailleurs un des plus populeux et des plus commerçants du Paris moderne ; et, de l'emplacement où devait s'élever la maison de la terrible pythonisse, on voit sur les grands boulevards s'écouler et se renouveler et passer toujours le flot tourbillonnant et bruyant des piétons, des fiacres et des omnibus.

LA PRODUCTION DE L'OR EN 1907

La production totale de l'or, l'année dernière, a dépassé la somme de *deux* milliards (exactement 2.096.794.830 francs), inférieure d'environ 14 millions à la production de l'année 1906.

Ce sont les Etats-Unis, l'Australasie, la Russie, le Canada et l'Inde qui ont fait les frais de cette diminution ; car le Transvaal a produit près de 46 millions de plus en 1907 qu'en 1906. Sa production seule représente près du tiers de la production mondiale.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Distractions chez Moulaï-Hafid.

A-t-on assez jeté de pierres à ce pauvre sultan Abd-el-Aziz au sujet de sa prédilection pour les jeux européens ! Lui a-t-on assez reproché l'intérêt qu'il témoignait au téléphone, aux miracles de l'électricité, à la photographie, à la bicyclette, au phonographe ! Or, voici ce qui se passe à Marakech, dans l'entourage immédiat de Moulaï-Hafid, qu'on tend à nous représenter comme un sultan fanatique et systématiquement opposé à toute innovation, à tout progrès : le phonographe, invention diabolique, y débite aussi ses musiques ; le propre fils du caïd du Glaoui, l'un des vizirs du « sultan du Sud » et son principal conseiller, adore, lui aussi, le bruyant instrument. Fréquemment on le voit, avec les jeunes compagnons de ses plaisirs — comme on vit jadis, aux temps heureux de la belle insouciance, Abd-el-Aziz et ses femmes, ou ses familiers — écouter des heures entières des concerts où les marches entraînantes, jouées par la musique de la garde républicaine alternent avec des flonflons d'opérette, dans le large cornet de son phonographe ; — peut-être quelque appareil oublié là, avec tant d'autres, par le sultan de Rabat, lorsqu'il quitta pour Fez, voilà plus de six ans, Marakech qu'il regrette.

Le phonographe au palais de Moulaï-Hafid.

Nouveau procédé de destruction des moustiques.

Le procédé classique de destruction des moustiques par le pétrole, n'est pas sans inconvénient. D'abord, la volatilité du pétrole le rend inefficace après une quinzaine de jours ; et d'autre part, la légère toxicité de cette huile présente quelque danger pour les poissons.

Un médecin du Gabon, M. Sanzeau de Puyberneau, conseille, pour la destruction du dangereux insecte, l'utilisation du cactus épineux, *Opuntia vulgaris*, plante qu'on rencontre sous tous les climats tropicaux.

Si l'on hache en morceaux les feuilles grasses et charnues de cette plante, et qu'on les malaxe dans l'eau, on obtient un mélange mucilagineux, formant bientôt, à la surface de l'eau, et absolument comme le pétrole, une couche isolante qui empêche les larves de venir au contact de l'air, et obstrue leurs trachées.

Il n'est pas d'ailleurs absolument indispensable de malaxer les feuilles de cactus dans l'eau pour arriver au résultat désiré ; il suffit d'y jeter des morceaux découpés. Par osmose, le mucilage de la plante arrive à former la couche isolante nécessaire.

Dans une eau stagnante, fétide, le cactus témoigne en outre d'une propriété importante : il n'est pas antiseptique, mais il absorbe les gaz.

Enfin l'action du mucilage peut durer plusieurs semaines, et même plusieurs mois.

Encore un type d'autobus.

Un nouveau type d'autobus, qui n'est évidemment pas le dernier, circule dans Paris uniquement pour se faire voir et admirer, car il n'accomplit encore aucun service.

A l'instar de certains tramways, la voiture est divisée en deux compartiments. Dans la seconde classe, les banquettes, garnies en moleskine et séparées par un couloir central, sont respectivement disposées en long et en travers. En première, un divan en drap, à peu près circulaire, encadre un fauteuil central à pivot, rappelant en très petit les wagons-salons. Pas d'impériale.

L'ensemble est d'aspect élégant et confortable.

Le bilan de la guerre aux hannetons.

M. Duclos, secrétaire de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Meaux, commença, il y a dix-huit ans, à prêcher la guerre aux hannetons. Sous son impulsion, on paya le kilo de ces insectes jusqu'à 60 centimes. Le cycle de la vie changeante du ver blanc dure trois ans ; pour se rendre compte de l'effet produit par la destruction des pondeuses, il faut donc considérer le nombre des hannetons récoltés tous les trois ans.

Or, voici, en kilogrammes et par périodes triennales, la quantité de hannetons détruits dans l'arrondissement de Meaux depuis dix-huit ans :

1889	143.000
1892	122.000
1895	35.000
1898	104.000
1901	33.000
1904	24.000
1907	7.000
Total	468.000 kil.

Ce qui, à raison de 1.000 par kilo, représente à peu près 468 millions d'insectes.

Il y a donc diminution constante, dans des proportions considérables, sauf en 1898.

En admettant, ce qui est au-dessous de la vérité, l'égalité numérique des sexes, ces 468 millions de hannetons capturés eussent produit, à raison de quarante larves par couple, 9.360 millions de vers.

Enfin, en estimant à un centime le dégât commis par chaque ver, l'agriculture aurait ainsi évité, en dix-huit ans, une perte de plus de 93 millions.

Tout en laissant place à une certaine approximation, ces chiffres doivent être assez près de la vérité, et ils montrent de façon éloquente, combien il est important de faire aux hannetons une guerre acharnée.

Les exportations de l'Algérie en 1907.

L'année 1907 a été, pour notre belle colonie du nord de l'Afrique, une période de grande expansion commerciale. Ses exportations ont, en effet, atteint un niveau absolument inconnu jusque-là et dépassé, de près de 56 millions de francs, celles de 1906, et de 107 millions, celles de 1905. Leur chiffre total a été de 336 millions 107.000 francs en 1907, contre 280.294.000 et 228.763.000 dans les deux années précédentes.

L'Algérie, étant un pays essentiellement agricole, n'exporte naturellement que des produits du sol et du sous-sol, des animaux et dépouilles d'animaux. Tout son travail manufacturé, en ce qui concerne, du moins, les articles d'exportation, ne consiste que dans les opérations primitives de mouture, vinification et distillation pour les farines, vins, alcool, huiles et essences de géranium. Aussi ne trouve-t-on sur les tableaux de ses expéditions à l'étranger rien qui ait le caractère industriel, si ce n'est les cigares et cigarettes et les conserves de poissons. Toute l'industrie du pays se rapporte à la consommation intérieure.

A la tête des exportations de 1907, se placent les céréales pour 82 millions de francs, et les vins ordinaires pour 60 millions 728.000 francs. A eux seuls, ces deux produits gagnent, de 1906 à 1907, plus de 49 millions de francs, c'est-à-dire, à 5.000 fr. près, la plus-value totale des exportations de l'année.

Cet énorme écart s'explique d'abord, par l'abondance des récoltes de 1907 et ensuite par le déficit de 1905 sur le froment et l'orge, cause d'une réduction considérable des exportations de céréales de 1906 et, d'autre part, par une hausse de 1 fr. 50, en moyenne, sur les vins et par une campagne des plus actives, et couronnée de succès, à l'effet d'ouvrir aux vins algériens les portes de la Suisse.

Les autres produits agricoles qui ont le plus gagné en 1907 sont les légumes frais et secs, les dattes de table, les raisins de table, le crin végétal et les bois d'ébénisterie.

Il y a eu déficit, au contraire, pour un peu plus de 8 millions de francs sur les pommes de terre, l'huile d'olive, les figues de table, les écorces à tan, l'alfa, les oranges et citrons, les essences à parfum et le tabac en feuilles.

Les produits du sous-sol ont donné d'excellents résultats : les minerais de fer, de plomb et de zinc ont fourni à l'exportation 26.626.000 francs, contre 22.289.000 en 1906, soit une plus-value de 4.337.000 fr. Le sous-sol de l'Algérie, relativement peu exploité, est une des grandes espérances de l'avenir.

Sur les 336 millions de produits algériens exportés, les pays étrangers en ont pris, en chiffres ronds, pour 88 millions de francs, chiffre qui n'avait jamais été atteint. La mère-patrie, qui reste toujours le principal client de sa colonie, a importé tout le surplus.

Saluons avec joie ces progrès de l'Algérie et signalons-les à notre marine marchande, si languissante, afin qu'elle ne laisse pas saisir par ses concurrents étrangers une plus-value de fret qu'engendre forcément la plus-value de production.

La température du soleil.

MM. Millochau et Féry viennent de communiquer à l'Académie des sciences les résultats qu'ils ont obtenus en employant un nouvel actinomètre pour mesurer la température du soleil. L'actinomètre est une sorte de sphère creuse en cuivre, à l'intérieur de laquelle on fait arriver un rayon de soleil dont la chaleur est utilisée pour agir sur un galvanomètre. Des calculs relativement simples permettent, avec cette expérience, d'« établir » la température du foyer solaire.

En comparant la déviation produite sur le galvanomètre par un rayon de soleil à celle qu'y détermine le rayon calorifique émanant d'un four électrique, MM. Millochau et Féry ont trouvé 1.663 degrés absolus pour la température du four électrique, et 5.696 degrés absolus pour celle du soleil. Ce dernier chiffre est égal, à quelques centaines de degrés près, à ceux déjà trouvés par divers procédés.

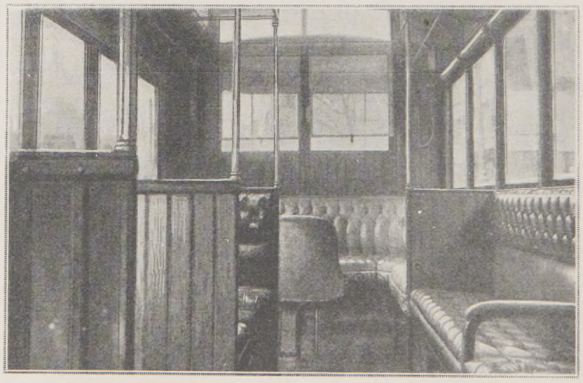
Ajoutons que la plus forte déviation du galvanomètre fut obtenue au sommet du Mont-Blanc, le 22 août 1907.

L'exposition internationale de Nancy.

La ville de Nancy prépare une *Exposition internationale de l'est de la France*, qui sera ouverte d'avril à novembre 1909, et occupera une surface d'environ 16 hectares et demi comprenant le parc Sainte-Marie et les terrains contigus.

On connaît la richesse et l'activité industrielles de nos départements de l'Est : mines de fer, hauts fourneaux, salines, brasseries, industries textiles variées, etc., font de cette région, où l'agriculture tient aussi une place importante, une des plus prospères de France. Enfin, la grande cité lorraine demeure un centre intellectuel de premier ordre ayant ses artistes, ses savants, ses lettrés, dont la renommée s'étend au monde entier. Les organisateurs bénéficient donc d'une situation exceptionnelle ; et, pour peu que leurs efforts soient heureusement coordonnés, l'Exposition de Nancy paraît susceptible d'offrir, dans la plus large mesure, l'intérêt et l'attrait qu'il est permis de demander à une entreprise de ce genre, en dehors de Paris.

Vue extérieure.



Vue intérieure (2e et 1re classes).

UN NOUVEL AUTOBUS PARISIEN EN ESSAIS

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Les régates de l'escadre à Nice : départ des baleinières concourant pour la coupe du Club nautique.
Photographie prise à 100 mètres d'altitude au moyen d'un appareil enlevé par un cerf-volant que remorquait un contre-torpilleur filant 22 nœuds.

L'ESCADRE A NICE

Chaque année, au cours des régates de Nice, qui mettent en ligne les yachts les plus élégants, les *racers* les plus rapides, une journée est réservée à des épreuves à l'aviron auxquelles prennent part seulement les embarcations de l'escadre. Dans l'après-midi, le 22 février, où devaient avoir lieu ces régates entre équipes de « cols bleus », la jetée-promenade, les terrasses du palais, le quai du Midi, la grève même, étaient envahis par une foule compacte. Dans la tribune, l'amiral Germinet, commandant l'escadre, était présent auprès de M. Paul Chauchard, président du Club nautique.

La photographie que nous donnons du départ de l'épreuve, pour la « coupe du Club nautique » ou « coupe de l'Escadre », a ceci de particulier, qu'elle fut prise à l'aide d'un appareil qu'enlevait un cerf-volant, remorqué à la vitesse de 20 à 22 nœuds par un contre-torpilleur d'où l'on déclanchait, au moment voulu, l'obturateur.

LES OBSÈQUES DU LIEUTENANT POL BOULHAUT

Comme à chacun des braves tombés en terre marocaine et qui ont pu être ramenés en France, on a fait au lieutenant Pol Boulhaut d'émouvantes funérailles.

Déjà à l'hôpital militaire de Casablanca, on l'avait, après la mise en bière, veillé dans une chapelle ardente rapidement improvisée et décorée de drapeaux et de palmes. Lundi 9 mars, les derniers honneurs funèbres étaient rendus au vaillant officier, à Paris. La dépouille mortelle était arrivée dans la nuit a la gare de Lyon. Au moment de la levée du corps, le capitaine Petelat, au nom du ministre de la Guerre, attachait au drapeau qui recouvrait la bière, la croix d'honneur. Au cimetière, d'émouvants discours furent prononcés par le général Prévost, commandant la place de Paris ; le lieutenant Wach, camarade de Boulhaut ; le lieutenant-colonel Rousset et M. Paul Déroulède.

LE JUBILÉ DE M. HENRI BRISSON

Mercredi dernier a eu lieu un grand banquet parlementaire, organisé pour fêter la quinzième élection de M. Henri Brisson à la présidence de la Chambre des députés. De nombreux discours y ont été prononcés.

Avers de la médaille offerte à M. Henri Brisson.

Revers.

Mais l'hommage rendu à l'homme politique éminent qui, depuis tant d'années, dirige avec une autorité incontestée les débats du Palais-Bourbon ne s'est pas borné à des manifestations oratoires. On a offert à M. Brisson une médaille commémorative en or, où sont gravées, à l'avers, son effigie : au revers, la façade de la Chambre.

A Casablanca. — Exposition du cercueil dans la chapelle ardente avant le départ pour la France. — *Phot. A. Dieguez.*

A Paris. — Le cortège funèbre sort de la gare de Lyon pour se diriger vers l'église Notre-Dame de Lorette.

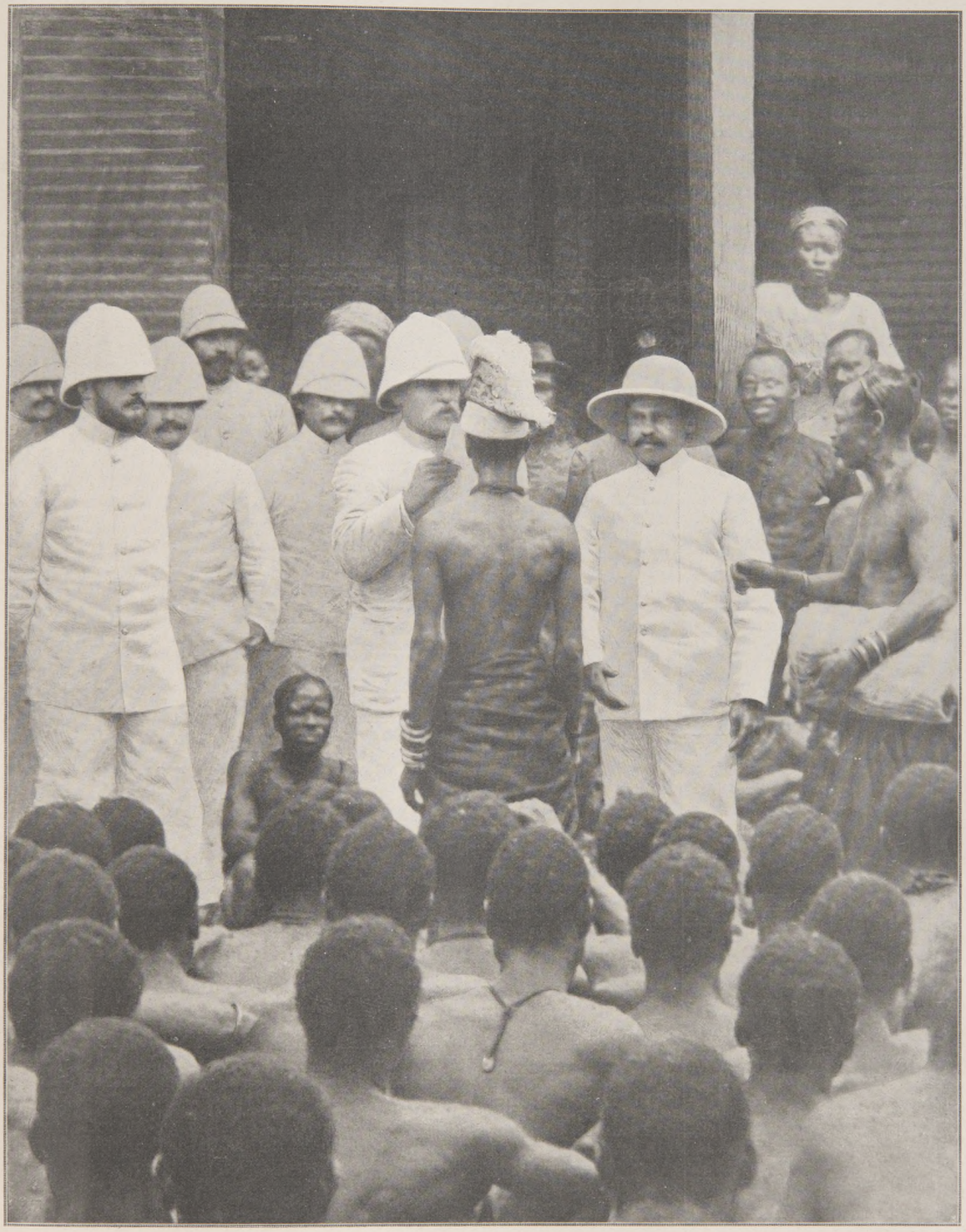
LES FUNÉRAILLES DU LIEUTENANT POL BOULHAUT, TUÉ AU MAROC A LA TÊTE DE SON PELOTON

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de RAMUNTCHO, de M. Pierre Loti ;
2° Le 7e fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : NIETZSCHÉENNE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 21 MARS 1908 *66e Année. — N° 3395.*



LE COURONNEMENT D'UN ROI NÈGRE

M. Marchal, gouverneur du Dahomey, remet les insignes de la souveraineté (un bicorne de général sur une coiffe blanche) à Adjiki, fils et successeur du feu roi Toffa. — *Voir l'article, pages 195 et 196.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Avant qu'elle fût dispersée aux enchères à l'heure où j'écris ces lignes, j'ai voulu revoir, dans l'immense atelier qui l'abritait, la collection de marionnettes de M. Arthur Maury. Cette collection était célèbre. M. Maury, le philatéliste universellement connu, l'avait, depuis beaucoup d'années, formée et enrichie avec amour, y dépensant des sommes considérables.

Dès mon entrée dans la vaste salle, je retrouvai la délicieuse impression ressentie la première fois à l'aspect de ces vénérables et frivoles petites personnes de bois et de carton. Elles n'avaient pas bougé depuis toujours qu'elles semblaient exister, car elles paraissaient, en effet, n'avoir plus d'âge et remonter aux temps d'un infini lointain, bien que leur durable existence n'eût jamais tenu qu'à deux ou trois fils. Derrière la glace des vitrines, sur des rayons disposés comme pour une bibliothèque du haut en bas jusqu'à toucher le plafond, elles étaient là, debout la plupart, un peu roides, quelques-unes affaissées, adossées à la muraille et regardant de leurs yeux peints ou d'émail se mouvoir les hommes, les vivants, *marionnettes* aussi pour elles. Tout ce qui a, de mémoire de pantin, diverti nos pères, grands-pères et arrière-grands-parents petits était représenté, de la plus ingénieuse et brillante façon, dans la troupe réputée du collectionneur. La lecture du catalogue de la vente réveillait au fur et à mesure en moi le grand enfant que tous nous sommes, et que le mot magique de Séraphin ou de Guignol suffit à ressusciter.

Le voici tout d'abord, ce Séraphin-Dominique auquel M. Maury avait voué une particulière tendresse. C'était un Lorrain nommé François, qui avait séjourné assez longtemps en Allemagne et en Italie. Peut-être emprunta-t-il à l'un de ces pays l'idée du genre de spectacle qui devait le rendre si fameux, toujours est-il qu'en 1771 il ouvrit, à Versailles, un petit théâtre d'ombres chinoises auquel il donna son prénom de Séraphin, et qui devint bientôt populaire. Le succès de cette modeste scène, installée dans le jardin Lanion (aujourd'hui 25, rue de Satory), fut assez grand pour que Séraphin eût l'honneur d'être demandé à la Cour, afin de jouer devant Louis XVI et la famille royale, et de ce jour, par brevet, son théâtre reçut alors le titre de *Spectacles des Enfants de France*. Douze ans plus tard, Séraphin s'établit à Paris, au Palais-Royal, galerie de Valois. Jusque-là, il n'avait donné que des représentations d'ombres chinoises, au premier rang desquelles le légendaire *Pont Cassé*, qui datait de 1780, et qui eut plus de vingt mille représentations. A partir de 1797, désireux de se renouveler, Séraphin ajouta à ses ombres des scènes de marionnettes à fils. Or, ces marionnettes, au nombre de près de trois cents, M. Maury les possédait ; seigneurs Renaissance et Louis XIII, marquis, dames de qualité, incroyables, merveilleuses, généraux, soldats et cantinière de 92, tous ils avaient échappé à la tourmente révolutionnaire, à la destruction, à la ruine, trouvant un inviolable asile, des Invalides et un Panthéon dans la demeure de l'excellent homme qui les aimait comme un père. Et avec elles voisinaient en parfaite camaraderie les vieilles et naïves marionnettes du théâtre des foires de Saint-Laurent et de Saint-Germain, figurant « saint Antoine et *son ami* », et tous les diables noirs, rouges et verts de la Tentation, et Proserpine, et les personnages *«à métamorphoses»*, depuis celui *« qui a quatre têtes et se change en fauteuil, et en cartel... la jardinière qui se mue en pot de fleurs,* cet autre *en moulin à vent,* jusqu'à *la femme qui devient ballon, les bras se transformant en deux enfants qui s'installent dans la nacelle»*. Pauvres petites choses ! charmantes et tristes, fanées et mortes !... Vous inspirez du respect, vous êtes presque sacrées, et religieuses par tout ce que vous savez, que vous avez vu, et que jamais vous ne pourrez nous dire, même quand vos mentons sont articulés ! On n'oserait pas aujourd'hui vous secouer, vous agiter, vous faire danser. Le mouvement qui fut votre vie même ne vous convient plus. Vous ne sauriez plus d'ailleurs *nous donner la comédie*, et nous n'aurions plus les yeux et les oreilles qu'il faut pour nous y amuser... On doit donc vous laisser sur les piloris de verre où, pendues par le col et les bras, sans que bouge un pli de vos joues couleur de cendres, vous souriez, falotes, dans vos chiffons, sous vos plumes pâlies et vos fleurs de papier desséchées. Et cependant, quel tonnerre, quel vacarme de Josaphat si tout à coup retentissaient à la fois les millions d'éclats de rires que vous avez fait pousser !.. les cris qu'éveillait ta seule irruption, splendide polichinelle aux bosses de velours, en panache à la Henri IV, accroché là-haut à ton clou, crevant de joie, et dont un siècle n'a pu refréner l'apoplectique pourpre ! Mais l'on vous sait, étranges bonshommes, à jamais muets. Nous avons conscience que votre farce est jouée et que, après avoir fait vos trois petits tours, vous êtes irrémédiablement partis... « Et puis s'en vont ! » Et les voilà, défunts, on dirait même embaumés, espèces de momies inertes et troublantes qui nous regardent, les prunelles dilatées par une stupeur d'outre-tombe. Ils font penser à la danse des morts, et, en effet, le roi, le berger, le charlatan, la jeune fille, le soldat, le vieillard, l'ermite et l'enfant se trouvent ici mêlés à se toucher et à se donner la main comme dans la sarabande de Bâle. S'il revenait sur terre, Holbein prendrait plaisir à les voir et à scruter leurs physionomies violemment naïves.

Plus je les observais moi-même, plus je subissais leur étrange fascination, au point de me demander si j'aurais pu, comme le faisait impunément M. Maury, vivre au milieu d'elles sans trouble. Il me semblait qu'elles m'eussent, fantomatiques, parlé la nuit, qu'elles fussent venues gambader autour de mon lit, pendant mon sommeil, qu'à certaines heures de crépuscule, leurs petits membres de bois, leurs secs genoux devaient craquer et qu'il n'était pas impossible que, parfois, d'invisibles mains ne les fissent *marcher* toutes seules... Et alors quelle terreur de les voir lever et abaisser en cadence leurs bras, leurs petites mains plates aux doigts allongés et collés l'un contre l'autre, et tourner la tête pour dire : « Mais non ! mais non ! » Une angoisse m'envahissait et seule était capable de l'apaiser la présence, à côté de moi, de l'expert, maniant, lui, sans peur, ces petits cadavres mous et leur collant une étiquette ou un numéro d'ordre sur le front, sans qu'ils protestassent. Si j'avais voulu les voir tous, l'un après l'autre, en détail, il m'aurait certainement fallu vivre là huit jours, me faire mettre un matelas dans le coin et commander qu'on m'apportât ma nourriture, tant le nombre de ces marionnettes dépassait ce que l'on peut imaginer ! Car, en dehors de celles à fils dont je viens de parler, il y en avait aussi d'orientales, et de tous les pays du monde, des japonaises, à mains prenantes, représentant, grâce à un mécanisme particulier et compliqué, la scène du Hara-Kiri, des poupées de guignol religieux chinois, des personnages de la comédie italienne, Pantalone, Arlecchino, Brighella, Dottor Balanzoire, Parmiggiano... des danseuses de Java et de Sumatra, de Siam et du Cambodge, découpées dans des feuilles de cuir de buffle et peintes de couleurs harmonieuses, cinquante silhouettes turques, des acteurs du guignol anglais, Punch and Judy, et les Liégeoises, et les marionnettes à main de l'ancien guignol lyonnais, Gnafron, Madelon, Lafleur, et des polichinelles, des pièces mécaniques, des automates, comme le voltigeur de Maelzel qui fait des entrechats sur la corde roide, ou le rémouleur, ou Diafoirus et le malade !... Vais-je citer en plus le squelette en ivoire qui sort de son tombeau, les centaines de silhouettes en carton, et en métal de personnages, d'animaux et sujets pour ombres chinoises, depuis l'*Ane récalcitrant* de Séraphin jusqu'aux fantaisies de Willette et de Caran d'Ache pour le *Chat Noir ?*... Même après cela, il y avait encore cent bonshommes Guillaume, affreusement mélancoliques, de l'Exposition passée... et des pupazzis de toutes sortes, et des centaines et des centaines de poupées, habillées ou nues, et des caisses de têtes, et des malles de bras, et des cartons de jambes, et des coffres de troncs et des boîtes de perruques, de vêtements, de souliers, de chapeaux... et des joujoux ! et des joujoux ! ! ! à monter un paradis des Enfants ! En vérité, cela représentait des années, des siècles de puériles et étourdissantes délices et donnait une incommensurable envie de redevenir petit, assis sur le parquet, pour jouir pendant des éternités de la possession de ces merveilles. Je croyais sentir tout à coup que je n'avais pas « assez joué », autrefois, que j'avais un énorme arriéré à reprendre, et il me semblait qu'une bonne fée de Providence me mettait soudain en état de me rattraper. Tout ce que j'avais aimé et désiré si fort, avec une si grande et ardente immodération, quand je n'étais même pas encore un homme, tout ce que j'aimais encore aujourd'hui, quoique vieil enfant aux cheveux qui grisonnent... je l'avais là, enfin !... rassemblé... à portée de ma main, de mon désir, après tant d'années... Quelle joie ! Quelle aubaine ! Comme j'allais pouvoir m'en donner !... La chère et douce folie m'enivrait... Mais aussitôt elle se dissipa... quand je compris que, d'abord, ces trésors n'étaient pas à moi, et qu'ensuite, me les eût-on donnés... *cela venait trop tard !* et quand il n'était plus temps.

Sur la secousse de cette leçon de choses, je m'en allai, un peu confus, mais heureux pourtant d'avoir été, pendant quelques minutes, le jouet des jouets...

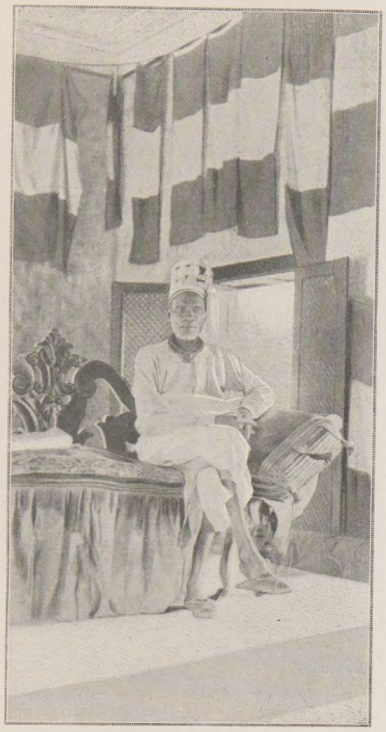
HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

TOFFA EST MORT : VIVE ADJIKI!

Si l'on ne redoutait d'encourir le reproche d'irrévérence envers de grands souvenirs, il faudrait reprendre ici pour épigraphe la parole désenchantée de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, et tout est est vanité. » Toffa II, roi de Porto-Novo, qui, pourtant valut à la France, en somme, le Dahomey ; le roi Toffa, le créateur de l'Etoile noire du Bénin, qui fleurit si généreusement les boutonnières de ses contemporains, et ainsi fit tant d'heureux ; Toffa est mort depuis six semaines bientôt, et sa disparition de la scène du monde, où il joua, un temps, au moins pour nous, un rôle de grande utilité, est passée inaperçue, absolument. Car les journaux quotidiens se vantent, qui affirment avoir enregistré « il y a quelque temps », ce petit événement historique. Ils l'ignoreraient très probablement encore si un obligeant correspondant n'avait eu l'idée d'envoyer à *L'Illustration*, avec une notice annonçant qu'un nouveau règne avait commencé à Porto-Novo, les photographies que nous reproduisons sur les obsèques de Toffa et l'intronisation d'Adjiki, son fils et successeur. Ce fut même quelque chose d'assez divertissant, pour un profane, que l'étonnement des coloniaux les plus qualifiés pour être renseignés, d'ordinaire, quand ils apprirent cette nouvelle, tenue si étrangement secrète.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

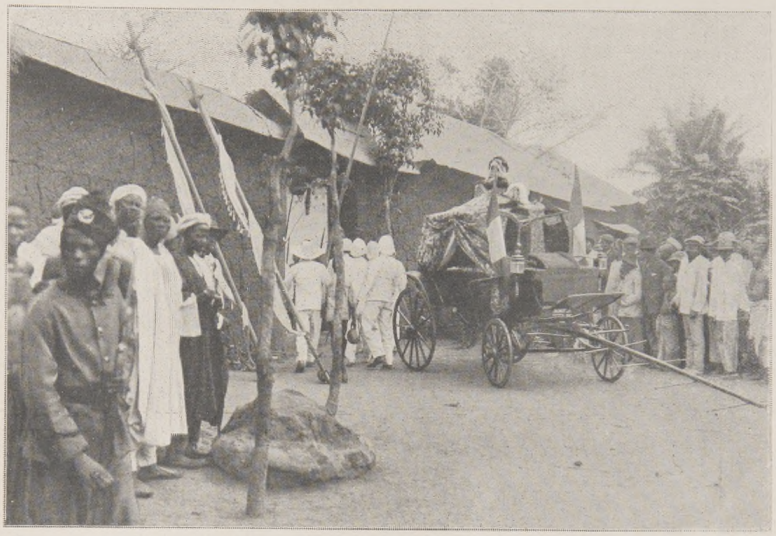


Le feu roi Toffa dans sa salle d'audience.

Elle nous était parvenue d'une source en laquelle nous pouvions avoir pleine confiance ; les photographies, témoignages irréfragables, en attestaient encore la certitude. Nous n'avions pas l'ombre même d'un doute. Mais la note qui nous était adressée de Porto-Novo était brève, sobre de détails, son auteur étant sans doute persuadé, au moment où il écrivait, qu'il relatait des faits archiconnus de tous ici. Force était donc d'aller quérir, auprès des compétences, la matière d'un bout d'article, d'une nécrologie rapide de Toffa, d'une biographie de son héritier. Je partis en quête, à travers les rédactions des journaux spéciaux, dans les grandes sociétés d'études coloniales les mieux documentées. Nulle part on en savait rien : « Comment ! Toffa est mort ! » Chose plus extraordinaire, ici et là on compulsa les feuilles de la colonie venues par le dernier courrier, — celui-là même qui nous avait apporté les curieux documents : ni le *Journal officiel* du Dahomey, paru le 15 février à Porto-Novo, ni le *Journal officiel* de l'Afrique occidentale française, paru le 22 à Dakar, n'annoncent, fût-ce en deux lignes, la mort de Toffa et l'avènement d'Adjiki.

Or, Toffa est décédé le 7 février; ses funérailles ont eu lieu le 8 ; et, le 10, Adjiki était proclamé, non sans solennité.

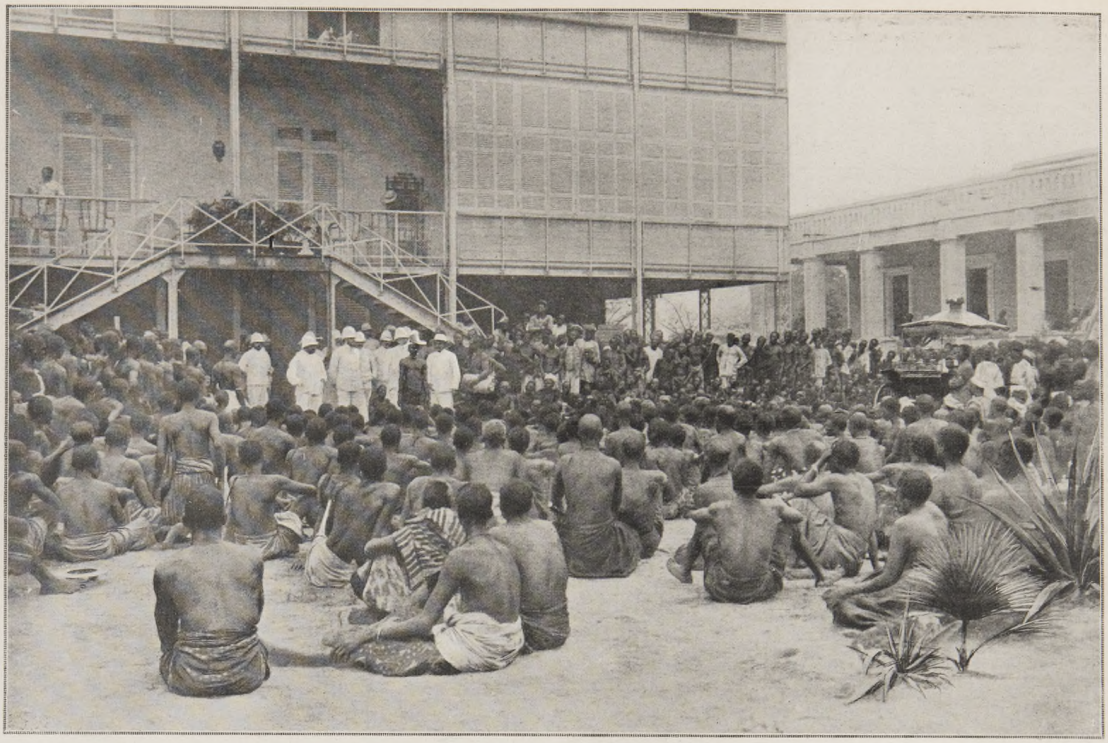
L'un de ceux que j'étais allé interviewer, — et Dieu sait, cependant, s'il connaît les colonies, pour les avoir à peu près toutes parcourues ! — Pierre Mille, s'il faut le nommer, eut l'idée de se renseigner par téléphone au cabinet du ministre. Alors, je ne pus me défendre d'un petit frisson d'inquiétude. Si, là aussi, on allait ne rien savoir ? Si, par la soudaine révélation de cette mort, de ce nouveau règne, le spirituel conteur allait, à l'autre bout du fil, provoquer



Préparatifs pour les funérailles du roi Toffa : la voiture qui doit servir de corbillard est surmontée des trois bicornes du défunt souverain.

LES FUNÉRAILLES DU ROI TOFFA. — Défilé du cortège : le corbillard est traîné par vingt indigènes ; les parapluies de couleurs voyantes sont tenus par les ministres, dont un est monté sur le siège ; les autorités françaises suivent, portées dans des hamacs.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



La tête couverte de l'insigne du pouvoir (un chapeau de général), Adjiki-Toffa, entre le gouverneur et le secrétaire général du Dahomey, se fait reconnaître de ses sujets.

quelque catastrophe. Mais non. On était informé. Même on parut surpris de l'étonnement de mon bon confrère. Le soir, *le Temps* reprenait, en dix lignes, l'information : elle est désormais officielle.

***

Nous tendons volontiers à accorder fort peu de considération aux rois nègres, même à ceux qui nous furent d'excellents collaborateurs. Nous les envisageons tous, peut-être à tort, à travers le type de certains fantoches qui firent la joie des badauds, à nos expositions universelles. En entourant les funérailles du feu roi Toffa de quelque pompe, en suivant sa dépouille avec tout son état-major, en proclamant solennellement, devant la foule, son successeur, M. Marchal, lieutenant-gouverneur du Dahomey, fut aussi politique qu'équitable.

Bassy, fils de Sodji, devenu roi de Porto-Novo le 16 septembre 1874, sous le nom de Toffa II, descendait d'une longue série de princes, roitelets si l'on veut, mais pourtant fiers de leur origine.

Le pays sur lequel il avait régné en souverain jusqu'au moment où il sollicita notre protectorat, en 1882, s'était constitué au dix-septième siècle. Vers 1610, à la mort de Koppon, roi d'Ardres, ses trois fils se battirent pour la possession de ses États avec ni plus ni moins d'acharnement que s'il se fût agi de se partager l'empire d'Alexandre ou celui de Charlemagne. L'aîné d'entre eux s'attribua, en fin de compte, le royaume de Djaquin, au delà de l'Ouémé, qui avait pour capitale Abomey-Calavi. Il y fonda Ajache ou Adjaché, plus tard Porto-Novo. Le cadet demeura sur le trône d'Ardres, le troisième se réfugia près du roi de Dahomey, qu'il ne tarda pas d'ailleurs, en remerciement de son hospitalité, à dépouiller et à mettre à mort. Ainsi, les rois de Dahomey et de Porto-Novo étaient cousins, — et cousins ennemis, comme avaient été leurs ancêtres.

Ce fut cette rivalité qui nous amena à intervenir contre Glé-Glé, puis contre Behanzin. Porto-Novo nous fut une base d'opérations excellente. C'est de là que nous partîmes pour la conquête du Dahomey.

Ce protectorat, qu'il avait sollicité, semble avoir pesé parfois un peu lourd au roi Toffa. Il lui paraissait que nous le traitions un peu cavalièrement, en « sale nègre ». A maintes reprises, il tenta d'élever des protestations qui n'étaient pas sans dignité. Il y a quelques années, même, il envoyait en France un de ses neveux, le prince Falaïé, porteur de ses doléances, formulées en un mémoire admirablement fait. Faut-il ajouter qu'il ne fut pas entendu ? C'était un vaincu qui n'était même pas tombé les armes à la main, le vaincu par persuasion, à qui l'on faisait cinquante mille livres de revenu, à condition qu'il ne créât pas d'histoires.

En 1892, un an avant la campagne du Dahomey, il avait fondé le Bénin, jolie croix d'émail blanc étoilée de noir, assez semblable par sa forme au glorieux Saint-Esprit, avec de voyants brevets bleus et or, qu'Adjiki lui-même signait du nom de son père Toffa, le vieux roi ne sachant pas écrire. Qui lui avait suggéré cette idée de génie ? Le ruban bleu pâle eut du succès. J'ai connu un Russe qui le préféra, un jour, à la Légion d'honneur, pour la même raison que les Français préfèrent le Christ de Portugal à des ordres plus cotés : à cause de sa couleur. L'azur de l'Etoile noire, c'est celui-là même de Saint-André.

***

Donc, le 8 février, à 3 heures, dans sa voiture de gala, drapée de deuil, couronnée de son chapeau royal, et tirée à bras par de vigoureux gaillards noirs, on conduisait la dépouille de Toffa à sa dernière demeure. La ville était morne, tous les magasins fermés : plus de trente mille sujets fidèles du roi prenaient part à ses funérailles et, avec eux, groupée autour du gouverneur, toute la colonie européenne balancée au branle de ses palanquins, foule en vêtements de toile dont l'éclatante blancheur contrastait vigoureusement avec la foule aux torses bruns qui ouvrait la marche. Des tirailleurs encadraient ce cortège, l'arme sous le bras, canon en terre.

Azoumé et Padonou-Loko, conseillers intimes du feu roi Toffa.

Deux jours après, le même carrosse débarrassé de ses voiles funèbres amenait au palais du gouverneur, pour la cérémonie de la proclamation, le prince Adjiki, lequel va régner, si l'on peut ainsi dire, sous le nom d'Adjiki-Toffa, « l'homme juste ».

Déjà, devant le palais, la foule des curieux demi-nus, accourue pour le spectacle, attendait, accroupie dans la poussière, l'arrivée de son nouveau roi. Le prince portait avec aisance le très simple costume national : sur un souple corps de bronze sombre, l'ample pagne enroulé à la ceinture.

Il s'avança vers le gouverneur, M. Marchal, qu'entourait, au pied de l'escalier de la véranda, son état-major, fonctionnaires et officiers, et le salua. Alors, le gouverneur plaça sur la tête crépue qui s'inclinait, une calotte blanche, recouverte elle-même aussitôt d'un chapeau de général, d'un vaste bicorne empanaché de blanc : tels sont les insignes souverains. Adjiki-Toffa était roi, désormais, et pouvait, à son gré, endosser le bel uniforme trop brodé, trop doré, que son père arborait dans les grandes circonstances. Il se retourna vers le peuple noir assis à terre devant lui, se présentant pour la première fois, investi de la dignité royale, à ses sujets silencieux.

Quelles vagues idées occupaient ces obscures cervelles à cette vue ? Fut-il même un seul, parmi ces hommes, vieillard à la riche mémoire, adolescent à l'intelligence plus éveillée à qui l'aïeul aurait conté naguère l'histoire sanglante du pays, en fut-il un pour rappeler aux autres les hécatombes qui accompagnaient autrefois, avant notre venue, un pareil événement, les effroyables sacrifices humains qui marquèrent, par exemple, à Abomey, l'avènement de Behanzin ? Et ont-ils pu sentir, même confusément, l'adoucissement que, malgré tout, nous avons apporté à leur vie rude ?

Enfin, voilà donc deux princes qu'en quelques mois nous élevons au trône : en septembre, au palais de Hué, le jeune Duy-Tan ; à Porto-Novo, Adjiki-Toffa. Warwick, auprès de nous, était un bien petit faiseur de rois. Et nous n'en voulons plus pour nous-mêmes ! La politique a de ces inconséquences.

G. B.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

AU MAROC : LA CHARGE DES 3e ET 5e CHASSEURS D'AFRIQUE, LE 29 FÉVRIER

Le cavalier démonté : un cheval pour deux.

Le lieutenant Vallée, blessé au bras gauche, l'omoplate fracassée par la même balle, ressortie au milieu du dos, demeure en selle.

L'aide fraternelle : comment on ramenait les blessés.

APRÈS LA CHARGE : LE RETOUR DES BLESSÉS AU CANTONNEMENT

LE COMBAT DES RFAKHA

C'est le nom officiel adopté par le général d'Amade pour désigner l'engagement du 29 février. Il fut sanglant, et les photographies que nous adresse le capitaine Paul Azan, qui était avec les 3e et 5e chasseurs lors de la « charge épique » — c'est son mot, — nous montrent quelques aspects émouvants du champ de bataille après l'action, et illustrent quelques traits signalés déjà, comme l'héroïsme du lieutenant Vallée et du lieutenant Merle, demeurant en selle malgré d'effroyables blessures. Celui-ci, on l'a vu la semaine dernière, était resté à la tête de son peloton, bien qu'il eût la jambe gauche fracassée.

L'un des nouveaux clichés qui nous parviennent le montre au moment où l'on est forcé de le descendre, épuisé, de sa monture. On n'avait malheureusement pu lui sauver la jambe. On avait dû l'amputer. Il vient de succomber aux suites de cette opération, au moment où un décret du président de la République lui avait conféré la croix de la Légion d'honneur.

Mais, entre toutes les prouesses qui furent accomplies en ce jour, il convient de retenir la conduite du chasseur Guidicci, que nous signale notre correspondant :

« Guidicci avait la mâchoire fracassée. Il fut admirable. Blessé au beau milieu de la charge, il vit que ses camarades les plus proches voulaient s'arrêter pour le secourir. Alors, ne pouvant plus parler, il leur montra du geste la direction de l'ennemi, droit devant eux. Un peu plus loin, il tombait de cheval, n'en pouvant plus. Mais il avait entendu son lieutenant crier le commandement suprême : « En avant ! » Alors, sanglant, dans l'herbe, voyant défiler devant lui les chasseurs, il les applaudissait. Remonté à cheval, grâce à deux de ses camarades, il se rendit ainsi vers le lieu du ralliement. Je le rencontrai pendant le trajet. Ce qui restait de sa mâchoire inférieure pendait, effrayant. Sa figure n'était qu'une masse sanguinolente. Pourtant ses yeux énergiques, brillants, *parlaient*, vraiment.

» Un peu plus loin, il avisa le général d'Amade, qui arrivait. Par des gestes véhéments, il fit comprendre qu'il demandait à lui serrer la main ; le général alla vers lui et étreignit, en effet, la main de ce brave tendue vers lui.

» Guidicci n'est pas mort, dit-on, de sa blessure. Il est à Casablanca. On espère qu'il s'en tirera, si l'on peut l'envoyer au Val-de-Grâce. »

Moins heureux que lui, le frère de Guidicci, engagé au même escadron, fut tué le même jour : on retrouva, après le combat, son cadavre décapité. Près de lui gisaient le corps du maréchal des logis Guénard, qui avait les yeux arrachés, et celui d'un autre chasseur, vide de ses entrailles, tout le torse brûlé.

En somme, c'étaient les deux vaillants régiments de chasseurs, le 3e et le 5e, qui avaient supporté, dans cette pénible journée, le plus rude effort. Ils avaient été éprouvés. Parmi les morts, ils comptaient : le 3e chasseurs, Guénard, maréchal des logis fourrier, Colas et Guidicci, cavaliers ; le 5e, Didier, maréchal des logis, Bergeron, Martinelli, Condé, cavaliers, etc. Parmi les blessés : le 5e chasseurs, Vallée, lieutenant ; Merle, lieutenant (décédé depuis, comme on l'a vu) ; Granger, maréchal des logis ; Turquois, Vergne, Arnaud, Roart, Ballot, Lacroux, Camigli, Muller, Averoux, cavaliers ; le 3e chasseurs : Martinaud, brigadier, et les cavaliers Falke, Chazelet, Guidicci, Blanc, Vérité. Plus, peut-être, encore quelques autres dont les noms ne purent être donnés avant que leurs familles fussent prévenues.

D'ailleurs, ils avaient généreusement rendu les coups dont les avait accablés l'ennemi. Et tout le terrain de leur charge magnifique, ce qu'on appela le « charnier marocain », était jonché, parmi les fleurs et les herbes, de cadavres bruns, que les sabres avaient entaillés de larges blessures.

Un de nos morts ramené par ses camarades.

Le « charnier marocain » : un cadavre.

Le lieutenant Merle, blessé à la jambe gauche, est descendu de cheval.

Le cavalier Guidicci, la mâchoire fracassée, est emporté à l'ambulance.

DEUX DES HÉROS DE LA JOURNÉE : LE LIEUTENANT MERLE ET LE CAVALIER GUIDICCI

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

DANS LES RUINES DU COLISÉE. — La prière des pèlerins au milieu de l'arène où les martyrs furent livrés aux bêtes. — *Phot. Ch. Aveniau.*

Le Colisée, un des plus remarquables monuments de l'ancienne Rome, n'offre pas son imposant décor à la seule curiosité des touristes ; en raison des souvenirs religieux attachés à son histoire, il est aussi, pour les personnes pieuses, le lieu d'un pèlerinage, surtout à cette époque de l'année, pendant les semaines qui précèdent les fêtes de Pâques. Des visiteurs de toute nationalité y viennent en foule se prosterner, prier et méditer à l'endroit même où périrent tragiquement, victimes de leur foi, les premiers chrétiens livrés en proie aux lions ; et l'aspect, les attitudes de ces modernes pèlerins contrastent d'une façon saisissante avec l'architecture archaïque du vaste amphithéâtre, vestige grandiose de la puissance romaine, transformé par leur acte de dévotion en une sorte de sanctuaire à ciel ouvert. Certains d'entre eux emportent, pour les conserver comme de précieuses reliques, de petits cailloux ramassés dans la poussière de l'arène, jadis rougie du sang des martyrs.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LE ROI ALPHONSE XIII A BARCELONE. — La foule sur le passage de la voiture royale. — *Phot. A. Merietti.*

Le roi d'Espagne a passé, la semaine dernière, à Barcelone, les deux journées des 10 et 11 mars. L'annonce de ce voyage avait fait naître des inquiétudes assez vives. Non seulement on craignait, en raison de la situation politique, que des manifestations hostiles fussent dirigées contre le roi et les ministres qui l'accompagnaient, MM. Maura, président du Conseil, et Ferrandiz, ministre de la Marine ; mais on pouvait redouter même quelque attentat. Barcelone, en effet, est non seulement le centre de l'agitation catalaniste, mais encore un dangereux foyer d'anarchie. Or, rien n'est venu justifier ces appréhensions. Tout au contraire ; jamais, dans aucun de ses voyages à travers ses Espagnes, le roi Alphonse XIII n'a reçu un accueil plus chaleureux que celui qu'il a trouvé à Barcelone. Pas le moindre incident fâcheux, ou seulement désagréable, pour le souverain et sa suite ne s'est produit. Salué, dès l'arr[illegible] d'acclamations enthousiastes, précédé et suivi d'étudiants, agitant des bannières et poussant de bruyants vivats, le roi [illegible] par des rues abondamment pavoisées, tout emplies d'une foule affectueuse, d'abord à l'église de la Merci, où un *Te Deum* fut chanté en son honneur, puis à la Capitainerie générale, où ses appartements avaient été préparés. L'enth[illegible]me s'est pas refroidi jusqu'à son départ. Nous avions à choisir entre beaucoup de photographies prises au cours [illegible] deux journées de fête. Mais les cérémonies officielles se ressemblent terriblement, toujours. Aussi avons-nous préféré, [illegible]t d'épreuves, la vue de cette place toute noire d'une foule grouillante, qui donne une idée parfaite de l'empressement du peuple de Barcelone autour de la voiture du souverain.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES SOUPERS A LA MODE : UN GRAND RES

Dessin de Georges Scott

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

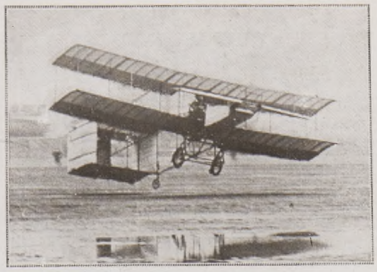
AIT DE MONTMARTRE A 2 HEURES DU MATIN

Pour attirer le public dans les restaurants de nuit, à la sortie des théâtres ou des cafés-concerts, la musique énervante des orchestres tziganes ne suffisait plus. Voici les dernières trouvailles : au milieu des tables, des danseuses espagnoles évoluent par couples ; des devineresses hindoues lisent dans les lignes des mains ; des nègres chantent de joyeux refrains de minstrels ; un chimpanzé en habit noir fait aux clients notables l'honneur de boire avec eux une coupe de champagne... Et voilà comment s'amusent, à Paris, en cet hiver 1908, quelques Parisiens et beaucoup d'Américains.

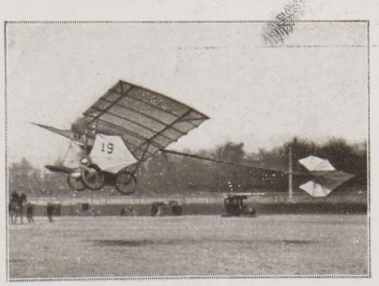
Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Le Farman.



Le Santos-Dumont.

Le Delagrange.

COURSES D'AÉROPLANES

On lira plus loin la première partie d'une attrayante et instructive étude sur la Locomotion aérienne, *qu'a écrite pour* L'Illustration *M. Baudry de Saunier, l'auteur de tant d'ouvrages remarquables sur l'Automobilisme. Se plaçant à un tout autre point de vue, M. Delagrange, un aviateur qui a réussi lui-même, ces jours derniers, des vols de plusieurs centaines de mètres, examine ici la possibilité d'organiser dès cette année* des courses d'aéroplanes, *et sa conclusion est celle qu'on pouvait attendre d'un des premiers concurrents prêts à se mettre en ligne.*

L'aviation vient à peine de naître et déjà nous pouvons envisager le chemin parcouru par elle, — sans jeu de mots. Après les sauts de quelques mètres, nous avons assisté à des envolées, puis à de véritables vols de plusieurs centaines de mètres et, enfin, au kilomètre bouclé, c'est-à-dire au kilomètre parcouru avec retour au point de départ. Mais ce ne sont là que des records isolés, et déjà l'on se pose la question : « Serait-il possible — et quand ? — d'organiser des courses, mettant à la fois en ligne, au départ, plusieurs aéroplanes ? »

Il est probable que nous en verrons à la prochaine belle saison. Des prix sont déjà fondés dans ce but, par des villes d'eaux, par des clubs, par des journaux, par des personnalités sportives.

Ce sera excellent pour la vulgarisation et le perfectionnement de ce mode de locomotion, ce sera excellent aussi pour les organisateurs.

Suivant en tous points le développement de l'automobilisme, l'aviation va devenir un engouement, et cela pour le plus grand bien de l'industrie et du commerce français. Voyons donc quelles sont les conditions à remplir pour organiser une ou plusieurs journées de courses.

Elles peuvent se ramener à trois principales. Il faut : 1° un terrain favorable ; 2° des coureurs ; 3° des prix.

Cela semble être un peu une vérité de feu M. le marquis de La Palisse ; on verra cependant par la suite qu'il était bon d'examiner ces conditions en détail, et d'une façon précise.

Le choix d'un terrain ne sera pas toujours chose facile à faire. Nos appareils actuels étant encore de dimensions assez vastes, il leur faut de la place, il leur faut leurs aises. Pour mettre deux ou trois appareils en ligne, un terrain de grande étendue, un champ de manœuvres ou un champ de courses, par exemple, est nécessaire.

Les champs de manœuvres présentent les grands avantages d'être presque toujours dépourvus d'obstacles, et d'avoir de vastes dimensions, mais on peut leur reprocher de ne pas être fermés à clef... malgré ce que l'on peut dire à ce sujet dans les casernes. Dans ces conditions, il est bien difficile d'empêcher le public de les envahir et encore plus difficile de faire payer les spectateurs. Cette difficulté, toutefois, est loin d'être insurmontable ; elle n'empêchera pas les champs de manœuvres d'être des aérodromes excellents.

Les champs de courses seraient plus faciles à garder, mais leurs dimensions sont moins vastes, en général, et, de plus, ils sont souvent encombrés d'obstacles.

Un hippodrome comme celui de Longchamp serait l'aérodrome rêvé. Mais le champ de courses de Maisons-Laffitte, par exemple, malgré les apparences, ne serait guère favorable ; les virages y seraient presque impossibles ; seule, la ligne droite pourrait être utilisée pour un départ de deux appareils au plus et par temps calme.

Un terrain pour aérodrome doit avoir au moins 1.500 mètres de long sur 700 de large. Il est évident qu'un espace semblable, sans aucun obstacle, et ayant un sol carrossable, n'est pas facile à trouver à la porte d'une ville.

Mais pourquoi les organisateurs de courses ne chercheraient-ils pas beaucoup plus loin, à 20, 30 ou 40 kilomètres même. Leur tache serait alors beaucoup plus facile et le succès de leur entreprise n'en serait pas amoindri.

Voyez ce qui se passe pour les courses d'automobiles. Tous les citadins, enchantés de l'occasion qui se présente de faire une partie de campagne, s'en vont le plus loin possible voir passer les coureurs. C'est un prétexte à promenade en auto, bicyclette, à camping, à pique-nique...

Occupons-nous maintenant des coureurs. Dès à présent, on peut assurer aux organisateurs la présence de cinq ou six aéroplanes marchant convenablement, c'est-à-dire capables de faire le kilomètre en circuit fermé.

C'est largement suffisant pour assurer un meeting d'aviation.

A l'heure actuelle, Farman seul a fait ce parcours ; mais, dans quelques mois, d'autres aviateurs en seront au même point. Voyez les progrès réalisés depuis l'été dernier, malgré la mauvaise saison : ne peut-on en espérer de bien supérieurs et bien plus rapides pendant les trois ou quatre mois qui vont précéder les courses ?

Ne parlons pas de Farman ; ce sera évidemment le grand favori, et c'est justice ; mais nous aurons dans la catégorie des cellulaires le *Delagrange n° 2*, absolument identique au *Farman n° 1*. Cet appareil est le premier livré de toute une série du même genre, commandée par le « syndicat de l'Aviation » aux frères Voisin, en vue de ces courses et concours.

Le *Delagrange n° 2*, s'il est bien piloté, ne peut donner que des résultats semblables à ceux du *Farman ;* or, son pilote, nous le garantissons, fera le possible et l'impossible pour rattraper le temps que lui a fait perdre, depuis trois mois, sa malechance continuelle. Cet appareil est muni, comme le *n° 1*, d'un moteur Antoinette 50 HP, 8 cyl.

Le « syndicat de l'Aviation » mettra probablement encore en ligne deux autres appareils montés par des sportsmen qui, s'en étant rendus acquéreurs, courront pour leur propre compte.

Comme concurrents dans cette catégorie, nous aurons peut-être aussi l'appareil de Ellehammer, ce Danois dont *L'Illustration* parlait, il y a quelques semaines. Enfin, parmi les outsiders, on peut citer *Pishoff* et *Zens*, qui n'ont pas encore volé.

Voilà donc, dès maintenant, une ou plusieurs courses de cellulaires assurées.

Voyons à présent la série des monoplans, car, disons-le en deux mots, puisque l'occasion se présente, et sans entrer à fond dans la question, il faudra faire une distinction entre les cellulaires et les monoplans. Il serait plus exact de dire que les organisateurs devront faire des séries en se basant, pour les établir, sur la vitesse de soulèvement propre à chaque appareil.

Les cellulaires sont, en général, des appareils lents, les monoplans des appareils rapides ; mais ceci n'est pas une règle, loin de là, car, si les premiers sont appelés sûrement à ne jamais atteindre une grande vitesse à cause de leur énorme résistance à la pénétration, les seconds, par contre, pourront, suivant leur envergure et leur force, être des appareils lents ou des appareils rapides.

Ces considérations demanderaient à être étudiées plus en détail, car elles seront plus tard un sujet perpétuel de discussions : c'est à prévoir. On rencontrera, pour classer les aéroplanes, les difficultés que l'on a déjà eues pour le jaugeage des canots automobiles ou pour l'établissement des séries dans les courses de voitures, d'après le poids et la cylindrée. Mais nous n'en sommes pas là.

Contentons-nous, pour le moment, de passer en revue les aviateurs partisans du monoplan, et capables de se mettre en ligne dans quelques mois : les Blériot, les Esnault-Pelterie, les Antoinette, les Santos-Dumont, les de La Vaulx, etc., etc.

M. Blériot aura certainement un ou deux appareils à présenter. Son activité inlassable et sa grande persévérance le conduiront à coup sûr à la réussite et au succès. Il compte déjà à son actif un bon nombre d'envolées variant de 100 à 200 mètres.

Robert Esnault-Pelterie se présentera à peu près dans les mêmes conditions. Lui aussi connaît la merveilleuse sensation que l'on éprouve en quittant le sol. Il prépare actuellement deux monoplans du même type que l'intéressant oiseau essayé à Buc cet automne.

L'appareil Gastambide et Mangin vient à peine de commencer ses essais et il a déjà réussi plusieurs petits vols qui font bien augurer du grand monoplan de la société Antoinette dont il est pour ainsi dire le modèle d'essai.

Le *Papillon* de Santos-Dumont n'a encore été essayé que trois ou quatre fois. Il a donné des résultats assez plaisants ; mais « l'intrépide Brésilien » ne semble plus animé du feu sacré. C'est dommage.

Nous verrons dans quelques jours les essais du nouveau Kapferer-monoplan du type Langley ; habitué à conduire son immense aéronat la *Ville-de-Paris*, H. Kapferer se fera un jeu de piloter son aéroplane à quelques mètres du sol.

Citons enfin en dernier, celui qui, peut-être, sera le premier plus tard : le grand appareil à deux places que les Frères Voisin terminent en ce moment et sur lequel on peut fonder de grands espoirs.

Il faut espérer que, dans quelques mois, on saura enfin conduire tous ces monoplans. C'est là la grosse question. Le gouvernail de profondeur semble extrêmement difficile à manier dans ces différents types d'appareils. Il y a six mois, personne ne prévoyait avoir à lutter contre cette difficulté ; ce qui préoccupait le plus les aviateurs à cette époque, c'était la stabilité latérale qui semble résolue maintenant. La stabilité longitudinale les inquiétait à peine. On cherchait alors à s'élever sans se douter qu'avant peu on s'élèverait trop facilement.

Comme le dit si bien M. Baudry de Saunier dans un article récent d'*Omnia :* « Jusqu'à présent, sur notre plancher terrestre, nous n'avions à nous préoccuper que de deux des dimensions de l'espace, la longueur et la largeur... Maintenant nous devons nous préoccuper des trois dimensions : longueur, largeur et profondeur. Nous devons ajouter à notre préoccupation de direction le souci de savoir à quelle hauteur au-dessus du sol nous devons nous tenir. »

... La place nous manque pour traiter de la question pourtant très importante de la répartition des prix. Disons seulement qu'à notre avis quatre prix de 5.000 francs, par exemple, valent mieux qu'un prix unique de 20.000. Car il faut que tous les efforts soient récompensés et que tous ceux qui auront fait les dépenses d'un déplacement puissent avoir de grands espoirs de dédommagement.

Les organisateurs devront, d'ailleurs, donner une indemnité pour chaque appareil. Ils pourront le faire facilement, car les recettes seront magnifiques.

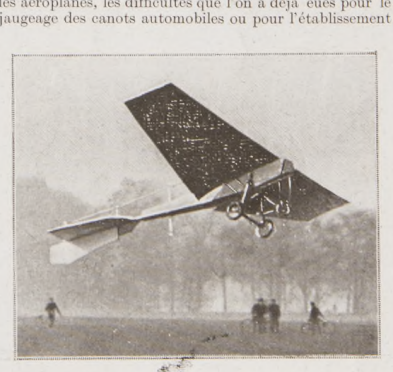
Quel homme, à l'heure actuelle, refuserait de donner 0 fr. 50 ou 1 franc pour voir évoluer des aéroplanes ?

Combien de milliers de spectateurs assis ou debout peuvent trouver place autour d'un aérodrome !

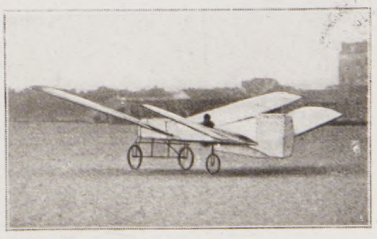
Montrez-nous des hommes volants ! !

L. Delagrange.

L'Esnault-Pelterie.



Le Gastambide et Mangin.



Le Blériot.

LES FUTURS CONCURRENTS DES COURSES D'AÉROPLANES

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES TRAVAUX DU MÉTROPOLITAIN

UNE PROMENADE DANS LES CAISSONS

Jamais, peut-être, les rues de Paris ne furent aussi encombrées qu'en ce moment par les palissades du Métropolitain. Et, cependant ce que nous apercevons à la surface ne saurait donner aucune idée des chantiers, parfois pittoresques, qui se continuent dans le sous-sol. C'est ainsi que les trois caissons du Métropolitain où seront bientôt installés la station Saint-Michel et ses accès ont disparu sous la chaussée refaite ; mais le travail souterrain continue, et l'aspect intérieur de ce tunnel de fer et des galeries adjacentes est, en ce moment, fort curieux. Une baie provisoire nous permet d'y pénétrer et de promener un instant nos lecteurs dans ces caissons dont nous leur avons exposé les diverses phases de construction.

A peine engagé dans l'escalier provisoire qui zigzague au flanc du caisson elliptique de la place Saint-André-des-Arts, on aperçoit, à une quinzaine de mètres au-dessous de soi, un petit lac coupé par une étroite passerelle où circulent des wagonnets qui vont chercher les déblais de la rue Danton pour aller ensuite s'accrocher à la grue qui les déversera sur le boulevard. A travers un fouillis de charpentes on voit « s'emmancher » au caisson elliptique, un peu au-dessus du niveau de l'eau, le caisson de la station ; et cette longue enfilade d'obscurité forme avec la teinte glauque du lac souterrain, que frappe la demi-clarté du jour extérieur, un contraste amusant.

Ce lac, profond d'à peu près un mètre, est voulu par l'entrepreneur : il sert de puisard où l'on fait converger toutes les venues d'eau. En vertu du principe de l'équilibre des vases communicants, son niveau suivrait exactement celui de la Seine si les pompes ne le maintenaient à une dizaine de mètres au-dessous. A la fin des travaux, on l'épuisera complètement et l'eau sera remplacée par une couche de béton mettant le caisson elliptique de plain-pied avec le caisson-station.

Si nous suivons ce dernier dans toute sa longueur, nous trouvons à l'extrémité opposée un autre caisson elliptique. Ici, point de lac, bien que l'eau soit encore plus abondante, car on n'est qu'à 65 mètres du fleuve ; le puisard a été installé différemment.

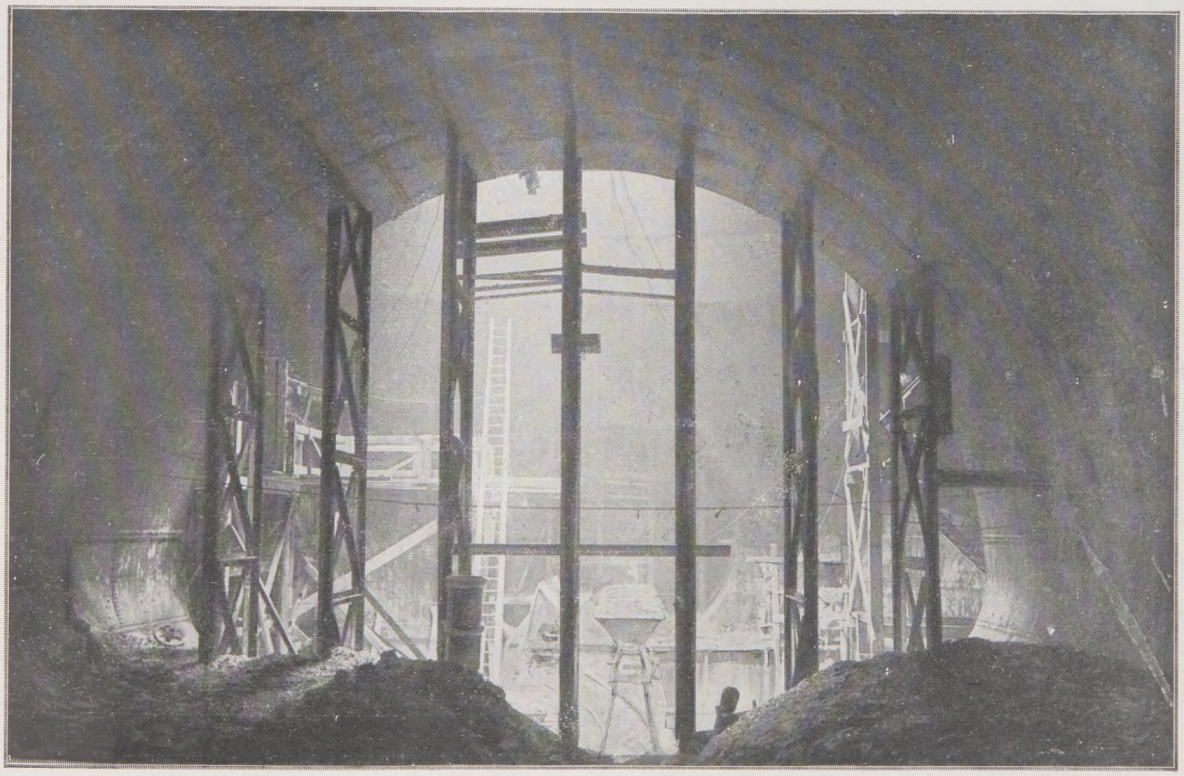
De ce caisson part la galerie qui, passant sous le chemin de fer d'Orléans, rejoindra les caissons incrustés sous la Seine. Le percement de cette section, commencé il y a quelques jours, présente des difficultés particulières. Par les temps de crue, l'eau y arrive avec un débit d'environ 33 litres par seconde.

D'autre part, le calcaire se trouve ici mêlé à des rognons de silex d'une extrême dureté. Cela rend plus pénibles l'abatage du sol et le forage des trous horizontaux appelés à loger les tubes de congélation : tubes de 65 mètres de longueur où l'on fera circuler un mélange réfrigérant pour congeler le terrain autour de la partie à creuser. Cette précaution a paru nécessaire contre les fléchissements possibles du sol sous le passage des trains de la ligne d'Orléans.

L'intercommunication avec les caissons sous-fluviaux n'est pas encore établie ; mais on peut atteindre le caisson de la rive droite du grand bras en s'avançant quelques mètres sous le lit même de la Seine.

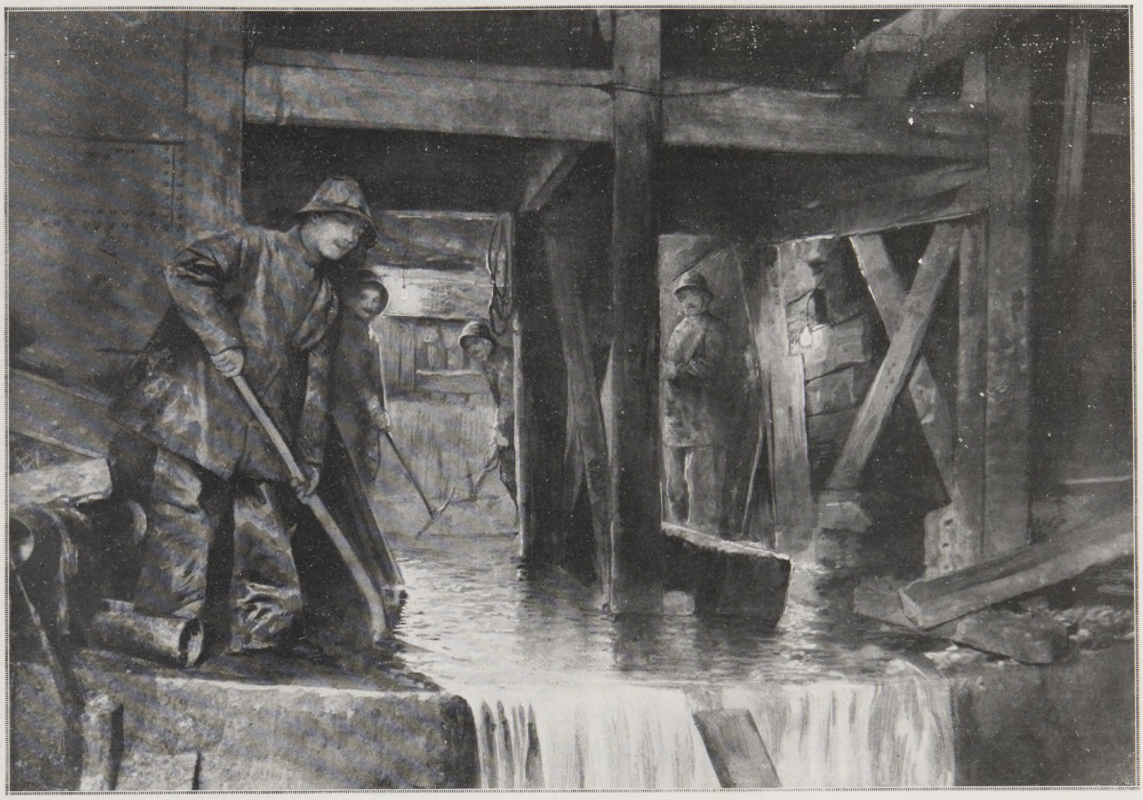
Ce caisson ne pénètre point sous le quai ; il s'en trouve écarté obliquement d'une distance moyenne de 7 mètres. Pour le rejoindre, il a donc fallu prolonger sous l'eau le tunnel qui traverse la place du Châtelet. Afin d'éviter les infiltrations, des scaphandriers ont « carapaçonné » le terrain à traverser en coulant au fond de la Seine du béton qu'ils ont ensuite recouvert d'une couche d'argile. En outre, à mesure que l'on creusait, on injectait autour du front d'attaque du ciment liquide qui allait

Dans le caisson elliptique de la place Saint-André-des-Arts.
(Au fond, le caisson-station de la place Saint-Michel.)

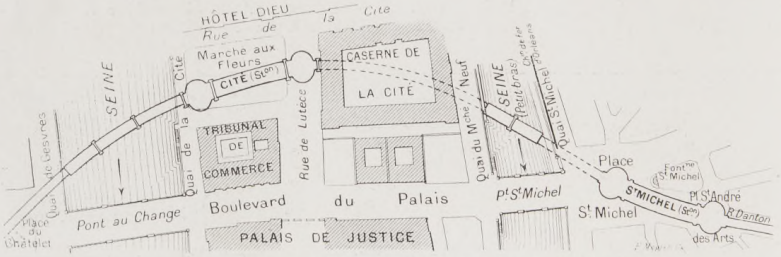


Le caisson elliptique de la place Saint-André-des-Arts, vu du caisson de la place Saint-Michel.
(Vue prise en sens inverse de la précédente.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Galerie d'avancement vers le petit bras de la Seine. (Vue prise du caisson elliptique de la place Saint-Michel.)



La traversée souterraine de la Seine et de la Cité par le Métropolitain.

(Ce plan permet de retrouver les endroits d'où ont été prises les photographies. — Le trait pointillé indique les sections de tunnel non encore percées.)

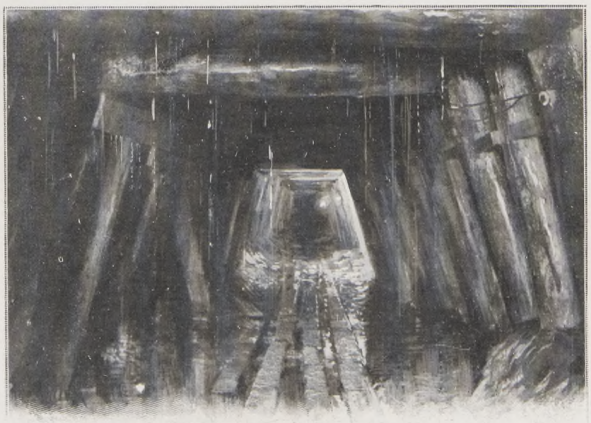
imperméabiliser le sol à traverser. Les travaux, dès lors, se sont accomplis dans d'excellentes conditions.

La galerie n'attend plus que son revêtement intérieur sur une longueur de quelques mètres où l'on n'a pas encore décintré : le mur qui la termine s'appuie directement sur la paroi du caisson.

Dans quelques jours, les stalactites qui pendent à la voûte auront été écrasées sous les voussoirs de fonte, et un diaphragme provisoire, coupant la galerie à une cinquantaine de mètres de la Seine, complétera la sécurité du service que l'on doit bientôt inaugurer entre la porte de Clignancourt et le Châtelet.

Deux sections de tunnel restent à creuser dans ces parages : l'une réunissant les deux bras de la Seine en passant sous la caserne de la Cité, l'autre allant de la place Saint-Michel au petit bras. Il est probable que les trains ne passeront pas sous la Seine avant quinze ou dix-huit mois.

F. Honoré.



Galerie d'avancement sous la rue Danton.

(Vue prise en regardant le caisson elliptique de la place Saint-André-des-Arts.)

Galerie d'avancement sous la Seine du côté du quai de Gesvres.

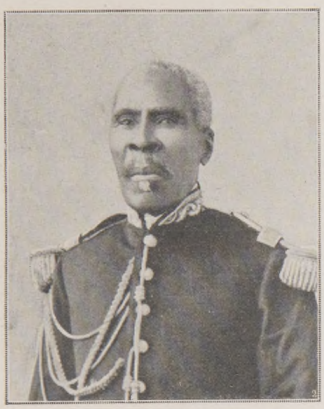
(Au fond, mur recouvrant la paroi du premier caisson.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA TERREUR A HAITI

La guerre civile ensanglante Haïti. Sans doute, ce n'est pas là une de ces nouvelles qui frappent de stupeur le monde. Qui pourrait dénombrer toutes les révolutions qui se sont succédé dans cette île admirable et créée pour le bonheur, depuis 1804, époque où y fut proclamée la République ? Ce sont plutôt les longues périodes de calme qui seraient pour surprendre, en cet Etat incessamment troublé. Or, de l'arrivée au pouvoir, en 1902, du général Nord-Alexis — qui avait lui-même renversé par violence le président Tiresias-Simon-Sam — semblait avoir daté une ère pacifique.

Pourtant, au commencement de cette année, on avait signalé l'éclosion d'un nouveau mouvement révolutionnaire. Personne n'y avait trop pris garde, tant on est blasé, précisément, sur ces bouleversements alternatifs. Il n'en était pas moins vrai que, le 15 janvier, une armée d'insurgés et d'exilés haïtiens avait abordé aux Gonaïves, à 100 kilomètres au nord-ouest de Port-au-Prince, la capitale. L'expédition était commandée par le général



Le président Nord-Alexis.

Jean Jumeau, agissant pour le compte de M. Anténor Firmin, ancien ministre d'Haïti à Paris et officier de la Légion d'honneur, et ancien secrétaire d'Etat de la république haïtienne. M. Anténor Firmin aspirait à remplacer le général Nord-Alexis et cherchait à le précipiter de la présidence par les mêmes moyens qui avaient servi à celui-ci contre son prédécesseur : accusations de malhonnêteté, puis prise d'armes.

Les assaillants s'emparèrent des Gonaïves et de Saint-Marc, autre port à mi-distance sur le chemin de la capitale. Ils ne gardèrent pas longtemps ces deux places. Jumeau, capturé à la reddition des Gonaïves, fut fusillé.

Mais un incident se produisit alors qui allait mettre en cause les nations européennes : les insurgés vaincus se réfugièrent dans les consulats ; 85 allèrent au consulat de France aux Gonaïves, 33 à notre légation de Port-au-Prince. Parmi ceux qui demandèrent protection à nos représentants était M. Anténor Firmin. Détail qu'il est piquant de rappeler : déjà, en 1890, M. Anténor Firmin étant secrétaire d'Etat pour les relations extérieures, d'autres révolutionnaires s'étaient réfugiés à l'abri de notre drapeau. M. Firmin les réclamait avec des arguments vigoureux, auxquels nous eûmes quelque peine à résister. Par bonheur, aujourd'hui, les mêmes raisons, invoquées par ses adversaires, qui n'eurent qu'à recopier ses notes, devaient demeurer également impuissantes à l'amener en face du peloton d'exécution.

Cette malheureuse affaire n'a fait, jusqu'à présent, que trop de victimes.

Exaspéré, affolé par la résistance des consuls européens à lui livrer ceux qui leur ont demandé asile, le président Nord-Alexis vient tout à coup de se porter aux pires extrémités.

Le 15 mars, en pleine nuit, entre 3 et 4 heures du matin, vingt-sept citoyens, convaincus ou seulement soupçonnés de sympathies « firministes », étaient enlevés à leurs foyers et, sans même un jugement sommaire, fusillés.

Parmi eux se trouvaient les trois frères Horace, Pierre-Louis et Massillon Coicou, dont le dernier avait été quelque temps secrétaire de la légation haïtienne à Paris. C'était un poète charmant, un lettré d'aspirations élevées, d'âme noble, qui rêvait pour son pays un avenir de haute civilisation ; il a payé de sa vie l'ambition téméraire de vouloir réaliser ce beau rêve.

Des navires de guerre ont été immédiatement envoyés sur les lieux par les gouvernements plus ou moins intéressés au maintien de l'ordre ou guidés par des considérations humanitaires, car on prêtait au président Nord-Alexis l'intention de s'emparer, même par la force, des Haïtiens réfugiés dans les légations. L'apparition des croiseurs a ramené le gouvernement de Port-au-Prince à de meilleurs sentiments : il a autorisé l'embarquement de ces réfugiés, qui, sains et saufs, pourront quitter Haïti.

Mais quelles graves conséquences pouvaient résulter de misérables querelles d'ambition personnelle ! Car, au fond, c'est à cela que se réduisent les mobiles de toutes les graves convulsions politiques qui ont agité Haïti depuis un siècle.

Le palais présidentiel de l'Elysée, à Port-au-Prince.

Le général Firmin, chef de l'insurrection. — *Phot. Walery.*

On se bat, on s'entre-tue pour conquérir la jouissance du palais présidentiel de « l'Elysée ».

Etrange ambition, et bien incompréhensible, si nous en croyons un de nos correspondants qui a passé quelques années en Haïti.

La résidence, évidemment, est somptueuse... pour le pays : c'est une immense construction en planches, au fond d'un parc ombragé de cocotiers géants, animé de veaux, de vaches, de « cabris », quêtant paisiblement leur provende dans les hautes herbes.

Mais surtout ce qu'aucun autre pays ne saurait disputer à la république haïtienne, c'est l'admirable organisation militaire de ce palais présidentiel. On frémit en songeant à la vie inquiète, agitée de transes, de l'homme qu'on est obligé de protéger ainsi.

Trente généraux, — et forcément quelques soldats, composent la maison militaire du président Nord-Alexis. Tout autour de la clôture du parc, de 50 en 50 mètres, une sentinelle veille, nuit et jour. Le soir venu, la garde redouble. Tandis qu'à la façade, une immense enseigne lumineuse portant le nom du locataire actuel du palais, — la seule de Port-au-Prince, — scintille dans l'ombre limpide de la nuit tropicale, dans le parc les feux des bivouacs s'allument. Et les sentinelles continuent de veiller hors des murs ; de temps en temps, leurs appels retentissent sinistrement, accusant l'aspect de campement guerrier, de halte incertaine, que donne tout cet édifice qui ne dort jamais.

Nord-Alexis est un vieillard de quatre-vingt-huit ans, un pied dans la tombe, peut-on dire. Et c'est à cette existence d'angoisses — que peut terminer, demain, la balle d'un conjuré — que ses mains tremblantes se cramponnent. C'est pour la conserver qu'il vient de faire exécuter, en une seule aube, vingt-sept hommes, tous vaillants, presque tous jeunes, pleins de projets...

AUX GONAIVES. — Une revue : fifres, tambours et police.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LA LOCOMOTION AÉRIENNE

Il ne fait plus doute, aujourd'hui, pour aucun homme sage, que la locomotion aérienne soit acquise à l'humanité dans un délai très prochain. La France aura une fois de plus la gloire d'un des progrès les plus extraordinaires qui soient.

S'il n'est pas encore possible à un voyageur de prendre un billet à Paris pour se rendre à Verdun par la voie des airs (260 kilom.), il n'en demeure pas moins certain que des privilégiés ont pu, à bord des dirigeables *Patrie* et *Ville-de-Paris*, franchir cette distance en sept heures, et que notre ministère de la Guerre a dernièrement passé à nos constructeurs commande de dirigeables de forteresse et de corps d'armée. La solution de la navigation aérienne par l'emploi d'appareils *plus légers* que l'air est donc appliquée déjà à des services pratiques.

D'autre part, s'il n'est pas encore donné à chacun de nous de chevaucher un aéroplane et de jouer à l'homme-oiseau, il est patent néanmoins que Santos-Dumont, Esnault-Pelterie, Farman, Delagrange, Blériot, etc., font tous les jours de longues envolées sur des appareils *plus lourds que l'air*. Après le prix Deutsch-Archdeacon de 50.000 francs qui était réservé au premier homme franchissant en aéroplane une distance d'un kilomètre avec retour au point de départ, voici le prix de 100.000 fr. de MM. Michelin pour l'aéroplane à deux places occupées qui, le premier, partira de l'Arc de triomphe de Paris, fera le tour de la cathédrale de Clermont-Ferrand, et ira atterrir au sommet du Puy de Dôme. Nous devons donc nous attendre à de très prochains exploits.

Pour répondre au besoin que peuvent éprouver ses lecteurs d'une initiation au moins sommaire à ces questions très spéciales, *L'Illustration* a bien voulu me demander de leur exposer les difficultés du problème, les solutions que ces problèmes ont reçues jusqu'ici, les conséquences qu'on peut tirer de ces solutions.

Je remercie d'avance les lecteurs de *L'Illustration* de leur bonne volonté à me suivre jusque dans les nuages. J'espère n'avoir pas à abuser longtemps de leur patience. Nous diviserons l'étude en quatre parties : la première traitera de l'atmosphère, de l'océan dans lequel nous allons évoluer ; la deuxième, du ballon rond, indirigeable, du vieux véhicule aérien ; la troisième, du ballon allongé, actionné par un moteur, et nommé dirigeable ; la quatrième, de l'aéroplane, de cet ensemble de surfaces légères qui se maintient en l'air sous l'impulsion d'un moteur et qui emprunte à l'oiseau quelques-uns de ses secrets.

I

L'OCÉAN AÉRIEN

De même que certains crustacés passent toute leur vie sur le fond même de la mer, les hommes n'ont d'autre lieu d'existence que le fond de l'atmosphère. Constatation désobligeante pour la vanité des « rois de la création » : ces tristes souverains demeurent attachés par la pesanteur à la partie la plus basse, au tréfonds d'un océan auprès duquel les autres océans ne sont que des flaques d'eau !

Certes, le fluide dans lequel nous nous agitons est près de 800 fois plus léger que l'eau dans laquelle évoluent les stupides poissons ; mais c'est précisément la petitesse de la densité de l'air par rapport à notre densité propre qui nous interdit d'y nager par nos propres moyens et qui nous oblige à recourir à des mécaniques. La supériorité du poisson sur l'homme, au point de vue locomotion tout au moins, est donc incontestable.

On confond généralement, et d'ailleurs sans commettre ainsi aucun petit crime scientifique, l'atmosphère et l'air. L'*atmosphère*, à proprement parler, est la couche gazeuse qui entoure notre planète et dont l'*air* n'est que l'élément principal, alors que l'*eau*, sous ses formes diverses, en est l'un des éléments additionnels. L'air que nous respirons est appelé souvent aussi *air atmosphérique* parce que le mot air est pris quelquefois dans le sens de fluide ou de gaz, par exemple dans l'expression « air délétère ». Ces différents vocables peuvent être confondus sans inconvénient dans une simple causerie.

Quelle hauteur possède exactement la couche gazeuse qui enveloppe la terre et l'empêche de se refroidir, comme une vulgaire lune, dans les espaces interplanétaires ? Demandons-le aux savants. Certains disent 50 kilomètres, à moins que ce ne soit 70 ; mais d'autres affirment que le chiffre vrai est 300, la distance à laquelle on commence, paraît-il, à apercevoir les comètes extrarapides quand leur queue prend feu à frictionner les premières molécules de l'air !...

Descendons vite de ces régions où notre raison risquerait de se volatiliser, et contentons-nous de discuter du domaine aérien, si splendide et si étrange, qui va bientôt nous appartenir Apprenons succinctement ses qualités et ses défauts pour juger mieux du parti qu'on en peut tirer.

Le public croit assez communément que l'air est fait d'oxygène auquel se mêle un peu d'azote. Le contraire est exact : si l'on analyse 100 litres d'air, on trouve qu'ils sont formés de 23 litres seulement d'oxygène, de 76 litres ½ d'azote, et d'un demi-litre de gaz plus rares tels que l'argon, le néon, etc. L'air est donc un mélange de gaz dans lequel entre dans une forte proportion l'agent des combustions, l'oxygène, aussi indispensable à nos poumons qu'aux cylindres de nos moteurs.

Mais peu nous importe ici la constitution chimique de l'air. Pour comprendre par quels moyens nous arriverons à nager dans ce fluide si léger, ce sont ses propriétés physiques qu'il nous intéresse surtout de connaître.

L'air possède à ce point de vue deux propriétés capitales, qu'il nous faut bien préciser car ce sont elles qui nous fournissent à la fois la possibilité et la difficulté du vol.

En premier lieu, l'air a une masse ; ou, pour parler une langue plus publique, l'air a du poids. Communément on n'admet guère qu'il soit un corps pesant ; on se persuade quelquefois qu'il allège les corps qui le renferment ! Ou bien on fait le mot *air* synonyme du mot *vide ;* l'expression populaire « plein de vent » signifie le néant du contenu ! Ces erreurs grossières proviennent uniquement de ce que l'air échappe à notre vue et que nos yeux, organes de sensations extrêmement vives, ne peuvent saisir les vagues de l'atmosphère que si elles sont en quelque sorte coloriées par la poussière, par la vapeur ou par la fumée qu'elles renferment.

En réalité, l'air pèse 1 kil. 293 par mètre cube, lorsqu'il est à la pression atmosphérique, et à la température de 0° ; nous verrons tout à l'heure pourquoi l'indication de ces conditions de pression et de température doit être bien déterminée. Il est fort heureux pour la locomotion aérienne que l'air ait une masse, car, s'il était impondérable, les ailes d'un insecte même de quelques milligrammes seraient incapables de propulser son corps ; la bestiole se trouverait en position beaucoup plus mauvaise encore pour effectuer un vol qu'une barque échouée sur le sable pour réaliser un déplacement en agitant ses avirons dans l'air.

L'air peut être considéré comme constitué par des molécules pesantes, plus ou moins rapprochées, et réparties en couches entassées les unes sur les autres. Les plus chargées de ces couches sont évidemment celles d'en bas, celles qui nous sont plus particulièrement destinées ; elles subissent la *pression atmosphérique* la plus grande possible, résultant du poids de toutes les autres accumulées sur elles. Cette pression a une telle valeur qu'au niveau de la mer, au point le plus bas de l'atmosphère par conséquent, elle contre-balance une colonne de mercure de 76 centimètres de hauteur ! Le baromètre, dont le nom signifie « mesureur de pression », n'a pas d'autre rôle que celui de nous indiquer, à tout moment, non pas la pluie ou le beau temps qui vient, ainsi qu'on le pense communément, mais la charge d'air que nous avons sur les épaules, charge qui diminue soit lorsque nous nous éloignons du fond de l'atmosphère en ballon ou en ascension de montagne, soit lorsqu'une perturbation atmosphérique allège momentanément le poids des couches entassées. A l'altitude de 5.500 mètres, la pression a perdu la moitié de la valeur qu'elle avait au niveau de la mer.

Du fait que l'air possède un poids, et un poids important, se déduit cette conséquence que l'air en mouvement ou *vent* possède une force qui peut être considérable. La force du vent croît énormément avec la vitesse qui l'anime : s'il marche à 2 mètres à la seconde, en brise légère, il n'exerce sur un panneau d'un mètre carré qu'une pression d'un demi-kilogramme ; s'il bondit à 45 mètres à la seconde, en ouragan, il exerce sur le même panneau une pression de 270 kilogrammes ! L'air peut donc courber à peine la tête d'une fleur ou arracher un arbre, selon la vitesse avec laquelle sont projetées ses molécules. Il en résulte que, si un torrent aérien est capable d'emporter en ami un ballon sphérique du nord au sud à l'allure de 50 kilomètres à l'heure, il devient l'ennemi terrible du ballon dirigeable qui entend circuler du sud au nord ; il cherche à le refouler, à le déformer, à l'écraser, et le navire doit lutter contre l'assaut de toute la puissance de son moteur.

Mais inversement, l'air, ayant une masse très réelle, possède à un degré très appréciable aussi cette propriété de la matière qu'on nomme l'*inertie*. Quand on l'attaque, par exemple au moyen d'un panneau qu'on déplace rapidement, il obéit au mouvement qu'on tend à lui imprimer, mais il n'obéit pas instantanément ; on sent qu'il résiste, qu'il réactionne contre la poussée. Un temps s'écoule, extrêmement petit assurément, mais mesurable encore, pendant lequel les molécules frappées se mettent en mouvement. Il existe donc une fraction de seconde pendant laquelle le panneau peut s'appuyer sur l'air. L'air peut ainsi offrir à une surface solide qui vient le frapper *un point d'appui*, extrêmement fugitif mais très réel néanmoins. La science de l'aéroplane consiste précisément à déterminer dans quelles conditions de forme, de vitesse, de direction, une surface doit frapper les molécules de ce fluide pour trouver sur elles un point d'appui, toujours fuyant mais toujours renaissant.

***

L'air possède une seconde propriété d'importance considérable dans la locomotion nouvelle : la variation extrêmement grande de sa densité. Il faut entendre par là que les molécules qui le composent sont d'autant plus rapprochées qu'il est soumis à une pression plus grande et à une chaleur plus petite. Nous voyons ainsi beaucoup mieux encore comment la navigation aérienne et la navigation sous-marine, qui se font toutes deux *dans* un fluide, diffèrent cependant l'une de l'autre. La densité de l'eau demeure presque toujours constante, quelle que soit la profondeur de la couche considérée, et le poisson possède une densité presque égale à celle de l'eau ; la densité de l'air varie au contraire directement avec la profondeur de la couche où se trouve l'oiseau, lequel possède une densité beaucoup plus grande que celle de l'air !

Cette dilatation de l'air en proportion de l'altitude a pour conséquences, regrettables à notre point de vue, que les hautes régions de l'atmosphère demeurent à tout jamais impraticables à l'homme et à ses machines. Le même nombre de molécules d'oxygène occupant aux grandes altitudes un volume double ou triple, je suppose, il en résulte que la même aspiration ne fait plus entrer dans les poumons que la moitié ou le tiers des molécules d'oxygène que fournissent les couches du fond de l'atmosphère ; l'homme s'y évanouit et meurt (catastrophe du *Zénith* à 8.000 mètres, 1875). Quant aux moteurs, pour la même cause de raréfaction de l'oxygène, ils perdent de leur puissance au fur et à mesure que baisse le baromètre. Les dirigeables ni les aéroplanes, véhicules à moteurs, ne pourront donc jamais s'aventurer en ces hauts parages. De plus, les plans de manœuvre ou de soutien de ces appareils, ainsi que leurs hélices de propulsion, ne trouveraient plus dans l'air ainsi raréfié à l'excès un point d'appui suffisant pour produire un effet utile.

N'en soyons pas trop chagrins. Cette dilatation de l'air en proportion avec l'altitude présente un avantage qui, à lui seul, anéantit tous les désavantages que je viens d'énumérer, un avantage sans lequel le ballon, sphérique ou dirigeable, n'existerait pas : elle permet au ballon qui s'élève de terre de trouver une zone où sa force ascensionnelle s'épuise et où il s'arrête, pour redescendre aussitôt. Si la densité de l'air était constante, le premier ballon gonflé de gaz se serait comporté comme un morceau de liège qu'on aurait lâché au fond de la mer : il serait monté toujours, jusqu'à atteindre la surface du fluide dans lequel il était plongé ! La surface de l'atmosphère ! Un voyage au pays des étoiles filantes !

La très haute atmosphère est bel et bien interdite à l'homme. En effet, une conséquence encore de la diminution de densité de l'air en ces parages est le froid, qui y grandit généralement avec l'altitude ; on estime que le thermomètre baisse de 6 degrés par 1.000 mètres d'élévation. Cependant l'abaissement de la température n'est pas toujours proportionnel à l'altitude ; pour des raisons nombreuses, les écarts de la normale sont assez grands. Dans une ascension rapportée à l'Académie des sciences par Arago, le thermomètre marquait — 39 degrés à 7.050 mètres. Des ballons-sondes ont accusé, à 13.000 mètres, une température de — 78 degrés. M. Flammarion a relevé, un jour, à la cote cependant presque modeste de 4.150 mètres, la température de — 9 degrés à l'ombre et de + 19°,3 au soleil. Je fais à dessein cette dernière citation pour montrer que la terre, qui possède une chaleur propre et emmagasine celle que lui donne le soleil, est, en somme, bien mieux que l'astre étincelant, notre grand régulateur de température (tous les voyageurs en ballon savent avec quelle constance, la nuit, la terre émet sa chaleur et permet une course facile).

Quelques lecteurs peut-être s'étonneront qu'à se rapprocher ainsi du soleil, on n'éprouve pas au contraire un accroissement de chaleur ! La question, qu'on me permette cette réponse, est enfantine. Les rayons du soleil ne donnent de chaleur que s'ils sont arrêtés par des molécules de matière ; de même qu'il n'y a de lumière que s'il existe un œil pour la percevoir, il n'y a de chaleur que s'il existe un corps pour l'arrêter. Aussi ai-je dit plus haut que la perte de densité de l'air aux grandes altitudes avait pour conséquence un accroissement du froid, car l'air des grandes altitudes est composé d'un nombre de molécules chaudes beaucoup moindre que l'air voisin du sol. Quant au reste, la distance qui nous sépare du soleil est de 150 millions de kilomètres ; se rapprocher de lui de 10.000 mètres équivaut à se rapprocher d'une cheminée de l'épaisseur d'une tête d'épingle pour avoir plus chaud.

***

On le voit, le domaine aérien que nous ambitionnons de conquérir est de constitution étrange ! Voilà un sol

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

dont la fermeté n'est guère la qualité dominante ! Hélas, la vérité est plus redoutable encore que ne le montre la rapide analyse que je viens de faire de ce domaine !

L'océan aérien, contrairement à l'océan marin qui demeure paisible au-dessous de ses vagues les plus furieuses, est le siège éternel des perturbations dont l'homme ne sait presque pas la cause et qui, la plupart du temps, déroutent tous ses calculs ! Sans doute de grands fleuves aériens tels que les vents alizés, qui soufflent toute l'année des deux côtés de l'équateur et que connaissait déjà Christophe Colomb, sont catalogués et classés ; mais le froid mistral qui s'engouffre dans la vallée du Rhône et qu'on a vu arracher des wagons de leurs rails, le brûlant siroco qui assèche l'Algérie et jette parfois sur l'Italie toute la vapeur d'eau qu'il a enlevée à la Méditerranée, les courants qui circulent au-dessus de nos têtes en des sens si différents et même parfois contraires, les lames chaudes et froides qui soudain s'abattent sur notre dos, qui en saura jamais la périodicité ?

Les observatoires cependant nous ont acquis déjà de précieuses indications sur les coutumes de notre océan. A Montsouris, par exemple, on a noté pendant trente années de suite, tous les jours, la vitesse du vent à 30 mètres de hauteur, altitude particulièrement intéressante pour notre locomotion. Cette moyenne est de 4 mètres par seconde de janvier à mai, pour tomber aux environs de 3 mètres de juin à octobre, et reprendre 4 mètres en novembre et en décembre.

De même sait-on de façon certaine que la vitesse moyenne du vent croît avec l'altitude. C'est ainsi qu'au sommet de la tour Eiffel (300 mètres)' le vent a en général une vitesse de 8 à 10 mètres à la seconde ; la vitesse la plus faible qu'on y ait observée est de 7 m. 06. De même encore peut-on tenir pour exact que, sur les trois cent soixante-cinq jours qui forment une année, le vent, dans les couches basses de l'atmosphère, n'atteint une vitesse supérieure à 15 mètres que quatre-vingt-dix fois ; d'où l'on conclut qu'un dirigeable possédant une vitesse propre de 15 mètres à la seconde, pourrait sortir de son hangar les trois quarts de l'année.

Heureux encore serions-nous si les difficultés qui s'élèvent contre nos prétentions aériennes se réduisaient à la liste sommaire que j'en ai tracée ! Mais voici encore une complication : un vent n'a presque jamais la seule direction rectiligne que l'on pense ; il procède généralement comme une énorme toupie qui tournerait sur elle-même en même temps qu'elle se déplacerait en ligne droite ; les montagnes, les vallées, ou simplement le choc contre un autre vent animé d'un mouvement tourbillonnaire analogue, le font dévier et semblent rendre sa marche incohérente. Tissandier, parti un jour de Calais en ballon, fut emporté par le vent sur la mer du Nord ; il se trouvait fort en péril quand le vent se retourna pour ainsi dire, et le ramena à Calais.

Et l'océan aérien possède des écueils comme l'océan marin ! Ces écueils proviennent tous de l'eau qu'il renferme. En effet, la chaleur propre à la terre, la chaleur aussi qu'elle reçoit du soleil, vaporisent constamment l'eau qui, on le sait, forme pour la majeure partie la substance des êtres terrestres. Cette vapeur, invisible pour nous, monte dans les couches élevées de l'air parce qu'elle est plus légère que lui. Mais le froid des régions hautes la condense ; elle tend à reprendre sa forme liquide : elle flotte en nuages qu'un courant chaud vaporisera de nouveau peut-être, qu'un courant froid achèvera peut-être de condenser et jettera sur la terre sous forme de pluie.

Il advient encore que les gouttes en descente n'atteignent pas la terre et qu'en traversant un courant chaud elles se revolatilisent et remontent en vapeur sans toucher nos parapluies. De même n'est-il pas rare, en ballon, de rencontrer des aiguilles de glace qui flottent dans l'atmosphère, soutenues en l'air soit par un courant, soit par un effet électrique. Parfois aussi les globules d'eau sont presque stationnaires dans l'atmosphère : en 1850, le 24 juillet, Barral et Bixio sont demeurés enfermés dans une brume de 7 kilomètres de hauteur !

Plusieurs aéronautes se sont vus environnés d'éclairs, prisonniers entre deux nuages chargés d'électricité qui se renvoyaient leurs grêlons. Un dernier coup de foudre épuisait le fluide électrique, et la pesanteur précipitait sur le sol les balles glacées.

***

En résumé, la conquête des immenses espaces de l'air implique la connaissance exacte des principales propriétés physiques de l'air, celles qui lui permettent de sustenter les mécanismes qu'on lui confie, et l'étude approfondie des phénomènes météorologiques qui régissent les courants avec leurs légères épaves.

A vrai dire, la circulation des hommes dans les voies aériennes se fera à des altitudes très voisines du sol, pour toutes les raisons que j'ai expliquées. Le ballon dirigeable se contentera de s'élever à la hauteur où les projectiles ne peuvent l'atteindre, à 2.000 mètres environ ; l'aéroplane glissera au-dessus des arbres et des maisons, rasera les routes, sera l'oiseau ami des champs.

Le vieux et glorieux ballon sphérique seul continuera d'aller sonder la haute atmosphère pour en rapporter les secrets à toute la gent volante qu'il a engendrée.

L. Baudry de Saunier.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

L'éclairage du fond des ports.

M. Léon Dion, un Américain de la Pensylvanie, d'origine française, sans doute, a imaginé un procédé nouveau pour guider les navires dans les passes et les ports, pendant la nuit. Il immerge tout simplement, au milieu du chenal à suivre, un câble portant à intervalles des lampes à incandescence renversées, munies de réflecteurs qui projettent la lumière vers la surface sous forme de piliers de feu. C'est tout. On comprend le fonctionnement : le navire n'a qu'à suivre la ligne jalonnée par les signaux lumineux. Ceux-ci sont très apparents, à la surface, vus du haut du navire : le navire passe sur chacun des phares sous-marins tour à tour, et de la sorte ne risque pas de sortir de la bonne voie. Le brouillard le plus épais est désormais sans inconvénients. Les lampes sont assez rapprochées les unes des autres pour que, du navire, on aperçoive sans peine celle qui se trouve en avant de la lampe sur laquelle il passe. Un avantage particulier de cette méthode est, en temps de guerre, la rapidité avec laquelle on peut retirer le câble, ou bien éteindre les lampes, de façon à enlever à l'ennemi tout point de repère pouvant lui faciliter l'entrée. Si Port-Arthur avait été muni des câbles Dion, les Japonais ne s'en seraient certainement pas emparés aussi facilement, avec si peu de pertes pour leur flotte.

Le tir contre la grêle en France.

Nous avons signalé, il y a quelque temps, la « facilité » du tir contre la grêle en Italie ; en présence de résultats plutôt défavorables, la commission d'organisation a décidé de cesser les expériences. En France, on n'abandonne point la partie ; M. Violle, membre de l'Institut, qui étudie la question depuis trois ans, vient de faire à l'Académie des sciences une communication relativement optimiste.

Par temps calme, le tir peut produire un effet mécanique analogue à celui du vent et opérer un simple déplacement du nuage qui apporte la grêle. Plusieurs cas de ce genre ont été observés et l'on a vu des propriétaires réclamer une indemnité au village voisin qui s'était débarrassé de la grêle à leur détriment.

Il faut poursuivre un autre résultat. Par un processus de phénomènes encore mal défini, mais où l'électricité joue, sans doute, un rôle important, les explosions d'artillerie paraissent susceptibles de déterminer une condensation brusque des nuages avant qu'ils se résolvent en grêle. C'est dans cet ordre d'idées que M. Violle a continué ses expériences et ses observations.

La hauteur des nuages est fort variable ; dans les vallées resserrées elle se réduit souvent à quelques centaines de mètres ; mais, au-dessus d'une vaste plaine, elle est rarement inférieure à un kilomètre. Pour atteindre ces diverses hauteurs, M. Violle emploie tantôt de simples bombes, tantôt des marrons attachés à un ballonnet ; parfois encore il fait éclater le ballon lui-même, celui-ci ayant été gonflé avec un mélange d'hydrogène et d'oxygène. Une fois, au mois d'août dernier, dans la Côte-d'Or, M. Violle a réussi à couper en deux un nuage qui flottait à 1.300 mètres au-dessus du sol.

D'autre part, les viticulteurs prétendent obtenir des résultats, et leur obstination à continuer leurs dépenses ne permet pas de suspecter *a priori* l'exactitude de leurs observations.

La marche d'un orage, est, d'ailleurs, un phénomène tellement rapide et complexe qu'il est bien difficile, dans la plupart des cas, de dégager nettement l'influence du tir. Toutefois, les observations recueillies jusqu'ici tendraient à indiquer la faiblesse d'action d'une détonation isolée, et la nécessité de produire avec beaucoup de méthode les détonations en masse.

M. Violle conclut : « Il ne semble pas impossible de lutter avec succès contre un orage à marche lente, débouchant par quelque col, passage habituel des nuées orageuses, si ce col et les hauteurs voisines sont munis de moyens méthodiquement groupés et régulièrement employés ; et si à cette disposition essentielle du tir en avant de la région à protéger fait suite une organisation raisonnée sur cette même région. »

La question reste donc en suspens, et l'administration agit prudemment en continuant à « contrôler » les deux champs d'expériences que nous possédons, l'un dans le Beaujolais, l'autre dans le Gers et la Haute-Garonne.

Taches solaires et tremblements de terre.

On a souvent émis l'opinion qu'il y a une corrélation entre les tremblements de terre et les taches solaires, les premiers étant considérés comme résultant d'une influence des dernières. Cette corrélation existe-t-elle réellement ? La sismicité terrestre est-elle accrue les jours où les taches passent par le méridien solaire central ? Il est assez facile, semble-t-il, de répondre à cette question, car on a de nombreuses séries continues de photographies du soleil, et d'autre part, aucun tremblement de terre ne passe inaperçu. Dans ces conditions, on peut aborder l'étude du problème. C'est ce qu'a fait M. Oddone, dans un travail publié en Belgique. Mais on ne peut pas dire que la conclusion soit bien nette. Rien ne s'impose encore à l'esprit. Du reste, il faut reconnaître qu'il y a plus d'une difficulté. Les tremblements de terre sont nombreux, et d'origine diverse : il est malaisé de savoir quels sont ceux dont il faut tenir compte, et ceux qu'on peut laisser de côté. D'autre part, une étude portant sur une année seulement ne suffit pas. Mais il est évident que si l'on ne peut encore dire s'il y a un rapport entre les taches solaires et les tremblements de terre, on discerne la nécessité d'une étude approfondie. La question n'est pas résolue, mais elle est posée, et, sans doute, elle occupera pendant un temps assez long les astronomes et les sismologistes.

La déformation du corps par les fardeaux.

Plus d'un, parmi nos jeunes potaches, laisse apercevoir un beau jour une épaule plus haute que l'autre, c'est souvent un grand embarras pour les mères attentives à l'épanouissement physique de leurs enfants de discerner la cause d'une déformation en apparence très capricieuse, car elle n'atteint point certains camarades qui semblent se tenir tout aussi mal en classe ou porter d'aussi volumineux fardeaux de livres et dictionnaires. M. Mesnard s'est livré à une série d'observations qui nous apportent quelque lumière sur la façon dont peuvent se déformer les lignes du buste.

Si l'on place dans une des mains pendantes un poids de 2 kilos, l'épaule correspondante s'abaisse, tandis que l'autre reste en place ; avec un poids de 4 kilos, l'abaissement s'accentue et l'épaule opposée se relève avec tendance à pointer en avant, la tête s'inclinant vers le côté chargé.

Si le poids est mis sous ou sur l'épaule, les déviations se produisent en sens inverse des précédentes : l'épaule chargée se relève et la tête se porte vers l'épaule libre abaissée. D'autre part, si le poids est excessif, ou est gardé trop longtemps, l'épaule d'abord relevée finit par s'abaisser.

Une différence dans le poids des livres de classe, ou d'autres fardeaux, la façon de les porter, suffisent donc à expliquer d'apparentes anomalies. Et ces observations nous rappellent, peut-être avec une précision nouvelle, qu'il faut soigneusement proportionner le poids des charges aux forces de l'adolescent, veiller surtout à ce que ces charges soient portées alternativement de chaque côté.

Les habitations en France.

La France n'est pas un pays très bâti. L'ensemble de son territoire ne supporte que 8 millions de maisons (exactement : 7.911.683), soit 15 maisons par kilomètre carré moyen. L'écart est d'ailleurs considérable selon les départements : 992 à Paris et 4 dans les Hautes et Basses-Alpes et en Corse. Si l'on met à part le Nord (68 maisons par kilomètre carré), le Rhône (33), le Pas-de-Calais (31), la Seine-Inférieure (27), Seine-et-Oise (25), puis la Lozère (5), les Landes (6), le Cantal et la Savoie (8), l'Aveyron et le Doubs (9), le nombre des maisons, dans tous les autres départements, varie entre 10 et 20 par kilomètre carré.

Huit millions de maisons pour près de 40 millions d'habitants (exactement : 39.252.245 en 1906), cela fait environ 5 personnes en moyenne par maison.

Les logements sont au nombre de 12.518.161, dont 868.670 servent exclusivement d'ateliers, magasins, boutiques : au total, 147 logements pour 100 maisons.

De 351 pour 100 logements, en 1881, le nombre d'habitants tombe, en 1901, à 334 ; diminution qui peut être la conséquence de la diminution du nombre des enfants par famille.

C'est surtout à Paris que dominent les maisons-casernes : on y compte 140 logements pour 10 maisons.

L'enquête faite lors du recensement de 1901 a montré que 46 % des logements sont trop peuplés. A Paris, la proportion n'est que de 37 % ; c'est à la campagne que les habitants vivent le plus resserrés dans un petit nombre de pièces. En Bretagne, près de 60 % des logements abritent plus de deux personnes par pièce.

Au total, le quart des habitants de la France vit dans des logements assez exigus pour que l'on y compte plus de deux personnes par pièce. La proportion s'abaisse à un septième à Paris.

En 1901, la proportion des logements vacants par rapport au total des logements d'habitation était de 61 p. 1000. En 1881, cette proportion n'était que de 36 p. 1000.

Les caisses d'épargne en 1908.

Au commencement de l'année dernière, il existait en France 549 caisses en activité, avec 1.527 succursales ou bureaux auxiliaires et 165 percepteurs dont elles avaient utilisé le concours : soit 2.241 établissements.

Pendant le cours de l'année, ce chiffre s'est augmenté de 40 unités.

La situation de ces caisses au 1er janvier 1908 est la suivante :

Le nombre total des livrets est de 7.793.816, en augmentation de 125.792 sur l'exercice précédent.

En 1907, le chiffre des versements a été de 793.660.449 francs, et celui des retraits de 761.662.422 francs.

Le solde dû aux déposants est de 3 milliards 637.957.886 francs.

Les « zones de calme » dans les villes américaines.

Dernièrement, le conseil municipal de New-York décrétait que toute personne faisant sans nécessité du bruit dans une zone de 250 pieds soit 76 mètres — autour d'un hôpital, serait punie d'une amende de 10 à 250 francs.

La ville de Chicago vient de suivre cet exemple et de promulguer le même décret.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UN DUEL ENTRE GÉNÉRAUX RUSSES

Un duel particulièrement tragique vient d'avoir lieu à Saint-Pétersbourg entre des défenseurs de Port-Arthur, les généraux Smirnov et Fock. C'est un épilogue du procès de Stœssel : le général Fock s'était

Le général Fock.

Le général Smirnov. — *Phot. Mieczkowski.*

jugé offensé par la déposition du général Smirnov.

Les conditions de la rencontre étaient très dures : le général Fock avait le choix des armes. Il se décida pour le revolver d'ordonnance, à vingt pas, avec décharges alternatives à volonté jusqu'à effusion du sang.

Les deux adversaires, accompagnés de leurs témoins, se rencontrèrent au manège de la garde, le 18 mars, et, sans se saluer, braquèrent leurs revolvers, graves, tous deux, pâles, le visage presque farouche.

Quelques spectateurs — des dames, dit-on — étaient présents.

Lorsque l'ordre de tirer partit, le général Fock lâcha sa première balle. Le coup de revolver du général Smirnov lui fit écho. A ce premier coup, le col de l'uniforme du général Fock fut un peu arraché. Il ne fut pas touché. Sept autres balles furent échangées. A la dernière, le général Smirnov s'abattit, avec un long gémissement. Il était atteint, mortellement, peut-être, au-dessus de la hanche droite.

LE GÉNÉRAL DE GIORGIS PACHA

Le général de Giorgis vient de mourir subitement à Rome, au cours d'un congé qu'il était venu passer dans son pays d'origine ; il avait été mis, il y a quatre ans, par la confiance de l'Europe et après entente avec la Turquie, à la tête des missions militaires chargées de la réorganisation de la gendarmerie en Macédoine.

On sait que cette réorganisation formait une des clauses importantes du programme d'ensemble décidé en 1902 et dont l'application avait été seulement retardée par l'insurrection bulgare de 1903 dans le vilayet de Monastir et la haute vallée de la Strumma.

Ce rouage de réforme de la gendarmerie se trouvait constitué d'assez délicate façon.

La Macédoine fut divisée en cinq secteurs. Dans chacun d'eux, l'Autriche à Uskub, l'Italie à Monastir, la Russie à Salonique, la France à Serrès, l'Angleterre à Drama, placèrent un colonel et cinq officiers de leur nationalité respective

Le général de Giorgis et les cinq officiers de chaque district entraient, seuls, au service ottoman ; au contraire, les cinq colonels, chefs de mission, demeuraient au service unique de la puissance dont ils émanaient et dont ils continuaient de porter la tenue et de toucher la solde. L'extrême courtoisie du général de Giorgis s'est efficacement exercée pour adoucir des angles parfois très aigus. C'était un homme excellent et très fin, sous des dehors un peu frustes, d'esprit calme, estimant avec raison que rien ne se fait du jour au lendemain et que la patience et le tact remédient, en la plupart des cas, aux difficultés d'une situation.

Le général de Giorgis laissera dans la mémoire de tous ceux qui l'ont approché et, par conséquent, apprécié, les regrets sincères que l'on doit toujours à celui qui fut un brave et parfait galant homme.

VAN DEN BRULE.

Le général de Giorgis sous la véranda de sa villa, à Salonique.

EN L'HONNEUR DE CARDUCCI

Dimanche dernier, une assistance nombreuse se pressait dans la grande salle du Collège de France, pour une cérémonie commémorative organisée en l'honneur du célèbre poète italien Carducci. Le comte Tornielli présidait, ayant à ses côtés MM. Emile Loubet, Beauquier, député ; Gustave Rivet, sénateur ; Henri Barboux, Jules Claretie, Anatole France, Alfred Mézières, Jean Richepin, Emile Levasseur, d'autres notabilités encore. Le couronnement d'un buste, dû au sculpteur Ordono de Rosalès, la récitation de vers caractéristiques, des discours laudatifs, composaient le programme de cette fête littéraire. L'intérêt s'en accrut d'une circonstance particulière : elle offrait à M. Jean Richepin l'occasion de prendre la parole en public pour la première fois depuis son élection à l'Académie française, et une telle épreuve oratoire avait de quoi piquer la curiosité sympathique d'un auditoire d'élite.

L'attente de celui-ci ne fut point déçue : le nouvel académicien remplit sa tâche d'une façon digne tout ensemble et de lui-même et du génie latin dont il avait mission d'exalter la mémoire. M. Jean Richepin, par la hauteur et la vigueur de la pensée, par la richesse, le coloris, l'harmonie du verbe, atteignit aux sommets de l'éloquence, et son discours, chaleureusement applaudi, donna un avant-goût fort alléchant de celui qu'il saura prononcer, le jour de sa réception solennelle à l'Académie.

M. Jean Richepin prononçant son discours devant le buste du poète Carducci, à la Sorbonne, le 15 mars.

LES THÉATRES

D'un roman que M. Alfred Capus a publié il y a une dizaine d'années, M. Pierre Veber a tiré, pour le Théâtre Réjane, une pièce en cinq actes, *Qui perd gagne*. C'est l'étude à la fois amère et souriante des mœurs relâchées qui sont celles d'un monde assez particulier, assez spécial, même dans le monde parisien : le monde d'un certain journalisme politique et financier. Nous y voyons des débutants dans la carrière perdre leurs illusions d'abord, leurs scrupules ensuite, se délester de leur intime honorabilité pour arriver plus vite à la grosse situation, pour gagner la fortune qui est leur unique désir, leur seule aspiration. Sujet délicat mais traité avec infiniment d'esprit, d'ironie et d'indulgence, et joué à merveille par Mme Réjane, par MM. Gaston Dubosc, Signoret, Pierre Magnier.

Une partie de la troupe de M. Gémier représente en ce moment au Théâtre Femina une comédie nouvelle de M. Tristan Bernard : *les Jumeaux de Brighton*. C'est une adaptation des *Ménechmes*, de Plaute, très libre et très réussie. *Les Ménechmes*, est-ce autre chose qu'un vaudeville ? Et un vaudeville peut-il produire son plein effet de rire s'il n'est écrit en langage actuel ? C'est pourquoi M. Tristan Bernard n'a pas cru trahir, mais a plutôt pensé servir Plaute en changeant sa pièce d'époque, pour faire parler à ses personnages la langue usuelle des spectateurs. Et l'esprit si moderne et si fin de Tristan Bernard s'alliant à l'esprit large et classique de Plaute produit effectivement une œuvre savoureusement comique. Mlle Carlier, MM. Janvier, Marchal, Harry Baur, Houry, Colas, Dalleu, jouent admirablement — ce n'est pas trop dire — *les Jumeaux de Brighton*.

M. Georges Feydeau vient de réapparaître sur la scène des Nouveautés avec un vaudeville — non adapté celui-là, très exclusivement moderne — qui fera, comme ses aînés, rire des salles entières pendant des soirs innombrables : *Occupe-toi d'Amélie*. Ce titre est une injonction à laquelle le public obéira ; il ira longtemps s'intéresser aux aventures de cette Amélie qui est le prétexte et le sujet des quiproquos les plus extravagants, des incidents les plus burlesques, multipliés durant quatre actes avec une logique irrésistible. Mlle Cassive, MM. Germain, Girier, Decori, Baron fils, Simon, jouent avec un entrain endiablé cette étourdissante folie.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° Une gravure hors texte en couleurs, remmargée : PETITE MARQUISE, par Gaston La Touche
2° Le 8e fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : NIETZSCHÉENNE.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 28 MARS 1908 *66e Année. — N° 3396.*

LES COULISSES DU CINÉMATOGRAPHE

Comment on prépare un accident d'automobile dans une allée du bois de Vincennes.

Voir l'article, pages 211 à 215.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Malgré qu'il y eût beaucoup de « monde », ah ! qu'il y avait donc peu de « mondains », de brillantes Parisiennes et de gens du soir lorsque, l'autre matin, sur les 9 heures, à la piquette de l'air glacé, j'entrai dans la Galerie des Machines où s'ouvrait le nouveau Concours agricole ! A l'avance je m'étais savamment préparé un tas de petites joies soignées qui se réalisèrent sans effort et dont, pas une minute, je ne fus déçu. Dès le seuil, les satisfactions m'arrivaient en pleine figure avec les souffles d'air tiède, par où avait déjà circulé l'haleine des bestiaux, l'arome de la paille et du foin, la buée du lait et l'odeur d'osier des corbeilles. Et, tout aussitôt, j'apercevais les bœufs, les admirables bœufs grands plus que nature, dont la rustique vue accélérait les mouvements de mon cœur au point de le faire marcher comme une batteuse. Charolaise, nivernaise, normande, limousine, garonnaise, toutes les races étaient représentées et c'était une chose divertissante, en même temps qu'instructive, d'accomplir son tour de France parmi ces bêtes nationales. La plantation de la corne indiquait la région ; une culotte nommait une province. A travers ces éminences de viande et ces collines de chair, tranquille ascensionniste, je voyageais, comme par monts... et par veaux. De quelque côté que l'on jetât les yeux, à droite ou à gauche, ce n'était à l'infini qu'une double rangée de croupes énormes et quadrilatérales, du sommet desquelles pendait, jamais absolument tranquille, la corde de la queue.

Rien ne saurait donner une idée de l'exceptionnelle et méticuleuse propreté avec laquelle étaient tenues ces pièces vivantes de concours. Peignées, frisottées, grattées, bouchonnées, brossées à rebrousse-poil, trop peut-être à mon humble sens. Il me prit, plusieurs fois, le regret des flancs grumeleux, crépis d'excréments plus tenaces que le lierre, pareils, sous leur craquelure de bouses, à des jeux de patience. Tendre et vague, j'avais du fumier à l'âme et des nostalgies de purin. Que le chant d'un coq m'eût ravi alors ! J'étais forcé de me tenir à quatre pour ne pas réclamer tout haut : « Une ferme ! Une ferme ! »

Mais le spectacle déconcertant d'une mappemonde que six hommes vigoureux traînaient dans un chariot vint tout à coup me distraire et ma surprise ne fut pas petite quand je m'aperçus que ce globe on ne peut plus terrestre n'était autre qu'un cochon jersiais dont il n'y avait pas moyen, tant il était follement gras, gros et boursouflé, de discerner où était la tête et où la queue. On aurait parié qu'on eût perdu. Il s'agissait de lui faire intégrer le box où il devait, après récompense, attendre, dans une monstrueuse paix, l'heure d'être remis entre les mains velues des charcutiers. La chose n'était pas un verre à boire. J'y assistai, au premier rang des gens de la partie qui donnaient les ordres pour l'exécution de la manœuvre.

Quand le chariot eut été appliqué tout contre la porte du parc étroit réservé au goret et basculé les brancards en l'air, de telle sorte que l'animal fût irrésistiblement contraint, par l'inclinaison de la pente autant que par son propre poids, de descendre à terre... il ne descendit pourtant pas. Alors, pour l'y engager et le prendre d'abord par la douceur, plusieurs spécialistes commencèrent à lui entrer négligemment en pleine couenne leurs doigts écartés qui s'enfonçaient jusqu'à la troisième phalange comme dans de la pâte. Nous étions là, plusieurs profanes, corps sensibles, qui, malgré nous, en avions mal... Ça nous « répondait... » Et cependant, volumineux, serein, le jersiais n'avait pas l'air d'attacher plus d'importance à ces éperonnades que s'il recevait des gouttes de rosée. On recourut alors aux moyens violents. Par de toutes... oh ! bien petites et courtes choses, languettes de chair qui dépassaient à peine les deux extrémités du traversin qu'il représentait (était-ce une pointe d'oreille ou le tire-bouchon du séant ? Personne ne pouvait s'en douter... lui seul, l'insulaire obstiné, le savait !...) par ces menues excroissances donc on le pinça, on le prit, comme on put, et on tira si fort que j'eus l'angoisse de voir ces cordons de chair se rompre et rester aux poings des traîneurs ! Il n'en fut rien pourtant, et le mastodonte couleur d'aubépine, à grand'peine roulé, remorqué, sans qu'il trouvât même la force, du fond de ses incalculables goitres, de lancer un de ces cris déchirants dont il est si prodigue, était enfin amarré sur un épais lit de paille.

Pas une seconde, au cours de ces différentes gentillesses, il n'avait donné signe de protestation ni même de vie. Enseveli sous l'avalanche de ses croulantes graisses, il n'avait plus que juste le souffle indispensable pour dormir et ronfler les dernières vautrées de son existence avant que le couteau disparût tout entier jusqu'au manche dans les gélatines de sa gorge.

Après un rapide adieu mental, je le quittai pour d'autres passe-temps, et, ayant accordé un coup d'œil de sympathie à de délicieuses petites chèvres qui grelottaient comme des émigrantes sous leurs châles de laine, je poursuivis mes découvertes, au hasard, sans ordre, n'écoutant que ma fantaisie. Elle me fit d'abord admirer les groupes de propriétaires et de sérieux éleveurs, fermes sur poteaux, le lobe de l'oreille grenat et maniant des bâtons qui tenaient le coup. Aisément l'on distinguait le patron du domestique, le métayer du simple gars, le toucheux du valet de ferme, quoique la blouse du dimanche fraternisât avec le veston en peau de bique et le paletot de caracul... Des larges faces campagnardes, bien sabrées par le rasoir et qui avaient la saine âpreté d'un paysage de Beauce en hiver vous ravigotaient rien que par leur accent d'honnête franchise. Dans l'œil d'un berger pensif on attrapait au passage un coin de ciel, et, sans demander la permission, carrés d'épaules, tête ronde, les bouchers entraient comme chez eux dans les stalles, dénouant une corde, envoyant des claques, tâtant le morceau, une paume dominatrice à plat sur les mufles luisants de bave où la langue retroussée de l'animal venait, entre leurs doigts, chercher et creuser le trou des narines.

Un instant je me joignis au peloton de ces professionnels. Avec eux, quoique à distance respectueuse, je soupesai en imagination les bœufs de trois ans, des enfants de 400 kilos, d'une blancheur de lait, nous ruminant de côté, du regard, à travers la herse de leurs longs cils albinos, et les immenses normands plus volumineux que des hippopotames, la tête casquée de licols neufs aux larges courroies cloutées qui, de loin, sous l'entre-croisement des cuirs, leur donnaient des airs de centurions géants, au front de brute.

Tandis que, exclusivement à leur affaire, mes compagnons palpaient une épaule, ou, pour mieux s'informer d'un détail, enfonçaient jusqu'au coude leur bras dans le gosier d'un périgourdin, je me faisais à l'écart mille égoïstes fêtes de choses dont ils ne se doutaient même pas et qui m'eussent bien tombé dans leur esprit s'ils avaient pu en avoir le moindre soupçon. Quand un bœuf se couchait en se laissant choir sur le flanc, je me délectais à suivre la lente oscillation de son corps bombé qui roulait plusieurs secondes, de droite à gauche — ainsi qu'une futaille qu'on bouge — avant de conquérir l'immobilité parfaite. Les cochons anglais au groin à la Roxelane relevé et aplati comme à coup de maillet, me contraignirent à trouver légitime qu'ils ressemblassent par loyalisme à des bull-dog. Une truie, étalée à la façon d'une lourde crème et tellement répandue sur le sol qu'elle semblait, en dépit de ses coulées, ne faire pourtant qu'une avec lui, me troubla par l'anormale abondance de ses mamelles qui, de partout, entre les quatre pattes lui sortaient comme des outres. Et voilà qu'en penchant sur elle ma sollicitude, je m'aperçus qu'ignorant citadin j'avais fait erreur. Ce n'étaient point des mamelles, mais des *petits* qu'elle venait, adorable mère, de mettre bas en se jouant, la semaine passée... Combien y en avait-il ? Douze ou trente-huit ? Impossible de m'en assurer, tellement ces jeunes gens, pressés et montés les uns par-dessus les autres, escaladaient le ventre généreux.

Pas une des notes de l'incohérente et magistrale symphonie qui ne me fût aussi fête d'oreille. Le bêlement des moutons tremblé comme une plainte, les longs beuglements en point d'orgue où passe comme l'étendue des pâtures, le tapage de roi captif que fait en secouant ses paquets de chaînes et l'anneau de son nez le taureau farouche, même le comique hurlement du porc qui fait songer à l'assassinat de Polichinelle, me caressaient comme du Mozart et rafraîchissaient mon cœur. Entendre tout cela et l'entendre à Paris ! à Paris !... Quelle grâce ! L'infini bienfait ! J'avais l'illusion de descendre d'un train de plaisir, d'être à cent lieues du boulevard, d'avaler du cidre, de relire Flaubert. L'heure avançait et je ne pouvais pas m'en aller. Je voulais tout voir, en prendre pour six mois. Les vaches aux pis semblables à des marmites dont les tétines roides seraient les pieds m'amollissaient autant par leur désarmante douceur que les petits taureaux bretons, à la corne drue et mauvaise, dont l'œil de sorcier vous jette un sort. Sans fausse honte, j'aurais bu avec avidité une tasse de ce lait crémeux qui, dans le seau de fer-blanc, bouillonnait comme une mousse marine. Alignés en bel ordre au milieu du chemin, une douzaine de comtois, au dos et aux flancs mamelonnés, attendaient, pleins de sagesse, le prochain passage de M. le ministre, ployant le col à l'avance ainsi que sous un joug, devant son auguste regard et, à quelques pas, des porcs grognons étaient menés à la baguette, le nez vil, flairant, s'arrêtant et fouillant le sable à croire qu'ils allaient déterrer des truffes là dans la Galerie des Machines, troisième travée !

Cependant, il fallait mettre les enjambées doubles... Rapidement, à regret profond, je n'accordai qu'une attention légère aux races tachetées des Alpes et du Jura, aux brebis tondues couleur de feutre, au profil pascal des agneaux. Mais comment ne pas m'arrêter, malgré l'heure tardive, devant les chiens, les chiens de berger, bons, beaux, vertueux, dignes d'être hommes, quand tant d'hommes ne mériteraient pas d'être chiens ? Une fois de plus je les ai tous préférés, les grenadiers, les caporaux de Raffet, les capitaines de la garde, moustaches et barbiches d'Empire premier, les Polonais, les Callot, les bohémiens, les chiffonniers sans hotte, les brigands aux caboches de pandours dont l'œil, tout au fond d'une inextricable broussaille, luit comme un clou de gros soulier, et les noirs-de soir, les roux-d'aurore, les beiges-de limousine, les gris-d'argent, les bruns-de-loup, et toutes les Charmantes et Gracieuses, tous les Gendarmes et Flamberges, haletants, en poils d'amour, avec un nez pareil à un charbon tombé dans l'eau et des yeux, des yeux... des yeux... comme des personnes, des yeux mouillés de courage, d'ardeur, de tendresse, des yeux de conscience qui, si on les regardait à certains moments de faiblesse dans la vie, vous empêcheraient de commettre une mauvaise action.

Henri Lavedan

(Reproduction et traduction réservées.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES COULISSES DU CINEMATOGRAPHE

Peu d'inventions ont fait, à leur apparition, une impression pareille à celle que produisit le cinématographe ; aucune, peut-être, n'a rencontré, auprès des foules, une vogue égale, aussi foudroyante, aussi prolongée à la fois. Qu'un chacun cherche à se rappeler l'étonnement, l'émotion intense qu'il éprouva lorsque, pour la première fois, il vit, sur l'écran blanc, se projeter en images saccadées, tremblotantes encore, le mouvement, la vie même, emprisonnée, fixée, puis restituée par la lentille du « cinématographe Lumière ». Car il convient de le redire de temps à autre, de crainte qu'on l'oublie : la prodigieuse machine est bien française et vit le jour à Lyon-Monplaisir, où des inventeurs infatigables, Auguste et Louis Lumière, avaient perfectionné, mis au point, industrialisé les appareils de laboratoire de Marey et de Demény, résolvant un problème auquel le grand Edison lui-même s'était attaqué en vain. C'était en 1895.

Pour moi, le souvenir de ma première rencontre avec l'extraordinaire merveille demeure, en ma mémoire, à jamais ineffaçable.

Je dus à Armand Silvestre cette sensation nouvelle et si inattendue. Très lié avec les Lumière, le bon poète avait été des premiers privilégiés admis à jouir du résultat de leurs ingénieux travaux. Ç'avait été pour lui le coup de foudre. Vingt vers magnifiques d'Hugo — son dieu ! — soudainement découverts, ne l'eussent pas transporté davantage. C'était une obsession, une hantise, si bien qu'un soir, il nous fallut, à cinq ou six, le suivre dans le sous-sol, aménagé en hâte, d'un grand café du boulevard où, depuis quelques jours, on montrait au public, enfin, le cinématographe Lumière.

Il n'y eut parmi nous aucune déception. Le sortilège agit, vainqueur. Ce fut l'enchantement général.

Les petits enfants d'à présent, qu'on gâte, et pour qui de subtils librettistes créent des films féeriques, admirables, souriraient de pitié si on leur montrait les cinq ou six bandes qu'on nous fit défiler sous les yeux : la sortie des usines Lumière, le départ d'un convoi de chemin de fer, le débarquement des voyageurs d'un des bateaux-mouches lyonnais... Et le numéro comique était représenté par *l'Arroseur arrosé*, qui devint bien vite populaire. Mais tout cela venait de nous révéler un prodige nouveau du génie humain.

Le temps a marché, pour le cinématographe, avec une rapidité digne de lui. Toute une industrie formidable, puissamment organisée, et dont les produits annuels se chiffrent par millions, a pris naissance de l'invention des Lumière. Le merveilleux spectacle est sorti du sous-sol du boulevard qui abrita ses débuts, pour tout envahir : le music-hall voisin qui l'écrasait de son luxe et de sa vogue, et le théâtre, et le cirque, et toutes les salles de fêtes. Dès qu'une scène baisse son rideau, pour cause d'insuccès ou parce que vient la saison des vacances, l'écran lumineux s'y installe et fait salle comble, sans relâche. Les grands enfants comme les autres, les artistes, intrigués et conquis, comme les flâneurs les plus dénués d'esthétique, entrés par hasard, prennent plaisir à ces visions sans cesse renouvelées, si diverses, — et si étranges, parfois, si mystérieuses, si inquiétantes, que la même question, en même temps, jaillit de toutes les lèvres : « Comment peuvent-ils faire cela ?... »

Ah ! cette interrogation ! Que de fois ne nous l'a-t-on pas posée, lecteurs du Nord, lecteurs du Midi, abonnés des Russies perdues ou des lointaines Amériques !...

De son confortable fauteuil, pour une pièce blanche, de son banc du paradis, pour quelques sous, dans une modeste baraque foraine, pour dix centimes, on assiste à des miracles : une modiste gentillette qui dormait sur un banc, accablée, dans la torpeur d'un après-midi d'été, se transmue en une élégante de haut vol, parée pour la fête et pour le souper fin ; au beau milieu d'une avenue du Bois, une auto mutile un pauvre pochard endormi, en allé, paisible, dans son rêve ; des clowns, autrement fébriles, autrement étourdissants que les Hanlon-Lee, de diabolique mémoire, montent à reculons des escaliers, bondissent, comme des balles, du sol à la crête d'un mur, du carreau d'une cuisine sur les étagères ; un omnibus rebrousse chemin à bride abattue, la voiture avant les chevaux ; des potirons de conte fantastique grimpent à toute vitesse une rue montueuse, sautent à l'entresol d'une maison bien banale, et, falots, rebondis et semblant pouffer d'aise, font irruption, par la fenêtre ouverte, dans l'appartement de quelque placide bourgeois ; un skieur file, comme un aigle, à travers l'espace, culbute, en sa vertigineuse glissade, une cheminée d'usine qu'il renverse, continue sa route en plein ciel, rayant de ses patins de bois des nuées plus blanches et plus inaccessibles que la neige des monts ; d'une poignée de roses éparpillées, un essaim de génies, de diablotins, de ballerines, naît plus instantanément que sous le geste d'une baguette de fée, dans un conte bleu, sans qu'aucune trappe visible se soit ouverte ; en plein air, sous les ombrages d'un parc, sous des saules qu'on voit trembler au vent, une vapeur sort d'une pelouse drue, monte, se condense en une vision radieuse qui s'anime, sourit, danse, vit, enfin ; dans l'épaisseur d'un mur, dans la trame soyeuse d'un tapis d'Orient, une image surgit, spectrale, vague, qui se précise, forme féminine, apparition qu'on voit s'avancer à la rampe, esquisser une pantomime, un pas, puis se fondre, s'évaporer, se perdre de nouveau dans le lambris, dans la tenture...

Oui, comment font-ils tout cela ?

***

A dire vrai, il n'est pas, tout d'abord, très aisé de le savoir. Moins sceptiques, — ou moins adroits, — que Robert Houdin, qui obtint à la fin de sa carrière un si vif succès en expliquant, en dévoilant ses trucs, les industriels inventifs qui créent, pour notre joie, ces prodiges, n'aiment pas, en général, à révéler leurs secrets. Me trompé-je ? Il m'a semblé qu'il ne leur déplairait pas qu'on supposât qu'il entre, dans leur cas, un peu de magie noire, ou seulement rose. Jouer au sorcier, au seuil de cet incrédule vingtième siècle, le rôle est, en effet, amusant, et peut séduire. Mais il est difficile à tenir longtemps, à cette époque où l'indiscrétion est aussi complaisante que sont insatiables les curiosités. Il s'agissait bonnement de trouver le sorcier un peu plus philosophe que ses confrères, assez renseigné sur le train du monde pour comprendre qu'il n'est point de secrets inviolables ; — s'il est, même, dans la profession, des secrets, tout court. Ce bienveillant sorcier, je l'ai rencontré en la personne de M. Léon Gaumont, créateur et directeur d'une des deux plus grandes affaires de cinématographe qui soient au monde.

On vous a, quelquefois déjà, parlé de lui dans ce journal. Technicien de première valeur, qui se confina très longtemps dans les recherches purement scientifiques avant que de se résigner à amuser un peu, à son tour, ses contemporains, esprit très ouvert, charmant homme, par surcroît, et accueillant, comme il l'a prouvé en la circonstance, il a, avec une bonne grâce parfaite, ouvert toutes grandes à *L'Illustration* les portes de ses ateliers, de ses laboratoires, les coulisses de son théâtre, et, tel Robert Houdin, « débiné » gaiement ses trucs.

On ne prétend point ici les révéler tous, ni expliquer, l'une après l'autre, les invraisemblables diableries du cinématographe. Chaque maison a ses petits moyens propres, qui chaque jour se perfectionnent et se compliquent. Mais de secret, de vrai secret, il n'en est point, et les artifices, les tours de main, grâce auxquels on arrive à de si étonnants effets, sont, en somme, simples et en petit nombre. Quand on aura pris connaissance des plus usuels, des principaux, il semble bien que tout spectateur attentif pourra expliquer et démonter à peu près toutes les scènes les plus mystérieuses et en reconstituer ce que les gens de métier appellent « la prise de vue ». Le cinématographe n'y perdra, pour eux, rien de son attrait, au contraire. Les marionnettes qui firent la joie de notre enfance ne cessèrent pas de nous amuser du jour où un quidam qui avait de bons yeux s'écria du parterre : « On voit la ficelle ! »

***

En somme, on peut diviser les spectacles que donne le cinématographe en deux grandes catégories : 1º les scènes prises directement sur nature, reproductions de fêtes, de cortèges, vues de pays divers, etc. ; 2º les scènes prises au théâtre, réalisation de scénarios savamment combinés, pantomimes dramatiques ou comiques, parfois charmantes, féeries construites suivant la règle et les canons. Mais la combinaison de ces deux genres, la transposition, parfois, dans un cadre naturel d'actions de théâtre, interprétées par des acteurs, en mêlant le réel au factice, en donnant pour décor à des contes bleus de vrais champs, de vrais bois, une mer déferlante, enfin, d'autre part, l'emploi de ressources exclusivement propres à l'appareil lui-même, au cinématographe, vont permettre d'obtenir les effets les plus merveilleux, absolument inconnus, irréalisables jusqu'alors.

L'enregistrement, puis la projection des scènes vécues, ce fut d'abord à peu près tout le domaine du cinématographe. On n'a eu garde d'abandonner ce filon. En améliorant sans relâche les moyens dont on disposait, on en est arrivé à de véritables tours de force de reportage. Ainsi, les obsèques du roi Carlos de Portugal avaient lieu, à Lisbonne, le samedi 8 février. Trois jours après, le mardi 11, au soir, les spectateurs de Paris et de Londres voyaient défiler sur l'écran blanc les carrosses dorés et peints des ambassadeurs, la somptueuse garde des Archers Rouges, les chars funèbres du roi et du prince, drapés de noir. Encore fallait-il compter, dans ce cas, avec les lenteurs de la locomotive... Mais Lisbonne aurait pu revoir ce spectacle le soir même ; — que dis-je : une heure après la fin de la cérémonie. Avec les procédés de développement et de tirage dont on dispose, il est possible, nous affirmait M. Léon Gaumont, vingt minutes après qu'elle a été prise, de projeter une bande. Mais, de ce côté-là, le champ est assez restreint : il faut attendre les événements, la fête ou le drame. Du côté du théâtre, au contraire, il est illimité, renouvelé, étendu sans cesse par l'imagination des librettistes, par l'ingéniosité des mécaniciens ou des opérateurs.

Le bon public, qui se gaudit à voir se dérouler sur le rectangle lumineux de l'écran de projection les brèves scènes d'une comédie ou d'un drame en dix minutes, ne se doute guère du travail, des efforts, des frais, qu'a coûtés la moindre pantomime ainsi jouée en images.

Combien de dramaturges ignorés, en attendant le jour prochain où les favoris du succès vont s'y mettre, à leur tour, s'éveillent chaque matin avec la préoccupation de « la scène à faire », du rapide scénario bâti en vue du film, utilisant les moyens spéciaux au cinématographe ! C'est une carrière nouvelle qui s'est ouverte à l'activité et à l'ambition des imaginatifs. Elle s'est vite encombrée. On accueille toujours à bras ouverts tous les arrivants. Qui sait s'ils ne portent pas dans leur cerveau le chef-d'œuvre inconnu, l'idée géniale, le sujet d'une bande dont on vendra, par le monde, des milliers de kilomètres ? Mais il est des canevas qu'on n'écoute plus jusqu'au bout : « Cela a déjà été fait ! »

La pièce reçue, reste à la monter — ainsi qu'on ferait au Français, à l'Odéon ou au Vaudeville — à en donner la meilleure interprétation possible. C'est affaire aux metteurs en scène et aux opérateurs.

***

Le théâtre de la rue des Alouettes, à Belleville, où tout cela s'élabore, a sa troupe, ses décorateurs, un personnel complet d'acteurs excellents et de praticiens habiles. Il est aménagé, machiné comme la scène même du Châtelet et en offre toutes les ressources, avec ses cintres étagés à n'en plus finir, avec ses trois dessous.

Voilà où nous allons assister à notre première « prise de vue », à la préparation du film *le Rêve du Trottin*.

C'est un gentil trottin, coquettement habillé de rien ; une sage petite personne. Elle a quitté le matin de bonne heure son faubourg, embrassé tendrement ses deux « vieux ». Et la voilà en courses, l'encombrant carton au bras. Mais, partie à peine, comme elle s'était arrêtée devant une vitrine de bijoutier, elle subit, sort commun à beaucoup d'autres, les prévenantes assiduités d'un galantin mûr. Elle hausse les épaules et passe, insensible désormais aux scintillements des joyaux.

Cependant, elle n'a pu si vite chasser de sa mémoire le souvenir de cette rencontre. Tout en trottinant, elle songe encore, bien qu'elle s'en défende, à ce tentateur aux petits soins sur les lèvres de qui fleurissaient des promesses. Et comme, accablée de chaleur, un peu lasse, elle s'est arrêtée sur un banc, puis assoupie, elle a un rêve où il va jouer le principal rôle. Le grand carton posé près d'elle s'est ouvert, sans qu'elle puisse savoir comment. Au fond du couvercle, doublé de peluche noire, a surgi tout à coup une silhouette minuscule, une manière de singulier *pupazzo*, étonnant par sa petitesse même, un pygmée fringant, pirouettant, le chapeau à la main : en réduction Colas, le même vieux beau de tout à l'heure. Il s'approche, grandit un peu, s'incline très bas, sourit, renouvelle son hommage éperdu, ses offres empressées. La jouvencelle n'en peut croire ses yeux, — non plus que les spectateurs. Quel est ce prestige ?

Il s'est passé, pourtant, quelque chose de bien simple.

D'abord, le décor est truqué, et cela ressortit à la mise en scène théâtrale, plus ou moins ingénieuse en ses combinaisons. Le banc où s'est assis le trottin est appliqué tout contre la toile de fond ; le dossier même, n'en est que peint. Et juste au-dessus du carton, de la dimension, de la forme exactes de son couvercle, un panneau est entaillé. Au moment précis où va commencer le rêve, le moulinet de l'appareil enregistreur de vues s'est arrêté. Deux machinistes sont entrés en scène, ont enlevé et le couvercle du carton, et le pan découpé dans le décor. Ainsi, une fenêtre s'est trouvée ouverte sur un fond tout noir, fait d'une étoffe immense tendue au mur de scène et jetée même sur le plancher. Grâce à la similitude parfaite de surface, de contour, de cette ouverture, le spectateur gardera l'illusion que le couvercle de la boîte est toujours en place. Dans ce champ rectangulaire, et tout à fait à l'arrière-plan, le vieux beau a pris position, toujours à la faveur de l'arrêt.

La pantomime a repris. La fillette est attentive ; le céladon marivaude : le cinématographe a été remis en

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

marche, recommençant à enregistrer la scène sur la bande, du point exact où il avait subitement stoppé, si bien que rien, absolument rien, ne peut faire soupçonner au public qu'il y eut une halte dans la prise de vue.

Donc, ici est intervenu un artifice propre au cinématographe, *l'arrêt*, dont les applications sont innombrables. La bande entière du *Rêve du Trottin* repose sur sa mise en œuvre.

Profitant d'un nouvel arrêt, le « vieux marcheur » est passé en avant de la toile de fond, est arrivé à l'avant-scène, de plus en plus empressé, de plus en plus pressant. Sur un geste de lui — il y a du Méphistophélès dans ce roquentin — apparaît, dans le couvercle du carton, toujours, un joli essaim de danseuses naines comme il était lui-même tout à l'heure, parce qu'elles sont très loin de l'objectif, tout au fond de la scène, au « lointain », comme on dit en argot de coulisses, presque contre le mur de scène. Elles ballent, virevoltent. A mesure qu'elles se rapprochent, ainsi qu'il avait fait, elles grandissent à leur tour. On le comprend sans peine : simple affaire de perspective, accentuée encore par l'objectif, comme dans toute photographie. Et quand, enfin, elles sont assez près pour emplir, à l'œil, tout le cadre oblong, l'appareil enregistreur de nouveau s'arrête et elles viennent en avant du décor, répétant le jeu du monsieur, se prosterner devant la mignonne émerveillée, prêtes à la servir, comme les Kobolds vaincus devant le Chevalier Vierge, et portant, celle-ci un chapeau à la mode la plus récente — je veux dire immense — celle-là la jupe enchantée de Peau d'Ane, les autres des bijoux. Miracle ! un geste encore du Cassandre énamouré, et la voilà vêtue de ces merveilles, la tête haut empanachée, la taille gainée d'un fourreau braisillant de paillettes, les épaules nues, ruisselantes de perles, les poignets cerclés de bracelets, parée, enfin, pour la fête : un arrêt encore a permis cette métamorphose, qui semble instantanée, et qui dut être fort longue, ô mesdames !

Voilà donc la gentille enfant prise au piège, — en rêve, ne l'oublions pas. Elle accompagnera le séducteur, qui, galamment, a pris au bras le gros carton. Pas pour bien longtemps. Au premier carrefour, il en a assez, et lâche la boîte. Elle est tombée à terre à peine, qu'à sa place stationne — grâce à un autre arrêt — une aristocratique auto, où l'on s'embarque de compagnie.

Rassurez-vous : l'histoire finit d'une façon morale.

Un tableau suivant montrera la folle égarée soupant en gaie compagnie, la tête un peu troublée, déjà, des fumées du champagne quand tout à coup — nouvel arrêt, substitution du décor du début à un pan du décor du cabinet particulier — elle voit apparaître, en une rapide vision, les vieux parents qu'elle a quittés le matin, si tranquilles, si confiants, inquiets, maintenant en larmes sous la lampe allumée, parce que l'heure où ils l'attendaient est de longtemps passée. Elle veut crier, les appeler, les rassurer, se lève, va pour les embrasser : deux des convives du souper sont là, sur le divan qu'elle heurte : il y a eu encore un arrêt qui a permis de remonter le décor du cabaret et d'y replacer ces deux figurants. Et la revoici sur son banc d'où elle n'a pas bougé, éveillée tout à coup par la grosse voix d'un agent : ce n'était vraiment qu'un songe impossible...

Ce procédé des *arrêts*, que nous voyons, dans cette seule bande, employé à tant de reprises, est l'un de ceux qui donnent les effets les plus surprenants. D'une rose jetée à terre naît une femme : arrêt ; toutes les substitutions d'une personne à un objet, ou inversement, d'une personne à une autre, d'un objet à un objet : arrêts, toujours. Et l'illusion, ici, est si parfaite que la classique apparition de théâtre, où le personnage était entrevu, au travers d'une gaze, au milieu de la baie ouverte dans un décor — Marguerite au rouet, par exemple, au premier acte de *Faust* — semble désormais un artifice enfantin et barbare.

***

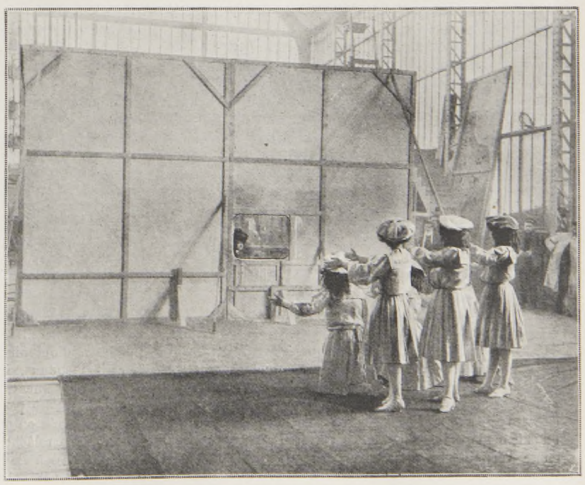
C'est un arrêt encore, suivi d'une substitution de personne qui intervient, et constitue le truc, dans *le Bon Ecraseur*, l'un des films les plus surprenants à première vue, l'un des plus réussis.

Le drame, ici, se déroule non en scène, mais en pleine route, — au milieu du bois de Vincennes qui, désert, était agreste et charmant, sous un soupçon de gelée blanche, le matin d'hiver où l'on nous y conduisit pour nous révéler le mystère de ce petit drame. Mais il faut pour cette scène un acteur rare, difficile à rencontrer, plus difficile encore à persuader de jouer son rôle quand, une fois, on l'a trouvé.

Le livret est celui-ci : un ivrogne fort avancé zigzague au milieu d'une allée, remontant, j'imagine, des guinguettes à tonnelles de Joinville ou de Nogent. Il est à bout de force, toute raison éteinte, et ses genoux tremblants se dérobent sous lui. Il tombe. Il s'endort. Une auto vient, dont le chauffeur distrait admire sans doute la délicate dentelle des bois givrés. Pas un coup de corne,

Le cinéma enregistreur s'est arrêté. Deux machinistes sont entrés. L'un a enlevé le couvercle du carton ; l'autre, un panneau de la même dimension que ce couvercle, découpé dans le décor, ouvrant sur un fond noir. On a l'illusion du couvercle levé, garni de velours comme le carton.

Dans le cadre qu'a ouvert la manœuvre précédente, des danseuses viennent prendre place, tout à l'arrière-plan du théâtre, sur une immense draperie noire tendue contre le mur de scène et recouvrant le plancher. Leur éloignement les fait paraître minuscules.



L'envers de la scène. — Position des danseuses sur le drap noir qui pend le long du mur de scène et recouvre le plancher. A travers la fenêtre ouverte dans le décor, le trottin regarde.

Le « Rêve du Trottin ». — Trois instantanés pris au cours des opérations du cinéma et donnant la clef du mystère.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Dans les coulisses du théâtre de la rue des Alouettes : le maquillage.

Pour la préparation des drames et des comédies destinés au cinématographe, une scène vaste, aménagée avec les derniers perfectionnements, est nécessaire. Le théâtre des établissements Gaumont, rue des Alouettes, à Belleville, est, dans ce genre, un modèle, avec sa scène de 20 mètres de large et de 35 mètres de haut, machinée comme celle du Châtelet, pourvue de dessous, de cintres, de ponts volants, de grils. Il a son directeur artistique, ses metteurs en scène, sa troupe, où ont passé tour à tour des artistes fameux dans tous les genres. La photographie ci-dessus montre un coin de la loge des figurants pendant la première des opérations préliminaires de la prise de vue du *Bon Ecraseur* : le maquillage. Pour réaliser ce drame cinématographique il faut, comme accessoires, une automobile et deux fausses jambes de bois et d'étoupe ; comme acteurs, deux hommes, l'un ingambe, l'autre cul-de-jatte, de ressemblance parfaite, condition aisément obtenue par les savants grimages auxquels l'artiste professionnel procède en ce moment, au milieu des figurants déjà costumés pour quelque autre drame ; et, très docilement, le mutilé se prête à la transformation.

pas une hésitation : à pleine vitesse, la véloce machine passe sur les jambes du dormeur, les coupe au-dessus du genou. On imagine le brusque réveil du pauvre diable. Mais c'est une scène comique, — d'un comique seulement un peu macabre. Le mutilé se relève sur son moignon, ramasse ses jambes à pleines mains, hurle des appels, et en sautillant, comme un lamentable et disgracieux batracien, se traîne à la poursuite de la voiture qui file de plus belle. Elle s'arrête, pourtant, à ses cris, et un voyageur en descend, flegmatique. Quoi, tant de bruit pour si peu ! Voilà-t-il pas de quoi faire ce tintamarre ! Il y a, dans le coffre de la voiture, tout l'outillage de mécanicien nécessaire pour réparer les avaries éventuelles du moteur ou des pneus, des tenailles, un marteau, des clous : « l'écraseur » est habile autant que bon ; en quelques coups il a réparé le dégât, remis en place les deux jambes. On se quitte excellents amis.

Or, tout cela, qui paraît, de prime abord, ahurissant, fou, s'explique, est facile à réaliser, grâce aux arrêts, dès qu'on a découvert... un cul-de-jatte. Mais il est indispensable, comme le lièvre pour le civet. Que dis-je, le découvrir n'est que relativement difficile. Tout autre chose est d'obtenir son concours. Le cul-de-jatte est rare, évidemment, sur le pavé, plus rare, même, que le ténor. Il n'est pas moins pénétré, non plus, du prestige, de l'inappréciable valeur que lui confère sa rareté même.

Quand il s'agit de reconstituer, pour illustrer cet article, la prise de vue du *Bon Écraseur*, notre premier souci fut donc de nous mettre en quête de ce collaborateur nécessaire. Sans doute on en rencontre bien, de temps en temps, de ces pauvres invalides, échoués comme des épaves sur l'asphalte, plus pitoyables qu'aucun autre miséreux ; et ils lèvent de si bas, sur vous, des yeux si suppliants, qu'on ne saurait guère se défendre de leur donner l'obole humblement quémandée. Oui, mais dans ces moments-là, ils ont justement plus besoin de vous que vous n'avez besoin d'eux. Essayez, pour voir, d'en croiser un, à jour fixe... Nous découvrîmes, pourtant, sans trop de peine, l'adresse de l'un d'eux. Tout naïvement, je m'imaginai qu'il n'y avait plus qu'à commander les voitures pour le bois. Hélas ! quel accueil ! Le funambulesque virtuose de Banville qui, convié par le roi à se faire entendre au palais, finit par faire chanter ce monarque lui-même, était d'abord moins hautain que ne fut ce sportulaire. On eût beau enfler les offres dorées, même à 50 francs l'heure, il refusa de nous accorder sa collaboration. Encore ne réalisait-il pas, à beaucoup près, le type idéal de l'espèce, car il lui restait plus de la moitié de la jambe gauche.

Cependant, on nous en dénicha un second, auprès duquel il fallut renouveler la même démarche. Mais je

Un drame au bois de Vincennes : le « Bon Écraseur »

On s'est transporté au bois de Vincennes. Le cinématographe a d'abord enregistré l'arrivée de l'acteur ingambe, jouant l'ivrogne qui s'est couché sur la route. L'appareil s'est arrêté. L'auto, comme on le voit à notre première page, a, en douceur, essayé et tracé son chemin, et l'on a substitué au dormeur, dans la même position que lui, le cul-de-jatte, complété par les fausses jambes. Le premier figurant se retire.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Le Bon Écraseur (Suite). — La prise de vue : la voiture arrive à toute vitesse sur le dormeur et lui ampute net les deux jambes : le rôle de ce dormeur est rempli par un cul-de-jatte, complété à l'aide de fausses jambes de bois et d'étoupe.

n'y allais plus avec la même confiance : l'insuccès de la première tentative m'avait rendu étrangement timide et circonspect. Pas assez encore, sans doute ! Car celui-ci daigna à peine entendre jusqu'au bout une requête formulée pourtant, je l'atteste, dans les termes les plus respectueux. Il refusa tout net de discuter une proposition considérée par lui comme attentatoire à la dignité même de la corporation autant qu'à la sienne propre : « Cela me ferait du tort », proclama cet être exceptionnel. Et je songeais, déconfit, décontenancé, en descendant de Belleville : « Qu'en serait-il, grands dieux, de l'accueil d'un homme-tronc, privé non seulement des deux jambes, mais, en plus, des deux bras ? »

Par bonheur, nous finîmes par rencontrer, avec sa petite voiture, ses deux patins de bois aux poings, le collaborateur que nous cherchions, simple, celui-là, modeste dans ses prétentions, exempt, enfin, de cette morgue qui, parfois, dépare si fâcheusement le caractère des grands artistes, un peu trop conscients de leur génie. Il fut exact au rendez-vous que nous lui avions donné au théâtre de la rue des Alouettes, et, de bonne grâce, se prêta à la toilette qu'il fallait, de toute nécessité, lui faire subir. Quand j'arrivai, il avait revêtu déjà le même costume que portait l'acteur dont il devait être le sosie, la cotte de velours sombre et la veste de toile bleue, et, juché sur sa voiturette, il se laissait complaisamment maquiller. Le professionnel, consultant de temps à autre son miroir, s'évertuait à parfaire la ressemblance, travaillant son propre visage après l'autre, utilisant tour à tour le *crêpé*, dont on fait des moustaches plus conquérantes que nature ou des barbiches indécollables, le pinceau à noir et les crayons gris, blancs ou roses. Quand il se déclara satisfait de son œuvre, on eût dit deux frères jumeaux, — au point que le watman qui nous voiturait vers Vincennes s'y trompa.

Arrivés avec nos deux Ménechmes au carrefour propice, tandis que l'opérateur de Gaumont et le photographe de *L'Illustration* montaient leurs appareils, on commença les préparatifs. Précautionneusement, on descendit notre brave homme de cul-de-jatte, et, après lui, un accessoire non moins indispensable : deux jambes de bois et d'étoupe, pantalonnées du même velours que les deux acteurs.

Le comédien qui allait jouer le rôle du doux pochard arriva du lointain, titubant, se coucha de l'air d'un homme qui n'en peut plus. Le premier acte était joué. L'appareil enregistreur s'arrêtait.

L'auto, à son tour, s'approchait, droit et, en douceur, venait stopper tout contre le dormeur, à lui frôler le

Après le passage de l'auto.

genou, à l'endroit même où, plus tard, elle devait, continuant son chemin, broyer les deux jambes. Elle avait tracé son chemin sur la route. On repéra soigneusement la place où reposait l'ivrogne, et, celui-ci relevé, on y coucha le cul-de-jatte, le complétant avec les deux fausses jambes, disposées aussi adroitement que possible. L'auto s'en était retournée au détour de l'allée. Au sifflet du régisseur, elle se remettait en marche, suivant rigoureusement le premier tracé de ses pneus : et le cinéma tournait de nouveau, enregistrant sa marche. A belle vitesse, elle arrivait sur l'homme étendu. Je ne crois pas qu'aucun de nous ait pu se défendre d'un bref frisson... Une minute de trouble du chauffeur, un faux coup de volant !... Non, elle était passée, et le cul-de-jatte s'était relevé, se traînant après les deux membres coupés, les rattrapant, les brandissant...

On ne prit pas, ce jour-là, la fin de la scène : c'est pour cela que les deux dernières images, agrandissements directs de la bande quotidiennement projetée, sur un point du monde ou sur l'autre, ne reproduisent pas les mêmes personnages que le reste de l'illustration. Mais on devine que, le « bon écraseur », descendu de voiture, puis s'étant mis à l'œuvre pour rapprocher les deux bas de jambes des moignons du cul-de-jatte, un nouvel arrêt permit une nouvelle substitution de l'acteur ingambe à l'invalide. Et voilà encore un grand secret dévoilé.

***

L'impression très vive que produit cette scène résulte en grande partie du milieu où elle se déroule, de ce cadre de vrai nature qui l'entoure et qui ne permet pas, au premier abord, de supposer qu'un truc de mise en scène

Conclusion de l'aventure du « Bon Ecraseur » : l'automobiliste, descendu de voiture, remet en place les jambes coupées ; puis, au cul-de-jatte, à la faveur d'un arrêt du cinéma, est substitué l'acteur ingambe, et l'écraseur et l'écrasé se serrent la main.

(Ces deux dernières photographies ont été prises avec d'autres figurants que les illustrations précédentes.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Au passage du « Monsieur aimanté », une plaque d'égout se soulève et commence à le poursuivre : cette plaque truquée est en bois, et manœuvrée au moyen de ficelles qui restent invisibles sur les clichés.

est intervenu là, au beau milieu des bois, sur la grand'route, loin de toute trappe, de tout dessous machiné.

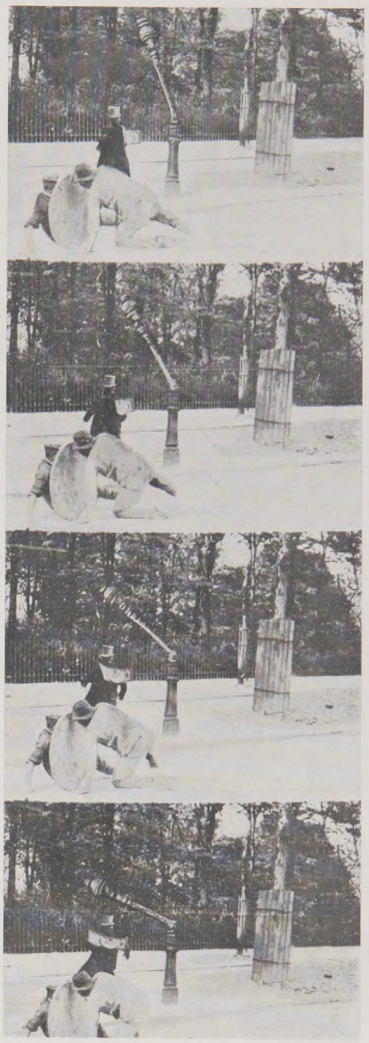
C'est le cas aussi, pour *Un Monsieur aimanté*, dont, pourtant, quelques scènes seulement se passent sur le théâtre, et dont le reste se déroule en pleine rue, à Belleville, ou dans les allées ombreuses du bois de Vincennes. Et pourtant, ici, tout, absolument, n'est que ficelles, — et c'est bien le cas, ou jamais, d'employer le mot.

Le *Monsieur aimanté* n'est pas un monsieur brave. Poursuivi, un soir, par des apaches, comme il rentrait chez lui, il a détalé à toutes jambes. Mais, depuis cette alerte, il est hanté de la préoccupation de se garantir à tout jamais des coups de couteau ou des balles. Une armure qui décore son *home* lui suggère une idée qui lui semble admirable : se précipitant chez le plus voisin brocanteur, il y acquiert une cotte de mailles, la paye et laisse son adresse. Par malchance, les deux gamins chargés de la livraison, se sont arrêtés, curieux, dans une usine électrique, sur leur chemin ; ils ont posé un moment le précieux paquet sur le bâti d'une dynamo. La cotte de mailles s'est aimantée, et, quand il s'agit de l'arracher de là, il y faut tout un effort. Le seuil franchi, des bidons de fer-blanc, placés sur un chariot, à la porte de l'usine, se précipitent après les enfants et le chariot lui-même se met en marche pour les suivre.

Ils livrent le paquet, sans rien dire, mais déjà on entrevoit toutes les calamités qui vont s'abattre sur le monsieur trop prudent.

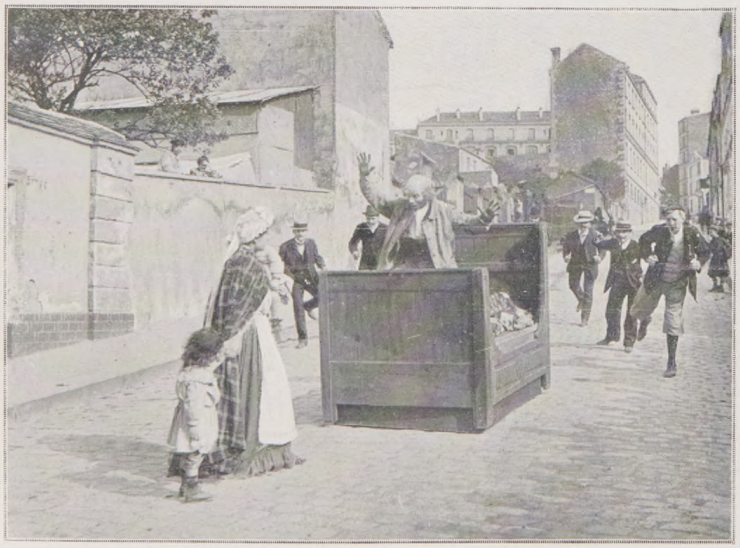
Comme il endossait la cotte de mailles, le plateau de métal sur lequel sa bonne lui apportait son petit déjeuner a volé des mains de la camériste et est venu s'accrocher sur ses épaules bardées d'acier. Il sort, et une suite ininterrompue de mésaventures va l'accabler. Il ne peut passer dans le voisinage d'un objet de métal sans immédiatement l'attirer : les bidons des laitiers, les enseignes des coiffeurs, c'est une poursuite effrénée de toutes les choses de fer, de fonte ou de nickel, contre le pauvre homme, qui n'y peut rien comprendre. Une plaque d'égout s'est levée hors de son alvéole et lui donne la chasse ; un réverbère, un peu plus loin, s'abat sur lui.

Au poste de police : le héros de l'aventure a quitté sa cotte de mailles « aimantée » vers laquelle se dressent les sabres des sergents de ville.



Suite des aventures du « Monsieur aimanté » : un réverbère s'abat sur lui, pendant que deux égoutiers maîtrisent la plaque qui roulait derrière lui.

« UN MONSIEUR AIMANTÉ »



Le « Lit a roulettes ». — Le meuble et son occupant sont poussés à bras ; mais la foule, étonnée, joue au naturel son rôle dans la scène.

Les gardiens de l'ordre public ne peuvent plus se dispenser d'intervenir à leur tour et d'appréhender le perturbateur. Mais, au poste de police, nouveau phénomène ; les baïonnettes des agents se redressent d'un coup, tendues de toutes leurs forces vers l'homme aimanté. Et c'est là que se dénoue la tragi-comédie, que se découvre la cause de tant de troubles : la fâcheuse cotte électrique.

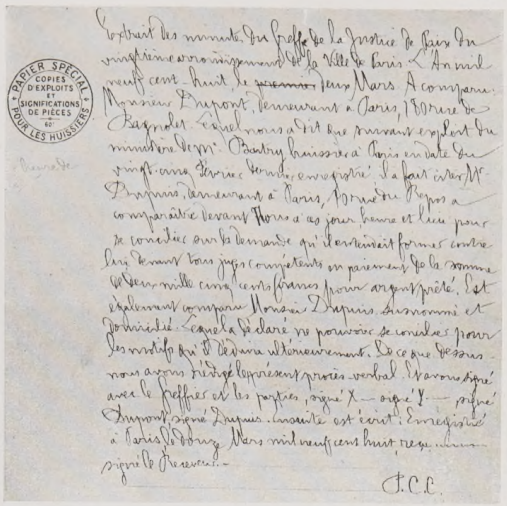
Or, il n'y a pas même ici intervention d'un des subterfuges propres à l'appareil enregistreur : de simples fils, savamment agencés, reliant la cotte de mailles aux objets qu'elle attire, ou manœuvrés avec dextérité par des machinistes, ont suffi pour obtenir tous ces étranges phénomènes.

Le mystère du *Lit à roulettes* où l'on voit un pauvre diable, expulsé de son domicile par un propriétaire impitoyable, déambuler, sur l'unique meuble qu'on lui a laissé, sa couchette, de carrefour en carrefour, est plus enfantin encore : deux hommes, en arrière, poussent ce lit ambulant. Seulement, ici, c'est l'intervention d'une foule non complice, du bon badaud parisien accouru à ce spectacle étrange, qui apporte à la bande un élément tout à fait inattendu et pimente de réalisme cette aventure chimérique.

Nous verrons, dans un prochain article, d'autres exemples du charme ou de l'intérêt que peut ajouter le cadre, coin de nature, vieux monuments, à des scènes de pur théâtre, et puis nous connaîtrons, enfin, quelques effets peut-être plus étranges encore que ceux que nous avons vus jusqu'ici, obtenus grâce à des procédés opératoires, ou encore à des manipulations particulières subies par les films.

Gustave Babin.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Extrait des minutes du greffe de la Justice de Paix du vingtième arrondissement de la Ville de Paris. L'An mil neuf cent huit, le [illegible] jours Mars. A comparu Monsieur Dupont, demeurant à Paris, 181 rue de Bagnolet, lequel nous a dit que suivant exploit du ministère de Me Chantry, huissier à Paris en date du vingt-cinq février dernier, enregistré, la fait instance de Mr Dupuis, demeurant à Paris, 10 rue du Repos a comparaître devant nous ce jourd'hui lieure et lieu pour se concilier sur la demande qu'il entendait former contre lui devant tous juges compétents en paiement de la somme de deux mille cinq cents francs pour argent prêté. Et à défaut par comparant Monsieur Dupuis dûment appelé et domicile. Lequel a déclaré ne pouvoir se concilier pour les motifs qu'il déclare ci-après. De ce que dessus nous avons rédigé le présent procès-verbal de non-conciliation avec le greffier et les parties, signé X — signé Y — signé Dupont, signé Dupuis. Ensuite est écrit: Enregistré à Paris le Vingt Mars mil neuf cent huit reçu [illegible] signé le Receveur.

T.C.C.

L'An mil neuf cent huit le vingt et un Mars

A la requête de Mr Dupont, demeurant à Paris, 181 rue de Bagnolet, [illegible]

Pour lequel domicile en mon étude et encore à Paris rue de la Paix N° 4, j'ai, Huissier soussigné, soussigné, Charles Florent Albert Beltry, Huissier près le Tribunal Civil de la Seine, dont le siège est à Paris, y demeurant, 39 rue de Bagnolet soussigné,

Donné et en tête des présentes laissé copie à Mr Dupuis, demeurant à Paris, 10 rue du Repos, en ses bureaux parlant à une femme à son service ainsi déclarée.

Du procès-verbal de non-conciliation dont copie précède.

A ce qui il m'en ignore.

A parceux mêmes présentes la même requête demeure, élection de domicile et constitution que dessus j'ai donné assignation au susnommé à comparaître à huitaine franche (délai de la loi) à l'audience et par devant Mrs les Président et Juges composant le Tribunal Civil de première instance de la Seine séant à Paris, au Palais de Justice, onze heures du matin, pour:

Attendu que le requérant est créancier du susnommé de la somme de deux mille cinq cents francs pour argent prêté.

Que malgré plusieurs démarches amiables, le requérant n'a pu obtenir paiement de ce qui est dû et légitimement dû.

Que cité en conciliation devant Monsieur le Juge de Paix du vingtième arrondissement de Paris le [illegible] Dupuis a refusé de se concilier ainsi qu'il résulte du procès-verbal dressé

Par ces motifs:

Se entendre l'assigné condamner à payer au requérant la somme de deux mille cinq cents francs montant des causes susénoncées

Se entendre en outre condamner aux intérêts de droit et aux dépens.

Sous toutes réserves

Et y déclarant en parlant comme dessus, laissé cette copie sous la forme prescrite par l'article [illegible] de l'autre part [illegible] à la portée et de l'autre part les cachet et timbre apposés sur la fermeture du pli le tout conformément à la loi.

Coût: [illegible] francs [illegible] centimes.

Timbre copie deux feuilles à 0,60 = 1,20

Assignation en « vieux style ».

ASSIGNATION DEVANT LE TRIBUNAL CIVIL.

PAPIER SPÉCIAL POUR COPIES D'EXPLOITS ET SIGNIFICATIONS DE PIÈCES AU POUR LES HUISSIERS

1° COPIE D'UN PROCÈS-VERBAL DE NON-CONCILIATION.

M. le Juge de paix du XXe Arrondissement de Paris
a dressé le 2 Mars 1908 *un procès-verbal de non-conciliation*
dont voici la copie: M. Dupont demeurant à Paris 180, Rue de Bagnolet a cité M. Dupuis, demeurant à Paris, 10 Rue du Repos, pour tenter de se concilier sur la demande en paiement de 2.500 Frs pour restitution d'argent prêté qu'il entend former contre lui. M. Dupuis a déclaré ne pouvoir se concilier.

C'est à la suite de ce procès-verbal qu'est donnée l'assignation ci-dessous :

2° ASSIGNATION.

L'an mil neuf cent huit, le 21 Mars
à la demande de Monsieur Dupont Emile
demeurant à Paris, 181 Rue de Bagnolet.
représenté par Me Paul Thorel
avoué près le Tribunal civil de la Seine
demeurant à Paris, 4 Rue de la Paix,
qui se constitue sur la présente assignation.

l'Huissier soussigné avertit par le présent acte

Monsieur Charles Dupuis, négociant
demeurant à Paris, 10 Rue du Repos,

que M onsieur Emile Dupont
lui intente un procès et l'assigne en conséquence devant le Tribunal civil de la Seine

Dans le délai de huit jours francs(1), Monsieur Dupuis devra charger un avoué du même tribunal de le représenter(2), sinon un jugement par défaut sera pris contre lui.

(1) Le délai de huit jours francs ne comprend ni le jour de l'assignation, ni le jour de l'échéance; si le dernier jour du délai est un jour férié, le délai est prolongé jusqu'au lendemain.

(2) La personne assignée dépourvue de ressources pourra demander l'assistance judiciaire.

Justice — 2341-Sp-1907 (6576).

Objet de la demande :

Attendu que Monsieur Emile Dupont est créancier de M. Charles Dupuis de la somme de 2.500 Frs, pour argent prêté

Que ses démarches amiables pour obtenir le remboursement de cette somme ont été vaines

Que Monsieur Dupuis cité en conciliation devant M. le Juge de Paix du XXe Arrondissement a refusé de se concilier

PAR CES MOTIFS :

Monsieur Emile Dupont demande que M. Charles Dupuis soit condamné à lui payer 2.500 Frs pour argent prêté ainsi que les intérêts de droit et les dépens

SOUS TOUTES RESERVES :

Le présent acte a été remis par Florimon Albert Baitry
huissier près le Tribunal civil de La Seine
demeurant à Paris, 39 Rue de Bagnolet
à Monsieur Charles Dupuis, demeurant à Paris, 10 Rue du Repos
où étant et parlant à une femme à son service.

Coût : huit francs cinq centimes.
Employé pour la copie deux demi-feuilles de timbre spécial à soixante centimes.

La même assignation suivant la nouvelle formule.

FAC-SIMILÉS D'UNE ASSIGNATION DEVANT LE TRIBUNAL CIVIL AVANT ET APRÈS LA RÉFORME DU « JARGON JUDICIAIRE »

Voir l'article, page 226 (Documents et Informations).

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le cortège du shah photographié 350 mètres avant d'arriver sur le lieu de l'attentat.

UNE BOMBE A TÉHÉRAN

L'attentat dirigé, le 28 février dernier, contre le shah de Perse, a été connu presque aussitôt, grâce au télégraphe. Mais on n'en a eu que des versions brèves. La lettre suivante que nous adresse, de Téhéran, avec d'intéressantes photographies, un de nos correspondants, précise, et même rectifie, sur quelques points, les faits déjà rapportés :

Téhéran, 1er mars.

Le vendredi 28 février, à 3 heures de l'après-midi, comme S. M. Mohammed Ali Shah, quittant son palais pour se rendre à son pavillon de chasse de Farohabad, traversait la ville, deux bombes étaient lancées, du toit d'une maison, sur le cortège, engagé à ce moment dans une rue assez étroite.

Une automobile vide, conduite par M. Fernand Varnet, chef du service automobile de Sa Majesté, marchait en tête. La calèche du souverain, attelée à la daumont, suivait. Sans doute, les auteurs de cet attentat crurent, de leur poste élevé, que le shah était dans l'automobile. Les deux engins semblèrent dirigés contre cette voiture. Le premier l'atteignit, assez légèrement, en arrière ; l'autre blessa gravement l'un des chevaux de l'attelage impérial et tua, du même coup, deux inoffensifs passants.

Les fusils des gardes à cheval de l'escorte partirent, comme on dit, tout seuls. Tandis que le shah, sain et sauf, descendait de voiture et se réfugiait dans une maison voisine, une fusillade fut dirigée contre la foule. Sept autres victimes tombèrent, frappées à mort ; et il y eut une vingtaine de blessés parmi les spectateurs qui s'enfuyaient.

La garde poursuivit un moment les fuyards, puis, reprenant son ordre, revint vers la maison où le souverain avait cherché l'hospitalité.

Le shah montrait un sang-froid parfait, et ce fut à pied qu'il retourna au palais, au milieu des personnages de sa suite et de son escorte.

On n'a, jusqu'à présent, aucun indice sur les auteurs de cet attentat. On les croit seulement du Caucase. A plusieurs reprises, en effet, des gens de cette contrée ont été pris au moment où ils tentaient d'introduire en Perse des bombes ou des matières explosives.

Le lendemain, d'ailleurs, un nouvel engin allait éclater non loin du même lieu. Deux ouvriers occupés à enlever des ordures dans une ruelle, déterminèrent soudain une explosion qui les tua tous les deux.

De ce moment, tous les tas d'ordures, tous les recoins même devinrent suspects et l'on se mit aussitôt en devoir d'explorer en détail tout le quartier avoisinant le lieu de l'explosion. Un gamin découvrit en effet un engin encore, et il offrait, même, de me le vendre comme une curiosité, quand la police vint le cueillir. Il fut emmené avec sa trouvaille, une boîte de fer-blanc mesurant 20 centimètres de haut, 14 de large et 8 d'épaisseur, fort maladroitement soudée, et munie d'une poignée en fil de fer. On suppose qu'elle a été apportée de Bakou.

La ville de Téhéran, assez impressionnée sur le moment, se remit vite de son émotion, et, le lendemain, sur l'ordre du gouverneur, on illuminait partout.

Sur le lieu de l'explosion, vingt minutes après l'attentat.

On recherche des bombes dans les ordures d'une ruelle, près du lieu de l'explosion.

La voiture automobile qui précédait la calèche du shah, endommagée par la bombe.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'ATTAQUE DU CAMP MAROCAIN DE BLED-EZZEGARNA, LE 8 MARS. — L'infa

APRÈS TROIS JOURS DE COMBATS. — La revue des troupes
Voir l'a

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

…vance par bonds, soutenue par le tir de l'artillerie et des mitrailleuses. — *Phot. J. du Taillis.*

…ar le général d'Amade, à Si-el-Haïdi, le 11 mars. — *Phot. Hubert Jacques.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us

L'arrivée aux lignes françaises de M. Christian Houel, en parlementaire, avec le drapeau blanc.

Le général d'Amade écoute les propositions pacifiques de l'envoyé de Moulai-Hafid.

M. Christian Houel et le porteur de son drapeau blanc sont reconduits hors des lignes.

UN PARLEMENTAIRE DE MOULAI-HAFID AU CAMP FRANÇAIS

L'anéantissement du camp marocain de Bled-Ezzegarna : l'artillerie en action.

AU MAROC : LE COMBAT DU 8 MARS. — Après la canonnade : la visite du camp marocain anéanti.

Photographies de MM. le capitaine Paul Azan et Hubert Jacques.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Les caïds des Mzab viennent demander l' « aman » au général d'Amade. — *Phot. au capitaine Paul Azan.*

AU MAROC : LE SUCCÈS DU 8 MARS

L'action engagée le 8 mars par le général d'Amade nous a donné une véritable victoire.

Des indications précises, recueillies la veille au soir par le commandant en chef, de la bouche d'un déserteur de la mehalla hafidienne, lui permettaient de préparer à coup sûr son plan d'attaque : il savait que les irréductibles Mdakra qu'il poursuivait, réunis aux troupes du sultan du Sud, étaient campés à l'entrée des défilés accidentés conduisant aux territoires des Achach.

Donc le matin du 8, tout bien prévu, les ordres donnés, les troupes se mettaient en marche en deux colonnes. Au bout de deux heures de marche, comme on allait aborder les collines qu'il s'agissait d'occuper, la cavalerie essuya les premiers coups de feu. Elle se replia, dégageant l'infanterie, qui donna alors, cependant que l'artillerie se mettait en batterie. Les pentes furent vite dégagées. Les Marocains s'enfuirent vers l'est, et nos colonnes, gravissant les collines, occupèrent le plateau.

De ce point élevé, observatoire excellent, on découvrait, sur la gauche, un vaste camp, au loin, au delà d'une crête distante de 5 à 6 kilomètres : c'était Bled-Ezzegarna, où la mehalla était installée.

D'un bond, pour ainsi dire, avec un entrain merveilleux, nos troupes se rapprochent à 2 kilomètres à peine de ce mamelon. Surpris par cette attaque conduite avec une rapidité vertigineuse, les Marocains déjà replient leurs tentes.

Mais, pour la première fois, nos canons de 75 ont devant eux un vrai but, et, le tir réglé en quelques coups, au commandement : « Abattez », les obus de tous genres, obus Robin, obus à la mélinite, obus à mitraille, font rage. Sous cette grêle, on voit, à la jumelle, le camp s'effondrer comme un château de cartes. Et les Marocains, en pleine déroute, dégringolent d'une course folle les pentes abruptes du mamelon.

Les caïds des Mzab conduits sous une escorte de chasseurs au bivouac de Si-el-Haïdi. — *Phot. Hubert Jacques.*

Quand le feu enfin s'arrête, n'ayant plus aucun objectif, on peut juger de l'étendue du mal qu'on a fait à l'ennemi : le sol est, à la lettre, blanc de tous les grands burnous de laine des cadavres.

Le camp, — ou plutôt les ruines du camp furent explorées en détail, l'action terminée. On eût dit le champ d'un cataclysme. Affûts et roues de canons Krupp, harnachements, vieux couffins de sparterie, débris de mobilier, les objets les plus disparates s'entassaient dans un désordre indicible. On trouva, enfin, d'abondantes munitions et des armes qu'on enleva soigneusement.

L'écrasement avait été complet, et avait dû achever de démoraliser des combattants déjà assez prêts, pour la plupart, à désarmer, semble-t-il.

Au moment même, en effet, où le combat allait commencer, M. Christian Houel, un des correspondants du *Matin*, qui suit les opérations du côté de Moulaï-Hafid, arrivait dans les lignes françaises, en parlementaire, le drapeau blanc déployé. Il était conduit auprès du commandant en chef à Dar-el-Hadj-bou-Chaïb-ould-Khori-chefa, et l'informait que les caïds étaient prêts à faire leur soumission. Le général reçut M. Houel avec courtoisie, mais n'en donna pas moins l'ordre de marcher en avant. Et le parlementaire fut reconduit aux lignes, avec son porte-drapeau.

Le lendemain, le journaliste venait, de nouveau, vers le camp français à Sidi-Abd-el-Kerim, accompagné d'une quinzaine de cavaliers, mais d'un seul chef, le cheik Bou-Azaoui. Le général d'Amade n'avait pas la certitude que ce chef eût qualité pour parler au nom de toutes les tribus. Il conversa avec lui, accepta sa soumission, mais exigea, avant de consentir tout armistice, que tous les chefs des tribus vinssent en personne demander l'aman.

Or, le mardi 10, nos troupes, en marche de Sidi-Abd-el-Kerim vers la kasbah de Ben-Ahmed, étaient attaquées par les gens de ce même Bou-Azaoui.

Comme on arrivait en vue de la kasbah de Ben-Ahmed, on se trouva en présence d'un parti de 2.000 Mzab. Avant que de les attaquer, le général leur envoya un ultimatum : il leur accordait une demi-heure pour se soumettre. Passé ce temps, l'artillerie donnerait.

A l'expiration du délai, une trentaine d'entre eux, les notables, arrivaient en effet vers le commandant en chef et protestaient, au nom de la plupart des tribus mzab, de leurs intentions pacifiques. On en garda quinze. Au moment où la colonne se remettait en route vers Si-el-Haïdi, on les encadra d'un peloton de chasseurs, escorte ou garde, qui les dirigèrent tout le long des crêtes, tandis que les troupes suivaient la vallée. Au bivouac, on les fit manger, on les hébergea la nuit, puis on les renvoya.

Avant de quitter Si-el-Haïdi, le lendemain, le général d'Amade passait en revue ses vaillantes troupes, les félicitait de leur admirable tenue et, en terminant, les engageait à pousser un cri de guerre en l'honneur de la France. Et, levant son képi, il donnait lui-même le signal à ces six mille poitrines, et cl..mait : « En avant pour la République! En avant pour venger nos morts glorieusement tombés autour du drapeau ! En avant ! »

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Gilberte Girault répondant à l'interrogatoire. — *Phot. Maupuit*

L'accusée.

La cour d'assises de Tours transportée à la maison du crime. — *Phot. Romain.*

LA PANTOUFLE RÉVÉLATRICE

Malgré toute leur bonne volonté, les chroniqueurs judiciaires présents à Tours n'ont pu faire partager au public la conviction du jury : ils l'ont laissé incertain de la culpabilité de Gilberte Girault. (C'est cette jeune fille de dix-huit ans qui, en plein jour, à dix mètres de chez elle, à Saint-Symphorien, près de Tours, s'en est allée, le 20 septembre dernier, assassiner, pour la voler, une vieille voisine, la veuve Coudray.)

Quoique l'aisance de son attitude, la hardiesse de ses répliques au président et la vivacité spirituelle ou injurieuse de ses réponses aux témoins aient montré quelle était l'audace de cette fille admirablement intelligente et énergique et fait dire à tous ceux qui assistaient à l'audience : « Elle est capable de tout » ; quoique son allure hautaine et la volonté inscrite dans ses traits aient révélé aux physionomistes une « volonté de fer » et qui rend vaine cette opposition entre l'acte qu'on lui reproche et l'âge qu'elle a, le crime reste invraisemblable. Le doute persiste dans la foule.

On répète après l'avocat Me Oudin : « Vous ne savez pas l'heure exacte du meurtre, vous ne connaissez pas les détails de la scène criminelle, vous n'avez pas l'arme du crime. Et vous imputez, à une enfant, un forfait épouvantable ! »

Mais, dans son réquisitoire remarquable, le procureur de la République, M. Mancel — un magistrat de haut mérite et qu'il faut signaler — avait répondu par avance : « Soit : l'enquête a des lacunes ; mais regardez ces pantoufles qui ont laissé par tout l'appartement de la veuve Coudray leur empreinte sanglante, comparez et vous ne discuterez plus.

« La preuve est là, comme si Gilberte Girault y avait signé : « C'est moi qui suis » passée par ici ».

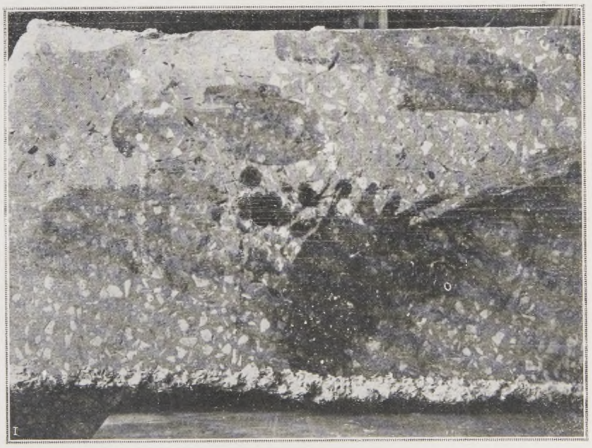
Et les jurés qui avaient sous les yeux les planches imprégnées de sang et qui y adaptaient la pantoufle, les jurés qui, en un pittoresque transport de justice, étaient allés à la maison du crime, suivre ces petits pas sur l'escalier, dans les chambres et devant l'armoire à glace vainement fouillée, les jurés se sont fait apporter dans la salle des délibérations les pièces à conviction et les photographies que *L'Illustration* reproduit, et ils ont condamné.

Regardez ces photographies. Prenez le numéro 2. La semelle a été fendue en deux et rabattue sur le même plan que l'empeigne. A côté de cette semelle de feutre, au bord de l'empeigne avachie et que le frottement sur le sol a déchirée, considérez ce trou dont on pourrait comparer le dessin à celui d'une cartouche déformée, si, vers le milieu, l'étoffe, résistant en ce point à l'usure, n'y formait un petit cran carré.

Prenez maintenant la photographie numéro 3. Ce sont deux empreintes de la semelle, et sur la gauche considérez ces taches allongées qui les accotent. Voyez-vous, au milieu du losange qu'elles forment une partie plus claire ?

Regardez l'empreinte de droite d'abord. On y voit, très nettement, le dessin du trou, la pointe de la « cartouche » et le cran. Ce cran est plus visible encore sur l'empreinte de gauche où s'aperçoivent aussi six hachures qui sont faites par les fils des bas de la meurtrière.

Donc, Gilberte Girault est allée dans la maison de la veuve Coudray, sans raison, ce jour-là ; Gilberte Girault, qui n'a pas quitté ses pantoufles le 20 septembre, est



1. *Une dalle du couloir de la maison de la veuve Coudray :* flaque de sang ; empreintes de pas ; dans ces empreintes la trace du trou ne se voit pas ; l'empeigne avachie, et trop imprégnée du sang dans lequel la meurtrière vient de marcher, fait une longue bavure informe ; le trou n'apparaît que plus loin, sur le plancher.

2. *La pantoufle* (pied gauche) : la semelle a été fendue en deux, et la moitié extérieure a été rabattue sur le même plan que l'empeigne ; le trou le plus petit est celui qui existait et dont on retrouve les traces ; l'autre trou, rayé de deux traits sur notre reproduction, a été fait à l'expertise pour prélever un morceau de l'empeigne.

3. *Les empreintes sur le plancher :* à côté de l'empreinte principale faite par la semelle, on remarque la tache produite par l'empeigne avachie et qui débordait ; dans cette tache, on retrouve la trace du trou, avec son contour irrégulier, et celle des fils des bas que portait la meurtrière.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

restée en tête à tête avec la vieille femme l'après-midi du crime ; ses pantoufles avaient un trou... et des empreintes de pantoufles à sa pointure laissent, imprimée sur le plancher de la victime, la marque sanglante d'une déchirure pareille, au même endroit de la chaussure. Comment, après cela, croire à ses protestations d'innocence faites d'un ton si peu timide et sans nulle ingénuité.

La Cour l'a condamnée à dix ans de travaux forcés et elle a accueilli cet arrêt avec un calme, une liberté d'esprit dont elle ne s'était pas départie un moment au cours des débats et qui ont laissé les jurés rentrer, après leur verdict affirmatif et modéré, chez eux, la conscience calme.

On continuera, cependant, à douter dans la foule. Et félicitons-nous de cette tendance actuelle. Elle vaut mieux que l'antique fureur populaire qui présumait coupable tout accusé. La crainte de l'erreur judiciaire est, en matière criminelle, le commencement de la sagesse. Néanmoins, j'avoue ne pas plus douter de cette culpabilité-là que de celle de Brière, le père assassin de Corancez.

Henri Varennes.

LA LOCOMOTION AÉRIENNE

II

LE BALLON SPHÉRIQUE

Le grand physicien Coulomb présentait, en 1780, à l'Académie des sciences, un mémoire démontrant que l'homme ne saurait jamais avoir la prétention légitime de s'élever dans les airs, « qu'aucune tentative de ce genre ne saurait réussir, et qu'il n'y a que les ignorants qui puissent l'entreprendre ». Deux de ses collègues, dont la valeur ne paraitra pas indifférente non plus, Monge et Condorcet, chargés de faire un rapport sur les idées de Coulomb, concluaient, le 24 mai, que « l'impossibilité de se soutenir en frappant l'air est aussi certaine que l'impossibilité de s'élever par la pesanteur spécifique des corps vides d'air », et que le mémoire de Coulomb, « propre à détourner d'entreprises vaines et périlleuses, méritait l'approbation de l'Académie ».

Or, un an et demi après cette sentence, en novembre 1782, un fabricant de papiers d'Annonay, Joseph Montgolfier, faisait s'enlever jusqu'au plafond de sa chambre une petite caisse rectangulaire en taffetas dans laquelle il avait emmagasiné de la fumée chaude ; le 5 juin 1783 avait lieu, en présence de l'assemblée des Etats particuliers du Vivarais, la première ascension officielle d'une machine aérostatique ; et, le 19 janvier 1784, une montgolfière construite à Lyon emportait dans les airs, à 1.000 mètres de hauteur, sur un trajet de 5 kilomètres, sept personnes : Montgolfier, le prince de Ligne, Pilatre des Roziers et quatre amis. L'appareil avait été conçu à la taille de l'audace de ces premiers aéronautes : il mesurait 42 mètres de haut et 33 mètres de diamètre ! (Pour fixer les idées, je rappellerai qu'une maison de cinq étages actuelle mesure 15 à 17 mètres de hauteur.) On voit que nos arrière-grands-pères s'entendaient à donner des démentis de belles dimensions aux académiciens trop affirmatifs.

La première solution que l'histoire enregistra du problème de la locomotion aérienne fut donc donnée par les appareils *plus légers que l'air*. Nous allons essayer de définir cette expression en nous livrant à une expérience élémentaire.

***

Prenez, je vous prie, un de ces ballons de caoutchouc qui rebondissent et servent aux jeux des enfants ; relevez les manches de votre chemise, plongez-le au fond d'un baquet rempli d'eau, et lâchez-le. Immédiatement il remonte à la surface.

Pourquoi ? Archimède a découvert la raison de ce phénomène, dit la légende, un jour qu'il prenait un bain ; il en fut même si enthousiasmé, ajoute-t-elle avec quelque scandale, qu'il sortit de la baignoire en criant : « Eurêka ! » (J'ai trouvé). Les garçons grecs le tinrent un moment pour fou.

Qu'avait-il trouvé, l'homme aux théorèmes ? Ceci : tout corps plongé dans l'eau subit de la part du liquide une poussée de bas en haut, poussée égale au poids de l'eau qu'il déplace. Le poids du corps est-il plus petit que le poids de l'eau déplacée ? Le corps surnage. Le corps est-il plus lourd ? Il reste ou tombe au fond. Le corps est-il exactement aussi lourd que le volume d'eau déplacée ? Le corps flotte à la hauteur où il se trouve dans le liquide, sans monter ni descendre.

Le ballon que vous tenez dans l'eau subit donc de la part du liquide une poussée qui tend à le faire monter à la surface. S'il déplace par exemple un litre d'eau, il subit une poussée de 1.000 grammes ou 1 kilogramme, puisqu'un litre d'eau pèse un kilogramme.

Le ballon possède ainsi une *force ascensionnelle* de 1.000 grammes, du fait seul qu'il déplace un litre d'eau. Qu'il soit en plomb ou en liège, il n'en possédera pas moins une force ascensionnelle de 1.000 grammes (1).

Cette force suffit-elle à le faire monter à la surface ? La réponse, affirmative, négative, ou neutre, dépend uniquement du poids qu'il a.

S'il pèse 1.000 grammes exactement, il demeure dans l'eau là où vous le placez, puisque la pesanteur le tire en bas avec une force de 1.000 grammes et que l'eau le pousse en haut avec une force de 1.000 grammes aussi. *Il demeure en équilibre parfait.* Et je tiens à bien faire comprendre à mes lecteurs qu'un ballon, plongé dans un fluide quelconque, n'est qu'une balance dont les deux plateaux sont l'un *force ascensionnelle*, et l'autre *pesanteur ;* qu'il n'est qu'une masse ronde suspendue entre deux élastiques verticaux dont l'un tire en haut et l'autre tire en bas.

Si le ballon, subissant une force ascensionnelle de 1.000 grammes, pèse 600 grammes, il se produit un *déséquilibrement ascensionnel* de 400 grammes, et le ballon monte. Chargeons-le d'un poids supplémentaire de 300 grammes ; le déséquilibrement ascensionnel ne sera plus que de 100 grammes ; le ballon montera lentement, mais montera encore.

Si le ballon, toujours en possession d'une force ascensionnelle de 1.000 grammes, vient à peser 1.050 grammes, il se produit au contraire un *déséquilibrement descensionnel* de 50 grammes, et le ballon descend au fond du fluide ou y demeure.

Nous pouvons déduire encore de l'observation d'Archimède que si, par un moyen quelconque, nous pouvions augmenter le volume de notre petit ballon sans en augmenter le poids, par un gonflement notamment, nous le doterions du coup d'une force ascensionnelle plus grande, puisque le volume d'eau qu'il déplacerait serait plus grand. Notre ballon deviendrait ainsi capable d'enlever une charge plus forte puisqu'il subirait de la part de l'eau une poussée plus grande. Donc, plus l'ensemble du *ballon* (ballon, contenu, charge) est léger par rapport à l'ensemble du *fluide déplacé*, plus le ballon monte facilement et vite dans ce fluide.

***

Essuyez maintenant vos bras si vous le voulez bien, et rabattez les manches de votre chemise. Prenez un ballon d'un autre genre, un simple ballon rouge gonflé de gaz. Une longue ficelle est liée à lui pour l'empêcher de s'envoler.

Défaites la ligature de son appendice, laissez s'échapper tout le gaz, puis regonflez le ballon au moyen d'air. La longue ficelle est devenue inutile ; le ballon ne cherche plus à s'envoler ; il tombe à terre et il y demeure.

Pourquoi ? Il est cependant plongé dans un fluide (l'air extérieur) qui lui fait subir une poussée égale au poids d'air qu'il déplace, car Archimède a raison pour tous les fluides. Pourquoi reste-t-il à terre maintenant ?

Il reste à terre, au fond de l'atmosphère comme le corps trop pesant reste au fond de l'eau, parce que l'air dont vous venez de le remplir est plus lourd que le gaz dont il était rempli tout à l'heure, parce que maintenant son poids total est plus grand que le poids de l'air qu'il déplace !

Pour qu'il monte dans l'air, il faut donc que nous le « déchargions », que nous le rendions *moins lourd que l'air dans lequel il est plongé*. Quel autre moyen avons-nous pour y parvenir que de le remplir d'un fluide moins lourd que celui qu'il renferme actuellement ?

On voit donc que l'importance du contenu du ballon est considérable, car c'est lui qui allège plus ou moins le ballon et permet à la poussée verticale de s'exercer sur l'appareil plus ou moins efficacement ; l'intérêt est grand par conséquent de choisir, pour remplir le ballon, un fluide aussi léger que possible.

On voit aussi qu'il est indiqué de constituer le ballon par des substances aussi légères que possible, à solidité égale, et de lui donner une forme qui embrasse le plus gros volume tout en comportant la plus petite quantité de matériaux. Or, la géométrie démontre que la figure qui possède la capacité la plus grande et la surface (c'est-à-dire le poids) la plus petite est la sphère, la sphère qui, d'autre part, réalise le corps le mieux fait pour résister aux pressions. Les ballons possèdent donc la forme d'une énorme boule ; ils sont par là aussi légers et aussi solides qu'on peut les obtenir.

***

De quel gaz emplirons-nous le ballon ? Puisque le poids du fluide contenu dans ce ballon a une si grande influence sur sa vigueur, ne semble-t-il pas que la suppression de tout gaz ou de toute vapeur nous fournirait la solution idéale ? On a ainsi rêvé souvent de faire le vide dans la sphère au moyen d'une pompe pneumatique ! Mais personne n'a jamais pu faire d'une sphère vide une boule volante, parce que le poids des centaines de kilomètres d'air qui pèsent sur le sol écrase cette boule si elle est faite d'une substance assez légère pour s'envoler, et que la pesanteur la retient au sol si elle est formée d'un métal assez solide pour résister ! Cherchons donc une autre solution.

Nous avons vu la semaine dernière combien la chaleur distend les molécules de l'air, combien par conséquent un même volume d'air est moins pesant lorsqu'il est chaud que lorsqu'il est froid. A la température de zéro, un mètre cube d'air pèse 1.293 grammes et ne possède la propriété d'enlever aucun poids ; à la température de 200 degrés, il ne pèse plus que 800 grammes et peut enlever 493 grammes !

Montgolfier, le père de tous les aérostats, eut véritablement une idée géniale lorsqu'il comprit, à examiner, dit-on, la fumée d'une cheminée qui montait dans le ciel, qu'il suffisait de *raréfier* au moyen de la chaleur l'air contenu dans une sphère légère pour que cette sphère s'enlevât ! La montgolfière, sorte d'énorme capuchon rigide en étoffe, présentait des avantages que le ballon à gaz de nos jours méconnaîtra à jamais : un vaste réchaud, à sa base grande ouverte, recevait le combustible qu'y jetaient les passagers ; il leur suffisait de pousser ou de réduire le feu pour augmenter ou diminuer la température de l'air contenu dans la montgolfière, pour monter ou descendre, par conséquent. La dépense était faible et, l'ascension terminée, les voyageurs pouvaient la recommencer le lendemain à la seule condition de prendre à bord leur combustible.

Cette conception si simple n'est d'ailleurs pas abandonnée aujourd'hui comme on le pense quelquefois ; la montgolfière est encore l'objet d'études sérieuses, surtout au point de vue des applications militaires, et ses mérites réels se dégageront peut-être un jour de la théorie où ils sont encore un peu trop dissimulés.

Car, au point de vue pratique, on ne peut nier, en effet, que le danger d'incendie menaçait constamment la montgolfière, surtout à une époque, telle que la fin du dix-huitième siècle, où le bagage scientifique était encore assez mince, et aussi que les difficultés de manœuvre de l'appareil rendaient son emploi fort malaisé. On prétend que Montgolfier lui-même avait essayé tout d'abord d'enlever une sphère de papier en l'emplissant du gaz nouveau, le « gaz inflammable », *l'hydrogène* que venait de découvrir Cavendish, mais qu'il n'avait pu y réussir à cause du pouvoir de pénétration tout spécial de ce gaz qui lui permet de s'échapper au travers des tissus les plus serrés ; la montgolfière à air chaud n'aurait été que le pis-aller du grand inventeur. L'histoire semble admettre cependant que le vrai créateur du ballon gonflé d'hydrogène est le physicien Charles, contemporain et ennemi doucereux de Montgolfier.

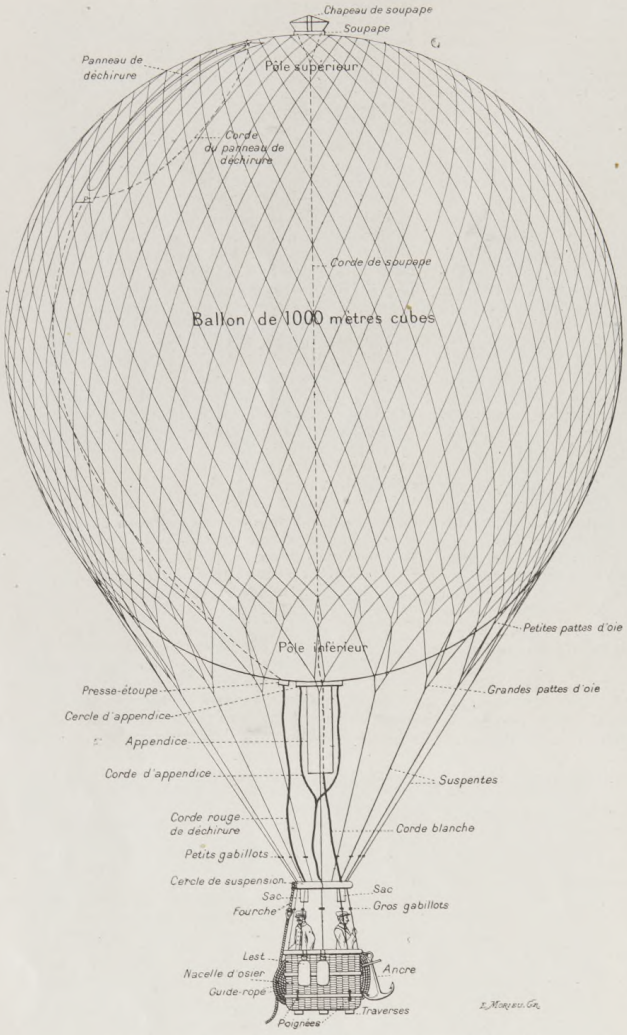
***

La substitution de l'hydrogène à l'air chaud était heureuse à plusieurs égards. Elle supprimait tout réchaud et toute manœuvre fatigante pendant l'ascension, et surtout elle augmentait beaucoup la puissance du ballon. Alors qu'un mètre cube d'air pèse 1.293 grammes, un mètre cube d'hydrogène pur en pèse 89 seulement ! Quatorze fois et demi de moins !... Alors que le mètre cube d'air à 200 degrés (température qu'on n'atteignait jamais, en dépit de la constance des voyageurs à piquer le feu), ne pouvait enlever que 493 grammes, le mètre cube d'hydrogène, dont personne désormais ne s'occupait plus dès qu'il était emprisonné dans la sphère, enlevait 1.200 grammes ! (En pratique, 1.000 seulement, à cause des impuretés fatales de l'acide sulfurique et du fer qui servent à la production de l'hydrogène.)

Mais les défauts de l'hydrogène atténuent singulièrement ses qualités ! C'est d'abord un gaz très coûteux, puisque le prix du mètre cube est d'environ 1 fr. 50, c'est-à-dire que le gonflement d'un aérostat très moyen, de 1.000 mètres, revient à 1.500 francs, somme gaspillée en quelques heures ainsi que nous allons le voir. L'hydrogène, ensuite, est un gaz exceptionnel, en ce sens qu'il faut, pour le produire, des appareils spéciaux et chers, et une installation fixe qu'on ne rencontre que fort rarement. Et surtout l'hydrogène est un fuyard ! Il est exosmotique au premier chef, perceur de murailles émérite ! Pour le contenir, aucune enveloppe n'est assez compliquée, assez savante, donc assez coûteuse encore ! En 1878, le gigantesque ballon captif de Henry Giffard, qui donnait un effort ascensionnel de 30.000 kilogrammes, exigeait chaque jour que ses pertes de gaz par transpercement du tissu fussent réparées ; or, on a calculé que, par doses quotidiennes, on consomma, pour tenir gonflé le ballon pendant toute la durée de l'Exposition, le même

(1) On désigne généralement, mais à tort, par l'expression de *force ascensionnelle*, l'effort plus ou moins grand que fait un ballon pour monter. Cette expression devrait seulement désigner la force qui lui fait vaincre tout ou partie de la pesanteur, force qui varie avec le volume occupé par le ballon et la densité du fluide dans lequel il se trouve. Autrement, on est obligé d'admettre à certains moments que la force ascensionnelle est nulle, par exemple lorsque le ballon descend. On sera ainsi logiquement amené à dire qu'à certains moments la force de la pesanteur n'existe plus, par exemple lorsque le ballon monte ! Il est important de toujours donner à l'expression *force ascensionnelle* son sens exact. B. de S.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Détails principaux d'un ballon sphérique de 1.000 mètres cubes.

(Échelle d'un centimètre par mètre.)

volume de gaz que si on l'avait gonflé entièrement quarante fois !

Pour cause de budget, l'hydrogène n'est donc employé, en aéronautique, que dans les cas où le pouvoir ascensionnel du ballon prime toute autre considération. Presque toujours les ballons sphériques sont gonflés de vulgaire gaz d'éclairage, plus facile à trouver et à payer.

Le gaz d'éclairage est beaucoup plus lourd que l'hydrogène, puisqu'il pèse 700 grammes environ au mètre cube (au lieu de 89) !

On peut estimer qu'en moyenne le pouvoir de soulèvement d'un mètre cube de gaz d'éclairage est 600 grammes. Par conséquent, un ballon de 1.000 mètres cubes, tel que le représente notre gravure, pesant avec tous ses accessoires 280 kilogrammes, pourrait emporter deux personnes de 75 kilogrammes chacune, et 150 kilogrammes de lest. Il posséderait ainsi un déséquilibrement ascensionnel de 20 kilogrammes, qui lui permettrait de s'enlever avec la tranquille solennité d'un beau départ.

***

Notre figure représente le schéma d'un ballon moderne construit par un de nos meilleurs spécialistes, M. Mallet. Un tel aérostat peut porter deux ou trois personnes pendant quatre ou cinq heures de jour, ou pendant une nuit entière, et monter à 2.000 mètres environ. Ces derniers chiffres sont évidemment approximatifs, car la durée d'une ascension dépend d'éléments très variables tels que les conditions atmosphériques et l'habileté du pilote.

La figure est proportionnée en tous ses points ; la réalité est exactement cent fois plus grande que notre cliché.

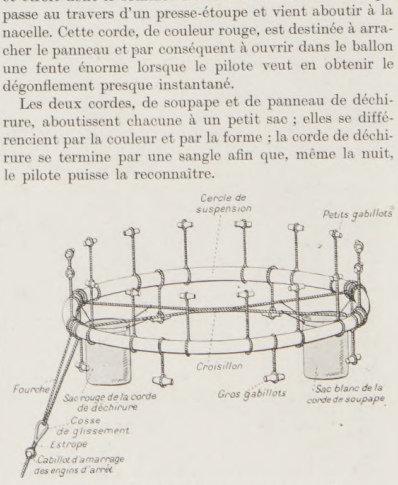
Le ballon proprement dit, ou *peau*, est constitué par des morceaux calculés d'étoffe vernie, cousus très soigneusement et collés les uns sur les autres. La soie est quelquefois employée ; le coton est généralement préféré, quoique plus lourd et moins durable, mais beaucoup moins coûteux. A titre de renseignements, j'indiquerai qu'un ballon de coton vaut environ 2.800 fr. avec tous ses accessoires, et qu'un sphérique de soie en vaut 6.000. Le premier peut fournir une carrière de quatre ans, le second peut survivre dix années. La vieillesse, plus que le travail, détruit les ballons par une désagrégation lente.

Le gonflement se fait par la *manche d'appendice*, tube souple qui termine en bas le ballon ; l'usine à gaz raccorde un gros tuyau à cette manche, et le gazomètre refoule le fluide dans la sphère ; le prix du mètre cube de gaz pour cet usage est généralement de 15 centimes. L'opération ne cesse que lorsque le ballon est tout à fait plein. L'appendice peut alors demeurer ouvert ; le gaz tend constamment à monter, exerce sa majeure pression sur le plafond, et ne s'échappe pas par la sortie basse. Nous verrons tout à l'heure que, lorsque le ballon est lâché, il est indispensable que l'appendice demeure béant.

A la partie supérieure, tout à fait au pôle, est installée — coiffée d'un chapeau contre la pluie et le soleil qui feraient jouer son bois — une soupape, de 50 centimètres de diamètre environ, dont les deux volets peuvent être ouverts en même temps par le pilote au moyen d'une corde blanche qui descend dans la nacelle en traversant l'appendice. Elle lui sert à vider partiellement le ballon s'il désire regagner la terre avant que le ballon y redescende lui-même, ou à le vider complètement dès qu'il est revenu sur le sol.

Sur un côté du pôle encore est ménagé un panneau long et étroit dont le sommet est relié à une autre corde qui passe au travers d'un presse-étoupe et vient aboutir à la nacelle. Cette corde, de couleur rouge, est destinée à arracher le panneau et par conséquent à ouvrir dans le ballon une fente énorme lorsque le pilote veut en obtenir le dégonflement presque instantané.

Les deux cordes, de soupape et de panneau de déchirure, aboutissent chacune à un petit sac ; elles se différencient par la couleur et par la forme ; la corde de déchirure se termine par une sangle afin que, même la nuit, le pilote puisse la reconnaître.



Détails d'un cercle de suspension de nacelle.

Le ballon est entièrement recouvert d'un filet de cordelette de chanvre qui se referme sur lui au pôle inférieur, afin de l'emprisonner d'une part et d'autre part répartir sur lui en une quantité de petits losanges la charge de la nacelle. Le filet se termine en bas par des mailles plus longues nommées *petites pattes d'oie* qui, elles-mêmes, se réunissent pour former de plus longues mailles nommées *grandes pattes d'oie*. Enfin, les grandes pattes d'oie se confondent pour aboutir, par seize cordes ou *suspentes*, au cercle de suspension de la nacelle.

Ce cercle, dont nous donnons une représentation à part, est le plafond à jour du logement des passagers ; il forme une des parties les plus importantes du ballon. C'est lui qui réunit tous les efforts de soulèvement du ballon en offrant ses 16 *petits gabillots*, ou petites clefs en buis, aux boucles qui terminent les suspentes. C'est lui qui supporte la nacelle par ses 8 *gros gabillots*. C'est lui qui reçoit et amortit les coups des engins d'arrêt du ballon au moyen de sa *fourche* sur laquelle aboutissent la corde d'ancre et le *guide-rope*, longue corde d'une quarantaine de mètres qu'on laisse traîner sur le sol au moment de l'atterrissage afin d'en atténuer la vitesse, et que peuvent saisir les paysans accourus à l'aide. La fourche est solidaire d'un *croisillon* qui n'a d'autre objet que de répartir tous les efforts sur l'ensemble du cercle.

Le cercle porte encore les instruments de mesure que tout pilote doit posséder à bord, tels que le baromètre pour connaître l'altitude à laquelle se trouve le ballon, le statoscope pour savoir si l'aérostat monte ou descend, l'hygromètre pour savoir si la zone est sèche ou non, le thermomètre pour lire la température des couches d'air où il navigue.

La nacelle est faite d'osier afin de résister à tous les chocs. Elle porte à l'intérieur une ou deux soutes formant sièges, ainsi que des poches pour des cartes géographiques ; à l'extérieur sont pendues les bobines de la corde de l'ancre et du guide-rope qu'une simple cordelette retient et que d'un coup de canif le pilote peut dérouler.

Les sacs de *lest*, sable très fin et tamisé, sont logés généralement aussi à l'extérieur de la nacelle et accrochés à des *estropes* (boucles en cordelette) fixées à l'osier ; ils pèsent d'ordinaire 18 kilos chacun.

***

Le ballon s'est élevé devant nous tout à l'heure au moment du « Lâchez tout ». Immédiatement, à peine à 10 mètres du sol, il a commencé de subir ses deux destinées auxquelles nulle puissance ne saurait le soustraire. D'une part il a été empoigné par le courant d'air qui soufflait à ce moment-là et, au gré ou non de ses passagers, il a commencé son rôle de bouée qui flotte sur un fleuve aérien. Bouée si fidèle qu'elle se déplace exactement aussi vite que le fleuve, et que les voyageurs ne ressentent, à 50 ou même à 100 kilomètres à l'heure, pas plus de souffle d'air que dans un express où l'air se déplace avec le wagon ! Si un nuage leur cache la terre et s'ils ne regardent ni le baromètre, ni le statoscope, les voyageurs sont incapables de savoir s'ils naviguent rapidement ou non, s ils montent ou s'ils descendent.

D'autre part, et en même temps, le ballon a commencé à monter, c'est-à-dire (je l'ai expliqué dans le dernier numéro) à traverser des couches d'air de moins en moins denses ; son gaz, soumis à une pression de moins en moins grande, s'est dilaté de plus en plus. Si l'appendice était demeuré fermé, le ballon aurait éclaté ; mais l'appendice est demeuré béant, nous l'avons vu, et le trop-plein de gaz s'est fait par là *constamment*.

Jusqu'à quelle hauteur est monté l'aérostat ? Jusqu'au point de l'atmosphère, 800 mètres, je suppose, où, les 20 kilos de déséquilibrement qu'il possédait d'abord étant épuisés par la perte de gaz incessante qu'il a subie, il n'a plus la force de monter encore. Théoriquement, en ce point, il devrait demeurer en équilibre entre deux forces maintenant égales : la force ascensionnelle du gaz qui tend à le soulever, et la force de la pesanteur qui tend à l'enfoncer. Mais, emporté par son élan ascensionnel, si petit fût-il, il a dépassé cette zone où, théoriquement, il devait s'équilibrer ; il a atteint 820 mètres, altitude où il a enfin cessé de monter.

Là, pouvait-il se maintenir ? Non, puisque sa force ascensionnelle lui fixait, comme limite maxima, l'altitude de 800 mètres. Il y redescend donc, mais comme il a, dans les 20 mètres d'excès, perdu un excès de gaz correspondant, il redescend plus bas.

Y trouvera-t-il l'équilibre, enfin ? Non, car plus le ballon descend, plus le milieu dans lequel il vogue est dense et porteur, certes ; mais, par contre, plus aussi son gaz se contracte ! Un vide partiel se fait dans la sphère, et l'appendice s'aplatit comme un ruban pour empêcher l'air de pénétrer dans le gaz. Le bas du ballon se plisse de plus en plus, si bien que le volume qu'occupe dans l'air l'aérostat va diminuant toujours davantage. L'augmentation de la densité de l'air et la diminution de volume du ballon se compensent d'après la loi de Mariotte ; la force de la pesanteur est la plus forte, et tout ballon qui

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Les ruines de l'école incendiée de Collinwood (États-Unis), inondées par les pompes avant la recherche des victimes.

a commencé de descendre, descend jusqu'à terre infailliblement si on le laisse dans les conditions où il navigue.

Qu'y a-t-il à faire ? Un seul remède existe. Puisque la pesanteur est maîtresse, diminuez son action sur le ballon. Rendez à la force ascensionnelle la prépondérance. *Jetez du lest.*

Le ballon remonte. Il grimpera tant que les pertes de gaz qu'il va subir de nouveau le lui permettront. Sera-ce encore à 800 mètres ? Non. Ce sera plus haut, puisque la quantité de gaz est moindre, dans une sphère dont les dimensions n'ont pas changé ! Il ne commencera à perdre du gaz que lorsqu'il se sera assez élevé pour être plein, puis pour être trop plein ! Sa zone d'équilibre sera peut-être à 900 mètres ; il la dépassera encore, car il ne peut pas ne pas la dépasser ! Il reperdra un excès de gaz et recommencera à redescendre.

Aux approches de la terre, le pilote jettera du lest encore, et le ballon repartira chercher une zone d'équilibre nouvelle à une altitude plus grande encore.

Le transport vertical d'un ballon sphérique est donc constitué par *une suite de montagnes russes dont les sommets sont de plus en plus élevés.* Vous comprenez qu'ainsi saigné sans répit dans ses deux sources de vie qui sont et son gaz et son lest, le malheureux ballon n'ait plus bientôt la force de tracer dans les nuages une pointe plus élevée encore. Le pilote prudent sait d'ailleurs qu'il ne doit pas aborder le sol sans avoir conservé à bord deux ou trois sacs de lest qui lui permettront de franchir, si besoin est, un obstacle imprévu. Le voyage est donc terminé par suite de l'anémie du ballon.

On laisse le ballon s'approcher de la terre, on déroule la corde d'ancre et le guide-rope, on range les instruments de mesure pour qu'ils n'aient pas à souffrir de la confusion que peut donner l'atterrissage, et l'on attend qu'une plaine ou une clairière se présente. Le pilote a attaché solidement au cercle de suspension les cordes qui montent au cercle d'appendice (voir la figure) ; il tire ainsi à lui le fond du ballon afin que, lorsqu'il se dégonflera, il ne puisse se creuser, former voile et donner ainsi au vent une prise qui lui permettrait de traîner la nacelle. Puis il manœuvre la corde de soupape ; la nacelle vient se poser sur le sol ; la corde du panneau de déchirure est tirée à son tour, et le ballon n'est plus qu'une immense peau étendue dans un champ.

Les passagers sortent de la nacelle, roulent la peau et le filet, enferment le tout dans la nacelle. Une voiture de paysan emmène à la gare prochaine les demi-dieux descendus des cieux, avec leur char aplati.

L. Baudry de Saunier.

DEUX CENTS ENFANTS BRULÉS

Une terrible catastrophe s'est produite, le 4 mars, à Cleveland, aux Etats-Unis : un incendie a éclaté, pendant les classes, dans une école primaire du faubourg de Collinwood, et près de deux cents enfants des deux sexes, sur quatre cents, ont été brûlés ou étouffés.

Pourtant, que de précautions prescrivaient les règlements scolaires, en prévision d'un pareil drame ! Fréquemment, un gong donnait aux maîtres ou maîtresses et aux enfants un signal d'alarme à l'appel duquel commençait « l'exercice d'incendie ». Ce signal fut bien donné, par le concierge, dès qu'il s'aperçut qu'un incendie s'était déclaré dans les sous-sols de l'édifice et tout, de prime abord, se passa en bon ordre. Les enfants des classes les plus rapprochées de la sortie gagnèrent le dehors ; leurs camarades des étages supérieurs commencèrent à descendre, croyant qu'il s'agissait toujours d'un exercice. Mais, à la vue de la fumée, une panique folle se produisit.

Une des deux grandes portes de sortie, que présentait l'école, fut immédiatement encombrée, condamnée par le flot des enfants qui s'y ruaient.

Ce furent des scènes atroces, indescriptibles : d'un côté, ces pauvres petits, affolés, en face de la mort inévitable, et criant, appelant, espérant encore; de l'autre, les parents accourus à la première nouvelle du désastre, et assistant, impuissants, terrifiés, à cette abominable hécatombe, les femmes pleurant et priant, les hommes vomissant des imprécations.

De l'édifice, il ne reste que les murailles et des décombres de dessous lesquels on eut grand peine à retirer les petits cadavres carbonisés, dont beaucoup se déchiquetaient au premier contact. La plupart, même, de ces restes informes des victimes ne purent être reconnus que grâce à des lambeaux d'étoffes, à de menus objets trouvés près d'eux.

L'incendie de l'école de Collinwood. — L'enlèvement des cadavres.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Histoire.

Nous avons déjà dit (numéro du 8 février), quand parut le premier volume de la *Vie de Jeanne d'Arc*, comment M. Anatole France avait compris le personnage de notre héroïne nationale et comment sa conception s'éloignait, à égales distances, de la conception des historiens religieux et de celle des historiens de la libre pensée. Dans les chapitres, nouvellement publiés, de ce grand ouvrage, le récit se continue dans sa suite logique, et va de l'apothéose du sacre à l'apothéose du bûcher. C'est la marche de l'armée royale de Soissons à Compiègne, c'est l'attaque de Paris, c'est le siège de la Charité, c'est l'entreprise de Compiègne où, comme d'habitude, Jeanne ne fut point consultée, car « on ne lui demandait jamais conseil ; on l'emmenait comme un porte-bonheur, sans lui rien dire et on la montrait comme un épouvantail aux ennemis qui, la tenant pour une puissante magicienne, craignaient de tomber victime de ses maléfices, surtout au cas où ils fussent en état de péché mortel ». Enfin, c'est la capture de Jeanne, mal défendue, et ce sont les procès de Rouen. Nous ne pouvons, à notre regret, reprendre, dans le détail, ces développements connus et noter tout ce que l'art du maître écrivain y a mis d'admirable. Nous signalerons seulement les pages de ce volume en lesquelles, avec une souriante autorité, M. Anatole France a fait le procès — définitif, semble-t-il — des fausses Jeanne. Car, lorsque fut consommée la tragédie de Rouen, on vit paraître des fausses Jeanne, comme, quatre siècles plus tard, on vit paraître des faux dauphins. Il y eut une Jeanne la Férone, dite la Pucelle du Mans, qui, accueillie par l'évêque de ce dernier diocèse, recevait à la fois l'inspiration du ciel et les assauts du démon. La reine de France exprima le désir de la connaître. Mais auparavant cette fille, ayant été convaincue d'imposture et reconnue « hypocrite, idolâtre, sorcière, magicienne, lubrique, enchanteresse, grand miroir d'abusion », fut prêchée, mitrée et enfermée pour sept ans, « en prison close ». Une autre aventurière, la Pucelle de Sarmaize, connut les cachots de Saumur. Mais la plus extraordinaire des fausses Jeanne, ce fut cette dame des Armoises que mirent en cause, il n'y a pas très longtemps, des discussions plus passionnées que scientifiques. Un mois après la soumission de Paris au roi Charles, une fille, qui, jusque-là, s'était fait appeler Claude, parut en Lorraine et fit connaître qu'elle était Jeanne la Pucelle. Les deux frères de la vraie Jeanne, anoblis par Charles VII, Petit Jean et Pierrelot du Lys — abusés ou complices — la reconnurent, ainsi que divers seigneurs messins. Accueillie par la duchesse de Luxembourg, elle épousa le sire des Armoises, sans renoncer, pour cela, à ses prédications et à ses chevauchées. Fêtée à Orléans, elle fut appréhendée, à Paris, par ordre du Parlement, jugée et condamnée à l'exposition et à la confession publiques sur la table de marbre. Le succès de cette supercherie avait duré quatre ans. « Il ne faut pas, dit M. Anatole France, en concevoir trop de surprise. De tout temps, le peuple se résigna avec peine à croire à la fin irréparable des existences qui ont émerveillé son imagination ; il n'admet pas que des personnes fameuses viennent à mourir d'un coup et malencontreusement comme le vulgaire ; il répugne au brusque dénouement des belles aventures humaines. Toujours des imposteurs comme la dame des Armoises trouvent des gens qui les croient. » Et cette conclusion de l'éminent écrivain était bonne à citer, car elle dit le mot du sage sur une querelle qui, naguère, fit un peu trop de bruit et dans laquelle on mystifia, assez curieusement, l'histoire.

Romans.

L'Amour qui pleure, un nouveau livre de Mme Marcelle Tinayre, un recueil de quatre émouvantes nouvelles, dont l'une, *la Consolatrice*, est déjà connue de nos lecteurs, vient d'être publié par l'éditeur Calmann Lévy (3 fr. 50). Il nous plaît beaucoup de parler des œuvres de Mme Tinayre, et c'est là un goût bien naturel, puisqu'il est partagé par l'unanimité de nos confrères. A peine, en effet, est-il besoin de rappeler que, récemment, une lettre du charmant écrivain, un simple billet de confrère à confrère, dont l'importance, avouons-le, nous avait échappé tout d'abord, fut analysé et discuté par toute la presse avec l'esprit critique et l'excessive minutie dont on a coutume d'user pour l'examen des œuvres psychologiques et des romans à thèse. On fouilla les phrases, on tourmenta les virgules, on s'exclama devant les points d'exclamation et l'on finit par découvrir dans ce document, comme c'est l'habitude quand on cherche trop bien, des tas de choses que l'auteur n'avait guère songé à y mettre, notamment : un jugement grave sur Napoléon et les femmes, une opinion sur l'héroïsme des cantinières et une critique d'actualité sur l'institution des sœurs garde-malades. Et chacun de donner son avis, plus ou moins longuement motivé, sur des boutades qui, pour un peu, devenaient historiques. A vrai dire, l'auteur de *la Rebelle*, un peu effarée par tout ce bruit, avait bien tenté, ingénument, de protester et de rectifier. Mais on se défend mal contre les taquineries et l'on ne s'évade pas tout de suite des quiproquos. Il vaut mieux prendre patience et attendre que la plaisanterie finisse, comme c'est la mode en France, par des chansons. L'attention du public, au reste, s'attache plus fidèlement aux œuvres d'importance qu'aux pages détachées, et il lui suffit de s'intéresser à un livre longuement préparé pour oublier une lettre rapidement écrite. Dans *l'Amour qui pleure*, les nombreux admirateurs de *la Maison du péché* et de *la Rebelle* se laisseront reprendre par l'impérieuse séduction d'un art souple qui, avec une éloquente simplicité, exprime toutes les joies cruelles de l'amour et nous fait entendre tous les grands sanglots de la vie. Les personnages de ces nouvelles, Georges et Pauline Clarence dans *la Consolatrice*, M. Chalouette dans *Mirame*, Mme Cheverny dans *Robert-Marie*, Gérard Franckel dans *le Fantôme*, sont, pour nous lecteurs, mieux que des étrangers sympathiques. Déjà, nous semble-t-il, nous les avons rencontrés quelque part. Ils nous ont fait leurs confidences. Ils ont vécu près de notre vie et peut-être même dans notre vie ; et, si nous nous intéressons aussi absolument à leur détresse, c'est que, pour être très profondément humaine, cette détresse nous appartient.

Un autre ouvrage qui sera lu par tout le monde, *Vers la Toison d'or* (Michaud, 3 fr. 50), paraît également en librairie cette semaine. Ce roman, dû au double grand talent de MM. J.-H. Rosny, a été publié par *l'Illustration*, et nos lecteurs ont suivi ce récit avec trop d'attention charmée pour qu'il soit utile de leur en rappeler le mérite. — Enfin, nous devons signaler encore : *Armelle et son mari* (Plon, 3 fr. 50), une piquante aventure parisienne que nous conte malicieusement Mme Renée Fauer ; *l'Année des mariages* (Lib. universelle, 3 fr. 50), par F. de Zobeltitz, traduit de l'allemand par M. P. de Pardiellan ; *Grippe-Soleil*, par M. L. Létang, un grand roman dramatique qui se continue en un second volume : *Fille de Reine* (Calmann-Lévy, les 2 vol., 7 fr.)

Souvenirs et impressions.

On ne se lasse pas d'entendre raconter le passé par des gens qui ont connu et vécu ce passé. Il y a un quart de siècle, on pouvait encore interroger des vieillards qui avaient vu l'empereur, qui avaient été décorés par lui, qui se rappelaient son geste et le son de sa voix, et des curiosités ardentes, même les curiosités des plus humbles, entouraient ces survivants d'une formidable époque. Aujourd'hui, les derniers combattants de Waterloo ont disparu. Ils sont partis avec leur siècle. Mais beaucoup d'entre eux ont laissé, dans leur héritage, quelques papiers jaunis, des bouts de mémoires, des notes rapides, des fragments de correspondance, des parchemins timbrés aux aigles impériales ; et recueillis, ordonnés par des mains pieuses, tous ces documents qui sont de l'histoire nous ont successivement révélé leurs secrets héroïques en de nombreux volumes dont la liste n'est point close. Ainsi, ces tout derniers jours, un ouvrage publié par une librairie de Genève (*Souvenirs de soldats suisses au service de l'étranger*. — Jullien, 3 fr. 50) s'ajoute à cette collection déjà riche. On y trouve le journal d'un officier de cuirassiers, le sous-lieutenant C. Rilliet (1812-1813), les souvenirs du garde d'honneur Auguste Cramer, du 4e régiment (1813-1815), et les mémoires du soldat Pierre-Louis Mayer, prisonnier en Russie en 1812, autant de pages frémissantes de vie, où s'exprime le même culte pour l'empereur, le même absolu dévouement à la patrie adoptive. — Si, maintenant, il vous plaît d'entendre une voix d'Alsace, vous aimerez les récits que M. Albert Trombert réunit dans le plus sympathique des livres (*Souvenirs d'Alsace*. — Lib. Chaix, 3 fr. 50). Quand M. Trombert nous parle de Colmar et de ses Français illustres, de ses anciennes maisons et de ses anciennes gloires, il nous semble entendre le vieil instituteur de Daudet qui nous fait notre dernière classe française, et nous lui accordons une attention émue que trouble seulement le lointain écho des fanfares allemandes.

Automobilisme.

L'automobile n'est pas une mode. Ce n'est pas un jeu nouveau qui consiste à promener très vite beaucoup de belles dames dans beaucoup de poussière. C'est la transformation et l'amélioration de plusieurs des conditions de notre existence. L'automobile a créé des utilités et des joies nouvelles. Mais, pour bénéficier de ces utilités, pour goûter la volupté de ces joies, il est indispensable de connaître dans leurs détails les causes de vie de la petite merveille moderne. Avec la netteté, le tour charmant qui lui sont coutumiers, M. Baudry de Saunier nous initie à *l'Art de bien conduire une automobile* (Chez l'auteur, 20, rue Duret, 5 fr.), et son livre, si complet, si minutieux, sera le plus sage conseiller des chauffeurs. Ajoutons que l'*Annual*, publié sous l'habile direction du même écrivain sportif, nous offre, dans son édition de 1908 (12 fr.), mille nouveaux renseignements qui augmentent encore, pour son nombreux public, la très grande utilité de ce Bottin de l'Automobile.

GEORGES LECOMTE

M. Georges Lecomte vient d'être élevé à la présidence de la Société des Gens de lettres, en remplacement de M. Victor Marguerite, arrivé au terme de son mandat. Le comité ne pouvait faire un meilleur choix parmi ses membres, et c'est à l'unanimité qu'il a exprimé ses suffrages en faveur d'un écrivain tout ensemble parfaitement digne d'un honneur envié et capable de remplir excellemment une fonction qui n'est point une sinécure.

M. Georges Lecomte. — *Phot. H. Manuel.*

Auteur dramatique, critique, romancier, le nouvel élu s'était signalé dès ses débuts littéraires, il y a une quinzaine d'années, en donnant au Théâtre Libre d'Antoine *la Meute* et *Mirages ;* s'appuyant sur un fond solide d'idées généreuses, son talent vigoureux d'observateur pénétrant, d'artiste épris de la vérité, devait s'affirmer et se développer en des œuvres remarquées : *Suzeraine*, *la Maison en fleurs*, *le Veau d'or*, *Hannetons de Paris*, et surtout *les Valets* et *les Cartons verts*, vivantes études de mœurs, consacrées, l'une au monde politique, l'autre au monde administratif.

Ayant à peine doublé le cap de la quarantaine — Mâcon le vit naître en 1867 — M. Georges Lecomte sait, quand il sied, tempérer la gravité attentive inhérente à son caractère d'une des qualités du Bourguignon, par où, souvent, l'autorité d'un président s'exerce mieux que par des foudres olympiennes et des coups de sonnette en tocsin : la bonne humeur, chez lui révélatrice d'un cœur chaud, d'une belle santé intellectuelle et morale.

NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

« LA PETITE MARQUISE »
D'après le tableau de Gaston La Touche.

Un décor des *Fêtes galantes :* colonnes, balustrades de marbre blanc et rose ; un coin de vieux jardin à la française, dont l'automne a empourpré les marronniers ; un ciel fraîchissant de satin pâle. Dans ce cadre à souhait pour des décamérons, doré par les rayons d'un soleil qui décline, elle vient, la *Petite Marquise*, balancée au pas de ses laquais poudrés, dans sa belle chaise à porteurs aux panneaux de vernis fleuris de guirlandes, où folâtrent d'espiègles amours ; et les caillettes, ses amies, en clairs atours, blancs, mauves, gorge de pigeon, la saluent de leurs gestes menus de poupées dressées aux révérences, de leurs sourires accueillants.

Mais c'est en vers octosyllabes, accompagnés d'airs de menuet, qu'il faudrait chanter cette aimable composition de M. Gaston La Touche, l'une des toiles les plus gaies, les plus séduisantes de la collection de M. Chouanard, à laquelle, déjà, nous avons fait maints emprunts.

Par la spirituelle élégance de l'arrangement, par l'allègre et somptueuse harmonie des colorations, l'œuvre est en tout digne du siècle frivole et charmant qu'elle évoque, en se gardant, toutefois, du pastiche ou de l'imitation ; car si M. Gaston La Touche se complaît à ces visions d'un passé qui dut être exquis à vivre, pour quiconque fut de la fête, il apporte à leur traduction et un œil très personnel et une facture toute moderne, et c'est ce qui donne à ses peintures une si piquante saveur.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA RÉFORME DU « JARGON JUDICIAIRE ».
(*Voir les gravures, page* 216.)

Il y a quelques années, un avocat à la cour de Paris, Me Henry Bréal, étonné de retrouver dans les actes de procédure un style semblable à la langue française du seizième siècle, fit des recherches afin de découvrir l'origine de ces actes et la cause de leur survivance. Il publia le résultat de ses investigations : les modèles des formules avaient été composés par l'ordre de Colbert et la tradition des praticiens en avait perpétué l'usage.

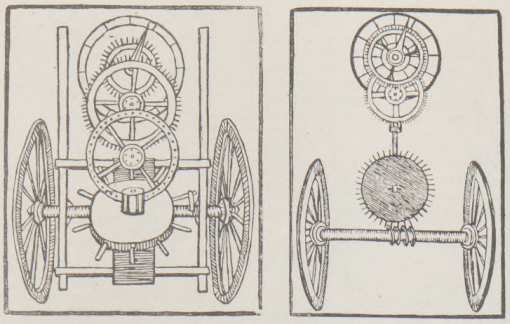
Le public fut amusé de la découverte ; mais la presse entière protesta contre de si antiques coutumes : car les actes rédigés dans ce style que Me Bréal avait appelé le « jargon judiciaire » étaient devenus souvent incompréhensibles, parfois même inexacts. M. Monis, ministre de la Justice, chargea, en 1902, une commission de rédiger de nouvelles formules ; en 1906, le rapporteur de la question, Me Bréal, déposa le travail de la commission entre les mains du garde des Sceaux ainsi que des modèles de formules nouvelles.

Il y a quelques jours, M. Briand consacra ces efforts par une circulaire où il recommande à tous les premiers présidents et procureurs généraux de répandre les formules nouvelles. Nous avons voulu *montrer* à nos lecteurs le progrès accompli. Ils verront ici deux exemplaires du même acte rédigé d'après les anciens usages et les nouveaux, c'est une des formules les plus fréquemment employées : l'assignation devant le tribunal civil. Ils pourront remarquer ainsi que le nouvel acte est annoncé par un titre ; il est expliqué par des sous-titres ; l'impression et le choix des caractères attirent l'attention sur les points principaux ; des renvois marginaux donnent d'utiles indications ; enfin, il y est fait usage de la machine à écrire ainsi que le recommande la circulaire ministérielle.

Quant au texte même : jadis on vous disait dans l'assignation de « comparaître à huitaine franche, 11 heures du matin, devant MM. les présidents et juges composant la première chambre du tribunal civil de la Seine » ; tout, dans ce renseignement, était inexact : car, huitaine franche veut dire dix jours ; la première chambre n'ouvre qu'à midi ; ce n'est, probablement, pas elle qui jugera l'affaire ; et, enfin, il ne sert de rien de *comparaître*, puisque, même présent, un plaideur peut être condamné par défaut, les avoués ayant seuls qualité pour représenter les justiciables devant les tribunaux civils.

Par cet exemple, les lecteurs de *L'Illustration* pourront juger de l'utilité de la réforme.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Les rouages des deux modèles du taximètre Capra (1678).

Carrosse du XVIe siècle muni du taximètre Capra.

Le taximètre de Vitruve et celui d'Alessandro Capra, architecte de Crémone.

Un jeune élève de l'Ecole des chartes, M. Georges Servant, a fait une curieuse trouvaille qu'il communique à L'Illustration *et qui prouve, une fois de plus, que rien n'est nouveau sous le soleil.*

L'autre jour, en bouquinant, un vieux livre m'est tombé sous la main ; il m'intéressait par ses gravures sur bois, curieuses quoique d'un travail fort grossier ; je l'achetai. C'était *la Nuova architettura famigliare di Alessandro Capra architetto e cittadino Cremonese. In Bologna 1678.* Les trois dernières planches du volume arrêtèrent mon regard ; elles me semblaient représenter un de ces bons taximètres qui marquent chaque jour le prix de nos courses dans Paris. Seulement il était installé sur un carrosse du seizième siècle plus élégant que nos modernes « sapins ». Un commentaire accompagnait les figures, je le lus à la hâte et je vis avec étonnement que le digne Capra faisait remonter jusqu'à Vitruve, le célèbre architecte Marcus Vitruvius Pollio qui vivait sous Auguste, l'invention de ce compteur kilométrique.

J'avoue que je ne crus pas tout de suite à la parole de l'auteur italien, mais je fus bien obligé de reconnaître que Vitruve avait réellement trouvé le moyen de mesurer les distances parcourues en char.

Sur la roue du char d'un diamètre de quatre pieds, fixez, dit l'architecte romain, un disque portant sur sa circonférence une dent unique, allant s'engrener avec un nouveau disque porteur de 400 dents. Sur le côté de ce second disque, une dent dépassant les autres, mettra en mouvement un troisième disque horizontal, porteur, lui aussi, de 400 dents, et muni, en outre, sur sa partie plate d'un certain nombre de trous dans lesquels reposent de petites boules : celles-ci, une à une, tomberont dans un tube, lorsque la rotation du disque les amènera sur son orifice ; elles iront alors se réunir dans un vase d'airain. Une boule tombant après chaque mille parcouru par le char, on saura donc le nombre de milles faits dans la journée en comptant les boules tombées dans le vase.

La description de Vitruve ne semble sans doute pas très claire à ses éditeurs et traducteurs car fort peu ont cherché à donner, par le dessin, une idée plus juste de ce compteur de distances. Pourtant, certains éditeurs du seizième siècle, Italiens (1), Français (2) ou Allemands (3) ont cherché à représenter ce char qui leur semblait curieux ; mais leurs dessins sont inexacts et laissent dans l'ombre les parties essentielles qu'ils ne comprenaient pas. Dans la savante traduction de Perrault publiée sous les auspices de Louis XIV (4), le texte est accompagné de très belles planches ; aucune ne représente l'invention dont nous parlons aujourd'hui ; il semble pourtant avoir compris la description de Vitruve ; il remarque, en effet, que les 400 dents du disque seraient beaucoup trop petites pour s'engrener avec la dent unique placée sur la roue du char. Il ajoute que cet appareil ressemble fort au compte-pas ou odomètre (1) usité de son temps.

Le compteur de Capra, qui s'inspire de celui de Vitruve, mais le modifie entièrement, présente donc à nos yeux un intérêt d'actualité rétrospective. Les planches que nous reproduisons ici en font suffisamment comprendre le mécanisme. Il y en a même deux modèles, l'un étant une simplification de l'autre.

Cet ingénieux appareil que Capra a trouvé pour enregistrer les distances parcourues, et dont la figure du milieu nous montre l'application, fut-il vraiment employé de son temps ? Je ne sais. Toujours est-il que j'ai voulu me rendre compte si l'on pourrait réellement l'utiliser. Je me suis donc adressé à M. Henri Bandot, élève à l'Ecole centrale : il m'a affirmé que ce compteur pouvait fonctionner, que toutes les mesures données par Capra (nous les avons volontairement épargnées au lecteur) sont exactes, mais que les rouages sont vraiment trop volumineux. Il faudrait énormément réduire leurs dimensions pour rendre l'instrument réalisable. Grâce à la vis sans fin qui simplifie et allège le compteur, le deuxième procédé seul est pratiquement utilisable sans modifications.

(1) *I dieci libri dell Architettura di M. Vitruvio tradutti e commentati da Monsignor Barbaro Eletto.* Venise, 1556.

(2) *Architecture ou Art de bien bâtir, de Marc Vitruve Pollion, autheur romain antique, mis de latin en français, par Jean Martin.* Paris, 1572. Figures de Jean Goujon.

(3) *Vitruvius. Des allernamhafftigsten und hocherfarnesten romischen und kunstreichenwerk,* Sebastian Henricpetri. Bâle, 1575.

(4) *Les dix livres d'architecture de Vitruve, corrigez et traduitz nouvellement en français avec notes et figures,* par M. Perrault, de l'Académie royale des sciences. Paris, 1684.

La houille blanche mondiale.

M. Pacoret vient de publier un relevé très étudié des ressources en houille blanche que possèdent les divers pays du monde.

Les Etats-Unis tiennent la tête pour l'importance de la force actuellement utilisée : 800.000 chevaux. On ne sait encore rien de précis sur la valeur des chutes disponibles.

La France vient immédiatement après, avec 800.000 chevaux exploités, en grande partie dans la région des Alpes. Et l'on évalue la force totale de nos cours d'eau à 4.500.000 chevaux à l'étiage, et à 10 millions de chevaux par eaux moyennes.

L'Italie possède 4.500 000 chevaux, dont 300.000 employés. Le Tibre seul, qui en prête aujourd'hui 90.000, pourrait en fournir 500.000.

La Suisse en utilise 300.000 ; dans l'Oberland bernois, 50.000 seulement restent à prendre.

L'Allemagne dispose de 700.000 chevaux, et en utilise 100.000.

La Norvège en utilise 90.000 ; l'Angleterre, 70.000 ; l'Espagne, 70.000 ; la Russie en possède 1 million et en utilise 80.000.

Les évaluations de l'énergie disponible en Suède varient de 1.200.000 à 10 millions !

Enfin, 50.000 chevaux actionnent les usines de l'Inde et 70.000 celles du Japon. Ce dernier pays en posséderait 1 million, dont 300.000 se trouvent à des distances de Tokio comprises entre 128 et 240 kilomètres, et vont être mis en valeur par un syndicat anglo-japonais.

De cette énumération rapide, il appert que la France est, au point de vue de la houille blanche, un des pays les plus riches du monde et que cette richesse est déjà exploitée dans une mesure qui fait honneur à l'initiative de nos industriels trop souvent accusés d'inertie.

(1) L'odomètre, servant à l'arpenteur pour mesurer les longueurs, est décrit dans l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot, publiée en 1765. Nous y renvoyons nos lecteurs.

L'alimentation de Paris en lait.

En 1843, Paris ne recevait guère que du lait provenant d'un périmètre restreint (30 à 40 kilomètres), et l'importation quotidienne était de 173.000 litres.

Les chemins de fer ont élargi cette industrie. Dès 1858, la quantité de lait introduite dans Paris dépasse 250.000 litres et le périmètre des lieux d'origine est reculé à près de 150 kilomètres.

En 1895, l'apport des six grands réseaux de chemins de fer atteint dans l'année 1.351.171 hectolitres, soit environ 370.000 litres par jour.

Enfin, en 1903, les arrivages journaliers s'élèvent à 600.000 litres.

A mesure qu'augmentait l'importation du lait de province et de banlieue, le nombre des laiteries exploitées dans Paris diminuait progressivement.

De 1879 (305 vacheries) à 1887 (476 vacheries), il y avait eu une augmentation notable ; mais, depuis 1896, leur nombre a diminué d'une façon remarquable, puisque, après en avoir compté 447 en 1896, on n'arrive plus qu'au chiffre 273 en 1906.

De même une diminution notable a été constatée dans le département de la Seine : 938 en 1896 et 813 en 1906.

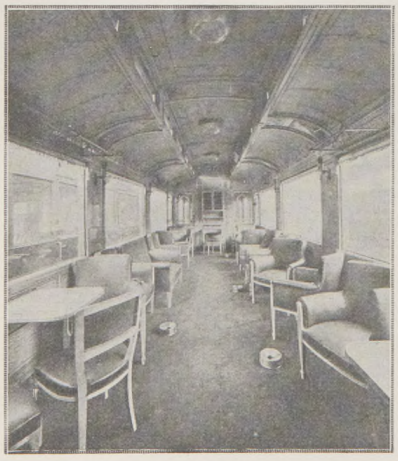
Une statistique de 1904 évaluait le nombre des vaches exploitées à Paris et dans le département de la Seine à 15.377, fournissant journellement, si l'on admet une moyenne de 12 litres de lait par jour et par vache, 184.500 litres de lait.

Les voitures a boggies du réseau d'Orléans.

Imitant l'exemple donné par les Compagnies Nord, Est et P.-L.-M., dont les grands express sont, depuis plusieurs années, formés de voitures à boggies, la Compagnie d'Orléans vient de mettre en service, dans les trains rapides de Bordeaux et de Saint-Nazaire, des voitures du même genre, encore perfectionnées.

Elle a adopté le type élégant et sobre que les autres réseaux ont à peu près rendu classique. En outre, une voiture par train comporte un petit salon pour dames avec cabinet de toilette spécial et un vaste fumoir où les voyageurs trouveront quelques livres et journaux, ainsi que les dépêches Havas arrivées à certaines stations. L'accès du salon et du fumoir n'est soumis à aucune taxe complémentaire.

L'ensemble est très confortable, et il faut savoir d'autant plus de gré à la Compagnie de ces perfectionnements que, de l'aveu de son éminent directeur lui-même, les salons « essayés » par d'autres compagnies n'ont eu aucun succès ; les voyageurs semblent préférer un coin de leur compartiment à un fauteuil au milieu d'étrangers. L'expérience tentée par la Compagnie d'Orléans est donc particulièrement intéressante.



Le salon-fumoir.

Un boudoir.

LES NOUVEAUX WAGONS DE Ire CLASSE DES TRAINS RAPIDES DE LA COMPAGNIE D'ORLÉANS

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE KRACH ROCHETTE

Encore un de ces orages financiers qui, après avoir sourdement couvé derrière les nuages amoncelés, éclatent soudain violemment, bouleversant le monde des affaires et atteignant de cruelle façon surtout la petite épargne, trop encline à se laisser séduire par l'appât illusoire des placements extraordinairement avantageux.

M. Henri Rochette. — *Phot. Anthonys.*

Le coup de tonnerre décisif fut l'arrestation opérée, lundi dernier, sur mandat du parquet de la Seine, de M. Rochette, directeur du Crédit minier, de la Banque franco-espagnole et de plusieurs autres sociétés. La nouvelle de l'événement, vite répandue à la Bourse et dans le public, mit le marché en désarroi, causa une baisse considérable de toutes les valeurs émises par ces diverses sociétés et consterna les actionnaires. C'est en vain que des porteurs de titres dépréciés assiégèrent les bureaux du Crédit minier et industriel, rue Blanche, n° 32 ; de la Banque franco-espagnole, rue Saint-Georges, n° 1 ; ils trouvèrent les portes closes, sous la garde d'agents. Même déconvenue en province, où les maisons mères comptaient des succursales dans la plupart des villes importantes. La débâcle emporterait, dit-on, un capital de plus de cent millions.

Mercredi, les magistrats chargés de l'instruction de l'affaire se rendirent, avec l'inculpé, aux bureaux de la Banque franco-espagnole, devant lesquels la foule s'ameuta bientôt, tandis que les employés de Rochette acclamaient au contraire celui qu'ils continuent à considérer comme leur patron. Même certains directeurs de ses succursales de province vinrent lui offrir des fleurs pour témoigner de leur sympathie et de leur attachement.

Trois traits particuliers font une figure peu banale de celui de qui le nom s'attache à ce krach : sa jeunesse, la médiocrité de son origine, la rapidité de sa fortune. Raoul-Henri Rochette, en effet, n'a que trente ans ; fils d'un honorable cultivateur de Melun, il fut groom au buffet de la gare, avant de venir étudier la comptabilité à Paris ; il débuta comme modeste employé de banque ; et, il y a moins de quatre ans, on ne soupçonnait pas encore, en ce petit boursier, le gros brasseur et lanceur d'affaires qui, par la multiplicité de ses entreprises et l'ingéniosité de ses combinaisons, allait en si peu de temps capter tant de capitaux.

UN PRINCE JAPONAIS EN ESPAGNE

Le prince japonais Kuni, cousin du mikado, a fait récemment visite à la cour d'Espagne, où il a été reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Son séjour ne fut pas marqué seulement par de brillantes réceptions : le prince ayant manifesté le désir de connaître Tolède, le roi voulut l'accompagner, le guider lui-même à travers la vieille ville si pittoresque. Notre photographie, prise au moment où ils visitent ensemble l'Académie d'infanterie, offre cette curieuse particularité que, le cousin du mikado se trouvant placé entre Alphonse XIII et l'infant Ferdinand, de haute stature tous deux, on y voit s'accuser singulièrement la petite taille d'un des représentants notoires du « plus grand Japon ».

LES AVIATEURS

L'aviation semble entrer dans une période de progrès intensif. Il y a quelques jours, Henri Farman doublait quatre fois de suite deux fanions placés à 500 mètres

M. Deprez (Armentières). M. Haquerage (Lille). M. Boisson (Yvetot). M. Lequièvre (Billy-Montigny)

Le Krach Rochette. — Une manifestation en faveur du financier : des directeurs de ses succursales de province ont apporté des bouquets pour les lui offrir à l'issue d'une perquisition.

MM. Delagrange et Farman sur le même aéroplane.

l'un de l'autre, effectuant quatre virages complets et couvrant en 3 m. 31 s. une distance qui, comptée officiellement suivant la ligne droite, soit pour 2.000 mètres, représente un parcours réel sensiblement plus long. Or, il ne s'est pas encore écoulé trois mois depuis le jour (13 janvier 1908) où l'heureux sportsman gagnait le prix Deutsch-Archdeacon en accomplissant son premier vol bouclé d'un kilomètre.

D'autre part, M. Delagrange paraît aujourd'hui familiarisé avec la manœuvre de son aéroplane, exactement semblable à celui de Farman. Il a réussi plusieurs vols importants dont un de 1.500 mètres, et il va essayer de battre les records précédents. Entre temps, il se propose d'offrir à quelques amis une place à son bord. Comme de juste, le premier invité fut Farman, et l'on a pu voir rouler un aéroplane, monté par deux personnes. Mais il semble que cette augmentation de poids mort... vivant, non prévue par le constructeur, doive empêcher l'appareil de quitter le sol.

Le prince japonais Kuni, entre le roi d'Espagne et le duc de Bavière, à l'Académie d'infanterie de Tolède.

LES THÉATRES

Trois pièces nouvelles à l'Odéon : *la Comédie des familles*, un acte, en vers simples et charmants, d'un tout jeune homme, M. Paul Geraldy ; *Petite Hollande*, trois actes de M. Sacha Guitry, où quelque émotion se dissimule sous une juvénile et primesautière fantaisie ; enfin *le Chauffeur*, un acte de M. Max Maurey, d'une drôlerie irrésistible. Les meilleurs artistes de la troupe de l'Odéon, MM. Desjardins, Desfontaines, Mosnier, Bernard, Duard, Maupré, Mmes Sylvie, Dux, Van Doren, Delphine Renot, Luce Colas, renforcés de M. Coquet et de Mlle Charlotte Lysès (*Petite Hollande*), contribuent au succès de ces trois agréables pièces, représentées d'ailleurs dans des décors montés avec le goût qui caractérise M. Antoine ; et l'on sait qu'avec lui, contrairement à la théorie scientifique, ce sont « les milieux » qui s'adaptent aux sujets.

Le Gymnase a repris *Madame Flirt*, de MM. Paul Gavault et Georges Berr ; cette comédie légère obtint, il y a six ans, à l'Athénée, un vif succès. On l'a revue avec plaisir au Gymnase : l'esprit qui l'anime n'a rien perdu de sa fraîcheur et l'interprétation est excellente avec Mmes Marthe Régnier, Bérangère, Henriot ; MM. Tarride, Jean Dax, Arvel.

Un vaudeville de plus au Palais-Royal : *la Poudre aux moineaux*, de MM. Maurice Desvallières et Lucien Gleize, un vaudeville avec les quiproquos et les gauloiseries indispensables à tout vaudeville, ou même simplement à toute pièce du Palais-Royal ; les situations en sont suffisamment bouffonnes, le dialogue en est alerte et gai ; enfin la troupe — MM. Le Gallo, Cooper, Reschal, Mmes Dolley, Yrvan, Corciade — l'enlève avec entrain. Que demander de plus ?

A la Comédie-Française, cette semaine, deux « débuts classiques » d'artistes déjà éprouvés dans le moderne. Mlle Suzanne Devoyod a pris possession — c'est le mot — du rôle d'Elmire, de *Tartuffe*, tant elle l'a joué avec une franchise et une subtilité intelligentes. M. Henry Mayer s'est essayé dans celui du don César de *Ruy Blas*, laissé libre par le départ de M. Baillet ; M. Henry Mayer a fait preuve de tout l'esprit voulu par ce personnage de comédie héroïque, et, lorsqu'il aura acquis, avec une plus grande habitude du rôle, quelque ampleur lyrique, il sera tout à fait excellent.

L'Illustration donnera en supplément la semaine prochaine :

UN DIVORCE

de MM. Paul Bourget et André Cury le succès actuel du Vaudeville.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de : Un Divorce, de MM. Paul Bourget et André Cury ;
2° Le 9e fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : Nietzschéenne.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 4 AVRIL 1908 *66e Année. — N° 3397.*

RÉCEPTION DU NOUVEAU MINISTRE DE FRANCE EN ABYSSINIE

M. Brice serre la main du Nagadi Ras Wolde Gorgis, envoyé à sa rencontre par le Négus Ménélik.

Voir l'article, page 231.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

N'ayant rien voulu savoir des balcons du boulevard où, la semaine dernière, sous prétexte de cavalcade, maintes dames ayant pignon sur les Italiens, voire simple œil-de-bœuf sur la Madeleine, nous avaient invités à venir, sans cérémonie, attraper une bonne fluxion de poitrine à leur fenêtre, nous nous étions, quatre amis qui ne nous quittons guère, prudemment réunis chez le Grincheux.

Il y avait là : Placide d'abord, mon cousin Félix l'optimiste, Ludovic le fureteur, et moi.

C'est dans la paisible et un peu froide rue de la Ville-l'Evêque, une rue où il fait tous les jours dimanche, en un rez-de-chaussée qui se retire entre cour et jardin, meublé avec une sobre et dédaigneuse recherche dans le genre « Directoire anglais », que grinche le Grincheux. Vieux garçon, il emploie deux femmes d'âge canonique et chaussées de velours usé aux chevilles, mais si parfaitement nettes, propres et conservées, si saines de mains, si belles de linge et de bandeaux lisses, si agréables et doucement ragoûtantes à regarder entrer, sortir, poser sans bruit sur l'assiette une petite cuiller où se reflète en bombé toute la chambre, qu'on oublie à la minute qu'elles ont franchi la quarantaine, et plutôt qu'à des domestiques de Paris et de ce temps, elles font songer à des servantes-ménagères d'autrefois, du bureau de placement de la fameuse maison Pietr. de Hooch.

Placide venait de nous faire admirer (car chez lui il admire) une série de gravures en couleurs de M. Bernard Boutet de Monvel, d'une toute récente émotion, en même temps que d'une surannéité délicieuse, *la Lionne*, *la Rue de la Paix*, des parterres, des effets d'eau pâmée à la lune, et nous restions sous le charme mélancolique et solitaire s'évaporant de ces estampes que l'on dirait faites à Bruges, car leur auteur a sans conteste une âme de canal, et ce ne peut être que dans un lit de béguinage que reprend discrète et dévote vie sa *Convalescente*.

Nous étions donc silencieux, aplanis, si loin des chars de la mi-carême, quand mon cousin Félix demanda : « Lisez-vous les *Petites Affiches ?* » Et, comme nul ne daignait répondre à la vulgarité de cette question, il continua : « Vous avez tort. C'est un très beau livre. Voici ce que, la semaine dernière, on y pouvait glaner. D'ailleurs je l'ai là sur moi. » Et, sortant quelques feuillets de la poche intérieure de son veston, il nous dégoisa ce qui suit : « Société française des ballons » dirigeables. La Société a pour objet, en France » et à l'étranger, l'étude et la construction, la » vente, l'achat ou la location de tous ballons » dirigeables, leur exploitation directe ou par parti- » cipation, etc., etc. » Vous lirez vous-même le reste qui ne manquera pas de vous captiver, et enfin — plus fort que tout — quelques pages avant, dans le même numéro, je cueille : « An- » nonces diverses. Pour priorité, M. le proprié- » taire de *la Fourmi* à Langrune (Calvados) se » réserve, en temps opportun, les titres Paris » Aérien, France Aérienne *pour périodique,* » *guide, annuaire, plan des routes célestes et publi-* » *cité générale, ainsi qu'une liste officielle et com-* » *plète des voies aériennes à vol d'oiseau ou paral-* » *lèles aux voies ferrées dans un rayon de 1.800 ki-* » *lomètres, les stations mobiles et garages noc-* » *turnes.* » Eh bien, qu'en dites-vous ?

— Curieux, opina le Fureteur.

Le Grincheux ne souffla mot, mais son œil eut un éclair qui parlait.

— Voilà un monsieur, me contentai-je d'exprimer, qui ne perd pas de temps et s'y prend à l'avance !

— Et qu'il a raison ! reprit mon cousin, tout chaud, prêt à se gonfler. Nous ne faisons que de commencer avec les ballons dirigeables, et à la lettre nous ne savons pas où nous allons !

— C'est ce qu'on appelle : se diriger, grogna Placide.

— Je me rappelle, poursuivait Félix avec ardeur, la surprise amusée et ironique aussi qui accueillit, il y a une dizaine d'années, je crois, le livre de Robida : *le Vingtième Siècle*. On rigolait. « ... Oui, sans doute. C'était vraiment drôle d'invention, d'une fertilité de trouvailles extraordinaires ! mais, bien entendu, ces choses-là n'arriveraient jamais. Elles relevaient de la féerie et n'avaient pu avoir pour source que le délire d'une imagination un peu détraquée et cocasse. » Eh bien, cependant, ces choses arrivent. Il est admirable de voir à quel point M. Robida fut lucide prophète, puisque le présent vient réaliser point par point les plus folles extravagances de son crayon fourchu. Cet artiste, unique en son genre, a d'ailleurs toujours eu en lui un peu de fantastique et de démon. Il dessine « à la Méphisto ». Ses clochetons, ses toits pointus, hérissés et cornés de girouettes, barbelés d'épis de faîtages, de pics, de plombs et de fers de lance, et ses pignons chevauchant les uns sur les autres, ses donjons noirs pointant d'estoc dans un ciel de ballade, ses tourelles et poivrières embrochant les étoiles et crevant le bedon de la lune sont autant de paysages de minuit du plus échevelé romantisme et des décors de Valpurgis ; c'est de la vieille France et du sabbat, du Dumas père et de l'Hugo d'ombres chinoises, du Michelet et du Satan à la blague, où la truculente charge du rapin, nourrie de sévère érudition, se donne gaiement libre cours. Il n'est donc pas le moins du monde surprenant que ce poète de la potence et du mâchicoulis, ce gavroche du créneau, ce visionnaire des lucarnes et des girouettes, ait eu l'intuition des changements de toutes sortes qu'apporterait dans nos mœurs, aussi bien que dans les célestes étendues, la navigation aérienne. Il en était l'historiographe précurseur indiqué. Tout ce qui va se passer au-dessus de nos têtes, il l'a dit le premier, et avec une précision telle qu'il pourrait crier au plagiat et réclamer des dommages et intérêts.

— Qu'allons-nous donc voir ? demandai-je.

— Tu ne t'en doutes pas ! me répondit Félix en joignant des mains frémissantes. L'air désormais nous appartient. Ces vastes espaces d'en haut, inutiles et spleenétiques, dont la vue effrayante abattait les cœurs les plus solides, ne seront plus déserts. L'humanité en marche, mieux qu'en marche, en ascension, en a fait la conquête définitive. Elle s'y est haussée, elle y a planté ses ancres et elle s'y meut comme chez elle, ainsi qu'en son naturel élément, avec la même sécurité que sur la terre ferme. Le ciel, à partir d'aujourd'hui, offre exactement les garanties du plancher des vaches. Quel spectacle enchanteur, ô mes amis ! que celui des ballons de maître, des globautobus, des ballons de la Compagnie et des ballonnets de toutes formes et de toutes espèces évoluant bientôt avec grâce à des hauteurs différentes, selon le tarif ! Enfin, le firmament sera gai ! Les pontons d'embarcadère se balanceront sur leurs gigantesques bouées, le vent fera claquer les oriflammes des balises placées pour servir de points de repère et les mille sifflements des sirènes et des trompes d'appel se croiseront sur les villes charmées. Il y aura des maisons, des cafés-concerts, des lieux de plaisir, des chapelles et des théâtres flottants et une banlieue superurbaine et des douanes-hautes dont il ne faudra pas que les gabelous, en uniforme bleu-de-ciel, aient pourtant l'esprit dans les nuages. Après celles des plaines et des forêts, nous aurons les chasses gardées de l'air et la grandiose idée de l'affichage céleste, conçue par Villiers de l'Isle-Adam, deviendra facilement applicable. Je voudrais déjà y être.

— Pas moi, poussa le Grincheux, et je compte bien qu'avant cette nouvelle ère de l'air, ma belle âme aura jeté son lest. Ainsi voilà ce qui nous pend, voilà les Damocléties de demain ! Au nom de la Science et du Progrès, *ils* vont oser tracer des routes, des rues, des boulevards, des carrefours et des culs-de-sac dans le ciel, organiser des métros surterrains, borner l'illimité, le découper, le morceler. Sur des cerfs-volants de 100 mètres, nous lirons des annonces de ce genre : « A vendre, en plein ciel, 3 hectares avec » vue magnifique, à proximité d'un gonflodrome... » Et ceci n'est rien. Songez-vous à ce que sera le ciel, ce ciel magnifiquement vide et limpide, ce ciel front pur du monde, dont l'aspect nous fait mieux respirer, qui remplit nos yeux de joie, nos cœurs d'espérance, où nous n'avons jamais admis que la royauté du soleil, de la lune, des séraphiques étoiles, le splendide va-et-vient des nuées et le vol de l'oiseau ; ce ciel, miroir de lumière qui clarifie nos destinées, où peuvent, avec la fougue de l'hirondelle, s'élancer et planer nos secrets désirs, nos rêves les plus orgueilleusement insensés ?... Ce sera l'horreur, l'épouvante et la honte quand nous ne le verrons plus, tel un ciel de tentation de saint Antoine, que sillonné, taché, criblé de ballons, de gargantuesques baudruches aux formes d'une laideur étrange et biscornue, évoluant, se croisant comme un essaim de grosses mouches et de hannetons antédiluviens au derrière desquels flotteront d'immenses banderoles de réclames sur le caoutchouc, la gutta, le vernis, les meilleurs moteurs, l'arbre de couche idéal. Ah ! ce sera du propre ! Sans parler de l'oppression physique et de l'angoisse, pires que celles des montagnes, qui nous accableront à sentir éternellement, quand nous serons en bas, tout ce remue-ménage et cette agitation sur nos têtes, le sol nous paraîtra trou, crypte et cave à partir du jour où nous aurons du monde en dessus. Chacun voudra monter plus haut que le voisin. Ce sera la vraie course « au clocher ». Personne ne consentira plus à demeurer sur terre. Alors les poètes, les sensitifs, les amis de la nature et du beau, et tous ceux qui ont l'habitude de vivre dans le bleu n'auront qu'une idée : fuir les villes et se ruer à la campagne, dans les pays lointains où la grande vitre de l'univers ne soit point encore obscurcie et maculée. Voyons ? Ludovic, vous si cher amant du passé, protestez donc avec moi contre ce sacrilège.

— De toutes mes forces, appuya le Fureteur. Si ces choses s'accomplissent, je partirai, j'émigrerai, je veux un ciel clair et respecté où ne se gonfle point outre mesure l'orgueil des vessies.

— Pourquoi outre mesure ? releva le Grincheux, faites-vous donc une réserve ?

— Non. Mais je songe à autrefois, aux premières et illusoires tentatives des candides conquérants de l'air, à la fin du cher dix-huitième. Ce dut être alors, figurez-vous-le, un délice que de voir monter avec timidité dans les cieux, une fois tous les quatre ou cinq ans, un globe à la Watteau, en paniers roses et bleus, les flancs enguirlandés de fleurs au bas duquel, dans une nacelle de théâtre, des chevaliers de soie, inclinés, une main sur le cœur, saluaient avec politesse la foule dans « l'instant d'hilarité universelle » et lançaient dans le vide leur tricorne noir. En vérité, non, cela n'était point laid et ne portait

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

M. Levasseur. Paul Deschanel. Millies-Lacroix. Pichon. Briand. Clemenceau. Dubost. Fallières. Brisson. Loubet

Inauguration du buste d'Emile Deschanel dans le grand amphithéâtre du Collège de France.

aucun préjudice à la majesté des espaces. Sur les places publiques, on s'arrachait les éventails de papier et de bois de violette qui commémoraient l'aventure : *le Globe des Thuilleries*, *le Char volant*, *le Vaisseau de M. Blanchard*, et sur lesquels étaient notées des ariettes légères : *Où allez-vous, monsieur l'abbé ?... Ecoutez, mon chou, ma mie ?*

Que notre siècle est florissant !
Vive la phisique !

C'était le temps où faisait fureur *le Nouveau Jeu des Ballons aérostatiques, à l'usage des esprits élevés*. Il se vendait chez Crépy, près la rue de la Parcheminerie, et se jouait « comme celui du Juif » avec deux dez et des jettons. Tous les ballons qui avaient fait parler d'eux, au nombre de onze, étaient dessinés et peints sur des cases ; *la Montgolfière Babillarde*, *le Ballon Martial portant un coq*, *le Lyonnais chargé de 7 personnes*, *le Ballon ébobi*, *le Nantais ou : le succès de la fermeté bretonne*, *le Double Ballon*, *l'incomparable Antoinette*, *le Ballon réveillé...*, etc. C'est à quoi l'on badinait en attendant 89. Ces ballons-là, puérils, inoffensifs et charmants, je vous avoue que je les aime et les regrette.

— Taisez-vous ? fit brutalement le Grincheux, vous n'êtes qu'un incorrigible et stupide bibelotier. Ce sont vos Antoinette et vos glôbes ébobis d'antan qui nous ont préparé dans le ciel la repoussante invasion d'aujourd'hui. Il n'y a plus rien, et cette vallée avant peu sera inhabitable.

— Eh bien, dis-je — pour changer le cours de la conversation — sortons, afin, pendant qu'il en est temps encore, de voir le ciel nu.

Nous sortîmes. Mais aussitôt le vilain se couvrit, « l'on sentit des gouttes » et, mélancoliques, nous dûmes ouvrir nos parapluies qui, la soie tendue sous l'averse et la rafale, prirent aussitôt à nos yeux figure ironique de demi-ballon ou tout au moins de parachutes.

Henri Lavedan.

(*Reproduction et traduction réservées.*)

Nos prochains suppléments de théâtre seront consacrés à : **Qui perd gagne** (Capus et Veber) ; — **la Femme nue** (H. Bataille) ; — **les Jumeaux de Brighton** (Tristan Bernard) ; — **Simone** (Brieux), etc.

A LA MÉMOIRE D'ÉMILE DESCHANEL

On a inauguré, samedi dernier, au Collège de France, le buste d'Emile Deschanel, mort il y a quatre ans. Les organisateurs de la cérémonie avaient voulu lui donner le caractère d'un solennel hommage rendu à la mémoire du regretté professeur, dans l'amphithéâtre même où, pendant vingt-deux ans, de 1881 jusqu'au terme de sa belle carrière, il occupa si brillamment la chaire de langue et de littérature françaises modernes, et les représentants les plus éminents des pouvoirs publics, de l'Institut, de l'Université, s'étaient empressés de répondre à leur appel.

Le président de la République était venu s'associer à cet hommage ; à ses côtés se tenaient : M. Emile Loubet, son prédécesseur ; le président du Conseil et plusieurs ministres ; M. Antonin Dubost, président du Sénat, auquel Emile Deschanel appartint comme inamovible ; M. Henri Brisson, président de la Chambre ; M. Paul Deschanel, de l'Académie française, dont la participation filiale à cette cérémonie était d'autant plus indiquée qu'il est le donateur du buste, œuvre de Bernstamm.

Trois orateurs, M. Gaston Doumergue, ministre de l'Instruction publique ; M. Levasseur, administrateur du Collège de France ; M. Abel Lefranc, titulaire actuel de la chaire illustrée par Emile Deschanel, louèrent à l'envi les hautes qualités civiques de l'homme et la noblesse d'une vie de fécond labeur vouée au culte des lettres.

LE NOUVEAU MINISTRE DE FRANCE A ADDIS-ABABA

(*Voir la première page et la double page.*)

Nous relations récemment (numéro du 14 mars dernier), la première partie du voyage que vient d'effectuer M. Brice, le nouveau ministre de France près du négus, de Djibouti à Addis-Ababa, où il allait rejoindre son poste. De pittoresques photographies nous ont montré de quel apparat avait été entourée l'arrivée, à Harrar, de M. Brice.

Au terme de son voyage, une réception vraiment grandiose l'attendait.

Comme il approchait d'Addis-Ababa, à 4 kilomètres environ de la ville, il avait vu venir à sa rencontre une escorte de quatre mille soldats ; ils accompagnaient le Nagadi Ras Haile Gorgis, ministre du Commerce et des Affaires étrangères, et M. Klobukowski, ministre plénipotentiaire de France, lequel, au moment où M. Lagarde, notre ancien ministre près du négus, rentrait en France, avait été chargé, là-bas, d'une mission spéciale relative aux chemins de fer éthiopiens.

Quand la petite caravane de M. Brice eut rejoint la troupe du Nagadi Ras, celui-ci, comme les deux ministres de France, comme leur suite immédiate, mirent pied à terre, et M. Klobukowski présenta M. Brice à Haile Gorgis, qui le salua au nom du négus. Puis on remonta en selle. Alors commença la plus brillante, la plus décorative chevauchée qu'on puisse imaginer. Elle revêtit tout son caractère après le passage d'une petite rivière très encaissée au fond d'un ravin, entre des rives abruptes hérissées de rocs, la Cabana.

Une avant-garde importante, cavaliers et fantassins mêlés, ouvrait la marche, précédant à petite distance le groupe des ministres et de leur suite.

En arrière suivait le gros de l'escorte.

C'était une véritable trombe de cavaliers agiles et sûrs d'eux qui dévalèrent la pente, puis remontèrent du ravin au grand trot sur l'autre bord, après avoir passé la Cabana d'où l'eau rejaillissait en gerbes autour d'eux, sous le sabot de leurs chevaux. Leurs montures portaient le harnachement de cuir aux lourdes pendeloques d'argent ou d'airain, avec des selles richement ornées. Pour eux, ils avaient revêtu la couronne en crinière de lion ou le *bouyet* aux couleurs vives et la chemise de soie. Certains avaient les épaules couvertes de peaux de fauves, lions, léopards ou panthères noires, qui flottaient derrière eux comme la dépouille néméenne derrière Hercule ; d'autres avaient le *limpt* plus léger, sorte de pièce de soie ou de velours brodée, découpée bizarrement en bandes qui imitent les pattes et la queue d'une toison de bête ; d'autres encore des peaux de mouton, violemment teintes. Et tous étaient pieds nus, le gros orteil passé dans les simples anneaux qui leur servent d'étriers, et portaient, avec le fusil perfectionné, arme d'à présent, la lance ou la javeline, le sabre recourbé, dans un fourreau de velours, et, au bras gauche, le bouclier de peau de buffle, garni de velours, lamé d'or et d'argent, les armes des ancêtres.

Le cortège officiel gagna, sous la garde de ces guerriers splendides, le *Ghebi*, ou palais impérial, où Ménélik reçut avec une bonne grâce parfaite l'envoyé de la France, que lui présenta M. Klobukowski. Puis, les deux diplomates français se retirèrent, M. Brice pour prendre possession de ses appartements, à la légation provisoire, M. Klobukowski pour rejoindre son campement, d'où, le 5 mars, il se mettait en route pour la France, afin d'y rendre compte de l'œuvre excellente qu'il a accomplie

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Miss Catherine Elkins.

L'ex-sénateur H. G. Davis et le sénateur S. B. Elkins, grand-père et père de miss Catherine Elkins.

S. A. R. le duc des Abruzzes.

AMÉRICAINE ET PRINCE DE SANG ROYAL

Si habitués que nous soyons, depuis pas mal d'années, à voir les riches héritières américaines, filles de rois à leur façon, épouser les représentants d'anciennes et nobles familles du vieux monde, il y eut pourtant un petit sursaut d'étonnement à la nouvelle que le duc des Abruzzes était fiancé à miss Catherine Elkins, fille d'un sénateur américain millionnaire.

Le prince Louis de Savoie-Aoste, duc des Abruzzes, troisième fils d'Amédée, duc d'Aoste, frère du roi Humbert, est le cousin du roi d'Italie actuel. Quand il naquit, le 29 janvier 1873, au palais royal de Madrid, son père était roi d'Espagne. Que sont, auprès de cette origine illustre, des titres de comte ou de marquis, voire de duc à brevet, s'il en était encore ?

Miss Catherine Elkins, il est vrai, est jolie, à la fleur du bel âge, et richissime à souhait. Non seulement, en effet, elle peut compter sur la fortune personnelle de son père, le sénateur Stephen B. Elkins, mais son grand-père maternel, l'ancien sénateur Henry Gassaway Davis, est avec elle ; il approuve de toutes ses forces son amour et le secondera de tous ses dollars, car il est remis à peine, lui-même, de grosses peines de cœur : « Stephen, a-t-il dit à son gendre, je ne suis pas beaucoup pour les ducs, mais si Catherine aime celui-ci, et le veut, le vieil homme — il se désignait ainsi — est avec elle ; et si c'est de l'argent qu'il lui faut, elle peut compter sur chaque dollar de mon magot. »

Et la voix publique attribue à l'ex-sénateur Davis une fortune de 60 millions de dollars, — 300 millions de francs. On peut, avec cela, faire figure à la cour.

Si la gracieuse miss Elkins y paraît jamais sous le diadème de duchesse des Abruzzes, ce sera comme princesse royale et avec tous les honneurs attachés à ce rang, car le mariage morganatique n'est pas reconnu en Italie. Le père du duc des Abruzzes avait d'ailleurs épousé lui-même une femme qui n'était pas de naissance royale, la comtesse della Cisterna, qui fut pourtant reine.

On ne sait pas encore exactement où en sont les choses, pour ce mariage sensationnel. On croit toutefois le roi Victor-Emmanuel III tout disposé à donner, comme chef de la maison de Savoie, son consentement, — s'il ne l'a donné déjà.

Quoi qu'il en soit, le duc des Abruzzes, qui est capitaine de frégate dans la marine royale italienne, vient d'obtenir un congé qu'il est allé passer en Amérique auprès de miss Elkins, chez ses parents, en leur villa de Floride. Il désirait beaucoup revoir la jeune fille, qu'il avait connue au cours d'un voyage qu'elle faisait en Italie et qu'il n'avait pu rencontrer, depuis, qu'à de rares intervalles, quand il alla avec l'escadre italienne aux Etats-Unis pour les fêtes de l'exposition de Jamestown, puis de nouveau en Italie, dans les Alpes.

C'est seulement au cours de son dernier voyage en Floride que le secret de ce roman d'amour fut découvert. Le prince touchait déjà au terme de son congé. Il se rembarqua sur la *Lusitania* — où il voyageait incognito sous le nom de Luigi Sarto — et arriva à Londres le vendredi 27 mars. Il en repartit aussitôt pour rejoindre son poste sur le *Varese*.

Première entrevue, à Gries, en Tyrol, du roi de Saxe et de la petite Pia-Monica, fille de l'ex-reine de Saxe divorcée et remariée au signor Toselli.

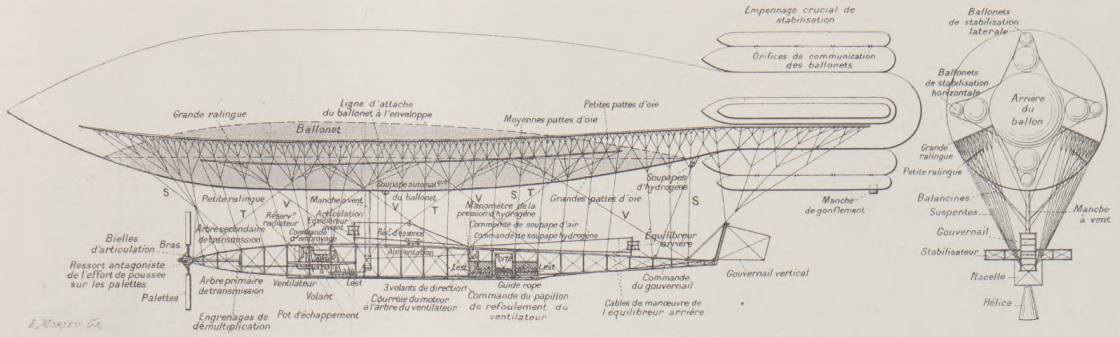
LE ROI DE SAXE ET LA PRINCESSE MONICA

Tandis que la chronique continuait de s'occuper fréquemment de l'ex-princesse royale de Saxe, — tout récemment encore, n'était-il pas question de dissentiments conjugaux entre elle et le musicien Toselli ? — on semblait oublier le personnage assurément le plus intéressant du roman princier : la fille de celle qu'on saluerait aujourd'hui du titre de Majesté, sans la retentissante aventure au cours de laquelle naquit la petite princesse Pia-Monica. Mais voici qu'une information publiée d'abord par un journal de Vienne, et dont une photographie opportunément indiscrète confirme l'exactitude, vient de rappeler l'attention sur l'enfant qui, au mois de mai prochain, comptera cinq printemps.

Lors du mariage de la comtesse de Montignoso avec M. Toselli, le roi de Saxe, on s'en souvient, avait réclamé l'enfant, et, depuis, il la fait élever en Autriche, à la villa Habsburg, située à Gries, localité voisine de Bregenz. Or, vers la fin du mois de mars, Frédéric-Auguste, voyageant incognito, sous le nom de comte Hülsenburg, arrivait à Bregenz, où il laissait les quelques personnes qui l'accompagnaient, pour se rendre seul à Gries. Sa visite attendue eut un caractère tout à fait intime et affectueux. Pendant deux jours, il ne cessa de prodiguer paternellement à la fillette les prévenances et les gâteries, prit ses repas avec elle, l'emmena promener, s'associa même à ses jeux. Et quelle amusante escapade, un après-midi, ce rendez-vous dans un hôtel sur la montagne, où, conduite par une gouvernante, elle eut la surprise et le régal d'une collation servie exprès pour elle : thé, gâteaux et maintes autres friandises !

Le jour de son départ, le roi voulut que l'enfant l'accompagnât, jusqu'à la gare de Bregenz, et ce ne fut qu'au dernier signal, après l'avoir embrassée longuement, qu'il monta dans le train qui l'emportait en Italie. Bientôt, dit-on, la petite princesse Monica sera amenée à Dresde et, présentée à ses frères et sœurs, prendra sa place parmi les enfants de Saxe.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Disposition générale du dirigeable militaire *Ville-de-Paris*.

S, suspentes de la nacelle. — T, balancines et câbles de poussée. — V, balancines et câbles antagonistes des fils de poussée.

LA LOCOMOTION AÉRIENNE

III

LE BALLON DIRIGEABLE

Le ballon sphérique, nous l'avons vu, n'est qu'un corps flottant dans l'air auquel est pendu un panier à l'usage de voyageurs. C'est un instrument de locomotion aérienne assurément, captivant à cause de l'imprévu même de ses itinéraires, à cause du silence impressionnant et de la paix profonde qui accompagnent ses plus folles envolées ; mais ce n'est, à aucun titre, un instrument de « navigation », puisqu'il ne connaît de buts qu'assignés par le hasard, qu'il s'en va bloqué dans tous les fleuves aériens, dans tous les remous qui se le repassent, et qu'il est incapable, après avoir été quelques heures le familier des nuages, de revenir à son point de départ autrement qu'à l'état de colis !

Dès les premiers jours de la naissance de sa « machine aérostatique », le regret vint à Montgolfier de n'avoir inventé en elle qu'une sorte de jouet pour le vent, au lieu d'un nouvel aide mécanique pour les hommes, de ne pas pouvoir transformer la bouée en un navire. « Il avait proposé, écrit son historien, de lui donner la forme d'une lentille, en se ménageant les moyens de l'incliner afin de la présenter au vent comme la voile d'un navire. »

Erreur grossière, puisqu'un corps flottant ne possède aucun mouvement qui lui soit propre, puisqu'un ballon rond n'est qu'une chose morte charriée par une rivière, non un être vivant, doué d'une activité personnelle ! N'est-il pas évident qu'une barque entraînée par un courant ne saurait ni augmenter ni réduire sa vitesse et par conséquent modifier sa direction, par le seul fait qu'un de ses hommes mettra dans l'eau une paire d'avirons immobile ? C'est parce que la paire d'avirons fera des mouvements, parce qu'ainsi la barque sera pourvue d'une vitesse qui lui sera propre, parce qu'elle se déplacera relativement au fluide qui la porte, qu'elle se dirigera dans ce fluide. Sans vitesse propre, aucune direction n'est possible.

Cette notion du déplacement relatif est indispensable à la compréhension de la direction des ballons. Je demande donc à nos lecteurs la permission de la leur rappeler par quelques exemples.

Nous voici à bord d'un dirigeable ; le moteur qui l'actionne peut lui imprimer, en air calme, une vitesse de 10 mètres à la seconde (36 kilom. à l'heure). Nous nous élevons de Paris pour aller déjeuner à Meaux. Or, aujourd'hui, le vent souffle de l'est, précisément dans la direction de Meaux-Paris, avec une vitesse de 6 mètres à la seconde (21 kilom. 600 à l'heure). Notre ballon est ainsi pris entre deux forces opposées, l'une qui le pousse vers Meaux avec une vitesse de 10 mètres, l'autre qui le chasse vers Paris avec une vitesse de 6 mètres. Qu'adviendra-t-il ? Le ballon marchera sur Meaux avec une vitesse de 4 mètres à la seconde, ou 14 kilom. 400 à l'heure. Capable de faire du 36 à l'heure, il ne fait que du 14 parce qu'il a dû employer plus de la moitié de sa puissance à cette seule besogne : vaincre le vent.

Dans ce combat contre le vent, notre navire peut d'ailleurs n'être pas vainqueur. Si le vent souffle contre lui avec une vitesse de 10 mètres à la seconde, le moteur a beau travailler à plein collier, le ballon n'en reste pas moins sur place, et sa vitesse relative à Paris est nulle.

Le navire peut même être le vaincu du vent. Il suffit que le vent souffle à 11 mètres par seconde ; le ballon, quoique développant toute sa puissance pour avancer, reculera de 1 mètre par seconde, et nous irons déjeuner à l'opposé de Meaux, à Chartres, à reculons, et à la vitesse de 3 kilom. 600 par heure !

Mais, par contre, le vent est parfois l'ami complaisant ; le voici précisément qui souffle à 6 mètres à la seconde dans la direction Paris-Meaux ! Notre ballon est alors emporté par deux vitesses qui s'ajoutent, la vitesse du vent et sa vitesse propre ; capable à lui seul de nous donner du 36 à l'heure, le voilà qui nous emmène déjeuner à Meaux à l'allure de 57 kilom. 600 à l'heure ! Sommes-nous, à une telle allure, incommodés par le vent ? Non, le vent qui nous frappe le visage est celui seulement qui correspond à notre vitesse relative par rapport à celle du courant qui nous porte.

On voit donc dès maintenant que la direction des ballons se ramène à une *question de vitesse*, et, par conséquent, à une question de *puissance de moteur*. On pourrait dire avec autant de raison soit que tous les ballons sont dirigeables, soit qu'aucun d'eux ne l'est ni ne le sera jamais ; car, par un temps rigoureusement calme, une femme à bord d'un ballon pourrait, au moyen de son éventail seulement, le pousser un peu dans la direction qu'elle choisirait, aussi bien que, par grosse tempête, les croiseurs aériens les plus fiers seront obligés de rebrousser chemin. Le premier aéronat qui s'est dirigé dans l'air a conquis son titre de « dirigeable » non pas par des qualités nautiques exceptionnelles, mais parce que, le jour de sa sortie glorieuse, la puissance du vent n'était pas supérieure à la puissance de son moteur. Un ballon peut ainsi être dirigeable aujourd'hui et ne plus l'être demain.

Nous devons donc admettre une moyenne pratique qui délimitera la famille des dirigeables. L'expérience semble démontrer qu'un ballon qui possède une vitesse propre de 15 mètres à la seconde peut se diriger dans la plupart des cas. Pour le reste, il demeure soumis aux fatalités qui pèsent sur les bâtiments de la mer eux-mêmes : par temps d'ouragans et de cyclones, il est toujours meilleur d'être philosophe, de reconnaître son impuissance à vaincre, et d'être au port. Nous ne saurions réclamer aux constructeurs de navires aériens, après cent années de travail à peine, la solution de problèmes que les constructeurs de navires marins n'ont pas trouvée en plusieurs milliers d'années !

La question de la dirigeabilité des ballons se ramène à une question de puissance de moteur, mais de moteur léger. L'industrie, jusqu'à la fin du siècle dernier, n'offrait aux aéronautes que des engins extrêmement lourds qui clouaient les ballons au sol. Le générateur d'électricité le plus léger qu'on ait connu, spécialement conçu pour le ballon dirigeable *la France* (1885), la pile chlorochromique du colonel Renard, pesait 25 kilos par cheval-heure. Aujourd'hui, grâce à l'affinement que l'automobile a fait du moteur à explosions, il n'est pas rare de rencontrer des moteurs puissants qui pèsent 3 kilos par cheval. Le plus clair secret des dirigeables, et, nous le verrons bientôt, des aéroplanes, est inscrit dans l'histoire de l'automobile.

* * *

Le dirigeable, contrairement au sphérique qui n'est qu'une peau gonflée, sera donc un être vivant, par conséquent un être destiné à des combats et qui doit être armé pour l'attaque et pour la défense.

Son ennemi le plus redoutable sera évidemment le vent. Il sera si rare qu'ils cheminent ensemble dans la même direction !

Armons-le spécialement pour combattre le vent. Changeons-lui d'abord sa forme. Sa grosse bedaine offre à l'adversaire une prise trop facile et trop vaste ; allongeons le, donnons-lui de la pointe, dotons-le de qualités qui lui permettront de fendre les couches d'air, de les étaler autour de lui ; diminuons le plus possible la *résistance à l'avancement* que lui oppose le fluide, la *difficulté de pénétration* qu'il ne doit qu'à ses contours. Supprimons le filet du sphérique parce qu'il forme sur le ballon une sorte de capitonnage qui en rend la surface rugueuse, qui le fait glisser dans l'air à frottement dur. Remplaçons le filet par une simple *ralingue*, gros ourlet cousu aux flancs du ballon qui renferme de petits bâtons de buis auxquels sont liées les suspentes. Ces suspentes, faisons-les très solides évidemment, mais aussi fines que possible ; qu'elles ne vibrent pas, parce qu'une corde qui vibre occupe dans l'espace la place d'un ruban. Donnons à la nacelle la forme d'un fuseau, d'une poutre armée en bois, mais close de tous côtés par des toiles, afin que les montants ne donnent pas chacun un ressaut au vent. Car, pour des causes d'apparence aussi frêles, deux dirigeables presque identiques peuvent avoir des rendements totalement différents, tant l'air oppose de masse aux corps qui essayent de le traverser !

Mais cette forme effilée que nous venons de donner à la nacelle rigide, quelle certitude avons-nous qu'elle demeure dans le ballon mou ? Joli engin de pénétration que ce sac gonflé de gaz ! Borée fera des trous dans cet édredon à seulement souffler sur lui !

Et puis, quand nous serons montés à 500 mètres de hauteur seulement, que nous aurons perdu du gaz par conséquent, le ballon sera flasque à son retour à terre ! Il se produira des remous dans l'enveloppe molle ; et qui dit qu'une vague de gaz ne se jettera pas tout d'un coup dans une des pointes, dans les deux à la fois peut-être, que le ballon ne se cassera pas au milieu en dressant ses oreilles vers le ciel ? Les suspentes céderont une à une, la nacelle chavirera !

Si donc nous ne trouvons le moyen de conserver au ballon allongé la *permanence de sa forme*, ne songeons plus aux dirigeables. Le fuseau gazeux s'enfoncera sous la poussée qu'il essayera de donner à l'air ; il n'avancera pas, fera voile, et son moteur ne servira qu'à l'écraser contre la muraille aérienne !

La permanence de la forme a été le premier souci de tous nos constructeurs modernes. Trois écoles se sont créées sur cette question. Les uns ont appelé le métal à leur secours ; le dirigeable allemand du comte Zeppelin, par exemple, aujourd'hui le plus grand des dirigeables (126 mètres de longueur), est composé d'une suite de cerceaux d'aluminium entretoisés de poutrelles d'acier qui renferment, serrés les uns contre les autres, dix-sept ballons cylindriques. Oserons-nous aborder ici une discussion épineuse ? Non ; mais il semble vraiment que ce corset ressortisse plus à l'orthopédie qu'à l'aéronautique, qu'un dirigeable ne doit pas demander à des mécaniques la solidité de ses reins, et que la force ascensionnelle d'un ballon soit utilisée de façon assez surprenante lorsqu'on commence par lui faire enlever 4.000 kilos de squelette !

La seconde école est celle du ballon semi-rigide. Ici, le fuseau est libre, mais son ventre est garni d'une semelle métallique qui l'empêche de se déformer et donne point d'attache aux suspentes de la nacelle. Le type *Patrie* appartenait à cette classe ; *République* et *Démocratie*, actuellement en construction, sont du même modèle.

La troisième école, celle de l'éminent fondateur de la science aéronautique en France, le colonel Renard aujourd'hui décédé, celle aussi de tous les aéronautes, repousse avec mépris l'alliance du métal et du ballon. C'est l'école des ballons *durs*, dont le plus beau spécimen actuel est la *Ville-de-Paris*, aujourd'hui acquise par le ministère de la Guerre de son propriétaire M. Henry Deutsch. Notre figure donne de ce croiseur des détails très complets que nous devons à l'obligeance de son constructeur M. Surcouf.

Quel secret de fabrication possède cette école pour donner à ses ballons la dureté permanente qui leur est indispensable ? Aucun. Elle se contente d'appliquer le procédé — d'ailleurs en usage dans la plupart des autres dirigeables — que le général Meusnier, celui de qui Monge disait que « c'était l'intelligence la plus extraordinaire qu'il eût jamais rencontrée », avait indiqué à la fin du dix-huitième siècle, le procédé que Dupuy de Lôme avait appliqué en 1872 au dirigeable que le gouvernement de 1870 l'avait prié de construire en hâte pour la défense de Paris assiégé, le *ballonnet d'air !*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pour procurer au ballon la dureté qui lui est nécessaire, il suffit en effet de donner au gaz qu'il renferme une légère compression. On obtient ce résultat en ménageant, cousue dans le ventre du ballon, une grande poche en coton caoutchouté qu'on peut gonfler d'air au moyen d'un ventilateur actionné par le moteur. Le ballon n'a plus alors de manche d'appendice ; il n'est cependant pas clos à demeure, car il faut que le gaz, sous peine d'éclatement du ballon, puisse s'échapper lorsque l'engin montera dans l'atmosphère. Une paire de soupapes automatiques, situées à l'arrière de la carène, peuvent s'ouvrir dès que la pression atteint une valeur déterminée. Quant au ballonnet d'air, il est muni lui-même d'une soupape automatique qui s'ouvre sous un effort bien moindre encore que celles du ballon proprement dit.

Lorsque le ballon monte, la pression de l'air ambiant diminue. Le gaz, enfermé dans son enveloppe inextensible, cherche à occuper un volume plus grand ; l'air enfermé dans le ballonnet en fait autant. La soupape d'air cède la première puisqu'elle est la plus faible ; le gaz repousse le ballonnet et occupe aussitôt la place cédée.

Dès que le ballon redescend, le phénomène inverse se produit. La pression de l'air ambiant augmente ; le gaz et l'air enfermés se contractent ; le ballon tend à s'amollir. Mais le ventilateur refoule alors dans le ballonnet une quantité d'air égale à celle qui a été expulsée tout à l'heure. La dureté et la forme du ballon demeurent donc constantes grâce à cet ingénieux artifice.

La carène ainsi pourvue d'une vessie, accrochons-lui une nacelle, et dans cette nacelle installons un moteur.

Quel engin de propulsion le moteur actionnera-t-il ? Des ailes, des rames, des roues à aubes, tout engin que nous pouvons supposer, et tout engin surtout que nous ne saurions imaginer, ont été proposés et essayés depuis plus d'un siècle ! Ne cherchons plus. La solution qui, seule, ne présente pas d'inconvénients graves, est *l'hélice*, le plus simple, le meilleur des propulseurs, que le général Meusnier encore indiquait en 1792, longtemps par conséquent avant que Sauvage n'en fît l'application à un bateau.

Une hélice, on peut dire que c'est une tranche mince d'une vis de très grand diamètre, et qu'elle a pour mission de se visser dans le fluide où elle travaille. On peut imaginer que l'air est une pâte dans laquelle, sous l'effort du moteur, l'hélice en tournant se taille au fur et à mesure de son avancement les filets dans lesquels elle se visse. Elle ne peut tourner sans avancer ; elle tire donc ou pousse la nacelle à laquelle elle est fixée, et, par la nacelle, le ballon qui porte tout le mécanisme. Les ailes d'un moulin à vent sont l'image exacte d'une hélice ; si l'on pouvait enlever dans les airs le moulin et qu'on en actionnât de l'intérieur les ailes, on déplacerait en tous sens dans l'espace la maison du meunier Sans-souci !

***

Ainsi équipé, le dirigeable peut-il songer à sortir ? Il est dur. Il est vite. Que lui manque-t-il ?

Il lui manque d'être stable. Et voilà encore une série de gros problèmes à analyser !

La stabilité *en hauteur* lui est tout d'abord indispensable, c'est-à-dire qu'il faut que le dirigeable puisse monter à l'altitude qu'il désire et *qu'il s'y maintienne*. Nous avons vu la semaine dernière que, balance folle, le sphérique est presque incapable de s'équilibrer dans l'atmosphère. Le ballonnet va nous aider à résoudre ici le problème.

Lorsque le dirigeable monte, si son effort ascensionnel est très faible, il n'est guère qu'un peu plus léger que le volume d'air qu'il déplace. En montant, il ne change ni de poids ni de volume ; mais comme au contraire le volume de l'air qu'il déplace diminue de poids avec l'altitude, le ballon va trouver une zone peu élevée où il sera exactement aussi lourd que l'air qu'il déplace. Il a même pu ne pas monter assez haut pour que la pression du gaz ait mis en péril la solidité de l'enveloppe et pour que les soupapes aient fonctionné. A l'altitude qu'il vient d'atteindre, le ballon s'est donc arrêté, et il s'y maintient. S'il ne perd pas de gaz, si aucun coup de soleil violent n'échauffe trop l'enveloppe, si la pluie ne vient pas alourdir l'ensemble, le dirigeable continue à naviguer à la même hauteur.

Mais si une perte de gaz est survenue, soit parce que les soupapes fuient un peu, soit parce qu'emporté par la force ascensionnelle il a un peu dépassé sa zone d'équilibre, soit parce que de la vapeur d'eau se condense sur lui et le surcharge, la descente commence : un peu de lest est jeté, et tout est dit.

Un dirigeable d'ailleurs possède, en sus du lest palpable, qu'emporte tout ballon sous forme de sable fin dans des sacs, un lest spécial, impalpable, inusable, qu'il demande à son propre moteur ! Voici comment. Nous verrons la semaine prochaine qu'en présentant un plan à un courant d'air, on peut le faire soulever par ce courant ou tout au moins contre-balancer presque complètement l'effet de la pesanteur sur ce plan. Or, un dirigeable crée en quelque sorte un courant en avançant dans l'air ; il utilise ce courant soit à s'alourdir soit à s'alléger, et de la quantité qui lui plaît. Car il possède un ou plusieurs plans, parallèles à l'axe principal de la nacelle, et montés sur une articulation. Veut-il s'alléger ? Il redresse légèrement l'avant de ces *équilibreurs ;* le courant les frappe par-dessous, les soulève, et avec eux le ballon. Inversement, s'il veut s'alourdir, il baisse l'avant des stabilisateurs ; le courant les frappe par-dessus et tend à les faire descendre. L'effet est exactement le même que si le ballon avait débarqué ou embarqué du lest, mais il est obtenu par un moyen singulièrement plus élégant ! Le distingué pilote de la *Ville-de-Paris*, M. Henri Kapferer, me montrait dernièrement des feuilles de son baromètre-enregistreur qui témoignent que, pendant plusieurs heures de suite, le ballon a manœuvré entre 195 et 205 mètres d'altitude !

Une autre stabilité est indispensable à un dirigeable, la stabilité *longitudinale*. Question plus grave encore.

La tendance qu'a cet énorme boudin gonflé d'hydrogène, lorsque nous le plaçons horizontalement dans l'air, est, hélas ! de prendre le plus vite possible la position verticale ! Un remous du gaz, un coup de vent, une descente un peu trop vive produira ce résultat. Le ballon va se mettre debout ! Pauvres aéronautes ! En 1857, Henri Giffard, au moment où il abordait le sol après une ascension d'ailleurs peu décisive de son dirigeable, vit le ballon se dresser, se débarrasser de son filet, et s'enfuir !

Cette instabilité longitudinale, notre construction même l'a d'ailleurs encore accrue ! Si l'on veut bien jeter les yeux sur notre figure, on constatera que, l'hélice tirant la nacelle d'arrière en avant, et la résistance de l'air s'exerçant sur la pointe du ballon d'avant en arrière, ces deux forces constituent un *couple de renversement*, c'est-à-dire qu'elles ont pour résultante de faire lever le nez du ballon, de lui faire baisser la queue, bref de le faire se cabrer ! Le colonel Renard a indiqué que, pour tous les dirigeables ainsi disposés, il existe une vitesse « critique » au-dessus de laquelle le ballon ne saurait manquer de se renverser, vitesse qu'il estimait 8 à 11 mètres à la seconde, selon la grosseur du ballon.

On comprend l'inutilité absolue qu'il y aurait à rechercher des moteurs puissants et légers, c'est-à-dire capables d'accroître la vitesse du ballon, si ce terrible défaut n'avait ses correctifs ! Ces correctifs heureusement existent, ils sont ceux-ci : le ballon ne doit pas être allongé à l'excès ; on estime qu'il ne peut avoir une longueur supérieure à cinq ou six fois son diamètre. Son maître-couple (c'est-à-dire l'endroit où son diamètre est le plus grand) doit être reporté vers l'avant ; dans la *Ville-de-Paris*, il a 10m,50 et est reporté à 21 mètres de la pointe. D'où la tête caractéristique que possède ce navire aérien et dont nous retrouvons l'analogie dans la forme des poissons de grande vitesse.

Mais le grand et vrai remède à l'instabilité consiste à doter la carène, comme une flèche, d'un *empennage*. On donne ce nom à des plans fixés à l'arrière du ballon, le plus loin possible de son centre de gravité, et qui ont pour objet en quelque sorte de le *centrer* constamment dans sa direction. Notre figure montre l'empennage par ballonnets cloisonnés que porte la *Ville-de-Paris*, dont les effets sont tout à fait remarquables. Ce système est dû en partie au colonel Renard et en partie à M. Henri Hervé ; il a fait l'objet de communications à l'Académie des sciences. Les ballonnets horizontaux assurent la stabilisation horizontale, comme des coulisses latérales qui glisseraient dans des rainures formées par les filets d'air ; ils empêchent le redressement de l'avant du ballon, ainsi que les mouvements de tangage qui sont aussi désagréables aux passagers que nuisibles à la marche du vaisseau parce qu'ils lui font attaquer à tous moments les couches d'air par sa gorge ou par sa nuque alors qu'il doit constamment les fendre par son nez.

La troisième stabilité nécessaire encore à notre ballon est la *stabilité de route*. Un beau croiseur aérien ne doit pas avoir la marche d'un serpent, mais celle d'un obus. Les ballonnets verticaux assurent la rectitude de sa trajectoire.

En résumé, on le voit, le rôle de l'empennage est considérable, puisqu'il est l'organe du centrage automatique du dirigeable vers son but.

Enfin, la suspension de la nacelle ne peut plus être, comme dans le ballon sphérique, celle d'un simple panier suspendu à une boule. Dans le dirigeable, c'est par elle que se transmet au ballon l'effort moteur : elle doit donc être indéformable dans le sens de la propulsion. Elle doit l'être d'ailleurs dans tous les sens, sauf celui de bas en haut, parce que la nacelle et le ballon ont l'obligation de ne pas prendre de positions relatives qui soient imprévues du constructeur. Toute oscillation du ballon doit entraîner celle de la nacelle afin que la nacelle contribue à la stabilisation générale en ramenant le ballon à sa position normale. De plus, cette solidarité absolue est indispensable à la bonne répartition du poids de la nacelle sur l'étoffe qui, sans elle, serait soumise à des efforts variables et anormaux. Sans elle aussi, la marche du ballon serait irrégulière, car la nacelle ne serait plus qu'un pendule sous le ballon.

Est-ce à dire que la suspension doive être rigide, aussi inflexible que du métal ? Aucunement. Elle doit être seulement indéformable. Pour lui donner cette qualité, Dupuy de Lôme a indiqué le procédé requis. Les suspentes sont attachées à une grande ralingue qui porte la nacelle ; une petite ralingue donne points d'attache à des balancines qui se croisent pour aller s'insérer au bord opposé de la nacelle, qui sont liées entre elles en leur point de croisement, et qui donnent à l'ensemble cette *souple rigidité* — si l'on peut s'exprimer ainsi — dont un navire aérien ne peut se passer sans mécomptes.

***

De tous ces principes nous voyons l'application exacte dans le seul dirigeable militaire que la France possède encore, la *Ville-de-Paris*. Le tonnage de ce bâtiment est 3.200 mètres cubes ; le gonflement est fait par l'arrière d'un des ballonnets ; le gaz employé est l'hydrogène, afin que le pouvoir portant soit aussi grand que possible. Le ballonnet d'air a un volume de 500 mètres cubes. La longueur de l'ensemble est de 60 mètres ; celle de la nacelle de 35.

On remarquera que l'enveloppe n'est pas constituée, comme elle l'est généralement dans les ballons sphériques, par des panneaux sensiblement rectangulaires. Ici la carène, qui présente à peu près l'aspect de deux cônes sphériques réunis par une partie cylindrique, est formée par des bandes d'étoffe inclinées dans le sens des suspentes, et toutes les coutures viennent se rejoindre sous le ballon, à l'endroit où elles ont à travailler le moins. Les suspentes ne sont donc en quelque sorte que le prolongement de l'étoffe, laquelle ne travaille que suivant sa longueur.

Le pilote est logé dans une cabine où peuvent prendre place les passagers. Il a sous les yeux un baromètre-enregistreur et un statoscope qui lui indiquent à tous instants les mouvements en hauteur que peut faire le bâtiment, et un manomètre, relié à l'arrière de la carène par un tuyau de caoutchouc, qui lui indique la tension du gaz ; la pression moyenne n'excède guère 25 à 30 millimètres d'eau, bien que l'enveloppe soit calculée pour résister à plus de 150.

A portée de la main, le pilote a deux cordes qui lui permettent de faire fonctionner les soupapes au cas où l'une d'elles serait trop paresseuse ; il pourrait également actionner au besoin un panneau de déchirure. Devant lui, trois volants analogues à ceux des automobiles lui donnent commande du gouvernail vertical d'arrière, qui détermine les déplacements latéraux du bâtiment, commande du stabilisateur d'avant, et commande du stabilisateur d'arrière, qui constituent le *lest dynamique*. Quant au *lest statique*, enfermé dans ses sacs, il est réparti en quantités utiles tant dans la cabine du pilote que sur le plancher réservé au moteur. Les ordres sont transmis au mécanicien par un simple porte-voix.

Le mécanicien est chargé uniquement d'assurer le bon fonctionnement du moteur, qui, dans ce dirigeable, est un quatre cylindres d'une cinquantaine de chevaux, donnant toute sa puissance à 900 tours à la minute. La mise en marche peut être faite par une manivelle ou par un dispositif automatique ; un embrayage existe, commandé par un palan.

Le moteur actionne en avant l'hélice au moyen d'une démultiplication d'engrenages qui ne lui donne qu'une vitesse de 180 tours à la minute ; et, en arrière, le ventilateur, au moyen d'une transmission par courroies. Le pilote, qui suit les indications du manomètre, a nécessairement seul la responsabilité des effets du ventilateur ; au moyen d'une tringle dont la poignée aboutit dans sa cabine, il ouvre ou ferme le registre de la soufflerie qui dès lors refoule ou non de l'air dans les ballonnets. Ce registre est d'ailleurs analogue à la « clé » qui règle le tirage dans le plus vulgaire des fourneaux de cuisine ; on l'a seulement doté d'une étanchéité plus certaine.

***

Ainsi qu'on le voit, un dirigeable ne renferme pas de secrets sensationnels ! C'est une réunion d'organes connus, de procédés qui sont tombés pour la plupart dans le domaine public, et que tout le monde peut ramasser.

Telle est du moins l'apparence. Mais en réalité un dirigeable est l'assemblage de multiples créations de détails, de petites trouvailles, et de grandes idées simples, où le génie français s'est, comme toujours, montré incomparable. C'est généralement par des « je ne sais quoi » qu'un être, homme ou chose, possède toute sa valeur. C'est par eux que nous avons réalisé une invention dont notre pays peut avoir sa légitime fierté, parce qu'elle nous dote moins encore de redoutables engins de guerre que de merveilleux instruments de paix.

L. Baudry de Saunier.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Entrée du cortège impérial et royal dans le Grand Canal.

UNE RENCONTRE DE SOUVERAINS A VENISE (25 mars). — L'empereur d'Allemagne et le roi d'Italie en gondole.

Voir l'article, page 244.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA RÉCEPTION DU NOUVEAU MI[illegible]

Cavaliers éthiopiens allant à la rencontre de M. Brice, à 4 kilomètres de [illegible]

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

R. DE FRANCE, M. BRICE, A ADDIS-ABABA
te abyssine, pour l'escorter jusqu'au palais de l'empereur Ménélik. — *Voir l'article, page 231.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COMMENT ON PRODUIT UNE APPARITION PAR « FONDU »

Les deux premières bandes sont des bandes de démonstration : la première a été obtenue par la fermeture progressive du diaphragme ; la seconde, par son ouverture progressive. La troisième bande, à laquelle ont été appliquées successivement ces deux opérations, en montre le résultat : c'est la bande projetée.

Le théâtre dans des décors réels : une scène de LA GUITARE ENCHANTÉE, sous les remparts de Carcassonne.

LES COULISSES DU CINEMATOGRAPHE

II

J'indiquais, en terminant le précédent article, combien la transplantation d'une scène théâtrale dans un cadre naturel donnait, en maints cas, au spectacle cinématographique, d'attrait, d'imprévu, de piquant ; combien aussi ce mélange de réalité et d'artifice rendait souvent plus mystérieuse, plus déroutante, telle péripétie de l'action.

Les créateurs des films ont admirablement compris le parti qu'ils pouvaient tirer de ces transports sur nature, si l'on peut dire, et nombre de scènes, montées d'abord sur les planches, sont, une fois au point, jouées devant l'objectif dans des cadres appropriés, par les bois, par les champs, dans quelque monument fameux, au milieu d'une belle ruine. Un *Barbe-Bleue* se déroule ainsi dans les salles vides, sur les courtines désertes de Pierrefonds, curieux joujou archéologique, et, tout récemment, une vraie tournée de quarante personnes, régisseurs, acteurs, garçons d'accessoires, était envoyée par la maison Gaumont à Carcassonne ; là, dans le décor grandiose des remparts, devant ces murailles hautaines coiffées de lierre et fleuries de ravenelles, on reconstituait une scène historique, un *Départ pour la Croisade*, où les étendards croisés de rouge claquent héroïquement au vent furieux ; on créait d'autre part une aimable pantomime, *la Guitare enchantée*, dont nous reproduisons ici un épisode, ce groupe endormi parmi l'herbe de vieilles douves, au pied d'une tour. Eh bien, vraiment, au contact de ces pierres vénérables, l'action dramatique, fût-elle banale, emprunte forcément une allure qu'elle ne saurait avoir au milieu du décor de toile peinte. On retrouve là un peu de l'émotion qu'on éprouve à contempler, revivre devant le mur tragique, près des figuiers d'Orange, Œdipe et Jocaste, Orestès et Klytaimnestra.

***

J'ai parlé, dans mon premier article, des apparitions brusques, substitutions d'une personne à une autre ou d'une personne à un objet, et révélé qu'elles étaient obtenues par arrêt. Mais il est un autre genre de visions qui sont peut-être plus saisissantes encore et qui intriguent plus fortement. C'est ce qu'on pourrait appeler l'apparition graduelle, sorte de « matérialisation » à troubler les spirites les plus blasés sur les prodiges du merveilleux. Elle produit de vrais fantômes, impondérables, qu'on dirait faits de pure lumière et de couleur, vapeurs subtiles qu'on voit flotter, se balancer sur un fond de décor, à la surface d'une prairie, comme les brumes du soir, puis qui se précisent, se condensent en une figure humaine, djinn, ou elfe, ou sylphe, petit génie des bois ou des lacs.

De toutes celles qu'on a fait défiler devant moi sur l'écran, au cours de cette longue période d'instruction que je viens d'accomplir dans les coulisses de la rue des Alouettes, la plus parfaite, je crois, se montre dans *la Danse des Djinns*, où surgit tout à coup de la soie versicolore d'un tapis persan, parmi les arabesques et les œillets, une blanche et diaphane fée, d'abord à peine visible, dessinée en linéaments incertains, au travers desquels on continue longtemps d'apercevoir la trame brillante de la tenture, jusqu'au moment où se trouve en scène un personnage de chair et d'os. Il faudrait remonter aux spectres obtenus à l'aide du miroir oblique, pour retrouver une impression pareille, et encore.

Le procédé employé là, appelé, en termes de métier, le *fondu*, est un perfectionnement, aussi ingénieux dans son tour de main qu'artiste en ses résultats, de l'apparition par arrêt : le diaphragme, manié habilement par l'opérateur, suffit à produire le surprenant phénomène.

Des trois bandes reproduites ici, deux sont de pure démonstration ; elles expliquent les deux phases distinctes de l'opération. La troisième en montre le résultat complet. Celle-ci est la bande même qui est projetée, et, en l'examinant avec attention, on y voit graduellement se former, dans un décor fantaisiste, l'image de la petite danseuse de droite, l'apparition. Voici comment elle est obtenue :

Au moment précis où doit commencer d'apparaître le fantôme ou la fée, un signal convenu a retenti, — le coup de sifflet du metteur en scène. Il prévient le ou les personnages déjà en scène de garder une immobilité complète ; c'est l'affaire de quelques brèves secondes, tant est rapide l'enregistrement. Alors, tout en continuant à tourner rythmiquement la manivelle de son appareil, l'opérateur ferme graduellement son diaphragme. Il est aisé de comprendre que, dans la longueur de bande qui aura défilé, pendant ce temps, devant l'objectif, longueur indiquée par un compteur, les images apparaîtraient avec une intensité décroissante jusqu'à l'extinction complète, si la bande était révélée en cet état, — ce qu'on a fait ici, pour les besoins de la démonstration, j'y insiste.

Pour avoir nette la figure de la danseuse demeurée tout ce temps en scène, il faut donc donner aux dernières images le complément de pose qui leur manque. C'est dans cette seconde période aussi que va apparaître la jolie vision. Cependant que le second

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

personnage, qui doit jouer l'apparition, prend sa place en scène, l'opérateur, tournant sa manivelle en sens inverse, fait donc revenir la bande négative exactement au point de départ qu'elle occupait tout à l'heure au coup de sifflet, point facile à retrouver, grâce au compteur. C'est la partie la plus posée de la bande, la moins impressionnable, désormais, par conséquent, qui se trouve en position, derrière le diaphragme clos, et qui va recevoir, à la mise en route, une quantité de lumière insignifiante. Puis, la manivelle de nouveau en mouvement, le diaphragme est graduellement rouvert, dans le même temps, exactement, qu'on avait mis à le fermer. Cette seconde opération donnerait, sur un film vierge, l'effet qu'on voit sur la seconde bande, enregistrée pour notre seule édification. Mais, dans la pratique, les deux opérations s'ajoutent, se superposent, pour ainsi dire sur une bande unique. On comprend donc que la pose, pour chacune des images peu distinctes prises dans le premier temps, va être complétée d'une quantité presque mathématique, de telle sorte que toutes auront la même intensité. Or, simultanément, le second personnage qu'on vient de placer en scène, l'apparition, enfin, va être photographiée à son tour d'abord à petite ouverture, image à peine sensible sur le fond déjà très impressionné, puis, de plus en plus visible, à mesure qu'en ouvrant le diaphragme on augmente la lumière, et qu'une partie du film très imparfaitement impressionné à son premier passage va se présenter derrière l'objectif. Cette seconde danseuse ne sera nette sur le film, d'une intensité égale à celle de sa partenaire, que lorsque le diaphragme sera à toute ouverture. Alors, elle pourra s'avancer, jouer ; la pantomime reprendra son cours normal au milieu des exclamations émerveillées des spectateurs.

Il va sans dire que si, au lieu d'une apparition, on désirait produire une disparition, on se contenterait de laisser le sujet en place pendant le premier *fondu* seulement, où il s'effacerait graduellement, comme on le voit sur la bande de gauche. Pour obtenir une substitution, le procédé est encore excellent, supérieur comme effet au système par arrêt : on fait dans ce cas le premier fondu comme pour la disparition ; on remonte la bande, et, après avoir mis à la place du premier le second personnage, on fait le deuxième fondu. En un mot, la substitution s'obtient par la combinaison d'une disparition et d'une apparition.

Un procédé qui donne d'aussi admirables effets devait bien vite détrôner les vieux moyens avant lui employés pour produire en scène les apparitions. Le théâtre en a fait avec joie son profit. Aujourd'hui, il n'est pas de féerie montée avec quelque soin où la projection cinématographique n'ait remplacé les trucs désuets, trappes et toiles transparentes.

LA MÉTAMORPHOSE D'UN PERSONNAGE EN PLEIN AIR

Entre la deuxième image et la troisième, il y a eu un arrêt qui a permis à la mendiante de changer de costume.

Toutefois, on n'a pas renoncé pour les spectacles mêmes du cinéma aux substitutions par arrêt. C'est de cette façon qu'est produite, dans *la Fontaine de Jouvence*, une métamorphose que rend plus saisissante encore le cadre où elle s'effectue.

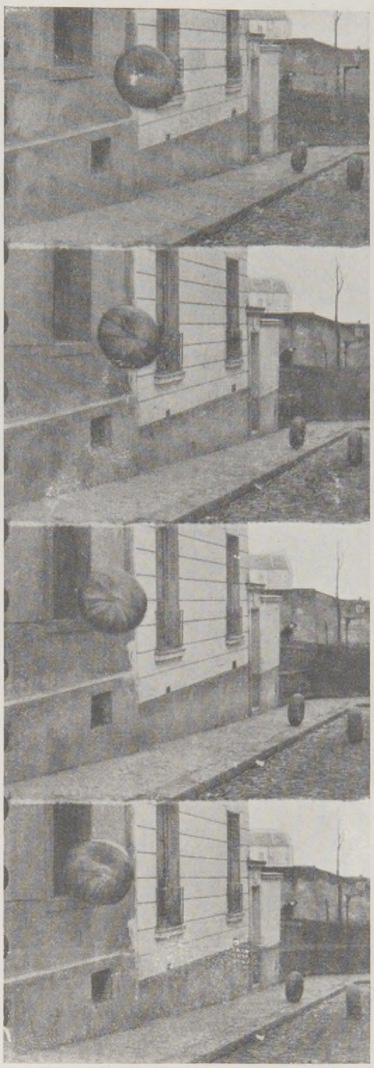
Le sujet de cette petite pièce, c'est la fable classique de la vieille mendiante, fée ou génie, qu'un bachelier compatissant rajeunit d'un mouvement charitable. C'est *le Baiser*, si vous voulez, sans les vers chantants de Banville. Mais, en revanche, que cette transformation, si gauche, si risible, au théâtre, avec la défroque tirée des dessous, à la ficelle, et qui s'abîme dans une trappe, devient ici prestigieuse et vraiment féerique, — et déconcertante aussi, au premier abord !

Comme décor, un coin de parc ombragé d'un cèdre centenaire ; une pelouse fraîche et drue, margeant de velours vert le miroir limpide d'une source ; le plein air, de saines brises qui passent, balançant la sombre ramure du grand arbre, plissant l'eau calme, agitant les draperies minables de la vieille, la plume au toquet du beau jouvenceau. Et, subitement, sur un geste de celui-ci, plus de pauvresse édentée et ridée, sous ses haillons ; mais, à sa place, agenouillée sur le gazon, une radieuse image de grâce et de jeunesse, une forme virginale en longs voiles, qu'on devine souple, et souriante, et jolie, comme sont toutes les bonnes fées. Le lecteur a retrouvé le subterfuge : un *arrêt* qui a permis une substitution.

***

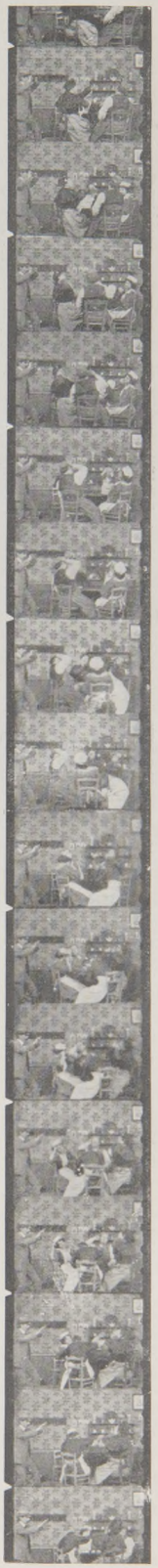
Les deux autres illustrations de cette page nous mettent en présence de deux procédés qui, comme celui des arrêts, sont propres essentiellement au cinématographe : l'un consiste en un travail opéré sur la bande, le second en un mode particulier de manipulation de l'appareil enregistreur.

La bande de la *Table tournante* est un fragment du *Médium*, suite d'aventures survenues à un brave garçon qui, s'étant laissé un jour hypnotiser, en a conservé un tel pouvoir magnétique qu'il ne saurait frôler dans la rue un passant sans l'endormir et que, sitôt entré dans une maison quelconque, il la transforme en une manière de logis hanté, y met en mouvement tables et guéridons, les chaises, la vaisselle, toutes choses, les gens eux-mêmes. Il a passé à peine le seuil de la pièce où le voici que la table entre en danse, tourne, tourne avec une telle rapidité qu'on a le vertige à la voir, entraînant avec elle les placides convives assis alentour. Il y a là, d'abord, un truc de théâtre : la table, le plancher au-dessous sont mobiles sur un pivot ; mais il serait impossible d'ailleurs d'imprimer à cet ensemble un mouvement aussi fou, sans que les personnages soient culbutés les uns sur les autres ou rejetés au loin par la force centrifuge. Dans la réalité, tout cela se meut d'une allure bien tranquille, relativement. Seulement, de distance en distance,



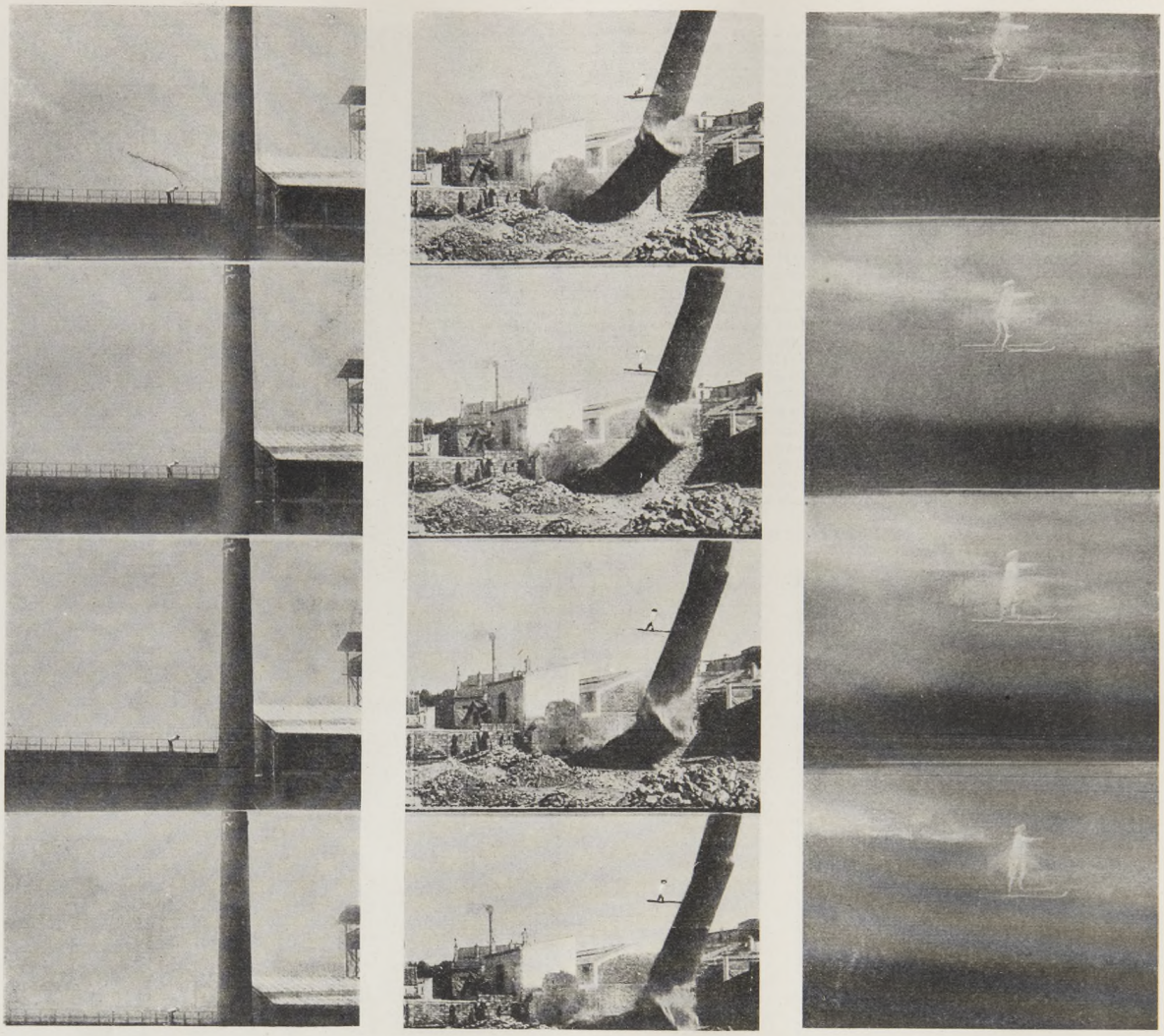
LA « COURSE AUX POTIRONS »

Echappés d'une charrette, ils remontent une rue en pente et sautent par la fenêtre ouverte dans un appartement. En réalité, ils tombent de cette fenêtre. A la projection, la bande passe tout simplement dans le sens inverse de celui qu'elle avait à la prise de l'enregistrement.



LA « TABLE TOURNANTE », fragment d'un film à coupures. Les coupures sont indiquées par des encoches blanches à gauche.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Les exploits d'un amateur de ski : il renverse une cheminée d'usine et son élan l'emporte dans les nuages.

Dans la première image, il glisse sur une des terrasses de l'usine Gaumont. La seconde image a été obtenue en superposant, au tirage, à une bande prise pendant la chute d'une cheminée d'usine, que l'on abattait, une autre où le skieur était placé devant un fond neutre. La troisième est le résultat d'une double exposition d'une même bande, devant un ciel nuageux d'abord, puis devant le skieur se mouvant sur un fond neutre.

on a supprimé, coupé, sur la bande, adroitement recollée, un certain nombre d'images ; des encoches blanches indiquent, sur la gravure, la place de ces coupures et de ces recollages. Si bien qu'un mouvement, enregistré, à la prise de vue, en une centaine d'images, si l'on veut, se trouvant, à la projection, reproduit seulement par vingt ou vingt-cinq, s'effectuera en un temps quatre ou cinq fois moindre et apparaîtra précipité, épileptique, comme dans un cauchemar.

C'est là un procédé dont on a usé fréquemment : il y a, dans plusieurs des pantomimes cinématographiques, des enfants qui jouent à saute-mouton, se roulent sur l'herbe, font la boule sur des pentes gazonnées d'un train infernal ; dans une autre, un monsieur qui, détenteur de la « poudre à faire courir », communique une véritable danse de Saint-Guy à des foules entières. La vitesse fantastique est obtenue toujours par des coupures de bandes. On pourrait arriver au même résultat par la prise lente de mouvements lents qui apparaîtraient ensuite vertigineux, projetés à la vitesse normale. C'est la première idée qui se présente, et c'est ainsi du reste qu'on a commencé de faire. On paraît préférer, aujourd'hui, le système des coupures.

Dans *la Course aux Potirons*, au contraire, l'effet, abasourdissant, tant qu'on n'en a pas pénétré le secret, est donné par l'appareil lui-même.

Dans le cinématographe, aussi bien à l'enregistrement qu'à la projection, le film passe devant l'objectif dans le même sens exactement, c'est-à-dire la tête en bas, et entraîné par un mouvement descendant. Que si, dans l'un ou l'autre cas, on s'arrange de façon à inverser le mouvement à la prise ou à la projection, tous les gestes, toutes les scènes qu'on aura recueillies se reproduiront à l'envers sur l'écran. Cet homme, qui montait un escalier, aura l'air de le descendre ; celui-ci, qui sautait de la crête d'un mur dans la rue, semblera faire un bond formidable du pavé en l'air ; cet objet, qui tombe d'une chute rapide, on croira qu'il remonte au ciel, défiant toutes les lois de la gravitation universelle ; la fumée, au lieu de sortir de la cheminée, y rentrera en flocons pressés.

Dans la pratique, il suffit, pour atteindre le but, de retourner, de renverser sur son pied l'appareil de prise de vue. La bande passe ainsi devant l'objectif en remontant. Quand elle sera projetée dans sa position normale, tout ce qu'on y aura enregistré donnera l'illusion de mouvements à contresens. C'est simple, infiniment. Le tout était pourtant d'y songer. Celui qui eut le premier cette idée a rendu possibles d'innombrables diableries toutes plus stupéfiantes les unes que les autres. Avec quelques clowns délurés, quelques acrobates agiles, on pourra raisonnablement espérer mettre en scène les fantaisies les plus extravagantes, les plus contraires à l'ordre des choses.

C'est ainsi que, dans *la Course aux Potirons*, on voit les quatre cucurbitacées rebondies, évadées d'une charrette de marchande des quatre saisons, dont un mauvais plaisant a dételé le petit âne pour la laisser dévaler une rue en pente, continuer seules la course vertigineuse, remonter une rue non moins raide, et, emportées par leur élan, sauter à l'entresol d'une maison, accomplir, enfin, des performances charentonnesques, hallucinantes. En réalité, elles ont été jetées par la fenêtre et roulent bien normalement sur le pavé.

Par le même procédé, on a obtenu l'omnibus que tout le monde a vu — dans *le Médium*, si mes souvenirs sont fidèles — courant à reculons, au grand trot de ses trois chevaux blancs ; un plombier, chargé de lourds tuyaux, et qui, malgré ce poids supplémentaire, s'enlève dans les airs comme un ballon.

Et voilà encore deux nouveaux trucs dévoilés, qu'on reconnaîtra aisément dans leurs applications innombrables.

***

Des deux mystères qu'il me reste à révéler pour avoir épuisé toute ma récente science touchant le cinématographe, l'un repose sur un travail opéré sur les bandes, l'autre sur une disposition particulière de l'appareil. Vous saurez, après cela, comment il se fait que des personnages se peuvent promener dans le ciel, des voitures escalader des maisons, deux choses fort paradoxales, en effet, et qui déconcertent le spectateur.

Le *Fou de Ski* termine une odyssée déjà bien extraordinaire par de stupéfiantes prouesses : entraîné par son élan, il culbute en sa course une cheminée d'usine, puis, de plus en plus emballé, file dans le ciel, escalade les nuées neigeuses, se perd dans les vapeurs infinies. Dans la première partie de cette course échevelée, il glisse bonnement sur une terrasse, vers l'une des cheminées de l'usine Gaumont. Puis il la touche, la renverse. Mais il n'échappera pas au lecteur attentif que le site, ici, n'est plus du tout le même. Voici, en effet, ce qui s'est produit : apprenant qu'on démolissait, un beau jour, une cheminée d'usine dans Belleville, l'un des opérateurs de M. Gaumont s'était rendu sur les lieux. L'opération avait été fort curieuse, et, en soi, donnait un film non dénué d'intérêt : autour de la cheminée, solidement étayée au préalable, on avait creusé une fosse, dégarnissant ses fondations ; elle ne reposait plus que sur ses étais ; on mit le feu

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Comment est mimée la scène de LA SIRÈNE : l'artiste se roule sur une toile décorée de plantes marines, tandis que le cinématographe, placé dans les cintres, l'objectif tourné vers la terre, enregistre son jeu sur la bande déjà impressionnée faiblement devant un aquarium.

à ces poutres ; quand elles furent consumées assez, le haut mirliton de briques s'abattit. Le cinéma enregistra les phases successives de la chute. On avait conservé cette bande, très courte, d'ailleurs, surtout comme un document curieux, quand un ingénieux librettiste eut l'idée de l'utiliser dans le dénouement des aventures du skieur. Une seconde bande fut prise, où, seul, ce sportsman passionné évoluait, en scène, en avant d'un rideau uni, donnant un fond neutre, et qui n'impressionnait que très peu la pellicule. On superposa, au tirage, les deux bandes négatives l'une à l'autre ; on eut la bande dont nous reproduisons une partie, et où le glisseur a vraiment bien l'air de provoquer l'écroulement du long tuyau.

Quant au moyen par lequel on a réalisé la fuite dans le ciel, il est plus simple encore : la bande a d'abord été passée, par faible lumière, en diaphragmant, devant un ciel nuageux. On y a ensuite enregistré, à toute ouverture, avant développement, le skieur placé devant son fond neutre.

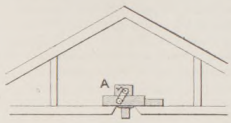
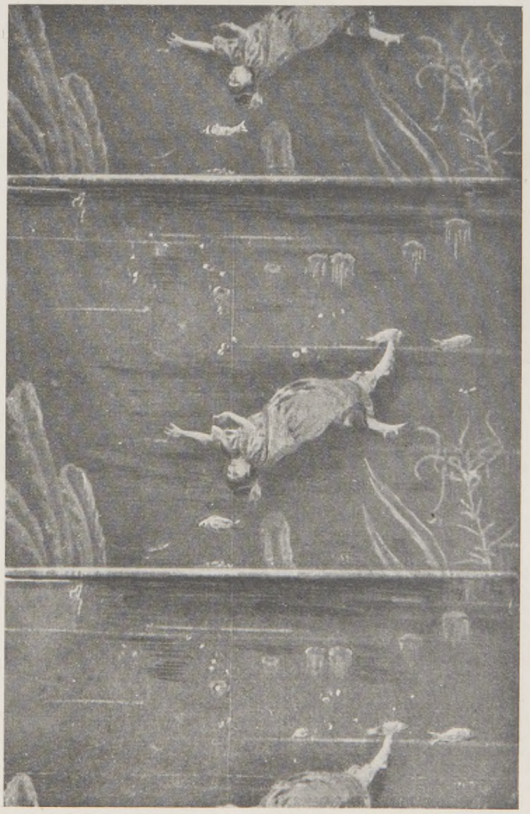


Schéma de la disposition de l'appareil enregistreur, en A, pour la « prise de vue » de LA SIRÈNE.

L'apparition de la Sirène dans les glauques profondeurs de la mer, au milieu des poissons, un peu ses frères, n'est qu'un épisode d'une poétique fantaisie qui s'appelle *le Rêve de la Fileuse* et qui vient à peine d'être lancée. Il faudra la voir, à la première occasion. L'impression que donne ce fragment de bande est prodigieuse. Cette femme, drapée de flottants voiles, coulant, glissant, voguant parmi les nonchalantes méduses, avec l'onduleuse souplesse d'un cyprin, dans une eau moirée de mouvants rayons, où des bulles d'air luisent comme des perles, dans une eau qui vit, enfin, cela a la magie même d'un beau songe.

Comment ç'a été fait ? Nous retrouvons ici, en premier lieu, le système de la surimpression, c'est-à-dire que la bande a passé d'abord devant un aquarium peuplé de poissons, d'algues, — d'où cette vie de l'eau, qui frissonne et chatoie sur l'écran. Puis, l'appareil a été transporté dans les frises du théâtre, l'objectif en dessous, dans la position indiquée ci-contre par le schéma. En bas, sur la scène, un tapis de toile neutre, où sont peintes des algues, des méduses, des astéries, est étendu. L'artiste qui doit figurer la Sirène — c'est ici Mme Wague, la charmante femme du mime connu — s'y couche, s'y roule, avec des gestes lents, joue sa scène, simule la descente aux antres marins. On conçoit dès lors que le cinéma, mis en mouvement, va enregistrer, sur la bande déjà légèrement impressionnée devant l'aquarium, une femme tombant d'une chute molle aux abîmes, se retournant, évoluant comme dans un remous, puis reprenant avec aisance



LA SIRÈNE. — Fragment de la bande « LE RÊVE DE LA FILEUSE » telle qu'elle apparaît à la projection, parmi les algues et les poissons.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la position d'un plongeur et semblant réellement couler entre deux eaux : voilà tout le sortilège.

On entrevoit tous les partis divers qu'on peut tirer de ce dispositif de l'appareil dans les cintres : l'auto qui escalade un mur, c'est ainsi qu'on l'a obtenue, — elle roule sur un décor jeté en scène, tout simplement.

***

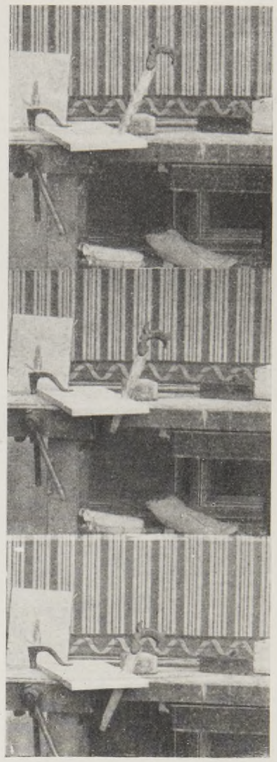
Cependant, les poches chargées de notes, la tête bourdonnante de tout ce que j'avais vu et entendu, des démonstrations que m'avaient prodiguées généreusement les habiles collaborateurs de M. Gaumont, je redescendais des Buttes-Chaumont en cherchant à appliquer mes connaissances toutes fraîches, à deviner, à l'aide des révélations qu'on avait bien voulu me faire, le secret de quelques-unes des scènes qui m'avaient étonné, quand je me trouvai en face d'un problème que mes moyens ne me permettaient pas de résoudre.

Tous les amateurs, les habitués du cinéma, ceux qui possèdent bien leur répertoire ont vu ces scènes mystérieuses que je vais dire : une table chargée de mets qui sont consommés, sans qu'on sache comment, par un personnage invisible, quelque chose comme cet « Esprit des Ancêtres » à qui Victor Hugo, dans telles réunions de Guernesey, réservait un siège vide ; une bouteille qui verse elle-même son vin dans un verre ; un couteau qui se jette vers un pain, vers un saucisson, les détaille ; des mains coupées continuant à travailler ; une corbeille d'osier se tressant toute seule ; des outils faisant leur œuvre sans le concours d'aucun artisan. Autant d'étranges prodiges, que depuis plusieurs mois, on peut voir chaque soir. Et, même « tuyauté » comme je l'étais, comme le sont maintenant mes lecteurs, je ne pouvais arriver à trouver le mot de l'énigme. Je remontai rue des Alouettes, un peu désemparé, de nouveau questionneur.

M. A. Thiberville, l'excellent opérateur qui a fait le meilleur de mon éducation cinématographique, sourit, hocha la tête, mais ne parut point étonné que je n'eusse pas deviné le truc.

— Il y a, cher monsieur, des mois que je le cherche, et une huitaine que je l'ai trouvé : ces bandes qui vous intriguent si fort étaient américaines. Elles ne nous tracassaient pas moins que vous. Je viens de réussir la première de ce genre. Mais quant à vous en dévoiler le mystère — et son sourire devint plus aimable et à la fois plus malicieux — c'est tout à fait impossible, quant à présent. Et vous ne sauriez croire à quel point je le regrette.

Mon Dieu si ! je l'imagine aisément. On m'a montré depuis quelques semaines tant de complaisance, qu'en vérité je suis persuadé qu'il faut que ce soit un gros secret pour qu'on se défende de me le divulguer. Je n'insistai pas. Mais je vis la bande nouvelle, la merveille des merveilles : un coin d'atelier, un établi ; une planche qui saute de terre, se place d'elle-même sous le valet qui la serre, un maillet qui la cloue, une scie qui la découpe, — et tout cela sans qu'on aperçoive aucune main humaine. Voilà le vrai miracle. Et la question qu'on nous a tant de fois adressée, de nouveau s'impose : « Comment font-ils cela ? » Pour moi, j'ai jeté déjà ma langue aux chiens. Mais il est peut-être parmi les lecteurs de *L'Illustration* quelqu'un que l'énigme passionnera et qui sera assez sagace, assez ingénieux pour en donner le mot. C'est peut-être fort simple.



La bande encore mystérieuse : un atelier de menuiserie qui va sans menuisier.

***

Ainsi, sans relâche, la cervelle surexcitée des opérateurs et des librettistes travaille, poursuit de nouvelles combinaisons, s'applique à dérouter les concurrents, à donner au public du nouveau, encore du nouveau, et du rare. Où s'arrêtera-t-on ?

M. Léon Gaumont, ses émules, tous considèrent que le cinématographe en est à ses débuts, à son enfance ; que cela peut, doit devenir une des industries les plus formidables du monde — et une industrie, pour le dire en passant, où la France, avec les deux puissantes maisons de MM. Pathé frères et des Etablissements Gaumont, avec d'autres maisons encore qui, comme celle de M. Méliès, le continuateur de Robert-Houdin, se consacrent à des travaux plus spéciaux, tient, et de loin, la tête.

Déjà le chronophone de Gaumont, la prodigieuse combinaison du cinéma et du phonographe, un autre chef-d'œuvre du génie humain, en permettant l'audition et la vision simultanée de scènes entières d'opéras, de comédies ou de drames, est en train de bouleverser le théâtre. Dans quelques mois, perfectionné encore, il sera à même de donner cinq actes d'affilée. Qui n'entrevoit les applications que peut avoir une aussi admirable machine, pour la distraction, l'enseignement, l'éducation des foules ? Qu'on songe à ce que serait une féerie construite par un Richepin, un Catulle Mendès, un Rostand, mis à même, enfin, de voir se réaliser leurs rêves les plus impossibles, leurs chimères les plus folles, et dont les héros se promèneraient du porche de Notre-Dame au cloître de Saint-Trophime, des galeries de Versailles au donjon d'Amboise ou à la lanterne de Blois, des nuages échevelés par le vent aux mystérieuses cavernes de l'océan ! C'est peut-être, ni plus ni moins, une révolution qui est en genèse.

Gustave Babin.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Mémoires d'hier.

Après nous avoir dit l'histoire, simple et blanche, d'une vie d'enfant (*les Pas sur le sable*), M. Paul Margueritte nous fait connaître l'évolution, laborieuse et tourmentée, d'une adolescence (*les Jours s'allongent.* — Plon, 3 fr. 50). Entendez que l'écrivain, appliquant à soi-même ses dons de psychologie et ses facultés de divination, s'est étudié curieusement dans son développement vers l'âge adulte. Il a cherché dans son âme d'adolescent l'explication des autres âmes adolescentes et ses observations notées avec une rude franchise nous intéressent comme autant de révélations sur nous-mêmes, sur les sentiments que nous avons éprouvés et les troubles que nous avons subis jadis pendant nos années ingrates de transition. Il est naturellement question de la vie de collège dans le livre de M. Paul Margueritte, mais c'est une vie de collège aggravée par un régime militaire. Le Prytanée de la Flèche est une petite caserne où évoluent des bataillons de soldats enfants. M. Paul Margueritte a conservé contre l'internat des rancœurs qu'il traduit en idées saines et justes. Il n'est pas davantage partisan d'une parodie de l'armée, impuissante à donner le sentiment militaire et d'une éducation spartiate, sèche et brutale, qui, à de si maigres avantages, joint de si graves inconvénients. L'âme, claustrée, des adolescents se réfléchit sur elle-même. L'imagination, surexcitée, a des mirages ardents, en même temps que le travail mystérieux de la nature prépare l'éclosion de l'homme. Et les très belles pages consacrées par M. Paul Margueritte à cette crise, à ce drame secret, si émouvant, si redoutable parfois, de notre nature, sont certainement aussi les plus impressionnantes de son livre : « On se sent entraîné par une invincible force, qui vous attache à vous-même et qui fait qu'on se complaît aux miroirs comme Narcisse dans la nappe claire des sources ; on a le cœur qui, soudain, bat gros de tumulte ; on voudrait avoir des ailes, on rit et, un moment après, on pleurerait ; on a soif de vivre et aussi bien de mourir ; c'est le frisson annonciateur de l'adolescence, la puberté qui tressaille. Un besoin de vieillir tourmente ce long enfant pâle que la croissance efflanque et maigrit ; avant tout, il veut paraître homme, l'orgueil mâle monte en lui de l'odeur de la terre par le jet droit ou tordu des branches à travers toutes les suggestions de ses sens. Plante et animal, il participe aux énergies latentes du monde. » Et, désormais, comme il veut réaliser ses rêves, il tente ses premiers efforts personnels, la conquête de la femme d'abord, et aussi, moins souriante et plus âpre, la conquête de la vie.

Romans.

Sans doute, vous n'avez point entendu parler — à moins que vous ne soyez du Midi — du purgatoire de frère Pancrace. M. Jean Aicard nous rapporte cette singulière aventure dans son gai et bon livre : *Maurin des Maures* (Flammarion, 3 fr. 50). Pancrace et Panuce, deux moines quêteurs, s'en allaient dans le soleil, courbés sous leurs fardeaux, lorsqu'au bord du chemin, ils virent un âne broutant. Bien vite, Panuce chargea la bonne bête et la mit en route vers le couvent, tandis que Pancrace demeuré sur la route, attendait le maître. Celui-ci, stupéfait de trouver un moine là où il avait laissé un âne, s'exclama devant la métamorphose. Pancrace, amusé, se plut à mystifier le paysan et lui conta comment, moine d'abord et « né dans la moinerie », il avait été transformé en âne pour quelque peccadille — la chair étant faible — et comment, son temps d'ânerie terminé, il était redevenu moine. Puis, riant sous cape et décidé à faire profiter la communauté de l'aubaine, il regagna son couvent. Or, il advint que, la semaine suivante, comme Panuce, l'autre frère, cherchait à vendre l'âne à la foire, le paysan abusé se trouva parmi les acheteurs. Le naïf courut à sa bête, mais, après réflexion, il se contenta de lui donner sur le museau une tape pleine d'indulgence : « Je comprends, lui dit-il avec bonhomie, tu auras fait encore quelque mignonne sottise, nigaud. Mais *vai*, ce n'est pas moi qui t'achèterai. On ne m'attrape pas deux fois !... Je vois bien que tu as tout à fait l'air d'un âne. Mais je sais bien que tu n'es qu'un moine. » Bien entendu, cette *galéjade* est contée avec plus de détails et infiniment de verve par M. Jean Aicard, qui nous dit dans son livre cent autres épisodes, amusants comme les anciens fabliaux.

Le Risque, c'est l'enfant. Et ce risque, plus éloquemment que toutes les morales, condamne la bohème de l'amour. Un viveur parlant à des viveurs, dans le livre de M. Maxime Formont, constate : « Nous nous exposons tous joyeusement à ce risque : avoir un enfant d'une femme indigne, d'une fille, d'une prostituée. » Tel est le cas du noble marquis de Morante que tourmente une double paternité. Ce gentilhomme, à qui devraient sourire toutes les joies de la fortune et de la vie, n'a pas eu — comme on dit — beaucoup de chance avec ses enfants. Car, s'il possède un fils légitime dont les traits ne rappellent en rien la race des Morante, il est affligé, d'autre part, d'un fils naturel qui lui ressemble insolemment. Le fils légitime, qui n'est peut-être pas un Morante — la marquise ayant commis une faute — est un très noble cœur. Le fils naturel, que le marquis ne saurait renier comme sien, est un gredin. On voit de ces situations dans la vie. Elles ne sont pas très aisées à résoudre. M. Maxime Formont, dans son livre captivant et adroitement composé (Lemerre, 3 fr. 50), s'en est tiré en faisant tuer le bâtard en duel, ce qui était un peu facile, et en donnant au fils légitime, marié, un enfant qui, celui-ci, ressemble nez pour nez au marquis de Morante, son grand-père. Dès lors, la double angoisse cesse, et le marquis, déjà délivré d'une effroyable obsession, reconnaît avec bonheur son fils en se reconnaissant dans son petit-fils. — Un autre roman, laborieusement préparé, *Mademoiselle Arguillis* (Fasquelle, 3 fr. 50), nous est présenté par Mlle Andrée Corthis. On se rappelle que ce jeune écrivain obtint le prix *Vie Heureuse* pour un livre de poésies dont on admira, justement, les belles qualités descriptives. C'est également le côté descriptif, l'art de faire valoir le décor, l'habileté de la mise en scène, qui donne son plus grand intérêt à *Mademoiselle Arguillis*. L'étude des psychologies révèle un peu d'inexpérience, bien que certaine mentalité de petite bourgeoise espagnole, admirablement traditionnelle, superstitieuse et passionnée, ait été lumineusement comprise et fort heureusement traduite.

Comme il fallait s'y attendre par ces temps d'actualités marocaines, des romanciers se plaisent à promener leurs personnages parmi les paysages de l'Islam. M. Jean Nouyrit, par exemple, nous fait connaître un héroïque et amusant *Pigassou Coupe-Têtes* (préface de M. Gazeau. — Libr. Grasset, 3 fr. 50), magnifique chass' d'Af' et grand sabreur de Kabyles qui tient beaucoup de d'Artagnan et quelque peu de Tartarin. Plus grave, M. Paul Bruzon nous initie, en un livre substantiel, dramatique et puissant, aux mirages dangereux du *Soleil de l'Islam* (Tassel, 3 fr. 50). M. Bruzon a sans doute beaucoup vécu dans les intimités musulmanes, car son roman est minutieusement renseigné sur les gestes, les aspirations, les haines de ces races inquiètes et turbulentes qui peuplent notre France d'Afrique. — Enfin, parmi les romans de tous genres nouvellement parus, nous devons signaler : *les Joies du Capitole* (Société franç. d'imp. et de libr., 3 fr. 50), roman méridional, par M. François d'Hers, et *Amour et Dot* (Plon, 3 fr. 50) agréable récit aux saines conclusions, par M. Kilien d'Epinoy.

UN BRAVE

Le lieutenant Crotel, qui vient de mourir, à l'hôpital militaire d'Oran, des suites de la blessure reçue au combat de Settat (Maroc), le 15 janvier dernier, avait eu une carrière militaire des mieux remplies.

Fils d'un de nos colonels de cavalerie les plus estimés, il s'engage en 1894 au 5e cuirassiers, et passe ensuite au 4e chasseurs d'Afrique comme maréchal des logis. En 1900, il est désigné, sur sa demande, pour faire partie de l'escadron de spahis du Tchad. Dès les premières rencontres avec les bandes de Rabat, il est blessé grièvement de deux coups de sagaie qui mettent ses jours en danger. De retour en France, après avoir subi une douloureuse opération à l'hôpital militaire de Saint-Mandé, il entre d'office à Saumur, d'où il sort en 1902 pour aller au 2e dragons.

A la fin de 1906, il demande à servir de

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nouveau en Afrique et est nommé au 3e chasseurs d'Afrique. Désigné pour faire partie de l'escadron de son régiment envoyé au Maroc, il débarque à Casablanca le 10 janvier, fait partie de la première colonne du général d'Amade, et, le 15 janvier, au combat de Settat, il a la mâchoire fracassée par une balle en chargeant à la tête de ses hommes.

Le lieutenant Crotel.

Il ne devait pas survivre à cette affreuse blessure, et mourait après deux mois d'horribles souffrances, héroïquement supportées.

Le lieutenant Crotel avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur à la date du 16 mars, et a eu la suprême consolation de recevoir sa croix des mains du général Dautelle, la veille même de sa mort.

LES THÉATRES

Namouna, que MM. Messager et Broussan viennent de monter à l'Opéra, y avait été joué déjà, une première fois, le 6 mars 1882. Edouard Lalo avait alors cinquante-neuf ans et les succès répétés de ses symphonies dans les grands concerts l'avaient rendu célèbre ; pourtant il n'avait encore pu faire accepter un ouvrage dramatique dans un théâtre ; *Namouna*, enfin présenté — avec défiance — par la direction Vaucorbeil, fut accueilli avec froideur ; on lui reprocha d'être une imitation bruyante de l'art wagnérien. Or, on vient au contraire d'apprécier et d'applaudir le ballet d'Edouard Lalo pour ses qualités très françaises d'ordre, d'ingéniosité, de verve, de clarté dans la profusion des sonorités orchestrales, dans les développements des rythmes, dans toute l'harmonie de l'œuvre. Et le succès de cette reprise est allé surtout à la musique même du maître français et à ses deux principaux interprètes : d'une part, l'orchestre que dirigeait M. Paul Vidal, d'autre part, la protagoniste de Namouna, Mlle Carlotta Zambelli, dont la virtuosité, la légèreté, la grâce exquise, le charme, permettent qu'on dise d'elle, sans exagération, qu'elle est « une fleur quand elle se pose, un papillon quand elle s'envole ».

M. Arthur Bernède, qui avait porté successivement à la scène le clergé et l'armée dans *la Soutane* et dans *Sous l'épaulette*, s'occupe cette fois de *Nos Magistrats* au théâtre Molière. Un magistrat chargé d'instruire une affaire de concussion, découvre, parmi les coupables, des collègues, des amis, et l'enquête lui révèle même que son propre avancement fut dû aux faiblesses de sa femme — qu'il adore — pour un haut fonctionnaire du ministère de la Justice ; d'abord affolé, il se ressaisit, rien ne le fera céder, il accomplira douloureusement son devoir jusqu'au bout... Comédie dramatique, simple et violente, dont certaines scènes dégagent une haute et forte émotion, *Nos Magistrats* remporte, sur le public du théâtre Molière, un beau succès d'applaudissements. MM. Marié de l'Isle, Pouctal, J. Normand, Valney-Charlet, A. Lévy, Mlle Rose Syma, tiennent, non sans talent, les principaux rôles de cette œuvre.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Le service d'incendie a New-York.

La partie centrale de New-York, très exposée aux incendies, est actuellement soumise à des travaux ayant pour but l'arrivée de quantités considérables d'eau à haute pression, et dont le coût sera d'au moins une vingtaine de millions de francs : 80 kilomètres de canalisations nouvelles ont été posés, et deux stations de pompes à très grande puissance ont été construites. Ces deux stations sont en état de pomper quotidiennement 200 millions de litres, et l'eau pourra être amenée à une pression de 2.100 kilos par décimètre carré.

Les conduites principales ont 0m,60 de diamètre, et les plus petites ont encore 0m,30. 1.100 prises ont été établies, et il s'en trouve toujours au moins une à 120 mètres de n'importe quel bâtiment.

Avec cette nouvelle organisation, on pourra toujours, sur un foyer d'incendie, diriger 60 jets débitant chacun plus de 2.200 litres à la minute.

Régime de centenaire.

Il existe actuellement, à l'Asile des vieillards de Nice, une dame A. P., qui est née le 16 juin 1807, à Rezelieure, arrondissement de Lunéville, et qui eut un fils tué à Inkermann, pendant la guerre de Crimée. Cette centenaire porte vaillamment le poids des années. Voici quel est son régime :

Lever à 9 heures du matin, et coucher à 5 h. ½ du soir. Le sommeil est bon ; cependant, réveil au milieu de la nuit. La centenaire en profite pour manger quelques bouchées de pain, puis se rendort jusque vers 7 h. ½.

A ce moment, absorption d'un quart de litre de café. Vers 10 heures, un quart de litre de bouillon gras ; à midi, potage gras, viande et légumes ; à 6 heures, potage gras avec un fruit bien mûr.

A chacun des repas, la boisson est composée d'un verre de vin rouge sucré, ainsi qu'à 3 h. ½. Jamais de liqueurs.

En moyenne, 400 à 500 grammes de pain par jour.

Le poids de Mme P., est de 51 kilos ; sa taille, de 1m,56. La stature est droite, et la marche solide encore. La mémoire du passé reste bonne ; mais la vue baisse beaucoup.

La houille existant aux Etats-Unis.

Deux géologues américains ont essayé de déterminer le nombre d'années que peuvent encore durer les gisements houillers des Etats-Unis. D'après leurs calculs, il existerait dans le territoire de l'Union, non compris la province de l'Alaska, 2.200.000.000.000 de tonnes de charbon, ce qui représente un cube de 12 kilomètres de côté, dimension que n'atteint aucune montagne du globe.

D'autre part, la consommation de la houille aux Etats-Unis, depuis 1816, présente par décade les chiffres suivants :

1816-1825....	331.000 tonnes
1826-1835....	4.168.000 —
1836-1845....	23.177.000 —
1846-1855....	83.417.000 —
1856-1865....	173.795.000 —
1866-1875....	419.425.000 —
1876-1885....	847.760.000 —
1886-1895....	1.586.098.000 —
1896-1905....	2.832.599.000 —

On voit que, depuis cinquante ans, la consommation a doublé d'une décade à l'autre. Si la progression continuait, les mines américaines seraient donc épuisées dans cent ans ; alors que, si la consommation restait stationnaire, les réserves de charbon dureraient encore environ quatre mille ans.

Une ligue internationale contre les rats.

Après tant d'autres ligues, dont beaucoup n'ont d'autre effet que de faire éclore des présidents et des vice-présidents de quelque chose, le docteur Zuschlag vient d'en fonder une, à coup sûr originale et qui pourrait être d'une certaine utilité : la ligue internationale contre les rats.

On sait que ces rongeurs sont les plus dangereux transporteurs de la peste ; en outre, d'après les statisticiens, les dégâts de leur grignotage atteindraient 5 centimes par tête et par jour. L'évaluation est peut-être exagérée; mais, comme un couple de rats produit en un an une famille de huit cents individus, cette gent rongeuse prélève une somme importante sur le budget de l'humanité. Le docteur Zuschlag affirme qu'ayant, avec une dépense de 18.000 francs, détruit cent mille rats, il a ainsi conservé à ses contemporains un capital de 1.200.000 francs.

C'est un microbe qui constitue le nerf de la guerre. et, comme le bon microbe apparaît devoir se prêter à un commerce lucratif, on le voit surgir dans plusieurs laboratoires. Un microbe allemand tenait d'abord la tête, inoffensif pour tous autres animaux, sauf les cochons de lait et les jeunes veaux. On annonce maintenant un microbe danois ne faisant de mal à personne, sauf aux rats, qu'il tue même quand ceux-ci sont devenus réfractaires à l'action d'autres bacilles.

Car ce procédé a un inconvénient : comme les rats « se voient » entre eux, et que tous les inoculés ne succombent pas immédiatement, leurs descendants peuvent bénéficier peu à peu d'une auto-vaccination obligeant les savants à changer de microbe. Le problème est assez compliqué.

La désinfection des livres fermés.

On connaît l'importance qui s'attache à la désinfection des livres : les livres sont choses circulantes, et ils sont aussi les amis des malades, aigus ou chroniques, et surtout des convalescents encore contagieux.

Mais les livres sont en même temps des objets d'une désinfection fort difficile, en raison de leur caractère compact. Chaque page peut recéler un danger, et il est bien difficile de soumettre chaque page à l'action d'un désinfectant.

M. Berlioz, de Grenoble, paraît cependant avoir résolu le problème difficile de la désinfection des livres fermés, sans en altérer le volume, sans en modifier l'aspect, sans détériorer la reliure. Pour obtenir ce résultat, il se sert d'une étuve où l'évaporation d'un liquide spécial assure le dégagement d'aldéhyde formique ; et, dans cette étuve, par une température qui ne dépasse pas 95° et sans pression, les livres, même les plus volumineux, placés sans précautions et fermés, subissent une désinfection complète.

La seule mesure à prendre, pour protéger les reliures délicates, consiste à envelopper le livre d'une simple feuille de papier.

Des expériences faites avec cette étuve par M. Lucas-Championnière ont montré que des livres souillés à dessein de matières particulièrement virulentes et abondantes, étaient complètement stérilisés par un séjour de deux heures dans l'appareil, à une température n'ayant pas dépassé 90°.

Cette méthode peut non seulement stériliser les livres de toute bibliothèque suspecte, mais encore devenir un procédé excellent pour leur conservation ; car les livres ont aussi leurs maladies microbiennes, qui les détruisent.

La répartition des céréales dans le monde.

L'administration du Musée commercial de Philadelphie a essayé de déterminer la production mondiale des céréales et la façon dont cette production se répartit.

D'après ce travail, la terre fournit 3.160 millions de boisseaux de blé ayant l'origine suivante : Etats-Unis, 660 millions ; Russie d'Europe, 541 ; France, 328 ; Inde, 286 ; Italie, 159 ; Allemagne, 128 ; Hongrie, 120 ; Espagne, 115, etc.

Voici quelques autres chiffres :

Maïs, production mondiale : 2.896 millions de boisseaux ; Etats-Unis, 2.286 ; Angleterre, 112.

Avoine : total, 3.371 ; Etats-Unis, 871 ; Russie, 825 ; Allemagne, 450 ; France, 268 ; Angleterre, 187.

La Russie fournit 890 millions de boisseaux de seigle, soit plus de moitié de la production universelle, et l'Allemagne plus du quart, soit 372 millions.

Enfin, on évalue à 24 millions de tonnes la récolte du riz en Chine et à 21 millions celle de l'Inde.

Automobiles et hippomobiles.

Dans une étude sur les progrès de l'automobilisme en France, M. Rimance donne les chiffres suivants :

	Nombre d'automobiles en France.		
	de luxe.	professionnelles.	Total.
1899.....	1.438	234	1.672
1901.....	4.427	959	5.386
1903.....	9.922	3.062	12.984
1905.....	14.011	6.312	20.323
1907.....	19.601	11.694	31.295

En 1897, il y avait à Paris 9.779 voitures de luxe à cheval, et pas encore d'automobiles. Actuellement, le nombre des hippomobiles de luxe est réduit à 5.133. Avec les autos de luxe, au nombre de 4.347, cela fait 9.480 voitures de luxe, chiffre inférieur à celui de 1897.

Il faut cependant noter que les voitures de médecins sont comptées comme voitures professionnelles, parmi les 1.754 existant à Paris.

Le développement de l'automobilisme n'a pas restreint celui des hippomobiles professionnelles, car le nombre de ces voitures à traction animale, qui était en 1899 de 1.290.000, est aujourd'hui de 1.449.762.

Remarquons cependant que 37 % des voitures automobiles sont à usage professionnel.

A L'Opéra. — Mlle Zambelli et M. Staats dans *Namouna*.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Arrivée, à Saint-Pol-de-Léon, du nouvel évêque de Quimper et de Léon, le 26 mars. — *Phot. de M. Y. Picard.*

A SAINT-POL-DE-LÉON

Un document bien ancien relate l'entrée solennelle, en 1422, indiction 14e, de messire Philippe de Coëtquis, évêque de Léon, en sa ville épiscopale de Saint-Pol. Il ne put entrer en ladite cité, dont la porte était fermée, qu'après avoir prêté le serment aux seigneurs du lieu de maintenir les droits, franchises et libertés de l'Eglise léonnaise. Devant le porche de la cathédrale, un chanoine de Léon harangua l'évêque et le requit de la part du Collège, de l'Église et du Chapitre, de conserver leurs « louables coutumes ».

L'entrée de Mgr Duparc, le nouvel évêque de Quimper et de Léon, quoique modernisée, a rappelé la cérémonie de jadis.

Jeudi, 26 mars, dès midi et demi, une longue théorie de près de cent voitures et une cavalcade de cent dix chevaux, les meilleurs de Bretagne, écumant et s'ébrouant, précédées de trois cents cyclistes, se rendaient à la gare de Plouénan (à 4 kilomètres de Saint-Pol), où arrivait Mgr Duparc.

Le nouvel évêque prend place dans un landau avec MM. Treussier, curé-archiprêtre, le comte de Guébriant, maire, et le comte de Mun, député du Finistère. Et l'on part, en bon ordre vers la ville, où attendait une foule enthousiaste.

La voiture épiscopale arrive escortée des alertes cavaliers en grands chapeaux de feutre. Les têtes se découvrent et l'assistance s'agenouille.

Le prélat entre à la chapelle de Saint-Pierre, où il prend ses ornements pontificaux, le manteau, la mitre et la crosse.

Après le discours de bienvenue de M. le maire et la réponse de l'évêque, le cortège, un cortège immense, qui ne cessera de s'accroître, se met en marche vers la basilique aux accents des cantiques.

Avant de gagner le porche de la basilique, Mgr Duparc quitte le dais porté par quatre cultivateurs, quatre patrons et quatre ouvriers, privilège jadis réservé aux seigneurs.

Le curé souhaite la bienvenue à son évêque. Celui-ci remercie, salué par une immense acclamation.

A la sortie de la cathédrale, après la cérémonie religieuse, cette ovation devait se renouveler, plus éclatante encore.

LA PLUS JOLIE FEMME DU MONDE

Il y a quelques mois, un journal des Etats-Unis, la *Chicago Tribune*, à la suite d'un concours de beauté qu'il avait ouvert entre les femmes américaines, proclamait miss Marguerite Frey la plus jolie femme du monde et mettait au défi qu'on trouvât plus aimable figure que la sienne. Notre excellent confrère le *Daily Mirror*, de Londres, releva ce défi, et se fit fort de trouver, en Angleterre, une jeune fille plus jolie encore que la lauréate américaine.

Plus de 15.000 photographies furent envoyées pour le concours qu'il avait ouvert. Un jury d'artistes, où se rencontraient sir James Linton, Mr John Hassall, miss Maud Porter, Mr John Lavery, l'un des exposants fêtés de nos salons, etc., tous peintres de la beauté féminine, choisit dans ce lot énorme la jeune fille dont voici le portrait, et qui voulut garder l'incognito. Elle est modeste, et ce n'est pas sa seule qualité. « Elle fut toujours une aimable enfant », dit sa mère ; — mais ce jugement, suspect de partialité, est confirmé par tous ceux, photographes en majorité, qui approchèrent, ces jours derniers, la beauté victorieuse. Elle a dix-huit ans. Elle aime le thé, le café, le chocolat, les histoires de Sherlock Holmes, — de temps en temps un verre de *claret ;* elle aime le homard encore, et les concombres, le cyclisme, la natation. Elle adore enfin faire la cuisine. Car, comme disait Musset :

Il faut, en ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux.

DISGRACE PRINCIÈRE

Le prince Joachim Albrecht, second fils de feu le prince Albert de Prusse, l'ancien régent du duché de Brunswick, vient d'être obligé de quitter l'armée, sans conserver le droit de porter l'uniforme. Ainsi en a décidé l'empereur Guillaume, jugeant trop scandaleuse pour la tolérer davantage la conduite de son cousin.

Il y a trois ans environ, celui-ci s'était épris éperdument d'une divette de café-concert berlinoise. Afin de pouvoir l'épouser plus tard, il avait imaginé, paraît-il, de la marier à un certain baron de Liebenberg, modeste employé de bureau à Vienne ; mais le divorce sur lequel il comptait ne fut pas prononcé. L'empereur, espérant mettre fin à cette fâcheuse aventure, fit promettre au prince de renoncer à sa liaison et l'envoya se battre contre les Hottentots. Cette cure africaine devait rester inefficace : de retour à Berlin, Joachim Albrecht, oubliant sa promesse, n'eut rien de plus pressé que de renouer avec la baronne de Liebenberg, et c'est en vain qu'il essaya de cacher son bonheur dans un château de Silésie. La cour et la ville ne pouvaient longtemps l'ignorer : d'où la disgrâce définitive.

Le prince Joachim Albrecht de Prusse
Phot. Bieber.

L'actrice Marie Sulzer, baronne de Liebenberg.
Phot. Loescher et Petsch.

UNE DISGRACE PRINCIÈRE ET... SA CAUSE

L'ENTREVUE DE VENISE

(*Voir les gravures, page 235.*)

L'entrevue que l'empereur d'Allemagne et le roi d'Italie ont eue, à Venise, le 25 mars, a été, pour l'illustre cité depuis longtemps assoupie dans la gloire de son passé, l'occasion d'un réveil momentané, et l'on a vu son merveilleux décor s'animer de l'effervescence d'une population en fête, du déploiement d'un apparat exceptionnel.

Avec M. Tittoni, ministre des Affaires étrangères, Victor-Emmanuel était allé recevoir, à la descente du train, Guillaume II, accompagné de l'impératrice, du prince Auguste et de la princesse Victoria ; de la gare, les deux souverains alliés et leur suite se rendirent au palais de la place Saint-Marc, où le déjeuner les attendait. Bien que le soleil refusât de collaborer à la mise en scène et que le ciel chargé de nuages pluvieux fît grise mine, le défilé du cortège sur le Grand Canal offrit un fort beau tableau. Le roi, en petite tenue de général, et l'empereur, en uniforme d'amiral allemand, avaient pris place dans la gondole royale, à laquelle les gondoles historiques de la municipalité, d'autres embarcations et même de modernes canots automobiles formaient une magnifique escorte. Une foule énorme se pressait le long des deux rives ; les fenêtres, les balcons, pavoisés aux couleurs des deux nations, regorgeaient de spectateurs, et des milliers de voix mêlaient leurs acclamations enthousiastes aux joyeuses fanfares des musiques.

Après le déjeuner, les souverains allemands gagnèrent, au milieu de nouvelles ovations, le bord du yacht impérial *Hohenzollern*, qui doit les conduire à Corfou.

La plus jolie femme des Etats-Unis : miss Marguerite Frey.

La plus jolie femme d'Angleterre : miss X.

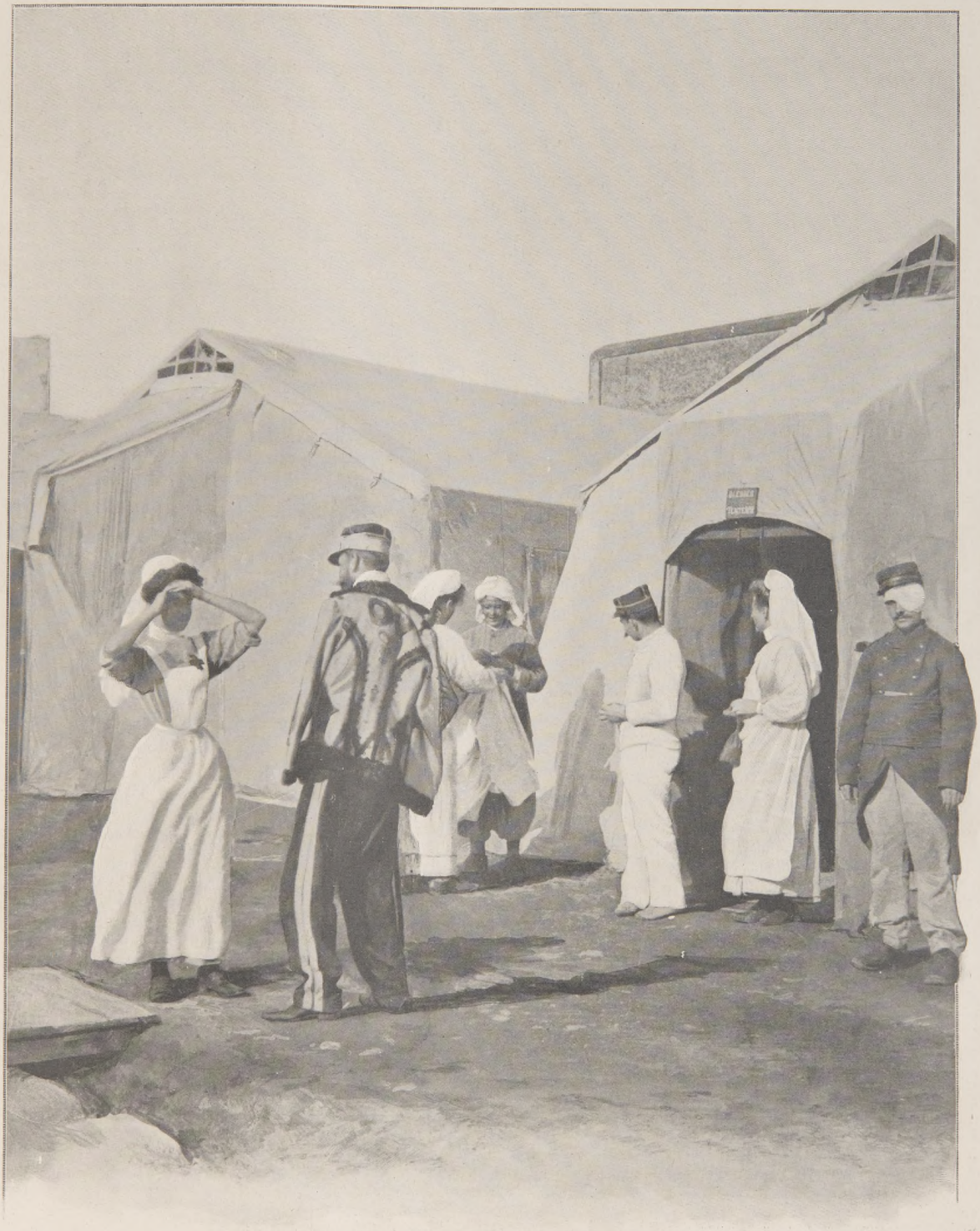
CONCOURS DE BEAUTÉS ANGLO-SAXONNES

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ce numéro contient : 1° Une gravure hors texte en couleurs, remmargée : Master Hare, par sir Joshua Reynolds ;
2° Le 10e fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : Nietzschéenne.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 11 AVRIL 1908 *66e Année. — N° 3398.*



LA CROIX-ROUGE A CASABLANCA

Devant les tentes de l'hôpital de campagne : une des filles du général Voisin cause avec le lieutenant Vallée, blessé ; une autre des filles du général se tient à la porte de la tente de droite. — *Voir l'article, page 247.* — *Phot. de M. le capitaine Paul Azan.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

— Ainsi, me dit le Fureteur, dans les tiroirs duquel j'étais venu moi-même un instant fureter, tu veux aller voir l'opérette-comique de Henri Cain qui s'appelle *le Chevalier d'Eon ?*

— Certes, et l'on m'a raconté que la générale avait été un très grand succès.

— Effectivement, j'y étais. Je n'aurais pas manqué de me trouver là, car j'ai toujours eu un goût particulier pour le personnage si brillamment aventureux, dont la figure et la vie sont évoquées à nouveau et animées sur la scène. Des types comme celui-là sont la personnification de toute une époque. On ne les rencontre guère qu'à la fin du dix-huitième siècle. Il est impossible aujourd'hui de se faire une idée de ces êtres excessifs, multiples et charmants, ayant reçu en privilège toutes les séductions, un grand assortiment de vertus et de qualités, de beaux brins de vices, ornés de connaissances et de dons, jusqu'à celui de l'ubiquité, lettrés et savants, spirituels, polis au delà des ongles, raffinés de courtoisie, bénédictins et frivoles, publiant à vingt ans des ouvrages sur la mécanique et les finances, capables d'exercer, à rendre jaloux les professionnels, mille métiers disparates, sans jamais en avoir appris aucun, voltigeant avec la plus heureuse et fanfaronne désinvolture de la diplomatie aux armes, de l'amour aux affaires, du plaisir au labeur, sachant convaincre et mentir en plusieurs langues, faire 200 lieues et crever dix chevaux, enlever une femme, un homme ou un bastion, passer une lettre, rompre une cire, surprendre un secret et le garder jusqu'à mort, traverser un fleuve à la nage, monter aux échelles, glisser des toits, grimper des escaliers dérobés, entrer par des portes d'alcôves, dormir debout dans des placards, sauter par des fenêtres, rosser le guet, bâtonner des gens, faire l'aumône, se ruiner au jeu, composer des libelles, tourner des vers, être à la fois homme et femme, éveiller de grandes flammes et les couronner... tout cela légèrement, prestement, sans huile ni effort, comme en pichenette et sur la pointe de l'escarpin. Le chevalier d'Eon fut un de ces délicieux Protées et androgynes de l'histoire. Pour se grimer, se déguiser, porter au naturel tous les travestissements, passer de l'homme d'église au robin, de la cotte à la botte, nul ne lui monte aux chevilles, et comme pas un et pas une, il eut également le tour et la manière de mener au bout, et jusqu'à la signature, à travers embûches et dangers, les plus délicates entreprises, roué à toutes les subtilités et finesses de la diplomatie, habile aux négociations, aussi expert à duper des ambassadeurs qu'à les éclairer, à tirer le renseignement d'une favorite qu'à percer le plan d'un chef de police. En plus, mêlant tout sans rien brouiller, voyageur et sédentaire, désintéressé et criblé de dettes, processif en diable, amoureux de fatras et de paperasses, d'exploits, de pamphlets, charades, se riant de la calomnie, du poison, des pièges de toutes sortes, espèce de personnage à la Beaumarchais et à la Casanova, svelte, impudent, hardi, beau comme un page, brave comme un lion, sensible et fin comme une femme et semblant venu au monde, en France, dans l'unique but de porter et tirer l'épée pour son plaisir et servir le roi.

— Quelle éloquence ! dis-je à Ludovic. Tu parles de ce chevalier avec autant d'ardeur que s'il était de ta famille et que tu fusses fier d'en descendre ?

— Malheureusement non, je n'ai point une goutte de son sang dans mes pauvres veines, mais je le connais mieux que mes ancêtres dont je ne sais rien. J'ai lu tout ce qui a été écrit sur lui, sa vie m'est familière, et enfin, il y a quelques années, j'eus la fortune de dénicher une grande partie de ses papiers. Les voici.

En même temps il posait et dispersait devant moi une liasse épaisse de feuillets et de documents jaunis exhalant une incomparable odeur d'armoire, de grenier, de poussière, de paille et de pomme !

Les éparpillant, il continuait :

— La plupart de ces documents datent du milieu de la vie d'Eon, de 1780 à 1790. Il y a de tout : des notes de tailleur, d'arquebusier, de sellier, de restaurateur... Je sais comment il s'habillait, ce qu'il mangeait ; je pénètre dans le détail de cette curieuse existence. La silhouette se précise et devient palpable, et j'ai la ravissante illusion de vivre en ces époques dont je me désole. Je m'imagine qu'Il va gratter à la porte et entrer tel que nous le donnent les gravures du temps, marchant en homme sous ses jupes qui le font damer, avec un haut bonnet tuyauté posé à la dragonne sur sa tête expressive au grand nez pointu qu'on dirait dessinée par Carmontelle ou bien costumé du bel uniforme vert de capitaine qu'il affectionnait, la cuisse heureuse sous le daim abricot de la culotte, et le front bien bandé par la peau de léopard du casque, d'où s'échappent des cadenettes d'argent. C'était une bouillante nature qui avait l'ordre d'un caissier. Tous ses moindres comptes sont tenus à jour et lisiblement paraphés.

Voici, en 1777, une facture de *Lamy, marchand pelletier du Roi.* A la Renommée de l'Empereur, *rue St-Honoré, entre la rue de l'Arbre-Sec et celle des Poulies, à côté de l'hôtel d'Aligre.* Vendu à mademoiselle d'Eon un manchon de loup avec sa ceinture. 48 livres.

Voici, de 1773, *fourny par Despriez, marchand drapier* A la Teste noire, *rue du Roule, au coin de la rue de Bethizy,* 4 aunes de drap fin Jullienne écarlate à 36 livres, soit 144 livres. Et l'échantillon, dont la gaie couleur n'a point passé, est encore, avec son épingle de laiton à tête ronde, attaché au coin de la feuille !

Une autre : Aux Armes d'Angleterre, carrefour des rues de la Harpe et vieille Bouclerie, vis-à-vis celle de Saint-Séverin et au coin de celle de Mâcon.

Pour Mlle d'Eon une paire de gand de soye noir de Paris, 6 liv.

Une paire id. Amadis, 5 liv.

Une paire de mitons de soye tricoté, 3 liv.

Deux aulnes de dentelle à 2 l. 12.

La chevalière a écrit de sa main en bas : payé, suivi de ses initiales.

Cette autre note est de chez *Barnou, marchand mercier :* A la Capotte anglaise, *la cinquième boutique après le quai de Gêvres, à côté d'une lingère, vis-à-vis la statue du Roi.* Barnou tient en magasin *toutes sortes de vestes brodées en or et argent, déshabillés de dames de toutes saisons, juppons piqués, paniers à l'anglaise, Considérations et Bouffantes, parapluyes et parasoleils, sacs d'église en velours galonné, Barcelonnettes et Wichourat.*

Chez Vilmorin-Andrieux, Au Roi des Oiseaux, quai de la Mégisserie, *entre le Roi de France et l'Ecritoire, près le Café du Midi,* Mlle d'Eon achète, le 17 avril 1782, des oignons blancs et rouges d'Espagne et des choufleurs avec de la grande pimprenelle.

A la Tête d'or, elle fait l'emplette « d'un gros bouton d'argent à mille pointes » pour 15 livres.

Chez *Jollivet,* A l'Image Notre-Dame, rue de Bussi, elle se fournit « *de très beau papier batu, lavé coupé d'or pour bien écrire et d'excellentes plumes d'Hollande et des mieux taillées pour les personnes de qualité, et de la plus belle cire d'Espagne de toutes couleurs.*

Soufflot, qui tient magasin de modes, Au duc de Chartres, lui envoie pour 8 livres *six rosettes de saint Louis* et *deux nœuds d'épée.* Quand elle est en voyage, c'est son parent, M. le chevalier O'Gorman, qui fait ses affaires et règle pour elle. J'ai là le faire-part de mort de ce digne gentilhomme, ancien capitaine du régiment de Dillon, commandant de Sourèze en Languedoc, — Madame sa veuve nous avise que le service se fera le jeudi 17 mars 1785, à dix heures du matin, en l'église des R. R. P. P. Cordeliers. Et ce billet est intéressant parce qu'adressé à Mlle d'Eon, il nous apprend qu'elle demeurait alors « rue de Grenelle, vis-à-vis la fontaine, à droite, par le quay ».

Je pourrais te lire, poursuivait le Fureteur très surexcité, des notes de copieux souper en Angleterre qui te prouveraient que la chevalière avait de la bravoure jusqu'à table. Mais j'ai mieux. Régale-toi avec cette facture d'un feu d'artifice commandé le 29 juillet 1785 par Mlle la chevalière d'Eon « pour être tiré à l'hôtel de Madame la duchesse de Montmorency-Bouteville, rue du Chemin de Ménilmontant, pour un peu avant dix heures du soir ». Je te lis le détail du feu : Six marons à 4 sols, six fusées volentes, à 8 sols, quatre artichauts, 2 l., un soleil à cordon bleu, 2 l., cinq chandelles romaines à 12 sols, un caprice à 2 l. 10, une bombette à 1 l., le Transparent : Vive Anne, 3 l. 10. Le cheval de feu 18 liv., plus quatre douzaines de serpenteaux et 3 liv. pour le garçon qui a tiré le cheval de feu.

Toutes ces pétarades étaient fournies par Charoy, artificier du Roi : « *Le seul qui a le secret de conserver les feux chinois dix ans à l'épreuve, sans se gâter et fasse des feux du goût le plus nouveau, pastilles, feux de table avec la devise que l'on voudra et les verres de couleur anglais, comme faisait le sieur Toré. Enfin, l'Homme de feu, qui est de voir un homme, sur un cheval faux, faire le manège comme un Homme bien monté.* Charoy demeurait *rue Neuve Saint Nicolas, derrière celle de Bondi, proche le boulevard Saint Martin et celui du Temple, où les soldats du guet font l'exercice, à l'Enseigne de l'Homme de feu.* »

Enfin, je t'ai gardé pour la bonne bouche une bien jolie et étonnante lettre, lettre inédite, gaillarde lettre d'amour et de mariage adressée à la chevalière d'Eon par un de ses innombrables et tumultueux adorateurs. Tu sais que durant toute sa vie, le plus profond et irritant mystère régna sur son vrai « genre » et que toutes les intrigues menées pour s'assurer de son sexe par tous moyens, fût-ce la force, échouèrent invariablement grâce à l'adresse et à la vigoureuse résistance de l'homme-femme ? La plupart cependant, tenaient d'Eon pour une véritable et totale fille d'Eve, ainsi qu'en témoigne la lettre que je viens de t'annoncer.

Il prit un petit temps et s'élança :

— L'enveloppe d'abord : scellée à la cire noire d'un grand cachet armorié au tortil de baron : Mademoiselle d'Eon de Beaumont, chevalière de l'Ordre Royal et Militaire de St Louis, en son hôtel à Tonnerre, en Bourgogne.

Et puis le poulet : « Mademoiselle, un vieux » courtisan, un vieux militaire, sans avoir l'avan» tage d'être connu de vous, prend la liberté de » vous écrire pour vous dire sans compliment » que vous faites l'admiration de toute l'Europe » depuis longues années, et qu'il désire fort de » lier amitié avec Vous. Plus que cela, mademoi» selle, veuf depuis *18 mois*, sans enfans, il touche » à son XIVe lustre : il n'est pas beau, il n'est » pas laid non plus comme un diable, voudriez» vous l'épouser ? Tatez-vous, répondez si vous

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

» le jugez à propos, du moins sous 25 ans, et » l'affaire se pourra terminer avec le tems à la » satisfaction des deux parties. Décoré de deux » ordres militaires, il peut conjoindre, sauf meil- » leur avis, avec une chevalière de Saint-Loüis.

» Pensez bien de moi, mademoiselle, je vous en » suplie, car si une fois vous en pensez mal, a » Dieu la brouette et plus de mariage. Je suis » avec bien du respect, mademoiselle,

» Votre très humble et très obéissant serviteur » Foigny de Blammont, baron et commandeur » honoraire de l'Ordre Royal et Militaire de la » Sainte Ampoule et de celui de Notre Dame de » l'Etoile. »

Il dégaine en post-scriptum : « J'ai été succes- » sivement Lieutenant des Gardes de la Porte du » Roy, Mousquetaire de la première Compagnie, » Cornette au Régiment de Pons Cavalerie et reçu » baron et chevalier de la Sainte-Ampoule le » 1er avril 1748. Je suis licentié en droit depuis » 1733, respect par conséquent incapable de se » démentir vis-à-vis tous les avocats du Parle- » ment, mes Censeurs Royaux. Si vous vous » déterminez par hazard, mademoiselle, à faire » un voyage en Champagne, je vous offre un » apartement dans la maison que j'occupe et, » de plus, la table de *60* chevaliers de St Loüis » de cette ville avec lesquels j'ai servi. »

Et il date : « Ce 6 février 1782, rüe du Collège. »

Et, pour finir sur une estocade galante, il trace en bas de page : « Toutes les nuits je mets votre » estampe à mon chevet, mais quelle différence, » mademoiselle, de l'ombre à la réalité ! »

Ah ! voilà de l'ancienne France où je ne m'y connais pas ! conclut le Fureteur en rassemblant avec fièvre ses papiers. Cette d'Eon alluma un tel enthousiasme dans le monde qu'un autre amoureux inconnu, un Espagnol, lui envoyait, en présent, de Burgos... ce petit chiffon... tiens ?

En même temps il me tendait un lambeau de soie brûlée par les ans, couleur de rouille. Et comme je lui demandais :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Putt ! Presque rien ! Un morceau du drapeau du Cid...

Nous nous taisions. Des grandes choses disparues passaient. Je questionnai Ludovic une dernière fois :

— Enfin, c'était bien un homme ?

— Tout à fait bien. Quand, en 1808, à Londres, on tira le drap de dessus ce vieux corps élégant et couvert de blessures, la plus légère hésitation ne fut plus permise, et si ce brave commandeur de la Sainte-Ampoule, accouru de Champagne, s'était trouvé là, nul doute qu'il n'eût, *de visu*, perdu connaissance de confusion.

Henri Lavedan.

(*Reproduction et traduction réservees.*)

LA CROIX-ROUGE AU MAROC

Les Dames Françaises justifient une fois de plus, au Maroc, la confiance qu'inspirent de longtemps leur organisation excellente, leur zèle infatigable, leur dévouement à toute épreuve. Ce sera une consolation pour ceux dont les enfants combattent dans le bled marocain sous le drapeau français, que de savoir de quels soins touchants sont entourés à l'ambulance, par ces infirmières volontaires, ceux de nos soldats qui tombent au champ d'honneur. C'est pour cela que nous sommes heureux de publier ici, avec des documents photographiques pris là-bas, sur place, quelques renseignements recueillis à bonne source sur le fonctionnement de la Croix-Rouge à Casablanca.

« Les Dames Françaises, constate un récent communiqué du ministère de la Guerre, ont rendu de signalés services. »

Et quelqu'un qui revient de là-bas et qui a pu les voir à l'œuvre, précise et nous déclare : « Elles ont complété de la façon la plus efficace le rôle du service de santé de l'armée. Nos médecins militaires, nos ambulanciers ont été superbes au feu ; les Dames Françaises, admirables à l'hôpital. »

A Casablanca. — Une cure d'air et de soleil en compagnie des Dames de la Croix-Rouge. — *Phot. du Taillis.*

Tout d'abord, on ne saurait rendre un trop chaleureux hommage au délégué de la Croix-Rouge à Casablanca, M. de Valence. Ce nom, déjà, fut familier à tous les soldats qui prirent part à la campagne de Chine.

M. de Valence a passé la soixantaine, sans doute. Il montre, dans l'accomplissement de la mission qu'il s'est donnée la verdeur, la résistance d'un homme de quarante ans. Voici, à titre d'exemples deux de ses exploits :

Après le combat de Darksibat, le 4 février, c'est lui qui va relever les corps du lieutenant Ricard et du cavalier de Kergorlay. Il fait une chaleur intense. Pourtant, en grand deuil et ganté de noir, il accompagne leurs cercueils, à pied, jusqu'à Casablanca, suivant d'un pas alerte, à travers le bled torride, l'escorte de cavaliers qui leur sert de garde d'honneur.

C'est lui encore qui, le 29, sur le champ de bataille des Rfaka, va chercher les lieutenants Merle et Vallée, blessés tous deux dans les circonstances que nous avons dites, et les ramène à l'ambulance provisoire, au campement. Il est 8 heures ½ du soir quand le convoi y arrive. M. de Valence a fait encore tout le trajet à pied, risquant d'ailleurs parfaitement d'être enlevé en cours de route par quelque parti de Marocains faisant un retour offensif. Il devrait être harassé. Il prend à peine le temps de dîner, si l'on peut ainsi dire, debout, d'un morceau de fromage ; puis, avec le capitaine Duriez, de la Légion, qui commande l'escorte, se remet en marche, à 10 heures du soir, vers Mediouna, où l'on arrive le 1er mars dans la matinée. Là, il ne fait que toucher barre : le temps de descendre et d'installer les blessés et d'organiser en hâte un nouveau convoi, et il repart.

M. de Valence, délégué de la Croix-Rouge à Casablanca. *Phot. du capitaine Azan.*

Sa sollicitude pour les blessés confiés à ses soins, officiers, sous-officiers ou simples soldats, qu'ils soient Français de France ou tirailleurs indigènes, est paternelle.

Dans le sable, les rocailles, à travers des terrains accidentés, où des pistes même ne sont pas toujours tracées, le transport des blessés, dans des arabas, des charrettes très primitives, très dures, est toujours pénible, douloureux. Sur l'initiative de leur délégué, les Dames Françaises occupent leurs rares loisirs, les heures où elles ne sont pas de service au chevet des lits d'hôpital, à confectionner de petits matelas, des traversins dont on garnit le fond de ces voitures d'ambulance improvisées, et qui adoucissent sensiblement les cahots de la route.

Se relayant de deux en deux mois à Casablanca pour assurer le fonctionnement de l'hôpital militaire, elles n'apportent pas, dans l'accomplissement de leur tâche, moins d'élan, moins de cœur que le délégué de la Croix-Rouge.

Qu'on veuille bien songer, pour apprécier plus complètement leur dévouement, que toutes sont des mondaines qui, afin de remplir un généreux devoir d'assistance envers nos soldats, ont quitté, pour des besognes délicates toujours, souvent peu agréables, parfois même assez répugnantes, une existence facile et luxueuse.

Arrivées là-bas, campées tant bien que mal dans un ancien hôtel — aujourd'hui l'hôtel de la Croix-Rouge — elles étaient à ce point abandonnées à elles-mêmes qu'il leur fallait, en dehors de leurs heures de service, de leurs mains délicates et malhabituées aux rudes labeurs, faire leur propre lessive. Sans doute, quelques-unes d'entre elles eurent plus d'une fois la nostalgie de la bergère, du bon fauteuil au coin du feu, dans le grand salon familial. Pourtant, elles ont accepté, toutes, avec une bonne grâce souriante, la situation telle qu'elle est. Elles sont, au travail, d'un enjouement qui charme et réconforte leurs malades autant que leurs bons soins mêmes.

Beaucoup — comme Mme la générale Hervé, qui dirigea d'abord le service à l'hôpital de Casablanca, comme Mme la générale Voisin, la veuve de l'ancien gouverneur de Lyon, qui l'a remplacée dans ce poste et qu'accompagnent et secondent ses deux gracieuses filles — beaucoup sont veuves, femmes, filles de soldats. Un noble idéal les soutient. Non seulement elles se préoccupent d'améliorer, autant qu'il est en leur pouvoir, le bien-être de leurs chers blessés, de tous les troupiers même, par des distributions d'objets utiles, tricots, linge, ou par des gâteries, mais encore elles savent les mots qu'il faut leur dire ; et en quels termes souvent touchants, elles leur parlent du pays, de la maison, des parents !

Aussi, quand, au sortir d'un rêve oppressant de fiévreux, l'un des pauvres patients s'éveillant aperçoit, penchée sur sa couche, l'une de ces infirmières empressées, il sourit à la petite croix de pourpre de son bonnet ou de son épaule, comme à un signe de joie et d'espoir. Il est du monde encore ; il va guérir.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La voie ferrée allant de Valverde del Camino à la fonderie et aux mines.

LE KRACH ROCHETTE

LES MINES DE NERVA EXISTENT-ELLES ?

L'arrestation du banquier Rochette a été un événement sensationnel. La presse quotidienne lui a consacré d'innombrables colonnes ; la Chambre, une séance. Les entreprises financières, minières ou industrielles que Rochette a fondées ne représentent en effet, dit-on, pas moins d'une centaine de millions de capital, — et c'est le bon public qui a fourni ces cent millions, maintenant bien compromis.

Ces entreprises, du moins, existent-elles réellement ? Les désormais fameuses mines de Nerva sont-elles de véritables mines contenant du minerai, avec tout ce qu'il faut pour l'extraire ? Ou bien n'est-ce qu'un mot imprimé sur un papier filigrané et de couleur agréable, qui était coté cent francs hier, qui représente aujourd'hui cent sous, et que demain peut-être les camelots vendront dix centimes sur le boulevard ?

En présence d'informations vagues et contradictoires, comme elles le sont toujours en pareil cas, nous avons eu la curiosité d' « y envoyer voir ».

Et nous publions ici l'article et les photographies que nous envoie de Valverde del Camino, province de Huelva, tout au sud de l'Espagne, celui de nos collaborateurs qui a fait le voyage : soixante heures par les trains les plus rapides.

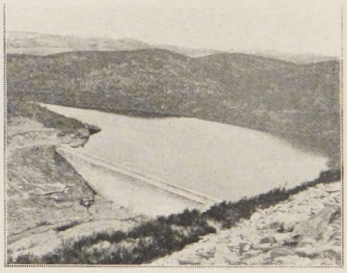
Ces clichés et ce récit sont de simples documents d'une incontestable sincérité. Ils montrent un petit chemin de fer, des travaux de mines, des bâtiments en construction, des machines en cours de montage, des ouvriers au fond d'une galerie. Leur vue satisfera-t-elle les actionnaires ? Fournira-t-elle des armes au juge d'instruction ? Nous ne le savons pas et nous ne voulons pas le savoir.

Nous avons fait œuvre d'informateurs désintéressés : rien de plus.

Valverde del Camino, 4 avril 1908.

Le centre le plus rapproché des mines de Nerva est Valverde del Camino, petite ville de 8.000 habitants, de la province de Huelva. On y arrive par un chemin de fer appartenant à la puissante compagnie anglaise l'*Alkali Company*, qui se détache de la ligne Séville-Huelva à San-Juan del Puerto, dernière station avant cette dernière ville.

Valverde del Camino est une oasis dans cette province desséchée pendant des siècles par les flots sulfureux que déversait dans l'atmosphère le grillage des pyrites. Les mines brûlaient chaque année, jusqu'à la suppression de ce procédé, 500.000 tonnes de pyrites qui, à 45 % de soufre, produisaient 225.000 tonnes de soufre volatilisé et envoyé dans l'air sous forme d'acide sulfureux. Seules, deux plantes, la jara et le laurier-rose, résistèrent à cet empoisonnement de l'air. Mais aujourd'hui, la végétation commence à reprendre de la vigueur. Et Valverde del Camino dresse ses maisons d'une blancheur éblouissante, d'une blancheur mauresque, parmi des massifs d'orangers actuellement couverts de fruits, d'eucalyptus élancés et de magnifiques aloès.



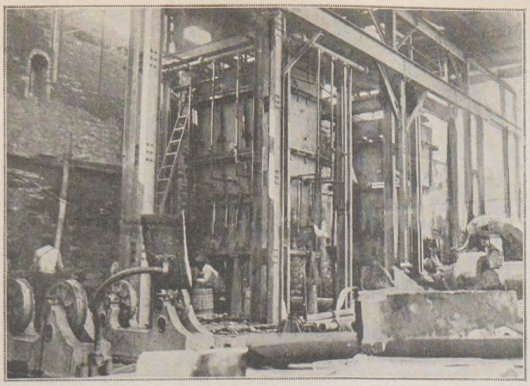
Le barrage et le réservoir de 75.000 mètres cubes, près de la fonderie.

Vue générale de la fonderie : à gauche, inclinée, la cheminée des chaudières prête à être dressée ; sur la colline, la cheminée des fours.

Les mines appartenant à la compagnie de Nerva sont dispersées sur une étendue de près de 30 kilomètres, sur un espace vaguement elliptique, Valverde del Camino étant à une extrémité, et les célèbres mines de Rio-Tinto à l'autre. La voie ferrée construite par la compagnie de Nerva n'étant pas entièrement terminée, il faut se rendre aux mines à cheval, à travers les montagnes. J'ai ainsi visité la fonderie, la mine du Caridad et la mine plus importante de la Ratera. On chemine de mamelon en mamelon, parfois par des sentiers, parfois à travers les épais massifs de jara, arbustes d'un mètre à 1 m. 50 de haut, tout étoilés de fleurs qui ressemblent à de grandes pensées blanches, avec leurs pétales clairs et leurs cœurs jaunes et violets. De temps à autre, il faut passer par de véritables escaliers de rocher.

Quand on arrive au sommet des différents mamelons,

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



L'intérieur du hall de la fonderie : les fours « water-jackets ».

Chambre des machines, à la fonderie.

on aperçoit les méandres de la voie ferrée de la compagnie. Celle-ci part de la mine la plus éloignée de Digo-Diez, passe à la mine de la Ratera et vient se joindre à Valverde à la ligne de l'Alkali Company. Cette voie ferrée a 8 kilomètres de longueur. La plateforme de la ligne est entièrement terminée. Les rails sont posés sur les trois quarts du parcours. Ceux du surplus sont à pied d'œuvre, prêts à être posés. On attend un arrivage d'éclisses.

On m'excusera si je donne à ces notes la forme sèche et précise d'une sorte de procès-verbal. Mais il n'y a pas à faire ici de littérature.

Le bâtiment de la fonderie est entièrement terminé. Il se trouve environ à moitié chemin du parcours total de la voie ferrée. Il se compose d'un grand hall couvert en toile ondulée, et monté sur des colonnes de fonte, et d'une chambre des machines en maçonnerie. Le tout est établi sur des fondations puissantes, pouvant supporter le poids des machines et des fours.

Dans le hall se trouvent deux fours « water-jackets » presque entièrement montés, comme on peut le voir sur la photographie ci-dessus. Chacun d'eux est quadrangulaire et a une capacité de 100 tonnes. Le bâti d'un convertisseur est également établi, et j'ai vu le convertisseur à pied d'œuvre.

Dans la chambre des machines se trouvent un compresseur d'air et une turbine à vapeur entièrement montés. Il doit y avoir une dynamo dont l'emplacement est prêt, mais qui n'est pas encore en place.

Les chaudières (deux batteries de deux chaudières

Mineurs au travail dans la mine de la Ratera.

chacune) sont entièrement établies dans la chambre voisine. On peut voir sur la photographie la grande cheminée métallique, qui a été montée inclinée, et qui est prête à être dressée. On peut voir aussi la cheminée des fours, sur le sommet de la colline, entourée d'échafaudages, et reliée aux fours par un tuyau en maçonnerie grimpant à flanc du coteau. Cette cheminée n'est pas terminée. Il y a encore une douzaine de mètres à construire.

Les wagonnets de formes appropriées pour le service des fours, des convertisseurs, des mattes, des scories, etc., sont rangés devant la fonderie.

Les dimensions totales du bâtiment de la fonderie sont de 60 mètres de long sur 15 mètres de profondeur.

A quelque distance, sont le bâtiment du laboratoire et celui de la forge et de l'atelier de réparations. Le premier est très avancé. Il n'y a plus guère que le toit à poser. Le second l'est moins. Il y a encore environ 2 mètres en hauteur de maçonnerie à construire.

Comme on le voit sur les photographies, la fonderie est établie dans une petite vallée. Au fond, se trouve le réservoir obtenu par un puissant barrage de maçonnerie d'une cinquantaine de mètres de long et d'une épaisseur de 5 mètres à la base et de $2^{m},50$ au sommet. La superficie totale de l'eau m'a paru être environ d'un hectare et demi ; elle est assez difficile à apprécier, étant donné la configuration accidentée de l'étang. La profondeur varie entre 7 et 3 mètres. En prenant la moyenne de 5 mètres,

Mineurs à l'entrée d'un puits de mine de la Ratera.

le réservoir contiendrait environ 75.000 mètres cubes d'eau, quantité supérieure aux nécessités d'une année d'exploitation.

Enfin n'oublions pas la poudrière, construite sur la hauteur, avec un mur d'enceinte de sûreté.

***

Tout près de la fonderie se trouve la mine du Caridad, d'importance secondaire. En y poursuivant les travaux préparatoires, on extrait environ 15 tonnes par jour. Elles s'accumulent sur le carreau de la mine avec les minerais précédemment extraits. Il y en a ainsi, sur le carreau, environ 500 à 600 tonnes.

Le treuil et la machine sont complètement montés. Il ne manque que les cages, qu'on exécute à Huelva. Le puits principal a 50 mètres de profondeur. A l'étage inférieur, on a creusé, dans le filon, un puits d'étude d'une vingtaine de mètres.

Je suis allé ensuite à la mine beaucoup plus importante de la Ratera distante de 3 kilomètres. On verra sur la photographie le minerai déposé sur le carreau de la mine. Je l'évalue à environ 6.000 tonnes, extraites par suite des travaux préparatoires. La mine comprend deux puits : un puits primitif, avec sa machinerie, et un nouveau, dont le chevalement est construit, et la machinerie établie, sauf les cages et les poulies. Ces dernières sont sur place, ainsi que les câbles.

Il y a trois galeries : l'une, à 12 mètres de profondeur, de 30 mètres de long ; la seconde, à 22 mètres, d'environ 100 mètres ; la troisième, à 35 mètres, d'environ 200 mètres.

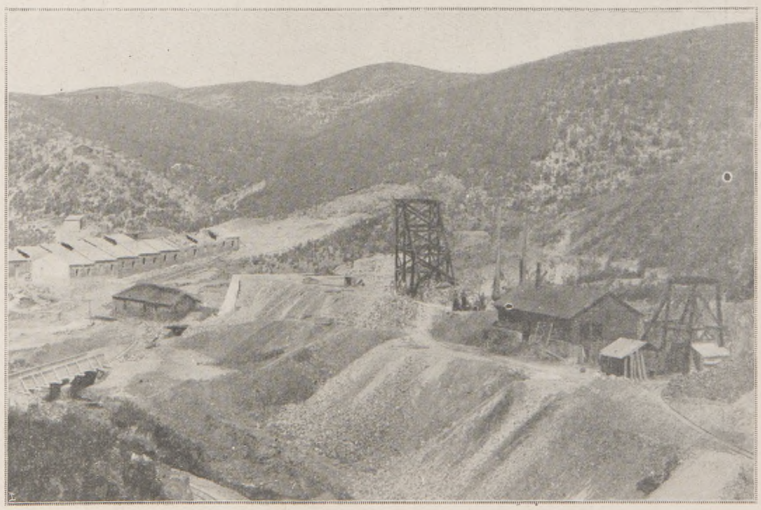
A peu de distance se trouvent les maisons d'habitation construites pour les ouvriers. Elles forment un groupe de vingt-deux habitations pour les ouvriers mariés, et sont entièrement achevées. Ce sont les premières d'un groupe qui grandira au fur et à mesure des demandes.

Au total, autant que j'ai pu me renseigner, il y a, à l'heure actuelle, environ six cents ouvriers employés aux travaux. Il y en avait, ces temps derniers, trois cents de plus, qui ont été licenciés par suite de l'achèvement des travaux de terrassement de la voie ferrée.

***

Voilà exactement ce que j'ai vu, de mes yeux vu. Ce qui précède est presque un inventaire. On m'a dit — et ici, bien que je tienne ce renseignement de gens dignes de foi, je n'affirme plus rien — qu'il y avait 5.000 tonnes de minerai sur le carreau de la mine Chaparrita ; que celle-ci avait deux puits, dont l'un entièrement équipé avec une machinerie neuve, et deux galeries de 50 mètres. Je me propose de vérifier ces assertions. Mais je n'ai pu le faire encore.

On remarquera que, dans tout ceci, je n'ai pas dit un mot de la valeur du minerai. C'est que ce n'est pas là mon affaire. Je n'avais pas à faire un rapport d'ingénieur, mais un reportage pur et simple, — et qui ne comporte aucune conclusion.



Vue générale de la mine de la Ratera : au premier plan, à droite, amoncellements de minerai ; à gauche, maisons ouvrières.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Les tirailleurs sénégalais sur le pont du transport la *Gironde*. — Phot. L. Baissac.

Tirailleurs algériens et sénégalais font connaissance. — Phot. G. Veyre

LES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS AU MAROC

Deux bataillons de tirailleurs sénégalais, soit 1.200 hommes, viennent d'arriver au Maroc, sous le commandement du lieutenant-colonel Michard. Ils constituent une partie des renforts envoyés au général d'Amade par décision prise en conseil des ministres, le 3 mars dernier.

C'est, de l'avis général des militaires, un appoint très sérieux aux troupes vaillantes, mais sans doute un peu excédées, qui combattent pour nous au Maroc. Les Sénégalais sont, en effet, d'admirables soldats, pleins de bravoure et de feu, et parmi eux, on a encore choisi de vieux serviteurs, des hommes qui ont fait déjà leurs preuves, au Soudan, au Congo, à Madagascar.

Ce sont essentiellement des soldats de carrière. Ils sont recrutés par voie d'engagements. La plupart rengagent à l'échéance du contrat qui les lie.

Détail qui donne à chacune des expéditions où ils prennent part un caractère très pittoresque et rappelle les anciennes armées de mercenaires : le tirailleur sénégalais ne se met en campagne qu'accompagné de sa femme et parfois de ses enfants. Mais qu'on n'aille pas croire que ces femmes soient pour les colonnes un impédimentum. Aussi vaillante que son mari, la Sénégalaise est précieuse, au contraire, au corps qu'elle suit. Au camp, à l'étape, c'est elle qui prépare le riz et le couscous, non seulement pour son seigneur et maître, mais encore pour les camarades célibataires de celui-ci.

En marche, elle suit à côté du rang, son enfant au dos, sur la tête le bagage du ménage, tandis que le mari chemine, conquérant, le fusil à la bretelle.

Ils se sont embarqués, le premier bataillon avec l'état-major, le 19 mars, sur la *Gironde*, le second suivant à quelques jours de là. A la nouvelle qu'ils allaient faire campagne, leurs instincts belliqueux s'étaient soudain réveillés. Ravis, ils semblaient humer déjà l'odeur de la poudre.

A l'arrivée à Casablanca, où ils ont été accueillis cordialement par les tirailleurs algériens et tunisiens, ils ont été bien vite acclimatés. Leurs femmes, encapuchonnées de madras, de foulard, ou coiffées de hautes tiares, ont bien, au premier moment, excité un peu les curiosités. Mais on fit bientôt connaissance. Maintenant, on « fait amis », on fraternise, — en attendant d'aller au feu ensemble.

LES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS A CASABLANCA. — Les femmes et les enfants après leur débarquement. — Phot. Ortega

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

QUATRE MOIS CHEZ LES CONDORS

EN CALIFORNIE

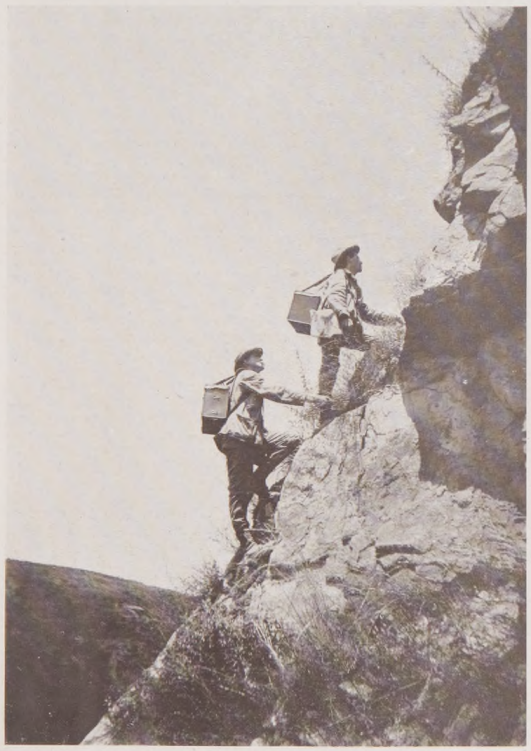
Une passion très ardente pour la science, et aussi, sans doute, un penchant de race pour les aventures qui entraînent quelques risques ont fait entreprendre à un naturaliste américain une expédition assez peu banale.

M. William L. Finley est le jeune et très actif président de l'*Oregon Audubon Society*, ligue formée pour la protection des animaux sauvages qui vivent en territoire américain, et que les chasses dont ils sont l'objet tendraient à faire disparaître. Au nombre des espèces d'oiseaux les plus menacées se trouve le condor de Californie, espèce rarissime très différente, et comme taille et comme plumage, du vautour des Andes, et dont l'extinction totale n'est plus désormais qu'une question d'années. On suppose, en effet, que cette espèce ne compte actuellement qu'une trentaine d'individus. Avant peu de temps, le condor de Californie aura été rejoindre parmi les races anéanties l'æpyornis de Madagascar, et le dronte de l'île Maurice. Ses œufs, très recherchés par les collectionneurs, valent de 1.200 à 1.500 francs, prix que suffirait à expliquer le danger que court un collecteur pour aller dénicher un pareil butin sur des sommets peu accessibles.

M. Finley, persuadé qu'une étude complète des mœurs de cet oiseau presque introuvable, avant sa disparition totale, présenterait un réel intérêt, se résolut à l'aller chercher dans les montagnes qu'il habite. Et l'an dernier, au printemps, il mettait son projet à exécution.

Parti le 10 mars du Murietta Ranch (Californie du Sud), avec un guide mexicain, il se dirigeait vers les monts de San-Bernardino et atteignait le lendemain l'entrée du *canon* ou ravin de Caruello, où la présence d'un couple de condors lui avait été signalée par les rapports des Indiens.

Il emportait, naturellement, dans cette expédition, des appareils photographiques, auxiliaires désormais indispensables de toute enquête de ce genre.



MM. Finley et Bohlman escaladant la montagne de San-Bernardino et se dirigeant vers l'aire des condors.

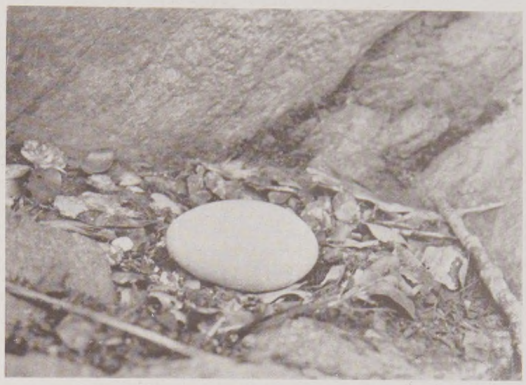
L'escalade d'une falaise à pic lui livrait, après deux heures d'efforts, l'accès de la crête. Et l'exploration commençait, à travers un entassement de roches dénudées et dans un labyrinthe de ravins et de précipices. Découragés, les deux hommes songeaient déjà à abandonner l'entreprise, quand M. Finley eut l'heureuse idée de tirer trois coups de revolver.

Quelques minutes après la triple explosion, qui avait fait retentir tous les échos de la montagne, le Mexicain poussait un cri de joie : à 800 mètres en avant, un oiseau de grande taille venait de surgir du *canon* et de se poser sur la pointe d'une roche. Puis, reprenant son vol, lourdement, il décrivait quelques cercles et disparaissait plus loin, dans les profondeurs de l'abîme.

La lunette d'approche avait permis à M. Finley d'identifier le fugitif : c'était *son* condor ! De l'avis du vieux Mexicain, le nid devait se trouver dans ces parages. Et, reprenant du cœur, les deux compagnons s'efforçaient de se rapprocher du ravin où l'oiseau avait disparu. Se cramponnant aux arêtes des roches, le long de la paroi presque perpendiculaire, ils l'atteignirent enfin. Et, de nouveau, M. Finley déchargeait trois fois son arme.

Soudain, à quelques mètres au-dessus d'eux, un grand bruit d'ailes : les plumes hérissées, l'oiseau, dressé à l'orifice d'une crevasse, semblait prêt à bondir sur eux. Ils n'étaient venus que pour observer, et se gardèrent d'effaroucher davantage le condor qui, de son côté, ne bougea pas.

La première partie du programme était réalisée par cette heureuse rencontre : pour que l'oiseau ne s'enfuît pas à la vue des deux chasseurs, la crevasse devait abriter son nid, le nid devait contenir un œuf, sans doute prêt à éclore. Ce raisonnement du naturaliste était exact ; M. Finley put s'en convaincre en escaladant la falaise de façon à surplomber la roche en saillie où le condor continuait sa faction. Sur une mince couche de feuilles sèches et de plumes — c'est là tout le nid des condors — il distinguait un gros œuf bleuâtre.



Le condor ne construit pas de nid. L'œuf, toujours unique, est posé sur la roche nue, parmi quelques feuilles desséchées apportées par le vent.

Et, plein d'espoir, il commençait la périlleuse descente, avec l'idée bien arrêtée de revenir le surlendemain. La pluie en décidait autrement ; et ce ne fut que le 23 mars, treize jours plus tard, qu'il put tenter de nouveau l'escalade.

S'accrochant aux racines des buissons et aux arêtes des roches, et non sans prendre la précaution de s'attacher aux reins une corde que retenait son compagnon, M. Finley atteignait la pierre qui formait comme un balcon devant la crevasse. Cette fois, il surprenait le condor au nid ! Il aperçut sa tête rose dénudée, et ses yeux aux regards féroces. Et il eut peine à retenir un cri de joie quand la mère, se dressant sur ses pattes, découvrit un petit paquet de duvet blanc encore tout poissé d'albumine, entre les débris de la coque. Quelques heures plus tôt, et le savant assistait à la naissance du roi des vautours !

Mais la lumière était trop faible dans cette anfractuosité pour que le naturaliste pût se servir avec succès de son appareil. Et comment décider le nouveau-né à venir poser en plein air ! Il n'avait pas encore assez de force pour se dresser sur ses pattes roses. Et la mère, menaçante, l'œil en feu, semblait se préparer à défendre de l'ongle et du bec sa progéniture.

M. Finley n'abandonna pas la tâche. Calculant ses gestes, avançant centimètre par centimètre, il rampa vers le fond de la crevasse. Il arriva si près du condor qu'il eût pu le toucher en étendant le bras ! Enhardi, il prit délicatement le nouveau-né, rampa à reculons vers la terrasse, le déposa en pleine lumière, et, le temps de mettre son appareil au point et d'impressionner cinq plaques, le rapporta à la mère ahurie.

Le condor, quelques heures après sa naissance (23 mars). Sa tête était d'un rose-chair ; un duvet d'un blanc éclatant couvrait son corps.

Il s'en fallut de peu que cette première victoire ne fût suivie d'une défaite irréparable : le condor mâle accourait à tire-d'aile. Serait-il d'aussi bonne composition que la mère ? Un moment, M. Finley crut que l'oiseau allait fondre sur

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le condor va se poser sur un arbre mort : ses ailes exécutent alors un curieux « machine arrière » pour arrêter son élan.

Accourant du fond du ciel, le mâle s'inquiète de la visite des photographes et veut en connaître les motifs.

lui. Il planait à quelques mètres au-dessus de sa tête, en poussant des cris rauques. Mais un énergique moulinet, exécuté avec le trépied de l'appareil, lui donna sans doute à réfléchir. Et il alla s'abattre à quelque distance, sur la plus haute branche d'un arbre, tandis que M. Finley et son compagnon battaient en retraite, sous la pluie, et dans la nuit tombante.

Au retour de cette expédition, M. Finley télégraphiait à un de ses amis, M. H. Bohlman, photographe professionnel, qui n'hésitait pas à prendre un congé de trois mois et à parcourir en train express 400 lieues pour profiter de l'aubaine. Il arrivait le 7 avril. Quatre jours plus tard, les deux amis se mettaient en route.

Ils atteignaient les abords du nid, quand une grosse roche, se détachant sous le pied de M. Finley, manquait d'emporter le photographe et tombait avec fracas au fond du *canon*. Le bruit faisait sortir de la crevasse la mère condor, qui allait se percher sur un arbre mort. Comme elle ne se décidait pas à revenir, ils formaient, après un quart d'heure d'attente, le projet de lui consacrer quelques plaques. Et, ayant rampé le long de la paroi jusqu'au pied de l'arbre, ils mettaient déjà leurs appareils en batterie, quand le mâle, accourant à tire-d'aile, vint se poser près de sa compagne.

Une scène curieuse se déroula sous leurs yeux, sans que leur présence parût intimider les oiseaux. Marchant le long de la branche, la femelle venait placer sa tête sous le cou du mâle, en un geste caressant ; et elle le taquinait du bec, comme pour quémander un peu de nourriture. Mais il répondait avec froideur à ces avances conjugales, écartait sa tête chauve d'un air ennuyé, reculait à mesure

Quand le condor veut grimper plus haut sur son perchoir, il agit à la façon des perroquets, en s'aidant du bec et des ailes.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Scène conjugale entre condors : la femelle expulse du perchoir son compagnon, qui doit brusquement étaler ses ailes pour sauter par-dessus elle et reprendre pied

qu'elle se rapprochait. Elle faisait si bien qu'elle l'acculait à l'extrémité de la branche, l'obligeant à déployer ses ailes pour sauter par-dessus l'entreprenante épouse et reprendre pied sur le bon côté de la branche.

Ce petit incident mettait fin à la mauvaise humeur du condor. Et les époux s'asseyaient côte à côte, pour un long et tendre échange de caresses, avant de reprendre leur vol de concert et de disparaître dans les profondeurs de la montagne.

Une visite au nouveau-né devenait facile : M. Finley constata qu'il avait grandi de façon appréciable. Gros comme son œuf dix-sept jours auparavant, c'est tout juste s'il pouvait tenir, maintenant, dans le chapeau du naturaliste. Son duvet,

Il tend un bec menaçant, et semble préparer ses serres pour l'attaque.

naguère d'un blanc éclatant, avait pris une teinte grisâtre ; et le rose de la tête et du cou tournait au jaune vif.

L'apparition de M. Finley lui arracha des cris étranges, comparables aux sons d'une petite trompette de fer-blanc, et suivis de sifflements étouffés. Inquiet, il tenta même de se défendre à coups de bec contre les mains qui l'emportaient vers la roche en saillie. Pendant que M. Bohlman disposait rapidement son appareil, M. Finley, en faction sur un rocher, fouillait les profondeurs du ciel. Et le déclic avait fonctionné trois fois déjà, quand un point, à peine visible dans l'azur, grossit avec une rapidité vertigineuse.

Le père condor avait aperçu sa progéniture et accourait à son secours, bientôt suivi par la mère.

Cette fois encore, les oiseaux se contentaient d'une démonstration hostile ; et les deux amis battaient en retraite avec leurs précieux clichés sans être autrement inquiétés.

Le 25 avril, nouvelle expédition, saluée à l'entrée du *canon* par le vol des oiseaux. Quatre heures plus tard, après la pénible escalade, ils avaient la surprise de découvrir la mère endormie près de son nourrisson, au fond de la crevasse. Et ils profitaient de ce délai inespéré pour mettre leurs appareils en batterie, de façon à la prendre à sa sortie de l'antre. Un coup de sifflet la tirait de son sommeil, et, les ailes encore engourdies, elle s'élançait d'un vol pesant, vers l'arbre mort, son perchoir coutumier.

Vieux de 54 jours (15 mai), le futur roi de la Cordillère pèse environ 6 livres ; un duvet gris-perle le recouvre.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Autre expédition le 15 mai. Le jeune condor californien, âgé maintenant de cinquante-quatre jours, et gros déjà comme une poule, le corps recouvert d'un épais duvet gris d'où émergeaient les plumes naissantes, allongeait de furieux coups de bec qui eussent déchiré les mains de M. Finley, si elles n'eussent été protégées par des gants. La colère lui gonflait le cou, et l'haleine qu'il exhalait en sifflements furieux remplissait le trou d'un air irrespirable.

La colère lui gonflait le cou.

On lui fit une nouvelle visite le 11 juin. Si le jeune condor, qui avait maintenant quatre-vingt-deux jours d'existence, se défendait avec plus de véhémence que jamais contre les entreprises des audacieux photographes, ses parents, en

A son 82e jour (11 juin), le condor, qui pèse maintenant dix livres, commence à se garnir de plumes.

revanche, s'étaient habitués rapidement à leur présence. Ils ne protestaient plus quand leurs étranges visiteurs, dont ils semblaient avoir compris les intentions pacifiques, s'approchaient du nid. Ils se laissaient même photographier à bout portant, à moins de deux mètres de distance !

A la dernière visite (4 juillet), la mère poussa la familiarité jusqu'à s'avancer vers M. Bohlman et à tirailler gentiment sa manche, du bout de son bec ! Selon

A la dernière visite des photographes, les deux condors montrent combien ils se sont habitués à leur présence : pour un peu, ils se laisseraient caresser.

Echange de caresses : mâle et femelle diffèrent si peu que M. Finley avait peine à les distinguer l'un de l'autre.

l'expression de M. Finley, cet oiseau, réputé pour sa férocité, était devenu aussi doux qu'un petit chat !

Les deux amis étaient récompensés de leurs peines. Au prix de huit dangereuses escalades de 50 kilomètres à travers l'une des régions les plus accidentées

Portrait « posé ! »

du globe, effectuées avec la pesante charge des appareils, au prix de quatre mois passés à surveiller les progrès du nouveau-né, ils avaient pu étudier sur le vif les mœurs d'une espèce bientôt défunte, et ils rapportaient plus de deux cents clichés fort curieux, tous, et entre lesquels ont été choisis ceux dont *L'Illustration* est heureuse d'offrir la primeur à ses lecteurs.

V. Forbin.

NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

« MASTER HARE », d'après le tableau de Reynolds.

Notre Louvre, par ailleurs si complet pourtant, si admirable à tant d'égards, n'est pas très riche en tableaux de l'Ecole anglaise. Quand on s'en avisa, les œuvres des maîtres d'outre-Manche, jalousement conservées en Angleterre, pour la plupart, avaient atteint de telles cotes qu'elles devenaient inaccessibles à nos musées, car ils ne disposaient que de ressources financières restreintes.

Il ne fallait donc plus compter que sur la munificence de bienfaiteurs, sur des dons, des legs. Ainsi se forme lentement notre collection de chefs-d'œuvre anglais.

C'est la libéralité du baron Alphonse de Rothschild qui a doté le Louvre du portrait de *Master Hare*, de sir Joshua Reynolds, que nous reproduisons en couleurs. Pour n'être pas une des pages maîtresses du grand peintre, c'est cependant une œuvre qui caractérise bien sa manière, cette figure d'enfant si claire, si savoureuse sur ce fond de paysage que devaient adopter, récemment, à l'imitation des maîtres anglais, les peintres de nos élégances modernes. Elle justifie pleinement le jugement du grand critique Ernest Chesneau sur Reynolds : « ... Les naïves gaucheries, les révoltes, les câlineries de l'enfant, ses chairs fermes et roses, il a rendu tout cela sans maniérisme, il en a cueilli le charme, exprimé le parfum. »

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA LOCOMOTION AÉRIENNE

IV

LES AÉROPLANES

La nature n'offre aucun exemple de la solution par le gaz que nous avons trouvée au problème de la locomotion aérienne : les chevaux et les éléphants en baudruche, gonflés d'hydrogène, qui montent parfois dans les airs aux sons d'une fanfare de fête sont tous de fabrication humaine !

Le plus léger que l'air existe bien dans la nature, certes ; la fumée que vomissent nos cheminées, la vapeur d'eau que nous voyons, après la pluie, s'élever au-dessus de nos toits comme une ouate légère, l'évaporation constante des liquides de notre planète, prouvent que le jeu des différences de densités est un des grands modes de la transformation incessante des êtres. Mais il faut bien constater qu'aucun des corps vivants qui ont la propriété de se déplacer au travers de l'air n'est plus léger que lui. Les oiseaux et les insectes sont tous relativement lourds, tous plus lourds que le volume d'air qu'ils déplacent ; une perdrix dont un grain de plomb casse l'une des ailes retombe à terre comme une masse, et le papillon le plus léger fait une chute jusqu'au sol où il se débattra jusqu'à mourir, pour s'être seulement brûlé le bout de l'aile à la flamme d'une bougie. Tous les animaux qui volent, sans aucune exception, sont donc des appareils plus lourds que l'air ; la pesanteur les attire vers le sol, mais, lorsqu'ils volent, ils résistent à cette attraction au moyen de mouvements spéciaux qui leur donnent sur l'air un point d'appui solide.

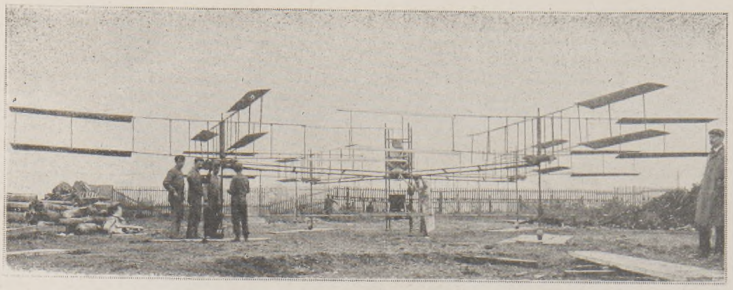
La nature est évidemment simpliste : deux bras garnis de plumes, et l'être volant est constitué ! Les hommes ont certainement, dès l'origine du monde, envié les oiseaux et cherché à les imiter. La première idée qui leur vint à l'esprit fut de se garnir de plumes les bras et d'agiter dans l'air ces postiches. Je rappellerai pour mémoire que l'imagination populaire a doté d'ailes tout être fictif qui doit franchir rapidement l'espace ; elle en a placé aussi bien au dos des anges et des amours qu'aux reins du cheval Pégase que chevauche la poésie, qu'aux pieds de Mercure, à double titre dieu des voleurs !

L'aventure légendaire d'Icare qui s'affubla d'ailes afin de s'échapper de l'île de Crète, qui tomba dans la mer Egée pour s'être trop approché du soleil et avoir fait fondre ainsi la cire qui les assemblait, a été rééditée de siècles en siècles, et même au dix-neuvième siècle encore, par des hommes plus ou moins emplumés qui se sont élancés du haut d'édifices pour démontrer à la foule l'équivalence de l'homme et du serin, et se sont écrasés sur la terre.

Deux bras garnis de plumes, c'est bien tout ce que la nature a donné aux êtres qu'elle a voulu faire voler ; mais elle leur a remis en même temps la manière de s'en servir ! Et tout le mystère des oiseaux est précisément dans cette recette !

Un humain pourrait-il voler au moyen d'ailes qu'il actionnerait par ses propres forces ? Quelques savants ont jugé qu'il faudrait à un homme-oiseau pour s'envoler une paire d'ailes de 10 mètres de longueur chacune ; comme il est impossible à la nature elle-même de fabriquer une substance à la fois assez légère et assez résistante pour constituer des organes aussi volumineux, et que l'homme en tout cas serait incapable de les soulever même une seule fois, l'humanité serait condamnée au fond de l'atmosphère à perpétuité si elle ne trouvait un autre expédient pour en sortir ! Un savant encore, le docteur Hureau de Villeneuve a, par contre, démontré, après avoir calculé la surface alaire qui conviendrait à une chauve-souris de la taille d'un homme, qu'une aile de 3 mètres de longueur suffirait à l'enlever ; et, d'après le célèbre physiologiste Marey, le grand ptérodactyle de Greensand, qui pesait 116 kilos et avait 9 mètres d'envergure, volait ! Mais on objecte que la Nature paraît commettre des bévues quelquefois, et que le ptérodactyle était un oiseau manqué, comme le mammouth fut un quadrupède raté, à cause de l'exagération même de leurs dimensions, incompatibles avec les milieux pour lesquels ils avaient été créés. L'autruche, avec ses moignons d'ailes, serait l'être de démarcation entre les animaux auxquels leur poids permet ou défend la locomotion aérienne.

Cette discussion aboutit à ce fait que l'homme ne peut pas prendre son vol de par ses seules forces, simplement parce que ses muscles ne sont pas conformes à ce travail ; le mal est incurable. Sans admettre les calculs grotesques de Navier, membre de l'Académie des sciences, qui, en 1830, démontrait que quatorze hirondelles avaient exactement la même puissance qu'un cheval, proposition qui fit demander à son contradicteur, cinquante ans plus tard, pourquoi les loueurs de voitures ne réalisaient pas cette belle économie de faire traîner leurs fiacres par des attelages d'hirondelles, il faut reconnaître



Le seul hélicoptère qui se soit soulevé avec un passager : le gyroplane Bréguet.

que, si les oiseaux ne sont pas, même proportionnellement à leur poids, plus puissants que nous, ainsi qu'on l'a cru souvent, ils nous sont supérieurs dans les airs parce que la presque totalité de leur musculature concourt au service des ailes ; que leur appareil de propulsion est fait d'une admirable matière, la plume, aussi légère et solide qu'on peut la désirer ; que leur ensemble est dessiné de telle sorte qu'il offre le minimum possible de résistance à la pénétration dans l'air ; qu'ils sont conçus du bout du bec à la pointe extrême des rémiges, pour jouer dans les vagues légères de l'air, alors que nous, nous sommes bâtis du bout du nez à la pointe des ongles pour faire le beau sur nos pattes de derrière ! Quant à penser que les oiseaux sont doués de quelque sortilège, l'erreur serait grande ; il n'y a plus aujourd'hui aucune manœuvre d'oiseau que la mécanique n'explique et qu'elle ne prouve au moins par des analogies.

***

A défaut de pouvoir battre lui-même des ailes, l'homme a imaginé de construire des mécaniques qui feraient battre dans l'air de grands plans et l'emporteraient par-dessus les maisons. On a d'abord donné à cette classe d'appareils, tentés à toutes époques et rêvés encore aujourd'hui, le nom d'*orthoptères* (grec, *orthos*, droit ; *pteron*, aile), qui signifie qu'ils sont constitués par des ailes frappant l'air *normalement*, c'est-à-dire perpendiculairement. Or une aile d'oiseau ne frappe jamais l'air à plat comme le ferait un volet rigide ; elle s'incline pour donner le coup, et se déforme en le donnant. On a donc débaptisé récemment cette classe, qui se nomme aujourd'hui classe des *ornithoptères* (grec, *ornithos*, oiseau ; *pteron*, aile), et rappelle que ces appareils imitent le mode de propulsion des oiseaux.

Bien qu'elle n'ait aucune histoire, cette classe n'est d'ailleurs pas heureuse puisqu'elle n'a encore jamais vu un de ses appareils quitter la terre. Une solution pratique du plus lourd que l'air naîtra-t-elle de ses recherches ? On ne peut répondre carrément par une négation, mais on peut affirmer que les difficultés l'écrasent plus peut-être qu'aucune autre classe d'appareils. La principale provient du fait que les ailes sont des organes à mouvements alternatifs, c'est-à-dire procédant par va et vient avec un temps d'arrêt à chaque extrémité de leurs courses ascendantes et descendantes, alors que nos moteurs, loin d'être alternatifs comme des muscles, donnent tous un mouvement circulaire continu puisqu'ils *tournent*. Il en résulte que, pour transformer ce mouvement circulaire continu, *invention de la mécanique humaine*, en un mouvement alternatif, *procédé de mécanique animale*, la complication la plus folle entre en travail, avec des bielles, des coulisses, des frictions, des pièces de masse énorme qu'il faut arrêter subitement dans leur lancée pour les rejeter aussitôt dans une direction exactement contraire ; et que, si l'appareil ne se détruit pas de lui-même par les chocs qu'il engendre, il est affligé d'un rendement si mauvais qu'il dépense presque toute son énergie à actionner son mécanisme, et n'en a plus qu'une parcelle pour vaincre la pesanteur.

***

Une classe d'appareils plus intéressants essaye de combiner avec le moteur à mouvement circulaire que possèdent les humains, un propulseur qui agisse lui-même sur l'air par mouvement circulaire, une *aile tournante*, autrement dit une hélice. Cette classe est celle des *hélicoptères*.

J'ai expliqué la semaine dernière que l'hélice est une aile de moulin. Nous l'avons vue, verticale, propulser dans le sens horizontal un dirigeable ; il était naturel de penser qu'elle pourrait, couchée horizontalement, propulser de bas en haut un appareil. Malheureusement, ici encore, les difficultés forment un tissu serré. Tout d'abord si l'on ne place qu'une seule hélice au-dessus de la nacelle qu'elle doit enlever, l'expérience prouve que la nacelle se met à tourner sur elle-même, en sens inverse de l'hélice, — sans d'ailleurs que le soulèvement de terre se produise. On réalise une toupie.

Force est donc de disposer au-dessus de la nacelle deux hélices égales et tournant avec la même vitesse dans un sens opposé afin que, si l'une d'elles tend à faire valser la nacelle sur la droite, l'autre tende à la faire valser avec la même valeur sur la gauche. Et, comme ces hélices de sustentation doivent pouvoir tourner lentement, il est indispensable qu'elles aient un très grand diamètre, traduisons un très grand poids. Les pignons d'angle nombreux, les courroies savantes, toute la complication mécanique encore une fois vient alourdir l'appareil, au point de le river à la terre. Le seul hélicoptère qui se soit jusqu'ici soulevé de lui-même avec un passager est celui de MM. Bréguet et Richet (décembre 1907) Il possédait 16 mètres de diamètre.

Les deux hélices horizontales de l'hélicoptère ne lui fourniraient d'ailleurs que la sustentation verticale. Pour qu'il pût se diriger, il faudrait soit qu'on lui donnât une troisième hélice, verticale, pour le propulser, soit qu'on pût incliner de quantités variables les hélices de sustentation. Dans le premier cas, la complication croît désespérément, et l'appareil, plus pesant encore, s'enfonce davantage dans le sol. Dans le second, il se produit une succession de mouvements pendulaires tout à fait inquiétants !

Enfin, l'hélicoptère n'ayant par lui-même aucun pouvoir de sustentation, l'arrêt du moteur provoquerait la chute de l'appareil, par la voie la plus rapide, en l'occurrence la verticale ! La surface des hélices stoppées ne saurait offrir à l'air une résistance suffisante pour paralyser la marche accélérée de l'ensemble vers la terre.

Quelques inventeurs acharnés ont proposé à ce mélimélo mécanique l'adjonction d'un parachute ! De bons mètres cubes d'hydrogène paraissent devoir constituer un palliatif plus certain encore.

***

La fabrication d'ailes alternatives ou tournantes doit-elle, au surplus, nous mener au but ? Imiter seulement la nature, est-ce bien suivre le bon chemin qui mène à la navigation aérienne ? La nature n'a pas pu donner des ailes à l'homme ; et l'homme s'en donnerait ? L'homme peut-il avoir la prétention de réaliser ce que la nature a jugé irréalisable ? Ne semble-t-il pas que la solution doive nous venir de moyens qui nous soient tout à fait personnels, tout à fait humains ?

L'homme peut, en somme, avoir la fierté de son œuvre mécanique ; il ne s'est pas toujours montré inférieur à la nature, et, s'il n'a pu exécuter un appareil de locomotion à leviers aussi parfait qu'un cheval ou qu'un cerf, elle n'a jamais exécuté un organe de transport aussi rapide et aussi solide que la roue !

Mais, si nous ne devons pas, parce que nous ne le pouvons pas, copier aveuglément la nature, il nous est recommandé de prendre conseil d'elle, de l'étudier le plus profondément possible pour lui arracher quelques secrets à modifier selon nos capacités. Il est donc de haut intérêt d'étudier attentivement les animaux qui volent pour voir quelles parties de leur art peuvent s'adapter aux connaissances humaines.

Le vol des oiseaux, magistralement analysé par Marey, n'est pas encore complètement connu dans tous ses détails, bien qu'on sache absolument que tous ses principes s'accordent très bien avec ceux de la mécanique que l'expérience nous a révélée. Le vol des insectes est demeuré plus obscur. Entre le vol des premiers et celui des seconds, la différence réside surtout dans la forme du coup d'aile et dans la fréquence de ce coup. Chez l'insecte, l'aile fouette l'air si rapidement que ses mouvements se traduisent par des vibrations qui correspondent aux notes fondamentales de la musique, alors que

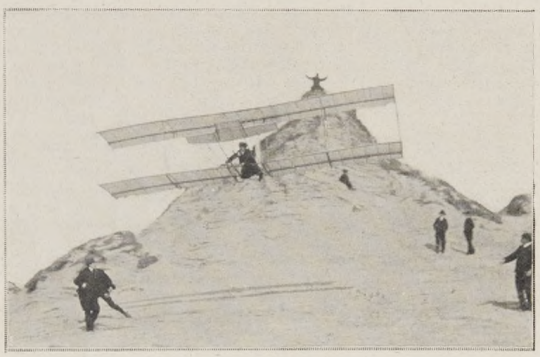
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

certains oiseaux ne donnent que quelques battements d'ailes en une seconde. Rien d'ailleurs n'autorise à dire que tous les êtres qui volent ne frappent pas l'air avec une vitesse sensiblement égale, celle qui correspond à la meilleure utilisation de l'inertie de ce fluide. Une aile très longue et très lente, une aile très courte et très rapide, ne peuvent-elles être comparées à des moteurs dont les cylindres sont très longs et très courts, où le nombre de tours à la minute est très différent, où cependant la vitesse du piston est exactement la même ?

Le vol par ailes battantes est dit *vol ramé*. C'est le vol qu'emploie fréquemment l'oiseau, et toujours l'insecte, pour se transporter d'un lieu à un autre, celui qu'utilise l'insecte pour demeurer sur place au-dessus d'une fleur, celui de l'alouette qui *fait le Saint-Esprit* au-dessus d'un miroir, ou de l'épervier au-dessus d'une proie.

Ce vol est interdit à l'homme, je viens de l'expliquer. Si je le cite, c'est qu'il nous donne une indication capitale, l'obligation à laquelle est contraint tout « plus lourd que l'air » de frapper violemment l'air pour y trouver un point d'appui, celui de faire pression violente sur lui pour en obtenir la réaction qui le soulèvera et le soutiendra.

Les oiseaux petits, lorsqu'ils veulent s'envoler, sautent vivement dans l'air afin de retomber brusquement sur une couche que, toutes ailes ouvertes, ils compriment et prennent pour support de départ. Les oiseaux qui se lèvent d'une nappe d'eau se redressent presque debout dans un effort violent, battent des ailes d'abord en glissant sur la surface comme s'ils couraient, et ne peuvent prendre leur essor qu'au moment où leur vitesse leur crée



Les expériences de vol plané de M. Georges Voisin à Berck-sur-Mer.

sur l'air un point d'appui suffisant. Quant aux gros oiseaux, tels que l'aigle ou le vautour, auxquels leur masse interdit un saut élevé, ils sont dans la nécessité, pour commencer leur vol, soit de se jeter dans l'air du haut d'un rocher, soit de courir sur le sol jusqu'à ce que la réaction de l'air sur leur voilure soit assez grande pour les enlever ; aussi un chasseur peut-il souvent massacrer ces oiseaux à coups de bâton tant que la rapidité de leur course n'a pas donné à l'air qu'ils refoulent la consistance nécessaire au soulèvement de leur poids. Pour le même motif allons-nous constater tout à l'heure que l'aéroplane, oiseau dont les ailes demeurent constamment tendues, est obligé de rouler rapidement sur la terre pour obtenir de l'air la réaction qui bientôt le détachera d'elle. Les roues qu'on aperçoit sous un aéroplane servent donc tout autant à son envolée qu'à son atterrissage. L'envol sur place, l'envol vertical, est aussi impossible à un aéroplane qu'à un aigle.

***

Les oiseaux ne pratiquent pas seulement le vol ramé, le vol à coups d'ailes. Bien que les procédés de vol varient avec chacune de leurs espèces, tous utilisent, dans une proportion qui varie elle-même avec les espèces, le *vol plané*. On désigne par cette expression le transport de l'oiseau au moment où, les ailes étendues et immobiles, il glisse dans l'air en profitant de sa vitesse acquise. Certains oiseaux emploient ce vol presque à l'exclusion totale du vol ramé, en le combinant avec le troisième mode de vol que nous étudierons tout à l'heure. Le vol plané a donné naissance à l'aéroplane, ainsi que ce mot l'indique d'ailleurs de lui-même ; l'aéroplane l'utilise fréquemment. Nous le définirons donc en quelques mots.

L'oiseau bon planeur se trouve, supposons-le, à une grande hauteur en l'air, sur le bord d'une falaise à pic. De ce point il peut se laisser tomber, les ailes étendues, sans faire un mouvement, et, attiré par la pesanteur qu'atténue la réaction de l'air que son poids comprime en descendant, gagner la terre suivant une ligne droite très inclinée.

De même il peut piquer une tête en quelque sorte, décrire dans l'air un demi-cercle comme le fait dans l'eau un nageur qui se jette d'un point élevé de la rive, et regagner au loin un lieu situé presque à la même altitude que celui qu'il vient de quitter. Ses ailes n'ont pas remué.

De même encore, il peut se jeter dans l'air, décrire des spirales, profiter de sa lancée pour remonter un peu, redescendre en tournoyant, et aborder la terre après toutes les fantaisies que son instinct ou son caprice lui ont dictées.

Dans tous ces cas, l'oiseau n'a eu d'autre peine que de maintenir ses ailes grandes ouvertes, et de se diriger en déplaçant son centre de gravité. Son moteur ici est la pesanteur, et elle seule ; la pesanteur, que freine en quelque sorte la réaction de l'air, mais qui demeure au total la plus forte. Si aucun coup d'aile, si aucun coup de vent, même presque imperceptible, ne vient modifier la situation de l'oiseau, sa direction générale va constamment en perdant de l'altitude.

L'Allemand Lilienthal fit, il y a une quinzaine d'années, des expériences très sérieuses sur le vol plané pratiqué par l'homme. Il chercha par elles à déterminer les lois de l'équilibre de plans de sustentation descendant dans l'air, et aussi celles de la résistance du fluide aux différentes vitesses que prenaient ces plans. Son appareil, qui pesait 20 kilos, ressemblait un peu à une énorme chauve-souris dont l'ossature aurait été en acier et les membranes en toile ; l'expérimentateur était suspendu au-dessous, les avant-bras dans deux gouttières, les jambes pendantes afin que, par le déplacement de leurs poids, il pût faire varier l'équilibre de l'ensemble.

Lilienthal montait au sommet d'une colline de 30 mètres de hauteur, isolée dans une plaine, courait vivement en portant l'appareil, puis, lorsque la vitesse était suffisante, se lançait dans le vide. Il franchit ainsi des distances de 300 mètres à l'allure parfois de 54 kilomètres à l'heure, avec une chute de 0m,50 par seconde seulement ; il lui advint de s'élever presque aussi haut que son point de départ, et même d'ébaucher quelques spirales. Malheureusement, après plusieurs centaines d'essais, le 9 août 1896, pendant un planement, l'appareil perdit l'équilibre, et Lilienthal se cassa la colonne vertébrale.

Ses expériences avaient permis cependant la détermination de quelques principes de sustentation. Elles avaient en outre eu un retentissement assez grand pour que le capitaine Ferber, un de nos plus remarquables spécialistes aujourd'hui ; M. Ernest Archdeacon, l'apôtre infatigable du sport nouveau ; et M. Georges Voisin, le constructeur compétent et enthousiaste, s'entendissent pour les achever dans les dunes de Berck-sur-Mer, il y a quelques années. Les débuts de l'aviation moderne en France datent de cette association.

***

Le plus beau des vols n'est cependant pas encore celui où l'oiseau est le moteur, le vol ramé ! Ce n'est pas celui où la pesanteur est le moteur, le vol plané ! C'est celui où le moteur est le vent lui-même, qui fait avancer contre son propre courant l'oiseau ; c'est le *vol à voile !* Le plus déconcertant des vols d'ailleurs, celui qui semble le plus mystérieux lorsqu'on n'en a pas découvert la cause !

Les habitants des montagnes ont tous observé le manège des aigles qui, pendant des heures entières, tournoient autour d'une cime, sans remuer les ailes. Toute personne qui a fait une traversée un peu longue en mer a vu des frégates suivre, pendant des journées entières le bateau, en marchant contre le vent, les ailes tendues et immobiles. Par quel acte de sorcellerie des oiseaux peuvent-ils se maintenir dans l'air, y progresser, sans donner le moindre coup d'aile ?

Deux observations vont nous livrer la baguette du sorcier. Tout d'abord le vent, ainsi que l'a montré Langley, n'est jamais régulier ; au moyen d'un anémomètre très sensible, ce professeur découvrit que le courant d'air le plus constant en apparence est formé de fragments de courants qui possèdent des vitesses infiniment variables, au point que ses allures peuvent changer près de cent fois en une seule minute ! Le vent est donc toujours composé de rafales très rapprochées et inégalement vites.

D'autre part on remarque que ces oiseaux ne s'avancent jamais selon une ligne droite, mais selon une ligne ondulée dans le sens vertical à la façon des montagnes russes, et très irrégulière. Son irrégularité provient précisément de l'inconstance de ce « travail intérieur du vent », comme disait Langley, de ces rafales qui enlèvent l'oiseau en frappant ses voiles étendues, puis lui permettant de redescendre et d'avancer en glissant par le vol plané.

C'est là en somme un admirable et bienfaisant combat de la force du vent et de l'inertie de l'oiseau ! Toutes les observations le démontrent. Quand le vent ne souffle pas, ces oiseaux ne volent pas ; dans un endroit clos, même très vaste, dans la Galerie des machines par exemple, jamais le vol à voile ne pourrait être pratiqué par un oiseau ! Jamais non plus un de ces grands volateurs ne demeure immobile dans l'espace ; il modifie au contraire à tout moment son altitude, en profitant tour à tour, avec son extraordinaire instinct, du travail que fournit la rafale en l'enlevant loin de l'eau, et de l'effort que fait la pesanteur en le ramenant vers les vagues.

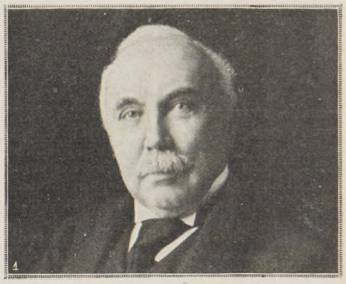
(*A suivre.*) L. Baudry de Saunier.

Une phrase de mon dernier article semblait indiquer que le dirigeable *Ville de Paris* avait été *acheté* à M. Henry Deutsch pour le ministère de la Guerre. M. Henry Deutsch en a au contraire généreusement fait don à notre défense nationale. — B. S.

LE « PREMIER » ANGLAIS

Hier, c'était sir Henry Campbell Bannerman : c'est aujourd'hui M. Asquith.

Éprouvé depuis plusieurs mois par une cruelle maladie, se sentant fléchir sous le poids de ses soixante-douze ans, sir Henry Campbell Bannerman vient de se résigner



Sir Henry Campbell Bannerman. — *Copyright Reginald Haines.*

à la retraite. Au cours d'une carrière politique de quarante années, il avait, avant d'arriver au faite du pouvoir, occupé à diverses reprises de hautes charges dans les cabinets où M. Gladstone s'était assuré son utile collaboration. Son parti ayant remporté une victoire éclatante aux élections de 1905, il avait été appelé à former le cabinet dont la composition ne laissa pas d'étonner par la nouveauté hardie de certains choix indiquant une évolution marquée vers le libéralisme démocratique et même vers le socialisme.

Après avoir accepté la démission de son premier ministre, le roi a mandé immédiatement auprès de lui, à Biarritz, le membre du cabinet tout désigné pour recueillir la succession de sir Henry Campbell Bannerman : M. Asquith, chancelier de l'Echiquier (ministre des Finances). Né à Morley, d'une vieille famille du Yorkshire, le nouveau « premier » a cinquante-six ans. Brillant élève de l'université d'Oxford, il s'était fait une

L'hon. Herbert Henry Asquith. — *Copyright Reginald Haines.*

réputation comme avocat au barreau de Londres, quand les électeurs d'East Fife l'envoyèrent, dès 1886, à la Chambre des communes, où son talent oratoire, ses qualités de *debater* devaient bientôt le distinguer. En 1892, il se vit confier, par M. Gladstone, l'important portefeuille de l'Intérieur, et, lorsqu'en 1895 il eut repris sa place dans l'opposition, il en resta un des leaders les plus écoutés, durant dix années consécutives de ministère conservateur. Le libéralisme de M. Asquith est sensiblement moins foncé que celui de son prédécesseur.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

POLIN A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — Mme Bartet (la générale) et M. Polin (l'ordonnance Anselme), dans une scène de *Ma Générale*, par M. Jules Claretie. — *Phot. Boyer et Bert.*

La représentation de retraite offerte par la Comédie-Française au bénéfice de M. Baillet — sociétaire qui s'en va à soixante ans, après trente-trois ans de services dévoués — a été copieuse, brillante et, autant qu'il était possible, exempte de la mélancolie qui plane presque toujours sur ces cérémonies d'adieu. M. Baillet a interprété avec verve les passages importants de ses rôles préférés : Almaviva (*Le Barbier de Séville*), don César de Bazan (*Ruy Blas*), et ses meilleurs camarades, non seulement ceux de la Comédie mais ceux des théâtres du boulevard, sont venus lui apporter le concours de leur talent ; ainsi l'on a vu représenter dans la Maison de Molière — de Molière qui n'en eût pas été offusqué — une revuette de M. Adrien Vély. Mais le « clou » de la soirée restera la première représentation d'un acte inédit de M. Jules Claretie, *Ma Générale*, ravissante comédie, interprétée par Mmes Bartet, Leconte et par Polin, le bon tourlourou de café-concert. En Afrique, Anselme a sauvé la vie de son général et celui-ci a pris ce brave garçon comme ordonnance ; or, voici qu'Anselme s'éprend d'amour pour sa générale, mais d'un amour si respectueux, si purement adorateur ! Il veille sur elle, discrètement, naïvement, il la veut heureuse ; il la protège même contre une infidélité projetée de son général ; et la générale — Mme Bartet dans ce rôle, avec ses épaules nues et sa crinoline, semblait descendue d'un tableau de Winterhalter — la générale, qui a quelques soupçons, interroge Anselme... Polin, dans cette scène délicate — que représente notre gravure — fut exquis de finesse, de tact, de mesure, d'émotion contenue ; il ne fut pas inférieur à sa « divine » partenaire et prouva que, quel que soit le genre adopté, un artiste véritable peut toujours atteindre à la perfection de l'art.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Histoire.

Le 1er décembre 1817, le général Bentham, commandant la garnison de Sainte-Hélène, et les officiers du 66e régiment d'infanterie anglaise, au nombre de 37, se présentaient à Longwood pour faire, à Napoléon prisonnier, une visite de corps. Il était 4 heures de l'après-midi. Conduits par le comte Bertrand, accompagnés du baron Gourgaud et du comte de Montholon, le général et ses officiers en grand uniforme rouge, épaulettes d'argent, culottes blanches et bottes molles, le chapeau à plumes sous le bras, furent introduits par l'huissier Noverraz dans l'humble salon, tapissé de papier jaune, où les attendait l'empereur. Napoléon portait sa petite tenue verte des chasseurs de la garde. On remarqua qu'il avait la figure grasse et le teint olivâtre Son visage, d'abord renfrogné, s'éclaira quand il fit le tour du cercle formé autour de lui et qu'il posa, à chacun, les questions dont il avait l'habitude : « Où avez-vous servi ?... Combien de temps ?... Avez-vous des blessures ? » Ainsi, il arriva jusqu'à l'aide-major Henry, qu'il interrogea sur l'hépatite, maladie commune dans l'île et dont l'illustre captif se croyait déjà atteint. Dès le lendemain, le jeune officier consigna tous les détails de cette entrevue en des notes vivantes qui, pour être peu sympathiques à l'empereur, n'en constituent pas moins l'un des plus curieux documents sur la captivité. Dans *les Derniers Jours de l'Empereur*, le passionnant ouvrage qu'il vient de publier, à la librairie Flammarion (3 fr. 50), comme suite à son *Napoléon prisonnier*, M. Paul Frémeaux utilise la substance des notes du médecin anglais, tout en discutant leur esprit. M. Frémeaux commence son récit à l'arrivée de Henry à Sainte-Hélène. et prend occasion des déplacements du docteur dans l'île pour en décrire les aspects en des pages étonnantes de précision et de couleur. Nous devons constater que, jusqu'ici, aucun des auteurs qui écrivirent sur la « dernière phase » sans en excepter lord Rosebery, ne s'était soucié de rendre sensibles à notre esprit les paysages de Sainte-Hélène. Grâce aux multiples indications que nous donne M. Frémeaux, grâce à l'ingénieuse habileté de ses reconstitutions, nous pourrons, désormais, mieux encore que par l'image, nous imaginer le décor du drame. C'est presque au lendemain de la réception des officiers anglais, vision rouge, étincelante et animée comme une parade, que va se jouer la dernière scène du dernier acte de ce drame. En cette fin d'année 1817, le mal ignoré dont souffre l'empereur — et que seule révélera l'autopsie — se précise, bien que, dans l'entourage de Napoléon, on demeure confiant et même sceptique. Gourgaud, rentré en France, au commencement de 1818, tient à qui veut l'entendre, des propos qu'on lui a reprochés comme une félonie à l'égard du captif et sur lesquels deux lettres inédites du marquis d'Osmond, publiées par M. Frémeaux, jettent une troublante lumière. Napoléon, prétend Gourgaud, est en excellente santé et pourra s'échapper dès qu'il en aura le désir. Conséquences de ces bavardages : on enlève au captif son médecin intelligent et attentif, O'Méara, on resserre la surveillance, on lui rend impossibles ses déjà trop rares chevauchées. La maladie s'aggrave en même temps que s'accroit l'ennui. Et dès lors, quelles tristesses ! Quelles journées désolées, lamentables, dans la pauvre maison de Longwood, où les derniers fidèles eux-mêmes songent à abandonner le captif ! Mais ce geste fâcheux ne s'accomplira pas. On se décide enfin à s'apercevoir que l'empereur n'a plus que très peu de mois à vivre. On se ressaisit. On redevient admirable. Dans la triste petite chambre constamment obscure — car le malade ne supporte plus la lumière — serviteurs et médecins s'empressent à tâtons. Le général et la comtesse Bertrand, Montholon, Marchand, entourent cette agonie de leurs soins désespérés, tandis que, dans la pièce voisine, l'abbé Vignali dit la messe des quarante heures. Et, quand tout est fini, lorsque, pour en draper le mort, on cherche le manteau d'Arcole, la douleur poignante de ces Français, derniers courtisans de la gloire malheureuse, impressionne si profondément les Anglais présents qu'Hudson Lowe, lui-même, ne peut s'empêcher de déclarer : « Quand un homme tel que celui-là disparaît, on ne doit manifester que du chagrin et des regrets. » Nous ne croyons pas trop nous avancer en affirmant que les lecteurs du livre de M. Paul Frémeaux ressentiront un peu de cette émotion rétrospective. Et c'est le meilleur éloge que nous puissions faire d'un ouvrage d'histoire dont l'impartialité ne consiste pas en une sèche présentation des faits, mais qui sait accommoder le souci de l'exactitude documentaire avec le don de l'évocation et les entraînements d'une sobre éloquence.

Voyages.

Qu'il s'agisse de tourisme, de promenades d'oisifs, de voyages d'artistes ou de savants, on ne se lasse point de feuilleter les livres des voyageurs et chacun de nous, dans ces pages amusées ou graves, bonnes histoires de route, notes d'art, observations économiques, trouve une satisfaction de son esprit. Sans compter que — lorsque nous cherchons un itinéraire pour nos vacances — les indications de ces volumes combinées avec celles, plus sèches, des guides connus nous aident à trouver notre voie. Ainsi, voici bientôt les jours de Pâques. Où peut-on bien, pendant ce bref congé du milieu de l'an, aller chercher une distraction de l'esprit et quelque joie des yeux ? Cela, évidemment, dépend beaucoup des caprices du soleil. Si le temps s'est réchauffé suffisamment, on peut consacrer quelques jours à visiter la Franconie. Le livre de M. Sander Pierron : *les Images du chemin* (Ed. de la *Belgique*, Bruxelles, 3 fr. 50) nous guidera à travers Cologne, la ville sainte du moyen âge, Nuremberg, la ville des poupées, et Bayreuth, la capitale wagnérienne. M. Sander Pierron s'offre même à nous conduire en Hollande et ceux d'entre nous qui auront la bonne idée de l'y suivre ne manqueront point, au retour, tandis qu'ils traverseront la vieille Flandre française, de consulter le volume très artiste de M. Henry Cochin : *Tableaux flamands* (Plon, 3 fr. 50). — Mais il nous faut bien convenir que le tourisme en Allemagne et en Hollande est plutôt une flânerie d'été ou d'automne, et qu'il est peut-être plus séduisant de s'en aller, selon la tradition, vivre la semaine, toujours un peu fraîche, de Pâques dans les pays de soleil. Aux derniers Parisiens qui, en cette fin de carême, rejoindront la Côte d'Azur, on peut recommander le livre de M. Michel Jacquemin : *Sous les Oliviers* (Lemerre, 3 fr. 50). Faire connaître au grand public qui visite superficiellement la Riviera, de beaux paysages trop oubliés, des œuvres d'art admirables trop peu connues, tel est le but que M. Michel Jacquemin s'est proposé en réunissant en son volume des études très soignées, auxquelles il a consacré plusieurs années de recherches et de travail. Nice, Cannes, Cimiers, Menton, Monaco, ont déjà fourni le sujet de tant de pages descriptives que la matière semblait épuisée. A suivre un cicerone aussi averti, on constate qu'elle est inépuisable. — Pour voir les processions du vendredi saint, on continuera, naturellement, à faire le voyage d'Espagne Mais il est à croire que, cette année, *le Voyage en Portugal* sera également en faveur. Nombre de curieux de toutes nations voudront connaître les endroits de la récente tragédie, et prolongeront leur séjour sur cette terre de Bragance qui, avec ses coteaux riants, ses vallées profondes et ses rivières bleues, est vraiment l'un des coins du monde les plus exquis. Au reste, dans le livre, si adroit, si aimable, de MM. G. de Beauregard et L. de Fouchier (Hachette, 3 fr. 50), qui est le parfait guide du touriste au royaume de Dom Manuel II, les voyageurs pour Lisbonne trouveront, avec mille renseignements utiles de toutes natures, une documentation historique des plus indispensables et des plus captivantes. — Les gens très hardis, ceux qui n'ont peur de rien, pousseront peut-être le dilettantisme de l'actualité jusqu'à se rendre au Maroc pour y passer leurs vacances. Que le livre de Mlle Zeys les accompagne ! Mlle Zeys est une Française qui a visité le Maroc et qui n'est point Mme du Gast. Son ouvrage (*Une Française au Maroc.* — Hachette, 3 fr. 50) nous renseigne sur le peuple de l'islam, ses mœurs, ses coutumes, sur la vie européenne en pays hostile et, aussi, ce qui ne nous intéresse pas moins, sur la vie des femmes musulmanes au harem et sous la tente. D'autre part, une étude curieuse est consacrée par M. Jean Hess à *Israël au Maroc* (Bosc, 3 fr. 50). Ce volume est illustré par la plume même qui écrivit le texte, mais ces dessins ont cette particularité assez originale d'être tout à fait en opposition avec le récit et de nous présenter en posture plutôt ridicule sinon odieuse des personnages dont M. Hess nous parle en termes plutôt sympathiques. Enfin, deux livres, *la France au soleil* (Sansot, 3 fr.), par M. Henry de Bruchard et les *Souvenirs d'Egypte* (Challamel, 2 fr. 50), intéresseront spécialement ceux de nos lecteurs qui compteront visiter soit Alger et la Kabylie, soit le Caire et la vallée du Nil.

Théâtre.

L'Apprentie, le beau drame historique de M. Gustave Geffroy, qui obtint, à l'Odéon, un si légitime succès, vient d'être édité par la maison Fasquelle (3 fr. 50). Le tome III du *Théâtre de Jules Lemaître*, qui parait également en librairie, joint à deux grandes œuvres connues : *l'Aînée* et *la Massière*, une comédie inédite : *la Princesse de Clèves* (Calmann-Lévy. 3 fr. 50).

LES ÉTUDES JAPONAISES DE H.G. PONTING

On n'a pas oublié la très intéressante collaboration que nous a donnée, à diverses reprises, M. Herbert G. Ponting, et les belles et curieuses images que nous ont values ses voyages aux Indes, à Ceylan, au Japon. De son long séjour dans l'empire du Soleil Levant, notamment, il a rapporté une admirable série de photographies qu'il se propose d'éditer sous le titre d'*Etudes japonaises*. Six de ces études sont actuellement visibles chez MM. Manzi. Joyant et Cie au boulevard. Trois d'entre elles seront, pour les lecteurs de *L'Illustration* qui les iront contempler un moment, d'exquises vieilles connaissances. *Sous les glycines de pourpre*, *A l'Exposition de chrysanthèmes* et *Au pays des Lotus* ont, en effet, paru ici. Déjà, les reproductions monochromes que nous en avons données permettaient d'apprécier les qualités qui constituent le mérite des photographies de l'intrépide et passionné voyageur, son habileté comme opérateur, d'abord, et surtout ce sens esthétique affiné qui le guide dans le choix du site et la mise en plaque du sujet, et qui donne au moindre de ses clichés, par le bel équilibre de la composition, la savante opposition des masses lumineuses, le caractère, souvent la poésie d'une œuvre d'art.

Un agrément nouveau est venu ajouter encore au charme de ces planches : d'après des maquettes fournies par des artistes japonais renommés, toutes ont reçu une enluminure discrète, harmonieuse et qui rappelle par plus d'un point les légères, les fraîches impressions à l'aquarelle des vieux maîtres nippons, aujourd'hui disputées à prix d'or.

Sans doute l'ambition de M. Ponting a été tout autre que d'imiter les estampes japonaises. Avec des moyens différents, il a donné une vision nouvelle des paysages, de la vie du Japon, de sa nature si particulière, de ses monuments vénérables. Il a créé, en somme, un art très original, très savoureux.

LES THÉATRES

Au Théâtre Sarah-Bernhardt, *la Courtisane de Corinthe*, drame en vers en cinq actes et six tableaux de MM. Paul Bilhaud et Michel Carré permet à l'illustre actrice de mettre en valeur toutes les caractéristiques de son prodigieux talent : expression passionnée des sentiments, tour à tour les plus doux et les plus violents, pureté de la diction lyrique, harmonieuse beauté des attitudes au milieu du faste de mise en scène dont elle aime s'entourer. Une fille de roi phénicien, enlevée et brutalement séduite par Pausanias, abandonne son jeune fils à des bergers pour pouvoir, à Corinthe où elle a reconquis sa fortune, se venger voluptueusement des Grecs qu'elle méprise ; elle fait ainsi tomber dans ses filets, au bout de quelques années, le fils de Pausanias, mais elle y attire en même temps son propre fils qu'elle n'a pas reconnu d'abord, et de la rivalité terrible qui éclate entre ces deux jeunes gens naît le drame qui aboutit à la mort de la courtisane, mère douloureuse et torturée. Tandis que l'action principale se déroule et se précipite dominée, comme dans les œuvres antiques, par la menace fatale du destin et des dieux, nous voyons revivre, dans l'agitation de leur existence passée, les poètes, les philosophes, les stratèges, les sénateurs, les courtisanes. C'est un régal pour l'esprit et pour les yeux. Une musique de scène de M. Charles Levadé en souligne délicatement quelques passages.

Le Théâtre Réjane a repris en matinée *le Grillon*, pièce tirée avec bonheur, par M. de Francmesnil, du célèbre conte de Dickens et accompagnée d'une discrète musique de M. Massenet. *Le Grillon* a retrouvé rue Blanche le succès qui l'avait accueilli, jadis, à l'Odéon.

Qui qu'a vu Ninette ? de MM. Jules Oudot et Jean Drault, à Cluny, est, dit l'affiche, un « vaudeville-opérette » ; ce sous-titre qualifie exactement la nature de cette pièce, bouffonne sans grivoiserie, agrémentée d'une musique formée d'un pot-pourri de refrains populaires ; au total, spectacle d'une fantaisie réellement divertissante. Une petite étoile y parait pour la première fois sur les planches : Mlle Reine Leblanc.

L'Athénée vient d'ajouter à son désopilant *Boute-en-train*, un acte en vers de M. Louis Forest : *la Ceinture de Balbine ;* le sujet en est fort osé, mais les vers, spirituels, le font néanmoins applaudir.

Un nouveau groupement de jeunes auteurs dramatiques qui s'intitulent modestement « les Essayeurs », nous ont donné, au Théâtre des Arts, la représentation d'un acte, en vers, de M. Fernand Rivet : *le Voyage de la comédienne*, et de trois actes en prose de MM. A. Gandrey et Henri Clerc : *Clapotin*.

Le Voyage de la comédienne est le type de lever de rideau agréablement, élégamment versifié qui convenait à l'ancien Odéon ; Mlle Jane Rabuteau l'a joué avec distinction.

Clapotin, comédie dramatique moderne, est un modèle de pièce « bien faite », selon les préceptes de feu Sarcey. Le sujet — une fille qui, pour sauver sa mère coupable, se sacrifie en acceptant d'épouser un homme qu'elle ne peut pas aimer — le sujet est nettement posé ; les auteurs en ont tiré successivement et logiquement toutes les scènes « à faire » ; elles étaient nombreuses, ils les ont traitées avec adresse et vigueur et ont procuré à M. Duquesne, dans le rôle de Clapotin, mari aveugle et père peu clairvoyant, l'occasion d'être fort applaudi.

« LES BOUFFONS » EN AMÉRIQUE

Les Bouffons, l'exquise pièce de M. Miguel Zamacoïs, dont nos lecteurs ont eu la primeur (9 mars 1907), et dont ils se rappellent la triomphale carrière, sont en Amérique, avec *le Voleur*, de M. Bernstein, le plus gros succès théâtral de la saison.

Devenus *The Jesters*, *les Bouffons* ont été remarquablement traduits en vers anglais par M. John Raphael qui a réussi ce tour de force de transporter dans les vers anglais toutes les qualités « bien françaises » du texte original : grâce, fantaisie et spirituelle gaieté.

La pièce, luxueusement montée par M. Frohman, l'impresario connu, est jouée depuis le 15 janvier à l'Empire Théâtre de New-York, et une tournée la promène dans les grandes villes des Etats-Unis.

C'est miss Maud Adams, l'enfant gâtée du public américain, qui interprète, avec un charme et un talent auxquels toute la presse a rendu hommage, le rôle de Jacasse dont Mme Sarah Bernhardt a fait une inoubliable création.

La délicieuse silhouette de Mme Sarah Bernhardt en Jacasse est présente à toutes les mémoires ; il nous a paru amusant de lui opposer celle de la gracieuse artiste américaine et d'y joindre, à titre de curiosité, et à l'intention des bons élèves des écoles Berlitz, la version anglaise du fameux récit de « l'histoire du Zéphyr », aujourd'hui presque classique :

THE STORY OF THE BREEZE

The gentle breeze which stirs the leaves of yonder vine
Recalls to me a tale — a favorite of mine,
A story which one day in an old book I found,
An ancient tome, gaunt, grim, black-lettered, leather-bound,
Which tome, looking as though 'twere filled with tales of sin
Promised but little of the charm I found within.
'Twas in this book I read the tale which, if you please,
I will repeat tonight. The Story of the Breeze.

A breeze one day, abroad on fun or mischief bent,
Entered a castle grim, traversed the battlement,
And on the terrace found, sitting and spinning there,
A maiden of sixteen, blue-eyed, with golden hair.
Blue were her eyes, and soft as the young sky at dawn,
Or the waves of the lake the breeze had crossed that morn
And as th'intruder tossed a strand of golden hair
The maid looked up and laughed, so sweet, so chaste, so fair
That the breeze, who till then had kissed and whirred away
Over the trees and far, fickle until to-day,
Knew that this time his heart was bound and tethered there
To that child of sixteen, blue-eyed, with golden hair.
For the fair maid had won, won all unconsciously,

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

A lover without name and whom she could not see.
While the breeze loved to love, and for no royal throne
Would have exchanged his right to love her thus unknown.
Then, as he could not bring her flowers all abloom,
The butter-flies he'd waft in shoals into her room
From forest glades and fields, from near and far, and they
Blue, yellow, red, and green, a quivering bouquet,
He blew into her hair, bejewelled it, and then,
When he grew jealous, swiftly blew them out again.
The scent of new-mown hay he brought in from the fields,
From ev'ry bush and flow'r what each of sweetest yields
Marjoram, meadowsweet, and sage he carried there,
For the maid of sixteen, blue-eyed, with golden-hair.
Sometimes he'd wander off, down into far Provence,
And from the fairest lands of the fair land of France
He would come laden back with orange blossom's breath,
Which he had stolen e'er men crushed the blooms to death.
For all that ailed the maid he found a ready cure ;
Were the day stormy, he would fetch her air more pure,
From snowy mountain-tops, and, if she were cold, why
His own love blew so warm he warmed her easily.
When she was reading in works of old bard or sage,
The breeze was waiting there to help her turn the page.
And when at night she slept in her white-curtained bed,
He'd venture till he touched his darling's golden head,
And, drunken with the joy forbidden, dare to sip
A kiss that maddened him from the child's smiling lip.
One day, alas, there came a lord from Aquitaine
To woo and win the maid. He came and came again.
And the unhappy breeze howled in his mad despair.
Gone the maid of sixteen, blue-eyed, with golden hair,
Handsome the swain, and rich, strong in his manhood' [sprin

Miss Maud Adams dans le rôle de Jacasse (Chicot dans la version anglaise). — *Phot. Sarony.*

Blushes, a whispered word, the chaplain, and a ring.
What when a woer's young, rich, and has all to please,
What against such a man, can the most perfumed breeze?
Off went the breeze, and rushed heart-broken, desire-torn,
Into the desert, where, anguished, alone forlorn,
He gathered strength to rush back with unwonted might
Batter the castle walls, howl, the unhappy wight,
As though his storm-tossed soul could in the noise find [peace
Or, with a whirl of rage, could his poor heart release.
And when the sexton old rang out the marriage bell
So fiercely blew that he tolled a funeral knell.
So that no flowers should deck the couple's bridal way,
Every rose-bush swept into sad disarray,
Murdering all the blooms he had caressed of old,
For the sixteen-year bride, blue-eyed, with hair of gold.

NICOLE

He's set me weeping.

JACQUES

I tremble the end to know.

SOLANGE

Poor little breeze !

LE BARON

Upon your lips we hang, Chicot
Finish your story. We are anxious, all, my friend,
With what you've said entranced, to hear how it will end.

CHICOT

Off and away the breeze, sweeping a weary world,
Off and away he went, misery tossed and whirled,
Came back in two years time, back to the castle old
Where dwelt the sweet young wife blue-eyed with hair of
Back to the castle grim and in a cradle there [gold
Found a wee baby girl, blue-eyed with golden hair ;
Gently and softly blew, turning the child's toy mill
Eager to win a smile where he had come to kill ;
Turning the tiny mill as he had kissed of old
The mother's sweet blue eyes and hair of burnished gold.
Then sunk to endless rest under the mother's chair
To dream of her blue eyes and of her golden hair.

John N. Raphael.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Les illettrés dans l'armée russe.

La proportion des illettrés, dans l'armée d'une nation, est bien faite pour renseigner sur l'état de l'instruction primaire dans cette nation.

Or les contingents russes de 1905 ont fourni 58 recrues sur 100, ne sachant ni lire, ni écrire ; 9 % sachant lire seulement, et 33 % sachant lire et écrire.

Un sous-marin de pêche aux éponges.

L'éponge fait l'objet d'un commerce considérable, et l'on en récolte une grande quantité sur les côtes tunisiennes. La pêche est difficile ; et si les procédés sont nombreux, les uns rudimentaires, comme la pêche à la plongée, la pêche à pied, la pêche au trident ; d'autres plus perfectionnés, pêche à la drague ou au scaphandre, tous présentent de sérieux inconvénients. D'autre part, les nombreux essais de culture industrielle de l'éponge ont donné jusqu'ici des résultats médiocres.

M. l'abbé Raoul, vicaire général du diocèse de Carthage, cherche depuis longtemps la formule d'un engin vraiment pratique ; avec sa collaboration et celle de M. Rousset, la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée vient de construire à la Seyne un sous-marin de pêche fort curieux.

Ce « bateau » se compose essentiellement d'une sorte de bouée cylindro-sphérique, mesurant 5 mètres de longueur sur 1 m. 60 de diamètre, surmontée d'un kiosque formant panneau d'accès à l'intérieur. Ce panneau est muni d'une fermeture analogue aux capots des sous-marins, qui peut se manœuvrer de l'intérieur et de l'extérieur.

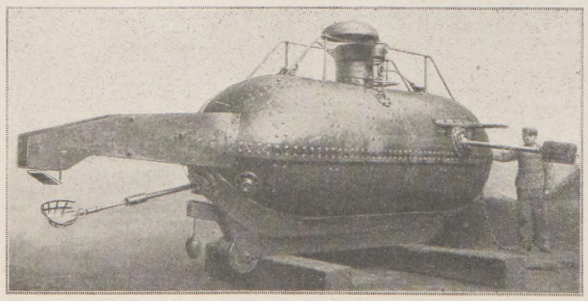
A l'intérieur, on remarque deux réservoirs assez résistants pour recevoir de l'air comprimé à 15 atmosphères et trois water-ballasts, d'une contenance totale de 300 litres, dont le jeu doit produire l'immersion ou l'émersion. Il y a place pour deux hommes.

Un lest en fonte de 680 kilos, placé au-dessous du bateau et pouvant être déclanché de l'intérieur, doit servir à remonter rapidement en cas de danger. Enfin, un plomb de sonde de 20 kilos permet de produire de légers déplacements verticaux.

Quand le sous-marin touche le fond, on peut réduire presque à zéro la pression qu'il y exerce et le faire rouler sur le galet placé à son avant, le déplacement étant produit par l'action de deux rames spéciales, imaginées par M. l'abbé Raoul, qui se manœuvrent de l'intérieur.

A l'avant est encore disposée une corne abritant des lampes électriques qui projettent leur lumière sur le fond. Le secteur, éclairé, est vu par un grand hublot ménagé au-dessus du point de sortie d'une longue pince articulée au moyen de laquelle on cueille les éponges que l'on dépose ensuite dans un panier accroché vers le bout de la corne. Un fil téléphonique et un porte-voix maintiennent la communication constante entre le sous-marin et le bateau remorqueur.

Ce sous-marin a été plongé en rade de Toulon à une profondeur de 100 mètres, pour éprouver sa résistance ; après la remonte, on a constaté la complète étanchéité de la coque qui avait parfaitement résisté à cette pression considérable. Le nouvel engin paraît évidemment plus confortable que le scaphandre ; l'expérience seule permettra d'apprécier son degré de sécurité et la valeur de son rendement.



Un sous-marin pour la pêche des éponges

La coupe de Monaco.

La « coupe » offerte par le prince de Monaco pour le vainqueur de la course finale de canots automobiles qui doit être disputée dimanche 12 avril, consiste en une figurine allégorique, création délicate de l'éminent statuaire Allouard. Le sujet, mesurant une hauteur totale de 0 m. 15, représente une svelte néréide, élégamment drapée, qui se dresse au-dessus des flots, sur le dos d'un dauphin. Les nus en ivoire, la tunique en marbre blanc, l'écharpe en marbre rose, le dauphin en argent, la mer en onyx vert du Mexique, les accessoires en or, composent une harmonie polychrome du plus heureux effet. La pièce joint donc, à son caractère purement artistique, la valeur des matières précieuses mises en œuvre.

La téléphonie sans fil.

Nous avons reproduit, il y a quelque temps (4 janvier 1908), une photographie montrant l'installation d'un poste de téléphonie sans fil à bord du *Connecticut*, vaisseau amiral de la flotte américaine. Par une faveur exceptionnelle, l'inventeur du système, qui représente une puissante société commerciale étrangère, a été admis ces jours derniers à utiliser pour ses expériences le poste de télégraphie militaire de la tour Eiffel. Les essais entre le champ de Mars et Villejuif, soit sur une distance de 8 kilomètres, ont donné d'assez bons résultats.

Il ne semble pas possible, pour l'instant, de communiquer à une plus grande distance. Comme un seul poste coûte 12.500 fr., le système ne saurait, dès lors, comporter d'application pratique aux services de la marine ou de l'armée. Nos officiers, d'ailleurs, étudient eux-mêmes la question ; les résultats déjà obtenus et qu'ils jugent inutiles de faire connaître, ne le cèdent guère à ceux que l'on a pu *constater* ailleurs. Il est probable que, dans un délai plus ou moins rapproché, on pourra utiliser les ondes hertziennes pour téléphoner à une assez grande distance ; mais il paraît en même temps fort douteux que l'on puisse réaliser la synthonie nécessaire pour adapter ce mode de communication aux exigences d'un service public.

Un peuple conservateur.

Dans une récente étude sur des recherches archéologiques conduites en Egypte, M. G. Elliot Smith, professeur à l'Ecole de médecine du Caire, a fait connaître des renseignements intéressants sur la chirurgie des Egyptiens, il y a cinq et six mille ans.

Ses données lui sont fournies par l'étude de momies nombreuses. Parmi celles-ci il en est qui révèlent très clairement à quelle mort succombèrent les défunts dont, après des milliers d'années, des indiscrets viennent déranger les ossements. Ce sont celles que l'on trouve encore munies de pièces de pansements, à cause de fractures en telle ou telle partie du corps. Comme la seule inspection des fragments brisés suffit à faire voir qu'aucun travail de cicatrisation ne s'est produit, il est évident que les sujets présentant les lésions dont il s'agit sont morts quelques heures seulement après l'accident. On a eu le temps de panser leur plaie, mais on n'a pu les guérir. Et il y avait certainement plaie, car les pièces du pansement sont encore tachées de sang. Assez fréquemment, le sujet ainsi blessé présente des fractures au bras ou à l'avant-bras ; en outre, il possède des lésions à l'épaule et au crâne. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour deviner qu'il ne

Coupe des canots automobiles de Monaco, par Allouard.

s'agit pas là d'un accident quelconque. Tout indique qu'on est tombé à coups de bâton sur le sujet, et qu'on l'a frappé au haut du corps, et que le malheureux a essayé de parer les coups en élevant ses bras au-dessus de la tête. Si l'on ajoute à ceci la circonstance qu'il s'agit souvent d'une femme, et d'une femme jeune devant devenir mère avant longtemps, il est difficile de ne pas conclure qu'on se trouve en présence d'un drame de famille. La reconstitution de celui-ci est même facile, malgré les cinq mille ans qui se sont écoulés depuis. Ce qui intéresse le chirurgien dans cette affaire est le fait que les attelles dont on faisait usage à l'époque lointaine dont il s'agit sont exactement celles que les esculapes indigènes du vingtième siècle emploient encore pour traiter les fractures. La matière, la forme, le mode d'adaptation sont identiques. Il n'y a probablement pas de tradition médicale qui se soit aussi longtemps continuée.

Les chiens de trait

De nombreux exemples, pris à l'étranger, montrent que le chien peut rendre de grands services comme animal de trait.

Les attelages de chien sont d'un usage courant en Suisse, dans certaines provinces d'Allemagne, en Hollande, et surtout en Belgique, où ils sont surtout appréciés par de très intéressantes industries populaires (colporteurs, marchands forains, laitiers, etc.) qui leur demandent d'importants services. Toujours ces animaux se montrent capables d'une énergie et d'une endurance remarquables, traînant sur de longs parcours, à de rapides allures, des charges représentant plus de dix fois leur poids.

M. Reul, professeur à l'Ecole vétérinaire de Bruxelles, décrit comme il suit le chien convenant le mieux au trait :

Le chien de trait sera de grande taille, de 65 à 70 centimètres, et bien conformé. Les membres seront gros et forts, garnis de muscles épais au bras et à la cuisse, dans d'excellentes conditions d'aplomb. Les doigts seront bien rapprochés, bien voûtés, courts et gros, disposés en pattes de chat. La face plantaire sera garnie de soles dures et épaisses pouvant résister longtemps à la marche, sans trop s'user. Le dos et les reins seront en horizontale, courts, larges, épais, capables de supporter un lourd poids sans fléchir. La poitrine ample et large, le ventre modérément développé.

On recherchera de préférence des chiens de poil court. Un chien présentant ces qualités fera un excellent service. La race importe peu.

En Flandre, les chiens s'attellent dès l'âge de dix mois. La plupart d'entre eux trainent des poids de 250 à 300 kilogrammes tous les jours, sur un parcours de 20 à 30 kilomètres. Ils sont faciles à nourrir et d'un entretien peu coûteux.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

NOS MORTS AU MAROC

Le 29 mars, au cours d'une opération dirigée par le général d'Amade dans la région des Mdakra, notre cavalerie, composée d'un peloton du 6e chasseurs et d'un du 1er spahis, s'est trouvée en présence de

Le lieutenant Sylvestre.
Phot. Guionic.

300 fantassins marocains, qui ont surgi subitement de hautes cultures. On a pu la dégager, mais nous avons eu 8 tués, parmi lesquels les deux officiers commandant les deux pelotons, le lieutenant Sylvestre, du 6e chasseurs, et le lieutenant du Boucheron, du 1er spahis.

Le lieutenant du Boucheron.
Phot. Schnelli.

Le lieutenant Sylvestre était né le 30 juin 1878, à Plaurimont-Jaumiers (Dordogne). Il sortait du rang : entré au service en 1896, il avait été promu lieutenant le 1er avril 1905.

Le lieutenant Pierre Bramaud du Boucheron, originaire de Limoges, n'était âgé que de vingt-six ans. Sorti de Saint-Cyr en 1903, dans les premiers de sa promotion, il était lieutenant depuis le 1er octobre 1905.

Son frère, enseigne de vaisseau, fut blessé à bord du *Iéna*, lors de la fameuse catastrophe.

Saint-Raphaël sous la neige. — *Photographie Bandieri, prise le 6 avril.*

LES ÉLECTIONS PORTUGAISES

A Lisbonne, pendant les trois journées des 5, 6 et 7 avril, les élections générales — qui, partout ailleurs, dans le Portugal, se sont effectuées avec un calme absolu — ont donné lieu à des scènes de désordre regrettables et à des collisions sanglantes.

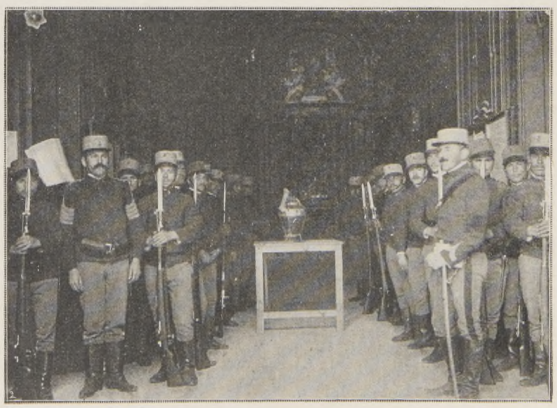
Les troubles de Lisbonne. — Patrouilles de lanciers devant Santo-Domingos. — *Photographies Benoliel.*

La première de ces échauffourées s'est produite dans une église du district ouvrier d'Alcantara. Un monarchiste ayant été soupçonné d'avoir voté deux fois fut maltraité, ainsi que l'officier de la garde municipale qui avait pris sa défense. On dut, pour renforcer la police impuissante, envoyer des troupes à cheval qui, reçues à coups de pierres, firent usage de leurs armes. Plusieurs manifestants tombèrent.

A Santo-Domingos, d'autre part, au centre de la ville, des groupes d'électeurs appartenant aux partis avancés, tentèrent d'enlever de l'église l'urne et les bulletins de vote pour les soustraire à la garde du curé pendant la nuit. La police dut encore requérir la troupe pour balayer la place. Des coups de feu furent tirés contre les soldats qui répondirent par une véritable fusillade : 7 morts et 70 blessés dimanche soir, 200 personnes arrêtées de dimanche à lundi, et 500 autres de lundi à mardi, tel est le triste bilan de ces trois journées pendant lesquelles la population de Lisbonne, terrorisée, a cru revivre les mauvaises heures de la tragédie récente. L'ordre a été enfin rétabli à force de troupes, les grandes places ayant été occupées par des détachements avec mitrailleuses, tandis que des patrouilles de cavalerie sillonnaient incessamment les rues.

Néanmoins mercredi encore, vers trois heures et demie du matin, deux soldats qui montaient la garde devant la porte d'un officier furent tués, à coups de revolver, par des inconnus.

Ajoutons que les résultats des élections sont, pour le parti monarchique, une victoire, d'ailleurs attendue. Cinq républicains figureront seulement dans la composition de la nouvelle Chambre.



L'urne gardée par la troupe dans l'église de Santo-Domingos, où ont été tuées huit personnes.

LA COTE D'AZUR SOUS LA NEIGE

Cette année, l'hiver s'est prolongé avec une rigueur que n'ont point encore fait oublier les débuts plutôt maussades du printemps, et les frimas tardifs de ces jours derniers n'épargnèrent même pas la région du Midi. C'est ainsi que Saint-Raphaël, une des stations du littoral méditerranéen les plus renommées et les plus recherchées des gens frileux pour la douceur de leur climat, s'est réveillé, le 6 avril, sous un manteau de neige épais de 5 centimètres, tombé, entre l'aurore et 8 heures du matin, d'un ciel dépourvu d'azur. On s'imagine malaisément, avec une parure si peu printanière, le jardin où Alphonse Karr cultivait ses roses, et la photographie qui a enregistré ce rare phénomène enrichit d'un numéro vraiment original la collection des vues de Saint-Raphaël.

Signes tracés avec le sang des victimes sur un mur de la place Santo-Domingos.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ce numéro contient : 1° Un supplément musical avec deux morceaux extraits de NAMOUNA et de LA HABANERA ; 2° Le 11e fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : NIETZSCHÉENNE.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 18 AVRIL 1908 *66e Année. — N° 3399.*

M. Malpertuy. Le général Lyautey. M. Regnault. *Photographie Louis Baïssas.*

L'INSPECTION DU GÉNÉRAL LYAUTEY AU MAROC

Le général Lyautey, M. Regnault, ministre de France, et M. Malpertuy, consul de Casablanca, reçoivent le caïd de Mediouna dans la kasbah et s'entretiennent avec lui des affaires de la région. — *Voir l'article, page 263.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Dans un salon, un jour de visite.

Un Monsieur. — Je ne commence à être heureux qu'à la mi-avril, au fur et à mesure que l'on s'achemine vers Pâques. L'hiver est déjà jeté derrière moi, par-dessus l'épaule, je n'y songe plus. Avec une méticuleuse béatitude, je me gave des premiers rayons de soleil dont la chaleur rude et immodérée vous donne si mal à la tête et vous casse les reins, et vous fait éternuer onze fois de suite dans la rue, toujours au moment où l'on traverse. Il semble que l'on reçoive une raclée de lumière et de feu. Et, aussitôt, une incroyable langueur m'anéantit. Je me sens soulevé par mille projets, comme dénué de forces pour les mener à bonne fin. Il m'apparaît à la fois avec évidence qu'un renouveau me galvanise et que pourtant je suis de moins en moins jeune et guilleret. J'ai l'œil égaré dans les hauteurs du bleu où mon regard épie en vain l'aile en faucille de l'hirondelle, et autant qu'à l'âme j'éprouve un grand vague au corps. Le vert de reinette de la feuille me ravigote et dans l'ombre d'une rue fraîche, peu passante, je goûte, aux pizzicati des serins accrochés dehors, la sensation délicieusement acide que l'on éprouverait à sucer un citron. Enfin, lorsque j'aperçois des équipes de jardiniers vifs à faire la toilette de nos jardins, ou bien, devant la grille de quelque belle demeure, un brave garçon qui taille le lierre, une gerbe de brins d'osier passés dans la ceinture, une folle envie me prend de me rouler comme un veau sur l'herbe des gazons.

La Maîtresse de la maison. — Je ne vous le conseille pas à Paris. Attendez au moins ces vacances de Pâques. Irez-vous quelque part ?

Le Monsieur. — Hélas ! non, madame. Je reste ici.

Une Dame. — Moi j'irai passer une huitaine dans ma terre, en Auvergne. On me mande qu'il y neige.

Une Autre. — Moi j'irai en Espagne.

Une Autre. — Moi en Italie.

Une Autre. — Moi en Grèce.

Une Autre. — Moi à Versailles. Je suis une de ses amies.

La Maîtresse de la maison. — Moi, j'irai peut-être en Belgique, dire des âneries devant quelques tableaux.

Un second Monsieur. — Avez-vous été aux Pastellistes ?

La Maîtresse de la maison. — Oui, l'autre soir, à l'ouverture.

Le second Monsieur. — Eh bien ?

La Maîtresse de la maison. — Je n'ai rien vu. Il y avait tellement de monde ! Les dos m'ont caché toutes les cimaises et les chapeaux ce qui était placé au-dessus. Voici le temps où il faudra aussi exiger que, dans les expositions et les musées, les chapeaux soient déposés dans le vestibule avec les cannes et les parapluies. Mais racontez ? Qu'y a-t-il de bien ?

Le second Monsieur. — Beaucoup de choses.

Une Dame. — Alors, c'est trop.

Le second Monsieur. — Non. Je vais vous dire cela, pêle-mêle, au hasard de la mémoire : M. Besnard apporte une splendide cargaison. L'image de la princesse Troubetzkoï est toute proche de la vie ; cette dame écoute et va parler. *Souvenir de fête* m'a séduit par l'étrangeté de son charme rose et argent. Une jeune femme tient une tulipe avec des grâces d'odalisque persane, et l'on croit entendre, en la regardant, le bruit du jet d'eau retombant sur le marbre. Et l'*Oiseau rouge* rutile d'un puissant éclat.

Une Dame. — De Dagnan ?

Le second Monsieur. — Une femme en longs voiles aux yeux tristes, et qui doit songer qu'on est en semaine sainte.

La Maîtresse de la maison. — Et Billotte ?

Le second Monsieur. — Toujours le Chénier des fortifs.

Une toute jeune Veuve, *en mauve, avec sympathie.* — Abel Faivre a-t-il ?...

Le second Monsieur. — Oui, mademoiselle... Pardon ? Oui, madame.

La jeune Veuve. — Quoi ?

Le second Monsieur. — *Nue.*

La jeune Veuve. — C'est ?...

Le second Monsieur. — Comme vous l'indique ce mot dépouillé, lui-même, d'artifice, une personne privée de tout vêtement, debout, devant une portière d'Arabie. Je vous laisse à deviner la charmante et chaude saveur ambrée de cette menue académie dont les genoux ont des tons de mandarine.

La jeune Veuve. — Et avec ça ?

Le second Monsieur. — *La Tasse de lait.* Une gentille et fûtée demoiselle on ne peut plus avertie boit une tasse de lait, avec un regard de côté dans la tempe qui est une vraie invite.

La jeune Veuve. — A quoi ?

Le second Monsieur. — A ce qu'on lui paye une ferme. Mais à l'instant on parlait de Versailles. Inutile d'y aller si vous avez la chance de posséder chez vous une des terrasses de Guirand de Scévola. Et, du même, je vous recommande une tête de femme qui semble avoir reçu, et gardé dans sa chevelure de soleil, la pluie d'or de Danaé. Devant le véridique et orageux paysage de M. Lhermitte, j'ai vraiment senti des gouttes. En fredonnant des airs de Winterhalter et de Comte-Calix, j'ai pris plaisir aux fillettes de M. Léandre qui rappellent toujours un peu l'enfance de l'impératrice Eugénie. Un coucher de soleil sur la rivière et une marine de M. Meslé ne manqueront pas de vous faire dire : « C'est joli », et puis, si vous avez une seconde, en vous en allant, allez donc dans une salle voisine, vous pencher sur un tout petit, tout petit tableautin de M. Catel, qui représente un chien lapidé dans le coin d'une vieille cour. Moquez-vous de moi, si vous voulez ? Cela m'a ému.

Presque toutes les Dames. — Nous irons ! Certainement !

Un troisième Monsieur. — Moi, j'ai pu visiter, avant son ouverture prochaine, au pavillon de Marsan, l'exposition d'art dramatique organisée par les soins de la Société des Arts décoratifs. Ce sera un indubitable succès, et je pense qu'on fera le maximum, sans billets d'auteurs. Quand je fus introduit, l'autre jour, par un ami, les tableaux étaient déjà fixés aux murs : « Les voilà donc, me disais-je, en leur faisant, à chacun, une petite entrée posthume, ces comédiens fameux, ces gloires qui ont suscité tant de passions, senti et rendu avec éloquence et de façons si diverses les mêmes sentiments éternels ! Je les vois réunis en ce foyer, campés et immobilisés dans les avantageuses attitudes de leurs rôles, avec le costume et le visage de leur emploi. Tous ces financiers gras et importants, au ventre plein d'écus, ces barbons impitoyables, ces valets rusés, ces pères nobles, ces ingénues, ces mères honnêtes ou coupables, toujours touchantes, et ces amoureuses ont disparu depuis longtemps de la scène du monde pour la cantonade d'où nul n'est jamais revenu, mais avant que de s'enfoncer dans le noir de la dernière coulisse, ils nous ont laissé une représentation de leurs traits animés par quelque beau passage d'une tirade ou d'un couplet, et la réplique de leur corps tel qu'il se cambrait aux soirs de jadis sous la peau du personnage. Ces lumineuses ombres d'un jour et d'une époque ont légué à la postérité leur maquillage et leur costume. » Je passais donc en revue les pompeux Le Kain à la tête empanachée comme un ciel de lit, les tragédiennes pressant sur leur sein haletant des urnes vides avec des mains gantées par les plis du péplum, et laissant glisser du coin de l'œil sur la joue une perle en poire qui est une larme ; je retrouvais celles qui tendent un sceptre et celles qui brandissent un poignard sans conviction, avec une mollesse de portrait. Mes regards, ne pouvant suffire à tout, allaient des bras nus et musclés d'un Achille ou de la poitrine velue d'un Horace au turban d'Orosmane et au mesquin tablier de la soubrette. Tous les Talma et les Larive, toutes les Champmeslé, les Adrienne, les Clairon, les Raucourt, les Georges, les Rachel et les Mars m'assourdissaient par l'effrayant silence de leurs bouches désormais muettes. C'était aussi Chenard par David, dans *le Déserteur*, Elleviou, aux cuisses culottées de nankin par Boilly et, plus près de nous, les Mélingue illuminés, avec le vent de Delacroix dans la chevelure, les deux Déjazet, la première en Frétillon, lèvres entr'ouvertes par une grivoiserie gentille, et la dernière, une vieille à tête de marquise renversée dans l'oreiller, sur son lit de mort, dessinée aux bougies à la pointe tremblante du crayon, par un des Lionnet, et puis les Croizette, les Sarah, les « Si vous l'aviez vu ! » les « Qu'elle était belle ! » les « Jamais on ne l'égalera ! » jusqu'aux toutes dernières et à cette Leconte que Levy-Dhurmer fait, comme en un blond miroir, sourire avec tant de mutine grâce.

En une salle voisine paradait et s'en donnait à cœur joie la troupe agile et multicolore de la comédie italienne. C'est là que vous verrez en terre cuite, en saxe, peints ou modelés de cent façons, les souples et extravagants personnages, depuis les ruffians et les drôles du temps de Callot, espèces de longs escogriffes à barbiches de chèvre, en manteaux troués, balançant sur une tête crochue d'oiseau deux longues plumes de héron, jusqu'aux Cassandres et aux Pantalons des tréteaux de Rome, de Naples et de Venise. On peut même admirer deux de leurs masques, en cuir, un d'Arlequin au nez épaté, aux moustaches de caniche, et l'autre de Scaramouche, dont les verrues et les pattes d'oie rient encore. Bref, je n'en finirais pas si je prétendais vous énumérer toutes les surprises qui vous attendent, celles des affiches des dix-septième et dix-huitième siècles, où « *il y a grand feu partout, chaufrettes pour les dames et deffense faite à la livrée d'entrer, même en payant* » et celles des maquettes dont quelques-unes, comme celle du Béguinage de Bruges, sont d'admirables féeries. Et puis les marionnettes, source de joies et de rêves, au premier fil desquelles il faut suspendre la Princesse qui dort et la Vieille Paysanne qui file, nées toutes deux, un soir de Perrault, des miraculeuses mains de cette autre étonnante, charitable, spirituelle et adroite princesse qu'est Mme Forain. Originale élève de son père, de son mari et d'elle-même, elle a tout modestement envoyé aussi, au pavillon de Marsan, une petite tête d'après une préparation de La Tour, qui a la fraîcheur et la nacre des premières pensées du maître de Saint-Quentin.

Plusieurs personnes, *parlant à la fois.* — C'est entendu ! — Nous irons à cette exposition. — Vous nous en avez donné la plus grande envie. — D'ailleurs le théâtre... tout ce qui touche au théâtre... Quoi de plus agréable et de plus attirant ! de plus...

Un Auteur dramatique, *entrant.* — En effet ! Il n'y a rien au-dessus, — et au-dessous.

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Une galerie de l'exposition d'art dramatique au pavillon de Marsan.
(*Voir ci-contre le « Courrier de Paris ».*)

Le comte et la comtesse Tornielli.
D'après un récent instantané.

LA MORT DU COMTE TORNIELLI

Le comte Tornielli, ambassadeur à Paris, vient de mourir dans sa soixante-treizième année, succombant à une courte maladie. Issu d'une ancienne famille aristocratique, Joseph Tornielli Brusati di Vergano était né à Novare en 1836. Au cours de sa longue carrière, il fut secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, ministre à Athènes et à Bucarest ; après le traité de Berlin, il remplit les fonctions de secrétaire général de la Consulta, équivalentes à la direction politique de notre ministère des Affaires étrangères, et reçut alors du roi Humbert le titre de sénateur. Nommé ambassadeur à Madrid, puis à Londres, il prenait, en 1895, la succession du comte Kessmann à Paris, où, après la chute du ministère Crispi, il devait contribuer au rapprochement entre la France et l'Italie. A la suite de l'accord commercial qui marquait un premier pas important vers l'entente, notre gouvernement lui avait conféré le grand cordon de la Légion d'honneur. D'une intelligence très cultivée, d'un esprit très fin, le comte Tornielli se prodiguait aux réceptions, aux dîners, aux séances académiques ; pendant un séjour de treize ans chez nous, il avait pris rang parmi les figures les plus connues du monde parisien. Depuis le départ du nonce apostolique, c'est à lui qu'était échue la prérogative de marcher en tête du corps diplomatique, en qualité de doyen.

Ses obsèques ont été célébrées, lundi dernier, avec une grande solennité, et les troupes appelées à lui rendre les honneurs ont escorté son cercueil jusqu'à la gare de Lyon, où un wagon funéraire l'attendait pour le transporter à Novare.

AU MAROC

LA MISSION DU GÉNÉRAL LYAUTEY ET DE M. REGNAULT

Le général Lyautey et M. Regnault, ayant terminé la mission dont les avait chargés, au Maroc, le gouvernement, sont rentrés à Paris pour en communiquer les résultats au président du Conseil et au ministre de la Guerre.

Leur voyage d'étude s'est achevé par une visite au camp de Ber-Rechid et aux postes établis dans la région des Mdakra. Cette visite avait un caractère purement militaire, et c'est à titre personnel que M. Regnault, sur l'invitation du général d'Amade, accompagnait le général Lyautey jusque-là. Etaient également de ce voyage M. l'intendant général Blanchenay et M. Malpertuy, notre dévoué consul à Casablanca.

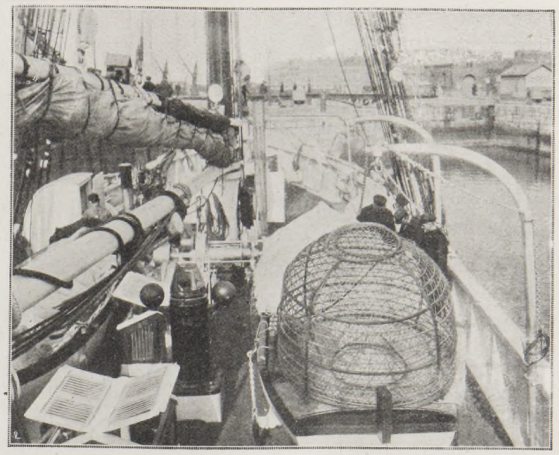
Partie de Casablanca, la mission se dirigeait d'abord vers Mediouna, où elle passait la nuit. Le caïd, qui avait été prévenu du passage des envoyés français, vint les saluer et s'entretenir avec eux des affaires de la région. Le second jour, au matin, le général d'Amade recevait les arrivants à Ber-Rechid.

Le lendemain, les deux généraux avec leurs états-majors, M. Regnault et M. Malpertuy se rendirent au camp du Boucheron, — ainsi nommé en mémoire du lieutenant du Boucheron, tué dans l'engagement du 29 mars.

Après une visite aux postes voisins, on revenait au camp du Boucheron où, le samedi soir 4 avril, un banquet fut donné en l'honneur de la mission.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le Com[t] Bénard.
L'état-major du *Jacques-Cartier*.



Le pont du *Jacques-Cartier* : une nasse de grande profondeur, sur le canot de remorque.

UNE EXPÉDITION FRANÇAISE
AUX MERS ARCTIQUES

Dimanche dernier, tandis que les femmes des pêcheurs dunkerquois récemment partis « à Islande » s'acheminaient vers l'église, portant le rameau de buis traditionnel, une foule calme et presque recueillie se pressait sur les quais pour assister au départ du *Jacques-Cartier*. Courte et trapue, ne se distinguant guère que par sa blancheur des petits bateaux noirs armés pour récolter la morue, la goélette qui va explorer les mers arctiques, se proposant d'entrer dans la mer de Kara, la plus terrible du globe, donnait à tous, en ce siècle de vapeur et d'électricité, une impression étrange d'archaïsme et de belle audace.

A Paris, dans certains milieux compétents, on s'est montré sévère pour une expédition que n'a point approuvée officiellement ni aidée la Société de Géographie. Mais le gouvernement et tous les grands ports de France lui ont accordé confiance, et M. Charles-Roux, président de la Compagnie Générale Transatlantique, a tenu à venir lui-même saluer à leur départ ces vaillants dont l'entreprise désintéressée semble exiger la plus grande dose d'énergie morale et physique qu'il soit possible de demander à un être humain. A côté de lui, on remarquait l'amiral Gervais et, parmi beaucoup d'autres, M. Schrader, notre grand géographe, venu à titre personnel, non point pour protester, mais pour affirmer une sympathie qu'il estime hautement méritée.

L'expédition a été organisée par la Société d'océanographie du golfe de Gascogne, avec le concours de la Ligue maritime française. Contrairement à ses devancières, dont l'objectif fut presque exclusivement géographique et scientifique, elle poursuit avant tout un but pratique : recherche de nouvelles zones de pêches, et, dans la mesure modeste compatible avec ses moyens, prospections minières.

La région à explorer est limitée à la Nouvelle-Zemble. Cette île glacée, qui mesure environ 1.000 kilomètres de longueur sur 100 à 150 kilomètres de largeur, est située très au sud du Spitzberg, en face de la partie du continent russe habitée par les Samoyèdes. Elle partage en deux bassins l'énorme golfe formé par la dépression de la côte entre le cap Nord et le cap de la Véga ; à l'ouest, la mer de Barentz, où arrivent les eaux des Antilles, relativement chaude, et libre neuf mois de l'année ; à l'est, la mer de Kara, où viennent s'accumuler des glaces qui l'encombrent onze mois sur douze, et qui reste parfois inabordable durant cinq ou six ans.

Par suite du mélange qui s'opère à la faveur des détroits, la mer de Barentz se trouve dans des conditions de température assez semblables à celles des parages de Terre-Neuve où s'opère la jonction du Gulf-Stream et des eaux du Groenland. En outre, la nature des eaux des deux régions présente certaines analogies. On a donc été amené à supposer que la morue est abondante dans la mer de Barentz, et le *Jacques-Cartier* y fera une campagne d'océanographie en utilisant les instruments perfectionnés dus à la libéralité du prince de Monaco.

D'autre part, on a trouvé dans la Nouvelle-Zemble des échantillons de charbon, de minerai de cuivre et de minerai de fer ; et l'on voit entre les mains des Samoyèdes des fragments d'or mou et de minerais précieux dont la provenance sibérienne est loin d'être établie. Puisqu'on récolte de l'alumine au Groenland, du charbon au Spitzberg, de l'or dans l'Alaska, il est fort possible que l'on trouve en Nouvelle-Zemble des richesses souterraines exploitables. Et c'est pourquoi l'état-major du *Jacques-Cartier* comprend un ingénieur des mines.

A ce programme s'ajouteront les études scientifiques variées qui s'imposent à toute expédition arctique, et que couronnera, si la banquise le permet, une croisière dans la partie méridionale de la mer de Kara, encore absolument inconnue.

Le *Jacques-Cartier*, qui porte le nom du premier explorateur arctique français (1534), emmène un état-major de dix personnes et dix hommes d'équipage, ces derniers tous habitués à la pêche d'Islande. Tandis que M. Edouard de Porto-Riche acceptait la tâche ingrate d'assurer l'organisation administrative, le lieutenant de vaisseau Bénard, chef de l'expédition, en surveillait les moindres détails techniques. Plusieurs mois de campagne au Labrador et au Groenland ont familiarisé cet officier de mérite avec les difficultés de la navigation dans les mers polaires, et c'est en connaissance de cause qu'il a adopté des dispositions dont il ne nous appartient pas de discuter la valeur.

Le bateau, construit à Dunkerque, rappelle beaucoup, par ses formes extérieures, les goélettes d'Islande. Mais la coque est double, avec membrures plus nombreuses et plus fortes ; le fond, en ciment armé, oppose une grande résistance aux chocs. Le déplacement est de 300 tonneaux ; la longueur, de 30 mètres ; la largeur, qui, normalement, devrait être d'environ 7 mètres, a été portée à 8 m. 50. On admet, en général, qu'un navire destiné aux mers polaires doit être aussi court que possible, l'inégalité des pressions qu'il reçoit des glaces à ses deux extrémités le disloquant d'autant plus facilement qu'il est plus long ; parmi les bâtiments qui se sont risqués vers le pôle, depuis trois siècles, les plus longs furent les plus avariés. C'est afin de réduire les dimensions au minimum, que le commandant Bénard a renoncé à l'hélice dont les avantages, dans des régions où la navigation est forcément lente, lui paraissent hors de proportion avec l'augmentation de tonnage qu'elle nécessite. Mais il emporte un canot à vapeur de remorque et une machine à vapeur de 12 chevaux qui actionnera les treuils pour la manœuvre des sondes, des ancres, des filets, et..., détail original, des voiles. Outre que l'on ménage ainsi les forces de l'équipage, cette simplification des manœuvres, en réduisant l'espace qu'elles exigent, permet de loger beaucoup de choses sur le pont.

On y a placé, notamment, la provision de pétrole destinée à l'éclairage et au chauffage, ce qui semble écarter toute chance d'incendie, le plus grand danger des expéditions polaires.

Le *Jacques-Cartier* vogue, en ce moment, vers Bergen ; il s'y arrêtera quelques jours, ainsi qu'à d'autres stations plus septentrionales, pour achever de régler ses instruments magnétiques ; dès le début de l'été, il commencera ses opérations dans la mer de Barentz.

Il emporte des provisions pour deux ans.

F. Honoré.

La goélette *Jacques-Cartier* à son départ de Dunkerque, avant l'appareillage. — *Phot. Falcny.*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le nécessaire pour que personne de mes ennemis ne puisse la prendre et la détruire. Il m'a aussi été rapporté que les Juifs sont irrités contre toi et veulent te tuer. Or, j'ai une ville petite et modeste, qui nous suffira à tous deux.

» Sois bien portant, ordonne, ô Seigneur, mon Dieu. »

On lit ensuite :

Or, Jésus, ayant reçu la lettre d'Abgar, lui écrivit en réponse la lettre suivante, qu'il envoya par Ananias, cursor d'Abgar :

« Tu es bienheureux, ô Abgar, ainsi que ta ville qui s'appelle Edessa ; tu es bienheureux, car tu as cru en moi, quoique tu ne m'aies pas vu, et la santé te sera rendue pour toujours. En ce qui concerne ma venue chez toi, il est nécessaire que j'accomplisse toute la mission pour laquelle j'ai été envoyé ici, et, après l'avoir accomplie, que je remonte vers mon Père qui m'a envoyé. Ensuite, je t'enverrai un de mes disciples, appelé Thaddée ou Thomas, qui guérira ta maladie et t'accordera la vie éternelle et fera le nécessaire pour ta ville, afin qu'aucun de tes ennemis ne l'emporte sur elle, jusqu'à la fin des siècles. Amen. Car moi j'ai quitté le Ciel et suis descendu afin de sauver le genre humain, et j'ai habité une matière virginale afin d'effacer le séjour dans le paradis perdu par Adam, et je me suis abaissé afin de vous grandir. »

Jésus, ayant remis à Ananias cette lettre pour Abgar, l'envoya, après avoir ajouté les mots qui suivent :

« Cette lettre, écrite par moi, partout où elle te trouvera, soit sur la route, dans une maison, devant un tribunal, dans un moment de peine ou de chagrin, sur mer, dans le danger, au milieu du combat contre les ennemis, ou dans toute autre occasion de même nature, cette lettre écartera tous tes malheurs, car elle est inattaquable, sûre et certaine pour toute guérison et tout secours. Donc, celui qui la porte, s'il est pur et irréprochable et s'abstient de tout vice, la possédera pour la guérison de l'âme et du corps, talisman de sûreté certaine, parce qu'elle est écrite de ma propre main, et je l'ai scellée de sept cachets, dans l'ordre suivant : Jésus-Christ, fils de Dieu, reconnu en deux natures, Dieu parfait et homme parfait... »

Les miniatures, dont nous reproduisons dans ces pages les mieux conservées, sans pouvoir, malheureusement, en rendre les fines couleurs, illustrent ce récit, et leurs légendes le complètent. Abgar, ayant reçu la lettre, ressentit une grande joie. Mais, puisqu'il ne pouvait recevoir la visite de Jésus, il voulut du moins avoir son portrait, et il lui renvoya un autre messager :

Or, Abgar envoya le messager, professant également la peinture, afin de faire le portrait du Seigneur Jésus ; et, à l'arrivée du messager aux propylées de Jérusalem, Jésus le reçut, et, entamant la conversation avec lui, lui dit : « O homme, tu es un espion » ; et celui-ci lui répondit : « Je ne suis pas un espion, Seigneur, mais je suis l'envoyé d'Abgar, le toparque de la ville d'Edesse, désireux de contempler Jésus le Nazaréen et de prendre le portrait de son visage. » Jésus lui recommanda d'entrer dans la synagogue où il était assis et enseignait la foule. Le messager monta sur un lieu élevé, examina la figure de Jésus, désirant la fixer sur la toile ; mais une force divine l'empêchait de la saisir. Jésus, ayant deviné l'intention du messager, envoya un de ses disciples, Thaddée ou Thomas, l'appeler auprès de lui, et, ayant puisé de l'eau, il se lava le visage ; puis, prenant un linge, il s'essuya. Son image divine s'imprima sur la toile. Il la remit de suite au messager et l'expédia à Abgar. Chose admirable, surnaturelle et tout à fait digne d'un Dieu.

Et le messager, après avoir pris le voile, se mit en route, et quand il arriva à Hérapolis, il s'arrêta à un *cramarium* (mot dont les traducteurs n'ont pas encore établi le sens), où il cacha le linge qui portait l'empreinte divine humaine. Le soleil se coucha et, lorsque le soir survint, une colonne de feu apparut, depuis le ciel jusqu'à l'endroit où se trouvait le portrait du Seigneur Jésus.

A la vue du miracle, le gardien de la tour cria à haute voix, et une foule de personnes sortit et contempla le *cramarium* en flammes. Arrivée près de ce dernier, cette foule rencontra le messager qu'elle saisit et accusa d'être l'auteur de cet incendie. Le messager dévoila le secret de la lettre ; et la foule put examiner le saint voile...

***

Eusèbe de Césarée et Moïse de Korène, historiens du quatrième siècle, avaient déjà rapporté ces faits, à peu près de la même façon. Protégé par le portrait divin, le messager parvint jusqu'à Edesse et le roi Abgar fut guéri.

La précieuse relique, palladium d'Edesse, resta dans cette ville jusqu'à ce que s'en emparassent les Musulmans, qui l'y conservèrent religieusement jusqu'au milieu du dixième siècle.

En 944, Romain Lécapène, empereur de Byzance, dont le trône appartenait réellement à son gendre Constantin VII Porphyrogénète, finit par obtenir de l'émir d'Edesse la translation de la sainte image et de la lettre de Jésus, à Constantinople, où elles furent reçues, le 16 avril 945, avec une solennité dont les chroniques grecques font foi.

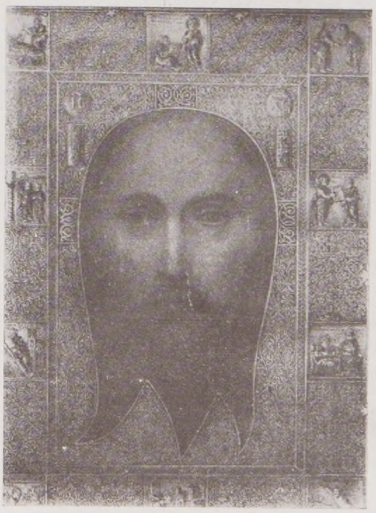
L'image fut gardée au palais de l'empereur, puis au temple de Pharos, où elle fut enchâssée dans un encadrement d'or, chargé d'arabesques et d'images minuscules, et ne laissant apparaître que le visage.

Sous cet aspect, elle passa au pouvoir des doges de Gênes vers le milieu du quatorzième siècle, Jean Paléologue l'ayant donnée à Leonardo Montaldo qui l'avait secouru.

A Gênes, la sainte et précieuse image fut déposée dans l'église de Saint-Barthélemy, où, après de nombreuses péripéties, qui l'en retirèrent — comme sous Louis XII en 1507, où elle fut volée et apportée en France, pour être restituée aussitôt — elle est, actuellement, conservée sous six serrures, dans un tabernacle à secret dont les six principales familles de Gênes gardent les six clefs. Le jour de la Pentecôte et les deux jours suivants, ce tabernacle est ouvert et l'image d'Edesse est présentée à la vénération des fidèles.

Agrandissement d'une des miniatures du manuscrit, sur laquelle est représenté le messager montrant le voile qui porte le portrait du Christ.

Abgar reçoit le portrait de Jésus.



L'image d'Edesse, telle qu'elle est conservée à Gênes, dans l'église de Saint-Barthélemy.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'INSTRUCTION MILITAIRE FRANÇAISE

Cette curieuse photographie, où l'on voit une colonne de fantassins péruviens gravir, en décrivant de nomb

Voir l'article et les aut

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

PEROU. — Une rude ascension, sac au dos.

ags, une pente abrupte, a été prise du haut du Morro Solar, où la brigade allait entendre une messe militaire.

ohies à la page suivante.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'INSTRUCTION MILITAIRE FRANÇAISE AU PÉROU. — Evolutions d'une brigade commandée par le colonel d'André.

On sait que la France, entre autres moyens de propager son influence au dehors, met gracieusement au service des gouvernements étrangers, sur leur demande, des missions militaires d'instruction. Une des plus importantes est assurément celle qui, établie au Pérou depuis 1896, comprend dix officiers, quatre sous-officiers, et dont le chef, le commandant d'artillerie breveté Clément, exerce, avec le grade de général, les fonctions de chef d'état-major général de l'armée péruvienne.

L'Illustration a eu déjà l'occasion de parler de cette mission, notamment à propos des manœuvres de 1906, dirigées d'une façon si remarquable, dans la région accidentée des Andes, par notre compatriote le capitaine d'André, ayant, à Lima, le grade de colonel.

Les intéressants documents qu'elle publie aujourd'hui se rattachent aux manœuvres de 1907, où le même officier, après avoir organisé, comme l'année précédente, une brigade d'infanterie de 4.500 hommes, dirigea, pendant une semaine, des opérations combinées avec la mise en mouvement de toute l'armée. La belle tenue, l'entraînement de ces troupes, saluées d'acclamations enthousiastes, lors de leur passage à Lima, le 8 décembre dernier, attestèrent les résultats surprenants obtenus rapidement grâce à nos méthodes, qui, en simplifiant l'instruction militaire, permettent de réaliser la réduction du temps de service dans des conditions compatibles avec les nécessités de la défense nationale.

Le président de la république du Pérou, M. Pardo y Barreda, accompagné de son ministre de la Guerre et du colonel français d'André, redescend du Morro Solar après une messe militaire.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Léon Delagrange, recordman de l'aviation, dans son atelier de sculpteur.

DE LA SCULPTURE A L'AVIATION

Notre collaborateur L. Baudry de Saunier développe et explique dans ce numéro le principe du mécanisme des aéroplanes ; au moment où il écrivait son article, M. Léon Delagrange, continuant ses expériences à bord de son appareil, établissait un record nouveau en exécutant un vol de 9 minutes, et en parcourant plus de 6 kilomètres.

M. L. Delagrange est donc actuellement l'homme qui a le plus longtemps « volé ». Il est assez intéressant d'observer que rien ne semblait le prédisposer à l'aviation. Il est vrai que, fils d'un gros industriel en tissage et filatures d'Orléans, il s'intéressa assez vite à la mécanique, chez son père, et qu'il y vit fonctionner moteurs et machines, puis qu'il s'initia aux sports les plus variés : chasse, canotage, vélocipède, enfin automobile... Mais il était entré à l'École des beaux-arts, section de la sculpture, à peu près à l'époque où Henri Farman, son rival d'aujourd'hui, y faisait de la peinture, et où Gabriel Voisin, son constructeur actuel, y étudiait l'architecture — et bientôt il exposait au Salon de la Société des Artistes français des œuvres remarquées, même médaillées — entre autres : *le Page Florentin*, *le Templier*, le groupe *Amour et Jeunesse*. Il y a trois ans, il assista aux premières expériences d'aviation de M. Ernest Archdeacon, sur la Seine, à Billancourt : ce fut pour lui une révélation et, sans négliger la sculpture, il s'adonna dès lors passionnément à ce sport qui va devenir une science et une industrie nouvelles.

Le sculpteur Léon Delagrange au volant de son aéroplane.

L'aéroplane Delagrange accomplissant son vol de 9 minutes 15 secondes, le 11 avril, à Issy-les-Moulineaux.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

La danse de « Mimi-Pinson » devant le monument d'Émile Zola, inauguré à Suresnes, le 12 avril.

LE MONUMENT DE ZOLA A SURESNES

Suresnes, la coquette et si vivante localité de la banlieue parisienne, a commencé, dimanche dernier, la série de ses fêtes printanières en inaugurant un monument à la mémoire d'Emile Zola. L'œuvre du sculpteur Derré et de l'architecte Lagasse, consiste en un bloc de pierre cintré à la partie supérieure, où, dans une sorte de niche, s'encadre le buste du grand romancier, le front appuyé sur la main gauche. Suivant le vœu formel du comité d'initiative constitué sous les auspices de la municipalité, le bronze de ce buste contient du métal provenant d'une des cloches de la vieille église de Suresnes, aujourd'hui démolie : antithèse et symbole, a déclaré publiquement M. le maire. Ce détail matériel, d'une importance capitale aux yeux du comité, n'ajoute rien, d'ailleurs, à la valeur esthétique du monument, d'aspect plutôt funèbre, devant lequel, après le premier magistrat municipal, discoururent M. Louis Havet, membre de l'Institut ; M. Mascuraud, sénateur de la Seine ; M. Maurice Le Blond, délégué du président du Conseil, qui expliqua qu'un ministre au moins serait venu rehausser de sa présence l'éclat de la cérémonie, sans l'obligation où se trouvait le gouvernement de se réserver pour la prochaine apothéose du Panthéon.

Quant à la cérémonie de Suresnes, qui emprunta aux circonstances le caractère d'une manifestation politique plutôt que d'une manifestation littéraire, elle n'aurait pu fournir à *L'Illustration* aucun sujet bien nouveau, si le programme ne s'était distingué de l'ordinaire par un numéro d'une originalité vraiment pittoresque. Aux discours officiels, une fête artistique succéda : sous la direction de M. Gustave Charpentier, un orchestre joua des fragments de *Messidor* et de *la Faute de l'abbé Mouret*, du compositeur Alfred Bruneau ; des chœurs chantèrent une cantate de circonstance ; puis — et ce fut là le « clou », oserons-nous dire — des jeunes filles du « Conservatoire de Mimi-Pinson » exécutèrent sur une estrade des danses de caractère. Malgré la discordance du costume moderne et du décor banal de la place, ce ballet en plein air, imité de l'antique, charma les spectateurs les plus graves. L'auteur des *Rougon-Macquart* lui-même semblait, accoudé au bord d'une lucarne, contempler d'un œil curieux et pensif les gracieux ébats chorégraphiques rythmés en son honneur ; mais le sourire de Mimi-Pinson n'accomplit pas ce miracle d'animer le bronze inerte et de dérider un front profondément morose.

Un tournoi entre cavaliers du 21e lanciers au camp d'Aldershot.

TOURNOIS DANS L'ARMÉE ANGLAISE

Ce n'est pas de l'Angleterre qu'on pourrait dire qu'elle ne profite pas des leçons d'histoire. Les déboires que lui valut la guerre du Transvaal exercèrent une impression si vive sur la masse de la nation que, dès le rétablissement de la paix, on put constater dans toute l'étendue du royaume une soudaine renaissance de l'esprit militaire. D'innombrables sociétés de tir s'organisèrent, et les fêtes régimentaires, spectacle inédit pour le public anglais, acquirent d'emblée une vogue considérable.

C'est à la répétition partielle d'une de ces fêtes que nous fait assister notre instantané.

Le colonel du 21e lanciers, en garnison au camp d'Aldershot, s'est efforcé de varier le programme du *tournament* qui attirera vraisemblablement des milliers de spectateurs, affluence dont le capitaine-trésorier du régiment n'aura pas lieu de se plaindre. Après les traditionnels sauts d'obstacles, et autres numéros de carrousel, les cavaliers, puis les officiers, exécuteront des assauts à armes inégales où la lance se mesurera avec le sabre, la baïonnette avec l'épée. A en juger par les répétitions, ces duels donneront lieu à d'acharnés corps à corps qui seront comme autant d'incidents d'une mêlée véritable. Et le public n'apprendra pas sans émotion que l'ardeur des jouteurs rend parfois insuffisante la protection des masques aux mailles serrées et des plastrons épais. L'an dernier, ces fêtes régimentaires furent marquées par des incidents sanglants.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA LOCOMOTION AÉRIENNE

V

LES AÉROPLANES (*suite*)

Le vol plané et le vol à voile nous fournissent tous les éléments qui nous sont nécessaires pour comprendre nettement les problèmes des *aéroplanes*, de ces appareils qui excitent si fort la curiosité publique actuellement et semblent cacher sous leurs plans le meilleur de l'avenir aéronautique.

L'aéroplane, définirai-je, est un appareil à voler, actionné par un moteur qui fait corps avec lui, constitué par des surfaces sensiblement planes, et soutenu au-dessus de la terre par la réaction qu'il reçoit des couches d'air à travers lesquelles il avance. C'est un cerf-volant automobile.

Pourquoi dès lors ne demanderions-nous pas au cerf-volant l'explication des phénomènes qui lui permettent de se tenir dans les airs au bout de sa corde ? Nous comprendrons du même coup pourquoi et comment l'aéroplane s'y tient lui-même et y évolue.

L'air est calme aujourd'hui. Essayons, sans nous déplacer, d'enlever un cerf-volant. Impossible : le cerf-volant demeure couché sur l'herbe. En effet, pourquoi s'enlèverait-il ? Il est matière, il obéit à la pesanteur ! Pour qu'il s'enlève, il faut qu'une autre force vienne détruire l'action de la pesanteur. Cette force, ce sera ou le vent, ou nous, qui la lui donnerons. Le vent, en soufflant ; nous, en entraînant le cerf-volant dans l'air. Le résultat sera exactement le même dans l'un et l'autre cas.

En effet, prenons la corde du cerf-volant dans notre main, et courons. Le cerf-volant s'enlève. Si nous nous arrêtons, le cerf-volant retombe, parce que notre force cesse et que celle du vent ne vient pas la remplacer. Nous voyons donc que la surface plate et rigide que nous présentons à l'air ne peut être soulevée par lui que s'il existe un déplacement relatif des deux facteurs en présence, soit que l'air se déplace par rapport au cerf-volant demeuré immobile, soit que le cerf-volant se déplace par rapport à l'air demeuré calme. Sans un mouvement de l'un ou de l'autre de ces facteurs, ou des deux à la fois, et en sens opposé, il ne peut y avoir soulèvement de la surface. *Si l'air ne vient pas au cerf-volant, il faut que le cerf-volant aille à l'air.* Et ce principe constitue la base même de l'aéroplane.

***

Supposons qu'il fasse grand vent et que le cerf-volant se soit enlevé. Il balance majestueusement sa queue qui a pour effet de l'empêcher d'obéir latéralement aux sautes de vent et de faire des bonds de côté. Cet appendice offrant au passage de l'air une grande résistance, le cerf-volant ainsi pris par la queue demeure tranquille.

Analysons rapidement les forces auxquelles il est soumis, pour voir en vertu de quelle action il se tient en l'air.

La première force qui s'applique au cerf-volant est celle de la pesanteur : il tend à retomber à cause de son poids. Mais sur quel point du cerf-volant s'applique cette force ? La pesanteur le tire-t-elle par la tête, ou par la queue ? On sait que, pour simplifier les choses, les calculateurs admettent communément la centralisation, en un point qu'ils nomment *centre de gravité*, de toutes les attractions que la pesanteur exerce sur les molécules d'un même corps. Le centre de gravité, point tout fictif mais dont il est, en général, assez facile de déterminer

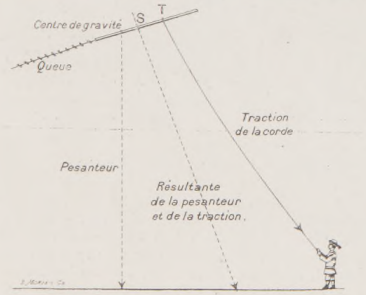


Schéma montrant les deux forces qui poussent le cerf-volant vers la terre. — S, point d'application de la résultante de ces deux forces. — T, centre de traction de la corde.

la position vraie, est celui autour duquel le corps est en complet équilibre dans quelque position qu'on le mette.

Donc, l'attraction de la pesanteur, qui s'applique au centre de gravité du cerf-volant et qui le sollicite à descendre tout droit, de haut en bas, est la première force que le vent ait à vaincre.

Mais le cerf-volant est aux prises avec une deuxième force, celle de la corde qui tire sur lui et tend, elle aussi, à le faire dégringoler de la nue.

Obéira-t-il à ces deux forces ? Non. Il n'obéira directement ni à l'une ni à l'autre, mais à une troisième, qu'on appelle *la résultante* des deux premières, et qui les remplace entièrement. C'est-à-dire qu'il tendra à descendre en prenant une direction intermédiaire aux deux et qui n'est ni l'une ni l'autre.

La résultante, voilà donc l'ennemie du cerf-volant ! Pour la vaincre, il faut que nous lui opposions le vent, que nous le fassions réagir directement contre elle. Si la réaction du vent est aussi grande que la force de la résultante, il est évident que le cerf-volant se tiendra en l'air ; il n'aura plus aucune raison de tomber, puisque l'ennemie de sa stabilité sera mise dans l'impossibilité de nuire.

Or il faut à cette réaction deux qualités. Qu'elle soit assez forte pour annihiler la résultante, et qu'elle se produise exactement dans la direction voulue, dans le prolongement de la résultante, mais *en sens opposé*.

Sa force ne dépend pas de nous. Elle ne dépend que de celle du vent. Si le vent ne souffle pas assez vite, le cerf-volant tombera.

Mais, quant à la *direction* de cette réaction, nous pouvons beaucoup pour la bien orienter. Nous admettrons encore, car cette supposition est confirmée par la pratique, que tous les efforts faits par le vent sur le cerf-volant se centralisent en un point que nous appellerons

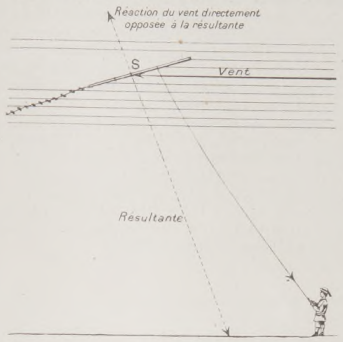


Schéma montrant comment le vent détermine une réaction qui annule la résultante si le cerf-volant est convenablement incliné par rapport aux filets du vent.

le *centre de poussée*. Ce centre devra se trouver sur le cerf-volant exactement au point où s'applique déjà la résultante, afin de s'opposer à elle directement et en sens opposé. Il ne pourra s'opposer à elle complètement — et cette notion est capitale pour la compréhension de notre étude — que *si le cerf-volant est convenablement incliné* par rapport aux filets de vent qui le frappent et que nous supposerons toujours horizontaux.

Or, toute action du vent sur un plan, retenons ce principe, a pour contre-partie une réaction toujours *normale* à ce plan, autrement dit toujours perpendiculaire à lui.

Par conséquent, si le cerf-volant est mal incliné, la réaction du vent sur lui sera orientée trop à droite ou trop à gauche pour se trouver dans le prolongement de la résultante. Il en résultera que le cerf-volant montera ou descendra, tendra à rapprocher sa corde de la verticale ou de l'horizontale, mais ne demeurera pas à une altitude constante.

Ainsi, voyons-nous tout de suite l'importance extrême qu'a l'inclinaison plus ou moins grande d'un plan dans le courant d'air ! Constamment nous retrouverons, dans la science de l'aéroplane, des discussions sur la valeur de l'*angle d'attaque* ou *d'incidence*, sur la valeur en somme de l'inclinaison totale de l'appareil par rapport à l'horizon.

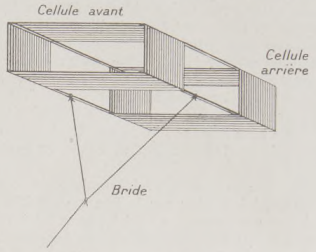
Quels moyens avons-nous de changer l'inclinaison du cerf-volant ? Deux. Nous pouvons d'abord le charger d'un poids nouveau soit à l'avant, soit à l'arrière, selon que nous désirons lui faire baisser ou lever le nez, nous pouvons déplacer le centre de gravité en un mot. Quelques aéroplanes ont autrefois comporté ainsi un poids mobile que le pilote déplaçait à son gré pour faire varier l'angle d'incidence de l'appareil ; remarquons encore que Lilienthal, dans ses expériences de planement, nous l'avons vu la semaine dernière, déplaçait ainsi ses jambes vers l'avant ou l'arrière de son parachute pour s'équilibrer au mieux. Mais ce procédé de déplacement d'un poids relève plus de l'athlète que de l'aviateur, et il est aujourd'hui généralement abandonné.

Nous pouvons d'autre part obtenir une modification dans l'inclinaison du cerf-volant en déplaçant le centre de traction de la corde. En pratique le cerf-volant s'é qui libre automatiquement dans le vent et déplace de lui-même ce centre de traction d'après les rafales du vent, parce que la corde est attachée à une bride en forme de V et non en un point fixe comme l'indique notre dessin en vue de la clarté des explications.

Un cerf-volant qui vole est en somme, on le voit, comparable au fléau d'une balance équilibré sur un couteau qui est le centre de poussée de l'air. Selon qu'on déplace le centre de gravité ou le centre de traction, le plan s'incline davantage sur l'arrière ou sur l'avant. Nous obtiendrions des résultats identiques si nous pouvions déplacer le couteau sous le fléau, en l'espèce déplacer le centre de poussée de l'air sur le plan ; mais la manœuvre est beaucoup trop difficile dans un cerf-volant pour qu'on puisse la réussir, alors qu'elle est coutumière à l'aéroplane, nous le verrons.

***

Les cerfs-volants, qu'on dit avoir été inventés en Chine deux cents ans avant notre ère, revêtent souvent des formes extraordinaires. Au Japon et en Amérique notamment, le cerf-volant de combat n'est pas inconnu, qui livre bataille à ses congénères, crève leur panse de papier ou tranche le fil de leur vie ; pas plus que n'est ignoré le cerf-volant musicien qui tend au vent ses sifflets et sa harpe. Mais la diversité de leurs formes permet néanmoins de les ramener tous à deux types principaux : le



Cerf-volant de Hargrave (à cellules et sans queue).

cerf-volant *monoplan*, c'est-à-dire constitué par une surface unique, et dont l'oiseau donne la représentation la plus gracieuse ; et le cerf-volant *biplan* ou *cellulaire*, composé de deux ou plusieurs surfaces parallèles reliées entre elles par des montants. Les modèles cellulaires les plus connus sont ceux de Hargrave, formés par deux boîtes rectangulaires en toile, parallèles, et se faisant mutuellement équilibre à l'extrémité de longerons en bambous ; et ceux de M. Lecornu, le savant spécialiste en ces questions, qui sont dits « en étagère » pour la ressemblance complète qu'ils possèdent avec ce léger meuble. Les cerfs-volants cellulaires n'ont jamais de queue parce qu'ils sont pour ainsi dire traversés par une colonne d'air qui les maintient en stabilité dans l'espace.

Je ne cite ces deux formes principales du cerf-volant, on le comprend, qu'à cause de l'identité presque complète qu'elles possèdent avec celles de l'aéroplane.

Si le cerf-volant et l'aéroplane ne sont que des surfaces rigides présentées au vent, leur configuration n'en a pas moins une valeur énorme dans le *rendement* de l'appareil, c'est-à-dire dans son « pouvoir portant » par rapport à la vigueur du vent qui les frappe. Certains appareils, quoique soumis à un vent violent, ne peuvent enlever de terre presque aucune charge en supplément de leur poids propre, alors que certains autres, sous une simple brise, acceptent gaillardement un fardeau.

C'est que deux lois principales régissent les surfaces présentées à l'air, d'après les expériences de Langley et de Maxim notamment.

La première est celle-ci : toute surface doit se présenter à l'air de telle façon qu'elle ait le plus d'envergure possible. L'envergure est la distance qui sépare les deux points extrêmes d'un plan se présentant au vent ; elle va d'un bout à l'autre des plumes rémiges d'un oiseau quand ses ailes sont aussi étendues que possible. Il faut donc déduire de cette loi que, si un plan est rectangulaire, semblable par exemple à une carte de visite très allongée, il ne doit pas être présenté à l'air par son petit côté, mais au contraire par son grand côté. La raison de cette orientation est que l'air comprimé par le plan s'échappe par la zone marginale, c'est-à-dire par les côtés de la surface parallèles aux filets d'air, et qu'il y a par conséquent gros avantage à réduire le plus possible la longueur de ces côtés. Toutefois l'expérience prouve qu'il n'y a aucun avantage à construire des plans qui aient une envergure plus de six fois supérieure à leur longueur.

La seconde loi est celle-ci : la surface courbe est plus portante que la surface plane. Quelle valeur doivent avoir les courbes ? En quels points de la voilure doivent-elles se trouver ? Nous n'irons pas demander aux constructeurs

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

des détails sur ces questions qui, d'ailleurs, offrent pour nous assez peu d'intérêt. Contentons-nous de savoir que la simple courbure d'une surface peut doubler, et presque tripler, son pouvoir portant ; par conséquent la surface curviligne est deux ou trois fois plus légère que la surface rectiligne puisqu'elle porte un même poids avec des dimensions deux ou trois fois moindres. De plus, la surface curviligne possède cette propriété, très précieuse pour l'aéroplane, d'exiger, pour pénétrer dans l'air, une puissance beaucoup moindre que la surface rectiligne.

Aussi constatons-nous que tous les aéroplanes sont constitués par des surfaces légèrement courbes. L'hélice aérienne elle-même, groupe de deux plans montés chacun au bout d'un bras, est formée par deux surfaces qui, d'une part, sont longues et étroites afin de satisfaire à la première loi, et qui, d'autre part, ont un profil courbe afin de satisfaire à la seconde.

***

Essayons, maintenant, de transporter à un aéroplane la théorie élémentaire que nous venons de tracer de l'équilibre d'un cerf-volant. Bâtissons un énorme cellulaire de Hargrave, supprimons la corde qui le retient au sol, et remplaçons-la par un moteur léger qui actionnera une hélice verticale placée indifféremment à l'avant ou à l'arrière de l'appareil.

Supposons que ce grand cerf-volant, lâché en pleine liberté sous l'impulsion de son moteur, *aéroplane* désormais, se mette à parcourir rapidement l'espace. En quoi diffère-t-il du cerf-volant ? Par la liberté, rien de plus. Au lieu que nous le tirions en courant pour le forcer à peser sur les couches de l'air calme, seule condition de sa sustentation, le moteur le tire ou le pousse et, si nous nous sommes ménagé un logement sous la voilure, il nous emporte dans l'espace avec lui. N'y a-t-il pas de vent ? Que nous importe ? Si l'air ne vient pas au cerf-volant, ai-je dit, le cerf-volant va à l'air. Et le résultat est identique.

De fait que se passe-t-il ? L'aéroplane est constamment sollicité à tomber par la fameuse *résultante* que nous avons vue apparaître tout à l'heure ! Ici, elle est composée par la direction sensiblement horizontale que le moteur tend à donner à l'appareil et par la direction verticale, de haut en bas, que la pesanteur cherche à lui imposer ; elle est donc plus inclinée vers l'avant que dans le cerf-volant, mais elle n'en existe pas moins !

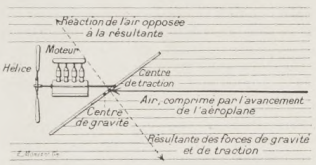


Schéma montrant dans un aéroplane la résultante qui tend à le faire tomber à terre et la réaction de l'air qui s'oppose à cette résultante.

Pour trouver dans l'air la réaction qu'il lui faut contre cette terrible résultante, l'aéroplane est obligé de se pousser rapidement sur les couches désespérément fuyantes ! Il les attaque avec un angle d'incidence d'autant plus grand qu'il a besoin d'une réaction plus grande, qu'il a besoin de s'appuyer sur un volume d'air plus grand pour être porté par lui. Mais l'inertie de l'air, si on la compare à celle d'un solide, ou même à celle d'un liquide tel que l'eau, est extrêmement petite ; à peine l'aéroplane pèse-t-il sur une couche d'air qu'elle se dérobe après ne lui avoir fourni appui que pendant une fraction de seconde très minime.

Il y a eu appui cependant, et appui suffisant ! Le travail de sustentation est à refaire constamment, sans répit ? L'aéroplane le refait constamment et sans répit. Incessamment des molécules d'air sont refoulées par les surfaces qui avancent, mais elles ont chacune donné à ces surfaces, avant de disparaître, un petit effort de réaction ; et incessamment d'autres bandes de molécules sont attaquées, comprimées, utilisées, et laissées derrière par l'aéroplane vainqueur !

Tel est dans ses grandes lignes le mécanisme aérien de la sustentation de l'aéroplane. On voit que l'appareil ne se soutient que *grâce à sa vitesse*. Plus il file vite, moins doit être grand l'angle d'attaque qu'il possède, plus il peut se coucher vers l'horizontale, car plus il surprend en quelque sorte l'inertie de l'air et trouve sur les couches fluides un point d'appui durable. Et l'on comprend pourquoi, à une puissance donnée du moteur, correspond un angle d'attaque qui permet à l'aéroplane de filer en ligne droite vers l'horizon sans monter ni descendre. Les couches d'air s'effondrent les unes après les autres sous son passage ; il lui suffit donc d'en attaquer de nouvelles aussi vite que les anciennes disparaissent, pour conserver indéfiniment la même altitude. Il se trouve dans une situation analogue à celle d'une personne qui, sur un tapis sans fin, incliné et roulant de haut en bas, je suppose, marcherait de bas en haut sur ce tapis et à la même vitesse, cette personne ne changerait aucunement d'altitude ; et, si le tapis était tout entier et en même temps emporté dans l'espace par un mouvement horizontal, la personne aurait été transportée d'un lieu à un autre sans changer d'altitude.

Ou, si l'on préfère une autre comparaison également juste, l'aéroplane est une automobile aérienne qui passe sa vie à monter des rampes s'effondrant constamment sous elle. Un grand angle est une rampe très dure ; un petit angle est une rampe très faible. Plus l'angle est grand, plus donc l'aéroplane attaque de couches d'air à la fois, et plus le moteur doit développer de puissance. Il s'ensuit que, si l'angle d'attaque est très grand et que la vitesse donnée à l'appareil par le moteur soit très grande aussi, la réaction contre la résultante de chute peut être trop grande, et l'excès de cette force de réaction fait monter l'aéroplane.

En admettant donc que la puissance du moteur ne varie pas, l'aviateur pourra, selon l'inclinaison qu'il donnera à l'aéroplane, soit demander à l'air une réaction qui équilibre exactement la résultante fâcheuse, et alors le surplus de la puissance du moteur sera employé à propulser l'appareil le plus vite possible dans une direction horizontale ; soit demander à l'air un excès de réaction contre cette résultante, et alors cet excès de force ascensionnelle poussera l'aéroplane à une altitude plus grande.

Remarquons bien que ces phénomènes, ainsi envisagés, sont tout particuliers à ce fluide éminemment mobile qui est l'air. Dans un milieu où les molécules ont une tendance beaucoup moins grande à rouler les unes sur les autres et à céder au plus léger effort, dans un milieu solide comme une cire molle par exemple, dans un milieu liquide même, la moindre inclinaison du plan léger que pousse notre moteur aurait pour résultat de faire monter ou descendre constamment l'ensemble selon une ligne droite inclinée. C'est, je le répète, par l'effondrement indéfini des molécules de l'air que l'aéroplane vole à une hauteur invariable s'il le désire. Le travail nécessaire à sa sustentation est donc celui qu'exige ce déménagement incessant des couches d'air ; il peut devenir très faible lorsque l'appareil file très vite, presque couché, mais il ne saurait évidemment être nul jamais.

***

Notre figure représente schématiquement l'aéroplane de MM. Voisin frères, construit à deux exemplaires identiques pour M. Henri Farman et M. Delagrange, qui viennent de l'illustrer tour à tour en gagnant tous les prix d'encouragement à l'aviation.

Ainsi qu'on le voit, il est constitué par une partie volante et par une partie mécanique. La partie destinée uniquement à recevoir la poussée de l'air sur lequel avancera constamment l'appareil est réalisée à peu près comme dans un cerf-volant cellulaire, par deux plans à l'avant, un plan supérieur et un plan inférieur, légèrement cintrés, ayant une largeur de 2 mètres seulement, mais une envergure de 10 mètres ; par une cellule arrière aussi, sorte de boîte en toile fermée sur quatre côtés et rattachée à l'avant par des longerons de bois très minces entretoisés par des fils d'acier.

La partie motrice est tout entière réunie dans une sorte de berceau de bois, nommé le *fuselage*, qui porte le moteur avec ses annexes et l'hélice qu'il actionne (40 chevaux, 1.100 tours à la minute), ainsi que le volant de direction double et, tout à l'avant, l'équilibreur.

L'ensemble est monté sur quatre roues folles auxquelles il est relié par des ressorts amortisseurs très puissants à l'avant, afin qu'un atterrissage trop brusque ne produise la rupture d'aucun organe.

Quant à l'aviateur, il s'assoit devant le moteur et prend en mains l'unique organe qu'il ait à manœuvrer, le volant de direction double. Très analogue au volant d'une automobile, cet organe sert d'abord à l'aviateur à se diriger sur la droite ou sur la gauche ; lorsqu'il tourne ce volant, il actionne au moyen de câbles fins un panneau vertical situé à l'arrière dans le courant d'air de la cellule de queue et qui joue exactement le rôle d'un gouvernail de bateau.

Mais, nous l'avons vu, une autre direction, inconnue jusqu'ici à l'homme, lui devient nécessaire, la direction verticale ; il est indispensable que l'aéroplane puisse, au gré de son conducteur, changer d'altitude. Le volant permet encore cette direction. A cet effet sa tige est reliée directement à l'extrême avant à un plan d'un mètre de largeur sur 5 mètres d'envergure qu'on nomme *l'équilibreur* et qui peut s'incliner plus ou moins par rapport à l'horizon selon la commande qui lui en est donnée ; nous avons examiné tout à l'heure l'importance de l'inclinaison d'un plan placé dans le vent, nous n'y reviendrons pas. Il suffit à l'aviateur de tirer à lui le volant pour que l'équilibreur relève le nez et que tout l'appareil se mette à monter, si au moins la puissance du moteur le lui permet. L'aviateur repoussera au contraire le volant pour gagner une altitude inférieure.

Peu d'appareils de sport, on le voit, sont plus simples qu'un tel aéroplane, et aucun peut-être n'est de manœuvre plus facile, au dire de toute personne qui en a essayé. Avez-vous jamais assisté à l'enlèvement d'un aéroplane ?

Le pilote est assis et tient en mains le volant. Le moteur est mis en route ; aussitôt l'hélice bat l'air et le véhicule commence à rouler. Sa vitesse peu à peu s'accélère. Suivez-le bien des yeux ! Voici que tout à coup les roues d'avant ne touchent plus le sol, que les roues d'arrière s'en détachent à leur tour, que le véhicule devient léger comme une bulle, et semble subitement transformé en une demoiselle qui nage dans l'air en bourdonnant ! Le spectateur, devant un phénomène si rare, est saisi d'admiration.

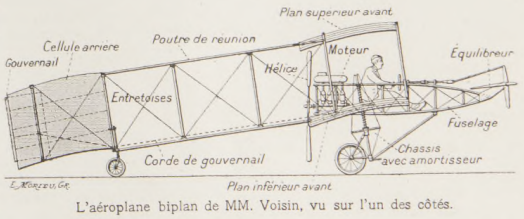
Tant que le moteur fonctionnera, l'appareil merveilleux parcourra l'air, montera au-dessus des arbres, rasera les plaines, selon la fantaisie de son conducteur ; il reviendra à son point de départ quand il lui plaira...

En attendant son retour, bavardons un peu de l'appareil qui vient de s'envoler sous nos yeux. C'est un biplan, un cellulaire. Est-ce là l'aéroplane définitif ? Ce n'est là qu'un rudiment, qu'une ébauche encore très grossière des engins qui seront maîtres de l'avenir bientôt.

Le biplan que nous venons de voir présente à l'air une surface relativement très grande (50 mètres carrés). Il est doué par conséquent d'une facilité d'envol très grande aussi et, dès que sa vitesse sur le sol atteint 48 kilomètres à l'heure, il quitte la terre. Mais son pouvoir portant est faible, puisqu'il n'atteint que 10 kil. 600 par mètre carré, l'appareil pesant au total 530 kilos. Toutefois, malgré ce mauvais rendement, qui provient uniquement de son énorme résistance à la pénétration de l'air, puisque les montants des cellules, les entretoises, toutes les pièces d'assemblage des deux plans ne concourent aucunement à la sustentation et nuisent à l'avancement rapide de l'ensemble, malgré ce mauvais rendement, et peut-être à cause de lui, le biplan est un aéroplane précieux parce qu'il est lent et permet par conséquent la formation des débutants, parce qu'il est de construction facile et de réparation peu coûteuse.

L'aéroplane d'avenir est évidemment le monoplan. Le modèle que MM. Voisin achèvent pour M. Farman et qui va faire incessamment ses débuts, ne possède que 24 mètres carrés de surface. Il s'envole à 75 kilomètres à l'heure, mais enlève 25 kilos par mètre carré, l'appareil pesant au total 600 kilos. Quant au bon équilibre de l'engin, il est exactement le même dans le monoplan que dans le biplan, et le pilote de sang-froid n'est pas plus en danger sur la simple voilure d'un oiseau mécanique que dans la maisonnette de toile que lui forme le cellulaire.

Le monoplan à grandes ailes, l'aéroplane de demain, possédera-t-il au moins l'esquisse d'un dessin définitif ? La grande, la suprême qualité d'un aéroplane est la *pénétration*. La légèreté n'est rien pour lui si ses formes ne réduisent pas au maximum la peine qu'il a à faire sa trouée dans l'air. Ainsi que l'écrivait M. Gabriel Voisin, il vaut mieux pour lui être deux fois plus lourd et une fois plus pénétrant que d'être trois fois plus léger et une fois moins pénétrant ! L'envergure de l'aéroplane se réduira donc après-demain à 2 ou 3 mètres, à n'être plus représentée que par des ailerons sur un corps à gros bout à l'avant, à fuseau à l'arrière. Car, à le bien juger, l'aéroplane n'est autre chose qu'un *projectile* automoteur.



L'aéroplane biplan de MM. Voisin, vu sur l'un des côtés.

... Mais voici notre cellulaire qui revient à son bangar Aucun bruit ne l'accompagne ; son moteur est arrêté. Voyez cependant que sa descente vers le sol n'est pas une chute, mais bien un glissement, le glissement voluptueux du vol plané. Les roues touchent le sol, l'aéroplane éteint sa vitesse en roulant quelques mètres ; quand il est arrêté, on s'étonne de ne pas le voir fermer ses ailes pour se promener dans le champ.

L. Baudry de Saunier.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

Avant de devenir tragique, le cas du joli vicomte du Chardonnet — le héros du roman de M. Georges Rivollet : *la Dentelle de Thermidor* (Fasquelle, 3 fr. 50) — fut assez spirituellement plaisant. Ce gentilhomme, émigré à Coblentz avec toute la haute émigration, en arriva bientôt, comme tant d'autres, à son dernier écu. Lors, il se rappela que jadis, aux petits soupers de Mme de Polignac, il avait été réputé pour son habileté à assaisonner la salade. Et l'idée lui vint de faire annoncer par la *Gazette de Coblentz* que « M. le vicomte du Chardonnet, réfugié français, se proposait pour aller faire la salade en ville, moyennant un louis, selon les rites et avec les condiments usités jadis à la cour de France ». Le succès, naturellement, fut prodigieux, et bientôt ce fut une mode, dans tous les dîners priés de Coblentz, d'offrir une salade royale, assaisonnée par un vicomte. Le gentilhomme, surmené, haussa ses prix et, redevenu riche, prit laquais, roula carrosse, offrit à son amie, la duchesse de L..., une merveilleuse dentelle de 300 ducats d'or, et continua ses folies jusqu'au moment où, la vogue des salades étant passée — tout lasse — il se revit pauvre comme devant. Ce fut alors que, donnant dans un piège que lui tendait son homme d'affaires de Paris, l'imprudent vicomte tenta le retour à la capitale ; et, peu après, comme il fallait s'y attendre, nous le retrouvons enfermé dans une prison, Port-Libre, avec toute une société d'aristocrates. Qu'advint-il de l'infortuné gentilhomme ? Nous laissons aux curieux le soin de chercher le secret de cette destinée dans le livre charmant et si galamment écrit de M. Georges Rivollet. Disons seulement que la situation malheureuse du vicomte causa quelque émotion à la petite cour du comte d'Artois, en Westphalie, qu'une jeune femme, la belle duchesse de L.... tenta, pour sauver le prisonnier, un grand généreux effort, et que la dentelle de Malines, si chèrement achetée et si magnifiquement offerte, joua son rôle joli dans le dernier épisode de l'idylle. Mais ce que nous ne pouvons traduire, c'est le charme spirituel, l'élégance sceptique des conversations soit entre les hôtes de Port-Libre, soit entre les émigrés de Coblentz ou de Hamm. Le roman de M. Rivollet est un livre qui ne se raconte pas. Il est d'une exquise imagination. Autant par la légèreté de sa forme que par l'adroite documentation de son récit, il constitue une heureuse acquisition pour ce genre rétrospectif, qui peut-être redevient en faveur, et qui, d'ailleurs, s'enrichit de deux autres œuvres intéressantes : *la Camargo* (Flammarion, 3 fr. 50), par M. Gabriel Letainturier-Fradin, et *le Roi sans trône* (Lemerre, 3 fr. 50), première partie d'un grand roman de l'épopée impériale, par M Maurice Montégut, dont, à diverses reprises, nous nous sommes plu à louer le très beau et très vigoureux talent, ainsi que les dons, si personnels, d'évocation.

Pensées et Paillettes.

On ne trouve ni scepticisme décourageant, ni optimisme décevant dans *les Pensées féminines* de Mme Claire Bauër (Fischbacher, 2 fr.), un intéressant recueil qui — en des jours où l'âme féminine est sollicitée par des opinions aussi contradictoires qu'intransigeantes — offre un terrain de conciliation pour les amis de la mesure. La forme, concise comme il sied, est agréable, imagée, alerte.

Ainsi :

« Travailler au bonheur des siens, c'est se créer à soi-même une rente de bonheur sur la vieillesse. »

Et ceci, d'une observation amusante :

« Un désir violent d'indépendance entraîne les femmes à repousser jusqu'à l'image de la soumission et de la faiblesse : elles ne donnent plus le bras à leurs maris. »

Sur l'amour :

« La jalousie de l'amour vrai porte plus encore sur les pensées que sur les actes. »

Sur la vie en société :

« Nous avons parfois, en changeant de milieu, la vague sensation de changer aussi de personnalité. »

Sur la vie intérieure :

« La modestie ne coûte qu'à ceux qui n'ont pas le droit d'avoir de l'orgueil. »

Et voici, également, dans *Paillettes* (Sansot, 1 fr.), le petit livre d'un tout nouvel écrivain, d'une jeune fille qui porte un bien joli nom littéraire, Mlle Lucie Paul Marguerite, des observations piquantes qui sont mieux que des espièglerles, des boutades aiguës et menues, de l'esprit qui rit clair et frais sur des lèvres étincelantes et des dents qui mordent, un peu, mais avec tant de grâce. On ne saurait, au reste, analyser des mots. On les cite.

Par exemple, cette réflexion d'une enfant de douze ans :

— Crois-tu, à dix ans, je ne savais pas que j'étais jolie !

Ce mot d'adolescente :

« J'ai dit :

— Je n'étais pas en beauté, hier.

Elle a répondu :

— Moi non plus.

Ça m'a vexée. »

Cette pensée de jeune fille :

« Il la prit pauvre afin que, lui devant tout, elle l'adorât comme un dieu. Et chacun pensa : « Combien ce jeune homme est désintéressé ! »

Ce mot de femme, enfin :

« Je l'ai un peu trahi. Vais-je l'en aimer mieux ? »

LES THÉATRES

La Comédie-Française vient de représenter une pièce en trois actes de M. Eugène Brieux : *Simone*, aux péripéties vivement menées, âpre et poignante. Un homme a tué sa femme coupable ; il élève sa fille, Simone, dans l'ignorance du meurtre et aussi dans le culte de la morte ; mais lorsque, les années ayant passé, Simone, à la suite de fiançailles brusquement suspendues, apprend la vérité, elle ne peut tout d'abord retenir son horreur pour le meurtrier, son père qui cependant l'a tant chérie. Mais elle ne peut oublier non plus la longue et tendre affection dont il l'a entourée ; elle allait le juger ; elle ne se reconnaît pas le droit de le condamner ; elle épousera plus tard son fiancé ; la vie atténuera la douleur de cette tragique aventure... Et le troisième acte s'achève ainsi, parmi les chaleureux applaudissements qui éclatent dès le premier acte. M. Grand joue le rôle du père avec une magnifique ardeur passionnée ; Mlle Piérat (Simone) lui donne la réplique avec une sobre énergie. Les autres rôles sont bien tenus par Mme Kolb et MM. Leitner, Delaunay, Ravet et Dessonnes.

M. Henri Cain, poursuivant seul l'exécution d'une pièce qu'il avait commencée avec Armand Silvestre sur un épisode de la vie du chevalier d'Eon — sa mission à la cour d'Elisabeth de Russie — a procuré au compositeur Rodolphe Berger le prétexte d'une partition où abondent valses, couplets, chœurs, marches et ballets d'une agréable venue, et au directeur intérimaire de la Porte-Saint-Martin, M. Brouette, l'occasion de nous montrer avec un faste rare et un goût exquis, des décors et des costumes du dix-huitième siècle. Une interprétation hors de pair a d'ailleurs été mise au service de cet opéra-comique à spectacle : M. Huguenet — à la veille d'entrer à la Comédie-Française — qui fredonne avec une grâce désinvolte, M. Gaston Dubosc, Mmes Cécile Thévenet, Anne Dancrey, Rachel Launay, etc.

Sous le titre *les Pierrots*, M. Gustave Grillet, auteur d'une poignante étude sur la misère et les désespoirs des acteurs qui ne réussissent pas, nous présente, à l'Ambigu, un drame de la vie militaire fortement et habilement charpenté. Un « bleu » est, sur les preuves les plus évidentes, convaincu d'avoir assassiné son adjudant ; il est jugé, condamné et fusillé ; il n'était pourtant pas coupable et l'adjudant, qui n'était pas mort, en convient, — trop tard. Le réalisme impitoyable de certaines scènes a soulevé, le soir de la répétition générale, quelques protestations qui ne se sont pas reproduites depuis.

Pour la « semaine sainte », le théâtre des Arts nous a offert un drame, ou mieux, une tragédie à sujet approprié : *la Fille de Pilate*, de M. René Fauchois, jeune poète dramatique déjà connu par des essais qui témoignaient d'un certain talent. Cette nouvelle pièce est bien supérieure à ses précédents ouvrages ; elle se peut comparer aux belles œuvres du genre. Poncia, fille de Pilate, aime le Nazaréen d'un amour soudain, mystérieux ; elle voudrait le sauver ; Jésus refuse ; elle meurt extatiquement, en même temps que succombe son époux divin, et avec les stigmates de la crucifixion. M. René Fauchois a traité ce sujet en vers sonores, harmonieusement proférés par lui-même sous la laticlave du proconsul, par M. Roger Karl (Jésus), par Mme Barbieri (la mère de Poncia) et surtout par Vera Sergine, tragédienne bellement passionnée, en fille de Pilate.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Nous publions dans le présent numéro la délicieuse valse lente de *Namouna*, le ballet de Lalo que la direction de l'Opéra a récemment repris.

C'est le seul ballet qu'écrivit Edouard Lalo, l'auteur du *Roi d'Ys*, de la *Symphonie espagnole* et de la *Rapsodie norvégienne*, et il l'écrivit pour ainsi dire malgré lui puisqu'on lui commanda cette œuvre au lieu de jouer son *Roi d'Ys*, cet admirable drame lyrique qu'il avait offert à l'Opéra.

L'accueil que le public réserva du reste à *Namouna* ne fut pas des plus empressés puisqu'il n'y eut en tout et pour tout que quinze représentations. On accusa Lalo de wagnérisme, lui si français, si clair, si différent de la mentalité du maître allemand.

Aujourd'hui l'heure de la réparation a sonné pour Edouard Lalo, et l'on est tenté de trouver bien classique l'orchestration de *Namouna* dont la nouveauté avait alors effrayé.

Il sera facile de s'en rendre compte en jouant cette valse lente que danse à l'Opéra la si légère et si gracieuse Mlle Zambelli. Cette valse est en *la* mineur ; l'allure mélodique en est charmante, d'une mélancolie langoureuse. Rien n'est plus exquis que les modulations imprévues, que les transformations harmoniques très diverses du motif principal. Tout cela est d'une originalité puissante. Les auditeurs de 1908 en ont goûté la saveur, et il est hors de doute que *Namouna* va rester au répertoire de l'Opéra.

*
* *

La Habanera dont nous donnons un extrait est un drame lyrique d'un tout jeune compositeur, M. Raoul Laparra ; l'œuvre a été jouée avec un gros succès à l'Opéra-Comique.

La Habanera est en musique un essai de réalisme très intéressant. L'action et la couleur musicale font corps et ne peuvent se séparer l'une de l'autre ; l'effet scénique et l'effet sonore se complètent, se commentent simultanément, et laissent le spectateur haletant, angoissé.

M. Raoul Laparra a situé son drame en Espagne ; mais il ne nous montre pas l'Espagne sémillante, brillante, pailletée, que nous étions habitués à voir, en musique surtout. Il règne dans son œuvre je ne sais quelle saveur âcre, âpre ; c'est l'Espagne qui souffre et qui pleure, non l'Espagne qui chante et qui danse. C'est d'un art d'ailleurs très puissant, très solide.

Le prélude du deuxième acte est une des plus belles pages de cette œuvre hardie, où il était difficile de cueillir un passage pour les amateurs de musique, car c'est du théâtre d'action. Le motif de *la Habanera* domine ce prélude ; cet air revient hanter le cerveau de Pilar qui a assassiné son frère Pedro ; l'harmonisation en est des plus saisissantes. M. Laparra s'y révèle comme un musicien dont on peut attendre les œuvres les plus belles.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

La comète d'Encke.

On se souvient encore de la belle comète visible le matin au mois de juillet et d'août dernier. Depuis 1882 pareil spectacle ne s'était offert aux yeux des astronomes. Mais la comète Daniel s'éloigne de plus en plus et actuellement elle n'est même plus visible pour nos plus forts instruments.

En ce moment l'attention est attirée par une ancienne visiteuse, la comète d'Encke, qui nous revient tous les trois ans environ. C'est la trentième fois que les observatoires l'enregistrent.

Découverte par Pons, le 26 novembre 1818, ses éléments furent calculés par l'astronome français Bouvard et le mathématicien allemand Encke. On s'aperçut bientôt que la comète était périodique et que son orbite n'atteignait même pas celle de Jupiter : on avait donc dû l'enregistrer précédemment. Les recherches montrèrent, en effet, que ses apparitions coïncidaient avec celle d'une comète de 1786 et de 1795. Sa période est la plus courte connue et, chose extraordinaire, au lieu d'être fixe elle paraît diminuer avec le temps. On pense que la comète qui s'avance très près du soleil circule dans un milieu résistant et qu'un jour ou l'autre elle tombera sur l'astre central de notre système.

La comète d'Encke sera au point de sa course le plus rapproché du soleil, le 30 avril prochain, c'est-à-dire que jusqu'à cette époque son éclat augmentera de plus en plus. Elle sera probablement visible à l'œil nu vers le commencement de mai dans la constellation du Bélier. Le 15 juin elle atteindra sa plus courte distance à la terre, 12 millions de lieues seulement la sépareront de nous.

Elle a été signalée pour la première fois par M. Wolf, de l'observatoire d'Heidelberg. Cet astronome qui venait de l'apercevoir sur un cliché photographique de la région où l'on espérait la découvrir, révélait peu après ce fait curieux que la comète avait été effectivement photographiée neuf jours plus tôt sans qu'on s'en doutât. Détail intéressant, on l'avait rarement observée aussi longtemps avant son périhélie, ce qui sans doute est attribuable pour une partie à la position favorable qu'elle occupe, mais aussi et surtout aux progrès réalisés dans cette partie de l'astronomie.

La crise du diamant.

La répercussion de la crise financière américaine sur le commerce du diamant continue à se faire sentir. L'importation des diamants en Amérique, qui avait atteint 74 millions pendant une période de sept mois finissant en janvier 1907, est tombée à 40 millions pour les mois correspondants de 1908. Pour les perles et les pierres fines, les achats sont passés de 24 millions à 10 millions. D'autre part, dans le seul mois de janvier 1908, les Etats-Unis ont acheté pour 800.000 francs de diamants et 640.000 francs de perles et pierres, contre 9 millions et 2.800.000 en janvier 1907. Pour le mois de mars écoulé, le déficit atteint 15 millions. Dans ces conditions, les mines paraissent décidées à diminuer considérablement leur production.

Le contrat qui liait la De Beers et la mine Premier au syndicat du diamant ayant expiré le 31 mars, on a fait courir le bruit que la mine Premier était disposée à reprendre sa liberté et à écouler son diamant à des prix inférieurs aux cours actuels. Il n'en est rien. La mine Premier, nouvelle venue et disposant d'un petit capital, comprend des gisements où le diamant de seconde qualité est plus abondant que dans les gisements de la De Beers ; mais ces gisements sont fort riches, et leurs propriétaires souhaitent simplement traiter de puissance à puissance avec leurs aînés.

Actuellement, l'accord semble établi pour maintenir les cours, car une dépréciation du stock serait aussi désastreuse pour les actionnaires des mines que pour les lapidaires et les particuliers. Le diamant conservera donc son prix ; mais, comme le marché, par suite de la mévente, se trouve fort encombré, la réalisation d'une rivière sera, pendant quelque temps, peu avantageuse.

L'électrisation des courroies.

Un chimiste allemand, M. Richter, a fait des expériences qui précisent de façon curieuse, les dangers de l'électrisation que peuvent subir les courroies de transmission.

Quand une courroie devient un peu lâche, on augmente son adhérence en saupoudrant les poulies de résine pulvérisée. Or, par suite du frottement, la courroie prend souvent une charge d'électricité considérable. M. Richter a pu ainsi emmagasiner dans une courroie en cuir de 13 centimètres de largeur de l'électricité à la tension de 13.000 volts, fournissant une étincelle de 2 centimètres. Telle serait la cause d'un grand nombre d'explosions inexpliquées qui se produisent dans les ateliers dont l'atmosphère renferme des vapeurs ou des poussières susceptibles de former des mélanges détonants.

La poudre de bronze augmente l'adhérence, sans danger d'électrisation, par suite de sa conductibilité ; mais elle se détache rapidement de la courroie. M. Richter propose d'employer un mélange par parties égales d'eau et de glycérine neutre ; l'affinité de la glycérine pour l'eau conserve la courroie à l'état humide et empêche son électrisation.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Un tableau banni du Salon de la Société Nationale : « Vision d'Allemagne », par Jean Veber.

UN TABLEAU BANNI DU SALON

Notre numéro annuel du Salon paraîtra le 2 mai. Il contiendra les œuvres les plus remarquées des deux expositions de la Société des Artistes français et de la Nationale. Mais, à ce dernier Salon, les visiteurs chercheront en vain, bien qu'elle figure au catalogue, la petite toile que nous reproduisons ici : « *Vision d'Allemagne* » (*circuit du Taunus*). C'est une peinture de M. Jean Veber qui représente l'empereur Guillaume II au moment où, avec ses aides de camp, épanoui, riant de bon cœur, il quitte la tribune d'où il a vu la course d'automobiles du Taunus. Cette petite composition était dans la manière habituelle de l'artiste, c'est-à-dire amusante, mais légèrement caricaturale. Guidée par un scrupule de courtoisie, l'Administration a cru devoir la faire enlever. Comme on a quelque peu parlé de l'incident, nous donnons, à titre de document, la *Vision d'Allemagne*.

UN MONUMENT AUX VICTIMES DE L'« IÉNA »

On a inauguré, le vendredi 10 avril, au cimetière de Lagoubran, près de Toulon, le monument élevé par les soins du Souvenir français à la mémoire des victimes de la catastrophe de l'*Iéna*.

Inauguration d'un monument aux victimes de l'*Iéna* dans le cimetière de Lagoubran. *Phot. Marius Bar.*

C'est un cénotaphe très simple. Sur deux de ses faces, sont gravés les noms des marins morts dans cette effroyable journée. Sur une des deux autres, une plaque de bronze porte l'inscription suivante : *Honneur et Patrie. Souvenir français. Le département de la Marine, l'escadre de la Méditerranée, la ville de Toulon aux officiers, officiers-mariniers et marins de l'*Iéna, *victimes de l'explosion du 12 mars 1907. A nous le souvenir, à eux l'immortalité.*

La cérémonie, qu'avait précédée, le matin, une messe célébrée à l'église du Pont du Las, a été très émouvante.

Autour du monument, paré des plus belles couronnes qui avaient figuré aux obsèques, on avait groupé, sur deux rangs, les survivants de l'*Iéna*, les familles de quelques-uns des morts, accourues parfois de fort loin. En arrière se pressait une foule considérable au-dessus de laquelle flottaient les drapeaux et bannières des sociétés patriotiques de la région. Un piquet de marins en armes rendait les honneurs. Après la bénédiction du monument, les discours ont été prononcés par M. Nyessens au nom du Souvenir français, M. l'amiral Bellanger, etc. Puis, les assistants, recueillis, se sont retirés en défilant.

LE PROFESSEUR CORNIL

Le docteur Cornil, professeur honoraire à la Faculté de Paris, membre de l'Académie de médecine, président de la Société anatomique, ancien député et sénateur de l'Allier, son département natal, est décédé à Menton, où le retenait depuis trois mois l'état précaire de sa santé. Né à Cusset en juin 1837, il était âgé de soixante-dix ans. Médecin des hôpitaux, après avoir obtenu l'agrégation, il s'était tout entier consacré à l'enseignement de l'anatomie pathologique, et ses travaux considérables dans cette branche de la science fournirent la matière de manuels devenus classiques.

Le professeur Cornil. — *Phot. Pirou St-Germain.*

Ce savant éminent avait eu, d'autre part, une carrière politique bien remplie. Ami personnel de Gambetta, il représenta l'Allier, d'abord à la Chambre, puis au Sénat ; c'est dans cette assemblée surtout qu'il eut l'occasion d'apporter l'utile concours de ses lumières spéciales à la discussion des réformes législatives concernant l'hygiène publique.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de QUI PERD GAGNE, de M. Pierre Veber, d'après le roman de M. Alfred Capus;
2° Le 12e et dernier fascicule du roman nouveau de Mme Daniel Lesueur : NIETZSCHÉENNE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 25 AVRIL 1908 *66e Année. — N° 3400.*

LE RÊVE D'UNE AMÉRICAINE

La comtesse Ladislas Szechenyi, née Gladys Vanderbilt, est reçue en suzeraine par la population du village slovaque d'Œmerzoe.

Phot. Erdelyi. — Voir l'article, page 279.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

NUMÉRO DU SALON

Samedi prochain, 2 mai, paraîtra notre **Numéro du Salon,** édité plus luxueusement encore que les années précédentes, et contenant cinquante-cinq reproductions de tableaux, dont cinq en couleurs (la couverture et quatre pages entières), et cinquante imprimées avec des encres nouvelles *double ton*.

Ce numéro contiendra en outre, en un supplément de quarante pages :

La Femme nue, par Henry Bataille,

le grand succès actuel du théâtre de la Renaissance. On sait que cette œuvre désormais célèbre se déroule dans le monde des peintres : c'est ainsi que nous avons été amenés à la publier dans le Numéro du Salon.

Nous commencerons, dans le même numéro, la publication d'un roman nouveau :

Jeunes Filles, par Victor Margueritte.

Ce numéro exceptionnel, envoyé sans augmentation de prix aux abonnés, sera vendu **2 fr. 50**.

Dans un prochain numéro, nous publierons :

Simone, par Brieux,

dont les premières représentations à la Comédie-Française ont eu un grand retentissement.

COURRIER DE PARIS

N'ayant pas vu l'Homme-qui-lit depuis déjà un certain temps, et craignant qu'il ne « lui fût arrivé quelque chose », je montai hier chez lui. Je le trouvai dans sa chambre ensoleillée dont la fenêtre était entr'ouverte. Bien entendu, il lisait. Et comme, aux premiers mots, je m'inquiétais de sa santé.

— Effectivement, me dit-il, j'ai été assez souffrant depuis six semaines et vous m'apercevez encore tout débroché.

— Qu'avez-vous eu ?

— Nul ne le sait, ni moi, ni les princes de la science. Cela relève de la neurasthénie. Une nouvelle crise. J'ai dû aller bien souvent chez le médecin !

— Taisez-vous ? m'écriai-je. Moi, je n'ai jamais pu ! C'est une horreur. L'attente dans le salon du médecin constitue le plus cruel des supplices. Arriver à l'heure exacte, même donnée sur rendez-vous, le cœur battant, être introduit par le valet solennel et froid dans la pièce où déjà d'autres victimes, immobiles, silencieuses, sont réunies et feuillettent avec accablement des publications de l'année dernière, n'avoir pour toute réconfortante distraction que le spectacle de ces misères résignées et qui s'efforcent les unes pour les autres de faire bonne contenance, et se sentir opprimé peu à peu par une effrayante détresse à la vue des bronzes d'art qui furent offerts à l'éminent thérapeute, cependant que les minutes passent, longues et lourdes, sans que s'ouvre jamais la porte du cabinet à la fois redouté et convoité... non... rien que d'y penser, je me sens capable de n'être jamais malade ! Ajoutez que, je ne sais pourquoi, presque tous les médecins ont la rage d'avoir des salons obscurs et sinistres où ne pénètrent ni l'air ni la lumière, et qui donneraient le spleen à l'homme le moins sensitif, à un garçon boucher.

— Moi, tout cela m'est égal, fit en souriant mon ami.

— Et vous prétendez que vous êtes nerveux ?

— Sans doute. Mais je ne me fais jamais de bile chez le médecin.

— Comment cela ? Vous avez un secret ?

— Oui. Je lis. Et le temps glisse ainsi sur moi sans appuyer. Dans ces conditions, attendre non seulement ne me fatigue pas, mais me fait plaisir. Plus j'attends, plus j'en éprouve de satisfaction. Je me dis à certaines fins de chapitres, en jetant l'œil sur le cadran : « Comment ! il n'y a que cinquante-cinq minutes que je suis là ? Bravo ! Pourvu que cela continue ! » Ma lecture m'attache à ce point que je suis souvent furieux quand c'est mon tour, car tout arrive, même que l'on finisse par voir son médecin, et, regrettant alors d'être venu, je peste et suis un peu dans le cas du bon Octave Feuillet, qui adorait pêcher à la ligne, mais ne voulait pas que « ça mordît » parce que, comme il travaillait son scénario la ligne en main : « dès que ça mord, gémissait-il, ça me dérange. » Ainsi, toujours, de la minute où il daigne me recevoir, le docteur me dérange, et je l'enverrais à tous les diables. C'est neuf fois sur dix au plus beau et palpitant passage qu'il fait exprès de surgir. Je me souviens même, certains jours, avoir été si agacé par son inopportune intervention que je disais à la personne venue après moi : « Passez donc, madame, je vous en prie. Je ne suis pas libre pour l'instant. » Et la dame, tombée de la lune et me prenant pour un fou, ne se le faisait pas répéter. Comme un cerf, elle s'élançait dans l'antre bienheureux. Le nombre d'importants ouvrages qu'il faut avoir lus et que, sans les stations chez le médecin je n'aurais jamais eu l'occasion de seulement feuilleter, c'est « en attendant mon tour » que j'ai pu en prendre intégrale connaissance. Je me suis ainsi, depuis dix ans, meublé la mémoire, assimilé tout Chateaubriand, tout Voltaire, tout Lamartine, et le Consulat et l'Empire de Thiers.

— Et quels furent vos derniers profits, les plus récents ?

— Ces temps-ci, par une malicieuse recherche, j'ai lu, chez les médecins, le livre amusant et documenté que leur a consacré, avant et après 1789, M. Victor du Bled. Il y a là de quoi se faire une pinte de bon sang, et l'on admet qu'il fait tout de même meilleur vivre aujourd'hui qu'à l'époque où un électuaire contre les maux de cœur, préconisé par Sennert, comprenait trente-deux substances parmi lesquelles de l'or, de l'émeraude, des perles, du saphir, de l'ambre et du corail. Comme il fallait être riche pour ne pas vomir ! J'ai vu aussi que récemment encore, dans l'Inde, le mémoire d'un médecin indigène déféré à une cour anglaise montait à 120.000 francs. Il s'y trouvait des pilules composées d'une dissolution de diamants, d'une poudre de nombrils de chèvre et de singes du golfe Persique. Avouez que de pareilles ordonnances ont une rare couleur et que, pour le pittoresque seulement, il est permis de les regretter ? Et savez-vous que, « dans le bon vieux temps », comme on dit toujours en parlant de celui qu'on n'a pas vécu, les moindres médicaments coûtaient les yeux de la tête ?

— Cependant,... voyons ? Un clystère ?

— Je vous arrête. Parfaitement ! Un clystère, *clisterium*, le bon clystère insinuant de Molière, eh bien, que croyez-vous qu'il valait ?

— Je ne sais pas deviner ces choses-là. On ne m'a pas appris.

— On n'en avait pas, monsieur, un petit, ordinaire et bénin, pour moins de 2 fr. 45. Le prix moyen est de 4 francs. Les *clystères dorés* (qu'est-ce que ça pouvait bien être ?) coûtaient de 40 à 50 francs ; un *électuaire restaurant* de 12 à 20 francs, et un *électuaire confortatif de pierres précieuses* 25 francs et davantage. Je vous demande pardon si je vous parais grossier ? mais à prononcer ces mots, malgré moi je porte les mains à mon ventre qui me fait l'effet d'un monstrueux écrin, et il me semble que j'ai une colique de bijoux.

— Je vous excuse, et je vois qu'en dépit de l'expression courante, les clystères jadis n'étaient pas *donnés*.

— M. du Bled, avec infiniment de prestesse et de gaieté, m'a promené à travers le Paris du dix-septième et du dix-huitième siècle, où régnaient en pleine rue les charlatans, empiriques et opérateurs de tous genres installés quelques-uns comme Contugi et Melchisédec Barry au Pont-Neuf, à la place Dauphine, sur des petits théâtres où une troupe de farceurs jouaient d'abord une bouffonnerie pour amorcer les badauds. J'ai chez moi quelque part, dans le fond d'un tiroir, un écran de la même époque où est figuré « le Gros Thomas », rebouteux, très en vogue parmi le populaire. Et je voudrais que vous évoquiez toute la pléiade des dentistes, herboristes, oculistes, chimistes, botanistes, au premier rang desquels Carmeline, dentiste à la mode au début du règne de Louis XIV et qui, déjà, arrachait *sans douleur*, et sans *clavier*, *pélican*, *élévatoire*, *poussoir* ou *rifragan*, brr... Il avait pour devise : *Uno avulso non deficit alter*. Enfin, retenons ce détail typique cité par M. du Bled, et qui verse des torrents de lumière sur l'hygiène édénique du grand siècle. Un duc de Bouillon, en 1667, obtint de Louis XIV un privilège spécial pour la vente « d'un petit sachet de la grandeur d'une pièce de 15 sols, à cet effet de garantir toute sorte de personnes de la vermine et en retirer ceux qui sont incommodés ». Mais, assez de droguerie et d'apothicairerie ! Je serais désolé de vous retenir cinq minutes de plus sur cette sellette. Un mot encore cependant ? Savez-vous comment on nommait avec gaillardise les donneurs de seringues sous Louis XV ? — « Des mousquetaires à genoux. » J'ai fait cette trouvaille dans un dictionnaire burlesque d'où toute verdeur n'était point exclue. Et alors, au sortir de ces incessants et copieux lavages, quelle n'est pas ma stupeur de voir, en un bon livre d'hier, M. le docteur Burlureaux faire son procès à la purgation qu'il appelle sans ménagement « un danger social » ! ? Eh quoi ? Ne plus se purger ? Mais en ce cas... médecine de mon enfance, touchantes recommandations maternelles, prescriptions du vieux docteur de la famille, ligne de conduite intestinale de mes ascendants et ancêtres, huile de la plante appelée ricin, pétillantes et dévastatrices limonades, vertes bouteilles d'Hunyadi-Janos qui éveillez des images de Hongrie, et flacons aux sonorités espagnoles du marquis de Carabanas, que devenez-vous ? Dois-je à jamais vous tourner le dos ? Non... Au contraire... ce n'est pas cela que je veux dire. Enfin, qui croire ? Qui ne pas croire ? On ne sait plus où donner de l'abdomen. Et la tête, en vérité, de trouble et d'indécision me gargouille.

— Je crois, moi, qu'il faut une juste mesure en tout, et qu'entre l'irrigation à jet continu, la noyade, la grande mer intérieure et la sécheresse des plateaux de l'Atlas, on peut trouver un sage petit milieu. Mais quel singulier entretien, vous me forcez, aujourd'hui, cher ami, d'avoir avec vous ! Heureusement que nous sommes seuls. Sans quoi, devant du monde, j'en rougirais.

— Vous auriez tort. Ces pudeurs sont ridicules. Nos pères les ignoraient et s'en trouvaient bien. En notre époque de corruption où nous avons reculé les bornes du dégoût moral, nous faisons la petite bouche aux saines crudités de la vie. Nous laissons les dames se dévêtir de plus en plus sur la scène, mais nous mettons des caleçons à nos cure-dents.

— Compère, m'écriai-je, vous allez faire le moraliste ? Arrêtez-vous ? Dites-moi quelques mots, à présent, des autres et nombreux auteurs que vous avez nettoyés, vidés, et qui traitaient de matières tout aussi louables, quoique relevées ?

— Non, fit-il. Ce n'est point leur jour. Quelque bien que j'en dise, ils m'en voudraient de les traiter, après toute cette pharmacie.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

— Ma foi, je ne dis pas non, et vous connaissez mieux que je ne croyais ces particuliers malades que sont les écrivains. A ma prochaine visite donc, et, cette fois, nous ferons « du tout à l'âme ».

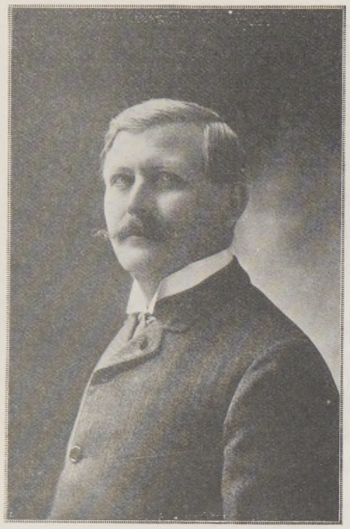
HENRI LAVEDAN.

(*Reproduction et traduction réservées.*)

VICTOR MARGUERITTE

L'AUTEUR DE NOTRE PROCHAIN ROMAN : « JEUNES FILLES »

L'Illustration commencera, dans le prochain numéro, la publication d'un roman nouveau de M. Victor Margueritte : *Jeunes Filles*. Et, dès à présent, nous sommes heureux d'annoncer que nous donnerons, dans quelques mois, un autre roman : *la Flamme*, signé, celui-ci, par M. Paul Margueritte. Ainsi nos lecteurs pourront goûter successivement



M. Victor Margueritte. — *Phot. P. Nadar.*

les séductions respectives de deux talents qui, pendant déjà de longues années, s'étaient unis pour une production laborieuse et féconde.

On sait que Paul, l'aîné des frères, avait déjà tracé profondément son sillon dans les lettres lorsque Victor, abandonnant l'armée où il continuait une brillante tradition de famille, fit jouer ou publia ses premières œuvres: une féerie rimée, une traduction élégante de Calderon, interprétées à l'Odéon, et un livre de très artistes poèmes : *Au fil de l'heure*. Mais, dès avant l'apparition de ce recueil, les deux frères avaient commencé à penser, à travailler et à signer ensemble. C'était la méthode chère aux Goncourt, préconisée avec foi par Edmond de Goncourt, le maître dont Paul Margueritte aimait l'influence et qui, peut-être, avait deviné combien, dans le cas particulier des Margueritte, la collaboration serait heureuse et justifiée. Passons, en effet, les œuvres d'ailleurs très flatteusement accueillies qui s'appellent *Pariétaire* (1896), *le Carnaval de Nice* (1897), *Poum* (1897), *Femmes nouvelles* (1899), *le Poste des neiges* (1899) ; et voici le Roman de la Guerre, l'Histoire d'une Epoque, en quatre volumes, qui demeurera l'œuvre maîtresse de la collaboration. Ici, nous avons mieux que l'accord de deux pensées, que l'union de deux plumes. Dans *le Désastre*, dans *les Tronçons du glaive*, dans *les Braves Gens*, dans *la Commune*, les fils du héros d'Illy, puisant dans le même patrimoine de souvenirs, ont exprimé avec toute l'émotion de leur double sensibilité, un état d'âme commun ; avec la scrupuleuse conscience de leur double labeur, avec les ressources de leurs imaginations jointes, ils ont évoqué et reconstitué, dans toutes ses circonstances, le drame qui endeuilla leur enfance et glorifia leur nom. Et l'œuvre, douloureuse et magnifique, qui nous donna la vision du glaive symbolique se dressant désespérément dans un ciel d'orage et retombant brisé dans un fracas de défaite, fut applaudie, comme elle méritait de l'être, longuement.

Tout récemment, il y a un an à peine, et après avoir encore donné ensemble plusieurs études retentissantes et généreuses sur la société contemporaine, la famille et le mariage, les Margueritte se sont décidés à dissocier leur activité. La tâche commune était remplie. La collaboration était moins nécessaire. Victor Margueritte, élevé par l'estime de ses confrères à la présidence de la Société des Gens de lettres, avait conquis ses titres personnels à la faveur du public et mérité son rang, à côté de Paul, parmi nos plus estimés écrivains. On a donné, au reste, ici même, les raisons de cette séparation intellectuelle qui fut tout amicale. Les tempéraments distincts et, sur certains points, opposés des deux frères se réfléchiront maintenant en des œuvres séparées et commanderont à des destinées différentes. Et déjà, tandis que Paul Margueritte se renferme plus que jamais dans le paisible et grave labeur de son cabinet de travail, nous avons vu Victor Margueritte faire son premier geste dans la vie publique, discuter avec passion, en des articles de combat, tels grands problèmes à l'ordre du jour, violenter notre sympathie en faveur des sacrifiées lamentables dont il nous dénonce les misères et charger — car en cet homme il reste encore de l'officier de dragons — dans la mêlée des idées. Il est à noter cependant que *Jeunes Filles*, le roman écrit pour les lecteurs de *L'Illustration*, est surtout l'œuvre d'un psychologue et d'un artiste, d'un observateur adroit, attentif et attendri plutôt que d'un militant. *Jeunes Filles !* Il y a, dans ce titre clair, toute l'attirance d'un exquis et périlleux mystère, toute la griserie d'un soleil d'avril peu sûr et qui donne la fièvre... Le roman de M. Victor Margueritte sera suivi, nous le gageons, avec la plus vive, la plus sympathique curiosité, car on devine, dès les premières lignes, que l'auteur a de gracieux et très émouvants secrets à nous dire.

ALBÉRIC CAHUET.

LE RÊVE D'UNE AMÉRICAINE RÉALISÉ

A quoi rêvent les jeunes filles ? En Amérique, pays de puissante démocratie, quand la fortune les

Le comte et la comtesse Szechenyi Vanderbilt.
Phot. Erdelyi.

a comblées de ses faveurs, ce qu'elles semblent souhaiter par-dessus tout, c'est un de ces titres aristocratiques dont la vieille Europe a conservé le monopole, sans cependant en refuser le partage avec les aimables personnes à marier du nouveau monde. Aussi bien, les titres de noblesse ne procurent pas toujours à ceux qui les portent, l'unique satisfaction de voir leur nom figurer à l'armorial, d'orner leur chiffre d'une couronne ouverte ou fermée ; parfois encore, ils leur confèrent de prestigieux privilèges qu'une Américaine ne pourra jamais connaître chez ses compatriotes, fût-elle la fille d'un milliardaire.

Le rêve de miss Gladys Vanderbilt devait se réaliser en tout. Dernièrement, on le sait, elle épousait le comte Ladislas Szechenyi, d'une très ancienne et très noble famille hongroise, et la cérémonie nuptiale, célébrée à New-York, au milieu des somptuosités d'un apparat quasi royal, prit là-bas les proportions d'un événement sensationnel.

Leur voyage de noces accompli, les nouveaux mariés viennent d'arriver en Hongrie. Avant leur installation à Budapest, le comte a voulu tout d'abord conduire sa jeune femme à son château d'Œmerzoe. Le petit village slovaque où le domaine est situé a fait, à son seigneur et à la comtesse, une réception chaleureuse. Sur une longueur de 2 kilomètres, la route conduisant de la gare au château était bordée de branches de sapin et jalonnée de mâts décorés d'écussons aux armes des Szechenyi, que surmontaient des drapeaux aux couleurs nationales et des bannières américaines ; toutes les maisons, jusqu'aux plus modestes chaumières, étaient pavoisées ; tous les habitants avaient revêtu leurs pittoresques habits de fête.

Une délégation composée de cent jeunes gens à cheval attendait à la gare les nobles époux, qu'une voiture découverte, attelée à quatre, conduisit à la demeure seigneuriale. A l'entrée du parc s'élevait une estrade chargée de spectateurs. Devant le portail, le curé souhaita la bienvenue aux arrivants ; puis des fillettes vêtues de blanc présentèrent à la comtesse des fleurs et — détail plein de couleur locale — un cœur en pain d'épice, symbole du bonheur conjugal.

Ce fut une scène tout à fait charmante. La gracieuse châtelaine se montra fort touchée de cet affectueux accueil, et sans doute aussi se sentit-elle quelque peu flattée de remplir ce rôle de suzeraine, recevant les hommages de ses fidèles vassaux.

VISIONS D'ORIENT

LES PHOTOGRAPHIES EN COULEURS DE M. GERVAIS-COURTELLEMONT

Il y a moins d'un an encore — c'était en juin dernier — que, dans une soirée mémorable, MM. Auguste et Louis Lumière présentaient à une assistance passionnément intéressée, réunie en l'hôtel de *L'Illustration*, leur admirable découverte, la photographie en couleurs. Ces quelques mois ont suffi au merveilleux procédé pour conquérir le monde. On peut dire qu'à l'heure actuelle il n'est pas un photographe, amateur ou professionnel, doué de quelque curiosité et d'une habileté suffisante, qui ne soit devenu un fervent de la plaque autochrome.

Pour nous, qui nous étions fait un plaisir et un honneur d'accueillir les premiers cette sensationnelle nouveauté, nous n'avons négligé nulle occasion de pousser les opérateurs expérimentés et entreprenants qui nous entourent à essayer de la photographie en couleurs. Nous avons recueilli déjà de remarquables clichés, que bientôt nos lecteurs seront à même d'apprécier.

Cependant, ce sont avant tout des sites de France qu'on nous apportait, et la beauté même des clichés qu'ils donnaient nous faisait désirer d'autant plus vivement de voir quelqu'un de nos collaborateurs se diriger vers les pays de la belle lumière, des végétations plus luxuriantes, des monuments plus colorés. Un voyageur très audacieux, qui est en même temps un photographe très artiste, M. Gervais-Courtellemont, vient de combler sur ce point tous nos vœux.

De l'Orient féerique, de l'Orient des contes, de la Turquie, de la Syrie, de la Palestine, de la vénérable Egypte, il a rapporté une inappréciable collection de clichés. En attendant que nous en publiions ici un choix, il les a présentés, il y a quelques jours, à ses confrères de la presse, dans la salle de conférences des *Annales*. Son succès a été considérable. Rien ne saurait traduire l'éclat, l'ensoleillement, le pittoresque de ces vues. Tous ceux qui les virent projeter dans la coquette salle de la rue Saint-Georges demeurent encore sous le charme.

Leur accueil a encouragé M. Gervais-Courtellemont à en faire jouir des assistances plus étendues, et chaque soir, à 9 heures, jusqu'au 29 avril, il donne, à la salle Charras, 4, rue Charras, des séances où les projections de ses belles photographies en couleurs illustrent une vivante causerie dans laquelle il conte son voyage et commente ses clichés. Et c'est le succès le plus franc, le plus vif, — et aussi le plus mérité.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNE CAVALCADE POSTALE
A LILLE

Les agents, sous-agents et ouvriers commissionnés des Postes, Télégraphes et Téléphones, ont célébré, dimanche dernier, à Lille, le vingtième anniversaire de la fondation de leur orphelinat. Aux postiers français, représentés par des délégués de Paris et de plusieurs départements, étaient venus se joindre des camarades des villes de Belgique, accompagnés de leurs harmonies et de leurs fanfares ; Amsterdam, la Haye, Utrecht, pour la Hollande, Londres, pour l'Angleterre, Aix-la-Chapelle, pour l'Allemagne, avaient également fourni leur contingent.

Une superbe cavalcade fut le principal attrait de cette fête internationale, fort bien organisée par les facteurs lillois. Le cortège, qui se déroula pendant trois heures à travers la vaste cité, offrit à la foule compacte se pressant le long de son parcours

L'hôtel central des Postes de Lille.

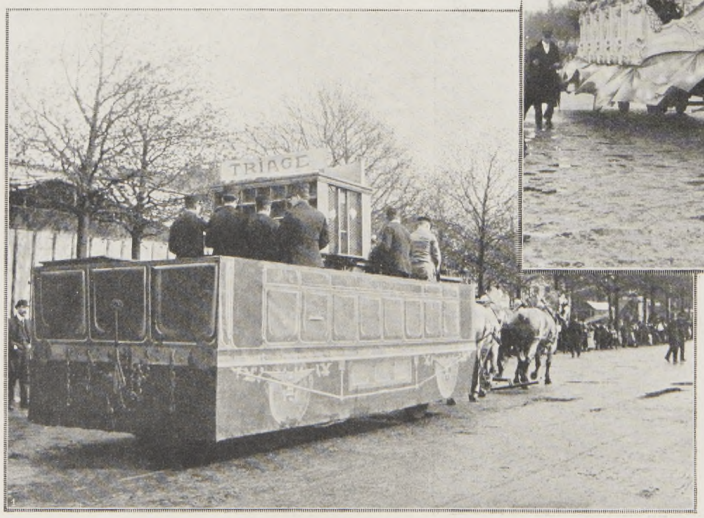
le spectacle, tout ensemble pittoresque et suggestif, d'une suite de chars symboliques, décorés avec autant d'ingéniosité que de goût.

C'étaient : le char du Triage, copie fidèle d'un wagon-poste, dont les parois, sectionnées à mi-hauteur, découvraient l'intérieur, montrant les facteurs au travail, occupés au dépouillement de paquets de cartes-souvenirs remis en cours de route, à l'oblitération des timbres, etc. ; le char du Télégraphe, où l'on voyait une forteresse crénelée en état de siège, devant laquelle se dresse un mât de télégraphie sans fil, entouré de télégraphistes militaires, une tour surmontée d'un sémaphore pour les signaux optiques, des pigeonniers abritant des pigeons voyageurs ; le char des Téléphones, mettant en scène, dans le cadre d'un « central », six gracieuses « demoiselles »

Le char des Téléphones.

Le char du Télégraphe.

Le char de l'Union postale.



Le char du Triage des lettres. — *Photographies Cavez.*

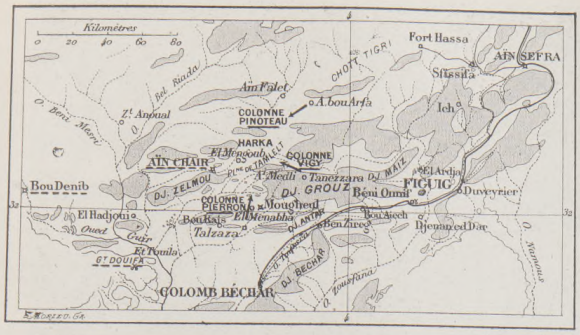
qui distribuaient les communications, tandis que, sur le panneau du fond, un « abonné » soumettait à des essais successifs les différents modèles de téléphones connus ; le char de l'Union postale, dont les panneaux reproduisent les timbres des diverses nations, figurées par des femmes en costumes caractéristiques au centre duquel — sujet inspiré du célèbre groupe de Carpeaux — des hommes représentant les quatre grandes races humaines, semblaient supporter un énorme globe terrestre. A l'avant, une figurante réalisait, en une méritante immobilité, la « Semeuse » de Roty, qu'ont popularisée nos timbres et nos monnaies. A l'arrière, des guirlandes de feuillage pendaient sur deux vasques somptueuses, analogues aux brûle-parfums byzantins. Une draperie vieux rose, tombant en nuage sous les côtés, complétait la décoration.

Citons encore les chars de la Boîte aux lettres et de l'Orphelinat. Et n'omettons pas les noms des artistes de talent, auteurs de ces conceptions originales : MM. Jules Duclermortier et Newnham, architectes lillois ; M. Tony Vergnolet, architecte à Paris, mais originaire de Lille, secondés par de dévoués collaborateurs.

Grâce à tous les concours, la fête fut fort brillante, malgré l'inclémence du ciel, en ce jour de Pâques, et les quêteurs firent une belle recette au profit de l'Orphelinat.

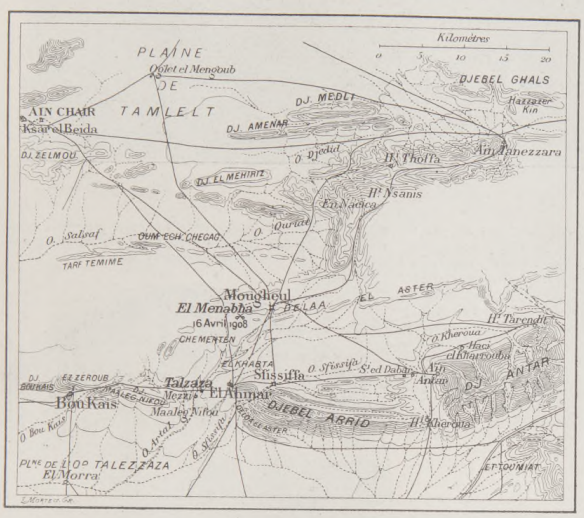
La journée, qui avait commencé par une réception à l'hôtel de ville, se termina par un banquet de cinq cents couverts, donné dans la salle du gymnase, sous la présidence de M. Buret, chef de cabinet de M. Simyan, représentant le sous-secrétaire d'État, banquet au cours duquel, suivant la formule consacrée, la plus franche cordialité ne cessa de régner.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



LE THÉATRE DES OPÉRATIONS A LA FRONTIÈRE ORANO-MAROCAINE

Les positions indiquées pour les colonnes françaises sont celles qu'elles occupaient à la veille du combat du 16 avril. Les points dont les noms sont soulignés d'un trait interrompu sont ceux que la harka marocaine occupa successivement pendant la première moitié d'avril.



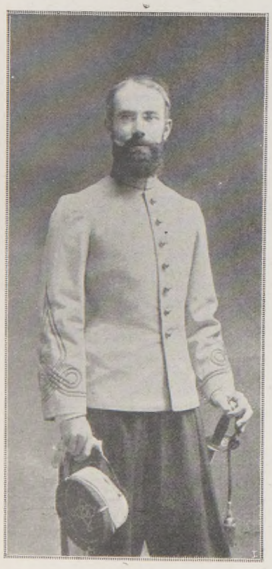
CARTE DÉTAILLÉE DE LA RÉGION OU VIENNENT D'OPÉRER LES COLONNES FRANÇAISES

On suivra sur cette carte, établie d'après les documents les plus récents et les plus exacts, les opérations dirigées par le général Vigy qui, aux dernières nouvelles, a occupé Aïn Chair (à l'angle supérieur gauche de la carte.)

Le fort de Talzaza.

La palmeraie d'El Menabha.

Un campement à El Mengoub.



Le lieutenant Canonge, grièvement blessé à El Menabha. — *Phot. Walery.*

Bivouac français dans la plaine de Tamlelt.

Campement marocain dans la plaine de Tamlelt.

LES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES A LA FRONTIÈRE ORANO-MAROCAINE

Voir l'article, page 292.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

En garde.

Coup de masse sur la tête.

L'ESCRIME AU PARAPLUIE

Les événements les plus graves ont parfois des conséquences comiques. Qui aurait pu prédire que le krach formidable qui ébranla le monde financier américain au cours de l'automne dernier et eut une pénible répercussion sur tous les marchés d'Europe, donnerait bientôt naissance à une nouvelle école d'escrime où le fleuret céderait la place... au parapluie !

On sait que la crise de Wall-Street entraîna, avec une rapidité foudroyante, la fermeture d'innombrables usines dans toute l'étendue de l'Union. La misère noire succédait sans transition à une ère de prospérité inouïe. Les grandes villes de la Nouvelle-Angleterre, New-York, Boston, Philadelphie, furent envahies par des multitudes d'ouvriers sans travail. Des troubles sanglants éclatèrent un peu partout.

Comme il arrive toujours dans de pareilles périodes, les malfaiteurs redoublèrent d'audace. Des bandes se firent une triste spécialité d'attaquer et de dévaliser les femmes, en plein jour, en pleine rue.

C'est pour répondre à ce nouveau péril social qu'un grand gymnase de Philadelphie, l'*Institute of Physical Culture*, a inauguré un cours où des spécialistes apprennent aux dames à transformer en arme défensive et offensive l'accessoire si banal qu'est le parapluie.

Notons que l'industrie moderne avait préparé les voies à cette nouvelle formule d'escrime en remplaçant par une baguette d'acier la canne de bois ou de jonc du *riflard* de nos pères.

Avant tout, les élèves apprennent à tromper la vigilance de l'agresseur à l'aide de feintes habiles. La plus simple, qui se trouve être en même temps la plus efficace, consiste à appliquer un coup de plat... de parapluie sur le couvre-chef de l'ennemi. Surpris par ce geste inattendu, ou même aveuglé par les bords du chapeau, il n'a plus ni le temps ni la présence d'esprit d'empoigner ce parapluie, dont il se méfiait d'ailleurs fort peu, et qui, dans les mains expertes de l'escrimeuse, va servir à lui infliger une punition dont il se souviendra longtemps.

Maintenant que l'adversaire, les mains levées vers son chapeau, a perdu sa garde, la jeune femme peut choisir, rapide comme l'éclair, parmi les « bottes » secrètes que son maître lui inculqua. Décrivons sommairement deux de ces coups de Jarnac.

Par un curieux amalgame linguistique, le premier a reçu le nom de *hors-de-combat blow*. La jeune femme a rapidement empoigné son parapluie à peu près de la même façon qu'un fantassin saisit son fusil pour une charge à la baïonnette. Avançant d'un pas, et portant tout le poids de son corps en avant, elle vise, de la pointe de son arme, un point situé sur le cou de l'adversaire, à un peu plus de 2 centimètres au-dessous de la pomme d'Adam. Si le bout de la baguette d'acier touche avec force ce point vital, l'apache, quelle que soit sa vigueur, s'écroule comme une masse, évanoui, ou peut-être grièvement blessé.

L'autre « botte » requiert une tactique analogue, avec cette différence que la pointe du parapluie prend pour cible le creux de l'estomac. C'est le *solar-plexus blow*, qui vous envoie votre homme à l'hôpital pour plusieurs semaines, quand il ne l'estropie pas pour la vie.

Coup de pointe à la gorge.

Coup de flanc au visage

Autre position de mise en garde.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE PRINTEMPS AU JAPON

LA FÊTE DES CERISIERS

Chaque saison ramène, dans le Japon entier, une des fêtes de la nature célébrée par des foules joyeuses.

« C'est alors, écrit M. Gaston Migeon dans son très artiste volume, *Au Japon. Promenades aux sanctuaires de l'art*, c'est alors comme une ivresse, et, pendant quelques jours, l'abandon de toutes préoccupations sérieuses ou d'affaires. Tout un peuple ne vit plus que pour fêter le retour périodique d'une saison, et le moment fugitif où la nature revêt une de ses plus suaves ou splendides parures. »

Avril, c'est le moment de la fête des Cerisiers.

A Tokio, la foule se porte soit sur la rive de Mukojima, soit au parc de Shiba, pour admirer la floraison des *sakouranoki*.

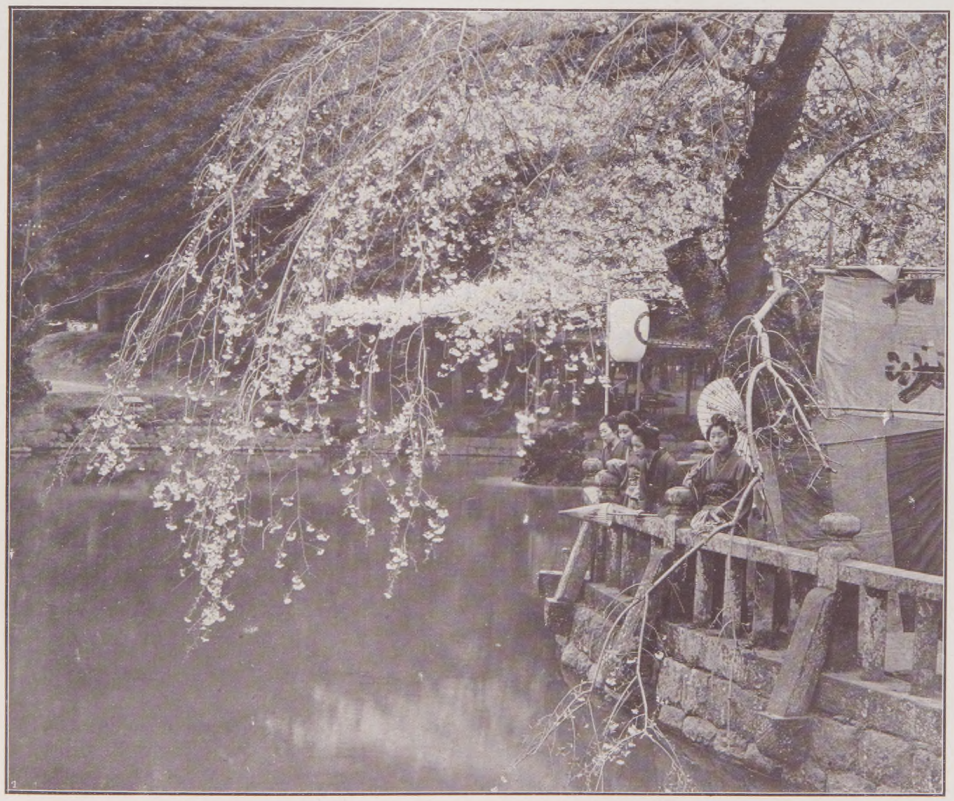
« Ce sont, écrit M. Lafcadio Hearn — un Anglais devenu Japonais, d'enthousiasme, et qui a consacré à sa patrie nouvelle les deux livres les plus pénétrants et aussi les plus exacts qui soient, *le Japon inconnu* et *Kokoro* — ce sont les cerisiers du Japon dont le professeur Chamberlain dit si justement que le spectacle de leur épanouissement défie la comparaison avec tout ce que l'Europe peut nous offrir de plus enchanteur. Maintes espèces y sont aimées et cultivées. Les miens (Lafcadio Hearn décrit ici son jardinet) ont les fleurs du blanc rosé le plus éthéré. On dirait, au printemps, une toison floconneuse de nuages qui, doucement teintés par le soleil couchant, descendraient des profondeurs du ciel pour se suspendre à leurs branches. La figure n'est point une exagération poétique ; elle n'est point non plus originale. C'est l'antique expression japonaise de la plus merveilleuse exhibition florale produite par la nature. Qui n'a vu fleurir les cerisiers du Japon n'en peut imaginer la vision délicieuse. Point de feuilles vertes ; celles-ci ne viennent que plus tard. Ce n'est qu'un éclatant jaillissement de fleurs qui voilent chaque branche, chaque ramille d'une brume délicate, laissant, à perte de vue, le sol, jonché de pétales tombés, s'enfouir sous une avalanche de neige rose.

» Mais ce sont là des cerisiers cultivés. Il en est d'autres qui poussent leurs feuilles avant leurs fleurs, tel le *yamazakoura*, ou cerisier des montagnes, qui sait, cependant, exprimer, lui aussi, une poésie de beauté et de symbole :

» Ainsi chantait Motoouori, le grand littérateur et poète shintoïste : « Si l'on te demande ce » qu'est le cœur du véritable Ja» ponais, montre le cerisier sau» vage, brillant au soleil. »

» Cultivés ou non cultivés, les cerisiers japonais sont des emblèmes, et ce n'était pas pour leur charme seul qu'étaient choisis ceux qu'on voyait plantés dans les jardins des anciens samouraï. Leurs fleurs immaculées symbolisaient cette délicatesse de sentiment et cette pureté de vie qui sont l'apanage et l'honneur de la véritable chevalerie. « De même que la fleur du ceri» sier est la première parmi les » fleurs, dit un vieux proverbe, » ainsi doit être le guerrier, pre» mier parmi les hommes »

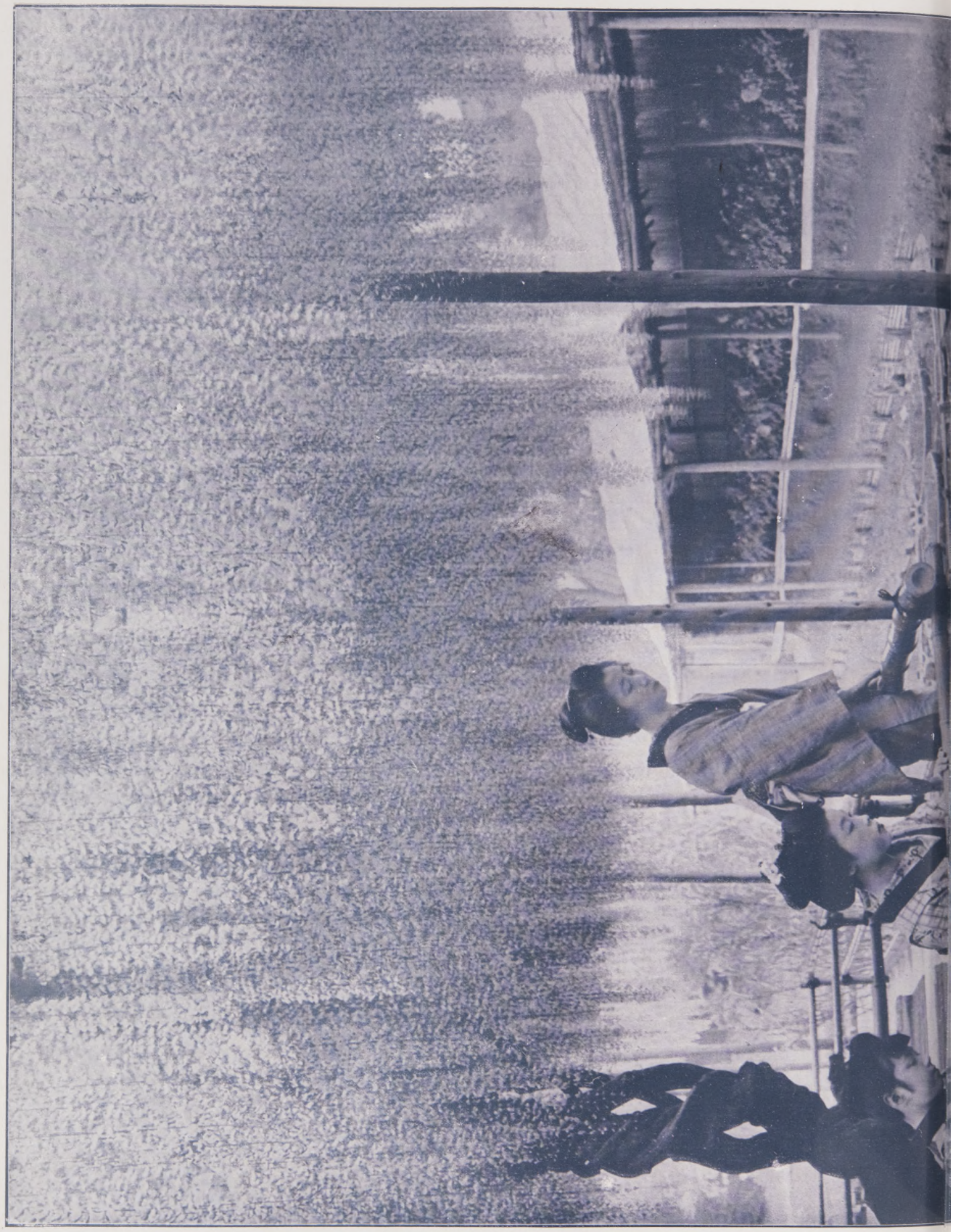
La visite aux cerisiers en fleurs du temple de Shiba, à Tokio.



« Qui n'a vu fleurir les cerisiers du Japon n'en peut imaginer la vision délicieuse. » (Lafcadio Hearn).

Photos copyright by H. G. Piffing.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA

SOUS LES GLYCINES MAUVES DE TOKIO

Copyright by H. G. Ponting.

Le printemps, fleurissant de longues grappes mauves les sarments tortueux et maigres des glycines, a tendu sur la tonnelle au bord de l'eau, la plus somptueuse des courtines. A l'abri de ce clair dais parfumé, dans la fraîcheur montée de l'onde calme, les jolies oisives aiment à venir rêver, en buvant le thé parfumé. En *kimonos* de soie ou de crêpe, armoriés aux bras et au dos du *mon*, ou blason de la famille, un bel *obi* de couleur vive noué en papillon sur les reins en arrière, elles s'amusent, puérilement, de riens : du vol d'une libellule de velours et d'or, de la pluie odorante des pétales violets, étoilant le miroir sans rides où se reflètent leurs beaux atours, de l'éclair d'or que jette, entre deux eaux, une carpe attirée par quelque appât qu'ont laissé tomber leurs petits doigts de poupées.

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE PARC DU TEMPLE DE KASUGA, A NARA

« C'est ici le cœur même du vieux Japon », s'écrie M. Gaston Migeon en arrivant à Nara. Et, dès qu'il y pénètre, il s'émerveille de tant de beautés réunies en elle :

« Que Nara est belle, endormie dans les souvenirs de son passé, dans le vert écrin de ses forêts, de ses rizières ! Ce n'est pas pour cette petite ville provinciale, active à ses petits métiers, à ses occupations de petits commerces, qu'un si beau parc étend jusqu'aux forêts voisines la majesté de ses avenues, la folle poussée de ses grands arbres, le calme de ses grandes pelouses, où rôdent des troupeaux de daims familiers. Il y a quelque chose de disparu qui manque à l'harmonie de ce bel endroit, et ce quelque chose, bien mort à tout jamais, remplit l'âme de mélancolie. Elle flotte dans l'air et vous étreint à l'heure où si vite, au Japon, les dernières heures du jour sont prêtes à sombrer dans la nuit ; un petit lac d'une courbe adorable a trouvé son creux au pied même de la terrasse qui porte la grande pagode ; il est là serré entre elle et les premières maisons de la ville. La pagode qui le domine ne saurait trouver place à y réfléchir son image, et le petit lac intime se rapproche au contraire des maisons amies qui le bordent...

» ... A travers ce vieux parc émouvant de noblesse ancienne, de grandes allées convergent à l'orée de l'immense forêt sauvage qui couvre la montagne : des biches et des faons aux grands yeux langoureux viennent quêter de leurs museaux humides les pâtes feuilletées que débitent de place en place les éventaires des marchands. Le nombre de ces charmantes bêtes familières est d'environ cinq cents ; il est absolument interdit de les tuer ; elles appartiennent aux temples et ont un caractère sacré. Et, chose étrange, jamais il n'arriva qu'on ait retrouvé le cadavre d'aucune d'entre elles ; sentant venir la mort, elles doivent aller l'attendre terrées aux plus solitaires halliers de la forêt.

» L'une de ces larges avenues pénètre bientôt sous les futaies des bois ; de chaque côté, une ligne ininterrompue et serrée de lanternes de pierre indique l'approche d'un temple ; leurs petites portes de papier opaque sont tout enfumées des chandelles qu'on y allume chaque année, à la grande fête du 3 février... »

Les biches familières du temple de Kasuga, à Nara.

LES JARDINS DU JAPON

« La végétation occidentale, proclame Lafcadio Hearn, offrirait avec peine des silhouettes aussi gracieuses que celles des jardins japonais, développés en beauté parfaite par des siècles de culture et de soins caressants. »

D'autre part, il nous avertit que « l'art des jardins, au Japon, n'a pas pour objet la création de paysages fantaisistes, d'imagination purement idéale, mais la copie fidèle des points de vue les plus attrayants d'un paysage véritable, et l'évocation d'impressions réelles suggérées par un paysage réel. C'est, à la fois, un tableau et un poème ; plus encore, peut-être, un poème qu'un tableau. Car, de même que le spectacle de la nature, en ses aspects divers, nous émeut de sensations joyeuses ou graves, terribles ou suaves, paisibles ou puissantes, de même, par son exacte reproduction, le dessinateur de jardins, en même temps qu'une impression de beauté, doit susciter un mode de l'âme.

» Les grands dessinateurs de jardins d'autrefois — ces moines bouddhistes qui, les premiers, en introduisirent l'art au Japon et le développèrent au point d'en faire une science quasi occulte — poussaient leur théorie bien plus avant encore, puisqu'ils prétendaient leur faire exprimer des leçons morales et des idées abstraites telles que Chasteté, Foi, Piété, Satisfaction, Bonheur conjugal. On voyait, jadis, des jardins qui voulaient s'accorder au caractère de leur propriétaire, qu'il fût poète, guerrier, prêtre ou philosophe. En ces jardins anciens, dont l'art se perd, hélas! sous l'influence desséchante de l'extrême banalité du goût européen, se manifestait, à la fois, une forme de la nature ou quelque rare conception orientale d'un état d'âme humain. »

Dans un jardin japonais.

Et M. Gaston Migeon, qui note aussi ce symbolisme du jardin japonais, nous donne, d'un des parcs seigneuriaux de Tokio, cette exquise description :

« ... Quelques marches à descendre, quelques massifs d'arbustes verts, quelques groupes de grands arbres à contourner, et voici que le charme est renoué, c'est de nouveau le Japon. Un grand lac s'étend, si varié de lignes, découpant de si nombreuses anses, semé de tant d'îlots reliés par de charmants ponts de pierre, contournant de petites collines bosselées de rochers, fuyant en sinueuses allées d'eau qui disparaissent au tournant des promontoires, qu'on n'en voit pas la fin et qu'on a vraiment une impression d'immensité. Si près de la grande ville, et perdu au milieu de ce quartier d'affaires, tout bruit humain vient mourir à la lisière de ce beau parc : une extraordinaire paix enveloppe toutes choses : il semble qu'on assiste à la jeunesse du Monde, et c'est l'immense Nature la plus pure, la plus soustraite à l'action de l'homme, qui, par un artifice suprême et mystérieux, nous est ici offerte sous ses multiples aspects. Aux confins des deux saisons, soit qu'il apparaisse accablé sous la lourde chaleur et l'éclatante lumière d'un midi d'été, soit que la tristesse morne d'un lugubre automne l'enveloppe de buées obscures, comme d'un linceul, le beau jardin, dans sa magnificence ou sa mélancolie, est poignant comme le plus beau poème de nature qu'on puisse rêver. Plus rien de petit, de mince ou d'étriqué, rien que des sensations grandes et fortes. C'est un microcosme, mais qui réfléchit les plus grandioses images. Dans la lumière morte et l'étoupe d'une atmosphère où rien ne vibre, d'énormes carpes bondissent hors de l'eau, à la poursuite des mouches qui l'effleurent, et laissent lentement les grands cercles venir mourir doucement à la rive, — et dans les grands arbres les corbeaux échangent avec lenteur de sinistres appels ; de temps en temps, d'un languissant coup d'aile, ils passent de l'un à l'autre. Par une lumière plus fine, ce ne sont que frissons dans l'air et sur l'eau ; de grandes libellules en égratignent la transparence ; à l'ombre d'un rocher, deux lapins font leur toilette en caressant leurs oreilles avec des grâces de chats ; au tournant d'un promontoire, des canards sauvages se lèvent, et, à grands cris et précipités d'ailes, vont au ras de l'eau remiser dans une baie plus tranquille. De merveilleux oiseaux jettent, à travers l'espace, le fulgurant éclat de pierres précieuses de leur plumage. Au sortir d'un fourré impénétrable de bambous, une montagne apparaît, échancrée à son sommet d'un col ; ses pentes herbeuses sont semées de massifs de rhododendrons ; puis, peu à peu, la végétation s'y fait rare ; on la gravit par de courts lacets ; on dépasse en quelques pas cette zone forestière ; voici maintenant les pâturages des hauts plateaux ; encore trois enjambées, et l'on arrive au col lui-même : il n'a pas fallu plus de quarante pas pour avoir les sensations d'une ascension alpestre. Et, dominant de là tout le jardin lui-même, ses eaux, ses bois, ses collines, on s'étonne que d'une balle vigoureusement lancée on en puisse atteindre aisément les limites.

» ... Par des sentiers semés de pierres plates qui permettent à pied sec de parcourir tout le jardin, en passant par les jolis ponts de granit aux courbes si suaves, le long des pavillons de bois clair où l'on se réunit pour les jolies fêtes du thé, on contourne ainsi le Grand Lac, aux rives enchanteresses, miroir tranquille de tout cet univers. »

Photos copyright by H. H. Ponting.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

OF CALIFORNIA

LA LOCOMOTION AÉRIENNE

VI

CONCLUSIONS

La classification des appareils de locomotion aérienne est peu compliquée, on l'a vu. La solution « par le gaz » fournit les appareils dits plus légers que l'air, c'est-à-dire les *ballons*, indirigeables ou dirigeables. La solution « par l'aile » fournit les appareils dits plus lourds que l'air, c'est-à-dire les *aéroplanes*, appareils à ailes immobiles comme celles de l'oiseau qui se livre au vol plané ou au vol à voile ; les *ornithoptères*, appareils à ailes battantes comme celles de l'oiseau qui se livre au vol ramé ; et les *hélicoptères*, appareils à ailes tournantes, dont la nature n'offre aucun exemple et qui a pour symbole l'hélice.

Cette classification est évidemment toute conventionnelle. Le ballon gonflé d'hydrogène ne justifie vraiment la propriété qu'on lui attribue d'être plus léger que l'air, qu'au moment où il s'enlève dans le ciel ; mais il cesse de la mériter dès qu'il a laissé s'enfuir quelques mètres cubes de son gaz et qu'il redescend vers la terre. De même le dirigeable emprunte ses organes de stabilisation et de propulsion à l'aéroplane et à l'hélicoptère. Si bien que le plus docte classificateur des appareils de locomotion aérienne paraît être M. de La Palisse qui tient pour plus lourds que l'air tous les corps lorsqu'ils n'y volent pas. En réalité, la famille des appareils aériens est donc fort petite et fort unie.

Cette famille, dont j'ai essayé, dans les études précédentes, de silhouetter exactement les principaux membres, donne lieu, depuis quelques mois surtout, à des controverses passionnées ; les questions que soulève son avènement si prochain au pouvoir sont extrêmement nombreuses et toutes révolutionnaires, car elles traitent de cette extraordinaire réalité à laquelle le progrès nous entraîne, de voir peuplé soudain d'hommes et de mécaniques volantes le domaine qui s'étend au-dessus de nos têtes et nous paraissait jusqu'ici le séjour à tout jamais inviolable de la liberté : le royaume de l'air ! L'analyse rapide de ces questions nous servira de conclusions à ces causeries. Conclusions, ai-je besoin de le dire, essentiellement précaires, nullement prophétiques, et que l'avenir voudra peut-être démentir, mais qui du moins semblent aujourd'hui se déduire raisonnablement de l'expérience.

Revoyons successivement les trois principaux engins d'aéronautique actuels : le sphérique, le dirigeable et l'aéroplane ; et examinons à la fois les défauts et les qualités de ces engins. Leur mérite pratique ressortira de cet examen.

LE « SPHÉRIQUE » ET SON EMPLOI

Le sphérique est tout entier un défaut, car le seul défaut d'un ballon est son gaz, et le ballon n'est que gaz ! Mais il est du petit nombre de ces défauts qui ont du charme et des partisans !

Le gaz d'éclairage, puisque le ballon sphérique demande le plus souvent à ce gaz commun de le détacher de la terre, n'est pas d'approvisionnement très facile ; il exige qu'on lui amène dans son usine le ballon, le filet, la nacelle, tout le matériel d'une ascension. Ce n'est qu'à titre exceptionnel qu'on trouvera pour un sphérique un terrain de départ aussi coquet que la pelouse du parc de l'Aéro-Club de France à Saint-Cloud, avec conduites d'amenée du gaz escortées par des plates-bandes de fleurs !

Le gaz d'éclairage est de plus, dangereux, puisqu'il est inflammable, et, bien que, depuis de longues années, aucune catastrophe ne se soit produite, l'interdiction sévère n'en persiste pas moins, à bord d'un ballon, de toute cigarette et de tout feu. La nuit, une lanterne électrique seule permet au pilote de consulter les instruments du bord.

Enfin, le gaz d'éclairage est relativement cher. Il vaut généralement 0 fr. 20 le mètre cube ; les membres de l'Aéro-Club le payent exceptionnellement 0 fr. 14. Toute ascension d'un ballon de cube très moyen, 1.000 mètres par exemple, comporte donc un minimum de 140 à 200 francs de gaz. Or, au moment de l'atterrissage, cette somme est tout à coup jetée au vent par le panneau de déchirure, car le gaz ne peut faire retour au logis par le chemin de fer et doit être sacrifié.

Le retour par le chemin de fer, voilà bien l'humiliation du ballon sphérique ! Par le sphérique aucune des conditions générales du voyage n'est précisée : on ne sait ni où l'on ira, ni à quelle hauteur on montera, ni à quelle vitesse on marchera ; on a seulement l'assurance formelle qu'on reviendra de ces inconnues par le chemin de fer ! Le vent, le soleil, la pluie, sont les joueurs mystérieux qui chassent, soulèvent ou abaissent à leur gré la grosse bulle et son petit panier d'osier.

Je n'aurai garde d'oublier ici les travaux auxquels s'est livré depuis 1885 M. Hervé pour obtenir, au-dessus de la mer tout au moins, le maintien d'un sphérique à une altitude constante et sa direction oblique par rapport au vent. Ses deux principaux appareils étaient un stabilisateur, sorte de chapelet en bois dont on immergeait une longueur plus ou moins grande pour obtenir le lestage exact du ballon au-dessus des flots, et un déviateur lamellaire, sorte d'étagère en bois, couchée dans l'eau, dont on inclinait plus ou moins les plans pour créer une résistance qui faisait dévier légèrement le ballon du chemin du vent. Des expériences furent faites en octobre 1901 au moyen de ces appareils par le comte de La Vaulx sur la Méditerranée ; le ballon (3.100 m. c., gonflé à l'hydrogène) demeura 41 h. 5 au-dessus de l'eau, et, parti de Toulon, descendit le surlendemain à l'ouest, en vue de Port-Vendres, alors que le vent le poussait vers le sud-ouest. Mais il faut reconnaître que l'avènement du dirigeable a retiré désormais à ces tentatives le plus sûr de leur intérêt.

Le ballon sphérique demeure et demeurera toujours un vagabond. Et c'est son vagabondage précisément que l'on aime en lui ! Comme on ne sait jamais bien vers quel but il vous emmène, on est délivré de toute préoccupation de direction, on se contente de maintenir au mieux son altitude en jetant de loin en loin une cuillerée de lest ; on abandonne tout souci, on se laisse vivre au fil du vent ! On fait partie du vent soi-même, on ne sent plus le vent ! On demeure piqué sur un point de la voûte, on regarde la terre qui déroule rapidement ses paysages sous la nacelle. Parfois un nuage épais entoure le ballon, la terre n'apparaît plus qu'au travers d'échappées qui subitement se referment ; la vue s'étend à l'infini sur une mer de nuages qui, lentement, s'étirent, se dispersent ; le soleil réchauffe le ballon, le rideau qui cachait la terre s'évanouit, les champs verts et jaunes réapparaissent, et les maisons brillent avec leurs toits mouillés par la pluie.

Le sport du ballon sphérique ne comporte d'ailleurs pas un matériel coûteux. Un ballon d'un millier de mètres cubes vaut, en coton, 3.000 francs environ et peut vivre une dizaine d'années ; les frais accessoires sont peu élevés. Le remisage se fait toujours chez le constructeur, lequel se charge de la conservation et, le jour venu, du gonflement du ballon. Il a, d'ailleurs, été possible de construire des aérostats extrêmement petits et légers, destinés au voyage d'une seule personne de poids très faible, témoin le ballon *le Brazil* (1898) de M. Santos-Dumont (lequel pèse 50 kilos), qui cubait 100 mètres cubes, était gonflé à l'hydrogène, et n'avait pas au total un poids supérieur à 28 kilos !

L'absence totale de danger, de mal de mer, de courants d'air, la parfaite sécurité qu'offre le sphérique entre les mains d'un pilote exercé, l'originalité exquise de ces voyages aériens, ont gagné la femme au sport du ballon. Si nous nous en tenons aux seules statistiques de l'Aéro-Club de France, nous voyons que, du 1er janvier au 31 décembre 1907, le nombre des ascensions a été de 491 avec 1.318 passagers dont 154 dames. Peu de sports par conséquent sont moins acrobatiques que celui-ci, et nul n'allie autant que lui la douceur, l'élégance et l'imprévu.

Il serait injuste, au surplus, de ne faire du sphérique qu'un appareil de sport. Le ballon a son utilisation dans l'armée et dans la science. Je rappelle que nos troupes actuellement au Maroc ont employé un ballon captif mobile pour les renseigner sur les mouvements de l'ennemi ; éclaireur toujours précieux mais vieillot déjà puisque, sur la proposition de Monge à la Convention en 1793, l'emploi des ballons au service des armées fut décidé : dans la bataille livrée sous les murs de Charleroi, et que l'histoire connaît sous le nom de Fleurus, le 25 juin 1794, l'apparition du ballon captif français produisit sur la garnison hollandaise un effet moral tel que le gouverneur de la ville demanda à capituler « désespérant, disait-il, de cacher sa mauvaise situation à un ennemi qui possédait un pareil moyen d'observation ».

Je rappellerai aussi les services que rendirent les ballons à Paris, en 1870-1871, et le départ de Gambetta et de Spuller passant par-dessus les lignes allemandes pour aller organiser la défense en province.

En ce qui concerne la science, il est juste de signaler les « sondages de l'atmosphère » que le ballon sphérique a permis de tenter et qui ont donné à la météorologie quelques indications de valeur. Si le record des ballons montés par un homme appartient à l'allemand Berson qui a atteint, le 31 juillet 1901, l'altitude de 10.500 mètres, le record des ballons libres appartient au service météorologique de Belgique qui, le 5 septembre 1907, a lancé, à 26.000 mètres de hauteur, un ballon-sonde ; la pression barométrique à cette altitude n'était plus que de 77 millimètres (760 au niveau de la mer), et la température était de —60°. L'invention des ballons-sondes est due à nos compatriotes MM. Hermite et Besançon, comme l'invention du ballon sphérique appartient à l'illustre Français Montgolfier.

La montgolfière, la sphère rigide sous laquelle nos pères brûlaient des bottes de paille mouillée pour la faire monter en l'air, est-elle d'ailleurs complètement disparue ? M. Godard livrait récemment au gouvernement du Brésil deux de ces antiques engins, mais pourvus d'un brûleur à essence qui donne des flammes d'un mètre de hauteur. Il suffirait d'ouvrir plus ou moins le robinet d'alimentation du brûleur pour faire monter ou descendre la montgolfière. Il y a là une tentative curieuse tout au moins ; elle cherche à libérer les aérostats de leur tyran, le gaz.

LE « DIRIGEABLE » ET SON ROLE

Le gaz est un despote autrement redoutable encore dans le ballon dirigeable, puisqu'il n'est plus le gaz d'éclairage mais l'hydrogène, le plus subtil des gaz, le plus fuyard, et puisque son pouvoir de pénétration au travers des étoffes les plus serrées est accru encore par la pression que lui donne le ballonnet ! On peut calculer qu'en moyenne un ballon de 3.000 mètres cubes perd, tant par son étoffe que par ses soupapes, une centaine de mètres cubes chaque jour, en dépit du tissu caoutchouté qui constitue cette étoffe. Or, l'hydrogène est d'une fabrication plus difficile, plus rare, et beaucoup plus coûteuse que celle du gaz d'éclairage. Le prix du mètre cube oscille entre 0 fr. 80 et 1 fr. 50, et les dirigeables en manœuvre sont obligés de se faire suivre par des voitures d'hydrogène comprimé.

Le ballon dirigeable ne se contente pas de ce seul défaut. Il exige encore, puisqu'il demeure gonflé et peut revenir au point d'où il est parti, une habitation conçue à ses dimensions, un hangar spécial, et, aux abords de ce hangar, une équipe d'hommes bien entraînés à l'y faire entrer et à l'en faire sortir. Nous verrons que cette question du hangar est l'une des plus inquiétantes qui soient pour l'avenir pratique des dirigeables, Elle grève singulièrement le budget de ces engins et contribue à faire d'eux des appareils tout à fait inaccessibles aux bourses vulgaires.

Quelles dimensions doit ou peut posséder un ballon dirigeable ? Les érudits discutent et, nécessairement, sont peu d'accord. Les uns tiennent pour réalisable le « petit dirigeable » de 1.000 mètres, le dirigeable de tourisme pour deux, le dirigeable pour voyage de noces ; les autres n'admettent de possibilité que pour le gros, presque l'énorme dirigeable ! L'avenir en décidera, mais il semble bien que la vérité doive se tenir, une fois de plus, entre ces deux opinions, et que le dirigeable, sous la forme du moins que nous lui connaissons, ne puisse jamais devenir un appareil de transport bourgeois et familier comme un coupé ou un double-phaéton !

La dirigeabilité d'un ballon, en effet, n'est pas une qualité qu'il garde constamment puisqu'elle peut être annihilée par un vent possédant une vitesse supérieure à celle de ce ballon. Donc, pour qu'un dirigeable bénéficie le plus souvent possible de sa qualité unique, qui est celle de se diriger à sa guise, il importe qu'il soit doué de la plus grande vitesse. Or, qui dit vitesse dit puissance ; par conséquent, un dirigeable doit posséder un moteur aussi puissant que possible.

Mais ce ne sont là que des mots. Précisons-les par quelques chiffres très simples. Supposons que nous possédions un dirigeable capable de faire 10 mètres à la seconde, c'est-à-dire 36 kilomètres à l'heure, au moyen d'un moteur de 25 chevaux. Nous désirons que le dirigeable, pour surmonter tous les vents, soit capable désormais d'une vitesse double, c'est-à-dire de 20 mètres à la seconde ou 72 kilomètres à l'heure. Quelle puissance devra pouvoir fournir le moteur ? Une puissance double ? Nous sommes loin du compte ! La résistance qu'offre l'air au dirigeable étant proportionnelle au carré de la vitesse, et la puissance pour la vaincre étant égale à cette résistance multipliée par la vitesse, ce n'est pas une puissance double qui nous devient nécessaire, mais une puissance égale au cube de 2, c'est-à-dire *huit fois plus grande !* Pour faire du 36 à l'heure, il nous faut 25 chevaux ; pour faire du 72, il nous en faut 200 !

Le poids du moteur croît beaucoup de ce simple fait, on le conçoit, ainsi que celui des annexes du moteur et de ses approvisionnements, ainsi que celui des matériaux plus solides qui entrent dans la constitution d'un ballon appelé à supporter des pressions d'air beaucoup plus considérables. Force nous est donc d'augmenter les dimensions du ballon. Y avons-nous avantage ?

Incontestablement oui, et, théoriquement jamais un ballon ne saurait posséder de dimensions trop vastes, à cause de cette loi de la nature, si précieuse, qui veut que les volumes de deux corps croissent beaucoup plus vite que leurs surfaces. Je m'explique. Voici une sphère de 1.000 mètres cubes ; elle a un diamètre de 12 mètres, il a fallu pour la fabriquer une surface de 483 mètres carrés d'étoffe. En voici une autre de 100.000 mètres cubes telle que la rêvait Henri Giffard pour un ballon captif destiné à l'Exposition universelle de 1889 ; cette seconde sphère a un volume 100 fois plus grand que la première. Quelles sont ses dimensions ? Son diamètre n'est pas tout à fait cinq fois plus grand (57 mètres) ; la surface

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us

d'étoffe nécessaire à sa fabrication est 20 fois seulement plus grande (10.420 mètres carrés) ! Le gros ballon est donc, *proportionnellement*, beaucoup moins vaste, et beaucoup plus puissant que le petit. Un ballon de 100.000 mètres cubes serait capable — ceci indiqué très approximativement à cause des éléments variables de sa constitution — d'enlever environ 60.000 à 70.000 kilos, presque la charge d'un train de marchandises !

Mais les inconvénients de dimensions aussi exagérées en compenseraient vite les avantages ! Le gaz exerçant contre les parois une pression proportionnelle à la section la plus grande du ballon, ou *maître-couple*, la résistance de l'étoffe devrait être plus de 20 fois supérieure ! En outre, si l'on admet, dans un dirigeable de 100.000 mètres cubes, mesurant au maître-couple 35 mètres de diamètre et en longueur 160 mètres, la pression normale par ballonnet de 30 millimètres d'eau, on calcule que l'effort total qui cherche à séparer en deux le ballon dans le sens de la longueur n'est pas moindre de 275.000 kilos !

Quelle enveloppe contiendra jamais ce gaz ? Quelle peau de rhinocéros, ou mieux quelle paroi d'acier ?... Quel hangar logera jamais ce monstre ? Hangar de 45 mètres de hauteur (trois fois celle d'une maison de cinq étages), et de 200 mètres de longueur, *d'une seule portée !* Quelle machinerie exécutera jamais à bord les manœuvres nécessaires, l'inclinaison des stabilisateurs gigantesques, le jet de plusieurs tonnes de lest ? Quelles équipes seront jamais maîtresses de ce transatlantique aérien le jour où il sera forcé de découcher loin de son hangar, puisque 200 hommes n'ont pas pu retenir le *Patrie ?*

Sauvons-nous loin de ces chiffres terrifiants, et constatons que notre « dirigeable d'armée » actuellement en construction, plus puissant et plus rapide que les « dirigeables de forteresse » *Lebaudy* et *Patrie*, tous enfants de l'ingénieur Julliot, a un volume de 8.000 mètres cubes environ, avec une longueur de 100 mètres, un diamètre de 11m,50 au maître-couple, une paire d'hélices à l'avant de la nacelle, une autre à l'arrière, chaque paire actionnée par un moteur indépendant de 120 chevaux. Notre futur dirigeable d'armée aura donc une puissance de 240 chevaux, pour obtenir une vitesse de 60 kilomètres à l'heure.

A quel usage sera-t-il affecté ? Quels services peuvent rendre les dirigeables ? Questions bien controversées encore ! Il semble qu'au point de vue « civil », de riches amateurs doivent, dans un délai assez rapproché, posséder un yacht dans l'air comme ils possèdent un yacht sur la mer. Il est probable aussi que des sociétés se créeront bientôt pour exploiter des dirigeables publics en vue d'excursions quotidiennes aux environs de Paris et même de voyages à travers toute la France ; on calcule qu'une centaine de hangars disséminés sur tout notre territoire suffiraient à assurer un port toujours facile et sûr à ces grands bateaux. La traversée de Paris à Londres et retour est inscrite dans les premiers numéros du programme. Le dirigeable civil s'en tiendra probablement longtemps à ces exploits d'ailleurs quasi miraculeux.

Le dirigeable militaire a un rôle plus im[illegible]diat[illegible]ouer. De l'avis général des hommes de guerre, c'est un engin nouveau dont on ne peut prévoir encore toute la portée, mais qui aura certainement pour conséquences de bouleverser les tactiques connues, car c'est un œil ouvert dans les nuages sur tous les mouvements de l'ennemi. Il ne saurait à cet égard se comparer au ballon captif qui ne peut guère s'élever au-dessus de 300 ou 400 mètres, qui se couche à terre sous un vent de 10 mètres à la seconde seulement, qui sert de cible facile à l'ennemi et lui indique à coup sûr dans quelle direction s'avancent les troupes ; le dirigeable vient de tous les côtés de l'horizon sans trahir ses amis, marche contre tous les vents normaux, monte à toutes les altitudes nécessaires, parcourt en quelques heures toute l'étendue d'un front de bataille. Si, au moment où un peuple est en tiraillements sérieux avec l'un de ses voisins, quelques dirigeables s'en allaient au-dessus du territoire adverse pour examiner sur quels points précis s'opère la concentration des forces, où se porte la menace, le renseignement qu'il rapporterait aurait certes une singulière valeur pour la défensive !

Le dirigeable sera-t-il seulement un merveilleux éclaireur ? Ne pourra-t-il pas prendre l'offensive ? Ne pourra-t-il pas bombarder les villes et les concentrations ennemies ? On objecte que l'imprécision d'un tir effectué dans des conditions aussi mauvaises que celles que rencontre l'artillerie à bord d'un dirigeable, lui interdit à jamais ce rôle. Le dirigeable serait tenu de connaître sa vitesse relativement à la terre, connaissance malaisée ; il devrait connaître celle du vent, connaissance presque impossible ! Enfin, il devrait pouvoir, comme le fait toute pièce, rectifier son tir par deux ou trois coups, obligation à laquelle il ne peut satisfaire puisque chaque coup fournit un brusque délestage qui le fait changer lui-même de position !

M. Julliot fait observer, en ce qui concerne cette dernière objection, que les ventilateurs dont sont pourvus tous ses dirigeables ont un débit tel qu'en une seconde le ballonnet reçoit un poids d'air correspondant exactement au poids du projectile disparu.

Il me semble en tout cas que le dirigeable, assez médiocre assaillant, se prête difficilement au rôle d'assailli. La nuit, par clair de lune, il est peu visible dans le ciel même lorsqu'on est prévenu de son passage. Dans tous les cas, son déplacement incessant en longueur, en largeur et en hauteur, le fond uniforme sur lequel il se déplace et qui ne permet pas à la jumelle de l'officier de voir exactement à quelle distance portent les coups de réglage du tir, font du dirigeable une cible à peu près invulnérable dès qu'il se tient à une altitude de 1.000 mètres seulement. A 2.000 mètres, on démontre qu'aucune pièce ne peut l'atteindre.

Ces notes seront évidemment très largement modifiées par l'avenir. Elles n'ont d'autre objet que d'indiquer sommairement les connaissances actuelles dans un art nouveau qui exigera toujours des hommes qui le pratiqueront le maximum d'intelligence et d'audace.

L'« AÉROPLANE » ET SON AVENIR

La classe des appareils plus lourds que l'air est évidemment la plus intéressante de toutes pour la masse du public, car c'est elle qui donnera naissance un jour, encore lointain mais de venue certaine, à la machine à voler populaire. Quelques plans simples et un moteur, telle est la rusticité de l'aéroplane.

Le cerf-volant, son robuste ascendant, est d'ailleurs souvent un engin qui ne se contente pas d'amuser les enfants et réussit à intéresser même des hommes de science. Je rappellerai que, pour le sondage de l'atmosphère, M. Teisserenc de Bort, le directeur de la station météorologique de Trappes, a enlevé jusqu'à une hauteur de 5.000 mètres d'immenses cerfs-volants chargés d'appareils d'enregistrement pour les phénomènes au milieu desquels ils se trouvaient. La corde était remplacée par un câble métallique que soutenaient de loin en loin de petits cerfs-volants auxiliaires et s'enroulait sur un petit treuil à vapeur.

Dans le service des armées, le cerf-volant a quelquefois pu soulever de terre un homme dans une nacelle et a joué ainsi le rôle d'éclaireur avec beaucoup plus d'économie que le ballon captif.

Mais les aéroplanes, reconnaissons-le, présentent de graves défauts qui ne semblent devoir être corrigés que par une sorte de croisement avec un appareil d'une autre classe des « plus lourds que l'air ». L'aéroplane est condamné à la vitesse ; il ne peut y évoluer lentement dans l'air et, à plus forte raison, y demeurer sur place.

« Sa sustentation, a dit le capitaine Ferber, est une fleur qui naît de sa vitesse. » Il en résulte qu'il ne peut s'enlever, ainsi que nous l'avons vu, que s'il a commencé par rouler rapidement sur le sol, obligation qui implique à la fois une longueur de terrain (25 à 30 mètres dans les meilleures conditions) et une qualité de sol qu'on ne rencontre guère que sur les routes. Un aéroplane ne pourrait s'enlever d'un champ labouré qu'avec d'extrêmes difficultés. Il y aura peut-être lieu plus tard, ainsi que le recommandait le colonel Renard et que le préconisent encore d'excellents chercheurs, d'adjoindre aux aéroplanes des hélices de sustentation et d'en faire des *hélicoplanes*. Mais on ne saurait nier que cette addition, qui leur permettrait de s'enlever sur place et détruirait une des plus grosses objections qu'on fasse à leur emploi, ne va pas sans compliquer le mécanisme, sans alourdir tout l'appareil, et sans augmenter sa résistance à la pénétration de l'air. Ce sont là de graves objections.

Quant aux qualités de l'aéroplane, elles sont fort nombreuses. Sa stabilité dans l'air est remarquable, sa conduite étonnamment facile, et son atterrissage tout à fait inoffensif à la condition d'être effectué sur un terrain dénudé et plan. Le choix de ce terrain est assez facile puisque, pour un mètre de chute verticale, l'aéroplane privé de son moteur peut parcourir 7 à 8 mètres dans le sens horizontal ; on voit qu'un aéroplane, même surpris par une panne à 100 mètres de hauteur, pourrait choisir dans un rayon de 800 mètres la bande de terrain sur laquelle il descendra. Il va sans dire que l'aéroplane demeure, jusqu'à nouvel ordre, un simple oiseau des champs et qu'il ne saurait fréquenter les villes qu'en venant s'abattre sur les plates-formes d'atterrissage qui pourront lui être réservées sur leur ceinture.

L'aéroplane, si simple qu'il soit déjà, est évidemment très perfectible. Ses dimensions vont se réduire très rapidement dès que la puissance des moteurs et la recherche de surfaces mieux pénétrantes à l'air le permettront. Son poids diminuera lui-même dès que le bois, les toiles et leurs tendeurs pourront être remplacés par des plans métalliques très minces, dès que le nombre d'amateurs de ce sport passionnant sera assez grand pour déterminer une fabrication d'appareils méthodique.

***

Certes, la locomotion aérienne, dès qu'elle va s'acclimater chez nous, sera une grande révolutionnaire de nos mœurs et de nos habitudes. Lorsqu'elle sera définitivement gagnée à l'homme, elle transformera le monde entier radicalement, puisque les vitesses de transport atteindront des valeurs insoupçonnées même des automobiles et qu'aucune région, si sauvage et inexplorée qu'elle soit aujourd'hui, ne pourra se préserver de l'invasion des sauterelles humaines.

Sera-ce un progrès ? Les esprits chagrins le nieront bien vite. La locomotion aérienne accroîtra évidemment la liberté de chacun de nous et donnera même aux criminels des facilités dont ils lui seront reconnaissants ; mais il est patent que cette liberté de tous sera préjudiciable à chacun, car elle étendra dans d'étranges proportions les limites de l'indiscrétion. Nul ne sera assuré que des curieux ailés ne viendront pas tout à coup frôler la fenêtre de sa chambre pour voir comment il fait le nœud de sa cravate ; les dîneurs en plein air verront soudain leur potage se saler d'une pincée de lest ; et le bourgeois, sous son vaste chapeau de paille, fumant paisiblement sa pipe dans un coin de son jardin, s'indignera que des ombres passent au-dessus de ses fleurs, que des oiseaux nouveaux s'en viennent apprendre si ses petits pois sont bientôt mûrs ! Et les misanthropes creuseront des galeries sous la croûte terrestre pour se soustraire à ces abominations !

Mais ce sont là en somme les petits côtés, les côtés amusants de la question. Si l'on voulait discuter des avantages de la locomotion aérienne, on serait amené à philosopher à perte de vue et à se demander si le progrès contribue en quoi que ce soit au bonheur de l'humanité, puisqu'il lui crée en même temps des besoins nouveaux très impérieux, et des moyens de les satisfaire toujours très imparfaits ! Pour s'en tenir aux seuls engins de locomotion, l'aéroplane est-il un progrès sur l'automobile ; l'automobile en est-il un sur la bicyclette, la bicyclette sur le cheval, le cheval sur le chariot d'un roi fainéant ?

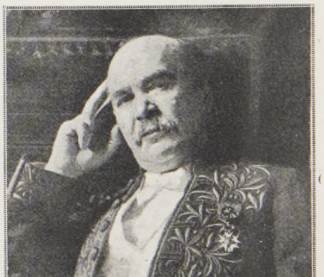
Par contre les optimistes ont-ils raison de voir dans la locomotion aérienne la panacée à toutes les méchancetés humaines, le germe de la confraternité universelle, du socialisme sincère et de l'internationalisme savoureux ? Evidemment non ; les hommes ne seraient plus des hommes s'ils transformaient en engins de pacification des appareils si bien appropriés aux besoins de la guerre ! Mais je m'enrôle cependant avec joie dans le parti des optimistes, et je suis de jour en jour avec un peu de fièvre la marche de ce progrès fantastique, sans me demander où il nous mènera, pas plus que je ne m'interroge sur les fins dernières du téléphone et des ondes hertziennes !

Ne nous dissimulons pas d'ailleurs qu'autour de notre jeune aigle vont bientôt s'abattre des corbeaux, sous la forme de règlements croassants. Le jour où il commencera à pleuvoir des gouttes d'huile et où la femme d'un chef de bureau aura reçu un écrou dans le parterre de son chapeau, la loi nouvelle commencera à s'agiter dans le carton vert. Le gendarme aérien est tout prêt à être gonflé.

L. Baudry de Saunier.

ÉMILE GEBHART

M. Emile Gebhart qui, depuis quelque temps, avait dû renoncer à sa chaire de la Sorbonne, où il professait d'une façon remarquable un cours très suivi de littérature méridionale, vient de mourir, à l'âge de soixante-huit ans. Petit-neveu du général Drouot, il était né à



M. Emile Gebhart.

Nancy, en 1839. Après avoir terminé ses études à Paris, sans passer par l'Ecole normale, il se fit recevoir docteur ès lettres à vingt ans ; puis il fut admis à l'école d'Athènes. Nommé, à son retour, professeur à la faculté de Nancy, il était, en 1880, appelé à la Sorbonne. Il appartenait depuis 1895 à l'Académie des sciences morales et poli-

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Le char de la reine de Saint-Sébastien.

Le char de la reine des reines de Paris.

tiques, et depuis 1904, à l'Académie française, qui l'avait élu en remplacement de Gréard.

Le champ de ses études favorites embrassait l'antiquité, le moyen âge chrétien et la Renaissance latine. Outre ses nombreux ouvrages d'érudition écrits d'un style clair et élégant, Emile Gebhart a publié une série de contes ingénieux et charmants sous le titre : *les Jardins de l'histoire*. Sa mort est une perte sensible pour l'université et pour les lettres.

LA MORT DU COMTE POTOCKI

Le 12 avril, à Lemberg, le comte Potocki, gouverneur de Galicie, tombait mortellement frappé de cinq coups de revolver par Miroslav Siczinsky, un jeune étudiant ruthène, qui lui avait demandé audience sous prétexte de solliciter une place. Atteint au-dessus de l'œil gauche, à la poitrine, au pied et au bras gauche, le gouverneur expira une heure plus tard. Le meurtrier, immédiatement arrêté, déclara qu'il l'avait tué pour des motifs exclusivement politiques.

Le corps du comte Potocki fut transporté à Krzeszowibe, près de Cracovie, où les funérailles eurent lieu le mercredi 15.

Le comte Potocki dans la chapelle ardente. — *Phot. Ryck.*

LES FÊTES POPULAIRES DE PAQUES A SAINT-SÉBASTIEN

Les reines de nos marchés, couronnées lors de la dernière mi-carême, viennent de passer les Pyrénées pour un agréable voyage.

Le samedi 18 avril, accompagnées de plusieurs membres du Comité des fêtes de Paris, elles arrivaient à Saint-Sébastien, où la commission des fêtes locales leur avait préparé une très brillante réception.

Aux accents de *la Marseillaise*, elles y firent une entrée triomphale, et les « reines » espagnoles furent les premières à leur souhaiter la bienvenue, en leur offrant de magnifiques bouquets. Tous les balcons étaient pavoisés aux couleurs franco-espagnoles ; une foule énorme se pressait dans les rues, acclamant les jeunes et gracieuses souveraines, quand elles se rendirent en voiture au lunch de la municipalité. Le lendemain dimanche, toujours acclamées, elles prirent part ensemble à une cavalcade, puis assistèrent à une grande corrida et à un concert suivi d'un bal donné dans la salle des fêtes du Casino.

La levée du corps du comte Potocki, à Krzeszowibe. — *Phot. Kordyan.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Histoire.

Lorsque, dans les premiers jours de mars 1808, Son Altesse Impériale le prince Joachim Murat, grand-duc de Berg, envoyé par Napoléon en Espagne, s'arrêta à Bayonne, la ville s'empressa de fêter cet important personnage, et la municipalité lui offrit un brillant « ambigu ». Les dames invitées trouvèrent fort à leur goût, dans son uniforme blanc galonné d'or, ce grand-duc de féerie que suivait une maison militaire fastueuse comme une cour. Mais, en cette fête, l'affluence était telle que, sous le poids des assistants, le plancher s'écroula. Très maître de soi, au milieu de l'affolement général, le prince saisit d'une main vigoureuse la balustrade d'une loge et, tenant toujours sa danseuse suspendue par la taille, attendit entre ciel et terre qu'on vint le secourir. L'anecdote nous est contée, dans une très remarquable étude sur *l'Espagne et Napoléon*, 1804-1809 (Plon, 7 fr. 50), par M. Geoffroy de Grandmaison, qui considère cet épisode comme un trait symbolique de la vie toute en fanfare de Joachim Murat. « Pour ce cadet de Gascogne, l'existence fut une grande salle de bal que l'on traverse en costume de parade et où l'on déploie tantôt sa grâce, tantôt sa force, jusqu'à la catastrophe finale où disparaît, dans les cris et la poussière, l'aventureux et brillant héros de la tragédie. » A ce somptueux vaillant, à ce maladroit magnifique, M. de Grandmaison consacre les pages les plus captivantes et, si nous pouvons dire, les plus « nouvelles » de son très beau livre. Le rôle et l'œuvre de Murat en Espagne sont admirablement étudiés et précisés à l'aide de documents qui dissipent des légendes et contrarient certaines opinions trop généralement admises. Mais aussi les chapitres où, après nous avoir présenté Godoy, le puissant favori, au sournois visage de faquin, l'auteur nous montre la triste famille royale d'abord en ses palais de Madrid et d'Aranjuez, puis, à Bayonne, tenant ses rôles dans la tragi-comédie imaginée par Napoléon, plairont infiniment par les mille détails qui leur donnent tant de vie pittoresque.

Au reste, les amateurs de livres d'histoire sont, nous devons le constater, particulièrement bien traités, cette année, par les éditeurs, et, parmi les toutes dernières publications, c'est vraiment un plaisir que de leur signaler, en outre d'un ouvrage consciencieux sur *l'Enfance de Paris* (A. Colin, 3 fr. 50), par M. Marcel Poète, et d'un copieux et non moins honorable travail sur *le Château historique de Vincennes* (Tome I. Daragon), par M. F. de Fossa : un déconcertant *Marquis de Saint-Huruge, généralissime des sans-culottes* (Perrin, 5 fr.), par M. Henri Furgeot qui suit patiemment en ses singuliers avatars l'existence brouillonne de cet insupportable agité ; une étude législative, économique et sociale, très complète, de M. Amédée Vialay, sur *la Vente des biens nationaux pendant la Révolution française* (Perrin, 3 fr. 50) ; une biographie, par M. Raoul Arnaud, de Mme *Adélaïde d'Orléans* (Perrin, 5 fr.), où il n'est pas exclusivement question de l' « Egérie de Louis-Philippe », mais où, entre autres curieuses choses, nous apprenons qu'au sacre de Charles X, le duc d'Orléans déploya un luxe vraiment royal et porta, sans trop de ridicule, la couronne ducale et la robe d'hermine et d'or de Pharamond, tandis qu'à bonne distance, M. Rothschild paradait dans un singulier uniforme rouge, orné de deux petites épaulettes, semblable à « celui de ces marchands d'eau vulnéraire suisse qui encombrent les carrefours de Paris ». — Dans un autre livre, très agréable : *l'Institut de France et le Second Empire* (Plon, 3 fr. 50), M. Adolphe Lair a réuni des souvenirs anecdotiques sur un corps éminent qui fut rarement en parfaite communion d'idées avec le pouvoir ; et il nous rappelle quelques bons mots d'académiciens frondeurs, notamment celui de Dupin aîné qui, en apprenant la confiscation des biens de la famille d'Orléans, s'écria : « C'est le premier vol de l'aigle ! » Enfin on trouvera de réelles émotions dans la lecture des *Mémoires et Correspondance de Louis Rossel* (Stock, 3 fr. 50), éloquemment présentés par M. Victor Margueritte ; Rossel, ce vaillant et généreux illusionné, cet infortuné grand homme de la Commune que le gouvernement de l'ordre hésita si longtemps à fusiller, comme si, en ce cas particulier, il ne se sentait pas sûr de sa justice.

Voyages. Etudes économiques.

Mme la princesse Bibesco guide notre imagination charmée dans *les Huit Paradis* qui sont huit villes enchantées de la Perse et de l'Asie-Mineure (Hachette, 3 fr. 50). Avec ce charmant écrivain habile aux reconstitutions, on revoit défiler, à Téhéran, les anciens féeriques cortèges des souverains divinisés qui s'en allaient, précédés du « Seigneur Bourreau » et suivis de l'Historiographe, parmi la foule prosternée ; on ose franchir le seuil de ces palais de rêve, l'enceinte de ces jardins de roses, ou, pour le monarque seul, en présence de ses femmes dévoilées, se donnent des fêtes des Mille et une Nuits. Et l'on frissonne un peu en découvrant, dans quelque coin du musée impérial, la robe écarlate, le « Manteau de la Colère » que les shahs défunts revêtaient lorsqu'ils voulaient faire mourir. — *Hors des chemins battus* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), à travers les maquis de bambous, on peut — en toute sécurité — accompagner M. le lieutenant-colonel Peroz dans sa chasse dramatique au dernier grand pirate de l'Annam, et, le bandit enfin capturé, on se transporte fort aisément pour un voyage d'exploration, dans *Nos Confins sahariens*. Sous ce titre, le capitaine Arnaud et le lieutenant Cortier rendent compte (Lib. Larose) de leur magnifique randonnée d'Alger à Cotonou. Un sous-titre : « Etude d'organisation militaire », précise le but de la mission qui leur était confiée. Nous avons consacré (numéro du 21 décembre 1907) un long article à ce voyage. Nous n'y reviendrons pas en détail. Il a démontré, après la curieuse traversée de l'Afrique par M. Henry Savage-Landor, la parfaite sécurité que présentent actuellement, pour les voyageurs, explorateurs ou simples touristes, les régions sahariennes, et qu'une excursion à travers le désert est désormais, grâce aux méharistes, à la portée des plus craintifs sportsmen. Au point de vue militaire, il a été des plus intéressants et apporte des indications précieuses pour l'organisation de la police dans nos possessions de l'Afrique occidentale. — Deux autres volumes seront lus avec fruit par ceux qui veulent faire de la colonisation ou s'intéressent seulement à l'expansion de notre race : *Comment on devient colon* (Fasquelle, 3 fr. 50), le livre très utile et très documenté de M. Charles Géniaux, et *France d'exil* (Armand Colin, 3 fr. 50), par M. Henry Bargy qui, en étudiant, sous la forme agréable du roman, certains aspects de l'émigration française au Canada, critique notre éducation traditionnelle qui méconnaît les réalités élémentaires. — Enfin, mentionnons comme publications de grande actualité, une série d'ouvrages sur le nouveau monde : *Aux Etats-Unis, les Affaires et les Idées* (A. Colin, 3 fr. 50), par M. le vicomte G. d'Avenel ; *les Etats-Unis, puissance mondiale*, par M. Archibald Cary Coolidge, professeur à l'université Harvard (Traduction de M. Robert L. Cru.— Armand Colin, 4 fr.) ; *Américains et Japonais* (même librairie, 4 fr.), par M. Louis Aubert, études bonnes à connaître et que l'on rapprochera du livre substantiel de M. Paul Adam : *les Impérialismes et la Morale des peuples* (Boivin, 3 fr. 50), pour se faire une opinion sur les crises industrielles et financières qui inquiètent, en ce moment, la vieille Europe.

Dans l'une de nos dernières notices, également consacrées aux voyages, nous avons parlé du livre de MM. G. de Beauregard et L. de Fouchier : *Voyage en Portugal*, et de l'ouvrage de Mlle Zeys : *Une Française au Maroc* (Lib. Hachette). Le prix de chacun de ces volumes est de 4 francs au lieu de 3 fr. 50 ainsi qu'il avait été inexactement indiqué. Ajoutons que l'auteur des *Souvenirs d'Egypte*, incidemment signalés par nous dans la même notice, est M. E. Daullia.

Médecine. Hygiène.

Les médecins ont, au moins autant que les poètes, le droit de s'occuper du printemps, ce grand sournois qui, avec ses plus gracieux sourires, nous ménage tant de vilains tours. En aucune saison peut-être, on n'est aussi fréquemment malade, accablé, nerveux, qu'en ce si joli mois d'avril ; et c'est évidemment, pour nous tous, une raison de bien accueillir les « conseils du docteur » que nous offrent, en leurs collections physiologiques, les différents libraires. Nous ne pouvons évidemment énumérer tous ces ouvrages, mais nous signalerons très volontiers : l'excellente étude, très substantielle, très pratique et si clairement écrite, de M. le docteur Albert Deschamps sur *les Maladies de l'énergie, les Asthénies générales* (Alcan, 8 fr.) que précède une préface de M. le professeur F. Raymond ; et aussi des traités d'hygiène : *la Lutte contre les microbes* (A. Colin, 3 fr. 50), par le docteur Etienne Burnet ; *Notre Corps, son entretien, son hygiène* (Delagrave, 3 fr.), par M. E. Brucker, docteur ès sciences ; *Hygiène de la peau et du cuir chevelu* (Delagrave, 1 fr. 50, relié, 2 fr. 50), par le docteur Bodin, professeur à l'école de médecine de Rennes ; *Hygiène du cardiaque* (même éditeur, mêmes prix), par le docteur Fiessinger ; *Hygiène hospitalière* (Baillière), par le docteur Louis Martin, médecin en chef de l'hôpital Pasteur, et enfin un opuscule sur *la Purgation* (Perrin, 2 fr.), l'universelle médecine que M. le docteur Burlureaux, réagissant contre une tradition, au moins vénérable, appelle « un danger social ».

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE PLUS PETIT CONSCRIT DE FRANCE.

Le département de la Dordogne paraît détenir le record du minimum de taille et de poids, en ce qui concerne les hommes

Louis Javanaud, le plus petit conscrit de France. — *Phot. E. Maurel.*

du contingent de la classe 1907. C'est, en effet, à la commune de Clermont (canton d'Exideuil), qu'appartient Louis Javanaud, mesurant sous la toise 1 m. 14, et pesant *29 kilos* seulement. La photographie que nous reproduisons, prise au milieu du conseil de revision, dont ce sujet exceptionnel retient particulièrement l'attention, permet de juger de l'exiguïté de sa personne. Très bien constitué, relativement vigoureux, jouissant d'une excellente santé, Louis Javanaud, qui garde habituellement le troupeau de ses parents, serait peut-être capable de faire un brave « petit soldat » ; mais bien qu'on ait une tendance à abaisser de plus en plus la taille minima des conscrits reconnus aptes au service, il est peu probable que le ministre de la Guerre enlève le jeune berger à la vie rurale pour le transporter à la caserne.

UN SURVIVANT DE LA « BELLE-POULE ».

Est-ce bien, cette fois, le vrai « dernier » survivant de la *Belle-Poule*, qui, sous le commandement du prince de Joinville, ramena de Sainte-Hélène, en 1840, les cendres de Napoléon Ier ? Nous n'oserions l'affirmer ; car, en pareille matière, une prudente circonspection s'impose. Toujours est-il qu'un des survivants de l'équipage de la frégate historique existe encore : c'est un habitant de Nice, M. Pierre Civatte, né à la Colle (Alpes-Maritimes), le 29 juillet 1823. Engagé dans la marine de l'État, à l'âge de quatorze ans, il devint premier-maître, puis maître de port à Alger, et prit sa retraite en 1885. Ce brave marin a fait presque toutes les campagnes navales du siècle dernier ; il a été décoré de la médaille militaire en 1860 et de la Légion d'honneur en 1866. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans bientôt sonnés, il a conservé une grande lucidité d'esprit, et, il y a quelques jours à peine, il épousait en troisièmes noces une femme de quarante-six ans.

M. J.-P. Civatte, survivant de la *Belle-Poule*, et sa femme. — *Phot. de M. H. Tournlaire.*

CHATEAUBRIAND ÉTAIT-IL MALADE ?

Aucun médecin, étudiant la vie d'un homme marquant, ne peut manquer de découvrir chez celui-ci destares et des indices pathologiques. Aussi, M. G. Masoin, membre de l'Académie de médecine de Belgique, trouve-t-il chez Chateaubriand des « passions vagues », des hallucinations, du délire, des tristesses. On pourrait y ajouter un peu de délire de la persécution, car Chateaubriand affirme, après le siège de Thionville, avoir eu une variole confluente. Or, aucune cicatrice ne lui est restée, ce qui fait croire à M. Masoin que cette terrible variole n'était en réalité que de l'urticaire, M. Masoin ne nie pas le délire dont parle Chateaubriand ; il y voit même de la lypémanie. Plus tard, à Londres, Chateaubriand fut tuberculeux... Avec tout cela, pour le médecin belge, Chateaubriand a surtout été un faux malade.

La mélancolie, dont le grand écrivain parle si souvent, est invraisemblable. Car Chateaubriand est actif ; il a un style badin et gai pour raconter les plus tristes aventures ; il s'habille avec recherche et marche d'un pas léger, sans jamais oublier de se mettre une fleur à la boutonnière. A l'époque où il publie *René*, ses intimes le décrivent plein de gaieté. Il se plaint souvent, mais c'est par habitude, pour occuper les gens, un résultat de son orgueil et de son esprit de pose. Mais si son orgueil fut sincère, sa mélancolie le fut beaucoup moins.

De sorte que, en définitive, Chateaubriand fut un malade imaginaire. On ne peut le placer dans les cadres de la pathologie mentale : opinion différente de celle de M. Lombroso qui place Chateaubriand dans les demi-fous. Mais qui donc n'est pas, au moins, un demi-fou, pour M. Lombroso ? Il ne faut pas abuser de cette plaisanterie qui consiste à tenir pour aliéné tout individu d'intelligence supérieure : même en science les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, surtout en France.

En réalité, Chateaubriand n'a été ni plus ni moins malade qu'une quantité de gens. Ce n'est pas une raison, toutefois, pour nier son talent.

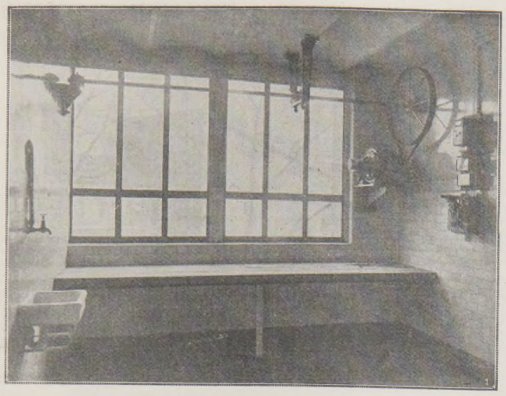
LE POISON DE LA FATIGUE.

Depuis longtemps déjà, les physiologistes sont d'avis que les symptômes de la fatigue sont dus à un produit toxique de l'activité musculaire.

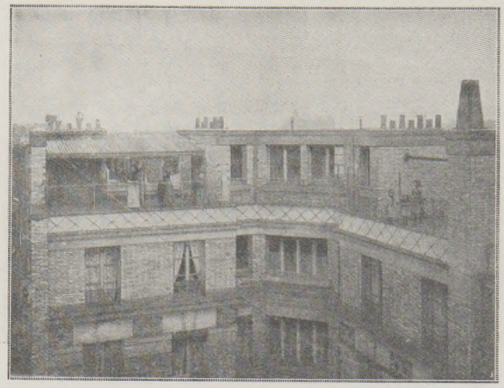
Il semble que des produits de ce genre existent aussi chez les plantes, ce qui tendrait tout au moins à prouver que les muscles ne sont pas les seuls générateurs de poison. Les récentes recherches d'un chimiste allemand, M. Weichardt montrent qu'on peut extraire des muscles des animaux morts dans un état de fatigue extrême une toxine ayant sur l'organisme animal une action toxique. Injectée à dose inférieure à la dose mortelle, la toxine ralentit la respiration et abaisse la température. Administrée à dose trop faible pour produire un effet toxique, elle confère l'immunité, et le sérum sanguin de l'animal immunisé contient une antitoxine qui dissipe les effets de la fatigue. M. Weichardt a trouvé que la toxine existe aussi dans certaines substances végétales, l'opium, les têtes de pavot, le curare, le lactucarium. Elle produit le même effet que la toxine tirée des muscles des animaux surmenés.

L'action des narcotiques est donc, dans une certaine mesure, le résultat de l'introduction, dans l'organisme, de la toxine de la fatigue : ils procurent une fatigue artificielle, et l'état réparateur provoqué par la présence de cette toxine.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Un atelier avec sa dynamo.



La buanderie sur les toits

UNE MAISON OUVRIÈRE MODERNE CONSTRUITE PAR LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE

Les logements-ateliers.

La Société philanthropique, que préside le prince Auguste d'Arenberg, a inauguré ces jours derniers un immeuble dont la conception originale et très moderne marque un progrès sérieux de l'œuvre des logements économiques.

Alors qu'à Lyon, et surtout à Saint-Etienne, les milliers de tisseurs et de rubaniers ont, à côté de leur habitation, un atelier où ils travaillent en famille, utilisant un métier mû par la force électrique, le petit industriel parisien est obligé de louer, souvent fort loin de chez lui, un atelier étroit, mal aéré et mal éclairé. Aussi, depuis quelque temps, la Société philanthropique, dont la fondation remonte à 1780, projetait la construction d'une vaste maison où l'ouvrier pût trouver à bon compte, non seulement l'air et la lumière, mais encore la force motrice. Un legs important, consenti par Mlle Marie Souvestre, fille du romancier breton, a permis de tenter cette intéressante expérience.

Au coin de la rue d'Allemagne et du passage de Melun on a édifié un vaste immeuble de six étages répondant aux diverses conditions d'hygiène que l'on s'attache aujourd'hui à réaliser dans toutes les constructions de ce genre. Sur chaque palier, ouvrent quatre logements comprenant deux pièces, une cuisine, et un atelier, relativement vaste, éclairé par une baie vitrée sur toute sa largeur, où est installée une dynamo, de la force nominale de 2 chevaux, alimentée par le courant du secteur. Le prix du loyer varie entre 600 à 700 francs. Bien entendu, l'électricité consommée se paye en sus, au tarif municipal.

Douze logements sur quarante-huit sont déjà occupés, et la variété des industries qu'ils abritent tendrait à montrer l'utilité de l'œuvre nouvelle. On y voit, en effet : un polisseur sur métaux, un fabricant d'outils, un diamantaire ; un confiseur, qui remplace « l'huile de bras » par l'électricité pour brasser ses pâtes, etc...

Des salles de bains installées en sous-sol et des jardins suspendus, meublés de buanderies et de séchoirs à linge, achèvent de donner un peu de confort aux ménages laborieux, locataires de la Société philanthropique.

Les chignons des Coréens.

Les Coréens, lorsqu'ils se marient, ont coutume de laisser pousser une partie de leurs cheveux et de les nouer sur le sommet de la tête. A cette coutume, ils tiennent beaucoup. Par contre, les Japonais, on ne sait trop pourquoi, ont horreur de cette habitude.

Est-ce parce qu'ils ont fait eux-mêmes le sacrifice de leur coiffure nationale au moment de la restauration impériale de 1868 ? Alors leurs sentiments envers le chignon des Coréens seraient faits de regrets et de jalousie.

Toujours est-il que, parmi les règlements édictés par les Japonais dès leur deuxième occupation, se trouve une mesure, renouvelée d'ailleurs de leur première occupation en 1894-1895, et qui intime l'ordre de couper les chignons.

Cet ordre provoque dans le pays une profonde émotion, et les Coréens ne s'empressent pas de suivre l'exemple de leur empereur, qui a bravement fait le sacrifice de sa coiffure, sous l'influence des insulaires.

Quel sera l'issue de ce conflit ? Le résident général est, paraît-il, convaincu qu'aucune réforme réelle et profonde ne sera accomplie en Corée sans ce changement de la coiffure, qui sera le symbole de l'ère nouvelle.

Le monox.

Le docteur Potter vient de réussir à produire un nouveau corps qu'il appelle *monox* et qui, dans le formulaire chimique, représente le protoxyde de silicium.

Le monox est une poudre brune, extrêmement fine et légère, à arêtes et angles très vifs, insoluble dans tous les liquides où il reste facilement en suspension. En le mélangeant avec de l'huile, on peut obtenir de l'encre d'imprimerie et des enduits qui paraissent devoir résister longtemps aux intempéries. Il jouerait encore un rôle utile dans la composition de certaines pâtes céramiques, et constituerait une excellente poudre abrasive.

Enfin, le monox possède la propriété curieuse de prendre et de garder, avec une rare facilité, une charge d'électricité : il suffit du frottement qu'il subit quand on en souffle une petite quantité à travers un tube de caoutchouc. La poussière ainsi électrisée adhère fortement aux surfaces, mauvaises conductrices ; et l'on essaye, aux Etats-Unis, de préparer de cette façon des filtres destinés à purifier l'air employé pour la ventilation des locaux habités.

Incendie de l'église de la Garnison, à Berlin.

Le 13 avril, vers 8 heures du soir, un incendie se déclarait dans l'église de la Garnison, à Berlin ; rapidement, les flammes consumaient la charpente de la toiture, le clocher s'écroulait, et bientôt, malgré les efforts des pompiers, du vieil édifice, il ne restait plus que des ruines fumantes. Commencé en 1701, sous le roi de Prusse Frédéric Ier, détruit en 1720 par une explosion qui coûta la vie à soixante-douze personnes, il avait été reconstruit en 1722, sous Frédéric-Guillaume Ier. C'est là que, jusqu'à l'achèvement de la cathédrale, l'empereur Guillaume II et sa cour allaient entendre l'office du dimanche, et ce sanctuaire était pour les Berlinois un lieu particulièrement vénéré, à cause des trophées de guerre dont il était décoré. On y voyait, en effet, des drapeaux pris à l'ennemi, pendant la guerre de sept ans, au temps de Frédéric le Grand, puis aux époques de la Révolution et du premier Empire, notamment une collection d'étendards français, que les Prussiens, lors de leur entrée à Paris en 1815, avaient enlevée du musée d'artillerie de Saint-Thomas d'Aquin. Tous ces souvenirs, sauf, dit-on, deux aigles rapportées par Blücher, ont été réduits en cendres.

A la première nouvelle du sinistre, on a pu croire en France que nos drapeaux livrés à l'Allemagne, après les capitulations de Metz et de Sedan, avaient été également anéantis, et, à ce sujet, dans une de ses chroniques du *Temps*, M. Jules Claretie, avant d'être mieux informé, exprimait en termes éloquents une légitime émotion. Mais l'église de la Garnison de Berlin ne possédait pas ces trophées de 1870 ; c'est aux voûtes de la *Garnison Kirche* de Postdam qu'ils furent et demeurent appendus.

Les naturalisations en France.

Dans un pays comme le nôtre, où la population ne s'accroît plus guère du fait des naissances, il y a intérêt à suivre de près le mouvement des naturalisations. Pour l'année 1907, le chiffre est assez satisfaisant ; il est de 2.576, en augmentation de 427 sur 1906. En comprenant les naturalisations, les réintégrations et les déclarations, 5.434 personnes majeures, comprenant 3.300 hommes et 2.134 femmes, sont devenues Françaises en France, en Algérie et aux colonies, dans le cours de l'année dernière.

A ce nombre, il convient d'ajouter 4.220 mineurs, sur lesquels 3.767 sont devenus irrévocablement Français, et 453 ont conservé la faculté de décliner la qualité de Français dans l'année qui suivra leur majorité.

Il y a lieu de remarquer que le nombre des individus qui, en 1907, ont répudié la qualité de Français, a considérablement augmenté. Il s'est élevé au chiffre de 1.250 (au lieu de 1.067 en 1906), qui n'avait jamais été atteint. En 1905, il n'y avait eu que 843 répudiations.

Au total, l'excédent des acquisitions de la qualité de Français, en 1907, relativement à l'exercice précédent, n'est que de 826.

Intérieur de l'église de la Garnison, à Berlin, après l'incendie.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

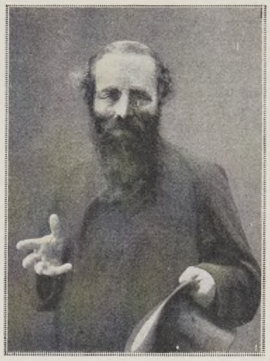
M. Theo Bouwmeester en tenue de ville.

Jean Hertz, l'incendiaire.

Guillaume, son frère.

Gustave de Graaf, son beau-père.

Le policeman Thomson



Le témoin Levinski (cabaretier).

Le témoin Peters (épicier).

Le témoin Bikow (anarchiste).

LES TRANSFORMATIONS OPÉRÉES EN QUELQUES SECONDES PAR L'ACTEUR THEO BOUWMEESTER POUR JOUER LES SEPT RÔLES DE « L'INCENDIAIRE »

LES THÉATRES

Le Gymnase a renouvelé son spectacle d'une fort agréable façon. Il nous présente d'abord une curiosité étrangère : un drame en un acte de M. Heyermans, *l'Incendiaire*, dont sept rôles sur neuf sont tenus par le même interprète, M. Theo Bouwmeester, fils de Mme Bouwmeester, célèbre actrice hollandaise, et neveu du non moins célèbre acteur Louis Bouwmeester. Il vient de jouer à Londres *l'Incendiaire* durant quatre années consécutives. Un juge d'instruction enquête sur l'incendie d'un magasin de cartonnages ; il fait comparaître d'abord le patron du magasin, puis le frère, puis le beau-père du patron, puis un policeman, un cabaretier, un épicier, un anarchiste ; ces témoins se succèdent dans son cabinet avec un intervalle de quatre à cinq secondes ; cela suffit à M. Theo Bouwmeester ; à peine a-t-il disparu qu'il reparaît, ayant changé, non seulement de tête et de costume, mais d'attitude, de gestes, de voix : Fregoli nous étonna jadis par des changements qui n'étaient pas plus rapides, mais M. Theo Bouwmeester ne se contente pas d'accomplir un tour de force de music-hall ; de chacun de ses rôles il fait un type différent d'âge, de caractère, de nationalité, et il le présente instantanément chaque fois avec une intensité de vie extraordinaire.

Le Gymnase joue ensuite trois actes nouveaux de M. Sacha Guitry, *le Scandale de Monte-Carlo*. Le vieux comte Davégna se trouve, à Monte-Carlo, inopinément mêlé à l'existence de la jeune Rosette, dont l'ami, pris en flagrant délit de tricherie, est obligé de fuir ; le comte ramène sa conquête à Paris, mais cette escapade a, chez la famille Davégna, des répercussions imprévues ; enfin Rosette abandonne son vieil ami, qui rentre mélancoliquement au domicile conjugal, où sa femme le consolera. Cette comédie, dont le scénario paraît si sec et si simple, est parée de toutes les qualités qui caractérisent déjà le talent très personnel de M. Sacha Guitry : esprit abondant et facile mais vraiment jeune et franchement gai, fantaisie, entrain perpétuellement éveillés, mouvement et vie. M. Tarride, Mme Marie Magnier jouent à merveille les rôles du comte et de la comtesse.

M. Xanrof, l'auteur des chansons que popularisa jadis Mme Yvette Guilbert, et de pièces à succès telles que *le Prince consort*, *Bouffe la Route*, vient de faire représenter aux Folies-Dramatiques une comédie-vaudeville en trois actes pleins d'heureuses trouvailles et très alertement dialogués : *le Coup de foudre*. Ce coup de foudre, qui donne son titre à la pièce, provoque une infinité de péripéties joyeuses, légères, risquées, mais nullement grossières. Mme Augustine Leriche, à la fantaisie puissante, entraîne au succès la troupe des Folies-Dramatiques.

Le Théâtre Réjane a repris *la Rafale*, la pièce de M. Henry Bernstein, qui eut un si retentissant succès au Gymnase, interprétée par Mme Simone (ex Le Bargy) et M. Duménу ; *la Rafale* a retrouvé au Théâtre Réjane, avec la même interprétation, le même succès.

LE COMBAT D'EL MENABHA

(*Voir les gravures et les cartes, page* 281.)

Les événements du Maroc viennent d'avoir une malheureuse répercussion dans le Sud-Oranais. Le 16 avril, avant le lever du jour, un camp français, établi à 10 kilomètres du poste de Talzaza, a été surpris par une harka de Marocains et de Berabers, dont on surveillait pourtant depuis quelque temps les mouvements. Un combat acharné s'est engagé, qui a été plus meurtrier, lui seul, qu'aucun de ceux qu'aient livrés le général Drude et le général d'Amade depuis le commencement des hostilités, puisqu'il nous a coûté 30 morts et 98 blessés.

Dès le commencement du mois de mars, on avait eu l'impression qu'une agitation se préparait dans le Tafilalet. Une harka s'y formait parmi les tribus de l'Atlas et de la Haute Mouloua, excitées par des appels à la guerre sainte, pour se lancer vers Béchar et Figuig. Des mesures furent prises. On renforça les postes frontières.

La harka, enfin prête, et forte d'abord de 1.500 hommes, sous le commandement de Moulaï-Lhassan, vint camper, au début d'avril, à Aïn Chair, où elle reçut d'importants renforts. Le 8 avril, le général Vigy décidait de se porter au-devant de cette troupe menaçante. A trois jours de là, il avait établi une ligne de défense entre la voie ferrée et la région où se trouvait la harka. Nos troupes, composées de 2.500 hommes d'infanterie, d'un millier de cavaliers et de deux batteries de 75, occupaient les positions de Mougheul, Tanezzara, Aïn Bou Arfa, Aïn Falet et Talzaza, ayant en face d'elles les Marocains divisés eux-mêmes en plusieurs échelons entre El Mengoub et Bou Denib.

Moulaï-Lhassan avait annoncé qu'il se mettrait en route le 15 avril, lendemain de la fête du Mouloud, anniversaire de la naissance du Prophète, pour venir nous attaquer.

Le 14, le colonel Pierron avait quitté Talzaza avec une colonne pour aller au-devant de lui, jusqu'à El Menabha.

En marche, effectivement le 15, pour gagner Beni Ounif, à l'est, la harka trouva la route barrée. Elle se replia, mais se heurta alors, du côté d'El Menabha, avec l'avant-garde de la colonne Pierron. Il y eut un premier engagement, où nous eûmes 4 tués et 13 blessés. Le général Vigy, informé, donnait au gros de ses forces, réparties en quatre colonnes, l'ordre de se mettre en marche.

Mais, dans la nuit du 15 au 16, à 3 heures du matin, la colonne Pierron, forte de 800 hommes, était attaquée à El Menabha, à 10 kilomètres au nord de Talzaza. La harka, partie d'El Mengoub, s'était approchée, grâce à une marche de nuit, à une portée de fusil du camp. De notre côté, des avant-postes, composés de 10 spahis sahariens et de 30 zouaves, couvraient le camp. Les sentinelles de l'un d'eux furent surprises par des Marocains entièrement nus qui, en rampant, les vinrent poignarder. Les 10 Sahariens furent tués : 25 des zouaves, blessés. Ceux-ci, pourtant, purent, en tirant des feux de salves, se replier sur le camp. Le vent, très violent, empêcha qu'on entendit la fusillade. La harka, par un mouvement tournant, put envahir le camp, avec furie. Les soldats furent réveillés en sursaut. Il y eut quelque désordre. Puis ce fut un corps à corps terrible. La légion et les tirailleurs se battirent à la baïonnette ; les spahis mirent sabre au clair pour dégager le camp. Des cadavres bientôt jonchèrent le sol, nos soldats tombés pêle-mêle avec les ennemis.

Les Marocains prirent la fuite, poursuivis par la cavalerie qui leur donna une chasse effrénée. On estime qu'ils ont eu près de deux cents morts, qu'ils ont abandonnés sur le champ de bataille, ce qui prouve combien fut vive leur panique.

Le général Vigy a concentré toutes ses forces à El Mengoub, à l'emplacement qu'occupait la harka avant l'attaque. De là, il commande toute la plaine de Tamlelt, évacuée par les Marocains.

Le lieutenant Coste. — *Phot. Grimal.*

Nous avons un seul officier tué, le lieutenant Coste, du 1er étranger. Mais parmi les blessés se trouve, grièvement atteint, le lieutenant Canonge, du 1er tirailleurs, fils du général Canonge. Le gouvernement vient de lui décerner la croix. On cite également, au nombre des blessés, le capitaine Maury, atteint au bras, et qui, en dirigeant une attaque contre un bordj qu'occupaient les Marocains, a véritablement, suivant l'expression du colonel Pierron, « sauvé la colonne ».

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

SALON
DE
1908

#3481

Copyright 1908 by Lenoir

LA MUSETTE par C.A. LENOIR

L'ILLUSTRATION

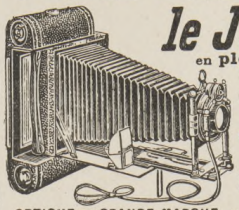
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA FERIA — **LENTHÉRIC** (Parfumeur) 245, Rue Saint-Honoré, PARIS — PARFUMS RECHERCHÉS EN ESSENCE, POUDRE, SAVON, EAU DE TOILETTE, LOTION, etc. — **L'ÆOLIAN**

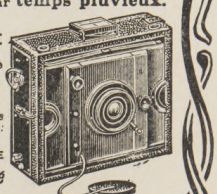
NEVRALGIES MIGRAINES. — Guérison certaine par les Pilules Antinévralgiques du Dr CRONIER. Boîte 3 fr. SCHMITT, Phien, 75, Rue La Boétie, Paris.

Au Fidèle Berger
9, Bard de la Madeleine
LOMBART
Bonbons Baptêmes
TÉLÉPHONE PARIS 229-61

Voulez-vous Photographier le Jour et la Nuit ?
en plein soleil, à l'ombre, par temps pluvieux.

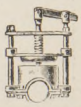


DEMANDEZ LE GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ gratis et franco à
J. GIRARD & Cie
Successeurs de E. GIRARD & A. BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS
dans lequel vous trouverez des Appareils nouveaux résumant toutes les perfections :
MÉCANISME ADMIRABLE
OPTIQUE DE GRANDE MARQUE — LUMINOSITÉ INCOMPARABLE



20, 25 et 30 MOIS DE CRÉDIT Meilleur Marché de TOUT PARIS

ORGUES ET PIANOS G. PRIX 1900 Catal. ill. fco — **ALEXANDRE** 81, Rue Lafayette, PARIS



Soulagez les bronches de votre moteur en y adaptant l'
Echappement libre
BIGUET, Bte s. g. d. g.
DURAND

BEAUTÉ & HYGIÈNE DE LA CHEVELURE PAR
Capillis Dermilis
GAILLARD & Cie VOIRON, PARTOUT
BEAUTÉ ET DOUCEUR IDÉALES DU VISAGE ET DES MAINS

PURODENTINE du Docteur ROTTENSTEIN
Savon Dentifrice Antiseptique et Agréable.
FORTIFIE LES GENCIVES
La Boîte : 4 fr., fco poste 4'30. Demi-Boîte 2'50, fco poste 2'70
Phcie 7, Rue Coq-Héron, PARIS. Tes Phies et Parfumeries.

LA REVUE COMIQUE, par Henriot.

— C'est Jeanne d'Arc qui doit être la patronne des peintres.
— Jeanne d'Arc ?
— N'est-ce pas la dame de Vaucouleurs ?

Truc d'artiste :
Un simple perroquet placé comme par hasard à côté de la toile et répétant continuellement : « Oh ! qu' c'est beau ! »

La sculpture de demain :
En pneus, remplaçant le marbre encombrant. On les gonfle, ou, dégonflés, on les remise dans une boîte.

— Ce n'est pas un marbre, c'est une terre cuite... Qu'est-ce que vous lui trouvez ?
— Je ne la trouve pas assez cuite... on dirait qu'elle est saignante !

— Et vous savez, mon chef-d'œuvre, c'est peint sur de la bonne toile... c'est solide ! Vous n'en verrez jamais la fin !

Orfèvrerie "CHRISTOFLE"
Une Seule et Unique Qualité
La Meilleure
Afin de l'obtenir
exigez
cette Marque C 84 G et le Nom "CHRISTOFLE"
sur chaque pièce.
MANUFACTURE
56, rue de Bondy, 56, PARIS
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

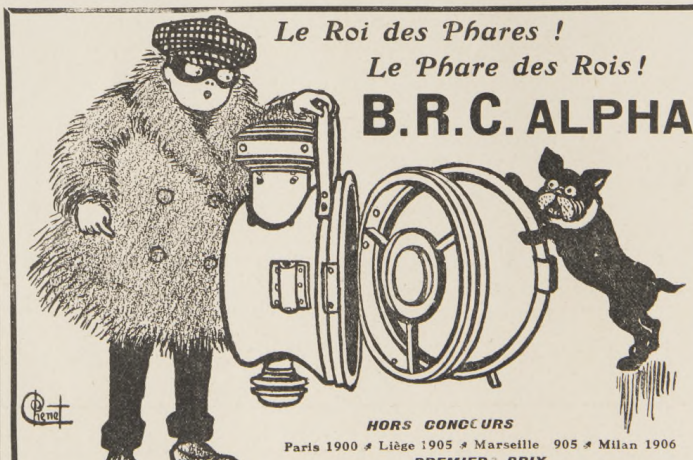
CORS AUX PIEDS
GUÉRISON certaine en 6 jours par le TOPIQUE DES CHARTREUX
Prix 1'25, fco 1'30 à Fie MOREAU, à Clisson (Loire-Inf.)

SIMPLICITÉ ROBUSTESSE
DUHANOT
14 HP. 4 Cylindres Allumage SIMMS-BOSCH 6,500 Fr. LE CHASSIS
17 HP. 4 Cylindres Allumage SIMMS-BOSCH 8,200 Fr. LE CHASSIS
Catalogue général à envoyer franco sur demande
87, Avenue de la Grande-Armée PARIS
ADR. TÉLÉGR : DUHANOT-PARIS
TÉLÉPH : 522-92
SILENCE SOUPLESSE

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAUX

PREMIÈRE DENTITION
SIROP DELABARRE
INDISPENSABLE A TOUS LES ENFANTS
FUMOUZE, 78, Foub.g St-Denis, PARIS, & Phies Fl. 3f.

Le Roi des Phares !
Le Phare des Rois !
B.R.C. ALPHA



HORS CONCOURS
Paris 1900 ✱ Liège 1905 ✱ Marseille 905 ✱ Milan 1906
PREMIER PRIX
aux Concours de Tours 1903 ✱ Lyon 1903 ✱ Berlin 1905
ACÉTYLÈNE DISSOUS, ÉCLAIRAGE IDÉAL
BOAS, RODRIGUES & Cie, 67, Bd de Charonne, Paris.

PRENEZ GARDE, Madame
Vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de THYROÏDINE BOUTY, et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 50 dragées est expédié franco par le LABORATOIRE, 1, Rue de Châteaudun, Paris, contre mandat-poste de 2f. TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT GUÉRISSEUR
— Avoir soin de bien spécifier : Thyroïdine Bouty. —

RHUMES anciens et récents, TOUX
BRONCHITES
sont radicalement GUÉRIS par la
Solution Pautauberge
Qui donne des POUMONS ROBUSTES et prévient la TUBERCULOSE
L. PAUTAUBERGE, COURBEVOIE-PARIS.

Envoi Franco du Catalogue
PORTOIR ARTICULÉ et FAUTEUIL-ROULANT
DUPONT
Fabricant, breveté s. g. d. g.
40, rue Hautefeuille
PARIS (VIe)
Téléphone 818-67
Aucune Succursale

GUÉRISON ABSOLUE
Soulagement immédiat
PAR LA
FEUILLE de SAULE
pour les CORS
(Willow leaf Corn plaster)
DES
CORS
DURILLONS
ŒILS de PERDRIX
Toutes Pharmacies et chez MICHOT & GILBERT, 31, Rue de Lubeck, PARIS (Franco contre 1'10 en timbres.)

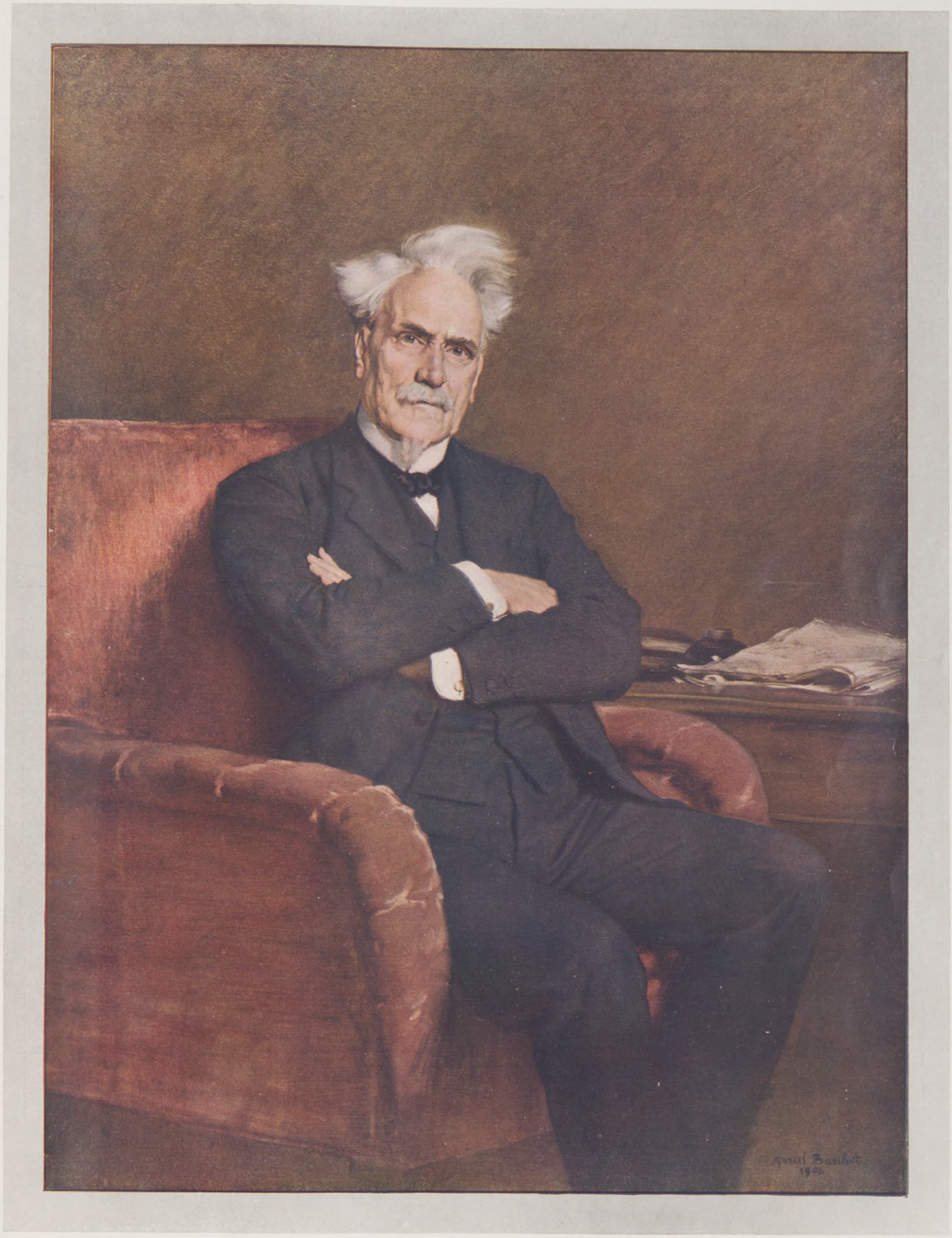
BANQUE AUTOMOBILE
47 Boulevard Haussmann, PARIS
TOUTES MARQUES D'AUTOMOBILES PAYABLES AU GRÉ DU CLIENT
DEMANDEZ FRANCO LA BROCHURE DÉTAILLÉE

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de LA FEMME NUE, par M. Henry Bataille ;
2° Le premier fascicule d'un roman nouveau de M. Victor Margueritte : JEUNES FILLES.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : 2 fr. 50. SALON DES ARTISTES FRANÇAIS *N° 3401. — Samedi 2 Mai 1908.*



MARCEL BASCHET. — Portrait d'Henri Rochefort.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Copyright 1908 by Braun, Clement et Cie.

A. LALAUZE. — Mayence (24 juillet 1793).

HAMDY BEY. — Le tranchant du cimeterre.

THÉODORE RALLI. — Drame au harem.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

JEAN-PAUL LAURENS. — Les tyrans.

FRANK CRAIG. — « La Pucelle ! »

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

R. ROUSSEAU-DECELLE. — Le pesage d'Auteuil.

Copyright 1908 by Rotig.

G.-F. ROTIG. — La destruction des loups par le poison.

JEAN-PIERRE LAURENS. — Intérieur.

A. MATIGNON. — « Rêve de cigale ».

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

A. DE RICHEMONT. — Procession de la vierge miraculeuse, en Bretagne.

MAURICE LELOIR. — Chanteur de complaintes (aquarelle).

Copyright 1908 by M. Leloir.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

J.-M. AVY. — Entr'acte.

R. DU GARDIER. — Au bord de l'eau.

R.-G. PIERRE. — L'Œuvre de la Bouchée de pain.

PAUL CHABAS. — Sur la rivière.

H. JACQUIER. — Glorieux bûcher (30 mars 1814).

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

HENRI GUINIER. — La nymphe Echo.

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Copyright by Alb. Maignan 1908.

ALBERT MAIGNAN. — Sous le cèdre.

Copyright 1908, by Geoffroy.

JEAN GEOFFROY. — L'écolier embarrassé.

HENRI ZO. — L'arrivée à la plazza.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

W. MAC-EWEN. — Confidences.

F. MARTIN-KAVEL. — Bonsoir.

C.-J. WATELET. — Figure païenne.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

PAUL THOMAS. — Intérieur.

ANTOINE GUI

Copyright 1908 by Guillou.

ALFRED GUILLOU. — L'arrivée des filets bleus.

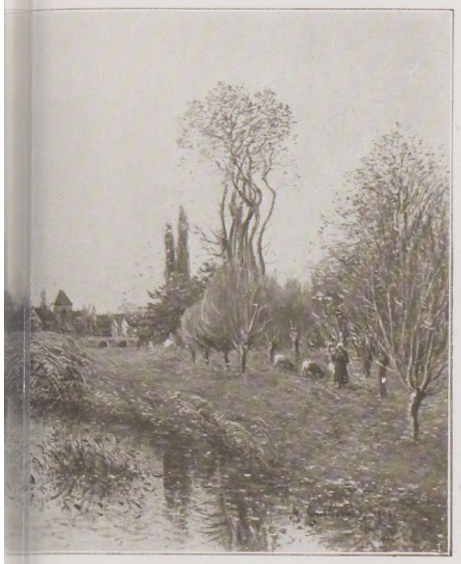
PAUL-ALBERT LAURENS. — Pierrot jaloux.

MAX. FAIVRE. —

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

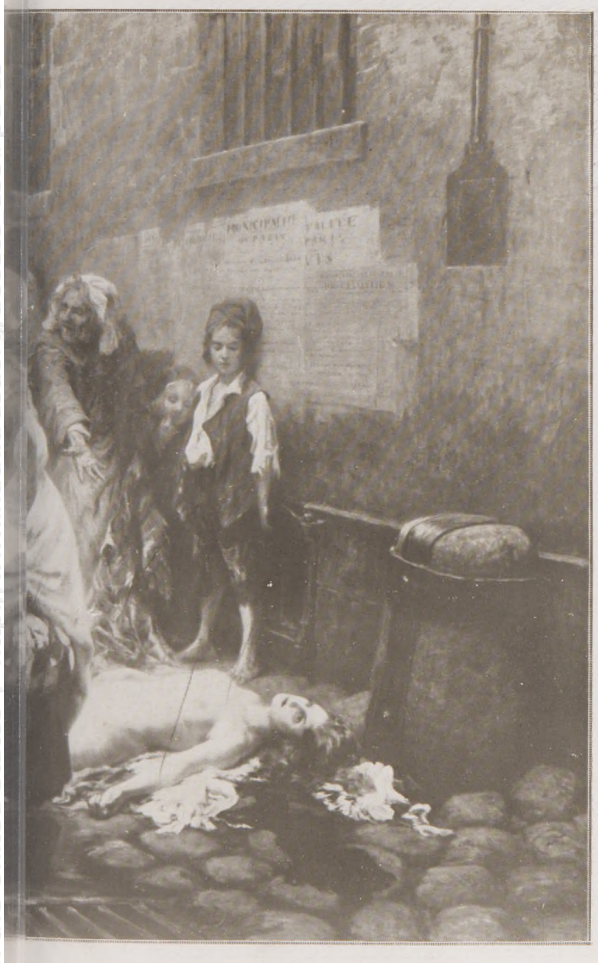
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



F. — Le soir.

JOSEPH BAIL. — Le repas du soir.



Ve de Lamballe.

Mme MOSTICKER-LAVERGNE.
Portrait de Mme Pierre Lafitte (pastel).

VICTOR GILBERT. — Le champ fleuri.

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L.-F. KOWALSKY. — Le diabolo.

Mme CECIL JAY. — Une famille des Pays-Bas.

E. PASCAU. — Les officiants.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

VIRGINIE DEMONT-BRETON. — Les petits goélands.

J. HOYNCK VAN PAPENDRECHT. — Passage de la Bérésina (1814).

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

GEORGES SCOTT. — Dragon de la Grande Armée.

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

G. SEIGNAC. — La vague.

Copyright 1908 by Braun, Clément et Cie.

E.-L. LABITTE. — Le baiser.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

A. ROLL. — Journée d'été.

JEAN BÉRAUD. — Au cercle.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

JEAN VEBER. — La guinguette. (Panneau décoratif destiné à l'Hôtel de Ville.)

J.-J. WEERTS. — Portrait de M. Mesureur.

J.-F. RAFFAELLI. — L'apprentie.

Copyright 1908 by A. Guillaume.

ALBERT GUILLAUME. — Sous le charme.

H. CARO-DELVAILLE. — « Le paon blanc ». (Décoration pour l'hôtel de Westminster, à Paris.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

J.-L. BROWN. — Promenade au bord de la mer.

A. DE LA GANDARA. — Portrait de Mlle Dolley

PIERRE CARRIER-BELLEUSE. — Cigale (pastel).

J.-E. BLANCHE. — Mesdemoiselles G. L.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

RUPERT BUNNY. — Plage lointaine.

Copyright by L. Lhermitte 1908.

L. LHERMITTE. — La famille.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

ALBERT FOURIÉ. — Sur l'eau.

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de L'ALIBI, de M. Gabriel Trarieux ; 2° Le 2e fascicule du roman nouveau de M. Victor Marguerite : JEUNES FILLES.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 9 MAI 1908 *66e Année. — N° 3402.*

CANDIDATE

Mlle Jeanne Laloë haranguant les électeurs du quartier Saint-Georges, à Paris.

Voir l'article, page 315.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'Illustration a donné en supplément, dans les quatre premiers mois de 1908, **douze** pièces de théâtre. Nous continuons cette série exceptionnelle en publiant, dans ce numéro :

L'Alibi
de M. Gabriel Trarieux (Odéon).

Nous publierons la semaine prochaine :

Simone
de M. Brieux (Comédie-Française);

Et, les semaines suivantes :

Le Scandale de Monte-Carlo
de M. Sacha Guitry (Gymnase);

Chérubin
de M. Francis de Croisset (Théâtre Femina);

Le Roi
de MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Emmanuel Arène (Variétés).

COURRIER DE PARIS

Il y a trois semaines environ, je dus aller voir Gebhart, que je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer depuis plusieurs mois. On a beau se connaître, cette vie si remplie et si vide de Paris ne permet pas de se joindre aussi souvent qu'on le voudrait. Je n'avais encore jamais été chez mon confrère. J'arrivais ayant par avance la vision de son cordial et robuste visage, quand je me trouvai en face d'un homme pâle et décharné qui montrait déjà dans ses yeux agrandis l'épouvante résignée de sa fin prochaine. Notre entretien fut court et des plus douloureux. Nous ne parlâmes que de choses banales et faisant semblant de nous tromper l'un l'autre. En le quittant, je souriais, lui disant : « A bientôt ? » Oui, me répondit-il aussi, avec bonne grâce, n'ayant même plus la force de se lever de son siège : « *A bientôt !* » Au moment de refermer la porte, je lui fis de la main un signe amical et presque détaché, craignant de l'affecter par l'émotion même d'un geste. Et ce fut tout. Je descendis l'escalier du petit appartement de la rue Bara avec la certitude que j'avais vu le pauvre et excellent homme pour la dernière fois. Peut-être, après tout, l'avais-je trompé, et crut-il que mon égoïsme ne s'était pas rendu compte de la gravité de son état ? Tant mieux s'il en fut ainsi. Il faut savoir, à certains moments de grande amitié, faire le sacrifice d'un jugement favorable et d'une avantageuse opinion sur soi-même. On nous a conté depuis que Gebhart était parti avec la simplicité candide d'un enfant, murmurant des invocations à la Vierge, à cette Vierge de Botticelli sans doute, dont il avait tant de fois, en maints tableaux, contemplé et adoré avec des yeux transfigurés d'art et de foi retrouvée, la consolante et divine image. S'il y a quelque part, après et hors de ce monde, des Italies douces et meilleures, c'est là, bien sûr, que s'en est allé le poète d'*Autour d'une tiare*, l'historien de *Sandro*, qui nous quitta au moment de Pâques « au son des cloches ».

***

— Vous *y* allez ? Moi j'*en* viens. Eh bien, remettez votre bonne visite à un autre jour et prenez mon bras. Nous allons faire ensemble un petit tour de Champs-Elysées, et je vous conterai mes impressions, à bâtons rompus.

— Rompus sur qui ?

— Oh ! sur personne. Je ne suis pas méchant. Je dis seulement, un peu plus que les autres, ce que je pense. Voilà tout.

C'était le Grincheux qui s'exprimait ainsi devant l'entrée de la Nationale, avenue d'Antin.

— Soit, lui dis-je. Votre excessive sévérité va me prédisposer à l'indulgence et grâce à vous, de cette façon, quand je verrai les œuvres que vous m'aurez abîmées, elles me sembleront agréables et belles.

— Détrompez-vous donc ? J'ai été charmé. Pas souvent. Mais une fois sur mille.

Et il fit entendre son rire de gaieté rentrée, un étrange petit rire de ventriloque qui s'achève en bruit de poulie.

Puis s'élançant :

— Allons-y ? La Nationale. Savez-vous d'abord ce qui vient d'arriver à un grand statuaire ? Non ? Une chose bien bizarre. Il va dernièrement chez son tailleur pour « essayer » et quelle n'est pas sa surprise quand cet homme lui apporte un pantalon qui n'avait qu'une seule jambe ! « Eh bien, et l'autre ? demande le maître, l'autre jambe ? — Je ne la sentais pas, lui répond-il. Ce pantalon est sorti ainsi du marbre de ma tête. Mais essayez-le seulement, et vous l'adopterez. »

— Que répondit le maître ?

— Rien. Et rentré chez lui, sa stupeur s'accrut encore en considérant la paire de chaussures que lui apportait son bottier, des chaussures énormes avec des bosses, des oignons, des nodosités de goutteux et propres à recouvrir des orteils semblables à des bouchons de champagne. Il s'indignait déjà : « Qu'est-ce que c'est que ces bottines-là ? Pour quels pieds ? — Pour les vôtres, monsieur, balbutiait le tremblant fournisseur. Je connais votre œuvre, grâce à Dieu ! J'ai pris les mesures exactes sur une de vos statues. » A ce moment, le maître s'éveilla et s'aperçut qu'il avait rêvé ; et il fut si joyeux de voir qu'il avait été seulement le jouet d'un symbolique songe, qu'il ne put s'empêcher d'en faire le récit, confidentiel, à un ami, qui me l'a répété sous le sceau du secret. Mais du moment qu'il le trahissait lui-même, ce n'était plus un secret, et c'est pourquoi je vous en gratifie à mon tour. N'en parlez pas ?

— Soyez sûr. Et après ?

— Je me suis arrêté longuement devant le portrait de M. Bernard Boutet de Monvel, et ma foi, malgré ma répugnance à de tels aveux, j'ai été pris, j'ai reçu le bon choc. Que regarde-t-il au loin, ce grand fier jeune homme, la main au chapeau rabattu sur les yeux ? Inspecte-t-il l'horizon pour augurer s'il ventera encore cette nuit ? Ou est-ce un de ses chiens qu'il a perdu et dont il cherche au loin la diabolique et bondissante silhouette ? Ou bien observe-t-il, simplement, avec l'orgueilleuse satisfaction de se sentir seul, à cette heure, à vingt ans, sur cette colline, roi de ces grands espaces découverts ? Peu importe, l'œuvre a de l'allure. Elle captive par son caractère de sauvage indépendance et de vigueur hautaine. Ça ne sent pas la ville. J'ai eu l'impression d'être loin, en quelque pays d'Ecosse, vert et roux, et j'aurais voulu pouvoir caresser les beaux lévriers, dont le pelage a des tons de feuille morte, de bruyère et de plaid. Ce jeune lord de Monvel, aux longues et minces jambes, ira loin par la plaine... et les monts.

— Et les Zuloaga ?

— Oh ! les sorcières desséchées comme des crapauds morts, montrant des pavillons d'oreilles cartilagineuses qui font penser à des ailes de chauve-souris !... Ces figures de sabbat, racornies et tannées, pareilles aux carcasses de chats que fait dégringoler, avec un bruit de carton, du mur de grenier où ils sont morts de faim, la pioche du démolisseur... elles me hantent ! Quant au porteur d'outres, c'est un affreux et angoissant poème. Ses peaux sont gonflées d'une mauvaise enflure, il a l'air de traîner deux truies noyées, deux bêtes hydropiques sans forme et sans nom. Et quelle eau dégoûtante et corrompue y a-t-il là dedans, Seigneur ? Impossible que ce soit du limpide et frais cristal ! Gregorio, tu as beau me faire une risette, je ne boirai pas de ton eau ! Et toujours je garderai le souvenir de tes biscornues petites pattes brunes, si chétives pour remorquer ces traversins de cuir, tes petites menottes de réglisse aux doigts courts, pareils à des doigts de pied et plantés de travers comme des dents de bec-de-lièvre. Ce Gregorio est un personnage de cauchemar. Je le vois très bien traversant la scène au deuxième acte de la saisissante *Habanera* de Lappara.

— Que pensez-vous du Raffaelli ?

— Toujours un peu anglais. C'est Paris à Londres, ou Londres à Paris, comme vous voudrez. Sa modiste de cette année est du quai de la Mégisserie-Street, et avec une jaquette de ce rouge-là, soyez sûr qu'elle va chez un horse-guard ? M. Raffaelli a l'air de peindre à Jersey, et il lui reste toujours un peu de charbon britannique aux doigts. Mais cela n'empêche qu'il ait un grand talent et ne soit le Baudelaire du terrain vague. Et que ce tzigane de Boldini m'enchante en m'exaspérant ! Coiffées « à la décoiffé », contournées, pressant avec l'air de les essuyer sur elles des mains désossées aux doigts javanais, des mains crispées dans des jupes molles qu'elles semblent retenir pour que tout ne tombe pas, les étranges femmes anguilles, quasi sans corset, qu'il déhanche depuis des années à tous les Salons avec une virtuosité aussi prestigieuse que soutenue, ne me laissent jamais indifférent, et je leur sais gré même de l'irritation qu'elles me causent. Exquises neurasthéniques, bien de ce temps-ci, que l'on dirait peintes exprès avec des bouts d'allumettes, du noir pour les cils et de la crème Simon par quelque bouffon amoureux et cruel, enflammé de malice et de convoitise ! Et puis quoi encore ?

Il s'arrêta, fouillant dans ses souvenirs.

Je lui soufflai : *le Paradis perdu*, de Courtois, pour la mairie de Neuilly ?

— C'est vrai ! fit-il. Ne le perdons point ! Eh bien : « Baissez les yeux, au nom de la loi, mademoiselle, devra dire chaque fois le maire à la jeune fille avant de lui arracher le « oui » fatal, ne regardez pas cet Adam aux formes présomptueuses ni le brugnon d'amour que lui tend votre grand'mère Eve. Aujourd'hui le mariage est tout autre chose. Vous verrez ? » Enfin, je ne me pardonnerais pas de ne point vous crier l'admiration dans laquelle je tiens les vitraux de Lobre ! Voilà des tableaux religieux, pour prier devant et même y mourir. Ils sont dignes de recueillir le dernier regard des yeux prêts à s'éteindre. Le ciel est derrière. J'aurais bien voulu vous dire aussi plus longuement l'éclat des *fées* de Madeleine Lemaire et la douceur de son *Chevet d'église*, et vous signaler un beau paysage corrézien de M. Gaspéri, mais il faut que je vous inflige mes électriques impressions sur *les Artistes français*, et voilà que je n'ai plus que cinq minutes.

— Allez quand même, Grincheux, vous excellez à enclore tant de choses en peu de mots !

— Blaguez ? Ça m'est égal. Aujourd'hui je regorge de mansuétude. Eh bien, la magistrale toile de Detaille est une œuvre noble et entraînante comme le chant sacré qu'elle glorifie. On devrait faire défiler l'armée devant et je parie que le plus mauvais lascar n'oserait pas entonner *l'Internationale* en face de ces canons et de ces têtes illuminées par le brutal amour de la patrie. C'est une page nationale. Quant au Rochefort de Baschet, il répand à vingt pas une odeur de médaille. Les deux jeunes filles de Paul Thomas, d'exquises colorations, roses et calmes, dégagent une pudique et charmante grâce. L'une lit, l'autre écoute, ou rêve. La scène raconte les pures et tranquilles joies des confidences de jeunesse,

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

tout comme parmi la lumière blonde et dorée de quelque ciel méridional, sur les chaudes et lourdes moires de l'onde, glisse la barque de M. Paul Chabas dans laquelle trois belles enfants semblent ramer leur heureuse vie. Que d'art et de sentiment, profond, pénétrant et tendre dans ces deux œuvres, ayant chacune sa particularité, mais également probes et saines ! Et ne manquez pas non plus les portraits vivants et serrés de Paul Ferrier, d'Edouard Fournier, *les Feuilles d'automne* de Joncières, toujours poète, et l'impeccable *Abandonnée* du religieux maître Jules Lefebvre, dont la main, guidée par le cœur, garde sûr et décevant le secret du dessin, mélodieux comme une musique. Voilà. J'ai fini. Assez de tableaux pour aujourd'hui !

Il se sauvait. Je le retins.

— Où allez-vous ?

Alors, il me confessa :

— En voir d'autres. Je cours à la vente Chéramy pousser en dedans toutes les merveilles qui ne seront pas pour moi.

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées.)

UNE « CANDIDATE » AUX ÉLECTIONS MUNICIPALES

Les luttes électorales auxquelles donnent lieu les consultations périodiques du suffrage universel offrent d'ordinaire un spectacle assez maussade, et l'on est depuis longtemps blasé sur les aménités de circonstance que les candidats échangent entre eux à grands coups d'articles, de placards et de discours. Paris, pour les élections municipales de 1908, aura eu l'exceptionnelle bonne fortune de voir la représentation habituelle s'agrémenter d'un numéro nouveau : l'éclosion d'une candidature féminine, coïncidant fort à propos avec les verdures naissantes et les premières floraisons de mai. Cette aimable surprise printanière, il la dut à Mlle Jeanne Laloë, une féministe de la jeune garde, qui, bravement, ne craignit pas d'affronter les périls du scrutin, si redoutables même aux âmes viriles.

Quelques jours avant de comparaître devant les électeurs, l'intrépide pionnière s'était déjà révélée comme un esprit hardi et ferme en ses desseins. Les journaux nous apprenaient ses instances auprès des autorités administratives, de qui elle sollicitait l'autorisation de tenir une réunion publique dans un préau d'école. On avait beau lui objecter que, la loi refusant aux femmes l'exercice des droits politiques, elle n'était pas éligible, et par conséquent ne pouvait être candidate, elle prétendait le contraire, obstinée, tel un enfant gâté qui veut qu'on lui décroche la lune, forte d'ailleurs de l'assistance de Mlle Maria Vérone, avocate, ayant « potassé » la question et prête, textes en mains, à « coller » l'administration récalcitrante. Celle-ci ne se laissa point coller, mais elle se laissa séduire en la personne de M. le maire du IXe arrondissement, fidèle aux vieilles traditions de la galanterie française. L'avant-veille de l'élection, Mlle Laloë obtenait donc enfin son préau, celui de l'école de la rue de Bruxelles, où, l'espace d'une soirée, elle devait connaître les émotions capiteuses du forum et la fierté de s'entendre proclamer citoyenne, parmi les éclairs convergents du magnésium de vingt photographes. Là, au milieu d'une foule curieuse et de belle humeur, la candidate, préalablement décoiffée de son chapeau emplumé, juchée sur une table en guise de tribune, harangua les électeurs du quartier Saint-Georges, se déclara fille du peuple, ancienne institutrice, journaliste à ses heures, puis exposa son programme, cependant que les auditeurs — ou plutôt les spectateurs — appréciaient surtout sa chevelure d'or coquettement accommodée, la coupe élégante de son corsage et de sa jupe « trotteuse », sa grâce juvénile contrastant d'une façon piquante avec son aplomb cavalier.

Le surlendemain, Mlle Laloë, blackboulée, récoltait pourtant un nombre relativement considérable de suffrages, plus de neuf cents, que beaucoup de journaux enregistrèrent en le portant peu galamment au compte des bulletins nuls, sans indiquer le nom de la bénéficiaire. Si ce ne fut pas une éclatante victoire féministe, ce fut, du moins, chose bien différente, un joli succès féminin.

Dom Manuel II descendant du carrosse de gala devant le palais des Cortès. — *Phot. Benoliel.*

LES PREMIERS ACTES PUBLICS DU ROI DE PORTUGAL

(Voir notre gravure de double page.)

Le samedi 25 avril, le roi Dom Manuel sortait du palais des Necessidades pour la première fois depuis le drame effroyable où son père et son frère trouvèrent la mort, où lui-même faillit être tué. Il allait, en compagnie de la reine-mère, dona Amélie, de son oncle, le duc d'Oporto, remplir un pieux devoir, assister, à l'antique monastère des Jeronymos, à Belem, à la messe de *Requiem* célébrée pour le repos de l'âme du roi Carlos et du prince Louis-Philippe.

Lisbonne, comme aux jours tragiques qui suivirent le régicide, était en deuil : on avait mis les drapeaux en berne et, de quart d'heure en quart d'heure, les navires de guerre à l'ancre dans le Tage tiraient des salves de canon.

Dans le décor presque trop joli, trop ciselé de l'admirable église, où l'on avait édifié un immense catafalque, ce fut une cérémonie impressionnante, et la plupart des assistants ne cherchaient pas à dissimuler leur émotion poignante. Si le roi ne pleura pas, ce fut sans doute qu'il fit sur lui-même un grand effort ; mais la reine Amélie ne put retenir ses larmes, et quand, le service terminé, elle apparut sur le parvis derrière son fils, les yeux rougis, sous ses voiles de crêpe, les assistants furent profondément remués. Il y avait dans les saluts de la foule au retour, avec beaucoup de respect, une nuance de douloureuse sympathie. Quant à la vieille reine Maria Pia, malade, elle n'avait pas eu la force de quitter même son palais d'Ajuda, et ce fut de loin qu'elle s'associa aux prières qui montaient vers les voûtes fleuronnées des Jeronymos.

A quelques jours de là, le mercredi 29 avril, le jeune roi ouvrait solennellement les Cortès. Cette cérémonie officielle ne fut pas moins émouvante.

L'artillerie des forts, celle des navires tonnaient encore, tandis que le carrosse d'apparat qui amenait le roi allait, escorté d'une brigade de cavalerie, des Necessidades au palais des Cortès. Au seuil, la grande députation des Chambres et toute la cour attendaient le souverain et lui firent cortège jusqu'à la salle des séances. Il y entra précédé du Grand-Enseigne, portant l'étendard royal, et de l'infant Alphonse, duc d'Oporto, connétable du royaume, tenant l'épée nue. Lorsqu'il eut monté les degrés du trône, l'infant se plaça à sa droite, l'épée toujours levée, le Grand-Enseigne à sa gauche avec l'étendard. Les titulaires des grandes charges de la cour se groupèrent de chaque côté du dais royal. Sept fauteuils avaient été disposés dans l'hémicycle, face au roi, pour les ministres.

Le roi s'assit, et commença la lecture de son discours. Quel écho ne dut pas éveiller, chez ceux qui l'écoutaient, le passage où il évoqua « l'épisode terrifiant du martyre d'un souverain » ; où il exprima « sa détresse et sa douleur » !

En termes excellents, le jeune souverain traça aux pairs et aux députés un programme de travail très sage, et aussi très vaste. Et il termina en faisant un appel éloquent au dévouement et au patriotisme du Parlement, exprimant d'un accent résolu la volonté de « régner comme l'ordonne la loi ».

Un cri de « Vive le roi ! », poussé par les pairs et les députés, et répété par toute l'assistance, salua cette péroraison. Puis le roi se retira, en grand cérémonial, pour rentrer au palais des Necessidades. Sur tout le parcours, il fut respectueusement salué et fréquemment acclamé.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'ARRIVÉE A NEW-YORK. — Le prince de Sagan se défend contre l'indiscrétion des reporters.

Pendant la traversée : les enfants du premier mariage de Mme Anna Gould, leur précepteur l'abbé Cognac et le commandant du *Friedrich der Grosse*.

COMTESSE HIER, DEMAIN PRINCESSE

Les grands mariages américains sont, plus que jamais, à l'ordre du jour de l'actualité. Il s'agit, est-il besoin de le dire ? de ces unions plus ou moins sensationnelles contractées par des héritières transatlantiques affligées de dots énormes avec des gentilshommes européens dûment pourvus de titres nobiliaires. Récemment encore, miss Sonths, qui, hélas ! allait prendre le deuil de veuve, un mois après ses noces, devenait duchesse de Chaulnes ; miss Gladys Vanderbilt épousait le comte Szechenyi, un Hongrois de haute marque ; et la chronique des deux mondes s'occupe d'un mariage projeté entre miss Catherine Elkins, fille d'un sénateur millionnaire, et le duc des Abruzzes, membre de la famille royale d'Italie. Voici que maintenant l'attention se porte vers Mme Gould et le prince de Sagan, dont le cas sort, d'ailleurs, de l'ordinaire, en raison de circonstances toutes particulières.

Fille du défunt milliardaire Jay Gould, « roi des chemins de fer », Mme Anna Gould est, on le sait, la ci-devant comtesse Boni de Castellane, à qui le divorce a rendu sa liberté et son nom patronymique ; le prince Hélie de Sagan est apparenté au comte de Castellane, et, il n'y a pas bien longtemps, les deux cousins eurent, à Paris, en pleine rue, une querelle d'une inélégance très roturière, suivie d'un vulgaire dénouement devant le tribunal correctionnel.

Mais nous n'avons pas à traiter ici les points délicats de la situation. Bornons-nous à constater, d'après les informations copieuses de la presse et les documents authentiques de la photographie, que, si Mme Gould et le prince de Sagan sont maîtres de leurs actes, ils n'ont pas le pouvoir de régler à huis clos leurs affaires intimes ni de soustraire leurs personnes à la curiosité publique.

Pendant leur séjour à New-York, dès les premiers jours d'avril, les journaux d'Amérique leur consacraient des colonnes entières, faisaient savoir que Mme Gould rencontrait auprès de sa famille une vive opposition à son nouveau mariage, mais qu'elle était décidée à passer outre, dût-elle voir réduire de moitié sa rente annuelle de 1.250.000 francs. Ils devenaient la proie des reporters féroces doublés de photographes implacables, dont le prince surtout se résignait difficilement à subir les assauts répétés.

De retour en Europe, il se rendit à Naples, pour y attendre Mme Gould, qui, accompagnée de ses enfants, avait pris un autre paquebot, le *Friedrich der Grosse*, du Norddeutscher Lloyd de Brême. Le 24 avril, à 6 heures du matin, quand le navire jeta l'ancre, le prince était là, se dissimulant de son mieux dans la foule. Il franchit la passerelle, se risqua sur le pont couvert, non sans redouter l'obsession des terribles reporters, y trouva la passagère espérée, lui baisa galamment la main. Afin d'échapper aux indiscrétions imminentes (déjà le photographe à l'affût avait opéré !), Mme Gould et ses compagnons quittèrent le steamer par le bord opposé au quai, et gagnèrent la terre dans une chaloupe à vapeur.

Le 30, les futurs époux arrivaient à Rome, toujours « filés », toujours reconnus et menacés d'interviews. Ils ont, dit-on, l'intention de se marier prochainement ; mais il est une chose qu'ils doivent renoncer à réaliser, c'est l'impossible incognito.

Résigné, le prince de Sagan pose, tour à tour, pour tous les photographes.

LE RETOUR EN EUROPE. — A Naples : Mme Anna Gould, ses enfants et le prince Hélie de Sagan se rendent à terre en dépistant les curieux qui les guettent de l'autre côté du paquebot. — *Photographie Carlo Crocco Egineta.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

M. Thadée Natanson. M. Octave Mirbeau. Me Henri Robert. Me Henri Bréal.

Le banc des plaignants pendant la plaidoirie de Me du Buit. — *Croquis de L. Sabattier pris à l'audience du 6 mai.*

LE PROCÈS DU « FOYER »

Un journal étranger, exposant le différend Mirbeau-Claretie, imprimait l'autre semaine :

« M. Mirbeau a écrit une pièce où des notabilités sont désignées par leurs noms. M. Claretie veut lui faire modifier ces personnalités et M. Mirbeau refuse : « Au pilori ! » s'écrie-t-il, au pilori, tous ces gens-là ! »

Voilà comme on écrivait l'histoire du *Foyer*, il y a quelques jours. Les documents pour rectifier ne manqueront pas. A défaut des comptes rendus de la pièce, on a eu des comptes rendus copieux du procès. Et, suivant le mot de Me Henri Bréal, « on faisait le maximum à la première... à la première chambre du tribunal. »

Rarement tant de jolies femmes, tant d'artistes et de gens de lettres y furent assemblés. Public d'élite, public littéraire, public de grande solennité parisienne. Et c'était pour entendre — chose rare — bien plus que pour être vu, que tout ce monde se pressait dans la grande salle, trop petite pour une telle foule, trop sombre pour tant d'élégances. Ah ! si ces dames avaient su de quel auditoire, sur ces bancs mal rembourrés, elles prenaient les places ! si elles avaient su quels misérables loqueteux s'asseyent d'ordinaire sur ces banquettes où, près d'elles, elles posaient leur voilette ou le quart de petits fours, ou le paquet de sandwichs gentiment ficelé !... quels frissons les eussent prises ! quelles inquiétudes !... Mais non, elles écoutaient !

Me Henri Robert leur paraissait si bellement « rosse » en sa verve agressive ; Me Henri Bréal si fin en sa logique ; Me du Buit si respectable en ses démonstrations austères et ses théories dramatiques de lecteur de M. Georges Ohnet. C'était une si amusante lutte, et si chaude. Les pages du « journal de M. Mirbeau » illustraient l'histoire de caricatures dignes des plus grands maîtres du crayon. Et si parfois la lassitude prenait les belles auditrices, elles se réconfortaient, en échangeant un sourire amical avec M. Thadée Natanson, l'autre auteur, qui les connaissait toutes.

(Ce rôle de collaborateur de M. Mirbeau, avez-vous songé à ce qu'il a de délicat, de difficile en telle affaire : ne pas trop s'avancer, ni s'effacer ; garder sa distance, sans affectation ni humilité. Il y fallait une tenue, un talent extrêmes. M. Natanson fut parfait.)

Ce qui faisait — en dehors des questions débattues et de la publication de cette correspondance si vivante, si poignante en ses contradictions — le grand intérêt du procès, c'était, et c'est encore, la difficulté d'en prévoir l'issue. *Le Foyer* a t-il été reçu à correction par M. Claretie, — ou purement et simplement ? Voilà des semaines qu'on en discute. Faut-il, dans les lettres échangées, considérer le texte ou l'esprit ? Peut-on voir tout le contrat dans des incidentes ? M. Claretie s'en fia-t-il à la souplesse de M. Mirbeau ? La course est disputée, et, si M. Ruau y avait pensé, il aurait pu installer près du tambour de la porte un guichet de pari mutuel. On s'y serait écrasé.

Oui, bien malin qui se dirait sûr du gagnant. M. Mirbeau a pour lui les dix-sept répétitions souffertes par l'administrateur de la Comédie, la tardiveté des réclamations précises de son adversaire ; mais M. Claretie est M. Claretie. Il court sa chance. Il y a dans ses lettres de quoi lui faire gagner son procès. On y trouve de quoi le lui faire perdre. Et les juges écoutent silencieux, profonds... décidés.

Les jeux sont faits : la bille tourne. Rien ne va plus. Rouge ou noir ? Nous saurons cela le 20 courant.

HENRI VARENNES.

Me du Buit, avocat de M. Jules Claretie.

M. Ditte, président de la première chambre.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Convoi de blessés ramenés à Colomb-Béchar.

Le général Vigy à Aïn-Chair.

LE COMBAT DE MENABHA

Nous avons exposé dans ses grandes lignes (numéro du 25 avril), le combat livré, le 16 avril, à Menabha, à la frontière orano-marocaine. Nous avons dit combien il fut rude, acharné, et aussi quel sang-froid, quelle magnifique bravoure, y déployèrent nos troupes. Nous recevons, sur cette affaire, quelques photographies très saisissantes, accompagnées du récit vivant qu'on va lire, et d'un plan simple et clair, qui permettent d'en suivre avec précision les phases et de la reconstituer tout entière :

Le 15 avril 1908, la colonne Pierron, à l'effectif de 1.100 hommes environ venant de Talzaza, établissait son camp au nord de la palmeraie de Menabha.

Bien que les hostilités ne fussent pas ouvertes et qu'aucune attaque ne parût probable, toutes les mesures de sécurité avaient été prises.

Le camp avait la forme d'un rectangle, dont chacune des faces était solidement occupée par les diverses troupes constituant la colonne, le convoi et l'ambulance au centre.

Les hommes couchaient leur fusil à côté d'eux, et de nombreuses sentinelles veillaient devant le front.

En outre, des postes avaient été placés en A, B, C, D, E (voir croquis), pour surveiller toutes les directions. Enfin des reconnaissances, envoyées vers le nord, étaient rentrées à la nuit en signalant la harka à Mengoub, à 30 kilomètres de Menabha.

Rien ne faisait donc prévoir une attaque, et les troupes se couchèrent tranquillement.

A 4 h. 45 du matin, alors que tout était encore plongé dans l'obscurité, un coup de feu retentit soudain dans la nuit, puis bientôt une grêle de balles tombait sur le camp ; les Marocains nous attaquaient, aucun doute n'était possible.

En un instant, les troupes furent sur pied, à leur poste de combat, calmes et impassibles, attendant les ordres de leurs chefs pour ouvrir le feu, sans gaspiller leurs munitions, sur un ennemi encore invisible, mais que la lueur des coups de feu révélait.

Voici ce qui s'était passé :

Aussitôt la nuit venue, la harka signalée à Mengoub, 2.000 fantassins, 300 cavaliers, bien renseignée sur l'emplacement du camp, s'était mise en marche sur Mougheul, puis en rampant et en profitant de l'obscurité, avait contourné le camp par le nord.

Pendant qu'une partie de la harka se glissait dans le couloir G et se cachait dans la palmeraie, une autre se portait sur les mamelons A, C, B et les hauteurs H.

Le petit poste A aperçoit le premier l'ennemi et veut donner l'alarme, mais ses défenseurs sont poignardés avant d'avoir pu faire usage de leurs armes ; un seul peut tirer et donner ainsi heureusement l'alarme au camp.

Le poste C, prévenu, tire à son tour, mais débordé, se replie sur le camp.

Se voyant découverts, les Marocains, des mamelons A, B, C, ouvrent un feu d'enfer sur le camp, pendant que la colonne, massée dans la palmeraie, se rue sur la face *a* du camp, occupée par les Sahariens ; ceux-ci, couchés derrière leurs selles et croyant tout d'abord que ce sont les postes qui se replient, attendent que l'ennemi soit à quinze pas pour tirer ; ils arrêtent l'élan de l'ennemi qui est devant eux, mais ne peuvent empêcher ceux qui sont sur le flanc de pénétrer dans le camp par l'angle sud-ouest.

Les Marocains, répandus dans le camp, coupent les entraves des chevaux et poignardent les blessés et isolés.

Mais le jour paraît alors. La légion montée de la face est (*b*) envoie un peloton prendre d'assaut le mamelon C pour prendre l'ennemi en flanc, appuyé par l'artillerie qui tire du camp même. Ce mamelon est brillamment enlevé à la baïonnette ; en même temps les tirailleurs, zouaves et ce qui reste de la légion de la face *b*, livrent un combat corps à corps aux Marocains qui ont pénétré dans le camp, et les exterminent jusqu'au dernier.

Ces troupes se lancent ensuite à la baïonnette dans la palmeraie et y tuent les Marocains qui s'y sont réfugiés ; elles enlèvent ensuite le mamelon B, appuyées par l'artillerie.

Se voyant tournés sur leur flanc droit par les troupes de la légion qui ont pris possession du mamelon C et les couvrent d'un feu violent, les Marocains, pris de panique, fuient dans toutes les directions, abandonnant sur le champ de bataille leurs morts au nombre de 140, des armes et des effets.

A ce moment, la cavalerie marocaine, placée en I, charge la face *c*, mais le feu des spahis et des tirailleurs l'arrête net et elle s'enfuit vers le nord.

Sahariens et spahis montent alors à cheval et se mettent à la poursuite de l'ennemi, à qui un peloton de Sahariens, accouru de Talzaza aux premiers coups de feu, essaye de couper la retraite.

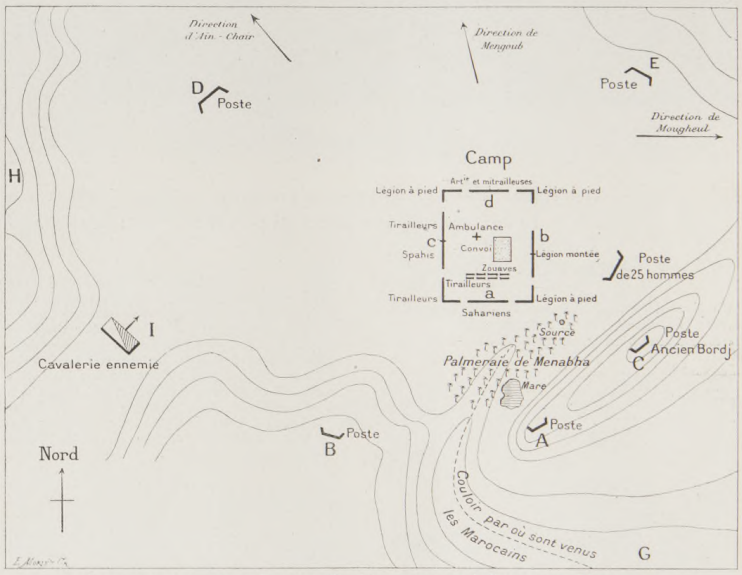
Commencé à 4 h. ½, le combat était terminé à 6 heures du matin ; notre succès était complet, car les derniers éléments de la harka fuyaient éperdument dans toutes les directions sans espoir de pouvoir se reformer. Son chef, Moulaï-Lhassen, avec quelques centaines de fidèles, essayait de gagner le Haut Guir.

Malheureusement, nos vaillants soldats payaient cher leur succès, car nous comptions 22 morts, 98 blessés, 7 officiers hors de combat et 1 mort. Aucun combat, depuis l'ouverture de la campagne du Maroc, n'avait été aussi meurtrier pour nos soldats, mais aussi ils avaient lutté dans des conditions particulièrement difficiles, et ce n'est que grâce à leur bravoure, à leur sang-froid, à leur confiance dans leurs chefs, à leur discipline au feu, qu'ils avaient réussi à transformer, en une brillante victoire, un combat qui aurait pu être un désastre, si la panique s'était mise dans le camp.

Les morts furent enterrés sur le champ de bataille même, et les blessés évacués sur Talzaza, puis Colomb-Béchar. Le lendemain, la colonne faisait sa jonction avec les trois autres colonnes à Mengoub, sur l'emplacement même occupé par la harka.

Les nombreuses tranchées que les Marocains avaient creusées autour de ce point d'eau, montrent qu'ils étaient décidés à y résister sérieusement pour donner à leurs renforts le temps d'arriver.

Le combat de Menabha nous livrait donc Mengoub



Campement de la colonne Pierron à Menabha au moment de l'attaque des Marocains.

Une des faces du camp de Menabha.
(Photographie prise la veille de l'attaque par les Marocains.)

Pour terminer, nous croyons devoir faire remarquer que, sauf les zouaves, les troupes qui ont pris part au combat de Menabha, étaient composées de vieux soldats de l'armée d'Afrique, ayant tous vu le feu et comptant plusieurs campagnes ; certains Sahariens, légionnaires, spahis, tirailleurs, comptaient douze ans de service, et il n'y avait pas un seul gradé qui ne fût rengagé et quelques-uns même déjà blessés au feu.

Enfin, nous ajouterons que ces troupes étaient placées sous les ordres d'un chef de haute valeur, adoré de sa troupe, dont la bienveillance égale le calme et le sang-froid.

Le combat de Menabha restera donc, devant l'histoire, comme un brillant et heureux fait d'armes, et ceux qui y prirent part pourront dire avec fierté : « Moi aussi, j'étais à Menabha. »

UN BACHI-BOUZOUCK.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

On met du beurre dans la bouche du mort étendu sur le bûcher. — *Phot. Colonna Cesari.*

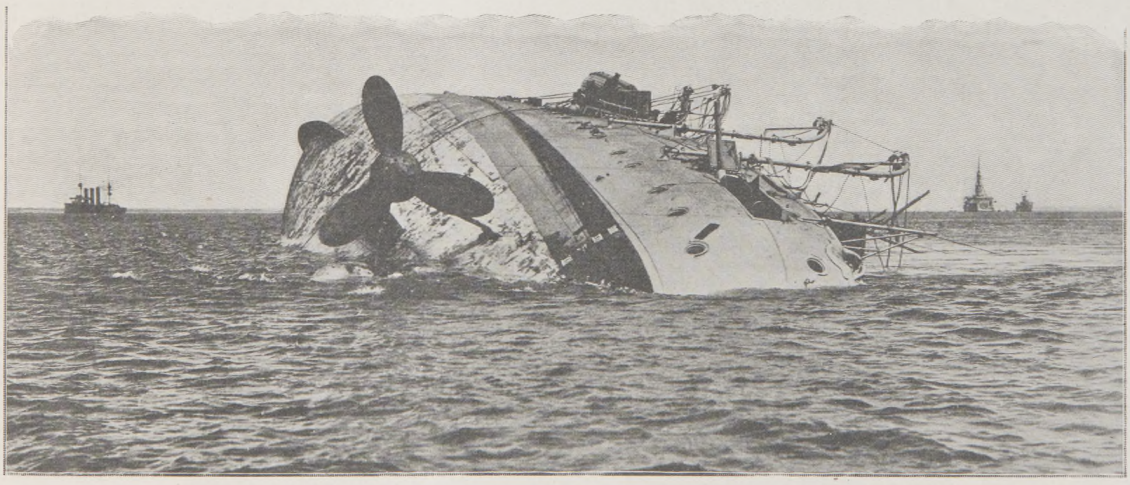
Le bûcher étant terminé, on y met le feu.

On arrose le brasier pour que les os, très blancs, se détachent sur la braise noire.

On recueille les ossements dans une urne intérieurement tapissée de fleurs. — *Photographies Valensi.*

L'INCINÉRATION D'UN HINDOU A TUNIS

Les habitants de Tunis viennent d'avoir l'occasion d'assister à une cérémonie funèbre tout à fait nouvelle pour la plupart d'entre eux : un Hindou bouddhiste, Ratanmal Lokoomull, employé de commerce, décédé à l'hôpital italien, a été incinéré, suivant les rites de sa religion. Ses coreligionnaires, au nombre d'une dizaine, ayant obtenu de la municipalité l'autorisation nécessaire, un terrain de quelques mètres carrés, dans le haut de la pépinière municipale, leur avait été désigné. Le 27 avril au matin, ils se divisèrent en deux groupes dont l'un alla chercher le corps à l'hôpital, tandis que l'autre procédait aux préparatifs de la crémation. Sur le sol, préalablement arrosé, on jeta quelques poignées de grains divers, puis on disposa un bûcher de gros bois d'olivier, auprès duquel on alluma un petit brasier. Quand le cercueil arriva, les Hindous en sortirent le défunt, enveloppé d'une fine toile blanche, le couchèrent sur le lit de bois ; après lui avoir placé une noix de coco sous la tête et mis dans la bouche du beurre fondu mêlé de graines, ils le recouvrirent de bûches méthodiquement rangées, que l'ordonnateur imbiba de beurre fondu ; enfin, prenant des tisons au brasier voisin, ils allumèrent le bûcher. Au terme de la combustion, qui avait duré trois heures environ, en dégageant une épaisse fumée, ils aspergèrent le foyer d'une eau parfumée, recueillirent pieusement les ossements parmi les cendres et les enfermèrent dans une urne avec un peu de lait et des roses effeuillées. Ils se rendirent alors, accompagnés d'un agent, au port, où ils montèrent en bateau pour aller jeter cette urne dans le lac, en même temps que des grains de riz et des morceaux de sucre, conformément aux coutumes de leur pays.



SINISTRES DANS LA MARINE ANGLAISE. — Le croiseur *Gladiator* échoué et couché sur la côte de Yarmouth.

Le mois d'avril a été néfaste à la marine de guerre anglaise. Au début de ce mois, le 3, le contre-torpilleur *Tiger* était coulé, à la suite d'une collision au cours d'une manœuvre. Puis le croiseur *Gladiator* était abordé à son tour, au large de Yarmouth, par un transatlantique américain, le *Saint-Paul*, et coulait. Enfin, coup sur coup, on apprenait l'abordage, par l'aviso *Attentive*, pendant une sortie nocturne, de deux contre-torpilleurs, le *Gala* et le *Ribble*, dont le premier est perdu et le second avarié, puis l'abordage d'un cuirassé, le *Formidable*, par un charbonnier, et, en dernier lieu, une explosion de tubes de chaudière à bord du cuirassé *Britannia*. De tous ces accidents, le plus grave a été la perte du *Gladiator*, car elle a fait une trentaine de victimes : le *Gladiator* était abordé le 26 avril, vers 3 h. ½ de l'après-midi, au milieu d'une forte tempête de neige, par le *Saint-Paul*, qui venait de quitter Southampton ; l'étrave du paquebot pénétra fort avant dans les flancs du croiseur ; les deux navires purent se dégager, mais par la large ouverture que portait le *Gladiator*, l'eau se précipita ; le commandant le dirigea à toute vitesse vers la côte, où bientôt il toucha et se coucha.

Le *Gladiator*, étendu sur le flanc, semblable à quelque gigantesque cétacé, repose maintenant sur un banc de sable ; il est sans doute définitivement perdu.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LE
VOYAGE DU MINISTRE DES COLONIES

M. Milliès-Lacroix, ministre des Colonies, effectue en ce moment un voyage d'études dans l'Afrique occidentale.

Embarqué à Bordeaux sur le paquebot *Amazone*, de la Compagnie des Messageries maritimes, il est arrivé le 18 avril au matin à Dakar.

A son débarquement, M. Milliès-Lacroix a été salué, sur le môle, par M. Merlaud-Ponty, gouverneur général de l'Afrique occidentale, par le maire de Dakar, M. Millon, autour desquels étaient groupés tous les hauts fonctionnaires de la colonie.

Aussitôt échangés les compliments de bienvenue, le cortège ministériel a pris le chemin du palais du gouverneur général.

On avait déployé, en cette circonstance, tout l'apparat des réceptions officielles : des troupes formaient la haie sur le parcours. Le boulevard et l'avenue Roume, que devait suivre le ministre des Colonies, avaient reçu une décoration qui en transformait complètement l'aspect habituel.

Mais ce qui donnait à cette entrée du ministre des Colonies dans le chef-lieu de l'Afrique occidentale son caractère particulier, c'était la présence, à côté de toute la population européenne, d'une foule nombreuse d'indigènes, accourus, parfois, de très loin, et dont les costumes variés formaient un très piquant contraste avec le cérémonieux frac des personnalités qui composaient le cortège. Sur le passage du ministre, ils « faisaient tam-tam », dansant des danses de leur pays, avec accompagnement de cris enthousiastes.

Le ministre descendant de voiture, pour la pose de la première pierre du marché Kernel, est reçu par M. Millon, maire de Dakar.

LE MINISTRE DES COLONIES EN AFRIQUE. — Les danses indigènes devant le palais du gouverneur, à Dakar.

Au palais, M. Milliès-Lacroix allait retrouver un des rites traditionnels de tous les voyages officiels : la réception des fonctionnaires de tous ordres, auxquels, pourtant, se mêlèrent, donnant encore à cette partie du programme quelque couleur locale, des chefs indigènes, qui vinrent apporter au représentant du gouvernement l'assurance de leur profond dévouement à la France.

Le lendemain matin, M. Milliès-Lacroix posait la première pierre du marché Kernel, au milieu d'un grand concours de population. Il se rendait ensuite à la mairie, où la municipalité avait sollicité l'honneur de le recevoir, et où M. Carpot, député, et le maire de Dakar, M. Millon, lui présentèrent les membres du Conseil général et du Conseil municipal, et diverses notabilités de la colonie.

La soirée était consacrée à une grande réception ouverte, à laquelle se sont rendus avec empressement tous les Européens, fonctionnaires et colons.

M. Milliès-Lacroix continue en ce moment son voyage et doit visiter tour à tour la Guinée et la Côte d'Ivoire.

F. P.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

M. Asquith. Prince de Galles.

LE PREMIER MINISTRE FRANÇAIS AUX OBSÈQUES DU PREMIER MINISTRE ANGLAIS

A l'abbaye de Westminster : M. Clemenceau dépose une couronne devant le cercueil de sir Henry Campbell Bannerman.

Dessin de M. Forestier (Illustrated London News).

Notre président du Conseil avait tenu à représenter en personne le gouvernement de la République française aux obsèques de sir Henry Campbell Bannerman, l'ancien premier ministre d'Angleterre, célébrées solennellement à l'abbaye de Westminster, le 27 avril. A la cérémonie assistaient non seulement tous les membres du cabinet britannique, ayant à leur tête M. Asquith, le nouveau premier, mais encore le prince de Galles, représentant le roi et la famille royale. Quand le cercueil, apporté sur un corbillard attelé de quatre chevaux, eut été placé dans la nef, M. Clemenceau déposa au pied du catafalque une magnifique couronne d'orchidées, liée d'une large écharpe tricolore. A l'issue du service religieux, parmi les personnages les plus rapprochés du prince de Galles, il se joignit au cortège qui accompagna le convoi funèbre jusqu'à la gare d'Easton, d'où le corps du défunt devait être dirigé sur Belmont, pour y être inhumé dans la sépulture de famille où repose déjà, depuis plusieurs années, lady Campbell Bannerman.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Petits Mémoires.

Bon an, mal an ! des notes brèves, saisies, au jour le jour, sur la vie qui passe, des visions de l'humanité, fixées, burinées, à la minute, d'un trait de plume décisif, de l'esprit amusé qui s'élance, voltige, papillonne d'actualités en faits d'hier, butine, de-ci de-là, des essences et de la substance, passe légèrement sur les siècles et revient, chargé de pensée et de documents, pour se mêler à des conclusions de chroniques, une morale adroite, utile, saine, pas ennuyeuse cependant, et qui se défend même d'être de la morale, un livre, enfin, d'Henri Lavedan, écrit bon an, mal an, selon le caprice des événements et les gestes des hommes (Perrin, 3 fr. 50). Déjà, dans le Courrier de Paris de *L'Illustration*, nos lecteurs ont eu sous les yeux, chaque semaine, les bonnes feuilles de cet ouvrage du charmant et profond écrivain. Mais les pages d'Henri Lavedan sont de celles qui se conservent dans les rayons préférés d'une bibliothèque et que l'on aime reprendre, aux veillées de l'hiver, et dans les paresses de l'été, pour y retrouver une idée, un fait, un sourire, ou simplement pour continuer avec ce causeur une conversation trop tôt interrompue. Car on sait que le bavardage effleurera, en peu d'instants, mille sujets distincts qui méritent chacun une attention et dont l'intérêt sera doublé par le talent du récit. Tournons les feuillets du livre, broché de ce matin, encore tout moite de pensée et humide d'encre fraîche. Voici que, sous nos doigts, renaissent et s'envolent une seconde fois, comme dans le jeu d'un cinématographe de l'esprit, avec leurs événements, leurs joies et leurs tristesses, les jours de l'année morte. Les faits ne sont plus. Mais leur rayonnement demeure, persiste, ne s'éteint jamais complètement. Les actualités périmées sont devenues de l'histoire. Les chroniques du jour se sont muées en documents. Mais oui, des documents, ces propos sur les jouets et les chapeaux, sur les expositions de cercle, les petits salons de Paris ou sur les fêtes d'automne, encore religieuses, de quelque campagne du Quercy ; des documents, ces mots dérobés à deux fillettes jolies, brune et blonde, qui traversent le Luxembourg et dont les dix-sept ans raisonnent sur les mathématiques ; et aussi, ces réflexions de deux bourgeois, un gros et un maigre, assis sur un banc et encore celles de ces deux vieilles bonnes dames « qui marchent tout petit » en se donnant le bras. Mais que dire des évocations qui se dressent parmi les actualités ! Comment exprimer le charme de ces incursions rapides dans le passé où nous entraîne cet amoureux de l'histoire qu'est M. Lavedan ! Ah ! certes, il ne nous fut pas indifférent de savoir que la robe nuptiale inutile de Gabrielle, la belle amie d'Henri IV, devint saintement une chasuble et une étole pour l'oratoire de Vendôme. A la Montespan, nous avons presque pardonné les messes noires de l'abbé Guibourg en songeant à la fin désolée de cette Reine Soleil. Mais notre imagination s'est, avec une plus douce mélancolie, promenée dans l'appartement où cette autre reine, Adrienne Lecouvreur, expira mystérieusement sous les yeux affolés de Maurice de Saxe et de Voltaire ; et, dévotement, nous aurions voulu suivre, en cortège, ce pauvre admirable corps qui, privé de sépulture, fut enfoui aux lanternes dans un terrain vague ! Et il y a aussi ce crâne de l' « Ange de l'assassinat », de Charlotte Corday qui, recueilli sous globe dans la bibliothèque d'un Bonaparte, fait surgir la tragique vision de la longue guillotine, peinte en rouge, de la Terreur. Mais on ne peut songer à énumérer tout ce qu'on lit, tout ce qu'on apprend dans ce livre. Ah ! que de vie intense, heureuse ou désolée, étincelante ou misérable, en soi et autour de soi, dans le temps et dans l'espace, on vit et l'on voit vivre *bon an, mal an !*

Choses d'art.

On aime, en ce moment, à s'entretenir de choses d'art. C'est l'un des effets aimables du printemps, non point de ce printemps d'avril, gâcheur de toiles et mauvais plaisant, qui s'ingénie à nous barbouiller des ciels de décembre et des paysages de neige, mais du printemps de mai, le probe et délicat enlumineur qui broie des couleurs toutes neuves et dresse autour de nous ses claires aquarelles. Après le vernissage des Salons, nous sommes conviés au vernissage de la nature, à la fête universelle du beau dans toutes ses expressions et avec tous ses mirages et, parce que nous éprouvons nous-mêmes, en cette féerie, l'émoi d'un épanouissement de notre esprit, nous sommes mieux aptes à comprendre les grands inspirés et à nous intéresser aux dissertations, sur leur art, auxquelles nous convient les livres. Des pages de critique (*Trois Eglises, Trois Primitifs.* — Plon, 3 fr. 50), écrites par Huysmans avant le martyre de son agonie, un livre sur l'esthétique de *Munich* (H. Laurens, 3 fr. 50), par M. Jean Chantavoine, des extraits des mémoires de Benvenuto Cellini (*Benvenuto Cellini à Paris*) réunis en volume par l'éditeur Daragon (6 fr.), un volume richement illustré sur l'œuvre du peintre *Magaud* (Plon-Nourrit), par M. Ferdinand Servian, des études sur la musique et les musiciens d'hier et d'aujourd'hui, par MM. Romain Rolland, Louis Laloy, Calvacoressi, tel est le menu que nous offrent, présentement, les collections d'art des libraires.

Les Trois Primitifs que nous fait admirer Huysmans, ce sont les célèbres Grunewald du musée de Colmar, puis l'œuvre mystérieuse du maître de Flémalle et la Florentine, anonyme fleur du pays et du temps des Borgia, exilées à Francfort ; *Les Trois Eglises* où nous conduit l'auteur de *la Cathédrale*, ce sont Notre Dame de Paris, à la fois si minutieusement et si éloquemment symbolique, Saint-Germain l'Auxerrois, « où règne un arome d'églisette de village, le dimanche après le salut », et Saint-Merry qui « plus heureuse que la plupart de ses sœurs de Paris, n'est pas isolée dans un milieu moderne » et dont les entours n'ont pas encore subi « la stupide emphase des constructions en plâtre et en fer de notre temps ». Et l'écrivain, selon son habituelle manière, évoque pittoresquement, dans le passé, ce quartier Saint-Merry où de pieux couvents de nonnes, comme celui des bonnes femmes de Saint-Avoye, voisinaient avec de sinistres bouges et de désolantes « bouticles au péché » ; et il constate que, dans le présent, le même quartier a su conserver des ruelles « délicieuses et infâmes » comme ces rues Taillepain et Brisemiche d'où « efflue un restant de vieille truandaille qui réjouit ».

M. Romain Rolland écrit, sur la musique, des ouvrages d'une admirable richesse de pensée et que nous désirerions voir figurer dans toutes les bibliothèques d'éducation populaire. Dans *les Musiciens d'aujourd'hui* (Hachette, 3 fr. 50), il a voulu caractériser quelques-unes des principales personnalités musicales de l'heure actuelle : en France, M. Camille Saint-Saëns, M. Vincent d'Indy et M. Debussy ; en Italie, don Lorenzo Perosi ; en Allemagne, Richard Strauss. Ces portraits sont précédés par ceux des deux figures qui dominent toute la musique de la seconde moitié du dix-neuvième siècle : Berlioz et Wagner. On s'intéressera particulièrement aux pages émouvantes consacrées à Berlioz, au pauvre Berlioz qui, « assez faible pour sacrifier son devoir à l'amour, était, hélas ! assez héroïque pour sacrifier son génie au devoir » et qui, un an avant sa mort, lorsque sa situation financière s'arrange un peu, dira ce mot affreux : « Je souffre tant ! Je voudrais ne pas mourir maintenant que j'ai de quoi vivre. » — Par M. Louis Laloy, nous apprenons que Rameau, lorsqu'il mourut, laissa, parmi ses hardes, trois vieilles culottes, deux perruques en bonnet, quatre paires de bas dont deux de soie, trente chemises et un vieux chapeau castor. Ce sont là des renseignements qui, certes, ajoutent du pittoresque à une biographie d'artiste, mais ne vous semble-t-il pas que, dans les ouvrages de ce genre, on tend, parfois un peu trop à abuser du pittoresque ? Ceci, au reste, est une simple observation sur le détail d'un livre. L'étude de M. Laloy (Alcan, 3 fr. 50) est très savante et très artiste, et nous avons fort goûté le chapitre où, dans l'œuvre de Rameau, il nous montre le type achevé de cet art classique français, celui de Racine ou de Poussin où s'équilibrent, dans une parfaite harmonie, la raison et la sensibilité. — Enfin, le volume que M. M.-D. Calvacoressi consacre à Moussorgsky (Alcan, 3 fr. 50), le maître russe auquel nous devons ce chef-d'œuvre : *Boris Godounow*, et qui, étranger aux influences orientales et allemandes, s'est créé un art personnel original, est d'une fort agréable lecture ainsi d'ailleurs que, dans un autre genre, *les Lettres intimes d'une musicienne américaine, Amy Fay* (Dujarric, 3 fr. 50), que vient de traduire très habilement de l'anglais Mme B. Bourdillon.

LES THÉATRES

Le théâtre des Variétés doit à la collaboration de MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Emmanuel Arène le plus brillant succès qu'on puisse imaginer. Sous le titre *le Roi*, ces trois auteurs, adroits et spirituels à l'extrême, ont fait de nos mœurs une satire plus malicieuse que méchante, excessivement gaie, délicieusement fantaisiste : le roi Jean IV de Cerdagne, de passage à Paris, va se délasser du protocole chez une comédienne célèbre, il y est surpris par le protecteur de celle-ci, Bourdier, riche député socialiste, dont Jean IV apaise la susceptibilité en lui promettant d'aller chasser sur ses terres. Et, de fait, voici le souverain chez Bourdier qui reçoit fastueusement, avec le concours du gouvernement socialiste au pouvoir, son hôte royal. Jean IV de Cerdagne est, du reste, aussitôt piqué par la grâce excitante de Mme Bourdier — Youyou, dans l'intimité — ancien trottin de la rue de la Paix, et il lui prouve son admiration avec une chaleur communicative lorsque le mari surprend, comme la première, cette seconde trahison ; il va faire un éclat, mais sur ces entrefaites le président du conseil lui offre le portefeuille du Commerce et le roi accepte de signer un traité commercial depuis longtemps en suspens ; Bourdier, riche, est donc en passe de devenir un homme d'Etat célèbre ; sa fille va même pouvoir épouser le fils du marquis de Chamarande, son voisin, — Bourdier ne songe plus à se plaindre... Mais résumer aussi sèchement cette originale comédie, n'est-ce pas la trahir ? Tous ses mots étincellent ; toutes ses scènes se succèdent plus profondément divertissantes les unes que les autres. Elle est du reste interprétée à miracle par MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Numès, Prince, Mmes Marcelle Lender, Lavallière, Diéterle, et montée avec un luxe de haut goût. *L'Illustration* publiera *le Roi*.

L'Illustration publie aussi — et dans ce numéro même, ce qui nous dispense d'en parler longuement à cette place — *l'Alibi*, la pièce émouvante de M. Gabriel Trarieux, dont le noble succès s'affirme de plus en plus à l'Odéon.

A l'Odéon encore, a eu lieu, au bénéfice de la Maison des Etudiants, la représentation d'une pièce en vers, en quatre actes et six tableaux, *Socrate*, due à la plume de M. Charles Richet, qui est un poète et un romancier de talent en même temps qu'un moraliste éminent et qu'un savant physiologiste. Cette pièce a obtenu, devant un public d'élite, le plus élogieux succès.

Au Palais-Royal, *Madame Gribouille*, de MM. Abel Tarride et Adolphe Chenevière, est un vaudeville qui a la tenue et la distinction spirituelle d'une véritable comédie. Il est traité avec une fantaisie discrète, mais pourtant fort joyeuse. M. Le Gallo et Mlle Yahne en interprètent avec brio les deux principaux rôles.

A son dernier spectacle du jeudi, destiné aux jeunes filles, Mme Réjane nous a fait connaître un jeune auteur, M. René Benjamin, dont la pièce, *Comprendre*, est toute menue, mais pleine d'observation fine, juste, comique sans exagération. Le héros de l'ouvrage « comprend » tout ; et, comme il comprend tout, il cède sur tout, à tous ; il passe donc pour un faible et on le traite en conséquence. Mais cela même il le comprend !... Il y a une sensibilité aiguë dans ce petit ouvrage, écrit avec beaucoup d'esprit naturel.

Le petit Théâtre Mevisto, par le choix, la diversité de ses spectacles coupés et la qualité de leur interprétation, se pousse au premier rang des théâtres « à côté » ; il joue actuellement une comédinette de MM. Pierre Veber et Xanrof, *En bonne fortune ;* un acte, dit réaliste, *Jujules*, dont le mérite est de nous faire assister aux débuts de M. Henri Antoine, qui a la voix et les gestes de son père, l'actuel directeur de l'Odéon ; une revuette sans prétention ; et deux actes dramatiques de tout premier ordre : *Un épisode sous la Terreur*, fort habilement adapté de la nouvelle de Balzac par M. Nozière, et *les Trois Masques*, de M. Charles Méré, épisode de vendetta corse qui est une des choses les plus paradoxalement tragiques qu'on ait portées à la scène.

Le théâtre de l'Œuvre a joué à la salle Femina, une comédie dramatique de M. Daniel Jourda, *la Loi*, dont le fond a une lointaine analogie avec le *Samson* de M. Bernstein : un financier se ruine volontairement et se fait même condamner au bagne pour faillite frauduleuse, afin de se venger de sa femme infidèle et de faire peser le déshonneur sur le fils qui porte son nom et qu'il désavoue. Ce rude sujet est traité avec plus de vigueur que d'adresse.

M. Silvain nous a fait assister, sur la scène de la Gaîté, à la représentation de *Saül*, chef-d'œuvre de Vittorio Alfieri, le grand auteur tragique de l'Italie, adapté en vers français par M. Alfred Poizat. C'est une noble et grandiose tragédie que M. Silvain a interprétée avec puissance, assisté de Mme Louise Silvain, harmonieuse Michol, et de M. Joubé, David chaleureux.

Pour remédier à la pénurie de ténors dont souffrent, paraît-il, nos théâtres lyriques, les journaux *Comœdia* et *Musica* ont eu l'idée de faire un appel à tous les chanteurs non professionnels, aux ténors inconnus de Paris et de province ; ils organisèrent, avec le concours des grands quotidiens régionaux, des séances éliminatoires qui, sur plusieurs centaines de concurrents, permirent d'en retenir vingt-cinq doués de voix remarquables. Ceux-ci sont venus participer à un concours définitif qui a eu lieu avec solennité dans la salle de l'Opéra-Comique. Paris présentait quatorze concurrents, Bordeaux en envoyait quatre, Toulouse deux, Béziers un, comme Montpellier, Dijon, le Havre, Nice. Le jury, composé de notabilités de l'art vocal et de l'art musical, a proclamé lauréat M. Charles Falandry, garçon de café

Charles Falandry, ténor lauréat.

à Montpellier, et nommé, dans l'ordre, à sa suite : MM. Jean Dominique, commis des postes, à Toulouse ; Paul Franz, sans profession, à Paris ; Nicaise Villeneuve, journalier, à Béziers ; Loubressac, voyageur de commerce, à Toulouse. C'est donc le triomphe des gosiers du Languedoc. M. Charles Falandry, dont la voix est remarquablement étendue, facile et séduisante, va suivre deux ans, aux frais des organisateurs du concours, les leçons d'un professeur du Conservatoire ; après quoi, il est assuré d'un engagement dans un de nos grands théâtres.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Les progrès récents en phototélégraphie.

Depuis que *L'Illustration* a présenté au public et contribué à faire connaître, en France, le système de phototélégraphie du professeur Korn, de nouveaux progrès ont été réalisés dans la transmission à distance des images photographiques.

Les appareils primitifs ont été perfectionnés ; des émules du professeur Korn ont présenté des systèmes différents ; de nombreux essais ont eu lieu ; des résultats parfois encourageants ont été obtenus, tandis qu'à *L'Illustration*, où le premier poste phototélégraphique français est installé, on continue à envoyer, chaque soir, au *Daily Mirror*, de Londres, des épreuves que ce journal publie dès le lendemain matin et à échanger des communications fréquentes avec Berlin.

Par les soins de l'éminent ingénieur-constructeur, M. Carpentier, de l'Institut, l'appareil de Korn a pris sa forme définitive. Le spécimen que M. Carpentier vient de présenter à l'Académie des sciences en est l'expression la plus parfaite. C'est en quelque sorte, la transformation d'un dis-

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

positif de laboratoire ou de démonstration en un appareil d'exploitation pratique du procédé. Dans cette nouvelle disposition, tout a été prévu pour faciliter le fonctionnement du système et le rendre tout à fait automatique. L'arrangement de mécanismes d'une précision absolue rend impossible toute erreur ou tout oubli. Enfin, chaque appareil est double, c'est-à-dire qu'on peut, par la simple manœuvre d'un commutateur, le faire servir alternativement comme transmetteur ou récepteur.

De son côté, M. Belin, dont nous avons décrit le système — basé sur l'emploi d'un procédé mécanique qui exclut l'usage du sélénium — perfectionne également ses appareils. Il a effectué des essais, en lignes réelles, sur des parcours étendus. Il a transmis avec succès, non seulement des portraits mais aussi des paysages.

Un autre inventeur français, M. Berjonneau, s'est appliqué à combiner un système qui puisse utiliser pour la transmission des images, les simples lignes télégraphiques au lieu des doubles fils du téléphone que les autres procédés sont généralement obligés d'employer. En d'autres termes, M. Berjonneau a cherché à résoudre le problème de la transmission phototélégraphique par un seul fil, avec retour du courant par terre.

Son appareil, qui présente une certaine analogie avec celui de l'ingénieur belge Carbonnelle, exige la transformation préalable de l'image à transmettre en épreuve de simili-gravure ; celle-ci est alors transmise point par point au poste d'arrivée, à l'aide d'une infinité de courants successifs qui ne sont plus variables, comme dans les systèmes Korn et Belin, mais plus ou moins rapprochés, selon que les pointillés de la simili sont eux-mêmes plus ou moins serrés. En outre, l'inventeur fait usage d'un relai actionnant, à l'arrivée une pile locale, ce qui doit lui permettre d'augmenter considérablement la distance de transmission.

Des expériences sur ligne réelle ont eu lieu récemment, par ce procédé, entre le bureau central télégraphique de Paris et le poste télégraphique d'Enghien.

Cette dernière méthode, qu'on peut considérer comme une très ingénieuse application du système de télégraphe écrivant de l'abbé Caselli, n'est autre chose qu'un procédé de *télautographie*, c'est-à-dire de transmission télégraphique d'images au trait, autrement dit formées de « noirs » et de « blancs ». D'ailleurs, dès 1902, le professeur Korn avait fait des expériences et pris des brevets de télautographie ; il termine, en ce moment même, un nouvel appareil avec lequel il compte faire prochainement des essais définitifs. M. Belin en prépare également un autre, et cette question un peu spéciale de la télautographie paraît préoccuper plus particulièrement les spécialistes. C'est qu'il y a là, au point de vue des résultats pratiques, quelque chose de très intéressant. Il suffirait, en effet, le plus souvent, pour documenter une publication illustrée sur un événement quelconque, de lui transmettre télégraphiquement un simple croquis au trait permettant de reconstituer à l'arrivée un dessin ayant, à peu près, la même exactitude qu'une épreuve photographique.

Le nouveau théâtre d'Agen. — *Phot. Perret.*

Signalons encore, bien qu'il ne s'agisse pas tout à fait de photographie, l'appareil présenté au récent congrès de la Société de physique par M. Armengaud jeune. C'est un dispositif de démonstration à l'aide duquel le distingué ingénieur a voulu expliquer la possibilité de résoudre le problème de la *vision à distance*.

Par une combinaison d'obturateurs fonctionnant à la manière des bandes du cinématographe, M. Armengaud parvient à découvrir et à recouvrir successivement, en moins d'un dixième de seconde, toute la surface de la petite image projetée, au départ, dans la chambre noire d'un appareil photographique. Il compte pouvoir ainsi transmettre, grâce à l'action du sélénium et avec une extrême vitesse, une série continue de vues successives qui, en raison de la persistance de l'impression lumineuse sur la rétine de l'œil du spectateur, formeraient à l'arrivée une seule et unique vue animée.

G. Cerbelaud.

Le salon des demoiselles du téléphone.

On vient de faire une intéressante innovation au bureau de la rue du Louvre, appelé communément bureau Gutenberg. Non contente d'établir des appareils dont le fonctionnement rapide apportera au public, dit-on, des satisfactions encore inconnues, l'Administration a manifesté pour le confort et l'hygiène des demoiselles, qui nous font parfois tant souffrir, une sollicitude éminemment louable. Un salon de repos clair et aéré, à côté, une salle de collation, permettront à ces aimables fonctionnaires de s'offrir, de temps à autre, quelques instants de repos, et d'acquérir des forces nouvelles pour écouter, sans nervosité, les imprécations des abonnés. Ce home féminin a été aménagé par M. René Binet, l'architecte bien connu, avec une simplicité accueillante, et en toute indépendance du style administratif. Espérons qu'il en résultera autant de bien pour la rapidité de nos communications que pour les fraîches couleurs de ces demoiselles.

Un théâtre moderne.

Ce théâtre — le nouveau théâtre d'Agen — est le premier dont toutes les parties intérieures sont entièrement exécutées en ciment armé et, par suite, absolument incombustibles.

Toutes les colonnes ou points d'appui intérieurs ont été supprimés, la visibilité en est ainsi rendue meilleure.

La forme de la salle est ovoïde avec amphithéâtres successifs et courbes différentes ; elle peut contenir 1.015 spectateurs.

La tonalité adoptée pour la salle est blanc et ivoire, les fauteuils sont roux « feuille morte ». Des vestiaires, toilettes, etc., etc., ont été aménagés à chaque étage.

De larges couloirs clairs et spacieux avec escaliers nombreux permettent de dégager rapidement en cas de panique.

L'exécution de ce monument a été fort rapide, puisqu'en onze mois, à dater du jour du commencement des travaux — la première pierre fut posée par M. le président de la République dans un de ses récents voyages dans le Lot-et-Garonne — le théâtre a été livré au public. Cet édifice, bien moderne, est dû à l'architecte Tronchet qui a eu soin d'appliquer à sa construction quelques idées de son ami M. Gailhard, l'ancien directeur de l'Opéra.

Télégraphie sans fil et météorologie.

On a fait beaucoup de bruit, récemment, autour d'une communication à l'Académie des sciences où l'on envisageait la possibilité d'utiliser une station radiotélégraphique extra-puissante pour envoyer chaque jour l'heure exacte aux navires voguant sur toutes les mers du globe. L'idée n'est point précisément neuve, depuis un certain temps déjà, le Bureau des longitudes en étudie officiellement la réalisation.

En attendant, les ondes hertziennes sont fort utilisées en Amérique pour échanger entre la côte et la pleine mer des informations météorologiques. Chaque jour, un certain nombre de paquebots transmettent au Weather Bureau de Washington les observations qu'ils ont faites en mer à midi ; d'autre part, trois fois par vingt-quatre heures, les stations lancent aux bateaux des résumés de la situation atmosphérique. Un service analogue existe à l'Office météorologique de Londres, mais jusqu'ici les radiotélégrammes sont envoyés de points trop rapprochés du continent pour avoir une grande utilité. Quand les transatlantiques seront pourvus d'appareils assez puissants pour pouvoir, du milieu de l'Océan, communiquer avec la côte, nous serons fixés un peu d'avance, à coup sûr, sur la marche des perturbations atmosphériques qui nous sont signalées de New-York et qui ne suivent pas toujours la route prévue.

Une nouvelle façon de cuire les assiettes.

La maçonnerie des fours à porcelaine et les cazettes en terre réfractaire, où l'on emprisonne, de temps immémorial, les objets à cuire, absorbent une quantité considérable de chaleur. C'est pourquoi le chauffage et le refroidissement du four s'opèrent très lentement ; et il en résulte une grande perte de temps, avec une dépense exagérée de combustible.

M. Garros, reprenant des expériences déjà tentées, emploie pour les cazettes un métal bon conducteur et capable de supporter des changements brusques et répétés de température. Ces cazettes s'échauffent très vite et leur intérieur prend une température uniforme ; les objets à cuire s'échauffent de même uniformément, par conséquent plus vite ; et, bien qu'introduits au four et retirés brusquement, ils sont moins sujets à la casse.

En outre, d'après M. Garros, on obtient ainsi des émaux plus brillants, on réussit bien les biscuits, et l'on réalise une économie de combustible de 45 %. Si le procédé devient industriel, il pourra empêcher, pendant quelque temps, la porcelaine de « renchérir comme le reste ».

La température du mois de mars.

Le mois de mars de cette année a été exceptionnellement froid, dans tout son cours.

Le thermomètre n'a pas atteint une seule fois 14°, le maximum absolu n'ayant été que de 13°,6, le 9, à 1 h. 25 de l'après-midi.

C'est la première fois, depuis trente-cinq ans, que le thermomètre est resté au-dessous de 14° pendant tout le mois de mars au Parc-Saint-Maur.

Très fréquemment, le maximum absolu est supérieur à 20°. Pendant ces dernières années, il a atteint 22°,6 le 31 mars 1907, et 26°,2 le 25 mars 1903.

La moyenne du mois de mars, 4°,32, a été inférieure à celle du mois de février (4°,67), et à la normale de 1°,77.

Enfin, on a relevé, en mars dernier, seize jours de gelée.

La végétation, dans ces conditions, devait être bien retardée. La température d'avril n'ayant pas établi la compensation sur laquelle on aurait pu compter, on observe des retards de quinze jours à un mois.

Le salon de repos.

La salle du goûter.

UNE INNOVATION A L'HOTEL DES TÉLÉPHONES DE GUTENBERG

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

INONDATIONS EN RUSSIE

De graves inondations se sont produites, dans la seconde quinzaine d'avril, sur plusieurs points de la Russie centrale. Dans les gouvernements d'Orel, de Smolensk, les voies ferrées furent emportées, nombre de maisons furent submergées.

Les photographies que nous publions ici nous viennent de Moscou. L'une d'elles donne un aspect curieux, et nouveau pour nous, du Kremlin. La Moskova coule, encaissée, sous les murs de la fameuse forteresse. Les quais furent envahis par les eaux dès que la rivière sortit de son lit ; elle vint battre le pied des murailles crénelées.

Dans les parties basses de la ville, certaines maisons avaient de l'eau jusqu'au deuxième étage. L'usine électrique qui fournit l'éclairage à la ville fut submergée. Les feux s'éteignirent. Moscou demeura plusieurs nuits sans lumière. Dans la banlieue, plusieurs villages furent complètement sous l'eau.

Le Kremlin battu par les eaux de la Moskova. *Photographies Savelies.*

La circulation dans une des rues de Moscou inondées.

M. ALBERT DE LAPPARENT

L'éminent géologue M. Albert de Lapparent, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences pour la section des sciences naturelles, est mort, dans la nuit du 4 au 5 courant, âgé seulement de soixante-huit ans. Né à Bourges, il avait passé par l'École polytechnique, d'où il était sorti le premier de sa promotion.

M. A. de Lapparent. — *Phot. Pirou, boulev. St-Germain.*

Elie de Beaumont l'avait pris avec lui au service de la carte géologique de France. Le premier travail personnel qui le mit en relief, ce fut, en 1874, la reconnaissance et le sondage du Pas-de-Calais.

En 1875, ayant accepté la chaire de géologie à l'Université catholique de Paris, il s'orienta vers le professorat ; en 1880, il fut appelé à la présidence de la Société géologique de France.

Ses ouvrages, d'une admirable clarté, sont des livres d'enseignement, très séduisants par leur composition claire et leur style aisé : *Traité de géologie*, *Cours de minéralogie*, *Leçons de géographie physique*, etc.

L'INCENDIE DE BOSTON

Un effroyable incendie, provoqué par un feu de joie qu'avaient allumé des enfants, a désolé Boston, le 12 avril dernier. Un tiers de Chelsea, faubourg industriel qui compte une quarantaine de mille habitants, a été détruit. Vingt mille personnes, du coup, se sont trouvées sans logis : l'hôtel de ville, deux hôpitaux, quatorze églises ou chapelles, une bibliothèque municipale, une vingtaine d'établissements occupés par des bureaux, dix-huit manufactures, deux cent cinquante autres maisons diverses, furent dévorés. Soixante-cinq personnes ont disparu.

LE GÉNÉRAL TURR

Le général Türr, qui vient de s'éteindre à Budapest, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, avait eu une existence des plus accidentées. Né à Baja, en Hongrie, il était lieutenant dans l'armée autrichienne quand il la quitta,

Le général Türr. — *Phot. Strizzi.*

en 1848, pour passer dans l'armée piémontaise, comme colonel. Au cours de sa carrière aventureuse, il fut le champion de l'indépendance hongroise, avec Deak et Kossuth, prit part à la guerre d'Orient avec la légion anglo-turque ; puis, après avoir été arrêté à Bucarest, conduit à Vienne, condamné comme déserteur, par un conseil de guerre, à la peine de mort, commuée en bannissement perpétuel, il combattit pour l'indépendance italienne aux côtés de Garibaldi, qui, à Marsala, lors de l'expédition des Mille, le promut général.

Par la suite, le général Türr se fit diplomate officieux : il remplit des missions secrètes à Londres, à Berlin, à Paris. Il avait épousé la princesse Adeline Bonaparte-Wyse, cousine de Napoléon III.

Les réservoirs de pétrole, près des quais.

Le quartier de Broadway et de Chelsea square en ruines.

L'INCENDIE DE CHELSEA, FAUBOURG DE BOSTON

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

UNE MANIFESTATION THÉATRALE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE EN ALSACE

Photographies prises le 13 mai, à l'inauguration du château de Haut-Kœnigsbourg. — Voir l'article, page 344 du numéro.

Devant la tente impériale, défile un cortège de musiciens, cuisiniers, fauconniers, hommes d'armes, etc., reconstituant l'entrée du comte de Sickingen au château de Haut-Kœnigsbourg, en 1553.

« Ce ne sont pas, télégraphie au *Figaro* son correspondant M. Georges Bourdon, des professionnels qui avaient endossé ces défroques ; ce sont des artistes, des étudiants, des fonctionnaires surtout. Toute une escouade de hallebardiers était composée de conseillers de préfecture. M. Pauli, conseiller de gouvernement et attaché au Statthalter, marchait, raide et figé, dans une cuirasse sonnante. D'autres encore avaient consenti à figurer dans ce singulier cortège : M. Timme, adjoint au maire de Strasbourg ; M. Peiffer, assesseur de gouvernement ; M. Heitmann, chef du district ; un gros négociant, M. Martel ; les deux fils du baron Zorn de Bulach, etc. Il faut venir ici pour voir de telles choses : l'empereur adore ces spectacles... »

L'empereur Guillaume II, ayant à son côté l'architecte Ebhardt, suivi par l'impératrice, les princes et de nombreux hauts fonctionnaires, visite le château ; au fond, la porte surmontée des armes des Habsbourg.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce numéro contient : 1° Une page supplémentaire non brochée : L'INAUGURATION DU HAUT-KŒNIGSBOURG, le 13 mai ;
2° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de SIMONE, de M. Brieux ;
3° Le 3e fascicule du roman nouveau de M. Victor Margueritte : JEUNES FILLES.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 16 MAI 1908 *66e Année. — N° 3403.*

LES NOUVELLES « MERVEILLEUSES »

Trois robes collantes qui ont fait sensation, dimanche dernier, aux courses de Longchamp.

Voir l'article, page 331.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Jamais le *diabolo* n'a plus fait le diable dans nos jardins publics, et je guette, avec la surprise qu'il ne soit pas encore venu, l'instant où la mode ne peut manquer de s'en targuer. Comment est-il admissible que, sur les chapeaux suspendus de Babylone qu'arborent cette saison nos angéliques, il n'ait point déjà risqué son apparition ? Je demande la capeline *diabolo* avec les deux caducées croisés et une bobine de satin fichée pittoresquement parmi les fleurs et les rubans, ainsi qu'une massive cocarde. La façon dont se portera la bobine, à droite, à gauche, devant, sur la nuque ou l'oreille, indiquera la personnalité, donnera un léger aperçu du caractère. Il va de soi que baguettes et bobine seront mobiles, de telle sorte qu'à son gré la capricieuse dame pourra, tout comme si c'était les épingles qui retiennent son chapeau dans la masse de sa volumineuse et artificielle chevelure, retirer les fins bâtons et lancer ainsi un peu de son bonn t pardessus les moulins. Il y aura toujours, à courte distance, des messieurs complaisants pour le ramasser.

Vous vous êtes, à coup sûr, arrêté rue de Rivoli devant les équipes de garçons échelonnés le long de la terrasse des Feuillants, et vous avez admiré l'élégante force avec laquelle ils lançaient, à des hauteurs où l'œil éprouve quelque peine à le suivre, le double disque de caoutchouc ? Une fois parti, cet étrange objet, selon la main qui lui imprime le vol, la direction et la vie, prend en l'air les aspects les plus variés. Tour à tour, c'est une alouette qui monte et à laquelle il ne manque que de chanter ou bien un bouchon de champagne qui semble sauter tout droit du goulot de quelque invisible et féerique bouteille, ou une noire chauve-souris, ou bien une manière de champignon, de cèpe ailé, monstre infime de l'espace, oiseau de la planète Mars, et rien n'est plus curieux que de les voir, innombrables, monter et redescendre alternativement, sans bruit, dans un incessant va-et-vient de chandelles romaines.

Ce dimanche dernier que j'avais des nostalgies de rive gauche, un placide démon m'a poussé vers les enfants du Luxembourg qui, avec une ardeur inlassable, tentent déjà d'atteindre au moins le cinquième ciel. Extraordinaire spectacle que celui de ces jeunesses de toutes conditions, réunies dans la même vaste allée de ce vieux jardin et s'y adonnant à leur sport favori, en un silence de classe, la tête levée, une langue en tuyau de pipe au coin de la bouche, ou bien le bec ouvert ainsi que pour gober la petite alouette rôtie qui retombe. A les observer toutes ensemble balancées, sans cris ni rires, les bras mollement étendus comme pour voir s'il pleut-bergère, on dirait qu'elles répètent un ballet des jouets. Sans développer, bien entendu, la fougue des grands frères des Tuileries, de quelle inconnue vigueur font cependant preuve leurs membres gracieux et graciles ! C'est courante chose qu'une frêle gamine qui prend de l'huile de foie de morue expédie le disque à la hauteur d'une maison de Chicago à treize étages. Cette humble blondinette qui vient de faire sa première communion (à quoi je le vois ? mais parce qu'elle a encore ses bottines blanches sales, qu'elle *finit*), eh bien, elle a failli tuer l'autre jour une dame âgée très bien, laquelle, sortant de Saint-Sulpice, était venue là, tout proche, s'asseoir une minute pour goûter le frais et, en échange, reçut de 20 mètres, droit sur l'occiput, le mol caillou. Jusqu'à cet homme de deux ans à peine, évadé de la poitrine de sa nourrice et que soutiennent mal des jambes de laine, qui s'essaye, armé des redoutables baguettes, à *diaboler*, lui aussi, et ma foi, il lance déjà son affaire à la hauteur du képi du gardien ! Avant la fin de l'année, pour peu qu'il travaille et qu'il ait des dispositions, il cassera les carreaux par-dessous la jambe.

Je quittai le jardin, tout songeur. « Ainsi, me disais-je, c'est une inévitable loi. Il y a de moins en moins d'enfants, et ils suivent le progrès des temps tumultueux que nous vivons. Sans doute ce *diabolo* est encore un jeu plein d'aménité, mais combien différent tout de même et plus hardi que ceux d'il y a quarante ans ! Je me souvenais. Par les rues si sympathiques de nos villes de province aux pavés séculaires, sous les arbres du mail, ou le long des remparts désarmés, à l'heure apaisante du soir, quand les gens sont assis près des seuils, sur des chaises basses, les mains aux genoux, que les chats rêvent, leur museau barbare pointé vers la chatière de la lune, et qu'en sifflant passe et repasse devant la fenêtre du grenier l'hirondelle de l'angélus... oh ! le pur et lointain délice, dans le bleu d'été qui décroît, que d'évoquer les petits à voix d'enfants de chœur et les jeunes filles aux nattes allemandes, paisiblement essoufflées par une candide partie de *volant* ou de *grâces !* Le volant ! modeste et sage aïeul du *diabolo*, qui n'escalada jamais les nues, qui, tout au plus, dans les coups heureux, s'élevait lourdement jusqu'au balcon de l'entresol, et si adorable à voir accomplir sa lente chute quand il tourbillonnait, mal soutenu par le petit diadème de plumes d'oie qui le coiffait comme un chef indien, pour venir se nicher dans les cheveux blancs de la grand'mère (« Ah ! mon Dieu, qu'est-ce qu'il m'arrive ? ») où il fallait l'aller quérir. J'ai longtemps conservé un de ces volants. Tel qu'une phalène, je l'avais piqué près de ma glace, transperçant son corps d'étoffe, et il me rappelait toujours, quand je le regardais, le geste honnête et poétique des jolies fillettes de ma jeunesse, ayant bien l'air, en effet, quand elles rabattaient sur lui leur raquette, de folâtrer à la chasse aux papillons. Et ces raquettes-là, mignonnes, coquettes, ne pesant pas plus qu'un tire-bouton, semblables à des passoires de poupées, est-il raisonnable de les comparer aux raquettes d'aujourd'hui, vastes comme des cribles à cailloux, agencées avec des bois de construction de navires, tendues de boyaux de fer et qui, même dans une main virginale, peuvent devenir aussi redoutables qu'un casse-tête de détective ? Enfin, nous avions jadis les *grâces*, si bien nommées, les *grâces* qui symbolisaient toute une époque, toute une éducation, toute une France d'amabilité, de quiétude et de politesse, de bienveillance malicieuse et tendre, de mœurs charmantes et bonnes. Que j'envie donc celui-là dont les sœurs bien élevées et leurs amies « des Oiseaux », et la cousine, et l'espiègle fiancée ont, en robes blanches et en souliers de prunelle, joué aux grâces dans la cour à bornes de pierre d'un antique hôtel familial, ou sur la terrasse d'un parc, à la campagne, aux entours de 1840 ! Il a connu intimement une des plus chères douceurs de vivre, et, plus tard, bien plus tard, quand les sœurs, les amies des sœurs, la cousine ou la fiancée devenue sa femme, sa vieille compagne, étaient courbées à force d'avoir salué les années et portaient leur blanc visage plus rapproché des feuilles mortes de la terre, il n'a eu cependant qu'à mettre à plat sa main sur ses yeux fidèles pour les revoir avec extase droites, longues, en mousselines volantes et chaussées plat, ondines étrusques de Louis-Philippe, se renvoyant, du bout de leurs bâtons croisés sur leur tête comme deux inoffensives épées, l'étroit cerceau de velours grenat galonné d'or qui nimbait leur front pur ! »

***

Quand, à vingt ans, au prologue de notre petite carrière, entre amis de lettres, nous avions eu la fortune, à un coin de rue Royale, de bloquer de loin, le quart d'une seconde, par intimidation, le regard gêné de l'excellent et naïf auteur de *Margot*, nous disions avec négligence, entre deux rubans bleus de cigarette, le nez troussé vers les frises : « Vu Meilhac tantôt. Très gentil, Meilhac ! » comme si l'on avait été aux Folies-Bergère ensemble ou travaillé la scène *du deux* coude à coude. Mais que l'un de nous, ce même après-midi, aux environs de l'Opéra, eût provoqué le salut un peu cérémonieux du père des *Petites Cardinal*, il énonçait le soir, d'un air plein d'avantage : « Aujourd'hui, j'ai rencontré *monsieur* Halévy. » Tout l'homme est dans cette nuance que savait à la minute imposer à nos irrévérentes étourderies la distinction simple et grave de son extérieur. Halévy, du premier au dernier acte de son existence, fut *un monsieur*. Même quand, l'âge faisant semblant de rapprocher les distances, nous avions pris la mauvaise habitude — qu'encourageait sa bonté — de dire Halévy tout court, le mot monsieur resta toujours sous-entendu et nous rôdait sans cesse aux lèvres, inséparable de cette physionomie fine, attentive, sobre, délicate et courtoise, parisienne du grand cycle et élégamment française par le goût, la mesure, le tact, le choix des sentiments jolis et sains qui constituent la discrète noblesse du cœur. Son talent avait reçu la meilleure éducation et n'avait point commencé par traîner les tavernes. Ses pieds avaient du tapis. Il n'ignorait aucune des manières de parler aux femmes, à toutes les femmes, aussi correct — avec des variantes de respect — dans le salon d'une marquise que dans la loge de la danseuse. Il ne serait pas surprenant qu'il fût mort un peu de l'abjection de nos mœurs actuelles, effaré par l'infinie et croissante audace des apaches de l'art, de la littérature et de la politique, qui travaillent à ciel et à couteau ouverts. Monsieur Halévy date du temps des gants blancs, paille et gris-perle qui précéda celui des gants de cocher en grosse peau rouge et jaune, auquel succéda celui des mains nues, pour aboutir à celui des mains sales et des pouces d'anthropométrie. Les brutalités de grosse lutte et les sournoiseries féroces de *jiu-jitsu*, couramment pratiquées dans toutes les classes, révoltaient sa généreuse et sensible nature. Calme et pondéré, rien ne lui était plus hostile qu'une secousse. Il était créé et mis au monde pour les promenades lentes aux côtés d'un ami qui écoute bien, pour les gestes sages, les repas tranquilles, les causeries au coin d'un feu de bois, dans la lumière d'une lampe à huile, pour les livres, pour les jardins, les tonifiants bavardages d'un quart d'heure ou d'une demi-journée, les souvenirs qui font sourire à propos d'événements qui ont fait pleurer, les historiettes sur des hommes disparus ou des choses mortes contées entre barbe et moustache avec une petite voix si douce, une tape amicale sur le bras et — en haut du grand nez diplomatique et triste — l'œil qui tout à coup, au départ du trait final, pétille entre les fagots du sourcil. Et il était fait aussi pour l'Opéra, les Italiens, le second Empire, Morny, les retours de Longchamp, un peu de Corps législatif et beaucoup de foyer de la danse, pour rencontrer Meilhac un jour de caillou blanc, connaître Offenbach, jouer au bridge, approcher Mme Cardinal et gaver de bonbons anglais ses filles, pour être aussi exactement et incomparablement à sa place au milieu d'hommes politiques chez M. le duc de Broglie qu'à un déjeuner de centième des Variétés, toujours simple et

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

délicieux brave homme, à son aise à l'Académie autant qu'au Conservatoire, et observant avec conduite cette mesure, cette habileté de bon aloi, cette prévoyance de l'esprit et cette inébranlable modération qui donnaient ensuite à son conseil, à son jugement, tant de corps et de poids. Enfin, doué de si brillantes, sûres et longues qualités de toutes sortes, il était prédestiné à la plus belle et agréable vie de talent, de succès et d'honneurs qu'il pût non pas convoiter — car sa modestie était sincère — mais rêver nonchalamment comme on imagine de l'irréalisable, pour rien, pour le plaisir... En un mot, cet homme harmonieux et charmant était organisé pour tout ce qui lui est advenu et qu'il méritait, et c'est peut-être parce qu'il le méritait qu'il l'obtint, car en dépit des injustices coutumières de la destinée, il n'est pas rigoureusement vrai non plus qu'il suffise d'être digne des faveurs terrestres pour s'en voir privé. Certaines existences offrent le spectacle réconfortant d'une exception à la dure règle. Celle d'Halévy en est l'exemple. Il fut heureux. Moins qu'il ne se plaisait à le répéter lui-même avec tant d'insistance... mais sans doute voulait-il — redoutant les vicissitudes dernières — amadouer un peu le sort par ses remerciements et l'inaltérabilité publique de sa gratitude. Et si la vie lui fut douce, affectueuse et bonne, ainsi lui demeurera la mémoire de ceux de ma génération qui ne l'ont connu que dans son attendrissante vieillesse, mais avec assez d'affection pour préférer peut-être le philosophe indulgent et broussailleux, l'anachorète mélancolique du boulevard au cavalier d'autrefois cambré par Lami dans ses aquarelles du temps de Compiègne et d'Orphée !...

HENRI LAVEDAN.

(*Reproduction et traduction réservées.*)

LES « MERVEILLEUSES » DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

— Par ici, par ici, viens vite, elles ont tourné à gauche.

— Tu les as vues, toi ?

— Oui, épatantes, et presque nues, toutes les trois !

— Non !

— Parole d'honneur.

— Chic !

Les robes qui firent sensation, dimanche dernier, au pesage de Longchamp, vues de dos.

« UNE MODE NOUVELLE SOUS LE DIRECTOIRE », tableau de Morlon, exposé au Salon de 1879. Au catalogue, le titre du tableau était suivi de cette citation : « ...Parmi celles qui adoptèrent les modes nouvelles, madame Tallien fut la première qui osa porter la tunique grecque, en gaze transparente, des femmes célèbres de l'antiquité. » (Michelet, *Révolution française.*)

Et les deux jeunes gens disparurent dans la foule, en courant.

— Mais, chère madame, c'est une infamie ! une monstruosité !

— A qui le dites-vous, madame Adèle, à qui le dites-vous ! De notre temps...

— Elles ont des poitrines révoltantes !

— Des poitrines qui ont l'air de vous dévisager. C'est la fin du monde, madame Adèle.

Et les deux vieilles dames, très fardées, très épaisses, très essoufflées dans leur corsage de satin noir, s'éloignèrent à leur tour, en gesticulant.

— Un peu trop tapageuses, ces toilettes, mon cher comte.

— Pourquoi ? pourquoi ? voyons, marquis, pourquoi ? Mme Tallien portait la tunique grecque en gaze transparente ! Joséphine de Beauharnais était nue comme la main, et Mme Récamier... alors quoi... alors quoi ?

— C'est assez juste.

— Parbleu ! parbleu !

— Allons donc les regarder encore.

Et les deux vieux messieurs, les deux vieux messieurs très propres, très soignés, s'en allèrent, à petits pas, souriant, l'œil en coulisse, la bouche entr'ouverte, rejoindre le flot qui grossissait toujours.

Un camarade me croisa.

— As-tu un tuyau ? fis-je, en l'arrêtant au passage.

— Pas le temps, voilà les femmes, à tout à l'heure.

— Ecoute donc, voyons !

Il était déjà loin.

Un chien, venu de je ne sais où, passa comme l'éclair. La queue en trompette, le poil hérissé, il se dirigeait, lui aussi, vers la foule en délire.

Au loin, une femme poussait son mari vers la sortie. Lui, se laissait traîner, l'air navré, retournant la tête, espérant les apercevoir une dernière fois ! Un gamin de six ans trottinait, derrière eux, pleurant, hurlant : « Ze veux les voir encore ! »

De tous côtés, aux quatre coins du champ de courses, au pesage, sur la pelouse, sur la piste, au paddock, dans les écuries, des cris de joie, des cris de détresse et des cris de révolte !

Etait-ce vraiment la fin du monde, comme le disait l'amie de Mme Adèle ?

Mais non. C'étaient trois jeunes femmes, trois jeunes femmes vêtues de robes bleue, blanche et havane. C'étaient trois jeunes femmes venues là non pour leur plaisir mais en service commandé, comme on dit au régiment, et pour lancer une mode nouvelle. Ah ! madame Adèle, ce fut un mauvais dimanche pour les robes montantes !

Pauvres petits mannequins ! Vous a-t-on assez frôlés, assez bousculés, assez déshabillés ! Et Dieu sait si vous l'étiez, pourtant ! Vous risquiez la pleurésie... et, cependant, vous alliez droit devant vous, souriantes, un peu tristes, au fond. Seul, le couturier, qui vous suivait de près, pariassait fier de vos chairs qu'il promenait.

Le beau dompteur !

Et la foule, la foule bête, s'empilait, s'écrasait, vous empêchant d'avancer. Pensez donc, on devinait vos corps, sous vos toilettes collantes.

Les mêmes, vues de côté.

Et je vous plaignais un peu, petites femmes vêtues de robes bleue, blanche et havane. Je plaignais plus encore ceux qui vous regardaient. Je plaignais tous ces vieux — subitement rajeunis — qui vous dévoraient des yeux, et toutes ces femmes qui vous insultaient à voix basse. J'en connais mille, petits mannequins, qui auraient voulu être à votre place. C'était toute leur jeunesse passée qu'elles voyaient dans vos corsages.

***

Rentré chez lui, au magasin, le couturier se frotta les mains, et dit :

— Bonne journée, mes enfants ! On parlera de vous et de mes toilettes. Voilà les cinq louis que je vous ai promis.

Et les trois petites femmes se mirent à pleurer.

PIERRE WOLFF.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

JEANNE WEBER L'ÉTRANGLEUSE. — *Phot. du Dr Morelle*

LE FINANCIER ROCHETTE EN LIBERTÉ. — *Cliché du "Matin".*

Bien que la chronique judiciaire eût, à plusieurs reprises déjà, mis en vedette le nom de Jeanne Weber, son portrait n'était pas de ceux que *L'Illustration* a coutume de publier. L'abstention, d'ailleurs, semblait être une forme de la pitié à l'égard d'une femme deux fois accusée d'avoir assassiné des enfants, deux fois acquittée, donc présumée innocente. Mais le crime flagrant, commis par elle, le 8 mai, à Commercy, en faisant une septième petite victime, vient de démontrer qu'elle méritait bien le surnom de l' « ogresse » dont on l'avait gratifiée, et, dès lors, la sinistre figure de cette monstrueuse démente devient un document particulièrement intéressant dans une affaire qui comptera parmi les plus tristement célèbres.

M. Rochette, le financier parisien dont on sait les vicissitudes, vient, après des instances réitérées, d'être mis en liberté provisoire, sous une caution de 200.000 francs. Ainsi en a décidé la chambre des mises en accusation, estimant que, pour faciliter les mesures d'instruction, il n'était pas nécessaire de maintenir l'inculpé en état de détention préventive. Le 8 mai, date de l'événement, il y avait quarante-sept jours que l'ex-directeur du Crédit minier et de la Banque franco-espagnole occupait une cellule à la prison de la Santé. On imagine aisément son agréable émotion à l'annonce de l'heureuse nouvelle et sa joie débordante, au moment où, les formalités de la levée d'écrou accomplies, il franchit le seuil de l'austère maison d'arrêt. Des amis fidèles l'attendaient, qui le portèrent presque dans son automobile, découverte et fleurie d'une énorme gerbe de roses. Rayonnant, la cigarette aux lèvres, M. Rochette souriait à ses amis, à la foule curieuse : il souriait surtout à cette précieuse liberté que son inébranlable confiance lui fait espérer définitive.

LE FOUR A DIAMANT DE M. LEMOINE

M. Lemoine, décidément fort habile homme, a fini par amener la justice à une appréciation plus logique de sa situation. Non seulement, il a obtenu sa mise en liberté provisoire, mais il a encore fait admettre au juge, longtemps rebelle à cette idée, qu'il ne saurait s'exposer à dévoiler tout ou partie de son secret, en travaillant devant les experts. En même temps, il imaginait un moyen de contrôle aussi sérieux qu'original.

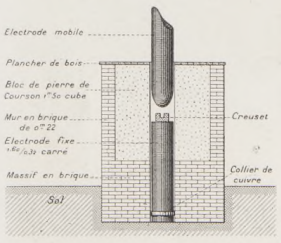


Schéma du four électrique de M. Lemoine.

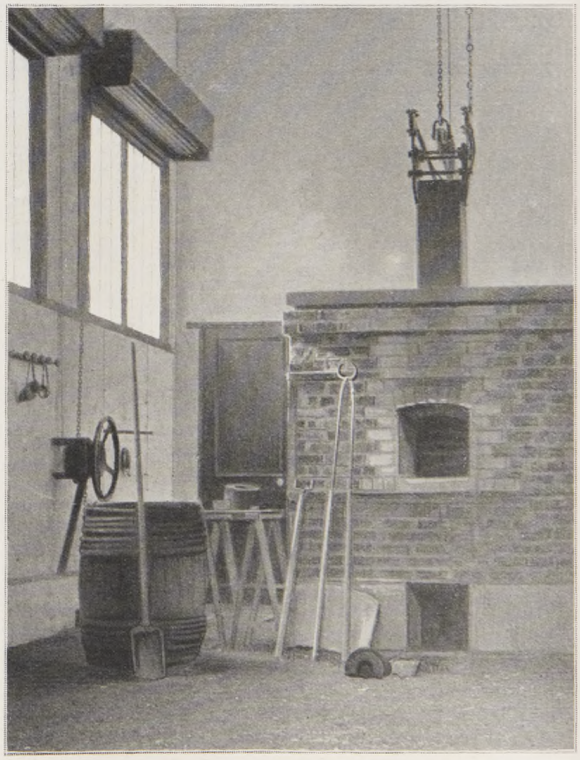
M. Lemoine promet de nous montrer bientôt un diamant cylindrique, c'est-à-dire ayant la forme même de l'intérieur du creuset où il aura pris naissance, et mesurant environ 5 centimètres de hauteur sur 3 centimètres de diamètre. Comme aucun diamant de cette forme et de cette dimension n'a encore été trouvé dans la nature, la preuve demandée par le juge serait établie de façon péremptoire.

L'expérience doit avoir lieu prochainement dans un pavillon situé à Saint-Denis, où l'inventeur opéra déjà avant son arrestation. Le four installé dans ce pavillon diffère sensiblement, comme aspect extérieur et comme dimensions, du four de Moissan à la Sorbonne que nous avons montré il y a quelque temps (25 janvier 1908). Mais, sauf qu'ici les électrodes sont verticales au lieu d'être horizontales, la disposition fondamentale est identique : deux baguettes de charbon dites électrodes, reliées à un courant électrique, pénètrent dans un bloc évidé de pierre réfractaire ; le creuset placé entre ces deux électrodes, se trouve enveloppé par la température de l'arc voltaïque qui jaillit quand on lance le courant.

Près du pavillon, non loin des bords de la Seine, existe une usine d'électricité qui dispose d'une force de 100.000 chevaux et qui pourra, par conséquent, fournir un courant d'une extrême puissance.

L'assurance dégagée de M. Lemoine continue à impressionner beaucoup de gens. Est-il permis de l'escompter comme un gage de son succès ? Nous ne le croyons point. Il est très facile à M. Lemoine d'obtenir dans son creuset un cylindre de carbure de silicium ou de corindon, corps transparents que l'on fabrique aujourd'hui à la tonne, et qui possèdent une dureté presque égale à celle du diamant dont un examen sérieux seul permet de les distinguer. Il lui sera encore plus facile d'arguer de son insuffisance chimique en faveur de sa bonne foi et de soutenir, soit qu'il fit autrefois du diamant grâce au hasard d'une réaction dont il n'a pu lui-même surprendre le secret, soit que ses précédents diamants étaient de la même matière que son cylindre et que, seuls, M. Wernher et ses experts manquèrent au moins de discernement. Il ne faut pas oublier, en effet, que nous n'émettons là qu'une probabilité ; comme nous l'avons naguère expliqué, il est rigoureusement possible que M. Lemoine fabrique du diamant. Nous serons bientôt fixés.

F. H.



Le four électrique où M. Lemoine doit fabriquer du diamant.

(Sur la table, à gauche, on aperçoit un creuset à fabriquer le diamant ; devant le four, sur le sol, on en voit un autre, brisé après avoir servi à une expérience.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA SCULPTURE AUX SALONS DE 1908

G. GARDET. — Cerfs et biches.
Groupes destinés à l'entrée du bois de Boulogne (porte Dauphine).

P.-M. LANDOWSKI. — L'Architecture.
Monument destiné à la nouvelle décoration des squares du Carrousel.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

G.-L. VACOSSIN. — Chiots.

DENYS PUECH. — S. A. S. le prince Albert Ier, de Monaco.

H. LOMBARD. — Hommage à Antoine Watteau.

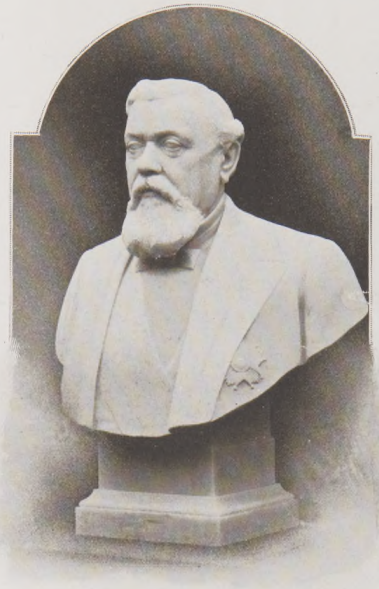
Monument destiné à la nouvelle décoration du square du Carrousel, au Louvre.

INJALBERT. — Faune (bronze cire perdue).

(Cette sculpture est exposée au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts. — Toutes les autres sont exposées à la Société des Artistes français.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L. MORICE. — Papillons.



ANTONIN CARLÈS. — M. Fallières, président de la République française.

E. BOISSEAU. — L'Amour triomphe

H. ALLOUARD. — Les deux amis. — *Phot. Nuyens.*

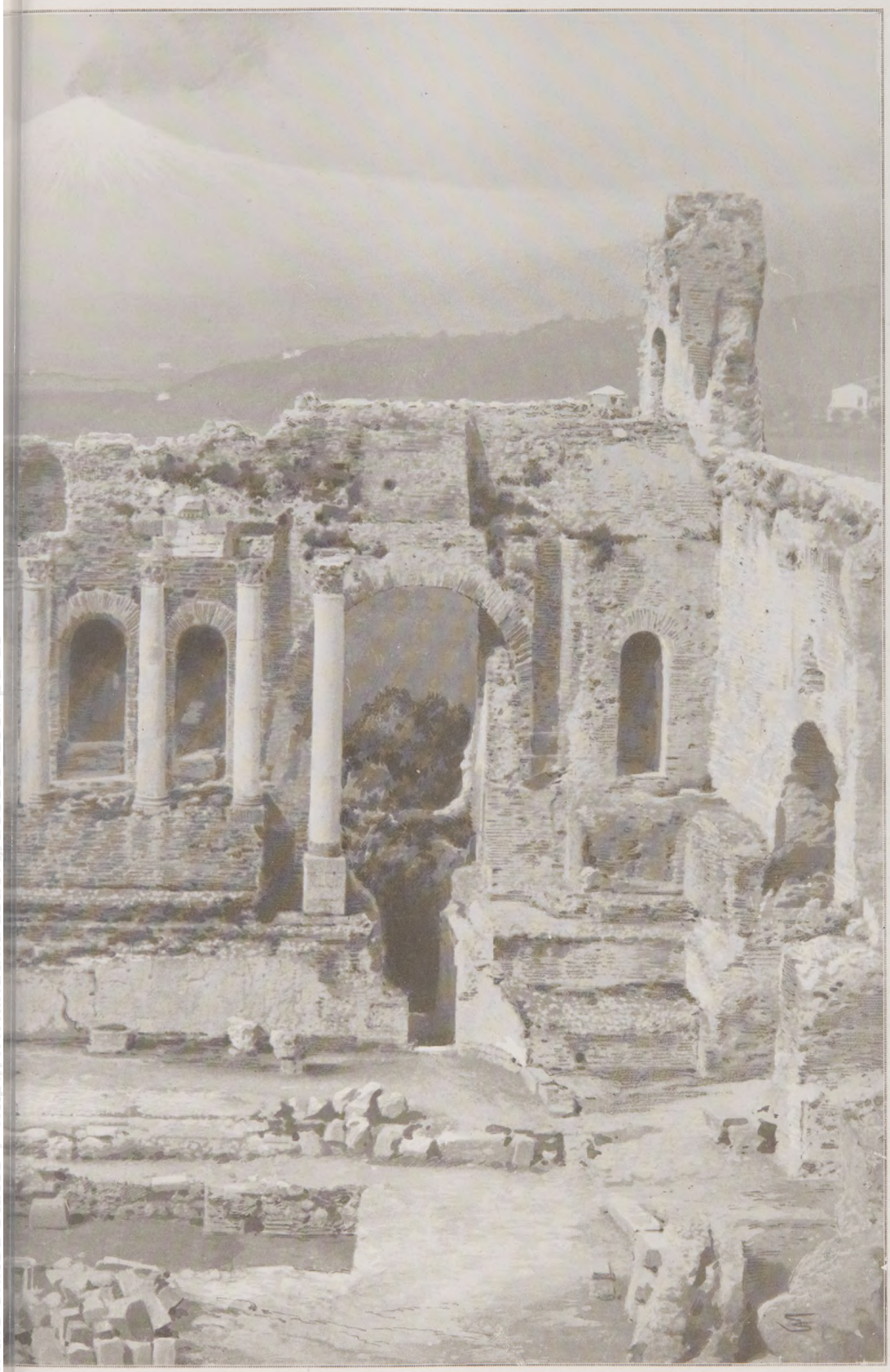
A. MERCIÉ. — La bourrée.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'ETNA, VU DES RUINES DU TH

Photographie Meys. — Voir l'

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



E ANTIQUE DE TAORMINE

344.

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Louis-Philippe en Suisse,
par Horace Vernet.

La reine Marie-Amélie,
par Ary Scheffer.

La duchesse d'Orléans et le comte de Paris,
par Winterhalter.

Le duc d'Orléans et le duc d'Aumale en Afrique,
par Philippoteaux.

UNE EXPOSITION DE PORTRAITS DU XIXe SIÈCLE, A BAGATELLE

La Société nationale des Beaux-Arts, encouragée par le succès qu'obtint en 1907 son exposition de portraits exclusivement féminins, réunit, cette fois, dans les pavillons de Bagatelle, des portraits de tous genres du siècle dernier.

Cette rétrospective, qui s'ouvre aujourd'hui même au public, présente un double attrait : elle contient, avec des toiles signées de noms illustres, des figures historiques ou, du moins, de personnalités appréciées dans les lettres, les arts et la politique. Elle compose ainsi un ensemble d'un curieux éclectisme, et permet aussi bien de suivre l'évolution du portrait en France, durant un siècle, qu'elle facilite des comparaisons entre les peintres les plus divers dans leur manière et leur conception d'un genre, qui passa, toujours, pour être le plus difficile et qui est tout au moins le plus discuté.

La galerie de Bagatelle va de Louis-Philippe à M. Clemenceau ; d'un Louis-Philippe, même, qui n'était alors que duc d'Orléans, exilé en Suisse et réduit à donner des leçons de français pour vivre, — ainsi l'a peint Horace Vernet à l'aurore du dix-neuvième siècle.

De nombreux portraits de la famille d'Orléans ont été prêtés à l'exposition par le duc d'Orléans et le duc de Chartres. La plupart sont signés de noms célèbres : Ingres, Vernet, Ary Scheffer, Lami, Jalabert, Winterhalter. Mais, auprès de toiles pour ainsi dire classiques, il en est de documentaires, amusantes, comme *le Prince de Joinville jouant au collège Henri-IV*, par Horace Vernet, *le Comte de Paris en robe de baptême*, par Winterhalter, ou *la Reine Marie-Amélie sur la terrasse de Saint-Cloud*, par Ary Scheffer.

Les amateurs ont, du reste, contribué largement à l'exposition, ainsi que les familles des grands peintres. On voit dans le petit château du comte d'Artois des portraits d'*Alfred de Musset* et de *George Sand*, par Delacroix ; ceux d'*Horace Vernet*, de *M. Guizot* et de *Robert-Fleury*, par Paul Delaroche ; du *Duc d'Orléans* et de *Mme d'Agoult*, par Ingres ; de la *Duchesse de Berry* et d'*Alexandre Dumas*, par Devéria ; de *Mme Musard*, par Chaplin ; de *Mlle Cécile Baudry*, par son père, Paul Baudry ; de *Mme Desmarres*, par son père, Robert-Fleury ; de *M. Andrieux*, par Bastien-Lepage ; de *Mme Carette*, par Cabanel ; du *Général de Galliffet*, par Pils ; de *Charles Nodier*, par Guérin ; de la *Princesse Marie d'Orléans* et d'*Augustin Thierry*, par Ary Scheffer ; de *M. Hetzel*, par Meissonier ; de *Jules Janin*, par Gill ; de *Mme Gaston Pâris*, par Ricard ; de *Théodore de Banville*, par Alfred Dehodencq ; de *Mlle Chassériau*, par Chassériau ; d'*Alphonse Daudet*, par Eugène Carrière ; de *Napoléon III* et de l'*Impératrice Eugénie*, par Winterhalter ; d'*Hippolyte Flandrin* et de *Courbet*, par eux-mêmes.

La duchesse de Berry et le comte de Chambord, par Devéria.

De Jean-Baptiste Isabey, on trouve des miniatures de sa *Nièce* et de *Lord Byron*. Une belle collection de bustes de célébrités d'autrefois est due à Carrier-Belleuse et à Carpeaux ; au milieu des œuvres de celui-ci, on remarque une *Impératrice Eugénie* qui fut exécutée dans l'atelier du grand statuaire par le petit prince impérial.

Auprès de leurs aînés, les artistes vivants, sociétaires de la Nationale, figurent avec de nombreux portraits d'une actualité plus proche de nous.

Cette manifestation d'art, fort instructive, est délicieusement mise en valeur par le joli décor de Bagatelle.

R. DE BETTEX.

Le portrait de la duchesse de Berry appartient à la collection de M. Grinier. Les autres portraits, reproduits ici, ont été prêtés à l'exposition par le duc d'Orléans et le duc de Chartres.

Le prince de Joinville jouant au collège Henri-IV,
par Horace Vernet.

La comtesse de Paris
par Jalabert.

Le comte de Paris en robe de baptême.
par Winterhalter.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Prologue : Chœur des nymphes de Diane dans la forêt d'Erymanthe, à Trézène (décor de M. Jusseaume).

Premier acte : la prière d'Hippolyte et d'Aricie devant l'autel de Diane (décor de MM. Rochette et Landrin). — Voir l'article, page 342.

UN CHEF-D'ŒUVRE CLASSIQUE A L'OPÉRA : HIPPOLYTE ET ARICIE

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

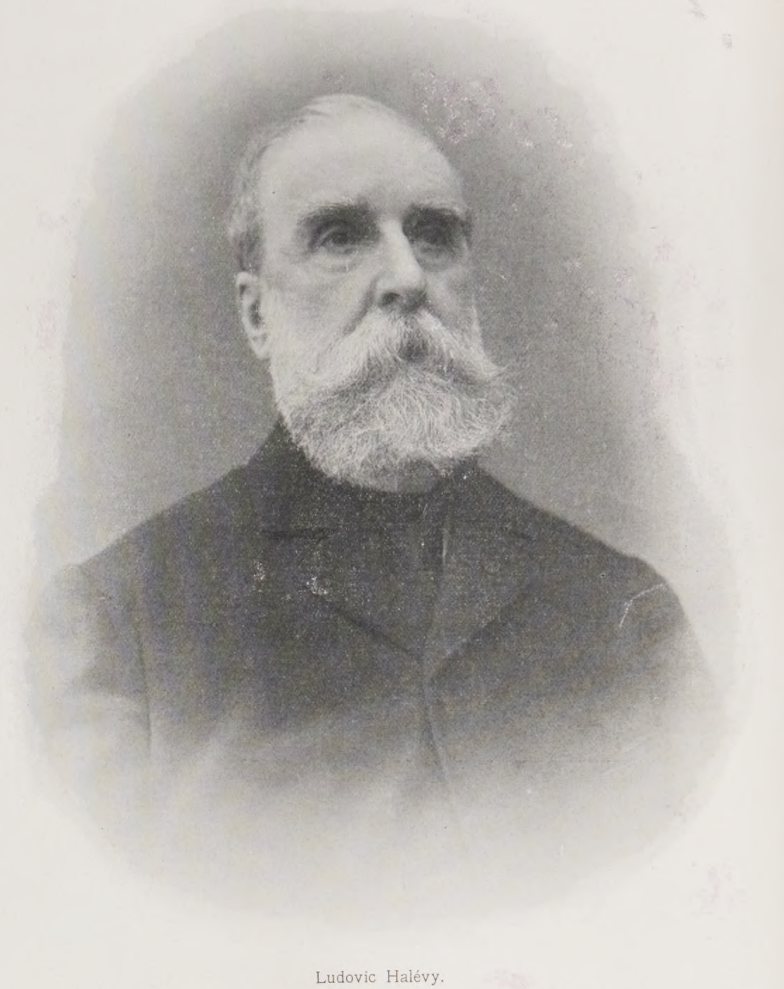
LUDOVIC HALÉVY

Ludovic Halévy, dont la santé déclinait depuis longtemps, est mort jeudi dernier, 7 mai, à Paris, où il était né le 1er juillet 1834. Il y a une quinzaine d'années qu'il avait cessé d'écrire ; mais l'oubli, qui trop souvent, pour les artistes et les écrivains, suit de près la retraite, ne devait pas voiler le durable éclat d'un nom demeuré en belle place sur les affiches de théâtre et dans les vitrines des libraires, tandis que, sa tâche achevée, l'homme allait s'effaçant avec une douce philosophie.

Fils de Léon Halévy, un littérateur distingué, neveu de Fromental Halévy, le musicien célèbre, auteur de *la Juive*, Léon Halévy, comme tant d'autres, s'était dirigé vers la littérature par le chemin de traverse de l'administration. Au sortir du lycée Louis-le-Grand, il entra dans un ministère, devint chef de bureau, puis, grâce à la protection de Morny, obtint, au Corps législatif, un poste de secrétaire-rédacteur, qu'il conserva jusqu'en 1865. Comme tant d'autres aussi, d'ailleurs, il n'avait pas attendu d'être affranchi du joug administratif, parfois assez léger, pour donner libre carrière à sa vocation littéraire. Bien avant de prendre définitivement son essor, il avait fait jouer, sous le pseudonyme de Jules Servières, nombre de petits opéras-bouffes, notamment *Ba-ta-clan*, *la Chanson de Fortunio*, *le Pont des soupirs*, musique d'Offenbach ; *le Docteur Miracle*, musique de Bizet, quand il rencontra Henri Meilhac. On sait combien leur collaboration de près de vingt années fut heureuse et féconde, quelle brillante trinité ils formèrent d'abord avec Offenbach, le maître de l'opérette, de qui la musique endiablée s'adaptait merveilleusement à la fantaisie de leur verve étincelante. *La Belle Hélène*, *Orphée aux Enfers*, *Barbe-Bleue*, *la Vie parisienne*, *la Grande-Duchesse de Gerolstein*, *la Périchole*, *les Brigands*, modèles en quelque sorte classiques du genre, eurent, au théâtre des Variétés, des succès retentissants et firent les délices du public, à la fin du second Empire ; il est telles de ces pièces dont le public d'aujourd'hui se délecte encore, tant elles ont conservé la saveur des bons crus. Meilhac et Halévy écrivirent en outre le livret du *Petit Duc* et de la *Petite Mademoiselle* pour Charles Lecoq, celui de *Carmen*, tiré de la nouvelle de Mérimée, pour Bizet.

Ils ne réussirent pas moins dans la comédie, où, sans préjudice de leur don d'observation pénétrante, ils apportaient leur esprit piquant, pétillant et mousseux — la comparaison, quoique un peu usée, s'impose — comme le champagne. Rappelons particulièrement *le Train de minuit*, *le Brésilien*, *les Méprises de Lambinet*, *Tout pour les dames*, *Froufrou* (le triomphe d'Aimée Desclée au Gymnase en 1869), *le Réveillon*, *Tricoche et Cacolet*, *le Roi Candaule*, *l'Eté de la Saint-Martin*, *la Petite Marquise*, *la Boule*, *le Mari de la débutante*.

Ludovic Halévy en 1865.



Ludovic Halévy.

Après *la Roussotte*, en 1881, la collaboration est rompue. Tandis que Meilhac poursuit sa carrière dramatique, Halévy, renonçant au théâtre, se consacre au livre. Déjà, il a publié *l'Invasion*, tableaux de la guerre de 1870 ; *Monsieur et Madame Cardinal*, où il a peint magistralement le type de la mère d'actrice, désormais désignée sous ce nom devenu proverbial. Il complète, avec *les Petites Cardinal* et *la Famille Cardinal*, cette savoureuse étude de mœurs dont il a puisé les éléments dans un monde qu'il connaît à fond ; il donne *Notes et Souvenirs*, *Criquette*, *Un mariage d'amour*, *Karikari*. Mais, dans le roman proprement dit, son œuvre maîtresse, la plus lue chez nous, la plus répandue à l'étranger, popularisée par l'adaptation à la scène qu'en a faite M. Pierre Decourcelle, c'est *l'Abbé Constantin*, figure exquise de brave et honnête homme autour de laquelle l'art exquis de l'auteur a groupé tout ce qu'il fallait pour rendre la vertu aimable.

Ludovic Halévy avait été élu à l'Académie française, le 4 décembre 1884, en remplacement du comte d'Haussonville, père de l'académicien actuel. Quelque temps auparavant, M. Jules Claretie, anticipant sur l'événement prévu, supposait que le collègue chargé de recevoir le nouvel immortel lui dirait : « C'est le bon et charmant abbé Constantin qui vous a pris par la main et vous a tout droit conduit parmi nous. » M. Edouard Pailleron, en effet, tint à peu près ce langage ; il loua surtout le récipiendaire d'avoir su dégager sa personnalité en ses romans et nouvelles, « œuvres individuelles, conçues dans un sentiment tout particulier, exprimées dans une forme toute moderne, frappées au coin du parisianisme ».

Assez longtemps encore, même après avoir définitivement déposé la plume, il continua de s'intéresser en dilettante au mouvement littéraire contemporain, très assidu, tant que sa santé le lui permit, à l'Académie, au Conservatoire, ne perdant rien, malgré l'âge, de son élégante affabilité.

Durant les dernières années de sa vie, ce Parisien de Paris aimait à passer l'été sous les paisibles ombrages de sa propriété de Sucy-en-Brie. Il se préparait à cette villégiature, quand il s'est éteint, à Paris, au cœur de la Cité, dans une vieille maison de la place Dauphine, la maison des Bréguet, les horlogers fameux, auxquels il était apparenté par son mariage. Il laisse deux fils, M. Elie Halévy, professeur à l'Ecole des sciences politiques, et M. Daniel Halévy, tous deux connus pour de remarquables travaux de philosophie, d'histoire et de littérature.

Académicien et commandeur de la Légion d'honneur, Ludovic Halévy a voulu avoir des obsèques très simples, sans fleurs ni discours.

EDMOND FRANK.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Notre ministre du Commerce à l'exposition franco-britannique de Londres : M. Cruppi, entre le duc d'Argyll et M. Cambon, et suivi de la commission de l'exposition, visite les travaux à la veille de l'ouverture. — *Phot. Chusseau-Flaviens.*

M. CRUPPI A L'EXPOSITION DE LONDRES

A quelques jours de l'ouverture de l'exposition franco-britannique, fixée au 14 mai, M. Cruppi, ministre du Commerce, invité par la Chambre de commerce française à son banquet annuel et devançant son collègue M. Ruau, ministre de l'Agriculture, désigné avec lui pour représenter le gouvernement français à cette solennité, s'est rendu, la semaine dernière, à Londres, où il a pu suivre, de ses yeux, les derniers préparatifs des exposants. Ils sont terriblement précipités. Mais le ministre du Commerce l'a dit dans un discours : « Une exposition qui se respecte, une exposition renseignée sur l'étiquette et les usages ne doit pas s'aviser d'être prête avant la minute même de l'inauguration. Peut-être même est-il élégant qu'un brin de désordre subsiste pendant quelques moments après l'ouverture. » Et l'exposition franco-britannique respectera ces traditions.

En attendant, et après avoir, le jeudi 7 mai, jour de son arrivée à Londres, assisté avec le duc d'Argyll, président d'honneur de l'exposition, au banquet de la Chambre de commerce française, présidé par M. Paul Cambon, ambassadeur de la République, le ministre, en nombreuse compagnie, a visité en détail l'exposition, où douze mille ouvriers donnaient le suprême coup de collier. L'impression qu'il a recueillie est excellente : il est convaincu que l'exposition sera, au point de vue français, un gros succès, qui aura des résultats pratiques.

Rappelons qu'elle est installée à Shepherd's Bush, à l'ouest de Londres, à quelques milles du centre de la ville. Une vingtaine de palais de bel aspect sont répartis sur un emplacement de 60 hectares, admirablement desservi par les tramways et le *tube*

LE BAPTÊME MILITAIRE DU PRINCE DES ASTURIES

Récemment, on célébrait solennellement, à Madrid, le centième anniversaire du 2 mai 1808, date initiale du soulèvement qui devait aboutir à l'indépendance de l'Espagne. Il y eut un défilé des troupes sur l'avenue du Prado, où s'élève le monument commémoratif de l'indépendance.

Cette fête nationale fut marquée par un incident caractéristique. Alphonse XIII, ayant amené son fils, le petit prince des Asturies, âgé d'un an à peine, le prit dans ses bras pour aller lui faire baiser le drapeau espagnol. Les assistants goûtèrent fort l'opportunité de ce geste ; la gravité de l'acte accompli se tempéra du sourire éclairant le visage martial des officiers rangés sur le passage du souverain et de la gentillesse de l'enfant royal aux yeux naïvement amusés autant qu'étonnés de l'appareil militaire déployé autour de lui.

Le roi d'Espagne Alphonse XIII portant son fils le prince des Asturies, à la fête du centième anniversaire de l'indépendance de l'Espagne.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Histoire.

Un jour de mai 1809, la duchesse Anne de Courlande, après avoir mis la main de sa fille Dorothée dans celle du comte Edmond de Périgord, neveu du prince de Talleyrand, laissa les jeunes gens en tête à tête. Des fiancés, en effet, ont généralement des choses à se dire, même lorsque, comme c'était le cas, ils se causent pour la première fois. En cette circonstance, ce fut la jeune fille qui donna le signal des épanchements.

— Monsieur, dit-elle, j'espère que vous serez heureux dans le mariage qu'on a arrangé pour nous. Mais je dois vous dire moi-même ce que vous savez sans doute déjà, c'est que je cède au désir de ma mère, avec la plus parfaite indifférence pour vous.

— Mademoiselle, répondit Périgord, cela me paraît tout naturel. De mon côté, je ne me marie que parce que mon oncle le veut, car, à mon âge, on aime bien mieux la vie de garçon.

La fillette — elle avait seize ans — trouva, tout en se louant de sa propre franchise, que son fiancé manquait de galanterie. Elle l'épousa tout de même un mois après. L'union ne fut pas heureuse. Dans les *Souvenirs* qu'elle rédigea et que sa petite-fille, Mme la comtesse Jean de Castellane, vient de publier avec une très belle préface de M. Etienne Lamy (Calmann-Lévy, 7 fr. 50), Dorothée de Périgord, duchesse de Dino, condamne les consentements si légers dans « la seule grande question de la vie de la femme ». Ces mémoires, qui nous renseignent sur la famille ducale de Courlande et sur la petite cour du comte de Provence à Mittau, s'arrêtent malheureusement au mariage de Dorothée. Que de curieuses pages, cependant, aurait pu ajouter à ses premiers souvenirs cette grande dame à qui l'histoire reprocha son trop vif enthousiasme pour les cosaques de 1814, cette jolie rouée, dont le prince de Talleyrand s'éprit d'une passion sénile! Mais, si la duchesse de Dino eut ses raisons pour ne pas nous faire plus longuement ses confidences, une bonne langue du temps, toujours bien informée, la comtesse de Boigne, est beaucoup moins discrète. Après s'être déjà, en divers endroits de ses mémoires, occupée de la duchesse de Dino, elle nous explique, dans les derniers chapitres, actuellement parus, de ses *Récits d'une Tante* (Plon, 7 fr. 50), le rôle diplomatique que joua la jolie Courlandaise dans la réconciliation de Talleyrand avec l'Eglise. Et les détails qu'elle nous donne à ce sujet sont presque aussi captivants que les étonnants potins, les extraordinaires commérages dont est fait, un peu avant, son récit de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye.

Littérature. Critique.

Vous savez l'anecdote que l'on raconte au sujet de la première représentation d'*Hernani*, et qui caractérise à merveille l'aveuglement d'un public passionné. Dans le tumulte des bravos et des sifflets, qui accompagnaient les tirades romantiques on n'entendait plus guère la voix des acteurs. Et, lorsque Hernani traita Ruy Gomez de « vieillard stupide! » deux spectateurs du parterre comprirent : « vieil as de pique! » Le premier se leva, furieux, en criant : « C'est abominable ! » — « C'est sublime, monsieur », cria le second en se levant aussi. Il se passe, toutes proportions gardées, quelque chose d'analogue au sujet du deuxième volume de la *Correspondance d'Emile Zola* (Fasquelle, 3 fr. 50), qui a paru en son instant, favorable selon les uns, fâcheux selon les autres. Beaucoup parmi ceux qui louent ou qui invectivent ce recueil ne nous paraissent pas l'avoir feuilleté avec le calme et l'attention nécessaires. En tout cas, les opinions déjà exprimées sur ces lettres sont trop contradictoires pour que nous tentions de les concilier. Et nous nous bornerons à indiquer que, en outre de nombreux renseignements sur les œuvres et les hommes de la littérature contemporaine, nous trouvons, dans ce volume, de fort intéressants aperçus sur les genres et notamment cette ingénieuse théorie des « écrans littéraires » qui mériterait de figurer dans toutes les anthologies de nos écoles.

M. Henri Brémond a réuni et commenté en un substantiel volume : *Vingt-cinq années de vie littéraire* (Bloud, 3 fr. 50), les plus belles pages de M. Maurice Barrès. Cet ouvrage sera précieux à tous ceux qui, disposant de peu de temps pour leurs lectures, et de peu d'argent pour leur bibliothèque, désirent connaître, avec assez de précision la physionomie de l'œuvre du jeune académicien, et suivre, pendant vingt-cinq années, l'évolution littéraire et philosophique de M. Barrès. — Et nous devons encore signaler, parmi les publications récentes sur notre littérature, rétrospective ou contemporaine : un *Petit Glossaire des Lettres de Mme de Sévigné* (Imp. Bourges, Fontainebleau, 3 fr.), par M. E. Pilastre ; une réimpression du beau livre de M. P. Bourgain, *Gréard, un moraliste éducateur* (Hachette, 3 fr. 50); des pages pieuses, consacrées par Mme Th. Emile Ollivier au souvenir d'une amie, *Valentine de Lamartine*, la fille adoptive du poète des *Méditations* (Hachette, 3 fr. 50) ; des fragments des célèbres discours des plus grands orateurs depuis Sophocle et Démosthène jusqu'à Gambetta, Brunetière, Millerand et Albert de Mun, une vivante histoire de la parole humaine (*Aux sources de l'éloquence*. — Bloud, 3 fr. 50) présentée par un jeune écrivain qui est aussi un brillant orateur, M. Marc Sangnier ; un agréable travail de M. Georges Casella sur *J.-H. Rosny* (Sansot. 1 fr.); une étude de M. J.-P. Crouzet Benaben sur *Jean Lahor* (Lemerre. 2 fr.) ; et une réédition de *Grands Cœurs* (Traduction A. Piazzi, Delagrave), livre de lectures pour les écoles, composé avec des fragments choisis dans l'œuvre charmante et généreuse d'Edmond de Amicis, le récent disparu, dont la mort n'a pas endeuillé que la littérature italienne.

Romans.

Un homme qui, successivement, a été matelot, chercheur d'or et vagabond, qui a parcouru à pied les Etats-Unis et le Canada, chassé les phoques dans la mer de Behring, mendié à Londres, peiné dans les mines du Klondyke, puis, dans un changement de destinée, suivi, comme correspondant de guerre, les combats de Mandchourie et qui, finalement, se met comme tout le monde, à écrire des romans, doit, nécessairement produire des œuvres qui ne ressemblent pas à celles de tout le monde. Tel est le cas du romancier américain, Jack London, l'auteur de *l'Appel à la Forêt*, dont Mme la comtesse de Galard vient de nous donner une traduction française (Juven, 3 fr. 50). Jack London, marin, aventurier, miséreux et homme de peine avant de devenir homme de lettres, a vu, dans les sociétés brutales des pays neufs où il erra, des hommes et des bêtes superbement primitifs. Il paraît s'être davantage intéressé aux psychologies des bêtes qu'aux mentalités des hommes, et son *Appel à la Forêt*, qui est le poème de la vie d'un chien lentement repris par la sauvagerie primitive, impressionne puissamment notre esprit par tout ce qu'il contient de « nouveau », de douloureux et de magnifique, de terrifiant et de grandiose.

Evidemment, la charité est une forme très imparfaite de la solidarité humaine. Ce n'est point avec la charité que l'on arrivera — heureusement pour la dignité de l'homme — à résoudre le problème social. Néanmoins, il est peu contestable que, en attendant mieux, les initiatives bienfaisantes, publique ou privées, ont cet heureux résultat de soulager un nombre considérable d'infortunes. M. Edouard Quet, qui, déjà, avait dressé un habile réquisitoire contre les maisons de correction, part en guerre, dans un nouveau livre, contre *les Charitables* (Fasquelle, 3 fr. 50). Entendez qu'il s'agit des faux charitables, ceux dont les élans sont commandés par un égoïsme, une ambition, un peu respectable intérêt personnel. Tout de même, la joute est délicate et périlleuse. Il faut se garder de tuer la générosité en dénonçant, avec trop d'âpreté, ses mobiles. Qu'importe, après tout, que le geste bienfaisant soit calculé, s'il porte ! Nous regrettons que, dans son livre, M. Quet n'ait pas songé à opposer une œuvre intéressante — il y en a tout de même quelques-unes — à celles qui se réduisent à un insolent et vain cabotinage. Mais, cette réserve faite, nous approuvons tous les justes soufflets que l'auteur donne aux vilaines faces qui grimacent en public leurs faux airs charitables, et s'obstinent à vouloir nous faire applaudir la plus haïssable, la plus répugnante des comédies.

Hélie, garçon d'hôtel, qui paraît chez l'éditeur Ollendorff (3 fr. 50), n'est point une œuvre posthume de Jean Lorrain. Ce livre, riche de tout le talent de l'auteur disparu, fut publié, scène par scène, il y a déjà plusieurs années, dans un grand quotidien. Bien entendu, nous ne conseillerons point de confier cet ouvrage aux pensionnaires, car les livres de Jean Lorrain n'ont pas l'habitude de figurer dans les collections pour jeunes filles. — Au nombre des romans nouveaux, mentionnons encore : *le Mari* (Ambert. 3 fr. 50), par M. Ernest Daudet ; *Ce qu'il fallait savoir* (Fasquelle, 3 fr. 50), par M. Ernest Tissot, qui étudie l'un des plus redoutables problèmes de la vie sentimentale, et nous assure que, dès qu'il s'agit d'amour, l'âge ne compte guère, l'âge ne compte plus ; *Frissons dangereux* (Calmann-Lévy. 3 fr. 50), par M. Henri Rabusson ; *la Couronne de roses* (Plon, 3 fr. 50), par Edgy, qui fait évoluer une idylle tragique dans le décor étrusque de Fiesole, baigné de chaude lumière et grouillant de vie pittoresque ; *la Découverte du docteur Faldras* (Ollendorff, 3 fr. 50), par M. O. de Fraynel ; *l'Armoire au linge blanc*, titre joli d'un livre honnête, par M. Armand Delmas (Plon, 3 fr. 50) ; *la Lumière perdue* (Ollendorff, 3 fr. 50), simple histoire d'amour dans un décor d'Afrique, par M. Jean Saint-Yves ; *Enracinés* (Plon. 3 fr. 50), un roman de la terre par M. Baraudon, qui connaît à merveille la vertu du sol ; *l'Héritage Lehn* (Lib. universel. 3 fr. 50), une œuvre de F. de Zobeltitz, traduite de l'allemand par M. P. de Pardiellan ; *Jean Cass* (Ambert, 3 fr. 50), histoire d'un pauvre diable, par M. Nonce Casanova qui écrit, sur la misère humaine, avec un effrayant réalisme ; des *Légendes d'Alsace* (Perrin, 3 fr. 50), par M. Georges Spetz ; de remarquables *Nouvelles* de Léonide Andréief, traduites du russe par M. Serge Perski (Ed. du Monde illustré, 3 fr. 50) ; des romans historiques : *le Roman du grand Condé* (Ollendorff, 3 fr. 50), par M. Marcel Dhanys ; *la Fin de Tadmor* (Michaud, 3 fr. 50), par M. Ed. de Fréjac ; *les Moines guerriers* (Juven, 2 vol. 7 fr.), par le célèbre biographe de Sherlock Holmes, Conan Doyle, qui, se désintéresse des exploits de ses policiers et de ses chenapans pour nous faire admirer les grandes actions d'une compagnie de paladins ; enfin des livres gais : *Au bon vieux temps* (Honoré Champion, 4 fr.), contes et légendes de l'ancien bocage normand, par M. A. Madelaine ; *Nos Domestiques* (Marpe, 3 fr. 50), des dialogues de Jean Drault ; *Patatras* (Ed. du Monde illustré, 3 fr. 50), un spirituel récit de M. Maurice Vaucaire.

LES THÉATRES

L'Opéra, justifiant entièrement son titre officiel d' « Académie nationale de musique », a repris *Hippolyte et Aricie*, de Jean-Philippe Rameau, grand maître de la musique classique française. *Hippolyte et Aricie* fut, chronologiquement, le premier des vingt ouvrages — sans compter les ballets — que Rameau fit représenter à l'Opéra, de 1733 à 1760 ; il en est aussi l'un des premiers par la valeur. Rameau en avait composé la partition sur une « tragédie » de l'abbé Pellegrin, sorte de poème en un prologue et en cinq actes très médiocrement inspiré de la *Phèdre*, de Racine, mais bourré de divertissements variés : entrées de bergers, chœurs de nymphes, apparitions de dieux et de déesses, donnant prétexte à toutes sortes de symphonies où s'exerça la prodigieuse invention du grand musicien. Pourtant, à l'origine, cette œuvre provoqua plus d'étonnement que d'admiration tant elle était de forme nouvelle, — pour l'époque ; on était saisi de la puissance et de la vérité de la déclamation ; enfin, pour la première fois un rôle relativement important était donné à l'orchestre. Aujourd'hui que nos oreilles sont habituées à bien d'autres bruits, ce qui nous impressionne surtout, c'est, au contraire, l'harmonie parfaite qui règne entre toutes les parties de cette œuvre si simplement, si clairement, si purement, si lumineusement musicale. Elle est très bien rendue par l'orchestre de l'Opéra, et par les chanteurs — une exceptionnelle réunion d'artistes — MM. Plamondon (Hippolyte), Delmas, Dubois, Gresse, et Mlles Gall (Aricie), Bréval, Hatto, Mastio. Les « ballets avec chant » sont continuels dans cette œuvre ; ils sont chantés par les chœurs, fort bien en voix ; ils sont dansés par quelques-unes des bonnes danseuses du corps de ballet, ayant à leur tête l'étourdissante Aïda Boni qui nous vient de la Scala de Milan.

Le Vaudeville fait, à *Un divorce*, succéder *Mariage d'étoile*, du roi du vaudeville, M. Alexandre Bisson, et de son neveu Georges Thurner, qui débuta l'an dernier au Théâtre Antoine avec une comédie moderne, *le Bluff*. *Mariage d'étoile* est une comédie-vaudeville qui n'a pas d'autre prétention que de plaire et de divertir ; elle y réussit franchement, d'abord par son sujet : les relations d'une comédienne applaudie et de son entourage, avec une famille bourgeoise et provinciale, — le comique en est inévitable et d'un effet toujours sûr ; ensuite par la conduite des scènes et par le dialogue, habiles et simples, tour à tour pleins d'émotion légère et d'exubérante gaieté, charmants d'esprit et de fraîcheur. Mme Jeanne Granier joue avec autant d'entrain que de vraisemblance et de naturel, le rôle de l'étoile. Mmes Marguerite et Cécile Caron, leur fille et nièce Mlle Carèze, la secondent parfaitement. MM. Lérand, Gauthier, Joffre, complètent cette excellente distribution.

M. Robert d'Humières nous a fait connaître, au théâtre des Arts, une des œuvres principales de l'Irlandais Bernard Shaw, auteur dramatique applaudi, célèbre déjà, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Belgique, à peu près inconnu en France. *Candida*, pièce en trois actes, traduite — excellemment, semble-t-il — par M. et Mlle Hamon, nous étonne d'abord par l'étrangeté des caractères présentés, et puis nous séduit par la profondeur, la sûreté de leur analyse. Evidemment, le pasteur Morell, le poète Marchbanks et la sincère Candida, qui est entre eux, n'agissent pas, ne parlent pas comme nous avons coutume de faire, dans la vie, et de voir faire, au théâtre ; ils expriment leurs pensées, toujours inspirées par un noble idéalisme, leurs sentiments les plus subtils, les plus secrets, avec une franchise — et c'est là une des caractéristiques de la « manière » de Bernard Shaw — une franchise réaliste qui nous surprend, mais qui nous intéresse aussi. Au surplus, l'œuvre est scéniquement bien conduite. Il faut féliciter le théâtre des Arts de cette initiative. *Candida* est du reste intelligemment jouée, dans un joli décor de « home » britannique, par Mlle Vera Sergine, et par MM. Durec, Maupré et Bayle.

M. Deval a fait, à l'Athénée, une tentative fort intéressante et qui pouvait apporter quelque variété dans son répertoire ; elle n'a pas été couronnée du succès qu'il devait espérer. *La Conquête des fleurs*, comédie fantaisiste de M. Gustave Grillet, nous transporte dans la planète Vénus où les fleurs sont femmes, où les femmes sont fleurs, mais où l'amour est ignoré ; il faut que l'équipage d'une aéronef venue de la terre en apporte la révélation. La fantaisie des détails a paru inférieure à la fantaisie du sujet. On a applaudi la beauté des habitantes de Vénus : Lyllis, Rosita, Dalila, Giroflea, etc., personnifiées par Mlles Dulue, Brésil, Ael, Cavell.

La Porte-Saint-Martin, qui avait fermé ses portes prématurément sur *le Chevalier d'Eon*, les a rouvertes pour donner une série de représentations d'opéras-comiques du vieux répertoire.

Le Cercle des Escholiers a représenté, au Théâtre Femina, un acte de M. Georges Loiseau : *l'Invitation à l'amour*, cas de fine psychologie traité avec quelque souci littéraire, et trois actes de M. André Ibels : *Autour de la lampe*. Ce titre, paisible, familial, précède un drame âpre et violent, une histoire de Phèdre, en 1908, dans un petit intérieur bourgeois.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE COSMOPOLITISME DE NEW-YORK.

Les vrais Américains sont assez rares à New-York : sur une population de 3 millions 500.000 âmes, on n'en compte guère que 700.000, soit le cinquième.

Par contre, la capitale des Etats-Unis est la première ville juive du monde : elle abrite 675.000 juifs (260.000 à Varsovie). Avec 650.000 Allemands, elle vient immédiatement après Berlin (2 millions) et Hambourg (700.000), représentant, par conséquent, un centre germanique plus important que Munich et Dresde (500.000). Ses 175.000 Austro-Hongrois la placent après Vienne, Budapest et Prague.

New-York est encore la plus grande cité irlandaise du globe ; on y trouve 600.000 Irlandais, c'est-à-dire presque le double de la population de Belfast (350.000).

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

La « Maison des aveugles ».

On vient d'inaugurer, à Paris, 9, rue Duroc, près des Invalides, la « Maison des aveugles ». L'idée et l'œuvre ne sont pas nouvelles, car, depuis près de vingt ans, M. Maurice de La Sizeranne, lui-même atteint de cécité, s'occupe sans relâche d'améliorer le sort des aveugles, en leur donnant une instruction, en leur apprenant des métiers, et en leur procurant des places. Grâce à cette initiative, des quantités de malheureux qui ne pouvaient que mendier, gagnent maintenant leur vie.

La lecture de la revue en caractères Braille, affichée dans un couloir.

L'archiviste aveugle dans sa bibliothèque.

Dans cette Maison des aveugles, les motifs purement décoratifs étaient évidemment inutiles. Il ne s'agissait pas, pour l'architecte, de « parler aux yeux », il fallait « parler aux doigts » puisque c'est par le toucher que les locataires de cet immeuble se dirigent.

L'installation est bien comprise dans ce sens, et l'étranger qui ne serait pas prévenu du lieu qu'il visite ne s'apercevrait peut-être pas, immédiatement, que tous ces gens qui vont et viennent n'y voient pas. Certains aveugles, habitant près de la rue Duroc, arrivent seuls à la maison ; ils montent les escaliers, parcourent les couloirs. Sur les portes, des petites plaques écrites en Braille (écriture par points en relief) donnent la désignation des pièces. Les aveugles entrent, s'installent et s'occupent activement. Les professions qu'ils exercent sont fort nombreuses : matelassiers, couteliers, dactylographes, accordeurs de pianos, masseurs, brossiers, canneurs, vaniers, etc.

Une des grandes curiosités de la Maison des aveugles est la bibliothèque, unique au monde, de *livres blancs*, contenant 25.000 volumes écrits en relief, la plupart copiés par des femmes du monde qui ont appris l'écriture Braille. Tout le service de cette bibliothèque est confié à des aveugles qui manient dextrement des milliers de fiches couvertes de points Braille, puis, sans hésitation, vont dans les casiers prendre le volume demandé.

Dans leur maison, les aveugles peuvent aussi se mettre au courant des événements actuels, par la lecture de deux revues spéciales, écrites en Braille et affichées dans les couloirs.

Les avertissements sismiques.

Depuis quelque temps, un certain nombre d'observatoires européens, dont l'observatoire de Paris, sont pourvus d'un sismographe, appareil combiné pour enregistrer, à des distances considérables, les tremblements de terre. Jusqu'ici, les diagrammes ainsi obtenus ne servaient guère qu'à constater la vitesse de transmission des secousses du sol. L'observatoire de Hambourg a songé à les utiliser pour déterminer exactement, sans le secours d'aucune autre information, la région affectée par le cataclysme.

Le procédé est basé sur ce fait que la durée des deux premières phases d'oscillations enregistrées par un sismographe permet de calculer la distance de ce poste l'observation au centre du mouvement. L'observatoire de Hambourg se fait télégraphier les distances ainsi calculées à Strasbourg et à Gratz ; il lui suffit, dès lors, le prendre un globe terrestre et d'y tracer leux cercles, autour de ces deux villes orises comme pôles, avec les rayons sphériques indiqués : l'intersection fait connaître le point cherché. Un troisième cercle, correspondant aux observations faites à Hambourg, apporte une nouvelle précision.

Désormais, on pourra donc être parfois ixé, au bout de quelques heures, sur la région parcourue par un tremblement de terre qui, souvent, a pour première conséquence l'interruption des communications télégraphiques.

Sous-marin et dirigeable d'il y a cent ans.

Vers 1883, à la Nouvelle-Orléans, on effectuait des dragages à l'entrée du Bayou-Saint-Jean, qui unit le lac Ponchartrain au Mississipi, lorsque la drague buta contre un obstacle barrant le chenal. Cet obstacle était une sorte de carcasse de fer, l'aspect singulier, que l'on déposa sur la rive voisine, où elle fut longtemps considérée comme une épave sans valeur. Il semble aujourd'hui que l'on se trouve en présence du doyen des sous-marins.

Ce bateau affecte la forme d'un énorme poisson très aplati sur les flancs. Long de 5 mètres, il mesure, dans sa partie la plus renflée, 1 m. 50 de haut et 1 m. 20 de large.

Sur la partie supérieure, entre deux anneaux qui servaient à le suspendre, on distingue deux ouvertures : l'une, un capot (les charnières du couvercle se voient encore), livrant aisément passage à un homme, auquel il est, d'ailleurs, impossible de se tenir debout à l'intérieur ; l'autre, en avant, plus petite, probablement destinée à une prise d'air, ou au lancement l'un projectile.

L'arrière, très effilé, se termine par un arbre porte-hélice ; mais les ailettes n'existent plus. Au niveau des ouïes de ce poisson monstre, on remarque un axe horizontal aux extrémités duquel deux grandes palettes, dont l'une subsiste, se mouvaient parallèlement à la coupe longitudinale du bateau et devaient servir à le ramener à la surface.

Enfin, sous ce que nous appellerons la quille, on trouve la trace de deux gouvernails, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière.

Une manivelle, encore visible sur l'axe des deux nageoires latérales, fait supposer que les mouvements d'immersion et d'émersion étaient imprimés par deux hommes. Quant à l'hélice, tout son système moteur a disparu.

Ce curieux sous-marin, dont la photographie nous a été communiquée par M. le docteur Bosredon, a-t-il pu plonger, puis remonter à la surface des eaux après avoir blessé un navire ennemi ? On l'ignore. On ne sait même ni la date, ni le lieu de sa construction. Certains prétendent qu'il fut construit en France et envoyé aux confédérés pour servir à la défense de leur capitale contre l'escadre de l'amiral Farragut. D'autres, ce qui est infiniment plus probable, admettent qu'il fut inventé et construit à la Nouvelle-Orléans. D'après certains documents, au moment de la guerre de Sécession, les confédérés auraient possédé deux sous-marins. L'un d'eux, le *David*, qui, à ses essais, aurait par trois fois coulé, serait parvenu à faire sauter un navire ennemi, le *Heusanotic*, mais n'aurait jamais reparu. L'autre n'aurait jamais pu prendre la mer, et, plutôt que de le livrer aux ennemis, on aurait préféré le couler. C'est celui-là qu'on aurait retrouvé.

Enfin, suivant une troisième version, ce sous-marin daterait de la guerre avec les Anglais de 1815. Il aurait fait partie de l'armement et de la défense du Fort Espagnol, ancien fort Saint-Jean, où Jackson avait établi son quartier général.

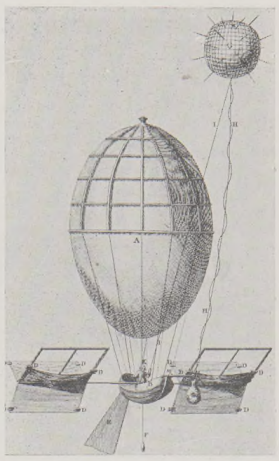
Aujourd'hui, le sous-marin repose au milieu des canons et des affûts brisés dans l'enceinte même du Fort Espagnol, dont il ne reste que quelques pans de mur. Il est là depuis plus de vingt ans et chaque jour le détruit. Nos compatriotes avaient songé à offrir à notre gouvernement cette épave. Possédant les premiers la plus grande flotte sous-marine, il était très intéressant pour nous d'avoir l'ancêtre de ces bateaux. Les sympathies dont jouit à juste titre la colonie française lui avaient permis d'obtenir du maire de la ville, M. Martin Behrmann, l'autorisation d'enlever et d'expédier en France cette épave. Une compagnie de chemin de fer, la « Frisio Railroad », offrait généreusement de faire son transport. Notre vice-consul fit des démarches près du ministère de la Marine en janvier 1906. Depuis cette époque on n'entendit plus parler de rien. Et cette année, le gouvernement américain vient de décider le transport du sous-marin dans le musée de la marine de la ville.

Dans un autre ordre d'idées, M. de Kerdrel nous communique un document curieux qu'il a retrouvé dans la bibliothèque de son château de Keruzoret. La plaquette est intitulée : *Essai sur la nautique aérienne, contenant l'art de diriger les ballons aérostatiques à volonté, et d'accélérer leur course dans les plaines de l'air. Lu à l'Académie royale des sciences de Paris, le 14 janvier 1784, par M. Carra, auteur des nouveaux principes de physique.*

L'auteur y indique, en se référant à la figure que nous reproduisons, comment il conçoit un dirigeable. Un cylindre de bois reposant sur les deux bords de la nacelle porte, de chaque côté, trois ailes de taffetas gommé, chacune de 20 ou 25 pieds de hauteur et de 15 ou 20 de largeur. Ces trois ailes, à égale distance l'une de l'autre, et arrangées en forme de roue, sont tendues d'un côté par des baguettes de bois transversales au cylindre, de l'autre par des cordes, et suivent le mouvement de rotation qui leur est imprimé par le cylindre, au moyen d'une mécanique très simple, comme celle d'un rouet à filer que l'on fait aller avec le pied, ou d'un poids qu'on laisse descendre et qu'on remonte à son gré. Une grosse bague de plomb, roulant le long de chaque baguette transversale et entraînant avec elle des petites boucles de fil de fer attachées au taffetas des ailes, tend chacune de ces ailes à mesure qu'elle tourne de haut en bas, et la replie sur elle-même à mesure qu'elle tourne de bas en haut.

Ces ailes ne doivent pas concourir uniquement à la propulsion de la « machine aéronautique ». En en fixant deux horizontalement, elles serviraient, en faisant le parasol, à empêcher la chute trop prompte du convoi ; et, au cas où l'on planerait sur mer — dans cette éventualité, la nacelle est doublée en liège — un côté des ailes, adapté à un montant spécial formerait une voile, tandis qu'une planche mince servirait de gouvernail.

A la nacelle est encore fixé un gouvernail « propre à la nautique aérienne » ; mais l'auteur n'est point sûr encore de pouvoir se diriger en tous sens. Il lui faut absolument, dit-il, un point d'appui qui devienne, à son gré, indépendant de son ballon suspensoir et de tous les corps emportés avec lui. Ici, nous tombons en pleine extravagance :



Projet de ballon dirigeable imaginé en 1784.

A, gros ballon suspensoir; B, nacelle; CC, ailes tournantes; DD, grosses bagues de plomb qui replient le taffetas des ailes tournantes, lorsque ces ailes tournent de bas en haut et qui le déploient lorsqu'elles tournent de haut en bas; E, gouvernail; F, lock; G, ballon precurseur, hérissé de pointes électriques; HH, corde entortillée de fil de laiton attachée au bout du bâton de la proue de la nacelle, et tenant le ballon précurseur à une hauteur de 140 pieds au-dessus de la nacelle; II, autre corde de 140 pieds, qui part également de l'appendice du ballon précurseur et vient dans la main du gouverneur assis vers la poupe; K, conducteur assis vers la poupe de la nacelle; L, sac de cuir rempli d'eau, au milieu duquel nage le gâteau de résine et où aboutit le fil de laiton de la corde HH; MM, poulies par où l'on file la corde destinée à descendre et à remonter à volonté, sans laisser écouler et sans renouveler le gaz en aucune manière.

« Pour obtenir ce point d'appui, je fais un second ballon, six fois moins gros que le premier, j'adapte à la proue de ma nacelle un bâton prolongé de 7 à 8 pieds en avant, et auquel j'attache une corde de 140 pieds, qui part de l'appendice de mon second ballon élevé dans les airs au-dessus du ballon suspensoir. Une autre corde semblable vient faire, dans la main du conducteur assis vers la poupe, un angle avec celle attachée au bâton de la proue. Le mouvement musculaire que le conducteur fait, en tirant la corde qui est dans sa main, force celle qui est attachée au bâton de la proue, de plier, en même temps qu'il pousse en avant le gros ballon suspensoir ; parce que l'élasticité de ce second ballon, qui est la septième partie de la force suspensoire du convoi aérien, se trouve soustraite pour le convoi et transmise entièrement dans le mouvement musculaire du conducteur. D'où il résulte que l'effort de ce mouvement porte une impulsion de l'arrière à l'avant, dont le conducteur profite pour lâcher sa corde, faire décrire à la nacelle une courbe horizontale et donner par là aux deux suspensoires une nouvelle élasticité en se relevant... »

Pour ajouter un nouvel avantage à ceux qu'il vient d'établir, M. Carra hérisse son petit ballon de pointes métalliques destinées à recueillir l'électricité des nuages qui vient aboutir à un gâteau de résine plongé dans un sac rempli d'eau accroché à la nacelle où « le fluide reprend son équilibre pour rentrer paisiblement dans le grand réservoir commun ».

Un sous-marin qui daterait de 1815, retrouvé à la Nouvelle-Orléans.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Une audition du « Maennerchor » de Zurich dans le jardin du ministère de l'Intérieur

M. Attenhofer. M. Clemenceau. M. Lardy.

M. Clemenceau applaudissant les chanteurs du Maennerchor.

LE « MAENNERCHOR » DE ZURICH, A PARIS

Une des sociétés musicales les plus fameuses de l'Europe, le Maennerchor, de Zurich, vient de se faire entendre à Paris. C'est une société d'amateurs, commerçants, artisans, médecins, ingénieurs, forte de deux cents exécutants, formant un chœur d'hommes à quatre parties. Excellemment dirigé par M. Volkmar Andreae, le Maennerchor a donné d'abord au Trocadéro, dimanche dernier, avec le concours de l'orchestre des Concerts Lamoureux, un premier concert qui a obtenu, auprès des dilettanti parisiens, un très vif succès. Le programme, qui comprenait des œuvres de Grieg, Schumann, Saint-Saëns, Berlioz, de M. Volkmar Andreae lui-même, et d'un musicien suisse très estimé, M. C. Attenhofer, était, comme composition, d'un intérêt extrême ; l'exécution en a été impeccable, et a justifié d'éclatantes ovations.

C'était, pour la colonie helvétique de Paris, une véritable fête que la venue ici de ce chœur célèbre, et l'on pouvait voir, au Trocadéro, ses membres les plus distingués groupés autour de M. Lardy, le ministre de Suisse à Paris, pour lequel elle professe à l'unanimité une respectueuse affection et dont elle vient, précisément, de célébrer, il y a quelques semaines, le jubilé, le vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans la carrière diplomatique.

Au lendemain de cette triomphale soirée, dans l'après-midi de lundi, le Maennerchor avait l'attention courtoise d'aller offrir une audition à M. Clemenceau, président du Conseil. Dans le joli jardin du ministère de l'Intérieur, tout paré de verdures nouvelles, auprès d'une assistance composée de tous les membres du gouvernement, des directeurs et chefs de service du ministère, les artistes ont retrouvé le même accueil enthousiaste qu'au Trocadéro, et le président du Conseil a donné, à maintes reprises, à ses hôtes, le signal des bravos. Il a cordialement remercié M. Lardy et M. Andreae des agréables moments de récréation qu'ils avaient eu la bonne grâce de lui donner.

LE RÉVEIL DE L'ETNA

(Voir notre gravure de double page.)

L'Etna, à son tour, après le Vésuve, vient de se réveiller et menace. Dans toute la région qui l'avoisine, des secousses de tremblement de terre ont été ressenties, en ces dernières semaines. L'inquiétude est grande parmi les populations campées à l'ombre du volcan, où elles vivaient en paix depuis des années. Des villages déjà sont désertés. A Catane, une véritable panique s'est produite. De lourdes fumées, noires le jour, rutilantes la nuit, des jets intermittents de cendre et de pierre ont remplacé le pâle panache de fumée dont le cratère est couronné sur notre photographie, — la vue classique de l'Etna, du vieux théâtre ruiné de Taormine, l'un des aspects les plus décoratifs du volcan.

L'INAUGURATION DU HAUT-KŒNIGSBOURG

(Voir la page supplémentaire non brochée.)

Nous avons reçu, jeudi matin, et nous avons réussi à imprimer en quelques heures — par un tour de force dont *L'Illustration* est seule capable — de curieuses photographies de cette cérémonie, qui a eu lieu mercredi à midi dans les Vosges alsaciennes. La fête devait être sensationnelle : un peu par la faute du temps, elle est devenue légèrement carnavalesque.

Le château de Haut-Kœnigsbourg était une vieille ruine d'un entretien difficile. La municipalité de Schlestadt (ancienne sous-préfecture du Bas-Rhin), sachant qu'elle intéressait Guillaume II, crut ne pouvoir mieux faire sa cour au kaiser qu'en la lui offrant. Aussitôt, sur l'ordre de l'empereur, l'architecte Bodo Ebhardt se mit à l'œuvre pour reconstituer le burg tel qu'il dut être, à son idée, vers 1500.

Et c'est par une autre reconstitution, celle d'un cortège de l'époque, que Guillaume II a voulu inaugurer solennellement le nouveau Haut-Kœnigsbourg : à la photographie de dire s'il y a réussi.

LE MAROC ET L'ALLEMAGNE. — Arrivée à Hambourg des nouveaux ambassadeurs de Moulaï-Hafid.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet du SCANDALE DE MONTE-CARLO, de M. Sacha Guitry
2° Le 4e fascicule du roman nouveau de M. Victor Margueritte : JEUNES FILLES.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 23 MAI 1908 *66e Année. — N° 3404.*

M. CLEMENCEAU " AU PAYS "

Une escapade du président du Conseil à son village natal, dans le Bocage vendéen.

Voir l'article et les autres photographies, page 348.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Il était impossible que cela n'arrivât pas.

Je savais qu'elle existait et me guettait. Jusqu'à cette semaine dernière, depuis deux ans, j'avais pu néanmoins être assez heureux pour déjouer ses calculs et ses ruses. Bien qu'à maintes reprises elle eût combiné de faire à l'improviste ma connaissance, je m'étais toujours dérobé à temps. Avec une obstination presque grossière, j'avais énergiquement refusé que l'on me présentât à elle. Lorsqu'elle s'était, plusieurs fois, enhardie à m'écrire, j'avais laissé ses lettres sans réponse. Je la fuyais. Mais plus je m'échappais, plus elle resserrait le réseau de ses tentatives et de ses poursuites. J'étais condamné à succomber.

C'est l'autre jour que je fus pris. J'attendais chez moi, à 2 heures, une dame de mes amies. Dès qu'on sonna, mon valet de chambre, averti qu'il pouvait recevoir, alla ouvrir et introduisit la visiteuse. J'entrai dans le salon, sans méfiance, avec de la sympathie plein la face, et je m'aperçus, envahi de stupeur, que ce n'était pas la personne à qui j'avais donné rendez-vous. J'observais, installée dans mon meilleur fauteuil, une étrangère, brune, élégante, gracieuse, marquant les environs à demi passés de la trentaine et qui, son en-cas barré en travers des genoux, et sur le manche et la pointe duquel bravement elle tenait ses mains appuyées comme sur un trapèze, m'observait de coin. Si pétillante d'ironie que fût l'expression de son sourire, je ne soupçonnai pourtant point le drame. Pas une minute il ne me vint à l'esprit, je dois l'avouer, que ce pouvait être *elle !* Je la connaissais pourtant, mais si mal, autant dire pas du tout, ne l'ayant jamais vue à œil reposé, m'étant toujours défendu de la regarder de peur d'être impressionné favorablement, et prenant mon col à mes jambes, dès qu'elle m'était signalée. Des tiers malfaisants qui s'efforçaient à tout prix de nous joindre et nous lançaient à chaque instant l'un sur l'autre m'avaient bien garanti qu'elle était très agréable, et charmante, et spirituelle, et bonne, et... Tra la la ! Plus on m'en versait, plus je m'écriais : « Non... inutile ! Je ne prends rien ! »... Aussi j'étais donc là, debout, candide en présence de cette narquoise dame, et m'imaginant que c'était quelqu'un qui s'était trompé d'étage. Ma bouche de brave homme s'entr'ouvrait déjà pour laisser tomber : « A qui ai-je l'honneur ? » quand, prenant les devants, ma visiteuse proféra ces mots terribles : « Eh bien, monsieur ? Je vous touche enfin. Je suis l'Amie-des-bêtes. »

Ma confusion fut si grande que je tombai assis sur une chaise. Deux secondes, je balançai si je n'allais pas, poliment, mettre l'intruse dehors, et puis, comme avec je ne sais combien de dents de jeune chien, elle riait aux éclats, je ris plus fort qu'elle, pour lui faire croire que j'avais de l'esprit.

Il faut maintenant que je vous mette un peu au courant des faits. Mme Jeannette X... (elle m'a prié de tenir secret son nom de famille) est effectivement une ravissante jeune femme, mariée à un avocat de talent dont l'éloquence n'a point su cependant la rendre mère. C'est la seule cause, chaque fois qu'il a entrepris de la plaider, qu'il ait invariablement perdue. Cela ne l'empêche pas, paraît-il, de continuer, d'aller en appel et en cassation, mais il a beau faire et se dépenser en mouvements oratoires, il sait à l'avance qu'il prêche dans le désert. Comme c'est un incorrigible bavard et qu'il adore parler, même pour ne rien dire, il s'est résigné à prendre son parti d'une situation qui, si elle ne finit jamais bien, ne commence du moins jamais mal. Vous avez déjà deviné, bien entendu, que ces éclaircissements, tout confidentiels, ne m'ont pas été fournis par la principale intéressée ? Non, je les tiens, à huis clos, d'un vieux bâtonnier, goutteux et frivole, ami de la famille. N'ayant pas d'enfants, Mme Jeannette, nature expansive, frémissante, guerrière, et que des dispositions naturelles, dès l'âge le plus tendre, avaient poussée déjà dans cette sensible voie, s'est mise à aimer les bêtes, toutes les bêtes, avec des préférences, mais sans trop d'injustices ni d'exclusions. Elle leur a voué sa vie. *L'humanité*, pour elle, c'est *l'animalité*. Son existence n'a pas d'autre but que de comprendre les bêtes et de les servir. Pour y atteindre, tous moyens lui sont bons, et nul obstacle ne la fait reculer. Ses clients lui prêtent, bien sûr, leur mystérieux et puissant concours : les lions lui donnent la force, le bœuf la patience, l'oiseau les ailes, et elle emprunte, chaque fois qu'il lui en faut, de la malice au singe. Les hommes comptent aussi dans son estime relative, évidemment elle ne leur ferme pas à deux battants sa pitié,... mais la qualité de commisération qu'elle leur accorde participe plus de la raison et du devoir que de l'irrésistible et inexplicable élan du cœur. Elle a du reste, là-dessus, des idées très particulières et une morale que je me garderai d'autant plus de déflorer qu'elle ne manquera pas de vous les soumettre elle-même, à présent que vous voilà, par mon intermédiaire, en relations suivies. Car c'est à cela, et pas à autre chose, que tendait, depuis deux ans, son astucieuse et opiniâtre campagne. Je n'ignorais pas que mes yeux, pourtant si beaux, y étaient pour moins que rien, non, ce qu'elle voulait, la mâtine, c'est que je consentisse à écouter, de temps à autre, ses doléances et revendications, qu'auprès de vous qui avez la bienveillante faiblesse de me lire je me fisse le plaideur, l'avocat des bêtes, de nos amies les bêtes ! des bonnes bêtes ! des sales bêtes par où, dès qu'on a le malheur de connaître cette gentille « apôtresse », il faut bien, coûte que coûte, passer ! Cependant, quand nous eûmes fini de trop rire, elle et moi, il fallut bien se décider à causer.

— Ma foi, madame, lui dis-je, bravo ! Pour une belle chasse et menée rondement, c'en est une ! La seule et la plus grosse des bêtes, c'est moi. Et je suis *forcé !* Mes compliments.

— Il ne s'agit pas de chasse, répliqua-t-elle en haussant les épaules. C'est d'ailleurs un mot et une chose dont je m'écarte avec dégoût.

— De quoi donc s'agit-il ? Est-ce pour une quête ?

— Pire que cela !

— Pour un mariage ?

— Oh ! Soyez convenable.

— Je voulais dire un mariage de bêtes ! Une noce de chiens ! Qu'avez-vous cru ?

— A la bonne heure ! Mais non, pas davantage. Voici la vraie raison. Chaque semaine je lis vos courriers très attentivement... (Je commençai à m'incliner, avec un sourire de miel.) Je les lis depuis la première jusqu'à la dernière ligne. (Mes longs cils s'abaissèrent pour répandre sur mes joues une ombre modeste.) Depuis un an et demi, je puis affirmer, sans mentir, que je n'en ai pas manqué un seul... (Je murmurai, d'une voix basse et langoureuse : Vraiment, madame, vous me combl...)

Elle continuait :

— Eh bien, je n'ai pu m'empêcher de faire la constatation que vos chroniques sont sèches, incomplètes et froides... Pourquoi ? me demandez-vous ?...

Je n'avais rien demandé; mais, curieux d'obtenir la réponse, je fis semblant d'avoir, en effet, posé la question. Et elle me la fournit sur-le-champ.

— Parce que vous n'y parlez jamais des bêtes.

— Moi !...

Je protestai. Elle m'arrêta.

— Ou si peu que c'est comme si vous n'en parliez point !...

— Pardon ! pardon ! Je crie à l'injustice ! A propos des expositions canines, du concours agricole, en maintes occasions, j'ai, au contraire, donné d'irrécusables témoignages de mon amour pour les bêtes !... Je me suis compromis !

— Non. Vous avez rendu compte... tout simplement... avec de la sympathie... je ne dis pas... Mais ce n'était que de la littérature, on n'y sentait point le feu sacré, l'apostolat, ni la sainte fureur...

Avant même que j'aie pu riposter, elle m'accablait :

— Avez-vous fait campagne pour les chevaux de fiacre, spécialement pour ceux de l'Urbaine, qui, la plupart boiteux, écorchés, saignants, n'étant plus pansés ni nourris, vacillent dans les brancards à chaque pas que leur arrache le fouet ? Avez-vous réclamé des tas de sable pour les rues montantes pavées en bois ? Vous êtes-vous soucié de la façon dont on tue dans les abattoirs ? Y avez-vous été seulement un petit matin pour vous rendre compte, en manière d'apéritif ? Avez-vous informé le préfet de la mauvaise grâce des agents et de l'air insolemment moqueur avec lequel, en dépit de la loi Grammont, ils se résignent à dresser, quand on les y contraint, d'un petit bout de crayon qui n'aura pas de suites, une « contrevention » au charretier qu'ils regardaient sans émoi rembourrer le ventre de son cheval à coups de pied cloutés ? Avez-vous, au tir aux pigeons, pris votre courage à quatre, pour injurier les messieurs très bien élevés et porteurs de grands noms qui viennent, avec douceur, casser à vingt pas une aile, une patte, ou détacher à moitié le col d'un cent de pigeons, et cela par un ciel turquoise, en fumant un bon cigare, sans même une ombre de joie sur leur face effroyablement correcte ? Si vous avez vu courir, affolé, en plein boulevard, un roquet perdu, avez-vous tout fait, tout tenté pour l'appeler et tâcher de le prendre afin de le porter à un asile ? Combien de fois vous est-il arrivé de pousser à la roue pour aider à démarrer le camion trop lourd ? Etes-vous le crâne et chic passant qui, sans crainte de gâcher une paire de gants, dételle le harnais du limonier tombé ? Quand une brute maltraite un animal, sautez-vous dessus ? Faites-vous partie de la Protectrice ? de la ligue contre la vivisection ? Tolérez-vous l'attelage des chiens, le dénichage des oiseaux, la crevaison de leurs yeux pour que leur chant soit plus pur ? Vous arrêtez-vous pour caresser un chat blanc sur l'appui d'une fenêtre ou pour ouvrir la porte du magasin au toutou assis sur son derrière et qui veut rentrer ? Avez-vous des bêtes chez vous, enfin, auxquelles vous parlez poupon et dites des stupidités sans prix et qui vous comprennent et qui vous répondent, même privées de la parole, rien qu'avec un regard de leurs prunelles d'or, un battement de queue, ou un imperceptible frémissement de tout leur pauvre petit être inférieur et dévoué ? Répondez ? Allons ? Répondez ! Non, n'est-ce pas ? J'en avais comme un vague soupçon. Eh bien, c'est pour tout cela, mon cher maître, que je suis venue, sans phrases, vous demander auprès de votre grand public...

— Pas de flagornerie !

— Trop modeste ! quand je dis votre grand public, je veux dire celui de *L'Illustration*... que je suis venue vous demander votre appui sans

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

réserve. Il me semble que je mérite, pour le moins, autant d'intérêt et d'égards que ceux de vos amis dont vous n'hésitez pas à conter, à propos de rien, les moindres faits et gestes ?

— A qui faites-vous allusion, s'il vous plaît, madame ? dis-je un peu piqué.

— A tous, monsieur. Vous nous avez déjà exhibé l'Homme-qui-lit, le Grincheux, l'Optimiste, le Fureteur... C'est mon tour. Vous n'aviez pas l'Amie-des-bêtes. Le besoin s'en faisait sentir et ça manquait de femmes. J'entre donc dans la cadence. Vous verrez comment j'y danse ?

Elle s'arrêta, me laissant assommé.

— Ainsi. C'est convenu ?

Je pris la main qu'elle me tendait.

— Soit, madame. Je cède à la force. Mais je prévois des choses bien douloureuses et que vous allez me mener à du joli ! Ah oui !

— Pas du tout. Vos lecteurs seront enchantés. Il doit, parmi eux, j'en suis bien sûre, s'en trouver plus de six douzaines qui pensent comme moi ? Ils vous béniront et vous n'imaginez pas le bien personnel que ça va vous faire, entre temps, de quitter les hauteurs humaines et de vous mettre à plat ventre, à quatre pattes, — comme avec les petits enfants ? C'est à regarder en dessous de soi et à vivre avec les animaux qu'on apprend combien on est peu digne d'être leur roi. L'amour des bêtes, c'est l'école primaire de la philanthropie.

Elle se leva.

— En voilà assez pour aujourd'hui. Et n'attendez pas la personne à qui vous aviez donné rendez-vous ? Elle ne viendra plus. Elle aussi, c'est une zoomane. Je la connais de longue date. Sachant qu'elle devait se présenter ici tantôt, à heure fixe, j'ai eu l'idée de prendre sa place. Et elle y a consenti. A bientôt ! Je suis heureuse. Et vous ?

Je préférai ne rien répondre.

Henri Lavedan.

(*Reproduction et traduction réservées.*)

L'ERREUR DU HAUT-KŒNIGSBOURG

Le château du Haut-Kœnigsbourg, dont les tours, les courtines, remises toutes à neuf, après être demeurées trois siècles découronnées, dominent de nouveau de leur masse fauve la vallée de l'Ill et Schlestadt étendue au pied des collines, a beaucoup occupé le monde ces jours derniers. Et, tandis que les simples curieux de pittoresque s'intéressaient à la fête d'inauguration, à ce cortège théâtral que nous montrions, la semaine dernière, défilant en armures surannées, dans ce décor savamment patiné et fardé, des archéologues, des artistes souriaient ironiquement à la pensée que tant de soins minutieux n'avaient été pris que pour restituer, en terre alsacienne, un à peu près trompeur du vieux burg.

En vain, répondant aux critiques adressées à une entreprise qui avait, depuis des années, toute sa sollicitude, et défiant les frondeurs, l'empereur, à la cérémonie du 13 mai, a salué « le génial architecte qui, après une étude détaillée des sources et du matériel documentaire, a préparé l'œuvre, et, se conformant strictement aux types de la vieille époque, l'a achevée ». Il ne peut, dans le fond, conserver aucune illusion : le Haut-Kœnigsbourg restauré ne ressemble que de fort loin au château fort qui, au seizième siècle, s'élevait à cette même place.

Le château du Haut-Kœnigsbourg que l'architecte Bodo Ebhardt a reconstruit, par erreur, avec un donjon carré.

En mai 1899, la ville de Schlestadt faisait hommage à l'empereur Guillaume II de ce qui restait du Haut-Kœnigsbourg : au milieu d'âpres bois, au sommet d'une colline, une triple enceinte de murailles éventrées de brèches, flanquées de tours démantelées ; la plus imposante ruine féodale de l'Alsace entière.

Dès qu'il en fut le maître, il en ordonna la restauration. Comme avait fait autrefois pour Pierrefonds l'impératrice Eugénie, il voulut que le Haut-Kœnigsbourg lui fût restitué tel qu'il était aux temps de sa splendeur, vers 1500. Il demanda à l'architecte Bodo Ebhardt d'être, en cette occasion, son Viollet-le-Duc.

La délégation d'Alsace-Lorraine offrit les premiers fonds nécessaires à ce travail considérable. Le Reichstag allemand suivit ce généreux exemple. La cassette impériale devait parfaire la dépense, estimée à près de quatre millions de francs. M. Ebhardt se mit tout aussitôt à l'œuvre, et, avec infiniment de conscience, il faut le dire, prépara la réédification du burg. Il se livra à de méticuleuses recherches, fouillant les ruines elles-mêmes, leurs puits, leurs citernes, où il retrouva les écussons des anciens possesseurs, les Thiersteiner, les Sickinger, les Bollweiler. Il visita, en Autriche, en Italie, tous les châteaux forts similaires qu'il put trouver ; et surtout, sachant combien les échanges avaient été fréquents entre les bâtisseurs alsaciens et bourguignons, fit, en Bourgogne, de fréquents voyages d'études. Le 13 mai 1901, ayant retrouvé les carrières de belles roches rouges qui, sans doute, avaient fourni les matériaux de construction pour le Haut-Kœnigsbourg, il conviait l'empereur en personne à venir poser la première pierre de ses travaux. Mais son œuvre était achevée à peine, à quelques semaines de son inauguration — qui eut lieu exactement sept ans jour pour jour, après la pose de cette première pierre — qu'elle était l'objet des plus vives et des plus sérieuses critiques. En plein Reichstag, s'élevant contre une demande de crédits supplémentaires, le député Pfeiffer dénonçait l'inexactitude de la reconstitution qu'on s'apprêtait à inaugurer si solennellement. Et, à l'appui de son dire, il déposait sur le bureau de l'assemblée un document probant.

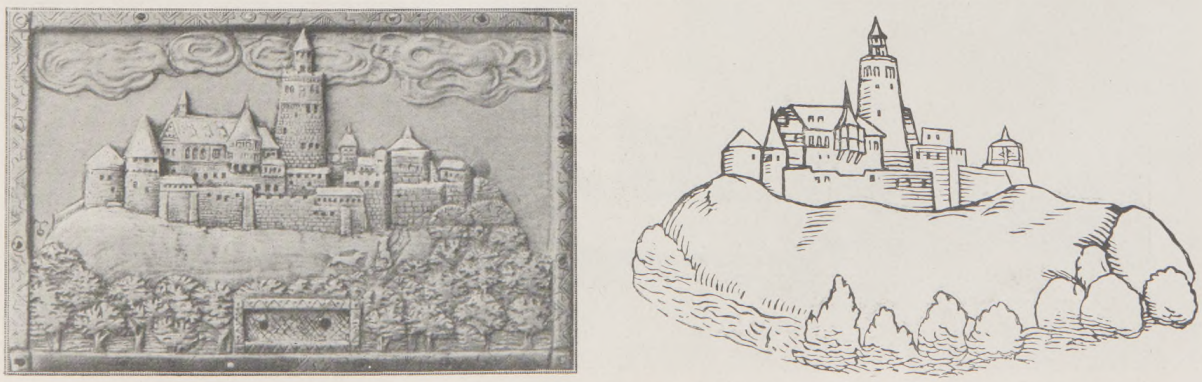
C'était une très ancienne gravure sur bois retrouvée dans une imprimerie de Strasbourg et représentant un épisode d'une guerre symbolique qui, depuis les Egyptiens, les Hindous, a beaucoup servi : la guerre des Chats et des Rats. Cette planche, œuvre de Hans Weiditz, le « maître de Pétrarque », qui illustra, au seizième siècle, nombre d'ouvrages d'architectes alsaciens, cette planche était connue, et M. Heitz, l'imprimeur strasbourgeois qui en est l'heureux possesseur, en avait tiré de nombreux exemplaires à la demande de chercheurs, de curieux et de savants. Mais M. Heitz parvint à reconnaître, à établir que, dans cette bataille entre chats et rats qui se livre sous les murs de Schlestadt, la forteresse qui couronne, au fond, une colline, détail assez accessoire dans l'ensemble de la composition, est tout bonnement le Haut-Kœnigsbourg, tel que l'avaient reconstruit, au quinzième siècle, les Sickinger et tel qu'il subsista jusqu'en 1557.

Or, dans cette image, dont nous reproduisons la partie essentielle, c'est-à-dire le burg, le donjon n'est nullement carré comme l'a reconstruit M. Bodo Ebhardt : c'est une tour tronconique, surmontée d'une niche de guetteur en bois.

Depuis lors, une nouvelle découverte est venue achever encore de confondre l'habile et malheureux architecte : on a remis au jour un ivoire représentant le même château, avec sa tour en pain de sucre, couronnée de son échauguette. M. Ebhardt s'est donc trompé. Il a bâti un castel de fantaisie, fort beau, fort soigné ; il n'a pas donné à son empereur, quoi que celui-ci en ait dit l'autre jour, « la fidèle image du passé. »

Des spécialistes ont fait à l'architecte un reproche plus grave : sa tour carrée est une hérésie. Elle se fût comprise dans une restitution de la forteresse romane primitive. Mais, à partir de l'invention de l'artillerie, il n'est plus d'exemple de donjon de ce genre dans l'architecture militaire. La forme ronde a partout remplacé le plan carré, qui présentait aux boulets des objectifs trop précis.

Et, comme, depuis près de dix ans, toute la presse allemande s'accordait, à l'envi, à louer surtout le mérite documentaire qu'aurait l'œuvre de M. Ebhardt, cette forteresse devenue tout à coup nationale, symbolique, l'Alsace entière — l'Alsace demeurée française de cœur — s'amuse fort, en ce moment, de la déconvenue.



Plaquette en ivoire et fragment d'une gravure sur bois montrant l'architecture réelle du château du Haut-Kœnigsbourg, au commencement du XVIe siècle.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Sur les rochers de Mouilleron-en-Pareds : les moulins à vent

La maison où est né M. Georges Clemenceau, à Mouilleron-en-Pareds.

L'hôtel du « Mouton », à Chantonnay, où coucha le président du Conseil dans la nuit du 11 au 12 mai.

M. CLEMENCEAU AU PAYS NATAL

Depuis des semaines, notre Premier rêvait de faire un tour « au pays ». L'autre dimanche, il s'en alla chercher son frère, Me Albert Clemenceau, l'avocat à la cour.

— Viens-tu passer deux jours en Vendée? lui dit-il. On part ce soir. On revient mercredi...

— Entendu, dit Me Clemenceau.

Et, s'étant libérés, tous deux prenaient le premier train pour Chantonnay. Là, ils trouvaient une auto conduite — couleur locale, voilà bien de tes contre-coups — par un nègre, un Malgache marié à une blonde Nantaise, et qui les promena, deux jours durant, à travers Plaine et Bocage.

Ce furent quarante-huit heures de délicieux repos, dans le calme du printemps, dans la joie de l'escapade. Peut-on dire qu'ils voyageaient *incognito ?* Point de réception officielle sans doute. Sans doute, ils passaient dans maint endroit, chauffeurs anonymes qui interrompent les songes des chiens et font béer, sérieux, les enfants à la porte des fermes... Point d'autorités pour les accueillir, pas d'orphéons, pas de discours.

Mais, parfois, dans un village, ils s'arrêtaient. Et de vieux amis, en criant leurs noms, s'élançaient vers eux, tout surpris, tout égayés, tout rajeunis de les voir.

Eux-mêmes se sentaient revenus à quarante ans en arrière. « Ils allèrent aux lieux que connut leur enfance. » Ils s'arrêtèrent à Mouilleron-en-Pareds, le village natal du président du Conseil ; ils allèrent au château de l'Aubrays, qu'habita et où mourut leur père...

Ils ne couchèrent, le soir venu, en aucune sous-préfecture. Et l'hôtel du *Mouton*, à Chantonnay, dont la cour garnie de glycine en fleurs abrita leur auto, n'a rien d'un palais, ni d'un *palace*. Mais quelle bonne nuit on y passe et quel doux réveil dans la fraîcheur de la campagne souriante, dans l'atmosphère parfumée du « patelin » qu'on retrouve.

Un seul incident grave ! Un maladroit agneau s'était jeté dans les roues de la voiture. La petite bergère, qui le voyait gisant sur la route, poussa des cris d'affreuse douleur. Mais une pièce d'or, vite sortie, subitement calma son chagrin.

Quand elle ne pleura plus, les deux frères remontèrent en automobile. Elle fut stupéfaite.

— Vous ne l'emportez point ? dit-elle, voyant que l'agneau lui restait... Vous pouvez bien, puisque vous l'avez payé...

Mercredi soir, le président du Conseil reprenait le train à Chantonnay. Il dormait du sommeil le meilleur quand un employé zélé s'approchant :

— Ces messieurs sont bien pour Paris ? cria-t-il.

Eveillé en sursaut, M. Georges Clemenceau nota, sans bonne humeur, que l'incognito, comme la gloire, a ses inconvénients.

Phot. Franzen.

LE PREMIER UNIFORME

Le prince des Asturies (un an) en tenue de fantassin, sur les genoux de son père, le roi d'Espagne.

LE PLUS JEUNE SOLDAT D'ESPAGNE

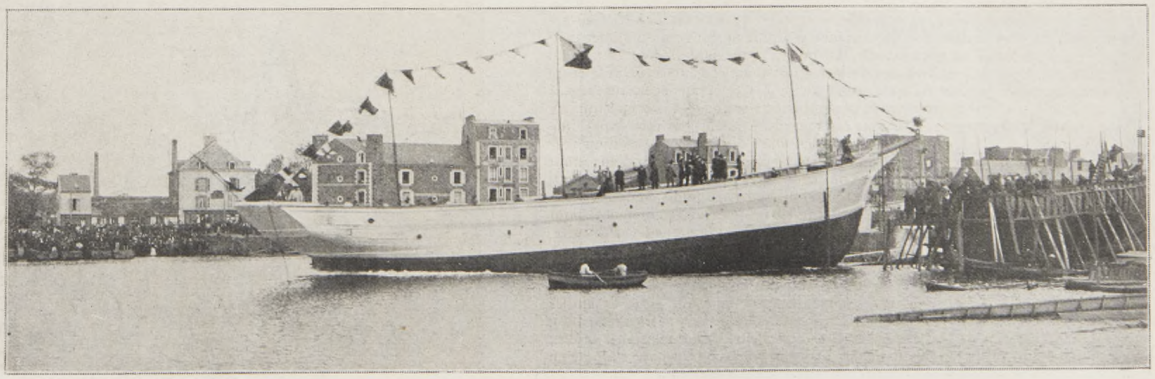
Nous montrions, la semaine dernière, le roi Alphonse au cours d'une des cérémonies par lesquelles on a célébré le centenaire de la guerre de l'indépendance, prenant dans ses bras le petit prince des Asturies, et lui faisant baiser le drapeau.

A l'occasion du premier anniversaire de la naissance du jeune héritier du trône, le 10 mai, la reine Victoria a eu une attention non moins charmante : elle a revêtu le petit prince de l'uniforme du 1er régiment d'infanterie, le régiment du roi.

Après un service d'actions de grâces, le ministre de la Guerre, le général Prim de Rivera et le colonel du régiment ont gravement immatriculé le prince comme recrue.

L'EXPÉDITION CHARCOT AU POLE SUD

Le docteur Jean Charcot va, de nouveau, se remettre en route, dans quelques semaines, vers le pôle sud. Lundi dernier, on a lancé, à Saint-Malo, des chantiers Gautier, le navire qui portera l'expédition dans les glaces. C'est un trois-mâts aux formes robustes, ramassées. Le docteur Charcot l'a baptisé de ce nom, qui laisse le champ à tous les espoirs : *Pourquoi-Pas?*

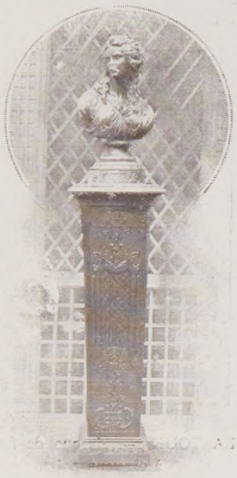


La nouvelle expédition antarctique du Dr Charcot. — Lancement, à Saint-Malo, du trois-mâts *Pourquoi-Pas?* — *Phot. H. Le Maillot.*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'exposition dans la galerie Georges Petit.

CENT PASTELS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE



Portrait de Mme Vigée-Lebrun.
(Terre cuite de Pajou.)
(Collection de M. Wilbrod Chabrol.)

Tandis qu'en Afrique, où nos soldats se battent, les infirmières de la Croix-Rouge — Femmes de France, Dames françaises — exaltées à l'envi par la plus noble émulation, accomplissaient vaillamment auprès d'eux leur devoir, ici, une grande dame, Mme la marquise de Ganay, rêvait de seconder une œuvre patriotique qui vient de faire ses preuves d'éclatante façon, et, se rappelant sans doute le succès qu'obtint, en 1883, l'exposition à jamais fameuse des « Cent chefs-d'œuvre », préparait l'exposition, qui vient de s'ouvrir, à la galerie Georges Petit, de « Cent Pastels du dix-huitième siècle ». C'est l'événement du jour, de la saison, de l'année, et ce n'est pas à l'aventure que nous rapprochons ici ces deux glorieuses manifestations d'art, celle de 1883, celle d'aujourd'hui. On n'oubliera pas plus celle-ci que celle-là. Paris, si gâté, si blasé, a salué, lundi, d'un cri unanime d'enthousiasme, d'admiration, l'exposition de Cent Pastels, et, dès les premières heures une somme de 21.000 francs, hommage reconnaissant, hommage doré à l'ingénieuse, à l'élégante initiative de Mme la marquise de Ganay, hommage ému au dévouement des dames de la Croix-Rouge, aussi bien qu'à l'héroïsme des braves combattants du bled marocain, tombait, aux tourniquets de la rue de Sèze, dans la caisse de la Société française de Secours aux Blessés militaires. Aussi bien, c'est là une des plus jolies, des plus séduisantes entreprises qu'ait jamais menées à bien l'initiative individuelle. Et seule, l'influence charmante et douce, mais persévérante, d'une femme du monde, discrètement secondée par quelques dévouements trop modestes, y a réussi.

Et d'abord, avec quel art n'a-t-on pas présenté cette collection de rares merveilles ! Avec quel goût respectueux des œuvres précieuses qu'il s'agissait de parer de façon digne d'elles, et non d'éclipser, avec quel tact affiné M. Georges Petit, aidé du plus artiste des décorateurs — qu'il ne faut pas nommer non plus ! — a transformé sa grande salle. Au milieu d'une plate-bande fleurie, un frêle portique de ce délicat treillage de lattes qui complétait de si galante sorte le décor des vieux jardins français, tend au seuil son écran léger, ménage la transition de sa couleur claire entre la pénombre du vestibule et la douce lumière de ces cadres, le rayonnement de tous ces regards, à jamais vivants dans l'inépuisable et si fragile poussière. On a vêtu les murs d'une toile rose, d'un rose mourant d'étoffe fanée, couronnée d'une frise treillagée d'un vert laiteux, tout caressant à l'œil ; et des fleurs encore, de pâles hortensias, bleus et roses, font, au milieu de la salle, un parterre, autour d'un socle où jaillit un buste prodigieux, celui de *Madame Adélaïde*, par Houdon, — car, accessoirement, pour varier les plaisirs des yeux, on a déposé dans la salle une vingtaine de sculptures, des portraits admirables, signés Caffieri, Couston, Bouchardon, Falconet, Pajou, Houdon.

Les pastels — cent œuvres françaises, auxquelles on a joint dix-huit œuvres contemporaines de l'école anglaise — sont disposés dans une série de stalles qui se développent au pourtour de la galerie comme autant de petites chapelles, favorables à l'isolement, au recueillement, aux heures matinales, du moins, où seule la petite phalange des fervents tôt levés est accourue pour s'éjouir en paix.

Mais quelles divinités abritent ces chapelles ! que de sourires exquis, que de pensées, frivoles ou mélancoliques ! que de regards triomphants, déçus, pensifs, las ! que de vie ! que de charmes !

Il nous faudra des jours et des jours avant d'avoir reposé, parmi tout cela, nos préférences, et peut-être, l'exposition sera-t-elle au soir de sa clôture, que nous hésiterons encore entre tant de beautés, pendant moins d'un mois réunies, et qui vont s'en retourner, pour longtemps, dans le mystère des collections jalousement closes.

Trente-cinq figures de Quentin de La Tour ; trente-deux de Perronneau — les deux demi-dieux du pastel — un morceau de Boucher, deux de Carmontelle, trois portraits de la Rosalba, un Chardin, un Chevallier, un Ducreux — l'une des plus vigoureuses choses de tout l'ensemble — un Duplessis, deux pages de Frey, deux de Coypel, deux de Greuze, deux de Hoin, deux de Mme Labille-Guiard, deux de Liotard, deux de Mérelle, deux de Nattier, deux de Prud'hon, trois de Louis Vigée, un Roslin, un Lenoir, un Hall, un Guérin : c'est à une sèche énumération qu'il faut se borner si l'on craint d'être injuste, et nous avons cherché ici à donner une idée d'ensemble de cette inoubliable exposition, sans prétendre signaler parmi tant de chefs-d'œuvre les plus fameux. Un chiffre, toutefois, donnera une idée précise de l'inappréciable valeur de cet ensemble : les cent dix-huit pastels, les vingt-trois bustes, sont assurés pour la somme globale de 22 millions.

On sort de là pénétré de reconnaissance pour l'organisatrice d'une telle fête esthétique, pour les bienveillants collectionneurs dont la méritoire abnégation l'a rendue possible, — et, aussi, tout empli d'un patriotique orgueil, d'un amour plus profond pour le doux ciel sous lequel sont écloses toutes ces merveilles, le ciel béni qui éclaira toutes ces beautés, qui sourit à tant de prestigieux artistes.

Gustave Babin.

PERRONNEAU. — Portrait du comte de Bastard.
(Collection de M. L. D.)

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

NATTIER. — Portrait de M. Le Royer, conseiller au Parlement.
(Collection de M. S. Bardac.)

Mme ROSLIN. — Portrait de Mme Hubert-Robert.
(Collection de M. Arthur Veil-Picard.)

NATTIER. — Portrait de Mme Le Royer.
(Collection de M. S. Bardac.)

LA TOUR. — Portrait de la marquise de Rumilly.
(Collection de M. J. D.)

DUCREUX. — Son portrait par lui-même
(Collection de M. le baron A. de Fleury.)

LA TOUR. — Masque de femme à cheveux noirs.
(Collection de M. J. D.)

LA TOUR. — Son portrait par lui-même.
(Collection de M. Marius Paulme.)

LA TOUR. — Portrait du maréchal de Saxe.
(Collection de M. Georges Pannier.)

LA TOUR. — Portrait du graveur Schmidt.
(Collection de M. Arthur Veil-Picard.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

FREY. — Portrait de la comtesse de Bar.
(Collection de M. le comte A. de Chevigné.)

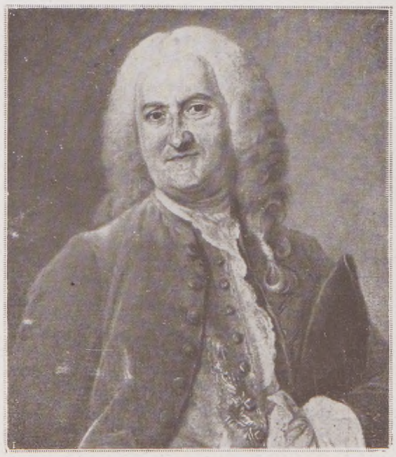
PERRONNEAU. — Portrait d'enfant en costume de hussard bleu.
(Collection de M. Arthur Veil-Picard.)

LA TOUR. — Portrait de Marguerite Lecomte.
(Collection de M. J. D.)

LA TOUR. — Portrait d'Etienne Perrinet, sieur de Jars.
(Collection de M. J. D.)

LA TOUR. — Portrait de M. Duval de l'Epinoy.
(Collection de M. J. D.)

RUSSELL. — Portrait de Mrs Currie.
(Collection de M. Arthur Veil-Picard.)



LOUIS VIGÉE. — Portrait du fermier général Le Riche de La Poupelinière.
(Collection de M. Georges Petit.)

GREUZE. — Etude pour « l'Heureuse mère ».
(Collection de M. J. D.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES REPRESENTATIONS DE GALA DE " BORIS GODOUNOW " A L'OPÉRA

Le couronnement du tsar Boris (M. Chaliapine) : le peuple prosterné sur le passage de la procession impériale autour des cathédrales du Kremlin.

Voir l'article, page 358.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Prince et princesse de Galles.

Inauguration de l'exposition franco-britannique de Londres (14 mai) : le cortège officiel, sous la pluie.

L'OUVERTURE DE L'EXPOSITION FRANCO-BRITANNIQUE

Londres, 17 mai 1908.

Mme de Sévigné disait d'un courtisan de ses amis que la nature avait doté d'un physique peu agréable : « Il abuse vraiment de la permission qu'ont les hommes d'être laids. »

Depuis si longtemps qu'il y a des expositions et qui s'ouvrent au public, on leur permet, chacun le sait, de n'être point entièrement installées le jour où elles s'ouvrent. Mais, vraiment, les organisateurs de l'exposition franco-britannique ont abusé de cette permission. Nous avions déjà vu ailleurs des palais vides et des vitrines qui ne contenaient rien, des caisses attendant qu'on les déclouât, des pelouses sans leur gazon et des corbeilles sans aucune fleur. Mais il n'y avait ici ni pelouses, ni corbeilles, ni vitrines, et quelques-uns des palais se réduisaient à la carcasse.

On pourrait, sans nul doute, aller loin dans cette voie. Pourquoi, par exemple, ne pas prendre un terrain délaissé, l'entourer de barrières avec des tourniquets pour donner accès aux visiteurs payants et puis déclarer avec le concours d'une Altesse Royale, si l'on peut en trouver une, de plusieurs ministres et ambassadeurs, que l'exposition qui s'élèvera sur ces lieux est dès maintenant ouverte et que le public, moyennant la somme d'un shilling ou d'un franc par personne, sera, tous les jours qui vont suivre, admis à la visiter ? Il serait même ingénieux de faire justement servir le produit de ces entrées à la construction de l'exposition.

A qui incombe la responsabilité de ce retard ? En grande partie au commissaire général M. Imré Kiralfy. Il a fait tout ce qui dépendait de lui pour décourager par avance les exposants français. Les prix qu'il leur demandait pour les emplacements étaient en eux-mêmes beaucoup trop élevés et la manière, un peu orientale, pour ne pas dire plus, dont M. Kiralfy conduisait les négociations, pouvait légitimement écœurer et dégoûter les meilleures volontés. De plus, M. Kiralfy, pareil en cela à Napoléon, avait la prétention de tout régler, de tout administrer par lui-même, jusqu'aux plus infimes détails. La conséquence fut que bien des choses ne furent point réglées du tout.

Ce manque complet d'organisation et aussi une pluie déplorable attristèrent considérablement la journée de l'ouverture ; ils donnèrent à ce baptême

M. Imré Kiralfy, commissaire général.

je ne sais quel air d'enterrement. Des milliers de visiteurs qui arrivaient à Shepherd's Bush, sur le coup des 2 heures, furent tout d'abord arrêtés longtemps par des barrières et des échafaudages que l'on n'avait pas seulement eu la précaution d'enlever. La foule grossissait de plus en plus ; elle se pressait contre les barrières et celles-ci ne cédaient pas. Des *gentlemen* d'une tenue irréprochable, des dames en toilette élégante, durent se mettre à quatre pattes dans la boue et pénétrer comme des malfaiteurs dans ce lieu de délices où leur billet leur donnait droit d'entrer.

Il y avait là beaucoup de *policemen ;* le *policeman* londonien est merveilleux pour assurer l'ordre et faire exécuter la consigne. Mais encore a-t-il besoin d'une consigne. Ce jour-là, il n'en avait point. Il y avait aussi des interprètes, des guides chamarrés, galonnés, vêtus de bleu clair comme nos sous-officiers de hussards. Avisant l'un d'entre eux, celui qui me parut le plus considérable, j'allais lui demander mon chemin, quand il me prévint et me demanda le sien. Nous découvrîmes que nous étions, au même degré l'un et l'autre, des étrangers en ces lieux, et nous nous saluâmes en souriant. Durant la guerre russo-japonaise, en Mandchourie, le quartier général du corps d'armée nous donna, un soir, un guide cosaque qui devait nous conduire jusqu'au bivouac de la brigade à laquelle nous étions attachés. Le cosaque partit bravement et nous le suivions plein de confiance, prenant à droite quand il prenait à droite, nous arrêtant quand il s'arrêtait. Comme nous n'arrivions jamais à l'endroit fixé, mon compagnon (c'était dom Jaime de Bourbon, capitaine aux hussards de la garde) dit tout d'un coup au cosaque :

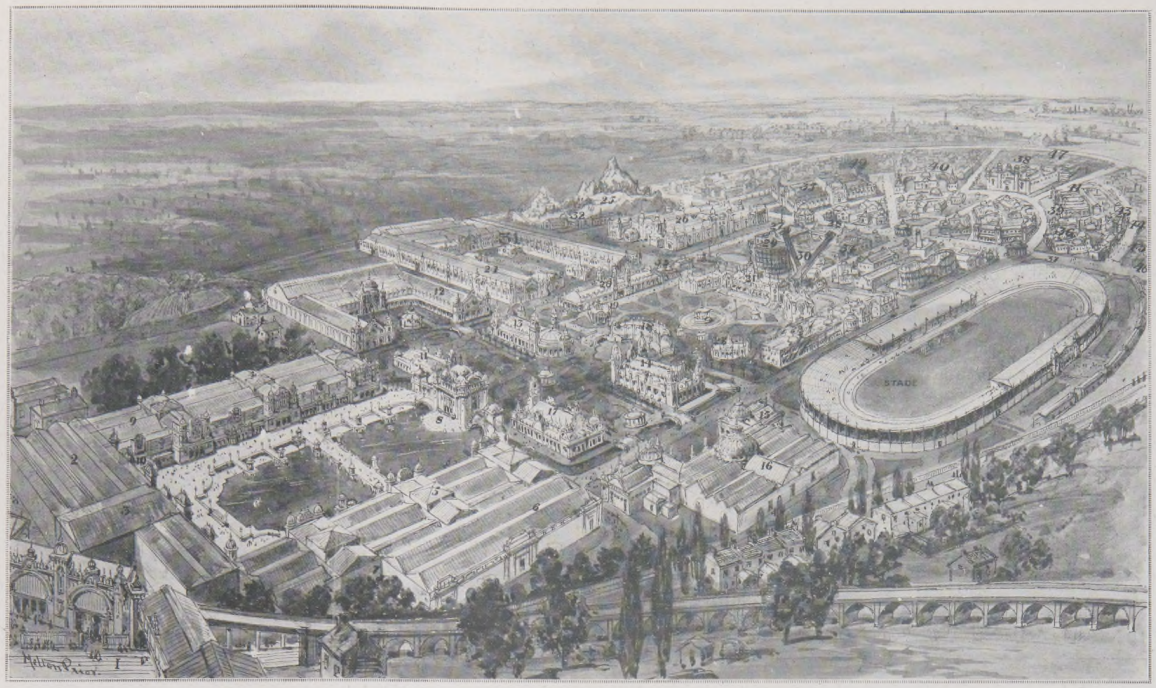
— Mais est-ce que tu connais la route, au moins ?

— Votre Haute Noblesse, répondit tout naturellement l'autre, c'est bien la première fois que je viens dans ce pays.

Les guides de M. Kiralfy venaient, eux aussi, pour la première fois à Shepherd's Bush...

A 2 h. ½, le cortège officiel arriva : le prince et

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us



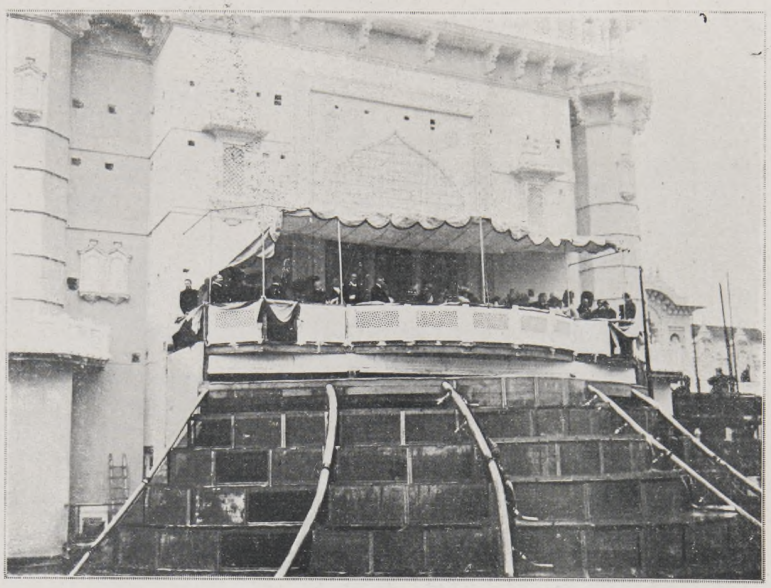
Vue panoramique de l'exposition franco-britannique.

1. Entrée par Wood Lane.
2. Palais des Sciences.
3. Palais des Industries britanniques.
4. Palais des Industries françaises.
5. Palais des Industries textiles et de Chimie industrielle.
6. Palais de l'Education britannique.
7. Salle de conférences sur l'éducation.
8. Palais du Congrès.
9. Services administratifs.
10. Service des douanes.
11. Arts appliqués français.
12. Restaurant français.
13. Arts appliqués britanniques.
14. Palais des Travaux de la femme.
15. Cercle des Sports.
16. Palais des Beaux-Arts.
17. Palais de la Musique.
18. Pavillon empire.
19. Pavillon Louis XV.
20. Pavillon franco-britannique.
21. Grand restaurant.
22. Club. Jardin.
23. Pavillon royal.
24. Pavillon de la ville de Paris.
25. Chemin de fer pittoresque canadien.
26. Canada.
27. Nouvelle-Zélande.
28. Colonie de la couronne.
29. Le jeu de la Spirale.
30. Le jeu du Flip-Flap.
31. Chemin de fer Canadien-Pacifique.
32. Fabrique de biscuits.
33. Manufacture de tabacs.
34. Vieux Londres.
35. Australie.
36. Algérie, Tunisie et Afrique orientale française.
37. Village sénégalais.
38. Inde.
39. Indo-Chine.
40. Village cinghalais.
41. Village hindou.
42. Village irlandais.
43. Tunisie.
44. Palais colonial français.
45. Bâtiment des colonies françaises.
46. Pavillon du ministère de la Guerre français.
47. Sports et jeux de l'Orient.

Sénateur Dupont. M. Cambon. Princesse Louise, duchesse d'Argyll. M. Cruppi. Prince et princesse de Galles. Mme Cruppi. Duc d'Argyll. M. Fran. Loel Derby.

LA TRIBUNE OFFICIELLE A L'INAUGURATION DE L'EXPOSITION FRANCO-BRITANNIQUE DE LONDRES

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



La tribune officielle, au-dessus de la fontaine monumentale, pendant l'inauguration.

la princesse de Galles, le duc d'Argyll, MM. Jean Cruppi et Ruau, l'ambassadeur de France. Ils traversèrent la cour d'honneur et vinrent prendre place sur une tribune, au-dessus de la fontaine monumentale. Les tapissiers chargés de décorer cette tribune s'étaient mis à l'ouvrage juste une demi-heure auparavant. J'étais en bas, sous mon parapluie, perdu dans la foule obscure, et je me demandais, non sans inquiétude, comment ces ouvriers, malgré toute leur habileté, parviendraient à clouer les tentures aussi rapidement. L'inquiétude était justifiée, car les tapissiers clouaient encore quand le prince de Galles, en costume d'amiral, parut sur la tribune. Bien vite les tapissiers se massèrent dans un coin et ils restèrent là durant toute la cérémonie ; à côté de l'ambassadeur, de l'élégante et fine Mme Geoffroy, la femme du chargé d'affaires, on voyait des prolétaires en tenue plutôt négligée ; cela mettait une note franchement démocratique dans le tableau.

L'héritier du trône britannique s'avança sur le bord de la tribune ; il annonça aux foules que l'exposition était ouverte. Là-dessus, des masses chorales chantèrent *la Marseillaise* et le *God save the King*. Cependant la pluie tombait de plus belle, et, sous cette pluie glaciale, les pavillons indiens de la cour d'honneur, les balcons aux découpures fines, les fenêtres grillagées, tout cet orientalisme, transplanté dans une terre si peu orientale, prenait un air de plus en plus attristant.

Le cortège quitta la tribune et se rendit dans la salle des concerts, où la cantate fut exécutée, puis de là au stade immense fait pour cinquante mille spectateurs. Avec la passion qu'ont les Anglais pour les sports, ce stade, où seront célébrés, cet été, les jeux Olympiques, ne contribuera pas peu, je le pense, au succès de l'exposition. Dans l'arène, un bassin profond a été creusé : des nageurs, des plongeurs, en léger costume, attendaient courageusement sous la pluie ; ils attendaient impatients sans doute d'imiter l'exemple de Gribouille qui se jetait à l'eau pour n'être point mouillé.

Malgré la pluie qui changeait en fondrières et en marais tous les chemins, le prince et la princesse refusèrent vaillamment de rien sacrifier du programme de la journée. Ils avaient décidé de visiter le Pavillon de la ville de Paris, où les principaux exposants français devaient leur être présentés ; un moment, on eut l'idée, pour leur épargner cette marche si pénible par la boue, de faire venir ces exposants au-devant du prince. Mais celui-ci déclara qu'il tenait à voir le pavillon de notre capitale : il y fut reçu par MM. André Lefèvre, président du Conseil municipal ; Bouvard, représentant le préfet de la Seine, et Léopold Weill, délégué de la Ville auprès de l'exposition.

. . . . . .

Un grand effort a, sans aucun doute, été accompli ; dans quelques semaines, quand tout sera en place, l'exposition présentera un spectacle imposant. Nul doute que des foules d'Anglais ne prennent le chemin de Shepherd's Bush. Bien des choses les y attireront : le palais des Beaux-Arts, par exemple, contient une magnifique collection ; en compagnie de M. et Mme René Viviani, j'ai parcouru, l'autre jour, la section française qui achevait d'installer ses tableaux. Vraiment, MM. Dubufe et Davant, les organisateurs, peuvent, à bon droit, être complimentés.

De France également, les visiteurs viendront très nombreux. Déjà, les hôtels et certains quartiers de Londres, Charing-Cross, Trafalgar-Square, regorgent de Français. Il en viendrait bien plus encore si nos amis anglais consentaient seulement à mettre une sourdine à leur puritanisme et à laisser l'exposition s'ouvrir le dimanche. Mais c'est là chose sur laquelle on ne peut guère compter.

Raymond Recouly.

Depuis l'inauguration, le beau temps est revenu. Il facilite aux exposants leurs aménagements et le public se presse déjà, sinon dans les palais vides, du moins dans l'enceinte de l'exposition. Les illuminations ont pu être essayées : elles sont particulièrement réussies et promettent de belles fêtes de nuit.

A L'EXPOSITION FRANCO-BRITANNIQUE DE LONDRES. — Les palais de la cour d'honneur illuminés. *Copyright, Halftones.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us

LES FÊTES DU JUBILÉ DE L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH. — Le compliment au souverain à la pose de la première pierre de l'orphelinat central de Vienne.

Le soixantième anniversaire de l'avènement de François-Joseph Ier vient d'être célébré en Autriche. Malgré son grand âge, le doyen des souverains d'Europe n'a pas voulu se soustraire à la fatigue des réceptions de gala données au château de Schœnbrunn, où Guillaume II et les princes régnants de l'empire germanique lui ont apporté leurs hommages ; mais c'est aux manifestations du loyalisme national qu'il s'est montré le plus sensible. Il avait, d'ailleurs, exprimé le désir de voir son jubilé commémoré surtout par des œuvres ayant un caractère d'utilité et de bienfaisance, et, pour mieux affirmer ce désir, il s'est fait un devoir de présider en personne à la pose de la première pierre de l'asile central de Vienne destiné aux enfants abandonnés de la Basse-Autriche. La solennité officielle de cette cérémonie du 13 mai se tempéra de la présence d'un gracieux essaim de jeunes filles, dont l'une offrit une gerbe de fleurs au vénérable souverain. Alors, celui-ci, visiblement ému, sembla oublier sa majesté pour s'incliner et sourire avec une bonhomie toute paternelle.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Poètes et poèmes.

Hâtons-nous, avant que s'achève ce mois de mai, et tandis que retentissent encore les échos du « Salon des Poètes », de signaler quelques livres de vers. Nous ne pouvons ni ne voulons mentionner tous les recueils qui paraissent. Ils sont trop. Jamais peut-être il n'y eut autant d'inspirés. Cela ne veut pas dire — oh ! non — que toutes ces inspirations soient admirables. Mais il nous suffit que quelques-unes méritent d'être distinguées.

Et, d'abord, sur une tombe, encore fraîche, de poète, jetons des fleurs, non point les fleurs funéraires, les fleurs mortes que, par une singulière fantaisie, on nomme des immortelles, mais des fleurs vivantes, chatoyantes, lumineuses, les fleurs toutes neuves de nos jardins de mai. Le poète Paul Marrot, dont l'œuvre vient d'être condensée en un précieux volume (*Le Charme*. — Fontemoing, 3 fr. 50), fut un amant de la vie, un panthéiste émerveillé, un enthousiaste adorateur du soleil, source d'énergie et d'amour.

Sortis de la chaleur nous en vivons et dans
Les ondulations actives de tes flammes
Nous puisons ces vigueurs qu'on appelle nos âmes.

Les « œuvres posthumes » de Paul Marrot réunissent les diverses pièces classées par l'auteur lui-même sous ce titre : *le Charme*, et un poème philosophique dialogué, *Lazare*. Quelques poésies éditées du vivant du poète : *le Chemin du rire*, d'une juvénilité si franche et d'un atticisme si fin, *le Paradis moderne*, richement coloré, *les Mystères physiques*, complètent le volume. Nous voudrions pouvoir détacher quelques fleurs de cette gerbe. Mais que prendre ? *l'Hôtellerie bleue* ou *le Paradis de la marquise ? le Mariage des fleurs? la Force? le Sang? Ce qui reste des morts?* Non, plutôt cette simple et souple amusette sur les assiettes peintes d'une vieille auberge, et les beaux dessins qui sont au fond.

... On les contemple : sous l'ombrage
Ce sont des amoureux furtifs
Qu'un Watteau de bas étage
Fixa sur des émaux naïfs ;

Dans un encadrement très souple
Fait de charmes et d'aubépins
Et assis un chapêtre couple
Qui se donne des baisers peints.

Le berger porte une jaquette
Rouge et la bergère a des bas
Jaunes ; le gars tout bas caquette,
La fille jacasse tout bas.

C'est si vif qu'on croit les entendre ;
Et pour un peu vous craindriez
Qu'un vieux jaloux aux vins à surprendre
Leurs rendez-vous coloriés.

Et quand l'hôte, de sa main rude,
Les reporte au dressoir, on suit
D'un regard plein d'inquiétude
Leur silhouette qui s'enfuit.

A leurs destins on s'intéresse
On a peur, on tremble pour eux
Que l'hôte, dans sa maladresse,
Ne casse leur bonheur en deux ;

Qu'un heurt, une chute soudaine
Ne mette en mer eaux leurs amours
Et, divisant la porcelaine,
Ne les sépare pour toujours.

Mais cette piécette, qui est, si l'on peut dire, le « vase brisé » de Paul Marrot, ne donne qu'un aspect de l'art du poète, de cet art complexe et multiforme, si exquisément analysé par M. Edmond Frank, dans la plus élégante et la plus éloquente des préfaces que puisse dicter une amitié délicate et clairvoyante.

M. Abel Bonnard (*les Royautés*. — Fasquelle, 3 fr. 50) excelle dans le détail ingénieux et joli, et plutôt dans le médaillon tourné en quatrain ou en sixain que dans les poèmes à grandes fresques. Son livre est une précieuse marqueterie. On y trouve de riches incrustations, de rares ciselures, quelques émaux et aussi de fines vignettes :

Ah ! regarde vite, Suzon
Détaler ce vert scarabée,
On dirait ta broche tombée
Qui se sauve dans le gazon.

De la grâce menue encore dans les tendres et légers poèmes de M. Louis Merlet (*Feuilles au vent*. — Edition libre, 2 fr.), des teintes vieillies, un parfum ténu de fleurs fanées, des grisailles d'antan, une mélancolie de crépuscule et, dans la sérénité douce d'un clair-obscur, quelque pastel évoquant

Le beau siècle qui danse au vol des menuets.

M. Maurice Bouchor réunit en un seul volume (*Choix de poésies*. — Fasquelle, 3 fr. 50) ses œuvres de jeunesse publiées entre 1871 et 1883. Par exemple, il a cru devoir exclure les « gauloiseries un peu fortes » et aussi tels fragments où se révélait « une certaine ostentation de sensualité douloureuse ». L'opération, nous semble-t-il, a parfaitement réussi et le recueil y a gagné un peu plus de saine bonne humeur. — Nous aimons la symphonie en bleu majeur, que nous donne M. Prosper Dor. On se plaît aux visions fluides et fraîches du *Golfe bleu* (Sansot, 3 fr. 50) où parfois, majestueuse et bouffie d'arrogance, passe

Une dorade, en ses habits diamantés

et où flottent

Des oursins, noirs hérissons des mers
Dont la chair a le rouge et la fraîcheur des lèvres.

M. Maxime Rasteil, en ses *Frissons d'Algérie* (Dujarric, 3 fr. 50), nous offre de chaudes visions. Il nous montre Alger qui repose, sur ses coteaux fleuris,

En la chaste blancheur de son haïck léger,

et Bône, inondée de voluptueuse lumière.

La courbe de son golfe est un bras arrondi
Où la dune a posé comme une écharpe blonde.

Et il nous faut encore citer : *Quelques Vers*, très joliment descriptifs (*Soleil couchant. Paysage de Pompéi, le Fleuve*), de M. Henry Thédenat (Plon) ; *le Cri du Néant* (Lemerre, 3 fr. 50), des poèmes vibrants de M. Michel Vasson ; *Mémor* (Ollendorff, 3 fr. 50), par M. Gabriel Nigond, qui a des accents tendres et délicats ; *la Vie triomphante* (Plon, 3 fr. 50), des poèmes ensoleillés d'optimisme, par Mme Marie de Sormou ; *la Source claire* (Sansot, 3 fr. 50), de simples chants, exquisement attendris, souples et lumineux, par M. Marc Varenne ; des *Poèmes* (Sansot, 3 fr. 50), par M. Pierre Chaine, qui a beaucoup de talent et qui, si nous osons pronostiquer le jour d'après son aurore, nous donnera de grandes œuvres ; et enfin une *Passion* (Lemerre, 2 fr.), par M. E. Pinçon et surtout un *Théâtre légendaire* (Lemerre), de M. Emile Blemont qui, dans le *Jugement de Salomon*, renouvelle d'une façon si humaine, si imprévue, si pathétique, la fameuse légende des deux mères.

LES THÉATRES

Boris Godounow, le chef-d'œuvre que le compositeur Modeste Moussorgsky a écrit sur le drame de Pouchkine, a été chanté et joué cette semaine à l'Opéra par les artistes des théâtres de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Ces représentations, organisées par M. Serge de Diaghilew, qui avait fait connaître l'an passé, par les concerts historiques russes de l'Opéra, les principaux musiciens de son pays, méritent de retenir notre attention par la saveur étrange, originale, qu'elles apportent dans l'art musical et dans l'art théâtral.

Nous montrons en double page le troisième tableau du premier acte.

Ce troisième tableau a produit sur le public parisien un effet colossal, non pas seulement par la magnificence sonore de la musique, mais par la solennelle grandeur et aussi la profonde humanité de la scène, et enfin par la façon merveilleuse dont elle a été réalisée.

La scène représente la sortie de la cathédrale de l'Assomption, à Moscou. Le tsar Boris Godounow, qui a fait assassiner le tsarewitch Dimitri, a accepté la couronne impériale et va se faire sacrer dans la cathédrale de l'Archange.

Le drame de Moussorgsky, comme la plupart des opéras russes, prend sa source dans les légendes ou les traditions nationales, et sa musique s'appuie sur les chants populaires ou sur les chants religieux de la Russie. Aussi les spectateurs russes l'entendent-ils véritablement comme une œuvre patriotique ou religieuse.

Il n'y a d'ailleurs pas, dans *Boris Godounow*, que l'assassinat du tsarewitch Dimitri, par Boris, que l'aventure de l'usurpateur Otrepiew essayant de se faire passer pour le faux Dimitri, et que les remords, les hallucinations et la mort de Boris. Il y a l'intervention du peuple.

Ce peuple, dans le décor du couronnement, on le voit incliné, agenouillé sur le passage du tsar Boris. Et la rumeur populaire grandit d'acte en acte pour aboutir, à l'avant-dernier tableau, à la révolte des paysans qui vont au Kremlin, à Moscou, huer Boris en acclamant l'Usurpateur.

C'est là ce que le drame de Pouchkine, qui a servi de thème à la musique de Moussorgsky, c'est là ce que ce drame met en valeur, avec une intensité de vie stupéfiante.

Et cette vie, dans la musique et dans le drame, a été réalisée de façon supérieure par M. Sanine, le metteur en scène de *Boris Godounow*, régisseur des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg. Les chœurs ont des voix admirables, ils chantent et ils jouent à la fois ; chaque choriste est un véritable acteur.

Les interprètes de *Boris Godounow* étaient la basse Chaliapine, admirable de puissance, de noblesse et d'émotion dans le rôle de Boris, le ténor Smirnow (le faux Dimitri), le ténor Altchewsky, Mmes Ermolenko, Petrenko et Tougarinova. Ils ont été légitimement applaudis.

Le public parisien a du reste entièrement compris et goûté, à la première audition, la musique de Moussorgsky, si pure de lignes, si sobre d'effets, si chantante, cette musique dont les sonorités, même dans les épisodes qui appelleraient du fracas orchestral, semblent ouatées par la neige.

L'Opéra-Comique vient d'ajouter à son répertoire *le Clown*, la pittoresque nouvelle dramatique en deux actes de M. Victor Capoul, mise en musique par M. Isaac de Camondo, qu'on entendit pour la première fois, il y a deux ans, au Nouveau-Théâtre.

La Comédie-Française a enfin représenté la pièce en vers d'Albert Samain, *Polyphème*, qu'elle avait jadis refusée, du vivant du poète, que M. Lugné-Poe avait alors fait jouer par l'Œuvre et que, depuis, M. Albert Lambert avait montée et interprétée sur des théâtres en plein air. C'est, naturellement, à la Comédie, M. Albert Lambert qui tient, très puissamment, le rôle de Polyphème ; il fait chaleureusement applaudir les beaux vers, maintenant consacrés, d'Albert Samain. Ce noble poème dramatique est du reste présenté dans un ingénieux et poétique décor de M. Edouard Fournier et soutenu d'un accompagnement musical d'un neveu de Rosa Bonheur.

La Comédie-Française a repris aussi *Britannicus*. Mme Segond-Weber y succède. Agrippine puissante et belle, à Mme Dudlay qui y était énergique ; M. Albert Lambert y est un Néron harmonieux ; Mlle Maille, une Junie charmante.

Et le Théâtre Femina a repris *Chérubin*, de M. Francis de Croisset, que la Comédie-Française avait répété généralement, en 1901, et n'avait, par suite de circonstances diverses, jamais représenté. Cette spirituelle comédie, écrite en vers pimpants, scintillants, a obtenu le plus flatteur succès dans ce cadre nouveau, qui semblait fait pour elle. M. André Brulé (Chérubin), Mlles Herrouet (la marraine), Blanche Toutain (la baronne), Dorziat (Cloé), interprètent avec toute la grâce désirable cette ravissante pièce qui s'apparente aux œuvres délicates du dix-huitième siècle.

Reprises également : au Gymnase, de la très agréable comédie de M. André Picard, *Jeunesse*, dont cent dix représentations consécutives, à l'Odéon, il y a trois ans, n'avaient pas épuisé le succès, et, au Théâtre Sarah-Bernhardt, du *Chemineau*, le glorieux drame en vers de M. Jean Richepin, qui a fait plusieurs fois le tour du monde en moissonnant des lauriers toujours nouveaux.

A l'Ambigu, *le Crime d'un autre*, de MM. Lecomte-Arnold et Léonce Renault : faux, assassinat, erreur judiciaire, envoi au bagne, évasion, séduction, suicide, il y a là tous les ressorts du mélodrame traditionnel, quelque peu renouvelés par l'intervention de l'hypnotisme, par lequel est facilement nouée et dénouée l'intrigue ; le public de l'Ambigu a fait bon accueil à cet ouvrage.

Mme Réjane nous a présenté, en matinée, *Fritzchen*, drame en un acte, nouveau en France, et très poignant, sur la vie militaire allemande, de M. Sudermann, et une petite comédie de M. Lignereux, *l'Ambassade*.

Samedi, une matinée de gala fut donnée, à l'Odéon, en l'honneur d'Alfred de Vigny ; elle avait été organisée avec un esprit assez paradoxal. Un acte de *Chatterton* fut joué en lever de rideau, suivi de la récitation de quelques poèmes, et le morceau de résistance parut être une gauloise pochade de music-hall, à la faveur de laquelle Mlle Polaire vint contribuer, d'une façon inattendue, à la glorification du hautain poète. Les héritiers, les amis et les admirateurs de Vigny protestèrent contre cette plaisanterie. Ils furent expulsés, et cette peu banale fête de commémoration s'acheva ainsi devant des loges à peu près vides.

UN MONUMENT
AUX ALSACIENS-LORRAINS

Il y a cinq ans, la Fédération des sociétés alsaciennes-lorraines de France et des colonies prenait l'initiative de faire élever un monument qui perpétuât, à Paris même, le souvenir des deux provinces perdues, et rappelât le dévouement fidèle de leurs enfants à la France. Il s'agissait, dans la pensée des promoteurs, de glorifier non seulement les fils d'Alsace et de Lorraine qui s'illustrèrent ou moururent pour la patrie avant l'annexion de 1871, mais encore tous ceux qui, depuis lors, versèrent leur sang sur les champs de bataille coloniaux, au Tonkin, au Dahomey, à Madagascar, etc., confondus dans les rangs de la légion étrangère.

Un comité d'exécution se constitua, où se rencontraient les noms de MM. Henry Boucher et Raymond Poincaré, anciens ministres ; Alfred Mézières, sénateur ; Jules Claretie, J. Sansbœuf, Edouard Detaille, Albert Carré, etc. Un concours à deux degrés fut ouvert entre les artistes français, — et de préférence entre les sculpteurs et architectes d'origine alsacienne ou lorraine. Une somme d'environ 100,000 fr. leur était accordée pour l'exécution du monument. Au second degré, la commande vient d'en être donnée par le jury à MM. J. Enderlin, statuaire, et à M. G. Umbdenstock, architecte.

Maquette du monument aux Alsaciens-Lorrains qui sera érigé à Paris en 1910.

Au sommet, la France, entre l'Alsace et la Lorraine. A leurs pieds, un mouvant défilé des fils d'Alsace et de ceux de Lorraine, s'élançant sur le pas du tambour qui bat la charge, du clairon sonnant. D'un côté, un Lorrain abandonne sa forge ; en pendant, une mère alsacienne envoie son fils au champ d'honneur.

En arrière du monument, un grand cartouche entouré d'étendards et flanqué de deux figures de style Louis XIV, porte la clause du traité de Westphalie qui donnait l'Alsace à la France et, d'autre part, les noms des députés alsaciens et lorrains à l'Assemblée nationale de Bordeaux. Sur les faces latérales, on lit le nom de tous ceux, Alsaciens et Lorrains, qui, savants, artistes, soldats, ont travaillé ou se sont battus pour la gloire de la France.

Ce monument sera achevé en 1910. Il s'érigera à l'intersection du boulevard de Strasbourg et du boulevard Magenta, non loin de la gare de l'Est.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Le café sans caféine.

Depuis quelques mois, on vend en Allemagne du café débarrassé de sa caféine.

Il paraît que ce café sans caféine a conservé le goût et l'arome du café ordinaire.

Mais nous ne voyons pas à qui peut s'adresser ce produit, car l'action physiologique du café est due à la caféine, tonique du cœur, tandis que les essences du café sont plutôt nuisibles à la digestion stomacale et intestinale. Le prix de ce produit, privé de ce qui fait sa valeur, est du reste le même que celui du produit complet.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us

Momie de Sésostris.

L'empereur Claude (buste antique).

Le professeur Lombroso. — *Phot. Bertieri.*

Une beauté japonaise.

QUELQUES EXEMPLES D'ASYMÉTRIE DE LA FIGURE HUMAINE

L'asymétrie de la figure humaine.

Depuis quelques années, on tend à admettre que la dégénérescence se traduit chez l'homme par certains stigmates en tête desquels on place l'asymétrie, c'est-à-dire le développement inégal des deux moitiés du visage et du crâne. Le professeur Lombroso et M. Max Nordau sont les grands pontifes de cette théorie.

Or, le docteur Richard Liebreich, l'oculiste bien connu, vient de communiquer à l'Académie des sciences le résultat d'observations qui l'ont amené à cette conclusion diamétralement opposée : « L'asymétrie de la figure est un signe caractéristique de l'espèce humaine, qui se trouve dans toutes les races et a toujours existé. »

Le docteur Liebreich a étudié les 2.000 crânes du musée d'anthropologie du Jardin des Plantes, les 3.000 crânes du Collegio Romano de Rome, les 400 crânes des momies de l'Ecole de médecine du Caire, c'est-à-dire des crânes de toutes les races et de tous les temps, même les préhistoriques ; il a complété ces études par des observations sur les vivants de différentes races.

D'après lui, la forme d'asymétrie la plus fréquente se caractérise surtout par une différence entre les os malaires (os déterminant le relief de la joue et réunissant le maxillaire supérieur au temporal). Le droit se rapproche, dans sa partie la plus proéminente, de l'angle droit, tandis que le gauche, avec une courbe plus ouverte, s'infléchit vers l'arrière, et souvent un peu vers le haut. Par suite, les bords de l'orbite se trouvent, à droite, presque dans le plan de la figure ; à gauche, dans un plan incliné en arrière et un peu plus haut. D'autre part, la mâchoire est déplacée à droite, et sa surface gauche aplatie.

Il en résulte souvent que les deux yeux ne sont pas à la même hauteur, et que le côté gauche de la face est plus fuyant que le côté droit. Le docteur Liebreich nous fait voir cette asymétrie chez Ramsès II ou Sésostris, et chez une beauté japonaise ; à ces exemples, nous ajoutons celui du professeur Lombroso lui-même. La photographie, d'ailleurs, rend ces différences de façon imparfaite ; en regardant leurs amis ou en se plaçant eux-mêmes devant une glace, nos lecteurs constateront qu'elles sont souvent très accentuées, bien que n'attirant point notre attention courante.

Cette irrégularité peut être plus ou moins estompée par la peau et par la graisse ; il est rare, même chez les plus jolies femmes, qu'elle soit complètement dissimulée. C'est une des raisons, sans doute, pour lesquelles nos plus séduisantes actrices, très expertes à discerner les points faibles de leur beauté, ne posent presque jamais de face.

De même les peintres évitent généralement, dans le portrait, la position susceptible de mettre ce défaut « en valeur ». Ceux qui idéalisent leur modèle égalisent les différences des deux moitiés de la figure, au détriment de la ressemblance et de la vérité ; les artistes réalistes, au contraire, ont, de tout temps, négligé ce redressement : un buste antique de l'empereur Claude est, à ce dernier point de vue, tout à fait caractéristique.

A côté de cette asymétrie copiée sur la nature, le docteur Liebreich croit avoir découvert, dans la sculpture ancienne grecque et romaine, une asymétrie ne servant qu'un but artistique visé par tous les sculpteurs de l'antiquité, et que paraissent avoir ignorée les sculpteurs du moyen âge et les modernes. Cette asymétrie artistique n'existe que dans les œuvres placées de façon à être vues dans une direction déterminée. Elle n'existe pas dans les œuvres qui peuvent être vues de tous les côtés, comme celles qui se trouvent au milieu d'une place publique, et non plus dans les têtes qui doivent être vues de face. Elle est, au contraire, d'autant plus marquée que la tête doit être vue plus de côté. Si l'on regarde de face une tête faite pour être vue de profil ou de trois quarts, on reconnaît tout de suite que le côté raccourci est aplati, l'oreille enfoncée ; l'angle interne de l'œil est rapproché du nez, l'angle externe repoussé en arrière ; la bouche est plus courte, et les lèvres aplaties : la tête paraît déformée. Il suffit de la regarder de la position pour laquelle elle était faite pour la trouver juste.

Le docteur Liebreich a cherché à déterminer les conditions physiologiques qui font, de l'irrégularité de notre figure, la condition normale ; il en donne une explication fort plausible. Elle serait due à la compression que subit l'enfant dans le sein de sa mère, compression résultant de la courbe de la partie inférieure de la colonne vertébrale. Cette courbe, ainsi que les deux autres courbes de la colonne vertébrale, étant indispensable pour la position, la marche et les autres mouvements humains, M. Liebreich formule cette seconde conclusion :

« L'asymétrie est une conséquence, un accompagnement nécessaire de la position verticale de l'espèce humaine, et devient pour elle un des signes distinctifs. »

Ce qui, en langage moins académique, pourrait s'exprimer ainsi : « Une de nos supériorités caractéristiques sur le singe, c'est d'avoir la figure plus ou moins de travers. »

Les nouvelles locomotives de l'Ouest.

La Compagnie de l'Ouest vient d'exposer, sur une des voies de la gare Saint-Lazare, deux types nouveaux de locomotives.

Le premier type, déjà essayé en France, correspond à celui désigné en Amérique sous le nom de *Pacific*, parce qu'il est utilisé sur la côte ouest des Etats-Unis, où les lignes de chemin de fer présentent des déclivités fort accentuées. Alors que les machines *Atlantic*, aujourd'hui adoptées sur tous nos réseaux, n'ont que deux essieux moteurs, avec bogie à l'avant, le type *Pacific* comporte trois essieux moteurs à grandes roues, avec un bogie à l'avant et un essieu porteur à l'arrière. Ce dernier permet d'allonger le corps de la machine et de lui donner un surcroît de poids et, par suite, un accroissement de puissance qui rend ces machines précieuses pour les express lourds. Une locomotive *Pacific* peut, en effet, remorquer à une vitesse de 60 kilomètres à l'heure, sur des rampes de 10 millimètres, un train de 250 à 300 tonnes ; dans les mêmes conditions, une machine *Atlantic* ne traînerait qu'un convoi de 150 tonnes.

Les locomotives *Pacific* présentent l'inconvénient relatif d'exiger une voie d'une extrême solidité. Elles pèsent environ 90 tonnes (sans le tender), et chaque essieu moteur supporte le poids énorme de 18 tonnes, soit 54 tonnes pour les trois essieux, ce qui est considéré comme la limite de charge que l'on puisse imposer aux voies et aux ponts actuels se trouvant dans les meilleures conditions. Aussi les ingénieurs n'ont pas encore osé se prononcer sur l'opportunité qu'il y aurait à en généraliser l'emploi.

Une autre machine, d'un type assez courant, a été combinée pour employer de la vapeur surchauffée. Ce dispositif, qui assure théoriquement une économie de combustible de 8 à 10 %, est à l'étude sur tous les réseaux d'Europe.

Enfin, à côté de ces deux unités récemment construites, la Compagnie expose une des locomotives depuis quelque temps en service sur certaines lignes de sa banlieue. Ces machines, qui comportent trois essieux moteurs, ont été, en partie, copiées sur les excellentes machines de l'Est ; mais les bogies avant et arrière (un bogie comprend deux essieux) sont remplacés chacun par un seul essieu articulé comme un bogie. Grâce à la suppression de deux essieux porteurs, on peut faire porter aux essieux moteurs un poids plus considérable, poids dont dépend la facilité du démarrage et d'une mise rapide en vitesse. Lorsque la Compagnie disposera d'un nombre suffisant de ces dernières machines, le service de banlieue de la gare Saint-Lazare pourra être sensiblement amélioré.

Le soixantenaire de la Société des Ingénieurs civils.

La Société des Ingénieurs civils vient de fêter le soixantième anniversaire de sa fondation.

C'est une des plus anciennes, sinon la plus ancienne des associations de ce genre ; son âge et sa prospérité témoignent de l'initiative et de la valeur des ingénieurs français qui, en dépit d'une concurrence mondiale intensive, continuent à maintenir au premier rang un grand nombre de nos industries.

Des trois conférences figurant au programme des fêtes, deux avaient pour objet des inventions patronnées et, l'on peut dire, révélées au monde par *L'Illustration* : l'une, sur la téléphotographie, par M. Cerbelaud ; l'autre, sur la photographie des couleurs, par M. Carpentier.

Les plus importantes sociétés similaires de l'étranger : Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Etats-Unis, s'étaient fait représenter.

Sélection et multiplication des agneaux.

S'il n'est pas encore établi que la sélection naturelle ait beaucoup contribué à la formation et à la multiplication des espèces, on sait, du moins, à n'en pas douter, que la sélection artificielle, opérée par l'homme sur les animaux ou les plantes, a donné naissance à quantité de races caractérisées par des particularités diverses. A vrai dire, la sélection ne crée rien : l'homme ne provoque pas la variation qui lui est avantageuse ou agréable : celle-ci se fait naturellement, spontanément ; elle est fournie par la nature. Tout ce que l'homme fait est de multiplier le nombre des sujets présentant la variation en facilitant la multiplication de ceux qui l'offrent. Une intéressante expérience de ce genre est en cours en Angleterre où l'on cherche à obtenir une race de brebis plus prolifique, donnant plus d'agneaux par portée, tout simplement en ne faisant servir à la reproduction que celles qui proviennent elles-mêmes d'une gestation gémellaire. Les résultats sont très satisfaisants. En 1893, avec 301 brebis, on eut 466 agneaux ; en 1898, avec 401 brebis (100 de plus), on eut 646 agneaux (presque 200 de plus). Le nombre des brebis à gestation gémellaire s'accroît.

En 1902, la mise bas des 150 premières brebis donna 289 agneaux ; il y eut 95 brebis qui donnèrent 2 agneaux, et 23 qui en donnèrent 3. Les choses pourront aller plus loin : une brebis a élevé 22 agneaux en sept saisons ; cela fait six portées de 3, et une de 4 agneaux. Arrivera-t-on à obtenir des brebis des portées aussi nombreuses que celles que donnent les lapines ? Et, si l'on y arrive, la vitalité de la race n'en sera-t-elle pas diminuée ? Les questions se posent, mais on ne peut encore y répondre, naturellement.

Les nouveaux uniformes de campagne en Allemagne.

Après une série d'essais, qui viennent de prendre fin, on a commencé, en Allemagne, la fabrication en grand de nouveaux uniformes de campagne.

Le col droit est remplacé par un col rabattu qui, étant relevé, protège les oreilles. La couleur fondamentale est le gris vert pour les chasseurs et tirailleurs, et le gris brunâtre pour les autres armes. La tunique, le col, les garnitures et les épaulettes sont d'une même étoffe.

Les différentes armes ne se distinguent que par des lisérés étroits autour du col et des garnitures.

On a d'ailleurs évité tout ce qui est voyant. Les boutons qui brillent au soleil ont été abandonnés et sont remplacés par les boutons d'un bronze mat.

Les officiers ne sont pas vêtus d'une manière plus voyante que leurs hommes. Leurs épaulettes sont en drap de troupier, sur lequel sont fixés les insignes du grade et du règlement, en bronze mat.

L'écharpe de campagne disparaît : un ceinturon en cuir avec un petit signe distinctif en argent rendra le même service. Plus d'aiguillettes, mais des courroies en cuir brun verni. Enfin, autour du casque qui brille au loin, un manchon couleur de roseau qui le rendra inoffensif. La pointe même en sera dévissée à l'entrée en campagne.

La production des vins français en 1907.

Les quantités de vin produites en 1907 par l'ensemble des propriétaires, se sont élevées à 66.070.273 hectolitres. Ce chiffre dépasse de 13.991.221 hectolitres les évaluations de récolte qui ont été publiées pour l'année 1906 et de 17.279.795 hectolitres la moyenne des dix années antérieures.

L'étendue du vignoble français étant de 1.649.157 hectares, le rendement moyen à l'hectare est donc de 40 hectolitres, au lieu de 31 hectolitres en 1906.

35 départements présentent des augmentations, notamment l'Hérault, l'Aude, les Pyrénées-Orientales et le Gard ; tous les autres départements sont en baisse, surtout Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Maine-et-Loire et la Loire-Inférieure.

L'Algérie, en 1907, a produit 8.601.228 hectolitres pour 146.935 hectares ; et la récolte de la Corse est estimée à 252.076 hectolitres.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La descente du bal des « Quat'-z'-arts » aux Champs-Elysées : photographie prise sur une pelouse du rond-point, le 17 mai, à 5 heures du matin.

LE RETOUR DU BAL DES « QUAT'-Z'-ARTS »

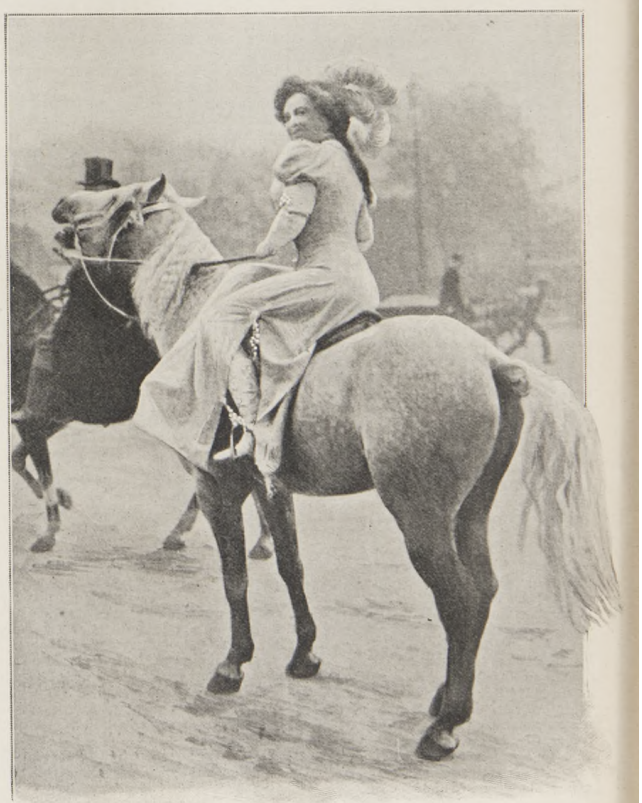
Samedi dernier a eu lieu, dans un établissement voisin du bois de Boulogne, le bal annuel des « Quat'-z'-arts », ainsi appelé, on le sait, parce qu'il réunit les élèves des ateliers de peinture, de sculpture, de gravure et d'architecture de l'Ecole des Beaux-arts. Ce bal, où des modèles de Montmartre et d'ailleurs représentent en majeure partie l'élément féminin, ne passe pas pour être précisément collet monté : tout ensemble costumé et déshabillé, il y règne une très grande liberté dont nos jeunes artistes revendiquent hautement le privilège en opposant aux critiques des censeurs austères le caractère esthétique de certaines audaces et en déclarant que, après tout, ils sont maîtres chez eux.

Cependant, leurs manifestations exubérantes ne laissent pas de s'étendre parfois au delà de leur domaine privé, et c'est ainsi que l'aube de l'autre dimanche éclaira un spectacle peu banal. Entre 4 heures et 5 heures du matin, au moment où Paris dort encore, les balayeurs, les arroseurs, quelques noctambules attardés et aussi un diligent photographe de *L'Illustration* purent être témoins de cet événement extraordinaire : l'invasion d'une horde de barbares dans nos modernes Champs-Elysées. Ces barbares, plus ou moins vêtus de costumes égyptiens de toutes les époques, n'offraient point, il est vrai, un aspect très farouche, et leurs gestes, les clameurs qu'ils proféraient, qui en troupes à pied, qui montés sur des automobiles, chars anachroniques, n'avaient rien d'absolument guerrier. Il s'agissait, en effet, d'une invasion pour rire : c'était la joyeuse « descente » des « Quat'-z'-arts ». Vraisemblablement, nos Egyptiens de carnaval devaient avoir formé le dessein d'aller en masse saluer le vénérable monolithe contemporain de Rhamsès III ; mais, de l'Arc de triomphe à l'Obélisque, leur phalange indisciplinée s'était débandée et, le rond-point passé, ils avaient abandonné tout programme pour n'obéir plus qu'aux impulsions de leur fantaisie débridée. Ceux-ci se groupaient sur les marches du Petit Palais en des poses plastiques de tableaux vivants ; ceux-là enlevaient les drapeaux au Grand Palais et en drapaient leurs compagnes ; d'autres, fidèles pratiquants des blagues et gamineries traditionnelles, s'y livraient avec le bel entrain de la jeunesse tumultueuse. Bref, ce 17 mai 1908, aux premières clartés du matin, les Champs-Elysées, parés de leurs verdures printanières et de leurs marronniers en fleurs, s'animèrent de scènes d'une pittoresque originalité.

AMAZONE « DIRECTOIRE » ET MINISTRE ANGLAIS

Ce n'est pas seulement à Paris que la robe « Directoire » fait parler d'elle ; à Londres aussi, elle vient de se signaler d'assez bruyante façon et même a failli mettre à mal le plus jeune membre du cabinet britannique.

Samedi dernier, par une matinée printanière, de nombreux promeneurs à cheval parcouraient le *rotten row* de Hyde-Park, lorsque soudain apparut une amazone dont le costume fort élégant, mais non moins excentrique, attira immédiatement tous les regards : robe « Directoire » blanche, très collante, garnie de passementerie et de perles, ouverte du côté gauche jusqu'au genou, corsage décolleté devant, manches courtes ; bottes de cuir blanc, maillot de soie blanche ; chapeau empanaché de plumes d'autruche. Grand émoi parmi les promeneurs, empressés à se porter vers la sensationnelle amazone, Mlle Titcombe, écuyère à l'Hippodrome de Londres. Deux cavaliers surviennent ; naturellement, pour la mieux voir, ils tournent la tête d'un mouvement simultané ; d'où collision inévitable. L'un des cavaliers n'était autre que M. Winston Churchill, ministre du Commerce, qui, malgré la rudesse du choc, parvint à reprendre son équilibre en selle. Et voilà comment il s'en fallut de peu qu'un homme d'Etat anglais ne fût désarçonné à cause d'une robe « Directoire ».



La mode nouvelle a Londres. — La « robe fendue » arborée par Mlle Titcombe dans l'allée cavalière de Hyde-Park. — *Phot. Park.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us

Ce numéro contient : 1° Quatre pages supplémentaires sur le Voyage de M. Fallières a Londres ;
2° Le 5e fascicule du roman nouveau de M. Victor Margueritte : Jeunes Filles.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 30 MAI 1908 *66e Année. — N° 3405.*

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A LONDRES

LA VISITE DE L'EXPOSITION FRANCO-BRITANNIQUE

A droite du roi et du président, M. Emile Dupont, sénateur, président du comité français, derrière eux, la reine, le prince de Galles, la princesse Victoria, le duc d'Argyll, M. Pichon.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Comme je m'engageais, vers les six heures du soir, dans une petite allée tournante et ombreuse des jardins du Trocadéro, j'aperçus, à une vingtaine de pas, un rassemblement de quelques personnes sous un gros arbre. Un monsieur, dont je ne distinguais que le dos, gesticulait, mécontent, en s'adressant à un des gardes. Plusieurs promeneurs s'étaient arrêtés, une femme du peuple reprisant une chaussette, une fillette anglaise de trente ans, un vieillard en chapeau de paille fumant sa pipe et deux enfants. Ils paraissaient prendre tous, à la conversation, le plus vif intérêt. Je m'approchai, et, quand je fus près du monsieur qui, ayant la parole, ne la quittait pas, je reconnus le Grincheux.

Dès qu'il me vit, il me sauta dessus comme sur un renfort, et m'interpellant :

— Vous tombez à merveille, cher ami ! Comment trouvez-vous ces jardins ?

— Fort beaux, lui dis-je. A ma honte, je dois avouer que je les connaissais mal. C'est par un pur effet du désœuvrement et du hasard qu'un de ces derniers matins je les ai découverts, et depuis, je viens presque chaque jour y flâner.

— Sans doute, sans doute, confirma-t-il avec humeur, ces jardins sont jolis, bien dessinés, avec de délicieux coins d'ombre et de paix, et des perspectives qui récompensent le regard, mais ils sont — comme tous nos jardins publics d'ailleurs — souillés, contaminés, déshonorés (ici, il éleva la voix) par-les-pa-piers ! et c'est ce que j'étais en train d'expliquer à ce brave garde, dans le sein duquel, sans rien lui reprocher, car ce n'est pas sa faute, je n'ai pu cependant résister à l'envie de verser mes doléances.

Le « brave garde », blond et frais, jeune, à figure sympathique et la poitrine fleurie de médailles coloniales, écoutait en silence, à la fois surpris et condescendant, pensant avoir affaire à quelque maniaque. La femme du peuple, le sourcil froncé, piquait l'aiguille dans sa chaussette cachou, travaillant d'un œil, et de l'autre accompagnant la scène, la fillette anglaise de trente ans était grave et empalée comme au prêche, le vieux au chapeau de paille fumait sa pipe en hochant la tête et les deux petits enfants tentaient, sur la capricieuse queue d'un pierrot familier, de poser un grain de sel imaginaire.

— Oh ! les papiers ! s'exclamait Placide, les sacrés papiers ! Quel amour immodéré nourrit pour eux le Parisien ! Coûte que coûte, il faut qu'il en emporte, qu'il en froisse, qu'il en déchire, qu'il en jette sans cesse et partout où il va. C'est à la trace de papiers propres, sales, gras, bouchonnés ou réduits en morceaux qu'on le suit du matin au soir. Quel est l'endroit de notre ville où l'on ne voit pas de papiers répandus ?... Dans les rues, sur la chaussée, dans les fiacres et les omnibus, papiers... dans tous les endroits publics, ouverts ou clos, papiers ! Il y a même des gens qui ont pour exclusive fonction d'en fournir aux passants qui en manqueraient. Postés çà et là au coin d'un trottoir, ils tendent à tout venant, quel que soit son âge ou son sexe, une feuille volante qui, happée avidement par la main du promeneur, est aussitôt, sans être regardée ni lue, jetée avec joie. Le sol en est jonché sur une centaine de mètres. Vainement, en certains endroits, sont disposées des corbeilles de fer avec timide injonction d'avoir à y jeter les papiers... ces récipients dérisoires demeurent éternellement vides, ou, si par aventure quelqu'un a la candeur d'y venir mettre un vieux journal, soyez certain que, dans la minute, une autre personne accourt y repêcher ledit journal pour le confier au vent. Il suffit, chez nous, que l'on prie poliment le bon citoyen de faire une chose pour qu'il se hâte de ne pas la faire. Le Français, qui a tant d'esprit, commence par avoir celui de contradiction. Voyez les boîtes, à la sortie du Métro, où l'on est sollicité de jeter son ticket ? Immédiatement les tickets sont envoyés à terre. Il fallait écrire en grosses lettres : « Défense expresse de déposer les tickets dans cette boîte », alors ils y seraient tous ! Mais, chaque fois que vous aurez le malheur d'interdire, de faire une recommandation, de formuler un désir, de tracer sur un écriteau : essuyez vos pieds, parlez au concierge, défense de fumer, de cracher... d'afficher ou de... déposer le long de ce mur, vous pouvez parier cent sous comme cent mille francs, on n'essuiera pas, on ne parlera pas, on fumera, on crachera, on affichera et on déposera ! C'est réglé comme des gros pâtés !

Le brave garde, à ces mots, eut un rire honnête et déclara : « Monsieur a raison. Monsieur connaît bien le monde ! » Sur son visage sablé de son, la femme à la chaussette eut un sourire de faubourg en rentrant la langue que l'application au travail lui faisait pointer; la fillette anglaise de trente ans, qui ne comprenait pas trop de quoi il retournait, rit néanmoins dans ses longues dents natales (car vous n'ignorez pas qu'il y a des rires français, anglais, espagnols et chinois, selon le pays); le vieux au chapeau de paille poussa un rire enfumé dans son tuyau de pipe et les deux petits enfants, en se laissant rire écroulés sur leur derrière, firent envoler les moineaux qui riaient du bec aussi. Cette hilarité générale porta soudain à son paroxysme la véhémence de Placide.

— Vous avez tort de pouffer, s'écria-t-il, le nez blanc de colère, car cela n'est pas drôle, et je m'étonne surtout que vous, monsieur (il s'adressait au brave garde), un ancien soldat, si j'en juge à vos nombreuses croix, vous qui portez, rangées sur le drap forestier de cette tunique, la médaille militaire, Madagascar, le Tonkin, etc..., je suis surpris que vous ne preniez pas plus à cœur mes si justes plaintes !

— Eh ! monsieur, j'entends bien, soupira le brave garde redevenu sérieux, mais que voulez-vous que j'y fasse ? Ce n'est pas faute que je leur dise à tous du matin au soir, aux petits comme aux grands : « Point de papiers, zà terre ! » ils y jettent quand même. Alors ?

— On fait comme moi, monsieur ! répliqua le Grincheux, le front imposant. On les ramasse.

Et fier et furieux à la fois, plongeant les mains dans les poches de son pantalon, il en sortit à poignées des bandes de journaux, des enveloppes, une lettre de deuil, des prospectus froissés, tout le contenu d'une corbeille. Et il en retira d'autres également des poches de sa jaquette, de son gilet, à croire qu'il en avait jusque dans ses bottines. Il en était farci. Au fur et à mesure, il les laissait choir à ses pieds où tout cela formait un petit tas. Et les deux galopins s'en emparaient pour les lancer en l'air et les disperser.

— Les premiers temps, monsieur, continuait le brave garde, je les ramassais, moi aussi, et puis j'ai fini par dire zut de me baisser, il y en avait trop.

— Vous n'avez cependant que cela à faire ? envoya le Grincheux.

— Ne le croyez pas, monsieur. Sans qu'il y paraisse, le métier est dur et fatigant. Etre là dès 6 du matin jusque 10, 11 du soir, et minuit en été ! Avoir l'œil à tout, aux enfants, aux malotrus, aux plates-bandes et gazons, à l'aquarium, aux chiens, aux ivrognes et surtout — dès que le jour tombe — aux amoureux ! Ah ! ça n'est pas ce qui manque, et il faut leur donner une chasse active. On ne les a pas plutôt dénichés d'un coin qu'ils recouvent ailleurs. En plus, il ne nous est permis de nous asseoir que de loin en loin, au bord du banc et sur la couture de la culotte. Quand arrive le moment de la retraite, on a les jambes toutes caponnes, oui !

Il disait cela en tapotant les cailloux du bout de sa canne. Alors Placide, laissant là les papiers, poursuivit, s'adressant à tous :

— Et pourriez-vous m'expliquer aussi pourquoi, dans tous nos jardins publics, l'eau qui coule est invariablement dégoûtante ? Sans doute, je ne demande pas que ça soit le miroir de Narcisse.

— S'il vous plaît ? interrogeait à mi-voix le brave garde pour se faire répéter le nom du « particulier » au miroir qui évidemment, pour la première fois, frappait son oreille.

— Rien, répondait Placide avec un geste évasif. Mais, sans aller jusque-là, ne pourrait-on obtenir de nos édiles que l'eau, qui *court* ou fait semblant, dans nos parcs, soit d'une limpidité relative, au lieu d'offrir la vue et l'odeur d'une onde croupissante. Je me promène, j'entends un bruit enchanteur de gouttelettes s'échappant du creux d'une pierre et, dès que je m'approche du roc en toc, c'est pour y voir un immonde jus de vaisselle qui perle ainsi qu'au sortir de l'évier. L'eau de l'admirable fontaine de Médicis au Luxembourg est sale, et c'est à peine si les poissons rouges se distinguent à la surface même de cette purée couleur d'absinthe. L'eau des lacs et des ruisseaux du Bois est sale, l'eau des fontaines de toutes nos places est sale, celle de tous les bassins *idem ;* il n'y a qu'une eau claire, parfois, c'est l'eau de certains ruisseaux des rues, et alors on s'arrange, bien entendu, pour qu'à quelques mètres de là elle s'engouffre vite et disparaisse au plus tôt dans une bouche d'égout ! Quel malheur ! Quel malheur ! Au revoir, mon ami ! dit-il au garde. Laissez les amoureux tranquilles et pourchassez le papier ! C'est le grand ennemi de notre temps.

Passant ensuite son bras sous le mien, il m'entraîna sous les marronniers. Leurs fleurs roses neigeaient doucement sur nous. Une d'elles vint se suspendre au croc de la belliqueuse moustache de Placide.

— Et ce n'est pas tout, hélas ! continuait-il. J'en aurais à déblatérer d'ici Vincennes !

— Quoi encore ?

— Tout. Les réclames lumineuses des boulevards et de la place de l'Opéra... qui bientôt envahiront la place Vendôme, la place de la Concorde, les Champs-Elysées, l'Etoile...

— Oh !

— Ne protestez pas ? Nous serons témoins de ces choses. Avant que de mourir nous verrons, sur les nobles murs qui font face à la Colonne, flamboyer le potage Baggi, le pneu Michonin, les pilules Pock. Sur les colonnades de Gabriel, nous lirons en lettres vertes et rouges : *Constipés, allez à Pastel-Noyon ! La meilleure eau de table. Source Crachat. Quinquina Dubidet.* Et bien d'autres beautés ! La France est au laid. C'est son régime.

Et, sans un mot de gentillesse, il s'enfuit en me lançant une boulette de papier en pleine figure.

HENRI LAVEDAN.

(*Reproduction et traduction réservées.*)

Ce courrier était achevé lorsque j'appris — avec quel triste soulagement ! — la délivrance terrestre de Coppée. Je lui apporterai ici, la semaine prochaine, l'hommage tendre et pieux de mon souvenir. H. L.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A Boulogne.— Passage du cortège sous un arc de triomphe.— *Phot. Lormier.*

A bord du transbordeur *Holland* : le président et sa suite.

A Douvres. — Le président de la République, descendant du *Léon-Gambetta*, est reçu par le prince Arthur de Connaught et salué par le drapeau de la garde d'honneur. — *Phot. Chusseau-Flaviens.*

A Londres. — Arrivée du roi et du président à Saint-James's Palace, résidence présidentielle. — *Copyright Halftones.*

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A LONDRES

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Palais des Arts appliqués français — Palais des Arts appliqués anglais. — Terrass...

Panorama de l'Exposition franco-britannique : vue pris...

L'ENTENTE CORDIALE

M. FALLIÈRES A LONDRES

Lundi dernier, 25 mai, le président de la République, qu'accompagnait M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, se mettait en route pour Londres, où il allait passer quatre jours. Sur ce voyage, sur l'accueil vraiment triomphal que l'Angleterre a fait au chef de l'Etat français, les journaux quotidiens ont donné d'abondants détails. Nous ne pouvons songer à reprendre ici le compte rendu des réceptions, des banquets, des galas, des solennités qui se sont succédé pendant ces quatre journées de fêtes ininterrompues. Nous ne ferions que répéter des descriptions que chacun a pu lire au jour le jour dans sa feuille favorite. Aussi nous bornons-nous à montrer, par un choix d'illustrations, les épisodes principaux du voyage : le passage du cortège présidentiel à Boulogne ; un cliché pris sur le *Holland*, bateau transbordeur qui a conduit le président et sa suite du quai de Boulogne au *Léon-Gambetta*, à bord duquel s'est effectuée la traversée du détroit ; l'arrivée, dans le traditionnel équipage à quatre chevaux, au palais de Saint-James, résidence du président; la visite à l'exposition franco-britannique; la réception au Guildhall; le gala de Covent Garden; la promenade des marins du *Léon-Gambetta* à travers Londres, en « electrobus ».

La visite à l'exposition de Shepherd's Bush était le but officiel du voyage de M. Armand Fallières. Pavoisée, parée coquettement pour la circonstance, elle est apparue au roi Edouard VII et au président tout à fait avenante et jolie. Sans doute elle n'est pas complètement achevée encore. Telle quelle, du moins, elle offre déjà aux visiteurs assez d'éléments d'intérêt, ainsi qu'on en pourra juger par la description que nous avons demandée à notre correspondant londonien, à qui nous passons ici la plume.

L'EXPOSITION FRANCO-BRITANNIQUE

Londres, 26 mai.

Pour arriver à goûter, ainsi qu'il le convient, les beautés de l'exposition franco-britannique, dirons-nous tout d'abord qu'elle est la plus vaste, la plus colossale des expositions qui aient jamais été entreprises en ce pays. Ni l'exposition de 1851, ni celle de 1852, ni même les expositions organisées à Paris en 1855, en 1867, en 1878, ne pourraient rivaliser avec elle.

Il y a toujours quelque chose d'impressionnant dans les chiffres, surtout quand ils sont anglais. Apprenez donc que l'entreprise de Shepherd's Bush couvre une superficie de 200 acres ; et si cela ne vous dit pas grand'chose, sachez que c'est là tout juste la moitié de la superficie d'*Hyde Park*. Or, nul d'entre vous n'ignore qu'Hyde Park est immense ; la moitié d'Hyde Park, c'est donc encore quelque chose de très grand.

L'exposition comprend vingt palais et huit halls ; les différentes sections de l'éducation, les sciences, les beaux-arts, les arts libéraux, les manufactures, les constructions maritimes, les machines, l'électricité, etc., etc., y sont largement représentés.

Par le chemin de fer souterrain, qu'on appelle ici le *tube*, dirigeons-nous vers Shepherd's Bush. Nous entrons par la porte de Wood Lane : voici le bureau de poste et celui du téléphone qu'on a spécialement installés ; puis un hall très vaste, et, aussitôt après, la grande cour d'honneur. Elle est de style arabo-indien ; les constructions qui la bordent présentent une profusion de dessins géométriques, d'arabesques et de fenêtres grillagées ; les motifs d'ornementation en sont assez heureux ; on peut, avec un peu d'imagination, se croire transporté bien loin de Londres, dans un palais de Delhi ou d'Agra.

Au milieu de cette cour, un grand lac que surplombent des loggias et des pavillons ; il y a, d'ailleurs, beaucoup de lacs, beaucoup de canaux dans l'exposition qui donne ainsi par endroits,

Arrivée, dans la cour d'honneur de l'exposition franco-britannique, du roi et du président suivis du cortège officiel.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

mpériale. Palais des Travaux de la femme. Sport's Club. Palais de la Musique.

du palais des Congrès, en tournant le dos à la cour d'honneur.

l'illusion d'une cité aquatique, quelque Bruges ou quelque Venise sortie subitement des eaux. Cela tient à ce que le bourgeois ou le populaire anglais aime à l'excès à se promener en gondole ; pour porter ces gondoles, il a bien fallu creuser des lacs et des canaux. De nombreux escaliers, des embarcadères, laissent les visiteurs descendre vers la gondole et s'y installer par bandes. Aussitôt le gondolier saute en selle et se met vigoureusement à pédaler. Comment, direz-vous, un gondolier qui pédale ? Mon Dieu, oui, on a trouvé plus simple de faire mouvoir l'embarcation par un système de palettes que l'homme met en branle en pédalant, exactement comme on fait sur un tricycle. Cela n'est pas très vénitien, j'en conviens, mais c'est très pratique et très *confortable*.

Au fond de la cour d'honneur, la salle des Congrès, devant laquelle est placée la fontaine monumentale ; des deux côtés, les palais industriels, celui de l'Angleterre et celui de la France.

Nous continuons notre marche : voici le palais des Beaux-Arts qui sera, sans contredit, le clou de l'exposition. Une aile de ce palais est consacrée aux peintres français ; l'autre, aux peintres britanniques. M. Bonnat est le président du comité français. MM. Besnard et Mercié sont les vice-présidents ; MM. Dubufe et Dawant furent les organisateurs et méritent, pour cela, les plus vifs compliments. Dès maintenant, cette collection de tableaux et de statues est sûre d'attirer, en très grand nombre, les visiteurs : il y a là une admirable sélection de l'art français. Nous y reviendrons, et nous parlerons aussi de l'exposition anglaise, digne de l'exposition française. Les meilleurs musées de province, les collections particulières les plus réputées, ont envoyé ici ce qu'elles avaient de plus remarquable.

Il faut dire un mot des jardins de l'exposition : ils sont très beaux, pour la plupart ; les massifs et les corbeilles sont dessinés avec goût ; les gazons ont une exquise fraîcheur, et, quand viendront les journées chaudes de juillet et d'août, ce ne sera pas un mince plaisir de pouvoir venir à Shepherd's Bush prendre le thé ou déjeuner en plein air.

Comment passer sous silence l'immense galerie des machines ? Les industries anglaises y sont dignement représentées. Ce sont surtout les ateliers pour la construction des navires qui attireront l'attention des promeneurs. L'Angleterre, pays de marins, maîtresse incontestée des mers, a fait ici un visible effort pour témoigner que, quoi qu'on dise, elle n'a pas encore de rivale dans l'art de construire les bateaux. Les puissantes maisons d'Ecosse et celles de Belfast montrent de merveilleux modèles, les réductions des plus récents modèles, la *Lusitania*, la *Mauritania*, les paquebots monstres qui détiennent le record pour la traversée de l'Océan. Et, à côté des navires de commerce, il y a les cuirassés, les *Dreadnought*, le dernier type créé par l'amirauté britannique et dont tout le monde est si fier ici. Puis ce sont les yachts, les yachts si coquets, si élégants, à voile et à vapeur.

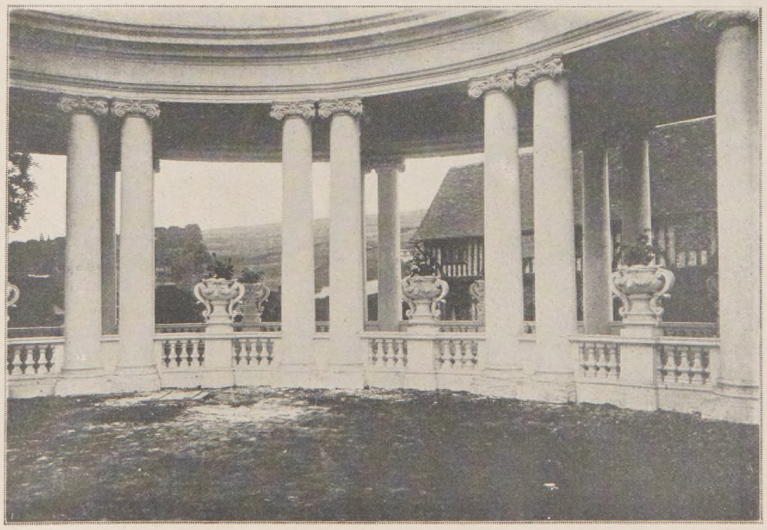
Au sortir de cette galerie, jetons un regard sur le pavillon de la ville de Paris : MM. André Lefèvre et Bouvard y ont installé une exposition des services de l'hôtel de ville qui ne manquera pas d'intéresser beaucoup les visiteurs. Parcourons le palais des Arts du vêtement : ici, nos grands couturiers ont fait merveille ; puis le palais des Arts appliqués, où les bijoutiers, joailliers, marchands d'objets d'art, ont arrangé des vitrines dans lesquelles il y a des millions.

La France et l'Angleterre sont les deux plus grandes nations coloniales de l'univers : les colonies devaient donc être représentées ici ; elles le sont. L'Inde, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, ont, chacune, des pavillons séparés ; pour la France, l'Algérie et Tunisie, le Sénégal, l'Indo-Chine.

Une formidable masse sombre attire de loin les regards : c'est le stade, dans lequel vingt mille spectateurs peuvent trouver place. Les jeux Olympiques y seront célébrés au mois d'août : les Anglais, si amis de sports, y viendront en foule.

Et je voudrais parler aussi de ce qu'on pourrait appeler la partie exhibition, car, dans toute exposition, ne faut-il pas qu'il y ait des coins réservés aux divertissements ? C'est ainsi que nous avons ici un village irlandais, un village hindou, un village sénégalais, un chemin de fer « canadien » aux pentes de montagnes russes, et le « flip-flap » aux gigantesques bras... Mais l'espace me manque, et, parce que je ne peux rien vous dire aujourd'hui de ces attractions, vous en serez quittes pour venir les voir !

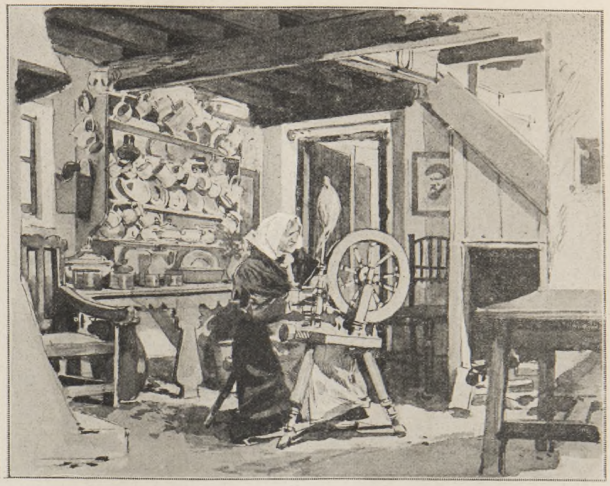
Raymond Recouly.



Un des jolis coins de l'exposition : derrière la colonnade, la vieille maison des Tudor et un décor en trompe-l'œil.

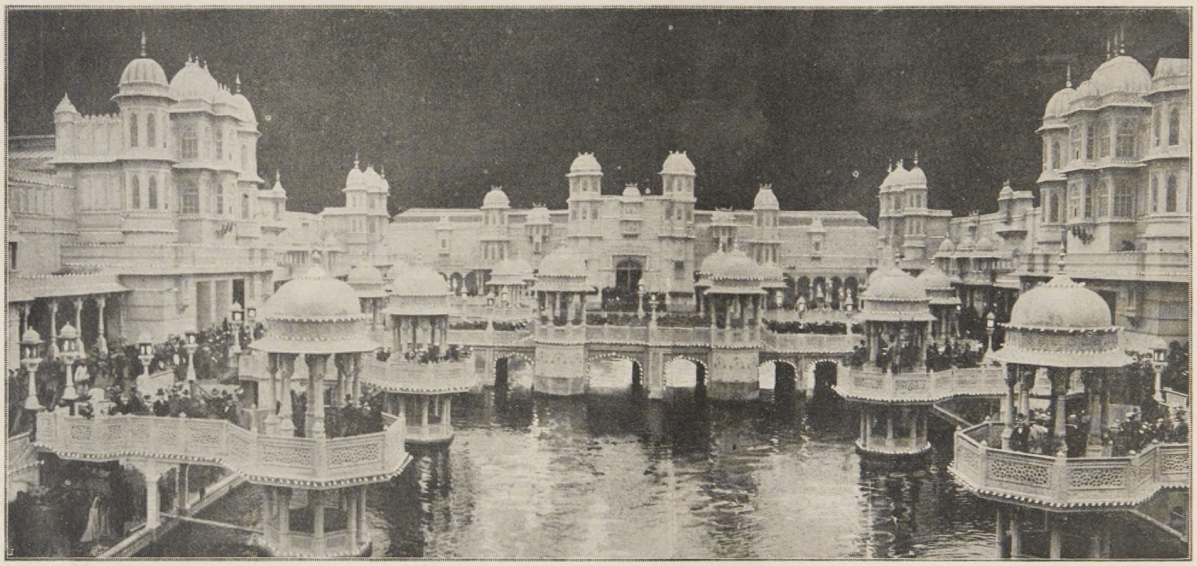
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'entrée du village irlandais.



Croquis de F. de Haenen

Dans le village irlandais : un intérieur.



Vue d'ensemble de la cour d'honneur indienne, le soir.

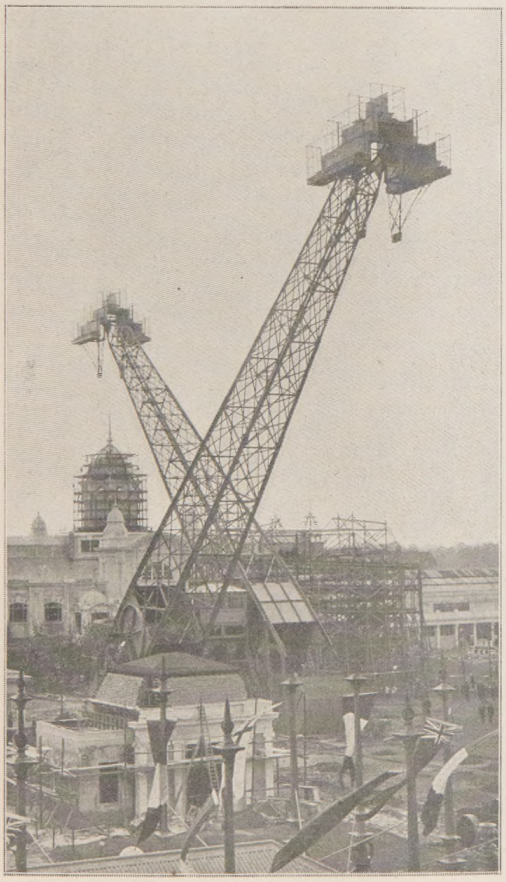
Une course à pied dans le stade.

Promenade en autocanot sur le bassin de la cour d'honneur.

A L'EXPOSITION FRANCO-BRITANNIQUE DE LONDRES

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Le chemin de fer pittoresque canadien : dix minutes de « montagnes russes ».



Le « flip-flap » : deux bras de levier longs de 50 mètres exécutant, en sens inverse l'un de l'autre, un demi-cercle complet.

Ce que l'on voit des compartiments du « flip-flap » : effet de nuit.

DEUX ATTRACTIONS DE L'EXPOSITION

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA VISITE DU VILLAGE IRLANDAIS DE L'EXPOSITION. — Deux Irlandaises s'agenouillent devant le roi et la reine.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

S. M. LA REINE ALEXANDRA, par FRANÇOIS FLAMENG

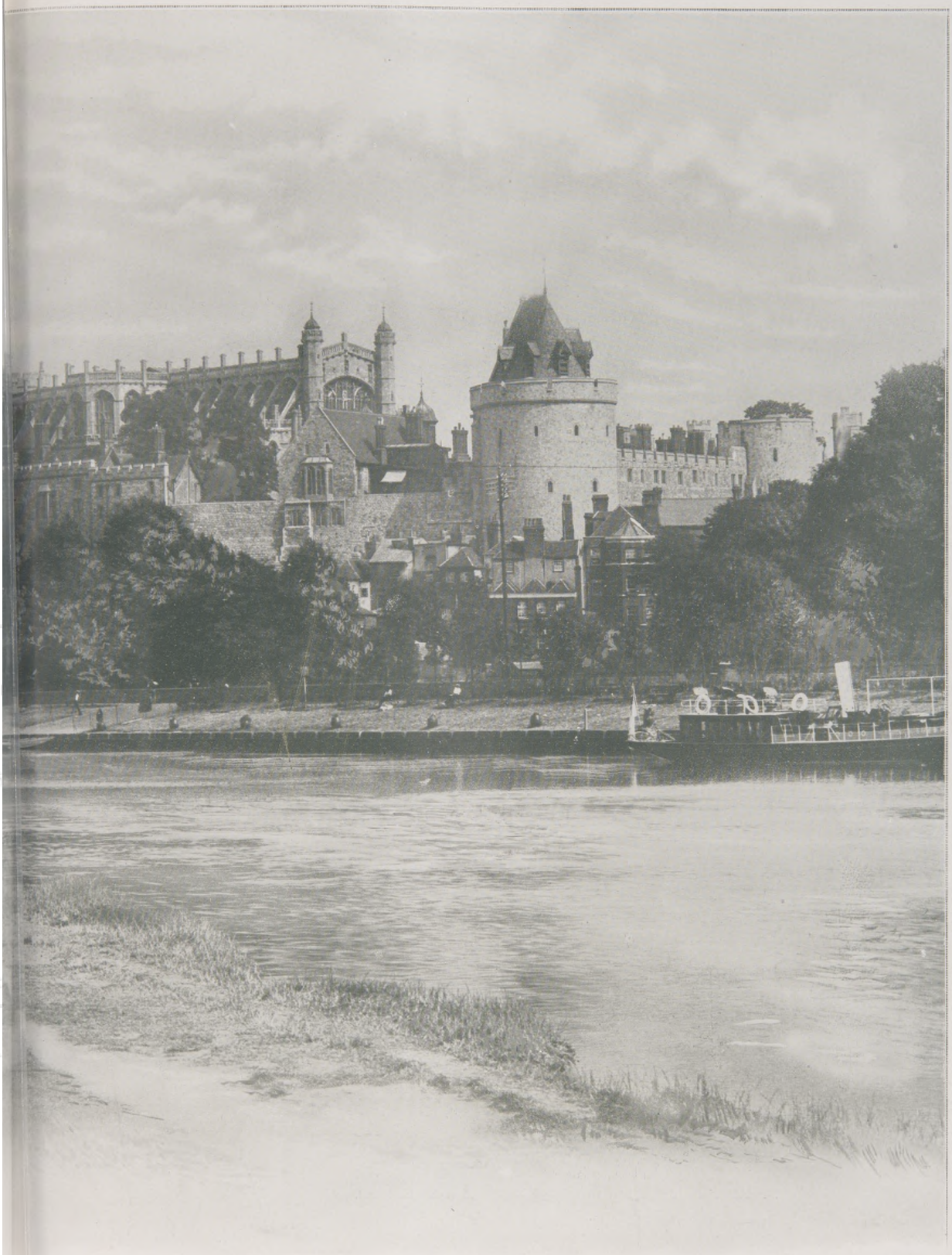
Cliché Braun, Clément et Cie.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LE CHATEAU [illegible]

Phot. Braun, Clément et Cie

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



VII. WINDSOR

Au programme du voyage du président de la République en Angleterre figure une visite au château de Windsor, qui fut le séjour préféré de la feue reine Victoria, et où elle repose, auprès du prince Albert. Bâti sur un coteau qui domine la vallée de la Tamise, Windsor, avec ses murailles crénelées, ses tours innombrables que couronne de sa masse robuste le donjon circulaire, Middle Ward, *est de très impressionnant aspect. Son histoire commence avec Guillaume le Conquérant, qui le fonda sur un terrain acquis par lui des moines de l'abbaye de Westminster. Mais c'est surtout Edouard III qui embellit et compléta le château, où il était né. Les dernières modifications importantes qu'il subit datent de 1823, époque à laquelle George IV, grâce à un crédit de 20 millions que lui donna le Parlement, fit transformer de fond en comble les aménagements intérieurs, veillant toutefois à conserver religieusement à l'extérieur son imposant caractère de vieille forteresse.*

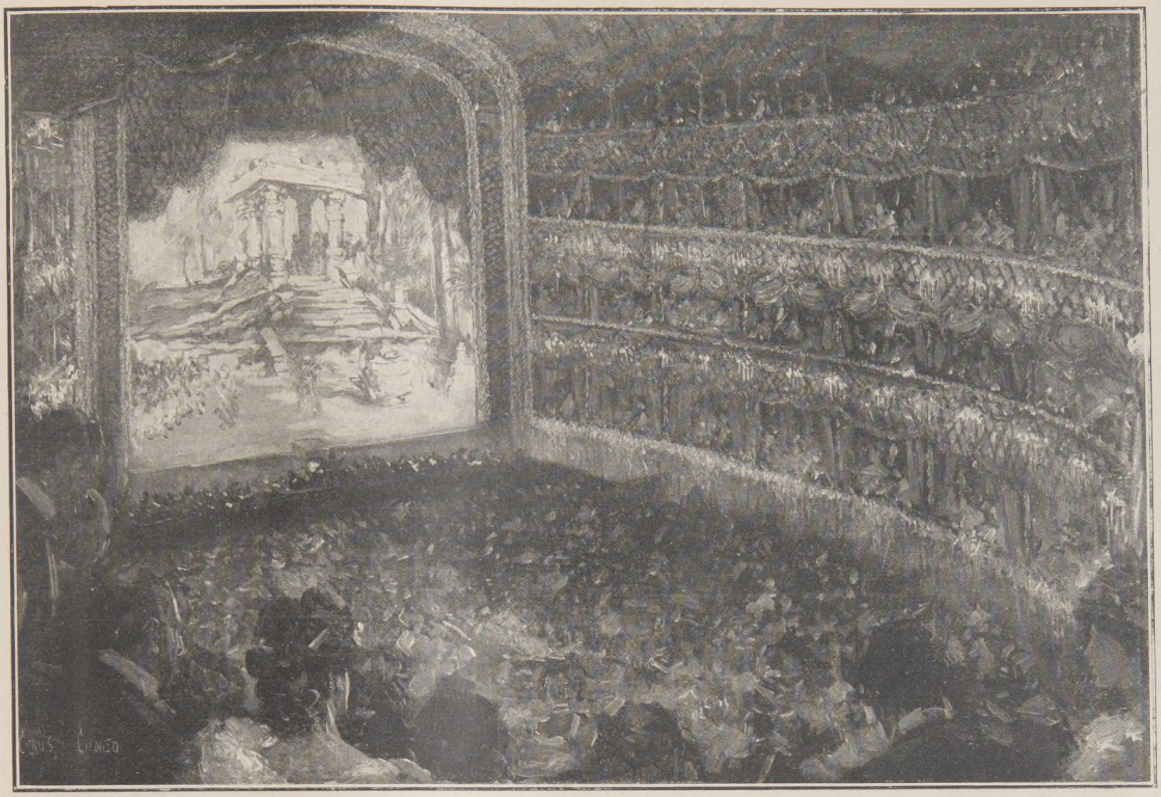
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
UNIVERSITY OF CALIFORNIA UNIVERSITY OF CALIFORNIA

M. FALLIÈRES A LONDRES. — La réception au Guildhall.

Le président donne le bras à la lady-mayoress ; la princesse de Galles est au bras du lord-maire — *Dessin de Max Cowper.*

Il est de tradition constante que tout souverain ou chef d'Etat rendant visite aux souverains anglais soit reçu solennellement par le lord-maire de Londres et la corporation de la Cité. C'est mercredi que M. Fallières s'est rendu au Guildhall, la vénérable maison de la Cité, où il a été accueilli avec l'archaïque cérémonial qui, chez nos voisins, donne à la plupart des cérémonies publiques un si pittoresque caractère. Un banquet d'apparat a suivi la réception officielle et a fourni au président et au lord-maire, sir John Ch. Bell, une occasion d'échanger des toasts amicaux.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Le gala en l'honneur du Président de la République à Covent Garden (27 mai).

Les marins du *Léon-Gambetta* promenés dans Londres en « electrobus » pavoisés aux couleurs françaises, le mercredi 27 mai.

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A LONDRES

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

François Coppée.

Un François Coppée familier : le poète jouant aux dominos avec quelques amis, à la terrasse d'un café, à Mers (Seine-Inférieure), en 1903.

FRANÇOIS COPPÉE

La « délivrance terrestre » de François Coppée : nulle expression ne pourrait s'appliquer avec plus de justesse à la mort du poète auquel notre éminent collaborateur Henri Lavedan se réserve de consacrer son prochain *Courrier de Paris*. Cette mort libératrice est, en effet, venue marquer le terme d'un véritable martyre.

Depuis quelques mois, le mal implacable dont l'illustre écrivain était atteint allait s'aggravant, le condamnant à l'isolement, au mutisme ; dans ce paisible logis de la rue Oudinot, naguère animé de réunions intimes où la verve spirituelle du causeur séduisant charmait ses amis, il assistait à sa lente agonie. La perte de Mlle Annette Coppée, sa sœur aînée, sa dévouée compagne de toujours, devait, en lui portant au cœur un coup suprême, hâter sa fin imminente : il lui survécut l'espace d'une semaine, puis s'éteignit, le samedi 23 mai, après avoir enduré stoïquement les plus cruelles souffrances et donné, comme Huysmans, l'exemple d'une admirable résignation puisée aux sources vives de la foi chrétienne.

Sa dernière sortie, on s'en souvient (une page de *L'Illustration* l'a montré alors appuyé au bras de son médecin, le docteur Duchastelet), fut, le 5 mars, pour aller à l'Académie prendre part à l'élection de Jean Richepin ; en cet acte de vaillance accompli presque au seuil de la tombe, se résumait tout le caractère de l'homme de qui l'on a justement loué, autant que le talent, le fervent amour des lettres, la générosité d'âme et l'inébranlable fidélité aux vieilles amitiés.

François Coppée était une des figures les plus connues du monde littéraire, et sa personne même bénéficiait de la popularité que valaient à son nom certaines de ses œuvres. Les particularités de sa physionomie, abondamment répandue par l'image, contribuaient, il est vrai, à la mettre en relief. Comment ne pas remarquer ce visage glabre, d'une pâleur mate, aux méplats sculpturaux, encadré de longs cheveux noirs et lisses rejetés en arrière ; ce profil de médaille rappelant celui de Bonaparte consul ? Flânait-il à travers les rues de Paris, de ce Paris où il était né et qu'il adorait ; se montrait-il au théâtre, occupait-il son fauteuil dans quelque solennité académique, on le reconnaissait entre tous, on le désignait, on chuchotait : « C'est lui ! »

Longtemps, cette physionomie typique demeura fixée en une sorte d'immutabilité. La maturité de l'âge avait modifié aussi peu que possible le modelé et la patine de ce bronze vivant, ainsi qu'en témoignent les intéressants portraits reproduits ici : l'un datant de la jeunesse du poète ; les autres qui représentent l'académicien, en villégiature avec sa sœur, au bord de la mer, consciencieusement coiffé, comme maint Parisien médiocrement marin, d'une casquette blanche de yachtman, et ne dédaignant pas, selon la simplicité de ses goûts, la bourgeoise partie de dominos à la terrasse d'un café du port. Mais la maladie survient, dissolvante, précipitant rapidement le déclin, comme si elle voulait prendre une revanche contre la clémence du temps ; le beau masque consulaire aux lignes fermes fait place à un masque émacié, tourmenté, aux traits altérés, aux rides profondes creusées par la douleur, — et c'est le dernier portrait, tout récent, où le poète, hélas ! porte plus que ses soixante-six ans...

Laissant à une plume autorisée le soin de rendre

Gravure avec autographe envoyée à M. René Thorel par le poète peu de jours avant sa mort.

Mlle Amélie D... M. François Coppée. Mlle Annette Coppée. Sur la plage de Mers, il y a huit ans.

Photographies communiquées par M. Houdbine.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LE DERNIER PORTRAIT DE FRANÇOIS COPPÉE

Le poète, dont la physionomie s'était si douloureusement transformée, avait bien voulu poser, il y a deux mois, pour cette suprême photographie.

à François Coppée, dans *L'Illustration*, un hommage digne de lui, nous n'entreprendrons pas de passer en revue l'œuvre considérable de l'auteur des *Intimités*, du *Reliquaire*, des *Humbles*, du *Passant*, du *Luthier de Crémone*, de *Severo Torelli*, de *Contes* en prose délicats, de tant de pièces à dire devenues populaires, de tant de morceaux d'anthologie.

Elu à l'Académie en 1884, comme successeur de Victor de Laprade, il avait été promu plus tard commandeur de la Légion d'honneur.

Issu de l'école parnassienne, tantôt élégiaque, tantôt épique, il a surtout affirmé sa maîtrise personnelle en introduisant dans notre poésie, suivant l'expression de M. Jules Lemaître, « autant de vérité familière, de simplicité pittoresque, de réalisme, qu'elle peut en admettre ». En François Coppée, artiste probe et sincère, dont la disparition afflige les lettres françaises, l'homme et le poète étaient universellement « sympathiques », ce mot étant pris dans un sens plus élevé et moins banal que celui qu'un abus courant a coutume de lui donner.

EDMOND FRANK.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Devant le corps de garde : Madame Thérèse, Petit-Jean et Horatius Coclès. — Au fond, le commissaire de police allemand qui vient d'inspecter le Musée alsacien.

Madame Thérèse, cantinière de l'armée du Rhin, et son frère Petit-Jean.

UN MUSÉE VIVANT

LES FÊTES ERCKMANN-CHATRIAN, A STRASBOURG

En sortant du Théâtre-Français, un soir où l'on jouait *l'Ami Fritz*, ou bien de l'Opéra-Comique, après avoir entendu *le Juif polonais*, n'avez-vous pas songé que les idylles — parfois tragiques — d'Erckmann-Chatrian ne sont point seules dignes d'être mises en scène ; que, dans l'œuvre touffue et déjà trop délaissée de ces sortes d'Alexandre Dumas des Vosges et du Rhin, il y a aussi les grands romans nationaux du temps de la République et de l'Empire français ; que ces romans de cape et d'épée, ces poèmes épiques si propres à être vulgarisés, sont une mine presque inépuisable de grands drames populaires et héroïques ?

Or, les 22, 23 et 24 de ce mois, *l'Histoire d'un paysan* et *Madame Thérèse ou les Volontaires de 1792*, viennent d'être, pour ainsi dire, joués à Strasbourg.

La scène et une partie du décor furent fournies par la charmante vieille maison alsacienne du quai Saint-Nicolas, où se développe le *Musée alsacien*, frère cadet de la *Revue alsacienne illustrée*.

L'occasion fut une vente de trois jours organisée au profit du Musée. Parmi ceux qui eurent l'initiative de cette fête ou qui, à des titres divers, aidèrent à exécuter le projet une fois conçu, on peut citer — sans être complet — MM. Bucher, Dollinger, Braunagel, Schnug, Schlumberger, Haug.

On se souvient des belles pages de M. Maurice Barrès sur la conscience alsacienne :

« ... La tradition alsacienne (non plus qu'aucune tradition) ne consiste point en une série d'affirmations dont on puisse tenir catalogue, et, plutôt qu'une façon de juger la vie, c'est une façon de la sentir : je la définirais volontiers une manière de réagir commune en toutes circonstances à tous les Alsaciens... La maison, les ustensiles, les costumes, établis selon un type traditionnel, avec des matières du pays, ont été lentement appropriés à toutes nos nécessités par le climat, par les coutumes, par les besoins de la vie. Témoins sincères de notre passé, ces objets insensibles nous disent sans erreur quelles furent chez nos ancêtres les manières de vivre et de chercher le bonheur. Il est nécessaire de les recueillir. Le patriotisme en tous pays (à Bâle, dans Arles, à Nuremberg) s'appuie sur l'ethnographie, science qui se propose de décrire méthodiquement les peuples. Et voilà pourquoi, à Strasbourg, de fervents Alsaciens ont créé le *Musée alsacien*... »

Contentons-nous d'esquisser, avec la plume, à côté des photographies, quelques-uns des mille tableaux charmants, si variés et bien vivants qu'on a pu, pendant ces trois jours, voir et revoir sans se lasser un instant, dans la cour intérieure, aux deux galeries à balcons de bois, et dans les salles transformées du Musée alsacien.

Au fond de la cour, Mme Thérèse, cantinière de l'armée d'Alsace, aidée par Marianne, cantinière de l'armée de Suisse, a établi, en une sorte de vaste caveau, sa cantine : *Au bon patriote*. Autour des verres de bière de Strasbourg, les volontaires sont attablés. Ils fraternisent avec Chauvel et fouillent dans le panier subversif de Marguerite, qui, par-dessus l'épaule du forgeron Jean Leroux, cause avec Michel. Très empanaché, Saint-Just, représentant du peuple aux armées, écoute avec un calme tout nouveau les modérés et sages propos du docteur Wagner. De l'autre côté de la cour, on aperçoit Horatius Coclès et Cincinnatus qui, la pipe aux dents, jouent aux dés dans le corps de garde. Mais le commandant Duchêne a fait signe à Petit-Jean. Le tambour bat. Les soldats sortent, fredonnant *le Chant du départ*. Les voilà qui font l'exercice : Mme Thérèse, un fusil en mains, manœuvre avec entrain et ses sabots garnis de paille résonnent gaillardement.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ici, de belles demoiselles royalistes, dont une Vendéenne à cocarde blanche, un grand pistolet à la ceinture, nous invitent à massacrer — à leur tour — les massacreurs de septembre et les tricoteuses de la guillotine.

A côté, d'autres belles demoiselles, mais Directoire celles-là, nous engagent à mettre en mouvement la paisible roue d'un tourniquet. Ici, une gentille soubrette met à notre disposition les belles cartes postales et les livres de la *Revue alsacienne illustrée*. Là, dans la grande et claire pièce du rez-de-chaussée, où sont les comptoirs de l'épicerie et de la papeterie, de vieux costumes d'Alsace sont bien joliment portés.

Nous croisons au passage le vieux concierge du musée, beau type de l'Alsacien immense et maigre, rayonnant de joie dans son invraisemblable jaquette bleue dont les interminables pans balayent le sol.

Nous voici arrivés dans les pièces qui donnent sur la galerie du premier étage. En merveilleux costumes Louis XVI, les vendeuses nous font un accueil aussi embarrassant qu'aimable : comment choisir entre tant de choses, toutes tentantes ! Ce sont broderies, grès, faïences, tous les objets pratiques chers à l'Alsacienne, femme d'intérieur et maîtresse ménagère. Et ce sont aussi des copies de vieilles chaises du Musée ; de belles marqueteries de Spindler, ce Gallé alsacien, ce maître dont les bois disent les châteaux en ruines, les églises, les cigognes, les montagnes, les villes, les paysans, toute l'Alsace ; les silhouettes d'un Kléber à cheval, de héros de la Révolution française, de paysans d'Alsace.

Nous suivons la galerie, transformée en Marché aux fleurs : maintes fois les trois Charlotte Corday qui y vendent les roses, les iris et les glycines ont bien voulu compromettre leur recette pour céder à notre appareil photographique le merveilleux cadre de leur balcon.

Un groupe Directoire au Marché aux fleurs, au 1er étage du Musée.

Au second étage nous arrivons au deux cabarets. A *l'Epi d'or*, nous sommes reçus par un actif essaim de jeunes filles alsaciennes du dix-huitième siècle : ô cette jupe d'un rouge éclatant, carrément retroussée, et qui engonce un joli profil ; ces bonnets gracieux, chargés d'or sans lourdeur, où le nœud ne joue encore qu'un rôle accessoire et dans les coiffures bas-rhinoises est placé en bas et derrière ; ô ce magistral et sévère costume d'une bourgeoise de Phalsbourg ! Au *Plat d'argent*, ce sont des costumes Directoire, champêtres, mais non plus paysans, très « retour à la nature », quelques-uns merveilleux. C'est un vrai Trianon alsacien. Des fenêtres de *l'Epi d'or*, on voyait, au-dessus des galeries de bois, entre les énormes toits strasbourgeois, s'encadrer la flèche de la cathédrale. Des fenêtres du *Plat d'argent*, on voit couler l'eau paisible et verte de l'Ill, et toujours le haut clocher ajouré et pointu du vieux Munster domine le paysage des maisons de l'autre côté du quai, tandis que, du fond de la cour, jusqu'à la fin de cette belle fête d'art, de cette évocation historique, de cette admirable réunion alsacienne où tous les cœurs étaient à l'unisson, continuent à monter jusqu'à nous les alertes sonneries des clairons de 1792 et *Sambre-et-Meuse*.

René Henry.

La cour du Musée alsacien pendant les fêtes Erckmann-Chatrian : au 1er étage, de gauche à droite, Cincinnatus, Madame Thérèse, Petit-Jean, Marianne, Horatius Coclès.

Les toits du Musée alsacien et la flèche de la cathédrale de Strasbourg, vus des fenêtres du cabaret de « l'Epi d'or ».

Photographies J. Manias.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

Nous avions annoncé, dans une précédente bibliographie, le très important ouvrage de M. Maurice Montégut, dont les premiers chapitres (*le Roi sans trône*) venaient de paraître. Un second volume : *les Cadets de l'Impératrice* (Lemerre, 3 fr. 50) complète, dès aujourd'hui, ce grand roman historique où se réfléchit l'épopée. Certes, l'idée de nous présenter, sous l'uniforme des officiers de Napoléon, l'héritier des rois, le dauphin, évadé du Temple, était ingénieuse. Le talent de M. Maurice Montégut a tiré de cette situation tout le parti favorable. Grandlys — le prince mystérieux et malheureux — est un chevaleresque sabreur et un magnifique amoureux. Le proscrit qui, sous un nom d'emprunt, s'est enrôlé dans un régiment de gentilshommes étrangers au service de la France, aime une femme de l'entourage impérial, une princesse de la famille usurpatrice, Pauline Borghèse, la femme de son temps la plus blonde, la plus jolie, la plus frivole. Mais nous ne voulons point raconter ici ces amours, pas plus que nous ne tenterons d'analyser dans le détail ce livre énorme, éblouissant de couleur et grouillant de vie, où les conspirations politiques et les intrigues amoureuses alternent avec les héroïques chevauchées, où mille personnages de premier plan évoluent avec leurs gestes propres, où l'on voit l'empereur méditant, à cheval, dans la neige rouge d'Eylau, ou bien passant, en éclair, au milieu des sabres, dans sa berline bleue et or, attelée de chevaux blancs. Et ce sont aussi, dans les dernières pages, des visions atroces, des spectacles horrifiants de cauchemar : l'excès de la misère et de la souffrance conduisant à la folie les pauvres êtres en loques, les fantômes de soldats. Oh ! le spectacle de ces hallucinés qui, par on ne sait quelles attractions magnétiques, se groupent en une troupe démente qu'on appelle le *Bataillon fou !* « Ils traînaient en arrière du gros de l'armée, lointains en plein jour, vaguement entendus dans leurs clameurs rauques, vaguement aperçus dans leur course errante. Mais, le soir, le feu des campements les attirait ; ils s'approchaient hagards, affamés, claquant des dents sous le froid, déguenillés, parfois nus ; et leurs faces livides aux prunelles énormes se tendaient vers les flammes... Alors, du cercle des bivouacs, par pitié, terreur ou plaisanterie, les anciens camarades leur jetaient des rebuts de nourriture... » Le Bataillon fou ! Une scène digne de tenter le pinceau de quelque éloquent peintre d'histoire. Une idée de tableau pour le prochain Salon !... Et pourquoi pas ?

Les éditeurs s'appliquent à nous présenter, en d'excellentes traductions, les meilleurs romans étrangers ; et c'est un soin dont nous leur savons infiniment de gré. Ainsi, nous avons récemment signalé l'excellent texte français dans lequel M. René Lecuyer nous a fait connaître la *Compagnie blanche*, de Conan Doyle. Nous avons, aujourd'hui, la satisfaction d'annoncer que M. Albert Savine a traduit avec beaucoup d'adresse une œuvre, fort intéressante, de Rudyard Kipling : *Trois Troupiers*, que publie la librairie Stock (3 fr. 50) dans sa Bibliothèque cosmopolite. — Et nous devons encore citer parmi les romans parus d'hier : *Monsieur le Principal*, un livre émouvant de M. Jean Viollis (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), qui étudie avec esprit et cruauté des mentalités bourgeoises de province ; *le Baiser au clair de lune* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), un livre riche en jolis détails, par M. Guy Chantepleure ; *le Jardin aux ciguës* (Bibl. des réformes sociales, 3 fr. 50), des scènes de mœurs politiques, âprement observées par M. J. de Biez ; *Un Prosélyte de l'amour* (Perrin, 3 fr. 50), par le comte A. de Saint-Aulaire ; *le Triomphe des vaincus* (Bibl. des réformes sociales, 3 fr. 50), par Mlle Harlor ; *Rêve de lumière* (Plon, 3 fr. 50), par M. Jean Blaize.

Littérature.

Voici, sur *Molière, le Théâtre, le Public et les Comédiens de son temps*, un excellent ouvrage de vulgarisation, clair, alerte, adroitement compris et composé. Ce n'est point un livre français, et nous le regrettons. Il semble que, chez nous, on ne sache plus écrire sur Molière des volumes à l'usage du grand public. On nous offre soit des lectures de collège, trop rudimentaires, soit des thèses de professeurs, trop minutieusement érudites. Le livre du danois Karl Manzius, que vient de traduire M. Maurice Pellisson (A. Colin, 5 fr.), n'apprendra sans doute rien aux moliéristes, mais il n'en correspond pas moins à une utilité. Il nous montre, admirablement expressive et bien encadrée dans son milieu, l'inoubliable figure de Molière. Il nous fait entendre — lorsque meurt le grand écrivain — les rumeurs de l'indignation publique contre le prélat qui refuse la sépulture, et aussi ce cri de la veuve :

— Ils refusent une tombe à un homme pour qui, en Grèce, on eût élevé des autels.

Enfin, il nous permet d'applaudir l'intervention du roi pour le comédien, son ami, et nous rapporte cette réponse de Louis au curé qui s'excuse de ne pouvoir inhumer Molière en terre sainte.

— Jusqu'à quelle profondeur est-elle sainte, cette terre ?

— Jusqu'à quatre pieds, sire.

— Eh bien, enterrez-le à six pieds et qu'il n'en soit plus question.

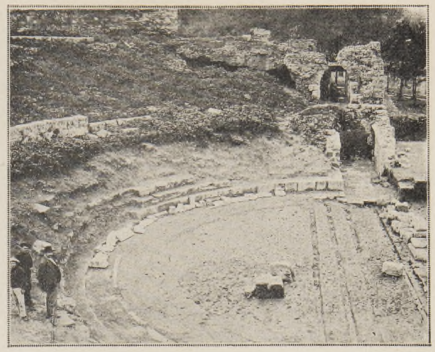
Anecdote malheureusement peu vraisemblable, comme l'observe, d'ailleurs, l'écrivain danois, car Louis XIV badinant sur une question religieuse, c'est ce qui ne se peut du tout imaginer.

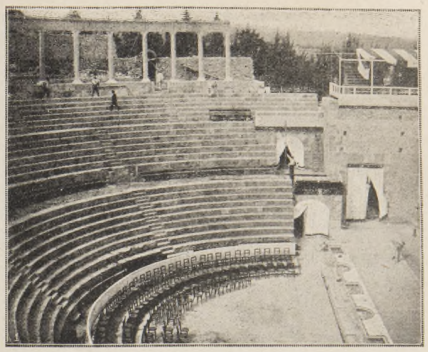
Sur *Jean Racine*, M. Jules Lemaître, ce charmeur, a fait dix conférences dont les échos ne sont point encore éteints. Ces conférences viennent d'être réunies, en volume par la librairie Calmann-Lévy (3 fr. 50). Il n'est pas besoin d'ajouter qu'elles seront beaucoup lues et relues. Et, puisque nous en sommes au grand siècle, annonçons qu'un écrivain d'aujourd'hui, parmi les plus estimés, M. Henri de Régnier, a écrit, pour le répertoire du « théâtre aux chandelles », une pièce : *les Scrupules de Sganarelle* (Mercure de France, 3 fr. 50), que Molière lui-même, nous n'en doutons pas, eût daigné applaudir.

Les admirateurs de Gustave Flaubert et ceux de Charles Baudelaire vont être dans la joie, car on leur offre de nouvelles reliques de leurs maîtres préférés. A vrai dire, dans les *Œuvres posthumes* de Baudelaire, que nous présente le *Mercure de France* (3 fr. 50), nous trouvons surtout un groupement de pièces, poésie ou prose, authentiques ou apocryphes déjà connues, déjà révélées depuis l'édition définitive des œuvres de Baudelaire. Mais il s'y joint aussi des pièces qui, parues avant l'élaboration de ce recueil, n'avaient pas été admises à son hospitalité, et aussi plusieurs papiers entièrement inédits ainsi que le texte intégral des journaux intimes. Quant à la version originale de la *Tentation de saint Antoine*, que publie M. Louis Bertrand (Fasquelle, 3 fr. 50), elle diffère bien curieusement, dans son esprit comme dans sa forme, de la *Tentation* que nous connaissons.

Musique.

« Moussorgski écoute, entend, regarde et voit, et, sur sa musique, c'est la parole même de ceux qu'il met en scène et cette parole est si exactement transposée qu'elle évoque leurs images. On arrive, en l'entendant, à les voir. » Ainsi Mme Marie Olénine d'Alheim, la célèbre cantatrice russe, définit le réalisme du grand musicien dont elle interpréta les œuvres en France, en Belgique et en Russie. Mme Marie Olénine d'Alheim et son mari, M. Pierre d'Alheim, ont uni leurs deux fervents enthousiasmes en un même culte pour le maître disparu. Il y a quelques années, c'était Pierre d'Alheim qui lui consacrait un livre d'admiration (*Moussorgski*. — Mercure de France, 3 fr. 50). C'est, aujourd'hui, Marie Olénine qui, dans un volume pieusement intitulé *le Legs de Moussorgski* (Ruy, 3 fr. 50), s'applique à venir en aide au public et aux chanteurs désireux de se familiariser avec l'œuvre de Moussorgski et leur signale les réflexions qui lui ont été suggérées par l'étude de ses œuvres au cours de dix années de brillante interprétation.





Le théâtre antique de Calama (Guelma, province de Constantine), avant et après sa restauration.

Tel qu'il était encore en 1902. — *Phot. Bachotet.* Tel qu'il est aujourd'hui. — *Phot. Laurenti.*

LES THÉATRES

Encore un succès à l'Opéra-Comique, avec *Snegourotchka*, conte de printemps en quatre actes et un prologue, tiré d'Ostrovsky par M. Rimsky-Korsakov, l'un des chefs de l'école russe moderne. Autour de la légende populaire, un peu païenne, très russe, de « la Fille de la neige », M. Rimsky-Korsakov a développé une orchestration abondante et pittoresque, très compréhensible et pourtant très originalement slave. On a applaudi Mme Marguerite Carré en tête d'une troupe de belles artistes ; Mlle Regina Badet dans les danses d'un ballet endiablé et aussi les chœurs et l'orchestre, fort bien dirigés, et jusqu'aux décors, merveilleux, de M. Jusseaume.

La semaine dernière, l'Odéon a remis en scène *le Nirvana*, ce poème dramatique en quatre actes, de M. Paul Vérola, joué déjà, il y a trois mois, au Théâtre Femina, et dont nous avons parlé (numéro du 22 février). C'est toujours M. de Max — entouré d'une interprétation excellente — qui tient le rôle du Bouddha, rôle principal de ce poème plus philosophique que dramatique ; il en profère avec ampleur et un admirable sens du rythme les vers harmonieux. Le spectacle était complété par un acte touchant de MM. Augustin Thierry et Eugène Berteaux, où « la voix frêle » d'un enfant réconcilie des époux séparés et ennemis.

Cette semaine, l'Odéon a joué deux autres pièces en vers : *Velléda*, tragédie en trois actes, de M. Maurice Magre, d'une haute et noble inspiration, dont nous avons d'ailleurs également rendu compte cet été (numéro du 17 août 1907), lors de sa première apparition sur le théâtre de la Montagne, à Cauterets, et *l'Autre*, par M. André Dumas, un acte plein d'émotion tendre et de grâce délicate exprimées en vers savoureux, tout à fait digne de rester au répertoire de l'Odéon. On a applaudi, dans la première de ces pièces, M. de Max et Mlle Lucie Brille, et, dans la seconde, M. Capellani et Mlle Taillade.

La municipalité de Guelma, petite sous-préfecture du département de Constantine, a eu l'heureuse idée de relever de ses ruines un théâtre dont la fondation remonte à la période de prospérité de l'antique Calama, sous Valentinien (quatrième siècle). Encouragée, aidée par le Gouvernement Général, Guelma a entièrement redressé cet édifice en respectant scrupuleusement l'ensemble et les détails de l'ancienne construction. Son inauguration a eu lieu des 15 au 17 mai, par une série de représentations solennelles d'*Athalie*, d'*Electre*, de *Phèdre* et de *Saül*. M. et Mme Silvain et leur troupe y furent longuement applaudis, et l'un de nos collaborateurs, M. Ferdinand Duchêne, traduisant l'enthousiasme de la foule, adressa à Mme Silvain quelques beaux vers :

Sur nos gradins déserts elle résonne encore,
Madame, votre voix de bronze et de clarté ;
Votre geste survit sous le porche sonore
Où vous êtes venue, aux soirs que le ciel dore,
Pleurer en harmonie et mourir en beauté.

C'est que vous avez, là, ressuscité vous-même
Les voix, les grandes voix des siècles di-parus :
Le râle de l'inceste et le cri du blasphème
Et l'âpre accent vengeur invoquant l'anathème
Et ce monde éveillé ne s'endormira plus...

L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

L'exposition d'horticulture qui s'est tenue, ces jours derniers, dans les serres du Cours-la-Reine, condamnées à une démolition prochaine, était particulièrement remarquable par la variété des espèces et par l'abondance relative des nouveautés ou quasi-nouveautés.

Le « clou » supérieur, qui étonna la foule, fut une collection de pois de senteur anglais. Depuis vingt ans, MM. Clark, de Douvres, torturent cette fleur rustique ; déjà, l'année dernière, ils nous avaient montré quelques-unes de leurs plus belles sélections que je m'étais fait un devoir de signaler aux lecteurs de *L'Illustration ;* cette fois, ils nous ont apporté une collection étourdissante. La plupart des variétés sont monochromes. Elles présentent une gamme de rouges qui n'aura bientôt plus rien à envier à celle des œillets : cerise, écarlate, rouge orangé, abricot, rose clair, rouge ou violet pourpre, saumoné, resplendissent aussi lumineux que les fulgurants petits dahlias cactus ; à ces tons inattendus s'ajoutent : le mauve, le lavande, le bleu marine, le bleu clair, le blanc pur et le crème. Enfin, quelques variétés sont panachées ; mais, au lieu du pétale blanc, glacial, brutalement maculé de couleur, le blanc du fond est lavé de rouges, de bleus, vifs ou atténués, donnant des sensations amusantes de vieilles toiles de Jouy. Ces pois de senteur ne constituent pas une amélioration ; c'est « une révolution ».

Lors de son apparition, il y a environ deux ans, j'avais également cité le *Gerbera Jamesoni*, introduit du Cap, sorte de grande anthémis d'un rouge minium éclatant. Tout en vantant, comme elles le méritaient, la couleur et la forme de la fleur, je déplorais la tenue lamentable de sa tige. Il s'agissait alors de sujets plus ou moins forcés. Depuis, on a constaté que cette plante vivace s'accommode très bien de notre climat ; avec un léger abri — votre serviteur en a fait lui-même l'expérience — elle résiste aux hivers parisiens. Cultivée dans ces conditions, la fleur se tient droite ; elle est donc aussi précieuse pour potées ou massifs que pour bouquets. Elle compte parmi les meilleures acquisitions de ces derniers temps, et, avant peu, elle flamboiera dans tous les jardins.

MM. Cayeux et Leclerc nous offrent une nouveauté de pleine terre très intéressante : *Kalanchoe flammea*, sorte de sedum, à feuille mi-grasse, dont la tige florale se termine par un corymbe orangé de fleurs éclatantes rappelant comme forme celles

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

du crassula. A côté, un *Souci panache météore*, sorti de l'oubli, donne une note dorée fort lumineuse.

A mentionner encore : un pétunia double, dont la fleur chiffonnée ressemble à un œillet moyen, avec une teinte rose assombrie par ce fond vineux dont on n'a pu encore débarrasser le pétunia ; un lupin rose, d'une fraîcheur charmante ; une anthémis blanche double, la première fleur double du genre, cherchée depuis longtemps et obtenue par M. Aubert-Maille.

M. Forestier, conservateur des promenades de la ville de Paris, apporte dans l'ornementation de nos parcs et de nos squares un sens esthétique et un souci de modernisme guidé par un goût impeccable, qui ont fait oublier, au moins dans le domaine des fleurs, « la mort d'Alphand ». Il a eu la très heureuse idée de réunir, dans un lac de Bagatelle, une collection de nymphéas (nénuphars) de diverses couleurs que nous verrons s'épanouir aux prochaines journées de soleil. Cette initiative a amené à l'exposition deux horticulteurs lointains qui étalèrent, avec assez de goût, dans de petits réservoirs, quelques beaux spécimens de ces plantes curieuses.

Un « grand amateur », M. Robert Lebaudy, qui nous réserve de fréquentes surprises florales, nous montre quel parti on peut tirer des procédés de culture intensive quand on sait les appliquer avec goût. Tout le monde connaît aujourd'hui le bégonia *Gloire de Lorraine*, qui fit son apparition il y a une dizaine d'années. Au-dessus des feuilles, d'un vert marbré assez clair, sautillent une profusion de petites fleurs d'un rose corallin tendre, le plus frais, peut-être, que présente actuellement la série des bégonias. Trop souvent, cette plante pèche par la pénurie, d'ailleurs très relative, des fleurs. Chaque bégonia de M. Lebaudy forme une boule rose de 80 centimètres de diamètre qui fait paraître presque ternes et mesquins ses hortensias monstrueux ; une potée de ce genre suffirait à illuminer un salon d'ambassadeur.

Un autre amateur, M. Léon Gryois, a envoyé de son château de Torchamps (Orne), un massif de gloxinias, « la fleur en velours », obtenus par son jardinier en chef, M. René Guillois, qui se classe, du premier coup, parmi les deux ou trois grands spécialistes du genre.

Enfin, nouveauté ou quasi-nouveauté tout à fait sensationnelle dans le clan des roses. Il s'agit d'un rosier sarmenteux ou grimpant donnant des grappes de fleurs aussi extraordinairement volumineuses et abondantes que le célèbre *Crimson Rambler*. Cette nouvelle variété, *Lady Gay*, perfectionnement de *Dorothy Perkins*, est d'un magnifique rose tendre rappelant beaucoup *Mistress Cutbush*. Quoi que prétendent certains, elle n'est pas remontante ; mais, dès aujourd'hui, elle s'impose, comme *Crimson Rambler*, dans tous les jardins. Les deux ou trois pieds exposés étaient fort beaux ; mais il faut, pour apprécier la splendeur de cette magnifique variété, avoir vu les cascades étourdissantes qu'elle forme, à Coubert, dans les cultures de M. Cochet.

J'allais oublier de mentionner *Lyon-Rose*, fort vantée depuis quelques mois, et mise pour la première fois dans le commerce. La forme se rattache à celle de *la France* ; sa nuance rose corallin nuancé de jaune, un peu crevette, est tout à fait jolie et continue heureusement la série de teintes très typiques qu'ont fournie, depuis quelque temps, les hybrides de *lutea*.

F. Honoré.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Le montage du diplodocus.

On monte en ce moment, dans une des grandes salles du Muséum, le moulage du diplodocus offert à la France par M. Andrew Carnegie. En donnant, il y a un an, une photographie de l'original qui fut trouvé dans les terres du Colorado, nous avons indiqué les caractéristiques de ce fossile gigantesque ; notre gravure actuelle donne, sous un autre aspect, une idée saisissante de ses dimensions.

La maison des artistes français.

Les peintres, sculpteurs et graveurs peu fortunés ont désormais leur maison de retraite pour la vieillesse, qui a été inaugurée dimanche dernier, en présence de M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique ; de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et de M. Nénot, membre de l'Institut. Le don, à la Société des Artistes français, de cette demeure, naguère habitée par M. Armand Hayem, est dû à la libéralité de sa veuve, aujourd'hui Mme Jules Comte. L'édifice, complété par l'adjonction de deux ailes au bâtiment primitif, se dresse dans un site charmant, à la limite de la commune de Montlignon, sur la lisière des bois de Montmorency et de Saint-Prix ; derrière, un vaste jardin s'étend en terrasse. La distribution et l'aménagement intérieurs ne laissent rien à désirer. Chaque pavillon contient six ateliers, ceux du bas réservés aux sculpteurs.

La fondation dispose d'un capital d'environ 600.000 francs constitué par un premier fonds de 40.000 francs, don du regretté architecte N. Bailly, président de la Société des Artistes français, auquel est venu s'ajouter chaque année, depuis 1886, le produit des recettes de la journée de vernissage du Salon.

La maison des artistes français à Montlignon.

Le budget de l'éclairage aux Etats-Unis.

La dépense annuelle d'éclairage, par tête d'habitant, aux Etats-Unis, a été, l'année dernière, de 20 francs ; cette somme ne s'appliquant qu'à l'agent d'éclairage proprement dit, et ne comprenant pas les frais accessoires du matériel. C'est donc, pour une population de 90 millions d'habitants, un budget de 1.800 millions, ainsi répartis :

Electricité .	750	millions de	francs.
Pétrole	665	—	—
Gaz	300	—	—
Bougie	55	—	—
Acétylène ..	30	—	—

Il paraît que l'industrie de la bougie, malgré le prix élevé de ce système d'éclairage, n'a jamais été si florissante.

Chiens quêteurs.

Employés à poursuivre les criminels, à rechercher les blessés, et à bien d'autres besognes encore, les chiens sont utilisés aussi en Angleterre comme quêteurs. On leur attache sur le dos une bourse, et on les dresse, par exemple, à se promener dans les gares. C'est ce qui fut fait d'abord par l'œuvre de l'Orphelinat des employés de chemins de fer de Londres et du Sud-Ouest. Le premier chien quêteur de cette œuvre eut, toutefois, une carrière courte : il se fit tuer par un train, en traversant la voie d'un quai à l'autre. Il avait rapporté 460 fr. Mais l'expérience avait donné satisfaction, et actuellement, il y a 15 chiens quêteurs, en général des retrievers ou des collies, qui se prêtent particulièrement bien au dressage spécial nécessaire. Le public a fait très bon accueil aux chiens quêteurs : en 1895, il leur donnait près de 2.000 francs ; en 1906, plus de 10.000. Les chiens quêteurs sont dressés à solliciter de préférence les voyageurs bien habillés devant qui ils viennent se poser, l'œil aimable, et la queue disant merci d'avance. Ils sont dressés aussi à résister, de façon très efficace à toute tentative de pillage exercée contre leur boîte : mais jusqu'ici, paraît-il, ils n'ont pas eu à se défendre contre des entreprises de ce genre.

Une explosion de sucre en poudre !...

Vendredi dernier, 22 mai, vers 8 h. ½ du matin, une formidable explosion se produisait à la raffinerie Say, dans les ateliers de broyage des déchets de sucre. On a reconnu que ce sinistre, qui a fait plus de quarante victimes (1 mort et 40 blessés), avait été occasionné par l'inflammation des poussières de sucre, en suspension dans l'air des ateliers.

Comment ces poussières — que le public confond avec l'inoffensif sucre en poudre — ont-elles pu causer un tel désastre ?

Cela s'explique très simplement : chaque fois qu'un corps combustible réduit en poussière impalpable se trouve répandu dans l'atmosphère en une proportion déterminée, il forme, avec l'oxygène de l'air, un gaz détonant que la moindre flamme, la plus petite étincelle, suffit à faire exploser.

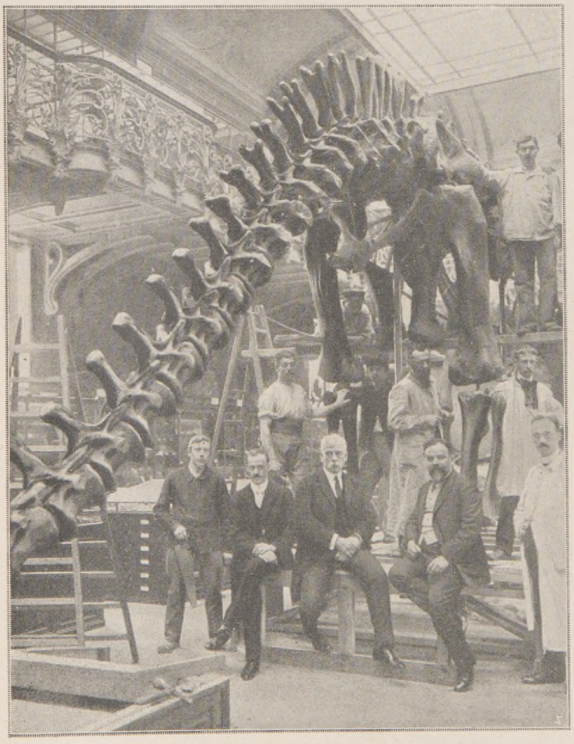
C'est le phénomène bien connu de l'explosion des poussières de farine dans les moulins ou bien de l'inflammation des poussières de houille dans les mines, qui fut précisément la cause déterminante de la catastrophe de Courrières.

Encore faut-il pour cela que les poussières soient à un état de ténuité extrême, qu'elles se mélangent, pour ainsi dire, molécule à molécule, avec l'oxygène de l'air, comme le ferait un véritable gaz. Ce n'est donc pas le sucre en poudre proprement dit, dont chaque élément présente une certaine grosseur, qui est le coupable dans cette circonstance, mais bien la « poussière de sucre », véritable nuage de vapeur blanche qui s'échappe des appareils, remplit l'atmosphère des ateliers, va poudrer à frimas la chevelure des ouvrières et peut même — comme MM. les docteurs Bernheim et Dieupart l'ont exposé récemment à l'Académie de médecine — causer chez les travailleurs de raffinerie des désordres pulmonaires.

Dans quelle proportion la poussière de sucre doit-elle être mêlée à l'air pour que celui-ci devienne dangereux, c'est ce que l'on n'a pas encore, croyons-nous, déterminé exactement ; mais, par analogie avec les mélanges détonants d'air et de grisou, on peut évaluer cette proportion à environ 1 volume de poussière pour 7 à 8 volumes d'air.

Quant à l'étincelle qui a provoqué l'explosion à la raffinerie Say, elle provenait sans doute d'une machine dynamo ou d'un moteur électrique quelconque. On a constaté d'ailleurs que quatre explosions, dues aux mêmes causes, s'étaient déjà produites dans les mêmes ateliers, mais celles-ci n'avaient pas pris les proportions terrifiantes de l'accident du 22 mai.

Il faut donc se méfier de toutes les poussières industrielles, aussi bien de celles du sucre que de celles de la farine ou du charbon et s'ingénier, de plus en plus, à les empêcher de se répandre dans les ateliers, dont la ventilation doit, par ailleurs, être largement assurée. C'est ce qu'on fait, du reste avec tant de soin, dans les poudreries pour mettre les ouvriers à l'abri des dangers causés par le « pulvérin » ou poussière de poudre.



Le montage du squelette du diplodocus dans une des grandes salles du Muséum.

Le gui et le chêne.

Le gui, fort abondant sur certaines espèces d'arbres, le peuplier et le pommier principalement, est encore plus rare, sur le chêne, qu'au temps des druides. D'après les recherches méritoires de M. Chassignol, on compterait, en France, trente-sept départements possédant chacun deux ou trois chênes porteurs de gui.

Peut-être le chêne doit-il à la dureté de son bois d'être peu recherché par ce parasite ; les racines de gui, en effet, vont chercher leur nourriture jusqu'au cœur de l'arbre qu'elles traversent, parfois, de part en part. Ces boules pittoresques qui égayent les branchages dénudés causent ainsi de grands dommages aux forêts ; en les accrochant à leurs lustres, les nuits de Christmas ou les jours de fiançailles, Anglaises et Parisiennes ne contribueront guère à ralentir le déboisement, car le moindre brin de racine laissé sur l'arbre, suffit à la renaissance de la plante.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UN DRAME ÉLECTORAL A LA MARTINIQUE

Nos lecteurs savent, par l'enquête que fit sur place pour *L'Illustration*, en mai 1902, M. Rémy Saint-Maurice, après l'éruption du Mont-Pelé, et par le roman *les Derniers Jours de Saint-Pierre* qu'il publia ici même, quelle est la violence des passions politiques à la Martinique. Les faits dont on va lire ci-dessous le récit montrent combien ces passions demeurent tenaces et combatives.

Un drame, le 29 avril dernier, a ensanglanté l'hôtel de ville de Fort-de-France. Le maire Siger fut tué, dans son bureau même, à la mairie, par ses adversaires électoraux.

On était à quatre jours des élections municipales, fixées au 3 mai, comme en France. Deux listes se trouvaient en présence. La liste Siger, radicale-socialiste, patronnée par le député Victor Sevère ; la liste Labat, s'intitulant socialiste indépendante. M. Labat, premier adjoint, ambitionnait la mairie et ne voulait pas que le maire Siger présidât au scrutin. De là, compétitions violentes, guerre d'affiches au picrate. Le 29, des groupes de manifestants se réunissent au kiosque Ivanès, en marge de la belle Savane, que domine la statue de l'impératrice Joséphine. On boit, on vocifère. Tel souffle d'émeute est dans l'air que presque tous les magasins ont clos leur devanture. A 5 heures, quelqu'un crie : « A la mairie », et une troupe délirante que conduisent M. Labat et M. Gouyer, administrateur de son journal *le Combat* (un nom de circonstance), se précipite vers la mairie, distante d'une centaine de mètres seulement. Elle envahit le grand escalier, pénètre au premier étage dans le cabinet du maire. M. Siger se ceint de son écharpe et somme les manifestants de se retirer. Au même moment, Gouyer le tue d'une balle de revolver derrière l'oreille. Des agents municipaux veulent intervenir, arrêter le meurtrier que protègent ses partisans. Un des agents, nommé Paolo, tombe sous une balle de Labat. Puis Gouyer et Labat, au milieu d'une foule de contre-manifestants, ignorants encore du drame, courent se réfugier à la prison. Ils ne l'ont pas quittée.

La levée du corps à la mairie de Fort-de-France.

Le corps de M. Siger, exposé à la mairie de Fort-de-France.
(La balle avait pénétré sous l'oreille droite). — *Phot. Saint-Symphorien.*

Tels sont les faits, comme ils apparaissent à travers les récits qui viennent d'en parvenir à la métropole. Préméditation, affirment les uns ; geste inconscient d'exalté répliquent ceux qui tentent d'excuser. Déjà, en janvier, une bombe avait été déposée sous le fauteuil du maire.

Il convient d'ajouter que le journal *le Combat*, organe des socialistes indépendants, a donné de l'attentat une version différente, protestant énergiquement contre l'accusation d'assassinat qui pèse sur son rédacteur en chef et son administrateur. D'après cette version, ni M. Labat, ni M. Gouyer ne seraient coupables du crime que leurs adversaires leur auraient imputé par haine politique ; les coups de revolver n'ont pas été tirés par eux, c'est à eux, au contraire, qu'étaient destinées les balles dont l'une a mortellement atteint M. Siger et l'autre blessé M. Paolo ; bref, les véritables assassins appartiendraient au parti opposé.

De quelque côté que soit la vérité et à quelque parti qu'appartiennent les coupables, ce tragique incident du 29 avril jette un jour singulier sur les mœurs électorales en pays créole et sur l'état des esprits dans la petite doyenne de nos colonies.

M. Antoine Siger, le maire défunt, un créole de sang mêlé, très débonnaire et pacifique, âgé de cinquante-quatre ans, tenait, par ailleurs, fonctions de notaire ; il était chevalier de la Légion d'honneur.

Quant au député Victor Sevère, que la frénésie des manifestants semblait plus directement viser, il dut à un concours heureux de circonstances de leur échapper.

Au premier moment d'exaltation succéda, le drame accompli, une pénible stupeur, et ce fut au milieu d'une affluence considérable et de l'émotion générale que se firent les obsèques du premier magistrat de Fort-de-France.

RÉMY SAINT-MAURICE.

CATASTROPHE DE CHEMIN DE FER EN BELGIQUE

Un très grave accident de chemin de fer s'est produit en Belgique le 21 mai. Vers 9 heures du matin, un train de pèlerins allant de Turnhout à Lierre s'était arrêté à la station de Contich et avait été dirigé sur une voie de garage pour laisser passer l'express Anvers-Bruxelles. Par suite d'une erreur d'aiguillage, celui-ci, lancé à toute vitesse, s'engagea sur la même voie et escalada les derniers wagons du train garé. Le mécanicien et le chauffeur de l'express furent tués, tandis que, tombant par les ouvertures des planchers disloqués, la plupart des voyageurs restaient à peu près indemnes. Quant aux malheureux entassés avec des enfants dans les voitures du convoi de pèlerins qui avaient été broyées, beaucoup d'entre eux gisaient écrasés ou horriblement mutilés sous les débris dont l'enchevêtrement rendit extrêmement pénibles les travaux de sauvetage. Le nombre des victimes de cette catastrophe s'élève à plus de cent : cinquante morts et une soixantaine de blessés.

La recherche des victimes et les travaux de déblaiement.

Les corps des victimes dans la morgue improvisée

LA CATASTROPHE DE CONTICH-LEZ-ANVERS (BELGIQUE).

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ce numéro contient : 1° Une page supplémentaire non brochée : La Translation des cendres de Zola au Panthéon,
2° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de Chérubin, de M. Francis de Croisset ;
3° Le 6e fascicule du roman nouveau de M. Victor Margueritte : Jeunes Filles.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 6 JUIN 1908 *66e Année. — N° 3406.*

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A L'HOPITAL FRANÇAIS DE LONDRES

Une « entente cordiale » au chevet d'un malade.

Photographie Chusseau-Flaviens. — Voir l'article, page 383.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

C'est un soir de l'hiver de 1870, à Bordeaux, dans une chambre d'appartement meublé, au cinquième étage d'une étroite et sombre rue, que, pour la première fois, le nom de François Coppée frappa mes oreilles d'enfant. J'avais onze ans. Mon père, ma mère et moi nous étions, aux environs de minuit, penchés vers la pâle flamme d'un feu sans joie. Dehors, à pesants flocons, tombait une neige de champ de bataille. Par moments, l'on percevait la sourde plainte de plusieurs ramiers qui avaient pris l'habitude de venir en face, blottis les uns contre les autres, abriter leur sommeil sous la corniche moussue d'un ancien hôtel Louis XIV, et comme, ce jour-là, il y avait quelque part, au loin, un incendie qui teignait de pourpre le ciel, la cloche d'alarme sonnait, sonnait plus lugubre sur nous que sur la ville. Nous croyions entendre le tocsin de la patrie. Et pourtant lorsque mon père, à la lueur de la lampe, qui n'était plus celle de la famille, nous lut à tremblante voix dans un numéro de journal, *la Lettre du mobile breton*, un rayon de douceur et de grâce, de fierté mélancolique et charmante, illumina la pièce où nous rêvions de choses qui n'étaient point des rêves et les larmes furent tout de suite à fleur de nos yeux

Maman et toi, vieux père, et toi ma sœur mignonne,
Ce soir, en attendant que le couvre-feu sonne,
Je prends la plume...

Oui, trente-huit ans ont eu beau, depuis, passer rapides comme un sifflement d'hirondelle, que je n'ai pas encore oublié cette veillée d'hiver où je demandai, quand la lecture du poème fut finie : « Qui a fait cela ? » et que mon père m'eut répondu : « Un jeune homme, François Coppée. »

Mystère, mystère des futures rencontres ! secret des destins... Si l'on m'eût annoncé qu'un jour... Mais, heureusement pour lui, l'homme n'a pas la révélation de son avenir, car, s'il l'avait, même brillante et inespérée, il est si bête et si fou qu'il s'empresserait de saccager de ses propres mains les prédictions magnifiques et les empêcherait de s'accomplir. Aussi le plus souvent n'atteint-il, à coup sûr et sans mérite, que les buts qu'il ignore.

Je ne saurais préciser en quelles circonstances particulières je vis ensuite Coppée et lui parlai. Ce dut être vers 1880. Mais j'ai l'illusion — quand je cherche — que j'ai toujours connu cet excellent ami et que notre rencontre date même de Bordeaux et de la « Lettre du mobile », tellement je me le représentais déjà pareil au gai compagnon, expansif et tendre qu'il me rima plus tard quand je l'eus approché. Ah ! le joli visage ! La fine et savoureuse médaille que celle où se découpait le profil de ce Florentin de la Seine ! Sans être un grand numismate de l'âme, on y déchiffrait aussitôt la souffreteuse gaminerie d'un enfant du peuple, l'honnête et digne simplicité du bourgeois, les fièvres pures de l'artiste et du poète avec le juvénile entrain de l'étudiant et du soldat. Dès que l'on avait reçu le sympathique choc de cette belle figure humaine, puissante, malicieuse, délicate et bonne, aux yeux bleus d'océan que couronnait et achevait au-dessus du front calme et sans détours une chevelure épaisse d'un romantisme déjà tempéré, noire et lisse, rejetée en arrière, on ne pouvait pas se soustraire à sa séduction, elle entrait en vous et s'y fixait avec les accents, moqueurs ou indignés, toujours sincères, de la belliqueuse et loyale voix. Lorsque, broyant et martelant les mots comme s'il prenait plaisir à scander l'hémistiche, Coppée récitait des vers ou contait une histoire, on eût dit qu'il « mâchait la balle et déchirait la cartouche ». Tous les beaux mots de gloire et d'énergie française où les *r* font rouler le tambour tels que cocarde, patrie, drapeau, l'empereur, laurier, prenaient sous sa lèvre ronflante une sonorité militaire. Il y eut toujours du Barra dans ce sublime enfant de troupe, les trois couleurs lui étaient passées dans le sang et son enthousiasme battait la charge pour toutes les nobles causes.

. . . . . .

N'avez-vous pas éprouvé, selon les événements, que certains quartiers, certaines rues, restent pour nous, même au cours d'une longue et diverse existence, d'inoubliables décors de notre vie intellectuelle et sentimentale ? Ils synthétisent nos regrets ou nos remords et continuent de dresser la charpente des bonheurs aussi bien que des chagrins dont ils furent le petit théâtre discret, dont, même après que la farce est jouée, ils demeurent les fidèles témoins, nous donnant, quand il nous arrive de nous retrouver en face d'eux, la suffocante impression, qui n'est pas toujours exempte de reproche, qu'en dépit du temps qui nous use et des pierres qui tombent ils gardent la mémoire.

Le quartier que, près d'un tiers de siècle, habita Coppée est un de ceux-là. Sans jamais avoir vécu rue Oudinot, volontiers je m'imagine pourtant que j'y ai toujours eu un vague domicile. C'était si bien le lieu de retraite quotidienne qui convenait au poète des humbles et où m'attiraient également d'irrésistibles mélancolies ! De paisibles voies peu fréquentées, des vieilles maisons qu'on dirait en bonnet, des cours pavées où l'herbe pousse à croire qu'il y a dessous des morts et où frissonne en avril un lilas poitrinaire, des dames de charité qui traversent comme si elles allaient à la sainte table, des serins écervelés dont le petit bec, dans une cage de quarante sous, égrène des topazes, le pieux hennin d'une fille de Vincent de Paul, le manteau rond d'un abbé que gonfle encore le vent de Saint-Sulpice, les cases du jeu de marelle tracées à la craie sur le trottoir par les enfants de l'école, et des cloches... des cloches de couvent auxquelles répondent : *et cum spiritu tuo*, des horloges d'hôpital... Les frères de Saint-Jean-de-Dieu sont en face. Un peu plus bas, Rollinat, Berrichon fatal, marqué déjà de folie par le pouce de Poe, sort de chez lui dressant sur un col d'astrakan sa face blême et creuse d'insurgé polonais... et tout proche, à une portée d'arquebuse, rue Rousselet, splendide avec une lèvre à l'encre rouge sous la moustache de thuya, M. Barbey d'Aurevilly défile, tout seul, pour Dieu et le roi, en chapeau de commandeur, badine au poing ganté de crème... Chers souvenirs, jamais éloignés quoique lointains, qui me fuyez et que je touche, et si vivants d'être défunts ! Ombres d'autrefois et d'hier, fantômes familiers qui ne me causez nul effroi, comme le récent départ du « pâle enfant du vieux Paris » vient de brusquement vous ressusciter dans le camposanto de mon cœur ! Et voici le calme et reposant logis de Coppée où si souvent j'ai goûté près de lui de fraternelles heures !... La fenêtre est large ouverte pour aspirer les jardins. La table de travail boit le soleil. Sur le linge immaculé du feuillet sèche la dernière strophe, sertie et ouvrée de cette merveilleuse calligraphie de missel qui était pour le rare et soucieux artiste comme l'enluminure de sa pensée... Sa sœur Annette, en fanchon de Hollande, aux yeux décolorés de myosotis, dispose quelques fleurs dans un vase aux pieds duquel, à même le tapis, parmi la cendre d'une cigarette, traîne un louis d'or pour la première infortune qui va tirer le cordon de la sonnette. Et le cœur de Coppée cherra. Que je voudrais donc pouvoir parler longuement de lui, évoquer son esprit affable et gaulois, sa bonté toujours prête et jamais lasse, son zèle acharné du mieux, le sentiment du devoir et le goût, l'élégance d'idéal qui l'élevaient si haut sans lui faire pourtant quitter la terre où il trouvait qu'il faisait bien bon de vivre — surtout en France — et de réconforter les faibles et les petits auxquels, jusqu'à la suprême minute, s'attacha sa pitié ! Mais j'ai à peine commencé qu'il faut déjà que je songe à finir. Image désolante de la vie où même pour enterrer et célébrer nos meilleurs morts, l'espace et le temps nous manquent. « Tu n'as plus qu'une minute ! dépêche-toi ! » nous crie la voix impatiente de l'heure. Il y a toujours quelqu'un d'autre qui attend. Et la plus grande place d'honneur est encore petite et mesurée, au journal comme au cimetière. C'est ma faute. Au lieu de me laisser aller au facile courant de mes souvenirs personnels, n'aurais-je pas dû essayer de résumer au moins l'œuvre originale et salutaire du chanteur exquis dont les lettres affligées portent aujourd'hui le deuil ? Ne m'aurait-il pas fallu... ? Mais à quoi bon ? L'opinion du présent et de la postérité est faite sur Coppée. Il restera le poète ardemment sensitif de la rive gauche et des petits quartiers, le conteur des honnêtes gens, des mères, des sœurs, des âmes pures, le chuchoteur délicieux des *Intimités*, le dramaturge éloquent de Torelli, des Jacobites et de la Couronne, et le chef-d'œuvre de sa vingtième année, où il s'est peint avec une si modeste et candide grâce, son *Passant* ne passera pas. Non, je n'ai rien dit sur mon cher et illustre ami de ce que je souhaitais, je n'ai balbutié que des phrases sans suite et sans composition, mais, dans le chagrin, il en est des mots ainsi que des pleurs : on ne les choisit pas, on les prend comme ils viennent.

Je m'étais également promis de révéler, avec une impitoyable vérité qui eût secoué les plus insensibles, toutes les tortures qu'infligea sans répit, pendant un an, la Douleur à celui qu'elle sanctifiait... J'avais le dessein de rappeler ce que fut cette agonie de treize mois pendant lesquels nous n'osions, ses amis, parler de lui que tout bas et avec le geste de nous signer, en nous regardant muets d'horreur : « Chaque fois que je le quitte, me confiait Lemaître, il me semble que je viens de voir *rouer !* » Oui, je projetais, quand le pauvre et doux homme ne serait plus là pour le défendre, de dire bien haut ce calvaire afin qu'on sût comme il l'avait gravi, sans une défaillance, sans une plainte de ses lèvres hermétiquement scellées dans un gentil sourire sur le mal qui le dévorait. Je l'entends encore, quand mourut Huysmans, me dire en portant ses mains à son visage : « Comme sainte Lidwinne ! » Et lui-même savait déjà sa chair gratifiée du même et terrible bienfait. Aussi, jamais ne s'effacera plus de mes yeux la navrante vision de Coppée, le jour où, pour la dernière fois, il parut inopinément à l'Académie, livide et décharné, semblable au Voltaire de Houdon. Qu'était devenu le masque de César ? Où les belles joues de clair et ferme bronze ? le menton napoléonien ? les noirs cheveux qu'avaient sur les boulevards, aux journées lamartiniennes, soulevé comme un drapeau le vent des foules ? Où les yeux confiants et rieurs ? Où était tout ce qui fut lui ? Oh ! l'affreux spectacle auquel il nous fallut pourtant demeurer tous en apparence indifférents et froids, *comme si rien n'était changé ?* Chacun l'abordait en souriant, la main joyeuse : « Ah ! la bonne surprise ! Vous voilà enfin sur pied ! » et dès que le malheureux avait le dos tourné, le visage de son interlocuteur se ressaisissait d'épouvante. Avec une inaltérable courtoisie, Coppée acceptait ces compliments et ces vœux, faisant semblant d'y croire et renchérissant sur nos mensonges. Et quand

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

il vint tomber plutôt que s'asseoir à sa place accoutumée, là où j'avais la satisfaction de le voir près de moi aux séances, depuis neuf ans, j'étais si ému que je ne lui parlais pas pour ne pas le faire parler. Il rompit le premier le silence pour me murmurer d'une voix d'outre-tombe quelques mots charmants et bons, et je le regardais souffrir au delà de tout, tremblant la mort dans ses vêtements trop grands, et pointant, avec tranquillité, d'une main de Lazare au doigt de laquelle ne tenait plus la bague, le nombre des votes. Après la séance, comme il partait pour toujours, droit encore, dans la galerie des bustes, au bras de son admirable ami le docteur Duchastelet, je lui dis : « Au revoir ? A bientôt ! — Oui, bientôt », me répondit-il en écho avec un regard perçant de ses yeux transformés. Et je supposai que ce mot *bientôt* avait, à cette minute, pour lui, le sens et le souhait d'une libération prochaine.

Elle est venue. Et à présent qu'il repose, qu'il dort sans souffle en une paix si chèrement conquise et qu'il faut croire lumineuse... que Paris, au plus tôt, pendant qu'il fait soleil, donne à ce glorieux enfant qui l'a chanté, le nom d'une de ses jolies rues, mais attendrissantes et sages, comme il les aimait, d'une rue où il y ait des arbres et des malades et où passent à cloche-pied des petits enfants. Et puis nous devrons décerner à Coppée le monument simple et beau qu'il mérite, vers lequel, pendant de longs avenirs, s'achemineront en pèlerinage les regrets et les pensées de la jeunesse française. Il s'élèvera au Luxembourg, parmi les verdures, et nous l'inaugurerons dans l'argent d'un matin d'avril, « quand les nids seront en querelle ». Auprès de lui, l'on viendra sur une chaise de paille s'asseoir, lire ou rêver sous la flamme ranimée de ses prunelles de marbre, et — sans que jamais son ombre bienveillante en éprouve la moindre gêne — on y pourra parler de tout, de l'amour, des courtes joies de la vie, de ses petites peines, de la victoire et des défaites, des lilas et des roses, de l'armée, du peuple, de la souffrance, de la douleur, de l'héroïsme, — et de Dieu.

Henri Lavedan.

(*Reproduction et traduction réservées.*)

A L'HOPITAL FRANÇAIS DE LONDRES

Pendant son court séjour en Angleterre, M. Fallières a tenu à prélever, sur un programme surchargé, le temps nécessaire pour une visite à l'hôpital français de Londres. Le 28 mai, veille de son départ, il s'y rendit sans escorte, accompagné de M. Jean Lanes, son chef de cabinet, de ses officiers d'ordonnance et de M. Jules Cambon, notre ambassadeur. En le recevant, M. Ernest Ruffee, président du conseil d'administration, rappela l'utilité de l'œuvre, son développement, grâce à de généreux donateurs. M. Fallières ne se borna pas à assurer le personnel administratif et médical des sentiments de gratitude du gouvernement de la République et de la France, il distribua des décorations et, notamment, remit la médaille de l'Assistance publique à la sœur Céline, supérieure des congréganistes attachées au service de l'hôpital. Celle-ci conduisit l'éminent visiteur à travers les salles, où il s'arrêta au chevet des malades, leur adressant de réconfortantes paroles. A chaque station, le visage de la sœur Céline s'éclairait d'un sourire d'encouragement, auquel répondait le sourire reconnaissant du patient, et le président, lui aussi, souriait à la religieuse, en la complimentant pour ses soins dévoués, avec une bonhomie à la fois familière et déférante : il semblait heureux de rencontrer, dans le domaine de la bienfaisance, une de ces occasions d' « entente cordiale » que la laïcisation rend de plus en plus rares de ce côté-ci du détroit. La scène historique, d'une simplicité presque intime, dont la photographie a fixé le souvenir, méritait d'être reproduite à cause de son caractère très particulier, et *L'Illustration* ne pouvait clore par un meilleur épilogue la série des documents relatifs au voyage du président de la République française en Angleterre.

L'impasse Ronsin vue de la rue de Vaugirard.
On distingue à peine, dissimulée dans la verdure, vers le fond, sur le trottoir de droite, l'entrée (n° 6 *bis*) de l'hôtel du peintre Steinheil.

LE CRIME DE L'IMPASSE RONSIN

Il n'est bruit que du crime épouvantable commis à Paris, pendant la nuit du 30 au 31 mai.

Dimanche dernier, vers 6 heures du matin, dans un hôtel particulier du quartier de Vaugirard, situé impasse Ronsin et portant le numéro 6 *bis*, on trouvait assassinés M. Steinheil, le peintre connu, et

Mme Marguerite Steinheil.

Mme Japy, sa belle-mère : ils avaient été étranglés au moyen de cordelettes. D'autre part, Mme Steinheil gisait sur son lit, entièrement ligotée, le cou serré par une corde, à demi étouffée par un tampon d'ouate emplissant la bouche. C'est de la survivante, miraculeusement épargnée, qu'on a pu obtenir un récit tout au moins partiel du drame ; car le domestique, Rémy Couillard, logé sous les combles, ne fut pas inquiété et ne découvrit le triple crime qu'à son réveil.

Ayant reçu, le samedi, la visite de sa mère, Mme Steinheil l'avait retenue à coucher, lui cédant sa chambre particulière, pour occuper celle de sa fille Marthe, absente, tandis que son mari allait se reposer dans une petite pièce voisine de la salle de bains. Réveillée brusquement, au milieu de la nuit, elle vit devant elle, comme en un affreux cauchemar, trois hommes et une femme, munis de lanternes sourdes, qui la ligotèrent et, sous menace de mort, la prenant d'ailleurs pour sa fille, la sommèrent de leur indiquer l'endroit où se trouvait l'argent. Avant de s'évanouir, elle eut la force de leur désigner un meuble d'une pièce voisine, et c'est ainsi qu'ils s'emparèrent d'une somme d'environ 7.000 francs, dont on a constaté la disparition.

Malgré les points encore obscurs, sinon mystérieux, de cette sensationnelle affaire, M. Hamard, chef de la sûreté, chargé de l'enquête, écarte, comme non fondées, diverses hypothèses plus ou moins romanesques mises en circulation ; il estime que ce double assassinat et la tentative dont Mme Steinheil a failli être victime sont l'œuvre de cambrioleurs professionnels.

M. Adolphe Steinheil était né à Paris en 1850. Peintre de talent, il exposait depuis longtemps avec succès aux Salons, et son tableau représentant le président Félix Faure aux manœuvres alpines de 1895 lui avait valu le ruban rouge.

Le peintre Adolphe Steinheil.

Bien que situé dans un quartier excentrique, le pavillon qu'il habitait n'est pas isolé, comme on pourrait le croire. En effet, l'impasse Ronsin, qui s'ouvre sur la rue de Vaugirard, à la hauteur du numéro 152, est bordée non seulement d'autres petits hôtels particuliers, notamment celui du sculpteur Boucher ; mais encore de maisons ouvrières et de locaux affectés au commerce et à l'industrie ; en outre, d'importants ateliers d'imprimerie en occupent le fond. Cette voie, où la circulation reste active jusqu'à une heure avancée, semble donc offrir des garanties de sécurité.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A BERLIN. — Le roi de Suède et l'empereur d'Allemagne, la reine et l'impératrice, salués par la municipalité pendant le trajet de la gare au château. — *Phot. A. Hoffmann.*

LES SOUVERAINS SUÉDOIS A BERLIN

Le roi et la reine de Suède viennent de rendre visite à l'empereur d'Allemagne, qui les a comblés d'attentions.

Le 31 mai, jour de leur arrivée à Berlin, ils furent reçus à la gare par Guillaume II et par l'impératrice, accompagnés des princes et princesses de la famille impériale. Le roi, en uniforme des dragons de la garde, prit place à côté de l'empereur dans une des voitures de gala ; la reine, en toilette noire, portant encore le deuil de son père, le grand-duc de Bade, occupa l'autre, auprès de l'impératrice, et ce fut entre deux haies de troupes, derrière lesquelles étaient massées les sociétés, les corporations et la foule, que le cortège se dirigea vers le château, où il pénétra solennellement, au son des cloches. Durant le trajet — cette particularité est à remarquer — l'équipage des deux souveraines marcha de front avec celui des souverains.

A RABAT. — Revue des troupes de la police marocaine par le colonel Muller, inspecteur général.

LES BLESSÉS DE BOU DENIB

Les deux journées des 13 et 14 mai ont été rudes pour celles de nos troupes qui opèrent à la frontière algéro-marocaine. Coup sur coup, dans ces deux journées, elles ont eu deux engagements très meurtriers à Bou Ouzien, puis à Bou Denib, avec la harka du Tafilalet. Vingt et un morts, dont quatre officiers, et quatre-vingts blessés, tel est le bilan de nos pertes en ces rencontres ; tout cela pendant qu'on organise à Rabat la police internationale.

La photographie que nous reproduisons ci-dessous montre l'arrivée à Colomb Béchar, le 23 mai suivant, des blessés de Bou Denib. On avait eu la très délicate pensée de rendre les honneurs militaires à ces victimes du devoir, et, sur le passage des arabas qui les amenaient, tout douloureux, secoués aux cahots de la route, les troupes, sur deux rangs, échelonnées loin de la ville, leur présentaient les armes.

A COLOMB BÉCHAR. — Arrivée, le 23 mai, du convoi des 53 blessés de Bou Denib, entre une double haie d'honneur.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

AU PALAIS ROYAL DE LISBONNE. — Le roi Manuel et la reine mère acclamés par les étudiants de Coïmbre.

Le jeune roi Manuel II, grâce aux premiers gestes qu'il a faits comme souverain, et qui ont été des plus heureux, nous l'avons dit, a conquis rapidement le cœur des Portugais. Ils ne lui marchandent pas les témoignages de sincère sympathie et de respectueuse affection.

De la province, maintes délégations lui ont été envoyées pour lui affirmer le loyalisme des populations, sans esprit de parti. A quelques jours de distance, Porto députait à Lisbonne neuf cents personnes appartenant à toutes les classes de la société pour demander au roi de venir visiter cette « capitale du nord » ; puis un groupe important d'étudiants de la fameuse université de Coïmbre venait à son tour au palais des Necessidades apporter au jeune monarque l'hommage de la jeunesse studieuse.

La reine Amélie est associée à toutes ces manifestations, et les acclamations qui saluent Manuel II, quand il paraît, pour remercier à la fenêtre du petit palais rose, d'aspect si simple et si familial, vont aussi à l'épouse infortunée, à la mère dévouée qui l'accompagne.

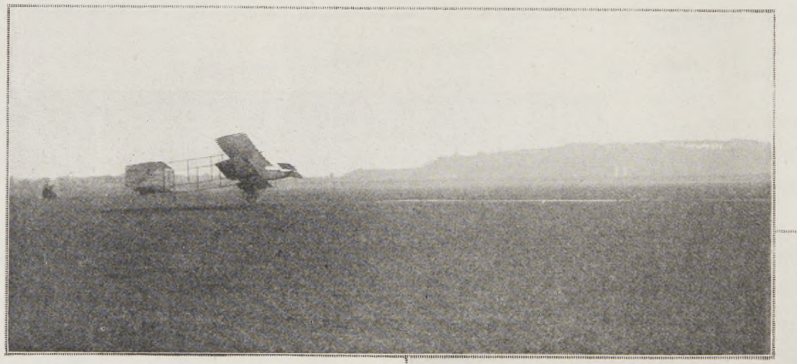
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

UN [SINGULIER DOCUMENT SUR LE DERNIER EXPLOIT DES FRÈRES WRIGHT

L'image ci-dessus est la reproduction pure et simple d'un document qu'a publié le *New-York Herald* (édition de New-York) dans son numéro du 20 mai dernier. Ce document est une épreuve sur papier photographique. Mais est-ce une photographie ? L'aspect en est bien équivoque et on y remarque tous les caractères d'un « truquage », peu adroit d'ailleurs. Pourtant le *New-York Herald* en a accompagné la publication du commentaire suivant :

Cette photographie de l'aéroplane Wright fut prise, pour le New-York Herald, *au moment où l'appareil allait à sa plus grande vitesse. C'est la première photographie qui ait été publiée et, probablement, la première qui ait été prise. Elle a été faite, le jeudi 14 mai, à Kill Devil Hill, North Carolina, juste après le départ des célèbres frères pour un voyage aérien qui devait couvrir non moins de 50 milles, mais qui, malheureusement, se termina par un désastre au bout des premiers 8 milles. Au moment d'être photographié, l'aéroplane alla à une vitesse de 45 milles à l'heure. L'appareil avança avec la plus grande facilité, à une hauteur d'environ 45 pieds au-dessus du sol, malgré un vent de 30 milles à l'heure. On avait souvent essayé de photographier cet aéroplane en marche, mais les frères Wright avaient toujours réussi à échapper aux photographes. Notre photographie fut prise à une très courte distance, et elle donne une idée assez exacte de l'aéroplane tel qu'il évolua au-dessus des vastes collines de sable qui se trouvent près de Manteo, Caroline du Nord.*

Après cette publication, il semble que le mystère s'épaississe encore autour des expériences des fameux aviateurs américains.



L'aéroplane Delagrange à Rome.

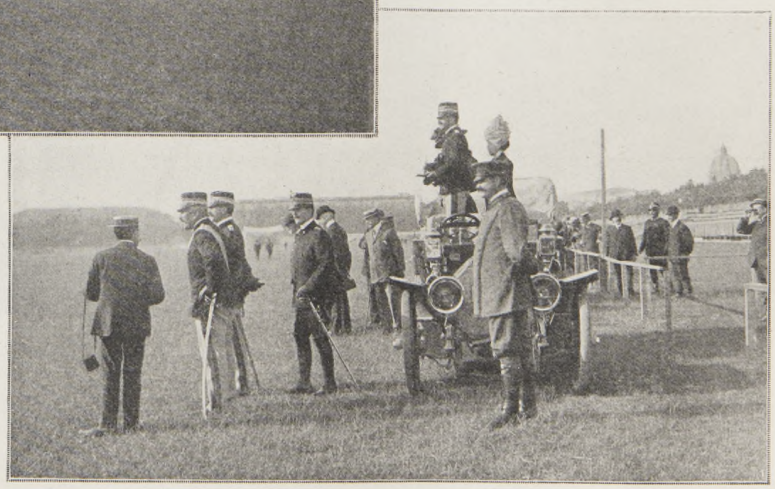
NOS AVIATEURS A L'ÉTRANGER

DELAGRANGE A ROME ET FARMAN A GAND

MM. Farman et Delagrange continuent leurs expériences d'aviation à l'étranger, où ils obtiennent le plus grand succès.

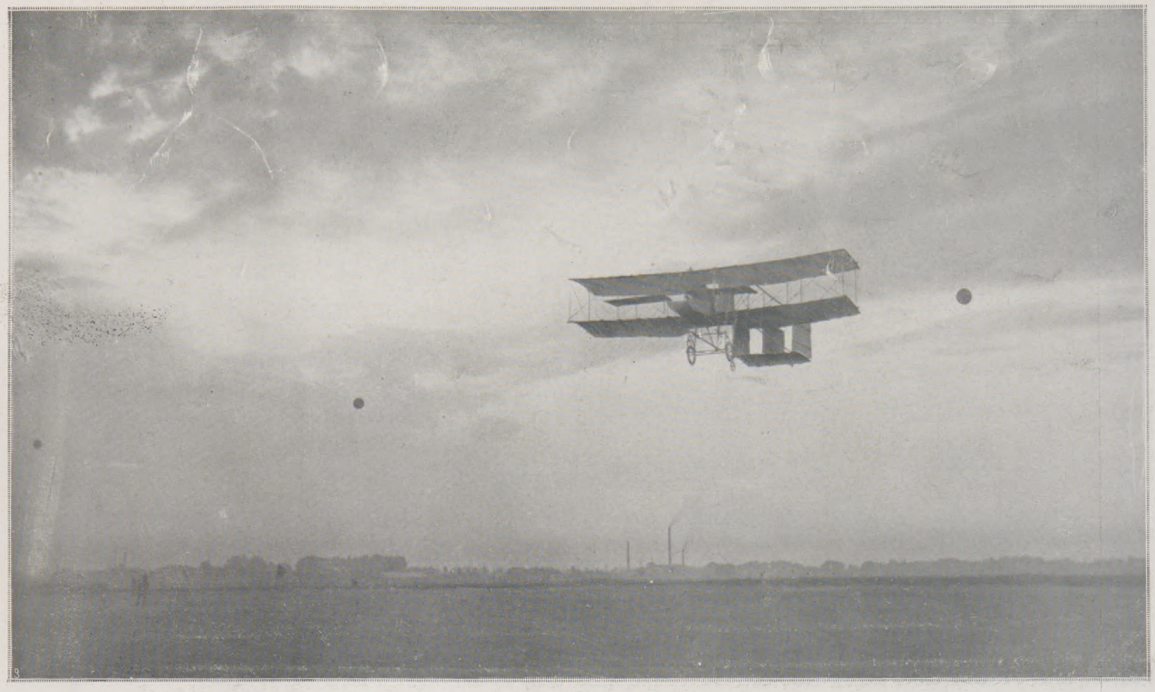
Farman a débuté à Gand, où il a réussi plusieurs vols de 1.000 à 1.500 mètres. Dans un de ces vols, il s'est élevé à une douzaine de mètres, passant sensiblement au-dessus de ballonnets flottant à 10 mètres du sol ; dans un autre, il avait à bord M. Archdeacon, et cette surcharge n'a aucunement contrarié la souplesse des manœuvres. M. Farman gagne ainsi le pari tenu le 9 mars dernier contre M. Charron, qui prétendait qu'un aéroplane monté par deux personnes, dont l'une pesant au moins 60 kilos, ne couvrirait pas 1.000 mètres avant le 10 mars 1909.

C'est sur la place d'Armes de Rome, non loin de l'antique Forum, que M. Delagrange a battu tous les records précédents : il s'est maintenu en l'air pendant un peu plus de quinze minutes, parcourant une distance d'au moins 12 kilomètres. A plusieurs reprises, il a, en outre, effectué des vols de 2 et 3 kilomètres. Le roi lui-même, et le lendemain, la reine mère, s'étaient amusés à suivre en automobile. Et les félicitations royales sont venues s'ajouter, pour notre heureux compatriote, aux ovations enthousiastes de la population romaine dont la partie la plus rustique avait d'abord éprouvé une certaine déception en ne voyant pas l'homme volant planer au-dessus du dôme de Saint-Pierre.



Le roi d'Italie photographiant l'aéroplane Delagrange pendant ses expériences.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us



A Gand. — M. Henri Farman s'adjuge le record de la hauteur en aéroplane, en franchissant une ligne de ballonnets placés à 10 mètres du sol.

A Hurlingham, près Londres. — Un concours international de ballons libres : le départ d'un des concurrents français.

Douze Français (sur trente concurrents) ont participé au récent concours international d'atterrissage, organisé par l'Aéro-Club de Grande-Bretagne. Le départ fut donné le 30 mai, à Hurlingham, près Londres ; et, bien que nos couleurs fussent défendues par quelques-uns de nos plus brillants aéronautes, c'est un ballon anglais, le Walkyrie, *qui se classa le premier en descendant à 280 mètres du but. Il était piloté par M. Pollock, qui en est à sa cent douzième ascension et qui a fait huit fois la traversée de la Manche.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA

AU BOIS, LE MATIN : LA MODE NOUVELLE

Dessin de Georges Scott.

Tout passe !... Elle est loin — heureusement loin ! — l'époque où, sanglés en de longues redingotes qui leur donnaient l'aspect de ces « vieux de la vieille », que Théophile Gautier chanta, les lions *de Paris allaient se promener le matin au Bois sous les regards émerveillés des* cocodettes *en crinoline. La redingote sévère a fait place au veston flottant, le chapeau haut de forme noir ou gris a été détrôné par le feutre confortable et le souple panama, et, à l'amazone traditionnelle, quelques dames audacieuses préfèrent le* tailleur *et la jupe trotteuse. Il faut vivre avec son temps et ne point faire entendre de lyriques et hypocrites lamentations parce que les hommes de cheval s'habillent aujourd'hui comme des hommes d'écurie. Prenons-en philosophiquement notre parti ! Aussi bien, il ne nous faudra pas de trop durs efforts pour nous résigner. Dans l'hécatombe impitoyable et nécessaire de toutes les traditions désuètes et surannées, pourquoi voudriez-vous que, seule, la mode fût épargnée ? Elle est naturellement trop mobile et trop capricieuse pour échapper aux révolutions. Tant pis pour ceux qui gardent encore le culte des manières et des coutumes de jadis. Depuis longtemps, l'automobile, le télégraphe, le téléphone, le journalisme et l'américanisme ne nous permettent plus de goûter le charme de la promenade, l'élégance de la correspondance, le plaisir de la conversation, la beauté de la littérature et la grâce de la galanterie. D'autres avantages nous consolent de ces petits sacrifices obligatoires. Soyons beaux joueurs et gardons « le sourire ». Ce n'est point à cause de la transformation de notre costume que nous n'irons plus au Bois !...*

PIERRE MORTIER.

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Au pied de la statue de Vercingétorix, sur le mont Auxois.

LE TOURING-CLUB A ALÉSIA

Le jour de l'Ascension, le comité de tourisme scolaire du Touring-Club de France avait organisé, à l'intention d'élèves des lycées et écoles, une excursion d'étude à Alise-Sainte-Reine et au mont Auxois, là où fut Alésia, le dernier boulevard de l'indépendance gauloise. La caravane ne comptait pas moins de quinze cents personnes, en majeure partie des écoliers et des lycéens, foule charmante de minois éveillés, qui se firent bien vite attentifs quand, après le déjeuner, on commença à les promener dans la plaine des Laumes pour leur expliquer, sur place, les événements, si gros de conséquences pour notre race, qui se sont déroulés en ces lieux.

Grâce à des tranchées pratiquées dans le sol on put leur montrer les lignes de circonvallation et de contrevallation qu'établirent les légions romaines et que

L'ascension du mont Auxois par les touristes.

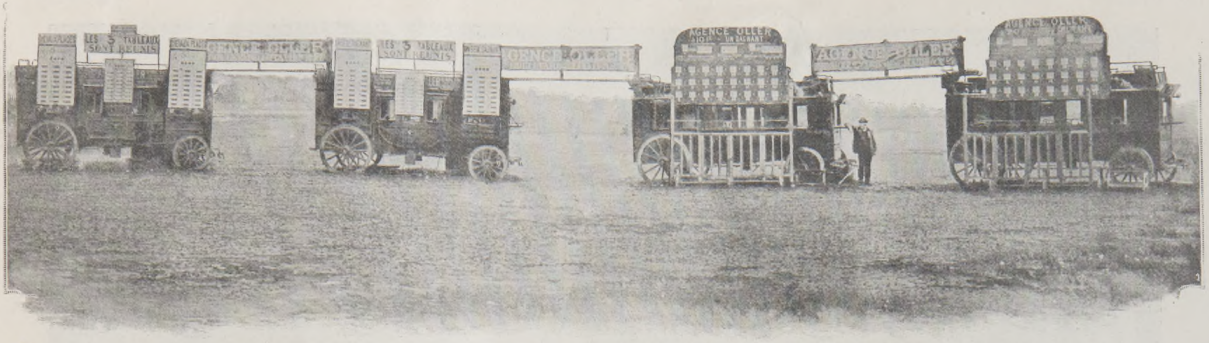
La visite des fouilles.

César a décrites. Puis, de leurs jarrets vaillants, ils escaladèrent le mont Auxois, où la Société des Sciences de Semur poursuit avec bonheur des fouilles destinées à mettre à découvert les traces de l'antique cité gauloise, Alésia.

Des guides éminents les conduisaient : M. Max Vincent, vice-président du Touring-Club, président du comité de tourisme scolaire ; le docteur Simon, président de la Société des Sciences de Semur, des professeurs, et parmi eux M. Louis Matruchot, professeur à l'Ecole normale supérieure, l'un des avocats les plus convaincus et les plus persuasifs d'Alise-Alésia.

Au pied même de la colossale statue de Vercingétorix, le glorieux, le stoïque vaincu, M. Louis Matruchot, après avoir fait aux excursionnistes les honneurs des fouilles et du musée d'Alise, leur avoir tour à tour décrit et fait toucher les huttes gauloises, les temples, le théâtre, les aqueducs, les objets d'art trouvés dans ce sol, fit à son auditoire une conférence dans laquelle il exposa avec éloquence les différentes phases de la lutte héroïque du chef gaulois contre le conquérant latin. Et ce fut une très haute et très noble leçon de patriotisme donnée, à une place où tout les prédisposait à la recevoir avec émotion, à ces enfants qui écoutaient avidement la parole chaleureuse de M. Matruchot.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Les débuts du pari mutuel : les mails de l'« Agence Oller » sur la pelouse.

LES COULISSES DU PARI MUTUEL

LA FABRICATION DES TICKETS

Un statisticien très distingué vient d'exprimer, sous une forme frappante, dans une simple phrase où les droits même de la vertu sont sauvegardés d'un mot, la violence, chez nous, d'une passion qu'on nous a beaucoup reprochée, et qui peut-être, à tout prendre, ne nous est pas particulière : la passion des courses de chevaux et du jeu dont elles sont le prétexte.

« En moyenne, écrivait ces jours derniers M. Bertillon — car l'approche du Grand Prix met au premier plan de l'actualité tout ce qui touche au sport hippique — en moyenne, chaque Parisien va perdre un jour par an sur un champ de courses. » Simple façon de parler ; figure mnémotechnique, avoue M. Bertillon lui-même. En langage courant, cela veut dire que, pour l'ensemble des hippodromes parisiens, plus de 2 millions et demi d'entrées ont été enregistrées chacune de ces dernières années.

Dans cette foule, où se mêlent aux sportsmen convaincus de simples curieux, les parieurs sont évidemment nombreux. Pour l'année écoulée, le total des sommes engagées aux guichets du pari mutuel — le seul qu'on puisse contrôler — a été de 294.432.770 francs, se décomposant ainsi :

Longchamp, 62.245.040 francs ; Chantilly, 10 millions 460.840 francs ; Auteuil, 74.681.345 francs ; Saint-Cloud, 35.951.145 francs ; Vincennes, 11 millions 217.700 francs ; Saint-Ouen, 32.348.690 francs ; Maisons-Laffitte, 38.083.650 francs ; Enghien, 12 millions 703.480 francs ; le Tremblay, 16.740.880 francs.

Et cela fait, évidemment, beaucoup d'argent engagé pour un but dont on peut bien contester l'excellence. Mais nous n'avons point l'intention de discuter ici de la moralité ou de l'utilité des courses de chevaux, et c'est un de leurs à côté que nous allons faire connaître ; un à côté curieux, pittoresque, et qui montre, d'autre part, une industrie intéressante soutenue par l'argent du jeu, vivant de lui et faisant vivre aussi quelques travailleurs. Nous allons conduire le lecteur dans la petite usine où se fabriquent les tickets du pari mutuel, ces feuilles volantes, multicolores, au contact desquelles tant de doigts ont frémi d'impatience et d'espoir, dans l'attente d'un sourire de la fortune, et que la main crispée chiffonne et rejette, la course une fois perdue, dans un mouvement de dépit, — pour aller bien vite en cueillir une autre au guichet voisin.

***

L'homme qui fabrique la plupart de ces tickets, le plus gros fournisseur des sociétés sportives, est l'inventeur même du pari mutuel, M. Joseph Oller ; et son nom sonore a chanté dans les milieux parisiens les plus divers, tant son activité inlassable s'est exercée dans des champs variés.

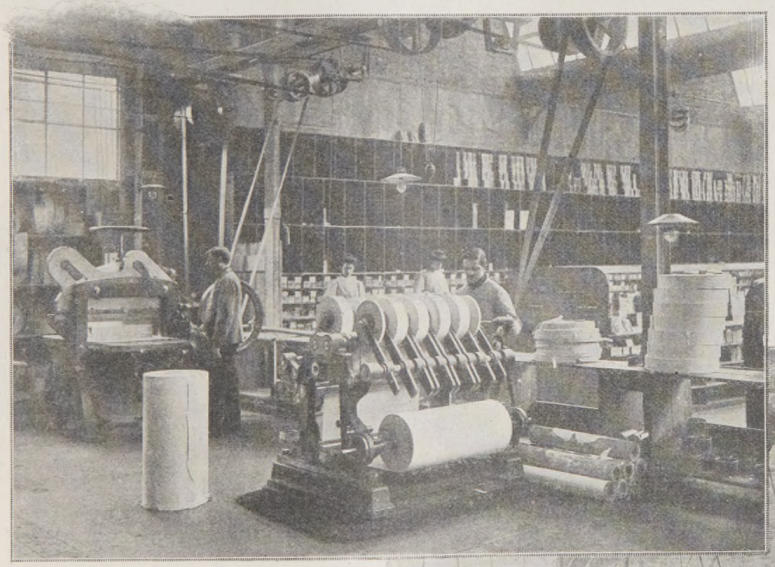
Faut-il rappeler, en quelques mots, le fonctionnement du pari mutuel ?

Supposons, dans une course, six chevaux partants. Aux guichets, les employés délivrent aux parieurs des tickets imprimés au numéro du cheval demandé, qui deviendront, aux mains des gagnants, comme autant de bank-notes, payables à présentation à la caisse, et représentant chacun une unité de 5, 10, 20 francs, etc. Dès qu'est donné le départ de la course, la délivrance des tickets est arrêtée. On fait le compte des billets délivrés, conséquemment des mises totales. On a ainsi le chiffre des paris, des sommes engagées pour la course. On en déduit la commission de 8 % fixée par la loi, dont 2 % sont consacrés par le gouvernement à des œuvres de bienfaisance, 1 % est réparti sous forme de primes à l'élevage, 1 % employé à des travaux d'hygiène, le reste, 4 %, revenant aux sociétés de courses qui, chacune pour sa part, payent les frais de fonctionnement du pari mutuel.

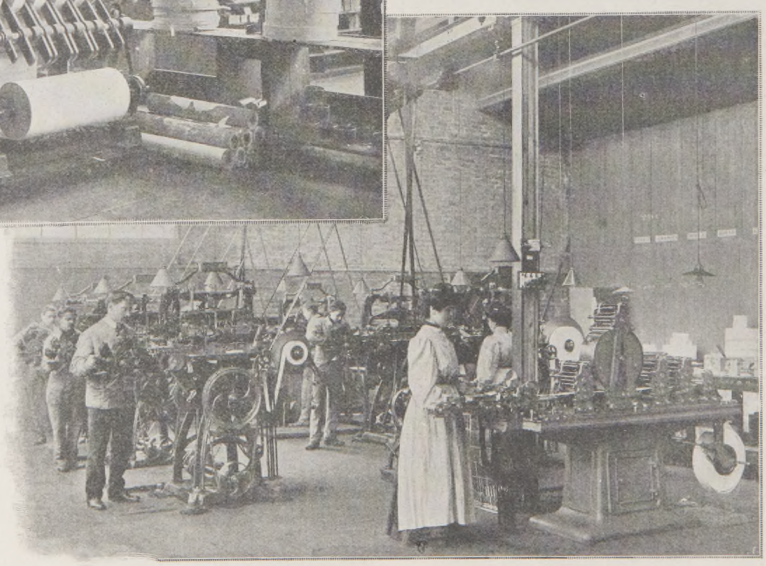
La somme disponible, une fois ce prélèvement fait, est partagée, proportionnellement à leurs mises, entre les porteurs de tickets au numéro du cheval arrivé premier. La même série d'opérations s'applique, d'ailleurs, aux chevaux « placés ».

L'opération, étant donné le nombre des parieurs, est, en pratique, très compliquée. Notons en passant que, dans certaines grandes réunions, celle du Grand Steeple d'Auteuil, du Grand Prix de Paris, le chiffre d'affaires atteint 4 *millions* de francs, en une seule journée !

Ce fut en 1867 que M. Joseph Oller conçut l'idée du pari mutuel, dérivée d'un système de « poules » qu'il avait quelque temps mis en pratique. De vieux sportsmen peuvent encore se rappeler le mail-coach qu'il amenait alors, à grandes guides, sur les hippodromes, et qui lui servait de bureaux. Temps lointains ! Sur la lourde voiture, trois ta-



Le débitage du papier sans fin.



La fabrication des tickets. — L'impression.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Le magasin des réserves de tickets : l'ouverture des boîtes au retour de l'hippodrome.

bleaux contenant chacun vingt-quatre compteurs analogues, la sonnerie à part, à ceux qui enregistrent, sur la plate-forme des omnibus, les voyageurs montants : c'étaient les *totalisateurs*. Chacun d'eux portait son numéro d'ordre, correspondant à celui des chevaux engagés. Deux employés suffisaient à recueillir les paris ; tandis que l'un distribuait les billets, l'autre, d'un coup de pouce, faisait fonctionner le compteur correspondant au cheval demandé, si bien que le total des mises sur chaque cheval se trouvait fait mécaniquement de façon continue.

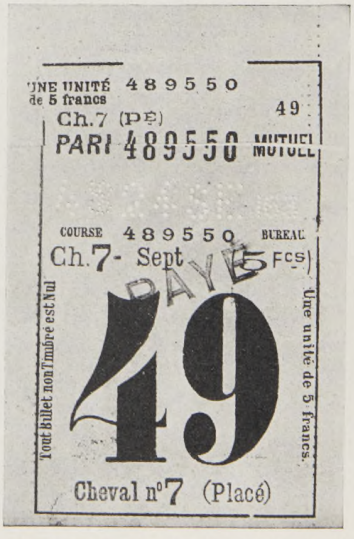
Le système avait du bon. Il n'était pas parfait. Son succès même, le nombre croissant des parieurs qu'il attira révélèrent son insuffisance.

Pour le dire en passant, d'ailleurs, le gouvernement s'était inquiété du développement du jeu. En 1869, des poursuites furent engagées contre l'entreprenant inventeur. Il en sortit indemne. Et ce succès lui suscita maints émules, sans parler des bookmakers qui se multiplièrent. Pour lui, il opérait désormais en grand à l'« Agence Oller», installée dans un local, boulevard des Italiens, là où se trouve aujourd'hui le théâtre des Nouveautés, et, sur la pelouse des hippodromes, c'était un véritable train de mail-coaches, réunis par des passerelles, qu'il promenait. Tant de prospérité ne devait pas durer : en 1874, de nouveau, l'appareil judiciaire est mis en mouvement. Cette fois, les tribunaux sévissent impitoyablement. Le pari mutuel, décrété jeu de hasard, est interdit, conjointement, d'ailleurs, avec les bookmakers, ses concurrents. Il en meurt ; ceux-ci pas. Comme ils n'ont besoin, pour faire jouer, d'aucun matériel, hormis les grands parasols qu'on a connus, ils continuent, sous un régime de tolérance, leurs opérations, sans rivaux, douze ans durant. Mais, en 1887, à la suite de péripéties sur lesquelles il serait trop long de revenir, une circulaire de M. Goblet décrétait la suppression brutale du pari au livre. Elle fut appliquée, non sans drames, au printemps. Alors, du coup, les recettes des hippodromes, où l'appât d'émotions n'attirait plus les joueurs, baissèrent dans des proportions telles que les sociétés sportives, à l'unisson, demandèrent le rétablissement du pari mutuel, puisqu'on prétendait condamner les books sans appel.

Et ce fut le banni de la veille, « officiellement reconnu, après avoir été légalement condamné », disait alors *L'Illustration*, qu'on appela au secours. On vit apparaître au « pavillon » les premiers guichets, installés dans des baraques Collet, avec un tableau où les paris s'écrivaient à la main, comme les tickets remis aux parieurs. Peu après, l'ingénieux Joseph Oller, dont l'esprit inventif ne put jamais demeurer en repos, même au milieu de tant de vicissitudes, allait lancer un système nouveau, solution élégante du problème, qui remédie aux quelques défauts qu'on avait reprochés à son *totalisateur :* ce sont les *billets compteurs*.

Dès la première année d'essai, on encaissait 100 millions de recettes.

En 1891, le parlement, édifié par le fonctionnement parfaitement correct du pari mutuel ainsi



Fac-similé d'un ticket (réduit à mi-surface).

organisé et contrôlé, vote la loi du 2 juin, qui autorise les sociétés de courses à faire fonctionner, sous sa surveillance, le pari mutuel.

C'est le triomphe propre de M. Joseph Oller et du *billet compteur*.

***

Ce billet, que connaissent bien tous les parieurs, nous en reproduisons ici un exemplaire. Très apparent, un gros chiffre y domine : c'est le numéro d'ordre du ticket dans la liasse de 100 dont il fait partie. Il représente donc, en même temps, le nombre de paris faits, pour le bureau où il fut pris, sur le cheval dont il porte, en rouge, le numéro répété trois fois, en haut, au milieu et en bas, avec la mention *gagnant* ou *placé*, suivant le cas. En haut, en noir, moins apparent que ce gros chiffre, le numéro de référence, le numéro de série, 489.550, combinaison de chiffres qui varient à l'infini, et qui permettra de retrouver, à tout moment, la date à laquelle fut pris le ticket, la course à laquelle il se rapporte. Il est répété, lui aussi, trois fois dans la hauteur du ticket : d'abord, sur une partie qui formera souche ; puis, un peu plus bas, à un endroit où il sera déchiré en deux au guichet ; enfin, sur la partie qui sera remise au parieur. Le numéro d'ordre du pari, 49, est également répété en rouge sur la souche, en haut. Enfin, un coup d'un timbre perforant donné par un employé, au composteur, au moment de la délivrance du billet, l'annule et le « surauthentifie », si l'on peut dire, en même temps. On a donc ainsi pris le maximum de précautions pour donner au joueur, tout aussi bien qu'aux sociétés elles-mêmes, toute la sécurité possible contre la fraude ou l'erreur.

C'est l'usine où se fabriquent ces tickets que nous allons visiter.

A Puteaux, un hall spacieux, aéré, bien aménagé, mais qui apparaît, au premier regard, comme un magasin, avec des casiers réguliers, regorgeant de paquets multicolores, plutôt que comme une usine. De fait, les ateliers, imprimerie, brochage, où ronfle une petite dynamo, sont tout au fond, — petits, en somme. Mais, comme on y travaille sans relâche à maintenir intacts les approvisionnements, on suffit aisément à la peine. Et quoique M. Joseph Oller fournisse les hippodromes d'Auteuil, Saint-Ouen, Enghien, Maisons-Laffitte, Compiègne, Nice, il

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

trouve moyen d'exporter encore ses produits en des lieux très lointains où le désœuvrement des hommes, leur besoin de plaisirs et d'émotions — le désir peut-être, aussi, d'améliorer les races chevalines — a fait créer des hippodromes : au Sénégal, en Indo-Chine, au Transvaal, où encore ?...

Le papier nécessaire à la fabrication — de douze couleurs différentes, car, pour chaque course, il y a des tickets d'une couleur pour le gagnant et d'une autre pour les placés, et il y a six courses par réunion — le papier arrive en bobines sans fin, comme le papier qui sert au tirage des journaux sur rotative. Une petite machine qui tourne d'un train bien tranquille le découpe automatiquement en rouleaux ayant la largeur exacte des billets.

Il va passer maintenant à l'impression.

La machine qui l'accomplit est extrêmement ingénieuse en sa simplicité. Elle vient d'ailleurs de recevoir un perfectionnement, et une machine rotative, qui fonctionne déjà à l'imprimerie Oller pour certains travaux, tend évidemment à remplacer le type actuellement en service.

La bande de papier sans fin, bien tendue par un mécanisme spécial, est amenée par la double rotation d'un tambour recouvert de cuir et d'un cylindre cannelé sur la table d'impression.

Au-dessus de la table sont disposés, prêts à agir dans l'ordre d'énumération : 1° une forme imprimant en rouge les lettres *Ch.* et le numéro du cheval ; 2° une autre forme imprimant, d'un coup, toutes les indications noires du ticket, à l'exception des chiffres ; 3° un système de deux petites roues montées sur un même axe et portant chacune les chiffres 0 à 9, pour imprimer en rouge le numéro du ticket dans l'angle droit, en haut, sur la portion formant souche ; 4° enfin, un système de deux roues pareilles, plus grandes, qui donneront le même numéro en gros caractères au centre du ticket. Dans ces deux derniers systèmes, la roue des unités avance d'un cran à chaque tour ; au dixième, sa rotation complète achevée, elle entraîne d'une division la roue des dizaines. On conçoit donc qu'on peut ainsi numéroter un cent de tickets de 00 à 99.

Voilà pour le ticket de 5 francs, — l'unité de pari, qui est à la base de tout le système.

Quand il s'agira de tickets de 10 francs, soit deux unités de 5 francs, les billets, grâce à un dispositif spécial, ne seront plus numérotés que de deux en deux : 00, 02, 04, etc. Pour des billets de 50 francs, le numérotage sera de 00, 10, 20, etc... Et pour les fameux tickets de 500 francs qui furent émis à la demande du feu roi Milan, qui s'impatientait de tenir dans sa main gantée, ou de loger dans son gousset, des liasses trop compactes, le numérotage portera 00, 100, 200, etc., soit 100, 200 unités de 5 fr. Il n'est pas plus difficile, en ce cas, d'imprimer trois chiffres que deux : il suffit d'appliquer sur le même axe, une troisième roue. C'est, dans le mécanisme, une complication insignifiante. Et l'on voit, d'autre part, que ce système de numérotage fait l'excellence du système, sa simplicité grande, en permettant la totalisation rapide des paris à tous les guichets.

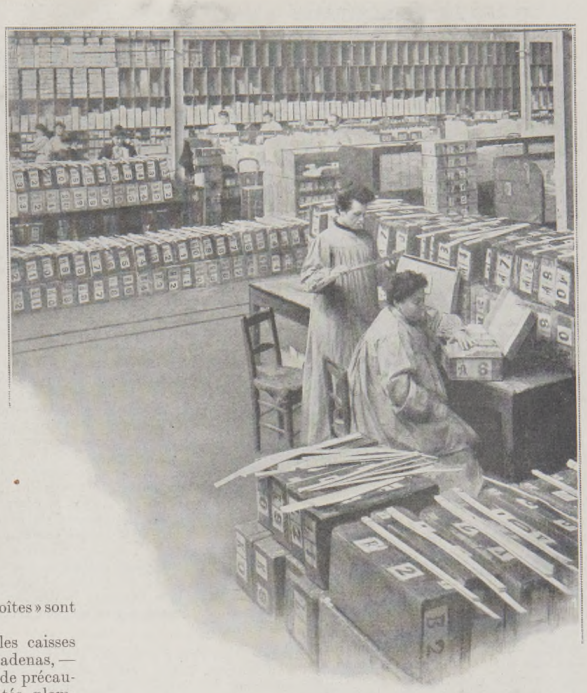
Mais ce qui donne à cette amusante machine de précision son caractère curieux, c'est une roue à augets de toile métallique dans lesquels les tickets, coupés au passage par un couteau, viennent tomber l'un sur l'autre, si bien en place, qu'on n'a plus qu'à les enlever pour les porter au brochage, où ils sont piqués ensemble.

Ainsi formés en carnets, les billets sont déposés à la réserve : c'est cette immense bibliothèque aux casiers innombrables, profonds, serrés, qu'on voit sur nos gravures, où les billets sont rangés par catégories ; tout le mur de gauche est occupé par les tickets à cent sous ; la partie droite suffit à loger les billets de valeurs supérieures, 10, 20, 50 fr., etc., ceux-ci représentant seulement le tiers de la fabrication et de la consommation totales.

Il n'y a jamais, dans cette réserve, moins de 100 millions de billets, ce qui fait près de 100 tonnes de papier.

Ils sortent de là, jour par jour, à mesure des besoins. La veille de chaque réunion, à 2 heures, après qu'ont été déclarés les forfaits, on communique à l'imprimerie le nombre des partants. Les « boîtes » sont préparées en conséquence.

Ces boîtes sont de simples caisses de bois, bien fermées au cadenas, — quelquefois, par un surcroît de précaution exigé de certaines sociétés, plombées par des agents de ces sociétés, — où l'on range, bien ordonné, tout ce qui est nécessaire au fonctionnement d'un bureau pour la journée : les billets gagnants et placés, correspondant au nombre des chevaux qui figurent au programme, c'est-à-dire un nombre de blocs de cent billets double du nombre des chevaux portés comme devant courir, plus tous les papiers accessoires de comptabilité.



La vérification des boîtes par les contrôleuses du pari mutuel.

Tout alors est prêt pour le départ. Et, dès le matin, de grandes voitures, une, deux, emportent tout cela vers l'hippodrome, avec les sacoches nécessaires aux employés du guichet, avec les matrices perforeuses des composteurs : le matériel complet qui va permettre d'assurer le service.

Pour une grande journée, jusqu'à 4 millions de billets partent ainsi, le matin. Environ 350.000 à 400.000 sont utilisés, — soit 10 %. Ceux-là seuls sont payés à l'entrepreneur de la fourniture.

Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur le fonctionnement même des guichets : la mise en place dans les tableaux, où les carnets sont placés sous une forte pince qui, lorsqu'on les arrache, les coupe exactement, — tant ils sont bien repérés, — au milieu du numéro de référence, en gardant la souche ; l'oblitération, par perforation, du ticket, à l'aide d'un composteur dont la matrice est changée après chaque course ; la fermeture automatique des grillages interdisant toute opération à partir du moment où les chevaux sont partis, et permettant néanmoins de se rendre compte du nombre des mises, la répartition, etc.

La réunion terminée, les carnets, plus ou moins entamés, sont rapportés à l'imprimerie, et le contenu des boîtes est vérifié — nouveau contrôle des opérations — par des employés des sociétés.

On peut alors procéder au rassortiment des paquets, c'est-à-dire compléter les carnets entamés. Mais les sociétés exigent que ce rassortiment porte sur vingt tickets au moins. Si bien que, ne manquât-il à un carnet qu'un billet, il faudrait enlever les dix-neuf suivants ; d'autre part, tout cahier entamé au delà de cinquante billets, est jeté. M. Oller estime à 30 tonnes de papier le déchet annuel qui résulte de ce fait. Et c'est la jolie rotative dont je vous parlais plus haut qui imprime ces tickets complémentaires, et les numérote de 00 à 19.

C'est par des chiffres, d'ailleurs, qu'il faut terminer, parce que ce sont eux qui montreront l'importance de cette industrie spéciale et de ses entours.

Bon an mal an, l'usine Oller emploie de 60.000 à 65.000 kilogrammes de papier, correspondant à une fabrication de 75 millions de billets.

A ses approvisionnements en magasin, représentant 100 millions de billets, il faut ajouter, pour chacun des champs de courses, un approvisionnement de fortune qui permettrait, à toute éventualité, d'assurer le service, quoi qu'il arrive. Cet approvisionnement, calculé à 30 chevaux par course, représente 20 millions de billets.

Il convient de ne pas oublier, si l'on veut se rendre compte du travail que procure, envisagé à ce seul point de vue, le pari mutuel, que l'imprimerie de Puteaux ne fournit qu'une partie des sociétés sportives : la Société d'Encouragement, sur ses deux hippodromes de Longchamp et Chantilly, utilise des billets semblables, mais les fabrique elle-même ; la Société du Demi-Sang et la Société de Sport de France distribuent sur leurs champs des tickets différents que connaissent bien les joueurs. Ajoutez à cela qu'un personnel nombreux est occupé au service du mutuel : quand, dimanche prochain, pour le Grand Steeple, les 520 boîtes nécessaires à cette sensationnelle journée vont arriver à Auteuil, 1.200 employés seront là pour les recevoir. Alors, penserez-vous peut-être, tout n'est pas que mauvais même dans nos défauts.

GUSTAVE BABIN.

Un départ pour Auteuil : 520 boîtes.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

Une première au Théâtre-Français. On joue une pièce où le nietzschéisme tient son rôle, mais le nietzschéisme, tel qu'il est parodié, travesti, dans les œuvres de « cette pauvre école française paralysée de snobisme et d'impuissance qui se réclame de lui ». Dans une loge d'avant-scène, quatre personnages du Tout-Paris, un puissant financier, un jeune manufacturier, une trop frivole jolie femme et une trop grave jeune fille, suivent l'action, écoutent le dialogue, avec des sentiments divers. Nos lecteurs connaissent ces personnages. Ils ont vécu dans leur intimité tragique, récemment, tandis que, dans le feuilleton de *L'Illustration*, se succédaient les scènes émouvantes de la dernière œuvre de Mme Daniel Lesueur. Donc, nous ne leur présenterons pas de nouveau le banquier Nauders, ni Robert Clérieux, le grand fabricant d'automobiles, chef soucieux d'une armée turbulente de trois mille ouvriers, ni la jolie vicomtesse de Gessenay. Et, d'eux-mêmes, ils évoqueront la noble et droite silhouette de Jocelyne Monestier, la Nietzschéenne dont le visage a le dessin « un peu brutal du type de certaines têtes de Méduse » et dont les yeux admirables regardent très loin et très haut, au delà et au-dessus de l'humanité. Ah ! certes, le livre de Mme Daniel Lesueur est plus et mieux qu'un roman qui passionne. L'intérêt si vif de son affabulation, la mise en scène de son drame, tout habile qu'elle soit, passent au second plan. Avant tout, l'œuvre est un plaidoyer, un admirable plaidoyer en faveur d'un philosophe qu'on méconnaît et d'une philosophie qu'on ne veut pas comprendre. Nietzsche a été trahi par ses commentateurs français. « Lui, le plus altier professeur d'ascétisme et d'énergie, lui qui nous tendait la nourriture reconstituante dont notre caractère avait le plus grand besoin, il n'a trouvé chez nous que des interprètes aveugles ou félons. En son nom, au nom de cet apôtre de l'énergie qui réclame de chacun le plus grand effort, on prêche la doctrine de l'avachissement dans l'égoïsme. » Evidemment, cette protestation de Jocelyne Monestier, de la nietzschéenne, correspond à une fâcheuse réalité. Mais n'est-ce pas le sort commun de toutes les philosophies, de toutes les religions, d'avoir leurs enseignements déformés, diminués, travestis, à la fois par de trop pauvres esprits et par de trop riches imaginations. La vérité, c'est que toutes les mentalités ne sont pas aptes à s'assimiler, impunément, certaines idées supérieures. Aussi les doctrines de Nietzsche pourront-elles, selon les cas, exercer une influence heureuse ou, tout au contraire, provoquer une action destructive. Jocelyne Monestier, l'héroïne de Mme Daniel Lesueur, est certainement véridique. Mais la « Dame Potelée » — une autre nietzschéenne, hélas ! — dont M. Marcel Prévost nous conta l'aventure, est peut-être plus vraie encore, parce qu'elle se rencontre moins rarement dans la vie. Elle compte au nombre de ces humbles, de ces primaires, auxquelles il faut patiemment et lumineusement expliquer les philosophies avant de leur permettre de s'en servir. Le très beau livre de Mme Daniel Lesueur (Plon, 3 fr. 50) est, à notre avis, admirablement apte à remplir cette mission éducatrice et ce n'est point là son moindre mérite.

Les vieilles filles reçoivent beaucoup de confidences. Elles sont presque toutes un peu sœurs de charité et naturellement consolatrices, car leur âme a des provisions de tendresse qui cherchent à s'employer noblement. Lisez *les Mémoires d'une vieille fille*, que vient de publier M. René Bazin (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). Vous y apprendrez de douloureuses histoires (Octavie Merle, le Père Mulot, etc.), et ce ne sera pas sans une réelle émotion que vous y verrez retracer telles scènes de la vie de misère, dont la « vieille fille » fut le témoin volontaire et tenace. — Signalons encore : *l'Amour miséricordieux* (Juven, 3 fr. 50), par Mme Stanislas Meunier, une tendre idylle qui commence à Paris dans les vieux quartiers de la rive gauche et se continue à Rome dans le magnifique décor d'une villa impériale ; *les Deux Jumelles* (Rey, 3 fr. 50), roman de l'ancienne Egypte, par M. Henri Vuagneux ; *l'Aimant* (Lemerre, 3 fr. 50), par M. Addy de Saint-Germain ; *l'Ombre de Guillemette* (Perrin, 3 fr. 50), par M. R. Choppin d'Arnouville.

Philosophie. Morale.

Une femme écrivain, de beaucoup d'esprit, Mme Pierre de Coulevain, prétend, dans un de ses livres, que, d'après la tête des gens, on peut deviner le journal qu'ils vont sortir de leur poche. C'est peut-être compter beaucoup sur nos dons d'intuition et même sur les facultés de divination féminines. Mais, s'il nous paraît osé de diagnostiquer des opinions littéraires ou politiques d'après le rictus d'une bouche, le retroussis d'un nez ou l'amertume d'un regard, il n'en est pas moins vrai qu'il existe d'évidentes correspondances entre le caractère et la physionomie, entre le physique et le moral comme on disait jadis. D'où un art, l'art du diagnostic humain, la « physiognomonie », qui n'est pas né d'hier, certes, mais qui, depuis ces derniers jours, est étudié par M. le docteur Paul Hartenberg dans un nouvel ouvrage (*Physionomie et Caractère*. — Alcan, 5 fr.), qui, aux mérites d'une habile méthode, joint l'agrément d'une écriture élégante. — M. Paul Gaultier envisage et discute, dans *l'Idéal moderne* (Hachette, 3 fr. 50), la « question morale », la « question sociale » et la « question religieuse », c'est-à-dire les principaux problèmes qui se posent à la conscience humaine. Et, en se plaçant au point de vue du spiritualisme intégral, l'auteur nous propose des solutions où se fondraient, en une synthèse supérieure, avec le courant de la tradition, les aspirations de notre temps et le travail de la pensée contemporaine. Enfin, M. P. Souriau nous dit avec un viril et encourageant optimisme quelles sont *les Conditions du bonheur* (A. Colin, 3 fr. 50). Mais, bien entendu, la discussion sur tous ces graves sujets est loin d'être close.

« Ce qu'il y a de plus grand ici-bas, dit M. Léon Barry, c'est la mort (*Amicitiæ Sacrum*. — Lemerre, 3 fr. 50). On peut nier le génie, avilir l'amour, parodier nos ambitions et nos tristesses, on n'ose point se moquer de la mort. C'est une ombre immense, démesurée, attachée à la petitesse de notre vie. Sans elle, l'existence demeurerait irrémédiablement comique et la douleur serait à peine digne d'un haussement d'épaules. Nous sommes de pauvres êtres. Mais nous mourrons et parfois, nous pensons à mourir. »

Il y a, dans le très noble livre de M. Léon Barry, beaucoup d'autres fortes et saines pensées, admirables de beauté morale. Et l'on y trouve aussi telles observations saisissantes sur notre vie intérieure, que beaucoup se plairont à méditer. Par exemple :

« On ne dirait pas :
— Je suis intelligent.
Mais on dit volontiers :
— Celui-ci n'est point intelligent.
Ce qui est la même chose, et pire encore. »

Un conseil :

« Evite de sentir ton âme aux heures de lassitude. Tu n'y trouverais que le mal ou l'impuissance. »

Sur l'amour :

« Il faut se préparer à l'amour, car on ne l'évite point. Mais il ne faut point le chercher à moins qu'à la passion noble et profonde on ne préfère la comédie de l'amour. »

Etudes économiques et sociales.

Bien que nous appartenions à un siècle savant, nous ne sommes point tenus d'avoir tous une encyclopédie dans notre tête. Mais, tout de même, nous devons être familiarisés avec quelques idées générales et connaître certains faits sociaux dont l'ignorance ne ferait pas honneur à nos mentalités d'hommes de progrès. Aussi nous faut-il, quand l'occasion nous en est offerte, feuilleter les livres substantiels, aimablement vulgarisateurs, qui réunissent une documentation aisée pour nos conversations sérieuses. Quelques récents ouvrages, dans cet ordre d'idées, méritent une mention spéciale. C'est d'abord le livre vaillant et solide (*Nous et les Autres*. — Lib. Universelle, 3 fr. 50) où M. Pierre Baudin, net, précis, admirablement informé, nous indique ce qu'il y a de bon à prendre, à imiter dans la vie économique des autres nations et spécialement de l'Allemagne. Ce sont aussi : *la Morale de la France* (Lib. Moderne, 3 fr. 50), une satire vigoureuse de M. Paul Adam contre le million de bacheliers qui compose l'élite favorisée de la nation ; *les Méthodes américaines d'éducation générale et technique* (Dunot et Pinat, 12 fr.), que M. Omer Bluyse, directeur de l'Ecole industrielle de Charleroi, vient d'écrire à la suite d'une consciencieuse enquête faite dans les principales écoles des Etats-Unis ; une réédition de l'ouvrage d'Herbert Spencer sur *l'Education intellectuelle, morale et physique* (Schleicher, 2 fr.).

LES THÉATRES

La Comédie-Française a repris un des chefs-d'œuvre du théâtre moderne, *Amoureuse*, de M. Georges de Porto-Riche, que l'Odéon joua pour la première fois le 25 avril 1891 et qui fut, depuis, repris au Vaudeville, en 1896 et 1899. Grâce à la vérité et à la profondeur des sentiments qui y sont exprimés, à la simplicité de l'expression, cette comédie est apparue aussi fraîche, aussi neuve qu'il y a dix-sept ans : elle est de ces œuvres qui ne vieillissent pas et on s'explique par là l'influence que son auteur a, sans préméditation, exercée sur plus d'un écrivain contemporain. Mlle Marie Leconte interprète le rôle principal, le rôle de la jeune femme amoureuse, Germaine Fériaud, qui avait été tenu jusqu'à présent, à l'Odéon et au Vaudeville, par Mme Réjane ; elle le joue avec une pénétration d'accent, une sensibilité aiguë, un charme purement délicieux ; M. Grand tient, avec beaucoup de dignité et d'intelligence, le rôle du mari interprété précédemment par MM. Dumény et Guitry ; M. Duflos est excellent dans le rôle de l'ami — qui devient l'amant — rôle que M. Grand joua au Vaudeville, après M. Calmettes. *L'Illustration* publiera prochainement cette pièce qui fait maintenant partie du répertoire de la Comédie-Française.

La collaboration de MM. Georges Duval et Xavier Roux, celui-ci poète adroit et fin, celui-là vaudevilliste spirituel, a valu à l'Athénée *le Chant du Cygne*, trois actes amusants et légers, mais qui gardent toujours une tenue du meilleur ton. M. Huguenet interprète, avec une élégante bonhomie, un naturel admirable, le rôle principal, celui d'un marquis sexagénaire qui, pour sauver le bonheur de sa fille, supplante son gendre en une galante aventure et pousse là son « chant du cygne ». Mlle Duluc donne avec beaucoup de verve la réplique à son très brillant partenaire, et tous deux sont bien secondés par Mlle Rosny, par MM. Lefaur et Bénédict.

Pour terminer une saison qui fut brillante au Théâtre-Lyrique municipal de la Gaîté, MM. Isola frères affichent *la Basoche*, agréable opéra-comique dû, il y a dix-huit ans, à la collaboration de MM. Albert Carré (aujourd'hui directeur de l'Opéra-Comique) pour le livret, et André Messager (aujourd'hui directeur de l'Opéra) pour la musique. Piquante coïncidence. Comme en 1890, M. Fugère est à la tête de l'interprétation et fait applaudir l'agréable pièce, entouré de Mmes Guionie et Mathieu-Lutz, de MM. Francell et de Pommayrac.

M. François de Nion, critique dramatique, a fait jouer par la Société d'amateurs *l'Inédit*, sur la scène du Théâtre Femina, une pièce en trois actes, *l'Angoisse*, qui expose un cas de conscience extrêmement troublant, car il ne peut être éclairci que par la violation d'un secret de confession. M. François de Nion a développé avec une certaine habileté dramatique ce sujet impressionnant ; et il a été servi par une interprétation qui présentait cette originalité de compter deux amateurs : MM. Henry de Bermingham et Marcel de Germiny, assez remarquables et assez sûrs d'eux pour mêler leur jeu à celui de professionnels d'aussi haute valeur que Mmes Piérat et Kolb et M. Henry Mayer. Le spectacle était complété par une amusante petite comédie de M. Georges Dolley : *l'Enfant de la maison*, et un marivaudage de M. Fred Amy : *le Code de l'amour*, gentiment joué par Mlles Bovy, Lifraud et Ranval.

Henry Becque, le magistral auteur de *la Parisienne* et des *Corbeaux*, a maintenant son buste, à Paris, à l'angle de l'avenue de Villiers et du boulevard de Courcelles, un buste en marbre blanc, exécuté par Rodin, et simplement posé sur un piédestal dû à l'architecte Nénot ; il a été inauguré le 1er juin, et, le soir même, l'Odéon donnait un spectacle exclusivement consacré aux œuvres de cet écrivain dramatique que l'on glorifie aujourd'hui, après l'avoir, de son vivant, constamment découragé. On a donc joué de lui une pièce en un acte, *Domino à quatre*, le second acte des *Corbeaux*, et *la Parisienne*, avec une interprétation absolument exceptionnelle, puisqu'elle groupait Mme Réjane, M. Antoine, M. de Féraudy et M. Grand.

L'AMAZONE A ROBE FENDUE

L'Illustration a récemment publié (numéro du 23 mai), le portrait équestre d'une écuyère anglaise, arborant une robe « fendue » qui fit sensation à Londres. Par une coïncidence singulière, un de nos correspondants, M. P. Gauckler avait découvert à Rome, quelques jours auparavant, le prototype très ancien du nouveau costume à la mode. C'est le vêtement d'une amazone au repos dont la statue, en marbre pentélique, a été trouvée par hasard, le mois dernier, sur l'emplacement des célèbres jardins de Salluste. Il a fait faire de cette œuvre d'art, absolument inédite et d'un type inconnu jusqu'ici, plusieurs photographies que M. Georges Perrot a présentées de sa part à l'Académie des inscriptions dans sa séance du 24 avril dernier, et dont il nous a adressé un exemplaire pour permettre à nos lecteurs de se rendre compte de la curieuse actualité de ce document archéologique, d'ailleurs très intéressant pour l'histoire de l'art hellénique. Et il avait joint à son envoi de photographies l'intéressante notice explicative qui suit :

La statue représente une jeune fille barbare, aux cheveux flottants sur la nuque, vêtue d'un *chiton* en fourreau qui est fait d'une seule pièce de laine de forme carrée,

L'amazone à robe fendue des jardins de Salluste, à Rome.

dont deux bords opposés ont été rapprochés et cousus. Mais la couture ne réunit que la moitié supérieure de ces deux bords et ménage encore dans cet intervalle une large fente médiane. Dans le bas du fourreau, les deux parties de l'étoffe restent libres. Toutefois, deux boutons espacés de 10 en 10 centimètres dans le prolongement de la couture permettent d'en restreindre à volonté l'écartement. Une autre fente de même hauteur, et munie, elle aussi, de boutons disposés de la même façon, entaille la pièce de laine à 40 centimètres plus à droite, parallèlement à la première, et concourt avec elle à partager le bas du fourreau en deux pans séparés comme ceux de nos chemises d'homme.

Pour endosser ce vêtement, la jeune fille commence par passer la tête et le buste dans l'ouverture du fourreau, et le bras gauche dans la fente latérale. Puis elle laisse retomber l'étoffe, qui pend alors de tous côtés et traîne à terre, uniquement retenue sur l'épaule gauche par la couture qui surmonte la fente du bras. Elle relève ensuite le tissu, en le fixant à la taille par une ceinture sur laquelle il se drape en *diplois*. En même temps, sous la pression du lien qui réduit de moitié l'ouverture du fourreau, celui-ci se fronce tout autour du torse en plis verticaux ou biaisés, tandis que

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les fentes latérales du bas, rapprochées sur le devant du corps, sont ramenées juste en face des genoux, qui s'engagent entre les deux pans, les écartent et conservent ainsi toute leur liberté d'allure.

Le vêtement, ainsi disposé, est admirablement calculé pour favoriser l'équitation féminine, tout en protégeant la pudeur d'une vierge qui monte à califourchon sans maillot. Au moment d'enfourcher son cheval, l'amazone déboutonne le bas de sa tunique et ramène entre les cuisses tout le pan antérieur de l'étoffe, en le passant sous la ceinture qui le maintient collé au corps comme un véritable caleçon : de cette façon, les jambes, entièrement dégagées, peuvent s'écarter tout à leur aise, sans découvrir le bas-ventre.

L'Amazone à « robe fendue » des jardins de Salluste est une œuvre hellénistique, mais qui reproduit, selon toute apparence, un original en bronze du temps de Phidias. Les écuyères exotiques contemporaines de Périclès portaient donc déjà le costume que l'amazone anglaise vient de lancer à Londres : de même, il y a trois mille ans, les élégantes Crétoises qui vivaient au temps du Minotaure se paraient de la crinoline et de la jupe à paniers ! Tout est dit, et nous venons trop tard en matière de mode féminine ! Nos couturiers n'inventent rien : leurs innovations nous ramènent aux modes primitives de l'humanité. Ce sont de très adroits et très modernes archéologues !

P. Gauckler.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Les vestiges de la « Tour de la Pucelle ».

On vient de découvrir à Rouen les vestiges de la véritable, de l'authentique « Tour de la Pucelle », appelée primitivement « Tour vers les champs » et faisant partie du vieux château construit en 1204 par Philippe-Auguste. D'après les documents de l'époque, Jeanne d'Arc y aurait été prisonnière depuis le 25 décembre 1430 jusqu'au jour de son martyre, 30 mai 1431.

M. Edouard Dagnet, le très distingué architecte rouennais, en faisant opérer des fouilles pour les fondations d'une maison à son usage sur l'ancien terrain dépendant du couvent des ursulines, a mis à jour la base de cette tour, dont le diamètre est d'environ 10 mètres. Presque au milieu de la tour on a découvert un puits ayant environ 1 m. 03 de diamètre intérieur et une dizaine de mètres de profondeur, contenant de l'eau. Cette tour avait 15 pas de diamètre ; les murs en élévation devaient avoir à la base de la tour environ 3 mètres d'épaisseur, ce qui donnait à la chambre intérieure une superficie suffisante pour contenir les juges — dont le nombre ne dépassa pas quinze — qui procédèrent aux interrogatoires de leur victime.

On peut affirmer, d'après les documents de l'époque, que c'est bien dans la tour dont on vient de retrouver la base que se déroulèrent la plupart des interrogatoires de la Pucelle et les derniers moments de sa vie. La tour actuelle, dite « du Donjon », complètement restaurée, que l'on montrait aux visiteurs, n'a abrité Jeanne que quelques heures, lorsque, le mercredi, 9 mai 1431, on la mit en présence des instruments de tortures.

Démolie en partie en 1780, la vieille « Tour de la Pucelle » fut rasée en 1809 jusqu'au niveau que l'on retrouve aujourd'hui pour faire place à des constructions nouvelles dépendant de l'ancien couvent des ursulines, disparu lui-même en 1907 sous la pioche des démolisseurs.

La découverte si intéressante qui vient d'être faite de ces vestiges historiques, a suscité de toutes parts des vœux demandant la conservation de ces pierres, témoins d'un des drames les plus poignants de notre histoire nationale. Le gouvernement s'est ému et un ordre du ministère des Beaux-Arts est venu suspendre les travaux en attendant que l'on statue sur le sort de ces intéressants vestiges qui pourraient être classés comme monuments historiques.

La maladie des caissons.

Les ingénieurs construisent aujourd'hui aussi couramment dans l'eau ou sous l'eau qu'en sol ferme. Les scaphandriers opèrent en pleine eau, les tubistes piochent ou maçonnent à l'intérieur d'un caisson rempli d'air comprimé. La technique des procédés est bien connue et la sécurité semble aussi grande que celle des travaux exécutés sur de vulgaires échafaudages ; mais la pression de l'eau ou de l'air comprimé exerce sur l'organisme une influence pernicieuse.

A mesure que l'on s'enfonce, il faut augmenter la pression de l'air qui refoule l'eau à l'extérieur des caissons. On compte 1 atmosphère de *surpression* par 10 mètres, ce qui fait 2 atmosphères pour travailler à 10 mètres, 3 atmosphères pour 20 mètres, et ainsi de suite. Les ouvriers les plus entraînés ne peuvent supporter qu'exceptionnellement et pendant peu de temps une pression de 5 à 6 atmosphères ; et, à partir de 3 atmosphères, pression assez fréquemment employée, ils sont exposés à une affection grave, encore mal connue, nommée maladie des caissons, qui se traduit par la raideur des articulations et par des accès de paralysie susceptibles d'amener la mort. Affection d'autant plus difficile à expliquer, *a priori*, qu'elle frappe surtout les tubistes. Or, ces derniers travaillent rarement sous plus de 3 atmosphères, tandis que les scaphandriers, descendant souvent à 30, 40, parfois 50 mètres, supportent des pressions d'eau beaucoup plus fortes.

Une commission spéciale, nommée par l'amirauté britannique, a recherché la cause de ces troubles permanents tout à fait distincts des troubles momentanés, tels que bourdonnements d'oreilles et difficultés de respiration, qu'éprouvent, à des degrés divers, tous les ouvriers de l'air comprimé et qui ne présentent aucun danger. L'explication que viennent de formuler les savants anglais, très scientifique, est assez curieuse.

Tandis que l'acide carbonique et l'oxygène de l'air se dissolvent en très minime quantité dans nos tissus et que leur proportion dans le sang augmente peu pour les pressions fort différentes, l'azote s'accumule dans l'organisme, et le tissu adipeux peut en dissoudre six fois plus que le sang. Cette dissolution est très lente ainsi que le dégagement qui se produit quand on revient progressivement à la pression normale. Mais si le retour s'opère vite, l'azote s'échappe du corps en bulles précipitées qui désorganisent les tissus et troublent la circulation. Les scaphandriers séjournant trop peu de temps sous l'eau pour emmagasiner un excès d'azote, on s'explique qu'ils soient moins atteints que les tubistes enfermés plusieurs heures de suite dans un caisson.

Deux moyens semblaient s'offrir pour protéger la santé des ouvriers : réduire le temps de séjour dans le caisson et effectuer la décompression avec une extrême lenteur. Le premier expédient est relativement simple ; le second est à peu près irréalisable en pratique. En effet, pour donner toute sécurité, l'éclusage employé pour faire passer progressivement les ouvriers de l'air comprimé à l'air extérieur devrait durer environ vingt minutes par chaque atmosphère de surpression. Or, dans les travaux du Métropolitain, comme dans tous les travaux analogues, les ouvriers ne consentent jamais à se laisser écluser plus de cinq ou six minutes ; ils ont, d'ailleurs, cette excuse que la détente de l'air comprimé provoque un refroidissement très pénible et est une cause fréquente de pleurésies.

Les membres de la commission britannique ont fini par trouver la solution du problème en se prenant eux-mêmes, à tour de rôle, comme sujets d'expériences. D'après leurs observations, on évite tout danger en opérant la décompression en plusieurs temps ; on peut même agir brusquement, à la condition expresse de ne pas réduire la pression à chaque temps de plus de moitié. Dès lors, il suffit de deux décompressions à quelques minutes d'intervalle, trois dans les cas exceptionnels.

Cette découverte facilitera le recrutement, jusqu'ici fort difficile, des tubistes et des scaphandriers ; et, en même temps qu'elle augmentera pour les ingénieurs la facilité de réaliser leurs conceptions, elle épargnera bien des risques et des souffrances à une classe particulièrement intéressante de travailleurs.

Les chenilles végétales.

On trouve en Nouvelle-Zélande, en particulier, mais ailleurs aussi, de singulières formations qui ont reçu le nom de chenilles végétales. Ce sont, en effet, d'anciennes chenilles à qui il est arrivé des malheurs. Ce furent d'abord des chenilles ordinaires, ne présentant rien de particulier, qui passaient, comme leurs pareilles, leur existence à dévorer de la verdure. Un beau jour, selon l'habitude de la race, elles se laissaient tomber à terre pour aller s'enfouir dans quelque crevasse d'écorce ou de pierre, afin de s'y métamorphoser. Mais, en passant, elles trouvèrent sur le sol une nourriture nouvelle et rare qui leur parut exquise, et qu'elles absorbèrent aussitôt. Fatale imprudence. Ce qu'elles mangèrent ainsi, ce furent des spores de champignons. Elles allèrent se terrer ; mais durant leur repos, les spores germaient à l'intérieur de la chenille. Elles se développaient, envahissant peu à peu tout le corps de celle-ci, détruisant tous les tissus, sauf l'enveloppe extérieure. Et il arriva ainsi que la chenille fut remplie non de tissus animaux mais de tissus végétaux qui se durcissaient. La conservation de la forme extérieure était parfaite, mais à l'intérieur, c'était des tissus de champignon. La suite de l'histoire est brève. A un moment, il se fait à l'extérieur, par la tête, une prolongation du tissu végétal interne ; c'est que la plante va fleurir en quelque sorte. Une tige se forme et s'allonge ; terminée par des spores qui ne demandent, elles aussi, qu'à trouver une chenille à infecter et détruire. Ainsi se produisent les chenilles végétales, résultat d'un excès de gourmandise des chenilles animales.

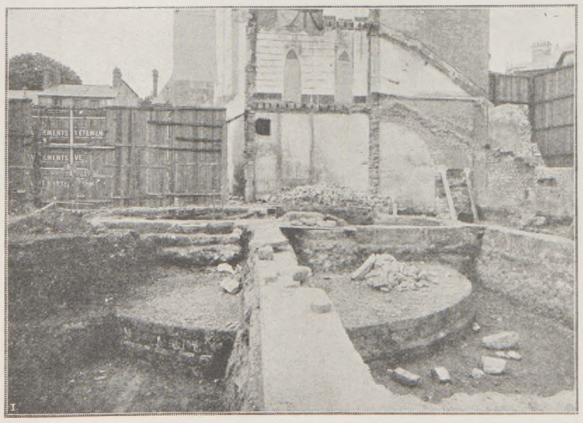
Aux braves de la Grande-Armée.

On a inauguré, dimanche dernier, à Pecs (Hongrie), un monument érigé aux soldats français morts de la peste, dans cette ville, en 1806. Le monument est simple : une robuste pyramide tronquée que surmonte l'aigle française et qui porte sur sa face antérieure une inscription commémorative.

La cérémonie d'inauguration s'est déroulée au milieu d'un nombreux concours de population venue des départements voisins. M. de Fontenay, notre consul général à Budapest, y représentait le gouvernement français et a lu le discours de l'ambassadeur de France, M. Philippe Crozier, retenu à Vienne par une indisposition ; le commandant Girodon, attaché militaire à l'ambassade de France, représentait le ministre de la Guerre. M. Bolgar, secrétaire d'Etat à la guerre, délégué par le gouvernement hongrois, présidait la fête, accompagné de M. de Rakovsky, vice-président de la Chambre hongroise.

Le monument de Pecs (Hongrie).
Phot. Zelesny Karoly.

La société chorale de Pecs a chanté *les Deux Grenadiers* de Schumann, et de vieux étendards hongrois de l'époque napoléonienne sont venus s'incliner devant le monument et rendre hommage aux braves dont il va perpétuer la mémoire.



Découverte des vestiges de la véritable tour de Jeanne d'Arc, à Rouen.
Phot. de M. Rigondet.

Les voitures a Paris.

Le nombre des voitures qui circulent dans Paris va sans cesse grandissant. Il est actuellement de 101.750, comprenant les espèces suivantes :

1° Voitures à chevaux :	
Voitures de place.....	16.000
Voitures bourgeoises.....	9.000
Voitures à marchandises...	18.700
Voitures de commerce à roues	40.000
Voitures spéciales de la Ville	1.800
2° Omnibus et tramways.....	2.000
3° Voitures automobiles :	
Voitures de place.....	2.250
Voitures particulières.....	12.000

En 1891, on ne comptait que 612 omnibus et 233 tramways, et en 1900, l'ensemble des compagnies ne faisait circuler dans Paris qu'environ 12.000 fiacres.

Le concours de véhicules industriels.

L'Automobile-Club de France a fêté, ces jours derniers, le résultat magnifique du concours des véhicules industriels. Sur 47 voitures parties de Paris, 34 ont triomphé de toutes les difficultés du parcours qui atteignait 2.900 kilomètres pour les uns, et 3.800 kilomètres pour les autres. Ce résultat est d'autant plus remarquable que la plupart des véhicules mis hors de course le furent pour des accidents étrangers à leur qualité ; il confirme définitivement les prévisions, naguère accueillies avec un léger scepticisme, du marquis de Dion sur l'avenir des « poids lourds ».

Les femmes escrimeuses.

Nous avons montré récemment de jeunes Américaines se livrant à l'escrime au parapluie et essayant d'acquérir ainsi l'adresse et l'assurance nécessaires pour déjouer, d'un simple geste, l'attaque des apaches. Il semblerait que ce sport ne soit pas né en Amérique. Depuis plusieurs années, en France, un professeur d'escrime réputé, Mme Guillemot, en même temps qu'elle enseigne, dans un but d'hygiène et de défense personnelle, le maniement de l'épée, apprend aussi à « jouer » du parapluie ; et il est assez piquant de constater que cette application toute moderne d'un sport ancien fut enseignée par une Parisienne bien avant, peut-être, que l'Amérique en revendiquât la première idée.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A SAN-FRANCISCO. — La flotte des Etats-Unis ancrée en rade (effet de nuit).
(La tour au premier plan, à gauche, est le « ferry building ». — Au centre : les pagodes du quartier chinois.) — *Phot. Willard E. Worden.*

L'ARMADA AMÉRICAINE A SAN-FRANCISCO

La flotte américaine partie de New-York pour le Pacifique, où elle va désormais stationner, et que nous avons montrée à plusieurs de ses escales, est arrivée le 6 mai à San-Francisco. A midi, elle mouillait en rade.

Le voyage s'est accompli dans les meilleures conditions possibles, sans le moindre accident. L'amiral Evans, bien que malade depuis plusieurs semaines, avait tenu à garder jusqu'au bout le commandement de la belle force navale qui lui avait été confiée, et ne l'a résigné qu'une fois au port. Mais il était à bout de forces, sinon d'énergie.

Ce magnifique exploit naval, que constitue le périple accompli par la flotte autour de l'Amérique, a soulevé, dans les Etats-Unis tout entiers, un légitime mouvement d'orgueil. A San-Francisco, l'enthousiasme a été inexprimable. Le jour de l'arrivée dans la baie de tous les navires était jour de fête. Jamais on n'avait vu, dit-on, tant de visiteurs dans la métropole de l'Ouest : un million de personnes étaient venues souhaiter la bienvenue à la flotte.

Le soir, la ville, le port, étaient illuminés magnifiquement, et les éclats de mille feux électriques répondaient aux faisceaux des projecteurs des navires.

UN PROCÈS D'ÉTAT AU MONTENEGRO

Le 25 mai se sont ouverts, à Cettigné, en audience publique, les débats d'un procès d'Etat sans précédents au Montenegro. Trente et un accusés sur cinquante-deux étaient présents, notamment M. Radovitch, ancien ministre, qui est revenu spontanément de l'étranger pour se disculper.

A CETTIGNÉ : UN PROCÈS D'ETAT. — Le tribunal chargé de juger le complot contre la famille royale de Montenegro.
(Sur la table, à gauche du président : des bombes ; sur le parquet, la valise où elles ont été saisies ; devant le président : un crucifix, l'évangile et des cierges). — *Phot. de Mme Herbert Vivian.*

D'après l'acte d'accusation, il s'agit d'un complot ayant pour but l'assassinat de tous les membres de la famille régnante, complot que les régicides de Belgrade auraient inspiré dans l'espoir d'assurer au prince héritier de Serbie la succession du trône de Montenegro et d'établir ainsi un lien étroit entre les deux pays ; c'est à l'arsenal serbe de Kragnyevatz qu'auraient été fabriquées les bombes perfectionnées, destinées à l'exécution de l'attentat.

Cette audience fut remarquable par la solennité de l'appareil déployé. Les juges du tribunal, revêtus du magnifique costume national brodé d'or ; le long défilé des prisonniers avec leur escorte de soldats armés de couteaux et de revolvers ; le crucifix, les deux grands cierges, l'évangile richement relié, placés sur une sorte d'autel devant le fauteuil du président, tout concourut à l'effet dramatique d'une mise en scène exceptionnelle.

LE MONUMENT DE MICHEL VOROSMARTY A BUDAPEST

On vient d'inaugurer, à Budapest, un monument élevé à la mémoire du célèbre poète hongrois Michel Vorosmarty, mort en 1855. Œuvre des sculpteurs Edouard Kallos et Edouard Tales, ce monument, à l'exécution duquel a collaboré l'architecte Géza Markus, est remarquable autant par ses dimensions que par le caractère de la composition. En effet, le piédestal surmonté de la statue de Vorosmarty, est entouré de vingt et une figures, grandeur nature, en marbre de Carrare, personnifiant des gens de toute classe, groupés aux pieds du patriote, comme pour répéter en son honneur son fameux poème « Szozah », devenu en quelque sorte un hymne national.

L'archiduc Joseph représentait l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie, à la cérémonie d'inauguration qui a eu lieu avec une grande solennité.

A BUDAPEST. — Monument du poète hongrois Michel Vorosmarty. — *Phot. Erdelyi.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us

LA TRANSLATION DES CENDRES DE ZOLA AU PANTHÉON

L'exhumation au cimetière Montmartre (3 juin, 7 h. soir) : on transfère le cercueil de plomb dans une nouvelle enveloppe de chêne.

Devant le Panthéon, Mme Zola descend d'un taxi-auto, attendue par les enfants du romancier, M. Jacques et Mlle Denise Zola.

Après l'attentat (4 juin, 10 h. 30 matin) : M. Gregory est conduit par M. Mouquin et le gardien Cassan au poste de police voisin

Jeudi dernier, a été célébrée la cérémonie de la translation des restes d'Emile Zola au Panthéon.

La veille au soir, on avait exhumé ces restes du caveau où ils reposaient depuis 1902, année de la mort de l'illustre écrivain. Tandis qu'une foule compacte stationnait aux abords de la nécropole, dont l'accès était interdit au public, la famille et quelques amis privilégiés assistaient seuls à la funèbre opération. Lorsqu'on eut procédé à l'extraction du cercueil, on constata que l'enveloppe extérieure de chêne était fortement endommagée par l'humidité, et l'on prit d'urgence des mesures pour la remplacer. Cette substitution faite, un fourgon attelé de deux chevaux emportait aussitôt le corps. Sous la surveillance de la police, le trajet à travers Paris s'effectuait à une rapide allure, sans incidents, jusqu'au quartier latin. Là régnait une vive effervescence, plutôt hostile, et ce fut au milieu de clameurs contradictoires que Mme Zola descendit d'un auto-taximètre pour franchir, accompagnée des deux enfants du défunt, M. Jacques et Mlle Denise Zola, la grille du Panthéon devant laquelle se tenaient M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat et un groupe d'intimes, chargés de la veillée funèbre.

La solennité du 4 juin s'accomplit suivant le cérémonial protocolairement fixé, en présence du président de la République, des présidents des Chambres, des membres du gouvernement, des corps constitués, de la famille et d'un certain nombre d'invités. Mais, après le discours panégyrique de M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, et l'exécution de la partie musicale du programme, comme le cortège, le président de la République en tête, se dirigeait vers le péristyle, pour assister au défilé des troupes, deux détonations retentirent. On venait de tirer des coups de revolver sur le commandant Alfred Dreyfus qui était atteint au poignet droit. L'identité de l'auteur de l'attentat, immédiatement arrêté et interrogé par les magistrats du parquet présents, fut vite établie : c'est M. Gregory, âgé de soixante-cinq ans, qui, sous le pseudonyme de Grégore, collabore à *la France militaire* et au *Gaulois*. Conduit à la mairie du Ve arrondissement, le commandant Dreyfus reçut les premiers soins du professeur Pozzi et de son frère, le docteur Pozzi, député de Reims.

Blessé, le commandant Dreyfus (en chapeau haut de forme, au centre du groupe, et le poignet soutenu par le docteur Pozzi, en uniforme d'académicien) est accompagné à la mairie du Panthéon pour un premier pansement.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 13 JUIN 1908 *66e Année. — N° 3407.*

COMMENT ON DÉBARQUE UN MINISTRE EN RADE DE COTONOU

Un épisode du voyage de M. Milliès-Lacroix : le ministre répond aux acclamations. — Au loin : le « Chasseloup-Laubat ».

Voir l'article, page 399.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Nous aimons le crime, parce que nous sommes des hommes. Cela est humiliant, mais certain. Les meilleurs d'entre nous ont peine à se dérober au monstrueux intérêt qu'excite en eux — dès qu'en éclate la rouge nouvelle — tout forfait de premier ordre. La goutte de sang de Caïn nous remonte. Et, une fois la quantité convenable et suffisante de regrets et d'imprécations sagement répartie entre la victime et le meurtrier, c'est avec plaisir — n'ayons pas peur du mot — que nous entrons dans la phase de la malsaine et irrésistible curiosité.

Il nous semble que nous venons d'échapper à la mort d'une façon plus spéciale que s'il s'agissait d'une fin naturelle. Qu'une personne quelconque s'éteigne dans son lit, nous écrions-nous : « Quel bonheur ! Ç'aurait pu être moi ! » Non, parce que nous savons tous que, grâce à Dieu, cet accident-là n'est pas pour nous, si solides ! Une toute petite voix, ah ! qu'elle est donc petite... nous insinue bien qu'un jour il faudra franchir cet octroi... Mais ce sera dans si longtemps, nous serons si vieux, si vieux... que c'est chimère d'y penser... et nous nous berçons que si nous devons absolument accomplir le passage... ce sera *sans nous en apercevoir*. Nous avons tort.

L'assassinat, au contraire, exerce sur notre sensibilité une telle impression d'horreur que toute créature frappée nous est presque chère, même inconnue. Nous ne sommes pas éloignés de supposer qu'elle nous a sauvé la vie. D'elle à nous s'établit une immédiate et affective communication. Il nous fait l'effet que nous étions menacés de ce coup et qu'il est providentiel que le voisin l'ait, à notre place, reçu. « Ça pouvait être moi ! » Egoïste et naïf cri de charité bien ordonnée qui jaillit de nos lèvres ! Car nous sentons aussi avec une obscure certitude qu'avec les soins, de la tendresse familiale et les secours de la science, on peut, à la rigueur, déjouer les guets-apens de la maladie, mais que l'assassinat est un de ces dangers brusques, inattendus, foudroyants et définitifs contre lesquels il n'y a rien à faire, même pas à recommander son âme à Dieu, puisque ces messieurs n'ont pas la politesse de vous en accorder le temps. L'assassinat, c'est, en quelque sorte, l'angine de poitrine, l'attaque et l'embolie des gens les mieux portants et dans des circonstances — si rapides soient-elles — d'abomination que le fait même d'y arrêter une seconde son esprit vous laisse pantelant. Aussi quelle ardeur personnelle ne déployons-nous pas à aider, dans la limite de nos petits moyens, à la recherche des misérables qui auraient pu nous tuer ? Comme nous volons au secours de la justice, la trouvant maladroite et trop lente ! Ah ! si l'on nous consultait ? *Ils* seraient déjà guillotinés. Les plus fins limiers nous semblent des incapables, et c'est d'un œil dépité que, matin et soir, dès que paraissent les journaux, nous suivons les désastreuses pistes dans lesquelles, aveuglément, ils s'engagent. Les plus simples explications nous font hausser les épaules, et, d'instinct, nous adoptons les hypothèses de scandale et de mystère. Il nous faut du roman vécu. Tout ce qui dort de chasseur et de policier au fond du plus paisible honnête homme se réveille et part en campagne. Les premières histoires de voleurs contées par nos nourrices, les récits de *la Gazette des Tribunaux*, les souvenirs de feuilleton, ce vieux limon qu'ont déposé en coulant depuis notre jeunesse les flots épais des Ponson du Terrail, Montépin, Gaboriau, Sue, tout cela se soulève et vient se mêler dans les couches supérieures aux plus récentes traces laissées par Conan Doyle, Leblanc et Leroux, et nous regrettons bientôt, avec l'amertume de génies incompris, de ne pas être les propres agents de nos Sûretés. Qui de nous, en effet, par ce temps de *rouquins*, n'a conçu l'idée de réaliser — en les renouvelant et les appropriant aux nécessités du jour — *les Treize* de Balzac ? Treize jeunes hommes résolus, indépendants, disposant de toutes les forces que peuvent donner l'audace, l'intelligence et l'argent, et s'étant unis par de redoutables liens pour atteindre *quel qu'il soit* et *où qu'il soit* le crime ! Une bande de contre-apaches faisant elle-même, à côté et souvent par-dessus la préfecture, sa besogne de brutal nettoyage. Folie enfantine, dira-t-on ! Sans doute. Et, cependant !... est-ce plus fou, et moins vraisemblable que l'heureux accomplissement de bien des crimes qui déconcertèrent, par la hardiesse de leurs préparations, la maîtrise de leurs calculs et restèrent parfois à jamais impunis ? Il ne serait en somme pas plus extraordinaire d'apprendre demain que trois *amateurs* ont découvert les assassins de M. Steinheil, de Mme Japy et de M. Rémy, qu'il n'y a eu de stupeur à connaître les circonstances exceptionnelles dans lesquelles avait pu être aussi parfaitement réussi ce triple attentat.

Vous imaginez-vous cette joie ? Etre le bon jeune homme absolument ignoré, mais doué de supérieure astuce qui, du premier coup, a tout deviné, tout compris, qui seul, et avec ses propres ressources si petites, mais formidables, a suivi son idée, et qui, à l'heure où tout est bien mûr, se rend boulevard du Palais et demande, plein de ferme timidité, à voir le préfet tout de suite, pour une chose d'importance et qui ne souffre point retard... et qui, une fois introduit après maintes rebuffades dont triomphe son opiniâtre douceur, déclare à voix calme : « Vous savez ? votre affaire dans laquelle on s'enfonce ? votre crime sur les traces duquel vous ne faites pas un pas... Eh bien, ça y est, c'est arrangé. Si vous voulez avoir la bonté de me suivre... l'assassin est en ce moment telle rue, tel numéro, à ma discrétion. » Mais non... à la minute même où je cède à l'amusement de supposer ces choses, je sens bien qu'elles n'arriveront pas. C'est dommage.

Le grand crime d'ailleurs lasse d'autant plus vite l'opinion qu'il l'a tout d'abord violemment surexcitée. Au bout de quelques jours, l'enthousiasme tombe. Si elle n'est soutenue par des incidents nouveaux et des péripéties mouvementées, l'attention du lecteur perd courage : « Ça dure trop, pense-t-il. » Tel a été le cas pour l'affaire du passage Ronsin.

Déjà l'on commençait à s'en détacher quand le coup de pistolet du Panthéon a fait tourner les têtes d'un autre côté, et, à l'instant où j'écris ces lignes, cette histoire elle-même s'est perdue — comme la balle — dans l'oubli.

***

Vous le rappelez-vous ? Il s'était dessiné, peint et sculpté un masque à la fois osseux, ferme et sanguin, d'un étrange relief, où dans une bizarrerie solennelle et comique, il y avait — qu'il l'eût cherché ou non — du soldat de légion romaine, de l'acteur et du cocher avec de secrètes arrière-pensées napoléoniennes, sans qu'il eût osé s'aventurer jusqu'à la mèche. Son nom seul était déjà une trouvaille : Paulus. Paulus tout court. Comme un empereur. Dès qu'approchait le moment où, sur le capitole d'un café-concert, il allait paraître, la foule devenait houleuse. L'orchestre vibrait d'amour et les « cornets à piston » avaient la luette collée. La pancarte enfin, telle un vexillum, l'annonçait : Paulus ! Lui ! C'était son tour ! Une clameur... et dans les cris, les battements de mains, l'attaque des cuivres, il s'élançait de la coulisse, alerte sur deux jambes musclées de chicard, la bouche en tirelire déjà tordue à gauche, dans le même sens que l'œil clignant au détour-de-la-chaussée-Cli-gnancourt. Dansant et chantant, le corps balancé d'avant en arrière en une sorte de pas élastique et bondi, qui tenait du chahut et de la gigue, il imposait tout de suite, sans effort, à la mémoire des auditeurs, la bêtise voulue de ses refrains rien que par l'énergie de tout son être, la netteté de son articulation et les poussées d'une audacieuse voix de plein air, voix de peintre en bâtiment, de robinetier, de loustic et de zouave. Ajoutez-y l'original accent qu'il avait inventé au point qu'on eût été fort en peine de dire au juste s'il imitait l'anglais, le paysan, le montmartrois, le méridional de Bordeaux ou de Marseille, tellement tous ces jargons divers avaient été mélangés et pilés ensemble, avant que de lui jaillir du gosier. Sa première manière était déjà goûtée au temps où, sur les planches des Menus-Plaisirs, en une revue dont le titre m'a fui, il personnifiait Gavroche auprès de Thérésa semblable à une forte de la halle qui aurait des mains de duchesse et roucoulant avec des modulations à l'absinthe :

Je suis la pi-le é-lectrique
Une inven-tion ma-gnifique !

Mais sa vraie gloire date de Boulanger. Que l'on en sourie si l'on veut, je connais, quand je me ramène aux grands soirs des *Pioupious d'Auvergne*, une étrange et patriotique langueur. Paulus a fait là du bon travail. Le tube au bout de la canne, mouchoir sur la tête, il nous a entraînés à sa suite à la Revue. Il a redonné le goût d'aller voir passer les soldats, et ce n'est pas un mauvais mérite que d'avoir lancé, à travers le monde, des airs si généreusement rythmés que tambours et clairons les ont tout de suite sus par cœur et que les armées se sont alors, en les chantant sur les routes poudreuses, retrouvé du cœur plein les jambes.

Paulus restera populaire. Au bas d'une page de l'histoire de France, en marge, dans un petit coin, son nom sera cité par les Masson et les Vandal de l'avenir qui, pour nos descendants, retraceront la romanesque « épopette » du général Revanche au cheval noir, — qui ne fit rien pour avoir trop aimé. Mais on l'aima.

***

Les Escholiers ont donné, cette semaine, une excellente *première* de *la Dernière Dulcinée*, du poète Albert du Bois. Il faut grandement les féliciter d'avoir enfin fait connaître cette pièce remarquable et poignante qui, d'un bout à l'autre, se déroule en parfaite beauté. Albert du Bois s'est déjà révélé avec le plus vif succès, il y a trois ans, par un *Rabelais* d'une pittoresque puissance dont toute la presse a été unanime à célébrer la noble et délicate inspiration. Il est l'auteur des *Rapsodies passionnées*, de plusieurs curieux romans historiques pleins de pensées et d'art. Je sais de lui des ouvrages dramatiques inédits, un *Byron* entre autres, d'une fantaisie, d'un éclat et d'une intensité passionnelle extraordinaires. Nul ne mérite plus la consécration du grand public, la seule qui lui fasse encore défaut, que ce jeune et ardent poète, charmante figure de travailleur modeste et acharné, consumé en quelque sorte par la pure flamme du beau et que l'on ne peut s'empêcher, dès qu'on l'approche, d'aimer autant qu'on l'admire. Aussi, n'est-ce pas assez que cette unique et éphémère vie d'un soir accordée à *la Dernière Dulcinée ?* Demandons qu'une de nos premières scènes l'accueille au plus vite. L'œuvre — presque un chef-d'œuvre —

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

est digne en tous points de la Comédie-Française, qui s'honorerait de lui ouvrir ses portes. Et, en disant cela, je suis à l'avance assuré de me rencontrer avec le chaleureux désir de mes confrères, Adolphe Brisson et Catulle Mendès, sans parler de beaucoup d'autres.

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées.)

LE VOYAGE DU MINISTRE DES COLONIES

M. Milliès-Lacroix, ministre des Colonies, vient de rentrer en France enchanté du voyage d'études qu'il a fait dans nos possessions de l'Afrique occidentale.

A travers le Dahomey, le Sénégal, la Guinée, la Côte d'Ivoire, courant avec une vaillance, un entrain qu'ont admirés les plus allants des coloniaux, ses subordonnés, le ministre a témoigné, chemin faisant, de l'intérêt aux choses et aux gens les plus divers. Et combien ce voyage au continent noir ressemblait peu, par certains côtés, aux tournées officielles qu'ont accoutumé de faire, dans leurs circonscriptions ou dans les circonscriptions amies, nos hommes politiques ! Sans doute, les réceptions des fonctionnaires aux divers « palais du gouvernement » ne différèrent pas sensiblement du monotone défilé des autorités civiles et militaires à travers les salons de damas rouge des préfectures, et les « discours d'usage » ne sauraient varier beaucoup d'ici à là-bas. Sans doute, M. Milliès-Lacroix eut à remettre maintes décorations, et des poignées de médailles. Mais il serra aussi bien des mains noires, et distribua encore, de-ci, de-là, des « pagnes d'honneur », ce qui doit constituer, tout de même, une sensation un peu nouvelle.

Et puis, il lui arriva de voyager d'une façon que, dans ses rêves lointains, il n'avait pas sans doute imaginée : au Dahomey, voulant visiter quelques factoreries assez éloignées des centres, c'est en hamac qu'il dut s'y rendre, les jambes ballantes de chaque côté de la couchette de filet, balancé au pas rythmé des porteurs.

Mais, probablement, l'impression la plus inattendue qu'il dut éprouver fut celle que lui réservait son débarquement au wharf de Cotonou, où il lui fallut, pour passer du canot qui l'avait pris à bord du *Chasseloup-Laubat*, sur la plate-forme de l'estacade, s'embarquer dans le traditionnel panier d'osier qu'une grue hisse à quai.

Il assista à de nombreux « tam-tams ». Il vit des danses vénérables par leur côté hiératique et l'ancienneté de leur origine, plus pittoresques, d'ailleurs, que chastes. Et des fêtes très simples, très primitives, furent savamment organisées en son honneur.

Mais les historiographes du voyage ne disent pas qu'on ait conduit M. Milliès-Lacroix à l'une des séances où le jeune roi Adjiki-Toffa, dans son palais de Porto-Novo, s'entretient, avec ses ministres, des petites affaires de son petit Etat. C'est pourtant à voir, autant qu'on en peut juger d'après la photographie que nous reproduisons.

Adjiki, fils du bon roi Toffa, règne sur le royaume de Porto-Novo depuis le 10 février dernier, comme nous l'avons révélé au monde (numéro du 21 mars). Mais il s'est vite familiarisé avec les rites de la puérile tyrannie où il a succédé à son père. Le cadre de ces conseils n'est pas extrêmement décoratif : une cour du palais, avec ses murs de nattes percés comme à l'aventure de petites fenêtres carrées ; au fond, un escalier de bois, très rustique. Mais qu'importe au respect atavique de ces hauts dignitaires noirs ? Dans ce décor banal, ils s'aplatissent contre terre devant ce souverain revêtu d'un uniforme de cirque forain, chamarré d'or, coiffé du képi, assis sur une chaise de bazar entre ses conseillers deminus, du même cœur que faisaient leurs devanciers devant l'ancien Toffa d'avant le protectorat, les reins ceints d'un pagne de cotonnade, au seuil de ses huttes de pisé.

Oui, c'était une chose à voir, pour le ministre voyageur !

Vue générale de Revel, sur le golfe de Finlande. — *Phot. Underwood and Underwood.*

L'ENTREVUE DE REVEL

Le roi d'Angleterre et l'empereur de Russie viennent d'avoir une entrevue à laquelle on attache une grande importance politique et qui fait le sujet des commentaires de toute la presse européenne.

C'est dans les eaux du golfe de Finlande, en vue de Revel, qu'elle a eu lieu le 9 juin. Escorté de deux cuirassés de la flotte britannique, le yacht *Victoria-and-Albert*, à bord duquel voyageaient Edouard VII et la reine Alexandra, touchait à destination mardi, vers 10 heures du matin. Dans la rade étaient mouillés depuis la veille les yachts impériaux russes *Standart*, *Etoile-Polaire*, *Tsarevna* et le croiseur *Almaz*, ayant à bord M. Stolypine, premier ministre, M. Isvolski, ministre des Affaires étrangères, et M. Dikoff, ministre de la Marine. Mardi matin également, le tsar, l'impératrice, leurs enfants et leur suite arrivaient vers 8 heures à Revel, où un train les avait amenés de Péterhof, tandis qu'un autre train spécial, parti de Gatchina, avait transporté l'impératrice douairière, la reine de Grèce, le grand-duc Michel Alexandrovitch et la grande-duchesse Olga-Alexandrovna.

Dès leur arrivée, ils s'embarquèrent sur les yachts.

Lorsque le *Victoria-and-Albert*, salué par trente et un coups de canon, eût jeté l'ancre, le tsar s'y fit conduire en chaloupe à vapeur, pour souhaiter la bienvenue à ses augustes visiteurs ; puis il revint au *Standart* ; les souverains anglais et la princesse Victoria, leur fille, ne tardèrent pas à l'y rejoindre ; ce fut alors la réception proprement dite, en présence de toute la famille impériale et des trois ministres. Après cette réception, déjeuner à bord de l'*Etoile-Polaire*, sur invitation de l'impératrice douairière. L'impératrice Alexandra ne put y assister, retenue à bord du *Standart* par une indisposition.

Bien que la visite du roi d'Angleterre à Nicolas II, son neveu, fût considérée comme officielle, la réunion n'en offrit pas moins un caractère familial, auquel contribua la présence des jeunes princesses impériales de Russie et du petit tsarevitch.

…s de la planète Mars

…es correspondent à nos
… trouver.
…s. C'est peut-être un
…olument que tous les
… probable, toutefois,
…planètes des systèmes
…me circonstance négli-
…naissances terrestres,
…pliquer des variations
…e. L'examen attentif
…sion de changements
… extrêmement mobile,
…paraît assez uni. Les
… la surface duquel les
…abord tracés par leur
…stribution, débordant
…our être visibles d'ici.
…ois changer de place,
…utres sont remplis et
…quentes. Il n'y aurait
…t jaunes. Des prairies
…idité. Les lignes que
…iens qu'un jour, pas-
… hauteur, le Rhin ne
…hin semblait dessiner
…e varier là une végé-

…n des neiges polaires
… « mers » peuvent être
…ngs et très variables,

uniforme des neiges polaires peuvent s'ajouter des marées, quoique très faibles, produites par les deux satellites et le Soleil, modifiant légèrement le volume de l'eau sur un point et sur un autre, et la forçant à envahir les plages, pour se retirer ensuite. Mars serait comme une plage immense tour à tour envahie et abandonnée, un peu comme les grèves du Mont-Saint-Michel, mais avec une épaisseur incomparablement moindre, avec une eau plus légère ; il y aurait là surtout des marécages couverts de plantes dont le ton varierait avec l'humidité. Il me semble que cette hypothèse expliquerait tout.

Elle a contre elle une objection. Si la surface d'eau est si considérable, occupant, plus ou moins, tout cet immense réseau d'innombrables canaux, de prairies à demi maritimes, ne devrait-elle pas donner lieu à une forte et constante évaporation ? Or, les nuages sont rares, très rares, ainsi que les brumes et brouillards. Nous répondrons que la vapeur d'eau peut rester à l'état invisible, comme il arrive d'ailleurs, généralement, dans l'air que nous respirons. Il faut des conditions spéciales pour que la vapeur d'eau soit visible. Ces conditions peuvent n'être pas réunies sur Mars, pour le plus grand plaisir de ses habitants.

La vapeur d'eau atmosphérique joue sur la Terre un rôle beaucoup plus important qu'on ne le croit en général. Toute la verdeur des pelouses, des prairies, n'est entretenue que par elle pendant les mois secs de l'été. Il suffit de passer la main sur le gazon, au coucher du soleil, pour trouver cette vapeur à l'état d'eau. Sur Mars, elle peut se condenser en gelée blanche pendant la nuit et redevenir liquide, puis gazeuse, après le lever du soleil. C'est un monde où de vastes et minces nappes d'eau peuvent se produire sans pluies. Les gelées blanches sont très fréquentes sur Mars, notamment dans les régions de l'Élysium et d'Hellas. — Mais il me semble que, dans toutes ces interprétations, je suis moi-même un peu terrestre et parent du goujon dont je parlais au commencement.

Quoi qu'il en soit, les canaux ne sont pas des mythes, et l'eau joue un rôle important dans la vitalité si intense de ce monde voisin. Il y a sans doute là d'autres éléments, non terrestres, mais *martiens*, ou, tout au moins, des conditions toutes différentes de celles de notre habitation.

Que cette planète voisine soit actuellement le siège de la vie, c'est ce dont témoignent toutes les observations. Quel genre de vie ? Quels habitants ? Ce pourrait être l'objet d'un autre article.

Camille Flammarion.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LA PLANÈTE MARS, SIÈGE DE LA VIE

Un savant Anglais éminent, qui partage avec Darwin l'honneur d'avoir découvert la loi de la transformation des espèces par la sélection naturelle, sir Alfred Russel-Wallace, membre de la Société royale de Londres, a récemment publié un ouvrage ayant pour but de démontrer que la planète Mars est inhabitable. M. Wallace n'est pas astronome, mais naturaliste, et c'est peut-être ce qui l'excuse. Pour lui, d'ailleurs, la Terre est le centre de la création, et nul autre monde ne saurait être habité, à moins de ressembler identiquement au nôtre. Que le savant académicien veuille bien m'excuser, mais il me semble qu'un goujon, au fond de la Tamise, convaincu qu'il est impossible de vivre hors de l'eau, ne raisonnerait pas autrement.

Or, il se trouve que les progrès actuels de l'astronomie conduisent à une conclusion diamétralement opposée. La photographie vient de confirmer entièrement les conclusions que j'ai cru pouvoir déduire, depuis longtemps déjà, de l'ensemble de toutes les observations, et nous apporte des certitudes là où certains esprits un peu trop sceptiques ne voyaient encore que des probabilités. Ce progrès photographique est dû à mon ami martien, Percival Lowell, qui s'est presque entièrement voué au culte astronomique de la planète Mars et lui a consacré un temple... je veux dire un observatoire spécial. Déjà, il y a trois ans, il nous avait mis l'eau à la bouche par ses premières photographies, qui étaient presque, toutefois, un supplice de Tantale, nous donnant beaucoup, mais pas assez. Aussi lui avons-nous un peu poussé l'épée dans les reins en le suppliant d'aller plus vite encore dans ses conquêtes. Son énergie, son habileté, sa persévérance, ont été dignement récompensées.

Le succès vient en partie du choix de l'emplacement de l'observatoire, en partie de la méthode d'opération. Mars n'est qu'un point lumineux, vu à l'œil nu. Ce n'est qu'un disque assez minuscule. Un oculaire amplifiant 500 fois le présente de la dimension d'une orange vue à 1 m. 12. Un grossissement de 1.000 fois rapproche l'orange à 0 m. 60. C'est à peu près le minimum. Lorsque Mars passe à sa plus grande proximité de la Terre, à 56 millions de kilomètres, il mesure, au plus, 25 secondes de diamètre. Comme le diamètre de la Lune est de 31 minutes, ou, plus précisément, 1.868 secondes, le disque de Mars est donc 75 fois plus petit. Remarquons néanmoins qu'une lunette, grossissant 75 fois seulement, montre la planète de la dimension de la Lune vue à l'œil nu. Mais tout le monde se trompe sur cette dimension. La Lune, dit-on souvent, paraît grosse comme une assiette, censément vue sur une table. Elle en est loin! Sa grosseur apparente est celle d'une petite cerise sur l'assiette. L'expérience est facile à faire. Lorsque vous verrez la pleine Lune briller dans le ciel, étendez le bras le plus possible et placez le bout de votre petit doigt devant le disque lunaire, qui vous paraît si grand : il le cachera entièrement, et pourtant votre petit doigt est à environ 65 centimètres de votre œil, c'est-à-dire plus loin que les assiettes voisines sur une table.

Le diamètre angulaire de Mars est, disons-nous, dans les plus grands rapprochements, 75 fois plus petit que celui de la Lune. Or, ce qui nous intéresse spécialement en ce moment, c'est la confirmation par la photographie de l'existence des canaux de Mars, observés et devinés depuis 1877, date de leur découverte par Schiaparelli, et qui sont si extraordinaires par leur distribution géométrique, que l'on était toujours porté à les attribuer à des illusions d'optique. Eh bien, la largeur d'un canal martien n'est guère que le 1/286 du diamètre du disque de la planète. C'est si minuscule que l'on n'osait vraiment espérer en obtenir l'image par la photographie.

L'une des premières conditions du succès, disions-nous, est l'emplacement de l'observatoire. Les canaux, les lacs, les détails minuscules de la planète ne sont visibles que par instants fugitifs, dans les moments où l'atmosphère est absolument transparente. Le ciel peut paraître parfaitement pur, parfaitement bleu le jour, parfaitement noir la nuit, et n'être pas transparent. Il faut, avant tout, un calme complet dans toutes les couches de l'atmosphère, ce qui est rare. Bien souvent, par le ciel le plus pur, nous voyons les étoiles danser dans le champ du télescope, remuer, frémir, s'agiter, comme lorsque nous regardons au loin les objets derrière la colonne ascendante d'air chaud

le temps. L'assassinat, c'est, en quelque sorte, l'angine de poitrine, l'attaque et l'embolie des gens les mieux portants et dans des circonstances — si rapides soient-elles — d'abomination que le fait même d'y arrêter une seconde son esprit vous laisse pantelant. Aussi quelle ardeur personnelle ne déployons-nous pas à aider, dans la limite de nos petits moyens, à la recherche des misérables qui auraient pu nous tuer ? Comme nous volons au secours de la justice, la trouvant maladroite et trop lente ! Ah ! si l'on nous consultait ? *Ils* seraient déjà guillotinés. Les plus fins limiers nous semblent des incapables, et c'est d'un œil dépité que, matin et soir, dès que paraissent les journaux, nous suivons les désastreuses pistes dans lesquelles, aveuglément, ils s'engagent. Les plus simples explications nous font hausser les épaules, et, d'instinct, nous adoptons les hypothèses de scandale et de mystère. Il nous faut du roman vécu. Tout ce qui dort de chasseur et de policier au fond du plus paisible honnête homme se réveille et part en campagne. Les premières histoires de voleurs contées par nos nourrices, les récits de *la Gazette des Tribunaux*, les souvenirs de feuilleton, ce vieux limon qu'ont déposé en coulant depuis notre jeunesse les flots épais des Ponson du Terrail, Montépin, Gaboriau, Sue, tout cela se soulève et vient se mêler dans les couches supérieures aux plus

surexcitée. Au bout de quelques jours, l'enthou-
siasme tombe. Si elle n'est soutenue par des
incidents nouveaux et des péripéties mouve-
mentées, l'attention du lecteur perd courage
« Ça dure trop, pense-t-il. » Tel a été le cas pour
l'affaire du passage Ronsin.

Déjà l'on commençait à s'en détacher quand
le coup de pistolet du Panthéon a fait tourner
les têtes d'un autre côté, et, à l'instant où j'écris
ces lignes, cette histoire elle-même s'est perdue —
comme la balle — dans l'oubli.

***

Vous le rappelez-vous ? Il s'était dessiné, peint
et sculpté un masque à la fois osseux, ferme et
sanguin, d'un étrange relief, où dans une bizar-
rerie solennelle et comique, il y avait — qu'il
l'eût cherché ou non — du soldat de légion
romaine, de l'acteur et du cocher avec de secrètes
arrière-pensées napoléoniennes, sans qu'il eût osé
s'aventurer jusqu'à la mèche. Son nom seul était
déjà une trouvaille : Paulus. Paulus tout court.
Comme un empereur. Dès qu'approchait le mo-
ment où, sur le capitole d'un café-concert, il
allait paraître, la foule devenait houleuse. L'or-
chestre vibrait d'amour et les « cornets à piston »
avaient la luette collée. La pancarte enfin, telle
un vexillum, l'annonçait : Paulus ! Lui ! C'était

le jaune et le rouge, à l'aide d'un écran jaune approprié. Il y a là toute une méthode nouvelle d'opération.

L'année dernière, Mars est passé à l'une de ses plus grandes proximités de la Terre. Tout le monde sait que cette planète gravite autour du Soleil le long d'une orbite extérieure à celle que notre globe parcourt annuellement autour de l'astre central. Par suite de la combinaison des deux mouvements, Mars passe tous les deux ans en opposition avec le Soleil, par conséquent à sa plus grande proximité de nous; mais ce rapprochement n'est pas le même à chaque opposition, parce que les orbites ne sont pas circulaires, mais elliptiques. Le rapprochement varie suivant les années, et arrive à son minimum tous les quinze ans. L'année 1907 a été l'une de ces années favorisées.

D'un autre côté, la planète est plus ou moins élevée dans le ciel en ces mois d'opposition, et, malheureusement pour nous, elle est précisément au plus bas pour la France dans la constellation australe du Sagittaire, aux époques de plus grande proximité.

Plus favorisés dans l'Arizona, M. Lowell et ses collaborateurs ont pu faire de minutieuses observations et prendre les merveilleuses photographies dont nous parlons ici; — et non seulement dans l'Arizona, mais encore dans les Andes, au Chili, où cet astronome a établi une seconde station, pour laquelle Mars arrivait presque au zénith.

Les photographies prises à la station des Andes l'ont été par M. Slipher et celles de Flagstaff par M. Lampland, qui, déjà, avait obtenu de si heureux résultats en 1905. Dans les Andes, à peu près sur le même méridien que Flagstaff, mais beaucoup plus au sud, la planète atteignait, disons-nous, le zénith, de sorte que l'opérateur prenait ses plaques couché sur le dos. La grande lunette, en plein air, sans coupole, était presque verticale. Le châssis photographique était monté à son extrémité inférieure et la plaque pouvait glisser pour prendre plusieurs poses consécutives. On prenait ainsi une série de 8 ou 10 rangées de petits disques martiens, une soixantaine d'images en une demi-heure, et 8 à 10 plaques par nuit. On put obtenir environ dix mille images, dont aucune, écrit M. Slipher, n'est dépourvue de canaux, et souvent on en peut compter 25 ou 30 sur une seule image. Un certain nombre se montrent incontestablement doubles.

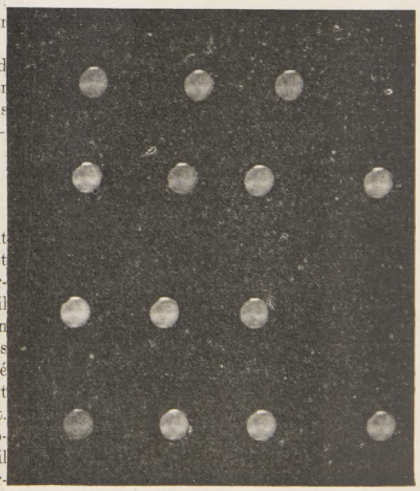
Christophe Colomb, qui cherchait l'Asie lorsqu'il trouva l'Amérique lui barrant le passage dans sa route vers l'ouest, découvrit tout d'un coup le nouveau monde au moment où ses matelots virent les rivages s'approcher et s'élever graduellement au-dessus de l'immense plaine maritime dont l'étendue sans fin les désespérait. On peut dire que l'Amérique a été découverte en une heure. Mais il fallait y atteindre. On aurait pu errer indéfiniment sur les mers sans y arriver.

Il y a quarante ans que je suis en face de la planète Mars, et j'ose à peine penser que nous en atteignons enfin les rivages désirés. Cependant, un pas décisif vient d'être fait.

Si l'on prend en mains un exemplaire des premières éditions de mon ouvrage : *la Pluralité des mondes habités*, on peut remarquer en frontispice une carte de Mars que j'avais construite, en 1864, d'après l'ensemble des observations faites jusqu'à cette époque. Un long chemin a été parcouru depuis, et nous nous sommes graduellement avancés vers la conquête pacifique de ce nouveau monde. On a reconnu là, notamment, une géographie très différente de celle de la Terre, entre autres cet étrange réseau de canaux qui semble un filet jeté à sa surface. Mais les observations sont délicates et difficiles, souvent incertaines. Quelle part faut-il attribuer aux illusions possibles ? Les instruments et les yeux diffèrent, et la manière de voir aussi. Chacun a sa manière de voir, au physique comme au moral. Est-on absolument sûr de ce que l'on a vu ? L'a-t-on bien exactement représenté par le dessin ? Ces canaux rectilignes, d'une si prodigieuse longueur, sont si extraordinaires qu'on ne se les explique pas. L'imagination n'était-elle pas responsable de certains détails qui semblaient plus géométriques que naturels. Pour moi, après un long examen, je me déclarai partisan de la réalité de cette bizarre géographie ; mais plus d'un astronome est resté convaincu du contraire.

Au lieu de probabilité, nous avons désormais la certitude. La plaque sensible est impersonnelle et tout à fait dépourvue d'imagination.

Il nous est malheureusement impossible de mettre sous les yeux des lecteurs
a envoyés M. Lowell. Nous ne pouvons qu'en faire une
ique, hélas bien imparfaite. La gravure ci dessous
meilleures plaques qui m'ont été confiées, celle qui fut



e Mars, obtenues, par M. Lampland, à l'observatoire Lowell,
tats-Unis): cliché du 28 juillet 1907, à 11 h. 14 m.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

posée le 28 juillet 1907, à 11 h. 14 m., et qui contient vingt-deux images minuscules de la planète. Comme les photographies reproduites sur cette planche sont des quatrièmes représentations de la réalité (la première est la photographie imprimée par l'astre lui-même sur la plaque sensible, la seconde est le cliché positif légèrement agrandi tiré du négatif original, la troisième est le cliché typographique obtenu par le photograveur, et la quatrième est l'impression faite ici par l'imprimeur), comme, dis-je, l'image mise sous les yeux de nos lecteurs est une quatrième copie, on ne pouvait espérer conserver les détails les plus fins qui sont précisément les plus curieux. Un vieux proverbe assure que trois déménagements valent un incendie. M. Lowell a bien peur qu'ici ses richesses les plus précieuses ne soient fort endommagées.

Pour y obvier dans la mesure du possible, comme on n'obtient rien en agrandissant ces images, l'agrandissement ne servant qu'à produire une confusion qui lui est proportionnelle, il m'a semblé que le meilleur moyen de bien faire voir ce qui est là était de tracer exactement ce que l'on y aperçoit, sur un disque agrandi, de manière à permettre une impression typographique bien nette.

C'est ainsi qu'a été obtenue la figure 1, d'après le 13e des petits disques du 28 juillet dernier.

On y remarque, en haut, la neige polaire, très blanche; au-dessous, une mer assez foncée; puis, dans un ovale clair, une petite tache noire, double : c'est le lac du Soleil. Au-dessous, un contour gris, estompé, le long duquel on distingue le lac Tithonius, double également; puis, plus à droite, le lac du Phénix. Et, au-dessous encore, à gauche du centre du disque, un canal, large et double.

Cette traînée descend du golfe de l'Aurore au lac de la Lune, qui semble rattaché, par des grisailles, à la mer Acidalienne à gauche et à Ceraunius à droite. Le canal du Gange ne peut plus être considéré comme un mythe possible, pas plus que son dédoublement, qui est particulièrement net sur ce disque n° 13. On le reconnaît sans l'ombre d'un doute, surtout lorsqu'on examine le cliché à l'aide d'une petite loupe.

Afin que nos lecteurs puissent s'y reconnaître dans cette géographie martienne, je placerai, comme comparaison, sous leurs yeux, le globe de la planète Mars que j'ai publié. Ils pourront constater que la photographie n'a pas tout enregistré (nous n'en sommes pas encore là), mais qu'elle confirme les configurations principales.

Elle confirme, en même temps, les conclusions que j'ai déduites depuis longtemps de l'étude comparée des observations, savoir que des changements considérables se produisent constamment à la surface de cette planète, et que c'est là un monde plein de vitalité. Ce lac du Soleil, par exemple, simple sur mon globe (avec l'indication d'une fente constatée en 1890), est double sur la photographie. J'ai enregistré depuis vingt ans une dizaine de transformations de ce lac. Ces géminations, ces dédoublements, sont si extraordinaires que l'on cherchait à les attribuer à des illusions d'optique.

Eh bien, les nombreuses photographies de M. Lowell confirment toutes ce fait de variations prodigieuses d'étendue arrivant constamment à la surface de ce monde voisin.

Ainsi, d'autre part, sur l'une d'entre elles (fig. 2 obtenue comme la fig. 1) qui représente la région située de Syrtis-Major à la Baie fourchue du Méridien, on voit très distinctement l'Euphrate, double, descendant verticalement vers le milieu du disque, traversé obliquement par un canal qui part de la pointe gauche de la Baie fourchue pour se diriger vers un lac situé en bas et à gauche. Afin de nous y reconnaître, je mettrai également sous les yeux de nos lecteurs mon globe de Mars, tourné de ce côté. On peut constater que le canal oblique dont je viens de parler n'est aucun de ceux dessinés sur le globe. Nous sommes donc obligés d'admettre qu'un élément mobile qui, sans doute, n'est pas autre chose que de l'eau, se déplace et produit ces aspects sur des milliers de kilomètres de longueur.

Ce canal a, d'ailleurs, été observé depuis la construction de mon globe, et s'appelle le Sitacus. Il n'est visible que par intermittences.

Sur cette même photographie, on remarque, au-dessous de la pointe inférieure de Syrtis-Major, un allongement en forme de canal, le Nilosyrtis, qui tourne vers la droite et se continue par Protonibus avec deux lacs, Coloe-Palus et Ismenius-Lacus. D'autre part encore, en cette même région, on distingue une ligne descendant de la rive droite de Syrtis-Major vers Coloe-Palus : c'est l'Astusapes, etc.

Ainsi, la photographie confirme actuellement nos cartes de la planète Mars construites d'après les observations télescopiques.

Donc ces observations sont exactes.

Les noms de *lacs* et de *canaux* donnés aux aspects de Mars correspondent à nos impressions. Quant à leur nature réelle, elle est encore à trouver.

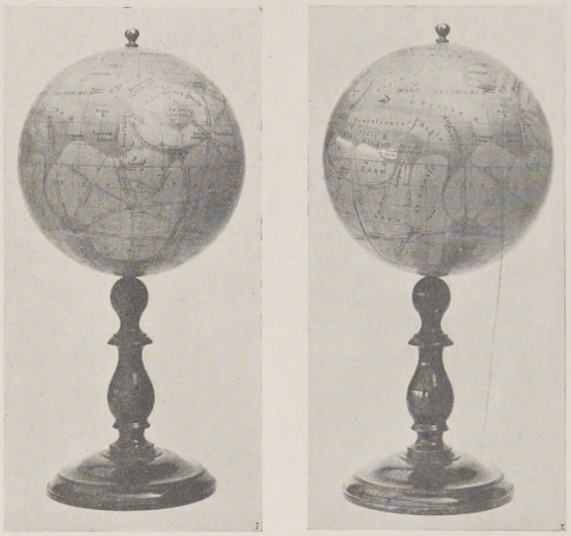
Nous aimons toujours chercher l'explication des choses. C'est peut-être un peu naïf, un peu anthropomorphique. Nous voulons absolument que tous les autres mondes nous ressemblent. C'est enfantin. Il est probable, toutefois, que Mars et Vénus ressemblent plus à la Terre que les planètes des systèmes de Sirius, d'Antarès ou d'Aldébaran. Le voisinage n'est pas une circonstance négligeable. Or, si nous essayons d'appliquer à Mars nos connaissances terrestres, nous ne voyons guère que la végétation et l'eau pour expliquer des variations rapides dans les aspects d'une planète observée à distance. L'examen attentif de toutes les variations martiennes donne bien l'impression de changements dus à la circulation de l'eau. L'eau est un élément mobile, extrêmement mobile, cherchant constamment son niveau. Le globe de Mars paraît assez uni. Les choses se passent comme si c'était là un monde plat à la surface duquel les eaux s'étendraient le long d'une multitude de canaux, d'abord tracés par leur cours normal, et peut-être rectifiés pour en faciliter la distribution, débordant néanmoins assez souvent sur des étendues assez vastes pour être visibles d'ici. La multitude des canaux fait qu'ils nous semblent parfois changer de place, les uns étant tantôt à sec et invisibles, tandis que les autres sont remplis et débordent même. Les inondations paraissent faciles et fréquentes. Il n'y aurait d'absolument sec sur la planète que les contrées tout à fait jaunes. Des prairies bordant les canaux peuvent varier de tons avec l'humidité. Les lignes que nous observons sont, sans doute, ces prairies. Je me souviens qu'un jour, passant en ballon au-dessus de Cologne, à 2.500 mètres de hauteur, le Rhin ne paraissait qu'un mince filet, tandis que la vallée du Rhin semblait dessiner le fleuve lui-même. Les infiltrations de l'eau peuvent faire varier là une végétation quelconque.

Ces variations sont, d'ailleurs, en rapport avec la fusion des neiges polaires et avec les saisons. Tout en étant des plaines végétales, les « mers » peuvent être traversées de canaux et de cours d'eau plus ou moins longs et très variables,

Fig. 1. — Région du Gange.

Fig. 2. — Région de la baie du Méridien.

Clichés de M. Lampland, agrandis et retouchés pour accentuer les détails photographiés.



Les mêmes régions d'après le globe de la planète Mars, établi par M. Flammarion (1898).

et même être formées en bien des points d'étendues d'eau peu épaisse et assez transparente pour nous permettre d'en apercevoir le fond. L'eau provient surtout de la fusion des neiges polaires, occupe les mers, qui ne sont guère que des plaines marécageuses, en déborde et s'infiltre dans les canaux. Elle laisse facilement certaines régions à sec, telles que les plages de Deucalion, la zone centrale du Sinus-Sabœus, le Pont du Soleil, etc. A la fusion plus ou moins uniforme des neiges polaires peuvent s'ajouter des marées, quoique très faibles, produites par les deux satellites et le Soleil, modifiant légèrement le volume de l'eau sur un point et sur un autre, et la forçant à envahir les plages, pour se retirer ensuite. Mars serait comme une plage immense tour à tour envahie et abandonnée, un peu comme les grèves du Mont-Saint-Michel, mais avec une épaisseur incomparablement moindre, avec une eau plus légère; il y aurait là surtout des marécages couverts de plantes dont le ton varierait avec l'humidité. Il me semble que cette hypothèse expliquerait tout.

Elle a contre elle une objection. Si la surface d'eau est si considérable, occupant, plus ou moins, tout cet immense réseau d'innombrables canaux, de prairies à demi maritimes, ne devrait-elle pas donner lieu à une forte et constante évaporation ? Or, les nuages sont rares, très rares, ainsi que les brumes et brouillards. Nous répondrons que la vapeur d'eau peut rester à l'état invisible, comme il arrive d'ailleurs, généralement, dans l'air que nous respirons. Il faut des conditions spéciales pour que la vapeur d'eau soit visible. Ces conditions peuvent n'être pas réunies sur Mars, pour le plus grand plaisir de ses habitants.

La vapeur d'eau atmosphérique joue sur la Terre un rôle beaucoup plus important qu'on ne le croit en général. Toute la verdeur des pelouses, des prairies, n'est entretenue que par elle pendant les mois secs de l'été. Il suffit de passer la main sur le gazon, au coucher du soleil, pour trouver cette vapeur à l'état d'eau. Sur Mars, elle peut se condenser en gelée blanche pendant la nuit et redevenir liquide, puis gazeuse, après le lever du soleil. C'est un monde où de vastes et minces nappes d'eau peuvent se produire sans pluies. Les gelées blanches sont très fréquentes sur Mars, notamment dans les régions de l'Élysium et d'Hellas. — Mais il me semble que, dans toutes ces interprétations, je suis moi-même un peu terrestre et parent du goujon dont je parlais au commencement.

Quoi qu'il en soit, les canaux ne sont pas des mythes, et l'eau joue un rôle important dans la vitalité si intense de ce monde voisin. Il y a sans doute là d'autres éléments, non terrestres, mais *martiens*, ou, tout au moins, des conditions toutes différentes de celles de notre habitation.

Que cette planète voisine soit actuellement le siège de la vie, c'est ce dont témoignent toutes les observations. Quel genre de vie ? Quels habitants ? Ce pourrait être l'objet d'un autre article.

Camille Flammarion.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

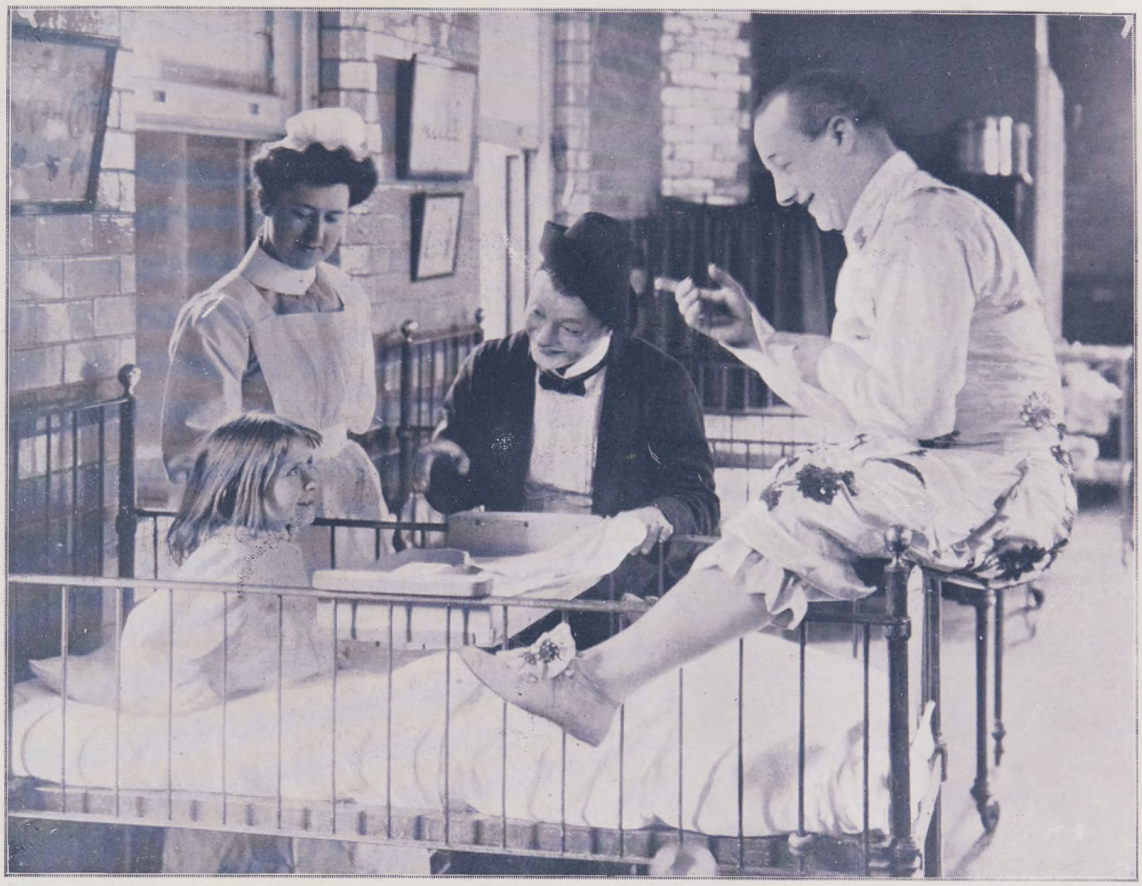
LE VOYAGE DU MINISTRE DES COLONIES AU DAHOMEY. — Le cortège officiel à Cotonou : M. Milliès-Lacroix et M. Merlaux-Ponty en hamac.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

CE QUE M. MILLIÈS-LACROIX AURAIT PU VOIR AU DAHOMEY. — Le roi de Porto-Novo, Adjiki-Toffa, présidant un conseil des ministres.

Photographie de M. Numa Combes. — Voir l'article, page 501.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



POUR FAIRE RIRE LES PETITS MALADES. — Une tournée de clowns philanthropes dans les hôpitaux d'enfants, à Londres.

L'anecdote n'est point banale : quatre artistes de music-hall, les frères Fratellini, qui figurent depuis huit jours sur l'affiche du London Hippodrome, se sont associés avec un grand journal de Londres, notre excellent confrère le *Daily Mirror*, pour organiser une tournée théâtrale, en même temps qu'une distribution de jouets, dans les divers hôpitaux d'enfants de la capitale.

Le but de cette charitable association, vous l'aurez deviné : apporter aux pauvres petits déshérités un peu de cette joie que nous procurent nos amuseurs attitrés, et qui, pour être artificielle, ne laisse pas que de produire des effets bienfaisants, s'il est vrai, comme le prétendent les physiologistes, que le rire soit plus efficace que tous les digestifs inventés par les spécialistes.

Mais la base même de l'association vous rendra plus sympathiques encore les joyeux histrions : laissant à leur riche associé l'honneur de solder la facture du fabricant de jouets, ils ont offert gratuitement, pour leur quote-part, un peu de leurs rares loisirs, et beaucoup de leurs grimaces, cette monnaie courante du clown!

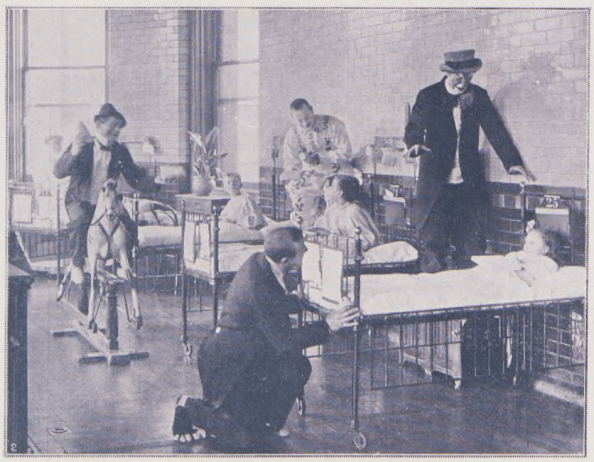
Nos photographies les montrent à l'œuvre dans les salles de l'hôpital de Great-Ormond-Street, et aussi sur le *roof-garden* (toit en terrasse) de cet établissement, dont les trois cents pensionnaires se recrutent parmi les plus pauvres familles de la capitale.

Certains détails de nos instantanés nous feraient croire que plus d'un, parmi ces petits malades, ne connut jamais ce bon rire franc des bambins pour qui tout est source d'hilarité. En étudiant ces pauvres mines renfrognées, on serait tenté de croire que les muscles moteurs, qui allongent les lèvres et entr'ouvrent les mâchoires pour livrer passage aux roulades bruyantes du fou rire, se sont atrophiés chez ces enfants.

Mais les bons clowns affrontèrent sans nul doute, à leurs débuts, des orages plus redoutables ! Ils s'entêtent, varient leurs grimaces, fouillent dans leur répertoire à la recherche des contorsions les plus comiques, et, jouant franc jeu, épuisant toutes leurs ressources, comme si leur avenir de professionnels dépendait de l'approbation qu'il s'agit d'arracher à ces petites lèvres rebelles, ils en oublient le milieu ambiant, et se laissent choir, en des culbutes grotesques, sur le dallage de la terrasse, plus rude que le tapis de feutre épais de l'arène.

Cet héroïsme aura sa récompense. Une lueur d'attention sympathique s'allume au fond des yeux des petits malades. Un sourire, qui se hasarde sur leurs lèvres pâles, envahit bientôt le maigre visage qui se colore. Encore un effort, encore une grimace, encore une culbute, et des rires perlés transformeront cette salle de pauvres petits incurables en une joyeuse *nursery !*

V. Forbin.



Les frères Fratellini, clowns de music-hall, amusant les enfants à l'hôpital de Great-Ormond-Street.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

QUELQUES TOILETTES VUES AU PESAGE D'AUTEUIL LE JOUR DU GRAND STEEPLE

Le pesage d'Auteuil, le jour du Grand Steeple, par une température clémente, est sans doute l'endroit du monde où l'on voit réuni, dans la pleine clarté du jour, ce que la fortune, le goût du luxe et de l'élégance, et la beauté peuvent offrir de plus ravissant. Les jolies femmes des deux mondes : le grand et le demi, et des deux continents : l'ancien et le nouveau, y arborent, dans un cadre de verdure et de fleurs, leurs toilettes nouvelles. Ces toilettes se distinguent, cette année, par leur originalité. Nous avons, tout récemment, montré celles des « Merveilleuses » modernes, que l'on appelle aussi des « Tanagréennes » ; mais il y en a d'autres : celles-ci affectent des lignes droites qui les font ressembler à des chasubles, légères et fleuries ; celles-là ont l'ampleur de véritables chapes, brodées d'or, alourdies de torsades ; tandis que d'autres, au contraire, ont le souple et presque transparent enveloppement des tuniques du Directoire.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Comment on porte les bambous à la fabrique pour les conserver intacts.

LA FABRICATION DES CHAPEAUX DE BAMBOU

En contant, il y a quelques mois, et en montrant, par une gravure, la puissance de végétation du bambou, nous avons cité quelques-uns des innombrables emplois qu'ont su faire de cette herbe géante les industrieux asiatiques. Un des plus curieux est la transformation de ce roseau dur et cassant en « chapeaux » d'une souplesse inattendue ; et, dans les décors d'Extrême-Orient, une fabrique de « panamas » en rotin présente souvent des tableaux d'un délicieux pittoresque.

Les deux photographies que nous reproduisons cette semaine ont été prises chez un Français, M. Petitjean, qui a su créer à Tangerang, près Batavia, une exploitation extrêmement florissante ; elles nous font voir les deux phases extrêmes de la fabrication.

On emploie le bambou de l'année arrivé à son complet développement, mais non encore ramifié, et à l'état vert. Tout frottement un peu dur, un choc léger contre le bois d'une charrette ou d'un bateau « blesserait la sève » et produirait des taches ineffaçables : aussi le transport s'effectue avec des précautions particulières, sur l'épaule des indigènes.

On commence par racler au couteau la couche verte et dure, puis on expose le bambou durant deux jours à la rosée de la nuit et à la chaleur du soleil ; la sève est ainsi suffisamment durcie ou écoulée pour qu'on puisse obtenir des lanières régulières. Le bambou ayant été sectionné à chaque nœud, on fend les tronçons en baguettes de 3 à 4 centimètres de largeur dont on ne garde que la partie extérieure, à grain dur et serré, épaisse de 2 à 3 millimètres. Dès lors, après avoir pratiqué à l'extrémité une incision transversale très légère, il suffit d'appuyer sur l'extrémité, en courbant la baguette, pour voir se détacher un « copeau » de l'épaisseur de l'incision. On tire ainsi d'une même baguette cinq ou six rubans que l'on amincit au couteau pour augmenter leur brillant et leur donner la souplesse nécessaire.

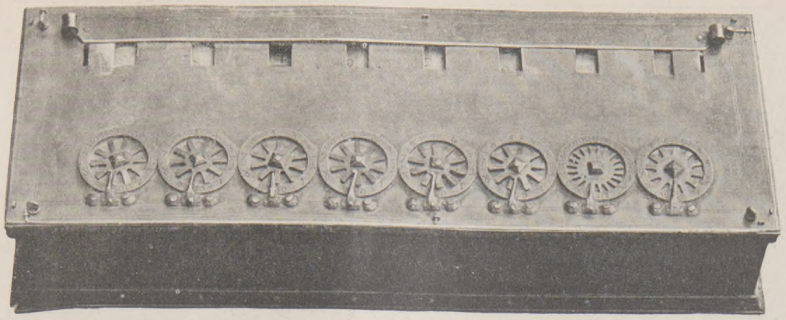
Les chapeaux, tressés par des femmes, sont ensuite assemblés deux par deux, de manière à former une « cloche » double comme les chapeaux de Manille que nous connaissons tous. Pour cela, le bord du chapeau supérieur est replié sur le bord de l'autre préalablement rogné, et l'on remmaille au moyen d'une alène plate.

Cette dernière opération est confiée à des petits Javanais et à des petites Javanaises dont les minois variés sont fort amusants, comme ces enfants sont payés aux pièces et ont les doigts plus agiles que les grandes personnes, ils gagnent autant et souvent plus que leurs mamans.

A Java. — Les enfants occupés au remmaillage des chapeaux en fibres de bambou.

F. Honoré.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



La machine à calcul (addition, multiplication, soustraction) construite par Pascal, appartenant à M. Bougoüin, de Bordeaux.

UNE RELIQUE DE PASCAL

LA PREMIÈRE MACHINE A CALCULER

Nous admirons Pascal comme l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*. De son temps, on l'admirait peut-être davantage comme l'inventeur de la machine arithmétique. Cette machine est, en effet, admirable.

C'est la nécessité qui rendit Pascal inventeur. Son père venait d'être chargé par Richelieu des fonctions d'intendant à Rouen et s'occupait des finances. Lui, qui avait quinze ans et qui était déjà un mathématicien célèbre, devait aider aux calculs. On comptait par deniers, sols et livres. Douze deniers faisaient un sol et vingt sols une livre. Imaginez la complication des moindres opérations. D'ordinaire, on se servait de jetons, comme le Malade imaginaire. Mais le calcul par jetons ou par « jets » n'était pas pratique pour les finances d'une grande province. Pascal résolut de se débarrasser de tous les calculs par une machine.

Il en conçut promptement le principe ; mais il fut long à l'exécuter. Il aurait fait (c'est un document officiel qui nous l'apprend) « plus de cinquante modèles, tous différents, les uns composés de verges ou de lamines droites, d'autres de courbes, d'autres avec des chaînes ; les uns avec des rouages concentriques, d'autres avec des excentriques, les uns mouvant en ligne droite, d'autres circulairement, les uns en cônes, d'autres en cylindres, et d'autres tout différents de ceux-là, soit pour la matière, soit pour la figure, soit pour le mouvement ». L'ivoire, le bois, le fer, le cuivre, seuls ou combinés, furent essayés. C'est qu'il entendait construire une machine capable d'exécuter promptement et sans erreur les quatre opérations. Il voulait en plus qu'elle fût petite, robuste, facile à transporter, facile à apprendre.

Pourquoi ces dernières conditions ?

C'est qu'il ne la construisait pas pour lui seul. Il voulait en répandre l'usage. Il voulait en créer l'industrie. L'industrie des machines à calculer ? Pourquoi pas. Il tentera bien de créer celle des « carrosses à cinq sols ». Il n'était pas riche. De telles entreprises enrichissaient un gentilhomme (Pascal se qualifie partout de gentilhomme auvergnat). Habituellement, d'ailleurs, un gentilhomme n'exploitait pas lui-même son idée ; d'ordinaire il se faisait donner un « privilège » et il rétrocédait ce privilège à un concessionnaire. Pascal agit ainsi : il veilla jalousement à la contrefaçon ; il obtint le « privilège » ; il fit à Paris, dans les milieux les plus mondains et les plus savants, des conférences sur sa machine. Il l'envoya aux grands personnages, notamment à la reine Christine de Suède ; bref, ce fut un très habile « lancement ».

L'élaboration de la machine et son lancement ont duré plus de dix ans. Encore Pascal n'était-il pas satisfait. Son ami, le théologien Arnaud, nous apprend qu'il avait imaginé, à la fin de sa vie, un perfectionnement nouveau grâce auquel la machine pourrait faire des extractions de racine carrée et diverses opérations sur les fractions. Mais il ne put l'achever. Cependant, telle qu'elle est, sa machine est plus que curieuse ; elle révèle un génie patient, profond, attentif, et la voici, d'après une relique infiniment précieuse, échappée comme par miracle à la destruction.

Regardez la première photographie. C'est la machine. Elle a 36 centimètres de long, 13 de large, 8 de haut : les dimensions d'une boîte à gants. On peut l'emporter sous le bras. Elle est solide ; elle résisterait aux chocs et aux cahots. Elle est en laiton et en palissandre. Le palissandre est rehaussé de filets de cuivre. Il est vrai que c'est un modèle pour lequel Pascal a prodigué le luxe.

La face supérieure est en métal. Au fond sont huit lucarnes sous lesquelles on aperçoit des chiffres. Sur le devant sont huit roues dentées qui correspondent aux lucarnes. La première roue à droite a douze dents, la seconde vingt, les autres dix ; c'est pour les deniers, les sols et les livres. Quand on ne compte pas de l'argent, on ne se sert ni de la roue des deniers, ni de celle des sols ; on commence à la troisième ; il y a des machines qui n'ont pas ces roues des deniers et des sols et qui ne comportent que six roues.

Et, maintenant, servons-nous-en. Nous mettons toutes les lucarnes à zéro. Nous voulons, je suppose, écrire : 8 deniers, 5 sols, 6 livres. Faisons avancer la roue des deniers de huit dents ou crans vers la droite ; la roue des sols de cinq dents ; la roue des livres de six. Mouvement aisé : autour des dents de chaque roue est une couronne immobile, numérotée de droite à gauche ; nous n'avons qu'à mettre un crayon ou une cheville dans un créneau face au chiffre que nous voulons poser et à tourner vers la droite, jusqu'à l'aiguille fixe qui nous arrête. Regardons maintenant les lucarnes : le nombre désiré y apparaît. A ces 8 deniers, 5 sols, 6 livres, nous voulons ajouter 6 deniers, 16 sols, 3 livres (par exemple). Posons ce nombre comme nous avons posé le précédent ; dans les lucarnes cette fois apparaîtra la somme totale, l'addition est faite : 2 deniers, 2 sols et 10 livres. On devine sans peine comment marche l'appareil. Au-dessous de chaque lucarne est une sorte de bobine qui porte en ordre croissant des chiffres. La bobine est liée par des engrenages avec la roue dentée correspondante. Chaque fois que la roue avance d'une dent, la bobine avance d'une unité. Quand la bobine a achevé un tour complet et qu'elle est revenue à zéro, dans la lucarne à gauche, le chiffre indiquant les unités de l'ordre immédiatement supérieur a augmenté d'une unité. Mais à quoi bon insister. Ce dispositif est aujourd'hui banal ; c'est celui de tous les compteurs : sous cette forme-là, quelle jolie fortune a eue l'invention de Pascal !

Mais, dites-vous, ce n'est qu'un totalisateur ; c'est tout au plus une machine à additionner, non une machine à calculer. Patience ! Qu'est-ce qu'une multiplication ? Une addition abrégée. Multiplier 25 par 3, c'est ajouter 3 fois 25 à lui-même. La machine qui peut additionner, peut, par le fait, multiplier. C'est vrai, mais l'opération sera bien longue ? Erreur ! En réalité, nous n'avons pas à opérer une addition indéfinie. Multiplier par 52, je suppose, c'est additionner 2 fois le multiplicande, puis 5 fois ; seulement nous aurons la précaution de commencer la seconde addition non pas à la roue des unités, mais à celle des dizaines. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que fait le calculateur, lorsqu'il écrit le second produit partiel un rang à la gauche et au-dessous du premier produit.

Et la soustraction ? Admirez l'ingéniosité de Pascal : chaque bobine porte l'une au-dessous de l'autre deux rangées de chiffres, l'une par ordre croissant, l'autre en sens inverse, par ordre décroissant. Une lame métallique que vous voyez sur la photographie, et qui porte gravés les noms des unités, est mobile ; elle découvre, selon sa place, la rangée supérieure ou la rangée inférieure des chiffres. Si vous opérez en découvrant la rangée où les chiffres sont en ordre croissant, vous avez des additions ; si vous opérez sur l'autre rangée, le même mouvement vous donnera des soustractions, et la division sortira de la soustraction, comme la multiplication de l'addition. La différence est qu'ici les lucarnes vous feront connaître le reste et que, pour le quotient, vous aurez à vous rappeler combien de soustractions vous avez dû faire pour épuiser le dividende.

Voilà la machine et voilà la façon d'opérer. Et cela nous paraît très simple et très aisé à réaliser, mais regardez la seconde photographie. C'est la machine ouverte : tous les engrenages apparaissent. Quel singulier aspect ! Et Pascal ne pouvait-il pas recourir à des procédés moins barbares ? Ce sont des « engrenages de moulin », des « engrenages à lanterne ». La moindre roue dentée ferait bien mieux l'affaire. Sans doute ! Mais, au temps de Pascal, on ignorait le profil qu'il faut donner aux dents des roues pour les engrener : la science des mécaniques était rudimentaire. Regardez encore : ces plateaux circulaires, ces axes lourds, ces dents hérissées verticalement comme des chevaux de frise, tout cela est d'une seule pièce, tout l'ensemble de chaque organe est pris dans un même morceau de métal, creusé à la lime : on voit encore les coups de lime ; on croit voir la main qui poussait inlassablement la lime, la main de Pascal et celle de l'ouvrier (il n'a eu qu'un seul ouvrier) qu'il faisait travailler sous ses yeux.

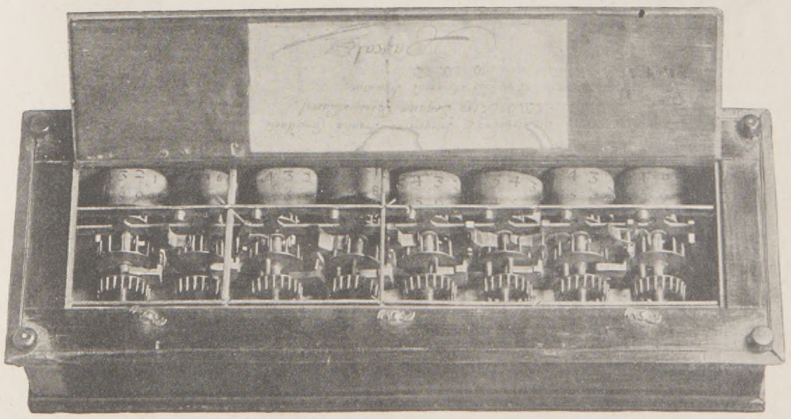
On nous représente Pascal enfant trouvant avec des *ronds* et des *barres* la géométrie ; c'est une belle vision. Mais Pascal jeune homme, torturé par la maladie, tourmenté par les angoisses religieuses, obsédé par les plus hauts problèmes de physique et de mathématique, ce Pascal dans son atelier, essayant minutieusement et patiemment ces engrenages rudimentaires, usant avec la lime le bloc de laiton et ajustant ces pièces par tâtonnement sans se décourager jamais : c'est une belle image aussi et qui fait honneur à l'homme.

Or, il reste encore plusieurs exemplaires de la machine de Pascal : deux, je crois, au Conservatoire des arts et métiers, un à la bibliothèque municipale de Clermont-Ferrand. Mais celui sur lequel sont prises ces photographies peut cependant être qualifié d'unique. C'était vers l'année 1647, l'invention était au point. Pascal apprend qu'un horloger de Rouen fait une contrefaçon. Il s'empresse pour obtenir le privilège qui lui garantira sa propriété. C'est par le grand chancelier Séguier qu'il espère obtenir ce privilège, lequel constituera une faveur exceptionnelle. Il établit donc un modèle de sa machine pour l'offrir au puissant chancelier. Ce modèle précieux fut mis dans le cabinet de Séguier. Par quelle suite d'aventures vint-il échouer lors de la Révolution sur le marché à la ferraille de Bordeaux ? Peut-être le saurons-nous un jour.

En tout cas, il fut acheté alors par un collectionneur bordelais, qui en comprit la valeur et le garda religieusement : il n'est plus sorti de la même famille. Il appartient maintenant à M. Bougoüin. Il porte encore toute fraîche la dédicace : *Illustrissimo et integerrimo Franciæ cancellario D. D. Petro Seguier Blasius Pascal patricius arvernus inventor D. D. D. Pascal.* « Au très illustre et très intègre chancelier de France, Mgr Pierre Séguier, Blaise Pascal, gentilhomme auvergnat, l'a dédié. » La signature est autographe et probablement aussi le corps de la dédicace. Les autres modèles sont des modèles « approuvés par Pascal », comme nous l'apprend un savant érudit M. Jovy, dans un livre récent sur *Pascal inédit*. La machine de M. Bougoüin est l'œuvre de Pascal lui-même ; de là son intérêt et son prix. C'est une vraie relique, émouvante et respectable comme une relique.

Et, en outre, c'est la manifestation d'un des aspects les plus surprenants du prodigieux génie de Pascal. A côté du manuscrit haletant des *Pensées*, il faut regarder cette étonnante machine.

Fortunat Strowski.



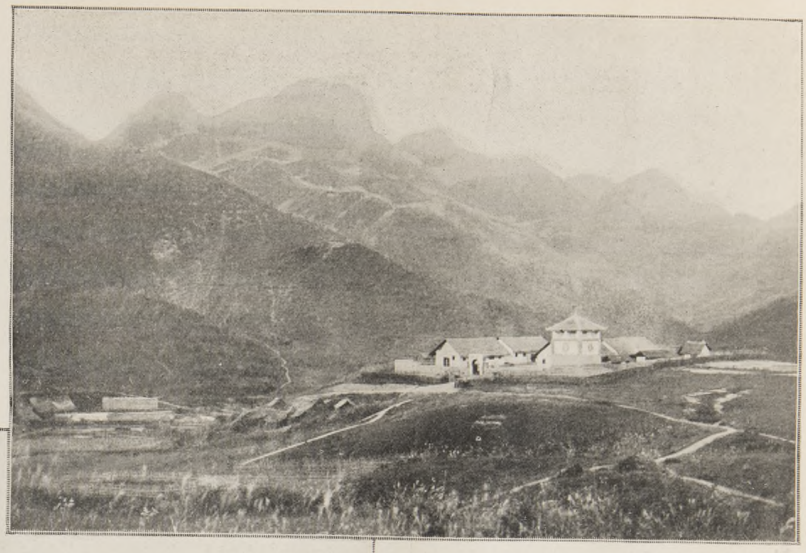
Vue des rouages de la machine à calculer (sur le couvercle, une dédicace de Pascal au chancelier Séguier). *Phot. Sereni.*

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

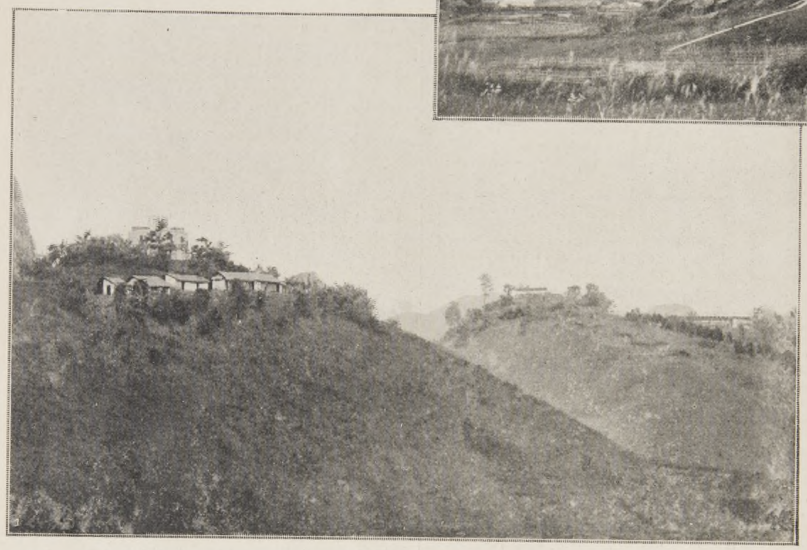
UN INCIDENT DE FRONTIÈRE AU TONKIN

Un incident, grave en lui-même, quoi qu'il ne puisse avoir aucune suite alarmante, vient de se produire à la frontière du Tonkin et de la Chine : le 3 juin, le lieutenant Weigand, qui commandait depuis trois mois le poste de Pha-Long, dépendant de la province de Lao-Kay, était tué, avec six tirailleurs tonkinois, par des soldats réguliers chinois, au moment où il procédait, avec ses hommes, au désarmement d'une troupe de révolutionnaires chinois qui avaient franchi notre frontière.

Nous avons perdu là un soldat de réelle valeur : le lieutenant Weigand, fils d'un officier supérieur d'artillerie, décédé lui-même il y a deux mois, était entré dans l'infanterie coloniale, par amour des aventures et de la vie active, à sa sortie de Saint-Cyr, en 1901. Il avait fait un premier séjour au Tonkin, dans la province de Lao-Kay, sur la frontière du Yunnan. Après un congé de six mois en France, il était retourné, l'an dernier, dans la même région, où il vient de trouver la mort. C'était un très aimable homme, d'une courtoisie parfaite, et si pondéré, si calme, qu'on est bien certain que, dans la malheureuse aventure où il a succombé, il n'y eut, de sa part, nulle faute commise.



Le poste de Pha-Long que commandait le lieutenant Weigand.



Le blockhaus français. Le fort chinois.

LES POSTES-FRONTIÈRE DU TONKIN ET DE LA CHINE. — A Nam-Quan.

Le lieutenant Weigand, assassiné par des réguliers chinois
Phot. Chamberlin.

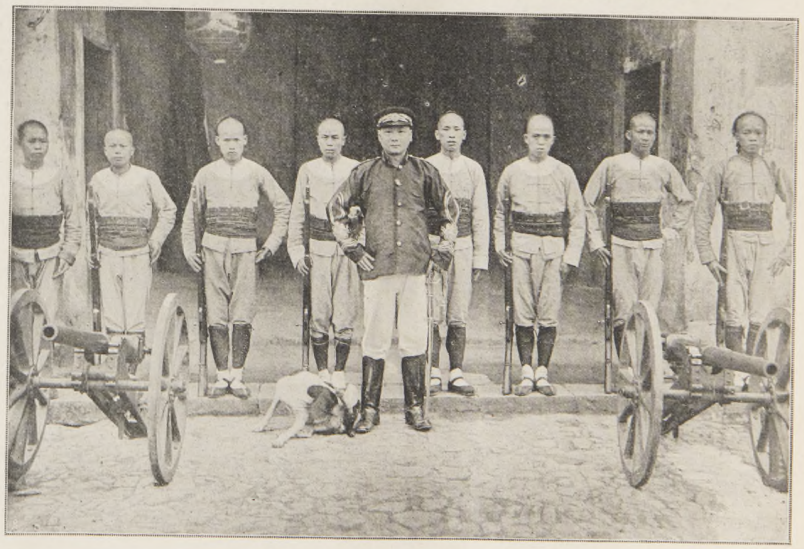
Mais, en réalité, la région où il servait était, depuis quelques mois, très troublée, et l'on y était, chaque jour, exposé à quelque surprise.

Une des photographies que nous reproduisons montre d'une façon frappante la situation réciproque des troupes françaises et chinoises qui gardent la frontière. Elles y occupent, de part et d'autre, à portée de fusil, des postes échelonnés presque sur tous les points culminants. Des rapports excellents régnaient, d'ailleurs, entre les petites garnisons, jusqu'à ces derniers temps. Cependant, un mouvement insurrectionnel prit naissance en Chine dans le Kouang-Si, qui se propagea vers l'ouest et qui tendait à « secouer le joug des conquérants tartares et à substituer la race des Han à celle des Mandchous ». Les *réformistes* — c'est le nom que se donnent ces insurgés — dirigèrent leurs efforts sur la frontière. Dès le commencement de l'année, ils attaquaient le fortin de Nam-Quan, occupé par les soldats réguliers. Depuis, leurs entreprises n'ont fait que se multiplier. Repoussés, ils passent la frontière et se réfugient en territoire français.

En pareil cas, le gouvernement général de l'Indo-Chine a fait correctement son devoir. Tout réformiste franchissant la frontière était désarmé et accueilli, admis à résider sur nos possessions, à condition qu'il y conservât une stricte neutralité et renonçât à tout acte d'hostilité contre les réguliers chinois. Aucun d'eux n'a été extradé que lorsqu'il a manqué à ce pacte raisonnable. Ç'a été le cas, récemment, pour Sun-Yat-Sen, un des chefs du mouvement, qui, d'Hanoï où il résidait, s'était porté sur la frontière pour constater certains résultats obtenus par ses amis.

Il peut, lorsqu'on sait cela, paraître étrange que, dans l'affaire de Pha-Long, le lieutenant Weigand et les six tirailleurs tués avec lui, plus quatre blessés, aient été atteints par les balles des réguliers chinois. Seulement, en fait, les réformistes ont souvent des amis — voire des complices, peut-être — parmi les réguliers, tout prêts à les secourir dans un cas extrême. Il est probable que c'est dans de telles conditions que nos soldats ont été attaqués. L'enquête ouverte par les autorités indo-chinoises éclaircira tout cela.

Quoi qu'il en soit, l'incident ne peut avoir de conséquences. Les autorités du Yunnan-Sen et de Ho-Kéou ont fait des excuses. Des pourparlers diplomatiques sont engagés à Pékin, et nous aurons, certainement, de la part de la Chine, toute satisfaction.



Réguliers chinois sur la frontière du Tonkin.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LE QUATRIÈME ACADÉMICIEN MORT EN SIX SEMAINES : M. GASTON BOISSIER

M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, vient de s'éteindre, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, mercredi dernier, à Viroflay, où il séjournait depuis quelques semaines. Né à Nîmes en 1823, reçu agrégé des classes supérieures en 1843, il devait accomplir une brillante carrière dans l'université. Après avoir professé la rhétorique en province, puis à Paris, il fut, en 1865, nommé maître de conférences à l'Ecole normale, dont il avait été un des élèves remarqués, et, ensuite, appelé à la chaire d'éloquence latine au Collège de France. Plus tard, de 1892 à 1903, il y remplit les fonctions d'administrateur. Elu membre de l'Académie française en 1876, en remplacement de Patin, il y avait succédé à Camille Doucet, comme secrétaire perpétuel en 1895. Il appartenait encore à l'Institut au titre de membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Auteur de nombreux travaux classiques consacrés à l'étude du monde romain : *Cicéron et ses amis*, *l'Opposition sous les Césars*, *Horace et Virgile*, *la Fin du Paganisme*, etc., Gaston Boissier n'était pas seulement un universitaire érudit, un professeur excellent, c'était en outre un écrivain d'une classique élégance. Quant à l'homme, sa bienveillance, son affabilité, sa belle humeur, étaient proverbiales ; il comptait parmi ces savants aimables chez qui le culte fervent des humanités développe et entretient les qualités natives de l'esprit et du cœur.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

Histoire.

Trop souvent, le comique se mêle au macabre et la mort, traitée avec impertinence par les vivants, prend un masque de cocasserie tragique. Ainsi, le 31 mai 1778, à onze heures du soir, un singulier carrosse, emportant un singulier voyageur, fuyait Paris à toute allure, se dirigeant vers l'Est, sur la route de Troyes. La voiture, fastueuse, avait, comme fond, un ciel d'azur parsemé d'étoiles d'or. A l'intérieur, assujetti par une bande fortement attachée aux panneaux, un corps décharné, un maigre cadavre, en robe de chambre, en bonnet de nuit et en pantoufles, s'agitait et dodelinait lugubrement de la tête à chaque cahot du véhicule. Un mélancolique valet de chambre, installé sur le siège du devant, surveillait le mort avec ennui. Deux autres domestiques galopaient à cheval, l'un devant la voiture, l'autre derrière. Le voyageur fantôme, c'était Voltaire qui venait de rendre son esprit au diable et qui s'en allait furtivement en province dérober les six pieds de terre refusés par la capitale soixante jours après son couronnement au théâtre et les applaudissements de tout Paris. Les circonstances de cette mort, celles de l'inhumation qui suivit nous sont rappelées, dans l'intéressant volume (*Voltaire mourant.* — Honoré Champion) où M. Frédéric Lachèvre publie le manuscrit inédit de l'enquête faite en 1778 sur la dernière maladie de Voltaire.

Bien curieux aussi est le livre où M. le docteur Max Billard (*les Maris de Marie-Louise.* — Perrin, 5 fr.) nous renseigne sur les conditions dans lesquelles la petite cour de Marie-Louise, duchesse de Parme, ex-impératrice des Français, prit le deuil à l'occasion de la mort de Napoléon à Sainte-Hélène. La difficulté était de trouver une formule pour annoncer cette mort à la population parmesane. Comment dirait-on ? L'empereur ?.. L'ex-empereur ?... Napoléon ?... Buonaparte ?... Aucun de ces titres, de ces noms, ne pouvait convenir. On fut diplomate. On trouva. Et l'ancien dictateur des rois fut appelé le « Sérénissime époux de l'Auguste souveraine ». Napoléon, prince consort d'une duchesse de Parme, qui s'appelait Marie-Louise, voilà certes une bouffonnerie qui dut faire passer un étrange sourire sur le froid visage de Metternich.

Mais revenons au Napoléon de l'histoire, au vrai, à Bonaparte, à l'Empereur. Son visage puissant, son ombre formidable dominent tous les grands récits qui viennent de paraître et qui traitent des dernières années de la Révolution, des grands jours de l'épopée, de l'émigration et de la Restauration. Que de captivantes anecdotes, que de poignants détails dans les *Souvenirs de l'abbé Martinant de Préneuf* (1791-1801), présentés et annotés par M. G. Vanel ! Que d'impressionnantes scènes, que de vivantes et troublantes physionomies dans l'excellent ouvrage (Emile Paul, 7 fr. 50) où M. René Billard des Portes suit *les Emigrés à cocarde noire* en Angleterre, dans les Provinces-Unies, en Hollande et à Quiberon ? Quelle sûre érudition dans le si remarquable travail de M. Edouard Gachot sur *le Siège de Gênes* (Plon, 7 fr. 50). M. Edouard Gachot, l'historien très apprécié des guerres de la Révolution, auquel nous devons aussi une toute récente étude sur la noblesse impériale publiée par *le Figaro* en un luxueux numéro spécial (3 fr. 50). Et il faut encore citer : les *Mémoires sur les guerres de Napoléon*, par le général Désiré Chlapowski (trad. par MM. Jan V. Chelminski et A. Malibran. — Plon, 3 fr. 50), un Polonais qui fut au service de la France entre 1806 et 1813 et dont les souvenirs apportent d'utiles précisions aux récits de Ségur, de Grabowski, de Bourgoin ; des *Lettres et Documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat* (Tome I. — Plon, 7 fr. 50) publiés par le prince Murat avec une introduction et des notes de M. Paul Le Brethon ; des lettres inédites de *Joseph de Maistre et Blacas* (Plon, 7 fr. 50) publiées par M. Ernest Daudet; un important ouvrage de M. le baron de Maricourt sur *Madame de Souza et sa famille*, les Marigny, les Flahaut, Auguste de Morny; et, enfin, un très bon livre d'histoire diplomatique : *l'Europe et la Restauration des Bourbons* (Perrin, 7 fr. 50), par M. Pierre Rain.

Droit.

Aux célèbres grands ouvrages de jurisprudence édités par la librairie Dalloz vient de s'ajouter une publication qui sera demain dans toutes les bibliothèques juridiques et autres. Nous voulons parler de ce merveilleux *Dictionnaire de droit pratique* (2 vol. 40 fr.; reliés, 47 fr.) si admirablement conçu, si habilement exécuté et qui est bien l'œuvre de vulgarisation la plus immédiatement utile que nous connaissions. Sans doute, MM. Gaston Griolet et Charles Vergé, qui ont dirigé ce travail avec l'éminente collaboration de M. le juge Henry Bourdeaux, n'ont pas entendu substituer ce dictionnaire aux collections connues, aux répertoires du Dalloz ou des Pandectes françaises, en quarante ou soixante volumes. Mais ils ne nous en offrent pas moins un outil exceptionnellement utile, aisé à manier, pratique à tous les points de vue, et dont le besoin se faisait depuis bien longtemps sentir. Aux professionnels, en effet, ce dictionnaire permettra de réunir avec une grande facilité, les premiers éléments d'une discussion juridique que des renvois habiles, multiples et sûrs, aux ouvrages autorisés ou bien aux répertoires, permettront aussitôt d'approfondir, de compléter. Aux juges de paix spécialement, aux fonctionnaires administratifs aussi, il fournira une documentation rapide pour les décisions immédiates. Enfin, au grand public, à tous ceux qui plaident ou qui plaideront — à nous tous, car on n'évite guère les procès — il offre un enseignement et une arme, il nous fait connaître nos droits, il nous apprend à les défendre. Et ce double secours n'est point négligeable en un pays où, selon la redoutable formule, « nul n'est censé ignorer la loi ». Au reste, en ses nouvelles éditions, la maison Dalloz, admirablement consciente des nécessités pratiques, s'applique à beaucoup simplifier les documentations juridiques. On connaît les souples petits codes annotés (chacun 4 fr. 50 sauf le *Code forestier ou code rural*, 3 fr. 75 et le *Code de l'Enregistrement*, 6 fr. 75), ces très commodes encyclopédies de poche qui ont eu un si légitime succès et que nous devons encore à l'initiative de MM. Griolet et Charles Vergé et à la collaboration de M. Henry Bourdeaux. Dans la même série, et sous les mêmes auspices, un nouveau code, *le Code du conseiller municipal* (4 fr. 50) paraît à son heure très favorable et rendra les plus grands services aux nouveaux et même aux anciens élus.

Choses d'art.

Nous possédons maintenant — enfin ! — un *Itinéraire artistique de Paris* qui est vraiment un livre d'art, le livre d'art de Paris (Lib. théâtrale, 5 fr.). Vous savez à quel point un tel ouvrage nous manquait. Nous avions bien des guides, hélas ! beaucoup de guides, avec des indications monotones, pendues comme de pâles enseignes au milieu des réclames. Mais un guide pour le voyageur, c'est un officieux qui montre la route. Pas plus. Il ne faut pas lui demander autre chose ni surtout solliciter de lui les phrases clichées qu'il débite sans conviction. Et, cependant, que de difficultés on éprouve à faire utilement une première visite au Louvre ou dans nos églises d'art, ou dans nos bibliothèques, sans l'obligeante assistance de quelqu'un qui déjà a vu et a su voir. M. Valbert Chevillard, un charmant érudit, un délicieux écrivain d'art met fort aimablement à notre disposition sa longue et sûre expérience du Beau. Et son *Itinéraire artistique de Paris* sera dans les mains de tous les provinciaux, de tous les étrangers qui visiteront la capitale et même dans celles des Parisiens qui auront l'excellente idée de faire du tourisme d'art chez eux.

C'est un véritable inventaire des richesses d'art du Japon que, sous ce titre : *Promenades aux sanctuaires de l'Art* (Hachette, 4 fr.), nous donne M. Gaston Migeon, l'érudit et très artiste conservateur au musée du Louvre. Non, certes, de toutes ces richesses. Qui saura jamais quels trésors recèle encore, même après qu'il a été dépouillé, à force de louis, de livres et de dollars, par les convoitises du monde entier, un pays qui, des siècles durant, vécut comme dans un rêve de beauté et sembla s'appliquer uniquement à créer des merveilles et à en jouir ? Aussi bien, M. Gaston Migeon s'est surtout attardé dans les temples, s'est appliqué à étudier les chefs-d'œuvre de l'art religieux, source de tout art. Sous les ombrages de bois mystérieux, dans des sites recueillis ou souriants, au milieu des pittoresques décors qui abondent, sur cette terre fortunée, il a, recueilli, attentif, exploré lentement, patiemment, les sanctuaires vénérés, où la piété des anciens âges a amoncelé les bronzes précieux, les peintures où sourient de sereines déités. Sa sensibilité d'artiste le disposait à sentir profondément la séduction des paysages ; son goût, affiné par de longues études, par de sagaces comparaisons, le mettait à même de juger équitablement les œuvres d'art. Un style souple, coloré, lui a permis de traduire, pour nous, ses impressions avec infiniment de charme et d'acuité.

Lorsque les saint-simoniens songèrent à nous doter d'une religion nouvelle, ils commencèrent à revêtir un costume nouveau. Et l'on a pu constater de même qu'à toute grande évolution, morale ou religieuse, correspondait un changement d'esthétique dans le costume. L'habit, quoi qu'on dise, fait un peu le moine. Il est en tout cas une indication morale et sert à individualiser un siècle ou une race. On doit donc considérer qu'en faisant *l'Histoire du costume provençal* (Lemerre, Paris ; Rey, Lyon ; Ruat, Marseille), M. J. Charles Roux a tenté de silhouetter, dans l'histoire, l'individualité provençale. Son ouvrage, en deux volumes somptueusement illustrés, sera, à la fois, goûté par les artistes, les bibliophiles, les historiens, et par tous les poètes de la femme qui chercheront, dans ces mille gravures, les ajustements de Mireille, la coiffe et la *chapelle*, le corsage léger, sur lequel se croise, très ouvert, le fichu de dentelle.

Bibliophilie.

M. Albert Cim, l'érudit écrivain, vient d'achever, par la publication du tome V du *Livre* (Flammarion, 5 fr.), l'encyclopédie la plus complète qui ait été faite à l'usage des bibliophiles. Quiconque possède ou veut se former une bibliothèque y trouvera des renseignements utiles et des conseils précieux.

LES THÉATRES

Les Escholiers ont représenté au Théâtre Femina une pièce en cinq actes et en vers, de M. Albert du Bois, dont notre éminent collaborateur, M. Henri Lavedan, rend compte dans son *Courrier de Paris*.

Au même Théâtre Femina, « l'Œuvre » a, de son côté, joué une comédie dramatique, *Vœ victis*, d'une jeune fille — belge — Mlle Marguerite Duterme ; quatre actes pleins de passion, d'emportement et d'inexpérience, interprétés avec conscience par Mmes Madeleine Morlay et Alice Barton, par MM. Lugné-Poe, Marey et Rameil. L'Œuvre nous a également présenté une comédie en deux actes : *les Amours d'Ovide*, écrite en vers lestement troussés, alertes, spirituels, par trois jeunes écrivains dont le premier s'est déjà fait connaître dans le vaudeville, MM. Mouezy-Eon, Auzanet et Faral ; c'est une divertissante variation sur « l'Art d'aimer » du poète latin ; elle nous a permis d'applaudir la fantaisie de M. de Max, d'un comique excessif et très inattendu dans le rôle d'un vieil intendant ivrogne, grandiloquent et retors.

L'Odéon a fermé ses portes pour la saison d'été, le 6 juin, en donnant une représentation du *Cid* (avec la mise en scène du théâtre du Marais) pour le 302e anniversaire de la naissance de Corneille. La Comédie-Française a célébré le même anniversaire par une représentation du même *Cid*, précédé d'un à-propos en vers bellement cornéliens de M. Tancrède Martel : *Au palais Cardinal.*

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Le trafic du Gothard.

Avant la construction de la ligne du Gothard, la diligence transportait, entre Fluelen et Bellinzona, environ 70.000 voyageurs par an.

Dès l'ouverture de la voie ferrée, le chiffre s'éleva au triple par mois.

La progression, tant pour les voyageurs que pour les marchandises, a d'ailleurs été la suivante :

	Voyageurs.	Tonnes de marchandises.
1895.....	1.624.000	825.000
1900.....	2.636.000	978.000
1905.....	3.333.000	1.248.000

Le rajeunissement des momies.

Nous avons signalé récemment (18 janvier 1908), les premiers essais de restauration des momies tentés par le professeur Harris Wilder, de Northampton. Le procédé, à la fois très simple et très délicat, consiste à faire gonfler le sujet en le trempant quelques minutes dans une solution de potasse caustique pouvant titrer jusqu'à 3 % ; puis, après un lavage à l'eau, on l'immerge dans une solution de formaline où il paraît devoir se conserver indéfiniment dans son nouvel état.

M. Wilder vient d'achever une restauration à peu près complète ; les photographies qu'il veut bien nous communiquer sont — avec l'original — le premier document permettant au monde moderne de se faire une idée assez exacte de la tête qu'avaient les femmes préhistoriques du continent américain.

La tête représentée par nos gravures appartient à une momie de femme troglodyte trouvée dans l'Utah méridional. Le corps, qui ne porte aucune trace d'embaumement, fut desséché au soleil ou, tout au moins, à l'air libre, et probablement à une assez grande altitude. La dessiccation est telle, que le poids total atteint à peine 5 kilos, et que les bras s'effritent au moindre frottement.

Les lignes de la main et de la plante des pieds sont restées bien visibles ; le pied, très petit, devait avoir la taille de celui d'une fillette de sept à huit ans de notre race. Les muscles et les viscères sont parfaitement conservés ; les poumons renfermaient encore un peu d'air. Les ongles sont absents ; les cheveux aussi, sauf sur une étroite partie de la nuque. Mais peut-être les uns et les autres ont-ils été dissous dans le bain de potasse.

Le redressement très accentué de la tête et de la lèvre inférieure s'est effectué spontanément, sous la seule influence des dilatations cellulaires produites par le liquide ; l'œil apparaît relativement conservé. On a dû interrompre le rajeunissement du nez qui avait été commencé avec une solution trop forte. Enfin, les taches de la partie supérieure de la tête correspondent à des cicatrices.

Le résultat obtenu est, comme on voit, fort intéressant. M. Wilder traite, en ce moment, des momies péruviennes. Il est à souhaiter que lorsqu'il sera complètement familiarisé avec son procédé, il puisse l'expérimenter sur des momies égyptiennes. Et quelques-uns des Pharaons desséchés qui s'alignent aujourd'hui sous les vitrines du musée de Gizeh nous apparaîtront peut-être bientôt relativement frais et souriants dans un bocal de formaline.

Avant.

Après.

Le rajeunissement d'une momie.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'école franco-indigène de Zemmora. — *Phot. Karsenty.*

Une école franco-indigène en Algérie.

M. Malherbe, préfet d'Oran, vient d'inaugurer, à Zemmora, une école nouvellement construite sur les plans de M. Vagner. En prenant l'initiative de la commande faite à l'architecte, l'administrateur, M. Castanet, s'est conformé aux instructions de M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, fervent partisan de la rénovation des arts indigènes, trop délaissés jusqu'à ce jour. Dans la colonie où, soit ignorance, soit dédain, la majorité de la population européenne prise peu tout ce qui porte la marque arabe, ces instructions ont rencontré de vives critiques, que semblaient justifier quelques essais malheureux tentés par des gens dépourvus de science et de goût. Cependant, depuis un certain temps, et surtout depuis la construction de l'hôtel de *la Dépêche algérienne* et des Mederças d'Alger et de Tlemcen, dues à M. Petit, un mouvement se dessine en faveur de l'architecture musulmane. L'école franco-indigène édifiée à Zemmora en est assurément un des spécimens les mieux réussis, et cet exemple prouve que, sans aucune augmentation de dépenses, ce style gracieux, décoratif, si bien approprié au climat, peut être avantageusement employé pour les plus modestes bâtiments.

Une espèce animale a ne pas propager.

Dans un troupeau de moutons de la Caroline du Nord, aux Etats-Unis, un curieux phénomène vient de se produire. Le mot est en situation : car il s'agit de la naissance d'un « phénomène », d'un agneau qui présente cette particularité de ne pas avoir une seule patte. Le corps et la tête sont parfaits ; la santé de l'animal est excellente. Mais il n'a pas le moindre rudiment de pattes, et il ne lui en poussera pas.

Etant donné sa condition, ce monstre apode ne put naturellement se nourrir comme ses congénères, et sa mère n'imagina point de s'accroupir pour lui mettre ses mamelles à portée. On eut donc recours au biberon pendant deux mois. Le « phénomène » le prit fort bien et en tira grand profit. Depuis, il a abandonné le lait et se nourrit d'herbe. Il ne peut aller chercher celle-ci : mais on le met dans la prairie en le changeant de place de temps à autre, quand il a brouté tout ce qui était à sa portée. Apprendra-t-il à se mouvoir, et se déplacer en roulant sur lui-même, ce qui ne serait pas impossible ? Il ne le semble pas. Du moins, il ne fait pas d'efforts apparents dans ce sens.

Un fait curieux à noter est que dans le même troupeau, trois mois auparavant, un agneau similaire avait vu le jour : un agneau absolument apode ; et dans les deux cas, le bélier avait été le même. Il semble exister chez ce bélier une tendance à la procréation de jeunes privés de pattes. Le propriétaire du troupeau en conçoit quelque inquiétude, tout naturellement. Car il se dit que si cette propriété de procréer des agneaux sans membres s'accentue, son troupeau ne vaudra bientôt rien. Des moutons sans pattes — sans gigots ni épaules — c'est peut-être excellent pour monter une baraque de phénomènes, mais comme article de boucherie, c'est d'un rendement médiocre. On aimerait bien mieux voir naître des agneaux à six pattes, ayant deux épaules et quatre gigots. Il n'est pas probable que le propriétaire tentera de propager ses moutons apodes. Il ne fera pas comme le propriétaire du troupeau dans lequel, en 1791 environ, naquit un mouton ayant de petites pattes torses, qui, lui, fut employé comme reproducteur et fut l'ancêtre de la race Ancon. Au point de vue scientifique, il sera toutefois intéressant de propager la race apode pour voir ce qu'elle deviendra : en même temps on verra si, au point de vue de la boucherie, elle ne présenterait pas quelque avantage compensant l'inconvénient résultant de l'absence de pattes.

Un coin de Paris qui s'en va.

Dans le Paris d'aujourd'hui, « haussmannisé » sous le second Empire, et depuis lors de plus en plus modernisé, il existe encore, même au cœur des quartiers neufs, percés de larges voies, développant l'impeccable alignement de leurs vastes immeubles, animés d'une activité commerciale intense, des coins dont l'aspect archaïque présente le curieux contraste d'un pittoresque anachronisme. C'est un de ces coins « amusants », comme disent les peintres, qui va bientôt disparaître pour faire place à un square destiné à border le Conservatoire des arts et métiers, du côté de la rue Réaumur.

Là, près de la rue Turbigo, se trouve un terrain occupé, ainsi qu'au vieux temps, de petites boutiques en bois. Uniformément peintes en gris, surmontées d'enseignes multicolores, elles offrent aux regards des passants force objets divers ; la vente est bonne et, malgré les 50 francs de location mensuelle payés à la Ville, malgré la patente, malgré le droit d'étalage, les marchands qui s'y sont établis, voici une dizaine d'années, caressaient le rêve de ne les jamais quitter. Nos édiles municipaux viennent de ruiner ce rêve en décidant le transfert des petites baraques en quelque autre lieu et le dégagement du terrain. Adieu le pittoresque anachronisme ; mais, en revanche, la démolition des hautes palissades voisines permettra aux promeneurs parisiens et aux visiteurs étrangers d'admirer à leur aise un document historique de grande valeur, mis à découvert.

Le Conservatoire des arts et métiers est, en effet, construit sur l'emplacement de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs lequel couvrait, au moyen âge, une superficie de 5 hectares. Presque toutes les parties des bâtiments restés debout ont été restaurées : le réfectoire des moines, très remarquable, avec ses colonnes hardies et sa chaire sculptée, a été transformé en une bibliothèque spéciale ouverte au public ; la nef de l'église abrite des modèles de machines, et la sacristie sert de magasin de débarras. Seule, la moitié environ de l'abside est demeurée intacte, et c'est précisément cette partie fort intéressante que hautes palissades et petites boutiques masquaient jusqu'à présent. Datant du onzième siècle, elle est, à l'extérieur, du style roman le plus pur ; à l'intérieur, d'architecture ogivale. Un fossé de plus d'un mètre de profondeur l'entoure complètement.

L'augmentation des salaires et le cout de la vie.

Une enquête vient d'être faite, par la Direction du Travail, sur les modifications subies, depuis dix ans, par les salaires, la durée du travail et le coût de la vie, pour quelques catégories d'ouvriers.

A Paris, le salaire moyen, calculé pour quarante-trois professions, était, en 1896, de 0 fr. 67 par heure et de 6 fr. 37 par jour ; en 1906, les chiffres étaient de 0 fr. 75 et de 7 fr. 19. L'augmentation est de 12.5 %.

En province, pour les mêmes professions, le salaire moyen était en 1896 de 0 fr. 36 par heure et de 3 fr. 85 par jour ; en 1906, de 0 fr. 41 et 4 fr. 10. L'augmentation n'est que de 7 %.

Pour un certain nombre de métiers, l'augmentation des salaires, de 1853 à 1906, a été de 111 %.

Or le coût de la vie est bien loin d'avoir augmenté dans de semblables proportions.

Voici, en effet, les dépenses de nourriture et de logement d'une famille parisienne de quatre personnes, par périodes décennales, depuis un siècle :

	Nourriture. fr.	Logement. fr.	Dépense totale. fr.
1804-1813....	884	80	964
1815-1823....	942	90	1.032
1824-1833....	979	100	1.079
1834-1843....	950	110	1.060
1844-1853....	931	120	1.051
1854-1863....	1.052	170	1.222
1864-1873....	1.075	220	1.295
1874-1883....	1.093	270	1.363
1884-1893....	993	320	1.313
1894-1903....	910	350	1.260

Ainsi, l'augmentation est continue jusqu'en 1883. A partir de cette année, le coût de l'alimentation baisse ; le logement continue à augmenter, mais les dépenses totales diminuent.

La musique en thérapeutique.

Bien souvent déjà on a émis l'opinion qu'il conviendrait de faire entendre de la musique aux malades pour les calmer et les distraire. On suppose évidemment que celle-ci exercera sur tous les effets qu'elle exerce effectivement sur quelques-uns. L'idée a reçu un commencement d'exécution à l'hôpital de la Charité de Berlin, où tous les dimanches, après-midi, il y a concert de 5 heures à 6 h. ½ pour les malades. Une expérience analogue a été faite il y a une quinzaine d'années à Londres : une enquête fut faite sur les résultats obtenus, mais jamais elle n'a vu le jour, ce qui est plutôt mauvais signe.

L'essai a été tenté aussi aux Etats-Unis, dans un asile pour aliénés. D'après le directeur de cet asile, l'effet est excellent. La musique apaise les malades et diminue leur tension nerveuse. L'agitation des maniaques est diminuée, souvent arrêtée. Chez les délirants, la distraction occasionnée par la musique coupe le cours du délire ; le dément sort de sa torpeur et prend de l'activité. Chez tous il y a un effet favorable sur la circulation du sang qui court plus librement dans le corps : d'où une influence également bienfaisante sur la congestion et l'anémie. L'estomac même se laisserait impressionner et secréterait des sucs plus abondants, plus actifs, et l'excrétion des toxines serait accrue. C'est beaucoup ; n'est-ce pas trop, peut-être ? Il peut y avoir quelque exagération, sans doute ; mais l'avis de ceux qui, en divers asiles d'aliénés, ont essayé de la musique comme agent thérapeutique, est qu'on pourrait et devrait davantage employer la méthode. Si elle ne guérit pas, au moins elle apaise et soulage pour un temps, et c'est assez pour qu'on doive encourager la musicothérapie et l'appliquer.

Le relèvement de San-Francisco.

Le comité de développement de la Californie vient de publier un bulletin faisant ressortir par des chiffres la rapidité du relèvement de la ville de San-Francisco en partie détruite par l'incendie que provoqua le tremblement de terre du 18 avril 1906.

Population de San-Francisco :

Avant l'incendie	500.000
Après —	175.000
Actuelle	485.000

Population des villes de la baie :

Avant l'incendie	640.000
Aujourd'hui	775.000

Permis de reconstruire délivrés depuis le cataclysme :

	Nombre.	Evaluation en dollars.
1re classe	63	16.45?.000
2e classe	95	7.036.671
3e classe	1.097	33.547.219
Ossature métallique	8.817	31.139.694
Réparations et modifications	4.198	8.010.933
Total	14.270	102.186.517

On a déjà exécuté pour 47 millions de dollars de travaux.

Comme bâtiments nouveaux, on compte :

Nouveaux hôtels dans le district brûlé	200
— — la cité	250
Maisons de rapport	60

La circulation dans les banques de San-Francisco a atteint :

	Dollars.
Pour l'année finiss. le 18 avril 1907.	2 066.885 508
— — 1908.	1.910.676.694
Total pour les deux dern. années.	3.977.562 202

Enfin, le mouvement des affaires est indiqué par les chiffres suivants :

Objets manufacturés	400.000 000
Agriculture	223.000 000
Bois	17.000.000
Mines	44.000.000
Total	684 000.000

D'autre part, l'état sanitaire est beaucoup plus satisfaisant qu'autrefois.

Un coin de Paris qui va se transformer : l'abside de l'ancienne église de Saint-Martin-des-Champs entourée de palissades et de baraques, rue Réaumur.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

DEUX SANGLANTS COMBATS AU MAROC

BENI-OUZIEN ET BOU-DENIB (13-14 mai)

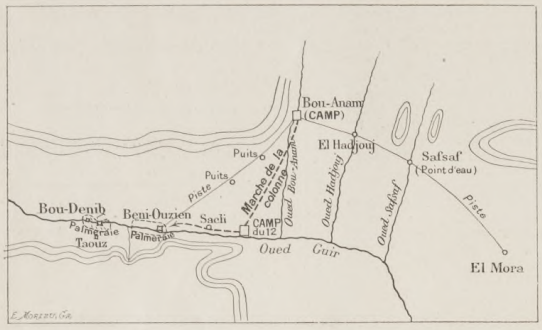
Nous recevons d'un correspondant cette intéressante relation des deux sérieux engagements qui ont clôturé la campagne du général Vigy contre la harka de Moulaï-Lhassan :

Le 12 mai 1908, la colonne du général Vigy, venant de Bou-Anam, à l'effectif d'environ 3.000 fantassins, 1.500 cavaliers, deux batteries de 75 et trois sections de montagne, établissait son bivouac sur l'oued Guir, à 12 kilomètres à l'est environ de Saeli. Le 13, à 6 h. ½ du matin, le camp était levé et nos troupes se dirigeaient sur Bou-Denib, où la veille nos reconnaissances d'officiers avaient signalé la présence des troupes de la harka (environ 6.000 à 7.000 hommes et 600 cavaliers) campées en trois camps, aux environs de Bou-Denib et de Taouz.

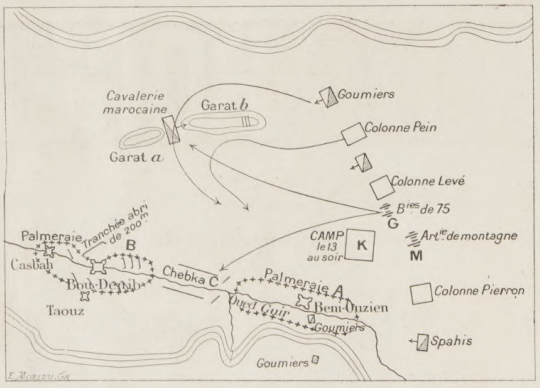
A midi, la colonne faisait halte entre Saeli et Beni-Ouzien, pour laisser passer la chaleur et se reposer.

Mais, à midi ½, notre cavalerie, qui avait poussé jusqu'à Beni-Ouzien, signalait la mise en marche de l'ennemi sur les palmeraies de Bou-Denib et Beni-Ouzien (B et A, sur le croquis 2). Le camp fut aussitôt levé et la colonne se porta à sa rencontre, dans la formation en échelons : la colonne Pierron à gauche, la colonne Levé au centre, la colonne Pein à droite, la cavalerie en avant et sur les ailes.

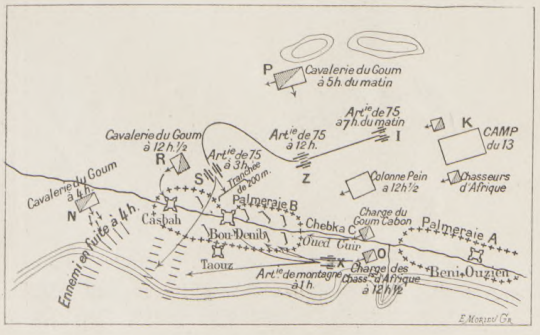
Quand, à 3 h. ½, la colonne atteignit les emplacements indiqués au croquis 2, l'ennemi avait déjà pris position dans les conditions suivantes :



Croquis 1 : le terrain des combats des 13 et 14 mai.



Croquis 2 : le combat du 13 mai, emplacement des troupes à 5 ½ du soir.



Croquis 3 : le combat du 14 mai

Son infanterie occupait les palmeraies A et B ainsi que la chebka C, sorte de défilé de 600 mètres de large séparant les deux palmeraies et qui, coupée par de profonds fossés d'irrigation où s'étaient embusqués les fantassins, constituait un obstacle sérieux. Sa cavalerie occupait la dépression au nord de Bou-Denib, entre les *gour* (pluriel de *garat*, monticule) *a* et *b;* 400 à 500 fantassins occupaient la garat *b*, appuyant cette cavalerie.

A 3 h. ½, la compagnie d'avant-garde de la colonne Pierron (24e compagnie de légion montée) est accueillie au moment où elle va aborder la palmeraie, par un feu si violent, qu'elle doit être de suite soutenue par la 23e compagnie de légion à pied, puis par la 23e compagnie du 2e tirailleurs, pour pouvoir pénétrer dans la palmeraie et en chasser l'ennemi.

Ces trois compagnies, appuyées par le feu de l'artillerie de montagne, réussissent à atteindre la chebka C, mais, arrivées là, ne peuvent déboucher de la palmeraie, arrêtées par les défenseurs de la chebka et le feu parti de la lisière de la palmeraie B.

La 16e compagnie du 3e tirailleurs vient alors renforcer ces trois compagnies qui reprennent leur mouvement en avant et garnissent toute la lisière ouest de la palmeraie A.

Pendant que ces opérations se passaient à gauche, la colonne Pein à droite et les goums avaient marché sur les gour *a* et *b*, soutenus par le feu des batteries de 75.

La compagnie marocaine et l'infanterie ennemie de la garat *b*, après un violent engagement, battaient en retraite sur Bou-Denib, et la colonne Pein, les poursuivant vigoureusement, allait aborder la palmeraie, quand les événements de l'aile droite la rappelèrent vers la palmeraie A, pour aider à enlever la chebka C.

A 7 h. ½ du soir, la situation de nos troupes était la suivante : la palmeraie A étant occupée par la colonne Pierron qui en garnissait les lisières, l'artillerie couvrait de ses feux la chebka C, que la colonne Pein allait aborder de face.

Mais la nuit venait rapidement ; le combat fut arrêté et, sous la protection de l'artillerie, nos troupes vinrent camper en K, en vue de reprendre la lutte, le lendemain à la première heure.

Le combat de Beni-Ouzien nous coûtait 22 morts (dont 3 officiers) et 56 blessés ; mais les pertes de l'ennemi étaient considérables et, seule, la nuit avait pu le sauver d'un désastre complet.

***

Le 14, à 5 heures du matin, les goumiers et la cavalerie se mettent en marche vers la palmeraie B et la chebka C ; le feu qui les accueille montre que l'ennemi occupe toujours ces points.

De 7 heures à midi, l'artillerie de 75 en batterie en I ouvre un feu violent sur la chebka, la palmeraie B et Bou-Denib, pour préparer l'attaque de notre infanterie.

A midi et demi, la colonne Pein prononce son mouvement en avant pendant que les chasseurs d'Afrique chargent dans la chebka, en chassent l'ennemi et que les goumiers essayent de tourner la palmeraie B par l'ouest.

L'artillerie de 75 appuie ces mouvements en prenant successivement position en Z et S, détruisant la grande tranchée élevée au nord de Bou-Denib et faisant brèche dans le ksar.

A 4 heures, l'ennemi, dont les pertes sont considérables, tente de s'enfuir par le sud-ouest de Bou-Denib, poursuivi par le feu de l'artillerie et la cavalerie indigène.

Bou-Denib, où se sont réfugiés quelques poignées de fanatiques, tient seul encore ; mais, sous le feu convergent de notre artillerie, son chérif fait amener le drapeau blanc et demande l'aman, nous livrant comme prisonniers 67 hommes de la harka qui y combattaient encore.

A 5 heures, le combat était terminé.

Le chef de la harka, Moulaï-Lhassan, complètement désespéré, avait fui dans la nuit, accompagné de quelques fidèles seulement.

Le combat du 14 ne nous coûtait que 3 tués et 8 blessés ; l'ennemi laissait plus de 600 morts sur le terrain, ses tentes, ses bagages, ses troupeaux et d'immenses approvisionnements.

En résumé, les combats des 13 et 14 ont été un brillant succès pour nos armes, car ils ont amené la destruction de la harka, la perte du prestige de Moulaï-Lhassan, et la pacification de la région,

Le capitaine Clavel, du 2e tirailleurs algériens, tué à Beni-Ouzien, le 13 mai.

juste au moment où les chaleurs torrides de ce climat allaient devenir pour nos troupes plus meurtrières que le feu de l'ennemi.

A Beni-Ouzien et Bou-Denib, nos troupes d'Afrique ont été admirables de bravoure et de sang-froid : légionnaires, chasseurs d'Afrique, tirailleurs, sahariens et goumiers, ont montré une fois de plus qu'avec de telles troupes, on pouvait tout oser.

UN BACHI-BOUZOUCK.

LE DRAME DE LA RUE DE LA PÉPINIÈRE

Encore un drame sensationnel qui, quelques jours après celui de l'impasse Ronsin, vient de mettre le public en émoi.

Cette fois, ce n'est pas à l'extrémité d'un faubourg, c'est en plein centre de Paris, dans un quartier très fréquenté, que le crime a été commis. Au numéro 25 de la rue de la Pépinière, à proximité du boulevard Haussmann, dans l'hôtel particulier où, entouré d'une dizaine de serviteurs, il habitait en famille, M. Auguste Rémy était trouvé, dimanche matin, assassiné dans sa chambre. Rentré vers minuit, M. Georges Rémy, le fils de la victime, âgé d'une trentaine d'années, qui était sorti pour reconduire des invités, n'avait remarqué rien d'anormal en se rendant à son appartement ; le lendemain, les domestiques, interrogés, déclarèrent n'avoir rien entendu.

Il est impossible de ne pas être frappé d'une singulière analogie entre les deux assassinats commis à si peu de jours de distance, ayant l'un et l'autre le vol pour mobile. Mêmes circonstances mystérieuses, même habileté des malfaiteurs à dépister les plus fins limiers de la police.

M. Auguste Rémy avait soixante-dix-sept ans. Ancien associé d'agent de change, depuis assez longtemps retiré des affaires, c'était un vieillard alerte, un Parisien très répandu, épris des choses d'art, fréquentant habituellement plusieurs de nos grands cercles et se montrant encore assidu aux réunions sportives.

M. Rémy, qui a été assassiné dans la nuit du 6 au 7 juin.
Phot. Frémont.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 20 JUIN 1908 *66e Année. — No 3408.*

LA THÉODORA CHINOISE

L'impératrice douairière Tsou-Hsi : reproduction d'une photographie mise en couleurs par un artiste de Pékin.

Voir l'article, page 415.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

COURRIER DE PARIS

Une de ces mille et une nuits dernières, rue de Sèze, la salle Petit, qui est si grande, s'éclaira tout à coup comme par je ne sais quel turc enchantement et la porte d'entrée, tournant avec d'infinies précautions, livra passage à deux formes étranges, deux ombres d'hommes. Dès qu'elles eurent sur elles refermé sans bruit le battant, ces ombres ouvrirent la bouche et parlèrent, comme vous et moi.

— Ça y est, fit l'une, le tour est joué.

— Oui, répondit l'autre. De cette façon, nous allons pouvoir badiner tranquilles autour des tableaux qu'expose ici Gaston La Touche. Délurés, se sentant seuls et à l'abri de tout regard indiscret, les fantômes s'étaient aussitôt mis à l'aise, c'est-à-dire que, se précisant, ils avaient peu à peu raffermi et accentué leur personne, ravivé les traits amortis de leur visage, rembourré leurs corps et solidifié leur silhouette. Il eût été facile, maintenant — si on avait su qui c'était, mais voilà ! — de les reconnaître et de mettre un nom sur leur figure rasée. Tout de suite il apparaissait que c'étaient deux échappés de tricorne, et leur habit d'autrefois aussi bien que leurs jambes en élégance de culotte les signaient indubitablement du plus pur dix-huitième. Le col émergeant d'une cravate lâche, l'un portait haut une aimable et noble tête à la Bernardin de Saint-Pierre, dont les cheveux presque blancs flottaient avec générosité jusque sur l'habit vert Tivoli, et, sous des sourcils épais, ses yeux volontiers levés vers le ciel avaient cette expression de mélancolique et fière satisfaction qu'inspirent la vue d'une ruine ou la gracieuse ordonnance d'une cascade. Il tenait sous le bras gauche un carton à dessin aux cordons dénoués et las. Nez et menton voltairiens, grande bouche d'encyclopédiste aux lèvres pincées, pommettes osseuses, face sensuelle, opiniâtre et fine, aux pétillants regards, l'autre montrait, sous la poudre de la coiffure en aile de pigeon, un front marqué de plus de race et le nœud de soie noire de sa perruque avait presque l'air d'un nœud d'épée. Il balançait des mains vides, mais ces mains, singulièrement expressives et entreprenantes, semblaient, à toute visite — telles des mains de statuaire — pétrir et achever le morceau.

Ils n'avaient pas plutôt, l'un et l'autre, commencé leur inspection, qu'ils soufflaient déjà de plaisir.

— Voici — s'écriait le fantôme au carton — voici donc un mortel qui a donné son cœur au jet d'eau !... qui en a compris les élans, la force impérieuse et l'ensorcelante douceur, la rudesse sauvage quand, semblable à une glauque barre de fer, il s'échappe en ronflant du tube de plomb ainsi que de la dure narine du dauphin... ou bien la suave nonchalance, quand, arrivé à l'extrême de son audace et comme époumoné de monter, il s'éploie en parachute pour ne pas se faire de mal en redescendant et par petites secousses et hoquets graduels retombe alors sur des ailes brisées. Toutes les formes heureuses et hautaines que prend et quitte le jet d'eau : aigrette, plumet, panache ; soit encore qu'au bout d'une svelte tige il s'immacule en lis ou qu'il figure un compact et lumineux cyprès, ou que chassé par Eole il échevelle horizontalement ses tresses d'un même côté rabattues et plaquées comme sur la nuque de Diane... M. La Touche les a discernées, s'avisant aussi qu'il y a des jets d'eau gais et des tristes, des jeunes qui lancent tout droit leur coup de baïonnette et des vieillots qui tremblotent et toussotent, verdâtres, au fond du parc humide où fleurit dans la mousse le champignon couleur de tourterelle. Enfin, tout ce qui est de l'eau, de son âme fraîche et diaprée, de ses mille espièglerie, de son langage et de ses silences, il le sait par cœur et, comme il lui plaît il surprend cette capricieuse avec une égale sûreté aux moments où, tour à tour, elle rit, sanglote, raille, soupire, comme à ceux où elle apaise, berce et console.

— Oui, approuva son ami, tout cela est galant. Mais quoique n'ignorant pas la juste gloire que vous a valu pour la postérité l'interprétation de l'eau, je m'émerveille cependant que vous trouviez encore tant de choses à dire sur elle.

— Sur l'eau ? Mais, quand je m'y jette, j'y nagerais pendant des heures sans fatigue ! Et s'il y a toujours du nouveau à découvrir, c'est parce qu'elle n'est jamais la même ! Et non seulement jamais la même selon le temps... mais selon *les temps*... différente aujourd'hui de ce qu'elle était quand nous la vivions. Elle change avec les âges et devient ce que la fait l'époque au travers de laquelle elle a pour destin de couler. L'eau de 1908 et celle de 1775 ne se ressemblent pas. La mienne, à coup sûr, fut brillante, étourdie et fastueusement princière, quand j'avais l'honneur de lui donner libre essor sous l'arceau des charmilles, parmi les bleues verdures, et de la répandre en cérémonieuses nappes tout le long des escaliers qu'elle descendait marche à marche avec un lourd bruit de jupes royales, mais celle-ci, plus familière, que nous avons sous les yeux, n'est pas moins agréable et belle, et ce qui m'enchante, c'est ce mariage d'amour inattendu que je lui vois partout contracter avec le feu. L'eau et le feu ! ces deux grands ennemis, M. La Touche a eu l'exquise et originale idée de les unir et de leur faire faire bon ménage, en les irradiant l'un par l'autre. Il a complété le jet d'eau par le feu d'artifice et riposté aux gouttes par les étincelles. Observez bien son eau qui, d'abord, n'est pas l'eau glacée de M. Thaulow se congelant l'hiver et dans laquelle on prend la mort si l'on y choit, ni l'eau campagnarde et herbue de M. Daubigny, ni l'eau stagnante des forêts de M. Diaz, ni l'eau matinale de M. Corot, où l'on s'enrhume... Trempez-y votre main dans cette eau de M. La Touche, vous vous apercevrez qu'elle est tiède et parfumée. C'est une eau de piscine et de palais qui clapote contre l'onyx et le porphyre, une eau du soir-espoir faite pour les barques peintes qui glissent sur elle comme des carrosses aux roues sous-marines. Si l'on drainait le fond de cette eau-là, l'on y trouverait des colliers de perles, un peigne de dogaresse, des buccins, des bagues et des pierres de lune ; à sa surface elle balance la naïade et le cygne, agite ses courts et innombrables petits flots pressés qui semblent des prunelles et des lèvres et fait voguer côte à côte la rose évadée du bouquet, l'éventail rompu, l'écorce de l'orange, le mirliton qui se décolle et la baguette de la fusée morte. La Touche — dont le nom vous a vraiment tournure de pastelliste de notre temps — a découvert que cette eau déjà si émouvante dans le plein du jour, devenait, le soir, magique aux flambeaux et qu'elle était propice aux fêtes nocturnes, aux joutes sous les étoiles, à la lueur de lampe des ballons vénitiens, lorsque, dans ses filets d'émeraude, elle emprisonne et ramasse les reflets des illuminations comme un banc de cyprins dorés. Et puis, voici que dans l'île, ou au delà de la colonnade, on tire avec lenteur le feu d'artifice rapide et divin... et, alors, comme par gageure, ce pyrotechnicien de la palette, — remarquez ? — choisit, afin de l'immobiliser, l'incomparable seconde où crève la grenade de feu pour laisser retomber en pluie, sur nos fronts, ses grains de saphir, d'émeraude et son sang de lumière !... Eh bien, mais parlez, vous aussi, Claude ? vous ne dites rien ?

— J'écoute et surtout je regarde, répondit le voisin. Je regarde à pleins yeux. Comme vous, j'admire, en le partageant, le goût si violent et prononcé de cet artiste pour l'eau qui fait que rien d'elle ne lui échappe. Il connaît qu'après avoir été soufflétée par la rame, elle pleure au bout des avirons et qu'elle filtre malgré tout à travers les doigts de la femme rejoints en coupe. Si le pan d'un manteau, la frange d'un tapis ou la main d'une aventureuse y traîne jusqu'au poignet qui s'en trouve tranché, il l'indique... à peine. Il nous fait caresser le cygne qui, du haut de sa petite tête arrogante, a toujours l'air de guetter au loin où Léda se cache. Il est bien, comme vous l'avez laissé entendre, celui qui s'est rendu compte que les musiques sont plus belles sur l'eau, dans les transparentes ténèbres, aux flammes de Bengale ou sous la molle et continue averse des chandelles de Rome. Et il a une prédilection merveilleuse aussi pour l'or, tous les ors, l'or des feuilles, l'or que verse du haut des lustres le triple diadème des bougies, et l'or du cierge des processions, l'or du pétard et du serpenteau, l'or des lambris, des glaces, des cadres, du vitrail, l'or du soleil aux lames des persiennes et cet or à lui, son or breveté, ce vif or clair à croire qu'il écrase sur la toile le zeste d'un citron des Hespérides. Mais ce qui me le rend plus cher et le rapproche de mon cœur, c'est qu'il apprécie comme moi — d'un fol et mythologique amour — le corps inépuisable de la femme. Quel émoi personnel n'éprouvai-je pas devant ces nymphes et ces faunes qui portent accrochées à leur corne de bélier des couronnes de roses alourdies d'eau ? Rien qu'à contempler la large oreille du singe ou celle en cornet et toute pointue du satyre, je respire l'odeur du boudoir et des bois. Enfin, il trouve, avec l'eau dont il joue et qu'il masse à volonté, le moyen de faire aussi de la sculpture la plus gracieusement sensuelle, car l'eau va plus avant que nos mains. A peine a-t-elle pris contact avec les flancs de la baigneuse qu'elle les bat... la voilà partie, souple, téméraire, plus indiscrète que ne le fut jamais mon pouce. Rien ne la retient. Elle s'insinue, se faufile, enveloppe les charmes qu'elle voile et découvre à la même minute, lèche une épaule, moule un sein, prend l'empreinte du pied ou le tour de taille. Et quand la sirène émerge brusquement de l'onde en dressant un buste nacré qui ruisselle, l'eau, fâchée, qui lui monte et s'arrête à la ceinture, fait courir autour de ses hanches et dans le creux de ses reins d'innombrables cercles de moire que l'on dirait les reflets des écailles par où se termine en dessous sa tortueuse beauté.

— Païen que vous êtes ! soupira, un tantinet troublé, l'homme à l'habit vert. Mais il se fait tard, voici le jour et l'on va ouvrir. Plions bagage.

— Déjà ! fit l'autre. Au moins laissons-lui une trace de notre passage

A l'instant même, une petite feuille bleutée fut déchirée en deux. Sur chaque morceau, chacun écrivit son nom au fusain et le tout, bien en évidence, fut glissé au bas de *la Fête de Nuit*, entre le cadre et la toile.

Puis les illuminations moururent et les deux ombres s'évanouirent. Et quand, deux heures après, le bon peintre La Touche entra le premier dans son exposition pour voir un peu comment tout ce monde-là avait dormi, sa surprise émerveillée ne fut pas petite de découvrir les cartes des visiteurs. Sur l'une, il y avait : Hubert-Robert, — et sur l'autre : Clodion. Et ce dernier avait ajouté : « venus exprès des Champs-Elysées pour tirer le chapeau à leur petit-fils. »

Henri Lavedan.

(Reproduction et traduction réservées.)

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES ROMANS DE « L'ILLUSTRATION »

Après *Jeunes Filles*, de M. VICTOR MARGUERITTE, nous publierons :

Poupette, une longue nouvelle de M. MARCEL PRÉVOST, illustrations de Georges Scott.

Paraîtront ensuite successivement :

Un Grand Homme, nouvelle, par M. GASTON RAGEOT, illustrations de Léon Fauret.

Le Parfum de la Dame en noir, suite des *Aventures de Joseph Rouletabille, reporter*, par M. GASTON LEROUX, illustrations de J. Simont.

La Flambée, roman, par M. HENRI DE RÉGNIER.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Le prochain numéro de *L'Illustration théâtrale* paraîtra au commencement de juillet et contiendra :

Amoureuse, la célèbre pièce, en trois actes, de M. G. DE PORTO-RICHE (texte conforme aux représentations de la Comédie-Française) ;

L'Ecran brisé, un acte, par M. HENRY BORDEAUX, qui va être joué la semaine prochaine, au Théâtre-Français également.

L'IMPÉRATRICE DE CHINE

Le dernier incident de la frontière du Tonkin et du Yunnan, au cours duquel un officier français et quelques tirailleurs annamites, traîtreusement attaqués par des réguliers chinois, ont péri, ramène notre attention sur l'Empire du Milieu. Par les circonstances dans lesquelles il s'est produit, en pleine agitation révolutionnaire, il donne, au moment même où l'opinion s'accréditait d'une Chine modernisée et forte, singulièrement raison aux articles pessimistes que j'ai publiés dans *le Temps*, à la suite d'un voyage d'études dans ce pays. Il semble bien qu'au lieu de la régénération dont on parlait, les tentatives d'adaptation à la civilisation d'occident, mal dirigées, doivent, en effet, ainsi qu'une médication trop énergique maladroitement appliquée à un corps usé et moribond, précipiter fatalement la crise suprême.

Ce spectacle unique de la plus vieille société du monde se débattant contre les atteintes de la mort devient plus passionnant encore si l'on songe que c'est une femme qui préside, depuis près d'un demi-siècle, à ce prodigieux écroulement. Et cette femme extraordinaire à laquelle l'existence de l'empire paraît liée au point qu'il disparaîtra sans doute quand elle aura cessé de vivre, a une personnalité extrêmement originale et dominatrice, digne à tous égards d'une aussi tragique destinée. Il suffit, pour en être convaincu, de connaître l'origine et les grandes lignes de son règne.

Tsou-Hsi, fille d'un maréchal tartare, devint la concubine de l'empereur Sien-Fou qui mourut en 1861. Le fait de lui avoir donné un enfant mâle, alors que l'épouse était restée stérile, lui avait valu le titre d'impératrice de l'Ouest, en raison de l'orientation de son palais, la femme légitime portant, pour une raison analogue, le nom d'impératrice de l'Est. On sait que d'après la loi chinoise, l'épouse légale devient la mère de l'enfant de la concubine. Tsou-Hsi, dont l'esprit ambitieux et dominateur avait déjà donné sa mesure, sut néanmoins conserver tous les droits maternels au détriment de la véritable impératrice qui, d'ailleurs, trépassa, elle aussi, fort opportunément. Elle était donc désormais seule maîtresse de l'empire, quand la mort de son fils, qui disparaissait sans descendant, vint tout remettre en cause. C'était la fin de sa toute-puissance, mais, par un coup d'Etat audacieux et contraire aux règles les plus sacrées, elle choisit elle-même le successeur au trône en la personne de son neveu, Kouang-Su. Celui-ci n'avait aucun droit à la couronne; il présentait par contre, pour sa tante, le précieux avantage de n'avoir que cinq ans et de nécessiter une longue régence. Il était en outre le fils d'un de ses amants, le prince Tchoun, l'un des frères de l'empereur Sien-Fou.

L'impératrice qui était aussi sensuelle que belle, avait, en effet, les appétits et les passions des natures violentes. Elle passe pour avoir eu d'innombrables caprices auxquels elle a satisfait largement. C'était alors une impériale débauchée dont la vie secrète et intense s'apparente à celle de quelques-unes des grandes souveraines de notre histoire d'Europe. Mais elle était également intelligente, énergique et autoritaire. Elle ne l'a pas seulement montré dans les débuts tachés de sang de son accession au pouvoir, elle en a donné de multiples preuves au cours des nombreux événements de l'une des époques les plus tourmentées de la Chine.

Montée sur le trône en pleine insurrection des Taïpings, au moment où l'expédition franco-anglaise venait de se terminer par la prise de Pékin, elle a eu à liquider, pendant son règne, toute une série d'autres guerres malheureuses, contre la France, dans le sud, contre le Japon, au nord, et contre l'Europe tout entière, en 1900, après le soulèvement des Boxers. Bien qu'on l'ait nié, elle avait résolument pris la tête de ce mouvement xénophobe dès qu'il avait gagné la capitale. Les placards qui avaient été affichés partout et qui ordonnaient le massacre des étrangers, étaient signés de son nom. Après l'échec de cette équipée antieuropéenne, elle sut user d'une tactique si souple et si habile qu'elle trompa complètement ceux qui en avaient le plus souffert et que leur longue connaissance de l'âme chinoise aurait dû rendre le plus méfiants. Je me souviens qu'en 1904 Mgr Favier, qui semblait avoir oublié le siège du Peïtang, me fit d'elle un éloge pompeux, en l'innocentant entièrement de tout ce qui s'était passé. Quoi qu'on en pense, il est au moins curieux que son grand favori, avant que la crise commençât, fût celui-là même qui la préparait, le prince Tuan, dont elle avait choisi le fils, l'empereur n'ayant pas d'enfant, comme héritier de la couronne.

C'est d'ailleurs dans sa politique intérieure que ses qualités éclatantes d'autorité et de décision se sont surtout révélées. Indépendamment du fardeau très lourd que constitue le gouvernement du plus grand empire du monde, rendu plus incommensurable encore par le manque de communications et l'hétérogénéité des provinces, elle a dû faire face à des incidents, à des complots et à des intrigues de cour incessantes, au milieu desquels se seraient affolées les têtes les plus solides. On se rappelle avec quelle promptitude et quelle rudesse, bien que déjà vieille, elle déjoua le complot de 1898. Son neveu, l'empereur Kouang-Su, acquis aux idées du réformiste Kang-Yu-Wei et sentant qu'en présence de l'hostilité de l'impératrice et de son entourage conservateur il ne pourrait les mettre en pratique, avait résolu de s'emparer de la vieille souveraine et de ses partisans. Le coup d'Etat devait avoir lieu pendant la nuit. Avertie, la veille, par Yuan-Chi-Kaï, qui avait promis au Fils du Ciel l'appui de ses soldats et qui ainsi le trahissait, elle prit sans hésitation les devants. Tous les mandarins novateurs, sauf leur chef qui put s'enfuir, arrêtés, eurent incontinent la tête tranchée et Kouang-Su, giflé par sa tante comme un gamin pris en faute, fut interné dans un pavillon de la ville interdite. Et l'impérieuse Tsou-Hsi reprit le pouvoir qu'elle n'a plus abandonné.

Elle eut, par la suite, à réprimer une autre conjuration, bien moins importante que la première, il est vrai, mais piquante par la qualité des personnes qui l'avaient tramée. Elle n'est du reste connue que d'un très petit nombre de gens. J'en tiens les détails d'une personnalité de la colonie européenne que les circonstances contraignirent à jouer, dans cette aventure, un rôle de confident. L'héroïne fut une jeune Chinoise du monde diplomatique qui eut, il y a quelques années, un vif succès de curiosité dans les salons parisiens. Devenue, à son retour en Chine, demoiselle d'honneur de l'impératrice, très coquette et très ambitieuse, elle voulut faire la conquête de l'empereur. Elle réussit, paraît-il, si bien dans son entreprise, qu'elle put espérer devenir sa femme. Mais il fallait, pour cela, faire répudier ou disparaître l'épouse légitime, l'insignifiante Ouan-Ho, nièce de la redoutable douairière et surtout séquestrer ou supprimer celle-ci. La frêle poupée Céleste que nos réunions mondaines avaient vue bostonner et flirter et qui ne risquait rien moins, en cette affaire, que d'être coupée en morceaux, n'hésita pas un instant devant une si périlleuse et si effroyable tentative. Elle en assuma même la direction et recruta les complices. Ce ne furent pas, cette fois, des soldats et des mandarins, mais des hommes plus adroits et plus sûrs, des eunuques du palais que la petite fille, rouée et salace, avait littéralement détraqués. Cette histoire, qui aurait pu si facilement tourner au drame, se termina d'une façon burlesque. Démasquée, je ne sais trop comment, par la terrible souveraine, la jeune intrigante, avertie à temps, se réfugia, un soir, avec sa famille, tous vêtus en coolies, dans le quartier des Légations, d'où elle put s'enfuir jusqu'à Shanghaï.

C'est vers cette époque que l'impératrice, comprenant, à la suite de la guerre russo-japonaise, la nécessité de régénérer la Chine, eut le courage et l'énergie de rompre avec son long passé traditionaliste et de se mettre à la tête du mouvement des réformes. Sans doute elle n'y vint que sous la pression des événements et de l'état des esprits, dans le souci surtout de maintenir l'empire sous la domination de sa race, mais elle en commença l'exécution avec une telle maîtrise qu'on put croire alors qu'elle viendrait à bout de cette tâche formidable. Si l'âge avait éteint chez elle l'ardeur des sens et remplacé, par l'amour des fleurs, les fantaisies déréglées d'autrefois, l'esprit et le corps restaient en effet d'une vigueur exceptionnelle. Quand elle recevait les dames des légations, elle se plaisait à les fatiguer, malgré ses soixante-quatorze ans, en grimpant comme une jeune fille à travers les rocailles de ses jardins.

Mais tout a une fin et les créatures les plus fortement trempées doivent à leur tour subir la cruelle loi de l'âge. Frappée, il y a un an et demi, d'une sorte de paralysie de la face, sa santé en a été très atteinte et ses facultés ont considérablement baissé. Elle n'est plus, depuis, que l'ombre d'elle-même et elle ne gouverne que par à-coups, sous l'influence du dernier incident ou de la plus récente intrigue. Toutes ses décisions portent ainsi la marque du plus grand désordre mental et ne contribuent pas peu à rendre la situation de plus en plus critique. Placée au centre de toutes les coteries adverses, elle penche tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre, déterminée en cela par les mobiles les plus puérils. Le dernier personnage qui lui parle a raison. On a vu des vice-rois en disgrâce, rappelés, et qui, arrivés à la cour, après avoir été reçus et entendus par elle, devenaient les grands favoris et voyaient du reste leur crédit épuisé au bout de quelques jours. La pire conséquence d'une telle versatilité d'humeur, c'est l'absence de toute politique suivie, ce qui explique amplement les multiples alternatives par lesquelles ont passé les réformes. Tous ceux qui ont étudié la politique chinoise depuis deux ans connaissent ces fluctuations inouïes, ces mouvements incessants d'action et de réaction qui sont sans exemple dans l'histoire des autres peuples. Ces variations continuelles ont encore cet effet déplorable d'aviver et de compliquer les rivalités des grands mandarins, par l'espoir que chacun peut entretenir de gagner à soi la faveur impériale. Et, cela, au moment où l'union de tous serait le plus indispensable au salut de la Chine. En sorte que le jour où l'impératrice, qui, malgré tout, par son prestige, tient réunis autour d'elle tous ces clans ennemis, disparaîtra, on ne peut prévoir, surtout avec les progrès de l'idée révolutionnaire en certaines provinces, qu'un désordre chaotique et peut-être le final cataclysme. Elle semble d'ailleurs, parfois, entrevoir elle-même cette tragique issue et elle fait alors des efforts émouvants pour la conjurer. Elle cherche à réconcilier les plus irréductibles adversaires, elle appelle auprès d'elle, comme conseillers de l'empire, Yuan-Chi-Kaï et Tcheng-Che-Tong, vieux rivaux qu'elle veut réconcilier en mariant le fils de l'un à la fille de l'autre. Elle insiste en vain pour que Tchen-Tchoen-Hien, un de ceux dont le concours serait si précieux, parti en disgrâce et boudant dans sa province, revienne à la cour. On sent, chez elle, cette volonté tenace de réunir, en un seul faisceau, autour du trône mandchou chancelant, toutes ces forces divisées. Mais on sent aussi qu'elle est impuissante à y réussir. Et ce spectacle est vraiment, pour ceux qui savent le voir, d'une grandeur et d'une tristesse infiniment poignantes.

Aujourd'hui, cette grande souveraine, qui lutte si désespérément, à son déclin, pour maintenir la domination de sa race, est encore, en dépit des ravages de la maladie et du temps, impressionnante à regarder. Bien que de taille plutôt petite et de corpulence médiocre, une distinction presque surnaturelle la rend très imposante. Dans son visage allongé, le nez busqué et les yeux très vifs donnent à sa physionomie un caractère saisissant de souveraineté que n'arrivent pas à affaiblir les joues pendantes et la bouche légèrement de travers que lui a laissées sa dernière maladie. Sa voix est à la fois douce et impérative. Contrairement à la coutume des Chinoises et des Mandchoues, elle ne se maquille pas. Les ongles, démesurément longs, enfermés dans des doigtiers en or, la richesse de ses vêtements et la splendeur de ses bijoux, particulièrement de sa coiffure en perles, par leur note d'étrangeté et de merveilleux exotisme, la parent d'une majesté d'idole. Du reste, sauf les Européens, tous, y compris l'empereur, ne lui parlent qu'à genoux.

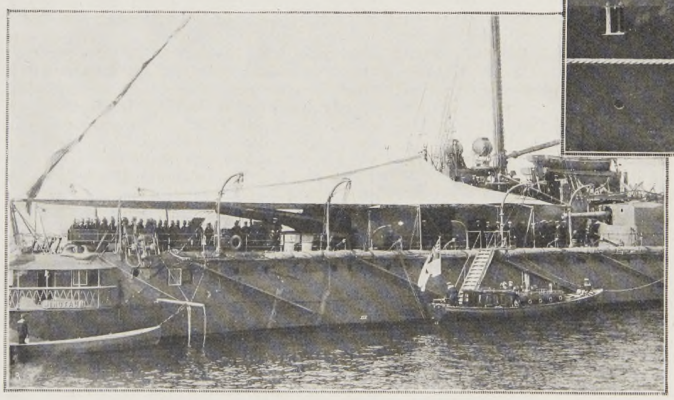
Telle est cette Théodora d'Extrême-Orient qui, depuis quarante-sept années, règne sur l'innombrable fourmilière jaune. Et ce qui nous émeut surtout en elle, plus encore que sa vie orageuse, plus que sa prestance quasi divine et que sa surhumaine puissance, c'est qu'elle est l'auguste personnification d'une civilisation millénaire et agonisante et de tout un passé fabuleux qui, avec elle, entrera dans la tombe.

JEAN RODES.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

L'ENTREVUE DE REVEL. — Arrivée en rade du yacht royal et des navires anglais.

Arrivée de la famille impériale russe. — *Phot. Tchérine.*

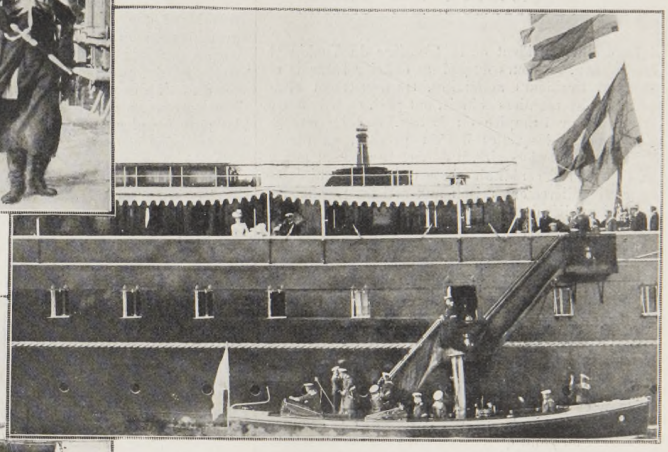


Visite du tsar au croiseur anglais *Minotaur*.

L'entrevue qu'ont eue, dans la mer Baltique, au large de Revel, le roi Edouard VII et l'empereur Nicolas II a eu plus de retentissement encore qu'on ne l'avait pu prévoir, et l'écho des commentaires qu'elle a soulevés dans la presse est éteint à peine.

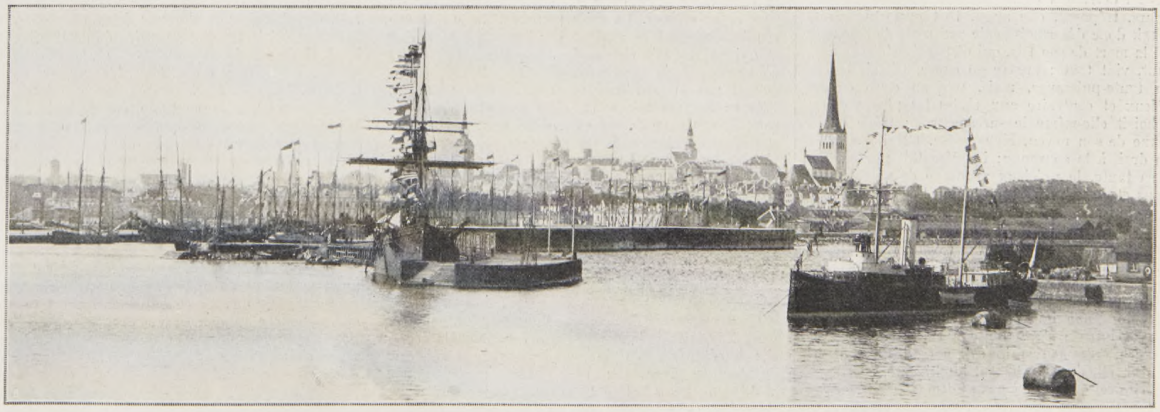
Nous avons dit, la semaine dernière, dans quelles conditions s'était effectuée la rencontre entre les souverains anglais, venus à bord du yacht *Victoria-and-Albert* et les souverains russes, que le train impérial avait amenés à Revel et qui avaient gagné aussitôt le yacht *Standart*. Nous avons énuméré aussi les personnages qui accompagnaient et le roi et le tsar.

Les toasts prononcés par les deux monarques au cours du dîner donné, le 9 juin, à bord du *Standart*, n'ont pas eu la banalité habituelle à ces allocutions de circonstance. On a senti de part et d'autre



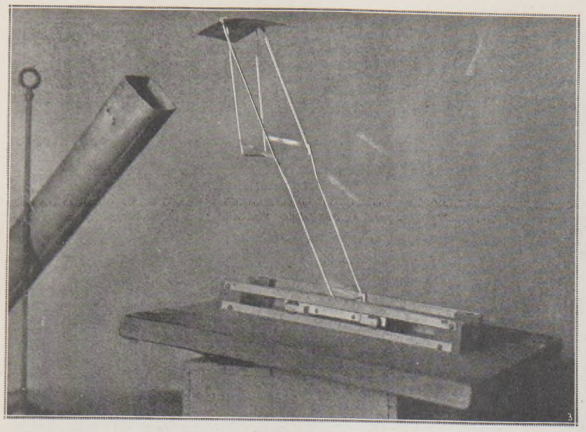
Le tsar à bord de son yacht : le *Standart*.

une ferme volonté de consacrer, d'accentuer encore la politique de rapprochement dont l'accord du 31 août 1904 avait été l'affirmation officielle. Edouard VII comme Nicolas II ont exprimé l'espoir que les liens qui unissent les deux pays deviendront de plus en plus étroits, de plus en plus serrés. Tout de suite, on a vu dans ce vœu l'indice de la formation probable d'une nouvelle triplice, — Russie, Angleterre, France. Et c'est là ce qui a provoqué tant de commentaires. Pour attester encore l'amitié qu'il venait de manifester au tsar, dans son toast, le roi Edouard le nommait amiral de la flotte britannique. L'empereur Nicolas n'a pas tardé, d'ailleurs, à jouir de l'une des prérogatives attachées à son grade : au cours d'une visite qu'il fit, le 10, à bord du croiseur anglais *Minotaur*, la banderole d'amiral fut arborée sur ce navire, et son commandant vint faire à l'impérial visiteur le rapport d'usage.

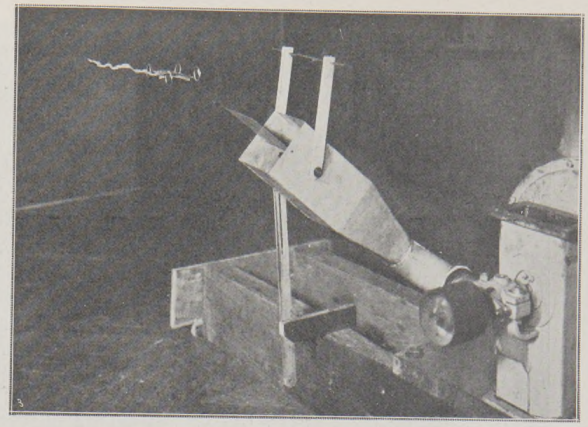


Le port de Revel, vu de la mer, pendant les fêtes. — *Photographies Butia.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Le chariot remonte contre le courant d'air sur le plan incliné.



Le courant d'air, lancé sous le petit « oiseau » d'aluminium, maintient celui-ci dans l'espace

LES APPAREILS CONSTRUITS PAR M. MARCEL DEPREZ POUR MONTRER L'INFLUENCE DU VENT SUR LE FLAMENT DES OISEAUX

L'HOMME POURRA-T-IL PLANER ?

Le docteur Quinton, inventeur du traitement par injections d'eau de mer dont nous avons parlé il y a quelque temps, et ancien élève du professeur Marey, le premier qui jeta quelque lumière sur le mécanisme du vol des oiseaux, propose un nouveau record aux champions de l'aviation. Il offre un prix de 10.000 francs au premier aviateur « qui restera cinq minutes en l'air, *moteur éteint*, sans descendre de plus de 50 mètres ». La fondation de ce prix assez inattendu semble avoir été inspirée par une invention curieuse de M. Marcel Deprez pour nous démontrer comment les oiseaux planeurs peuvent, sans le plus léger frémissement d'ailes, se maintenir en l'air et, même, avancer *contre* le vent.

Les théoriciens de l'aviation sont aujourd'hui fort divisés sur la façon d'expliquer le planement. Les uns prétendent que l'aigle se soutient dans l'espace grâce à un mouvement imperceptible de ses rémiges ; d'autres, partisans de son immobilité, invoquent des influences électriques, radioactives, ou autres. Pures hypothèses dont la vérification échappe au contrôle de nos sens et parmi lesquelles aucune observation vraiment scientifique ne nous permettait encore de choisir.

M. Marcel Deprez, membre de l'Institut et professeur d'électricité industrielle au Conservatoire des arts et métiers, a la science variée : tantôt sévère, tantôt gaie. Il est le premier physicien qui démontra, il y a une vingtaine d'années, la possibilité pratique de transporter à grande distance le courant électrique. Il convainquit alors fort peu de monde, et fut même réfuté par des « savants » ; or, les transports d'énergie électrique à 500 kilomètres et plus sont devenus chose courante. Plus récemment, M. Deprez nous expliqua pourquoi un chat retombe toujours sur ses pattes ; aujourd'hui, il nous présente deux appareils de laboratoire construits, il tient à le déclarer, avec la collaboration très précieuse de son préparateur, M. Verney. Ces appareils sont combinés d'après des principes connus, mais ils apportent une contribution intéressante à la solution du problème de l'aviation.

Le premier est un petit chariot surmonté d'un cadre analogue à celui de certains tramways à trolley, lequel supporte à son extrémité une feuille d'aluminium légèrement incurvée. Posé sur un plan incliné, ce chariot en suit naturellement la pente. Mais si l'on fait arriver sur la feuille d'aluminium un courant d'air ascendant sous un certain angle, dans le sens qui semblerait devoir accélérer la descente du chariot, celui-ci remonte le plan incliné.

Le second appareil, presque aussi simple, paraît encore plus démonstratif. Un rectangle d'aluminium, incurvé, simule les ailes de l'oiseau ; intérieurement, le long de son petit axe, une cellule verticale, du même métal, très courte, représente le corps. Aux quatre coins, un anneau permet d'enfiler l'oiseau sur deux fils tendus horizontalement.

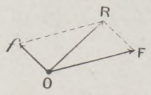
Comme précédemment, lançons sous cet oiseau géométrique un courant d'air ascendant soufflant obliquement de droite à gauche : il s'enfuit vers la gauche. Changeons l'angle du vent, il plane en sautillant légèrement sans avancer ni reculer. Et il se maintiendrait en équilibre dans l'espace, sans le secours des fils — qu'il quitte d'ailleurs à tout instant — si son poids infime ne rendait pratiquement impossible le maintien rigoureux de l'angle et de l'intensité de vent qui déterminent l'équilibre.

Enfin, en modifiant encore l'angle du courant d'air, l'oiseau, au lieu d'être chassé vers la gauche dans la direction du vent, viendra vers ce dernier et s'avancera de gauche à droite.

Comment expliquer ces divers phénomènes, et qu'en conclure ?

Il est un principe de mécanique, dit du *parallélogramme des forces*, qui peut s'exprimer ainsi :

Quand un objet O est sollicité en même temps par deux forces de sens différent F et f, l'action combinée de ces deux forces a pour résultante une autre force R, représentée par la diagonale du parallélogramme construit sur les deux lignes F et f.

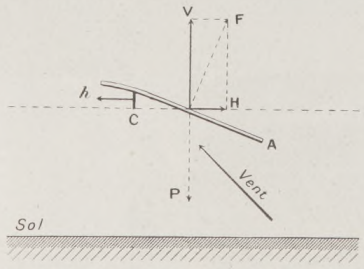


En d'autres termes : si une bille O reçoit simultanément une chiquenaude qui, seule, l'enverrait en F, et une autre chiquenaude qui l'enverrait en *f*, cette bille va en R.

On démontre, en outre, qu'inversement, une force quelconque peut se décomposer d'une infinité de façons en deux autres forces. Et ce théorème nous permet d'expliquer ou d'interpréter, dans certains cas, l'action des forces naturelles.

Enfin, il est établi, depuis déjà longtemps, que quand un corps est plongé dans un fluide — l'air, par exemple — toutes les pressions qu'il reçoit de ce fluide s'exercent normalement à sa surface.

Ceci posé, il est facile de comprendre, en suivant notre schéma, la façon, au premier abord paradoxale, dont se comportent les appareils de M. Deprez.



Le vent, en venant frapper la feuille d'aluminium A, exerce sur elle une pression de bas en haut représentée par la force F, normale au plan. Cette force se décompose en deux autres : l'une, verticale V, tendant à soulever la feuille, et qui équilibre la force de la pesanteur P, laquelle tend à la faire tomber ; l'autre, horizontale H, qui pousse la feuille d'aluminium contre le vent. Voilà pourquoi le chariot remonte le plan incliné ; pourquoi un bateau, en louvoyant, peut avancer vent debout.

Ajoutons à la feuille d'aluminium un petit appendice ou écran vertical C, comme dans le second appareil. Cet écran reçoit lui-même du vent une pression qui, s'exerçant toujours normalement, se traduit ici par une force horizontale *h*, directement opposée à H et qui peut lui être inférieure, supérieure ou égale.

Si inférieure, l'oiseau d'aluminium avance contre le vent ; si supérieure, il est chassé par lui ; si égale, les deux forces se neutralisant, il se maintient en équilibre : il plane.

Ce rapport dépend de la surface du plan et de celle de l'écran, de la force et de la direction du vent. M. Deprez a calculé que son oiseau ne peut avancer contre le vent que s'il forme avec l'horizontale un angle plus petit que celui que celle-ci forme avec le vent.

De tout ce qui précède, le savant se croit autorisé à conclure que les oiseaux du bon Dieu, en général, et les oiseaux planeurs, spécialement, se comportent dans l'espace comme son oiseau de laboratoire : ils planent, et, parfois, avancent contre le vent, sans un mouvement d'aile. Et seuls, les oiseaux à très grande envergure peuvent planer, parce que la surface de leur corps est relativement assez minime pour que la pression qu'elle reçoit du vent soit inférieure ou, tout au plus, égale à la pression du vent sur les ailes.

Dès lors, M. Deprez croit théoriquement démontré qu'un aviateur peut planer, c'est-à-dire se maintenir en l'air, *même contre le vent*, sans reculer ni avancer, et cela par un simple système d'équilibrage, et en dehors de toute action du moteur. Dans ces conditions la force de propulsion nécessaire se trouverait considérablement réduite.

M. Deprez ne va pas plus loin ; il laisse de côté les indications de ses appareils en ce qui concerne l'avancement contre le vent. Il estime, d'ailleurs, que cette faculté d'avancer serait toujours minime.

Gardons-nous d'imiter les enthousiastes qui, aussitôt après avoir entendu parler de ces joujous scientifiques, nous ont prédit, à brève échéance, des aéroplanes parcourant 300 ou 400 kilomètres à l'heure. La chose arrivera peut-être : les autos font du 150 et davantage. Bornons-nous, aujourd'hui, à envisager la possibilité pour l'homme d'arriver à planer, soit en utilisant un équilibrage automatique, soit en acquérant par la pratique cette souplesse d'adaptation au vent que l'oiseau possède par instinct. En tout cas, la découverte de M. Deprez et le prix Quinton donnent au problème de l'aviation une orientation nouvelle fort intéressante.

F. Honoré.

LA DÉGRADATION D'ULLMO

(*Voir les gravures aux deux pages suivantes.*)

Le 12 juin a eu lieu, à Toulon, la dégradation de l'enseigne Charles-Benjamin Ullmo, reconnu coupable du crime de haute trahison et condamné à la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée.

Dès l'aube, une foule énorme, tumultueuse, avait envahi la place Saint-Roch, désignée pour la parade d'exécution, et ce fut à grand'peine qu'on put dégager le terrain où les troupes s'étaient rangées en carré, sous le commandement du capitaine de vaisseau Dutheil de la Rochère. A huit heures trois quarts, un « garde à vous ! » retentit, la porte de la prison maritime s'est ouverte : Ullmo paraît, vêtu de son uniforme, escorté de quatre fusiliers marins et d'un second maître. Très pâle, la tête droite mais les yeux sans regard, il s'avance d'un pas automatique. Arrivé au centre du carré, il s'arrête devant la ligne formée par les officiers de l'armée et de la marine ; les tambours battent, les clairons sonnent, puis le greffier du conseil de guerre donne lecture du jugement. Cette formalité accomplie, le capitaine de vaisseau Dutheil de la Rochère prononce, d'une voix forte, avec une émotion contenue, la brève et définitive sentence : « Ullmo (Benjamin-Charles), vous êtes indigne de porter les armes. De par la loi nous vous dégradons. »

A ces paroles succède immédiatement l'exécution, la scène la plus impressionnante de la lugubre cérémonie. Un sous-officier, décoré de la médaille militaire, le premier maître de mousqueterie Alexandre Morin, s'approche du condamné et porte la main sur lui ; d'un geste brusque il arrache les galons de la casquette, les boutons de la tunique, les épaulettes ; il déboucle le ceinturon, tire l'épée du fourreau, la brise sur son genou, en jette les deux tronçons à terre ; en quelques secondes, tous ces attributs gisent aux pieds de l'ex-enseigne, qui blêmit davantage, tressaille douloureusement et ne peut retenir ses larmes. Ullmo fait un suprême effort pour se raidir, car il lui faut encore passer devant le front des troupes : toujours encadré des quatre fusiliers, la tête nue, en son uniforme noir, semblable maintenant à un vêtement de deuil, il marche rapidement, prêt à fléchir à chaque instant, tandis qu'une tempête de huées, de clameurs impitoyables s'élève de la foule.

Enfin, ramené à quelques pas de la prison pour être remis aux gendarmes, il arrive péniblement au terme de la terrible épreuve ; il n'est plus qu'une lamentable épave quand il disparaît derrière la lourde porte qui se referme avec un bruit sourd.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

AVANT LA DÉGRADATION. — Ullmo, en uniforme, conduit par un peloton de fusiliers marins, sort de la prison.

Photographie Marius Bar, Toulon. — Voir l'article à la page précédente.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

APRÈS LA DÉGRADATION. — Ullmo, remis aux gendarmes, est reconduit à la prison.
Photographie Marius Bar, Toulon.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

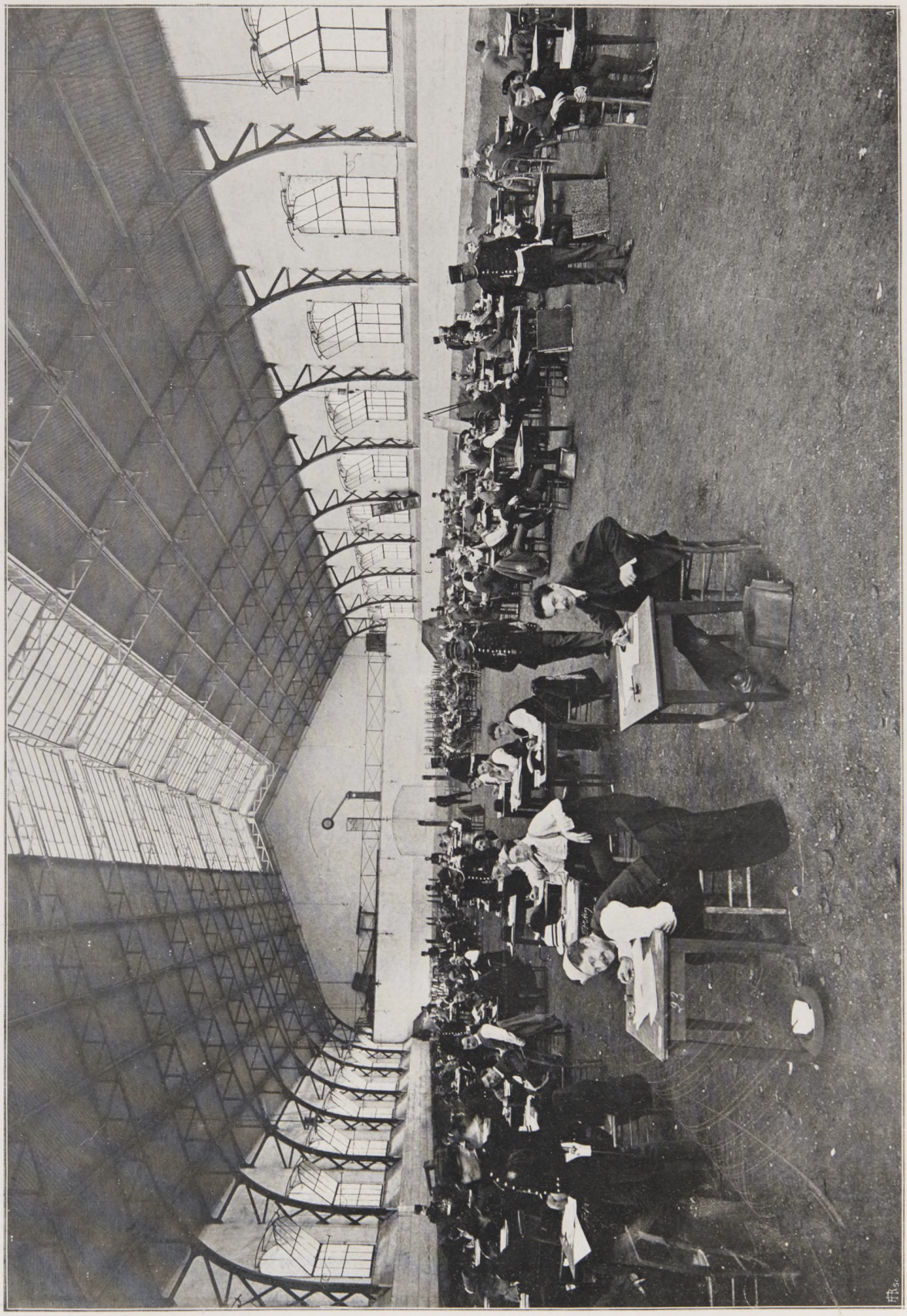
LA JOURNÉE DES DRAGS, A AUT

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

UIL : LA TRIBUNE RÉSERVÉE

La « Grande Semaine », qui va du dimanche du Grand Steeple d'Auteuil au dimanche du Grand Prix de Paris, compte une journée élégante entre toutes : celle du vendredi, dite journée des Drags, parce que les propriétaires de mail-coaches *ou* drags *se rendent à Auteuil en cette circonstance avec leurs attelages à quatre, évocateurs des fêtes sportives d'avant l'automobilisme. Ces attelages, rangés correctement sur la pelouse, sont une attraction ; mais la plus puissante est en face : c'est la tribune réservée, « immense jardinière complètement garnie, dans laquelle les femmes, toutes en beauté, semblent des fleurs piquées avec art ». (Gaulois du 13 juin.) — La monographie qu'un de nos collaborateurs a consacrée vendredi dernier à celle que nous reproduisons ici, justifie cette ingénieuse comparaison de notre mondain confrère.*

Digitized by Google
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



LE CONCOURS D'ADMISSION A SAINT-CYR. — La composition d'histoire dans un manège de l'Ecole Militaire.

Photographie Neurdein frères. — Voir l'article, page 426.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNE ROUTE AU JAPON. — Un mètre cinquante-cinq de largeur; quarante pour cent de pente; cent trente virages à angle aigu, de dix en dix mètres.

Photographie communiquée par M. G. Bourcier Saint-Chaffray, organisateur du raid automobile New-York-Paris. — *Voir l'article à la page suivante.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Il faut manœuvrer à la main les roues de direction.

Entre le talus et le précipice, sur les pentes du volcan Fuji.

COMMENT ON VIRE SUR LES ROUTES JAPONAISES

LES ROUTES DU JAPON

Après avoir traversé dans toute leur largeur les Etats-Unis, puis le Japon, les aventureux chauffeurs qui pilotaient la voiture française de Dion-Bouton dans le raid automobile New-York-Paris, sont rentrés en Europe par les voies ordinaires. Il leur a semblé, en effet, peu intéressant et peu utile de reprendre, à travers la Sibérie, des itinéraires qu'avait fait connaître, l'an dernier, la course Pékin-Paris.

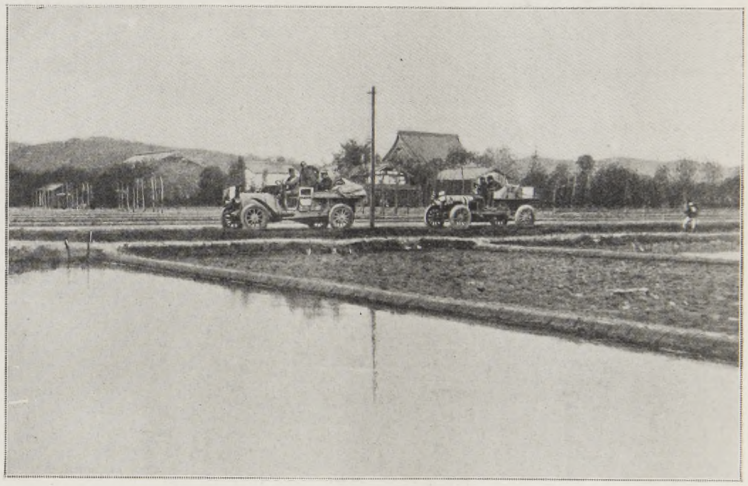
Nous avons déjà montré quelles difficultés les concurrents avaient rencontrées entre New-York et San-Francisco, où il leur avait fallu se frayer un chemin à travers d'épaisses nappes de neige. M. Bourcier Saint-Chaffray, qui avait organisé l'épreuve pour le compte du Matin, *et qui, avec M. Autran, conduisait la de Dion-Bouton, marchant de concert avec la voiture italienne Zust, nous apporte aujourd'hui, avec d'étonnantes photographies, de bien curieux détails sur les conditions dans lesquelles s'est accomplie la traversée du Japon. C'est sans doute, de tous les pays du monde, celui où la route est le moins favorable à l'automobilisme. A ce titre, les pittoresques notes qu'on va lire intéresseront les chauffeurs que l'Empire du Soleil Levant attirerait :*

Après avoir parcouru 2.000 kilomètres de solitudes couvertes de neige, entre New-York et Chicago, puis 3.000 kilomètres de champs argileux, de Chicago aux Montagnes Rocheuses, et 4.000 kilomètres, enfin, à travers cette chaîne, où des fondrières, des landes broussailleuses, alternent avec des plaines de sel et des plateaux rocailleux, il nous semblait avoir épuisé toute la somme des vicissitudes. Il était pourtant réservé au Japon de nous révéler quelques difficultés non encore éprouvées, et de nous procurer des impressions neuves.

Dès l'arrivée, côtoyant la côte où vient déferler un océan incessamment houleux, cette surprise nous est donnée. Il nous faut trouver le moyen de suivre, à la crête d'une falaise, avec des machines dont les roues sont écartées de 1 m. 50, un chemin qui n'a pas 1 m. 60 de largeur. C'est un problème pour nous tout nouveau, mais non insoluble. Et nous devions rencontrer pire.

Le Japon m'apparaît extraordinaire surtout par l'excessive petitesse qu'y ont toutes les choses.

Les routes, par exemple, y ont été construites par les *djinrikishas*, que nous appelons des pousse-pousse. Pour qu'une route japonaise soit parfaite et réponde à son objet, il faut et il suffit que deux *djinrikishas* s'y puissent croiser ou que l'une puisse dépasser l'autre en sa course. Mais qu'arrive l'automobile, faisant retentir quelques éclats de trompe, et c'est un désarroi indicible. Le coureur aux nerveuses jambes nues qui tire la *djinrikisha* et le voyageur qui se prélassait paisiblement et rêvait sur son siège, affolés, se penchent en même temps du même côté. L'équilibre est rompu, et voyageur, pousse-pousse, coureur, s'abîment pêle-mêle dans le fossé : alors la route est libre ; on peut passer, désolés seulement que ce soit à la faveur d'une petite catastrophe, et que le coureur n'ait pas eu la présence d'esprit de se ranger, en bon ordre, à la place où il gît avec son équipage.



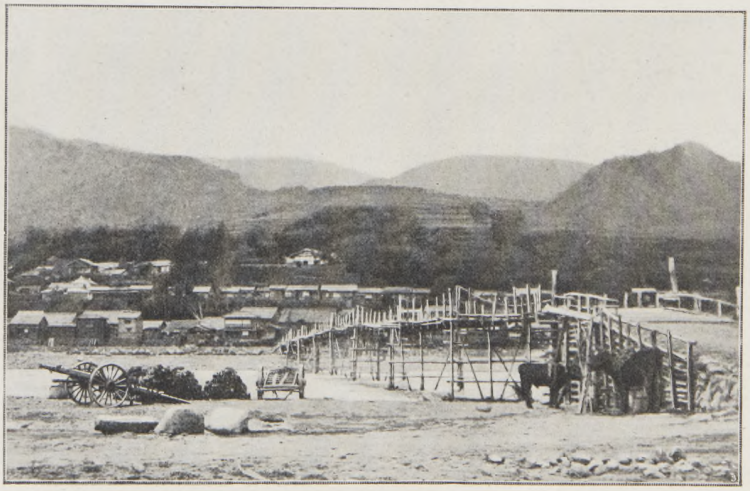
La de Dion-Bouton et la Zust au milieu des rizières.

Après avoir suivi quelque temps ces sentiers exigus, accrochés à flanc de roc au bord des flots, nous nous engageons dans les contreforts du Fuji, nous préparant à traverser le Japon de l'est à l'ouest. C'était 8 kilomètres de montées, avec des pentes de 30 à 40 % et d'innombrables détours. Au moins avions-nous espéré que là, plus libres de leurs mouvements, et ayant à eux l'espace, les voyers japonais nous auraient ménagé des voies plus praticables. Illusion dont il nous fallut revenir ! C'est par un chemin étroit qu'on arrive à l'auguste Fuji.

Les détours, surtout, de ces pistes, nous déconcertèrent quelque peu, au début. Le sentier revient sur lui-même en zigzag. Un homme à pied et une mule trouvent passage, mais une automobile, c'est une autre affaire ! Comment tourner ? En faisant monter tout droit les roues d'avant de la de Dion-Bouton sur le talus, les roues d'arrière arrivent à peine à l'endroit où il faudrait avoir viré. Le zigzag est tel que le chemin revient à angle aigu sur ses pas. En abattant des pans de remblais, en déplaçant des rochers enfouis dans la terre, Autran, Lascaris, Scarfolio, Haaga et moi, nous élargissons les virages à coups de pioches. Nous avons, en effet, réuni les efforts des équipes de la de Dion-Bouton et de la Zust, pour travailler. Nous faisons avancer et reculer l'auto cent ou cent cinquante fois de suite, braquant les roues avec les mains, faisant effort en une série de manœuvres difficiles, où chaque centimètre gagné ou perdu a sa valeur, puisqu'il s'agit de se retourner sur place et de passer.

Nous voici maintenant roulant vers la plaine. Des rizières bordent la route. Si une roue glisse, nous devons tomber dans des fondrières de boue de 4 mètres de profondeur. Le sol gras s'éboule et le conducteur, à chaque instant, accélère les mouvements du moteur pour retenir l'automobile sur les bords d'une pente qui s'affaisse.

Des villages, où grouillent des milliers d'enfants, se succèdent. Des petites maisons faites d'un étage très bas, hautes comme deux fois seulement l'automobile sont remplies de Japonais, tout nus, qui se précipitent



Un pont japonais dont le tablier fléchit de 2 mètres au passage des automobiles.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

pour nous voir passer. Cinquante-deux millions de Japonais vivent nus sous ce climat, en somme, assez peu clément. Les hommes portent tout juste une ceinture. Leur anatomie est magnifique. Ces gaillards sont comme des lutteurs robustes et bien proportionnés, à part les jambes, qui paraissent courtes.

... Non moins étonnants que les chemins sont les ponts.

La route que nous suivions était coupée de nombreux torrents. Sur certains étaient jetées de frêles passerelles de bois, de bambous, dont la vue seule, quand nous les apercevions, du haut de nos lourdes voitures, nous donnait invinciblement un petit frisson. Bien heureux encore étions-nous quand ces ponts existaient, tout vétustes, tout prêts à crouler qu'ils fussent.

Un beau jour, notre marche rapide et forcée s'arrêtait devant un fleuve, par exemple. Des piles de bois semblaient attendre là que quelques passants de bonne volonté voulussent bien relier l'une à l'autre ses deux rives escarpées. Avec l'autorisation du chef du village voisin, nous nous mîmes au travail pour donner à ce bois sa destination et ainsi nous dotâmes le Japon d'une mauvaise passerelle qui nous a permis de traverser.

Plus loin, ce fut un torrent à franchir sur une passerelle d'un kilomètre de longueur chevauchant une vallée entière.

Itinéraire de New-York-Paris à travers le Japon.

Mon bon compagnon américain Lascaris reçut la mission d'aller à l'autre bout du pont, pour prévenir les gens de ne pas s'engager sur cet étroit boyau en même temps que l'automobile, car il s'y trouvait tout juste place pour le véhicule mécanique. Autran descendit de la voiture pour vérifier la résistance des arches du pont et revint en disant qu'il était impossible de s'assurer de la solidité des cinquante arches ? Lascaris était déjà

Des Japonais court vêtus se précipitent hors de leurs maisons pour voir passer les automobiles.

hors de vue et devait avoir atteint l'extrémité du pont libre. L'automobile de Dion-Bouton devait passer le pont avant la Zust, qui se trouvait à l'arrière.

D'abord, tout alla bien. L'auto marchant à petite allure, le tablier du pont tremblait et remuait bien un peu. Il ondulait légèrement, en avant, comme une molle vague prête à mourir au loin. Supporté par des perches de 12 mètres de hauteur, il était naturel qu'il vacillât. Mais il se mit soudain à s'affaisser et à remonter brusquement comme un mauvais pont suspendu, ce qui était un peu plus inquiétant.

Il ne fallait pas songer à retourner en arrière, en raison de l'étroitesse de la passerelle et des infléchissements inégaux de la surface du plancher. Tantôt à droite, tantôt à gauche, les planches s'inclinaient en pente vers l'eau.

Cette pensée ridicule me vint, alors, à l'esprit : comment une automobile peut-elle le mieux tomber à l'eau ?

J'accélérai l'allure de l'automobile pour faire durer moins longtemps la pesée trop forte sur des matériaux fragiles. Des planches craquaient. Le milieu du pont, fatigué par le courant du torrent, oscillait outre mesure.

Froidement, mon pied avait forcé la pédale d'accélération du moteur. Le monstre mécanique couvrit de son bruit des désordres incohérents dans la structure du pont ; les roues parurent glisser ; puis la voiture grimpa une pente effroyable.

A la vitesse maxima de son moteur, elle gravit une arche, descendit et remonta aussitôt d'autres arches déversées, oscillantes et branlantes de l'abominable passerelle. Au bout du pont, visible maintenant, une population d'hommes nus faisait des gestes incompréhensibles, et suivait attentivement un spectacle qui devait être étrange.

Une fois arrivé près d'eux, je connus la cause de cet émoi : une dizaine de piliers du pont étaient brisés. Ils se balançaient au gré des flots. Deux arches étaient emportées. Mais nous avions passé, et c'était l'essentiel.

G. BOURCIER SAINT-CHAFFRAY.

"PETER PAN" EN FRANCE

On joue actuellement, à Paris, sur la scène du Vaudeville, dans son texte original, une des œuvres les plus charmantes du théâtre anglais, Peter Pan. *Même ceux qui comprennent imparfaitement l'anglais peuvent prendre un vif plaisir à ce spectacle, au sujet duquel notre correspondant de Londres nous envoie les notes suivantes :*

Il y avait dans les pièces antérieures de M. Barrie, dans *Quality Street* et dans l'*Admirable Crichton* (qui fut joué en anglais à Paris), je ne sais quelle simplicité naïve et quelle douceur poétique qui rappelait la fraîcheur d'impressions et la candeur charmante d'un enfant. Quand, donc, M. Barrie a résolu d'écrire une féerie pour enfants, il y avait gros à parier qu'il réussirait entièrement et que sa pièce, un pur chef-d'œuvre, ferait non seulement les délices des enfants, mais celles des hommes par surcroît.

Nous sommes dans la *nursery* de M. et Mme Darling, un jeune ménage avec trois enfants, Wendy, la petite fille et John et Michael. C'est une *nurse* à quatre pattes, le gros chien Nana, qui prend soin d'eux, les roule dans le peignoir chaud après le bain, fait sécher leurs vêtements de nuit et même absorbe la médecine à leur place. Un soir, quand les enfants sont au lit et que M. et Mme Darling sont partis en soirée, arrive Peter Pan, le garçon mystérieux qui vit dans une terre lointaine, la terre de « *jamais, jamais, jamais* » en compagnie des enfants perdus que leurs nourrices ont imprudemment laissés choir de leurs voiturettes à bébés, tandis qu'elles les promenaient dans les jardins de Kensington. Il est accompagné de la fée Tinker Bell, qui est invisible, mais signale sa présence par un léger bruit de clochette et le va-et-vient d'un reflet lumineux sur le mur. La clochette réveille Wendy qui parle à Peter Pan, le trouve gentil et lui offre un baiser. Mais Peter ne sait pas ce qu'est un baiser ; au lieu de ses lèvres, il tend sa main dans laquelle la fillette met un dé à coudre, si bien que dorénavant, il appelle baisers les dés à coudre et réciproquement. Peter Pan apprend aux enfants à voler ; ce n'est point chose facile ; le tout petit surtout retombe plusieurs fois sur sa couchette. Mais enfin les voilà qui volent parfaitement, aussi bien que Peter Pan lui-même. Ils s'envolent tous ensemble vers le pays de « jamais, jamais, jamais ».

C'est un pays étrange, plein d'enfants abandonnés, de Peaux-Rouges et de pirates. Les Peaux-Rouges sont les amis, les protecteurs des enfants ; ils collent leur oreille contre la terre, en bons Peaux-Rouges qu'ils sont, pour percevoir l'approche des ennemis et aussitôt, par le creux d'un arbre, tout le monde de s'esquiver

Miss Pauline Chase en Peter Pan.
Phot. Bassano.

dans la retraite souterraine où Peter Pan est le père et Wendy la petite mère. A la tête des méchants pirates est le terrible James Hook (*croc*), ainsi nommé parce que, au lieu de la main droite, il possède un formidable croc. La main lui a été dévorée par un crocodile qui l'a trouvée tellement à son goût que, depuis lors, il court par le monde, à la poursuite de ce qui reste du pirate. Heureusement pour ce dernier, le crocodile a avalé un réveille-matin dont le tic-tac décèle en tous lieux sa présence et permet à Hook de s'échapper.

Les pirates réussissent à enlever tous les enfants qu'ils emportent sur leur navire. Danses et hurlements de joie du capitaine avant l'instant où tous les prisonniers vont être jetés dans les flots. Deux d'entre eux seulement pourront avoir la vie sauve et servir comme garçons de cabine, mais à la condition qu'ils crieront : « A bas le roi d'Angleterre ! » Vous pouvez penser si les braves petits Anglais refusent. Juste à ce moment, on entend le tic-tac du réveille-matin. C'est le crocodile ; le capitaine, effaré, va se cacher dans sa cabine. Ce n'est pas le crocodile, mais Peter Pan qui s'est muni lui-même d'une pendule. Il tue le capitaine, électrise les autres enfants qui se rendent maîtres du navire.

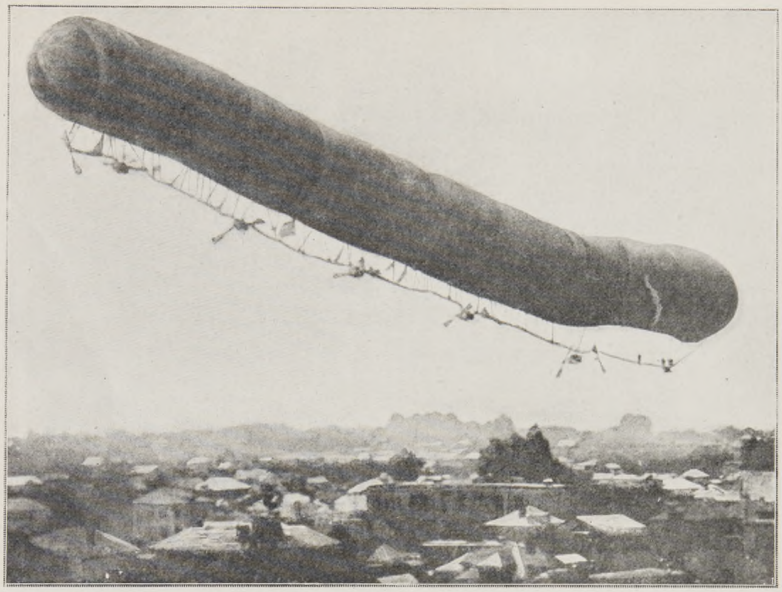
Mais nous voilà bien loin de M. et Mme Darling. Nous revenons auprès d'eux ; Peter Pan leur ramène Wendy, sa délicieuse amie, et ses deux frères. Restera-t-il dans leur maison, comme Wendy, si tendrement, l'y convie. Non, il ne peut pas rester, puisqu'il est celui qui ne veut pas grandir, qui doit éternellement demeurer enfant. Une fois l'an seulement, au printemps, Wendy s'en ira le retrouver, dans sa maisonnette, au sommet des arbres.

Telle est cette fable exquise que, depuis cinq ans, l'Angleterre et l'Amérique ne se lassent pas d'applaudir. Elle est jouée à Paris par la même troupe qui la joue à Londres. Miss Pauline Chase est l'héroïne de cette fable et l'étoile de cette troupe : mais c'est un mot bien banal que celui d'étoile pour dépeindre tout ce qu'il y a, dans cette artiste, de jeunesse, de charme et de fraîcheur. Miss Hilda Trevelyan (Wendy) ne manquera pas de séduire le public parisien ; elle est à moitié française ; elle est (je signale ce point à mon ami Lenôtre), la descendante de Foulon, la première victime de la Révolution.

Charles Frohman, l'impresario bien connu, me disait ces jours derniers que *Peter Pan* sera peut-être donné bientôt en français. Il faut le souhaiter, d'abord parce que la pièce aurait un grand succès ; puis il serait très intéressant, après l'interprétation anglaise, de voir l'interprétation française. J'ai l'idée qu'on trouverait, en cherchant un peu, l'incarnation parisienne de Peter Pan et qu'Arlette Dorgère, par exemple, ne ferait pas regretter Pauline Chase.

RAYMOND RECOULY.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



Quelques instants avant l'accident : l'enveloppe commence à se déchirer.

Comment s'est effectuée la chute.

CHUTE D'UN DIRIGEABLE MONSTRE, PORTANT DIX-SEPT PASSAGERS, A BERKELEY, EN CALIFORNIE

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

Romans.

Deux amateurs de femmes ! (Ollendorff, 3 fr. 50), c'est un savoureux nouveau livre de M. Tristan Bernard, une façon de roman épistolaire où nous retrouvons, avec de plaisantes variations, le thème des *Liaisons dangereuses*. Evidemment, le décor n'est plus le même, ni la manière de s'exprimer. On est d'un autre siècle. Et les personnages de M. Tristan Bernard ressemblent à ceux de Laclos à peu près autant que les personnages de Fragonard ressemblent à ceux de Jean Veber. D'autre part, il n'y a aucune perversité dans ce livre, mais absolument aucune perversité. Et c'est au point que, malgré toutes les peu morales aventures qui se succèdent en ces pages, les esprits, même les plus sévères, s'obstinent à ne pas s'indigner. C'est trop cocasse pour qu'on se fâche. Le libertinage de ces tranquilles don Juans est d'une naïveté simple qui désarme. Oh ! oui. Et, quant au dénouement, on peut considérer qu'il donne une espèce de satisfaction à la morale. Les deux séducteurs — car ils sont deux — reçoivent la juste punition de leurs crimes. L'un épouse sa victime. L'autre reçoit un coup de fusil dans le ventre. Il est vrai que ce coup de fusil manque tout à fait d'à-propos. Il atteint son homme au moment où le pauvre diable, pour la première fois de sa vie, se conduit en sage « en garçon comme il faut », à l'instant précis où il décide une jeune fille à écouter non point les entraînements d'un caprice, mais la voix de la raison. C'est souvent ainsi que les choses se passent dans la vie. Au reste, il ne faut point se frapper pour si peu. Ce dénouement a l'air tragique, mais il ne l'est pas du tout et la lettre, l'ultime lettre que le blessé écrit par 41 degrés de fièvre est un chef-d'œuvre d'humour sobre qui n'inspire, certes, aucune mélancolie.

Beaux-Arts.

La magnifique publication entreprise sous la direction de M. André Michel, par la librairie Armand Colin, *l'Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, s'enrichit d'un cinquième volume (tome III, 2e partie, 15 fr.) qui a pour objet : *Le Réalisme. Les Débuts de la Renaissance.* Il s'ouvre par une étude du style flamboyant, dans laquelle M. C. Enlart nous expose l'évolution finale de l'architecture gothique. M. Paul Durrieu étudie ensuite la peinture et la miniature en France, de Jean le Bon à la fin du règne de Charles VI. M. L. de Fourcaud nous retrace l'histoire de la peinture dans les Pays-Bas au temps des Van Eyck, de leurs contemporains et de leurs successeurs immédiats ; MM. M. Hamel et A. Michel, celle de la peinture allemande ; M. C. de Mandach, celle de la peinture et du vitrail en Suisse ; M. Henry Marcel, celle de la peinture en Angleterre, du douzième au quinzième siècle. C'est le regretté Henri Bouchot qui a traité, dans ce volume, des origines et des premiers monuments de la gravure et de l'estampe. M. J. Guiffrey y a étudié la tapisserie aux quatorzième et quinzième siècles. MM. A. Michel et C. Enlart nous y présentent l'évolution de la sculpture en France et dans les Pays du Nord à la même époque. Enfin M. Maurice Prou y consacre un chapitre à l'art monétaire pendant la période gothique.

Aviation. Automobilisme.

Tous les ouvrages qui traitent de l'aviation et de l'automobilisme tombent en pleine actualité. Il semble donc inutile de recommander spécialement, il suffit de signaler, les deux bons livres qui s'intitulent, l'un : *le Problème de l'aviation, sa solution par l'aéroplane* (Delagrave, 2 fr. 50), l'autre : *l'Automobile devant les Chambres et devant l'opinion* (Editions de *la Loi*, 3 fr.). Dans le premier de ces volumes, M. Armengaud jeune nous donne un historique sommaire et un exposé actuel du problème de l'aviation. Deux tableaux synoptiques contiennent : l'un, les schémas des différents aéroplanes ; l'autre, l'ensemble des formules applicables à la construction de l'aéroplane. — Dans le second des ouvrages cités, M. J. Aubin, docteur en droit, envisage cette question de la circulation des automobiles qui préoccupe en ce moment le législateur au moins autant qu'elle passionne le public. Ami des sports et jurisconsulte savant, M. Aubin a analysé et dégagé, avec beaucoup de logique et de finesse, les motifs qui inspirent un grand nombre d'autophobes. De nombreux renseignements statistiques et l'étude critique des projets soumis aux Chambres complètent le volume et le rendent aussi pratique qu'intéressant.

LES EXAMENS DE SAINT-CYR

Les candidats à l'Ecole de Saint-Cyr ont terminé, vendredi de la semaine dernière, leurs épreuves écrites. Le soir même, les concurrents, pour se remettre des préoccupations des jours passés, faisaient leur traditionnelle promenade du Panthéon à la statue de Strasbourg : le fameux « monôme de la Corniche ».

La photographie que nous publions, prise dans l'un des manèges de l'Ecole Militaire où composaient les candidats, donne une idée de l'aimable laisser aller qu'on tolère, quant à la tenue, à ces jeunes gens, qu'une sévère discipline va asservir, dans quelques mois, s'ils sortent victorieux de l'épreuve. Ceux-ci, pardonnable licence, par ces chaleurs d'orage ! ont mis bas leur veston, voire leur gilet ; d'autres gardent une tenue plus correcte ; certains ont coiffé, par avance, le bonnet de police. Ce débraillé n'est que de surface, d'ailleurs. Des municipaux, des gendarmes — sous les ordres, cette année, du commandant Mauger — sont là de faction et veillent à la loyauté du concours. Toute incartade sérieuse serait vite réprimée, et les braves soldats ne plaisantent pas avec la consigne inflexible qu'on leur a donnée. Et, en somme, ce sont plutôt des préoccupations graves qui roulent dans ces têtes adolescentes courbées sur les petites tables de bois blanc, craintes, espoirs, beaux rêves d'avenir, dont la réalisation dépend d'une composition plus ou moins réussie.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

UNE CATASTROPHE DE DIRIGEABLE EN CALIFORNIE.

M. C. A. Morrell, ingénieur américain, avait eu une idée assez originale. Ayant construit un dirigeable qu'il estimait, comme de juste, supérieur à tous les autres, il songea aussitôt à former une société lui apportant les fonds nécessaires à l'exploitation de son brevet. Il s'aboucha avec plusieurs gros capitalistes et, pour achever de leur démontrer la sécurité du placement, il ne trouva rien de mieux que de leur proposer un petit voyage à son bord. Ces actionnaires éventuels trouvèrent tout simple de risquer leur peau avant d'exposer leurs dollars ; cette façon de comprendre les affaires leur a été fatale.

Les caractéristiques du nouveau dirigeable avaient été tenues secrètes. On pouvait voir seulement une enveloppe en soie, de forme cylindrique, mesurant 150 mètres de long sur 12 mètres de diamètre, au-dessous de laquelle étaient suspendues six nacelles placées à 16 mètres l'une de l'autre et abritant chacune un moteur à gazoline. Les six moteurs donnaient une force totale de 200 chevaux.

L'ascension eut lieu, à la fin du mois de mai, à Berkeley, près de San-Francisco. Malgré les avis d'ingénieurs sérieux qui jugeaient l'enveloppe trop faible et les essais préalables insuffisants, une dizaine de futurs actionnaires avaient pris place à bord, et le ballon emporta dix-sept passagers, s'élevant tranquillement à 100 mètres. A ce moment, on alluma quatre moteurs, deux à l'avant, deux à l'arrière.

Au bout de quelques secondes, le dirigeable pointait subitement vers le sol, puis éclatait à 25 mètres en l'air, lançant dans l'espace la plupart des passagers. Quelques-uns cramponnés aux agrès sautaient à terre dans un accès d'affolement. Les uns et les autres tombaient au milieu d'une foule compacte de cinq mille personnes, écrasant à moitié les malheureux qui amortissaient leur chute. Par suite de cette circonstance, aucun des voyageurs ne fut tué sur le coup ; mais presque tous furent très grièvement blessés ; M. C. A. Morrell, promoteur de l'entreprise, eut les deux jambes cassées. Seul le pilote, M. John Byrne, fut indemne. Il réussit à grimper jusqu'à l'extrémité supérieure de l'enveloppe, et, après avoir failli être asphyxié par la colonne d'hydrogène qui l'entourait, il toucha terre sain et sauf.

L'AMOUR DE LA PARURE CHEZ L'AUTRUCHE.

Dans une intéressante étude sur l'élevage de l'autruche à Madagascar, M. Maupetit rapporte un fait qui prouve que les autruches, tout comme nos élégantes, savent apprécier la valeur décorative des belles plumes.

A Tulear, un des plus beaux mâles avait aux ailes et à la queue des plumes splendides. Bien qu'instruit par une première expérience, le gardien, qui craignait de voir ces plumes se détériorer et de faire ainsi une perte notable, les coupa. Or, dès ce moment, la femelle refusa de se laisser approcher par le mâle, et cessa de pondre. Son seigneur et maître, n'étant plus aussi beau, avait cessé de lui plaire.

Quand on fait l'élevage de l'autruche, il faut donc éviter d'enlever les plumes du mâle au moment des amours.

LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE A LA VOILE.

Pour aller d'Europe aux Etats-Unis, les voiliers prennent tantôt la route du Nord, en se dirigeant vers Terre-Neuve ; tantôt la route du Sud, qui leur permet de rencontrer l'alizé. D'après une série de relevés effectués par M. Paulus, la durée moyenne de la traversée entre le cap Lizard et New-York, est de trente-huit jours ; en sens inverse, les bateaux suivent toujours la route directe, et le voyage dure environ vingt-sept jours.

Mais le temps de traversée s'écarte parfois beaucoup de ces moyennes. Les records de vitesse semblent actuellement détenus par la *Magdalena :* 17 jours de New-York au cap Lizard ; le *Dreadnought* (ne pas confondre avec le cuirassé du même nom) : 9 jours 17 heures, de Sandy-Hook à Queenstown ; le *Tornado :* 12 jours de Liverpool à New-York. Par contre, il n'est pas rare que ce dernier voyage exige trois mois, et l'on cite le cas d'un voilier qui louvoya cent dix-sept jours pour se rendre de Londres à Terre-Neuve.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Les Françaises, étudiantes en sciences.

Les étudiantes, dans les diverses Facultés de France sont au nombre de 2.264 : 1.265 Françaises et 999 étrangères. Jadis très peu nombreuses, comparativement aux étrangères, les Françaises les ont maintenant dépassées.

Cependant, dans les branches scientifiques, les étrangères sont encore les plus nombreuses : 429 contre 385. Au total, 814 étudiantes scientifiques.

Voici comment se répartissent ces étudiantes :

	Françaises.	Etrangères.	Total.
Facultés des sciences..	107	198	305
Facultés de médecine..	226	230	456
Ecoles supérieures de pharmacie	52	1	53
	385	429	814

La Faculté des sciences de Paris compte 49 Françaises et 123 étrangères, presque toutes futures étudiantes en médecine, préparant le P. C. N.

La Faculté de médecine de Paris compte 126 Françaises et 138 étrangères.

Enfin l'Ecole supérieure de pharmacie compte 45 Françaises et 1 étrangère.

Le mouvement des femmes vers la pharmacie a été très tardif. Il commence à se dessiner.

Les fleurs artificielles attirent-elles les insectes?

La question, souvent discutée, a été tour à tour résolue dans les sens les plus opposés. C'est pourquoi un savant belge bien connu, M. F. Plateau, vient d'en reprendre l'étude. D'après ses expériences, il faut définitivement répondre par la négative. Dans la majorité des cas, les insectes ne font aucune attention aux fleurs artificielles à couleurs vives ; et, quand ils les remarquent, c'est pour un temps très court ; ils s'aperçoivent très vite de leur méprise qui se manifeste par un simple crochet au vol, autour des fleurs fausses. En aucun cas, ils ne cherchent du pollen ou du nectar. Ceci montre que l'attraction par la couleur est nulle. Ce qui attire les insectes aux fleurs, c'est l'odeur.

L'erreur des naturalistes qui ont cru à une attraction par les fleurs artificielles s'explique par plusieurs raisons. Quand on remplace des fleurs véritables, dans une expérience, par des artificielles, il est tout naturel que les insectes cherchent à visiter celles-ci ; ils savent qu'il y avait quelque chose à la place qu'ils viennent de visiter, ils continuent leurs recherches. On comprend aussi que des insectes, quand on a mêlé des fleurs artificielles aux naturelles, semblent attirés aussi par les premières, comme ils peuvent l'être par des fleurs flétries, ou des boutons fermés, mais sans insister. Il faut remarquer aussi que si les fleurs artificielles semblent, dans certains cas, exercer une certaine attraction, la chose s'explique ; c'est quand les fleurs artificielles ont été, en partie, fabriquées avec des éléments de fleurs naturelles. Là, l'erreur n'est pas aussi réelle qu'on peut le croire.

Au total, les insectes ne sont pas facilement trompés, et ce ne semble pas être les impressions visuelles qui les guident. Ce sont des odeurs plutôt, que les fleurs artificielles ne possèdent pas.

L'Exposition de Saragosse.

Les merveilles de l'exposition de Londres ne doivent pas nous faire oublier une plus modeste, mais non moins intéressante exposition, où la France est dignement représentée. Nous voulons parler de l'*exposition hispano-française de Saragosse*, dont la Section française a été inaugurée le 15 juin, à 10 heures du matin, par S. M. le roi Alphonse XIII. Notre correspondant, M. Gaston Routier, nous envoie à ce sujet les détails suivants :

L'idée de cette exposition est due à un grand patriote aragonais, D. Basilio Paraiso. Lorsqu'il s'est agi de commémorer d'une manière éclatante le centenaire glorieux des sièges de Saragosse en 1808 et 1809, D. Basilio Paraiso a pensé que rien ne pouvait manifester plus brillamment le culte que les Aragonais ont voué à leurs héroïques défenseurs qu'un grand concours industriel et commercial qui démontrerait les immenses progrès de l'Espagne et serait en même temps une preuve de l'amitié sincère qui, aujourd'hui, l'attache à la France. Les adversaires de jadis, réconciliés, fraternisent dans une exposition des arts et des produits de la paix, sur ce même terrain de la *Huerta de Santa-Engracia* qu'ils ont arrosé de leur sang. Les concitoyens de Paraiso ont acclamé son idée, la Commission des fêtes du centenaire de Saragosse a voulu que cette exposition fût *exclusivement* hispano-française ; le cabinet libéral présidé par M. Moret l'a approuvée, il y a deux ans, et le ministre des Finances d'alors, D. Juan Navario Reverter, a fait voter pour les frais un crédit de 2.500.000 pesetas. Elle réunit environ trois mille exposants.

Installée au milieu de jardins improvisés, presque au centre de la ville, elle compte cinq grands palais principaux, fort bien décorés, et quantité de pavillons isolés, d'une variété pittoresque.

Le *clou*, c'est le superbe palais du musée, affecté à une exposition des Arts Rétrospectifs, organisée par le savant chanoine Moreno. Cet édifice, qui sera conservé, est de style arabe-espagnol ; il renferme des richesses inestimables empruntées aux trésors des cathédrales et des couvents, et aux collections particulières.

Deux autres édifices encore demeureront après l'exposition : celui des *Institutions de bienfaisance* et celui des *Ecoles d'arts et métiers ;* en outre, le superbe monument commémoratif des *Sièges de Saragosse*, du sculpteur Querol, restera un des ornements de la ville. Sans doute conservera-t-on également le *Grand Casino* avec salle des fêtes, salle de théâtre et concerts, restaurants, terrasses. Quant aux nombreuses « attractions » éphémères, cinéma-théâtre, ballons, tapis roulant, etc., est-il besoin de les énumérer ?

Signalons enfin spécialement la *Section française*. Son palais, dû à l'architecte Montarnal, se dresse sur un des côtés de l'exposition, en face du kiosque de la Musique, au milieu de jardins à la française, où nos horticulteurs ont fait merveille, stimulés par le président du comité français, M. Viger, ancien ministre de l'Agriculture, au zèle actif duquel MM. Lucien Layus et Jules Prevet, vice-présidents ; M. Sandoz, secrétaire général, ont apporté leur concours.

Ayant été avec tant d'entrain à la peine, M. Viger et ses collaborateurs se sont, de toute justice, trouvés à l'honneur quand

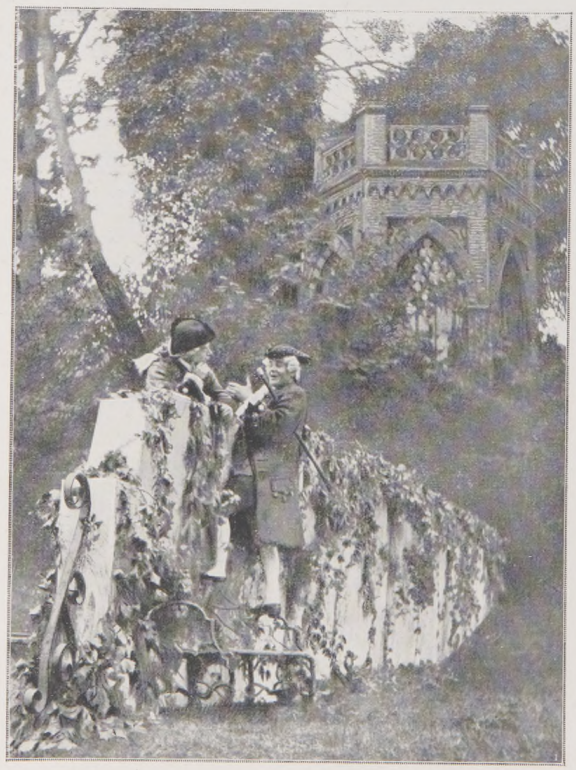
Le pavillon de la France à l'exposition hispano-française de Saragosse.

lundi dernier, le roi Alphonse XIII est allé visiter l'exposition de Saragosse. M. Cruppi, ministre du Commerce, était venu de Paris tout exprès pour faire au roi d'Espagne les honneurs de la Section française. Des tapis des Gobelins, des vases de Sèvres, des pièces du garde-meuble donnaient l'aspect d'un salon vraiment royal au pavillon central où l'industrie artistique de notre pays est si brillamment représentée, et ce fut pour nos artistes et nos décorateurs un très franc succès.

Un théâtre français de verdure en Alsace

Après avoir séjourné à Mulhouse, où va bientôt être close la belle exposition triennale de peinture organisée par la Société des Arts que préside M. Camille de Lacroix, après être revenu à Strasbourg pour y assister à la dernière soirée des fêtes Erckmann-Chatrian, avant de quitter l'Alsace par le Hohneck, tout constellé de grandes anémones blanches et encore zébré de neige, je me suis arrêté à Colmar.

J'y ai revu la jolie préfecture Louis XIII, les statues militaires de Bartholdi, les canaux, les vieilles maisons, le cloître des Unterlinden et les mystérieux primitifs. J'y ai passé des heures trop brèves avec l'auteur des *Vogesen Bilder* (1), satirique fin, spirituel et profond, Alsacien qui se sent, dans toutes ses fibres, différent de l'Allemand et sait le faire dire merveilleusement à son crayon. Enfin, dans un grand parc du faubourg industriel, le Logelbach, j'ai vu interpréter *les Romanesques* et *le Baiser*, en français, par une troupe de parfaits amateurs.



Une représentation des *Romanesques*, en français, dans un parc, à Colmar.
La causerie de Pasquinot (M. Gérold) et de Bergamin (M. Vierne) par-dessus le mur.

La représentation eut lieu dans une prairie entourée de grands arbres. Un joli ruisseau, dont on avait arrêté le cours afin que la voix portât parfaitement, séparait par son eau fleurie d'iris jaunes les acteurs des spectateurs. Le fameux « mur » de Rostand, « personnage muet », paré de lierre vert et de glycine mauve, partait d'un terre boisé derrière lequel s'étendaient d'ombreuses coulisses ; il venait finir brusquement au-dessus du ruisseau, face aux trois cents chaises occupées par une jolie petite foule recrutée dans toutes les classes et ne parlant là que français. M. Vierne et sa troupe se montrèrent dignes de ce cadre, si bien organisé par M. E. Kuhlmann.

M. Vierne (Bergamin, puis Pierrot) n'en est point à ses débuts. Sa troupe a déjà joué et jouera encore à Strasbourg, à la Robertsau. M. Vierne fait — dans le domaine *culturel*, comme disent les Allemands — une belle œuvre : il protège la langue française contre les provincialismes et les germanismes. Ses camarades le secondent brillamment : Mlle Thérèse Paquereau (Sylvette, puis la fée Urgèle), Mme Adrienne Humbert (Persinet) et — pour ne nommer parmi les hommes que deux rédacteurs du *Journal d'Alsace-Lorraine* — M. Gérold, si naturel, si expressif, si bien Pasquinot, comme au Musée alsacien il était si bien un bourgeois de 1789, et M. d'Gelly en Straforel empanaché et matamore.

Les arbres tamisaient doucement la belle lumière de cette fin d'après-midi printanier. Assis sur l'herbe de la berge, je regardais, charmé, les scènes successives, la série des tableaux vivants, vécus et accompagnés par la musique des beaux vers français, se refléter dans l'eau calme. Pour un spectateur venu de France en Alsace, c'était une surprise douce et tragique à la fois d'entendre chanter ces pensées dans la fraîche banlieue de Colmar :

... Plus on est empêché
D'aimer quelqu'un, et plus il vous en prend l'envie.
. . . . . .
Et c'est pourquoi nous nous aimons comme des fous.

Et puis, aussi, c'était charmant de voir Pierrot improviser, non plus aux feux de la rampe, mais en pleine nature, la cérémonie champêtre, qu'il croit proche, de son mariage avec la fée. Les bouleaux, le vieux chêne, le merle, la fauvette et le rossignol étaient là. On voyait se mirer dans l'eau M. le maire,

Un nuage ayant pour écharpe l'arc-en-ciel !

Toutefois, de temps à autre, l'enchantement était rompu : le rêve dissipé, on se sentait étreint par la réalité ambiante quand l'innocent Pierrot parlait, au Logelbach, de Viroflay « qui dort tout proche », de Senlis « qui n'est qu'à une étape » ; quand il déclarait, après son grand chagrin, reprendre goût à la vie en apercevant devant lui tout ce

Qui du paradis même est une succursale :
des « Parisiennes »,... des Françaises.

René Henry.

(1) *Vogesen Bilder*, un album de 10 planches, signé « Hansi », édité par Bahy, à Mulhouse, et par Berger-Levrault, à Nancy.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Sur la glace, à Boulogne.

Soleil couchant et effet de neige.

LA PHOTOGRAPHIE EN COULEURS

La photographie en couleurs, qui apparut pour la première fois au public, en juin 1907, dans une conférence mémorable faite à *L'Illustration* par M. Louis Lumière, est aujourd'hui connue de tout le monde.

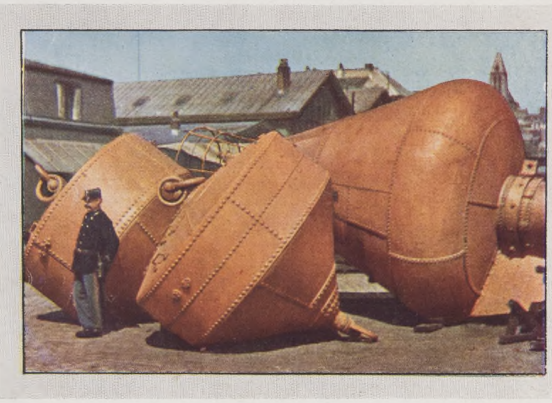
D'innombrables amateurs la pratiquent avec succès. Des voyageurs comme M. Gervais-Courtellemont et M. Gabriel Veyre, des artistes-photographes comme M. Meys, notre correspondant de Boulogne, en ont réussi d'admirables.

Nous comptons prochainement reproduire un certain nombre des « Visions d'Orient » de M. Courtellemont, et plusieurs clichés pris pour nous au Maroc par M. Veyre. Quant aux vues que nous avons réunies dans cette page, elles ont été choisies dans la collection de M. Meys qui, jusqu'à présent, est allé chercher moins loin ses sujets. L'exactitude du rendu coloré n'en sera que mieux appréciée de nos lecteurs.

S'ils n'ont pas oublié les très précises explications que nous leur avons données dans le numéro du 15 juin 1907, ils savent qu'aucun artifice n'est intervenu pour obtenir les colorations si variées de ces petites gravures : la décomposition et la recomposition naturelles de la couleur ont tout fait, depuis le moment où M. Meys a pris ses clichés en calculant simplement son temps de pose, jusqu'à celui où nous avons imprimé ces images en n'employant que les trois encres primaires (rouge, jaune et bleu) qui, par le seul effet d'une loi physique, par leur mélange et leur superposition s'opérant sans aucun contrôle, ont donné aussi bien le rouge de minium si spécial des bouées que le vert des arbres, l'ocre des falaises et les reflets bleutés des effets de neige.

Le papier sensible pour la photographie en couleurs n'existe malheureusement pas encore et la multiplication des épreuves directes demeure ainsi impossible. Nous fournissons du moins ici la preuve que la reproduction fidèle à cent mille exemplaires des clichés positifs en couleurs est réalisable typographiquement par les moyens dont dispose *L'Illustration*.

Falaises près de Fécamp. — *Phot. Michel.*



Les bouées, sur un quai du port de Boulogne.

La grande route, en hiver

Village picard.

Photographies de M. [illegible] (Boulogne-sur-Mer).

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Ce numéro contient : 1° Un supplément musical sur Snégourotchka et Boris Godounow;
2° Le 9e fascicule du roman nouveau de M. Victor Margueritte : Jeunes Filles.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 27 JUIN 1908 *66e Année. — N° 3409.*

TRAVESTISSEMENTS PROTOCOLAIRES

A Revel, à bord du " Standart " : Edouard VII coiffé de la petite toque d'astrakan des officiers russes; Nicolas II, du bonnet à poils britannique.

D'après une photographie de M. de Hahn.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

Le prochain numéro de *L'Illustration*, celui du 4 juillet, sera particulièrement brillant et complet au point de vue littéraire.

Il contiendra, à la fois la première partie de

Poupette, par MARCEL PRÉVOST

un délicieux petit roman du célèbre écrivain, et la dernière partie de

Jeunes Filles, par VICTOR MARGUERITTE

Ce numéro sera, de plus, accompagné d'un supplément théâtral, dans lequel nos lecteurs trouveront deux pièces :

Amoureuse, par G. DE FORTO-RICHE

un des chefs-d'œuvre du théâtre moderne, qui vient d'entrer au répertoire de la Comédie-Française, et qui prend place en même temps dans la collection de *L'Illustration* ;

L'Écran brisé, par HENRY BORDEAUX

œuvre d'un romancier de talent, qui a eu l'heureuse fortune, pour son début au théâtre, de trouver à la Comédie-Française cette merveilleuse interprète : Mme Bartet.

COURRIER DE PARIS

— Si, si, je vois que vous avez encore quelque chose qui vous encombre ?

— Rien du tout.

— Ne niez pas, Placide. Cela sauterait aux yeux d'un aveugle. Vous êtes plus transparent qu'une allusion et ne savez pas dissimuler. Allégez-vous donc vite dans mon sein bienveillant. C'est mon rôle ici-bas, vous le savez, de vous débarrasser, presque sans douleur, de vos indigestions morales.

— Eh bien, fit le Grincheux avec cette brusquerie virulente qui le caractérise, oui, j'ai... j'ai Nietzsche...

— Comment ! vous aussi ?

— Oui, moi aussi ! Seulement, moi, je ne suis pas pour, moi... je suis contre. Il m'agace, il m'assomme... On ne parle plus que de lui. C'est trop. Ça continue à nous venir d'Allemagne, comme les jouets. Il y a vingt ans, c'était Schopenhauer... Passé de mode ! Aujourd'hui, ce qui se porte, c'est Nietzsche. Avez-vous lu Nietzsche ? Etes-vous nietzschéen ? Aimez-vous Nietzsche ? Partout, du matin au soir, on n'entend éterniser que cela. Et les plus enragées sont les femmes qui se sont mises à donner tête baissée « dans le godet de l'énergie ». Pour peu d'ailleurs, les bonnes chéries, qu'on agite devant elles, d'une certaine façon adroite, des lambeaux d'étoffe, n'importe lesquels — plus spécialement de fabrication étrangère — et qu'elles y voient inscrits les mots retentissants de force, volonté, puissance, domination... aussitôt les voilà prises de la danse de saint Nietzsche, elles s'exaltent à l'aspect de ces drapeaux qui, d'ordinaire, ne sont point les leurs, et elles foncent dessus pour s'en emparer, les brandir et pousser des cris de victoire. Il arrive le plus souvent qu'à la première bourrasque la fameuse étoffe ne rend pas les services de résistance qu'on en attendait. Ce n'était pas, décidément, « la bonne occasion ». Le tissu craque. Alors, pour utiliser le solde, elles en font des corsages et des robes.

— Calmez-vous ? m'écriai-je. Et ne criez pas si fort. Il y a un malade dans la maison.

— Qui cela ?

— Vous, moi, le voisin, tous les Français, le pays. Il paraît.

— Ah ! c'est vrai... oui... Encore une bonne histoire de bataille ! « Sommes-nous malades ? Ne le sommes-nous pas ? » Question. Réponse : Il faut l'être, pour ne pas se faire remarquer. Un individu qui se lèverait pour vociférer : « Moi, m'sieur ! suis bien portant, toujours content... jamais mourir ! » cet être-là ferait l'effet d'une brute immonde. Et où ça, s'il vous plaît, avons-nous mal en ce moment ? Eh bien, c'est à la volonté. Demain ce sera plus bas, ou plus haut, peu importe. Aujourd'hui, c'est là... tenez ? où j'appuie... mettez votre doigt ?... là... oui... cette grosseur toute petite, toute petite... c'est ma volonté... hein ? la sentez-vous assez flasque et molle ?

— Mais non ! mais non ! Au contraire. Un caillou.

— Ça ne fait rien. Il ne faut pas le dire. Pas permis de souffrir autre part. C'est uniquement à la volonté qu'il est bien reçu d'avoir un vague où que ça vous élance. Malheur ! Malheur ! Croiriez-vous que l'autre jour un reporter est venu me tarabuster à ce sujet ?

— Comment, Placide ? Vous ? un reporter ! Ils vont chez vous, à présent ? C'est la gloire !

— Mettons la vogue. J'étais furieux, mais, mon Dieu, je ne peux pas dire que ça m'ait été tout à fait désagréable.

— Et à quel propos la presse vous a-t-elle ainsi escaladé ? Ne serait ce pas relativement au beau livre que vient de publier Daniel Lesueur ? *Nietz...*

— Chut ! Ne prononcez pas le nom maudit. Oui, c'est au sujet du roman de cette dame que je fus, l'autre jour, moi centième, sollicité de laisser échapper quelques paroles. Et par malice. On espérait — sur la réputation de ma vilaine nature — que j'allais peut-être me montrer acerbe et me répandre en critiques. On tombait mal. Je ne lis jamais, ou si peu que ça ne vaut pas la peine d'en parler. Eh bien, j'avais cependant dévoré, dans *L'Illustration*, la *Niet...* et cætera... de Daniel Lesueur, et, comme tout le monde, ma foi, j'avais bien été forcé de m'incliner devant le grand talent du moraliste et de l'écrivain. Aussi, dès qu'on m'interrogea, les douceurs et le miel coulèrent de mes lèvres sans effort. Et ce qui me taquinait, cependant, au fond, c'était cette loyale obligation de dire, en le pensant, tant de bien d'un ouvrage auquel se trouvait si intimement liée la doctrine de ce... psst... vous savez à qui je fais allusion ?... et que je ne peux plus sentir depuis qu'à toute minute, dans les grandes syncopes de la vie, on me le donne à respirer comme un flacon de sels allemands, pour que je ne m'évanouisse pas.

Ah ! pourquoi Daniel Lesueur a-t-elle été s'empêtrer de ce tudesque Machin ? Avec ou sans lui, son livre reste noble, attachant, délicat, ému. On en retirerait le... l'autre, qu'il n'y perdrait pas un atome d'intérêt et de mérite. Mais non, vraiment, il fallait une femme, une faible et timide créature pour oser cela, l'entreprendre et le réussir : composer un roman où, du début à la fin, il ne serait question que du... chéisme, l'intituler carrément... hum... *chéenne*... titre effroyable, dénué de toute espièglerie... et trouver le moyen, malgré tant de difficultés entassées et vaincues, de réaliser une passionnante chose dont tout le monde, en vertu de je ne sais quelle sympathique traînée de poudre, s'entretient en ce moment. Oui, c'est un tour de force, une magnifique leçon d'énergie et de volonté, et un homme ordinaire, un surhomme même, aurait buté là où, d'un geste plein de séduction, triomphe en souriant la surfemme. Mais je regrette bien de ne pas connaître Daniel Lesueur.

— Pourquoi ?

— Parce que si j'avais cet avantage... ah ! je lui adresserais — avec une très déférente courtoisie — deux ou trois modestes observations.

— Exprimez-les-moi. Je les lui répéterai. Je suis sûr que ça lui fera plaisir.

— Eh bien, lui dirais-je, vous me voyez, madame, infiniment triste quand je pense que, grâce à vous, nous allons être envahis par une quantité de petites nietzschéennes, insupportables et prétentieuses, qui, dès l'âge de quinze ans, vont, du haut de leur lorgnon, nous « zarathoustrer » dans les grands prix ! Vous avez créé un être délicieux de vaillance et de sensibilité, intrépide et pudique, mais j'ai bien peur qu'il n'existe jamais que dans l'esprit et le cœur qui l'ont conçu, et ce n'est pas, hélas ! des « Jocelyne » que nous vaudra la vôtre. Vous-même, la première, je le crains, vous souffrirez dans vos entrailles maternelles de rencontrer bientôt les demoiselles pédantes, audacieuses et cyniques, les « viragosses », si j'ose cette hardiesse, les Théroigne de lycée, les Corinne sans espérance du cap des Tempêtes qui se diront vos filles et se réclameront de vous, des doctrines de votre professeur de *caractère*, pour ne s'arroger, de tous les droits dans la vie, que celui d'être la plus forte et d'arriver, coûte que coûte, fût-ce par l'oubli d'abord et ensuite la profanation de leur sexe. Je vois notre déjà si belle société prochainement enrichie de ces odieuses bécasses. D'ailleurs, jamais je ne compris l'efficacité du manuel d'énergie. En temps de crise, le plus parfait ne sert de rien. Possédez-vous la formule d'exhortation à la douleur qui guérit la rage de dents ? la maxime qui soulage du cancer ? la pensée qui console de la perte d'une femme aimée ? J'ai Sénèque à mon chevet. La nuit, ne dormant pas, je songe parfois à la mort, non sans épouvante ; aussitôt j'ouvre au hasard le bouquin salutaire et je lis : « Les morts sont beaucoup plus heureux que les vivants, parce qu'ils se trouvent à l'abri du danger qui nous menace. » Suis-je ragaillardi du coup ? Non. La philosophie est merveilleuse, — quand on n'en a pas besoin. Elle orne l'existence, parbleu ! Elle est comme ces fruits de pierre peinte que l'on dispose en parade sur les tables dans des compotiers pyramidaux d'orgueil. Ils donnent soif à regarder. Mais portez-les à votre bouche et essayez d'y mordre, vous vous casserez les dents. Pour traverser à peu près droit cette misérable vie, pleine de périls, de férocités, je crois, à l'imitation des personnes pieuses — obéissant fièrement, elles aussi — qu'il n'y a encore que d'avoir pour deux sous de religion, et de religion d'enfance si possible. C'est avec ce simple bagage, portatif en soi, qu'on a le plus de chances de *tenir bon*. L'espérance en une autre vie, meilleure et réparatrice, est seule capable, à ma chétive opinion, de vous réchauffer les moelles et de vous retremper le caractère dans les passes difficiles. Alors l'âme nous parle, — comme à sa vieille et fidèle monture le cavalier. Elle nous dit : « Courage ? Ne t'émeus pas. Nous *rentrons*. Ça ira mieux ce soir. » On se répète le vers d'Hugo :

Tout commence ici-bas et tout s'achève ailleurs.

Et il n'y a pas besoin d'aller sonner chez l'électricien du Rhin pour se faire galvaniser. Voilà ce que je dirais à Daniel Lesueur, et il est fort probable qu'elle me rirait au nez en me traitant de gothique. Je lui pardonne d'avance, parce que je l'aime et qu'elle a beaucoup de talent. Dites-le-lui. Maintenant, ce qui m'apaise un peu, c'est qu'elle ne restera pas longtemps l'auteur de *Nietzschéenne*. Oui, c'est une ardente, une volcanique. Dans six mois — je suis tranquille — elle aura écrit un nouveau livre, au moins aussi remarquable que le précédent. Et comme, avec elle, c'est toujours le dernier qui est le meilleur, nous aurons la joie complète, sans mélange, de lui rendre un juste hommage sans plus nous occuper du... Dieu vous bénisse !

J'aurais pu lui répondre. Mais du moment qu'il n'avait pas lu Nietzsche, et qu'il était avéré qu'il ne le lirait jamais... à quoi bon ?

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UN MARIAGE A L'ÉLYSÉE

Un événement prochain s'annonce au premier plan de la scène politique, mais en marge de la politique, pour ainsi dire : le mariage de Mlle Fallières, fille du président de la République, fiancée à M. Jean Lanes, secrétaire général de la présidence.

Le futur gendre du chef de l'Etat n'est pas seulement pour celui-ci un précieux collaborateur dont il a depuis longtemps éprouvé les mérites ; c'est un ami de plus de vingt-cinq ans, qui a suivi sa fortune parlementaire avec autant de fidélité que de désintéressement, sans jamais ambitionner les « compensations » consécutives d'ordinaire à certaines situations privilégiées. En effet, originaire, comme le président, du département de Lot-et-Garonne, M. Jean Lanes, frère d'un conseiller général, fut d'abord le secrétaire particulier de l'éminent avocat de Nérac, envoyé à la Chambre par ses compatriotes. Quand M. Fallières devint ministre, il demeura auprès de lui en qualité de chef de cabinet, tour à tour à l'Intérieur, à l'Instruction publique, à la Justice ; plus tard, en cette même qualité, il accompagnait au Luxembourg l'ancien député élevé à la présidence du Sénat ; enfin, en février 1906, arrivé au point culminant de sa carrière, M. Fallières le gardait encore à ses côtés, en lui confiant la direction du secrétariat général de l'Elysée, haute et délicate fonction où sa place était bien marquée et où il a su faire apprécier de tous ceux qui l'approchent, des représentants de la presse notamment, la vive activité de son intelligence et sa parfaite courtoisie.

Le mariage annoncé va resserrer les liens d'intimité noués de vieille date entre deux familles du même terroir gascon ; on ne peut souhaiter une union mieux assortie et formée sous de plus heureux auspices.

Fiancés : M. Jean Lanes et Mlle Anne Fallières

Photographie instantanée de M. Léon Bouet.

LE CENTENAIRE DES BRUTIONS

L'Illustration consacrait, il y a dix ans (numéros 2901 et 2904, du 1er et du 22 octobre 1898), une longue monographie illustrée de gravures en couleurs au Prytanée militaire. Un de nos collaborateurs qui se trouvait à la Flèche dimanche nous communique la photographie ci-dessous et l'article qui l'accompagne sur la fête commémorative qui y fut célébrée.

Les Brutions, on le sait, ce sont les élèves de la Flèche. Ils célébraient dimanche dernier leur centenaire, et l'approche de cette fête emplissait de joie, depuis plusieurs semaines, les cœurs des vieux Brutions conviés à la commémoration du « geste » impérial qui, le 21 mars 1808, ramenait définitivement à la Flèche le Prytanée, — exilé, depuis le début de la période révolutionnaire, à Saint-Cyr.

Mais ce n'était là, en effet, qu'une réinstallation, puisque le vieux collège militaire de la Flèche, destiné aux fils d'officiers sans fortune, « gentilshommes ou autres », compte aujourd'hui plus de trois siècles d'existence ; et la mémoire du roi Henri IV, son fondateur, continue d'y être bénie de tous. La chapelle du Prytanée, construite par les jésuites au début du dix-septième siècle, contient même encore les *cendres* du cœur du roi. Le cœur de la victime de Ravaillac avait été déposé dans cette chapelle peu de temps après l'assassinat. En 1793, les révolutionnaires le brûlaient en place publique. A la place même où ce sacrilège fut commis, les Fléchois ont élevé une statue en bronze du roi Henri ; et les cendres recueillies ont été placées dans deux urnes qui décorent, au Prytanée, les côtés du maître autel.

***

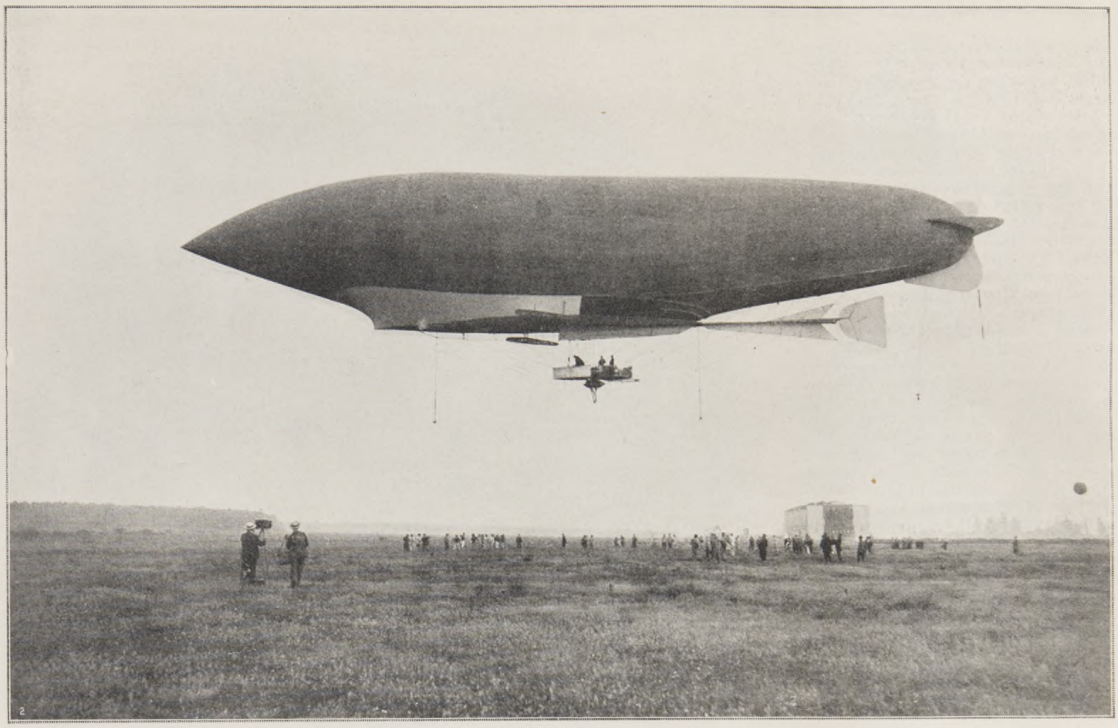
C'est dans la chapelle du Prytanée que, dimanche matin, à 7 heures, les officiers membres de l'Association brutionne et les cinq cents élèves que commande M. le lieutenant-colonel Pierron venaient entendre la messe, dite par M. l'aumônier Morancé. Pittoresque figure que celle de ce prêtre ! Séminariste en 1870, le jeune Morancé mettait sac au dos et venait faire la campagne dans le régiment même où son frère aîné — décoré quelques semaines plus tard sur le champ de bataille — servait comme aumônier. Rentré au séminaire après la guerre, le soldat Morancé devenait prêtre à son tour, et était installé bientôt comme aumônier du Prytanée, à la Flèche. Paternel et jovial, doué d'une vigueur physique peu commune, l'abbé Morancé est resté un soldat. Et nous nous souviendrons de quelle voix vibrante — l'œil brillant sous le cristal des lunettes ! — le vieux prêtre sut célébrer dimanche, devant le mur du petit cimetière, la mémoire des deux héros obscurs qu'abattirent à cette place les balles allemandes, il y a trente-sept ans.

Après l'hommage rendu aux morts, les fêtes commençaient, mouillées de temps en temps par une averse. Elles ont néanmoins été fort belles, égayées d'exercices et de divertissements variés, égayées surtout de la joie de cinq cents troupiers-enfants qui se souviendront de cette journée-là !

Em. B.

Le centenaire du Prytanée de la Flèche. — Au cimetière : le discours de l'aumônier.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us



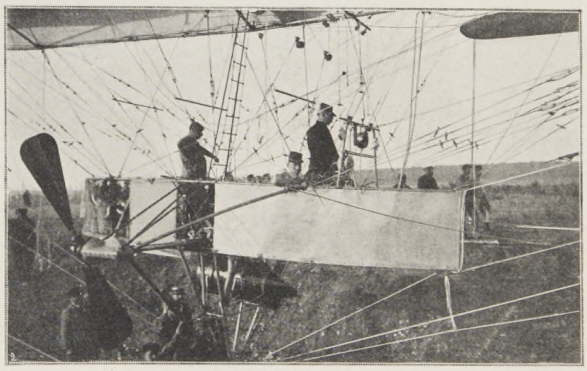
LA PREMIÈRE SORTIE DU DIRIGEABLE « RÉPUBLIQUE ». — Le moment du « Lâchez tout ! » (24 juin, 5 h. matin).

DEUX

NOUVEAUX DIRIGEABLES

Le dirigeable *République*, construit pour le compte du gouvernement français par M. l'ingénieur Juliot, auquel nous devons tous les dirigeables précédents, la *Ville-de-Paris* exceptée, — et le *Zeppelin 4*, acheté conditionnellement par l'état-major allemand, viennent d'effectuer leur première sortie à trois jours d'intervalle.

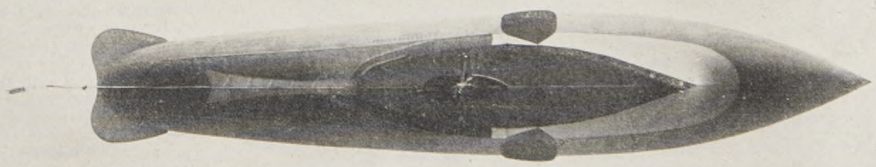
La *République* n'est guère qu'une réédition de *Patrie*, un peu agrandie et avec quelques perfectionnements de détail. En forme de cigare, comme cette dernière, elle mesure 61 mètres de longueur sur 10 m. 80 de diamètre au maître couple, et cube 3.700 mètres ; le moteur est de 80 chevaux. Deux innovations assez caractéristiques méritent d'être signalées : les palettes des hélices sont arrondies, et un intervalle assez grand a été laissé entre l'empennage et le gouvernail, pour diminuer la pression exercée sur ce dernier par l'air déplacé.



La nacelle.

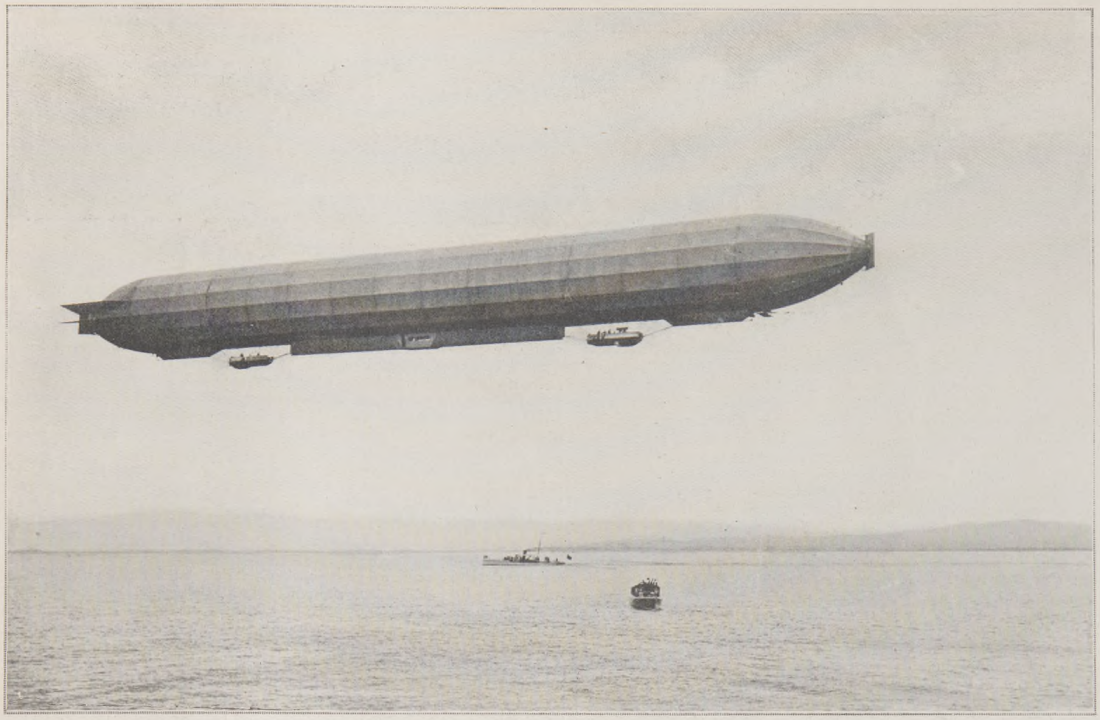
Gonflé à l'hydrogène pur, le nouvel aérostat peut emporter un poids total de 1.345 kilogrammes et parcourir 800 kilomètres d'une seule traite, ayant huit hommes à bord. On a prévu une marche d'environ 45 kilomètres à l'heure par temps calme. La *Patrie* donnait une vitesse sensiblement égale, mais son rayon d'action ne dépassait pas 450 kilomètres avec quatre passagers.

La *République*, dont le gonflement avait duré six jours, a été sortie du hangar de Moisson mercredi matin. Piloté par M. Juchmès, assisté de trois mécaniciens, le dirigeable s'est élevé à une centaine de mètres et s'est maintenu à cette hauteur pendant une demi-heure, évoluant dans toutes les directions avec la même souplesse que ses devanciers, et atterrissant sans la moindre difficulté. Les essais vont continuer, et les Parisiens peuvent s'attendre à voir, d'ici quelques jours, la *République* planer sur la capitale.



Le dirigeable *République* vu au zénith. — *Photographies Rafaele.*

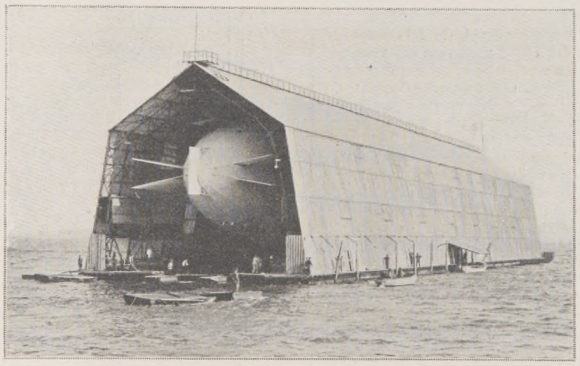
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



LA PREMIÈRE SORTIE DU « ZEPPELIN 4 ». — Au-dessus du lac de Constance.

Les débuts du *Zeppelin 4* semblent avoir été moins brillants. Une foule énorme maintenue par un cordon de troupes à une distance de 500 mètres du radeau portant le ballon, se pressait il y a quelques jours sur le lac de Constance et sur ses rives, près de Friedrichshafen, pour assister à la première sortie de ce nouveau ballon — le quatrième — du persévérant comte Zeppelin. On remarquait plusieurs représentants du gouvernement allemand, l'état-major prussien s'étant engagé à verser 2.500.000 marks au doyen des aéronautes d'outre-Rhin, si son dirigeable peut fournir une course de 800 kilomètres en vingt-quatre heures : le plus grand raid exécuté par le *Zeppelin 3* a été de 350 kilomètres environ.

Ce nouveau bateau aérien, le plus grand que l'on ait vu jusqu'ici, semble différer fort peu des modèles précédents. De forme cylindrique, entièrement construit en aluminium, il mesure 142 mètres de long sur 14 mètres de diamètre et cube 13.000 mètres. Le *Zeppelin 3* n'avait que 130 mètres de long et cubait 10.000 mètres. Par une disposition nouvelle, les deux nacelles sont suspendues dans une échancrure de la carcasse dont elles se trouvent très rapprochées.

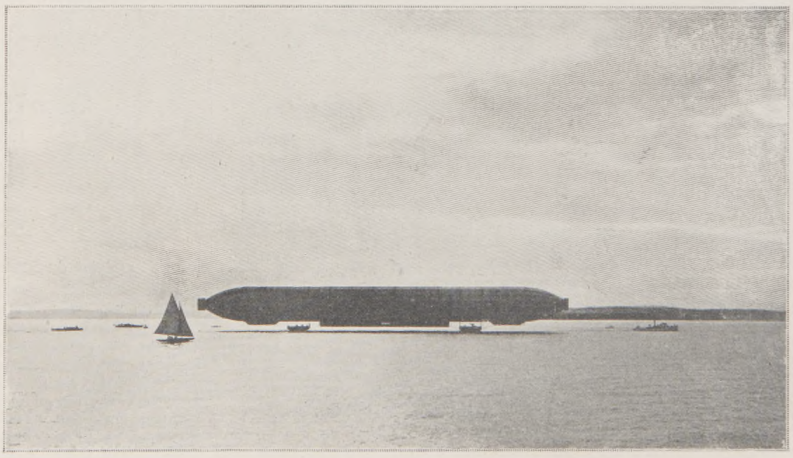


Le *Zeppelin 4*, vu par l'arrière dans son hangar flottant.

L'aérostat s'est élevé le 21 juin, piloté par le comte Zeppelin, accompagné de quatorze passagers, dont le ministre de la Guerre von Einen et les majors Grosse et Hess, du grand état-major allemand. Après avoir évolué pendant une vingtaine de minutes à 100 mètres au-dessus du lac, à la vitesse d'environ 12 mètres par seconde, le pilote constata un défaut de fonctionnement du gouvernail et jugea prudent de redescendre. Une nouvelle sortie, encore très courte, eut lieu le surlendemain On ne saurait, dans ces conditions, hasarder le moindre pronostic sur l'avenir du dirigeable rigide que les ingénieurs allemands persistent à vouloir opposer aux dirigeables souples qui ont fait leurs preuves en France.

F. Honoré.

Un virage



Le *Zeppelin 4* remorqué vers son hangar. — *Photographies Anton Krenn.*

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

La montagne sainte du Koh-i-Kouadja émergeant au milieu du Naizar.

UNE VILLE MORTE DE LA PERSE ORIENTALE

Le commandant H. de Bouillane de Lacoste, ancien officier d'ordonnance du président Loubet, a accompli, l'an dernier, dans l'Asie centrale, un voyage d'exploration du plus haut intérêt, au point de vue pittoresque comme au point de vue politique et économique. Au cours d'un itinéraire partant du nord de la Perse et traversant le Turkestan russe, les Pamirs, la Kachgarie, le Tibet et les Indes, pour aboutir dans le désert Beloutche et la province persane du Seïstan, le voyageur a rassemblé les éléments d'un livre : *Autour de l'Afghanistan*, qui paraîtra cette année et qui sera un des plus attachants récits de voyage qu'on puisse lire. Il n'épuisera pas pourtant tous les matériaux, notes et clichés, rapportés par le commandant de Lacoste.

J'ai l'heureuse fortune d'avoir devant moi son cahier de notes et d'en pouvoir extraire, pour *L'Illustration*, ces pages, qu'il eût été dommage de laisser inédites, sur : *Une ville morte du Seïstan*, dont la photographie évoquera le charme et la mélancolie.

Dans une conférence qu'il fit, à son retour, au comité de l'*Asie française*, le commandant de Lacoste donnait un aperçu saisissant de cette terre lointaine, de cette ancienne Drangiane, encore peu connue :

« Si le Seïstan, disait-il, est une des contrées les plus riches de la Perse et si son importance, au point de vue agricole, est considérable, on peut dire qu'au point de vue politique sa situation présente également un intérêt de premier ordre. Placé, en effet, à peu près à mi-distance entre Meshed et le golfe Persique, il borne, à l'est, les territoires afghans et beloutches et, flanquant la route de Hérat à Kandahar, il commande la voie commerciale de Quetta vers la Perse. »

Lord Curzon — qui a écrit sur la Perse un livre très complet et très remarquable — dit, dans un passage du chapitre IX : « *la Question du Seïstan* » — « ... Sa position constitue donc une sorte de poste avancé du Khorassan et une *terra media* que serait obligée de traverser toute puissance qui voudrait marcher vers le sud de Meshed et, plus spécialement encore, celle qui convoiterait un débouché sur l'océan Indien ; de même, une puissance venant du Sud-Est, qui désirerait atteindre le Khorassan et Meshed, suivrait forcément la même route. » Les deux puissances particulièrement intéressées dans ces deux éventualités sont la Russie et l'Angleterre.

On voit combien cette province, par sa situation même, est attirante, et c'est bien à cela qu'elle doit, depuis les temps les plus reculés, d'avoir été le centre bouleversé des luttes les plus acharnées, d'avoir vu son sol fertile dévasté par la conquête — je nomme en passant Alexandre le Grand — ses villes merveilleuses détruites, surtout pendant les treizième et quatorzième siècles, par ces fléaux de l'humanité qui s'appelaient Jenghiz-Khan et Tamer-Leng « le boiteux », dont les Français ont fait : Tamerlan.

De nos jours, il suffit de citer Nadir-Chah, pour justifier le nom de : « terre des ruines » donné à cette partie de la Perse.

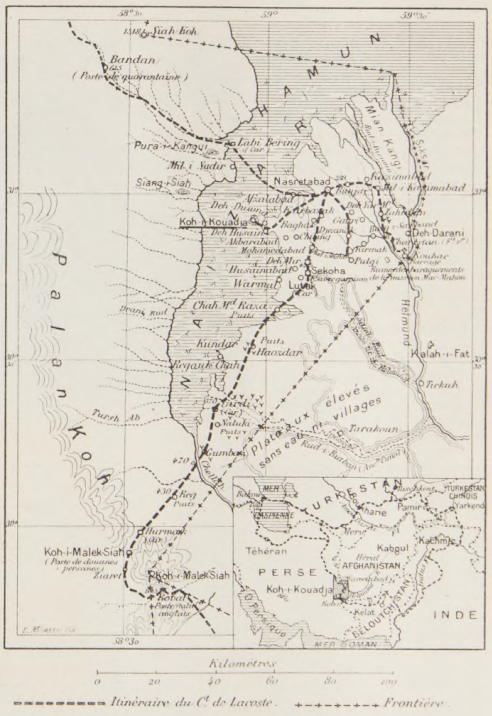
Le Seïstan où, sauf de rares tamaris, pas un arbre ne pousse à cause de la fréquence des grands vents, doit la fertilité de son sol au débordement annuel du Hilmend, dont les alluvions, sur une terre en grande partie formée de sable et d'argile, font naître, au printemps, d'abondants pâturages. On y cultive aussi le blé, l'orge ; on peut y faire de fructueuses récoltes de coton, de pois, de haricots et de melons d'eau. Et c'est une des curiosités de cette vaste étendue, à la fois lac, marécage et désert, aux différentes époques de l'année, que le voisinage d'une nature souriante et peuplée, avec la solitude froide et désertique, semée de ruines innombrables, tristes vestiges de son ancienne richesse.

Les tentes noires des Seïstanis.

Du fait de ces inondations, que nul effort humain ne put jamais endiguer, l'aspect du Seïstan change et se transforme, avec tout l'imprévu de la fantaisie et, au moment des crues, la colline du Koh-i-Kouadja, qui s'élève de 400 pieds au-dessus du niveau du Naizar (*nai :* roseaux; *zar :* place), devient, au milieu d'un lac immense, un véritable îlot, que l'imagination des Seïstanis peuple des plus curieuses légendes.

Les terres qui environnent le Koh-i-Kouadja sont assez nues, sans végétation, et leur platitude offre à peine l'agrément de quelques cultures. Cela tient à l'importance des espaces inondés, qui ne laissent place qu'à de pauvres hameaux beloutches, faits de huttes recouvertes de buissons et où se dressent aussi quelques tentes noires, peu réjouissantes à l'œil. Le bétail n'est pas mieux logé dans les cavités profondes et humides qui lui servent d'abri. C'est la plaine marécageuse du Naizar qui, à l'heure où le soleil descend, à l'heure du pain et de la prière, quand de grands feux s'allument dans la plaine et que monte vers Allah le cri monotone des fidèles, semble un filet d'argent liquide courant au pied des montagnes violettes, mais, dans la fraîcheur de l'aube, dès que l'horizon s'élargit, apparaît comme un lac sans fin, d'où surgit la table rocheuse du Koh-i-Kouadja.

On gagne l'île en canot. Après 200 ou 300 mètres de marche, sur un terrain mouvant, semé de joncs et de roseaux, où les chevaux enfoncent jusqu'au poitrail, on embarque et on navigue sur une nappe d'eau très claire, une nappe d'eau salée, d'où s'élèvent bruyamment, dès l'approche, des milliers de canards sauvages. Une curieuse tribu de Seïstanis vit là de chasse et de pêche.



La région du Seïstan et l'itinéraire du commandant de Lacoste.

Tel est l'aspect du Naizar, sauf dans les mois de juillet, août et septembre, où, le Hilmend s'étant retiré, le vaste marécage redevient en partie désert.

La lumière crue du jour frappe violemment les parois torturées des falaises et l'île se découpe, à distance, assez curieusement, laissant voir, toute blanche sur le fond de basalte, et comme animée, une ville, perchée à mi-hauteur, sur laquelle veille, au sommet, une forteresse. Puis, à mesure qu'on avance, les détails se précisent et l'œil perçoit, dans une sorte de chaos étrange, des piliers dressés, des arcs en ruines, des dômes crevassés, des murs effondrés, des amoncellements de pierres, et il apparaît soudain que l'on se trouve en face du néant.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Aspect du plateau de Koh-i-Kouadja, vu du fort supérieur, avec ses tombes mazdéennes rangées en demi-cercle.

devant l'une de ces curieuses villes mortes, gloires anéanties de la Perse orientale.

On débarque, à dos d'homme, assez loin de la rive et, après une montée parmi des mamelons d'argile, on se trouve, au pied de la ville, à l'entrée d'un palais dont la grande porte est encore debout. Sous le pied s'entre-choquent des débris de poteries rouges mélangés à des briques non cuites et à des blocs informes de pisé, ce qui semble indiquer qu'une ville neuve fut construite autrefois sur les ruines d'une cité beaucoup plus ancienne. Dès qu'on a passé la porte monumentale, on se trouve au milieu d'une immense cour, dont le sol est absolument nivelé. Les hautes murailles qui l'enserrent sont ajourées de larges baies, qui rappellent les loges des cirques romains. A droite et à gauche de la cour, deux énormes piliers de 10 mètres de haut et de 2 mètres d'épaisseur, dont la base seule subsiste, apparaissent comme les assises d'un arc de triomphe. Sauf les murs et les portes, qui ont résisté aux fureurs successives du temps et des conquêtes, tout ce qui demeure du palais n'est que ruine et poussière.

L'angle gauche, au fond de cette sorte d'esplanade, montre une ouverture assez large, qui donne sur la campagne, et devait être une des portes de la ville. La voûte est en parfait état, mais le seuil, élevé à 3 mètres du sol, semble indiquer qu'on y devait accéder jadis par un escalier : mais on n'en trouve plus trace. Dans l'angle droit, au contraire, est percé une sorte de corridor voûté qui conduit, derrière l'enceinte, sur un plateau où se remarque encore la symétrie des tombes. Vastes sépultures de 1 mètre de haut, construites en larges pierres sèches et qui rappellent beaucoup celles des Tibetains.

Ce sont très vraisemblablement des tombes mazdéennes, qui remontent à l'époque de l'invasion arabe au septième siècle. Ces tombes sont en effet à ciel ouvert, et l'on sait que cette secte des mazdéens, adorateurs du feu, laissait ses morts à la merci des fauves, des oiseaux de proie et des intempéries, comme dans ces vastes « tours du silence », où les corps s'empilaient par centaines.

Au-dessus des tombeaux se dresse la muraille rocheuse, sur la crête de laquelle l'art des premiers habitants avait élevé la forteresse. Une large voie en lacets, aux solides murs de soutènement, et dont quelques parties ont été épargnées, permettait, jadis, d'y accéder. Aujourd'hui, le chemin est difficile et des chevaux n'y pourraient pénétrer. Tout en haut, dans un creux de rocher, se trouve un emplacement entouré d'un petit mur en pierres sèches. Cet endroit est un lieu de vénération pour les Seïstanis, car on y montre, sur le roc, l'empreinte des pieds du prophète Ali, et voici ce que raconte la légende :

« L'un des princes, qui régna autrefois sur ces contrées, un certain Mir-Ofgar, eut la folie audacieuse de vouloir s'opposer à l'envahissement annuel des eaux du Hilmend. Ce fleuve, qui résistait à sa volonté d'être seul maître des hommes et des choses, blessait son orgueil de domination. Comme Josué avait arrêté le soleil, Mir-Ofgar prétendit retenir les eaux. Mais son geste ne put rien contre les forces de la nature. Alors il construisit des digues monumentales, creusa des fossés, détourna le cours du Hilmend. Toujours, avec la même régularité immuable, l'eau bienfaisante vint féconder les plaines autour du Naizar. Mir-Ofgar mourut sans avoir accompli sa tâche meurtrière. On plaça sa tombe sur le point le plus élevé du plateau, à l'abri des inondations. Et, il arriva qu'une nuit, au retour du printemps, le fleuve envahit la plaine avec une impétuosité inaccoutumée, couvrit le Naizar, gagna la colline, et, devant les Seïstanis terrifiés, renversa la pierre du sépulcre de Mir-Ofgar, se saisit de son corps et l'emporta. Onques ne le revit jamais ! Le peuple comprit la colère du Hilmend et leva ses bras vers le ciel. Mais le ciel ne devait pas pardonner. Mohamed, en effet, pour châtier définitivement les coupables, envoya sur terre le prophète Ali. Les eaux du Hilmend étant salées, une source unique rendait la vie possible sur le Koh-i-Kouadja. Le prophète piétina la source et l'eau cessa de couler. Ainsi, par la volonté d'en haut, la ville fut désertée et cet endroit ne fut plus, dans la suite des temps, qu'un lieu de pèlerinage où les Seïstanis viennent incliner leur front dans la poussière des empreintes vénérées. »

Du fort supérieur, qui se découpe en silhouette majestueuse sur l'horizon, il ne reste malheureusement que fort peu de chose. Mais la partie nord du plateau offre un intérêt tout particulier. C'est un vaste cimetière de 1 kilomètre de long sur 400 mètres de large, environ. Au premier plan, une série de tombes mazdéennes, en arc de cercle brisé, plus loin des tombeaux persans, d'architecture plus moderne, et trois petites mosquées ; enfin, à la toute extrémité de l'île, la sépulture sacrée du saint « Kouadja-Sara-Sarir », descendant direct d'Abraham, d'après la tradition populaire. Chaque année, au premier jour de l'an persan, le peuple seïstani se porte en masse au mazar (tombeau) et y sacrifie des moutons par milliers.

Une première mosquée, sans coupole, renferme deux monolithes. L'un, près de la porte, a 1 m. 50 de haut et représente, paraît-il, une statue de femme,

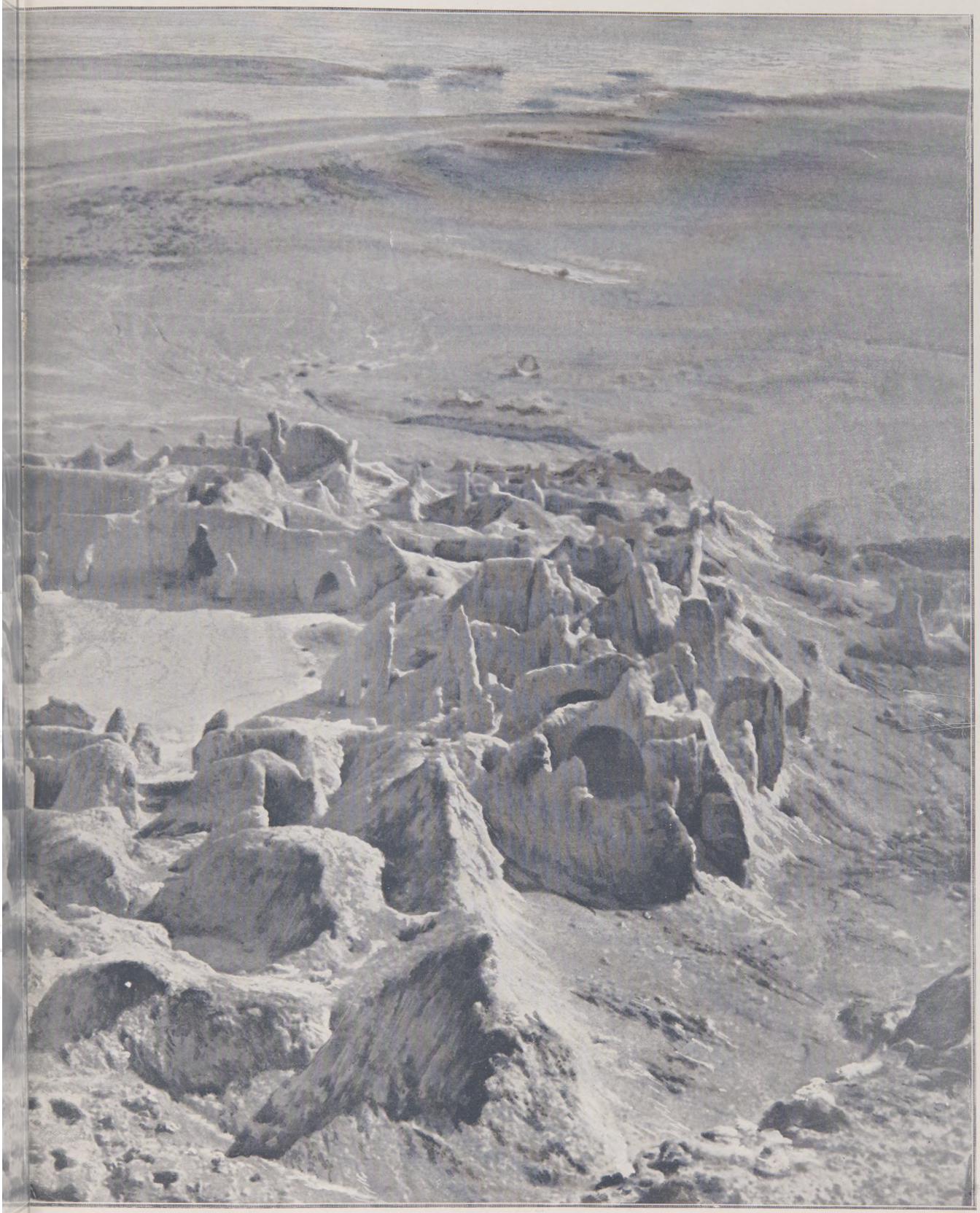
La cour centrale du palais et le fort supérieur.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

UNE VILLE MORTE DE LA PE

Photographie du Co

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us



E ORIENTALE : KOH-I-KOUADJA

ant H. de Lacoste.

Du sommet de la falaise, les ruines silencieuses de la ville morte ont un aspect de paysage lunaire. Des pans de murailles écroulées hérissent des pics immobiles; des façades de pierre ouvertes ouvrent sur cette désolation les yeux béants des fenêtres, d'où s'inclinèrent jadis, dans un rayon — le même peut-être ! — de jolis visages de vierges au teint cuivré ; des voûtes affaissées obstruent de leurs pierres éboulées et de leurs antiques poussières l'ombre des anciennes mosquées.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
UNIVERSITY OF CALIFORNIA UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Un coin de la ville morte de Koh-i-Kouadja.

qui aurait été mutilée à une époque imprécise ; l'autre, placé tout à côté, est beaucoup moins haut, mais plus large. Entre les deux blocs, une pierre arrondie sur laquelle est posée une autre pierre, ronde celle-là, comme une bille de billard : on la dirait blanchie à la craie et elle doit servir, aux jours de sacrifices, à piler une matière quelconque.

Le mazar est plus haut, sur une éminence. Au-dessus de la porte, deux carreaux de faïence d'un bleu merveilleux ; sur le tombeau et sur une corde tendue au-dessus, beaucoup de lambeaux d'étoffes accrochés ; vers la tête, six ou sept poupées dont le visage est fait d'un bouton de porcelaine. Ce sont les ex-voto des femmes qui désirent avoir des enfants ; enfin, sur les murs, des inscriptions, rappelant le passage des Turcomans, il y a dix siècles, et des dessins grossiers représentant une sorte de chèvre, la main du prophète et la croix gammée. A droite de l'entrée, un monolithe de basalte sert aux sacrifices : tout autour, le sol est noir de sang desséché.

Du sommet de la falaise, la vue est merveilleuse, unique. Vers le nord le Hamoun, à l'ouest les monts Palan-Koh, au sud le cône sombre du Koh-i-Malek-Siah. Tout cela est coloré d'une lumière rose d'une douceur, d'une délicatesse de tons extraordinaires. Et de ce point, qui les domine, les ruines silencieuses de la ville morte ont un aspect de paysage lunaire. Des pans de murailles écroulées hérissent des pics immobiles ; des façades de palais éventrés ouvrent sur cette désolation les yeux béants des fenêtres, d'où s'inclinèrent jadis, dans un rayon — le même peut-être ! — de jolis visages de vierges au teint cuivré ; des voûtes affaissées obstruent de leurs pierres éboulées et de leurs antiques poussières l'ombre des anciennes galeries ; ici, dans une cour intérieure encore dessinée, s'érigent les dômes blancs des coupoles ; là, au bord de la falaise, se profilent les forteresses aux créneaux édentés ; plus loin, ce sont les amorces des chemins et des routes, qui n'aboutissent plus nulle part, et toute cette vie, qu'on imagine ardente et luxueuse, semble avoir été anéantie d'un seul coup, par l'emportement aveugle de quelque furieux cataclysme, de quelque cyclone monstrueux, rasant la cité, pulvérisant les êtres, balayant tout, implacablement.

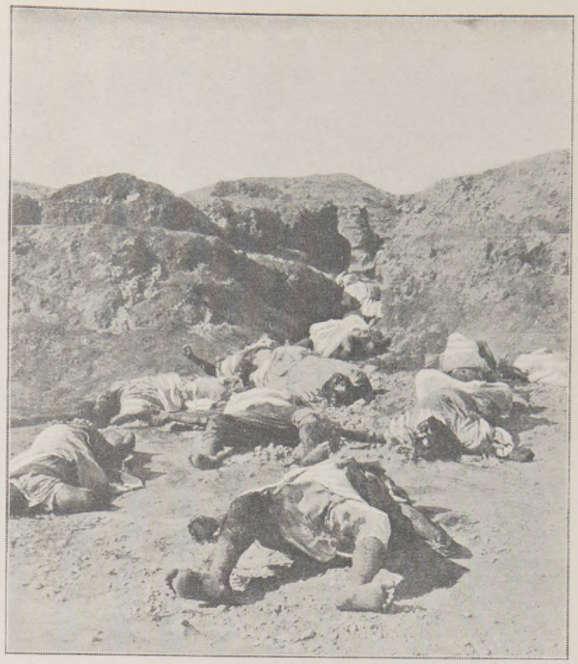
Michel Carré.

L'antique mosquée qui abrite le tombeau du saint Kouadja-Sara-Sarir.

Un village seïstani des bords du Naizar, et ses habitants.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

La zaouïa du marabout de Douiret-Seba après le bombardement par notre artillerie.



Effet de l'éclatement d'un obus de 75 sur un groupe de Marocains abrités derrière les berges d'un oued desséché.

LES DERNIERS COMBATS AU MAROC

Dans son numéro du 13 juin, *L'Illustration* a publié, avec des plans topographiques, une relation d'un de ses correspondants fournissant des détails très circonstanciés et très précis sur les deux combats de Beni-Ouzien et de Bou-Denib, qui ont clôturé la campagne du général Vigy contre la harka de Moulaï-Lhassan, dont les contingents avaient été recrutés chez les tribus marocaines les plus guerrières du Tafilalet. Nous complétons cette relation par d'intéressants documents photographiques.

On sait que, dans les engagements des 13 et 14 juin, l'artillerie joua un rôle important, en protégeant à tous moments la marche de l'infanterie, et que l'action de son tir, habilement dirigé, sous le commandement du chef d'escadron Séguin, fut des plus efficaces. Une de nos photographies montre d'une façon saisissante les effets foudroyants d'un obus de 75 sur un groupe de Marocains qui, à Beni-Ouzien, s'étaient abrités derrière les berges escarpées d'un oued desséché : c'est une jonchée de cadavres horriblement mutilés.

Ce fut encore le feu convergent de notre artillerie, multipliant les brèches et menaçant le ksar d'une destruction totale, qui, le lendemain, amena la reddition de Bou-Denib, où, le chérif ayant demandé l'aman, le général Vigy fit son entrée, tandis que le gros des troupes campait devant la place.

Auparavant, les 4 et 5 juin, la colonne avait canonné les trois ksour principaux de Douiret-Seba, de Doui-Seba et d'Aï-Yacoub. Là aussi, les effets des obus furent terrifiants, ainsi qu'en témoigne l'aspect, après le bombardement, de la zaouïa du marabout de Douiret-Seba, ce marabout qui avait soulevé contre nous la harka battue, le 16 avril, à Menabha.

Au cours des rudes journées des 13 et 14 mai, nos troupes perdirent, on s'en souvient, quatre officiers: le capitaine Clavel, du 2e tirailleurs (voir notre numéro du 13 juin) ; le lieutenant de Ferrand, du 1er spahis ; le sous-lieutenant Blondeau, du 6e chasseurs d'Afrique, qui expirèrent immédiatement, et le lieutenant Jæglé, du 1er étranger, qui devait succomber quelques jours plus tard.

Le sous-lieutenant Blondeau, dont nous donnons ici le portrait, était le plus jeune de ces officiers. A peine âgé de vingt-quatre ans, il avait marqué parmi les meilleurs élèves de Saint-Cyr. Pendant la charge si brillamment conduite, le 13 mai, par le commandant Jouinot-Gambetta, des Marocains embusqués dans des jujubiers criblèrent d'une grêle de coups de feu tirés à bout portant l'escadron auquel il appartenait ; il fut tué, tandis que le capitaine

Le sous-lieutenant Blondeau, tué au combat de Beni-Ouzien.

Goupy et le lieutenant d'Exéa étaient blessés en sabrant l'ennemi.

Les portraits de deux autres officiers tombés au champ d'honneur, dans des combats antérieurs, le capitaine Loubet et le lieutenant Regnier, nous avaient été également communiqués ; mais nous avions eu le regret d'être obligés, faute de place, d'en ajourner la reproduction.

Né en 1865, le capitaine Clément Loubet, commandant une compagnie de ce 2e tirailleurs, si éprouvé, avait quarante-trois ans et comptait au nombre des chefs de notre armée d'Afrique les plus estimés pour leur connaissance du pays, leur énergie et leur sang-froid. C'est le 8 avril qu'il tomba mortellement frappé, en prenant part au combat de Settat, lors de l'attaque nocturne dirigée contre le bivouac du général d'Amade par les Marocains. Il a été inhumé, le 23 mai, en terre algérienne, à Aïn-Zédélès, près de Mostaganem.

Le lieutenant Regnier a succombé, le 11 mars dernier, dans un combat livré contre les Berbers à El-Hameida, dans le Sud-Oranais, qui était comme le prologue de la grave affaire de Menabha.

Le lieutenant Regnier, Lorrain de naissance, avait seulement trente ans. Très estimé du général Lyautey, il avait été mis à la tête d'un groupe franc, d'abord à Colomb-Béchar, puis à Beni-Abbès. C'est de ce dernier poste qu'il était parti, dans les premiers jours de mars, contre les Berbers, dont l'agitation commençait à inquiéter. Le 10, il faisait sa jonction avec un peloton de la compagnie saharienne. Le lendemain, à la tombée de la nuit, son détachement était attaqué par un parti de 700 Berbers. Il combattit héroïquement. Mais, au cours du combat, il tomba frappé d'une balle qui lui trancha la carotide.

Le capitaine Loubet, tué au combat de Settat.

Le lieutenant Regnier, tué au combat d'El-Hameida.

Bou-Denib, avec les brèches faites par nos obus dans le minaret et le mur d'enceinte.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access use#pd-us

A la fête des Tuileries : les petits tambours des gardes françaises.

LES TUILERIES EN FLEURS

La fête de bienfaisance organisée, dimanche dernier, aux Tuileries, au profit de la caisse de retraite des vieux jardiniers, par les fleuristes, horticulteurs et jardiniers, eût été la plus somptueuse des fêtes en plein air si le soleil eût daigné la parer de son éclat. Mais, bien que le ciel demeurât obstinément sombre et triste, ce fut, grâce à la magie des fleurs innombrables, des claires toilettes de juin, de la charmante ingéniosité des chars, une belle journée d'élégance, de poésie et d'art.

A 2 heures, M. Ruau, ministre de l'Agriculture, et Mme Ruau prirent place dans la tribune d'honneur parmi les membres du comité de patronage, et, tout aussitôt commença le défilé du cortège fleuri précédé par un groupe ravissant de petits tambours costumés en gardes françaises. La section de l'Association des jardiniers de France remporta le prix d'honneur.

La fête se continua par une kermesse et par une représentation de *Mireille*.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE A PARIS

Un dimanche de ce mois de juin, la messe vient de finir à la Madeleine. Par la porte latérale de l'ouest, une femme vient de sortir, dont l'âge appesantit la marche ; en ses sombres vêtements de deuil, elle a grand air, et, lorsqu'elle s'apprête à monter dans son automobile, on peut apercevoir, sous ses voiles, le profil d'un de ces visages où la griffe du temps a laissé subsister les traces indélébiles d'une beauté jadis éclatante. Cette femme, c'est l'impératrice Eugénie, qui, pendant ses séjours à Paris, a coutume d'aller entendre l'office à l'aristocratique église, une des plus voisines du jardin des Tuileries, pour elle évocateur de tant de souvenirs. Une seule personne l'accompagne, M. Franceschini Pietri, son secrétaire ; rien ne la signale à la curiosité de la foule qu'à une autre époque le prestige de sa majesté attirait sur son passage ; peu de regards, aujourd'hui, sont capables de percer son rigoureux incognito, et nous ne posséderions pas ce portrait tout récent de l'ex-souveraine, sans l'indiscrétion opportune d'un photographe averti.

Devant l'église de la Madeleine : l'ex-impératrice Eugénie, accompagnée de son secrétaire M. Pietri, remonte dans son automobile.
(On aperçoit dans la glace de la voiture la silhouette reflétée du photographe en train d'opérer.)

LES « SUFFRAGETTES » SUR LA TAMISE

Il est une qualité que l'on ne saurait refuser aux manifestations de « suffragettes » si gentiment nommées : c'est l'absence de monotonie. Ces dames ne possèdent point seulement des convictions à toute épreuve. Elles sont, aussi, pourvues de cette vaillance et de cette ingéniosité avec lesquelles on assure le triomphe des bonnes causes et même, quelquefois, des mauvaises. Quand on manifeste, c'est généralement, pour attirer l'attention. Les suffragettes ne négligent rien pour atteindre ce résultat, et leurs défilés en corps — si l'on peut dire — avec emblèmes et pancartes, témoignent d'une ardeur, d'une perrévérance, qui, à l'occasion, savent tourner les obstacles suscités par la peu galante intervention de la police. C'est ainsi que, le 19 juin dernier, à la veille de la manifestation monstre qu'elles devaient faire à Hyde Park, les suffragettes de Londres, empêchées de pénétrer à la Chambre des communes, s'avisèrent de fréter une chaloupe à vapeur et de se faire conduire devant cette magnifique terrasse du palais de Westminster, où les parlementaires anglais et leurs familles aiment à venir prendre le thé pendant la suspension des séances. Et, déjà, elles commençaient à haranguer les députés lorsque survint un canot de police qui fit battre en retraite la chaloupe des féministes.

Devant la terrasse de Westminster : les suffragettes, en chaloupe à vapeur, haranguent les parlementaires anglais

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES FÊTES DU JUBILÉ DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE A VIENNE. — Défilé d'une artillerie moyenageuse. — *Phot. L. Held.*

Nous avons déjà donné de jolies scènes de ces brillantes fêtes du jubilé de François-Joseph, célébrées, il y a peu de jours, dans tout le territoire de l'empire austro-hongrois. Nous nous plaisons, aujourd'hui, à reproduire l'un des groupes rétrospectifs les mieux réussis du cortège organisé, à Vienne, le 12 juin dernier. C'est, traîné par de lents attelages de bœufs, escortée par de rudes guerriers de l'an 1000, toute une artillerie primitive, tout un matériel de siège du temps des béliers et des catapultes. La vision de cet appareil moyenageux, très minutieusement reconstitué, doit rendue encore plus saisissante par l'anachronisme du cadre : une avenue sillonnée de rails et munie de tout le confort moderne.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

Poésie.

Une voix nous arrive de l'au delà, la voix infiniment respectée et admirée de Sully-Prudhomme, le grand, le noble, le doux et douloureux poète. Des mains pieuses — les mêmes qui ensevelirent le mort — ont recueilli les reliques, les fragments inédits de son œuvre (Lemerre, 3 fr. 50) Il y a, dans les *Epaves*, des rimes de jeunesse souples, des évocations émues de l'autrefois si joliment candide, si tendrement illusionné (*Amour d'enfance, le Premier Amour, Rien n'importe que l'amour*); des petits vers ouvrés avec un art précis et délicat (*Bienséance, les Rideaux, Deuil de cœur*), des sonnets (à Rémy Belleau, à Jacques Richard, à Marceline Desbordes-Valmore, aux mânes d'Albert Glatigny, à Théodore de Banville, à Vigny, à Jean Aicard, à Victor Hugo, à Chénier) et aussi des poèmes philosophiques sobres où nous retrouvons cette sensibilité réfléchie et ce lyrisme analytique que le maître appliqua à de plus importantes œuvres. Ainsi *le Fleuve :*

Vous ne révélez point la destinée ultime,
O défunts dans la nuit pêle-mêle noyés,
Dieu seul peut suivre au loin jusqu'à l'extrême abîme
Le Fleuve entier des morts qui roule sous nos pieds.

Les beaux yeux, les grands cœurs et les fronts pleins
Les couples escortant Juliette et Roméo, [de rêve,
Tous les restes humains vers la brumeuse grève,
Silencieux et froids, glissent au fil de l'eau.

Décorant l'avenir que le présent lui voile,
L'humanité regarde, au ciel, plus haut que soi,
Durant le jour l'azur, pendant la nuit l'étoile,
Symboles du bonheur que lui promet sa foi.

Hélas ! Tout corps vivant semble un radeau qui passe,
En route sans fanal pour l'infini sans port.
Mais courte est notre vue et Dieu nous fit la grâce
De ne point la tourner du côté de la mort.

Romans.

M. Charles Foley connaît à merveille l'art aimable et difficile d'écrire des livres captivants qui peuvent être lus par tout le monde. Son œuvre, déjà considérable, est goûtée d'un public nombreux et fidèle. On aime la forme simple et souple de ces romans toujours littéraires et que l'on suit jusqu'à la dernière ligne avec un intérêt qui ne faiblit pas. Aussi les deux œuvres nouvelles : *Jean des Brumes* (Ollendorff, 3 fr. 50) et *Kowa la Mystérieuse* (Pierre Lafitte, 3 fr. 50), qui viennent de paraître simultanément sous la signature de cet agréable écrivain, seront-elles sympathiquement accueillies par les familles qui composent en ce moment leur bibliothèque de villégiature. *Jean des Brumes*, un gracieux et dramatique roman d'histoire qui nous ramène au temps de la chouannerie, et nous révèle les paysages brumeux du marais vendéen. *Kowa la Mystérieuse*, un récit de grandes aventures qui nous transporte dans le nouveau monde et nous fait assister aux scènes tragiques du très actuel conflit entre deux races inassimilables.

Avec M. Jules Bois, nous voguons dans le *Vaisseau des caresses* (Fasquelle, 3 fr. 50), des rives de la Méditerranée jusqu'à l'île paradisiaque de Ceylan. C'est, au milieu d'une société flirteuse, un voyage tout à fait enchanteur, mais que, peut-être, il serait périlleux de conseiller aux gens nerveux, trop aisément aptes à se laisser dominer par l'ivresse de l'Océan et le cruel mirage de l'amour. N'importe, M. Jules Bois fait vivre avec une admirable intensité cette foule de la mer, ce monde de cosmopolites, avec ses types déconcertants parmi lesquels se détache le visage exquis d'une petite « déracinée », d'une imprévue et troublante Manon du nouveau siècle.

Soixante à l'heure ! Autrement dit, soixante contes à lire en soixante minutes. (Flammarion, 3 fr. 50). Le conteur est M. Georges Auriol. Vous connaissez sa manière, et vous n'ignorez point son esprit. M. Georges Auriol dit vite et il dit bien, et il fait rire. On prétend que les humoristes deviennent rares, au moins autant que les ténors. C'est une race qui se perd. Hâtons-nous d'apprécier, à leur juste valeur, ses derniers et précieux échantillons, et prions respectueusement M. Georges Auriol de nous expliquer pourquoi *Tourtoise n'a pas de chance*, ce que c'est que la *Délicatesse auvergnate*, et comment advint *la Panne libératrice*.

Etudes sociales.

Nous nous plaisions, dans une récente bibliographie, à louer les livres utiles et adroits qui nous permettent de nous documenter rapidement sur les questions économiques et sociales actuellement discutées dans les conversations sérieuses. Et nous donnions une liste d'œuvres que, grâce aux publications de ces derniers jours, il nous est aujourd'hui très agréable d'allonger. Ainsi nous mentionnerons : *la Vie de la Cité* (Lib. Universelle, 3 fr. 50), par M. Pierre Baudin ; *les Promenades philosophiques*, 2e série, de M. Rémy de Gourmont (Mercure de France, 3 fr. 50) ; *l'Evolution du Mariage* (Sansot, 3 fr. 50), par M. Léon Blum ; *l'Education patriotique du soldat* (Perrin, 3 fr. 50), par le lieutenant M. Rolland ; *les Ravages du livre* (Aubanel, Avignon), par Mgr Antolin Lopez Pélaez ; *Quelques Pages sur le mouvement catholique chez les femmes en Angleterre* (Perrin, 2 fr. 50), par M. L. de Beauriez ; une remarquable étude de M. Paul Acker sur les *Œuvres sociales des femmes* (Plon, 3 fr. 50) et enfin, un livre précieux d'économie domestique (*Comment la femme peut gagner sa vie.* — Tallandier, 3 fr. 50) où Mme G. Régnal envisage ces deux questions si délicates : Quelle carrière une jeune fille peut-elle choisir pour gagner honorablement sa vie, et comment une femme peut-elle se créer des ressources quand des revers de fortune inespérés viennent brusquement l'obliger à un travail auquel elle n'était que peu ou pas préparée ?

Etudes d'art.

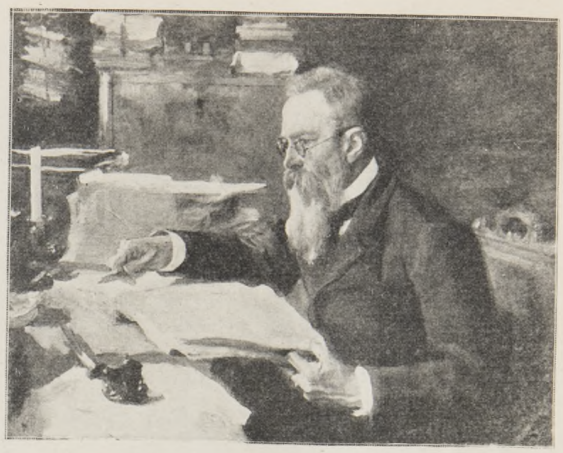
La librairie d'art H. Laurens qui, déjà, nous a donné tant de séduisants volumes, entreprend la publication d'un ensemble de manuels d'Histoire de l'Art, qui, dirigée par M. Henry Marcel, ancien directeur des Beaux-Arts, paraîtra en un délai de temps aussi restreint que possible et donnera en douze volumes, abondamment illustrés, l'histoire et l'évolution des diverses formes d'art à travers les âges, sans distinction de pays. Le premier de ces manuels, qui vient de paraître, sous la signature autorisée de M. Louis Hourticq : *la Peinture, des origines au XVIe siècle* (10 fr.), ouvre brillamment cette utile et luxueuse série.

LES THÉATRES

M. Henry Bordeaux, romancier éloquent et probe, critique érudit, vient de voir représenter, à la Comédie-Française, une pièce de lui, en un acte : *l'Ecran brisé*, dont le succès a été vif. Cette petite pièce — que *L'Illustration* aura la bonne fortune d'offrir à ses lecteurs la semaine prochaine — contient une situation curieuse, bientôt poignante, développée avec un sens avisé du pathétique et admirablement mise en valeur par l'interprétation de Mme Bartet.

Avec cette nouveauté, le même soir, la Comédie-Française donnait une reprise du *Misanthrope*, remis en scène avec goût par M. Truffier ; cette reprise avait l'importance d'une sorte de « première » classique, parce qu'elle fournissait à Mlle Berthe Cerny l'occasion d'aborder le rôle brillant et périlleux de Célimène : Mlle Cerny s'y montre remarquable, originale même après tant d'illustres devancières ; elle interprète son personnage avec moins d'ampleur pompeuse, moins de solennité qu'on ne s'était habitué à le faire depuis bien des années à la Comédie, mais avec plus de gaieté et de légèreté dans la frivolité et dans la coquetterie, et par là elle se rapproche de l'esprit et du texte de Molière. En même temps que Mlle Cerny prenait ainsi possession du rôle de Célimène, M. Leitner s'emparait, avec une magistrale autorité, du rôle d'Alceste et M. Henry Mayer, avec élégance, de celui de Philinte.

L'Action française a eu l'heureuse idée de faire représenter, au théâtre des Arts, *la Princesse de Clèves*, comédie en trois actes et un épilogue, tirée par M. Jules Lemaître du roman de Mme de La Fayette. Nombreux étaient déjà les lettrés qui avaient goûté, dans le troisième volume du « Théâtre de Jules Lemaître », récemment paru, cette audacieuse, habile et délicate transposition littéraire ; à la scène, elle prend un caractère extrêmement intéressant : la princesse de Clèves (fort convenablement incarnée en la circonstance par Mlle Bellanger), le duc de Nemours (figuré par M. Capellani), M. de Clèves (par M. Krauss), nous sont apparus, douloureux héros, adorable victime de l'amour, tels que nous les imaginions après la lecture du roman ; tous les autres personnages nous sont évoqués avec la même subtilité et la même précision ; et M. Jules Lemaître nous a si bien conservé de cet ouvrage, avec sa fière et triste moralité, sa forme classique et pure qu'il en a fait, semble-t-il, une tragédie racinienne en prose.



Rimsky-Korsakow, d'après le portrait peint par Sérow.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Le compositeur Rimsky-Korsakow, qui vient de mourir, fut un des « cinq » de la *Koutchka* (coterie), un groupe de compositeurs qui se proposa comme idéal de doter la Russie d'un art national. La réalisation de ce but par les « cinq », qui s'appelaient Balakirew, Moussorgsky, Borodine, Rimsky-Korsakow et César Cui (Balakirew et César Cui sont maintenant les deux seuls survivants), fut de donner à chaque œuvre pour base un thème ou un air populaire.

Rimsky-Korsakow n'a pas failli à cette tâche ; mais, s'il resta fidèle au principe de cet art, il s'en écarta par l'esprit ; il regarda quelque peu du côté du système wagnérien, tout en se servant de mélodies russes.

Il était né en 1844, il meurt donc à soixante-quatre ans au moment où il mettait la dernière main à son opéra tiré d'une nouvelle de Pouchkine, *le Conte du coq d'or*. Ses œuvres symphoniques ont été popularisées à Paris dans les concerts classiques, elles s'appellent le *Capriccio Espagnol*, *Antar*, *Shéhérazade*, etc. Ses œuvres de théâtre sont : *Snégourotchka*, le *Tsar Saltan*, *Sadko*, que l'Opéra va monter à la fin de l'année, *Mlada*, la *Nuit de Noël*, *Kitej*, qui fut joué à Saint-Pétersbourg en février 1907.

C'est un grand musicien qui disparaît, un des plus merveilleux maîtres de l'instrumentation. Il avait débuté comme capitaine de marine, et les longues méditations en face de la mer avaient agrandi sa pensée musicale.

***

Un de ses principaux ouvrages, *Snégourotchka*, vient justement d'être révélé au grand public français par le théâtre de l'Opéra-Comique.

Elle est vraiment typique cette Fille de Neige, cette Snégourotchka, qui vit, belle et froide, dans la forêt de Jarilo, où ses parents la cachent jalousement des rayons du soleil et des ardeurs de l'été ; car Snégourotchka mourra en fondant sous les rayons du soleil ou de l'amour. Mais dans cette forêt de Jarilo où seuls chantent les rossignols, où des cygnes blancs font entendre des cris mélancoliques, Snégourotchka perçoit les chansons du berger Lel.

C'est une de ces chansons que *L'Illustration* offre aujourd'hui à ses lecteurs. Il faut remarquer la sensibilité délicate, la rêveuse subtilité de cette page. Comme on comprend bien que Snégourotchka préfère au chant des oiseaux cette mélodie populaire, d'une poésie naïve, naturelle, légère, qui symbolise toute l'âme du petit berger insouciant !

***

Le second morceau de notre supplément musical est extrait de *Boris Godounow*, drame lyrique de Moussorgsky qui a été, tout récemment aussi, joué avec un succès triomphal à l'Opéra.

Il était difficile de détacher d'une œuvre pareille, dont la caractéristique est le mouvement, l'action, une page qui pût donner une idée de la beauté de cette partition. Le passage qui a été choisi est le prélude du troisième tableau du premier acte. C'est à Moscou, la scène du couronnement du tsar Boris, qui, au milieu d'une double haie de gens du peuple agenouillés, va à la cérémonie religieuse se faire consacrer souverain de toutes les Russies.

Les premiers accords de ce prélude sont d'une couleur intense : à l'orchestre, ils sont soulignés par des cloches, par un instrument au son fantastique qui rappelle le tam-tam. Puis ce sont les pizzicati de violons et les harpes qui imitent l'agitation fébrile des cloches des églises du Kremlin sonnant à toute volée. Il y a dans l'atmosphère une agitation, un mouvement vraiment prodigieux. Et il ne faudrait pas croire que l'instrumentation de Moussorgsky soit bruyante. Elle arrive à un effet énorme par des contrastes, par des oppositions qui sont vraiment des trouvailles de génie. La page que nous publions ici doit être exécutée en un *crescendo* qui donnera une idée du souffle dont est animée cette scène, une des plus belles qu'un musicien ait jamais réalisées.

LOUIS SCHNEIDER.

L'ÉCLIPSE DU 28 JUIN 1908

Depuis le 30 août 1905, Paris et la France n'ont pas vu d'éclipse de Soleil, même partielle. Et c'est le spectacle céleste qui nous sera offert le dimanche 28 juin.

L'éclipse commencera pour Paris à 5 h. 23 du soir et prendra fin à 6 h. 19. Le moment le plus favorable pour jouir du phénomène aura lieu un peu avant 6 heures. A 5 h. 51, ce sera, en effet, le moment de la plus grande phase.

On sait que, lorsqu'il y a éclipse de Soleil, trois cas peuvent se présenter :

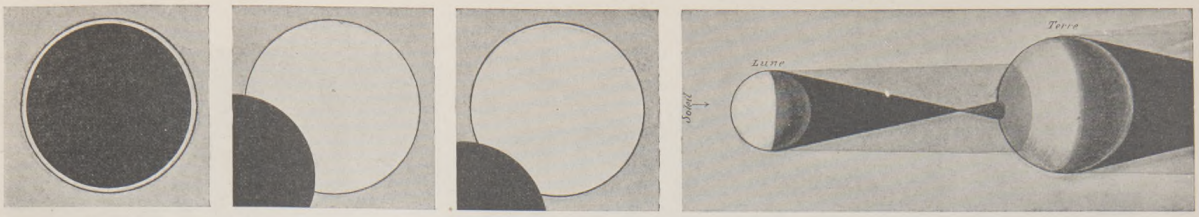
1° Ou bien la Lune est assez rapprochée de nous pour cacher le Soleil en entier, au moins à une partie de la Terre. L'éclipse est alors totale pour une région. Les points environnants qui ne sont pas immédiatement dans l'ombre de la Lune voient le disque solaire échancré. L'éclipse est partielle pour eux, ils reçoivent une partie de la lumière du Soleil, on dit qu'ils sont dans la pénombre.

2° Ou bien la Lune est trop éloignée de la Terre au moment de l'éclipse, et son disque ne peut cacher entièrement celui du Soleil, nous avons alors une éclipse annulaire ; car le Soleil nous apparaît sous la forme d'une mince couronne lumineuse. Dans ce cas, certaines régions de la Terre sont encore dans la pénombre, et, pour elles, l'éclipse est partielle.

3° Enfin l'ombre de la Lune passe au-dessus ou au-dessous de la Terre, seule la pénombre en traverse une partie. L'éclipse est partielle seulement.

L'éclipse du 28 juin rentre dans le second cas, et la figure 4 vous aidera à comprendre. Le Soleil est sur la gauche ; comme il est plus gros que la Lune, il projette derrière elle une ombre en forme de pain de sucre : c'est le cône d'ombre qui n'atteint pas la Terre. L'éclipse sera donc annulaire sur une bande étroite ; les points situés au-dessus et au-dessous verront l'éclipse comme partielle.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA



Au Mexique. A Alger. A Paris (5 h. 51).

Comment le Soleil apparaîtra le 28 juin.

Position de la Lune et de la Terre pendant une éclipse annulaire et partielle.
(Figure montrant la disposition du cône d'ombre et de la pénombre.)

Ceci vous explique la carte où j'ai tracé la surface couverte par la pénombre de la Lune le 28 juin prochain. Sur toutes les régions traversées par le ruban noir, l'éclipse sera annulaire.

Ce long ruban commencera dans l'océan Pacifique et abordera le Mexique par les Etats de Michoacan et Guerrero ; il coupera ensuite les Etats de Guanajuato, Mexico, Querétaro, Hidalgo, San-Luis, Potosi, Puebla et Vera-Cruz ; après avoir traversé le golfe du Mexique, la Floride et l'océan Atlantique, il abordera l'Afrique, passera exactement sur Saint-Louis du Sénégal et se terminera aux monts de Kong, en Guinée septentrionale.

L'éclipse centrale, à midi vrai, aura lieu en plein océan, tout près des Bermudes ; la phase annulaire y durera 3 minutes 54 secondes.

Presque toute l'Amérique du Nord et la partie supérieure de l'Amérique du Sud, une grande surface de l'Afrique et l'Europe occidentale verront l'éclipse comme partielle. La partie du Soleil qui sera cachée sera d'autant plus grande que le lieu sera plus rapproché de la trajectoire centrale.

A Paris, la phase sera celle représentée sur la figure 3. Alger sera un peu plus favorisé (fig. 2).

Au Mexique, l'éclipse aura l'apparence annulaire représentée dans la figure 1 (en haut à gauche).

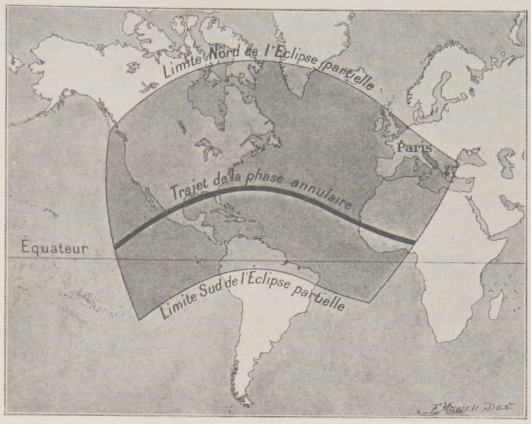
Les dernières éclipses annulaires ont eu lieu :

Le 10 juillet 1907, le 6 mars 1905, le 17 mars 1904, le 29 mars 1903, le 11 novembre 1901, le 22 novembre 1900.

Le 23 décembre de cette année, nous aurons encore une éclipse annulaire qui deviendra totale en plein océan Atlantique sud.

Parmi les prochaines éclipses totales, une seule sera visible près de Paris, celle du 17 avril 1912. Elle ne durera que quelques secondes. Il faudra ensuite attendre jusqu'en 1999, le 11 août, pour qu'une éclipse passe près de Paris.

Abbé Th. Moreux.



Carte montrant l'étendue couverte par la pénombre de la Lune au moment de l'éclipse du 28 juin 1908.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Athlétisme et études scolaires.

La pratique des exercices physiques a été, depuis quelque vingt ans, notablement développée dans la jeunesse des écoles ; et il semble qu'on soit maintenant en mesure de répondre à cette question, posée tout d'abord : la pratique des exercices physiques a-t-elle eu une influence sur les aptitudes scolaires ?

En réalité, des réponses fort contradictoires ont été fournies, déjà, à cette question. En 1889, à l'Université Yale, de l'examen du dossier de 2.425 étudiants, on concluait que les sportifs sont un peu en retard sur les non sportifs ; et à l'Université de Pensylvanie, on arrivait à la même conclusion.

Plus récemment, en 1906, observant dans des établissements anglais (Brighton Academy, Hebron Academy, etc.), M. Foster trouvait une infériorité de près de 7 % des sportifs sur les non sportifs.

M. Phillips vient de reprendre cette question à Amherst College, et il trouve encore une différence de 4 % au détriment des sportifs.

Assurément, la différence n'est pas grande ; mais elle est constante, et il faut en somme conclure tout contrairement au président Hyde qui, il y a quinze ans, déclarait que les sportifs étaient aussi les meilleurs élèves.

Les sumacs vénéneux.

On connait aujourd'hui une centaine d'espèces de sumacs. Quelques-unes, originaires des régions tempérées, ont un feuillage élégamment découpé, prenant à l'automne une couleur rouge vif d'un très bel effet, et sont fort répandues dans nos jardins. Presque tous ces arbres ou arbrisseaux contiennent dans leurs tissus des sucs très corrosifs pouvant causer de graves inflammations par le contact, et même par simples émanations.

M. D. Bois, professeur au Muséum, nous signale, dans la *Revue horticole*, les deux espèces les plus vénéneuses parmi celles qui prospèrent dans nos régions. Avant tout, le *Toxicodendron*, et sa variété *radicans*, à fleur petite, verdâtre, l'un et l'autre employés surtout pour garnir les rocailles et les vieux murs. Vient ensuite le *sumac des corroyeurs*, qui croît à l'état sauvage dans le midi de la France, très recherché pour teindre les étoffes en jaune ou en rouge et surtout pour tanner et teindre le maroquin.

Maisch aurait trouvé, dans le suc des sumacs, un principe volatil corrosif qui, mélangé aux gaz expirés par la plante pendant la nuit, formerait avec eux une atmosphère dont l'influence peut s'étendre à 5 ou 6 mètres et provoquer des érésipèles chez les personnes qui se reposeraient à l'ombre de certains sumacs. Pendant le jour, quand le soleil est ardent, la lumière solaire dissocierait ces éléments, et les émanations ne seraient plus à craindre.

La grande beauté des sumacs ne permet pas de les exclure des jardins, mais on fera bien de ne pas les planter trop près des habitations et d'engager les jardiniers qui les taillent à prendre certaines précautions.

Les nouvelles gares de la Compagnie du Nord.

Dans quelques jours, la Compagnie du Nord ouvrira à l'exploitation la ligne de Saint-Ouen à Ermont et Sannois. Cette nouvelle ligne, longue de 12 kilomètres, a été créée surtout en but de desservir la plaine de Gennevilliers qu'elle traverse de part en part ; elle sera en outre utilisée comme voie de dégagement pour faire circuler une partie du trafic venant de la direction de Pontoise.

Près de son point d'origine, à Saint-Ouen, elle passe au-dessus des ateliers des services électriques au moyen d'un viaduc de 135 mètres ; puis, traversant la Seine sur un grand pont métallique de cinq travées, elle coupe le presqu'île de Gennevilliers et franchit les deux bras de la Seine formés par l'Ile-Saint-Denis, au moyen de deux grands ponts en maçonnerie.

Ce qui frappera surtout les Parisiens le long de cette petite ligne, c'est l'aspect inédit et coquet des gares imaginées par le service d'architecture de la Compagnie, à qui l'on doit les nouvelles gares, fort admirées, de Valenciennes et de Cambrai. L'auteur a très habilement et très élégamment adapté le genre chalet aux exigences de l'exploitation, et il a fait des bâtiments extensibles, c'est-à-dire auxquels on peut, au fur et à mesure des besoins, ajouter de nouvelles cellules, à peu de frais, sans déparer l'aspect d'ensemble et sans bouleverser l'organisation des services. Toutes ces gares sont construites en matériaux de la région : caillasse de Montmorency, briques blanches et rouges en céramiques.

Les stations sont : Gennevilliers, Epinay-sur-Seine, Saint-Gratien, Ermont. Un raccordement a été établi entre Saint-Gratien et la gare actuelle de Sannois.

Enfin, deux raccordements militaires relient dans ses deux sens la nouvelle ligne avec la Grande Ceinture.

Les progrès de l'incinération.

Le nombre des incinérations demandées par les familles, à Paris, en 1907, est supérieur de 25 % à celui de 1906. C'est pour répondre aux besoins créés par ce progrès que le Conseil municipal a voté une somme de 198.000 francs, destinée à l'agrandissement du columbarium du Père-Lachaise.

Actuellement, l'Allemagne possède 15 monuments, l'Angleterre 13, l'Italie 32, la Suisse 4, la Suède 2, le Danemark 12, la Norvège 1. Aux Etats-Unis, on en compte 33, dans lesquels plus de 4.000 incinérations ont été effectuées en 1907.

En France, outre Paris, des crématoires existent à Reims, Rouen et Marseille. Les Conseils municipaux de Dijon et Nice ont également voté la construction de monuments.

L'oxyde de carbone de la fumée de tabac.

Les chimistes ne s'accordent guère sur la quantité d'oxyde de carbone contenue dans la fumée de tabac ; leurs chiffres varient d'une fraction de centimètre cube à 81 centimètres cubes par gramme de tabac.

Sans se préoccuper d'établir la teneur exacte, M. Fleig a recherché dans quelle mesure ce gaz si délétère peut contribuer à l'intoxication des fumeurs ; et il vient de communiquer à l'Académie des sciences le résultat de ses travaux.

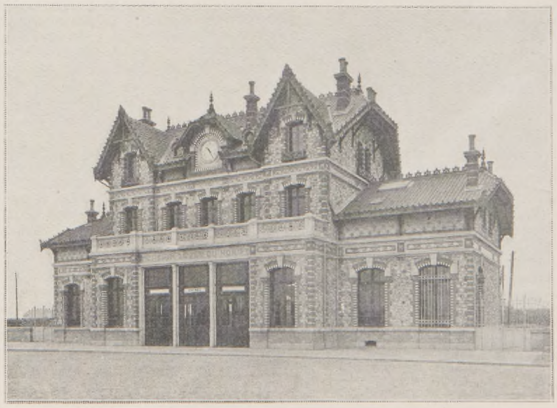
Pour un fumeur qui n'avale pas la fumée et qui se trouve dans une pièce ventilée, la question ne se pose même pas : la muqueuse buccale ne peut absorber l'oxyde de carbone qu'en quantité infinitésimale.

Le danger ne paraît pas plus grand si l'on avale la fumée, ou si on la respire dans une pièce non ventilée.

M. Fleig a, en effet, constaté que la fumée de tabac, débarrassée de tous ses éléments autres que l'oxyde de carbone, l'oxygène, l'azote, et quelques traces d'hydrocarbures, ne provoque aucune manifestation toxique, ni même aucun malaise, absorbée à doses élevées et durant plusieurs heures. Elle laisse indifférents les individus extra-sensibles qui éprouvent des vertiges s'ils absorbent quelques bouffées de fumée ordinaire. Enfin, alors que l'injection sous-cutanée de cette dernière tue chiens et lapins, l'injection de la fumée tamisée, comme nous l'avons dit, reste sans action.

D'autre part, en admettant que 1 gramme de tabac dégage 100 centimètres cubes d'oxyde de carbone, il faudrait fumer trois cents cigarettes pour créer dans une pièce non ventilée, d'un volume de 100 mètres cubes, une atmosphère contenant 3 centièmes de centimètre cube d'oxyde de carbone.

Les fumeurs qui en arrivent à l'intoxication manifeste sauront donc, désormais, qu'ils n'ont pas le droit d'accuser l'oxyde de carbone.



Type des nouvelles gares de banlieue des Chemins de fer du Nord.

Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us

A TÉHÉRAN. — Quatre des six canons des cosaques de la garde du shah Mohammed Ali.

UN COUP D'ÉTAT EN PERSE

Lorsque la Perse fut dotée d'une constitution, elle crut qu'une ère de prospérité sans mélange s'ouvrait pour elle. Elle manifesta sa joie de façon fort exubérante. Elle installa son Parlement au Baharistan, un des plus beaux palais de la ville, dont nous avons publié, le 12 janvier 1907, plusieurs photographies. Téhéran est en deuil aujourd'hui. Son Parlement vient d'être bombardé, ses principaux députés sont arrêtés. Sa constitution elle-même est en danger.

Le nouveau shah, Mohammed Ali, ne partage pas, sur le régime constitutionnel et parlementaire, les opinions de ses sujets. Ses conseillers favoris, Emir Bahadour, Chapsal Khan, lui vantent les beautés de l'autocratie. Il a profité des erreurs que la jeune assemblée ne pouvait manquer de commettre dans les premières années de sa réunion pour tenter un coup de force contre elle. Déjà, en décembre 1907, il avait essayé de s'en débarrasser par une opération de police un peu rude. L'intervention du corps diplomatique étranger l'avait contraint d'abandonner ses projets. Ces jours derniers, le Parlement lui ayant demandé l'exil de ses favoris, il promit, mais ne tint pas. Emir Bahadour, réfugié à la légation de Russie, rejoignit Mohammed Ali dans la résidence estivale de Bagué Shah, où le souverain était venu s'établir et concentrer ses troupes. Et lorsqu'une députation vint rappeler au shah sa promesse, il fit emprisonner les principaux délégués.

Le Parlement, excité par les clubs révolutionnaires appelés *andjoumans*, très nombreux et très turbulents, et aussi peut-être par Zill es Soultan, oncle du shah, qui convoite, dit-on, sa succession, résista et répondit par un mémorandum constitutionnel aux proclamations absolutistes de Mohammed Ali. La situation s'aggrava de jour en jour depuis le début de juin. La faiblesse des ministères encourageait le shah à agir avec rudesse. Bref, le 23 juin, il envoya des troupes au palais du Parlement pour s'emparer des principaux chefs du parti constitutionnel. Un coup de feu fut tiré sur les cosaques de la garde impériale. Ceux-ci amenèrent bientôt leurs canons et bombardèrent le Baharistan. Dans les rues de Téhéran, des collisions se produisirent entre les membres des *andjoumans* et les soldats. Les correspondants de journaux évaluèrent à soixante-quinze environ le nombre des tués et des blessés de la journée.

L'heure n'est pas encore venue où le parlementarisme fonctionnera normalement dans l'empire persan.

UN TORPILLEUR ÉCHOUÉ

Le 18 juin, au soir, les torpilleurs *191* et *202* quittaient la darse d'Alger pour aller, en haute mer, attaquer le contre-torpilleur *Pique*, mouillé au cap Caxine, près de Sidi-Ferruch. Comme la nuit était profonde et que la *Pique* avait éteint ses feux, les torpilleurs durent approcher tout près du rivage où le *191* frôla les premiers rocs et s'échoua sur des bas-fonds. Le bâtiment en péril donna le signal d'alarme et, dès l'aube, le commandant de la *Pique* fit mettre à l'eau sa baleinière montée par cinq hommes. Mais l'embarcation, au moment d'atteindre le *191*, chavire sous une lame de fond. Trois hommes parviennent à regagner le bord. Deux autres se débattent dans les flots en présence des habitants du cap Caxine, parmi lesquels deux braves, MM. Vaillant et Salva, se jettent à l'eau pour secourir les naufragés, tandis que deux matelots du *202* tentent, avec un youyou, de sauver leurs camarades. Ceux-ci, hissés à bord, vont être ramenés à terre, lorsque la petite embarcation chavire à son tour et coule à pic. Bien qu'exténués, trois des matelots finissent par prendre pied sur le rivage, mais le quatrième disparaît sous les flots, et toutes les tentatives faites pour retrouver son corps demeurent vaines. L'amiral Arago, aussitôt informé, s'est rendu sur les lieux, mais il paraît bien peu probable qu'on puisse renflouer le torpilleur *191* et conserver ce bâtiment à notre marine.

Le torpilleur *191* échoué près du cap Caxine (Algérie). — *Phot. H. Besson.*

LA CATASTROPHE DE SAINT-ETIENNE. — La foule, autour du puits Montmartre, attend la remontée des victimes. — *Phot. J. Merlat.*

UNE CATASTROPHE AUX MINES DE SAINT-ÉTIENNE

Une catastrophe qui a fait neuf morts s'est produite, le 22 juin, au puits Montmartre n° 2, des mines de Saint-Etienne. La veille au soir, une équipe d'ouvriers était descendue dans la fosse, afin d'exécuter des travaux destinés à circonscrire au moyen de barrages, un foyer d'incendie dont l'existence avait été constatée depuis plusieurs jours. Le lundi matin, lorsque les hommes de l'équipe de remplacement descendirent à leur tour, ils trouvèrent huit de leurs malheureux camarades complètement inanimés ; le neuvième respirait encore, mais devait succomber le lendemain. Malgré toutes les précautions prises sur l'ordre des ingénieurs pour assurer la ventilation dans cette région des chantiers, l'enquête permit de supposer que les mineurs ont été asphyxiés par des exhalaisons d'oxyde de carbone, provenant de la combustion de la houille. Dès qu'il a eu connaissance de ce déplorable accident, M. Viviani, ministre du Travail, s'est rendu à Saint-Etienne ; accompagné de M. Sasias, chef de cabinet de M. Briand, garde des Sceaux ; de MM. Huard, préfet du département ; Firbach, secrétaire général, et de M. Marchoine, ingénieur principal il a exploré le puits Montmartre, et il a fait distribuer d'urgence des secours aux familles des victimes.

A REVEL

LES UNIFORMES DES DEUX SOUVERAINS

(Voir notre gravure de première page.)

Dans leurs rencontres historiques, les souverains ne se bornent pas, on le sait, à échanger des vues confidentielles sur la politique et des toasts retentissants destinés à la publicité ; ils multiplient à l'envi les marques réciproques de politesse. Une de ces marques le plus fréquemment usitées consiste en un échange courtois des costumes militaires nationaux, usage qui ne laisse pas de leur imposer l'entretien d'une garde-robe variée, accessoires compris, s'adaptant aux diverses nécessités protocolaires de leurs déplacements.

C'est ainsi qu'à Revel, lors de la récente entrevue du roi d'Angleterre et de l'empereur de Russie, on vit, à bord du *Standart*, l'oncle et le neveu passer côte à côte, métamorphosés, devant l'équipage du yacht impérial. Edouard VII avait revêtu l'uniforme russe du régiment de dragons de Kiev, dont il est colonel honoraire, tandis que Nicolas II portait l'uniforme anglais des scott-greys.

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2018-12-04 13:37 GMT / http://hdl.handle.net/2027/ucbk.ark:/28722/h2dg8q
Public Domain in the United States / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us
Digitized by
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA